

P. JOUSSET

LA FRANCE

GÉOGRAPHIE ILLUSTRÉE

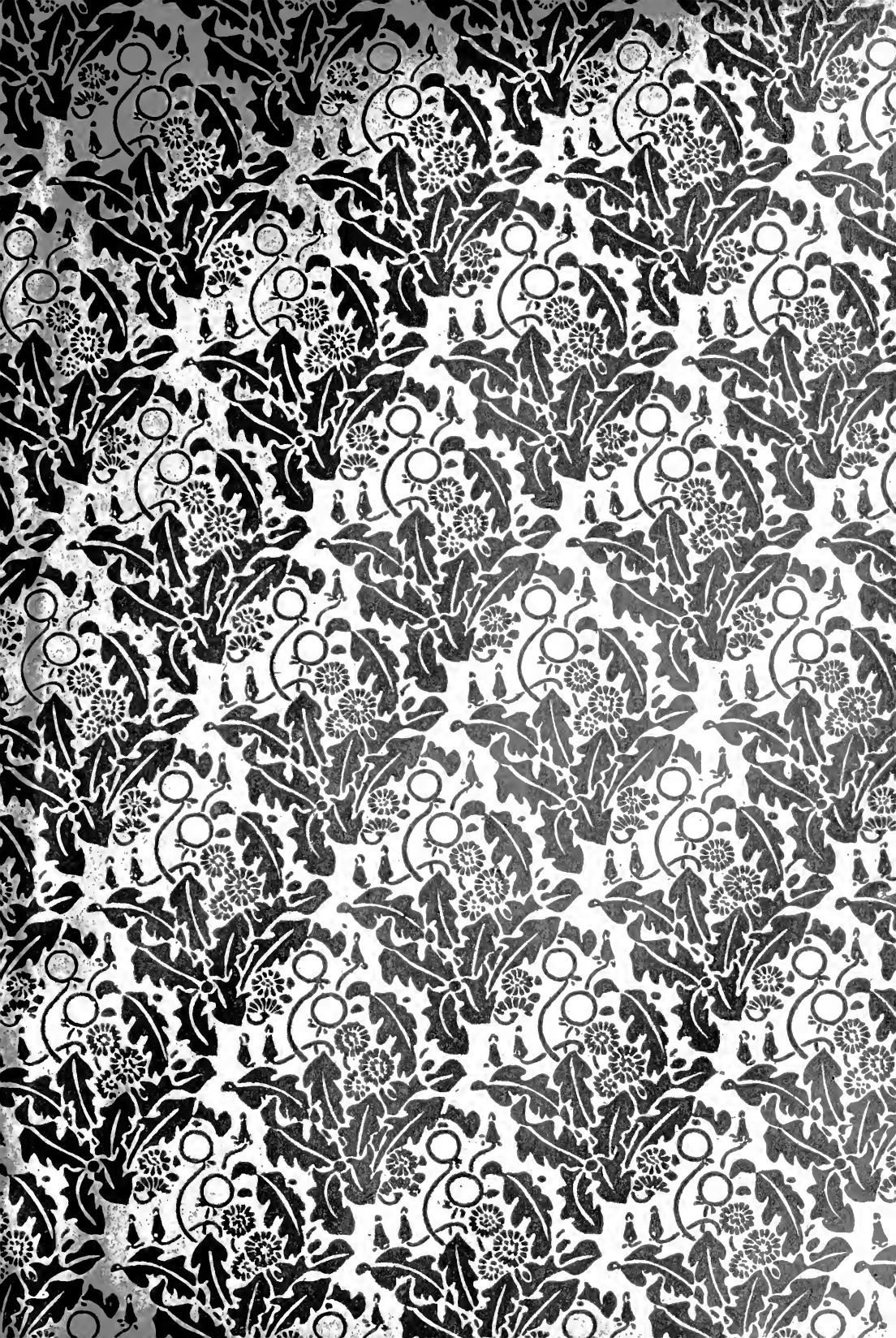


PARIS

ED. HENRI LAROUSSE



Presented to
The Library
of the
University of Toronto
by the
Constitutional Committee
Toronto.







Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Ottawa

LA FRANCE
GÉOGRAPHIE ILLUSTRÉE

AVIS AU LECTEUR

Cette édition contient, à la fin du second volume, deux fascicules supplémentaires consacrés à l'Alsace et à la Lorraine libérées.

On n'y trouvera aucun renseignement sur l'état actuel des régions dévastées du Nord et de l'Est. La description qui en est faite correspond à leur état en 1914.

Pour tous renseignements sur la guerre et les modifications qu'elle a amenées dans les départements envahis du Nord et de l'Est, consulter notre ouvrage « La France héroïque et ses Alliés ».

LES ÉDITEURS

P. JOUSSET

LA FRANCE

GÉOGRAPHIE ILLUSTRÉE

TOME PREMIER



28 Planches hors texte. — 21 Cartes
et Plans en noir et en couleurs.
871 Reproductions photographiques.

193948
3.2.25

PARIS — LIBRAIRIE LAROUSSE

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

L'Allemagne contemporaine illustrée. In-4^e, 588 gravures, 22 cartes et plans en noir et en couleurs. (*Collection in-4^e Larousse.*) Broché, 30 francs; relié, 55 francs.

L'Espagne et le Portugal illustrés. In-4^e, 772 gravures, 19 planches, 21 cartes et plans en noir et en couleurs. (*Collection in-4^e Larousse.*) Broché, 45 francs; relié, 70 francs.

L'Italie illustrée. In-4^e, 784 gravures, 12 planches, 23 cartes et plans en noir et en couleurs. (*Collection in-4^e Larousse.*) Broché, 45 francs; relié, 70 francs.

AVANT-PROPOS



ET OUVrage se distingue de ceux qui ont été publiés en ce genre et sur ce sujet. Il puise son principe et sa méthode dans la définition même de la *Géographie*, au sens le plus large et le plus élevé de ce mot. Qu'est-ce en effet, sinon la description du sol; non pas un froid inventaire de mots et de chiffres, ni la simple dissection d'un corps sans vie, mais l'étude et la *synthèse des traits qui constituent le caractère et composent la physionomie d'un pays habité*? Car si le sol exerce une influence marquée sur les êtres qui en tirent leur subsistance, ceux-ci, à leur tour, par une réaction naturelle, en modifient l'aspect et la vertu productrice. On ne peut comprendre ces deux éléments l'un sans l'autre, et c'est précisément la fonction de la *Géographie*, de les évoquer ensemble sous nos yeux.

Pour composer ce tableau vivant des êtres et des choses, elle fait appel aux sources d'information les plus diverses. La science du sous-sol dans ses investigations multiples, *géologie, spéléologie, minéralogie, circulation souterraine*; la *météorologie*, la *mécanique terrestre*, l'*océanographie*, les *sciences naturelles* (flore et faune) lui viennent en aide. Pour caractériser telle région, tel sol, telle population, elle se fait, tour à tour, *politique, administrative, économique, statistique, ethnographique, archéologique, historique*, au moins d'une façon occasionnelle et locale, car les monuments et le passé d'une ville ou d'une province révèlent une évolution particulière explicative d'un état présent, un trait de vie pour tout dire, indispensable à la *synthèse évocatrice* qui est la raison d'être de la *Géographie*.

Mais, à la base de l'exploration documentaire qui doit lui permettre de remplir sa fonction propre, se place avant toute autre l'étude du sol. De là, en effet, dérive tout le reste; rien ne se comprend sans lui, puisqu'il est un déterminant essentiel, sinon exclusif, des formes de la vie qu'il s'agit de condenser et de produire sous les yeux. Il semble, à voir certains ouvrages illustrés, qui prétendent au difficile honneur de représenter la France, que soucieux avant tout d'amuser le regard, ils aient pris à tâche de négliger cette étude du sol, base première de toute synthèse géographique. Nos grandes montagnes, nos fleuves, n'apparaissent dans ces ouvrages que par fragments fugitifs et méconnaissables. Dans une mêlée confuse de notions sans suite, l'exposition, oubliant le principal, s'attache servilement à la marqueterie départementale, forme tout extérieure, arbitraire, antiscientifique et instable, trop souvent opposée aux affinités de voisinage, à l'intérêt économique et aux groupements préparés par la nature. Le département devient une sorte de compartiment étanche, en dehors duquel il n'y a rien, tandis qu'il n'est en réalité qu'un cadre superficiel destiné à régler l'usage du sol pour ceux qui en vivent.

Nous n'avons eu garde de nous assujettir à des conventions aussi précaires : notre description est moulée sur le sol. Avec les principaux Massifs qui sont comme les pivots de soutènement du grand édifice de notre territoire : *massif Central, massif de l'Ouest, Pyrénées, Alpes, Ardenne et Vosges*, se développent, dans toute leur ampleur, les cours d'eau, qui en assurent le drainage et la conservation : la *Loire*, la *Garonne*, le *Rhône*, la *Seine*. Aussi bien, les vallées, ces coupures naturelles ouvertes dans le rayonnement de nos montagnes, sont-elles aussi des *coulées de vie* : par

la sepancherent les grands courants humains, essaïmant sur leur route villes et villages, animant et transformant par leurs travaux les sites les plus variés. Nous ne pouvions mieux faire que de les suivre : c'est le moyen de ne rien oublier.

Sur le roc solide et le relief animé du terrain, la *trame départementale* intervient à son tour, mais sans voiler le support résistant et en le laissant voir, pour ainsi dire, par transparence. Après la description du sol de chaque région, se groupent naturellement les départements qui lui appartiennent. Ainsi, cette forme conventionnelle s'explique : la clarté jaillit là où, dans l'émission excessif des choses, on ne trouvait que désordre et confusion, une juxtaposition de matériaux plutôt qu'un édifice, les éléments d'un squelette sans chair ni couleur, au lieu d'un être vivant, nourri de la sève du sol qu'il reflète dans les traits de sa physionomie.

Une *illustration* abondante et choisie, le plus souvent inédite et révélatrice d'aspects nouveaux, souligne et avive l'exposition. Pour nous, l'*image* vaut mieux qu'un simple amusement des yeux : c'est un document, un *témoin* évocateur. Mais, pour la manifestation complète de la réalité, les *témoins vivants* ne sont pas moins nécessaires que les paysages et les monuments. A parcourir certains recueils, l'on ne se douterait guère que la France est un pays habité. Leur figuration abondante, mais pourtant sans animation, ne donne pas l'impression complète de ce qui est. Imagine-t-on l'Opéra sur une place vide, en plein jour? Notre France sera *plus vivante* et ainsi *plus vraie* qu'on ne l'a montrée jusqu'ici.

Pour la *cartographie*, trop souvent d'une insuffisance notoire par l'ancienneté ou l'imprécision du document, elle n'est guère, dans les *livres d'images*, que de pure forme, véritable trompe-l'œil destiné principalement à faire figure, pour capter la confiance du lecteur. Nous voulons qu'elle lui serve, en mettant au point, pas à pas, les *choses vues* et les *choses dites* : c'est là son rôle. Nos cartes constituent un *véritable atlas*, non pas une suite de croquis rapides à l'usage des classes ou de documents d'emprunt, mais un ensemble cartographique *fait pour l'ouvrage*, qui éclaire la description, localise les êtres au fur et à mesure qu'ils se présentent, permet enfin l'étude de la France par groupements naturels et par départements, c'est-à-dire la France *physique* et *politique*, trop souvent séparées, au grand détriment de l'une et de l'autre.

La **France** comprend *deux volumes* : il en faudrait dix pour tout dire; et encore! Nous retiendrons ce qu'il y a de plus utile et de plus beau. Une *table des matières* détaillée résume chaque volume et, à la fin de l'ouvrage, une *table alphabétique* très complète composera un *vrai dictionnaire géographique* de la France illustrée.

Par sa *description rationnelle*, sa *figuration vivante*, une *documentation cartographique* intimement liée à la compréhension du texte et à la vision des choses, cet ouvrage voudrait être, en même temps qu'une œuvre originale, un guide sûr et aimable pour tous les Français, pour les Étrangers même, qui désirent connaître et admirer, comme il le mérite, notre magnifique pays.

P. JOUSSET.





EXPLOITATION DU SOL : LE « LABOURAGE », PAR ROSA BONHEUR.

LA FRANCE

FORMATION DU SOL



Phot. de M. Frechon.
LA MOISSON.

cela est sûr, un double lien rattache le *Massif Central*, d'un côté à l'Armorique, de l'autre aux Vosges, comme une jetée qui chemine sous la surface, à peine voilée par les sédiments amassés de part et d'autre aux seuils du Poitou et de la Côte d'Or.

Ce fut, vers le déclin des temps primaires, une assise de puissant relief que notre *Massif Central*. Mais la violence des agents atmosphériques devait avoir raison de sa résistance. Les cimes désagrégées s'émoussèrent, et les eaux torrentielles, comblant de leurs débris les dépressions sous-jacentes, entraînèrent pêle-mêle,

avec le limon, les sables, les cailloux, cette riche végétation houillère qui couvrait les hauteurs et dont le dépôt latéral en ligne presque continue, entre Decazeville et Commentry, atteste, au tant que les racines usées des anciens volcans, quel fut le prodigieux travail de ces temps reculés.

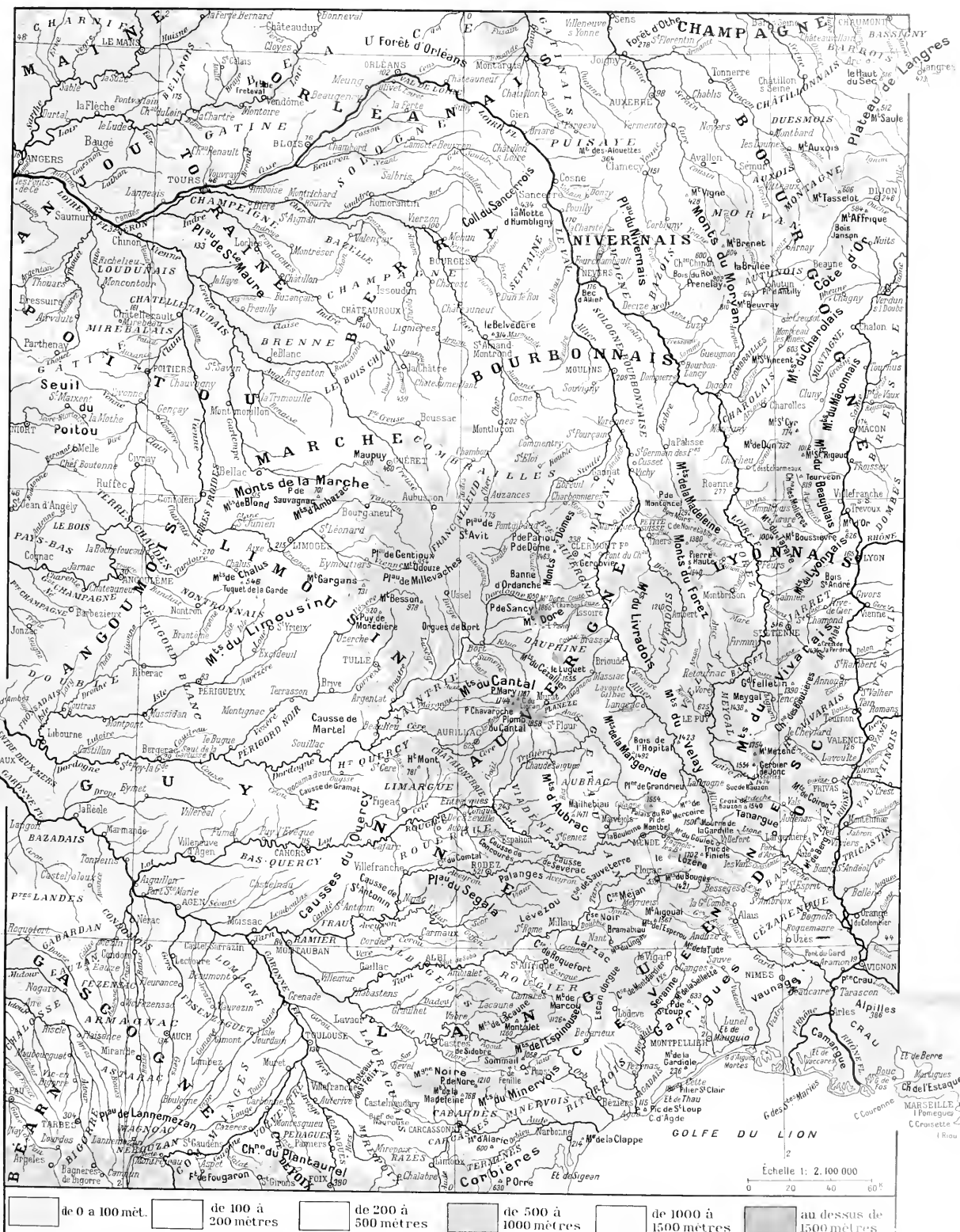
À l'aube de l'époque tertiaire, le *Massif Central*, raboté par les éléments, rompu et bouleversé par les mers jurassiques, n'était plus qu'un fragment de chaîne, aux contours arrondis, sur l'horizon duquel se détachaient d'autres écueils aussi maltraités que lui : l'*Armorique* à l'ouest, pointée contre les fureurs du large; au nord-est, l'*Ardenne* et les *Vosges*. Dans l'intervalle, un golfe, circonvenu et comblé lentement par les apports arrachés au voisinage, préparait le cadre où, depuis, se développa le *bassin de Paris*.

Quand surgirent, au sud, les *Pyénées*, un nouveau golfe marin dessina, entre cette chaîne et les falaises méridionales du *Massif Central*, le futur domaine de la Garonne, ou *bassin d'Aquitaine*.

Puis ce fut, à l'est, le tour des *Alpes*. Ce profond couloir où, depuis, le *Rhône* précipita son cours, présentait, entre le rebord oriental du *Massif Central* et les contreforts alpins, l'aspect d'un long *ford* marin, bientôt colmaté à son tour.

Ainsi, par l'obstiné travail des siècles et la force d'éléments que l'on eût dit asservis à une volonté intelligente, pour l'exécution d'un plan déterminé, la *terre française* prenait forme. Autour du *Massif Central* comme pôle de comblement, l'*Armorique*, les *Vosges*, les *Alpes* et les *Pyénées* se donnent la main; la vasque du *bassin*

MASSIF CENTRAL HYPSEMÉTRIQUE





Phot. de M. Gendraud.

ASPECTS GÉNÉRAUX : VILLAGE DE MONTAGNE. AU FOND, LES MONTS DÔME.

MASSIF CENTRAL

STRUCTURE GÉNÉRALE



EN AUBRAC.

La structure du **Massif Central** est aussi solide que peu compliquée. Sur une base antique, élimée par les agents atmosphériques, des masses projetées de l'intérieur (volcans, ou relevées par de violentes poussées venues du dehors (plissements), ont superposé leur relief. À l'ouest, l'Aubrac, le *Mont-Dore* et la chaîne des *Pays*, derniers venus dans la série des massifs de recouvrement ; à l'est, la longue terrasse de croupes en bordure, dont l'ensemble porte le nom général de *Cévennes* ; au centre, comme un môle de séparation entre la dépression de l'Allier, l'estime des *monts du Velay* et du *Forez*. Tous ces reliefs se

noient à un centre de gravité commun, dans la région du *mont Lozère*, crête culminante des *Cévennes* proprement dites.

La masse compacte sur laquelle repose tout l'édifice visible du *Massif Central* est formée de roches très anciennes, dites *roches archéennes*, c'est-à-dire les plus vieilles de toutes ; ce sont des *schistes cristallins*, *gneiss* et *micaschistes*, injectés de *granites*, racines profondes de volcans primitifs usés jusqu'à la base et depuis longtemps disparus. Ces roches arasées semblent avoir perdu toute sève, et porter avec elles la stérilité : partout où affleure la lèpre de leur dos arrondi, la *lande* étend au loin ses herbes folles que rompent à peine de maigres bouquets de bruyères ou d'ajoncs.

Le plus souvent, cette plate-forme massive, à laquelle son peu de relief a fait donner le nom de *pénéplaine archéenne* (presque plaine primitive), se dérobe au regard sous les sédiments, mais il est aisé

de la suivre au moyen des points de repère qui trahissent partout sa présence. Elle monte, en terrasse, des collines arrondies du *Limousin*, jusqu'au chevet surélevé des *Cévennes*, dont le rebord surplombe la vallée du Rhône et la Méditerranée.

Ce vaste ensemble de *terrasses archéennes* équivalait à plus du sixième de notre territoire ; son dessin est bien déterminé. La pointe méridionale tombe avec la *Montagne Noire* sur le *seuil de Naurouze*, en face des *Corbières*, avant-garde des *Pyénées*. Le *col du Languedoc* marque l'autre extrémité du Massif, au *seuil de la Côte d'Or*, que l'îlot de la *Serre* unit aux *Vosges* voisines. D'un bout à l'autre, on ne compte pas moins de 500 kilomètres. Le renflement continu des *Cévennes* s'incurve à l'est, dans l'intervalle des deux points extrêmes, suivant un arc dont la convexité baigne ses talus de soutènement dans la dépression de la Méditerranée, celles du Rhône et de la Saône.

Mais cette longue suite de croupes ajustées, auxquelles la retombée orientale donne l'aspect d'une haute chaîne, ne constitue pas les vraies *Cévennes*, centre de gravité du Massif archéen. Il faut chercher au sud-est la *Cévenne proprement dite*, massif schisteux, au relief compliqué, dont les trois chaînes soudées par des chaînons de traverse emplissent l'espace entre l'*Aigoual*, au sud, et le *Lozère*, au nord.

Au-dessus de la *voie Cévenne*, se détache le *mont Lozère* ou montagne de la *Lozère*, protubérance granitique qui couvre une longueur de 24 kilomètres sur une largeur de 15. Le faite (*Pbi de Lozère*) semble un toit qui a fléchi ; quelques ondulations, des excroissances ou *trucs*, à la place de pics, en accidentent l'uniformité. Les éléments conjurés, n'ayant pu l'emporter, ont grandi cette masse, en l'isolant au-dessus des *micaschistes* moins résistants qui l'enserraient et lui forment à présent une ceinture. Son relief d'ailleurs portait haut, à 2000 mètres peut-être, avant que sa calotte jurassique disloquée n'eût mis à découvert la masse cristalline. Le *Lozère* culmine maintenant au *signal de Finiels* (1702 mètres). Jeté par le travers et parallèlement au *Gudet*, il atteint 1660 mètres au *signal des Laubies*, lieu d'attache avec les causses de Mende et de Sauveterre ; 1683 mètres, au *truc de Malpeches*, extrémité opposée et point d'attache avec la longue crête des *Cévennes*.

Du *Logères* s'écarter, en examinant le socle résistant des *roches archéennes* : le *Vers l'ouest*, les monts solitaires du *Gévaudan*, que balayent des vents sauvages, des haïnes entre le Midi brûlant et les plateaux plus froids du Nord. Dans les sombres forêts qui jadis en défendaient l'approche, le cerf, le sanglier, le lynx, le loup vivaient à loisir. De cerfs, il n'en reste guère plus trace qu'ailleurs sur le Massif Central; le sanglier recule avec la forêt; le loup est en train de disparaître; mais on parle encore, non sans terreur, d'une louve terrible, la fameuse *bête du Gévaudan*, qui désola ce pays à la fin du XVIII^e siècle. Elle sortait de la forêt de *Moreaux*. Bientôt on ne compta plus ses victimes; elle attaqua en plein village; un millier de paysans avaient pris la fuite devant elle. En vain les Etats du Languedoc promirent deux mille livres à qui rapporterait sa tête; il fallut une campagne en règle, des troupes, le lieutenant des chasses envoyé par le roi pour en délivrer le pays. La bête morte, sa tête expédiée à Versailles fut l'objet d'une vive curiosité.

Le Gévaudan confine au relief de l'*Aubrac*,



ATTELAGE MONTAGNARD.

superstructure volcanique bâissée sur un socle *archéen*. Complètement isolé du voisinage par les failles de la Truyère et du Lot, l'*Aubrac* étage ses terrasses et ses plateaux jusqu'à une altitude de 1 571 mètres, *tracé de Madalham*. Son front, nivelé par les anciens glaciers qui balayèrent les *cônes* primitifs d'éruption, présente à peine quelque relief; et si la piton granitique qui a percé le plateau de basalte, des cailloux roulés et polis, des roches striées; dans les creux, des nappes liquides attendues.

Le *Puy Delou* était le plus élevé des lacs de l'*Aubrac*. L'émission du petit lac de *Bard* 1 250 mètres. Le déverse dans le ruisseau des *Ploches*, d'une même dépression basaltique creusée par les torrents glaciaires, les deux lacs de *Soubeyrols* et des *Saliens* 1 220 mètres d'altitude, formant autrefois un seul réservoir. Le *Saint-Est* est alimenté par le ruisseau de Garde; des fontaines de *tre volants* d'énormes en défendent l'accès. Il est peu étendu (2 hectares), en ombre, de vase ou gisant de vieux troncs d'arbres creux, restes de l'ancienne forêt qui enveloppait la montagne. A un kilomètre le plus loin, le lac de *Saint-Est* s'encastrait dans une colonnade de basalte couvrant de la surface il mesure 7 hectares de superficie, et sa profondeur, au centre, est de 11 mètres. Son développement forme une courbe de 100 mètres. Le lac de *Saint-Andeol* est le plus grand d'eux, 1 250 mètres d'altitude; des escarpements escarpés s'élèvent à ses rives; il a 12 hectares de superficie et une profondeur de 10,50. Des légendes consistent sur son passé, on le dit saint et profondément insubmersible. Une ville y avait été fondée; mais les débris qu'on a recueillis ici seraient ceux d'une cité romaine.

Près du fond où dort le lac de *Bard*, solitude autrefois habitée où l'on a retrouvé les restes informes d'un village antique, le *Bis* prend sa source et court à la *Truyère*. Par cette voie s'épanchèrent les glaciers de l'*Aubrac*. M. Fabre estime à 30 000 hectares celui qui remplit le bassin du *Bis*; les traces de son passage sont manifestes: des blocs erratiques, des roches striées, des débris morai-



Photo. de M. Gendreau.

LAVOIR DE MONTAGNE.

niques de tout genre, accumulés par la débâcle sur le granité, étendent le front d'arrêt glaciaire sur 30 kilomètres. Des lambeaux de bois rappellent l'ancienne forêt qui couvrait l'*Aubrac*. Au bord des tourbières et des lacs, végètent encore quelques bouquets d'arbres, d'ormes, de bouleaux attardés sur la hauteur. Partout, sur les plateaux moutonnants, l'immensité vide; la neige d'octobre à mai; puis un tapis vert continu, piqué de fleurettes, lorsque la montagne a secoué son manteau de frimas et retrouvé la vie avec les troupeaux. Alors les *bourgeois* s'installent, refuges temporaires où le berger « cantalés » vit au milieu de ses bêtes et tire de leur lait la « fourme », fromage renommé dont il se vend pour plus d'un million par an. Les troupeaux répartis par groupes paissent librement dans de vastes espaces entourés de petits murs.

Dans la première quinzaine d'octobre, ils redescendent; la neige reprend possession des hauteurs.

Les *bourgeois*, disséminés dans les solitudes des hauts plateaux, sont d'ordinaire abrités par de gros arbres ou, tout au moins, par un pli de terrain. Entourés souvent d'un petit jardin, ou les *bourgeois* cultivent quelques légumes, les bâtiments sont grossièrement construits de pierres plates et recouverts de chaume ou de dalles. Le mobilier est plus que sommaire et la vie très dure: travail obstiné de l'aurore à la nuit, du pain noir, trop souvent sec ou moisi, du lait — pas trop — car il faut le garder pour produire beaucoup de fourmes; tel est le régime ordinaire des pauvres pasteurs. Aussi beaucoup préfèrent-ils à leur pénible métier les risques de l'émigration. Les uns parcourent la France comme chaudronniers, marchands de parapluies, bûcherons; beaucoup viennent à Paris, sont garçons de restaurant, nourrisseurs, marchands de marrons. Sobres, durs à la fatigue, économes à l'excès, ils vivent dans la capitale comme n'en étant pas. Souvent ils se remissent, fêtoient entre eux, parlent patois et pensent au pays. Quelqu'un a-t-il emporté sa cabrette *cabrette*, le biniou de l'Auvergne, vite on danse une *bourrée*. « La cabrette! c'est le rêve du père; elle constitue presque le foyer auvergnat, comme les farces, les penates des anciens. Dans son outre de peau dorment les vieux airs du pays, une voix mystérieuse et fontaine, l'âme de la montagne. » J. AARHJØ.

La cabrette, c'est la bourrée et le patois, c'est, avec le biniou (galette de sarrasin) et la fourme, toute la Haute-Auvergne.

La *bourrée* est une danse et un chant; elle se danse sur des paroles, à la musette aussi, sur un air seulement. Ce sont des airs de bourrée que joue la cabrette, et souvent le *cabretteur* chante les paroles en même

1. Chaque année, les concours de *cabrette* institués à Vic-sur-Cère sont l'occasion d'une fête intéressante.

temps. Cela n'a le plus ordinairement qu'un couplet que le chanteur répète, s'engageant à trouver des variantes finales, de sorte que ces couplets ne sont pas sans analogie avec le rondel ou bien le chanteur dit à la suite les unes des autres des bourrées différentes. Quant à la danse, elle varie beaucoup, sous le nom de *bourrée*. « Les danses sont vives et animées, dit M. de Laforce; leurs figures, essentiellement variées, ne sont évidemment autre chose qu'une manifestation du caractère dont chaque sexe a été doté par la nature; l'homme s'y montre puissant et la femme rusée; l'un frappe rudement du pied, chaque des mains et semble vouloir intimider, il est fort; l'autre ne cesse de fuir son danseur s'il approche, de le poursuivre s'il s'éloigne, de l'agacer de toutes les manières; elle est coquette. »

Souvent la nostalgie du pays ramène dans leur montagne les *Cantalès*, même avant fortune faite; la grande ville, le travail obstiné, les privations, surtout le manque d'air les contraignent à faire trêve.

« *Aubrac*, à la pointe sud du Cantal, est une station d'été pour les *gasparous* malades, en cure d'air et de petit-lait (*le gaspo*), malades qui se portent assez bien, pour la plupart, des « Parisiens » originaires de la Lozère, du Cantal, de Rodez, de Saint-Chély, de Saint-Urcize, de Laguiole, qui prennent des vacances et du repos. Le *gaspo*, l'air natal, du lard, des saucisses, des crepes de ble noir, de la fourme et des cabecous, les cartes et les quilles, le dimanche, la bourrée — la bourrée violente des *Cantalès*, des *buronniers* descendus dans les auberges vider des saladiers de vin chaud, cela suffit, en semaine, aux habitudes d'Aubrac. » (J. AVALBERT.)

2° Vers le nord-ouest, un triple empatement granitique; le *Palais du Roi* au-dessus de la plaine jurassique de *Montbel*, la montagne de *Mercœur* (1 501 mètres), celle du *Goulet* (1 498 mètres) rattachent au *Lozère* l'important massif de la *Margeride*. C'est moins une chaîne qu'une série de crêtes étagées, à 1 200 mètres d'altitude, sur un socle *archéen*, pendant 40 kilomètres. La partie méridionale, purement granitique, culmine au *Signal de Randon* (1 554 mètres); ce sont les schistes qui dominent plus loin, traversés par de nombreux filons de quartz et de porphyre. Un large revêtement de basalte, superposé au terrain primitif, la *Planée*, conduit à l'ouest l'horizon de la *Margeride* jusqu'au pied du Mont-Dore. Mais, sur la coupe de l'*Abbayon*, creusée par le travers, le sol lui manque tout à coup et la *Margeride* prend fin.

Le *Cézallier* la prolonge sur l'autre bord; on y retrouve le gneiss à 1 300 mètres d'altitude, sous un manteau de basalte, étalé comme un trait d'union entre les coulées des deux plus grands volcans de l'Auvergne; le *Cantal* et le *Mont-Dore*. Rien de plus monotone que le champ du *Cézallier*: point d'arbres, mais à perte de vue des bruyères ou de maigres pâtis; le signal du *Lugnet* est le phare de cet Eden. De ce point, le regard tombe sur le double versant d'où les eaux dévalent aux deux grands déversoirs du Massif, la Loire à l'est-nord-ouest, et la Garonne au sud-ouest.

Plus loin, c'est le triste plateau de l'*Artense*, arc-boutant du *Mont-Dore*; la solitude du *Franc-Aleud*, dont la terrasse cristalline



Phot. de M. Boulanger.

VALLÉE DU REMONTALOU, INCISÉE AU FLANC DE L'AUBRAC.

fait cortège, avec les sommets arrondis du *Limousin* et les bosses granitiques de la *Marche*, au dôme central du plateau de *Millery*, piédestal du mont *Olonze* (954 mètres). Une bande de micachistes pousse au nord le plateau de *Boussac* au-dessus du Berry; enfin la *Combraille* voisine s'affaisse dans la plaine du Bourbonnais.

Telle se développe, à l'ouest et au nord-ouest, la base cristalline ou *plaine archéenne* du *Massif Central*. Après avoir soutenu les grands *édifices volcaniques* qui dominent l'Auvergne occidentale, elle plonge à l'est sous les dépôts *sédimentaires* de la *Limagne* et repart dans le *Forez*, sous de nouvelles formations, dérivées, elles aussi, du tronc commun noué au *Lozère*. Ainsi, par une disposition symétrique remarquable, en face du *Cantal*, du *Mont-Dore*, de la chaîne des *Pays*, qui se prolongent l'un l'autre, se dresse la rangée du *Velay*, du *Livradois* et du *Forez*; d'un relief à l'autre, l'effondrement de la *Limagne*; telle est la superstructure du *Massif*, en raccourci.

3° Vers le nord. Entre les sources de l'Allier et celles de la Loire, la chaussée gneissique du *Velay* développe ses cratères obli-

terés au-dessus du paysage étrange que forment, autour du *Puy*, les bassalles, les obélisques, les rochers en saillie que l'érosion n'a pu déraciner, en charriant autour d'eux les marnes encaissantes.

Deux groupes prolongent le *Velay*: à gauche, entre l'Allier et son affluent la Dore, les hauteurs du *Livradois*; à droite, entre la Dore et la dépression de la Loire, les monts du *Forez*.

Soudé au *Velay* par le plateau de la *Chaise-Dieu*, l'étagé surbaissé du *Livradois* soulève jusqu'à 1 200 mètres d'altitude de larges espaces couverts de bois et de pâturages; sa pente décline doucement vers la *Limagne*, mais tombe par un brusque ressaut au-dessus de la plaine d'Ambert.

Pour le *Forez*, il s'enfon-



CL. ND.

LA BOURRÉE D'Auvergne.

de l'Espinouse et de la Montagne Noire, une sorte de grand cirque drainé par l'Agout et son affluent le Thoré. Dans l'intervalle, le plateau granitique du Sidobre forme étau entre les groupes montagneux.

Un monde que le Sidobre, pays de landes mélancoliques semées de quelques bois, coupé de ravins où traînent, en sèches avalanches, des torrents de pierre. Partout, le granite que les éléments ont fouillé, sculpté, superposé en mille formes bizarres; ici un rocher en tricorne appelé *chapeau du curé*; là trois roches plates, l'une portant l'autre, les *trois fromages*; le *roc de l'air* qui rappelle cet intéressant volatile; le *Pogro Chabado*, planté sur sa pointe, comme un clou gigantesque; le rocher tremblant de *Sept-Four*, masse de 9 mètres sur 3^m,10, qu'un enfant armé d'une canne peut mouvoir sur sa base. Ces blocs, tantôt isolés comme des menhirs, tantôt amoncelés en chaos fantastiques sur la vaste solitude du plateau, font rêver aux landes de Carnac et au chaos d'Illelgoat. Le *chaos de la Balme* est le plus beau du Sidobre.

Montagne Noire, Espinouse, monts de Lacanne, monts du Lévezou, plateau du primitif *Sigala*, constituent, à l'occident des grands Causses, le prolongement visible de l'assise cristalline sur laquelle repose tout le Massif Central. En face de ces hauts reliefs, mais à l'orient des Causses, reparaît la terrasse archéenne, avec l'*Aigoual*.

A la pointe des Cévennes, sur les Causses, l'*Aigoual* offre le contraste de ses pentes granitiques doucement inclinées au nord sous le manteau vert des pâturages ou des bois de hêtres, avec les crêtes schisteuses du sud, étroites et dentelées par la scie des torrents. De ce côté, l'*Hérault* s'effondre en un abîme. Au-dessus des hautes masses calcaires et stériles dont les Causses et les Garrigues l'enveloppent, l'*Aigoual* parut aux botanistes, qui l'explorèrent les premiers, un coin privilégié; ils le nommèrent la *Hort-Dieu*, jardin de Dieu. Les plantes les plus variées y prospéraient; Linné y recueillit de précieux documents. Aujourd'hui encore, on entretient sur l'*Aigoual* des jardins botaniques d'acclimatation; les versants, en partie dépourvus de leurs anciennes forêts, sont en voie de reboisement.

Un *Observatoire*, dû à l'initiative du général Perrier et au zèle de MM. Fabre et Lalbé, domine maintenant le sommet de l'*Aigoual* (1567 mètres); de là-haut, le



Photo de M. Boudango

DANS LA MONTAGNE NOIRE : LE MAS CABARDÈS.

regard plane sur les Causses et le Mont-Dore, les Pyrénées, les Cévennes et les premiers gradins des Alpes; aucun poste d'observation ne pouvait être mieux choisi pour surprendre et signaler les grands courants atmosphériques qui se jouent d'une mer à l'autre et dont les mouvements intéressent à la fois plusieurs grandes régions. Un isthme calcaire, col de *Perjuret*, rattache l'Aigoual à la haute table du causse Méjean; le signal de *Montre* a relié le massif au causse Noir.

Il n'y a de vraies Cévennes que de l'Aigoual au Lézère. Sur le Lézère, le Goulet, la Margeride, l'Aubrac, les gens sont des *Montagnards*; sur le Causse,

des *Causseuats*; dans la région montagneuse soulevée au sud-est, entre le Lézère et l'Aigoual, habite le *Cévenol*. C'est une région naturelle, parfaitement distincte; l'érosion en a déchiré les flancs par de profondes vallées, emporté le revêtement jurassique, ne laissant subsister que sur les crêtes éloignées des lambeaux sédimentaires où sont campés les *caus cévenols*. Dans la confusion de ce domaine assez compliqué, se détachent plusieurs masses distinctes : du Tarn à la Mimente, au-dessus de Florac, la montagne de *Ramponeche*, prolongée par celle du *Bonpas*, qu'un pécunule rattache au Lézère; col de Saint-Maurice, 1082 mètres; de la Mimente au Tarnon, la



Photo de M. Boudango

LE SIDOBRE : RIVIÈRE DE ROCHERS (CONPEYRÈS).

Tatonnando et la *de Dèze*; enfin la *de l'Hospitalet* qui se situe le Gardon de Muret, où vallée francisque, du Gardon de Saint Jean.

Il y a un violent contraste entre la nature froide, triste, monotone des hauts plateaux et l'exubérance toute joyeuse qui éclate sur les pentes exposées au soleil du Midi; le chêne vert, l'olivier, la figue, les talus d'arbrassiers et de plantes méditerranéennes s'y succèdent aux cimes et descendent à la plaine avec les eaux courantes : Forêt, l'Herault, le Gard et les Gardons, le Chassezac, l'Ardèche. Par ces collines onvertes, le

Midi remonta de bonne heure vers le Nord; à la suite des troupeaux luttant les ardeurs de l'été, il s'engagea dans les âpres détours de la montagne, atteignant les plateaux, gagnant l'air pur et frais des hauteurs. Enfin, il déboucha dans la région élevée d'où tout le Massif dévale, avec l'Allier et la Loire, vers la Seine et le bassin de Paris.

Que de migrations a vu passer le **Mézenc**, phare de la Loire sur le sillon du Rhône! La plus haute saillie de ce donjon démantelé à double tête s'élève à 1 554 mètres d'altitude; on y accède par l'ouest à travers les pâturages où paissent des chevaux et des bœufs d'excellente race. La honte, la belette, le furet, surtout de nombreux renards habitent les trous de la montagne; l'arnica, l'aconit, la gentiane, des renoncules variées, des saxifragées, la violette parfumée, l'anelle piquent leurs vives couleurs sur le manteau des herbages; bien au-dessus des sommets, l'angle plane parfois dans la



Phot. de M. Boulanger.

HAIIES CÉVENNES : AU FOND, LE GIBRIER DE JONC ET LE MÉZENC.

jusqu'à la tour de *Loubresse*, perdue là-bas, entre l'Ardèche, la Borne et le Chassezac.

Aux flancs mêmes du Mézenc, d'autres soupiraux volcaniques se pressent à la descente, au-dessus de la fournaise assoupie, enveloppant comme d'une ronde embrasée le cours supérieur de l'Ardèche et de ses premiers affluents. De tous côtés se montrent les évents, émissaires ou adjuvants du cratère principal : le sue de *Bazon*, auquel se heurte la Loire naissante, au-dessus de Ricourt; le cratère de la *Vestale-du-Pôl*, type des volcans de l'Ardèche et de la Haute-Loire, qui renfermait un lac dans un amphithéâtre de 7 à 8 kilomètres de tour; le **Ray-Pic**, dont le torrent de lave, long de 30 kilomètres, s'écoula par la vallée du *Baret*, jusqu'au point où les basaltes romis à l'encontre ont dressé une admirable chaussée de géants que couronne la silhouette ruinée du château de Ventadour; la *gravenne* de **Montpezat**, cône tronqué d'où s'écoula un torrent de feu dans le vallon de la Fontautière; le volcan du *Southol*, qui élève son cône rougeâtre au-dessus du confluent du Lignon (ou Allignon) dans l'Ardèche, au pont de la Beaume. Près des sources thermales de *Neyrac* qui jaillissent à sa base, une solfatare émet, par trois orifices, un gaz asphyxiant auquel un volatile ne résiste pas deux minutes (*Nid de la Poule*). La coupe de **Jaujac**, grande taupinière affaissée, s'épanchant, elle aussi, dans la vallée de l'Allignon. Celle d'**Aizac** contenait un lac dans son cratère éteint, d'environ 20 mètres de profondeur; le lac s'est vidé, comme s'était écoulé le torrent de lave, dans la vallée de la Volane; des châtaigniers enveloppent les flancs du volcan silencieux. Un lac encore, aujourd'hui transformé en prairie, occupait le cratère du *Pic de l'Etale* (1 063 mètres) dont les laves s'épanchèrent sur le plateau de Labastide et, en cascades presque perpendiculaires, dans le vallon de la Bezorgue.

Le **Coiron** même, à la longue échine, tendue de Moziac à Roche-maître sur le Rhône, dans le prolongement du Gribier de Jonc et du Mézenc, est enveloppé de sédiments volcaniques, de granite et de gneiss, entre Moziac et Gourdon, nœud central de son développement, il dissimule plus loin sa roche calcaire



Phot. de M. Artège.

CLASSEMENT DES HAUTES CÉVENNES : LA CASCADE DU RAY-PIC.

sous un épais revêtement basaltique; successivement les eaux torrentielles ont fait saillir des parois de 150 mètres au moins, trouées d'une infinité de grottes, sous la corniche volcanique. Près du *Freyssenet*, déjà en vue du Rhône, sur l'ancienne route de Privas à Vallon, un volcan, à peu près comblé aujourd'hui, mais dont la coupe bordée de laves mesure 1 800 mètres de diamètre, dut être l'émissaire principal du torrent igné dissimulé sous l'armature du Coiron. Enfin, presque sur le Rhône (à 2 kilomètres de Rochemaure), le **Chenavari** s'étaye, à 508 mètres d'altitude, sur une colossale chausse basaltique: ce fut l'avant-garde de la longue ligne de feu qui, par la traînée du Coiron et les cratères disséminés au-dessus de l'Ardèche, s'alimentait à la grande fournaise du *Mézenc*.

Partout on se rencontre un dépôt volcanique, l'érosion a fait son œuvre: de ce sol bouleversé surgissent les sites les plus étranges. Dans le grand amphithéâtre embrasé que dessinent la coupe d'Ayzac, le Pic de l'Étoile,

le Ray-Pic, la Gravanne de Montpezat, Souilhoul, la coupe de Jaujac, l'**Ardèche** et ses premiers affluents, l'*Alignon*, la *Foutaudière*, le *Barzet*, la *Volane*, ont sculpté la lave, désagrégée les basaltes et, à travers cette boule volcanique à peine refroidie, se précipitent en bonds fantastiques. Ainsi, le long de l'*Alignon*, ces orgues basaltiques qui épaulent la coupe de *Jaujac* et s'allongent avec le torrent. Sur l'Ardèche, le *Médéric*, ruisseau de **Thueyts**, fait un bond

Au nord, sur l'autre versant du cratère, c'est la *Foutaudière* qui creuse l'armature volcanique à 80 mètres de profondeur et découpe un promontoire de basaltes croulants, sous les ruines du vieux château de Pourqueyrolles, tandis que la *Pourselle* tombe en cascade, du haut d'un rempart de lave. A la base même du *Ray-Pic*, le *Barzet* franchit d'un bond de 40 mètres une digue de basalte. Enfin la *Volane* découpe les belles colonnades du Rigaudet et du Pont de Bridon, dans l'épaisse coulée de la *Coupe d'Ayzac*. La *Volane*, grosse de la Bise, passe à Antraignes et, au-dessous de la coupe d'Ayzac, qu'elle enveloppe avec la *Bezorgue*, descend par *Vals* à l'Ardèche.

La *Mézenc* et le *Mégal*, édifices volcaniques portés sur socle archéen de 1 000 mètres, doivent à l'abondance d'une lave spéciale, le *phonolithe*, un aspect particulier. Au delà de la chaîne décharnée des *Boutières* (mont Fellestin), la croupe des Cévennes se soulève avec la masse gneissique du mont **Pilat**, au-dessus du bassin houiller de Saint-Étienne et de la coupure du Gier. On dirait une borne, un pilier dressé dans l'écartement de la Loire



Phot. de M. Boulanger.

COLONNADE BASALTIQUE DU LIGNON (OU ALIGNON) D'ARDECHE.

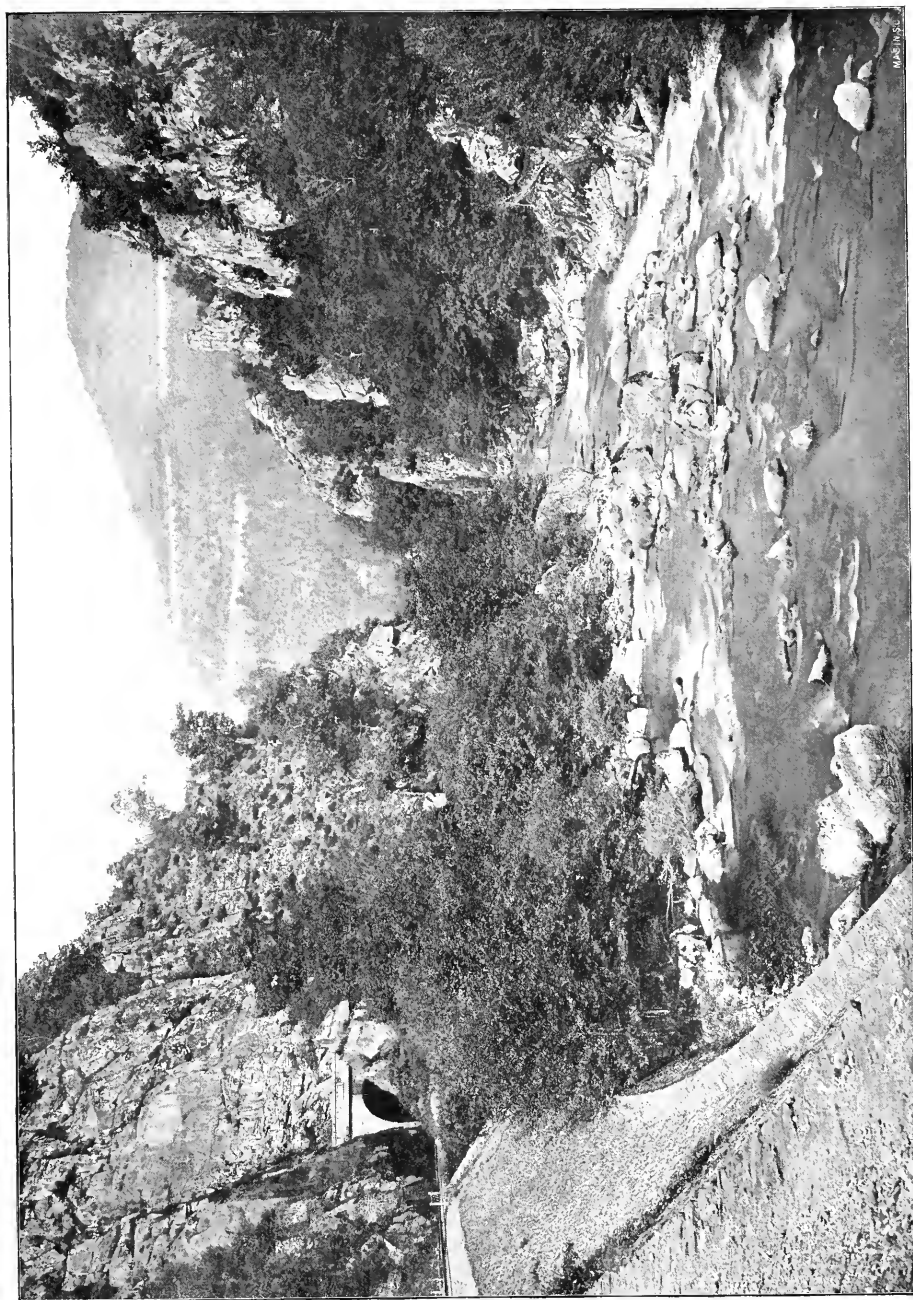
et du Rhône, au point où ces deux fleuves sont le moins éloignés. Il paraît que « *Pilat* » vient du mot latin *pilatus*, qui veut dire *coiffé*, parce que la cime en est souvent couronnée de nuages. L'ensemble forme un vaste massif à terrasses superposées dont l'escarpement tombe au sud et à l'est sur le Rhône, mais s'abaisse au contraire en pentes douces dans la direction de l'ouest et du nord. Il culmine au *Crêt de la Perdrie* 1 434 mètres, et forme une chaîne de 32 kilomètres environ. D'autres sommets: *Pic de l'Étoile* (1 365 mètres), *Pic des Trois-Dents*, montent au-dessus des pâturages, où les femmes et les enfants du pays viennent butiner les fleurs écloses aux chauds rayons du soleil: la gentiane azurée, le rhododendron écarlate, la groseille des Alpes, la mélisse, etc. La flore du *Pilat* est très riche; on y a relevé plus de cinq cents espèces. L'air elle myrtille, recueillie dans les bois, donne une boisson agréable, on sert à la coloration des vins. Entre tous les arbres qui forment aux pâturages une mouvante ceinture, le pin atteint des proportions magnifiques. Le *Pilat* envoie ses eaux par le *Gier* et le *Furens*, au Rhône d'un côté, à la Loire de l'autre. Cette montagne est accessible de toutes parts, et le couloir de communication que forment ses deux émissaires opposés paraît être le passage le moins élevé de toutes les Cévennes. Au delà de ce point, les habitants cessent de s'appeler Cévenols; le *Pilat* est une borne frontière.



Phot. de M. Boulanger.

L'ARDECHE NAISSANTE, A THUEYTS.

Déjà les montagnes, en vue de Lyon, perdent leur belle apparence: monts du *Lyonnais*, du *Beaunolais*, du *Mâconnais*, du *Charolais*, ce ne sont que des fragments juxtaposés bout à bout, entre lesquels s'insinuent les affluents de la Loire et de la Saône.



C. E. B.

GORGES DE LA CÈRE, COUPURE TRANSVERSALE DU CANTAL, AU DÉVALÉ DU LIORAN



Photo, de M. Parry.

PLAINE VOLCANIQUE DE MURAT.

LES VOLCANS D'Auvergne

Le plus ancien des volcans d'Auvergne, celui du **Cantal**, n'est plus qu'une ruine, sombre forteresse dont le donjon s'est écroulé, mais à laquelle des murailles formées par la lave, nouées par le feu, usées par les éléments, donnent encore une belle apparence. La gueule du cratère mesure 10 kilomètres de diamètre. Autour du **puy de Griou** 1694 mètres, qui en occupe le centre, les autres sommets forment cercle, comme une assemblée de géants. Ce ne sont point d'anciens cratères poussés en l'air par la force éruptive, mais les débris résistants des coulées et des brèches vomies par la chaudière centrale. Si l'on excepte le **Plomb du Cantal**, au sommet basaltique, les autres doivent leur formation à des projections d'andésite. Voici les principaux : **puy Mary** 1787 mètres, **puy de Peyres-Arse** 1767 mètres, **puy de Batallouze** 1686 mètres, **puy du Peyrou** 1716 mètres, **puy du Rocher** 1800 mètres, **Plomb du Cantal** 1858 mètres, **puy Bonnet** 1806 mètres, **puy Gros** 1599 mètres, **puy Charavache ou Honneur de Pierre** 1744 mètres, **puy Volant** 1594 mètres.

Partout une herbe drue recouvre les contreforts disloqués de l'ancien volcan du **Cantal**. Dans le cratère même, le printemps venu, les troupeaux s'éparpillent en de tranquilles pâturages. Depuis que les clameurs du volcan ont cessé, la vie reprend ses droits, et l'on n'entend plus, dans le calme du soir, que les soupirs cristallins des bêtes qui regagnent leur gîte.

Grâce à son altitude, le **Cantal** est par excellence le pays des *pâturages*. L'épaisse couche de neige qui les recouvre pendant six mois de l'année n'en permet l'accès qu'au printemps. Alors tout verdit sur les sommets profondément trempés, tout s'anime; les troupeaux montent. Dans cette zone, « tout grand domaine est divisé en deux parties. La ferme, située dans la vallée, comprend une grande étendue de prairies fauchées, dont le foin est entassé dans les granges, toujours établies au-dessus des étables. Dans celles-ci, le troupeau passe quatre à cinq mois d'hiver, au régime exclusif — et souvent un peu maigre

— du fourrage sec : foin et paille. Lorsque revient la belle saison, il part vers la *montagne*, c'est-à-dire vers les pâturages des plateaux, seconde partie du domaine, qui est souvent distante de la première de 50 et même 80 kilomètres : il y vit cinq mois en plein air, du 20 mai au 1^{er} octobre, sans cesse dehors, quelque temps qu'il fasse. Il part tout le jour librement sur les *appâtes* et revient coucher à la *fumole*, dans un parc fermé de claires de bois où on le ramène également deux fois par jour pour le traire. C'est là aussi qu'est le *baron*. Vers le 1^{er} octobre, le troupeau redescend à la ferme, consommant jusqu'à l'apparition des neiges les dernières herbes des prairies qui, pendant l'estivage, ont été fauchées une, deux et même trois fois, et rentre alors à l'étable ». J. DUCLOS : *le Cantal*, par M. Bonle et H. Faurès.

Le revenu des troupeaux provient des jeunes animaux élevés pour la boucherie ou le travail, mais surtout du fromage. Toutes les races ne sont pas aussi productives. Celle de *Salers*, grande, forte et d'un rouge brun caractéristique, est la plus appréciée. Celle d' *Aubrac*, moins robuste mais plus fine, donne le fromage de *Laqueuille*. La *fourme* cantalienne proprement dite, gâteau de 2,5 à 50 kilos, provient des montagnes du Centre. « Le fromage doit payer le fermage » : c'est le principal revenu du pays. Exportation annuelle : 3 500 000 kilogrammes.

Il y a plus de 20 000 bêtes à cornes dans le Cantal et près de 370 000 moutons. Ceux-ci paissent l'herbe maigre et aromatique des terrains primitifs. Ceux de *Chaudesaigues* sont estimés : on en vend beaucoup à la foire de Maurs, 27 août. Les *parcs* ont leur foire spéciale à Aurillac, foire grasse du milieu de la Septuagésime : ils ne sont pas loin de 50 000. La *chevre* Murat, Saint-Flour, est la ressource des pauvres gens : on fait de son lait un fromage : le *cabécou*.

De profondes découpures étalent le pourtour du volcan du **Cantal** : par là dévalent les torrents, héritiers des courants glaciaires. Car la tête de cet étonnant édifice s'élevait jadis dans la région où les neiges ne fondent plus. Sous l'épaisseur glaciaire, le sommet appesanti fléchit, se disloqua, disparaissant.

L'ancien talus est veiné de *cols* : la *Brèche de Roland*, le col du *Lacour*, double sillon de la Cère et de l'Agnon agustés bout à bout. Entre les coulées liquides ou verdoyantes, des crêtes s'allongent sous un épais revêtement de basalte; de larges plateaux s'abritent sous la carapace volcanique.



BURONS DU SANCY.



Phot. de M. Boulanger.

MONT-DORE-LES-BAINS, VU DE LA ROUTE DU SANCY.

LE MONT-DORE

Dans une coupe de l'ancien volcan qui couronnent les cimes disjointes de son enceinte éruptive, l'établissement du *Mont-Dore* s'élève à 1650 mètres d'altitude, près de la *Dordogne* naissante : des bois de hêtres et de sapins, échelonnés aux flancs des monts, lui font un admirable cadre de verdure.

Les Gaulois connaissaient les propriétés curatives de ses eaux. A la place des installations rudimentaires dont ils se servaient, les Romains édifièrent des *Thermes* somptueux où les eaux, captées par des conduits multiples, se répandaient dans les bassins de marbre, emplissaient les piscines, chauffaient les étuves : partout le stuc, les bronzes, les colonnes, les pavements de porphyre, la mosaïque. Sidoine Apollinaire, évêque de Clermont et parent de l'empereur Avitus, vantait, au ve siècle, les eaux du *Mont-Dore*. Survint les Goths : les recêtements précieux, les mosaïques volèrent en éclats sous la hache des Barbares, et les blocs, disloqués par l'arrachement des crampons de fer dont ces sauvages étaient avides pour en forger des armes, tombèrent et se confondirent en une ruine piloyable.

Le *Mont-Dore* entra, pour des siècles, dans un profond oubli. Ce que les Barbares n'avaient pas en le temps de détruire fut achevé par l'ignorance des uns et l'avidité des autres : médailles et statues, bronzes et fragments d'architecture furent dispersés au hasard, le passé relut presque à néant. Personne en France, hormis les gens du pays, ne songeait plus au *Mont-Dore*, quand les modernes du xvi^e et du xviii^e siècle s'aviserent de le remettre en honneur. Mais nul ne contribua plus que l'inspecteur Bertrand à ce retour de faveur, par l'étude approfondie et l'usage rationnel qu'il fit des sources. Il le fit l'entendant de la province, M. de Chazeral, ouvrait une route et jetait les fondements d'un nouvel établissement thermal : la Révolution arrêta ces travaux. Ils ne furent achevés que plus tard : le chaos des vieilles arbores fit place à des hôtels plus confortables. Mais en 1810, lorsque Michel Bertrand publiant les résultats de ses travaux, on ne pouvait encore arriver au *Mont-Dore* qu'en litière ou à cheval ! L'hospitalité y était fort rudimentaire. Les fouilles exécutées à l'occasion des nouvelles constructions amenèrent au jour de nombreux débris que l'on croyait à jamais perdus : des colonnes brisées, des fragments de frises, d'anciennes canalisations pour le captage des sources, oubliées depuis plus de treize siècles.

Enfin, le succès grandissant toujours, le *Mont-Dore* dut se pourvoir tout récemment d'un établissement thermal tout neuf, conforme aux règles les plus minutieuses de la thérapeutique et de l'hygiène. Des restes antiques ont été encore mis à jour : médailles impériales à l'effigie de Marc-Aurèle, Hadrien, Trajan, Domitien, Vespasien, etc., et jusqu'aux conduits en sapin évidé qui servaient aux Gaulois pour le captage des eaux. Il est désormais assez facile de reconstituer par la pensée les Thermes antiques. La source de César nous est parvenue intacte, avec sa vasque circulaire. Il est probable qu'une cour entourée de portiques reliait, au sud, l'établissement avec le temple consacré au dieu Pan, peut-être un Panthéon en l'honneur de tous les dieux. Car les Anciens jugeaient que les sources minérales, comme les fontaines, par leurs qualités bienfaisantes, étaient un présent des dieux et comme une émanation de leur puissance. Les malades, conduits par l'espoir de la guérison, furent les premiers colons des villes qui se sont depuis groupées autour des sources : Neris, Vichy, Bourbon-l'Archambault, le *Mont-Dore* n'ont pas d'autre origine.



COLONNE
ROMAINE.
(Établ. Thermal.)

L'établissement actuel du *Mont-Dore* laisse loin derrière lui, pour l'utilisation pratique de ses eaux thermo-minérales, ce que les Anciens avaient accompli. Douze sources bicarbonatées, ferrugineuses, arsenicales et fortement siliceuses, jaillissent de la roche, avec le bouillonnement caractéristique de l'acide carbonique en suspension, car leur température n'atteint guère que 47°. Elles fournissent, par jour, environ 900 000 litres (presque 1 million) d'eau minérale : on les emploie en bains, en vapeurs et en boisson.

La source *Sainte-Marguerite*, seule froide, fait une eau de table antiarthritique, sédatrice et reconstituante. Les buvettes établies sur les griffons, au point d'émergence des eaux, sont protégées par de larges vitrines contre toute influence atmosphérique. Partout règne d'ailleurs la plus rigoureuse asepsie : des pavages en mosaïque, des dalles, des faïences émaillées le long des parois, permettent de laver à fond l'établissement. Salles de bains, d'inhalation et de pulvérisation, cabines de douches, de vapeur, de demi-bains hyperthermiques à eau courante, salles de bains de pieds, salles d'hydrothérapie, un grand hall ou salle des pas perdus, orné de peintures à fresque et de belles

colonnes de granit posées la voûte à 12 mètres de hauteur, véritable remède à ces vastes espaces qui renfermaient les Thermes antiques; le *Mont-Dore* a de quoi satisfaire les plus difficiles. On doit aller à part la source thermale *Edouard*, riche en chlorure de sodium et en lithine, qui jaillit au lieu saint, assez loin de l'établissement principal.

L'action générale des eaux du *Mont-Dore* est nettement *antiseptique respectant* les affections des bronches et des organes de la voix en son tributaire, c'est au *Mont-Dore* que les acteurs, les avocats, les professeurs, les orateurs vont se refaire la voix. Mais le *Mont-Dore* doit surtout sa réputation — mis à part le luxe décoratif et le confort à la puissance revivante des demi-bains hyperthermaux de la source du *Pavillon*. Des salles d'inhalation complètent l'action des bains; car les vapeurs exhalées par les sources forment un brouillard médicamenteux, riche en particules minérales, dont l'absorption affecte jusqu'au moindre replis de l'appareil respiratoire.

Bien que le *Mont-Dore* et le *Bourboulon* soient proches l'un de l'autre, les propriétés thérapeutiques de leurs eaux sont très différentes. De la *Bourboulon* relèvent les affections scrofuleuses ou lym-



GRAND ÉTABLISSEMENT THERMAL DU MONT-DORE.

Choussy, Perrère, ont une température de 53° à 60°, et débitent 400 litres à la minute. Contrairement à celles du *Mont-Dore*, elles sont pauvres en acide carbonique. De nouvelles sources ont été captées; elles sont froides, très gazeuses et bien minéralisées. Enfin, une canalisation de 4 kilomètres amène à la *Bourboulon* les eaux de la source *Craut*, riche en chlorure de sodium et en arsenic.

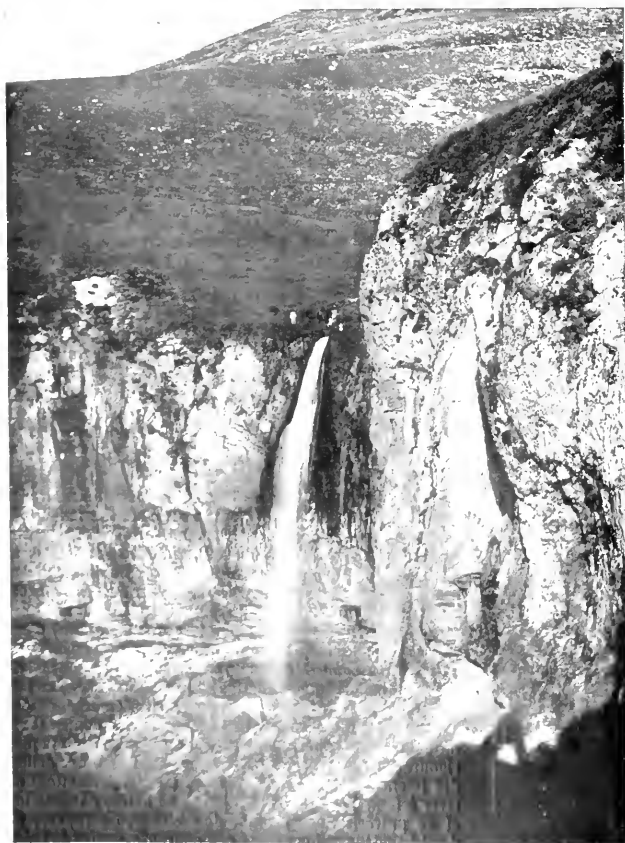
Les environs. — Le *Mont-Dore* est un délicieux séjour d'été.

Sept mois durant, le froid y sévit; mais au soleil de mai, c'est un brusque éveil de toute la nature. Pressées de vivre, les plantes croissent plus vite et se font plus belles; nulle fleur de la plaine n'égale l'azur profond de la petite gentiane ni le rubis de l'éillet rouge des sommets. Botanistes et géologues trouvent à plaisir de quoi satisfaire leurs goûts. Aussi, l'été venu, avec les malades et les touristes, les hôtels regorgent-ils de monde, les promeneurs s'aiment, des caravanes joyeuses s'éparpillent vers tous les points de l'horizon; la cure de grand air s'associe à la cure thermale, au grand profit de l'une et de l'autre.

Les bûts d'excursion abondent aux environs: clairière gazonnée du *Sabin du Capucin*, que l'on atteint sans peine au moyen d'un funiculaire; grands bois de hêtres et de sapins à l'atmosphère balsamique, ceux-ci très beaux, avec leurs « barbes » de lichens; promenade des *Médéens*, celle des *Artistes*, etc.

Vers le sud, dans la direction du *Sauray*: le puy de *Cherique*, le *Baron de la Cour*, dont les rochers, rangés en cercle, semblent des magistrats formant une cour de justice, dans un cirque au fond gazonné et fleuri; la *Gorge d'Enfer*, creusée dans des brèches volcaniques, hérissée de dykes et d'aiguilles, sous des parois arides et comme brûlées d'hier par la flamme de l'ancien cratère; la *Cascade du Serpent*, formée par la *Doque* qui glisse sous le couvert de sapins séculaires, dans un fourré de plantes alpines; la *Grande Cascade*, dont le ruisseau, né au dévalé du roc de *Caudeau*, plonge au bord du plateau en surplomb, d'une hauteur de 30 mètres, en formant une belle nappe sur un chaos de rochers; le *Sauray* (1885 mètres), qui étend la vue, de la ligne des monts Dôme au volcan du *Cantal*, sur la *Limagne*, le *Forez*, jusqu'aux *Orgues* de *Bort*; à ses pieds, entre le puy *Terrand* et le *Caedognoir*, l'étrange vallée de *Chaudesfour*; au sud-est, le lac *Parva*, *Besse-en-Chandesse*, avec ses maisons anciennes, sa vieille porte et un beffroi du *xv*^e siècle.

Vers l'est: la promenade des *Cascades*, celles du *Saut-du-Loup*, du *Barbarin*, du *Bossaguet*; celle du *Queureuil*, qui saute de 30 mètres dans un filon de basalte, en formant des lacs de prismes où se joue la lumière; la belle vallée du *Chambon*, que domine la silhouette chrétienne du vieux château de *Murats*; *Saint-Nectaire-le-Haut*, église monumentale, rivale de *Notre-Dame-du-Port*, avec les sources du *mont Cornadore* et du *Rocher*, instantanées comme celles de *Saint-Alyre*, à *Clermont*; *Saint-Nectaire-le-Bas*, à 1 kilomètre au sud, dans la vallée





LES ROCHES TULLIÈRE ET SANADOIRE.

du Couraçon (sources du Gros Bouillon et de la Coquille, aux Bains romains — sources Roette, Saint-Gésaire et Gubler, au nouvel Etablissement ; les grottes préhistoriques de *Jonas*, plus de soixante, creusées de main d'homme, les unes au-dessus des autres (restes d'escaliers, vestiges d'une chapelle creusée dans le roc vii).

Vers le nord : ascension du puy *Gros* (1 482 mètres) et de la *Banne d'Orchauche* (1 515 mètres) ; visite au *lac de Guéry* (20 hectares de superficie, 7^m,80 de profondeur, altitude : 1 260 mètres) — réservoir très poissonneux qu'alimentent les ruissellements du puy Gros et du puy Loup, parmi les pâturages ; aux *Roches Tullière* et *Sanadoire* (celle-ci : 1 288 mètres, masses prismatiques qui surgissent en gerbes rayonnantes du fond d'un ravin ; aux bois du *lac de Sereière* et au sanctuaire de *Notre-Dame-d'Orval*, dans un vallon de granite arrosé par le *Siaudet*, que dominent des entablements de basaltes et d'andésites, l'église romane admirable, la plus remarquable d'Auvergne par la belle ordonnance du chœur, sa crypte à déambulatoire, ses chapiteaux délicatement ouvrés — portes à vantaux revêtus de cuir, horloge du xvi^e siècle).

Vers l'ouest : la cascade du *Plat-à-Barbe*, au fond d'un ravin de cinérites ; celle de la *Vernière*, dans un admirable cadre de verdure ; la *Bourboule*, la roche *Vendeir*, masse de basaltes prismatiques où s'enracinaient autrefois le repaire fortifié d'Ymerigot Marchez, ce fameux *roi des Pillards* (xiv^e siècle) qui parvint à saisir Robert de Béthune, envoyé par le roi pour réprimer ses brigandages ; le *Salon de Miraubeau*, jolie clairière au pied des escarpements trachytiques du roc de Mercier. Le marquis de Miraubeau, père du grand orateur, avait une prédilection marquée pour cette agréable retraite.

CHAÎNE DES PUY⁽¹⁾

Le Mont-Dore assoupi et déjà en partie démantelé, cent foyers émergés flambeaient du sud au nord, sur une ligne de 30 kilomètres : puy de *Baladou* (1 494 mètres), *Roche Sanadoire*, puy de la *Vache* et de *Lassolas*, puy de *Dûne*, de *Côme*, de *Parvaux*, puy *Chapine*, puy de la *Nagère*. Ils sont une soixantaine environ : les uns juchés sur un piédestal granitique de 1 000 mètres d'élévation, arrondis en *dôme* par l'intumescence de la matière visqueuse,



Phot. de M. Gendraud.

SUR LA ROUTE DU PUY DE DÔME.

de nature trachytique, qui s'est gonflée, ne pouvant s'étendre (ainsi le puy de Dôme : d'autres, et c'est le plus grand nombre, érigés en pentes régulières, souvent très rapides, autour d'une cavité centrale d'où les torrents de lave, basaltes, andésites, labradorites, s'épandirent sur les plateaux, dans le creux des vallées, nappes enflammées, encore tordues et hérissées comme si elles venaient de se figer. La *cheire d'Agdat* en offre un exemple saisissant. Tout cela semble d'hier. Vus du puy de Dôme, belvédère de la région, ces cônes de débris, aux banches béantes, ces dômes, ces plates-formes de lave (plateau de *Georgicrie*, ces coulées profondes, ces roches déchiquetées et noircies par le feu ou découpées par l'érosion, tout cela fait un étrange paysage.

Le *Puy de Dôme* (1 465 mètres), dominateur des autres sommets, profile sur l'horizon son impressionnante silhouette. Érigé presque au bord de la plate-forme archéenne qui surplombe la Limagne, à un millier de mètres environ au-dessus de Clermont (407 mètres), il paraît plus grand encore par le subit affaissement du niveau environnant et l'ampleur de ses contours. Ce sommet portait un temple, consacré sans doute au dieu gaulois que la con-

(1) Le mot *puy* est une corruption du latin *podium*, qui veut dire hauteur, montagne.

quête assimila au Merovingien, Grégoire de Tours nous le décrit : des murs de 30 pieds d'épaisseur purent le sauver des barbares Alamans. On a retrouvé dans les ruines plusieurs sortes de marbre, des objets de bronze, des chapiteaux de grand style qui disent son ancienne splendeur. Après les Alamans, les Burgondes ne laissèrent rien subsister. L'ensemble du monument et de ses dépendances s'étendait au nord et au sud du sommet de la montagne : des plates-formes se reliaient entre elles par de grands escaliers. La construction est très soignée : des crampons de fer, scellés au plomb, relient de gros blocs posés à sec, sans ciment ni mortier, comme cela se voit aux grands monuments de Rome ; mais les Barbares ayant arraché les crochets métalliques pour se forger des épées, la ruine de tout l'édifice devenait inévitable. L'observatoire bâti sur la cime de la montagne a été inauguré en 1874.

Si le puy de Dôme est le parfait modèle des montagnes arrondies, le *Puy de Pariou* a, mieux que tous les autres, gardé sa forme primitive. On y accède par un chemin de ronde entre l'enceinte extérieure, sorte de rempart cratéristique, et l'entonnoir central d'éruption. La régularité de la coupe est admirable ; on descend, sur un tapis de gazon taché de quelques plaques volcaniques, arides et comme à peine refroidies, jusqu'à une profondeur de 95 mètres. Le rebord extrême du cratère se développe à 1 215 mètres d'altitude ;



Phot. de M. Tillon.

AUTOUR DU PUY DE DÔME.

forme de croissant, où paraît la brèche de sortie de la lave. On ne se lasse pas d'admirer la parfaite ordonnance de ce magnifique et vaste cirque.

LACS VOLCANIQUES ET GLACIAIRES D'Auvergne

Les lacs et la variété des formes engendrées par la diversité des roches et des terrains qui les enclosent donnent un grand charme aux parages du *Mont-Dore* et de la chaîne des *Puy*s qui en sont le naturel prolongement. Tout à fait au nord, s'ouvre le lac au gour de *Tazenat* ; au centre, dans l'effacement séparatif des monts Dôme et du Mont-Dore, les lacs d'*Ayat*, de *Servières*, de *Guéry*. Les autres s'échelonnent sur le versant oriental et méridional du massif, tels : le *Chambon* et le *Pavin*, sous le haut relief du Sancy ; mais surtout, dans la région affaissée entre les soulèvements des monts Dore et du Cantal, les lacs *Bourdouze*, *Montcneigre*, *Chauvet*, la *Godivelle*, les *Eschaux*, la *Londie*.

Les uns sont les restes attardés de l'ancienne occupation glaciaire ; d'autres se rattachent directement à quelque phénomène volcanique, soit qu'ils aient été retenus par une digue de lave, comme les lacs de la *Londie* 47 mètres de fond, de *Guéry* 7^m, 80, d'*Ayat* 14^m, 50, ou bien qu'ils se soient heurtés à un cône d'éruption : ainsi le lac *Chambon* 5^m, 80, contre le Tartaret, qui l'a fait puisonnier dans la vallée de la Goutte. Pour d'autres, lac *Bourdouze* 4^m, 50, lac des *Eschaux* 4 mètres, le barrage de retenue s'est formé de la juxtaposition ou de la fusion de cônes et de coulées volcaniques. Ceux qui remplissent un ancien cratère éteint, comme le lac de *Servières* 26^m, 50, celui de la *Godivelle d'en Haut* 43 mètres, affectent la forme arrondie d'une coupe. Enfin, les plus caractéristiques et les plus profonds de tous, le lac *Chauvet* 63 mètres, le lac *Pavin* 92 mètres, le gaur de *Tazenat* ou *Tazenat* 66^m, 50, se sont logés dans des cratères d'explosion, plutôt *cratères d'effondrement*, causés par l'éclat subit d'une éruption ou par l'appel du vide, à la suite de quelque écoulement dans les profondeurs du sol.

Chaque lac a son caractère, chacun aussi sa légende. Le *Chambon*, dans la vallée supérieure de la Goutte, dite de *Cloudefour*, s'enfonça par un encre admirable dans l'ancienne fournaise du Mont-Dore. Là-haut, plantée sur un dyke volcanique, se dresse la ruine magnifique du vieux château féodal de *Murels*. Sa masse prismatique se soude au roc par une série de gros blocs que des géants semblent avoir entassés ; le reste est bâti de lave taillée. Ces vieilles ruines d'Auvergne, sombres et rougeâtres comme la roche volcanique d'où elles sont sorties, n'en paraissent que plus redoutables. L'intérieur du château de *Murels* est un labyrinthe désolé, luxuriant de plantes sauvages, à l'airone pénétrant.

Le lac *Chambon* n'a que 5^m, 80 de profondeur ; son voisin peu éloigné, le lac d'*Ayat*, aussi grand que lui 60 hectares, a mieux le caractère d'un lac. C'est le plus gracieux de tous ; son charme lui vient des bosquets de pins et de la riante nature épanouie au sortir d'une coulée basaltique, la *cheire*, dont le flot visqueux, à peine refroidi, semble darder encore ses langues enflammées. La *cheire*, par contraste, fait aimer le lac.

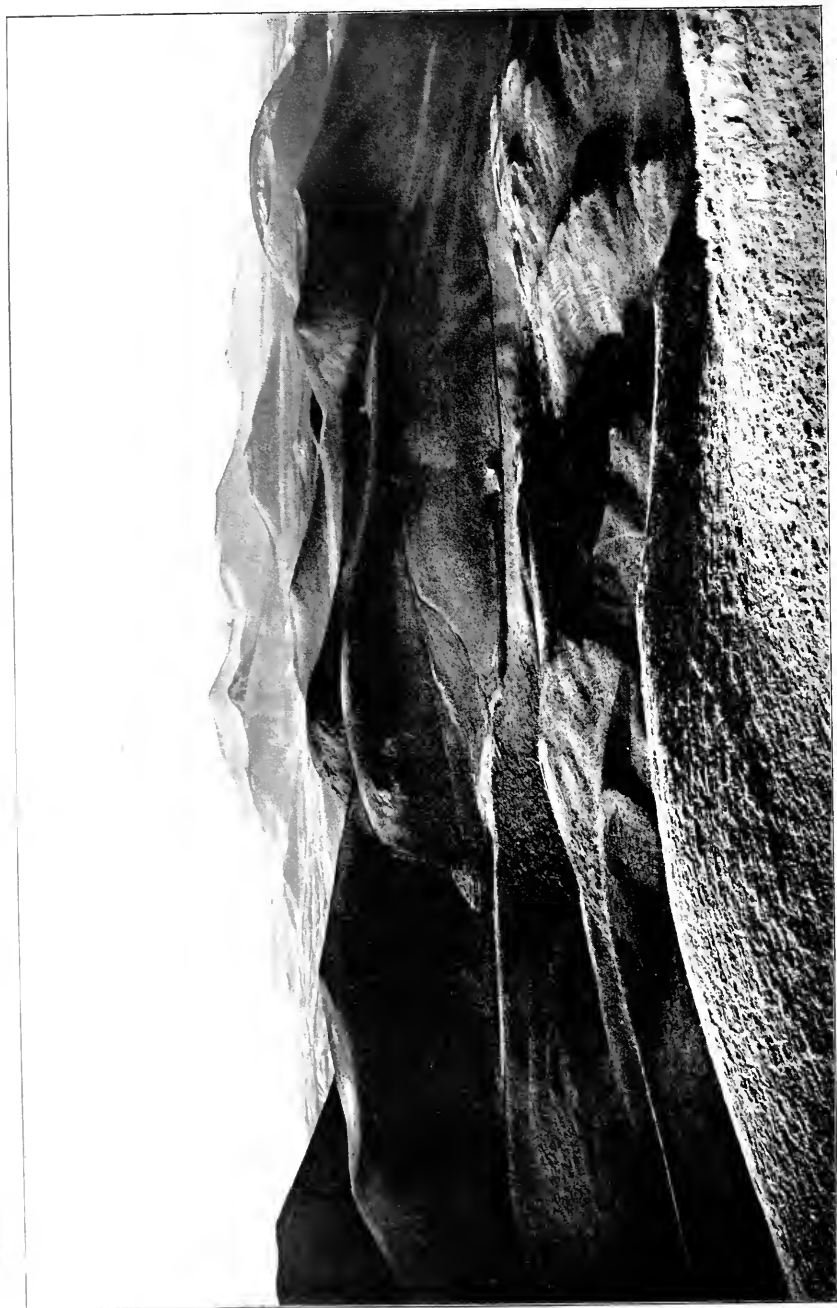
Le lac d'*Ayat* est le premier que l'on rencontre en sortant de Clermont. Le *Pavin* se creuse au sud, dans le flanc du *Montchambon*,



AU MONT-DORE. — LAC D'AYAT. — PUY DE DÔME.

P. de Lanchastre, P. de la Chapelle, P. de la Nivière, P. des Grottes,
 P. de Chazou, P. de Fraisse, P. de Chammond, P. de Panton.

Grand Sichel.



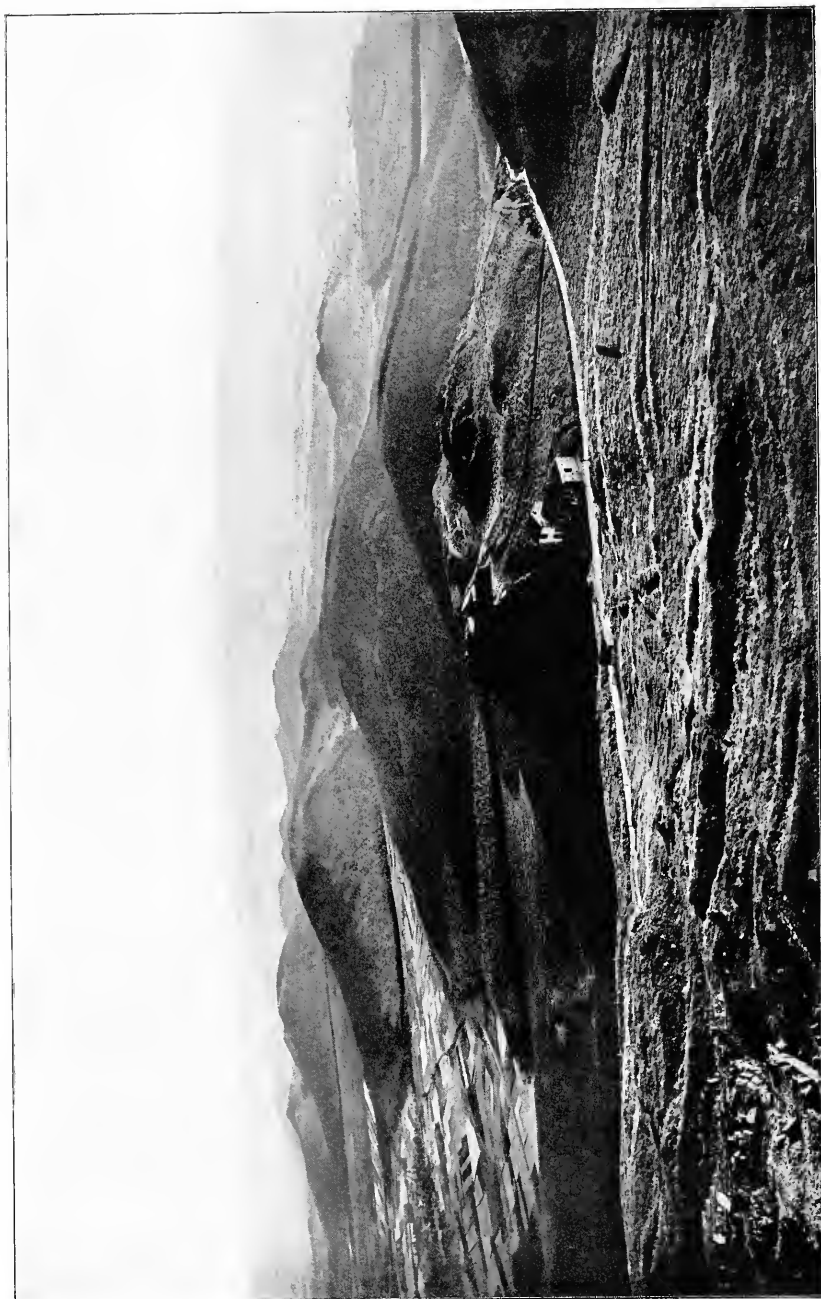
Sommaire du Puy de Dôme (1 666 m.).

Nuit de la Dôme.

LA CHAÎNE DES PAYS VIEUX DU PUY DE DÔME, CÔTÉ NORD

Phot. de M. Rendard.

Pays de la Vache et Lassolles. P. de Morveur. P. de Laschamps. P. de Tourcharret. P. de Monchies. P. de Barne. P. de Salomon.



Phot. de M. Gendraud.

Sommet du Puy de Dôme.

LA CHAÎNE DES PAYS VUE DU PUY DE DÔME, CÔTÉ SUD, À L'HORIZON, SILHOUETTE DES MONTS DORE

l'un des écueils volcaniques qui rattachent le Mont-Dore et le groupe du Sancy à la vaste enceinte cratéristique du Cantal. Aucun lac d'Auvergne n'est d'aspect plus farouche : ce fut longtemps le lac de la peur (*pareus* ; qui a peur), un soupirail de l'enfer, un trou béant sur le vide. Il paraît qu'une ville se serait abîmée sous ses eaux sombres : nul poisson n'y pouvait vivre, nulle barque ne s'y aventurerait, sans risquer d'être engloutie ; une pierre jetée par quelque imprudent soulevait un tourbillon chargé de grêle et de tempête. Encore qu'affaiblies, ces croyances ne sont pas complètement éteintes, bien que des embarcations sillonnent journellement la nappe liquide, que des truites succulentes y prospèrent et que la sonde ait révélé le fond de la cuvette, à 92 mètres de profondeur.

On ne fait pas le tour du lac : à droite de la déchirure d'accès, le sentier cesse au bout de peu de temps, le long des parois de lave. Du haut de la crête qui encercle l'escarpement, l'aspect est saisissant, on a la sensation de l'abîme, le vertige de l'insaisissable. Le Pavin s'épanche par un ruisseau qui court dans une ravine étroite où il fait une petite chute de 4 mètres, avant de rejoindre, tout près, la rivière de la Couze. A l'opposé de l'émissaire, des sources jaillissent d'un banc de basalte, à 28 mètres au-dessus de la nappe liquide.

On atteindrait, en gravissant l'escarpement oriental du lac, le cratère du *Montchalum*, hissé à 1 411 mètres, sur un piédestal de laves anciennes, vomies par le Mont-Dore. Plusieurs coulées de basalte en descendent, l'une par la vallée de la Couze de Besse, jusqu'à 15 kilomètres plus loin. A la base méridionale du Montchalum, et opposé au lac Pavin, un abîme naturel, le *Cœur de Soucy*, bâille à 21^m.50 de profondeur, au travers d'une coulée de basalte, sur une nappe liquide que recouvre parfois une couche d'acide carbonique. Un frère du Pavin, le lac *Chauvet*, de forme circulaire, étend, non loin de là, sa nappe de 53 hectares ; dans l'eau profonde, s'ébattent, grâce aux travaux de pisciculture de M. Berthoulet, des escadrilles de truites savoureuses.

A l'extrémité de la trainée volcanique des monts Dore et Dôme, le *gour* ou lac de *Tazenat* (nord-ouest de Riom), formé par le dernier



RUINES DU TEMPLE ET OBSERVATOIRE DU PUY DE DÔME.

cratère de la chaîne d'Auvergne, occupe un entonnoir profond de 50 mètres. Il faut l'aller voir, quand le soleil d'équinoxe chauffe comme les dalles d'un four les granites de la montagne. Une entaille ouvre le rempart du cratère. Les pentes rapides du mont, boisées à droite et nues à gauche, tombent dans l'eau, qu'elles entourent d'une haute enceinte régulière. Et cette eau calme, plate et luisante comme un métal, reflète les arbres d'un côté, et de l'autre, la côte aride, avec une netteté si parfaite, qu'on ne distingue point les bords et qu'on voit seulement dans cet immense entonnoir où se mire, au centre, le ciel bleu, un trou clair et sans fond qui semble



LAC DE GUÉRY.



LE LAC CHAMBON.

Phot. de M. Tillion.

traverser la terre, percée de part en part, jusqu'à l'autre firmament.

Lorsque, dit Guy de Maupassant, « le soleil fut près de disparaître, le ciel se mit à flamboyer, le lac tout à coup eut l'air d'une cuve de feu. Après le soleil couché, l'horizon étant devenu rouge comme un brasier qui va s'éteindre, le lac eut l'air d'une cuve de sang. Soudain, sur la crête de la colline, la lune presque pleine se leva, toute pâle dans le firmament encore clair. Puis, à mesure que les ténèbres se répandaient sur la terre, elle monta, luisante et ronde, au-dessus du cratère tout rond comme elle. Et, lorsqu'elle fut haut dans le ciel, le lac eut l'air d'une cuve d'argent. Alors sur sa surface, tout le jour immobile, on vit courir des frissons, tantôt lents et tantôt rapides. On eût dit que des esprits, volés

Phot. de M. Gendreau

Telle est la théorie; elle se justifie dans la pratique. « D'abord, il est constant que la température augmente lorsqu'on s'enfonce dans l'écorce terrestre. Cette augmentation est d'un degré en moyenne par 33 mètres (c'est ce qu'on appelle le degré *géothermique*); de sorte qu'à 3300 mètres de profondeur, l'eau pourrait être en ébullition (si toutefois la progression du calorique se poursuit d'une façon régulière, à mesure qu'elle descend. L'échauffement de l'eau d'infiltration se fera plus vite dans un pays comme l'Auvergne où l'activité volcanique, qui a édifié de véritables chaînes de montagnes, n'a pas cessé de se manifester. Cette activité est représentée en outre par des émanations considérables d'acide carbonique; le sol de toute la région est im-

Phot. de M. Gendraud.

prégné de ce gaz. L'eau d'infiltration sera donc dans les meilleures conditions possibles pour se thermaliser, se charger d'acide carbonique et dissoudre des substances minérales. »

D'autre part, les voies d'ascension facile, les chemins naturels que sont les failles, abondent au Massif Central. — La Limagne est en effet limitée par deux grandes cassures, de direction générale nord-sud, faisant buter les terrains ter-



SAINT-NECTAIRE-LE-HAUT.

Phot. de M. Gendraud.



FEMMES DE CHATELGUYON.

tières contre les roches cristallines restées en saillie et formant des escarpements qui dominent le bassin. Si notre théorie est exacte, les failles seront jalonnées par des sources minérales qui s'y montreront dans les points bas, au pied des collines ou au milieu des vallées, car c'est en ces points que la pression est moindre.

C'est précisément ce que l'on observe. A l'est, sur la faille qui sépare la Limagne des derniers contreforts du Forez, on sur des failles parallèles, se trouvent les sources de *Cusset*, *Vichy*, *Haute-Rive*, *Saint-Yorre*, *Châteldon*, *Courpière*, etc. La bordure occidentale de la Limagne comprend un grand nombre de sources : *Saint-Myon*, *Gimeaux*, *Pronpsat*, *Châtelguyon*, *Royat*, etc. Les sources de l'intérieur du bassin : celles de *Clermont* (au nombre de vingt-deux), de *Sainte-Marguerite*, du *Taumbour*, sont également situées sur des failles en général parallèles aux premières.

Les nombreuses sources de *Châteauneuf*, celles de la *Bourboule*, de *Saint-Nectaire* se présentent dans des conditions de gisement identiques. Les données géologiques sont donc infiniment précieuses pour la recherche et le captage des eaux minérales. Parfois, comme à *Vichy*, les eaux, au sortir de la diacase, s'épandent au milieu de couches sableuses, où elles forment de véritables nappes que les sondages vont chercher. » (P. GLANGEAUX, dans : *le Puy-de-Dôme et Vichy*, publié sous la direction de M. Boule; édit. Masson.)

Le degré de *thermalité* des eaux varie suivant les sources et souvent dans la même localité : les plus chaudes du Massif Central, après celles de Chaudesaigues (81°5, source du Par), sont celles du Dôme, près *Vichy* (61°), de la *Bourboule* (source Choussy : 56°), de *Saint-Nectaire* (46°), de la *Grande-Grille* (*Vichy* : 41°8), du *Mont-Dore* (source Bertrand : 44°3), de *Châteauneuf* (36°6), de *Royat* (source Eugénie : 35°3), de *Châtelguyon* (32°5). A côté de la *Grande-Grille*, dont la température dépasse 40°, la source des *Célestins*, à *Vichy* même, varie de 12° à 16°, et il arrive que les eaux froides de *Cusset* (*Sainte-Marie*) sont plus riches en matières minérales que les eaux chaudes voisines. C'est le contraire à la *Bourboule*, où les eaux thermales sont cinq fois plus minéralisées que les eaux froides.

Même variété dans la composition chimique des eaux : cela dépend des chemins qu'elles parcourent et de la nature des roches qu'elles rencontrent, mais aussi de la profondeur où elles atteignent et de l'acide carbonique qui les rend plus actives et plus aptes à s'assimiler les sels minéraux. L'abondance de l'acide carbonique en suspension dans le sol volcanique les rend carbonatées, et, par la facilité avec laquelle se dissolvent les sels de soude, *bicarbonatées sodiques*. Celles de *Vichy* sont remarquables par leur richesse en bicarbonates. Les dépôts calcaires formés à l'émergence des eaux souterraines, comme, à *Vichy*, ceux des *Célestins*, à *Clermont* ceux de *Saint-Alyre*, révèlent une grande quantité de *carbonate de chaux* en suspension. *Royat*, la *Bourboule* et le *Mont-Dore* sont très riches en *chlorure de sodium* : la source *Croizat*, du *Mont-Dore*, en contient jusqu'à 6 gr. 046. On estime à 2500 kilogrammes par jour la quantité de *bicarbonate de soude* émise par les sources du bassin de *Vichy*. La source *Eugénie*, à *Royat*, produit autant, à elle seule, de *chlorure de sodium*, dans le même temps. L'arsenic fait la richesse de

la *Bourboule*; ses eaux en renferment, à l'état d'*arséniate de soude*, plus qu'aucune autre source en Europe. Également *arséniales*, les eaux du *Mont-Dore* et de *Saint-Nectaire*, bien qu'à un degré inférieur. La source *Desval*, à *Châtelguyon*, est riche en *chlorure de magnésie*. *Royat*, *Châteauneuf*, *Sainte-Marguerite*, ont du *chlorure de lithium*. Le *soufre*, à l'état d'*acide sulfhydrique*, se trouve au puy de la *Poix*. L'*acide carbonique* saturé à ce point le sol d'*Auvergne* qu'il est assez fort pour former un *geyser* à *Vesse*, près de *Vichy*.



Phot. de M. Gendraud.

UNE COUR A CHATELGUYON.

La source Eugène, à Réot, en dégage 4 000 litres à la minute, 250 000 litres à l'heure, plus de 3 700 000 litres par jour. Royat possède aussi sa *Grotte du Clou*.

Les eaux minérales, ces remèdes élaborés par la nature, offrent à la thérapeutique des ressources extrêmement efficaces et variées : l'estomac, le foie, le rein se traitent à *Vichy* ; les affections gastro-intestinales, à *Châtaignier* ; l'arthritisme, l'anémie, la chlorose, à *Reot* ; le lymphatisme, la scrofule, le rhumatisme, à *Saint-Nectaire* ; aussi et de plus les affections cutanées, les fièvres exotiques, à la *Bourboule* ; les voies respiratoires, laryngite, angine, phthisie, au *Mont-Dore*.

Vichy, Reot, le Mont-Dore sont les perles des stations thermominérales du massif d'Auvergne.

CLIMAT GÉNÉRAL

Le climat relève de conditions multiples et il est malaisé de le définir d'une façon générale, surtout pour une région aussi complexe que le *Massif Central*. C'est peu d'être, comme il se trouve, à peu près à égale distance du pôle et de l'équateur. Le Cantal, en effet, ne dépasse guère le 45° degré de latitude ; Mende devrait avoir le climat de Gènes. Mais la latitude se complique de la proximité ou de l'éloignement de la mer, de la hauteur du relief, de la direction générale des vents, de la fréquence des pluies, de la pureté ou de la nébulosité du ciel.

D'ailleurs, le *Massif Central* n'est pas isolé dans le monde ; il subit le contre-coup des grandes dépressions qui affectent les contrées de l'Europe septentrionale et donne carrière aux vents du nord ou du nord-est, frais en été, glacés en hiver et, suivant la saison, accompagnés de neiges et de giboulées. Trop près de l'océan pour échapper à son influence, assez éloigné toutefois pour n'avoir pas la douceur du climat maritime, le Massif doit aux tièdes effluves de l'ouest d'être beaucoup moins froid que s'il était, à latitude égale, plus enfoncé dans le continent. Des pluies abondantes l'arrosent, mais inégalement, car les nuages, se fondant au contact des hauts sommets du Mont-Dore, du Cantal et de l'Aubrac, s'épuisent avant d'atteindre le versant oriental du Massif qui, par suite, ne connaît un climat plus sec. Le versant méridional l'est plus rapproché du corridor où luttent les courants de l'Océan et de la Méditerranée, le vent du sud lui apporte des précipitations abondantes. Ainsi *Viç-lez-Donz*, en *La Roche*, reçoit plus de 1 500 millimètres de pluie annuelle, tandis que les crêtes du puy de *Dôme*, à l'autre bout du Massif, ne reçoivent que 1 000 à 1 500 millimètres.

Mais c'est surtout par les fortes et longues actions principales du relief. Dans la plaine de la *Beauvoisine*, la fréquence des précipitations est considérable, pour la zone des pentes plats du puy de *La Tuile* (500 mètres), mais elle est celle d'une plaine plus élevée traversée par le Massif. La région du relief subit le poids des pluies, mais elle est soustraite à l'action météorologique, chaque année elle reçoit en moyenne 637 millimètres, à 1 577 mètres plus, à *La Tuile*, et 1 500 mètres plus, au puy de *Dôme*. La couche d'eau annuelle est de 30 centimètres. Bien mieux, l'on a vu, par la superposition de ces deux courbes contraires, la

plaine grelotter dans un brouillard pénétrant, pendant que la montagne jouissait du soleil et d'une douce température. Ce privilège est exceptionnel, car, par suite de leur élévation, les hauts sommets subissent tous les assauts du vent, de la pluie et de la neige ; le rayonnement intense y produit des gelées précoces et prolonge un hiver rigoureux.

La température moyenne du puy de *Dôme* est de 3°,7 par année, de 11°,2 au mois d'août ; la plus basse, de -21°,3 ; la plus élevée, de 27°,8. A Clermont-Ferrand, la moyenne est de 10°,1 par année, de 18°,3 au mois d'août ; on y a relevé 38°,2 de chaleur en 1892 et -23° de froid en 1879. La caractéristique de ce climat est l'inconstance. Mais, à Clermont, si les orages sont assez fréquents, comme dans tout le reste du Massif, le calme règne pendant la moitié de l'année, tandis que, sur les hauteurs, les rafales se déchaînent. La neige, rare dans la plaine, qui en reçoit 15 ou 20 centimètres, s'entasse sur les plateaux jusqu'à 50 centimètres et 1 mètre dans la haute montagne. Souvent elle apparaît dès le mois d'octobre, pour ne disparaître complètement qu'au mois de mai. Ces grandes précipitations sont bien souvent accompagnées de tempêtes ou *céors* qui combent les creux, enveloppent les chemins, causent chaque année des accidents mortels. A *Aurillac*, il

neige vingt-cinq jours par an. Le Cantal est plus éprouvé que le Puy-de-Dôme. *Mandailles*, qui est à 930 mètres seulement d'altitude et dans une vallée abritée, a vu plus d'une fois des périodes de 24° au-dessous de zéro. C'est un fait reconnu que, dans le Cantal, il peut geler en toute saison ; sur les hauts plateaux, l'hiver dure sept mois de l'année.

Depuis qu'ils ont été dépouillés du manteau protecteur des forêts, les *Causses* sont plus éprouvés encore : le vent les balaye comme la plaine sibérienne ; la neige y persiste tout l'hiver, s'y amasse et roule, telles les dunes sablonneuses que soulèvent les grands souffles du large. Les poteaux des maisons de refuge ne suffisent pas toujours à prévenir des malheurs ; la cloche sonne durant les tempêtes, comme, sur l'océan bouleversé, mugit la sirène du navire en détresse. Le *Causse* calcaire, plus facile à échauffer que les montagnes cristallines, se défait plus tôt qu'elles de son manteau hivernal ; en mars, la neige est fondue. Mais les nuages chargés de pluie, poussés par les vents du sud et du sud-ouest, y crévent en déluge, en même temps que sur le sommet de l'Aigoual et les croupes de la Margeride et de l'Aubrac. De là cet élan irrésistible des torrents qui labourent les *Gévennes*.

Ainsi le climat du *Massif Central* est tout en contrastes : au midi des *Gévennes*, l'Afrique ; au

en haut du Cantal, la Sibérie ; à l'ouest, des pluies et des neiges abondantes ; un climat plus sec, à mesure que l'on approche du *Libron*. De la montagne à la plaine, les écarts sont encore plus sensibles. Si partout l'hiver est dur, il n'a pas les mêmes rigueurs pour les localités abritées et les sommets perdus dans les nuages. Peu ou pas de printemps : l'été éclate tout à coup. Mais vit-on autre part plus active poussée de séve, plus belle symphonie de lumière et de couleurs ? Presque toujours l'automne est beau : après un épanouissement subit, la nature tarde à s'endormir.

Ces données rapides composent pour ainsi dire le tempérament général du Massif ; il faudrait relever encore les traits particuliers qui mettent une variété infinie dans cet ensemble. Ça et là, par le



Photo de M. Jove.

L'HIVER EN FORÊT DE MONTAGNE.

couloir des vallées, les plantes du Midi montent, avec le soleil, jusqu'au pied des monts chargés de frimas. Il y aurait autant de climats que d'expositions diverses et d'altitudes, presque autant que de localités.

La variété de la flore reflète celle du climat. Depuis l'olivier, qui prospère au beau soleil de Provence, jusqu'aux humbles plantes,

est principalement le domaine du hêtre, appartient le chêne, le tilleul, le faux platane, le sorbier, le bouleau, le mélèze, le pin sylvestre, le sapin (*abies pectinata*). La flore de cette région est des plus riches : saxifrages, acônites, oeillets, géraniums, rosiers et gentianes, violettes à grandes fleurs, piquent des plus vives couleurs les vertes pelouses ou bien tapissent les vallées, sous les grappes des chèvrefeuilles, les ombelles des sureaux ou les bouquets vermillons du sorbier. Le sapin forme une belle parure au Mont-Dore, au Cantal, au Forez (environs de Pierre-sur-Haute). Tantôt la forêt s'arrête par une ligne nettement tranchée, au contact de la zone supérieure, vers 1 500 mètres; tantôt au contraire elle se fond avec elle, par une transition insensible à 1 500 mètres à 1 600 mètres de hêtres buissonnants, de sapins rabougris, de genévriers nains.

La zone supérieure (1 600 mètres à 1 886 mètres) se présente en général à l'altitude de 1 500 mètres. L'exclusion des arbres la caractérise. Ce ne sont, à perte de vue, sur le Mont-Dore, le Cantal, l'Aigonal, le Lozère, le Mézenc, Pierre-sur-Haute, qu'immenses pâturages où s'épanouissent encore, à l'abri des rochers ou au bord des sources, mille fleurettes : anémones, oeillets et saxifrages, végétaux d'espèce alpine ou pyrénéenne, que l'on retrouve au Spitzberg et jusque chez les Lapins. D'où viennent ces plantes et comment s'accommodent-elles d'un climat qui n'est pas le leur ? Les botanistes admettent qu'elles sont un legs de l'époque glaciaire. « Le refroidissement momentané du climat a permis un abaissement



VALLÉE DE MANDAILLES, AVEC
LE PUY DE GRIOU ET LE GRIJOUNOL.

hôtes ordinaires des cimes alpestres, c'est, autour du Massif Central, un échelonnement des étres, une sorte de royaume de la végétation entre l'équateur et les régions voisines du pôle.

Si l'altitude ne se compliquait d'autres influences, les lignes de végétation devraient suivre exactement les courbes de niveau; de cette théorie à la pratique, il y a loin. Les grandes divisions que l'on a données pour cadre aux diverses espèces sont donc sujettes à plus d'une correction. La végétation méditerranéenne, avec l'olivier, le figuier, le mûrier, escalade les premiers talus de la montagne, principalement sur le versant méridional des Cévennes. Les simples herbes montent plus haut encore; elles pénètrent de proche en proche, grâce à l'abri des vallées, jusqu'au cœur même du Massif. Ainsi les rives de l'Aveyron sur certains points, les gorges du Tarn, produisent le pistachier, un jasmin, une campanule propres à la flore du Midi. Sur le versant même du Cantal, les coteaux bien exposés du *Carladès* offrent le figuier, le pommier, le fenouil, la mélisse jusqu'à plus de 800 mètres, au contact même de la flore subalpine. Le grenadier s'insinue, le long du Lot, jusque près de Capdenac.

On distingue, de bas en haut du Massif Central : une région *sylvatique inférieure*, une *moeyenne*, une *supérieure* enfin, la *zone alpine*, couronnement des autres. Dans la première (250 mètres à 700 mètres), se rangent, avec l'olivier, la vigne (bords du Lot, Maurs, Massiac), les arbres à fruits qui pullulent en Limagne (cerisier, prunier, amandier, pommier) : on fabrique beaucoup de cidre dans le département du Puy-de-Dôme. Le châtaignier est partout : il forme au Massif une couronne presque ininterrompue de forêts. La vigne n'atteint pas la limite ordinaire du châtaignier; car celui-ci peut monter à 800 mètres sur le versant sud du Lozère et à 900 mètres dans les vallées cévenoles, au flanc des coteaux bien exposés.

A la zone sylvatique *moeyenne* (700 mètres à 1 500 mètres), qui



VIEILLE AUBERGE, A MANDAILLES.

Phot. de M. Parry.

des limites de végétation et a jeté comme une sorte de pont entre les Alpes et l'Auvergne ou les Cévennes. Après le réchauffement de l'atmosphère, les plantes alpines ont continué à jouir, sur les sommets libres de glaces, des conditions nécessaires à leur existence et s'y sont acclimatées. » (M. BOULE.)

La faune du Massif Central est aussi pauvre que sa flore est riche : plus de cerfs, des chevreuils à peine, des sangliers encore, le renard à foison, bien qu'il soit aussi en voie d'extinction; dans les airs, le vautour, l'aigle royal, qui niche dans les hautes falaises des gorges du Tarn; la fouine, l'hermine, la loutre, quelques chats sauvages, le lièvre, le lapin, la vipère sur les pentes rocaillieuses; la truite dans l'eau fraîche de tous les torrents. M. Maurice Rolliat, qui était un passionné de la nature, a joliment dépeint la truite de la Creuse. « Comme elle est bien construite pour la force agres-



Phot. de MM. Neurdein frères.

MURDE, AU PIED DU CAUSSE DE CE NOM, VOISIN DE SAINT-ETIENNE

sin; les *Bithuriques*, Bourges; les *Sigislares*, Forcé; les *Arvernes*, en Auvergne; les *Cellures*, dans le Velay; les *Talabares*, dans le Gévaudan; les *Ruthènes*, dans le Rouergue; les *Falques*, *Arévauniques*, dans les Cévennes. Le Massif Central, paisible sous la domination romaine, fut à l'abri des incursions. « C'est dans les grandes plaines qui l'entouraient que le sang des envahisseurs, *France* et *Normands* au nord, *Maurus* au sud, se mêla librement au sang gaulois, et que les confusions ethniques s'augmentèrent davantage. Les seuls croisements qui vinrent modifier les caractères primitifs des hommes du Centre furent ceux qui entraînèrent les relations commerciales et les rapports de voisinage. Les longs siècles qui correspondent à l'histoire de France n'eurent pour effet que d'élaborer et remanier les divisions politiques et de rendre plus pittoresques les sites du *Massif Central*, en les ornant de châteaux forts, de manoirs, de chapelles, d'églises,

de constructions de toutes sortes, dont les ruines produisent un si bel effet au milieu des montagnes... On peut s'attendre, d'après cela, à retrouver encore, dans le *Massif Central*, une population très semblable aux *Celles*, tels que ces derniers nous sont connus par les données historiques ou archéologiques. C'est, en effet, ce qui arrive.

« Au point de vue anthropologique, les populations du *Massif Central* se divisent en deux groupes d'importance fort inégale... A l'Ouest, dans le Limousin, dont les collines et les plateaux étaient d'accès facile, nous trouvons des hommes à tête allongée, ou *dolichocephales*, tantôt bruns, tantôt blonds. Les bruns sont nombreux dans les parties septentrionales du Massif... On remarquera la localisation des types *dolichocephales*, blonds, appartenant aux races venues du Nord et de l'Est, dans les parties basses du Massif. Dans tout le reste du territoire, c'est-à-dire dans la partie la plus montagneuse, ce sont les *brachyceph-*

phales à tête ronde, aux cheveux bruns, aux yeux enfoncés, qui dominent. La brachycephalie est extrême sur les plus hautes montagnes, dans le Cantal, la Haute-Loire, la Lozère, c'est-à-dire dans les régions les plus difficilement accessibles. Broca fait remarquer que le type des *Bas-Bertons* et des *Luregnats* actuels peut être considéré comme celui des *Celles*, au temps de César et de Strabon. Les races qui trouvent dans la Haute-Auvergne leur expression la plus élevée sont fortes, vigoureuses, douées de qualités plus solides que brillantes, de l'amour du travail, d'un grand sens pratique de la vie; elles ont la ténacité, la sobriété, l'économie, l'attachement au sol natal. La criminalité, dans le Massif Central, est au-dessous de la moyenne française. L'émigration verse chaque année des flots humains de la montagne dans la plaine et dans les grandes villes. Une bonne partie de la population parisienne se recrute dans le Massif Central. » (Marcellin Borne.)



PIYRITPAU, SUR LA DUNOIS, ENTRE LE CAUSSE NOIR ET LA POINTE DU CAUSSE MURDE

LE TARN

Né sur le versant du mont *Lozière*, au pied du roc des Aigles, par environ 1600 mètres d'altitude, dans une région d'intenses précipitations, le *Tarn* filtre à travers une conque de pâturages où les montons transhumants de Provence et de Languedoc viennent, durant l'été, paître l'herbe fraîche : leurs bandes innombrables (200 000 au moins) pénètrent dans ce cirque verdoyant, mais désert, par le vieux pont de pierre de la Grande Draille, à un kilomètre en aval de *Bellecoste*. A 12 kilomètres environ de sa source, le *Tarn* est déjà descendu de 500 mètres, lorsqu'il reçoit, au Pont-de-Montvert, un petit torrent rageur, le *Rougnoulet*, dévalé du tronc de *Finiels* (1 702 mètres), point culminant du *Lozière*.

Mais déjà le *Tarn*, resserré entre les contreforts de cette montagne et les talus du *Bouçès* (1 421 mètres), a creusé, au-dessus de Pont-de-Montvert, de sombres défilés où il gronde en courant : « il scie dans toute sa hauteur la magnifique moraine terminale d'un glacier. » Ces belles gorges schisteuses sont le vestigium de l'extraordinaire crevasse calcaire ouverte de Florac au Rozier.

Au fond du défilé, le *Tarn* roule solitaire, tandis que les villages s'échelonnent en corniche : le Villaret, Grizac où naquit le pape Urbain V. Il happe en passant le torrent mouvementé de la *Brousse*, le ruisseau de *Rampin*, dévalé du *Bouçès*, celui du *Miral*, ou *Mirals*, qui saute 62 mètres à la cascade de *Runes* ; enfin, dans le bassin de Florac, à 1500 mètres en aval de la ville, le *Tarnon*, un petit Tarn plus long que lui (36 kilomètres contre 30), sous l'afflux duquel il fléchit et modifie sa direction.

Florac, dans un étroit vallon de fraîches prairies, groupe ses vergers au flanc de l'immense rocher de *Rochefort*, d'où s'élève en cascade la source pittoresque du *Pêcher* (Pesquié) qui traverse la ville et va se jeter dans le Tarnon, en bouillonnant sous la roue de plusieurs moulins (1650 habitants).

Le *Tarn* entre dans la conque privilégiée d'*Espagne*, vraie Tempé que des crêtes de 400 mètres abritent de trois côtés contre les rafales du Causse. Quelques plantes de la flore méditerranéenne ont pu pénétrer jusqu'à cette serre en montagne. Elle affecte une forme presque circulaire. « C'est que sa création est l'effet d'un remous, aux temps géologiques. Le *Tarn*, arrivant directement de l'est, a trouvé un obstacle infranchissable, dans la muraille du causse de Sauveterre. Il dut d'abord former un grand lac. Mais, au sud, était une énorme faille d'affaissement dont les roches, toutes disloquées, barraient l'entrée des gorges actuelles. Peu à peu le *Tarn* a emporté ces roches, les a désagrégées, en provoquant la chute des calcaires supérieurs. De là vient la formation du sol cultivé de la vallée d'*Espagne*, qui n'a aucun rapport avec le sous-sol géologique. En effet, lorsque du haut du Causse, on plonge sur cette vallée, l'œil est frappé par la disposition étrange des cultures. Le bas, en arbres fruitiers ou en jardins, c'est l'alluvion ; puis, sur les croupes mamelonnées des marnes du lias,

partout des vignes ; enfin, lorsque ces marnes offrent des pentes un peu ardues, la stérilité la plus complète. » (DE MALAFOSSE.)

Espagne est à 1 kilom. 400 de Molines : ses vieilles maisons, la façade de son église garnie de mâchicoulis, le pont de grand caractère (bâti par le pape Urbain V, dans la deuxième moitié du XIV^e siècle), qui relie le bourg à *Quézac*, au pied du causse Méjean, méritent un arrêt. *Quézac* fut un but de pèlerinage célèbre. En aval du pont, une source d'eau gazeuse sodique jaillit du gravier de la rivière.



PONT DE QUÉZAC.

(L. ND)

Au-dessous de *Molines*, le *Tarn* se jette brusquement à gauche, entre la Serre de *Paillhos*, bastion du causse Méjean, et la Boissière de *Molines*, promontoire du Sauveterre, dans le défilé fameux qui est l'une des merveilles de la France.

Gorges du Tarn. — *Mende* est le point de départ le plus commode pour visiter le *Cañon du Tarn*. Quand, après la longue ascension du *Causse* et la traînée sans fin de sa route déserte, entre une double file d'arbres éplorés, l'on débouche, de cette désespérante solitude, sur la clairière profonde où repose *Espagne*, dans un nid de verdure, c'est un ravissement pour les yeux et comme l'éveil d'un mauvais rêve. Du plateau à la vallée, la route descend 500 mètres, par des replis sans nombre qui font 4 kilomètres pour atteindre *Molines*.

A chaque détour, le décor change : après l'obstinée aridité du Causse, qu'un bel arbre est chose admirable ! Noyers, amandiers, cerisiers, figuiers, la vigne aussi, descendent jusqu'aux jardins qui tapissent le fond de la vallée.

Le cañon du *Tarn*, du pont ogival de *Quézac* à celui du *Rozier*, mesure 53 kilomètres. « D'un Causse à l'autre, de l'évère à l'évère, par-dessus les 1200, les 1500, les 1800 pieds de profondeur d'abîme, il y a rarement 2500 mètres, rarement aussi 2000 mètres, 1500 mètres presque partout entre les deux rebords du plateau, la largeur à fleur d'eau du *Tarn* n'étant parfois que l'étroite ampleur du *Tarn* lui-même. » (Onésime BECTUS.)

C'est au-dessous de *Molines*, et, passé *Rocheblave*, que commence réellement le long circuit du *Tarn* : sur les débris d'un vieux château, une grande aiguille de rocher, détachée du causse de Sauveterre, en est le phare d'orientation.



Photo. de M. Trantout.

CHATEAU DE ROCHEBLAVE.



Cl. C. B.

DESCENTE DU FARN : EMBARQUEMENT A LA CAZE

arrière, armés chacun d'une gaffe.

On part : la première émotion d'un léger rapide aisément franchi, la fraîcheur et la transparence de l'eau sur son lit de cailloux ; à l'une et l'autre rive, un fouillis de saules et d'oseraies qui se mirent ; ici un bout de pré vert, des peupliers ; là des arbres à fruits, la vigne qui escalade les pentes, la falaise abrupte, multicolore, qui s'élance d'un jet vers le ciel et dont le sommet ne se voit plus ; le silence, la solitude ; cette grandiose et fruste nature emplît l'âme d'une impression délicieuse. Cependant la barque va, vient, tourne les gros mastodontes accroupis comme des sphinx au travers du courant. Après mille détours, on débouche dans l'amphithéâtre de **Saint-Chély**. Les voyageurs descendent pour éviter un ressaut de la rivière : au-dessus de leur tête, un pont hardi enjambe d'une rive à l'autre, et, par une heureuse exception, son architecture ne gâche pas trop le paysage. *Saint-Chély* est tassé sur un talus de déjection, dans un retraits du causse Méjean. Devant sa petite église romane, un peu à l'écart, les morts sommeillent, au murmure du *Tarn*. Une fontaine orne la place, à l'abri de grands ormes séculaires : ici, la nature seule est riche, les maisons sont d'assez pauvre apparence. Mais combien de millionnaires voudraient avoir pour eux le spectacle dont les gens de *Saint-Chély* ne jouissent guère, pour l'avoir trop vu ! Le contraste des grandes roches sombres avec ce tout petit nid de verdure, bordé par les eaux limpides du torrent, est d'un pittoresque achevé. A l'abri du Causse, il fait bon, l'hiver, au bon soleil ; arbres et plantes s'y pressent à l'envi. L'eau ne manque pas ; elle ruisselle de partout, concentrée en deux émissaires, dont l'un, issu d'un rictus de la montagne, saute d'un bond dans le lit du *Tarn*, après avoir fait tourner la meule d'un modeste moulin. La barque attend près de là, en contre-bas.

Azrippé aux escarpements du Sauveterre, dans un cirque dont les murs montent tout droit, le pigeonnier de *Pougnadore*, vu d'en bas, paraît d'une singulière audace. Les trous de ce rocher, barres d'un mur percé de portes et de fenêtres, voilés les maisons ; pour chacune, la petite terrasse, la soule d'accès, et c'est tout. Une poignée de terre est un trésor : l'homme y a pris racine, avec les amandiers et les sarments ; il vit là, comme sur un balcon. Ce doit être un asile sûr que ces cavernes, au temps des guerres civiles et des invasions, et les lointains ancêtres de ceux qui les habi-



GORGES DU TARN : CHATEAU DE LA CAZE.

CL. ND

tent aujourd'hui s'y défendent peut-être contre l'ours féroce et les animaux gigantesques dont on y a retrouvé les débris. Deux maisons, deux percheroirs plutôt, se sont nichées à l'orée d'une grotte plus vaste que les autres, la *Baume de Pougnadore*. Comment vivre à pareille hauteur, entre le ciel et l'eau ! On dit la grotte enfouie très profondément (800 mètres) dans les entrailles du Causse. Si vous avez le vertige facile, ne montez pas au grenier de *Pougnadore* ; le grenier, c'est la plate-forme du Causse. On y accède au bout d'un sentier de chèvre, par une échelle taillée dans le roc vif, le pas de l'*Escalette*. De là-haut, *Pougnadore* a l'air d'un modeste sous-sol, et vous êtes à 450 pieds au-dessus du niveau du *Tarn*.

L'histoire et l'expérience nous montrent partout l'homme gagnant les hauteurs pour échapper à l'étreinte de son ennemi. Depuis les *castella* romains jusqu'aux donjons du moyen âge, tous dominent, pour mieux voir venir et briser l'effort de l'attaque. Le château de **La Caze** fait exception à cette règle ; il s'est blotti au fond d'un abîme, pour se rendre inaccessible : c'est la montagne renversée. Elle plane au-dessus de lui, comme un bouclier ; plusieurs pins l'un sur l'autre en atteindraient à peine le bord. Il doit être doux de vivre en ce coin reculé ; on n'y sent point la bise aigre du Causse ; des arbres de haute futaie, le châtaignier, le hêtre, dégringolent la pente opposée ; dans la prairie étroite, mais d'un vert intense, qui suit la rive droite de la rivière, les noix, les cerises, et, le long des espaliers, les primeurs se délectent à plaisir.

Ce coin privilégié retint, au xvi^e siècle, *Soubeyran Almand*, nièce du prieur de Sainte-Enimie, mariée au sire de *Monet*.



PASSAGE DES DÉTROITS.

CL. ND

Hilaire s'y défendit contre Thierry I^{er}, roi des Francs austrasiens : il n'y a plus là que des restes informes.

Une fois doublé le *roc de Planiol*, éperon du Sauveterre, où les Montesquiens construisirent une redoute fortifiée, le *Tarn*, grossi par la *fontaine de l'Angle*, qui roule à gros bouillons, entre dans les défilés grandioses des **Détroits**. La dolomie plonge droit dans l'eau

le chanoine Solanet et le Dr Prunières ont retrouvé des silex éclatés, des pointes de flèches, des grattoirs, vestiges d'hommes *paléolithiques*, au crâne allongé (*dolichocéphales*), aux membres déliés, à la haute stature, prédécesseurs, dans ces parages, d'une race *brachycéphale* à tête ronde, aux membres trapus, qui établit sur eux sa domination.

Au sortir des *Baumes*, l'horizon s'élargit : un obélisque, penché sur le *Tarn*, annonce le **Pas-de-Soucy**, où la rivière se perd dans un chaos. Une faille, perpendiculaire au cours du *Tarn*, provoqua un gigantesque éboulement des falaises voisines, dont les gros blocs formèrent un barrage infranchissable. Les eaux, refluant, formèrent un grand lac, puis, désagrégeant ladigue, filtrèrent au travers, entraînant les matières meubles et creusant, sous les grosses masses arc-boutées, une dérivation souterraine où le courant se précipite à grand fracas. Par temps de crue, cela devient assourdissant. De là sans doute le nom donné à un gros bloc, « *la Sourde* », morceau de montagne échoué à mi-chemin, près du barrage. La légende, qui anime toutes choses, explique autrement la présence de ce rocher géant. L'*Aiguille*, sa voisine, est un immense monolithe, haut de 80 mètres.

Au delà de la faille d'effondrement, le *Tarn* revient au jour à gros bouillons. Plusieurs sources filtrées du Causse accélèrent sa course et le précipitent en nombreux rapides, du village des *Vignes* à celui du *Rozier*. Ces rapides, plus bruyants que dangereux, sont, en ne comptant que les plus im-



CORNICHE DE L'IRONSELLE.

profonde, tantôt suspendue en encorbellement, comme la voûte d'un couloir titanique, tantôt illuminée de couleurs éclatantes et variées que reflète le miroir des eaux, car jamais le soleil ne pénètre d'un trait dans cette profondeur. Le coup de rame y éclate comme un coup de mitraille, et si, d'aventure, les bateliers soufflent dans la corne marine dont ils se servent pour annoncer leur présence, le son roule prodigieusement grossi, comme le mugissement d'un monstre. Entre les murs gigantesques de sa prison, qui tranchent sur le ciel un mince lambeau d'azur, le *Tarn* s'insinue dans un impressionnant silence. Puis les murailles s'écartent, les sommets prennent des formes animées : la Dame à l'ombrelle, la Cour des moines.... Sur un coin de terre, comme une épave échouée à fleur d'eau, les rares foyers de la *Croze* laissent filtrer un léger spirale de fumée au-dessus des buissons et des châtaigniers d'alentour.

Depuis sa source, jamais le *Tarn* ne fut si profond qu'en cet endroit (20 mètres au gouffre de l'Escailoux) : il entre alors dans le magnifique cirque des **Baumes**. « L'immense hémicycle mesuré, au fronton du causse de Sauveterre, 5 kilomètres de développement, et 3 kilomètres au niveau du *Tarn*. La voûte rouge y domine, mais le blanc, le noir, le bleu, le gris, le jaune nuancent les parois, et des bouquets d'arbres, des broussailles y mêlent les tons verts et sombres. Du fond de ce grand cirque qui, autrefois, contint un lac fermé au sud par une digue de rochers dont les décombres ont formé le chaos du *pas de Soucy*, émergent de tous côtés des roches dolomitiques exhaussées, d'échelon en échelon, jusqu'au bord du Causse. Ces roches évidées, dentelées, taillées par la pluie, par le gel, par l'humidité et par la sécheresse, affectent les formes les plus bizarres et les plus variées : aiguilles, tours, arceaux, forteresses ; sans cesse, elles changent d'aspect, au gré des jeux de lumière et d'ombre. » (A. LEQUEUTRE.) Tours de 200 pieds, gradins de 100 mètres, arceaux grands comme des voûtes de cathédrale, coloris éblouissant : cet ensemble, vu du *Point-Sublime*, passe l'imagination. Dans la grotte des *Baumes-Claudes*, ouverte au-dessous du Point-Sublime,



Phot. de M. Trantoul.

GORGES DU TARN : LE ROZIER ; ROCHER DE CAPLUC.

portants, une quinzaine. C'est merveille de voir la barque, dirigée d'une main sûre, filer comme la flèche entre les écueils. Sur la rive gauche du *Tarn*, les remparts du causse Méjean s'allongent : des prairies, des bosquets touffus, des villages en tempèrent l'approche ; mais l'esprit, las d'admirer, après les splendeurs des *Baumes* et du *Détroit*, n'y donne plus qu'une attention distraite. D'un côté, la source des *Parayres*, noyée par le Sauveterre ; la source de *l'Ironselle*, jaillie du Méjean ; à droite, le village de *Canabon*, que domine, de 30 mètres, une arche naturelle de 25 mètres d'envergure, sculptée dans le causse de Sauveterre, et l'une des plus curieuses du monde ; des sources encore, celle de la *Sablère*, issue du Méjean ; des cirques, celui de *Saint-Marcetlin*, qui partout ailleurs serait déclaré sublime ; des crénelures aux formes bizarres et de tons variés ; le pic de *Cinglegros*, bastion détaché du causse Méjean au-dessus de vieilles maisons, dans un site pittoresque : tout cela ravirait, vu de près, et surtout ailleurs. Déjà la rive droite de la rivière est aveyron-



CREISSELS, PRÈS DE MILLAU, SUR LE TARN.

CL. ND.

nause, la vallée s'élargit. Après le *Mas de la Font*, le *Ravin des Églaises*, et sa maison en nid d'aigle, tranchant sur la roche sombre; la source et le pont de la *Maze*; enfin paraissent le **Rozier** et *Pequebon* à la pointe du causse Mépau, allongé comme une proue entre la vallée du Tarn et celle de la *Jonte*, son affluent.

Pequebon est au point de suture du causse de *Sauveterre*, du causse *Mépau* et du causse *Noir*. Celui-ci dresse ses escarpements sur la rive gauche du Tarn, jusqu'au confluent de la *Doubaie*, en vue de Millau. La rive droite, que suit la route, est d'aspect moins rébarbatif : *Montcypoul*, haut perché dans une couronne de verdure autour de son vieux château; le rocher-forteresse de *Pequebade*, dont le socle recèle des caves, émaillé de celles de Roquefort; l'éperon de *Fontanille*, jeté à pic sur le Tarn; la ruine altière de *Caylus*, la riante échappée d'*Agnouar*, et partout l'épaisse voûte des châtaigniers sur les pentes, les noyers autour des villages; sur la rive, de frais gazons où fanissent les longs peupliers et les bouquets d'ormes inclinés au-dessus du courant.

Seuls l'étreinte du *Larzac* et du *Lerzou*, le Tarn, au delà de Millau, pénètre dans de nouvelles gorges; en aval de Saint-Affrique, l'afflux de la *Sorque* lui rend l'allure d'un vrai torrent de montagne : *Trobat*, *Ambialet*, *Fabas* sont les étapes du nouveau cañon.

C'est une surprise qu'**Ambialet**. Dans un entourage de rocs mouchetés de bois et d'arbrisseaux accrochés aux escarpements, une longue presqu'île pique dans les bouillons du Tarn. Le mince pèdoncule qui l'attache au rivage n'a pas 25 mètres : on dirait de cette passerelle, crête de schiste ébréchée par le temps, le débris d'un vieux rempart. Un château fort s'était perché à la pointe du roc qui commande le passage. L'église, un ancien monastère devenu institution libre occupent, au-dessus des maisons, le sommet de l'île. Car, c'en est une, depuis qu'un canal de dérivation, mis à profit par l'industrie, perce l'isthme étroit : en deux minutes, le flot qui s'engouffre par cette passe artificielle retrouve le courant du Tarn, à 4 kilomètres du point où il l'avait quitté. Au *Saut-de-Saba*, le Tarn franchit le dernier ressaut du *Massif Central*, sur la plaine. Il se précipite, par une série de cascades et de rapides, entre de grosses masses gneissiques découpées et arrondies par le courant. La vue de ce chaos serait impressionnante, s'il était possible d'en recevoir librement l'impression, car on ne le voit que de loin, sur le pont qui traverse le Tarn en aval, toute la rive gauche étant occupée par les bâtiments sordides d'une usine qui fume et qui puie.

Dans la plaine albigeoise, le Tarn apaisé roule ses eaux troubles et rougeâtres entre des berges naturelles, assez élevées pour défendre

la campagne contre ses débordements. Il court rapide sous le vieux pont d'**Albi**, en frôlant le piédestal de la cathédrale Sainte-Cécile. Passé *Guillou* et la tour crénelée de son église *Saint-Pierre*, *Robas* qui étaye ses terrasses sur de puissantes arcades et montre, avec le clocher fortifié de Notre-Dame du Bourg, accroché à la rive, le château de *Castagnac*, ancienne résidence des Ghasenet de Paységar, le Tarn reçoit 12 kilomètres de *Saint-Sulpice* le



LE TARN EN VUE D'ALBI.

CL. ND.

tribut de l'*Agout*, l'un de ses gros affluents. Déjà, son val mesure plus de 7 kilomètres. Au-dessous de Montauban, où il prend au passage le *Tescou*, le *Tarn* serpente dans une grande plaine où la Garonne se déploie au loin sur sa gauche, l'*Aveyron* sur la droite. Il absorbe cette rivière, à 10 kilomètres en aval de Montauban, passe au pied des collines de *Moissac* et joint la Garonne, 4 kilomètres plus loin.

Émissaire d'un bassin de 1 485 230 hectares, avec un cours de 575 kilomètres et un étiage de 20 mètres cubes, le *Tarn* rend peu de services à la navigation. La rapidité des pentes du Massif Central qu'il descend, ainsi que ses affluents, l'inconstance de son débit, la violence de ses crues

extrêmes qui peuvent aller jusqu'à 1 000 et même 5 000 mètres en bas, enfin, dans la plaine, l'encaissement de ses bords qui l'isole de l'activité riveraine; tout cela fait du *Tarn* une rivière à peu près inutile comme voie de transport. Mais quels trésors d'énergie renferme son cours torrentiel ! Il est officiellement navigable à partir du *Saut-de-Saba*, 10 kilomètres en amont d'Albi. De fait, la navigation n'utilise le cours du *Tarn* qu'à partir de Reunès, à 13 kilomètres au-dessus de Montauban.

AFFLUENTS DU TARN

Les affluents du *Tarn* participent de sa nature tourmentée. Pour la *Jonte* et la *Dourbie*, dont le cours naît et s'achève dans la région découpée des Causses, leur développement présente un intérêt particulier. L'excursion de la *Dourbie* part de Millau; l'autre, celle

de la *Jonte*, s'ouvre à Peyreleau et conduit à la grotte de *Dargilan*, dans le voisinage du *Brannabian*.

« Pour être moins longue et moins creuse que la gorge du *Tarn*, celle de la *Jonte* n'est guère moins remarquable; la coloration éclatante, la continuité, la hauteur et les décomposures de ses dolomies supérieures, alignées en remparts, présentent même peut-être un plus curieux aspect. Du haut du belvédère dressé au-dessus de Peyreleau, à la lèvre du causse *Noir*, tout le

causse *Méjan*, étilé en promontoire, semble s'élever insensiblement vers la montagne du *Lozère* 1 702 mètres; on dirait une table de pierre, dressée avec une légère inclinaison, entre le *Tarn* et la *Jonte*, sur des stylobates rouges, hauts de 400 à 500 mètres. Nulle part, le contraste ne paraît aussi frappant que là, entre les hauts plateaux immenses et tristes, les précipices des escarpements dolomitiques, le resserrement des vallées et la joyeuse végétation des thalwegs. C'est le résumé du pays entier; c'est aussi beau et plus complet que la vue du *Point Sully*. » E. MARTEL, *Cévennes*.)

La vallée de la *Jonte*, c'est la coulée du *Tarn*, avec moins de rudesse, mais plus de grâce et d'imprévu. Entre les dolomies qui hérissent la crête du causse *Méjan* et les crénelures qui donnent l'air d'une forteresse au causse *Noir*, la route serpente, au frais murmure de la rivière. A chaque détour, nouveau spectacle: un

banc à l'escalade, deux roches géantes élancées d'une forêt; le rocher de *Saint-Gerrens* (300 mètres), que couronne une antique chapelle; la fontaine des *Dozès*, qui rend la vie à la *Jonte* épuisée; au-dessus de la vallée, des lagots que les forestiers envoient, suspendus à un fil de traverser, d'un bord à l'autre; enfin, la grotte de *Nabrigas*, où l'on a retrouvé des débris humains contemporains du grand ours; *Meyravis*, allongé sur les bords du *Bulzon*; 6 kilomètres plus loin et



CL. NO.

MEYRAVIS ET LA VALLÉE DE LA JONTE.



Phot. de M. A. LASSON.

DARGILAN : SALLE DES LACS.



Phot. de M. A. LASSON.

DARGILAN : LA MOSQUÉE.

à 40 minutes au-dessus de la route, la fameuse grotte de **Dargilan**, l'un des plus merveilleux palais de cristal qu'ait édiés le lent travail des eaux souterraines.

Par la superposition des sédiments calcaires, les *Causse*s offrent aux précipitations atmosphériques mille issues, par où elles pénètrent. Tantôt le sol s'affaisse en entonnoir sous l'action dissol-



LE BRAMABIAU.

CL. ND.

vante de la pluie qui tombe; tantôt il s'effondre par l'effort souterrain de courants invisibles qui, minant peu à peu les piliers de la voûte, l'ont à la fin entraînée dans le vide. Les trous à fleur de sol, *avens* ou puits, sont très nombreux; on en compte plus de 120 dans le seul département de la Lozère. Tous ne sont pas explorés; plusieurs même peuvent être dangereux, parce qu'ils s'ouvrent à l'improviste, sans que rien, sauf une légère déclivité, décelé leur présence. Les *stables*, petits lacs en formation dans les creux superficiels du Causse, sont des *avens* en miniature, où les eaux météoriques ont laissé, par dissolution, une couche d'argile qui étanche le fond. Parmi les *avens* explorés, un des plus célèbres est le puits de *Padarn*, sur le causse de Gramat.

Les *grottes* *bourbantes* doivent, comme les *avens*, leur origine à l'action des eaux; mais, au lieu de tomber directement, celles-ci s'infiltrent entre les strates de calcaire, les usent, agrandissent leur couloir, percent d'un gradin à l'autre; et pendant que le courant principal, accablé des filets qui descendent de toutes parts, roule et se précipite en cascades, jusqu'à ce qu'il retrouve la lumière du jour, mille gouttelettes égarées se suspendent aux voûtes, déposent, par évaporation, le calcaire de leur cœur, et les a stalactites et stalagmites se forment dans l'ombre. Les stalactites de cristal, ces fines et minces, ces pyramides d'innombrables dentelles, vaporisées, se groupent en formes bizarres, en un peuple d'êtres et de choses fixes, quels qu'ils soient, et qui, dans des profondeurs d'années, ont semblé de vieilles choses de royaume.

C'est un bel et grand pays, un remard, qui dès l'année 1880, la grotte de *Dargilan*; mais, pour l'empêcher d'en faire un

MM. Martel, Gaupillat frères, Fabié, notaire à Peyreleau, Louis Armand, Foulquier et Causse firent l'exploration de la grotte, en 1888. C'est maintenant une promenade un peu longue, et non sans quelques heurts ou quelques glissades. Mais le spectacle en vaut la peine: une salle immense, vraie nef de cathédrale, longue de 120 mètres, large de 60, haute de 35 (de quoi mettre une maison à six étages;

sert d'antichambre. Alors se dressent: le *Belvédère* au-dessus d'un trou béant; l'église avec ses concrétions qui simulent un autel, une chaire, de grandes orgues; le *puits de la Falaise* s'enfonce d'un étage à l'autre; des figures grimaçantes, la *pièuvre*, la *tortue*, toute une ménagerie, se pressent à côté de la *Mosquée*, au minaret pointu. Entre des stalagmites fuscées comme des candélabres, on franchit l'*Escalier de cristal*; 1600 mètres de galeries se développent d'une merveille à l'autre; ici, la *grande Cascade*, vaste nappe ruisselante de 100 mètres, que l'on dirait congelée sur place; tout près, deux lacs immobiles et d'une transparence telle qu'il faut les toucher pour y croire; là, le *Clocher*, merveille de *Dargilan*, pyramide échelonnée de clochetons translucides, vrai reliquaire d'albâtre, fouillé comme ces vieux ivoires que nous ont laissés l'art patient de la Renaissance et celui du Moyen âge. Il semble que la grotte de *Dargilan* ne réserve plus de surprises à la curiosité des chercheurs; on croit en connaître le fond. Toutes les excavations similaires ne sont point dans ce cas. Souvent en effet les roches détachées des parois s'arc-

boutent, obstruent de leurs débris un couloir souterrain; les eaux y passent, pénètrent par les interstices; mais là s'arrête l'exploration et nul ne peut dire ce que l'on pourrait trouver au delà. Ainsi du *Bramabiau*. Plus de stalactites ni de stalagmites; un simple tunnel, formidable il est vrai, creusé sous roche par l'humble ruissseau qui a nom le *Bonheur*. Il coulait à ciel ouvert, sur le plateau de *Camprien*, et franchissait en cataractes la barrière de calcaires qui barrait sa route au-dessus de Saint-Sauveur des Pourcils. Un point faible se rencontrait dans le barrage; le fil passa, déblayant sa route, et s'effondra sous le sol. Tantôt, le courant gronde sous des éboulis; tantôt, il se repose dans un lac, pour reprendre sa course et s'épanouir dans une magnifique salle de 20 mètres de diamètre (salle du Dôme). Par les couloirs latéraux, des filets affluent, le torrent se gonfle, roule d'un tourbillon à l'autre (cascade du Bain-de-Siège), plonge sept fois et fait trembler d'un roulement de tonnerre les parois perdues dans la nuit. De l'entrée du tunnel

à la sortie, on compte 440 mètres à vol d'oiseau; la dénivellation est de 90 mètres. Par une colossale entaille, le *Bonheur* croule dans la vallée de Saint-Sauveur. Le grondement formidable qu'il fait entendre, au temps des grandes eaux, lui a fait donner le surnom de *Bramabiau* (mugissement de bœuf). Sa caverne n'est pas totalement explorée. Après M. Martel, qui s'y risqua en 1888, d'autres sont venus; le développement total des galeries reconnues à ce jour atteint 5 kilomètres.

Le *Bonheur* naît aux flancs de l'*Aigoual*; l'ancien hôpital, créé, en 1002, pour recueillir les pèlerins ou les voyageurs égarés sur ces hauteurs, a donné son nom au ruissseau: Notre-Dame



CL. ND.

MONTPELLIER-LE-VIEUX: LE CIRQUE.

de *Bonheur* (*bonum augurium*, bon présage) a fait « le Bonheur ». Cette route de l'*Aligou*, aujourd'hui facile, fut autrefois pleine de traverses; par le col étroit de la Sèreyre, on passe de la source du *Bonheur* à celle de l'*Herault*, l'un tributaire de l'Océan, l'autre de la Méditerranée.

La *Dourbie* (77 kilomètres) coupe le causse Noir de celui du Larzac. Sa vallée, comme celle de la Jonte, est pleine de charme et de mâle beauté; gorges profondes (Saint-Jean-de-Bruel), sites agrestes (moulin de Corp), villages pittoresques. La *Roque-Sainte-Marguerite*, ravins ouverts aux flancs du Causse, terrasses échelonnées au pied d'un vieux château, monolithes bizarres, muraille lisse du Larzac, découpée de stries rougeâtres sur la verte chevauchée des pins; ici une scierie mécanique, une porte ouverte dans un éperon de roc, une vieille tour démantelée, la rivière qui bouillonne, enfin le bastion du causse Noir, qui commande le débouché du Tarn dans la plaine de Millau.

Mais, sans *Montpellier-le-Vieux*, que serait la Dourbie? Cette vaste cité de 120 à 130 hectares, sculptée par les eaux météoriques dans le calcaire du causse Noir, domine le village de La Roque-Sainte-Marguerite. On y monte par un sentier en lacets qui, des bords de la Dourbie, paraît interminable. Mais, d'ordinaire, on aborde, par le plateau du Causse, l'étrange labyrinthe. Ces tours inaccessibles, ces redans qu'on dirait évidés par des géants en pleine montagne, la citadelle, les avenues plantées d'arbres, les cirques de gazon, de vrais arcs de triomphe, des parcs pleins d'ombre au pied des escarpements, cela parut une ville en



Hôtel de Ville de Saint-Antonin.

ruines, d'origine fabuleuse, aux bergers transhumants qui montaient chaque année des versants brûlés du Sud; ils la nommèrent comme la ville qui était pour eux la cité par excellence : « *Montpellier* ».

Après les merveilles du Tarn, les rochers ruiniformes de *Montpellier-le-Vieux* ne peuvent produire une bien vive impression : l'attente est généralement déçue. Quatre grands cirques; la *Citadelle*, la *Millière*, les *Rouquettes*, les *Amats*, emplissent l'espace de formes bizarres. L'imagination y trouve tout ce qu'elle veut : forum, tribune aux harangues, rues innombrables, salle de bal, obélisques, porte de Mycènes, tête de chien, amphore... Tout cela est d'une amusante faulxité, mais ne retient guère. On voudrait errer seul dans cette étrange cité, goûter le contraste des pierres hautes et dures avec la folle végétation qui pare d'un sourire leur décrépitude; il ferait bon se reposer sur un frais tapis d'herbe rencontré au hasard, contempler les jeux infinis de la lumière qui glisse à travers les bois sauvages. De ce parc extraordinaire, la vue plane au loin sur

l'horizon désolé du Larzac et tombe dans la riante vallée où ronne la *Dourbie*. Suivez le sentier rocaillieux qui dévale par les éboulis, les vignes et les jardins, jusqu'à La Roque-Sainte-Marguerite, vous jouirez d'un admirable spectacle.

Au débouché de la *Dourbie* dans le Tarn, *Millau* (voir p. 24) est une cité fort active; les troupeaux du Larzac approvisionnent ses tanneries, mégisseries, ganteries; sur la place du Mandaroux, colonne commémorative 13330 habitants. Dans le voisinage, joli site de *Crissels*, Roquefort, et, sur le Causse, revenant d'un autre âge, la Conventoirade.

Le Tarn reçoit de la région du Massif Central : à droite, l'*Aveyron*, grossi du *Vieuz* et du *Cérou*; à gauche, après la *Jonte* et la *Dourbie*, le *Dordogne* et la *Sorgue*, fossé d'écoulement du Larzac à l'occident; l'*Agout* et ses tributaires, le *Thori*, le *Sor* et le *Dudon*, qui drainent les monts de Lacane, le plateau du Sidobre et la Montagne-Noire.

De Sévérac-le-Château, qu'il laisse à 300 mètres, l'*Aveyron*, né à 2 kilomètres sud-est de cette ville, court par Gagnac, longe le rebord de la forêt des *Palanges*, fouillant le Causse pour pénétrer, au delà de *Rodez*, dans la terrasse cristalline qui sert de base à tout le Massif Central. Ses eaux sombres se démentent en de multiples méandres; sur la boucle de Moussouse, des murailles perpendiculaires le dominent à 300 pieds de haut; 1500 mètres plus loin, le pont de Cayla surplombe un gouffre.

Villefranche-de-Rouergue (église Notre-Dame, ancienne Chartreuse des *xv* et *xvi* siècles, au confluent de l'*Alzon*, marque un épanouissement de son cours 7420 habitants). Il tourne alors au sud et ce n'est, de Montels à Laguépie, sous les promontoires de grès, qu'une gageure de circonvolutions, entre le cours torrentiel et la voie ferrée de Paris à Toulouse : douze fois le train enjambe les défilés, douze fois il disparaît sous terre par autant de tunnels. A la neuvième traverse, *Najac* se lève au-dessus d'un vieux pont gothique, dans une boucle du torrent; les remparts, le donjon, croquemitaine édenté, composent un magnifique tableau.

Laguépie et ses tours à mâchicoulis commandent le confluent du *Vieuz*, émule de l'*Aveyron* et son rival en beauté, dans une vallée plus sinueuse encore. Presque doublé par cet apport, l'*Aveyron* passe des roches primaires au lias



Cordes, au des Cabanes.



Cordes : porte de la maison du Grand Veneur.



Phot. de M. Jordy.

UN DES CHATEAUX DE LASTOURS.

danne. L'Agout est un laborieux : il donne la vie à des manufactures importantes. Lavarat, sur des rives abruptes, marque son débouché dans la plaine du Tarn, qu'il rejoint à Saint-Sulpice-la-Pointe.

A droite, l'Agout reçoit le Gijou et le Dadou ; à gauche, le Thoré et le Sor. Charmante riviérette que le Gijou (45 à 50 kilomètres) : à peine ruisselante des hauteurs voisines de Lacanne, elle se repose en de riantes prairies où babillent de toutes parts des filets d'eau claire. Tout à coup, elle plonge (Gour Fumant) à grand bruit, rougeant l'échine crevasse du grand rocher de Roquepierre, court en grondant sous le promontoire effilé qui porte les maisons de Gijouet, tassées sous leurs lamelles schisteuses ; au-dessous de Valbre se présente l'Agout. Le Dadou (100 kilomètres), issu, comme l'Agout, d'une région cristalline, est d'assez vive allure.

Pour le Thoré (55 kilomètres), fils de la Montagne Noire, il range la forêt étagée sur les flancs du pic de Nore, reçoit l'Arn, torrent

fougueux qui surgit de défilés profonds et déserts au-dessous de Pont-de-l'Arn, et, non loin de l'industrielle Mazamet, l'Arnette (à 1 kilomètre, ruines du château de Hautpoul). A Canalières, le Thoré fonce sous roche, mais, gonflé par les crues, il saute l'obstacle ; sa fin est à 4 500 mètres en aval de Castres.

Le Sor, émissaire, comme le Thoré, de la Montagne Noire, plonge à Malanmort, par une belle cascade qui fournit l'énergie électrique à Durfort et à Sorèze (antique collège fondé par les Bénédictins et ranimé par l'illustre Lacordaire, restaurateur en France de l'ordre des Dominicains). Le Sor joue un rôle important dans l'alimentation du Canal du Midi, dû à l'initiative de Colbert et au génie pratique de Riquet. Ruissaux et torrents descendus de la Montagne Noire sont reçus dans une double rigole : l'une, de la Montagne, alimentée par la prise d'eau de l'Alzon, le réservoir du Loup-Neuf (773 mètres de long, 584 de large, 16 de profondeur, 1 675 000 mètres cubes) et le bassin de Saint-Ferréol ; l'autre, dite Rigole de la plaine, qui capte les eaux du Sor par une dérivation inférieure. C'est une œuvre puissante et belle que

rable, tombe en cascade au sud de Lucières et décrit, autour de Roquecourbe, un cingle comparable à celui du Tarn autour d'Ambialet. Barlats, qu'il rencontre au-dessus de Castres, eut son heure de célébrité : les troubadours les plus réputés y fréquentèrent au XII^e siècle.

Castres est bâti sur les deux rives de l'Agout, au confluent de la Duranque ; la rivière coule sous les galeries de bois et les balcons enguirlandés de vieilles maisons perchées sur leurs aîs sécularisés : cela rappelle le vieux quartier d'Aurillac sur la Jor-



Phot. de M. Trantoul.

LE BASSIN DU SAINT-FERRÉOL.

le bassin de Saint-Ferréol. Dans un parc de grands bois, ce lac artificiel couvre une superficie de 66 hectares ; la digue triple qui contient ses 6 millions de mètres cubes d'eau couvre 120 mètres d'épaisseur, mesure plus de 32 mètres de haut et au moins 800 mètres de long. Lorsque les eaux dépassent la digue, le trop-plein déborde en cascates ou fuse en jets d'eau, et c'est un plaisir non pareil qu'une promenade dans ce parc magnifique, lorsque jouent les grandes eaux de ce Versailles agreste, sur l'horizon des Pyrénées.

LE LOT

Le Lot, frère du Tarn, vient, comme lui, de la région du Lozère (1 702 mètres), à son point de jonction avec la montagne schisteuse du Goulet. La source est à 5 kilomètres nord-est du Bleynard, qui est à 1 428 mètres d'altitude. Mais, au lieu que le Tarn, à peine formé, plonge en plein Causse et creuse, entre le Sauveterre et le Méjan, son profond couloir, il faut au Lot une carrière plus longue. Du

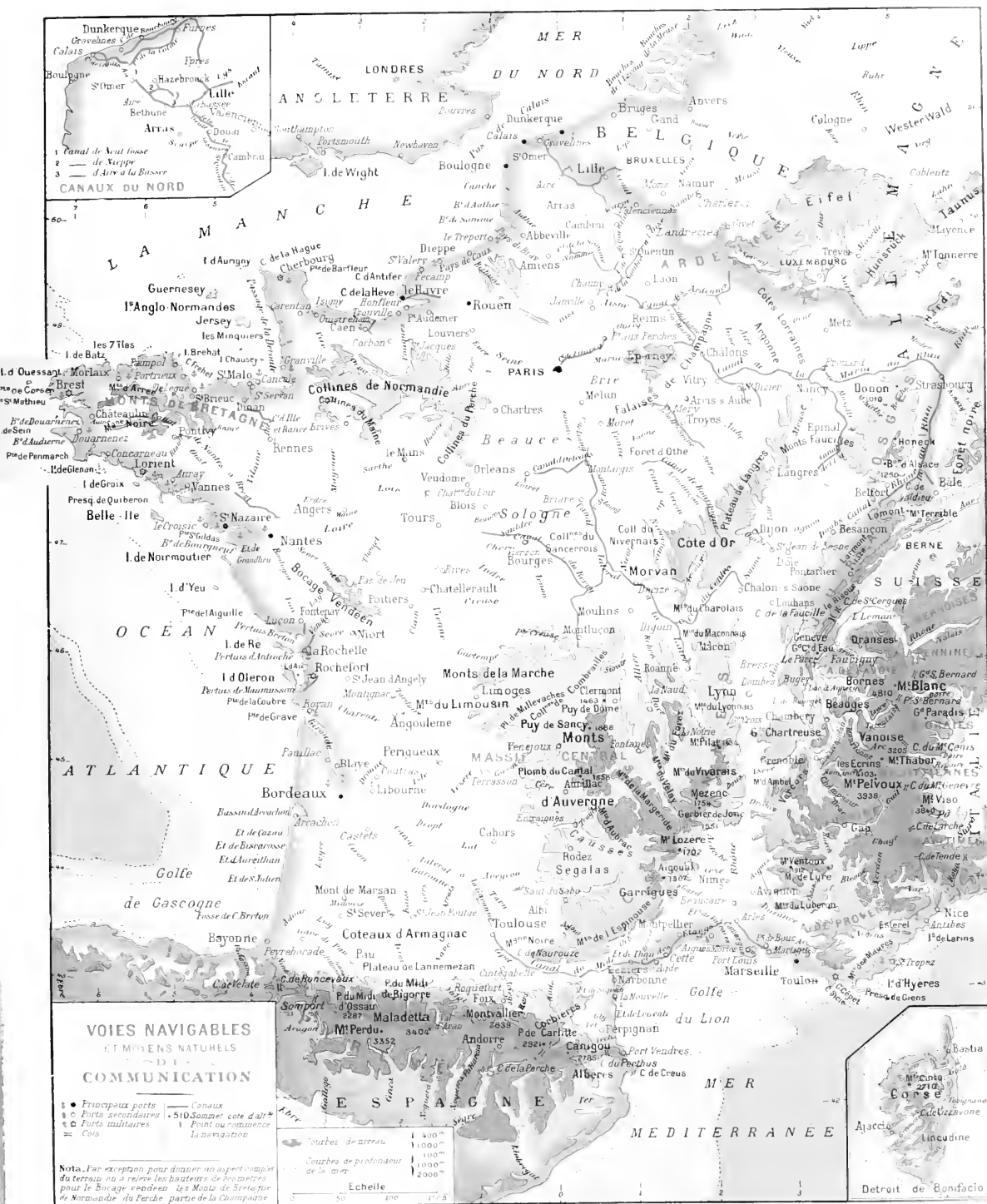
Bleynard à Baypols-les-Bains (eaux thermales sulfureuses), les méandres sans fin qu'il décrit, les prairies, les talus boisés, les roches rouges donnent à sa vallée un aspect tantôt gracieux, tantôt sévère. A Mende (25 kilomètres de sa source à vol d'oiseau), il glisse en bouillonnant sous un vieux pont gothique ; des bandes de canards s'ébattent dans les remous et, le long des berges, les pêcheurs guettent la truite à l'ombre des saules et des ormes qui sont la joie de ces rives. Mais aussitôt le Lot entre dans la grande avenue que bordent les hauteurs falaises du Causse : celui de Mende à gauche ; à droite, celui de Changefigy dressent leurs escarpements à 250 et 350 mètres. Voici le Sauveterre, ses roches rouges et grises, décapées en aiguilles, en donjons, dont les brèches baillent sur le ciel, en remparts déchaînés, sentinelles de pierre qui se penchent du haut de l'escarpe au-dessus du tapis vert de la vallée. La Colagne, qui recueille, par un éventail de ruisselets, les eaux de la Margeride et de l'Aubrac ; l'Urgne, fille du Sauveterre, doublée de la belle source de Saint-Frézal, rejoignent le Lot au passage.



Phot. de M. Boulanger.

ESTAING, SUR LE LOT.

VOIES NAVIGABLES ET CANAUX





Phot. de M. Boulanger.

CAHORS : LE LOT ET LE PONT VALÉRIEN.

massif d'Aubrac d'un fossé presque continu. De tous les torrents d'Auvergne, la *Truyère* est le plus violent : ses gorges, en amont d'Entraygues, sont d'une belle sauvagerie. Souvent ses rives sont inaccessibles : il a fallu forcer le passage de son cours par le prodigieux enjambement du *viaduc de Garabit*. L'ouvrage tout entier mesure 564^m,65 : trois arches en maçonnerie du côté de Marvejols, une autre du côté de Neussargues, rattachent aux deux bords de la vallée la partie métallique. Celle-ci 447^m,82 comprend un tablier reposant sur cinq piles et un arc de 165 mètres. Ce viaduc, chef-d'œuvre de MM. Boyer et Eiffel, est l'un des plus hauts du monde : le flot de la *Truyère* bouillonne à 122^m,20 au-dessous des rails.

La Margeride envoie de nombreux filets à la *Truyère* : de la Plagnette lui vient l'*Auber*, rivière de Saint-Flour ; de l'Aubrac, le *Bès*, le *Bemontabou*, ruisseau de **Chaudesaigues**. Assise au fond d'un cirque de montagnes, cette petite ville a résolu d'une façon ingénieuse le problème du chauffage économique : l'extrême thermalité de ses eaux permet de les utiliser, non seulement pour le traitement des malades, mais pour le chauffage des habitations et la cuisson des aliments. Cet usage domestique des sources chaudes fait aux habitants l'économie d'une véritable forêt. « Malgré l'altitude de la ville, même en hiver, que la neige fonde en tombant ; au-dessus de la grande source, dont la température dépasse 80°, les vapeurs montent dans le ciel en véritable nuage. » (E. RECLUS.)

Le *Goul* apporte à la *Truyère* les ruissellements des pentes méridionales du Cantal, à travers l'ancien **Carladès** ou pays de Carlat. Ce curieux petit Etat couvrait les deux rives de la Gère, entre la Jordanne au nord, la *Truyère* au sud. D'abord bief des comtes de Barcelone, puis rattaché à la Couronne par confiscation sur le fameux comte de Bourbon, réduit à l'impuissance par Henri IV qui rasa son château, le **Carladès**, enclavé toujours disputée sur le flanc de l'Auvergne, devait revenir encore une fois entre des mains étrangères et passer aux Grimaldi, princes de Monaco, qui le gardèrent jusqu'à la Révolution.

Le **Dourdou** 82500 mètres se développe, à la hauteur de *Bazouls*, entre des falaises abruptes. Avant d'atteindre le *Lot*,

ses eaux rougeâtres s'étalent dans une riante vallée plantée d'aunes, de noyers et de châtaigniers sur les pentes. Au débouché d'un ravin, *Comques* dresse les clochers de son antique abbaye, l'un des plus beaux monuments du style roman auvergnat : le portail de l'église, son trésor, le cloître, le musée, fort bien disposé, ont de quoi retenir l'artiste et l'archéologue. A l'ouest, et non loin de Villeneuve, entre Aveyron et Lot, région houlleuse de *Beaucherille*, de *Comsac*, d'*Aubin*, dont les églises souterraines émettent par les crevasses du sol des vapeurs enflammées.

Le **Célé** 95 kilomètres, de Figeac à Cahors, rivalise avec le *Lot*, entre cette ville et Capdenac. Les grottes y abondent : celles de *Cura*, qui constituent tout un village ; celles de *Brengues*, où l'on a trouvé des ossements de renne et de rhinocéros ; près de *Marcellhac*, centre de la vallée, la belle grotte des *Beascaires*, doublement riche de superbes concrétions et d'abondants débris néolithiques. Souvent les grottes sont fortifiées, comme à *Saubac* ; l'homme s'y est défendu contre les Anglais, les Francs, tous les envahisseurs. Près du village des *Cambons*, une grotte fut habitée par l'homme préhistorique. Non loin de *Cabrerets* et de son château du Diable, un abri sous roche a livré des ossements de renne et des silex taillés.



VIADUC DE GARABIT SUR LA TRUYÈRE.

Phot. de M. V.

sur les versants ar-
dus, mais non inaborn-
dables, des chênes,
des hêtres, des châ-
taigniers ont pris ra-
cine et, dans ces lam-
beaux de forêt, des
loups, des sangliers
trouvent asile. Mais
aucune ville, aucun
village ni hameau ne
se hasarde au fond du
noir sillon : tous re-
cherchent le grand
air et la sécurité des
hauts plateaux.

Dans l'étroite per-
cée où la *Dordogne* se
démène et mugit, les
torrents dévalent : à
droite, les corré-
ziens; à gauche, ceux
du Cantal. Du pla-
teau de Millevaches,
dégringolent à grand
bruit : la *Diège* qui,
au-dessous d'*Ussel*,
s'insinue dans des
gorges sauvages et
conflue au milieu
d'une sorte d'abîme ;
la *Trionsonne*, la *Lu-*

zège, qui grondent, elles aussi, au fond de défilés déserts. *Ussel*,
où l'on a voulu voir à tort l'antique *Uxellodunum* (camp romain aux
environs), fut la capitale du duché de Ventadour, dont le château
patrimonial s'élevait sur un promontoire, au confluent de la *Luzège*
et de la *Vigne* (mines de fer, carrières de granite, mines de plomb,
de bismuth, de houille à Meymac).

En aval du bassin d'*Argentat* (plomb sulfuré argentifère) et du
confluent de la *Maronne* (rive gauche), la *Dordogne* pénètre dans
l'auréole des terrains jurassiques qui s'appuient au Massif Central,
écarte les roches moins résistantes et fait place sur ses bords à quel-
ques villages entourés de prairies et de cultures. « Son val, toujours
contracté, mais non plus en gorges obscures, prend un aspect lumi-
neux et riant; les sites gracieux se mêlent aux paysages plus
sévères : ici pointent des éperons de roc semés de petites terrasses;
par endroits, sur l'une et l'autre rive, suivant les coudes de la
rivière, des lacs de sable, des bandes étroites de prairies, de petites
îles envahies par les saulaies et les bruyères, quelquefois par les
peupliers. » LEQUELIER. La *Dordogne* s'humanise et, peu à peu, se
fait belle.

De gauche lui arrivent les torrents cantaliens, « L'abondance des
sources, dit M. Boule, est un phénomène caractéristique de nos
montagnes. Presque en toute
saison, d'innombrables filets
d'eau limpide sourdent sous le
gazon, s'échappent des fissures
rocheuses et ruissellent de tous
côtés. Aussi peut-on affirmer
qu'il n'est pas un hameau dans
le Cantal qui n'ait sa source
vive et qui soit obligé de boire
l'eau du torrent voisin. Le vieux
volcan, formé de roches agglom-
mées ou de coulées toutes
fissurées, revêtu de forêts et de
gazon, est comme une éponge
gigantesque toujours humide
qui entretient partout la fraî-
cheur, donne une vigueur admi-
rable à la végétation et conserve
au Massif un aspect verdoyant,
même quand les régions voi-
sines sont brûlées par le soleil.
La température des sources est
d'autant plus basse que leur al-
titude est plus considérable. Les
plus élevées sourdent en été à



Phot. de M. Tesson.

VUE GÉNÉRALE DE BORT.

3^e environ. L'eau en est très pure, car les matières plus ou moins
meubles que cette eau traverse : scories, lapillis, cendres volca-
niques constituent un filtre excellent. »

Quand le Cantal et le Mont-Dore grimpèrent bien plus haut, à
1000 mètres peut-être, le grand amphithéâtre déversoir de ces
montagnes fut labouré par les glaciers : on les reconnaît aux amas
détritiques qu'ils ont semés sur de grands espaces et aux bar-
rages de moraines que les eaux de drainage doivent franchir. Leur
action n'est pas moins visible dans les vallées supérieures des
torrents; car l'effort des coulées glaciaires en pesant, pour les
écarter, sur les bords qui les retenaient, a creusé leur lit en forme
de berceau. Le surplomb des rives entraîne les filets d'apport, les
précipite en cascates, au lieu de les attirer par une pente douce
et uniforme, dans le fossé commun d'écoulement. Ce double trait
donne aux vallées cantaliennes un grand charme pittoresque. La
vallée de la *Mars* ou du *Falgaour* est belle entre toutes : tantôt le
torrent s'attarde sous les aunes, en de paisibles villages, tantôt il
écume en pleine forêt vierge de hêtres et de sapins gigantesques :
ici le roc du *Mercle* jaillit en prismes de basalte à 500 mètres de
hauteur; là, le roc des *Ombres* projette sa tête à 1657 mètres d'al-
titude au-dessus du bois Noir et du bois Mary, forêts impénétrables,

accrochées à des escarpements
de 500 mètres.

L'*Auze* s'effondre entre Salers
et Mauriac par une chute de
30 mètres, la *cascade de Salins*.
A **Mauriac** 3 420 habitants,
vestiges gallo-romains, église de
Notre-Dame-des-Miracles. La
Maronne est fille du roc des
Ombres; son affluent, l'*Aspre*,
descend du Chavaroche, dans un
paysage grandiose. Au confluent,
dans un beau paysage, **Salers**
offre aux curieux d'anciens hô-
tels, une église des *xv^e* et
xvi^e siècles, avec magnifiques
tombeaux en stuc peint.

La **Cère** (110 kilomètres), af-
fluent de la *Dordogne*; l'*Alagnon*,
affluent de l'*Allier* et de
la *Loire*, dévalent, en sens op-
posé, du *Libram*, qui les sépare.
Il y a une profonde différence
entre les deux versants : du
côté de l'*Alagnon*, des forêt



Phot. de M. Boudanger.

DÉTAIL DES ORGUES DE BORT.

le sarrasin, la pomme de terre, la châtaigne, sont les seules ressources de l'habitant. Au loin, les genêts, le houx, les genévriers dressent leur tête sur la lande stérile.

Plus favorisé que le *Segala* et grâce à sa moindre altitude, moins âpre et moins revêché que le Sauveterre et le Larzac, le *causse de Gramat* possède sa vie propre et il n'est pas sans beauté. Si, parmi les grandes dalles grises et les échines pelées de la roche qui affleure, de pauvres chênes rabougris, étioles et tremblants sur leurs racines semblent des oasis dans un désert de pierre, les champs aussi ne sont pas rares, partout où un peu de

terre a pu se blottir : les plantes aromatiques, le serpolet, exhalent des senteurs délicieuses, et le soir venu, lorsque les troupeaux s'acheminent vers l'étable, sonnant gaiement de l'esquilha, la morne étendue que l'on croyait morte s'anime : le *Causse* a la beauté mélancolique du ciel et de la mer, celle de l'infini.

Mais le *causse de Gramat* meurt de soif comme ses parcs : à travers ce sol poreux et fissuré, l'eau du ciel glisse et se concentre en rivières souterraines : l'une d'elles a formé, par effondrement, le gouffre de **Padirac**. Cette goule béante, de 99 mètres de tour sur 32 mètres de large, engloutit jadis plus d'un imprudent, égaré dans la nuit ou le brouillard : on ne la connaissait que pour les malheurs dont elle fut cause. L'abîme est maintenant hors d'état de nuire : un grillage l'entoure. On vient le voir, par un chemin construit exprès, en automobile. Après le comte Murat et M. de Salvagnac, dont le gouffre avait tenté l'audace, mais qui ne franchirent point le talus de déjection causé par l'écroulement de sa voûte, MM. Martel et Gaupillat entreprirent, en juillet 1889, l'exploration du souterrain. Car il s'agit d'une grotte profonde creusée par un

ruisseau dont le bassin d'origine se trouve, très bas, au fond d'un couloir où l'on pénètre en pataugeant dans l'argile glissante. Il fallut aux vaillants explorateurs plusieurs expéditions pour pénétrer les mystères du souterrain, en suivant sa rivière. Ils nous ont laissé le récit de l'intense émotion qui les saisit lorsque, au prix de dangers inouis, flottant dans le vide au bout de leurs échelles de corde, plongeant dans la nuit d'un puits presque vertical, de 28 mètres de profondeur, ils se trouvèrent tout à coup au milieu de ruissellements sans

nombre, dans le tonnerre des cascades, sous des voûtes de 50 à 60 mètres d'élévation, drapées de concrétions étincelantes. Leur joie de rompre les premiers le silence séculaire de ce mystérieux palais fut plus d'une fois troublée. Après une deuxième expédition en 1890, la troisième faillit être tragique (29 septembre 1895). A l'endroit où maintenant les touristes débarquent sous des feux électriques mille fois répétés par les lustres et les draperies de cristal, le faible canot de toile qui portait M. Martel et sa fortune chavira : « Nous vîmes alors, toutes bougies noyées, ce qu'est la nuit intégrale et véritablement noire ; ce qu'est aussi le péril suprême, contigu à la minute fatale. » (*Padirac*, E. MARTEL.)

Aujourd'hui, plus de danger : une corniche naturelle fait le tour du gouffre, à 15 mètres au-dessous de l'orifice ; on a eu l'idée de l'aménager en terrasse, avec restaurant et bancs de repos, sous les guirlandes vertes qui tombent d'en haut. Un escalier intérieur conduit à ce premier palier ; puis, c'est la descente dans le vide, par les degrés d'une solide armature de fer, de 36 mètres, reposant à plein sur le talus de débris, à 52 mètres de profondeur. D'en

bas, l'ouverture immense, avec sa couronne de lierres, d'arbres grêles et de buissons qui se découpent sur le fond du ciel, a quelque chose de saisissant. Un troisième palier reste à franchir : la bouche de ce puits n'avait qu'un mètre de large ; on y descend, à présent, par un escalier de bois, tout glissant des eaux qui suintent de la voûte. En bas, à 103 mètres sous terre, une fontaine où le ruisseau se recueille au sortir des éboulis qui ont entravé son cours ; puis une longue galerie perdue dans l'ombre, des passerelles sur des filets luisants, une vraie



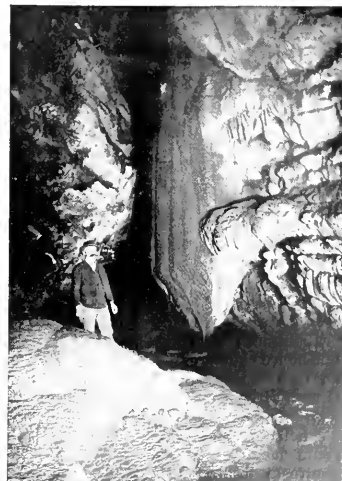
VUE GÉNÉRALE DE VIC-SUR-CÈRE.

Phot. de M. Boulanger.



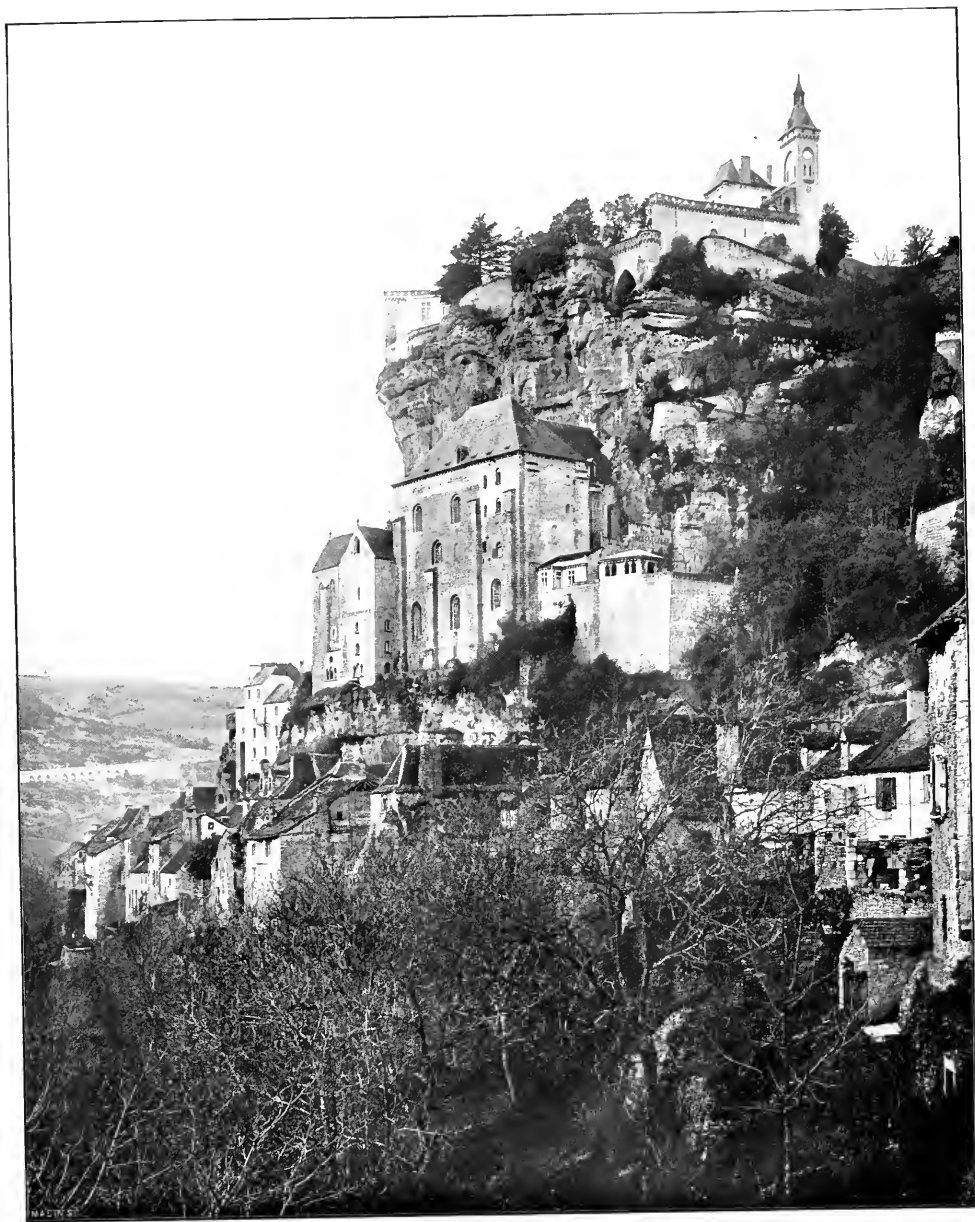
Phot. de M. Alb. Lissou.

PUITS DE PADIRAC.



Phot. de M. Alb. Lissou.

GROTTE DE PADIRAC.



(L.C.B.)

SANCTUAIRE ET VILLAGE DE ROCAMADOUR

combles de Saint-Sauveur, par 236 degrés, jusqu'à la citadelle qui couronnait la falaise : un fossé large et profond, taillé à vif comme le reste, séparait le rempart du bord même du précipice; le château était deux fois imprénable, l'une maison le remplace et sert de résidence aux missionnaires.

Si le causse de Rocamadour n'offre pas des beautés de tout premier ordre comme le cañon du Tarn ou l'abîme de Padirac, il en possède pour ainsi dire la réduction : *Vigue de Gibert, Vigue de Brau, la Roque-de-Corn, le saut de la Puelle*, la profonde entaille de l'Alzou, avec la cascade du Monlin-du-Saut, des rapides et des vasques semblables aux marmites de géants; le val de l'**Ouyse**, cette jolie rivière issue de deux laquets, deux gouffres, le *Cabony* et le *Saint-Sauveur*. « Entre des rives enchantées où s'élèvent des remparts, des minarets, des portiques sculptés par la nature, conte ou plutôt s'endort une rivière au cristal glaqué, d'une transparence admirable. Au monlin de la Peyre elle parcourt joyeuse des prairies bordées de longs peupliers, frôle des falaises, contourne un éperon qui supporte un village pittoresquement perché, enfin débouche dans l'admirable val de la Dordogne, tandis qu'à quelques pas de son embouchure, *Vigue de Saint-Sal-Belcastel* réserve aux touristes les merveilles d'un conte des Mille et une Nuits. » Dr Baux, *Rocamadour* — Baudet, Saint-Céré.)

3° *La Dordogne, du confluent de la Cère à Libourne*. — Tout est souriant où la Dordogne est reine. Voici : *Saint-Céré* et ses deux donjons qui dominent le sillon de la Bave (2 000 habitants), le frais castel



CHATEAU DE CASTELNAU.

Phot. de M. Reyna

belle source; *Belcastel*, au confluent de l'Ouyse; « enfin *Souillac*, dont l'église est une œuvre capitale de cette architecture romano-byzantine, dont Saint-Front de Périgueux est la merveille ».

Après avoir rallié à droite les deux ruisseaux du puy d'Issolud; la *Sourdore*, qui arrose la plaine de Vayrac; la *Tourmente*, dont la rive porte *Turcotte* et les restes de son château, la **Dordogne** poursuit à l'ouest, découpant dans les roches tendres de la zone crétacée des sites pittoresques : *Aillac* et les restes de *Saint-Mont-d'Aune*, près d'une colline, piedestal du château où naquit *Fénelon*; *Domme* et sa porte

des Fours, sur un escarpement de 150 mètres; la haute falaise du château de *Beauregard*; l'amphithéâtre de *Saint-Cyprien*, sur la rive droite. Pour éviter à la navigation de nombreux rapides : *saut du Grand-Thoret*, en amont, *saut de la Gratiouse*, en aval de *Lalinde*, un canal latéral de 15 kilomètres s'ajuste à la rive, de Manzac à Thuillière, où il tombe par six écluses échelonnées, au-dessous du rapide des *Pesqueyroux* (pêcheurs).

A *Bergerac*, confluent les deux bras artificiels du *Caudan*, le ruisseau vrai n'arrivant qu'à 2 kilomètres plus bas, sous le barrage de la grande Salvette, puissante digue de 4 à 5 mètres de haut, destinée à relever le plan d'eau de la rivière pour la navigation. *Gardonne*, où surviennent la *Gardonnelette* et l'*Eyraud*; *Fleix*; *Pessac*, au débouché de la *Durèze*; la *Mothe-Montravel*; *Castillon*, à l'arrivée de la *Libourne*, *Cérac*, la bonde de *Genissac* conduisent la Dordogne, fleuve plutôt que rivière, mais d'allure toujours vive, jusqu'à *Libourne*, où commence l'estuaire.

La Dordogne change d'aspect avec les divers terrains qu'elle parcourt. « Ainsi, remarque M. Krantz, pendant le premier tiers de son cours jusqu'à Bretenoux, elle reste dans les terrains imperméables; de Bretenoux, jusqu'à quelques kilomètres en aval de Souillac, dans les terrains jurassiques; de là jusqu'à Bergerac, dans les terrains crétacés, et elle termine son cours dans les formations tertiaires ou les alluvions récentes. Dans la traversée des terrains



SAINT-CÉRÉ

ET LES TOURS SAINT-LAURENT.

de *Montal*, entouré de prairies, l'antique forteresse de *Castelnau*, qui commandait trois vallées, les remparts de *Loubressac* et enfin le *Puy d'Issolud* (311 mètres), qui garde le souvenir de l'antique *Castrum*, dernier rempart de l'indépendance gauloise (51 av. J.-C.); dans les replis de la vallée, les abbayes de *Boudieu*, de *Caremaur* et leurs magnifiques portails; ici le cirque de *Montcaulet*; *Miradoul*, aux falaises de 200 mètres, tombant à pic dans la rivière; *Gluges*, aux maisons abritées





CASCADE DE GIMEL

dans une anguste retraite : seule, aux offices de la nuit, la sourde incantation de la *Montane* mêlait sa note profonde à la solennité du plain-chant liturgique. » (O. RICLÈS).

L'*Isle* (235 à 240 kilomètres) ne puise pas, comme la *Vézère*, au sommet des plateaux limousins ; sa source avoisine celle d'un ruisseau tributaire de la Vienne ; par là les deux domaines de la Loire et de la Garonne se touchent. L'*Isle* abandonne assez vite les roches cristallines du Haut-Limousin, pour entamer les sédiments jurassiques du Périgord occidental. Au confluent de l'*Auvézère*, à l'ouest de Périgueux, les deux cours d'eau traversent la même conche crétacée ; de là ces enfoncements subits où l'eau plonge pour reparaitre plus loin en sources cristallines : source de la *Glène, gour Saint-Vincent*, où rejailit une partie de l'*Auvézère*, engloutie, 4 kilomètres plus haut, à Cubjac ; la *Blême*, aux eaux pétillantes ; le *Manoir*, plusieurs fois absorbé par des prairies marécageuses ; le *Toulon*, qui alimente Périgueux d'eau potable ; le *Vergt*, perdu au pont de Ramieux, retrouvé à Bordas. Ces jolies fontaines, ces rivières sont sœurs.

Entre tous les affluents de l'*Isle*, la **Dronne** (189 kilomètres) est réputée pour le charme de son cours et la limpidité de ses eaux. Elle vient de *Chalas*, en Haute-Vienne, saute à la cascade du *Chalard*, baigne Saint-Pardoux-la-Rivière, *Quinsac*, le pittoresque hameau des Roches, les belles falaises de Subeyroches, *Brantôme*, sa vieille abbaye, son cloître du *xv^e* siècle et son église restaurée par Abadie ; *Bourdellles* et son donjon polygonal qui domine, d'un promontoire escarpé, le cours de la rivière. Avant d'atteindre l'*Isle*, au-dessous de Contrats, la *Dronne* a reçu le contingent de la *Nizonne* et de deux sources jaillissantes : le *Bouillidouir* (de Creysac) et la source de *Fontas*, issue d'un puits de 25 à 30 mètres, à côté de Bourdellles.

L'*Isle*, ayant reçu la *Dronne*, serpente dans une large vallée et se perd dans la Dordogne, à Libourne.

4^e La *Dordogne maritime*. — Déjà sensible à la marée, à *Pessac*, par mer d'équinoxe, et depuis Castillon, en temps ordinaire, la *Dordogne* forme à Libourne un port où peuvent mouiller d'assez gros navires. C'était, avant la construction des chemins de fer, le rival de Bordeaux ; des barques et de gros bateaux clairsemés ont remplacé les vaisseaux de jadis. De Libourne au Bec d'Ambez, sur un parcours de 41 kilomètres, la *Dordogne* s'amplifie, passe devant Fronsac ; à Cubzac, les viaducs métalliques et les ponts ajustés pour traverser la vallée ne font pas moins de 2 kilomètres. La *Dordogne* rencontre la *Garonne* sous l'éperon du **Bec d'Ambez** ; on les dirait égales, car la *Dordogne* s'est contractée depuis Bourg, et la *Garonne* ne laisse voir que l'un de ses bras, l'autre étant dissimulé par la longue île de Caudeau. L'ensemble des deux cours d'eau forme une nappe de 2 kilomètres ; presque aussitôt, la *Gironde* ainsi formée mesure 3 kilomètres.

La *Dordogne* a parcouru 472 kilomètres, 103 de moins que la *Garonne* à leur rencontre. Ses crues sont subites : 3500 mètres cubes en extrêmes, à Souillac, 7200 à Libourne ; on l'a vue monter de 10 mètres en un jour ; les berges élevées qu'elle a creusées dans les alluvions tertiaires de son cours inférieur sont heureusement capables de préserver les riverains d'une invasion foudroyante.

La *Dordogne* est dite flottable de Bort à Meyronne, navigable de Meyronne au Bec d'Ambez. Il s'en faut que la pratique réponde à cette théorie. De Libourne au Bec d'Ambez, la batellerie fluviale évolue sans peine. Pour la navigation maritime, elle est sûre de trouver en morte eau un mouillage de 2 mètres au moins. Les marées de sizygies élevant le plan d'eau de 4^m,20, le flot remonte alors jusqu'à *Pessac*. Ce sont principalement les marées d'équinoxe d'automne qui déclenchent le *mascaret*, semblable à celui de la Seine : en lames courtes et heurtées, hautes parfois de 1^m,50, le flot remonte la rivière avec fracas. On a projeté un grand canal de navigation et d'irrigation pour améliorer les conditions nautiques de la Dordogne et tirer profit de ses eaux.



Phot. de M. Boulenger.

ABBAYE DE BRANTÔME, SUR LA DRONNE.

Cours d'eau tributaires de la Loire.

LA VIENNE

Bastion avancé du Massif Central du côté de l'Océan, les *monts de Limousin* sont le premier obstacle auquel se heurtent les nuages chargés de pluie que poussent les vents d'ouest. Aussi n'y a-t-il pas de pays mieux arrosé que les hautes terres limousines, et comme le socle archéen dont se composent ces terrasses ne peut, à cause de sa nature compacte, être pénétré ainsi que les roches calcaires, les filets ruissellent sur les pentes, s'assemblent et dévalent à la ronde vers tous les points de l'horizon : au sud, vers la *Dordogne* ; l'*Isle* avec la *Vézère* et la *Corrèze* ; — vers l'ouest, la *Charente* ; — vers l'ouest-nord-est et le nord, les cours d'eau nourriciers de la Loire : la *Vienne* et ses affluents, *Creuse* et *Gartempe* à droite, *Clain* à gauche ; l'*Indre* ; le *Cher*, Mais, de toutes ces rivières, la plupart puient seulement aux premiers talus du Massif, comme l'*Arnon* affluent du *Cher*, l'*Indre*, l'*Anglin* affluent de la *Gartempe* ; la *Charente*, etc. Il y a un affaissement graduel des hauteurs mis en évidence par ces désignations significatives de *Haut et Bas Limousin*, *Haute et Basse Corrèze* ; *Terres chaudes et terres froides* du *Périgord* et de la *Charente*, les premières, assises sur un socle



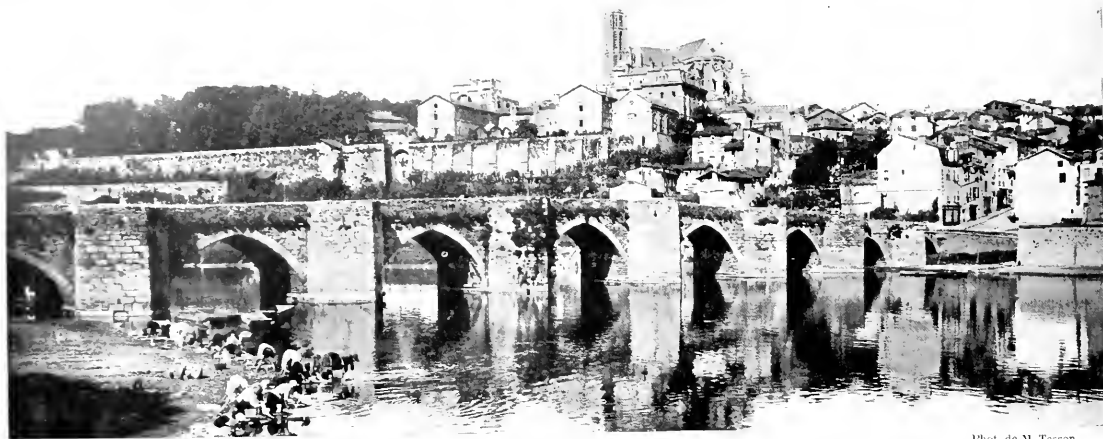
Phot. de M. J.

MOULIN AU BORD DE LA VIENNE.

relectures sont : 1) les dépôts jurassiques, portant plus riches en phosphore fossilifères.

L'ensemble du plateau par un large dôme aux formes arrondies qui d'abord s'élève au-dessus du **plateau de Millevaches**. Rien de plus vaste ni de plus homogène que des landes de genêts et de bruyères, quelques bouquets de gentianiers ou d'arbrisseaux chétifs, des mares, des

rière que la *Vienne*. Son affluent, la *Maule*, la rejoint, après avoir sauté, près de Saint-Martin-le-Château, un seuil de 10 mètres (cascade du **gour des Jarreaux**). Le *Taurion*, frère de la Maule, naît comme elle sur le plateau de Gentieux, qu'il enveloppe d'un long détour. Près du torrent, **Bourgneuf** est une ville industrielle (3 600 habitants) : sa tour aurait été bâtie par le grand prieur de



Phot. de M. Tesson.

LIMOGES : LE VIEUX PONT SAINT-ÉTIENNE.

fonds humides, ça et là, partout où la terre a glissé, la roche qui s'effrite. On dirait, sur l'horizon sans fin, un remous de vagues primitives au-dessus desquelles surgissent, arides tours de refuge que leur dureté a sauvées de la détonne générale, le *mont Odenze* 954 mètres, au nord; les *Moudières* 920 mètres, au sud-ouest; le *mont Besson* 987 mètres, au sud. Ces trois lattes du plateau sont les grands réservoirs où s'alimentent les rivières du pointeur qui pénètrent au cœur du Massif limousin : *Dège* et *Vézère* vers la Dordogne; la *Vienne* et son affluent la *Creuse*. Les sources de la Creuse et celles de la Dèze se touchent presque, sur le versant oriental de l'Odenze.

La **Vienne** ruisselle d'une prairie humide, par 850 mètres d'altitude, dans un repli du mont **Olonce**, à 4 kilomètres au nord du village de *Melleuches*. En 25 kilomètres qu'elle parcourt dans le département de la **Garonne**, elle descend de 318 mètres et se jette dans une faille sinuose en cailliant les ruisseaux qui passent : la *Carboulle*, seconde branche mère de la rivière ; la *Faïsselle*, le *Tripied*, au-dessus d'Eymontiers ; la *Maulde*, dans le vallon de l'Antre ; le *Tard*, en vue de *Saint-Léonard*, curieuse et singulière de qui fut la patrie du physicien Gay-Lussac et la résidence d'un comte.

— *Journal of the Royal Society of Medicine*, 1901, 94, 100, 101, 102, 103, 104, 105, 106, 107, 108, 109, 110, 111, 112, 113, 114, 115, 116, 117, 118, 119, 120, 121, 122, 123, 124, 125, 126, 127, 128, 129, 130, 131, 132, 133, 134, 135, 136, 137, 138, 139, 140, 141, 142, 143, 144, 145, 146, 147, 148, 149, 150, 151, 152, 153, 154, 155, 156, 157, 158, 159, 160, 161, 162, 163, 164, 165, 166, 167, 168, 169, 170, 171, 172, 173, 174, 175, 176, 177, 178, 179, 180, 181, 182, 183, 184, 185, 186, 187, 188, 189, 190, 191, 192, 193, 194, 195, 196, 197, 198, 199, 200, 201, 202, 203, 204, 205, 206, 207, 208, 209, 210, 211, 212, 213, 214, 215, 216, 217, 218, 219, 220, 221, 222, 223, 224, 225, 226, 227, 228, 229, 230, 231, 232, 233, 234, 235, 236, 237, 238, 239, 240, 241, 242, 243, 244, 245, 246, 247, 248, 249, 250, 251, 252, 253, 254, 255, 256, 257, 258, 259, 260, 261, 262, 263, 264, 265, 266, 267, 268, 269, 270, 271, 272, 273, 274, 275, 276, 277, 278, 279, 280, 281, 282, 283, 284, 285, 286, 287, 288, 289, 290, 291, 292, 293, 294, 295, 296, 297, 298, 299, 300, 301, 302, 303, 304, 305, 306, 307, 308, 309, 310, 311, 312, 313, 314, 315, 316, 317, 318, 319, 320, 321, 322, 323, 324, 325, 326, 327, 328, 329, 330, 331, 332, 333, 334, 335, 336, 337, 338, 339, 340, 341, 342, 343, 344, 345, 346, 347, 348, 349, 350, 351, 352, 353, 354, 355, 356, 357, 358, 359, 360, 361, 362, 363, 364, 365, 366, 367, 368, 369, 370, 371, 372, 373, 374, 375, 376, 377, 378, 379, 380, 381, 382, 383, 384, 385, 386, 387, 388, 389, 390, 391, 392, 393, 394, 395, 396, 397, 398, 399, 400, 401, 402, 403, 404, 405, 406, 407, 408, 409, 410, 411, 412, 413, 414, 415, 416, 417, 418, 419, 420, 421, 422, 423, 424, 425, 426, 427, 428, 429, 430, 431, 432, 433, 434, 435, 436, 437, 438, 439, 440, 441, 442, 443, 444, 445, 446, 447, 448, 449, 450, 451, 452, 453, 454, 455, 456, 457, 458, 459, 460, 461, 462, 463, 464, 465, 466, 467, 468, 469, 470, 471, 472, 473, 474, 475, 476, 477, 478, 479, 480, 481, 482, 483, 484, 485, 486, 487, 488, 489, 490, 491, 492, 493, 494, 495, 496, 497, 498, 499, 500, 501, 502, 503, 504, 505, 506, 507, 508, 509, 510, 511, 512, 513, 514, 515, 516, 517, 518, 519, 520, 521, 522, 523, 524, 525, 526, 527, 528, 529, 530, 531, 532, 533, 534, 535, 536, 537, 538, 539, 540, 541, 542, 543, 544, 545, 546, 547, 548, 549, 550, 551, 552, 553, 554, 555, 556, 557, 558, 559, 560, 561, 562, 563, 564, 565, 566, 567, 568, 569, 570, 571, 572, 573, 574, 575, 576, 577, 578, 579, 580, 581, 582, 583, 584, 585, 586, 587, 588, 589, 590, 591, 592, 593, 594, 595, 596, 597, 598, 599, 600, 601, 602, 603, 604, 605, 606, 607, 608, 609, 610, 611, 612, 613, 614, 615, 616, 617, 618, 619, 620, 621, 622, 623, 624, 625, 626, 627, 628, 629, 630, 631, 632, 633, 634, 635, 636, 637, 638, 639, 640, 641, 642, 643, 644, 645, 646, 647, 648, 649, 650, 651, 652, 653, 654, 655, 656, 657, 658, 659, 660, 661, 662, 663, 664, 665, 666, 667, 668, 669, 670, 671, 672, 673, 674, 675, 676, 677, 678, 679, 680, 681, 682, 683, 684, 685, 686, 687, 688, 689, 690, 691, 692, 693, 694, 695, 696, 697, 698, 699, 700, 701, 702, 703, 704, 705, 706, 707, 708, 709, 710, 711, 712, 713, 714, 715, 716, 717, 718, 719, 720, 721, 722, 723, 724, 725, 726, 727, 728, 729, 730, 731, 732, 733, 734, 735, 736, 737, 738, 739, 740, 741, 742, 743, 744, 745, 746, 747, 748, 749, 750, 751, 752, 753, 754, 755, 756, 757, 758, 759, 760, 761, 762, 763, 764, 765, 766, 767, 768, 769, 770, 771, 772, 773, 774, 775, 776, 777, 778, 779, 780, 781, 782, 783, 784, 785, 786, 787, 788, 789, 790, 791, 792, 793, 794, 795, 796, 797, 798, 799, 800, 801, 802, 803, 804, 805, 806, 807, 808, 809, 810, 811, 812, 813, 814, 815, 816, 817, 818, 819, 820, 821, 822, 823, 824, 825, 826, 827, 828, 829, 830, 831, 832, 833, 834, 835, 836, 837, 838, 839, 840, 841, 842, 843, 844, 845, 846, 847, 848, 849, 850, 851, 852, 853, 854, 855, 856, 857, 858, 859, 860, 861, 862, 863, 864, 865, 866, 867, 868, 869, 870, 871, 872, 873, 874, 875, 876, 877, 878, 879, 880, 881, 882, 883, 884, 885, 886, 887, 888, 889, 890, 891, 892, 893, 894, 895, 896, 897, 898, 899, 900, 901, 902, 903, 904, 905, 906, 907, 908, 909, 910, 911, 912, 913,

$$f_{\text{max}} = 1000 \text{ Hz} \quad (1)$$

$\Delta_{\text{max}} = 1.011111 \times 10^{-1}$
 $\Delta_{\text{min}} = 1.111111 \times 10^{-1}$

Malte, Gui de Blanchefort, en 1184, pour y retenir prisonnier le prince *Dorm*, ou *Zizim*, frère du sultan Bajazet II.

Lorsqu'elle franchit à *Limoges* les arches gothiques du vieux pont Saint-Etienne, la *Vienne* est déjà une belle rivière, large de 80 mètres en moyenne; mais son niveau n'est plus qu'à 210 mètres d'altitude et elle est à peine au sixième de sa route. Après l'*Auzette*, à Limoges, elle reçoit, en aval, la *Brèze*, puis, dans une aimable et fertile région que la beauté de ses paysages fait comparer à une petite Suisse, elle rallie, à droite l'*Aranger*, à gauche l'*Aizette* près de la petite ville d'Aixe, restes d'un port romain; moulins, usines, fabriques de *ribortas*. Bientôt la *Vienne* frôle le coteau qui couronne l'industrielle ville de **Saint-Junien**, la seconde du département pour ses imprimeries, mégisseries, ganteries 10 000 habitants. Alors lui vient la *Glauce*, pittoresque confluence de moulins et de papeteries; et, par delà *Chassemy*, ruines de l'antique bourgade gallo-romaine de *Cassimacum*, restes d'un palais, d'un temple, d'un petit amphithéâtre, débris d'épave, deux tombelles, la *Graine*, ruissseau de **Rochechouart**, château du XII^e siècle et surtout de la première Renaissance.

La Charente est proche, à 2 kilomètres, et il semble que la Vienne va la rejoindre : un seuil la détourne vers le nord, au

point de contact des roches cristallines du Massif Central et de l'éolithe jurassique qui les en-hâsse. Elle va, par **Confolens**, où elle reçoit la *Gouze* (pont du XI^e siècle sur cette rivière, donjon carré du XIV^e, église de Saint-Barthélémy, flèche de Saint-Maxime, XV^e), franchit le pont gothique de Saint-Germain, où conflue l'*Issoire*, sans un éperon que couronnent une église romane et les ruines superbes d'un château du XV^e siècle : dans une île de la rivière, un dolmen, la pierre de Sainte-Marguerite, a été soulevé sur quatre piliers romans et curieusement aménagé en monument chrétien. A *cauldes-Limousine* (mencir de Pierre-Fade; sources froides chlorurées sodiques d'Abzac

[illegible]

L. G. BODIN, D. L. J. A. AILLEN

l'Isle-Jourdain, dont le pont porte une statue de saint Sylvain qui, jeté dans la rivière à Saint-Junien, serait venu échouer sain et sauf en cet endroit : une nouvelle carrière s'ouvre pour la *Vienne*.

Ses eaux teintées par les schistes, les gneiss, les granites, s'éclaircissent avec l'afflux des eaux pures qui sourdent du calcaire. C'est une seconde rivière qui prolonge la première : elle effleure *Maussac*, passe au pied de Goux, où confluent la *Grande-Blourd* et la *Petite-Blourd*; à 1 kilom. 1/2 de Lussac-les-Châteaux, dans un vallon latéral bordé d'après rochers restes d'un pont qui conduisait au château; monument érigé au raval de Du Guesclin, le capitaine anglais Chandos, qui fut battu et blessé ici mortellement, au *xiv^e siècle*. La *Vienne* suit la lisière de la forêt de Lussac, recueille la *Gubrette*, en amont de *Civray*, que regarde sur l'autre rive un donjon du *x^e siècle*, gagne **Chauvigny**, la ville aux cinq châteaux, dont il ne reste plus que des ruines sur le haut promontoire qui domine le cours de la rivière (église Notre-Dame, avec une fresque du *xv^e siècle*; Saint-Pierre, du *x^e siècle*; —



Phot. de M. Jovy

VAPLEURS MATINALES SUR LA GLANT.

tant, s'il faut croire la tradition, ce prince, mortellement blessé au siège de *Chalus*, serait venu mourir à *Chinon*, dans un antique logis à tourelles, qui profile encore son pignon aigu sur la rue du *Vieux-Garroi*. *Philippe Auguste* confisqua Chinon sur Jean sans Terre, frère de *Richard*, et fit de cette place le boulevard de la France en Touraine. *Saint Louis*, *Philippe le Hardi*, firent plusieurs séjours à Chinon. Dans les cachots de la forteresse, *Philippe le Bel* fit enfermer le grand maître des Templiers, *Jacques Molay*, avec les principaux dignitaires de l'ordre.

Les *Chimonois* virent peu son fils, *Richard Cœur de Lion* : pourtant, mortellement blessé au siège de *Chalus*, serait venu mourir à *Chinon*, dans un antique logis à tourelles, qui profile encore son pignon aigu sur la rue du *Vieux-Garroi*. *Philippe Auguste* confisqua Chinon sur Jean sans Terre, frère de *Richard*, et fit de cette place le boulevard de la France en Touraine. *Saint Louis*, *Philippe le Hardi*, firent plusieurs séjours à Chinon. Dans les cachots de la forteresse, *Philippe le Bel* fit enfermer le grand maître des Templiers, *Jacques Molay*, avec les principaux dignitaires de l'ordre.

Charles VII achevant à Chinon de perdre son royaume, quand *Jeanne d'Arc* s'y présenta, le 8 mars 1429. La salle où fut reçue l'héroïne a perdu ses plafonds et son escalier : seule la cheminée reste suspendue aux murs; c'est un précieux témoin de l'émouvante entrevue d'où devait venir pour nous la délivrance.

La vaste enceinte du château comprend trois groupes, séparés par des douves profondes : d'un côté le fort *Saint-Georges*, bâti par les Anglais, dont il ne reste plus que les soubassements; le fort du *Coudray*, à pic sur la vallée de la *Vienne*, avec sa tour de *Boissy* et un beau donjon cylindrique dont l'étage supérieur fut habité par *Jeanne d'Arc*; à la pointe extrême du rocher, la tour du *Moulin*; au centre, le château proprement dit, où étaient les logis royaux. On y pénètre par la gigantesque porte de l'horloge qui gardait le pont-levis, aujourd'hui remplacé par un pont de pierre sur la douve fenêtrée et sans eau. Tout l'intérieur de la place est envahi par une luxuriante végétation et forme un délicieux parc naturel, quand les lilas en fleur exhalent, avec le printemps, leur suave parfum parmi les ruines. Les murs qui haillent, les pignons sans toiture, ces tours



Phot. de M. P. Jousset

LE CHATEAU DE CHINON ET LA VIENNE.

carrières de belle pierre blanche et dure, au grain fin comme celui du marbre. Non loin de Chauvigny, la *vallée des Goths*.

Devant Cenon, la *Vienne* rencontre le *Clain*, charmante rivière d'eau vive et claire qui coule à pleins bords, après avoir reçu la *Boivre* sous les murs du vieux Poitiers. Les 30 kilomètres qui conduisent la *Vienne*, du confluent du *Clain* à celui de la *Creuse*, lui apportent le tribut de l'*Auzon*, puis celui de l'*Envyne*, à Châteauneuf, faubourg de **Châtellerault**, où la rivière mène les machines de la Manufacture d'armes (flèche dentelée, *xv^e siècle*, de Saint-Jean-Baptiste; pont sur la *Vienne* avec deux grosses tours romanes) [17 600 habitants].

Au *Bec-des-Deux-Eaux* survient la *Creuse*, moins abondante que la *Vienne*. Large alors de 150 mètres en moyenne, celle-ci s'ouvre passage dans la craie de Touraine, roulant encore des sables, débris pulvérisés des roches primitives de son bassin supérieur. Elle traverse l'*Isle-Bouchard*, se dé-



Phot. de M. P. Jovy

LA VALLÉE DE LA VIENNE VUE DU CHATEAU DE CHINON.



Phot. de M. Boulanger.

LA CREUSE A CROZANT.

Crozant, au confluent de la *Sédelle* rive gauche, en est le phare d'approche. Son vieux château, hérissé de roches grises que couronnent des tours décharnées, plonge de 60 mètres au-dessus de gorges sauvages où bouillonne la rivière; un pont, dont les piles subsistent, conduisait de l'une à l'autre rive. Géraud de la Souterraine, au *x^e* siècle, puis les Lusignan, comtes de la Marche, furent maîtres de cette forteresse. La *Souterraine*, dans le bassin supérieur de la *Sédelle*, possède une belle église de transition romano-ogivale, une curieuse porte fortifiée du *xv^e* siècle, une lanterne des morts. Aux environs : le donjon cylindrique de Bridier, sur la route d'Aigurande et, dans un espace de 1 kilomètre carré, les restes de l'ancien oppidum gaulois de *Boeth*, plus tard station romaine de *Prætorium*; tout près, deux *tombelles*.

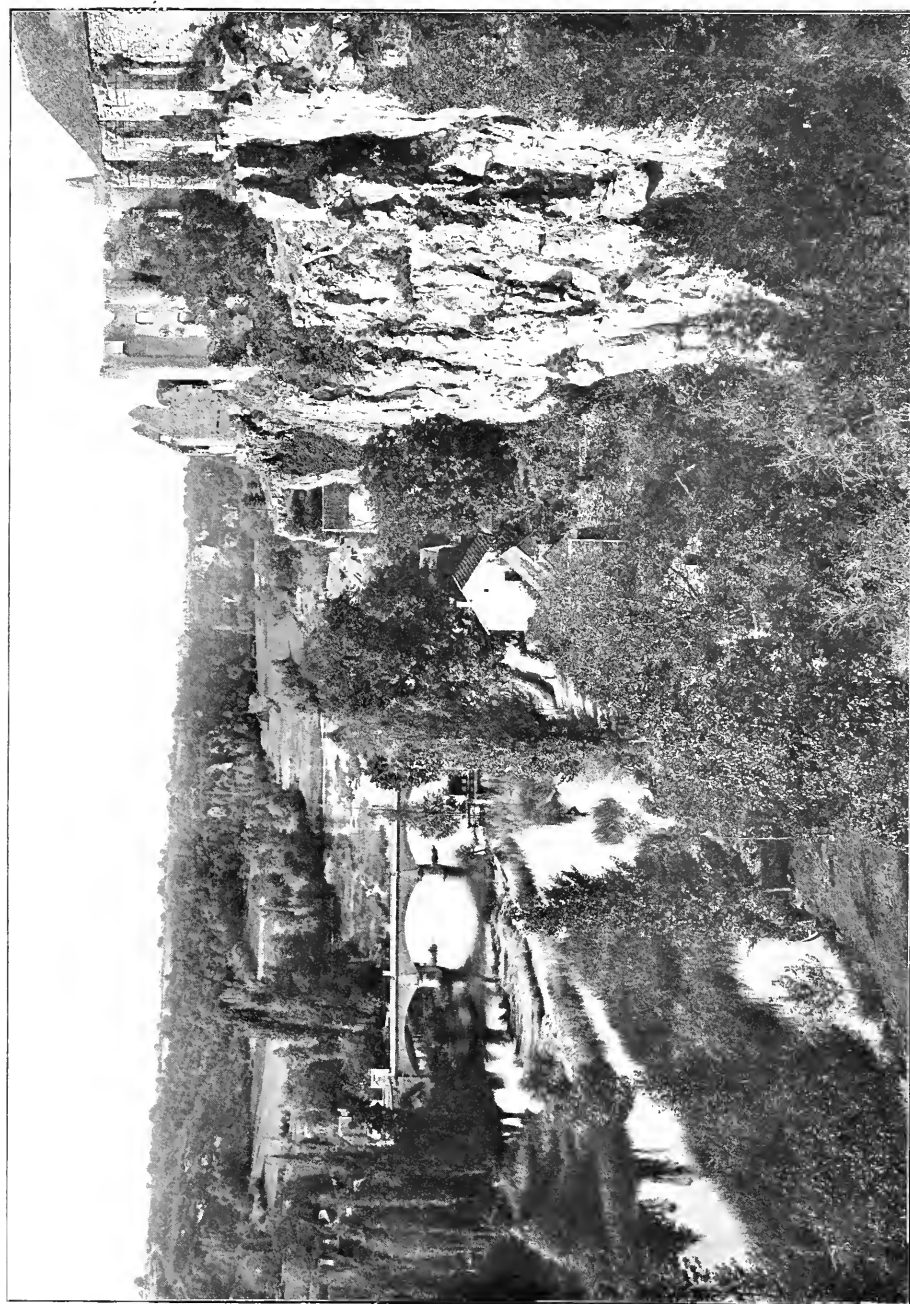
Au-dessous de Crozant, la *Creuse* déroule ses replis entre des sites agrestes tout peuplés de souvenirs : le vieux manoir de *Châteaubrun* y dresse un fier donjon des *xv^e* et *xvi^e* siècles, sur un escarpement de roche. De ce point jusqu'au pittoresque moulin de *Gargillesse*, c'est un enchantement pour les yeux, un spectacle toujours varié de roches abruptes, fleuries de bruyères et de genêts : dans une brisure de grande profondeur, coule, rapide et murmurante, la *Creuse*, aux belles eaux bleues rayées de rochers blancs et de remous écumeux. Mais le torrent et ses précipices n'ont pas de terreurs pour l'imagination : on sent une nature abordable et, comme qui dirait, des abîmes hospitaliers.

Gargillesse est un nid bâti au fond d'un entonnoir de collines rocheuses. De toute part le vent se brise au-dessus de la vallée et de failles souffles ne pénètrent au fond de la gorge que pour lui donner la fraîcheur nécessaire à la vie. Vingt sources courent dans les plis du rocher ou surissent dans les enclos herbus, entretiennent la beauté de la végétation environnante. Pour peu que l'on se

trouve engagé dans un coude rocailleux, assez escarpé pour ne pas livrer passage aux troupeaux, on se croirait au sein d'une nature âpre et désolée. Un peu plus loin, la rivière tourne et la scène change. Le ravin s'adoucit un instant et laisse couler des zones d'herbe fraîche et de beaux arbres jusqu'à de délicieuses pelouses où les pieds meurtris se reposent dans du velours. Et puis, ce sont de longues flaques de sable fin et humide où croissent des plantes exquises, diverses espèces de sanges et de haumes, et ces grandes menthes aux grappes lilas dont les monches, les papillons et les coléoptères semblent se disputer le nectar avec une sorte de rage. C'est le paradis et le chaos que l'on trouve tour à tour; c'est une suite ininterrompue de tableaux adorables ou grandioses, changeant d'aspect à chaque pas, car la rivière est fort sinieuse, et, comme en bien des endroits elle bat le rocher, il faut monter et descendre souvent, par conséquent voir de différents plans toujours heureux ces sites merveilleusement composés et enchaînés les uns aux autres.

C'est de la pastorale antique, églogue fraîche et parfumée, qui semble planer dans l'air, chanter dans l'eau, respirer dans les branches. On traverse parfois d'étroites prairies ombragées d'arbres superbes. Pas un brin de mousse sur leurs tiges brillantes et satinées et, dans les foins touffus, pas un brin d'herbe qui ne soit fleur. Parfois une nappe de plantes fourragères s'illumine d'un flot de pierrieres. C'est un semis de ces insectes d'azur à reflets d'améthyste et de glaces d'argent qui pullulent sur les saules et qui se laissent tomber en pluie sur les fleurs.

La *Creuse* roule une infinité de galets, échantillons des divers bancs granitiques qu'elle parcourt depuis sa source. Elle vous présente un musée complet de sa minéralogie : des gneiss brillants et variés, des micaschistes qui ont l'apparence et l'éclat de l'or et le



ANGLES-SUR-L'ANGLIN (AFFLUENT DE LA GARTEMPE)



LOCHES : PORTE DES CORDELIERS, LOGIS DU ROI ET COLLÉGIALE SAINT-OURS.

L'INDRE

Tandis que la Creuse, toujours galopante sur un lit de galets et de cailloux, garde presque jusqu'à son embouchure l'allure torrentielle et fantasiste qui fait l'originalité de son cours, l'Indre, jolie rivière de 263 à 266 kilomètres, prend, à peu de distance de sa source, l'aspect débonnaire d'une eau tranquille qui paresse à travers un tapis d'herbe continu. Les granites, les micaschistes qui l'accompagnent depuis Saint-Priest-de-la-Marche, où elle naît, à 8 kilomètres de Boussac, font place, après **La Châtre** 3390 habitants, aux alluvions de la craie, riches en fontaines. Le *Bonsault* ou *Bous Chaud*, que traverse l'Indre, en son cours supérieur, contraste, par l'animation et la variété de ses paysages, avec la monotonie de la *Brenne*, à peine sortie du marécage, et la pauvreté de la *Champagne beaucouanne*. En aval de La Châtre et par delà le château de Nohant-Vie, où vécut George Sand, confluent l'*Eperron*, la *Vauvre*, non loin de Mers; puis, l'Indre baigne le bourg d'Ardenes, le château de Clavières, la lisière de la forêt de **Châteauroux** et cette ville, *Déols*, attaché à sa rive, au milieu des prairies, fut jadis capitale d'une principauté; son antique abbaye, fondée, au début du x^e siècle, par Eblon le Noble, était affiliée à Cluny; de là le nom de Bourg-Dieu donné à l'agglomération qui se forma autour du monastère. L'abbaye ayant été supprimée en 1622, son église, presque entière encore en 1830, fut vendue et en partie démolie. Sur quelques pans de mur, le clocher darde sa flèche de pierre.

Buzançais, Saint-Geron, Châtillon-sur-Indre accompagnent la rivière jusqu'au

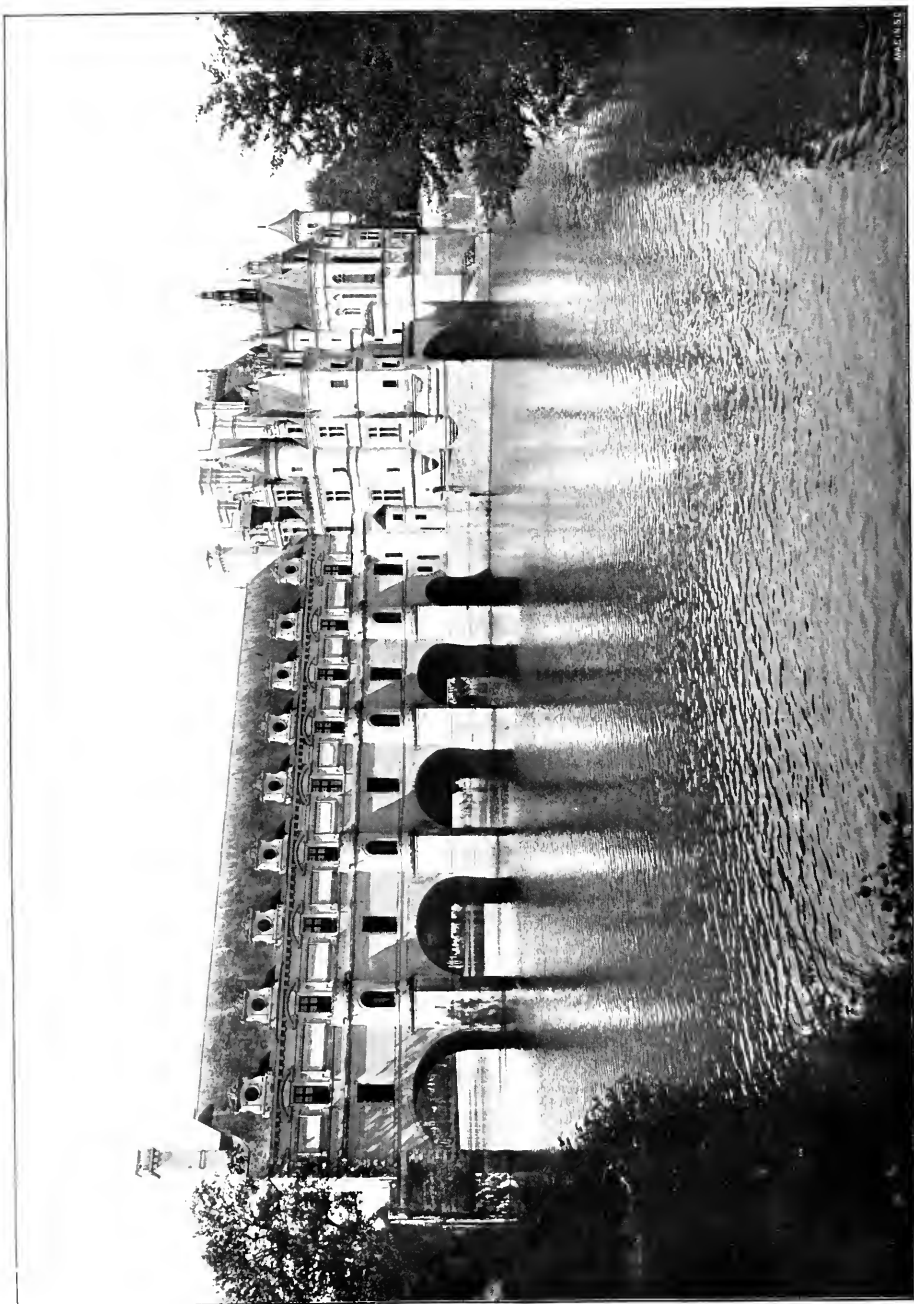
bassin de **Loches** 4630 habitants, où montent, autour du vieux château de Charles VII, les tours de la collégiale Saint-Ours et le donjon de Foulques Nerra, surplombant les maisons et les vieux hôtels, la tour Prieys, la Chancellerie, l'archaïque porte des Cordeliers, les villas blotties dans la feuillée, au bord de l'eau qui coule silencieuse et fraîche, comme endormie dans une coupe de verdure. Foulques Nerra, le fameux bâtisseur auquel sont dues les tours carrées de Loches et de Montrichard, aurait été enseveli dans l'abbaye de *Béaulieu* qui regarde Loches, sur l'autre

rive de l'Indre : belles salles Renaissance, merveilleux siège abbatial du x^e siècle. Au delà de *Concey* et de *Cormery* (puissant abbaye bénédictine du temps de Charlemagne, où Alcuin fonda une école, lorsqu'il devint abbé de Saint-Martin), le même Foulques Nerra aurait édifié la massive citadelle de *Montbazou*, non certes pour y planter la statue de la Vierge, symbole de paix, que la pitié des fidèles a hissée sur ce piédestal cyclopéen. L'Indre fongueuse reçoit, des terrains de la craie, des eaux pures et abondantes : l'Indrope de *Montrésor* qui baigne le pied d'un château Renaissance ayant appartenu aux Villequier, aux Bastarnay, et où se conserve la couronne de Jean Sobieski, de tous côtés s'éparcellent de claires fontaines : celle des *Bochettes* à Reignac, celle de la *Thibaudière* en amont de Cormery, les sources de *Doud*, de *Trappes*, d'*Arca* sous Cormery, la fontaine d'*Ereux*, le *Bonduin* près de Montbazou.

A la lisière du plateau désertifié de *Champagne*, qui borde la rive droite de l'Indre, entre cette rivière et la *Loire*, s'élève l'importante poudrerie du *Bugue*, fondée en 1780. Sur la rive gauche, l'Indre

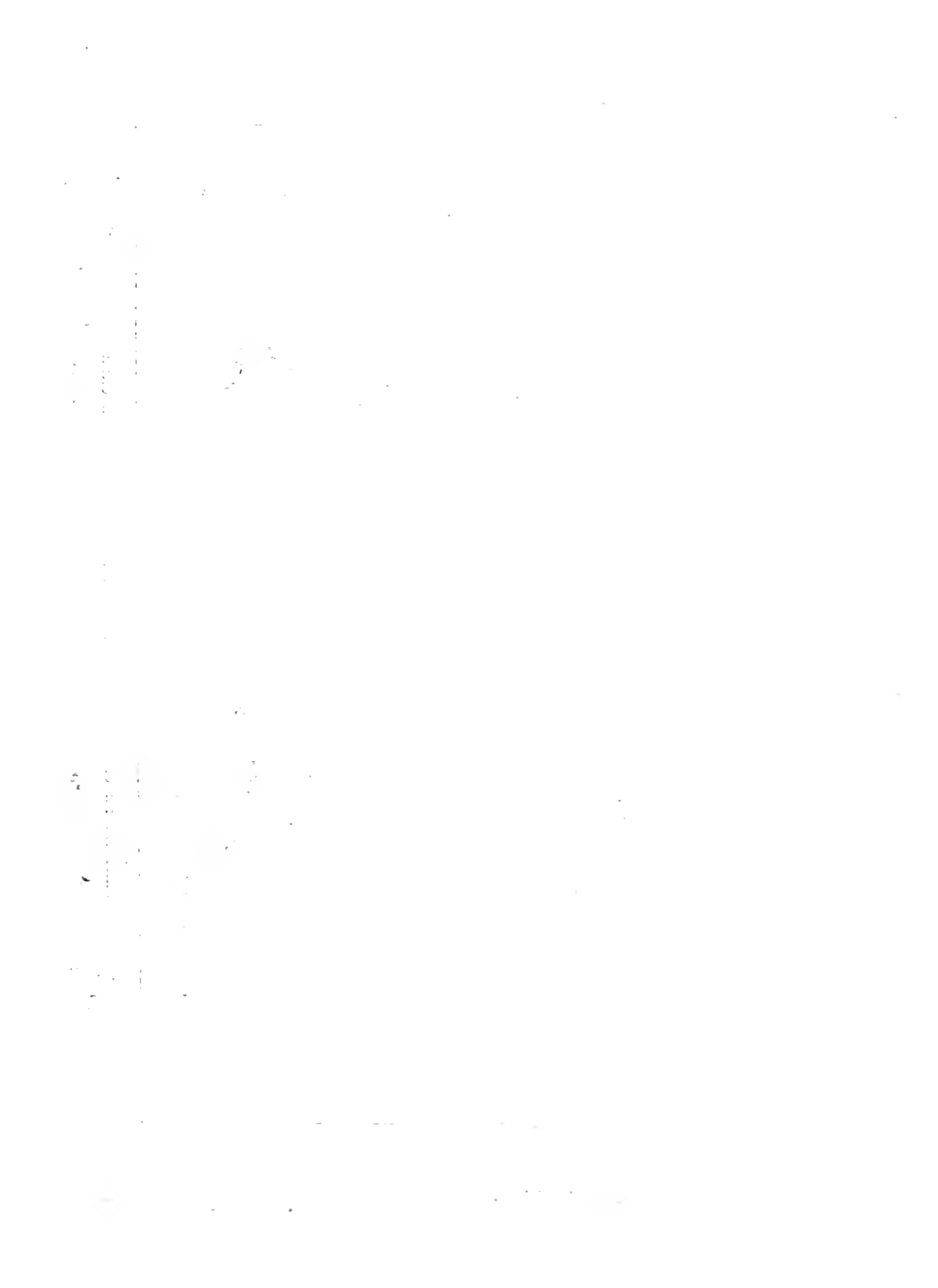


LOCHES : HOTEL DE VILLE.



CL. SIA

CHATEAU DE CHENONCEAUX : FACADE ORIENTALE SUR LE CHER



métropole industrielle, 21940 habitants : verreries, porcelaine, huileries, automobiles, machines agricoles, moteurs. Sur le front de la position, la *Grande Sautdre* débouche, au-dessous de Romorantin, en Loir-et-Cher, mais ses filets nourriciers : la *Petite Sautdre*, la *Nère* ou *Nerre*, ruisseau d'Aubigny, la *Venise* sognoite, se recombent dans la boucle de la Loire, comme une digne protectrice du Berry, en drainant à travers la Sologne le trop-plein de ses eaux.

Passés Menetou dans sa vieille enceinte de remparts, *Chobris-Gières*, l'ancienne *Carobria* des Romains, restes attribués aux premiers temps du christianisme; *Selles-sur-Cher* et sa curieuse église des $xiii^e$ et xv^e siècles, dont la tradition remonte à la Cella ou cellule de l'ermite saint Eusice (vi^e siècle), le *Cher* reçoit, de gauche, le *Fauzon* et par lui le *Nahon*, charmant ruisseau de **Valençay**. Au-dessus de la ville, groupée sur un monticule de la rive gauche, le Château, construit dans le style de la Renaissance par Jacques d'Étampes, au xvi^e siècle, none deux corps de logis encadrés de tours à un majestueux donjon très richement orné : des galeries régnent au rez-de-chaussée des deux ailes; on admire, à l'intérieur, de beaux appartements, des antiques apportés de Grèce par le duc de Choiseul-Gouffier, une précieuse bibliothèque, des gravures, des médailles, des portraits-miniature de tous les souverains près desquels M. de Talleyrand fut accrédité par Napoléon I^{er} pour négocier avec eux. Le prince de Talleyrand acheta, en 1805, ce magnifique domaine : son souvenir y est vivant, ainsi que celui de Ferdinand VII qui, bien malgré lui, échangea la résidence dorée de Valençay pour son royaume d'Espagne.

En aval du ruisseau de *Châteauneuf* et au débouché, dans le *Cher* canalisé, du canal du Berry, *Saint-Aignan* étage l'amphithéâtre de ses maisons autour d'une belle église romane et d'un magnifique château, dont les terrasses regardent par-dessus les moulins et les deux ponts de la rivière, ajustés à une île intermédiaire. Au fil de l'eau, sur la rive droite :

Thiézy et ses grands murs romains tout ébréchés, dont n'ont pu venir à bout ni le temps, ni les hommes; le ruisseau de *Monthon*, émissaire d'un éventail d'eaux vives courant sous la feuillée; **Bourré**, au pied de ses falaises tronçonnées de carrières séculaires et d'habitations creusées dans le roc, formant jusqu'à 6 et 7 étages de galeries superposées. Curieux pays en vérité, où les chemins se perdent à l'escalade entre les rochers, où les jardins verdoyent par-dessus les maisons, où l'on monte à la cave et l'on descend au grenier, du haut des vignes ou des taillis qui surplombent. De ses carrières sont sortis les châteaux de Touraine et les principales villes des bords de la Loire : le val est de tous points ravissant, un cañon en miniature, le plus pittoresque de la coulée du *Cher* c'est la raison sans



Phot. de M. P. Jousset.

LE CHER A MONTRICHARD.

doute pour laquelle tant de cartes l'oublient et si peu de géographes y pensent. En avait-on rien dit avant eux ?

Voici *Montrichard* et son vieux pont gothique, la tour carrée de Fontaines Nerra, le charmant édifice du xv^e siècle qui sert aujourd'hui d'hospice, l'église de Nanteuil qu'affectionnait Louis XI; les tourelles de *Chassy* entrevues à travers le rideau mouvant des peupliers; le *Cher* se recueille et glisse entre les piles qui portent, comme un édifice de rêve, le pavillon et la galerie de **Chenonceaux**.

Avant que l'importation italo-grecque n'eût brisé son essor, fleurissait en Touraine, aux xv^e - xvi^e siècles, une Ecole artistique, d'inspiration toute française, à laquelle nous devons deux chefs-d'œuvre de grâce et de fantaisie. A la suite de *Jehan Fouquet* (des 1440) et de ses fils, les *Clouet* illustraient l'art de peindre; *Sarrazin*, *Pontgrignon* excellaient dans la peinture sur verre et la miniature; *Michel Colombe*, précurseur de Goujon, s'égalait à l'antique avec moins de froideur et plus de naturel. La ciselure, l'orfèvrerie, le tissage et la broderie de soie, la tapisserie produisaient des œuvres de beauté; mais surtout, les maîtres-maçons, ces grands artistes



CL. ND.

MEHUN-SUR-YÈVRE : CHATEAU DE CHARLES VII.



Phot. de M. P. Jousset.

BOURRÉ-SUR-CHER : HABITATIONS DANS LE ROC.

Échappé à l'arc de triomphe de Chenonceaux, le *Cher* s'étend, vague d'une rive à l'autre, arrose à pleins bords la plaine très plate de *Bléré* (où il n'y a pas de hautes falaises pour troglodytes). Alors les coteaux de la rive droite s'abaissent : une même plaine unit le domaine du *Cher* et celui de la *Loire* ; un canal de 2 532 mètres les réunit, en amont de Tours. Mais le *Cher* laisse la grande ville sur sa droite et poursuit, à l'abri d'une levée de 27 kilomètres, amorcée à Rocheperard, où s'ouvre précisément le canal de jonction avec la *Loire*, *Savonnnières*, et ses grottes aux infiltrations cristallines, *Villandry*, et son magnifique château qui domine l'horizon de *Laynes*, *Cinq-Mars* et *Langeais*, conduisent le *Cher* et la *Loire*, séparés, vis-à-vis de *Cinq-Mars*—



Phot. de M. Tillyn.

DOMÉVRAT, SUR LA SÈNOUILLÉ.



Phot. de M. Vazeille.

CHEVET DE L'ÉGLISE DE BRIOULÉ.

la-Pile. Mais leur rencontre ici est artificielle. Le *Vieux Cher*, mince convée amorcée en amont de l'embouchure actuelle, dite *Bec-de-Cher*, s'en va pendant 11 kilomètres encore, rampe en plusieurs bras à travers des prairies basses et gagne la rive droite de l'Indre.

Cours du *Cher* : 350 kilomètres, et 367 kilomètres si l'on prend la Tardes pour branche mère ; 100 à 110 mètres au moins de largeur moyenne ; eaux ordinaires : 45 mètres cubes ; en crue extrême : 1 350 mètres cubes. Il est classé *flottable*, de Vierzon au moulin d'Enchaume, à 6 kilomètres en aval du confluent de la Tardes ; *navigable*, de Vierzon à Noyers (à peu près vide depuis la construction du canal du Berry, et de Noyers à Rocheperard, par la rivière canalisée que prolonge le canal de communication avec la Loire. Les crues du *Cher* sont violentes ; ce sont elles qui ont sculpté depuis un temps immémorial les hautes et pittoresques falaises qui surplombent ses rives, de Bourré à Montrichard, et donnent à cette partie de la vallée un aspect si particulier.

On devrait arrêter la description du *Cher* à Saint-Amand : celle de l'Indre, au-dessous de La Châtre, vers Nohant ; celle de la Creuse, près d'Argenton ; ces points, en effet, marquent la frontière du Massif Central sur l'auréole jurassique qui l'enlève. Mais si les gneiss et les mica-schistes avec des pointements de roches primitives cessent alors de paraître, les matériaux même de la montagne, désagrégés et transportés au loin par les eaux torrentielles, ont pour ainsi dire étendu son domaine. Ces traînées de sables granitiques, associés à des graviers et des ar-

giles, qui forment la *Brenne* entre la Creuse et l'Indre, la *Sologne*, sœur de la *Brenne*, entre le Cher et la boucle de la Loire, accusent à l'évidence la dépendance du Massif et, fait digne de remarque, ces deltas détritiques prolongent la direction des rivières, à la retombée des plateaux primitifs.

De la *Brenne*, au pied même du Massif, à la *Sologne*, le Berry calcareux ou *Champagne berrichonne* se lie par Châteauneuf, Issoudun et Bourges à l'aire jurassique dont le cercle se développe à l'est, autour du Bassin de Paris. Au-dessus de la *Brenne*, sur les premiers degrés du Massif, le *Boischat*, ou *Bois Chaud*, *Boischatun*, *Rocage*, est une terre de transition tantôt grasse, tantôt maigre, rarement ou brève, mais que caractérise l'abondance de ses arbres : d'où son nom.

Vient-on saisir sur le vif la gradation des terrains qui, du *Massif Central*, conduisent au conde de la Loire, son fossé terminal, il faut descendre la vallée du Cher, de Montluçon à Saint-Amand, Vierzon, et, de là, poursuivre jusqu'à Orléans. Au delà de Vierzon s'étend « la grande nappe d'argile à silex ou plutôt de conglomérat à silex d'âge éocène qui marque exactement la place où affleurerait la craie aux dépens de laquelle cette nappe a pris naissance, par destruction chimique opérée sur place, généralement au sein d'eaux très siliceuses ». DE LAPARENT. C'est la *Sologne*. Les bois de pins ont transformé cette région, en apparence si désolée ; un canal y conduit, à Lamotte Beuvron, la marne destinée à l'amendement des terres. Déjà beaucoup de landes ont échangé leur manteau pelé pour la parure argentée des champs de sarrasin ; à la place des marais misés à sec, des prairies s'étendent où s'ébattent joyeusement des bandes d'oies et de canards ; la fièvre, fille maudite d'un sol imperméable, disparaît ; de jolies maisons blanches remplacent les misérables huttes couvertes de roseaux. Ce n'est pas la fortune, mais ce n'est plus la misère. La *Sologne* à ses fervents : ils aiment le mystère de ses bois, ses étangs poissonneux, les boulevards qui frémissent le long des ruisseaux trainards, la lande et son horizon mélancolique. Chaudard est en *Sologne* ; on s'y plairait à moins.

Le Cher, la Creuse, la Vienne ne sont que les émissaires en quelque sorte extérieurs du *Massif Central*, puisqu'ils en drainent seulement le bassin nord-occidental. Tout autre est la *Loire* qui, avec l'*Allier*, pénètre au cœur même de la masse archéenne, jusque sur l'horizon du Rhône et de la Méditerranée.

L'ALLIER

L'*Allier* roulait à pleins bords dans une large plaine, que la *Loire*, encore in-soupeonnée, sommeillait ensevelie dans le chaos volcanique du Velay. A en juger par les strates de dépôts alluviaux, dont les assises rayent les flancs de sa



Phot. de M. Boulanger.

FONTAINE A SAINT-SATURNIN.

faveur, Vichy reçut, à cette époque, M^{me} de Sévigné. Napoléon III y fit de fréquents séjours et contribua dans une large mesure à son développement. Aujourd'hui, la population de Vichy se double pendant la saison thermale, et l'on estime à 80 000 le nombre des étrangers qui s'y rendent chaque année.

Les eaux de Vichy s'emploient en bains ou en boisson; elles sont en général bicarbonatées, sodiques, gazeuses et plus ou moins ferrugineuses; la thérapeutique les utilise pour les affections du rein (gravelle, coliques hépatiques) et du foie, la fièvre intermittente, la gastralgie, la dyspepsie, la goutte aiguë, l'anémie, la chlorose et certaines variétés d'arthritisme. Les sources chaudes: Grande-Grille, 44°, Hôpital, Chomel (45°, Puits-Carré, source Lucas, appartiennent à l'Etat. Leurs propriétés sont fort variées; on ne peut les employer sans discernement. Au groupe des sources froides, destinées surtout à l'exportation, appartiennent les trois sources des Célestins, celle du Parc, la source Mesdames. A côté de l'Etat, des particuliers exploitent un certain nombre de sources: celle de Lardy (très ferrugineuse), la source Dubois, celle de Larbaud, émergente à 2 kilomètres de Vichy. D'autres encore ne sont pas utilisées. On obtient par évaporation un sel bicarbonaté favorable à la digestion; il se vend sous forme de pastilles ou comprimés de Vichy.

Aux environs: Cusset et son établissement thermal; sources froides bicarbonatées sodiques de Sainte-Marie et Elisabeth — sources de la ville Tracy et Lafayette — source Andraud, au bord du Sichon — source Maillet; dans la vallée du Sichon, belle cascade du Gour Sallant; vallée du Dolan; en face de Vichy, Vesve avec sa source intermittente et pétillante; à Lagoutte, source du Dôme thermal, la plus chaude (61° du Massif Central, après celle de Chaudesaigues; à la Tour, les sources Gannat; les sources d'Hauterive Amélie, Bayard, Globe, Hammam); Saint-Yorre qui possède une centaine de sources, dont la moitié seulement sont exploitées (Larbaud, Guetrier...); à Busset, le magnifique château de Bourbon; Randan; la région de Saint-Gérard-le-Puy, lit de calcaires oligocènes riches en ossements fossiles de crocodiles, tortues, oiseaux. Vichy n'est pas loin de Thiers, de Riom, de Clermont, à portée du Puy de Dôme et du Mont Dore.

Affluents de l'Allier. Ceux de droite lui viennent du Livradois; la Dore est le plus important de tous. Née de plusieurs petits ruisseaux venus des hauteurs d'Arzac et de Saint-Germain, la Dore se dégage d'une entaille vive dans la plaine d'Ambert (7 000 hab.), dentelles, église Saint-Jean; son cours sépare le Livradois du Forez, recueille



Phot. de M. Tesson

LE CHATEAU DU PIROUX, A THIERS.

au XV^e ou XVI^e siècle; l'énergie électrique lui a donné une vive impulsion. La coutellerie de Thiers représente les quatre cinquièmes de la production française; elle s'exporte dans le monde entier (couteaux de table, de luxe, ciseaux, rasoirs, sécateurs, etc., 16 250 habitants).

D'abord poste romain, siège d'un paisible établissement monastique établi au bord de la Dore, le Montier, Thiers eut à se défendre contre les mérovingiens, un château et une église, Saint-Genès (XVI^e siècle), autour desquels les maisons s'échelonnèrent sur la colline. Thiers eut à se défendre contre les huguenots qui menaçaient, en 1572, les clochers de ses églises. De vieilles maisons lui restent des siècles passés (château du Piroux (1423), la porte du « Coin des hasards »...). Les environs sont admirables.

La Dore a 133 kilomètres; c'est, avec l'Allagnon, l'un des plus beaux tributaires de l'Allier. Le Magny vient de gauche, à l'opposé de la Gère. Il naît, ruisseau peu tapageur, au pied du Bataillonze; les nombreux dykes de lave qu'il rencontre surexcitent sa course; il descend en furieux à travers les grands bois de sapins du Lioran et arrose les prairies de Murat (2 720 habitants), au pied de ses primes hautes salpêtres, rocher de Bonnevie et église Notre-Dame des Oliviers, du XV^e siècle; sur la pente adverse de la vallée, église romane cantaliennaise de Bredons. Franchissant les moraines qui traversent sa route jusqu'à Neussargues, la rivière file par des défilés pittoresques ouverts dans le gneiss du soubassement primitif et s'épanouit dans le riant bassin de Massiac.



Phot. de M. Gendreau.

CHAMPEIX ET LA COUZE DE CHAMBOY.

Après l'Albi, l'Alber reçoit les nombreuses Couzes, venues du Mont Dore et du Gevaudan. Leur cours est exposé à ce que l'on dit, en limagne, qui, sur l'autre versant, descend à la Dordogne; *Couze d'Albi*, *Couze de la Dordogne*, *Couze de la Garonne*, qui confluent à Assat; *Couze de la Garonne* ou de Marçay, et les Couzes, venues du sud, de la Charente, se heurtent aux pentes de l'axe du Lartat, pour former les gorges de la Couze. Dans ce pays, au-delà, les rivières de la Couze, du château de *Murds* s'enfoncent, au-dessus des bois, *Saint-Ves*, un peu à l'est, la cascade des *Gorges*, *Champet* et son vieux pont marquent qu'on les verra.

Le vallon de la *Couze de Besse* offre aux curieux; la montagne de *Puy*, une étrange poussée sur le front des glaciers pliocènes descendus du Mont Dore et dans les flancs de laquelle de nombreuses grottes, quelques-unes encore habitées, ont conservé jusqu'à nous des gisements d' animaux fossiles; au-delà de Saint-Gingues, les défilés de *Saint-Florent*, que dominent des escarpements de conglomérats basaltiques; à Saurier, au carrefour de deux Couzes, la confluence de Montch d'un, puis les gorges de *Jouin*, dans une montagne élevée, où l'on trouve des chambres étalées les unes au-dessus des autres, jusqu'à 20 ou 40 mètres de hauteur, des escaliers taillés dans le roc, une chapelle même, d'architecture romane, avec des chapiteaux sculptés dans la masse et des restes de peintures.

L'*Arzon* et l'*Arrière* sont de pauvres ruisseaux que sépare la hauteur de *Gergovie*.

Cette table de basalte, longue de 1.500 mètres sur 500 mètres de large, est portée sur un socle calcaire et domine la campagne, à 775 mètres d'altitude. La fut autrefois une importante cité; les pierres que l'on voit sur le rebord du plateau sont peut-être les débris des anciens remparts qui abritaient les derniers défenseurs de l'indépendance gauloise. Les fouilles pratiquées en 1861 par Napoléon III ont remis à jour des restes de constructions, des morceaux d'amphores, des tuiles brisées, des frag-



CASCADE DU PUY-DU-MONDE. GORGES D'ENVAL.

ments de toute sorte, poterie noire, blanche et rouge, des médailles, des débris d'armes qui témoignent d'une grande antiquité. Les légionnaires de César se heurteront à cette forteresse naturelle; il est facile de reconstituer par la pensée la grande bataille qui s'y livra; la discipline et le nombre l'emportèrent à la fin sur la folle bravoure. Après un long oubli, *Gergovie* est redevenue un lieu consacré par le souvenir; une colonne commémorative y rappelle le héros de l'indépendance gauloise, Vercingétorix.

La *Veyre*, sœur des Couzes, barrée par une confluence de lave, forme le lac d'Aydat. La *Morge*, autre affluent de l'Alber, lui apporte, en aval de Marignac, les eaux de la majeure partie des Pays; son tributaire, le *Bédet*, émissaire de la *Tardat*, ruisseau de Clermont et de Royat, reçoit l'*Ambère*, issu de la ravine d'Enval, au-dessus de Riom. La bouillonnante cascade que forme l'*Ambère*, en se précipitant du haut d'une muraille infranchissable dans un bassin profond, enfouit sous les branches et les lianes, éveille seule les échos de ce « Bont du Monde ». C'est une surprise, en s'orientant pays, qu'une retraite aussi sauvage.

Sur l'*Ambère* (rive gauche) s'élève *Gannat*, qu'une fiction rattache au Bourbonnais. Cette ville est d'Auvergne; son château du *xv^e* siècle en gardait le seuil. La *Sioule* également est auvergnate plus que bourbonnaise; la plus belle partie de son cours est dans le Puy-de-Dôme, le reste dans l'Alber. Elle s'écoule des pentes septentrionales du Mont Dore, au lac de Servière; les fronts basaltiques qui dominent sa vallée donnent un grand charme aux grasses prairies qu'elle arrose. A *Pontgibaud*, la jolie rivière se recueille, avant de s'engager au-delà d'un barrage de laves dans les beaux défilés qui la conduisent jusqu'à Ebreuil. La *Mouze* et le *Sandet* sont ses tributaires; ce dernier draine pour elle les plateaux voisins de la Creuse granitique, dans une région peu éloignée de la source du Cher.

L'*Alber*, né en une montagne, est sujet, comme la plupart des affluents, à des crues importantes. Son débit moyen, d'environ 100 mètres cubes par seconde, peut s'élever à 5.760 mètres en grande crue. C'est une rivière fantasque, assez large, mais sujette à des maigres excessifs ou à une extrême surabondance. On la dit *flottable* jusqu'en face de Brioude; *navigable*, du port de Fontaines à l'embouchure. Mais, à la vérité, la navigation ne commence que plus bas, et de Brassac à Moulins (127 kilomètres); encore n'est-elle possible que le quart de l'année. La remonte est entravée par la rapidité du courant; elle ne se fait que de l'embouchure à Moulins, par grandes eaux, et ne dépasse guère Apremont.

L'antique abbaye de *La Chaise-Dieu* commande le seuil des communications entre la plaine de Limagne et le bassin du Puy. Sur ce haut plateau (1.100 mètres d'altitude) que couvraient de grands bois, Robert, fils d'un comte d'Anriac, se retirait, il y a huit cent cinquante ans, avec deux soldats de son père, dans la solitude; le monastère qu'il fonda fut l'un des plus glorieux et des plus puissants de la chrétienté. Le peu qui en reste, l'église, est dû à la munificence de deux papes français: Clément VI et Grégoire XI. Commencé en 1344, l'édifice fut terminé en 1378. Il fallut le défendre contre les déprédations des barons voisins et contre



Puy de la Vierge.

les incursions des routiers. Le tombeau de Clément VI fut profané en 1362; on a depuis restauré l'effigie du poutife, en marbre de Carrare. Les stalles du chœur, finement sculptées, avec leurs dossiers et leurs misericordes aux sujets satiriques ou grotesques, sont une œuvre de la fin du XIV^e siècle. On tendait, au-dessus des stalles, de merveilleuses tapisseries flamandes du XVI^e siècle. Mais la solitude, la moisissure, les mutilations ont donné à toutes choses la tristesse d'épaves échouées dans un musée à l'abandon. Rien ne subsiste des peintures murales dont Matteo di Giovanetto de Viterbe l'avait ornée; à peine peut-on suivre les traces de la

danse macabre qui s'enroulait à la clôture du chœur. Trois nefs d'une hauteur à peu près égale composent le monument; bien que les voûtes en soient peu élevées, l'ampleur de cette vaste salle étonne et saisit. Après la cathédrale de Clermont, l'église de *La Chaise-Dieu* (75 mètres de long) est la plus grande d'Auvergne. Son porche élevé de quarante marches, les tours massives, le donjon de la tour Clémentine, donnent à cette forteresse monacale une réelle grandeur. Le promontoire qui porte *La Chaise-Dieu* sépare la *Loire* de l'*Allier*, à l'endroit où ces deux cours d'eau se rapprochent le plus; de là dérivent, vers l'*Allier*, la *Séouire*; la *Borne*, vers la *Loire*.

LA LOIRE

DE LA SOURCE A NEVERS-BEC D'ALLIER

1^o *De la source à la plaine du Forez*. — On n'imaginait guère, pour la *Loire*, le plus long des fleuves français, des commencements aussi modestes. Voyez le Rhône : issu des régions sereines où planent au-dessus des nuages les neiges qui ne fondent plus, l'impétueux fils des Alpes distille ses premiers filets d'argent au seuil d'une grotte de glace azurée. La *Loire*, elle, sourd d'une pauvre mare, au pied de la butte phonolithique du *Gerbier de Jonc* (1354 mètres). Vingt minutes suffisent pour graver l'humble montagne, satellite du *Mezenc*, et toucher le sommet aplati d'où ruissellent intérieurement les premières eaux nourricières du fleuve. A peine venue au jour, et d'abord confisquée pour le service d'une ferme, la *Loire* bientôt se retrouve, babilée en courant sur un lit de cailloux, se hâte, comme pressée d'échapper au monotone plateau témoin de ses premiers pas. La retombée des Cévennes est proche. De ce seuil, les torrents bondissent au sud, dans les déchirures qu'ils ne cessent d'approfondir, au sein de ce sol convulsé. Ça et là se hérissent des coulées de lave mises à nu par l'érosion, des buttes volcaniques, des basaltes vomis par le brasier souterrain, lorsque toute la Cévenne flamait sur l'horizon de la Méditerranée.

La *Loire*, si rien ne l'arrêtait, dévalerait au sud, à travers maints précipices et, comme l'Erieux et le Gard, irait au Rhône. Un obstacle dressé sur sa route, le *Sac de Bazouan*, fait devier son cours; elle se retourne au hameau de Rientort, qui exprime cette volte-face. Déjà,

longue à peine de 2 kilomètres, la *Loire* a reçu l'*Eau Noire*. Aygue Nôre, torrent plus long qu'elle et véritable branche mère du fleuve, puisqu', venu des environs de la Chartreuse de Bonnefoy, il a parcouru 5 kilomètres et route plus d'eau que sa rivale, dans un bassin plus



Phot. de M. Tillon.

CASCADE DE LA BAUME.



VALLÉE DE LA LOIRE ET LAC D'ISSARLÈS.

Phot. de M. Boulanger.

grand. Forte de cet appoint, la *Loire* creuse sa route en multiples détours à travers des coulées de basalte superposées à la roche primitive : le *Vernazou*, le *Gage*, la *Veyrade* la rejoignent, sous les talus escarpés qui portent, à 100 mètres en l'air, la nappe profonde (108^m.50) et vaste de 90 hectares du *lac d'Issarlès*. Endormi dans la coupe d'un ancien cratère, le lac plonge au dessous des vallées voisines. Si ses parois crevaient, quel désastre! Mais quel bienfait si ses eaux, par dérivation, tournaient au profit des campagnes voisines! Avec le confluent du ruisseau d'*Orcheval*, la *Loire*, petite encore, mais déjà semblable

rompre la digue phonolithique du mont Miaune et du Gerbizon, autrefois unis en une seule masse; le courant fouille jusqu'à leur base de granite les empâtements volcaniques superposés et, après 15 kilomètres de course, perdu souvent à de grandes profondeurs, il s'échappe au delà de *Chamalières*, sous les ruines du vieux château d'Artias, silhouette bizarre qui pointe du haut d'une falaise abrupte.

Enfin, sous l'afflux du *Lignon* *Vellare* venu de droite, puis de l'*Ancr*, venu du Forez, la *Loire* prend le large dans le bassin tertiaire de Bas-en-Basset, où ses alluvions ont édifié l'*île de la Garonne*, oasis boisée tendue sur une longueur de 1500 mètres.

Le *Lignon Vellare* ne pas confondre avec celui du Forez: conflue à l'issue de gorges profondes où il roule, après avoir reçu la *Dunières* et la *Staurle* d'Yssingeaux (à 4 kilomètres). Son cours très développé 96 400 mètres, vient du Mézenc par *Fay-le-Froid*, non loin du lac de Saint-Front, et enveloppe par un long détour la région si mouvementée et si originale du *Meygal*. *Fay-le-Froid*, sur son rocher phonolithique, est la métropole d'un plateau dépourvu d'arbres et d'aspect sévère; les nuits y sont fraîches, même au cœur de l'été. Bientôt les prés, les bois et les cultures mettent un sourire aux bords du *Lignon*. Passé Chambon-de-Tence, la jolie rivière s'enfonce dans une gorge sauvage, entre Beaujeu (marmite de géants) et le château de Besset, dont les épaisses murailles de granite portent une vieille tour au-dessus de magnifiques ombrages; à 100 mètres en amont, des éboulis granitiques encombrant le lit du *Lignon* et font bouillonner ses eaux: c'est le *Saut du Gonjon*. *Tence* est un centre de jolies excursions.

Les Wisigoths, les Francs, les Sarrasins ayant poussé, par la coulée du *Lignon*, jusqu'à *Yssingeaux* 6860 habitants, l'évêque du Puy y bâtit un château (xv^e siècle): créneaux, mâchicoulis, tourelles de guet, donnent à cette jolie construction un air d'autrefois qui n'est pas sans charme. En aval, le *Lignon* s'enroule en une longue boucle que traverse le viaduc du chemin de fer de Dunières-Montfaucon; un seul pont enjambait autrefois cette gorge, le *pont de la Sainte*, ainsi nommé d'une petite chapelle dédiée, dans le bois voisin, à sainte Marguerite: la Révolution en a fait le pont de l'Enceinte (d'autres disent pont de l'Absinthe).

Monistrol-sur-Loire, à environ 2 kilom. 1/2 du fleuve, dans une petite presqu'île que baignent deux torrents unis sous le nom de *Folletier*, marque une étape où la *Loire* reprend haleine, avant d'entrer dans un troisième défilé, porte du Forez. Face à Monistrol, *Bas*, ancienne capitale du petit pays de Basset, s'éloigne, à 500 mètres environ

de la rive, dans une large plaine. Au loin sur les crêtes, les tours de *Rochelaron* pointent au-dessus des bois; puis ce sont des prairies, de frais vallons, des taillis. Mais les collines se rapprochent: voici *Aurce*, la tour des Sauvages, l'épais donjon de son château fondé par le comte du Forez, Gérard II, au temps du roi Raoul. Au-dessous du confluent de la *Semène*,

Saint-Paul-en-Cornillon, dans un site à la fois gracieux et sévère, garde l'entrée des nouveaux défilés, à peine rompus, en aval du *Pertuiset*, par l'accès de l'*Ondaine*, ruisseau de Firminy et du Chambon. Sous les masures et les rochers du haut desquels le vieux château de *Chambles* guettait, le fleuve se contracte une dernière fois, pénètre avec effort dans les gorges de *Saint-Victor*, aux parois déchiquetées, d'un grand caractère; quelques pans de mur, une haute tour rappellent l'ancienne bastille de *Grandgent* qui surveillait le passage. *Essaillos*, enfin, un autre poste de garde, hisse ses deux grosses tours un peu en arrière, au sommet d'une muraille rocheuse. Alors les rives s'écartent: voici l'horizon de la plaine; le fleuve divise ses eaux en sinueux méandres.

Du bassin du Puy à celui du Forez, la *Loire* a franchi trois séries de défilés: *Peyredre* — *Lavoûte*, *Vorey* — *Chamalières*, *Saint-Paul-en-Cornillon* — *Saint-Victor*. Par la route du fleuve se sont écoulés les deux grands lacs qui en occupaient la double issue: celui du Puy et celui du Forez. Leur fond, encore mal colmaté en Forez, porte à présent des champs de blé, des prairies, des jardins. Mais ces grands réservoirs du Forez et du Puy modéraient la fougue du fleuve par une double halte, prévenaient ses excès en retenant le trop-plein des crues, régularisaient son débit, pourvoient, l'été venu, à son indigence. Leur épousinement a déchainé les eaux, aggravé leur allure, fait de la *Loire* un fleuve torrentiel, aujourd'hui sans eau, demain gonflé outre mesure, désastreux ou inutile. Imagine-t-on le Rhône libéré de la contrainte salutaire du Léman?

2° De la plaine du Forez à *Nevers*. — Des défilés de *Saint-Victor* à ceux que la *Loire* a dû creuser dans la masse porphyrique qui lui barrait la route du nord, en amont de Roanne, la plaine du Forez étend ses argiles, ses sables et ses bas-fonds, ses champs et ses coteaux sur une longueur de 20 kilomètres et une largeur à peu près double. Deux soulèvements la bordent: à l'est, les monts du *Lyonnais* et du *Beaujolais*, soudés à la horne du *Plat*; vers l'ouest, dans le prolongement des monts du *Velay*, ceux du *Forez* proprement dit, avec *Pierre-sur-Haute*, et, par delà le seuil de *Noirétable*, les *Bois Noirs* avec le puy de *Monton*; enfin les talus de la *Mudelle*,



Phot. de M. Tihon.

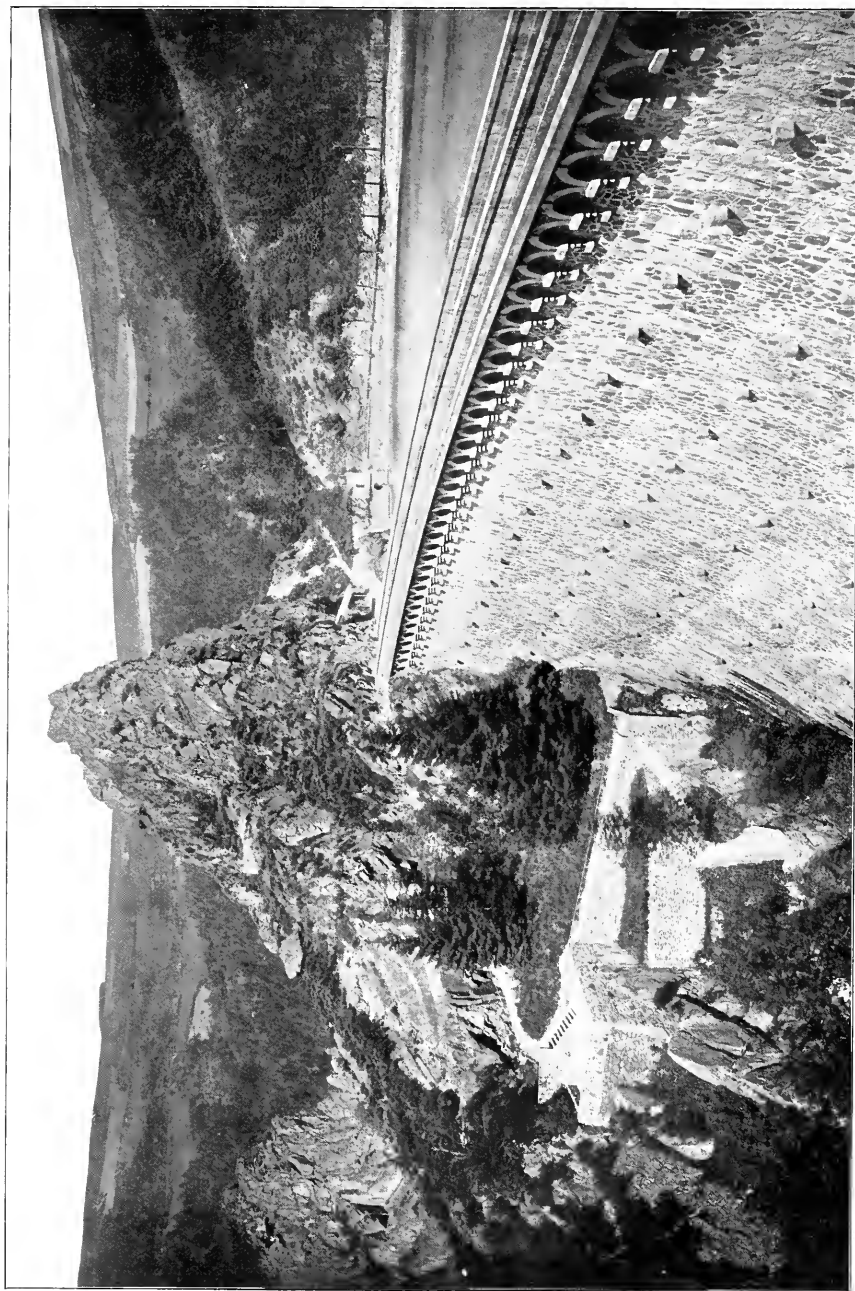
CHATEAU DE LAVOUTE-SUR-LOIRE.

en occupaient la double issue: celui du Puy et celui du Forez. Leur fond, encore mal colmaté en Forez, porte à présent des champs



LES ORGUES D'ESPALY.

CL. N.P.



C.C.B.

BARRAGE DE ROCHETAILLÉE, SUR LE FURENS



CORNILLON-SUR-LOIRE.

Photo de M. Fournier.

légiale *Notre-Dame*, bâtie au ^{xiii}e siècle par Guy IV, comte de Forez, rappelle par sa nef unique, sans transept, les basiliques primitives; elle offre des détails intéressants : un portail du ^{xv}e siècle, de belles verrières modernes par Maréchal, une table funéraire qui porte la statue couchée du fondateur, les chapelles de Florimont et Jacques Robertet. La salle de la *Douta*, éditée au ^{xiv}e siècle par Jean I^{er}, réunissait jadis les Etats du Forez; elle est aujourd'hui le siège de la Société historique et archéologique forézienne. On a transformé en habitation particulière le plus ancien édifice de la ville; une commanderie de Saint-Jean-des-Prés, fondée au ^{xiii}e siècle par Guy II. L'Hôtel de ville est logé dans un couvent de Cordeliers (^{xiii}e siècle) dont l'église, malgré son joli portail, sert à la fois de dépôt de grains et de théâtre. Les gendarmes et la Justice sont installés dans un ancien couvent de Visitandines, qui remplaçait le château, depuis 1634; dans la chapelle, siège la Cour d'assises.

La vie à *Montrbrison* n'a rien de turbulent; elle coule paisible « comme le Lignon dans la plaine ». Depuis longtemps, la vieille cité féodale s'est retirée du tumulte de l'histoire; mais les guerres de religion, avec des Adrets, et la Révolution, par Javogues, lui infligèrent de cruelles épreuves. Quatre tours cylindriques à demi rasées subsistent de l'ancien rempart, mais de beaux boulevards ont pris la place des fossés.

Les environs sont riches en sources. Sans parler de l'eau froide acidulée qui sourd, à Montrbrison même, le long du Viozzy, *Monnêt* fut dès longtemps célèbre par ses sources froides bicarbonatées sodiques. On y a découvert les restes d'un théâtre et de thermes antiques. *Sail-sous-Couzan* (sources minérales bicarbonatées, gazeuses, ferrugineuses, contre la chlorose, la goutte, la dyspepsie s'étale, dans une agréable situation, au pied du promontoire qui porte

les ruines du château de Couzan, au confluent du Lignon et du Chagnon. Cette vallée du **Lignon** est de tout point charmante. En aval de *Sail-sous-Couzan* se dresse le château de la *Bâle* où Honoré d'Urfé écrivit son fameux roman de *L'Astrée*. Edifié en partie au ^{xv}e siècle, et bien que dépourvu d'une partie de ses richesses artistiques, le château, avec sa galerie, ses cheminées, la voûte de sa chapelle, compte parmi les belles créations de la Renaissance. Remontez par *Born*, petite ville pittoresquement située sur la rive gauche du *Lignon*, au milieu des vignobles, la vallée de l'*Auzon* vous conduira par des gorges sinueuses (cascades, carrières de porphyre et de grante à la crete même des monts du Forez, que tranche la route de Noirétable).

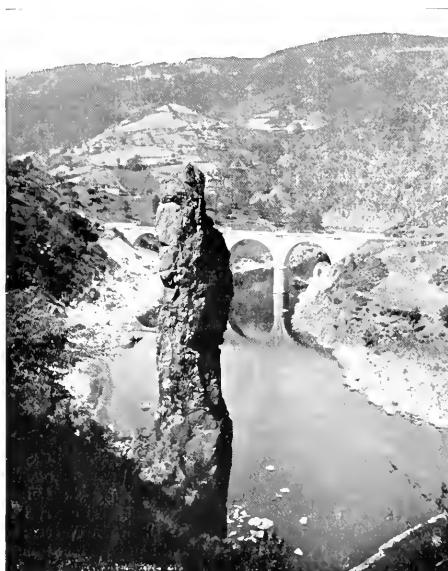


Photo de M. Fournier.

LA LOIRE DANS LES GORGES DE SAINT-VICTOR.

Sur ces hauteurs veillait la forte place de *Cerrières*, séjour d'été des comtes du Forez, plus tard démantelée par Richelieu. Le château des d'Urfé, parents par alliance des comtes de Forez, couronnant un dos de terrain, à 900 mètres d'altitude, entre le sillon de l'*Auzon* et celui de l'*Aix*, non loin de Noirétable, dans une région d'épaisses forêts. En 1478, *Jean d'Urfé* et toute sa famille, à l'exception de son fils aîné, qui se trouvant absent, y furent assassinés. L'aire féodale étant quadrangulaire, abrupte au nord et protégée d'ailleurs par des fossés; une grosse tour, l'ancien donjon peut-être, en garde le saillant sud-ouest. L'ensemble est désigné sous le nom de *Cornes d'Urfé*.

Noirétable est un point de départ commode pour l'excursion du **Puy de Montoncel**, plateau circulaire, de 1292 mètres d'altitude, point culminant des *Bois Noirs*. De cet observatoire, nord de trois départements (Loire, Allier, Puy-de-Dôme), la vue s'étend au loin par delà Vichy et la plaine bourbonnaise, atteint les monts Dôme, le Mont Doré, le cratère ébréché du Cantal; au sud, les monts du Forez, dans la direction du Velay; au nord, ceux de la Madeleine, inclinés vers la Loire; enfin, à l'est du fleuve, par-dessus les croupes

de *La Palisse*, l'un des meilleurs hommes de guerre de son temps et l'un des plus sages.

Un affluent de la Besbre conduit au *gour de Pisserotte*, l'une des plus belles chutes d'eau de la France centrale. Entre la Besbre, la Loire et l'Allier, Decize et Moulins, s'allonge en triangle le bas pays d'étangs, de bois, de remblais tertiaires de la *Sologne Bourbonnaise*. Le fleuve n'en reçoit que des filets d'écoulement, tandis que, sur sa droite, confluent l'*Aron*, amorce du canal du Nivernais, et la *Nèvre*, petite rivière, grande travailleuse, qui, longue à peine de 48 kilomètres, donne la vie à de nombreux moulins et aux importantes forges de la Chausserie; elle conflue à Nevers. La *Loire*, à 7 kilomètres plus bas, rencontre son rival l'Allier.

Nevers sur Loire, *Saint-Amand* sur Cher, *Argenton* sur Creuse, portes ouvertes du Massif Central vers le nord; *Confolens*, à l'ouest, sur la Vienne; au sud-ouest, *Périgueux* sur la Dordogne, *Cahors* et Villeneuve sur Lot, *Albi* sur le Tarn, *Castres* sur l'Agout, *Toulouse* sur la Garonne, à mi-chemin du Massif et des Pyrénées; au sud, *Carcassonne* sur l'Aude, à la coupée des deux mers; au sud-est, *Béziers*, *Alais*, *Prietas*; à l'est, *Lyon*, *Mâcon*, *Chalon*, sur le Rhône et la Saône; *Dijon*, au seuil de la Côte-d'Or, promène des Cévennes, vers le nord-est; *Auxerre*, au nord, lié à Nevers par le flanc du Morvan; ces satellites vivants, plantés à toutes les issues du Massif Central sur la plaine, en font le môle de concentration de notre territoire. Autour de lui s'agitent des mondes divers qu'il réunit : près de quatre degrés s'étendent de Nevers à Béziers en latitude, quatre degrés et demi de Lyon à Angoulême, par la traverse; mais, comme le Massif est de tous points accessible et pénétrable, il distingue des points si éloignés, plutôt qu'il ne les sépare : il les groupe par le jeu naturel des communications, et ajoute aux traits particuliers de chacun d'eux cet air de famille auquel on reconnaît les enfants d'un même pays.

LA LOIRE, DE NEVERS A NANTES

1^o De Nevers au confluent d'Orléans. — Il y a entre la Loire et son premier grand affluent, l'Allier, une étroite parenté d'origine et de tempérament. Nés près du rebord méridional des Cévennes, il semble que les deux cours d'eau vont s'ouvrir carrière au sud, comme l'Arèche voisine. Mais la *Loire* et l'Allier rebroussement chemin vers le nord et, s'ouvrant une issue par d'étroits défilés, s'épandent, le fleuve, par le double bassin du *Puy* et du *Forez*; la rivière, par celui de la *Limagne*. Lorsque les deux courants se rencontrent, la distance qu'ils ont parcourue ne diffère pas sensiblement : pour la *Loire*, 430 kilomètres; pour l'Allier, 410 kilomètres. Mais le bassin du fleuve étant plus étendu (1 753 000 hectares contre 1 400 000 à la rivière), mieux arrosé (822 millimètres de pluies annuelles dans la conque de la *Loire*, 691 millimètres dans celle de l'Allier), le débit moyen des deux cours d'eau diffère d'autant. C'est la *Loire* qui l'emporte par le volume de ses eaux; pourtant l'Allier lui impose sa direction.

L'afflux de la rivière bourbonnaise fait de la *Loire* forcézienne un véritable fleuve, large parfois d'un kilomètre, lorsque des îles traversent son cours, mais rétréci jusqu'à 600, 400 mètres et même moins, lorsque des bourrelets accidentent ses rives. Le fleuve laisse sur sa droite **Fourcham-**



Phot. de M. Tihon.

LA LOIRE A SAINT-AURICE.

bault, ville industrielle dont le bel établissement métallurgique est relié au *Canal latéral* 3350 habitants).

Un haut de sa colline isolée, **Sancerre** domine de plus de 150 mètres la gauche du fleuve, à 2 kilomètres de la rive. 2 400 hab.

Gardiennne du passage, dès la plus haute antiquité (*Sacrum Caesaris, Sancerre*, d'après la légende), la cite eut des comtes particuliers au x^e siècle et formait un petit Etat, dont le plus illustre représentant fut *Louis de Sancerre*, compagnon d'armes de Du Guesclin et comte de France après lui. Les calvinistes, réfugiés dans la place, après la conjuration d'Amboise, en firent l'une des étalades de la Réforme. La Châtre, gouverneur du Berry pour le roi, prit Sancerre le 31 août 1573. Les remparts furent demolis; de belles promenades les remplacent aujourd'hui. En pare endroits seint le château. Il ne reste d'antrefois qu'un beau donjon cylindrique du x^e siècle, une eglise, Saint-Satur, dont le ehaque x^e siècle promettait un eédifice magnifique.

Des collines du Sancerrois, la *Loire* s'incline vers celles du Nivernais dont l'extrême talus porte Cosne, à droite sur leur front; une grande île, longue de 5 kilomètres, large de 500 à 700 mètres, interrompt le cours du fleuve et none deux ponts suspendus qui relient les deux rives. La **Cosne** nivernaise, gardienne du val, comme la Sancerre berrichonne sur l'autre bord, commande un large horizon. Les Gallo-Romains la désignaient sous le nom de *Caudate*, c'est-à-dire confluent, à cause du *Nobou* qui se perd en cet endroit dans le fleuve. Pougues et La Charité animent cette rive. **Pougues** est un peu à l'écart (4 kilomètres), dans un vallon qui séduisit autrefois par son charme et sut retenir, par l'efficacité de ses eaux sédatives et reconstituantes, des hôtes princiers : Henri II



Phot. de M. Boulanger.

LA LOIRE A NEVERS.

et Catherine de Médicis, Henri IV, Louis XIII, Louis XIV, le prince de Conti et, à leur exemple, les plus qualités de leur temps.

La Charité-sur-Loire s'est groupée autour d'un ancien abbaye bénédictine, reconstruite en 1055, à la place d'un ancien monastère du *xiii^e siècle*, devasté successivement par les Sarrasins et les Normands, ces éternels pillards de la Loire. Au *xiv^e siècle*, le groupe abbatial, entoure



Phot. de M. Boulanger.

LA LOIRE PRÈS DE COSNE.

ses remparts, eut fort à souffrir de la guerre de Cent ans. Ce fut pis, dans les tristes années de la Réforme; en 1560, toutes les églises furent profanées; neuf ans plus tard, tous les moines massacrés, et avec eux huit cents habitants, par les peuples du duo des Deux-Ponts. La Charité, sur la rive droite; Sancerre, sur la rive gauche, ne s'aimaient guère. Ce qui fut la grande basilique Sainte-Croix, commencée à la fin du *xiv^e siècle* et consacrée au commencement du *siècle* suivant par le pape Pascal II, compte encore, malgré d'irréparables mutilations, pour l'un des beaux spécimens du roman-bourguignon.

Passé Cosne, la Loire poursuit, gagnant les talus du Gâtinais, auxquels est adossé **Beaune**; le **Canal latéral**, qui chemine sur la rive gauche du fleuve, débouche en face de la ville. Après avoir franchi l'Allier en aval de Nevers, sur le magnifique pont-aqueduc du *Guéin*, il arrive à *Châtillon-sur-Loire*, où des dignes sous-mersides le portaient sur l'autre bord. Mais la Loire est d'humeur si inconstante que ce passage très précieuse pour la navigation, souvent même périlleux, a dû être suppléé par un audacieux *pont-canal* métallique. **Canal latéral** au fleuve et **Canal de Briare** se fondent, et ralliant au passage, sur la rive droite, le **Canal d'Orléans**, amorcé en amont



de M. H. e.

A CHÂTILLON-SUR-LOIRE.

de cette ville, débouchant, à *Montargis*, dans le **Canal du Loing**, trait d'union navigable, de la Loire à la Seine et d'Orléans à Paris.

Gien demeure à l'écart de cette importante voie de communication, attaché à la rive droite du fleuve, en aval, de lointaine origine, la vieille cité qui vit les préludes de la guerre fratricide des Armagnacs et des Bourguignons. Jeanne d'Arc et Charles VII triomphants, Anne d'Autriche et Louis XIV enfant réfugiés dans son château pour échapper au prince de Condé, dispute à Orléans l'honneur d'avoir été l'antique *Genabum* de César. Son château, construit sur la hauteur par Charlemagne, et maintes fois reconstruite depuis, notamment, à la fin du *xv^e siècle*, par Anne de Beaupré, domine la ville de sa masse puissante: le tribunal et la sous-préfecture y ont trouvé un abri. L'hôtel de ville et son musée avec quelques antiquités romaines, le pont en dos d'âne du *xvi^e siècle*, la faïencerie dont les ateliers produisent environ 25 millions de pièces par an, fabriquées par un millier d'ouvriers: beaucoup de villes de province ne peuvent offrir autant à la curiosité du passant.

Sully et **Jargeau** sur la rive gauche, Saint-Benoît et Châteauneuf sur la rive droite, accompagnent le fleuve qui glisse à travers les sables jaunes, les oseraies, les bas fonds mobiles, jusqu'en vue d'Orléans. Les hauts barons de **Sully** ne reconnaissent pour rivaux que ceux de Concy, de Beaupré, de Craon. Après les Anglais, Jeanne d'Arc vint à **Sully**; calvinistes et catholiques se disputèrent la position, au *xvi^e siècle*; enfin Henri IV érigea la seigneurie en duché pour son ministre et ami qui en était acquiescé depuis 1602. Après l'assassinat du roi, Sully se retira dans son château et y acheva sa vie dans la tristesse et l'isolement.

Ce fut une puissance que **Saint-Benoît-sur-Loire**.

Un bourg s'était assemblée autour de la vieille abbaye du *xiv^e siècle*. Lorsque fut détruite par les Lombards la maison mère de l'Ordre de Saint-Benoît, au Mont-Cassin, l'abbé de Fleury alla chercher en Italie les reliques du saint et les recueillit dans son monastère. Un grand concours de peuple suivit; de tous les côtes, on venait à l'abbaye s'instruire et prier. Ses écoles comptèrent jusqu'à 5 000 élèves, dès le temps de Charles le Chauve. D'illustres personnages en sortirent; le fameux Gerbert, depuis pape sous le nom de Sylvestre II, y studia. Saint Abbon en fut abbé. Des pontifes: Pascal II, Innocent II; des rois, Philippe I^{er}; des princes en furent les hôtes. Il y eut jusqu'à 15 000 âmes dans la ville, et l'abbaye, cause de cette prospérité, fut assez riche un jour pour aider de ses subsides Louis VII, roi de France. Les épreuves cependant ne lui furent pas ménagées: elle dut contre les Normands pillards s'entourer de solides murailles et sauver ainsi les trésors de la pieuse, des arts et des lettres dont elle était fidèle depositaire, au milieu d'un monde encore à demi barbare. L'intrusion des abbés commendataires fut le signal de sa ruine. Ces pillards d'un nouveau genre que l'avidité et la faveur imposaient à l'abbaye mirent partout le désordre et gaspillèrent les revenus à leur profit exclusif. Ce qui restait: les splendides manuscrits, l'inestimable bibliothèque, tant de fois saignée, tout fut dispersé, déchiré, livré aux flammes par les soldats de Condé 7 mai 1602.

Jargeau rive gauche, vit Jeanne d'Arc monter à l'assaut de ses remparts (22 mai 1429) et en chasser les Anglais. Comme les siens faiblissaient, l'héroïne descend dans le fossé, monte à l'échelle, « quand sa bannière est atteinte, elle-même frappée à la tête d'une pierre qui se brise sur son casque. Elle tombe, se relève en criant: « Amis! amis, sus! Notre Sire Dieu a condamné les Anglais; ils sont nôtres à cette heure. » Et les Français, excités par ces paroles, escaladent hardiment les murs. » (H. WALLON.) La prise de Jargeau fut le début de cette admirable campagne de la Loire dont la prise de Meung, de Beaugency, furent les étapes rapides, et la victoire de Patay, le glorieux commencement. Talbot prisonnier, 2 000 Anglais à terre ou prisonniers, leur corps de bataille en fuite, l'ennemi désorienté; chez les Français, la flamme renaissance de l'espérance, que l'on croyait éteinte, l'élan du succès imprévu, gaze d'une action décisive et prochaine: tels furent les résultats de cette randonnée libératrice.

A 2 kilomètres environ au-dessus de Saint-Benoît-sur-Loire, l'argile plastique des talus du Massif Central cède la place aux dépôts de calcaire breustre dont est fait le plateau de Beaune. Dès Châteauneuf, les escarpements de la rive droite accusent ce changement dans le lit du fleuve: sous les sables et les graviers, le calcaire se montre à peu de profondeur; souvent même il émerge, de Combleux à l'embouchure du Loiret. Par les fissures du fond peu compact,



CL. NO.

LA LOIRE A ORLÉANS.

les eaux tiltrent, s'engouffrent, creusent leur lit, courent et tourbillonnent pour reparaître, comme le *Loiret*, en bouillonnements superficiels ou même en sources temporaires. Ainsi, la *Loire* peu à peu récupère les eaux qu'elle a perdues, entre le hameau de Bouville, à 41 kilomètres en amont d'Orléans, et le confluent du Loiret, à 9 kilomètres de cette ville. Les débits moyens de l'amont et de l'aval se retrouvent alors exactement les mêmes.

Les gouffres temporaires qui s'ouvrent dans le lit même du fleuve sont, pour la plupart, des entonnoirs ou cônes renversés, lentement élargis par le tournolement des courants souterrains; un jour, le plafond miné s'écroule. Ainsi s'ouvrit, par les fortes gelées de décembre 1874, entre les deux ponts d'Orléans, et tout près de la rive gauche, un trou de 12 mètres de profondeur par où jaillit une eau dont la limpidité laissait clairement paraître, sous le calcaire superficiel, les couches argileuses inférieures, à 8 mètres en contrebas. Au mois de décembre 1880, toute cette région de la rive gauche demeura libre de glaces, malgré les rigueurs d'un froid excessif; d'abondantes vapeurs flottaient sur le fleuve, indice manifeste d'une provenance souterraine.

La source du *Loiret* n'est autre que la venue au jour des eaux de la Loire par l'issue de deux orifices : l'un dit le *Gouffre* ou l'*Abîme*, dormant silencieux de 6 mètres de fond; l'autre, le *Bouillon*, sorte de puits artésien naturel qui se dégage depuis 1672. Le tribut de ces deux sources, 30 à 35 mètres cubes d'eau pure et claire par minute, forme le *Loiret*, au cours pittoresque (12 kilomètres).

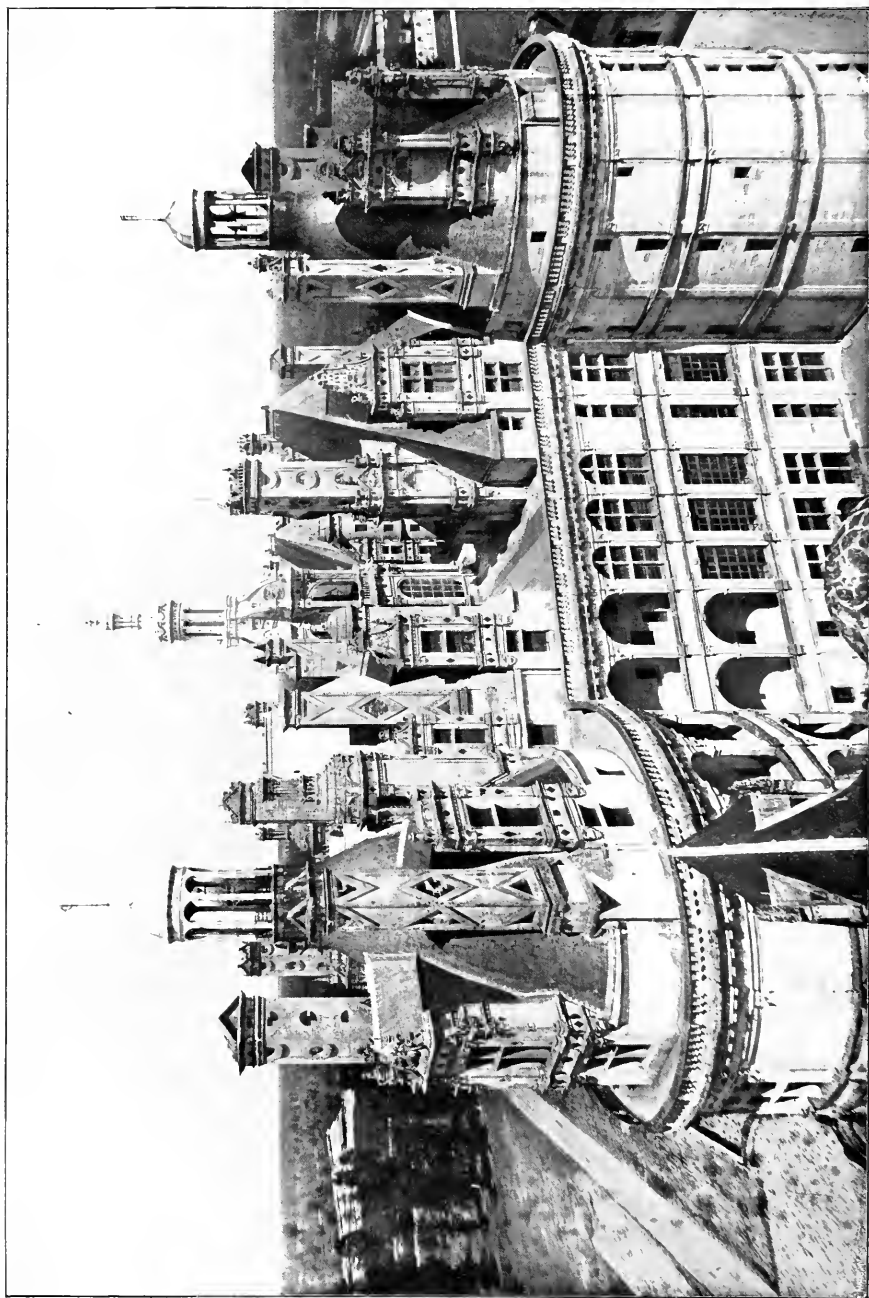
2^e Du caude d'Orléans à Nantes. — Si le soulèvement du plateau de Beauce, en redressant sa rive droite, ne lui avait barré la route, la *Loire* allait rejoindre la Seine et former l'une des artères rayonnantes du grand réseau d'écoulement du bassin de Paris.

Le fleuve, ramené sur lui-même, s'est frayé à l'ouest une route directe vers l'Océan. Il coule à Orléans sous trois ponts : l'un du chemin de fer de Vierzon qui enjambe 533 mètres, en quinze arches jetées au-dessus des grèves et des coulées d'eau qui traînent; l'autre de 333 mètres, pour la route de terre. Neuf kilomètres plus bas, voici, sur la rive gauche, les eaux claires du *Loiret*; à l'écart du fleuve, même rive, Cléry et sa fameuse église de pèlerinage qu'affectionnait Louis XI et où il voulut être inhumé. Meung, à droite, au confluent des *Trois Mueves*, que gardait un château des évêques d'Orléans, héritiers de l'abbaye fondée par saint Euphrasie, au vi^e siècle, fut d'abord un oppidum romain (belle église du xii^e siècle); *Beaugency*, en aval, était l'une des principales forteresses gardiennes du fleuve. Des barons de Landry, qui en occupaient le château, le lieff passa au roi de France Philippe le Bel, à la comtesse de Blois, aux Dunois, pour revenir enfin à l'apanage d'Orléans (1663). Après Du Guesclin, Jeanne d'Arc en chassa les Anglais; Condé, par qui la place fut prise, pillée et démantelée la ville en 1562; Guise en fit un abri pour Charles IX et sa mère. *Beaugency* a connu toutes les fortunes et toutes les alarmes. La *tour de César*, que la tradition locale prétend héritière d'un *castellum* romain, mesurait, avant l'incendie de 1567 qui la décapita, 35 à 40 mètres de plus; c'était le



CL. NO.

LE MIROIR : CHATEAU DE LA SOURCE DU LOIRET.



CL. NO.

CHATEAU DE CHAMBORD : LES COMBLES



Phot. de M. Fromet.

CHATEAU DE CHAMBORD, A LA RIVE DU COSSON.

sacrifiée aux grandes lignes du monument, elle éclate, dans la partie supérieure, avec une exubérance, une fantaisie inimaginables : les frontons sculptés, les pinacles, les cheminées ornées de médaillons, les tourelles, les lanternons ajourés s'élancent de toutes parts et enlèvent la pièce maîtresse de cette orfèvrerie de pierre, une fusée de huit admirables arcs-boutants qui hissent en l'air deux lanternes à jour couronnées d'une fleur de lis colossale. Il n'y a pas moins de treize grands escaliers pour desservir les innombrables appartements du château. Les bâtiments du sud n'ont qu'un étage : ils se terminaient autrefois en terrasse ouvrant la perspective devant le logis central. On eut le tort, au *xv^e* siècle, de les affubler de toitures que le bon goût voudrait voir disparaître.

Presque tout l'intérêt de *Chambord* est au dehors. Si l'on excepte les appartements de Louis XIV et trois pièces ornées de quelques bahuts et de beaux tableaux, signés Bigaud, Larzillière, Mignard, Lebrun, Van Loo, et, dans une salle du rez-de-chaussée, un beau poêle en faïence laissé par le maréchal de Saxe, il y a peu de choses à voir : rien ou presque rien du temps de François I^{er}, hormis une petite pièce avec voûte à caissons et la fameuse vitre où le roi chevalier aurait buiné dans un moment d'humeur : « Souvent femme varie, bien fol est qui s'y fie, » François I^{er}, de goût nomade et souvent en route, se faisait suivre de ses meubles, de ses tapisseries, de sa vaisselle, dans des fourgons confiés à la garde de valets-tapisseries par là s'explique la pauvreté du mobilier inventorié à Chenonceaux (juillet 1547), peu après la mort de ce prince.

Sous la haute terrasse du château de Blois, la *Loire* coule presque à pied d'œuvre, majestueuse et lente, dans un val qui semble trop grand pour elle, entre des rebords éloignés que couronnent les hautes futaies de la forêt de Bloiset de celle de Russy. On a contraint son cours entre deux épaisses jetées de pierre pour en prévenir les écarts. De bonne foi, les riverains d'Orléans, de Blois, de Tours ont cru museler leur fleuve ; depuis des siècles on travaille aux digues : elles remonteraient à Charlemagne, peut-être même aux Romains.

De 3 à 4 mètres d'abord, elles furent portées, au *xv^e* siècle, jusqu'à 7 mètres de hauteur. A l'abri de ces épais et solides remparts, l'on pouvait dormir. La *Loire* plus d'une fois s'est terriblement vengée de cette contrainte. Emissaire d'une région dont près de la moitié du sol est imperméable, le fleuve, grossi d'apports, torrentiels comme lui, se précipite parfois en déluge, surtout dans la partie supérieure de son bassin, où la pente, plus accentuée, accélère sa course. Au lieu de répandre comme autrefois sur de vastes espaces libres ses eaux limoneuses et d'apaiser ainsi sa fureur, il les précipite, sous la poussée irrésistible d'amont, d'autant plus rapides que son couloir est plus étroit : alors les digues se lézardent, le flot dépasse leur crête en cascades. La crue de 1856 est encore dans toutes les mémoires : soixante-treize brèches ouvertes dans les levées riveraines, les villes cernées, le faubourg de Vienne, assis sur la rive gauche de la *Loire*, en face de Blois, surmontant à peine au-dessus des eaux en furie ; le flot mugissant comme une mer d'amoncelée, roulant ses vagues troubles, de la forêt de Russy au pied de la colline qui porte le château ; la campagne au loin triturée, les champs bouleversés, les arbres déracinés, les maisons ensevelies sous un épais linceul de sable et de boue : tel fut le bilan de cette terrible échappée du fleuve.

Surabondante à tout rompre, pauvre à se perdre en route, telle est la *Loire*. Pour lui assurer un débit régulier favorable à la navigation, il faudrait remanier la vallée tout entière, créer dans les étroits du cours supérieur des barres qui, en atténuant l'excès des crues, suppléeraient à l'indigence des précipitations estivales. On a projeté une soixantaine de barrages : trois sont faits, parmi lesquels ceux de Rochetaillée et du saut de Pinay. Quand viendront les autres ? Pour les digues, on suivrait le plan réalisé par les ingénieurs lombards chargés de réprimer les emportements du Pô. Loin de vouloir maîtriser le fleuve, ils l'ont seulement dirigé par des levées intérieures, de hauteur moyenne au-dessous du niveau des grandes crues. Arrive le flot : il monte, s'étend et se calme dans les terres en contre-bas qui s'étendent jusqu'aux digues maîtresses, extérieures.



CL NO

CHATEAU DE CHAMBORD :
LANTERNE DU GRAND ESCALIER.



Phot. de M. Fromet.

LA LOIRE A TOURS.

Amboise, longtemps rival de Blois, suspend son château à la corniche d'un abrupt rocher : la ville est en aval, ourlée d'une belle promenade, pleine d'œuvres et de souvenirs. Mais le château captive le regard et retient l'attention (4 630 habitants).

La force de cette situation au-dessus du fleuve fixa, dit-on, le choix des Romains : César y aurait bâti un *castellum*. Virent les Francs : Clovis et Alarie, roi des Wisigoths, eurent dans l'île Saint-Jean, qui partage en deux le cours du fleuve, une entrevue fameuse. Des comtes d'Anjou à ceux de Berry, la place revint au domaine royal : Charles VIII y naquit et vécut jusqu'à sa mort, car c'est là qu'il perit d'une façon encore inexplicable. Il achevait de bâtir ce qu'on appelle encore le *Logis du roi*, dont la salle des gardes, divisée en deux nefs par un rang de colonnes, prend jour sur une belle ferronnerie du XV^e siècle. Au sud était le *Logis de la reine*. On accédait directement au logis royal par la tour des Minimes, dont la pente adoucie, sans marches, mais pavée de briques sur champ, adhérentes aux pieds, permettait de monter en litière ou à cheval jusqu'au portique, de plain-pied avec le palais et les jardins. A l'est, la terrasse qui se déploie sur la Loire fut depuis plantée en quinconces : elle aboutit à une porte assez ornée que surmonte le porcelaine de Louis XII, mais assez basse pour qu'une tradition ait voulu voir ici la cause de la mort foudroyante qui emporta Charles VIII. De taille assez haute, le roi se serait heurté le front en pénétrant trop vite dans l'escalier qui descend de là aux fosses du château. Rien de moins prouvé, si l'on se reporte au récit de *Commines*,

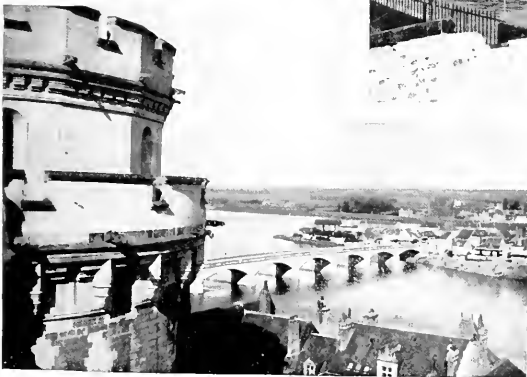
contemporain des événements et hôte ordinaire de la cour. Les fosses où l'on jouait à la paume se trouvaient à l'opposé, dans le fond qui séparait les remparts de la campagne.

Louis XII et François I^{er} complétèrent la construction de Charles VIII. Charles Quint fut reçu au château et François I^{er} y attira *Leonard de Vinci* qui mourut tout près de là, au *Clos Lucé*, 2 mai 1519. En 1560, François II, conduit par Guise, se réfugiait à Amboise pour échapper aux protestants conjurés par le prince de Condé, qui voulaient, après avoir enlevé le roi, se débarrasser de Guise et livrer le gouvernement aux Bourbons. Guise, averti à temps, mit le roi en sûreté dans le château : les conjurés n'en poursuivirent pas moins leur dessein, sous la conduite de *La Renaudie*, gentil-



Phot. de M. P. Jousset.

CHATEAU D'AMBOISE.



Phot. de M. P. Jousset.

LA LOIRE VUE DE LA TERRASSE DU CHATEAU D'AMBOISE.

homme périgourdin qui paraissait être leur chef. Ils cheminaient par groupes, aussi secrètement que possible, vers Amboise. Mais de fortes patrouilles s'attachèrent à leurs pas et les battirent en detail : *La Renaudie* fut tué, Guise, croyant la partie gagnée, fit publier l'amnistie. Mais, le 19 mars suivant, ce qui restait des conjurés ayant tenté l'assaut de la place, il se fit d'eux un terrible massacre. Trois ans plus tard, l'édit d'Amboise accordait aux protestants la liberté du culte.

Devenu prison d'État, le château revint des prisonniers de marque : Louis XV en fit don au duc de *Choiseul* et le domaine fut érigé en duché pairie. Choiseul, reconnaissant de l'accueil qu'il y trouva dans sa disgrâce, fit construire à 2 kilomètres, en forêt d'Amboise, la *Pyramide de Choiseul*, une pyramide à la chinoise, haute de 39 mètres, qui tient encore. Elle fut rachetée par le *Dominique*, passa, en échange de ses droits sur la *Dominie*, au duc de Penthièvre et par lui, plus tard, aux d'Orléans. Napoléon l'a

cet opulent tributaire, la Loire n'est même plus à 30 mètres d'altitude.

Ce fut, en 1879, un émouvant spectacle, lorsque le froid excessif de cet hiver exceptionnel accumula au-dessus de *Saumur*, en travers du fleuve, une banquise polaire, sans cesse accrue par la débâcle supérieure. Le 8 janvier, la glace encombra le cours du fleuve, sur plus de 9 kilomètres de long et une épaisseur de plusieurs mètres : de tous côtés, les glaçons se hérissaient, envahissent les îles, se dressaient en murailles le long des rives. Déjà la levée de la rive droite, du côté de Villebernier, va fléchir sous l'irrésistible poussée des glaçons qui l'escaladent : c'en est fait des campagnes riveraines qu'elle surplombe de 4 à 5 mètres. Par bonheur, une trouée s'étant ouverte à travers les prairies de la rive gauche, le trop-plein gagne le pied des coteaux prochains, par un large courant qui roule en mugissant à travers les oseraies et les jardins.

Mais le froid ayant repris tout à coup, les glaçons, soudés les uns aux autres, ne formèrent bientôt plus qu'une masse immuable. Dès que l'un d'entre eux était arrêté par ceux qui le précédaient, il s'abaissait de l'avant, se soulevait en arrière, plongeait sous l'obstacle. Bientôt tout l'espace vide au-dessous de la glace supérieure se remplissait de fragments, entre lesquels l'eau tourbillonnait, les couvrant de sable et de vase. Puis la foule des nouveaux arrivants, ne trouvant plus de place et voulant cependant passer, poussait comme un bélier toute cette masse agglomérée, la soulevait au milieu, la repoussait sur les bords. Ainsi se formaient, sur les rives, des remparts de blocs coagulés, tandis que le milieu du courant se gonflait, assez haut parfois pour cacher de son dos de glace les hautes collines de la rive opposée. Certaines de ces vagues solidifiées s'élevaient de 5 à 6 mètres au-dessus du niveau de l'eau, 8 à 10 peut-être au-dessus du lit du fleuve. E. SCHRAEDER. Si la débâcle fut survenue tout à coup, les ponts, les maisons de Saumur, tout était balayé sans résistance possible. Un canal fut ouvert en aval, à coups de dynamite, pour trancher dans toute sa longueur l'épaisse banquise. Du lever au coucher du soleil, tout *Saumur* grondait sous les coups de l'artillerie, qui projetait dans les airs des gerbes de neige et de glace. Enfin toute la longueur de l'embâcle fut ouverte : le flot pouvait venir. Il vint avec le dégel, sans excès de pluie, et la glace, peu à peu résolue, s'écoula par le chemin qui lui était ouvert. Si on ne l'avait prévenue, la Loire, suivant le courant adventif qui s'était formé sur sa gauche, allait peut-être changer de lit.

Au-dessous de Saumur, la Loire effleure, à gauche, « une longue côte aux flancs creusés de profondes carrières et chargés de bois,

de vignes, de maisonnettes et de châteaux, la crête couronnée de villages et d'églises, en vue d'un admirable horizon, à *Gennez*, à *Saint-Florent*, à



Phot. de M. Boulanger.

PORT DE NANTES : LA FOSSE.

Champlourcau. Elle est entrecoupée de gais vallons; tous les âges de l'histoire, tous les contrastes d'une nature charmante y unissent leurs monuments et leurs paysages. » (Gélestin Port.)

Les environs de Saumur sont riches en monuments mégalithiques. À 4 kilomètres environ de la Loire, au-dessus du vallon que rafraîchit l'intarissable source du *Boutet*, s'élève l'ancienne abbaye de *Fonterault*, fondée dans les dernières années du XI^e siècle par Robert d'Arbrissel et consacrée en 1119 par le pape Calixte II. C'est maintenant une maison centrale de correction; les Plantagenets y avaient leurs tombeaux avec leurs statues, dont quatre seulement, entre autres celles de Henri II et de Richard Cœur de Lion, ne furent pas brisées par la Révolution.

La rive droite de la Loire, moins accidentée que celle de gauche, égrène sur ses levées ou éparille dans une plaine d'alluvions la suite interminable de ses villages, parmi les champs de froment, de colza, de lin, de chanvre, aux moissons alternantes. Dans la région des sources de l'*Authion*, le terroir de *Bourguil* est d'une incroyable fécondité. Cette longue coulée de l'*Authion* semble on ne peut plus favorable à l'établissement d'un canal pour le drainage des champs et l'assainissement du pays. L'*Authion* coule dans la Loire, un peu en aval des *Ponts-de-Cé*, après avoir rangé de près les coteaux de schiste où s'enfoncent les carrières d'ardoise de *Trélazé*. Cours : environ 100 kilomètres.

Singulière petite ville que les *Ponts-de-Cé*, toute en longueur, sur plus de 3 kilomètres, où se donnent la main sept ponts, jetés sur le canal de l'*Authion*, trois bras de la Loire et le couloir du *Louet*. Là se fit, de temps immémorial, la traversée du fleuve inférieur, grâce aux îles qui, en rompant son cours, offraient des assises naturelles aux passerelles de transit. C'étaient les ponts des *Sau*, d'où l'on a fait *Ponts-de-Cé*. Un château dont il reste le donjon pentagonal gardait le passage. Ce fut à maintes reprises la résidence du roi René : des gendarmes y ont remplacé le duc d'Anjou. Le pont jeté sur le grand bras de la Loire porte la statue du héros angevin *Dumnacus*, d'après une maquette agrandie de David d'Angers. *Dumnacus* aurait été battu dans ces parages, en 51, par une armée romaine. Les Anglais, les calvinistes, la reine Marie de Médicis, les Frondeurs ont bataillé par ici; les Vendéens et les Bleus prirent et reprirent la position.



Phot. de M. Boulanger

LES « ÉPIS » DE LA LOIRE, A LA POSSONNIÈRE.



CH. NO.

NANTES : LA BOURSE, VUE PRISE DE L'ÎLE GORRIETTE.

La *Loire*, au delà de la *Maine*, sous *Angers*, se multiplie à travers un véritable archipel de terres plates, d'îles et d'îlots remplis de fermes, de hameaux, de gros villages ; telle l'île de Richart, l'une des plus charmantes de ces oasis insulaires ; Louis XI y vint quelquefois, « il y a peu de grandes îles isolées ; elles sont toujours groupées, séparées par de petits chenaux bordés de saules. Toutes ces îles sont des merveilles de culture ; le sol y est entièrement renoué à la houe et à la bêche ; il est rare de voir un cheval et une charrue. Toutes semblent des bouquets de verdure surgissant des flots. Rien de gracieux comme ces archipels, par une belle matinée de mai. » — Ardoùin DEMAZER.

Petite ville, peuplée presque exclusivement de marins, *Montreuil*, à l'issue du labyrinthe, est réellement la tête de la navigation sur la Loire. De là les rives du fleuve changent de nature et d'aspect : aux collines calcaires succède le relief des roches primaires qui lient, à peu de profondeur, le massif de Vendée à celui de Bretagne. Le *Loir*, qui contribue à gauche vient lui-même de la région granitique et s'y fonde du massif vendéen. *La grande*, peu éloigné de son embouchure, marque en réalité la fin du sol angevin, bien que le département de Maine-et-Loire s'allonge encore sur la rive gauche, jusqu'en aval d'*Ancenis*, avant-poste de Nantes, sur la rive droite.

Ancenis est une ville très ancienne ; une voie romaine y con-

duisait, dont on retrouve les traces sur le chemin de Mésanger. Le château, aujourd'hui ruiné, aurait été bâti à la fin du *x^e* siècle. Claude de Rieux l'augmenta vers 1530. Successivement au pouvoir de Henri II, roi d'Angleterre, de saint Louis en 1230, de Louis XI en 1472, ses fortifications furent démolies en 1588 par La Trémoille. Un collège occupe l'ancien couvent des Cordeliers, une caserne celui des Ursulines ; l'église Saint-Pierre est du *xiv^e* siècle. Sur la place des Halles, un élégant petit édifice sert d'hôtel de ville ; de là on descend à la Loire que traverse un magnifique pont suspendu de 500 mètres. Sur le quai s'élève la statue du porte *Jouhaud du Bellay*, dont les joies vers ont illustré le frais vallon de *Liré*, à 2 kilomètres 1/2 du fleuve.

La *Loire*, après avoir rallié sur sa gauche l'*Ère* sinueuse, dévalée à travers les schistes, prend le *Harre* à Oudon et se déploie dans un magnifique paysage d'îles et de coteaux boisés, couronnés de villages et de châteaux. Le confluent de la *Dilatte*, près de la Varenne, marque le début de son cours inférieur.

DE NANTES A L'OcéAN

Avec un fleuve de meilleure tenue, surtout moins chargé d'alluvions encombrantes, entouré de voies ferrées vers tous les points de l'horizon, ouvert au nord par la coulée de l'*Ère*, au sud par la *Sèvre Nantaise*, Nantes devait compter parmi les premiers ports du monde. Mais la *Loire* a entassé devant ses quais un archipel qui, en divisant ses eaux outre mesure, en affaiblit la portée. Trois grandes îles se succèdent ainsi, d'une rive à l'autre : l'île *Foy*, qui enveloppe de deux bras le canal *Saint-Eloi* ; la *Gorriette*, que longe au sud le bras de la *Madeleine* ; l'île à quadruple front, prairie au Duc, prairie d'Amont, près du Bois-Joli, l'île Sainte-Anne, que le bras de *Pirral* sépare de la rive gauche. En aval de la petite île *Levrière*, sentinelle projetée de l'archipel, le fleuve reprend possession de lui-même et contracte ses eaux en un seul lit.

Mais commence la *Loire maritime*. Son débit s'accroît rapidement : 280 mètres cubes à Nantes, en morte eau, 350 mètres cubes par vives eaux ; 5500 mètres cubes et 12500 mètres cubes à Saint-Nazaire, dans les mêmes circonstances. En moins de trois heures, la marée franchit les 60 kilomètres



Photo. L. M. P. F. 1900.

ROCHER-MAURICE.

qui séparent ces deux villes, soit une vitesse de 5 mètres à la seconde. A *Saint-Nazaire*, les plus basses marées atteignent 4^m,10; à *Nantes*, 4^m,35 en vives eaux, 3^m,30 en moyenne, près de 6 mètres, par les grands soulèvements d'équinoxe; 6^m,10 à *Saint-Nazaire*.

L'expansion de la *Loire maritime* se manifeste en trois étapes de caractère différent : 1^o de *Nantes* à la *Martinière*, où le débit du fleuve prévaut sur le flux; 2^o de la *Martinière* à *Paimbœuf*, section intermédiaire où s'équilibre l'effort des deux poussées contraires : pendant les crues, au profit du fleuve; en forte marée, à l'avantage du flot, d'où provient une variation incessante des courants et des fonds; 3^o de *Paimbœuf* à *Saint-Nazaire*, section surtout maritime, où, à l'exception des grandes crues, les eaux d'amont n'exercent plus qu'une action assez faible sur la tenue du fleuve.

Au dévalé de *Nantes*, la *Loire*, dans sa *première étape*, contenue par des digues solides, dont l'écartement varie de 200 à 300 mètres, coule entre deux lignes de cotéaux assez peu éloignées l'une de l'autre, où, sur les flancs du bras principal, s'étendent de faux bras englobés partiellement dans la vase. Il règne sur cette partie du fleuve une circulation active. En aval de *Chantenay*, *Haute-Indre*, *Basse-Indre* et *Indret*, trois portions d'une grande cité industrielle, sont presque des faubourgs de *Nantes*; *Basse-Indre*, vaste atelier métallurgique de fer et d'acier; *Île d'Indret*, qui fabrique des appareils moteurs pour la marine, *Couéron*, sur un promontoire de droite, a perdu de son importance maritime : un canal remontait de ce point jusqu'à *Port-Lanuy*, aujourd'hui isolé à 600 mètres du bord par les atterrissements (fonderies de cuivre, de plomb, verreries). A la rive opposée, le *Pellerin* offre sa gracieuse escale au va-et-vient des navires, entre *Nantes* et *Saint-Nazaire*.

A la *Martinière*, le fleuve entre dans la seconde partie de son cours maritime, la plus instable, la plus encombrée et, pour cette double cause, la moins favorable à la navigation. La vallée s'élargit, la *Loire* divague dans un lit de 300 à 2500 mètres, d'où émergent des îles nombreuses : île Neuve, Lavau, la Maréchale, le petit Carnet, celle-ci liée à Belle-Isle par un barrage artificiel. On a dû, en dehors du fleuve, assurer un passage à la navigation par le canal de la *Loire maritime*, ouvert à l'exploitation depuis le 1^{er} septembre 1892. Il s'amorce au fleuve à la *Martinière*, par une écluse; de grands travaux lui ont frayé la route à travers les vases inconsistantes et surtout à la rencontre de l'*Achenau*, déversoir du lac de *Grandlieu*. L'île du petit Carnet, où s'achève le canal, étire son étroite langue de terre sur plus de 5 kilomètres, jusqu'en vue de *Paimbœuf*.

Cette ville ouvre la 3^e section de la *Loire maritime*; les îles d'amont font place à des bancs et des bas-fonds entre lesquels



CHAUMIÈRE DE
LA GRANDE BRIÈRE.



Phot. de M. Boulanger.

TRONCS DE LIGNITE TROUVÉS DANS LA TOURBE.

port de *Nantes* : l'envasement croissant de la *Loire* ne permettant pas aux grands voiliers venus d'Amérique ou du Levant de remonter jusqu'au quai de la fosse, ils déchargeaient, à *Paimbœuf*, leur cargaison et attendaient le fret de retour. La continuité de ces opérations, à une époque où les vaisseaux nantais sillonnaient les mers du monde, donna au port de *Paimbœuf* une grande animation. Mais cette fortune fut aussi courte que brillante. Les anciens chantiers où, jusqu'en 1860, l'on construisait des trois-mâts, ont perdu leur activité.

Un bac à vapeur unit *Paimbœuf* à Donges, sur l'autre rive, éloignée presque de 3 kilomètres. Des terres basses, drainées autant que possible par un réseau de canaux, s'étendent aux environs, vers le nord, jusqu'au rebord peu élevé du *Sillon de Bretagne*, qui porte Savenay. Ce vaste *palus*, ancien domaine de la *Loire*, reçoit encore ses eaux chaque hiver, au moindre gonflement du fleuve. De *Donges* et de *Montoir*, îlots émergés autrefois d'un ancien fond de mer, l'im-

mensité tourbeuse de la *Grande Brière* couvre jusqu'à *Saint-Nazaire* et *Saint-Lyphar* une superficie de 15 000 hectares. La *Loire* s'y perdait, mêlant ses eaux à celles de l'Océan, qu'elle atteignait par le chenal ouvert entre le continent et la presqu'île, autrefois île de *Guérande*, jetée par le travers de l'estuaire.

La *Grande Brière*, opposée directement au cours de la *Loire* et protégée du large par le coude de *Saint-Nazaire*, offrait un réservoir à souhai pour l'accumulation des vases et des débris charriés par le fleuve. Des localités, perdues aujourd'hui à l'intérieur des terres : Montoir, Méans, Trignac, Penhouët, furent autrefois des îles; plusieurs sont ainsi désignées dans les actes anciens. *Benoît*, à 6 kilomètres de Pontchâteau, est l'ancienne *Vindana* insulaire d'un poëte (1123) une charte de Louis



Phot. de M. Fodere.

AU POUILLICEN : DÉPART D'UN BRICK-GOLIETIE.

le Gros : *Vindunum insulam* Brivate fluvius... Grégoire de Tours dit que les pirates normands s'étaient établis sur le territoire d'Her et autres rivières de la Loire; c'est de là qu'ils partaient en expédition, là qu'ils partageaient leur butin.

Tous les intervalles ont été comblés depuis, par la double action du fleuve et de la mer, qui ramène les sédiments à la côte. On retrouve dans la turbie de Montoir des plantes marines, et, d'autre part, de nombreux végétaux et des arbres entiers arrachés aux étangs voisins. Sous l'épaisse couche tourbeuse, une épée de bronze fut exhumée, commune de Crossac, à 2 mètres; une autre dans les marais de Donges, à 10 pieds de profondeur.

Le colmatage de la **Grande Brière** serait postérieur à la conquête de César. D'autre part, les silex mêlés à des troncs d'arbres ensevelis attestent que, bien avant son immersion, une forêt occupait ce bas-fond, dans lequel les hommes de la pierre polie chassaient le bœuf et l'aurochs. L'invasion de la mer aurait été provoquée par un affaissement du sol : Saint-Nazaire, Saint-Lyphard, Crossac, Pont-château furent des ports sur la rive d'un grand lac intérieur. La *Grande Brière*, à la fois golfe marin et fluvial, communiquait avec la Loire par deux larges ouvertures, l'une de 8 kilomètres entre Saint-Nazaire et Donges, l'autre de 3 kilomètres entre Donges et Lavalur; avec la mer, par un défilé direct dont Saint-Lyphard paraît marquer encore aujourd'hui l'entrée. Le territoire de *Guéden*, doublement isolé par la mer au nord, et au sud par les bas-fonds transformés en marais salants, formait une grande île *Insula Arca*, comme *Saillé*, *Batz*, le *Croisic*.

L'ancien lac de la *Grande Brière* s'est écoulé par le *Brirot*. De Saint-Lyphard, bien que ce point ne soit élevé que de 10 mètres au-dessus de la mer, on enveloppe d'un regard l'immense plaine de marais, de prairies, de landes ou de terres cultivables qu'est la *Grande Brière*. Durant l'hiver, quand la *Loire* s'étend au large, chaque terre devient une île et il en porte le nom. Les maisons s'approchent du bord, près du canal où sont amarrés les *blains*, bateaux plats faits pour la navigation des bas-fonds. Chacun, comme à Venise, possède sa barque et un petit enclos où poussent des cébendes, des pommes de terre et des choux de haute taille. Pendant l'été, la lazune se vide par ses nombreux étiers; sur le sol entre coupé de roseaux, couvert d'un maigre tapis gazonné, les mou-

tons broutent une herbe salée qui rend leur chair savoureuse. C'est aussi le moment de récolter la tourbe. Elle se recueille à une époque déterminée, environ huit jours par an.

Alors la plaine, ordinairement silencieuse et déserte, s'éveille : les chaumières sont vides; partout les travailleurs creusent la terre noireâtre, la découpent en mottes déposées au bord des canaux, en attendant qu'on les transporte sur les *blains*, jusqu'à Nantes ou Saint-Nazaire. De-ci, de-là, pointe quelque arbre noirci, chêne ou bouleau, racine au sud-ouest, tige au nord-est, long parfois de 10 mètres et couché sur un lit de feuilles carbonisées. On fouille le marais autour, puis, l'arbre dégagé, des chevaux et des bœufs attelés de grosses cordes le tirent dehors. Ce bois est noir, très mou lors de sa venue au jour, mais acquiert en peu de temps une grande dureté. On en fait des clôtures, du bois à brûler ou des meubles. L'exploitation des arbres fossiles n'est permise que deux jours par an.

Saint-Nazaire a détrôné Paimbœuf. C'était, il y a un siècle, une simple station de pilotes et un village de pêcheurs; son modeste havre est devenu le grand port des

transatlantiques; ces mastodontes de la mer, qui ne peuvent gagner Paimbœuf, Nantes encore moins, s'arrêtent à l'entrée de la Loire. Non que *Saint-Nazaire* fût ignoré des anciens : les Romains et, avant eux, les Celtes y eurent des établissements, témoins les armes, monnaies et objets divers qu'on a retirés du sol, et surtout ce grand dolmen, table massive, longue de 3^m,26, large de 1^m,64, hissée sur deux supports de 2 mètres, qui orne maintenant une place de la ville. Napoléon I^{er}, en 1808, donna l'ordre d'établir les devis pour y creuser un bassin à flot, bâtir des chantiers de construction; les événements empêchèrent ce projet d'aboutir. Repris en 1842 par la Chambre de commerce de Nantes, il fut approuvé par le gouvernement de Louis-Philippe. Protégée par un mole de 180 mètres, la petite rade où s'ouvre le chenal du premier bassin est assez sûre et assez profonde pour que les plus gros navires puissent s'y tenir en tout temps. Ce premier bassin fut livré à la navigation en 1856. L'un second, d'une profondeur moyenne de 8 mètres, a été créé à la suite de l'autre 1862-1881 et dans l'anse naturelle, depuis complètement envasée, où débouchait l'ancien cours du *Brirot*; c'est là, vraisemblablement, que se trouvait le *Brievates portus* de Ptolémée.

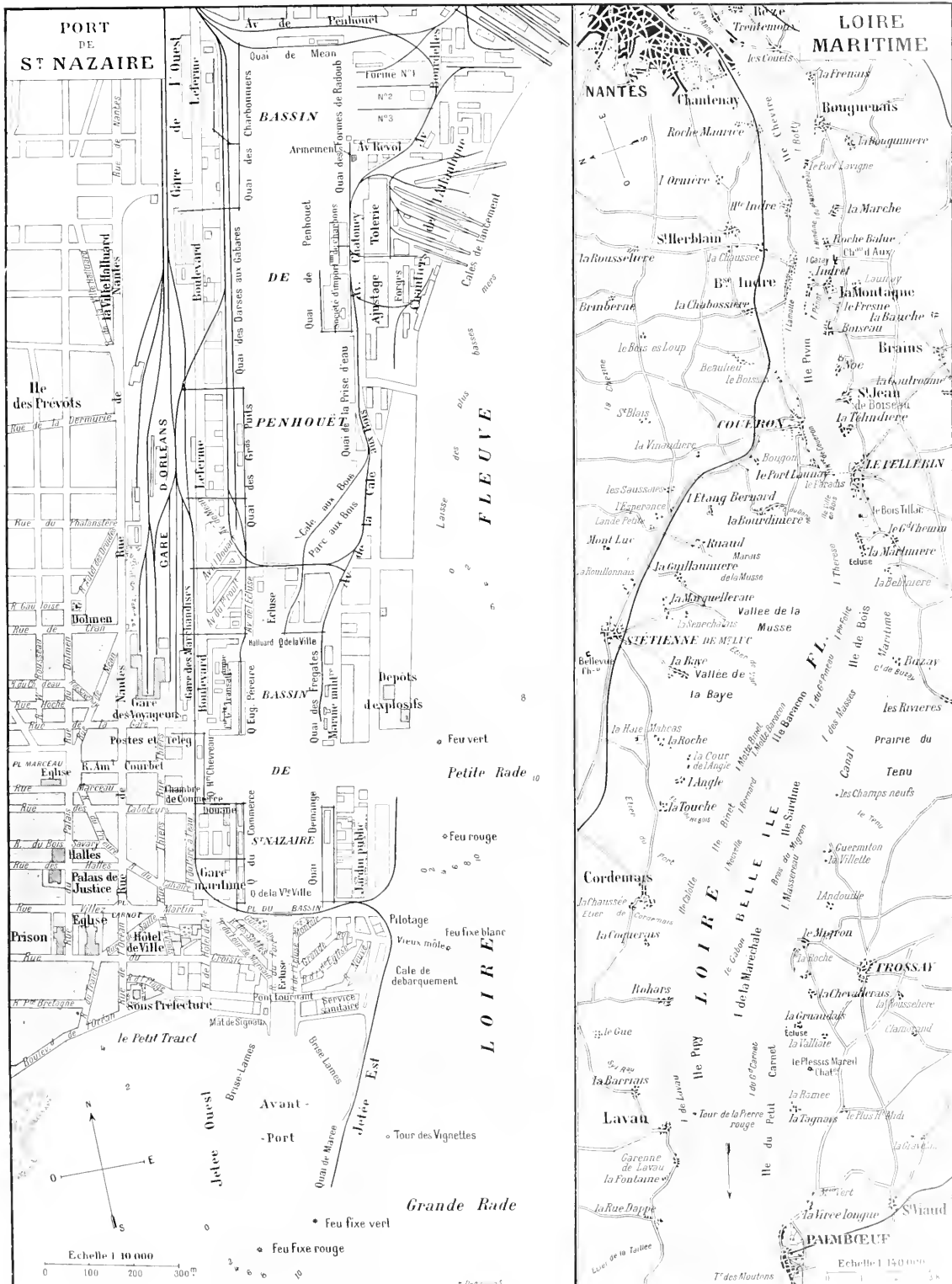
L'ensemble des deux bassins couvre une superficie de 33 hectares, dont 22,50 pour celui de *Penhouët*, affecté spécialement à la marine moderne. Une nouvelle entrée permet aux navires calant 9^m,50 de pénétrer à toutes marées dans les bassins, dont le plan d'eau a été relevé. Des formes de radoub, des installations parfaitement ordonnées, 4 kilomètres de quais munis de rails et des engins les plus perfectionnés font de *Saint-Nazaire* l'un des ports les mieux préparés pour un large et brillant avenir. On a même prévu le creusement possible, dans le Grand Tricot, d'un bassin à multiples darses communiquant avec l'ancien port. Le tonnage de Saint-Nazaire, à peu près nul il y a un demi-siècle, ne peut que s'accroître avec le grand mouvement créé par l'industrie des navires, ateliers et chantiers de la Loire, chantiers de l'Atlantique, aciéries, hauts fourneaux et forges de Trignac. 41 630 habitants.



Phot. de M. Fodère.
BATZ : ÉGLISE DU « MURIER ».



Phot. de M. Fodère.



AU LARGE DE LA LOIRE

Entre *Saint-Nazaire* et la pointe opposée de *Mindin*, la *Loire*, réduite à 2 kilomètres de large, se développe en un estuaire qui mesure, plus bas, 10 kilomètres, de la pointe de *Chemoulin*, cap méridional de la péninsule de Guérande, à la pointe *Saint-Gildas*, promontoire occidental du pays de Retz. Il y a un contraste piquant entre la nouvelle ville de *Saint-Nazaire*, crée d'un jet comme son port, et l'ancien village de pêcheurs avec son vénérable dolmen. Une belle promenade, le boulevard de l'Océan, conduit au Jardin public et à la plage. Alors, la côte se relève : la pointe de *Chemoulin* marque l'entrée de la Loire ; *Sainte-Marguerite* se montre dans un bois de pins aux arbres rabougris, bordés par les rafales ; *Bornet* étale sa jolie plage de sable fin ; la *Baule* égrené ses 3 kilomètres de pinède, sur le fond de laquelle se détachent les chalets roses, verts et jaunes, à fleur de grève.

Une agréable promenade, de jolies villas, une baie tranquille qu'abrite le cap de *Ponchâteau* et l'impressionnant spectacle des falaises de la grande côte, mêlent, au *Pouliguen*, les douceurs d'une tranquille villégiature aux rudes et salutaires émotions de la pleine mer. Le

Pouliguen n'est qu'un port d'échouage ; autrefois le bourg dépendait de Batz. Longtemps séparée de la terre ferme, l'île de *Batz* conserva une population originale : la taille moyenne de l'homme y est élevée. Tout indique l'adoption d'un élément étranger aux traits caractéristiques des premiers habitants, et il n'y a rien là qui doive surprendre, l'île, par sa situation à l'embouchure de la Loire, ayant dû plus d'une fois être envahie par les pirates, saxons ou autres. La plage de *Batz* sert en même temps de port : une jetée la protège ; mais le sable en est un peu gros, la pente assez forte et la mer quelquefois mauvaise. L'église de *Batz* (xv^e siècle) et la chapelle ruinée de Notre-Dame du Mûrier méritent d'être vus.

D'anciennes fortifications, qu'un mur crénelé rappelle encore, étendaient jusqu'aux environs de Batz les défenses du Croisic. Assis sur une pointe granitique qui marque l'extrême saillie de l'estuaire de la Loire, le *Croisic* (petite grève) eut de bonne heure grande importance : son port, au x^v siècle, recevait du Nord le bois, le fer, l'étain, le charbon, la rogne et armait pour Terre-Neuve ; ses navires exportaient le blé, le vin, surtout le sel, grande industrie de l'arrière-pays. Les pignons de ses vieux hôtels rappellent cette prospérité. Ses bourgeois nommèrent le commandant du château et de la forteresse : la cité administrait ses affaires elle-même ; ses marins étaient exempts de la taille. Ces vieilles franchises tombèrent l'une après l'autre : la pêche et le commerce du sel restèrent les seules ressources du *Croisic*. Avec la décroissance de l'industrie salicole, le maraisme vint. De gros travaux ont pourtant amélioré le port (2500 habitants).

De la butte artificielle du Mont-Espirit, ou mieux *Lest-Pris*, la vue embrasse, jusqu'à l'horizon de Guérande, l'immense cuvette d'alluvions où miroitent à l'infini les lacs minuscules des *marais salants*. Un bras de mer séparait le Croisic de la côte guérandaise : son comblement par les apports de la Loire est récent. Du *Pouliguen*, l'eau de mer y pénètre, aux grandes marées, par les *étiers* (canaux) disposés pour la recevoir et la



Phot. de M. Bodier.

UN MULON DE SEL AU MARAIS SALANT.

COIFFE
DES FEMMES DE SALLÉ.

Phot. de M. Bodier.

ANCIEN COSTUME DU PAULIÈRE
DE LA PRESQU'ÎLE GUÉRANDAISE.

conduire aux compartiments successifs, *vasières*, *gobiers*, *adernes* et *aillets*, où le sel se dépose par évaporation. Muni d'un long râteau ou rable, les sauniers recueillent le sel cristallisé, le long des petites levées de vase qui séparent les *aillets*, puis l'en tassent en mulons sur le *trémel*, plate-forme aménagée entre la vasière et la salme proprement dite. Ces mulons blancs tranchent au loin sur la grisaille du sol, entre les milliers de petits miroirs qui scintillent au soleil. Avant l'hiver, et pour défendre le sel contre la pluie, les mulons sont enveloppés d'une argile sur laquelle pousse bientôt un manteau de gazon préservateur.

A *Batz*, comme à *Sallé* les familles de paulièrres vivaient du sel, parcourant le pays à



Phot. de M. Bodier.

REMPARTS DE GUÉRANDE.

A peine formé, à 1375 mètres d'altitude, *Ferme-de-Loire*, le fleuve est déjà descendu de 375 mètres, à moins de 3 kilomètres de son origine; il n'est plus qu'à 900 mètres, au pied du lac d'Issarlès; à 600 mètres, lorsqu'il pénètre dans le bassin du Puy-en-Velay; à 400 mètres, dans les gorges de Saint-Victor; à 300 mètres, au saut de Pinay; 150 mètres, en face de Sancerre; 100 mètres, en amont

en œuvre. Les dragages d'abord, par lesquels on a maintenu certaine profondeur en aval de Nantes. Mais ce serait là une entreprise gigantesque, un travail sans trêve, si l'on voulait appliquer cette mesure au cours entier du fleuve, car les sables arrivent toujours. Déjà, d'ailleurs, les dragages ne suffisent plus à la libre pratique de la *Basse-Loire*. Si le Canal de 19 kilomètres, ouvert en marge du



Phot. de M. Bodere

LA « PIERRE PERCÉE », A QUATRE MILLES AU LARGE DE LA CÔTE.

d'Orléans, et il lui reste la moitié de sa course à fournir. Quoi d'étonnant à ce que, ayant descendu si vite, la *Loire* s'endorme et divague sur une pente désormais à peine sensible, jusqu'à son embouchure? Aussi les débris arrachés aux montagnes dans son cours supérieur, par le courant torrentiel, s'étalent-ils à l'aise; dans ces eaux paresseuses ils se décantent, s'allongent, entravent les passes navigables, offrent le long des rives une assise à la végétation, refoulent le bord du fleuve et éparpillent son onde. On ne peut évaluer à moins de 2 millions de mètres cubes les matériaux entraînés ainsi chaque année.

Quand elle cesse de dormir, la *Loire* devient terrible. En détruisant les retenues forestières, qui à l'origine brisaient son élan par la dispersion des eaux, la *déauidation* des montagnes du cours supérieur a contribué, plus que toute autre cause, à son déchaînement torrentiel. D'un bassin à l'autre, des défilés exaspèrent encore le flot et, quand il débouche sur la plaine, chargé de matériaux de destruction qu'il pousse au renversement des obstacles jetés sur sa route, il devient irrésistible. Si les crues de l'*Allier* correspondaient à celles de la *Loire*, le désastre serait incalculable: aucune force humaine n'arrêterait cette avalanche d'eau.

Par bonheur et pour des raisons spéciales, l'*Allier* ne s'élève pas en même temps que sa grande voisine. De même pour le Cher, l'Indre, la Vienne, émissaires, comme la *Loire*, du sol imperméable du Massif Central; leurs crues ne montent jamais au maximum en même temps que celles du fleuve. Au-dessous d'Angers, où coule la *Mayenne* chargée des eaux de la Mayenne, de la Sarthe et du Loir, le fleuve ne roule guère plus de 6000 mètres cubes, moins que le débit extrême des grandes crues à Nevers. Par contre, la sécheresse venue avec la canicule, le débit de la *Loire* peut tomber à 24 mètres cubes par seconde et moins encore, par suite des pertes souterraines devant Orléans.

Navigabilité. — Avec une pareille incertitude de débit, comment obtenir un mouillage régulier pour la navigation? Bien des moyens ont été proposés et mis

en œuvre. Les dragages d'abord, par lesquels on a maintenu certaine profondeur en aval de Nantes. Mais ce serait là une entreprise gigantesque, un travail sans trêve, si l'on voulait appliquer cette mesure au cours entier du fleuve, car les sables arrivent toujours. Déjà, d'ailleurs, les dragages ne suffisent plus à la libre pratique de la *Basse-Loire*. Si le Canal de 19 kilomètres, ouvert en marge du

fleuve, entre Paimboeuf et la Martinière, a sauvé le port de Nantes de la ruine, il ne saurait suffire aux exigences croissantes de la navigation. Ses dimensions fixes, ses écluses sont un perpétuel sujet d'ennui pour les gros navires modernes. Il faut deux marées pour le franchir; une seule suffirait par le fleuve, pour le même trajet.

Aussi a-t-on résolu d'aménager la *Basse-Loire* en conduisant ses eaux à travers le dédale des îles et des terres mobiles, par deux digues submersibles, analogues à celles qui ont si bien réussi, de Nantes à la Martinière, en complément du Canal maritime. Plus de dragages insuffisants et coûteux: on ira droit entre les digues, de Nantes à Lavan, et les alluvions rejetées de part et d'autre du nouveau chenal 10 millions de mètres cubes pour le moins formeront, sur ses rives, des atterrissements fertiles.

Mais les digues submersibles de la Basse-Loire n'imposent au cours du fleuve qu'une direction et non pas une contrainte rigide comme

ces levées latérales qui, depuis plus de mille ans, n'ont pu prévenir, en amont, et même ont déclenché bien des malheurs, en poussant à l'extrême la violence des crues. Au moins devrait-on, puisque la est la cause première du mal, relever le bassin de la *Loire supérieure* et rendre aux montagnes leur manteau protecteur, filtre naturel des eaux. Mais, avant que soit crée l'humus nécessaire à l'enracinement des arbres, quel long et pénible effort! Des barrages multiples, en attendant, sur la route du fleuve, dans les passes les plus étroites, lui imposeraient des étapes de repos; il se déchargerait ainsi, par décantation, des avalanches de matériaux qui aggravent sa puissance destructive. Ce beau projet, à peine ébauché, attend qu'on l'achève: il n'est possible d'ailleurs et profitable que dans le cours supérieur du fleuve.

Il a semblé que la *Loire moyenne*, convenablement aménagée, pourrait creuser son chenal elle-même et le maintenir. Pour créer cette force de débâlement, un officier d'artillerie, Angevin d'origine, M. Audouin, a imaginé des bacs obliques, à vannes suspendues, qui, plantés sur les seuils, accélèrent le courant fluvial en le resserrant dans un



Phot. de M. F. O.

ADRIEN DU MARIN.







Phot. de M. Gendraud.

PONTGIBAUD SUR LA SIOULE ET LA CHAÎNE DES PUYs.

DÉPARTEMENTS

DU HAUT MASSIF CENTRAL ET DU VERSANT DE LA LOIRE

Puy-de-Dôme.

UN CHAPITEAU
DE NOTRE-DAME DU PORT.

Superficie : 801 613 hectares, d'après le Service géographique de l'armée, 795 051 hectares d'après le Cadastre. Population : 490 560 hab. 1921. Chef-lieu : **Clermont-Ferrand**. Sous-préfectures : **Riom, Thiers, Ambert, Issoire**. — 50 cantons, 472 communes; 13^e corps d'armée. Cour d'appel de Riom. Académie de CLERMONT; école préparatoire de médecine et de pharmacie. Evêché de CLERMONT (suffragant de Bourges).

La physionomie particulière du *Puy-de-Dôme* se dégage clairement de

l'étude du *Massif Central*. Au centre, une grande plaine, que sillonne l'allier du sud au nord, s'enfonce entre les terrasses de la plate-forme cristalline sur laquelle se sont édifiées; à l'ouest, le groupe volcanique des Monts Dore et la chaîne des Puy; à l'est, les monts du Forez. Tous les monts Dore et Dôme appartiennent au département; il possède au *Puy de Sancy* (1 886 mètres) le sommet le plus élevé de la France centrale, et avec le *Puy de Dôme* (1 463 mètres), l'un des plus importants par son isolement au-dessus de la plaine.

L'**Auvergne**, cœur du Massif Central, a formé deux départements : le *Cantal*, correspondant aux parties les plus élevées du pays; le *Puy-de-Dôme*, à la région inférieure. Mais ce n'est pas là tout le Massif. D'autres provinces, héritières d'autres peuplades, s'y rattachaient : le Forez, dont on a fait le département de la *Loire*; le Velay, pour la *Haute-Loire*. Le Languedoc s'y adossait avec l'*Hérault*, le Rouergue par l'*Aveyron*, le Quercy par le *Lot*, le Périgord par la *Dordogne*, le Limousin avec la *Corrèze* et la *Haute-Vienne*, la Marche par la *Creuse*, le Berry par l'*Indre* et le *Cher*, le Bourbonnais avec *Moulins*, au débouché du Massif sur la

conée de la Loire et la France centrale. Parmi tant de populations diverses, les *Arvernes*, moins accessibles dans leurs citadelles de montagnes, se préservèrent longtemps de l'invasion d'éléments étrangers : en eux vivait la vieille race *brachycephale* (à tête ronde) qui occupait le Massif, à l'aurore de l'histoire. Ce groupement Arverne fut l'un des plus puissants de la Gaule celtique : le sanctuaire de la nation s'élevait au sommet du Puy de Dôme. Il se trouva même que les Arvernes eurent pour clients, alliés ou tributaires, les groupes répandus entre l'Océan, les Pyrénées et les Alpes, et ce fut pour leur malheur. Les *Allobroges*, leurs alliés, avaient une querelle avec les *Eduens*, qui occupaient les seuils de la Saône : ceux-ci en appelèrent à Rome; les *Allobroges*, aux Arvernes. Mais les *Romains* accoururent les premiers, battirent séparément les *Allobroges*, puis les Arvernes commandés par leur roi Bituit, et s'établirent au sud de la Gaule par la fondation de la *Province* 121 avant J.-C.

Un Arverne, *Vercingétorix*, sut faire l'union des Gaulois contre l'ennemi commun : si l'on eût fidèlement exécuté le plan qu'il avait conçu, la fortune des Romains subissait en Gaule un échec irrémédiable. César, battu sous les murs de *Gergovie* (62), dut battre en retraite, mais les Gaulois, dans leur impatience de vaincre, l'ayant imprudemment attaqué au passage de la Saône, furent mis en déroute. *Vercingétorix*, enfermé dans *Alise*, dut se rendre et, après avoir longuement attendu le triomphe de son vainqueur, paya de sa vie le crime d'avoir voulu sauver l'indépendance de son pays.

Les Romains finirent peu pour l'Arvernie : *Nemetum* (Clermont) devint le centre administratif du pays; mais les vaincus furent traités avec ménagement : ils conservèrent leur Sénat, leur culte; un temple magnifique, des le temps des Antonins, enveloppa le sanctuaire de la divinité gauloise honorée sur le sommet du Puy de Dôme.

Le christianisme fut prêché aux *Arvernes* par saint *Austremoine*, au III^e siècle.

Les grandes invasions déferlèrent autour du Massif : plusieurs y pénétrèrent : les *Wisigoths* l'asservirent et, après eux, les *Francs* de Thierri, roi d'Austrasie, fils aîné de Clovis, le devastèrent. Le plus grand des rois francs de race mérovingienne, *Dagobert*, ayant fait de l'*Aquitaine* un royaume pour son frère Garibert, y comprit l'*Auvergne*. Celle-ci retrouvait ainsi dans la constitution d'un État particulier le souvenir de son ancienne indépendance : elle resta fidèle aux princes d'Aquitaine, mais le paya chèrement. Pépin le Bref, à la poursuite du duc *Waïfre* d'Aquitaine, brûla Clermont et ravagea le pays; puis ce furent les *Normands* de la Loire; la féodalité qui, après Charlemagne, mit à profit la faiblesse du pouvoir central pour s'attribuer en toute propriété les terres et les titres qu'elle tenait jusque-là par délégation. Clermont devint au X^e siècle, comme au temps de l'indépendance gauloise, le centre de ralliement de la Chrétienté menacée par l'Islam; le pape Urbain II y fit décider par acclamation la première croisade (1095).

Vers le XI^e siècle, l'**Auvergne** comprenait quatre territoires principaux : le *Comté d'Auvergne*, capitale Vie-le-Comte; le *Dauphiné d'Auvergne*, capitale Vodable, plus tard Issoire; le *Comté de Clermont*, propriété des évêques, depuis Charlemagne; la *Terre*, plus tard *Duché d'Auvergne*, capi-



CLERMONT : PORTE ANCIENNE.
(Rue des Grands-Jours.)

place de Jaude : là se trouvent les grands cafés, les hôtels, le Théâtre et, tout près, la Préfecture ; en face de la statue de *Vercingétorix*, mais à l'autre extrémité de la place, celle de *Desaix*, encore un fils de l'Auvergne. La charmante *fontaine d'Amboise*, élevée au commencement du XVI^e siècle, déplacée depuis ; le *Musée*, avec sa collection d'objets préhistoriques et ses anciens costumes d'Auvergne ; le *Jardin* et le *Musée Lecoq* (minéraux et roches) présentent un vif intérêt.

Les incrustations de *Saint-Alyre* sont l'une des choses originales de Clermont. Par une cassure du plateau qui porte la ville, une vingtaine de sources

porte la chaîne des Puy, inclinée au-dessus de la Limagne, entre la vie exubérante de la plaine et la grandiose solitude du Puy de Dôme et du Puy de Pariou, qui commandent l'occident ; protégée du nord par les côtes de Chanturgue, du sud par les hauteurs de Montrignon et le plateau de Gerzovie ; dans un cadre de vignobles, de prairies et de bois d'où émergent, comme une haute mâture, les flèches aiguës de la cathédrale, on ne pouvait imaginer pour une ville décor plus riant et plus somptueux à la fois.

Riom 10 440 habitants. Ancienne capitale de l'Auvergne, chef-lieu de généralité, siège de nombreuses juridictions : prévôté, bureau d'élection, hôtel des monnaies, maîtrise des eaux et forêts, grenier à



MAISON DE LUCRECE, A MONTFERRAND.

ces minérales se sont fait jour : on utilise leur acide carbonique pour fabriquer d'excellentes limonades ou une eau de Seltz très pure. D'autres sources servent aux incrustations par le dépôt de leur carbonate de chaux sur divers objets : fruits, nids d'oiseaux, dépouilles d'animaux, mannequins de personnages, vieilles, fileuses, etc. Toutes ces eaux sont gazeuses, chlorohydrocarbonatées, ferrugineuses : par sa richesse en bicarbonate de soude, la source *Grassion* rappelle les eaux de Vichy.

Annexe de Clermont (à 3 kilomètres), la ville de *Montferrand*, ancienne résidence des dauphins d'Auvergne, aujourd'hui citée de quelques milliers d'âmes, est réunie administrativement à sa voisine. Une exquisite chapelle de l'ancien château totalement disparu, des maisons appartenant à tous les siècles, celles de l'*Éléphant*, de l'*Apothéose*, d'*Adam et d'Eve*... font, à Montferrand, le régal des archéologues.

« La position de Clermont, disait Chateaubriand, est l'une des plus belles du monde. » Bâtie à 107 mètres d'altitude sur la plate-forme granitique qui



Phot. de M. Gendrand

LA FONTAINE D'AMBOISE, A CLERMONT-FERRAND.

sel, etc., *Riom* a perdu, au profit de Clermont, la primauté politique et administrative. Elle est restée la capitale judiciaire de l'Auvergne : sa Cour d'appel est un legs du passé, qu'elle conserve avec un soin jaloux. N'est-ce pas, en effet, par l'établissement d'un *bailli*, officier de la justice du roi, que Philippe Auguste mit pied en terre d'Auvergne ? *Ayphonse de Poitiers*, investi de l'appanage par saint Louis, compléta l'œuvre de son aïeul. Par lui, *Riom* fut doté d'institutions municipales qui vécurent jusqu'à la Révolution. Avec *Jean de Berry*, fils de Jean le Bon, la ville devint capitale du *duc d'Auvergne* (1360). Le duc y tint une cour fort brillante ; nous n'avons plus de son palais qu'un bijou d'architecture ogivale, la *Sainte-Chapelle*. A la place de l'ancienne résidence ducal, on a édifié, en 1830, un palais de justice, dans la manière du palais Pitti.

De nombreux hôtels anciens, dus pour la plupart à l'influence de Louise de Savoie et de



Phot. de M. Boulanger

AURILLAC : VIEILLES MAISONS SUR LA JORDANNE.

Le **Cantal** est frère du **Puy-de-Dôme**; leur histoire générale, à peu de choses près, se ressemble. Mais le **Cantal** représente la Haute-Auvergne; l'apreté du sol y a développé des conditions de vie spéciales et accentué les traits d'une physionomie particulière.

Bien que la rigueur du climat cantalien soit peu favorable à la culture des céréales, on cultivait en grand le seigle et l'orge sur le sol exceptionnel de la *Planèze*; mais aujourd'hui le bas prix de ces produits les fait abandonner pour les prairies artificielles et l'élevage. Le peu qui se cultive en céréales est strictement limité aux besoins locaux: 66.800 hectares en seigle, 14.000 en sarrasin, 8.700 d'avoine, 8.500 de froment; mais il y a plus de 100.000 hectares de prairies et autant pour le moins de pâturages, qui couvrent 36 pour 100 du territoire. De ce chef, le **Cantal** vient au cinquième rang des départements français. Dans le sud, vers Murs, de grandes châtaigneraies sont une source abondante de revenus; l'arbre fournit encore des lattes et des douves pour la tonnellerie.

Les origines lointaines d'**Aurillac** 16.390 habitants sont assez confuses. Y eut-il en cet endroit quelque villa gallo-romaine, du nom de son propriétaire, *Aurelius*? Il est certain du moins qu'autour de l'abbaye fondée par saint Gerard, à la fin du ix^e siècle, un groupe de population vécut sous la suzeraineté des abbés ses successeurs. De vifs démêlés entre le suzerain et ses administrés valurent à ceux-ci des franchises municipales, définitivement établies par la paix de 1298. La grande figure de *Gerbert* domine toute l'histoire d'**Aurillac**, au moyen âge. C'était un jeune prêtre dont l'intelligence précoce fit en peu de temps l'un des plus brillants élèves de l'abbaye de saint Gerard. Sa promptitude à saisir et à s'assimiler toutes choses stupéfiait ses maîtres. Avide d'apprendre, il voyagea, visita l'Espagne, étudia la médecine à Cordoue. Quand il revint, on le soupçonna bien un peu d'être sorcier; tant de savoir, des inventions nouvelles, comme

l'horloge à balancier et à sonnerie, les orgues à tuyaux marchant à la vapeur, tout cela se pouvait-il sans quelque complicité du diable? *Gerbert* devint le précepteur du fils de l'empereur Otton, puis archevêque de Reims, enfin pape sous le nom de *Sylvestre II* 999-1003. Ce fut l'une des plus lumineuses intelligences qui aient brillé sur l'obscur des âges, politique de ressources infinies, cerveau, orateur, théologien, musicien, mécanicien, inventeur, alchimiste, astrologue, chimiste et alchimiste,

bonne d'action, résolu, intrepide, ardent, infatigable et rêveur grandiose, avec dans le cœur des inspirations profondes, comme dans l'esprit les plus hautes conceptions; imaginant la fête des Trepasses, tandis que l'idée des croisades germait dans son cerveau. « J. *Aurelius*, *Gerbert* est fils du peuple; il ne rend point ses humbles origines quand, à la place de son petit troupeau, l'univers chrétien lui fut confié. Chacun, dans le **Cantal**, revendique cette gloire; **Aurillac** et ses environs y prétendent; *Belline* montre une prétendue maison où il serait né. Mais les *Gerbert* sont nombreux en ce pays, et la maison où naquit *Sylvestre II* est au moins incertaine, si tant est qu'elle subsiste.

La guerre des Anglais, les guerres de religion furent dures à **Aurillac**, en particulier le sac de la ville par les huguenots, en 1569. Aussi, à part la basilique de *Saint-Gerard* (xv^e et xvi^e siècles), le joli édifice de la *Maison consulaire* xvi^e siècle, maintenant Caisse d'épargne, la chapelle originale d'*Auréliques*, qui rappelle le courageux dévouement de G. de Vexre, y a-t-il peu d'anciens monuments à **Aurillac**. On aura vu ce qui est digne d'intérêt, si l'on ajoute l'hôtel de Noailles, le palais de justice et son petit square bien entretenu, le cours Montyon avec la statue du général *Delzans* et celle de *Gerbert*, tout près de la Jordanne et de son confluent



Phot. de M. Parry.

INTÉRIEUR CANTALIEN.

tares de bois ont été ainsi sacrifiées et le déboisement continue. C'est partout l'invasion de la lande, après la hache du bûcheron et la dent du mouton qui rendent toute régénération impossible. Dans les riches pâturages de l'Aubrac, les montons font place aux bêtes à cornes, productrices de la *fourme*. L'élevage reste la principale ressource du paysan. Jusqu'à 1200 mètres d'altitude, les céréales prospèrent; mais cette culture est trop peu rémunératrice; on ne sème en orge, seigle, avoine, que ce qui est indispensable à la nourriture de la famille et des bêtes; encore, la rudesse du climat et la nature caillouteuse du sol condamnent-elles le laboureur à défricher de grands espaces, pour obtenir une médiocre moisson. Dans quelques vallées bien arrosées, au sud du Lotère, les noyers, les châtaigniers se pressent au-dessus des prairies.

Le *châtaignier* est l'arbre nourricier du *Cévenol*; aussi haut qu'il peut vivre, on le multiplie sur les terrasses échelonnées au versant des montagnes. Le *Cévenol* a tiré un merveilleux parti de sa terre. Autrefois le mûrier faisait avec le châtaignier la fortune des Cévennes; sa culture tend à disparaître, depuis la maladie des vers à soie. Au-dessus des châtaigniers, les crêtes brûlées du soleil, effritées et tachetées au mois d'août de bruyères roussâtres, n'offrent qu'un roc improductif. On consomme, par places, la végétation spontanée de la lande, et, de ce sol improvisé par la cendre des bruyères et des genêts, l'on tire une maigre provision de seigle ou d'avoine, tous les trois ou quatre ans.

Dans les *Cévennes*, comme sur la *Montagne*, les procédés de culture sont des plus primitifs: seule l'aire romaine tirée par des vigoureux païres de bœufs peut entailler cet amalgame de roches et de cailloux.

Le *Causse* meurt de soif; comme lui, la brebis caussenarde vit sans eau. Pas de prairies naturelles; çà et là, aux approches d'une ferme, quelque coin de terre péniblement épierré attend du ciel un peu de pluie: on y parque le troupeau, et au prochain été un pré vert, vrai trésor en ce désert, dans les *stochs*, la terre, mieux abritée, produit quelques céréales, mais le *Caus-*

senard ne les cultive que pour lui-même: leur bas prix ne compenserait pas la peine qu'elles coûtent. Pas de pâturages, partant pas de bêtes à cornes, mais seulement la brebis: son lait sert à fabriquer le fameux fromage de Roquefort, paye la ferme et entretient la famille. Des forêts qui couvraient tout le pays, il reste peu de chose; bientôt il n'y aura plus rien. Après avoir détruit le bois pour lui-même, le *Causseval* vend ce qui reste. Quelle différence entre la vie misérable de ces plateaux rocailleux du Causse et l'exubérante végétation des vallées qui l'entourent! Aux pauvres gens venus du Causse, les

rives abritées du Tarn et de la Jonte, de la Dourbie et du Lot, doivent paraître des terres d'élection.

Mende 6110 habitants, groupe ses maisons à 739 mètres d'altitude, sur la rive gauche du Lot naissant; au premier plan, le torrent qui bouillonne sous l'arche en dos d'âne du pont Notre-Dame; quelques vieux logis penchés au-dessus du courant, de jolis coins de pré sous les rideaux de peupliers géants, et, par-dessus les toits de la ville, les fleches aigues de la cathédrale qui se profilent sur les escarpements rougeâtres du mont Mimat, poussé contre le rebord du Causse. Cet ensemble forme, à l'arrivée, un joli tableau (voir p. 23). On accède par une magnifique avenue d'arbres séculaires, l'*allée de Ponceurt*, à la place de l'Hôtel-de-Ville.

L'histoire de *Mende* resume celle de la *Lozère* et du *Gexaudan*, depuis la conversion des *Gabales* au christianisme, fin du *iii^e siècle*. Ce peuple avait pour capitale *Anderitum*, dont l'emplacement est marqué par le village actuel de *Jarols*, sur un petit affluent de la Truyère, entre les hautes crêtes de la Margeride et les talus de l'Aubrac. Les *Gabales*, comme les *Vellaves*, vinrent au secours des *Arvernes* contre les *Romains* envahisseurs. *Vercingétorix* vaincu avec eux dans *Alesia*, les *Gabales* durent accepter la loi de Rome: *Anderitum* devint *Gabalum*, ou cite des *Gabales*. On a découvert à *Jarols* des restes nombreux de l'époque gallo-romaine: vases, pucelle, colonne en l'honneur de *Postumus*, etc.

Quand les barbares se déchaînèrent sur l'empire (406), les *Landales* pénétrèrent, du pays des *Arvernes*, qu'ils soulevèrent, dans celui des *Gabales*: le *capitale* fut dévastée.



Photo de M. Buissonnier.
RUINES DU CHATEAU D'ALIEZE (CANTAL).



Cl. Becker, copie par M. Haudel.
CHATEAU DE VALES.



Photo de M. Tréantou.



VUE GÉNÉRALE DE MENDES (LOZÈRE).

Phot. de M. Boulanger.

citadelle de *Gèzes* assiégée, sur un affluent de la Colagne, entre Barjac et Marvejols. Comme la place résistait, Crocus, chef des Vandales, s'en prit à l'évêque *saint Prudent*, dont il ne put obtenir la complicité, le poursuivit dans une grotte du mont Minat, où il s'était réfugié, et en fit un martyr. Son tombeau attira un grand concours de peuple : telle est l'origine de *Mende*, capitale religieuse du Gévaudan et siège de son évêque. *Mende* passa, comme le reste de la Gaule, des Wisigoths à Clovis, après Vouille, 507, puis à l'*Austrasie*, à l'*Aquitaine* et aux *Sarrasins*, qui affirmaient les richesses des nîmes, des monastères, des églises. La défaite des Sarrasins à *Pépinières*, 732, ne les éloigna pas tous, mais donna le Gévaudan à *Pépin*,

puis à *Charlemagne*, qui acheva la défaite de l'Islam.

Une rivalité devait naître entre les évêques de Mende, suzerains temporels de leur ville, et les vicomtes de *Gèzes*, gouverneurs de cette terre pour le roi. Philippe le Bel y mit fin par l'acte de 1306, qui associa l'évêque à ses droits et le reconnut pour comte du *Gévaudan*. Bien que cette province ait été rattachée depuis au gouvernement du Languedoc, elle ne conserva pas moins jusqu'en 1789 le privilège de régler ses affaires par des États particuliers, sous la présidence de l'évêque.

Pendant la guerre de Cent ans, le *Gévaudan* eut à se défendre contre les routiers anglais : c'est devant Château-neuf-de-Randon, en Lozère, à l'est du Palais du Roi, que mourut *Duguesclin*, au milieu des *Vallées* et des *Gaballes*, accourus contre l'ennemi commun. 1380 : une grande tour ruinée, la *tour des Anglais*, et un manoir rappellent le grand connétable.

Les prédications de Théodore de Bèze, disciple de Calvin, déclenchèrent sur le *Gévaudan* les malheurs de la guerre civile : il y eut comme une épidémie du mal, entre les chefs huguenots, *baron d'Alais*, *Mathieu de Merle*, et leurs adversaires, le maréchal de Châtillon et le duc de Joyeuse. Mende fut saccagée, mise à sac, et sa cathédrale pillée et brûlée par Merle, triste héros de ces mauvais jours. Puis ce fut, après la révocation de l'édit de Nantes, 1685, un réveil des passions. Malgré les précautions prises par *Lamoignon de Bâville*, intendant du Languedoc, contre le sou-

levement qu'il prévoyait, celui-ci éclata. *Camisards noirs* ou protestants, *Camisards blancs* ou catholiques, se poursuivirent dans les Cévennes : tout le Gévaudan fut au pillage. Enfin, par l'habileté et l'énergie du maréchal de *Villars*, *Cavalier*, chef des *Camisards noirs*, s'étant rendu, la lutte fut achevée. 1794. Il est merveilleux qu'après tant d'épreuves, *Mende* conserve encore quelque chose d'antefrôis.

Mende est surtout un lieu de passage et de ravitaillement sur la route des Gorges du Tarn : on ne s'y arrête guère, et c'est à tort. La tour que construisit Montmorency pour défendre la porte de ville et dont on a fait un clocher à l'église des Pénitents; le Vieux Marché couvert, si original; des rues, des places qui se succèdent un peu au hasard, avec la surprise de quelques vieilles portes, d'anciennes fontaines et de rares pigeons; la cathédrale enfin, la préfecture, le musée, riche en objets préhistoriques, voilà plus qu'il ne faut pour retenir un curieux. Il n'y a plus de remparts; on les a remplacés par une promenade continue autour de la ville. La cathédrale est l'œuvre du pape *Urbain V*, un Lozérien de la famille des Grimoard, né à Grizac; elle date de la fin du xiv^e siècle. Un neveu d'Urbain V, François de la Rovère, fit élever l'un des clochers

84 mètres, le plus haut et le plus élevé; l'autre est dû au Chapitre (68 mètres) et fut terminé en 1512. Avant que *Mathieu de Merle* ne l'eût fait fondre, il y avait dans ces deux tours une magnifique sonnerie : treize cloches de grandeur différente, deux horloges, entre lesquels la Non-Parcille, dont le battant, conservé après le pillage de la cathédrale et de la ville, mesure 2^m,35 de haut.

La Lozère est surtout agricole; mais le bétail supplée à la culture. Aussi les foires aux bestiaux ont-elles une importance très grande; à Mende, Florac, La Canourgue, Meyrueis, Pont-de-Monvert, Château-neuf-de-Randon. Mende a sa foire grasse, comme Aurillac; Marvejols est le marché des fromages, Villefort celui des châtaignes. On file la laine à Marvejols et à Chirac, pour les épais et solides vêtements de laine des montagnards; La Canourgue fabrique des gants et possède des scieries hydrauliques; partout en montagne, on fait des sabots. La Lozère possède des richesses minérales inexploitées en partie.



Phot. de M. B. de la Roche.

Personnages historiques.

— Après *saint Privat*, *Adalbert du Tournel*, qui fit hommage du Gevaudan au roi Louis VII et en obtint confirmation par la Bulle d'or; *Guérin*, chevalier du Temple, évêque nommé de Sens, qui combattit Bouvines, à la tête des milices communales (1214); *Urban V*, Guillaume de Grimoard; *Guy de Chauliac*, chirurgien renommé pour son temps; *Molin*, de Marvejols, l'un des meilleurs praticiens du xvi^e siècle; *Charrier*, de Nasnais, député du tiers-état à l'Assemblée de 1789, devenu chef du mouvement royaliste dans le Midi, exécuté à Rodez en 1793. Le savant chimiste *Cl. Chapal* (1756-1832), membre de l'Institut et ministre de l'Intérieur sous l'Empire, était Lozérien. De même, *Louis Comte* (1782-1837); *Odilon Barrot* (1791-1873), né à Villefort; d'*Lurelle de Paladines*, 1801-1877, né au Malzieu, ancien officier d'Afrique, qui battit les Allemands à Coulmiers, près d'Orléans, à la tête de la première armée de la Loire (9 novembre 1870).

Aveyron.

Superficie : 877 000 hectares. Population : 332 940 hab. (1921). Préfecture : **Rodez**.

Sous-préfectures : **Espalion**,

Millau, **Saint-Affrique**, **Villefranche**. — 43 cantons, 306 communes; 16^e corps d'armée (MONTPELLIER). Cour d'appel de MONTPELLIER. Académie de TOULOUSE. Diocèse de RODEZ (suffragant d'Albi).

L'Aveyron est l'ancien pays des **Ruthènes** de l'histoire et Rodez l'une de leurs cités. Les **Ruthènes** étaient un peuple allié des Arvernes, aussi entreprenants que leurs voisins. On les vit ensemble dans les plaines du Pô et du Danube, au delà des Alpes et jusqu'en Asie. Quand l'Arverne *Bibax* livra bataille aux légions romaines, des archers ruthènes combattirent dans ses rangs. Après la défaite de Vercingétorix, les **Ruthènes** subirent, comme le reste de la Gaule, la domination du vainqueur et furent compris dans la province d'Aquitaine. Quelques restes d'antiphilicé et d'aqueduc témoignent de ce passé. Puis ce furent les Barbares : Wisigoths et Francs; les Sarrasins, qui pillèrent Rodez et ravagèrent l'abbaye de Conques; *Pepin le Bref*, vainqueur de Wafre, duc d'Aquitaine; Charlemagne, qui fit du *Rouergue* un comté, dont le titulaire, comme tous ses pairs, après la mort du grand empereur, attribua la propriété et l'hérédité du titre qu'il possédait en viager.

Raymond IV de Saint-Gilles, apparemment de près aux comtes du *Rouergue* et déjà maître du comté de Toulouse, réunit les deux États et fut le maître des contrées comprises entre les Pyrénées et les volcans d'Auvergne (1066). Il laissa pourtant une partie de la ville de **Rodez** au fils puîné du vicomte de Millau, et ce fut le noyau du comté de **Rodez**, qui comprit bientôt le tiers du *Rouergue*. C'est une nouvelle histoire qui commence. Deux maisons se succèdent : celle des premiers comtes de **Rodez** et celle d'*Armagnac*, par alliance de la comtesse Cécile avec un héritier de cette famille.

Les liens qui rattachaient le *Rouergue*

au comté de Toulouse le mêlèrent à la lutte que souleva l'hérésie des Albigeois. Mais Raymond VI et son allié le roi d'Aragon, coalisés avec toute la féodalité du Midi, ayant été battus à *Muret* par Simon de Montfort et les barons du Nord, les Albigeois furent successivement délogés de toutes leurs positions et bientôt le *Rouergue* passa à la couronne de France par le mariage de la fille de Raymond VII, comte de Toulouse,



MOULIN DE SAGNES, PRÈS DE CONQUES.

Phot. de M. Carrère.

avec Alphonse de Poitiers, frère de saint Louis. La fin de la guerre de Cent ans, qui marqua l'annexion définitive du *Rouergue* par l'expulsion des Anglais, touche également au terme du comté de **Rodez**. Le comte Jean V pris et tué dans Lectoure, son domaine fut confisqué. Mais *Charles d'Alençon*, petit-neveu du dernier comte de **Rodez**, ayant épousé la sœur de François I^{er}, *Marguerite de Valois*, celle-ci, devenue veuve sans enfants,

épousa en 1525 *Henri III d'Albret*, roi de Navarre, et lui passa les droits qu'elle tenait de son premier mari. A son tour, *Jeanne d'Albret*, héritière du Béarn et de la Navarre, épousa le duc de Vendôme, *Antoine de Bourbon*, et transmit à son fils *Henri*, depuis roi de France sous le nom de *Henri IV*, tous les droits de sa famille sur le comté de **Rodez** et l'héritage d'Armagnac.

Rodez fut donc annexé à la Couronne; mais cette ville touchait de trop près au foyer de prosélytisme allumé par la Réforme dans le Midi, pour ne pas en subir l'action. Villefranche, Millau recurent des prédicateurs de Toulouse et des évêques; Saint-Affrique, Villeneuve, les suivirent. Mais **Rodez**, groupe autour de son évêque, tint bon contre l'entraînement général; ligueurs et protestants se déchirèrent aux alentours. L'abjuration de *Henri IV* et l'édit de Nantes mirent fin à ces luttes fratricides. Les insurrections qui troublèrent la minorité de Louis XIII vinrent échouer avec Conde sous les murs de Saint-Affrique, avec Rohan devant Grésols. Enfin, la paix d'Alais (1629) imposa aux combattants. Richelieu fit raser leurs forteresses.

Rodez (12 000 habitants, qui avait échappé aux excès de la guerre civile et étrangère, faillit perdre, en 1793, un pur joyau d'art, cette tour merveilleuse que l'évêque François d'Estaing mit au chevet de sa cathédrale, en 1519. Il se trouva des barbares obus



Phot. de M. Carrère.

CATHÉDRALE DE RODEZ.

pour proposer de l'abattre; quelqu'un ayant eu l'heureuse idée de la dédier à Marat, la tour fut sauvée. Sur un carré solide, un octogone flanqué de quatre tourelles découpe ses festons à jour. Au faîte, trône une statue colossale de la Vierge; sur chacune des tourelles, les quatre évangélistes. Escaliers, tourelles, fenêtres, statues, ornements variés à l'infini, le ciseau de la Renaissance n'a rien produit de plus hardi ni de plus délicat. Pour la *cathédrale*, commencée dans la seconde moitié du xiii^e siècle, et achevée pendant les deux siècles suivants, elle présente, malgré la lenteur de sa construction, un ensemble harmonieux et imposant. L'admirable jubé du xiv^e siècle, des statues richement sculptées, deux clôtures de la Renaissance et, souvent des premiers temps chrétiens, un autel du v^e siècle, un sarcophage du iv^e ou v^e, des tombeaux d'évêques, un saint sépulchre du xiv^e siècle, lui composent un riche décor d'art.

Le mur pignon de la façade est encadré de deux tours inachevées que commença le cardinal Georges d'Armagnac au xiv^e siècle. La cathédrale touchait aux remparts; cela se voit. A ses pieds, la place du Chapitre, de vieilles maisons à cour en galeries, la rue tortueuse de la Cité et, sur la place de l'Olmet, au cœur de Rodez, l'hôtel d'Armagnac, dans le style de la Renaissance, rappellent l'ancienne ville. Une promenade circulaire a remplacé les remparts; sur la place de la Cité, statue de *monseigneur Affre*, un Aveyronnais tué à Paris, sur les barricades de 1848; au front de la cathédrale, dans le square de la place d'Armes, statue colossale de Samson, par Gayraud, sculpteur ruthénois. Une large voie conduit de cette place au Foïral, magnifique esplanade plantée



Phot. de M. Carrère.

SALLES-LA-SOURBE : LA PETITE GASCADIE.

d'arbres qui commande la campagne environnante; au fond de l'Esplanade, le grand établissement du Ilaras.

On verra, dans la région de Rodez, sans parler des gorges du *Viaur*, le site de *Belcastel*, sur l'Aveyron; *Bournazel*, près de Rignac, la plus pure construction féodale du xiv^e siècle en ce pays; *Montrazier*, ancienne résidence des comtes de Rodez; l'abbaye de *Conques* et son archaïque trésor; sur la route, *Salles-la-Sauce*, dans un magnifique amphithéâtre de rochers.

Bien qu'il soit encombré de roches improductives et de causses revêches, l'Aveyron offre une proportion relativement élevée de terres labourables, près de la moitié de sa superficie totale. Le reste appartient aux pâturages naturels ou aux prairies artificielles, aux bois et forêts, même aux vignes, dans les endroits abrités de la vallée du Lot et du *Viaur*, les environs de Villefranche et de Villeneuve. L'Aveyron possède près de 180000 têtes de la belle race d'Aubrac qui donne la fourme de Laguiole, plus de 680000 brebis dont le lait sert à fabriquer le fameux fromage de Roquefort.

Longtemps les Causses voisins de *Roquefort* et, plus tard, le se transforme en fromage. Une race s'est adaptée au *Larzac* et en porte le nom. Cette immense table de calcaire odithique, à surface inégale, au point partout la roche arde et dont les vastes étendues offrent l'aspect d'une mer parsemée de rocs, n'est pourtant pas d'une infertilité absolue. Vienne une pluie; bien que l'eau glisse comme dans un filtre, elle suffit à faire croître de chèvres graminées et dans les interstices de la roche, au milieu des champs de cailloux, de délicates légumineuses, des plantes aromatiques qui composent des herbes rares, mais substantielles et savoureuses. C'est le regal de la brebis; la rudesse du climat, la rareté de l'eau, la sécheresse du sol l'ont façonnée pour ainsi dire, en lui donnant une rusticité et des capacités laitières qui en font un être à part dans la grande famille ovine. Dès que le Caussenard, qui partage sa rude existence, connaît le profit qu'il en pouvait tirer, il crée des prairies artificielles pour suppléer à la pauvreté naturelle du sol; alors, par l'effet d'une meilleure alimentation, les qualités particulières à la race du *Larzac* se développent, le lait devient plus abondant, la laine plus épaisse et plus fine. Deux oasis privilégiées, dans le vaste désert du Causse, la *Caroleine* et l'*Hospitalalet*, sont devenues de grands marchés de production et des centres de progrès.

Toute la région des Causses s'est mise à l'école du *Larzac*. Il n'est pas jusqu'au *Ségala*, pauvre sol de gneiss et de granite vone, ce semble, à une irrémédiable stérilité, qui n'ait modifié son ingrate nature; des defon-



Phot. de M. Carrère.

LE PONT-VIEUX DE SAINT-AMÉRIQUE.



LE SAUT DU SAILLANT, DANS LES GORGES DE LA VÈZÈRE.

Phot. de M. Boninçery.

cements acharnés, de nombreux drainages, les engrais, la chaux ont ajouté à la culture du seigle celles du froment et des légumineuses fourragères qui permettent l'entretien d'un nombreux bétail. La race du *Ségala* vaut celle des Causses : elle est un peu moins forte, mais de laine plus courte et plus fine.

Au sud-ouest de Roquefort, de Saint-Albrique, dans l'aire de transition qui se rattache aux crêtes schisteuses traversées de hautes calcaires des *monts de Lacauque*, « la roche et la terre sont d'un même ton rouge ardent ; il en est de même des eaux de rivière après les crues ; les constructions, elles aussi, sont rouges, car elles sont bâties en pierres tirées du sous-sol ; les bœufs elles-mêmes empruntent à la poussière rouge une couleur fauve caractéristique. » E. MAIRE. C'est la région du *Rougier de Camarès*. Les défoncements, les drainages, la chaux, le plâtre et les engrais l'ont complètement transformée depuis trente ans, et l'extension des cultures fourragères a permis, dans le bassin de Camarès comme dans la région de Lacauque, le développement d'une variété ovine, la *race de Lacauque*, depuis fort améliorée par des croisements méthodiques.

Plus de 520 000 bœufs, d'après des statistiques récentes, produisent annuellement 330 000 hectolitres de lait de vaches à la fabrication puis à l'affinage du fromage de *Roquefort*. Il est naturel que la diversité des terrains, des races, de l'alimentation, mette entre ces divers produits des différences assez marquées.

Des *laiteries* centralisent le lait en chaque région, procèdent par des moyens perfectionnés à la caséification et transmettent le fromage à Roquefort. Sur les choulis d'une falaise détachée du *Combalou*, petit causse de formation jurassique opposé au Larzac, les maisons se tassent au-dessus du *Soulzon*, petit cours d'eau tributaire du Cernon et,

par lui, du Tarn. On attribue l'effondrement partiel du *Combalou* à un glissement des roches calcaires sur les assises argileuses du lias inférieur ; de là un détachement de la masse, des fissures ouvertes en tous sens, et particulièrement en arrière du rebord effondré, la formation d'une vaste ramure, profonde de 30 mètres, large de 60 en moyenne et longue de plusieurs centaines de mètres, soupirail ouvert aux eaux de pluie et aux courants atmosphériques chargés d'humidité. A mesure qu'il pénètre les couches inférieures, l'air s'alourdit et tombe, provoquant un déplacement d'atmosphère dont la partie la plus légère s'échappe par les soupiraux des caves. Tantôt dans un sens, tantôt dans un autre, suivant que la tem-

perature extérieure est plus chaude ou plus froide, il s'établit, à travers les crevasses du sol, des courants humides et frais dont l'expérience a démontré la merveilleuse efficacité pour l'affinage. A température normale, l'air des caves ne doit pas dépasser 5°, 7° et 8°. On atténue sa vitesse ou bien on l'excite par des puits d'aération ouverts à la surface du Causse.

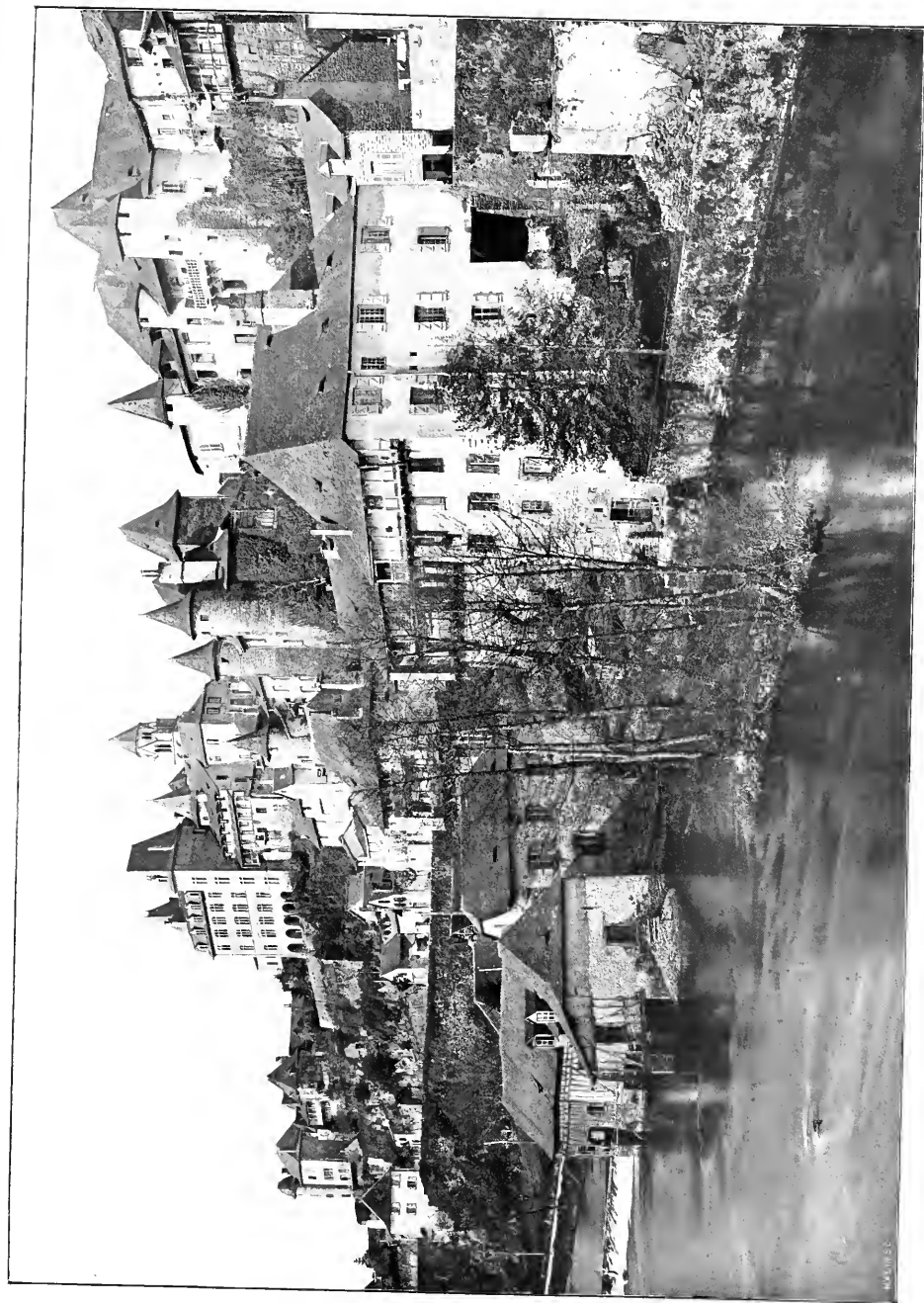
A la place des caves primitives, grottes naturelles ouvertes au flanc du rocher, de grands établissements s'élevèrent maintenant au-dessus des *planchers* ou orifices de surface ; ils ont jusqu'à cinq et même six étages dans le sol, trois ou quatre au-dessus de la surface. Dans les caves, d'immenses étagères, à rayons superposés comme ceux d'une bibliothèque, supportent les fromages. Partout l'électrique, les ascenseurs d'un étage à l'autre, des machines à vapeur pour *brosser* le fromage après qu'il a été *sauté* et le débarrasser de la gangue qui l'isolait du contact extérieur ; d'autres machines encore pour le *piquer* et faciliter la pénétration de l'air humide et frais, agent de fermentation.

Ainsi prépare le fromage est *mis en cave* ; sa maturation demande, selon les cas, de six à quatre mois ; on le racle tous les six mois.



Phot. de M. Baillet-Latrou.

UNE MÉTAIRIE DE HAUTE CORRÈZE.



UZÈS. DÉPARTEMENT DE LA CORRÈZE, AU BORD DE LA VÉZÈRE

G. C. E.



L'hot. de M. Boulognet.

TREIGNAC, SUR LA VÈZÈRE.

« En approchant de **Tulle** les montagnes s'abaissent, les saillies s'émoussent, le sol devient plus profond et plus fort. Le paysage n'en conserve pas moins, par endroits, sur les plateaux, son aspect triste et rude. Quel de plus solitaire et de plus monotone que la lande immense, qu'on appelle les Champs-de-Brach ? Le sol plat est bosselé de petits mamelons comme les dunes d'un désert; les bruyères et les ajoncs lui font une robe unie, de couleur sombre. L'eau séjourne dans les dépressions du terrain, forme des marécages, prend, au contact des tourbières, des teintes jaunâtres et des reflets huileux, sur les crêtes des monticules, quelques bouleaux agitent au vent leur longue chevelure flottante; des touffes d'arbres verts sèment de loin en loin des oasis.

« Conché à l'entrée des Champs-de-Brach, l'étang Ruffau en défend l'accès. Il est découpé comme une pieuvre. Ses bras s'allongent dans tous les sens, enlacant des mamelons chargés de pins. Sous les arbres, l'eau n'a pas un frisson, se tient immobile; elle est sombre; on dirait une rivière endormie. Au soleil, elle se couvre de paillettes de feu, lance des éclairs, s'échauffe, s'illumine, devient légère et gaie.

« Au-dessous des Champs-de-Brach, la nature s'adoucit, les vallées les plus étroites se peuplent, les cultures montent sur les sommets. La campagne devient hospitalière et humaine.

« C'est au fond d'une de ces gorges que s'est accrochée et développée **Tulle**, comme ferait un arbre dans les fentes d'un rocher. Le lieu était sauvage. A la place des jardins et des bosquets qui de nos jours décoraient ses collines, c'étaient le châtaignier et les bruyères qui en couvraient les pentes arides. La *Corrèze* coulait dans la profondeur du ravin et se déchirait bruyamment sur les rochers. On eût dit un coin de la Thébaïde. Des religieux s'arrêtaient dans cette solitude et s'y ensevelirent. A l'ombre de leur couvent, la ville se forma, grandit, devint plus tard la cité épiscopale, le centre administratif du Bas-Limousin, le chef-lieu du département de la *Corrèze*. » (René FAGE.)

Tulle 13 730 habitants. L'étroitesse de la vallée oblige la ville à s'étendre le long de sa rivière et à se tasser dans l'élargissement produit par le confluent de la Solane. En haut, la Préfecture, somptueuse résidence construite en 1869, dans le style Louis XIII;

en bas, la cathédrale Saint-Martin; de l'un à l'autre édifice, la rue du *Treuch*, principale artère de la ville, et des voies qui montent, quelques-unes assez âpres, entre les paquets de maisons, car la place est mesurée. Aussi n'a-t-on rien négligé pour l'agrandir.

La *Cathédrale* approchait du bord de la rivière; ceux de 93 en supprimèrent le chœur et le transept, pour continuer la ligne des quais. En démolissant la cathédrale entière, l'espace eût été plus grand; y a-t-il rien de plus beau qu'une place vide ? Bien que mutilé, ce raccourci d'édifice n'est pas sans beauté; l'ensemble date du xiv^e siècle, le porche s'élève par un beau clocher du xiv^e que surmonte une magnifique flèche de pierre 74 mètres. Il reste, des anciens bâtiments de l'abbaye, un cloître du xiv^e siècle, restauré, une salle capitulaire; au nord, sur la place Gambetta, la maison de l'abbé (fin du xiv^e siècle), assez bien conservée.

La gare est loin de la ville, à 1 200 mètres environ, par la rive gauche de la *Corrèze*. Sur la même rive et, le long d'un ruisseau affluent, *Manufacture d'armes* à Souillac, faubourg de Tulle. Ce fut un maître canonier de *Tulle*, d'une famille d'arquebaisiers, qui prit, en 1690, l'initiative de fabriquer des canons « pour le service du roi », destinés à la place de Rochefort. A la fabrication des canons s'ajouta celle des fusils, des clous de marine. En 1692, la *Manufacture* de Tulle semblait devoir rivaliser avec celle de Saint-Etienne. Un moment compromise par la Révolution, elle a été acquise par l'Etat, en 1816. L'*industrie dentellière* qui s'étendit, au xix^e siècle, dans la France septentrionale et, du Velay, passa dans le Quercy, le Bas-Limousin et la Haute-Auvergne, atteignit à *Tulle*, au xiv^e siècle, un tel degré de perfection qu'une sorte de tissu léger a retenu le nom de cette ville.

Brive 21 710 habitants. Si Tulle est à l'étroit, *Brive* s'étale à l'aise dans une riante et fertile vallée; la *Corrèze* a quitté la montagne, son horizon s'élargit sur le confluent de la *Vézère*, à quelques kilomètres plus bas. Une ceinture ondoyante de boulevards ombragés d'ormes et de platanes a remplacé les anciens remparts; on se promène là où on se battait. De la gare à la ville et de celle-ci à la *Corrèze*, ce sont de nouveaux quartiers, des avenues comme celle de Paris, qui aboutit au pont Cardinal; de belles promenades, celle de la Guierle au du 13-Juillet, entre l'avenue de Paris et le canal d'

avec Vercingetorix, César les assujettit comme le reste de la Gaule à la puissance romaine : leur capitale, déplacée, prit le nom d'Auguste *Augustoritum* et le pays fut rattaché à la province d'Aquitaine. Toute l'histoire du *Limousin* dérive de ce fait. Les maîtres de l'Aquitaine furent les siens : *Wisigoths* et *Francs* (Clovis, ducs d'Aquitaine de race mérovingienne (Ronald, Waifre), *Charlemagne*, rois d'Aquitaine de race carolingienne; avant et après Charlemagne, les *Sarrazins* et les *Normands* (846).

Le démembrement de l'empire carolingien fut le triomphe de l'esprit séparatiste et féodal. De puissantes maisons se constituèrent en *Limousin*, mais dans la dépendance du Midi. A la suite du comte de Toulouse, les barons limousins prirent la croix : Aiméric de Rochechouart, Gouffiers de Lastours, l'un des héros de la première Croisade. C'est à *Limoges* que le duc d'Aquitaine, Guillaume IV, vint prendre la bannière de la croix, sur le tombeau de *saint Martial*, apôtre du Limousin.

De savantes discussions engagées sur l'apostolat de *saint Martial* n'ont pu produire une certitude. A n'en pas douter, *Limoges* recut la foi chrétienne au III^e siècle, pendant l'occupation romaine. Après *saint Martial*, *saint Léonard* et *saint Aréolus* Yrieix en furent les protagonistes. On dit même que Clovis, après sa victoire de Vouille et la conquête de l'Aquitaine, voulant donner des marques de son zèle, fonda les abbayes de *Saint-Martial* de Limoges et de *Saint-Léonard*. L'un des plus illustres enfants du Limousin, *saint Eloi* né à Chaptelat, 588, près de Limoges, y ajouta l'abbaye de *Solignac*. Il avait appris à l'abbaye de *Saint-Martial*, sous la discipline d'Abbon, maître de la Monnaie, l'art de l'orfèvrerie. Devenu maître à son tour, *Eloi* fit de *Solignac* un foyer d'art dont les œuvres jetèrent un vif éclat sur le *Limousin*, au moyen âge. Une école de *Solignac* survit au XI^e siècle avec l'abbaye de *Grandmont*, fondée par saint Étienne de Muret (1076) sur un plateau granitique des environs d'Ambrac; les pièces d'orfèvrerie produites par les moines de cette abbaye ou les artistes formés à leur école, celles du moins qui sont venues jusqu'à nous, à travers les invasions, les guerres civiles et les révolutions, sont dignes d'admiration. Il ne reste plus trace de ces grandes écoles monastiques; rien de *Grandmont*, rien de *Saint-Martial*, peu de chose de *Solignac*, car les bâtiments actuels, occupés par une fabrique de porcelaine, datent du XVIII^e siècle, et l'église elle-même n'est qu'une reconstruction du XII^e; perigourdine dans ses dispositions principales, inféodée en complot, elle appartient par ses détails au *roman limousin*; les statues et plusieurs vitraux sont des additions du XVI^e.

Le *Limousin* marqua d'une empreinte originale ses grandes basiliques romanes des XI^e et XII^e siècles : *Saint-Junien*, *Saint-Léonard*, le Dorat, *Solignac*. Une longue tempête politique vint arrêter ce magnifique essor. Par son divorce avec Louis VII, roi de France, et son mariage avec



LIMOGES : CATHÉDRALE SAINT-ÉTIENNE.

Phot. de M. Faisol

Henri Plantagenet, duc d'Anjou, roi d'Angleterre, *Éléonore d'Aquitaine* mit les Anglais en *Limousin*. Ce furent alors des luttes incessantes. Henri au Court Mantel est blessé à mort devant *Limoges*, en 1182; Richard Cœur de Lion est tué au siège du château de *Chalus* (1199). Alors Philippe Auguste confisque sur Jean sans Terre les fiefs anglais du continent et le *Limousin* avec eux. Mais ce retour à la terre française fut précaire. Saint Louis, par un scrupule fort honorable, mais peut-être excessif en la circonstance,

rendit une partie de ce que son aïeul avait pris. La funeste guerre de Cent ans remit tout en question : Crecy, Poitiers ou tomba, aux côtés du roi Jean, la fleur de la chevalerie limousine; le traité de Breigny et ses hontes; le sac de Limoges par le prince Noir en 1370, pour la punir de sa fidélité à Charles V, ces tristes événements conduisirent à Jeanne d'Arc, à l'affranchissement du territoire, au retour du *Limousin* au foyer français.

Limoges fut, au moyen âge, une petite patrie dans une grande; elle eut des vicomtes particuliers. Le premier d'entre eux, établi au XII^e siècle par *Éudes*, vainqueur des Normands, ancêtre des Capétiens, appartenait à la famille de *Seignar*. Trois autres maisons succédèrent à la sienne : celles de *Coubaen*, de *Breigny* et de *Blois*. En épousant (1170) Aïnin, sœur d'Albert, Français de Blois transmit à cette maison ses droits à la vicomté de *Limoges*; ils vinrent ainsi, par héritage, à Henri d'Albret, roi de Navarre, dont la fille *Jeannette*, mariée à Antoine de Bourbon, duc de Vendôme, fut la mère de Henri IV. Avec ce prince, la vicomté de *Limoges* fit retour à la Couronne, déjà maîtresse du *Limousin*. A la vérité, si les *vicomtes* de *Limoges* furent de puissants seigneurs, puisqu'ils possédèrent les meilleures forteresses de la région : *Chalus* et *Chalusset*, ils ne jouèrent sur la ville même... *L. Faisol*



HOTEL DE VILLE DE LIMOGES.

Phot. de M. Faisol



CHÂTEAU DE BORT, EN LIMOUSIN.

Phot. de M. Fausot

ne fut que nominal. Celle-ci, en effet, eut ses *consuls*, sous la suzeraineté de l'évêque, et le roi de France lui-même n'y exerça de juridiction que par un acte de partage consenti des deux parts, qui l'associait au droit épiscopal.

Limoges, sa vicinité et le Limousin n'ont plus d'histoire particulière à partir de Henri IV. Les guerres de religion y firent bien des ruines et compromirent la renaissance de l'émoullerie limousine, avec ces grands artistes que furent *Léonard Limosin* (mort en 1580), les deux *Pénicaut*, les *Raynaud*, les *Musbarroux*, graveurs et orfèvres que Henri IV fit loger aux Tuileries. Au XVIII^e siècle, nouvel essor : les trois *Leonard Limosin*, Jacques et Nicolas *Landon*, les *Naudhier* surpassent leurs aînés. Puis l'émoullerie tomba dans l'oubli : la Révolution en dispersa ou brisa les plus belles œuvres, et quand, de nos jours, 1873, MM. Delpayrat, Lot, Blancher, Bonnard reprirent la tradition oubliée, cela parut une trouvaille. Grâce à eux, les plus belles productions qui jeterent tant de lustre sur l'art limousin : triptyques, panneaux et médaillons, renaissent, avec plus de chaleur peut-être, sous nos yeux ravis.

Limoges 90 000 habitants : serait une énigme pour l'arrivant, si le plan de la ville, d'apparence un peu confuse, ne présentait trois formations successives et très distinctes, faciles à reconnaître. D'abord, la *cite*, groupée autour de la cathédrale *Saint-Etienne*, sur le tertre qui domine la Vienne et son vieux pont gothique : elle servit de refuge au temps des invasions barbares ; un cercle d'avenues et de boulevards a remplacé les anciens murs.

En second lieu, la *ville*, groupée sur le versant sud de la *cite*, autour de *Saint-Martin* : c'est son tour entourée d'une muraille de belle taille ; à la place des boulevards, des avenues comme ceux de la *cite*, des boulevards se développent des deux côtés de la place *Bourbon-Louis*. En troisième lieu, la *banlieue*, groupée sur les rives de la Vienne et de l'*Hôtel-de-Ville*, *Gare*, *Place*, *Avenue*, *Vieux-Hôtel*, *Place*, *Bois-Dessous*, *Montmichel* et *Chapelle*.

Enfin, la *banlieue*, groupée sur les deux rives de la Vienne, à l'est de la *ville*, entre la rue *Saint-Martin* et la rue du *Marais*, rue *Neuve* *Saint-Etienne*.

L'appartenance du peuple aux rives de la Vienne était sûre à 2 kilomètres en bas, sur la même rive de la Vienne. Pour les Romains, ils s'établirent sur la plaine inclinée où se groupa depuis la ville du moyen âge ; la place d'Orléans

voisine de la place d'Aine, occupe l'emplacement des anciennes arènes. Ce fut la crainte des Barbares qui poussa plus tard la population à se réfugier dans la *cite*. *Saint-Etienne*, qui en occupe le centre et le sommet, est le plus bel édifice religieux de tout le Limousin. On avait commencé en cet endroit une basilique romaine : la tour (62 mètres) présente, sur une base carrée, des étages octogonaux, angle de face, reliés par des tourelles de côté aux arêtes du support quadrangulaire. Une nouvelle cathédrale fut construite depuis, sans que l'on se préoccupât du clocher. Commencé à la fin du XI^e siècle (1273), le chœur s'éleva sur l'ancienne crypte du XI^e, puis le transept et les croisillons aux XIV^e et XV^e siècles. L'évêque Jean de Langeac y ajouta, dans la première moitié du

XVI^e siècle, un jubé de la plus belle Renaissance, et fit commencer les deux premières travées de la nef, achevées par son successeur. Alors, vers 1550 à peu près, les travaux furent interrompus, et c'est de nos jours seulement qu'ils ont été repris et menés à fin, par la construction de trois travées complémentaires et d'un vestibule rattachant toute la construction au clocher primitif.

Sans parler du jubé, merveille de grâce et de richesse, relégué, pour sauver la perspective du chœur, contre la face du mur d'entrée, l'intérieur de *Saint-Etienne* renferme des œuvres de premier ordre : le mausolée de Jean de Langeac et ses quatorze bas-reliefs (visions de l'Apocalypse), attribué à Jacques d'Angoulême, des verrières admirables (XIV^e, XV^e et XVI^e siècles), un canon d'autel (sacristie) orné de miniatures sur émail, de très anciennes fresques dans la crypte, enfin deux belles roses aux croisillons du transept, dont l'un, celui du nord, s'ouvre par un délicat portail Renaissance.

La cathédrale domine le cours de la Vienne ; en bas, le pont *Saint-Etienne*, si original avec ses arches du XII^e siècle, son passage étroit bordé de refuges sur piles ; plus loin, le pont *Saint-Martial*, que soutiennent les assises visibles de l'ancien pont romain. Entre les deux, le pont *Neuf*, construit en 1835 ; le pont *National*, jeté à 100 mètres plus bas que le pont *Saint-Martial*, en 1833 ; enfin, à l'horizon, le beau viaduc en grès du chemin de fer de Brive ; en face, le mouvement du faubourg, les pêcheurs dans leurs barques, l'essaim des lavandières attaché à la rive.

La ville proprement dite est amorcée à la place *Jourdan* par le *carrefour Tourmy* où se croisent des tramways rayonnant vers tous les points. Il faut remonter la rue *Tourmy* et la rue *Saint-Martial*, entre le lycée et la place de la République, puis la rue du Clocher qui conduit par une pente raide à *Saint-Michel-des-Lions*. Le cœur du vieux Limoges est là, entre la *place Saint-Michel*, celle des *Bains* et la place du *Poids-Public*. Vous y verrez la longue rue de la *Boucherie*, avec ses étals, où se recruta, de père en fils, la séculaire et puissante corporation des bouchers. Une croix de pierre du XV^e siècle précède la petite chapelle *Saint-Aurélien*, bonbonnière toute dorée qui, depuis des temps reculés, sert d'église au quartier.



Phot. de M. Boulanger.

GALLERIE DU CHÂTEAU DE ROCHECHOUART.

Au bas de la pente, près du lycée, l'église *Saint-Pierre-du-Queyroix* (du Carrefour) est un bizarre édifice, héritier de plusieurs siècles qui, derrière une façade en partie romane et une tour du xiii^e siècle, ont ajusté tant bien que mal, plutôt mal que bien, six bas côtés égaux en hauteur à une nef centrale terminée en cul-de-sac; ces gros piliers sans prétention, le sans-gêne presque naïf de la disposition intérieure, causent d'abord quelque surprise; mais, dans ce cadre si pauvre et si irrégulier, flambaient une admirable verrière attribuée à Pénicaud et les beaux vitraux modernes de Maréchal. L'un d'après Gustave Doré.

Il ne reste pas trace visible de l'illustre abbaye de Saint-Martial, où fleurit, depuis saint Éloi, la fameuse école d'orfèvrerie qui jeta tant d'éclat sur le Limousin. On a bâti, à cette même place, un peu esthétique théâtre. Dans l'abbaye se conservaient, avant la Révolution, les restes de saint Martial : ils sont maintenant en l'église *Saint-Michel-des-Luins*. Deux somptueuses verrières du xiv^e siècle, un beau portail sculpté, du côté de

l'ancienne préfecture, trois lions en pierre à la porte du sud, sans doute fort surpris d'être là, une flèche aigüe, xiv^e siècle, qui domine toute la ville; telles sont, avec les reliques de l'apôtre du Limousin, les richesses de Saint-Michel.

Vingt fois Limoges fut, sur divers points, la proie des incendies : le dernier, qui détruisit, en 1861, le quartier des Arènes, a permis de remplacer d'anciennes masures par des constructions neuves, autour de la place d'Aine et du Palais de justice.

Ici se trouvaient les remparts; plus heureuse que beaucoup d'autres villes, Limoges eut la bonne fortune de posséder, au xvi^e et au xvii^e siècle, des administrateurs éclairés, comme MM. d'Aine, d'Orsay, de Tournay, Turgot, qui démoulaient la ceinture trop étroite de ses murs et l'embellirent. La promenade d'Orsay a pour contre-partie, à l'autre pôle de la ville, l'esplanade du Champ de Juillet. Dans un square s'élève l'Hôtel de ville, bel édifice tout à fait digne de Limoges (1879-1883) : façade monumentale, médaillons à la frise, fontaine en bronze et porcelaine dure semée d'émaux; on ne pouvait mieux faire. A l'intérieur, le Musée possède une riche collection d'émaux limousins.

Mais c'est au Musée Adrien-Dubouché et à l'École nationale des arts décoratifs (en face la promenade d'Orsay) qu'il convient d'admirer la céramique d'art dans ses plus belles œuvres.

La porcelaine de Limoges doit la finesse de sa pâte au kaolin très blanc de Saint-Yrieix. En 1763, au clos de la Barre, près de Saint-Yrieix, un pharmacien de cette ville découvrit un premier gisement de kaolin ou terre à porcelaine. Après confirmation de sa découverte, on fit, à Saint-Yrieix, en même temps qu'à Sévres le fameux Macquer, les premiers essais de porcelaine dure. En 1772, une première manufacture était créée sous la protection de Turgot, puis une seconde et une troisième. On en compte aujourd'hui 33 à Limoges; elles emploient plus de 100 fours pour la cuisson, et une légion d'artistes pour l'ornementation des pièces ouvrées. Plusieurs

milliers d'ouvriers travaillent à la porcelaine, et la valeur totale des produits de cette industrie atteint près de 25 millions. A la production de la porcelaine, Limoges ajoute la fabrication des faïences et droguets, des limousins et des couvertures, celle du papier-paille, des chapeaux, des billards, des poteries, et surtout, depuis quelque temps, grâce à un outillage perfectionné, l'industrie des chaussures

qui emploie un très nombreux personnel. C'est, à l'heure actuelle, Limoges qui est le grand fournisseur de chaussures de Paris et des principales villes de France; de Limoges encore provient, pour les neuf dixièmes, la céramique qui s'importe de France aux États-Unis. Dans le classement de nos grandes villes industrielles, Limoges occupe un rang fort honorable. Mais toute l'industrie limousine n'est pas concentrée dans cette ville.

Ce que le sol trop pauvre lui refuse, le Limousin le demande à l'industrie, et la Vienne, avec ses chutes, ses rapides, est sa meilleure collaboratrice. Saint-Léonard est un groupement d'usines (filatures,

fabriques de porcelaine, de papier-paille, tanneries, chapelleries). Saint-Junien, au-dessous de Limoges, emploie un millier d'ouvriers à la ganterie; ses mégisseries traitent 800 000 peaux d'agneaux par an.

Saint-Yrieix doit à son origine monastique une belle collégiale du xii^e siècle (le Montier), et conserve quelques maisons intéressantes, la tour du Plot à fenêtres romanes. Sa grande richesse est le kaolin, en mines presque inépuisables, dont elle alimente les manufactures du département, celle de Sévres, d'autres encore, jusqu'en Amérique. On y trouve aussi un gisement de titane rutile qui s'emploie comme couleur vitrifiable.

Si pauvre en terres productives, la Haute-Vienne est bien pourvue de produits minéraux : grenats de Vigen, filon d'émeraude de Chanteloubre, amiant d'Aixe, serpentine de la Roche-l'Abeille, quartz à couleurs d'arc-en-ciel...

Personnages historiques. — Saint Waast, évêque d'Arras m. 550; saint Éloi, orfèvre, conseiller de Dagobert, évêque de Noyon et de Tournai, fondateur de l'école du Limousin (588-659); le chroniqueur Adhémar de Chabannes, religieux à Saint-Martial de Limoges, puis à Saint-Cybard d'Angoulême, 988-1033; Geoffroy de Lusignan, qui se signala par sa bravoure à la 1^{re} Croisade; le poète historien Bernard Gui, évêque de Lodève m. 1331; Jean des Montiers du Fréissier, diplomate, ami de François I^{er}; le poète Jean Dorat 1588; les grands émailleurs Léonard Limosin, Pierre et Jean Pénicaud, etc.; l'É.-J. de Sainte-Aulaire 1643-1742, causeur aimable et poète à ses heures; Claude Alexandre de Bonneval, cadet limousin, ferrailleur emigré qui devint, en Turquie, Achmet-pacha 1675-1747; le chancelier d'Aguessau 1648-1751; l'abbé Nadaud et l'abbé Leygues, bi-historiographes du Limousin; Forateur Vergnaud, mort sur l'échafaud révolutionnaire 1793; le savant polémiste oratorien Tabouraud 1744-1832; le maréchal J.-B. Jourdan, vainqueur de Wattignies et de Fleurus, qui nous assura pour longtemps la rive gauche du Rhin 1762-1833; le chirurgien Dupuytren; le maréchal Bugeaud 1784-1891 qui, avec 10 000 hommes, défit 40 000 Marocains aux bords de l'Isly, en 1841; l'économiste Michel Chevalier; E. Montégut, J. Claretie, etc.; vains; le céramiste Alluaud; Carnot, président de la République française 1837-1894.



Phot. de M. Boulanger.

RUINES DE CHALUSSET.



Phot. de M. Farsaut.

COIFFURE LIMOUSINE.

dans l'histoire de la Marche, d'ordinaire assez effacée et d'un intérêt purement local. *Aubusson* fut, dans la Marche, la citadelle des Réformes. La province profita de l'administration bienfaisante des intendants qui, comme *Turgot*, gouvernèrent le Limousin au XVIII^e siècle : elle était, depuis le règne de Henri II, exemple de l'impôt du sel. La Révolution, pour former le département de la Creuse, prit presque toute la Haute-Marche, un peu du Limousin, du Berry et du Poitou.

Guéret (7 900 habitants) fut capitale d'un État féodal durant près de dix siècles, et héritière d'un établissement gaulois plus vénérable encore. On voudrait y retrouver les traits mieux marqués d'une aussi longue carrière. L'hôtel de *Monnepeaux*, dont on a voulu faire un hôtel des comtes de la Marche, n'est, pour la plus grande partie, que du XV^e et du XVI^e siècle. L'église *Saint-Pierre-et-Saint-Paul* date d'un peu plus loin. Pour le reste : Hôtel de ville et Musée, antiquités gallo-romaines, Palais de justice, fontaine monumentale, place Bonnyand, théâtre, boulevard Carnot, avenue de la République, il n'est rien que ne possède aussi bien la moindre préfecture qui se respecte.

Le sol de la *Creuse* est peu favorisé : ses hauts plateaux, de roches dures et imperméables, sont impropres à la culture. Des troupeaux de moutons relativement nombreux y paissent l'herbe rase et aromatique dont leur chair se parfume. Sur les pentes, des taillis de châtaigniers ; dans les vallées, là où elles s'élargissent assez pour donner place aux champs, les prairies artificielles, les céréales, les arbres à fruits, prospèrent à l'abri des vents froids qui balayent les hauteurs. Le gibier abonde dans les taillis, le poisson dans les rivières, les sangsues dans certains étangs des environs de la Souterraine. L'intérieur du sol compense heureusement la pauvreté relative de la superficie. Six puits exploitent le bassin houiller d'*Alicia*, le troisième de France pour l'importance. Les sources thermales d'*Étrac* (sulfatées sodiques et ferrugineuses) sont captées par un établissement qui a succédé aux anciens thermes romains.

La fabrication des tapisseries est à **Aubusson** (6 100 habitants) l'héritage de plusieurs siècles : Colbert lui donna un vif essor, en 1665. Une quinzaine de manufactures, dont les produits rivalisent avec

ceux de Beauvais et des Gobelins, emploient environ 2 000 ouvriers à la fabrication, non seulement des étoffes pour ameublement, mais des moquettes, tapis ras, carpettes, imprimés, etc. *Felletin*, voisine et rivale d'Aubusson, fait aussi la tapisserie et possède, comme elle, des filatures de laine, des fabriques de draps... Pour une ville industrielle, *Aubusson* ne manque pas de charme, dans son creux de vallon étroit et boisé, où les maisons se placent comme elles peuvent et dégringolent à l'aventure vers la Creuse. On jouit d'un joli coup d'œil sur la ville et la vallée, du haut du promontoire sur lequel, derrière l'église *Saintes-Croix*, s'élevait le château dont les restes abritent un Musée de la tapisserie. Quelques rues gardent encore de vieux logis à tourelles ; la tour de l'Horloge est du XVI^e siècle.

Personnages historiques.

Jean de Brosses, maréchal de France sous Charles VII (me vers 1475, m. en 1433) ; *Pierre d'Aubusson*, grand maître de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem (1523-1593), qui, en 1580, défendit victorieusement Rhodes contre Mahomet II, une flotte de 60 navires et les assauts de 100 000 hommes ; le chancelier *A. Dupont* (1563-1635) ; *Georges et François d'Aubusson*, ducs de La Feuillade ; le premier, archevêque et ambassadeur ; le second, maréchal de France (1625-1691) ; l'historiographe *A. Varillax* (1624-1696) ; le peintre d'oiseaux *Pierre-Paul Borel* ; le publiciste *J. Leharpe*, baron de Lamoignon ; le romancier académicien *Jules Sandeau* (1811-1883).



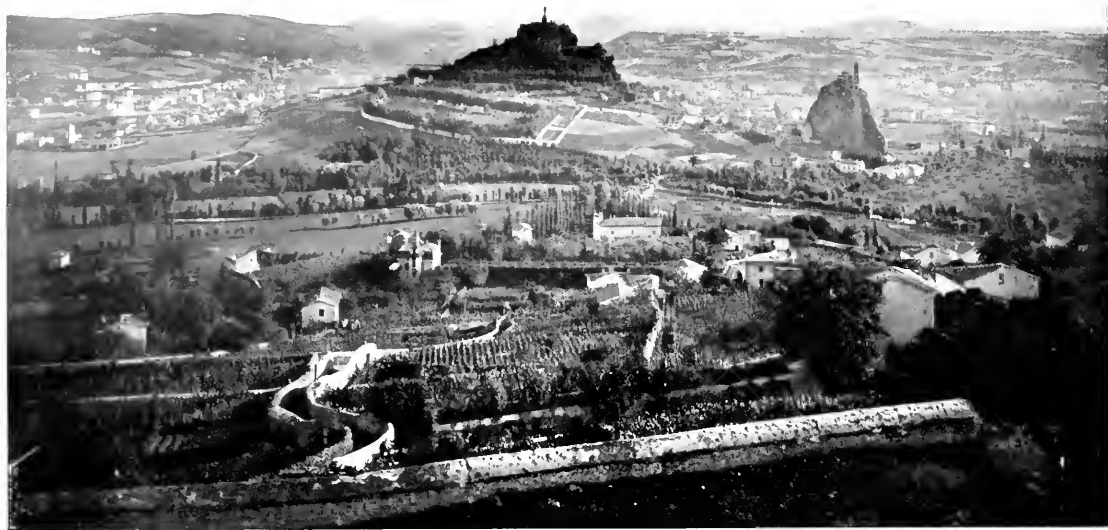
CHATEAU DE BOUSSAC, SUR LA PETITE CREUSE.

(Phot. de M. Boulanger.)



(Phot. de M. Boulanger.)

CASCADE DES JARREAUX, PRÈS BOURGANEUF.



Phot. de M. Vazeille.

PLAINE DU PUY-EN-VELAY : VUE GÉNÉRALE.

Haute-Loire.

Superficie : 496 200 hectares. Cadastre, en 500 000, d'après le Service géographique de l'armée. Population : 268 910 hab. (1921). Chef-lieu : **Le Puy**. Sous-préfectures : **Brioude**, **Yssingeaux**. — 28 cantons, 263 communes ; 13^e corps. CLERMONT, Académie de CLERMONT. Cour d'appel de RIOM. Evêché du Puy (suffragant de Bourges).

La Haute-Loire, c'est le **Velay**, ancien pays des *Vellaves*. Je n'imagine pas, dit George Sand *le Marquis de Villemer*, qu'il y eût, au centre de la France, des contres si étranges et si imposantes... L'horizon est grandiose. Ce sont d'abord les Cévennes. Dans un lointain brumeux, on distingue le Moine avec ses longues pentes et ses brusques coupures, derrière lesquelles se dresse le Gerbier de Joncs. D'autres montagnes, de formes variées, circonscrivent un espace de ciel aussi vaste que celui de la Campagne de Rome. Au-dessous de cette magnifique ceinture, on distingue une seconde, une troisième, et, par endroits, une quatrième enceinte de montagnes s'élevant par degrés vers le niveau central de la plaine. Mais cette plaine n'est qu'une apparence relative ; il n'est pas un point du sol qui n'ait de soulèvement, bords ou crevasse, par des convulsions géologiques. Des accidents énormes ont jailli du sein de cette vallée et, dominés par l'action des

implante dans le pays par *saint Georges* au III^e siècle, *saint Marcellin*, *saint Julien*, martyr à Brioude, *saint Paulien*, les évêques du Velay, pour échapper aux Barbares et vaincre enfin le paganisme dans la citadelle même où il s'obstinait, quittèrent la capitale vellave et établirent leur résidence dans une forte position, sur le *mont Aui* : à la place du temple de Jupiter, une église fut dédiée à la Mère de Dieu, et du haut du dyke d'Aiguille, Mercure, jete bas, fit place à saint Michel. La ville, désignée sous le nom de *cité des Vellaves*, *Anicium*, *Podium Anicii*, devint le *Podium Sanctæ Mariæ*, ou plus simplement *Podium* piédestal, dont on a fait *Le Puy*. Les habitants sont des *Podiens*, *Podols* ou *Ponots*.

Alors déferlèrent les hordes barbares : *Burgondes*, *Wisigoths* et *Franks*. Les premiers échouèrent contre la résistance des *Vellaves* ; mais avec l'Arvernie, le *Velay* passa sous le joug wisigoth, puis sous la domination des *Franks*, après la bataille de Vouille (567).

Cependant la renommée de *Notre-Dame du Puy* lui attirait de nombreux pèlerins, d'angustes visiteurs, dont la libéralité profitait au sanctuaire et à la ville : plusieurs papes, la plupart des rois de France, de Philippe-Auguste à François I^{er}, vinrent au Puy ; ce fut, avec Chartres, l'un des grands pèlerinages du moyen âge. Les comtes-évêques du Puy ne relevaient que du Saint-Siège et administraient la cité groupée autour du château que fortifiait le rocher Cornaille. Ils avaient le droit de battre monnaie, attribut de la puissance souveraine. Leurs voisins, les redoutables seigneurs de Polignac, seigneurs de la montagne, comme ils se qualifiaient eux-mêmes, jaloux de posséder les mêmes privilèges, eurent avec les évêques du Puy des démêlés terribles qui plusieurs fois ensanglantèrent la ville, aux XI^e et XII^e siècles. L'intervention des rois de France, Philippe-Auguste et saint Louis, calma pour un temps la fougue des Polignac et ramena la paix.

Aldouard de Montfaucon, évêque du Puy, fut l'un des premiers qui répondirent à l'appel d'Elain II et recut des mains du pape la croix rouge des croisés ; à sa suite, l'eslite des chevaliers et des citoyens s'engloba sous la bannière du comte de Toulouse, *Le Puy* resta, par tradition et durant tout le moyen âge, un centre à la fois religieux et guerrier ; plusieurs conciles y furent tenus ; les états de Languedoc s'y réunirent aussi, et c'est de la vieille citadelle vellave que partit le mouvement libérateur qui, après



ANCIENNE PORTE PANNESAC, AU PUY.

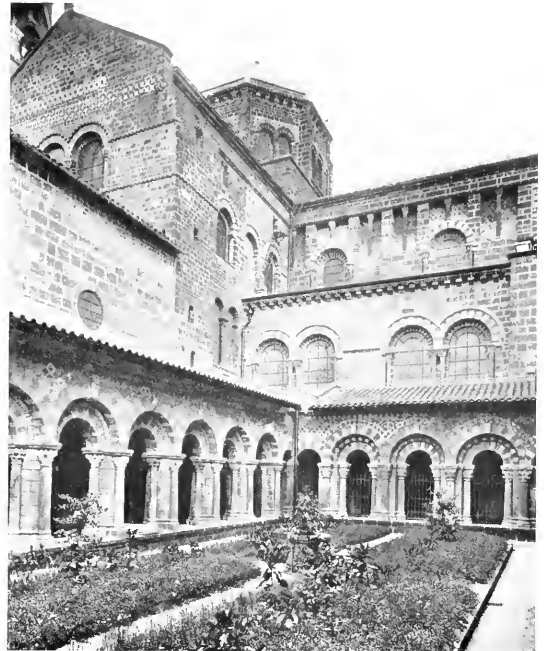
CL. ND.

Après que le *chrysomèle* avait



CL. ND.

BASILIQUE NOTRE-DAME DU PUY.



CL. ND.

CLOÏTRE DE NOTRE-DAME DU PUY.

les Sarrasins et les Anglais, délivra le pays des *Routiers*, des *Brabantins* et autres malandrins, gens de sac et de corde qui rançonnaient le pays et égorgaient sans pitié. A l'appel d'un charpentier, *Ducaud d'Ort*, ce fut dans tout le Velay, le Vivarais, le Gévaudan et l'Auvergne, une levée de lances contre les ennemis de la paix publique. Il y eut de sanglantes rencontres, avec des fortunes diverses. Mais l'élan était donné, et, quand Du Guesclin se présenta pour balayer à son tour les *Grandes Compagnies*, il trouva dans la population du Velay un concours tout préparé. Le Puy tint bon contre tous les assauts protestants, et ne se rendit à Henri IV que sur des gages certains de sa bonne foi.

Deux villes composent **Le Puy** (18 200 habitants) : en bas, le quartier neuf, groupé autour de la place du Breuil, avec le musée *Crozatier*, le jardin public, le théâtre, au-dessus des boulevards créés à la place des remparts, le dedale des rues montantes, des escaliers et des vieux logis jusqu'à la cathédrale, cœur de l'ancienne ville. Singulier monument que la *cathédrale du Puy* : son style relève du roman auvergnat ^{xiii} siècle ; mais cet escalier de soixante marches qui monte à une façade percée de trois grandes portes sous des arcatures versicolores, ces pierres blanches et rouges, le portail aux colonnes de porphyre, les degrés qui se prolongent à l'intérieur, sous deux travées des trois nefs, persistent encore sous deux travées de la grande nef, et donnent à l'église l'air d'être suspendue sur le vide : cela ne se rencontre point ailleurs.

L'escalier lute à la cinquième travée et donne entrée, par des portes latérales, sur le cloître, tandis qu'il se perd dans l'intérieur même de l'église. Le *cloître*, belle création des ^{xii} et ^{xiii} siècles, fait de marbre et de pierres variées, avec une jolie frise portée sur d'élégantes colonnes, s'adosse à un grand bâtiment de l'enceinte claustrale qui

séparait jadis la résidence de l'évêque suzerain du reste de la cité.

L'intérieur de la cathédrale figure la croix, que surmonte une coupole romane à la croisée; l'alternance des grès et de la brèche volcanique noire donne aux murs de la nef un aspect qui fait penser à la cathédrale de Sienne. On admire la voûte, la hardiesse de ses arcades et la porte du croisillon sud. Le clocher de la cathédrale, haut de 56 mètres, se dresse comme un donjon isolé.

Notre-Dame du Puy est bien Notre-Dame de la Montagne. Par-dessus l'amphithéâtre des toits et de la cathédrale, le *mont Corneille* élève jusqu'aux nues la statue de la Vierge, érigée en 1860 et fondue avec les canons russes pris à Sébastopol. La statue est d'après Bonassieux : elle mesure 16 mètres et pèse 110 000 kilogrammes. Un escalier intérieur permet de monter jusqu'à la couronne et de contempler l'admirable panorama de la ville et du bassin du *Puy*. A Notre-Dame se rattachent un musée religieux, le *trésor* de la cathédrale, la maison de la *Providé*, le porche du *For* et la porte papale du ^{vi} siècle, le baptistère Saint-Jean. Dans le labyrinthe des rues se rencontrent, au hasard, des passages voûtés, des restes de murailles, les portes de la deuxième enceinte, dite de l'évêque, de hauts pignons, des tourelles, des fenêtres à meneaux, des clochetons, des fontaines archaïques, une maison romane, la plus ancienne de la ville (rue Rochetaillée), la tour de l'annexée, reste de l'une des anciennes portes fortifiées.

Non loin des rives de la Borne, l'église *Saint-Laurent* conserve le tombeau de Du Guesclin et sa statue authentique : le cœur du héros fut porté à Dinant; ses entrailles restèrent au Puy, le corps étant inhumé à Saint-Denis.

A 1200 mètres de la place du Breuil, le dyke basaltique, dit *rocher d'Aiguille*, est coiffé d'une petite chapelle consacrée



CL. ND.

CHAPELLE SAINT-MICHEL, SUR LE ROCHER D'AIGUILLE.



Phot. de M. Boulanger.

PLACE DU DREUIL, AU PUY.



Phot. de M. Vazeille.

LE ROCHER SAINT-JOSEPH.

à saint Michel et construite à la fin du ^x^e siècle. La porte, joyau d'architecture romano-byzantine, vaut les quelque trois cents marches qu'il faut monter pour y atteindre. Rien de plus irrégulier que l'intérieur : des colonnes à chapiteaux d'origine

carolingienne soutiennent une voûte basse, comme si, à cette hauteur 85 mètres, et sur un espace aussi étroit, le minuscule sanctuaire se cramponnait au rocher. À la base du dyke, une chapelle octogonale du ^{xii}^e siècle est désignée sous le nom de *temple de Diane*. Le territoire d'*Aiguille* ne fait point partie de la commune, mais du canton du Puy.

L'ancienne industrie de la Haute-Loire, celle qui prime toutes les autres, par l'ampleté et l'importance, est l'industrie dentellière. La *dentelle* du Puy, *pointe du Puy*, fut connue dès le ^{xv}^e siècle, peut-être même plus tôt, importée d'Orient vers la fin du moyen âge, elle s'est introduite dans le Velay avec succès, peut-être grâce à l'affluence des pèlerins, plattinait le pèlerinage de Notre-Dame du Puy, Marie de Méhens l'y usa cette industrie, fort en honneur en Italie.

L'institution des *Bonnes d'œuvre*, en 1670, par les *Demoiselles de l'Instruction*, de M. de Marbail, fut placée dans les plus humbles hameaux. L'industrie dentellière, groupée les ouvrières en *assemblées*, les initia aux travaux soignés. Dans chaque village, la maison de la *bonne* devait le rendez-vous des dentellières : les *bonnes* de chausserie, une salle sert à la fois de chapelle, de salle d'asile, de école et d'*assemblées*. Sous l'aile vigilant de la *bonne*, les *bonnes* aiment pendant que la mère vaque aux travaux des champs, les fillettes s'initient à l'usage du carreau, l'œuvre de la *bonne* est œuvre de charité : elle visite les malades, secourt les indigents. Le linge blanc, le blé nécessaire à sa

nourriture, le bois de chauffage lui sont assurés, et quelquefois l'*assemblée* ajoute une légère rémunération.

En 1640, un arrêt du Parlement de Toulouse défendit la dentelle et les broderies, sous prétexte que, la fabrication de cette étoffe occupant toutes les mains, il n'en restait point de libres pour les travaux d'un autre ordre : impossible aux bourgeois de se procurer des servantes. On juge l'émou et la stupeur des milliers de paysannes qui vivaient de ce métier. « Au Puy, ce fut un jésuite, *François Régis*, qui sauva l'industrie. Il s'entremit, obtint la révocation de l'arrêt et rendit aux dentellières une partie de leur travail d'autrefois. Elles le prirent pour patron, quand la cour de Rome l'eut canonisé, sous le nom de saint François Régis. » (H. BOUCHER.)

À la fin du ^{xvii}^e siècle, Lamoignon, intendant de Languedoc (1698), constatait que la *dentelle* du Puy s'exportait en Allemagne, en Espagne et autres pays étrangers, pour des sommes élevées. Marseille en achetait et l'écoulait en Provence, en Italie. Colbert, on le devine, n'eut garde de négliger une aussi précieuse industrie. Les dentellières de la Haute-Auvergne, Aurillac, compromirent un instant celles du Velay : « Une nouvelle espèce de dentelle (la mousceline) fut introduite au Puy, en 1752, par des fabricants de Lyon. L'entreprise réussit si bien qu'en 1756 leur manufacture devint royale et fournit à la ville un travail pour lequel les mains exercées ne pouvaient manquer. Simonnet l'introduisit la même année à Tarare, dont elle a fait la fortune. »

La dentelle fut plus que jamais en faveur au ^{xviii}^e siècle : la mode s'en était emparée ; ce fut la parure indispensable aux grands seigneurs et aux belles dames de la cour. Mais la Révolution lui donna un coup dont elle faillit ne pas se relever. « Le Puy fut redevenu de sa renaissance à *Théodore Falcon*, qui la transforma. On le voyait parcourir à cheval les villages, muni de nouveaux dessins piqués et composés par lui, les confier directement aux ouvrières qu'il aidait de ses instructions, stimulant leur zèle par des primes d'argent, substituant chaque jour au modèle ancien un article nouveau, de goût plus ingénieux. » (R. MARCHESSOU, *Velay et Auvergne*.) La belle collection de dentelles réunie au musée Crozatier donne la mesure du travail et du succès de Falcon.

L'industrie dentellière a continué de prospérer au XIX^e siècle, non sans beaucoup de vicissitudes, dans les quatre départements de la Haute-Loire, de la Loire, du Puy-de-Dôme et du Cantal, avec centres principaux au Puy, à Aubert et à Craponne. Malgré la concurrence des dentelles fabriquées mécaniquement, le *point du Puy* est encore recherché du monde entier.

Le Velay se ressent du voisinage de l'Auvergne : les pâturages et les prairies occupent plus du quart de la superficie totale. De là, l'importance de l'élevage. Les bêtes à cornes, élevées pour la boucherie, appartiennent à la forte race du *Mézenc*, de Salers et du Forez. L'élevage du *mouton* avait autrefois une importance plus considérable quand, faute de routes et surtout de chemins de fer, les transports ne se pouvaient guère sans lui. Les *moutons du Velay*, on pourrait dire aussi du Vivarais, eurent leur célébrité.

Personnages historiques. — *Raymond d'Agiles*, né à Aignillhe, auquel nous devons un récit de la première Croisade; le troubadour *Pons de Capdieu*, qui suivit Philippe Auguste à la troisième Croisade; *Guillaume Tarfif*, lecteur de Charles VIII; le cardinal *M. de Polignac* (1661-1741), poète et diplomate, membre de l'Académie française. Aux Eux de la Tour-Maubourg appartient : un maréchal de France (1684-1764); le comte-général Marie-César, député aux états généraux en 1789, depuis sénateur et pair de France. Aux *La Fayette* : le maréchal qui battit les Anglais à Bangé en 1421, mais surtout *Marie-Paul du Motier*, marquis de *La Fayette* (1757-1834), qui, âgé de vingt-quatre ans, força l'armée anglaise à capituler dans York-Town (1781), et contribua pour une part décisive, avec Rochambeau et les bonnes troupes de France, à l'indépendance des États-Unis (1783); le général baron *Monton-Duvernet*; *J.-M. Rullière*, général, pair de France (1787-1863); le sculpteur *Ch. Crozatier*; le publiciste *Jules Vallès*.

Loire.

Superficie : 476 000 hectares Cadastre, ou 479 800. Service géographique de l'armée). Population : 637 430 hab. (1921). Chef-lieu : **Saint-Etienne**. Sous-préfectures : **Montbrison** et **Roanne**. — 31 cantons, 337 communes; 13^e corps d'armée. CLERMONT. Cour d'appel et Académie de LYON; Ecole des mines à SAINT-ÉTIENNE. Le département de la Loire forme, avec celui du Rhône, le diocèse de Lyon.

Le département de la Loire descend du Pilat (1 434 mètres) au creux du Forez, entre les montagnes de ce nom (Pierre-sur-Haute, à 1 610 mètres, et les hauts bourellets du Lyonnais ; la coupure du Gier lui ouvre l'horizon du Rhône. Bien qu'un canal de dérivation, greffé sur le cours de la Loire, draine par ses amoncelles une partie des eaux retenues à la base des monts du Forez par l'encombrement des limons de la plaine et surtout la nature du sous-sol argilo-siliceux, il reste encore dans le champ clos de la Loire forézienne assez de terre à conquérir.

La fortune du département de la Loire lui vient de l'industrie. Le riche bassin houiller de Firminy, Saint-Etienne, vient immédiatement après ceux du Nord et du Pas-de-Calais. D'après l'*Annuaire statistique de la France*, publié par le ministère du Commerce et de l'Industrie (1905), il a été extrait 1 052 593 tonnes de houille et anthracite en Aveyron, 1 802 103 en Saône-et-Loire, 1 909 449 dans le Gard, 3 629 777 dans le départe-



CHATEAU DE POLIGNAC.

Phot. de M. Vazeille.

ments de l'industrie du fer. Lyon, grand entrepôt du commerce du Rhône, entre le Nord et la Méditerranée, agissant comme un foyer d'appel, l'industrie stéphanoise entreprit la fabrication des armes, la serrurerie, la quincaillerie. A la fin du XVIII^e siècle, l'achèvement du canal de Givors ouvrait à son activité le débouché du Rhône; enfin, les chemins de fer survenant, la facilité des communications provoqua un élan prodigieux de l'activité industrielle.

Grâce aux progrès de la technique minière, l'extraction peut descendre au moins à 800 mètres, de cette profondeur, des machines, aussi souples que puissantes, tirent au jour 1 000 tonnes de houille par huit heures de travail. Dans les galeries du fond, largement aérées, l'air comprimé, poussé du dehors, sert à perforer la roche. Partout ailleurs, l'électricité distribue la lumière et la force motrice, actionne les ventilateurs; mais, à l'intérieur de la mine, la présence du grisou ne permet pas d'en faire usage, excepté toutefois pour les puits d'épuisement, où des pompes électriques refoulent les eaux à la surface. Dans l'attraction des mines ont surgi de grands établissements métallurgiques qui en tirent la vie : *fonderies, verreries, manufactures* de toute sorte. Les vallées du Gier, du Frons, de l'ondaire ne sont qu'un grand chemin d'usines où se pressent les hautes cheminées, qui vomissent à gros flocons une fumée noire dont le ciel, les maisons, les gens sont imprégnés et noircis.

Le Forez, riche en charbon, est pauvre en fer; les gisements de minerais qu'il possède ne suffisent plus, depuis longtemps, à l'activité dé-



PALAIS DE JUSTICE DE SAINT-ÉTIENNE.

Phot. de M. Bellotti.



BARRAGE DU ROCHAILLÉE AMONT, PRÈS DE SAINT-ÉTIENNE.
Phot. de M. Bellotti.

vorante de ses établissements : on doit l'importer. Mais *Saint-Étienne*, longtemps tributaire de la Franche-Comté, de la Bourgogne et du Dauphiné pour la production de la fonte de fer et de l'acier, est à présent le fournisseur de ces régions et exporte aux quatre coins du monde.

Au premier rang des grands organismes métallurgiques, se distinguent les *Forges et aciéries de la marine et d'Homécourt*, fondées en 1837 à Rive-de-Gier : c'est à elles que l'impuy de Lôme demanda les blindages dont Napoléon III voulut cuirasser le flanc de nos navires (trois usines à Rive-de-Gier, Assailly, Saint-Chamond, pour la fabrication des canons et pièces de marine) : — usine au *Boneau*, près de Bayonne, sur l'Adour ; — dans l'Est, établissements d'*Homécourt* — 6000 ouvriers, dont plus de la moitié à *Saint-Chamond*. Viennent ensuite les *aciéries de Saint-Étienne*, celles de *Firminy*, l'établissement *Rosier-Verdier* aciéries et forges de *Lorette* : aciers fondus au creuset, aciers puddlés, raffinés, fondus sur sole, dits aciers Martin, — travaux pour les compagnies de chemins de fer, les ministères de la Guerre et de la Marine. Les établissements *Mareil* (usines de Rive-de-Gier, des Estangs, de la Capelette-Marseille) : lingots, moulages d'acier, laminaires pour tôles et blindages, matreaux-plâtres pour forger les grosses pièces, canons, arbrés de machines, matériel de guerre, etc. ; les établissements de *Florange et C^{ie}* : les ateliers de construction de locomotives, autres machines, etc.

L'excellence des armes de Saint-Étienne est appréciée depuis fort longtemps, mais ce n'est qu'après la création de la manufacture, dès le début de la fabrication, celle des armes blanches et celle des armes à feu se séparant, la dernière devenant un monopole de l'Etat. En 1885, qui fut l'année la plus prospère, on classa à l'Etat le monopole de la fabrication des armes de guerre, et on classa comme d'Etat public, le *Monopole des armes de guerre*, mais, à côté, le monopole qui est fabriqué avec l'arme blanche, et la pièce détachée, c'est-à-dire 80 millions. Une seule maison à Givors peut produire par an 50000 fusils, 20000 carabines de tir ou de chasse, 45000 revolvers, et exporte ses produits sur tous les marchés.

A l'industrie des armes et à la métallurgie proprement dite, s'ajoutent celles des pièces détachées pour *cycles et automobiles* ; les *verreries de Givors*, de *Rive-de-Gier*, verre à vitres ou verre à bouteilles, comme à *Saint-Galmier* ; la fabrication des produits *réfractaires* indispensables aux températures élevées des fours. Enfin, à côté des engins de fer et de fer, la *rubannerie* (rubans et velours, importée en Velay par François IV : cette industrie donne la vie à de nombreux ateliers familiaux, tant en ville qu'aux environs.

On distinguait autrefois le *Haut-Foréz* ou *Jarez*, comprenant la région montagneuse groupée autour de *Saint-Chamond*, et le *Bas-Foréz*, dans les deux grandes plaines de *Montbrison* et de *Romne*, le long de la Loire. L'ancienne capitale du pays, *Feurs* (le *Forum Segusiavorum* des Romains), fut détruite par *Montbrison*, qui, depuis, céda le pas à *Saint-Étienne*. *Domane des d'Albon*, puis du duc de Bourbon, le *Foréz* a fait retour à la Couronne en 1527.

Saint-Étienne (167 970 habitants) est une création de l'industrie : le touriste et l'archéologue y trouveront peu à glaner. L'hôtel de ville, construction de 1822, transformée par le second Empire ; la place *Marengo*, dont les parterres reposent de l'interminable rue ou route d'Annonay qui, toute droite, traverse la ville d'un bout à l'autre ; la vieille église de *Saint-Étienne* (xv^e siècle), le *Palais des arts*, le *Musée industriel*, l'*École des mines*, où se forment les ingénieurs et les directeurs d'usines, ce sont là des monuments dignes d'une grande ville. Mais *Saint-Étienne* est dans sa Manufacture, dans ses mines et dans ses usines : le spectacle de l'activité humaine n'y est pas sans intérêt et il a aussi sa grandeur.

Personnages historiques. — *Florimond Robertet*, argentier de Charles VIII, de Louis XII et de François I^{er} ; *Anne d'Urfé*, lieutenant général du Foréz, frère d'Honoré d'Urfé, l'auteur de *L'astrée*, né à Marseille ; l'amiral *Boniviel* (1588-1625), de désastreuse mémoire ; *François d'Air* (*Père de La Chaise*), confesseur de Louis XIV ; l'abbé *Terray*, contrôleur général des finances (1715-1778) ; l'émulé *don Ant. Jos. Percey*, qui suivit *Bougainville* (1763) et donna une relation de son voyage ; l'historien critique *René de Chantelaine* ; le duc de *Perigny* (1839-1873) ; le cardinal *Bonnet* ; *Francis Garnier*, le héros du Tonkin ; le critique *Jules Jadin* ; le poète *Victor de Laprade* ; les sculpteurs *Bonnassieux* et *Fogiatier*.

Allier.

Superficie : 730800 hectares (Cadastral), et 738000 (Service géographique). Population : 370950 hab. (1921). Chef-lieu : **Moulins**. Sous-préfectures : **Montluçon**, **Gannat**, **La Palisse**. — 29 cantons ; 321 communes ; 13^e corps d'armée (CLERMONT). Cour d'appel de Riom. Académie de CLERMONT. Diocèse de MOULINS (suffragant de Sens).

L'*Allier* est le vestibule de la Limagne et de l'Auvergne. La viennent se fonder dans la plaine les derniers terrassements de nature cristalline qui, sous la superstructure des monts Béme et le dos du Foréz, accompagnent d'un long rebord la trouée ouverte au cœur du Massif Central. L'inclinaison générale de l'*Allier* le porte du sud au nord et d'est en



BOURG-ARGENTAL : PORTE DE L'ÉGLISE.
Phot. de M. Boulanger.

ouest, suivant le cours de la rivière. Son territoire occidental n'atteint que les premiers gradins du Massif ; la *Bosse*, au contact du Puy-de-Dôme, n'a que 774 mètres, entre la Sioule et son affluent la Boule. Encore moins élevés sont les terrassements qui se rattachent, par Montluçon, au plateau de Combrailles et aux masses granitiques de la Marche et du Limousin. De ce côté, en effet, l'Allier ne fait que s'adosser au grand bassin central, tandis qu'à l'est il monte jusqu'aux crêtes qui en constituent le haut relief Puy de Montcel.

Montluçon à l'ouest, sur le Cher ; Lavalisse à l'est, sur la Bèze ; au centre, l'Allier avec Vichy et Gannat ; Moulins au débouché de la Limagne, comme centre de ralliement sur le débouché de la Loire ; tel est le département en raccourci.

La *Limagne bourbonnaise*, qui prolonge la Limagne d'Auvergne le long de l'Allier, sans en avoir l'exubérante richesse, compense largement, par sa fertilité, la variété de ses cultures et les ressources du sous-sol, la pauvreté des basses régions qui couvrent le nord du département. Par la faille de rupture qui suit les rebords intérieurs de la Limagne, les eaux souterraines thermales, minéralisées, se sont frayé une issue au dehors ; l'Allier possède plusieurs de ces sources précieuses : *Saint-Yorre, Hauterive, Vichy, Cusset* ; au revers de la terrasse cristalline de l'ouest, *Néris et Bourbon-l'Archambault*.

Le département de l'Allier correspond à l'ancien **Bourbonnais**. Au carrefour des routes de Bourgogne et d'Auvergne, sur la grande ligne de communications de la Loire, le pays eut longtemps à souffrir de cette situation. Les *Ediens* qui l'occupaient en partie, jaloux de leurs voisins les *Arvernes*, après s'être jetés par dépit dans le parti de César, se rallièrent, quand ils vinrent engager la suprême partie, à la cause nationale que personnifiait Vercingétorix. Les *Romains* firent deux parts du territoire actuel de l'Allier : l'une à droite avec Vichy (*Aquis Calidis* ou *pagus Vicisensis*) pour la Lyonnaise, l'autre à gauche pour l'Aquitaine ; Bourges et Lyon prenaient chacune leur rive ; *Veruannagus, Néris, Borvo* Bourbon-l'Archambault, étaient connus et fréquentés déjà pour leurs eaux minérales.

Malis la situation intermédiaire du pays lui valut, à la chute de l'empire romain, de nouveaux maux : d'abord les terribles *Bagaudes*, puis les *Burgondes*, les *Wisigoths*, les *Francs*. Pépin le Bref, à la chasse des ducs aquitains, s'empara de Bourbon 752. L'un de ses successeurs, Charles le Simple, ayant conféré l'investiture de plusieurs fiefs royaux sur la Marche d'Auvergne 913 à l'un de ses fidèles, Adhémar, le fils de celui-ci, Aimon I^{er}, prit le titre de *Bourbon* 951. Ses héritiers ajoutèrent leur nom *Archambault* à celui de *Bourbon* ; Philippe Auguste agrandit leur domaine, en y ajoutant Montluçon 1202.

Habiles à entrer dans les vues royales, les sires de *Bourbon* accordèrent des franchises à Moulins, Gannat, et se montrèrent partout les champions fidèles de leur suzerain ; on les vit aux mêlées de Fumes, de Courtray, de Mons-en-Puelle, de Cassel, et leur bravoure fut récompensée par le titre de duc.

Louis I^{er}, qui en fut investi, était de sang royal, par sa mère, Béatrix, héritière de Bourbon, qui avait épousé le sixième fils de saint Louis, Robert, comte de Clermont en Beauvaisis. Après les journées de Crécy, Poitiers 1356, on le fils de Louis I^{er} fut tué aux côtés du roi Jean, Moulins devint la capitale du *Bourbonnais*, et la résidence ordinaire de ses ducs. On sait comment l'un d'eux, le connétable de Bourbon, trahit la cause française pour celle de Charles-Quint ; il périt au siège de Rome 1527, après que ses biens confisqués eurent été réunis à la Cou-



Phot. de M. Boulan, cr.
BEFFROI DE MOULINS.

ronne. Retour bizarre, c'est un Bourbon, Antoine, duc de Vendôme, qui devait donner le jour à Henri IV, héritier du dernier des Valois, par la filiation de saint Louis. Les *Bourbons* retrouvaient leur bien, avec la couronne, au profit de laquelle on le leur avait pris.

Moulins 22 970 habitants. A côté des *moulins* qu'ils possédaient non loin d'Yzeure, et près de l'Allier, les ducs de Bourbon firent construire 1349 une forteresse gardienne du passage. Bientôt ce fut leur résidence favorite, et la ville, Moulins, qui se forma autour de la forteresse princière, devint métropole du Bourbonnais, à la fin du x^e siècle. Longtemps sa *cathédrale* (Notre-Dame) demeura inachevée. C'est de nos jours seulement que, sous la direction de Viollet-le-Duc, on y ajouta au cheur une nef de style ogival, et deux flèches en pierre, hautes de 45 mètres. Le cheur 1565-1597, avec déambulatoire et chapelles rayonnantes, est d'une belle ampleur ; ses vitraux Renaissance conservent les traits de plusieurs ducs de Bourbon. On verra, derrière le maître-autel, un saint Sépulture du xvi^e siècle à huit personnages ; une Vierge noire très vénérée, dans la chapelle haute du chevet ; dans la sacristie, un très beau triptyque (attribué à Ghirlandajo), don de Pierre de Bourbon et de sa femme Anne de Beaupré. L'église voisine, consacrée à saint Pierre, date de la fin du xiii^e siècle.

Le peu qui reste du château ducal est utilisé : l'une de ses tours, la *Malroiffière*, sert de prison ; un pavillon Renaissance loge les gendarmes. Remparts et fossés ont fait place aux boulevards de la Préfecture, de Choisy et du Théâtre ; la tour du *Fredault* en est une survivance. Le *jaquemart* du beffroi municipal marque l'entrée de l'ancienne ville ; sur la tour du x^e siècle, on jucha, au xv^e siècle, un nouveau couronnement. La bibliothèque de l'Hôtel de ville renferme une belle collection d'incunables provenant d'anciennes collégiales bénédictines, entre autres la fameuse *Bible* dite de *Sauvigny* xii^e siècle, enrichie de splendides miniatures.

Aux environs, entre l'Hôtel de ville et la cathédrale, s'enchevêtrent des rues vieillottes ; rues des Orfèvres, de l'ancien-Palais, aux pignons évocateurs du x^e siècle. Un *Musée archéologique*, com-



RUINES DU CHATEAU DE BOURBON-L'ARCHAMBAULT.

Nièvre.

Superficie : 681 600 hectares (Cadaastre), ou 688 700. Service géographique de l'armée. Population : 270 150 hab. (1921). Chef-lieu :



CHAPELLE DU VIERGE, A MOULINES : TOMBEAU DU DUC DE MONTMORENCY.

Nevers. Sous-préfectures : **Cosne, Clamecy, Château-Chinon.** — 23 cantons ; 313 communes ; 8^e corps d'armée. **Bourges.** Cour d'appel de Bourges. Académie de Dijon. Diocèse de NEVERS (suffragant de Sens).

Le *Nivernais* s'adosse au promontoire primaire porphyrique et granitique du **Morvan** et s'incline par l'Yonne vers la Seine, par la Nièvre sur le chemin de ronde de la Loire. Pays de forêts et de champs, de prairies et d'eaux ruisselantes, aux sites variés, d'une pénétrante fraîcheur, le *Morvan* couvre plus ou moins de son relief quatre départements, et la Nièvre en premier lieu ; mais c'est en Saône-et-Loire qu'il culmine, à 902 mètres, avec le mont du *Bois-du-Roi*. Dans la Nièvre, son plus haut sommet, le *Prenelay*, rivalise, à 52 mètres près, avec le *Bois-du-Roi*, dont il n'est éloigné que de plusieurs kilomètres. Le cours de l'Yonne distingue deux pays, de nature et d'aspect bien différents. A l'encontre de *Château-Chinon*, vedette du Morvan primitif, *Clamecy* évoque une région calcaire, et la *Puisaye*, qui s'affaisse au nord-ouest, est un pays bas, humide et boisé. La déclivité générale du sol nivernais est mise en évidence par la différence des cotes d'altitude entre le mont du *Bois-du-Roi* (902 mètres) à l'est et celle de la Loire, devant Nevers (176 mètres), au confluent de la Nièvre. Aussi le Bon-Pays du Nivernais forme-t-il comme le cercle extérieur d'un éventail soudé à la racine du Morvan et jalonné par Decize, La Charité, Cosne, Clamecy, sur le chemin de ronde de la Loire. La *Cure*, sémillante rivière du Morvan, alimente le magnifique *réservoir des Settons*, véritable petite mer intérieure, à 580 mètres d'altitude.

Dans le voisinage des Senons (Sens), les *Eduens*, cantonnés à *Bibracte*, sur le mont *Bevray*, tenaient les passages de la Loire et, par eux, les communications de la vallée de la Seine avec le Berry et l'Auvergne. César eut l'habileté de se concilier ces peuplades : on le vit même à Decize,

en 52 avant Jésus-Christ ; ses approvisionnements, ses bagages étaient à Nevers. Mais, dominé aux yeux de ses alliés par l'éclat de Gergovie, ceux-ci, sous deux chefs entreprenants, se jetèrent sur Nevers, et coupèrent la route de la Loire à l'armée romaine en retraite. César les culbuta et, appelant à lui son lieutenant Labienus, qui opérait à Lutèce, dans la vallée de la Seine, enveloppa l'*Évangélorie* dans l'Alse. La défaite du chef gaulois fit de la Gaule une province romaine. Plusieurs voies partaient de Nevers, car c'était un nœud stratégique important : des rebranchements gardaient les communications entre *Seine* et *Loire*. Un peu de tous côtés en Nivernais, on retrouve les vestiges de l'occupation romaine. Il y eut une telle pénétration du pays par la conquête que, dans la dernière moitié du IV^e siècle, *saint Martin* dut venir en personne combattre le paganisme persistant sur cette terre arrosée du sang des martyrs : *saint Amalric*, disciple de saint Pollin de Lyon, apôtre du Morvan, martyrisé à Saulieu (179) ; *saint Révérend*, à Nevers (274) ; *saint Pélerin*, évêque d'Auxerre, à Launais (304). *Saint Germain* d'Auxerre compléta l'œuvre d'évangélisation ; au début du V^e siècle, Nevers eut un évêque.

L'invasion barbare mit les *Bourguignons* et les *Francs* en Nivernais. *Pépin le Bref*, en marche contre Waifre, duc d'Aquitaine, passa la Loire à Nevers. Avec la dislocation de l'empire de Charlemagne, le comte délégué à Nevers par le gouvernement central se prit, comme les autres, à commander en maître dans la province dont il avait charge et fit acte de possession, en donnant pour dot le comté de Nevers à sa fille Mahaut. Bientôt les deux comtes, Nevers et Auxerre, unis, passèrent à Guillaume I^{er}, fondateur de La Charité-sur-Loire. Grâce à l'éloignement du



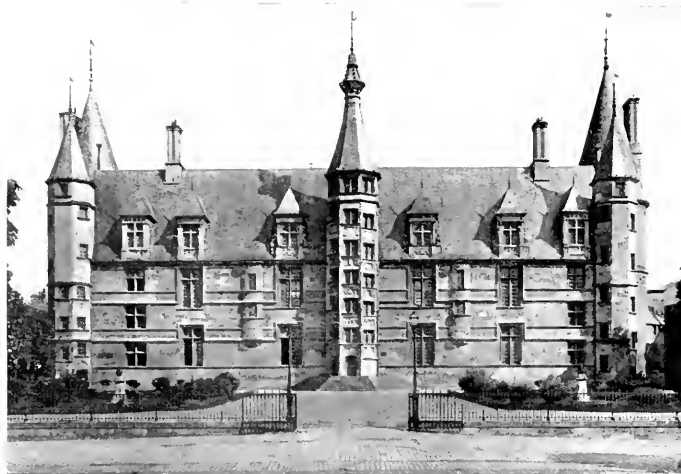
LA PORTE DU CROIX, A NEVERS.

comte, parti pour la croisade (Guillaume IV y mourut en 1168), les *barons de Donzy* purent s'imposer à *Pierre de Courtenay*, qui avait épousé l'héritière du comte. D'une famille à l'autre, le fief eut aux Châtillons, aux Bourbons, à la maison de *Clugny*, à celles de *Bourguigne*, de *Cleres*, de *Montboute*, après avoir été érigé en duché par François I^{er} (1538). Les guerres de religion y accumulèrent les ruines. 1569, avec les ligueurs, quelques-uns du duc des *Deux-Ponts*, qui commença à *La Charité* les plus abominables excès. Cependant l'étrange combinaison qui faisait du duché de Nevers un fief italien des ducs de Mantoue prit fin par l'achat qu'en fit *Mazarin* en 1659. Le fief passant après lui à son neveu Mancini, Le duché finit à la Révolution.

Nevers (29 750 habitants) conserve le château qui fut la résidence de ses anciens ducs, non le premier, qui datait du XII^e siècle, mais celui qui bâtit, dans la seconde moitié du XVI^e siècle, Jean d'Clamecy, comte de Nevers, et qu'ornèrent, au XVI^e siècle, les princes

de la maison de Clèves, puis ceux de Mantoue; de grandes toits ronds aux angles, accompagnés de tourelles octogonales, d'élégantes fenêtres, magnifiquement sculptées, donnent l'aspect un peu sévère de ce haut édifice; un grand escalier d'honneur, au musée du *Nivernais* se joient à l'intérieur. Tout *Nevers* autrefois gravitait autour du château ducal; à l'est, dans la rue du Commerce, le *belfroi* de la ville, où les échevins se réunissaient dans deux belles salles du *xv^e* siècle; au sud-ouest, la cathédrale *Saint-Coré*, deux édifices soudés à l'entré; à l'occident, une basilique romane avec une crypte, le chœur, le transept, restes d'un édifice bâti en 1028, remanié en 1194, et dont la nef fut placée à une cathédrale gothique, avec abside, orientée vers l'est, mais sans transept ni facade. L'art des *xv^e* et *xvi^e* siècles y apporta sa contribution: un beau portail au sud et, à côté, une belle tour de 1528.

Entre la cathédrale et le palais ducal, aujourd'hui Palais de justice, l'Hôtel de ville. Bibliothèque, continue aux restes de l'ancien château des Courtenay. Puis se suivent, au nord, une halle monumentale, le grand quadrilatère ombragé du Parc, au voisinage de la maison mère des sœurs de la *Charité de Nevers*, où vécut et mourut Bernadette, la voyante de Lourdes. Parc, place de la Halle, places de l'Hôtel-de-Ville et de la République se succèdent, dans l'attirance de la *Loire*, à l'intérieur du grand croissant que dessine la rue du Commerce, la plus mouvementée de Nevers, entre le confluent de la Nièvre, dans le fleuve, et la porte de Paris, arc de triomphe élevé en l'honneur de la victoire de Fontenoy (1745). A cette artère vitale, que prolonge la rue de Paris, s'ajustent l'Hospice général, la Préfecture, en face de l'avenue Marceau, ouverte sur les frondaisons du Parc; le Lycée, ancien collège des jésuites, où Gresset, le joyeux Tourangeau, fut élevé et com-



NEVERS : LAFADE DU PALAIS DUCAL.

CL. NO.

posa son fameux *Vert-Vert*. L'église voisine de *Saint-Etienne*, élevée en 1063, par Guillaume I^{er}, comte de Nevers, et donnée par lui à saint Hugues, abbé de Cluny, est un précieux spécimen de l'art importé d'Auvergne en un pays jusque-là soumis à l'influence exclusive du faire bourguignon.

Bien que l'ancien *Nevers* se reconstruise à l'ovale enveloppant de ses plus anciens monuments (*Saint-Etienne* se trouvait à l'écart), depuis longtemps la ville a rompu le cercle qui entravait son expansion: la tour *Saint-Eloi*, la porte du *Croux* (musée lapidaire, avec ses échaudières et son épaisse muraille à mâchicoulis rappellent les an-

ciennes fortifications. Une *Manufacture* de porcelaine, des faïenceries artistiques animent l'ouest de la ville, au voisinage du fleuve. C'est en effet l'attirance de la Loire qui suscite en ce département la vie industrielle: à l'embouchure de l'Eure, les forges et aciéries d'*Imphy*; au-dessus de Nevers, les forges nationales de *La Charraie*, sur la confluence de la Nièvre; *Fourchambault*, en aval, non loin de la rive droite du fleuve.

Plusieurs sources minérales analogues à celles de Pougues, mais d'une teneur plus faible, ont été découvertes à Fourchambault. *Pougues* est la reine des eaux nivernaises, avec les trois sources: *Saint-Léger*, eau froide bicarbonatée calcique, ferrugineuse et gazeuse; *Saint-Marcel*, pour les bains; *Bert*, comme *Saint-Léger*, tonique, reconstituante de l'estomac et des muqueuses. A *Saint-Honoré-les-Bains*, cinq sources sulfureuses sodiques; à *Saint-Parize-le-Châtel*, source minérale froide dite *Font-Bouillant* (grande quantité de gaz) et une autre source analogue, la *Fontaine-des-Vertus*.

Personnages historiques. — *Jean Bureau de la Rivière*, maître de l'artillerie sous Charles VII et Louis XI; le juriconsulte *Guy Coquille*, historien du Nivernais, né à Decize (1523-1603); *Jean Duval*, savant orientaliste, né à Clamecy (1597); le poète menestrier *Adam Billault*, « le Vir-

gile du Babol », dont la maison se voit à Nevers; *Roger*, comte de Bussy-Rabutin, parent de M^{me} de Sévigné; le peintre *Roger de Piles*, de Clamecy (1635-1709). Au *xviii^e* siècle: le garde des sceaux *Germain-Louis de Choiseul*; *Louis Marchai Mozart*, dernier duc de Nevers, poète, membre de l'Académie française; l'abbé de *Radonvilliers*, son collègue à l'Académie; le jésuite *Gabriel Brohier*, de l'Académie des inscriptions; les révolutionnaires: *Pierre-Gaspard Chatain*, né à Nevers, procureur-syndic de la Commune de Paris, promoteur des fêtes de la Raison, et *Antoine de Saint Just*, né à Decize, séide exilé de Robespierre; le baron de *Bourgoing*, né à Nevers. Au *xix^e* siècle: *Louis de Marchangy*; le juriconsulte *André Dupin* aîné, président de la Chambre des députés sous Louis-Philippe (1783-1865); le général *Dacrot* (1817-1882).



Photo de M. Bourgoing.

LE SAUT DE L'EAU DE LA RIVIERE DE LA CURE ET LE CARRÉ DU GOUTIER (L'ENTRÉE DE LA CURE).

Loiret.

Superficie : 677 100 hectares. Cadastre : 681 100 (Service géographique de l'armée). Population : 337 220 hab. (1921). Chef-lieu : **Orléans**. Sous-préfectures : **Gien, Montargis, Pithiviers**. — 31 cantons, 349 communes; 5^e corps d'armée. Cour d'appel d'Orléans. Académie de Paris. Diocèse d'Orléans (suffragant de Paris).

La *Beauce* au nord-ouest, avec la monotone étendue de ses champs sans fin; la *Sologne* au sud, dans la boucle de la Loire, ses landes, ses maigres terres, ses étangs, ses grands bois de sapins; au nord-est, le *Gâtinais*, pays de ruisseaux, de vallons ombrés, de fraîches prairies; au cœur du pays, la *Loire*, inclinée gracieusement vers la cité maîtresse du pays : tel est le *Loiret* en raccourci.

La *Beauce* étend sa plate-forme sur l'horizon de trois départements : Eure-et-Loir, Loiret-et-Cher, Loiret. Aussi loin que porte la vue sur cette immensité plate, ce sont, au-dessus des champs uniformément cultivés en céréales et en prés artificiels, quelques villages groupés autour de puits profonds, sous la flèche d'un clocher qui pointe crûment dans le ciel : peu de haies, des arbres rares, encore moins de maisons isolées; les gens se gardent et il semble que les villages, ceints d'un mur comme un blockhaus au milieu de la plaine, concentrent leur effort pour mieux résister aux rafales du vent d'est qui, l'hiver, balaye avec rage l'étendue sans obstacles. Sous le revêtement limoneux du sol, la nappe continue du calcaire blanchâtre draine les eaux; aussi le souffle ardent de l'été a-t-il bientôt fait de vider les mares, et l'on voit, par l'extrême sécheresse, de longues théories de chars franchir 10, 15, 20 kilomètres, pour aller puiser à la Loire l'eau nécessaire à la vie des hommes et des troupeaux. La *Beauce* est par excellence un pays de céréales : le *grenier de la France*. Sa production dépasse de beaucoup les besoins des habitants; toute la récolte ne saurait s'emmagasiner dans les granges : elle s'entasse en meules, autour des villages, sous un toit de paille protectrice. Ce riche pays, hormis le temps des labours et de la moisson qui met tout le monde dehors, est bien l'un des plus ennuyeux du monde, à moins que l'on n'éprouve devant l'espace sans limites cette joie particulière à la vue de l'Océan, dont les vagues, moutonnantes comme les sillons dans la plaine beauceronne, vont se perdre au loin dans la brume.

L'eau, qui manque à la *Beauce*, surabonde en *Sologne*, vaste région détritique qui s'étend de la Sauldre à la Loire et dépasse même ce fleuve, entre Gien et Orléans. Une terre grenue, à peine faite, sablonneuse; des champs crisotés aux sillons étroits, avec des rigoles multipliées pour l'écoulement des eaux; la lande pelée, émaillée de genêts; les troupes d'étangs et de mares, tout accuse l'imperméabilité du sol, calfaté comme un navire par une épaisse couche argilo-

siliceuse. Le calcaire, qui manquait à ce sol compact, on le lui a donné, on le lui donne sans relâche par les marnes de Blancfort; la chaux, le plâtre, les engrais achèvent d'alléger la terre. D'immenses plantations de pins enracinés dans les régions réputées les plus stériles préparent un humus productif; c'est la rénovation du pays qui commence. Déjà la fièvre a pris la fuite; on se reprend à vivre : les étangs sont circonvenus, les mares desséchées, les sillons de drainage partout multipliés. Un pays, pauvre encore mais riche d'espérances, surgit partout de l'ancienne terre insalubre et déserte.

Si la *Beauce* de Beaugency à Pithiviers occupe plus du quart du département du Loiret, la *Sologne* orléanaise, un quart aussi, dans le sud, le *Gâtinais* compte pour un tiers à peu près. Il y en a deux *Gâtinais* : l'un français, avec Nemours pour capitale; l'autre orléanais, groupé autour de Montargis. C'est une région moyenne, appartenue à ses deux voisins; mais les argiles de Sologne, recouvrant très vite le calcaire supérieur de Beauce, les formations impermé-

bles y jouent, au moins par fragments, un rôle assez visible. L'abondance des eaux courantes ou endormies dans les fonds, les gâtines, les bois mouillés révèlent un sol naturellement froid, que le labeur



EN BEAUCE : LE DÉPART DES MOISSONNEURS.



Photo de M. Hov.

MEULES DE GRAIN.



EN SOLOGNE : ON FAUCHE LES HERBES.

humain a su conquérir à la culture par l'amendement rationnel et surtout l'écoulement des eaux. Le *Gâtinais* s'est transformé comme la *Sologne* le fait, mais plus vite qu'elle; ses champs produisent le froment et le safran; il a d'excellentes prairies, des étangs poissonneux, de grands bois comme la forêt de Montargis; dans les clairières, sur les pentes parfumées de thym et de bruyère, des ruches qui produisent un miel délicat. Bien que d'un pourvu de hautes collines et de grottes

cours d'eau, le *Gévaudan* paraît beau et animé, au sortir des riches mais monotones campagnes de la Beauce, la forêt de Montargis a 8 516 hectares, c'est la superficie; celle d'Orléans, la plus grande de France, couvre 40 308 hectares, plantés de chênes, charmes et bouleaux.

Orléans, ancienne cité des Carnutes, assise au carrefour des grandes routes de la Seine, de la Loire et du Rhône, eut, dès l'époque gauloise, une grande importance stratégique et commerciale. César s'en empara; mais à peine était-il parti que les *Carnutes*, à l'exemple de leurs voisins de Nevers, massacrerent à *Genabum* les occupants romains; la ruine de cette cité, par le proconsul fut le châtiment des Carnutes 52 avant J.-C. Mais, comme ils s'obstinèrent dans la résistance par les renforts qu'ils envoyèrent à Vercingétorix, dernier champion de l'indépendance gauloise, ils durent, après la chute d'Alesia, livrer leur chef au vainqueur, qui le fit périr sous les verges. La situation de *Genabum* l'imposait; *Aurelianus* rebâtit la ville, en fit une cité, l'entoura de murailles. *Genabum* s'appela *Aurelianum*, depuis *Orléans*. Une obscure tradition veut que le *chrétianisme* y ait été apporté dès le 1^{er} siècle par saint Albin, l'un des disciples du Christ. Saint *Aignan* était évêque d'Orléans quand survinrent les hordes d'*Attila*. Après avoir essayé sans succès de le chasser le barbare, l'évêque d'Orléans organisa une vigoureuse résistance, donna aux légions romaines et aux auxiliaires francs et gaulois le temps d'accourir sous Aetius; peu après Attila subissait aux *Champs Catalauniques* près de Châlons une défaite décisive (451). Ce qui resta des Huns disparut. Cependant l'empire sombrant dans l'anarchie; la mort d'Aetius déchâna les Francs, les Burgondes, les Goths, jusqu'alors contenus à grand peine. A la fin, *Clotaire*, chef des Francs, resta maître de la Gaule, par la défaite de ses compétiteurs; à l'est, les Alamans *Tollbois*; au sud, les Wisigoths. *Touillé*, Clovis, devenu chrétien, fonda à Orléans le monastère de Micy, en donnant à l'inspice et à Messmin tout le territoire compris entre la Loire et le Loiret; l'acte de donation qui en témoigne est l'une des premières chartes authentiques du royaume des Francs. En 511, *Clotaire* assista au premier concile des Gauls tenu à Orléans.

Dans le partage qui suivit sa mort, *Clotaire*, l'un de ses fils, eut Orléans pour capitale d'un royaume particulier; mais l'assassinat de ses enfants reporta l'héritage à Childéric, déjà roi de Paris. Après *Clotaire*, qui réunit toute la monarchie franque, Orléans, uni à la Bourgogne, échut à *Gondebaud*, dont la résidence fut Chalon-sur-Saône. Quand *Gondebaud* vint à Orléans, il

y fut harangué en langues syriaque, latine, hébraïque; cela donne une idée de la variété des études qui se faisaient en cette ville, au 5^e siècle. *Gondebaud* fut instruit aux fameuses Ecoles d'Orléans; de même *Louis le Débonnaire*, fils de Charlemagne, qui plus tard y convoqua les États (832). C'était le temps où les *Normands*, remontant la Seine et la Loire, commençaient d'affreuses déprédations; Orléans en souffrit. Saint-Benoît-sur-Loire, dont la riche abbaye excitait la convoitise des barbares, fut plusieurs fois mis

à sac. *Robert le Fort* surgit alors contre les pirates. *Charles le Chauve* lui reconnut, en 861, le gouvernement du duché de France, avec mission de défendre la Seine et la Loire. *Robert le Fort* mourut à la peine, dans une dernière bataille livrée contre les Normands à *Bisarrthe*, non loin du Mans 866. Ses deux fils, *Rudes* et *Robert*, déjà désignés pour le trône par la reconnaissance publique, n'osèrent prendre la couronne. Mais *Hugues Capet*, fils de *Hugues le Grand*, s'en saisit et, par lui, le duché de France, uni à Orléans, devint le noyau solide du futur domaine qui, de proche en proche, a constitué la France.

Avec les Capétiens, Orléans ne le cédait qu'à Paris. *Robert 1^{er} le Pieux* aimait cette ville où il

était né. *Louis le Gros* s'y fit sacrer. *Louis le Jeune* s'y maria. Les Ecoles d'Orléans étaient célèbres; les rois firent souvent appel aux lumières de leurs docteurs. En 1305, le pape *Clement V*, qui en était ancien élève, érigea les Ecoles en Université et les dota de privilèges que *Philippe le Bel* confirma en 1312. *Boniface VIII*, *Jean XXII*, *Érasme*, *Calvin*, *Théodore de Bèze*, *Du Cange*, *Massillon*, *Maiebranch*, étudièrent à Orléans. Il y eut, au 15^e siècle, jusqu'à 5 000 élèves.

Quand les Valois commirent l'imprudence de démembrer la France en grands fiefs et de compromettre ainsi l'unité française, le comte d'Orléans, érige en duché, fut donné en apanage par *Philippe VI* de Valois à son fils *Philippe* (1333). Voilà l'Orléans distinct du domaine royal. Il l'est encore avec le frère de *Charles VI*, *Louis 1^{er}*, victime de la haine du duc de Bourgogne, *Jean sans Peur*; avec *Charles d'Orléans*, le prince poète, qui, pour venger l'assassinat de son père, se battit glorieusement à la journée d'Azincourt et fut, vingt-cinq ans, prisonnier des Anglais, amis des Bourguignons. Son fils, *Louis II d'Orléans*, étant devenu le roi de France *Louis XII*, l'Orléanais vint alors la vie d'un grand fief, attaché de près à la Couronne.

Plus tard, *Gaston*, frère de *Louis XIII*, en fut investi (1626). Après lui: *Philippe 1^{er}*, frère de *Louis XIV*, tige de la deuxième maison d'Orléans; son fils *Philippe II*, dit le *Régent*, prince doué de qualités brillantes, mais

l'un des plus corrompus de son siècle; *Louis-Philippe-Joseph*, dit *Philippe-Egalité*, qui eut sa part de la fête en volant la mort de *Louis XVI*, et perit lui-même sur l'échafaud en 1793; *Louis-Philippe*, fils aîné du précédent, qui, devenu roi des Français, donna le duché à son fils *Ferdinand Philippe*, tué malheureusement en 1832. Depuis la Révolution, la qualité de duc d'Orléans a cessé de représenter un pouvoir, pour n'être plus qu'un titre honorifique.

Au plus fort de la guerre de Cent ans, ou plutôt quand la France, envahie par l'Anglais, semblait ne plus s'appartenir, alors que le pauvre roi de Bourges, *Charles VII*, traîné d'un château à l'autre sa désespérance et ses ennemis, Orléans, animé par *Jeanne d'Arc*, sonna le réveil de la cause française. On sait comment la courageuse fille de Bourguemont, inspirée du ciel et n'écouant que son courage, parvint jusqu'à Chinon, où se trouvait *Charles VII*, et là, malgré les pièges tendus à sa confiance naïve, réussit à persuader le roi de sa mission providentielle. Un mois eut-on l'air d'y croire. Une troupe fut réunie à Blois, sous la conduite de la Pucelle, pour faire lever le siège d'Or-



Phot. de M. Renard.

LE MOULIN DE FOMAILLÉ.

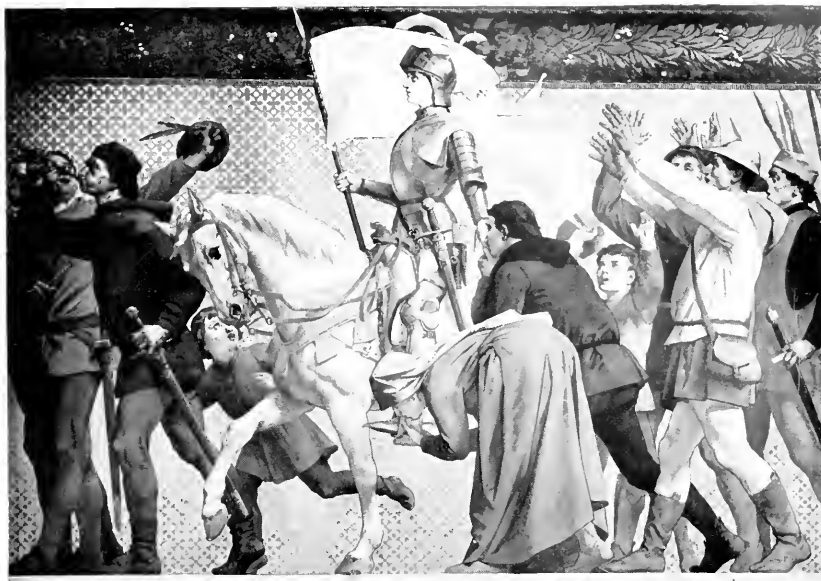


LE LANG DE SOLOGNE.

CL. DE.

léans. Autour de la place et sur les rives du fleuve, les Anglais avaient construit des retranchements reliés par des réduits fortifiés ou bastilles, et semblaient plantés là pour n'en jamais sortir. *Jeanne* voulait remonter la Loire par la rive droite et les attaquer à l'improviste, au plus fort de leurs retranchements. Ce hardi projet ne fut pas compris : il ne fallait point trop hasarder. On remonta donc le fleuve par la rive gauche, la moins exposée. Passe Olivet, l'armée tourna les postes anglais, et les approvisionnements destinés aux assiégés, embarqués à l'amont, au port de Saint-Loup, entrèrent avec le courant dans la ville. Mais *Jeanne* ne voulait pas seulement ravitailler la place. Elle dut convenir pourtant que le passage des troupes sous le front des Anglais n'allait pas sans de gros risques et consentit, bien à contre-cœur, à laisser l'armée regagner Blois, où elle passerait le pont de la Loire et reviendrait sur l'autre rive. Pour elle, ayant traversé le fleuve à Chécy (10 kilomètres au-dessus de la place, après s'être reposée au château de Reuilly), elle entra dans Orléans le 29 avril 1429, à huit heures du soir, armée de toutes pièces et montée sur un cheval blanc. Elle s'avancait précédée de sa bannière, ayant à gauche Dunois, richement armé, et derrière elle plusieurs nobles seigneurs et quelques hommes de la garnison ou de la bourgeoisie d'Orléans qui étaient venus lui faire cortège. Mais c'est en vain qu'on eût voulu tenir la foule éloignée. Tout le peuple était accouru à sa rencontre, portant des torches et manifestant une grande allégresse. *Jeanne* en effet était pour cette foule comme l'ange du Dieu des armées. Tous se pressaient, hommes, femmes, petits enfants, cherchant à la toucher, à toucher au moins son cheval, et ils l'accompagnèrent ainsi, « faisant grand'chère et grand honneur, à l'église principale où elle voulait avant toutes choses rendre grâce à Dieu; puis jusqu'à la porte Renart, en l'hôtel de Jacques Boucher, où elle fut reçue avec ses deux frères et les deux gentils-hommes qui l'avaient amenée de Vaucouleurs ». *Jeanne d'Arc*, par W. VAILLON.

L'arrivée de *Jeanne* mit au cœur des assiégés un tel reconfort que, sans plus attendre et sûrs de vaincre, quatre cents combattants sortirent, enseignes déployées, dès le lendemain de son arrivée (30 avril) et refoulèrent les Anglais sur leur bastille voisine de Saint-Pouair. Mais l'attaque, faite à l'insu des chefs de l'armée, ne fut pas soutenue. *Jeanne*, de son côté, voulait que l'on ne différât plus d'attaquer les Anglais, au centre même de leur puissance. Mais Dunois ne voulait combattre qu'avec tous ses moyens, et l'on dut attendre qu'il eût ramené de Blois les troupes qui avaient dû descendre par la rive gauche pour passer la Loire. Dunois partit le 1^{er} mai, passant fièrement à travers les bastilles anglaises de la rive droite, sans qu'il lui fût fait aucun mal, ce qui prouve combien la Pucelle avait raison de les vouloir attaquer de ce côté, au lieu de tourner leurs positions en remonant la rive gauche, comme le lui avaient imposé les chefs de l'armée. Entre temps, elle parcourait à cheval les rues de la ville pour relever les courages, « et le peuple ne se pouvait saouler de la voir »; puis elle allait examiner de près les positions anglaises, comme si nul mal ne pût l'atteindre. Enfin Du-



ENTRÉE DE JEANNE D'ARC A ORLÉANS, PAR LENEPAU (PANTHÉON).

nois arrivait, le 4 mai, avec les troupes de Blois, *Jeanne* vint au-devant de lui jusqu'à une lieue d'Orléans, son étendard en main, et tous ensemble passèrent processionnellement au milieu des Anglais, sans que ceux-ci, comme frappés de stupeur, fissent rien pour les arrêter.

Les retranchements anglais enveloppaient la ville, sur la rive droite du fleuve, d'une ligne continue nouée à des bastilles-forteresses : Saint-Laurent, Saint-Pouair, Saint-Loup, en vedette et non loin du fleuve, sur la route de Bourgogne : c'est cette ligne que la Pucelle voulait rompre. Les chefs de l'armée, malgré son avis, portèrent l'attaque sur la rive gauche, que défendait la bastille des *Tourelles*, appuyée sur celle des *Augustins*, l'une



Phot. de M. H.

ORLÉANS : LA CROIX DES TOURELLES; LA TOUR BLANCHE (Reste de la première enceinte 1429).



CLND.

ORLÉANS : PLACE DU MARTROI ET STATUE DE JEANNE D'ARC (PAR FOYATIER).

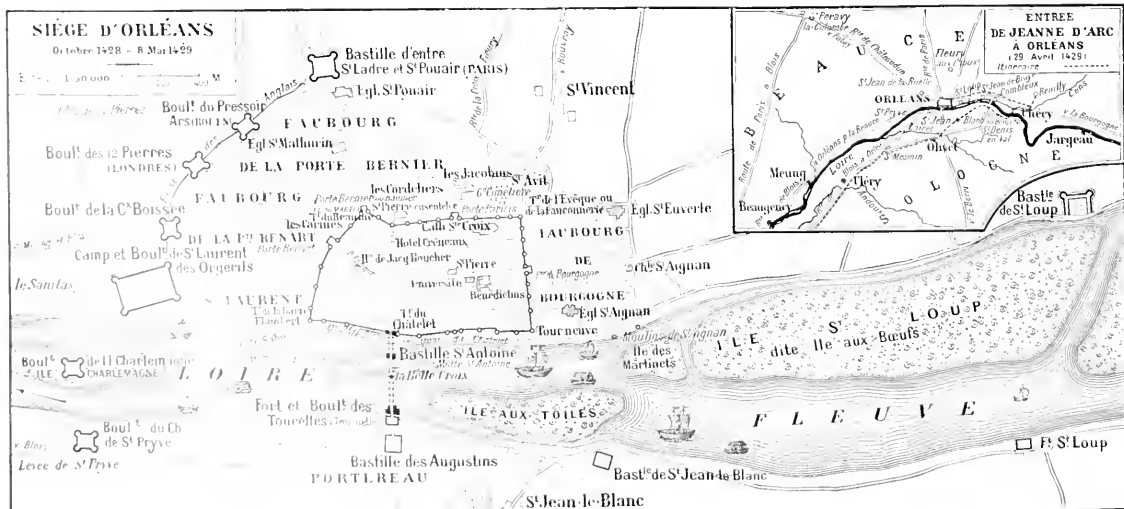
et l'autre converties par un boulevard qui les rehaït, par Saint-Pryvé et le poste fortifié de l'île Charlemagne, jeté au travers de la Loire, à la grande forteresse de la rive droite, Saint-Laurent. La vedette d'avant-garde de Saint-Jean-le-Blanc surveillait les approches de la rive gauche, comme celle de Saint-Loup la rive droite, en amont.

Cependant, l'armée à peine entrée, les Orléanais impatients d'agir, et désormais sûrs de vaincre, s'étaient jetés à l'improvise sur la bastille de Saint-Loup. *Jeanne*, armée à la hâte, courut aussitôt vers la porte de Bourgogne, si vite que les étincelles jaillissaient du pavé. Les assaillants avaient compté sans les 300 hommes d'élite que Talbot, en prévision de cette attaque, venait de jeter dans la place; ils faiblissaient. Mais, dunois étant venu soutenir l'attaque si témérairement engagée, et *Jeanne* se tenant au bord du fossé, son étendard à la main, pour encourager l'assaut, la place à la fin fut emportée et aussitôt livrée aux flammes. Tout Orléans célébra ce premier succès comme le gage certain d'une prochaine délivrance. *Jeanne* tenait toujours pour l'attaque immédiate au cœur même des positions anglaises. Dunois et les chefs en décidèrent autrement, tout en feignant de croire à ses raisons; il importait, croyaient-ils, avant tout, de dégager le pont pour ouvrir les communications de la ville avec la Sologne; en conséquence, l'attaque fut portée sur la rive gauche.

Une petite île, alors l'île Saint-Aignan, depuis l'île aux Toiles, était séparée du bord par un étroit chenal; ce fut le point d'attache de deux barques ajustées bout à bout qui servirent au passage. A peine débarquée, la Pucelle, sans attendre que tout son monde ait atteint le rivage, va planter

sa bannière devant la bastille des Augustins. Mais au lieu de soutenir son audace, voilà les combattants pris d'une terreur panique; on disait que de grandes forces arrivaient aux Anglais de la rive droite, par Saint-Pryvé. Dejà tout fuit en débâcle sous les traits des Anglais qui poursuivent. Alors *Jeanne* se retourne, va sur eux, malgré le peu de gens qui l'entourent, en peu de temps, la bastille des Augustins était prise et l'on y mit le feu.

Restaient les *Tourelles*; on se contenta de les investir, et l'attaque fut remise au lendemain. *Jeanne* rentra dans Orléans avec les principaux chefs. Il semblait que ceux-ci, tout en acceptant le concours de la Pucelle, à cause de l'irrésistible élan qu'elle savait inspirer, eussent peur de lui laisser l'honneur de la victoire, en ayant l'air de suivre sa direction. L'attaque des *Tourelles* projetée pour le lendemain fut secrètement remise à une date indéterminée, et quand, au matin, *Jeanne* voulut sortir pour traverser le fleuve, elle trouva fermée la porte de ville. Devant le peuple en armes qui l'accompagnait, il fallut bien ouvrir, et les capitaines eux-mêmes ne purent faire autrement que de suivre. Dunois fut des premiers. A sept heures du matin, l'attaque des *Tourelles* commença. Malgré des assauts furieux et répétés, la défense paraissait invincible. Vers une heure de l'après-midi, rien n'était fait encore et le découragement grandissait parmi les assaillants. Alors *Jeanne*, pour relever les courages, descend dans le fossé, une échelle à la main, qu'elle applique contre le parapet; au même instant, un trait d'arbalète la frappe entre l'épaule et la gorge, et le sang coule. Elle l'avait prédit; mais la femme demeurait dans l'île-



D'après un ancien plan du Merveilleux d'Arc, à Orléans.



ENTRÉE DE JEANNE D'ARC A ORLÉANS, PAR SCHERRER

CL. N.B.

roïne; elle pleura. Presque aussitôt consolée, elle arrache le fer de la plaie, on panse la blessure, et comme les chefs découragés parlent d'abandonner l'attaque : « En nom Dieu, leur dit-elle, reposez-vous un peu, et retournez à l'assaut derechef; sans nulle faute seront prises les Tourelles. » Ainsi fut fait. *Jeanne* reprend son étendard : « Oueques, dit un chroniqueur, ne vit-on grouée d'oïssillons, eux parquer sur un buisson, comme chacun monta contre ledit boulevard. » « Tout est votre, criait *Jeanne*, et y entrez ! » En même temps, ceux d'Orléans venus par le pont avec des



Phot. de M. Illo

ORLÉANS : CATHÉDRALE SAINTE-CROIX.

échelles et des étais jettent une passerelle volante sur les arches que les Anglais avaient rompues : le feu est mis au rempart; tout est pris ou tue. Et *Jeanne*, comme elle l'avait annoncée, rentra ce soir-là par le pont dans Orléans. On imagine la joie, les acclamations et les transports; toutes les cloches sonnaient la victoire.

Le lendemain, Talbot, interdit devant l'audace de cette jeune fille qu'il insultait grossièrement la veille, et la confiance qu'elle savait inspirer à tout un peuple, jugea prudent de déguerpir; il le fit sans hâte, à la vue de l'armée française, en ordre de bataille et sous les yeux de *Jeanne*, qui commanda de laisser partir les Anglais : « On les aurait une autre fois. » Toutes les positions et les approvisionnements de l'ennemi tombèrent sans coup ferir aux mains des Français, et *Jeanne d'Arc* en tête, tout Orléans alla rendre grâce à Dieu et inaugurer dans la joie du triomphe cette procession dont l'évêque d'Orléans, gardien de la tradition, institua la solennité qui s'est perpétuée jusqu'à nous.

Dans Orléans (69 050 habitants), tout rappelle *Jeanne d'Arc* : au quartier Saint-Marceau (rive gauche), sa statue en bronze par Gais; la croix des *Tourelles*, érigée sur l'emplacement de l'ancienne forteresse; du côté de la ville et à l'ouest de la rue Royale, dans la rue du Tabour, la maison de *Jeanne d'Arc*, dite aussi de l'*Annuciade*, à cause des religieuses de cet ordre qui l'habitèrent au *xvi^e* siècle (l'intérieur en a malheureusement été modifié et la façade récemment profanée); la maison dite d'*Agnès Sorel*, bâtie pour Charles VII par un bourgeois nommé Compaign et dont il reste la façade du *xv^e* siècle et une cour Renaissance; la ville d'Orléans en a

fait un musée où sont réunis tous les documents qui se rapportent à la *Pucelle* : tapisseries, médailles, gravures et peintures. Au cœur même de la ville, parade la magnifique statue équestre de *Jeanne d'Arc* par Foyatier; la rue *Jeanne-d'Arc* sert d'avenue à la cathédrale; au perron de l'Hôtel de ville, la *Pucelle*, par la princesse Marie d'Orléans.

Le plus bel édifice religieux d'Orléans est la cathédrale *Sainte-Croix*. Une première église aurait été construite *iv^e* siècle en cet endroit par *saint Eucher*, qui recut de Constantin une parcelle de la vraie croix; de là le vocable de l'édifice. Une nouvelle basilique, attribuée à l'évêque Théodulfe, contemporain de Charlemagne, et brûlée à la veille de l'an mille, fut bientôt remplacée par l'église romane dont on a retrouvé les restes en 1890, sous le pavé du chœur actuel, et qui fut bâtie par l'évêque Arnoul et le roi Robert. L'évêque d'Orléans, Pierre de Courtenay, parent du roi de France et des empereurs de Constantinople, projetait, vers 1215, un nouvel édifice. Ce fut Gilles Pastay, son successeur, qui réalisa ce projet et posa, en 1287, les fondements de la cathédrale rêvée. Les travaux allèrent lentement. Peut-être la nef n'était-elle pas fort avancée quand, le



Phot. de M. Illo.

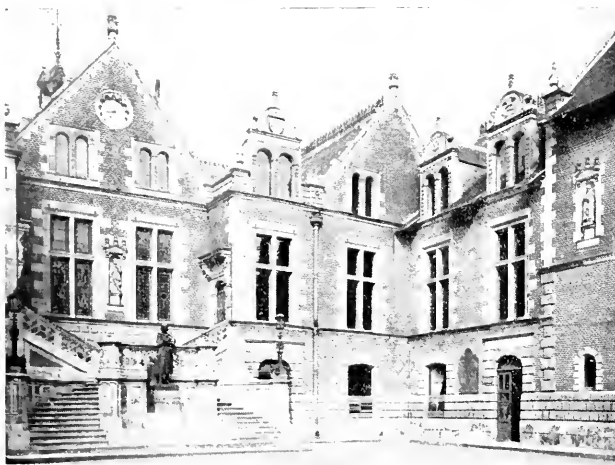
RESTES DE L'ANCIENNE CHAPELLE SAINT-JACQUES (XV^e S.).
(Dans le square de l'Hôtel-de-Ville.)

8 mai 1429, *Jeanne d'Arc* vint avec tout le clergé et le peuple d'Orléans rendre grâce à Dieu de sa victoire. Cinquante ans après, on posait les vitraux; il ne restait plus qu'à jeter bas les vieilles tours de la basilique romane, lorsque les troupes calvinistes du prince de Condé firent sauter une partie de l'édifice, en creusant au bas des gros piliers des trous de mine que l'on chargea de poudre à laquelle on mit le feu. La ruine ne fut pas si complète que le chœur seul et ses chapelles rayonnantes soient restés debout, ainsi que le veut la tradition. Cependant, tout était à refaire, et ce fut Henri IV, lors de son apuration (1593), auquel le pape Clément VIII imposa pour pénitence canonique la reconstruction de l'édifice, qui, en effet, posa, le 18 avril 1601, la première pierre de la cathédrale actuelle. Elle fut bâtie, non dans le goût du jour qui affichait une dédaigneuse ignorance de l'art gothique, mais, comme il s'agissait d'une reconstruction, dans le style flamboyant du *xv^e* siècle. Les travaux se pour-

suivirent, sur les plans de Gabriel, durant les xv^e et xvi^e siècles; en 1790, les tours étaient achevées. Après une interruption causée par la Révolution, l'ouverture des grandes portes était inaugurée en 1829. En 1857, grâce à l'initiative de M^{re} Dupanloup, l'architecte Beswillwald remplaçait la flèche centrale, en bois, par une autre flèche en plomb doré. C'est l'œuvre la plus pure de la cathédrale. Longue de 144 mètres et large de 67 mètres au transept, avec cinq nefs, un chœur à doubles bas-côtés, couronné de chapelles rayonnantes, une flèche centrale de 100 mètres au moins, deux tours qui montent à 82 mètres, la *cathédrale d'Orléans*, digne émule de celle de Bourges pour la grandeur, serait au premier rang de nos édifices religieux si, par une malheureuse concession au goût classique prépondérant aux xvi^e et xvii^e siècles, les architectes, imbus des préjugés de leur temps, n'en avaient gâté la façade.

La crypte de *Saint-Avit*, collégiale fondée au vi^e siècle par le roi Childébert sur le tombeau du saint abbé de Micy ou Saint-Mesmin; l'église *Saint-Aignan*, qui aurait été reconstruite par Charlemagne, puis rétablie après les ravages des Normands, par le roi Robert, vers l'an mille, offrent de précieux sujets d'étude. L'édifice, dont il reste seulement un transept et un chœur gothiques du xv^e siècle, était une collégiale de l'abbaye bénédictine fondée sur le tombeau du grand évêque qui sauva Orléans d'Attila. Il ne reste rien de la basilique élevée par le roi Robert au début du xi^e siècle; ses caractéristiques en faisaient une filiale de Clermont et de l'école romane d'Auvergne, déjà en plein développement. *Saint-Pierre-le-Puellier*, de pauvre apparence, intéresse par les restes des ix^e et xii^e siècles; *Notre-Dame-de-Recoeur*, reconstruite au xvi^e siècle dans le style de la Renaissance, a été somptueusement décorée de nos jours. *Saint-Euverte*, autrefois hors les murs, est un harmonieux édifice du xvi^e siècle, chevet et partie des transepts, ajoutés à une trépanée du xii^e siècle. Enfin *Saint-Pierre* est une belle église récente, dans le style ogival primitif. Le faubourg Saint-Marcen a été doté d'une *église commémorative* en l'honneur de Jeanne d'Arc.

Au voisinage de la cathédrale, l'*Hôtel de ville* n'a rien à la fin du xvii^e siècle de sa destination présente. Des remaniements modernes ont altéré son caractère. C'est au xvi^e siècle de François II et de Henri II, l'hôtel du bailli Jacques d'Angoulême, les derniers Valois en leur capitale. François II y mourut, fort à propos pour le prince de Condé qui, après la conjuration d'Amboise, apparaît comparé devant les États d'Orléans, venant d'être condamné à mort. L'hôtel servit de résidence



HOTEL DE VILLE D'ORLÉANS.

Mon. hist.

la *salle des Thèses* de l'ancienne Université bâtie au début du xv^e siècle) abritait, sous la retombée de ses deux voûtes éclairées de belles fenêtres, la première *Bibliothèque publique*, fondée en 1565 pour les étudiants. Restaurée en 1880, elle a pour hôte, aujourd'hui, la *Société archéologique* de l'Orléanais. La *Préfecture* voisine occupe une ancienne abbaye bénédictine restaurée et agrandie au xix^e siècle. Au nord de la cathédrale, le *Théâtre*, la *Bibliothèque* de la ville, et sur la rue de la Bretonnerie, parmi de vieux hôtels (celui de la *Vielle Intendance*), le *Palais de justice*, que précède un péristyle.

Si riche de souvenirs que soit Orléans, c'est une grande ville moderne entourée de larges et magnifiques promenades, à la place des anciens remparts. L'ensemble figure un bastion dont l'angle avancé pointe au nord-ouest vers la Beauce. Une grande rue, la rue Royale, ouverte dans l'axe du pont de la Loire, sous Louis XV, allonge ses maisons uniformes jusqu'à la place du Martroi, d'où s'écartent deux grandes voies : la rue Bannier et celle de la République, ajustée à la gare. Le grand pont, long de 333 mètres, qui relie la ville au faubourg Saint-Marcen sur la rive gauche, fut construit de 1751 à 1761, non à la place du pont du moyen âge, mais à une centaine de mètres en aval. Des quartiers neufs rayonnent autour de la ville proprement dite, car Orléans est par sa situation, au coude de la Loire le plus rapproché de Paris, un marché d'échanges de premier ordre, l'entrepôt des céréales de la Beauce et des vins du Val, mais aussi, malgré les apparences, un centre de production industrielle (tissage de laine, fabrique d'épingles à cheveux, fonderies et constructions mécaniques, vinaigrieres, fromages d'olive, pépinières importantes).



CL. ND.

MAISON D'ELLE DE DIANE DE POITIERS.

Personnages historiques. — *Saint Loup*, évêque de Sens, au vi^e siècle, était d'Orléans; *Pierre II*, de l'illustre famille de Courtenay, allié à la maison de France et élu empereur de Constantinople par les croisés en 1216; *Robert II*, le Pieux, fils de Hugues Capet,

roi de France, de 996 à 1031; *Maurice de Sully*, qui, né de parents très pauvres, à Sully-sur-Loire, fut évêque de Paris de 1160 à 1196 et jeta les fondements de Notre-Dame; *Guillaume de Lorris* et *Jehan de Meung*, surnommé *Chopin* (il était boiteux), trouvères du xiii^e siècle qui composèrent le « Roman de la Rose »; l'architecte-sculpteur *Michel Adam*, né à Jargeau vers 1513; *Florent Chrestien*, poète et érudit, précepteur de Henri IV, né à Orléans (1541-1596); *Jean* et *Jacques de la Taille*, deux frères poètes, nos pères de Pithiviers (1540 et 1542); *Ambroise du Cerceau*, qui commença le Pont-Neuf et continua le Louvre (1530-1614); *Gabriel de Montgomery*, qui blessa mortellement Henri II dans un tournoi (1559); *Gaspard de Châtillon* sur Loing, sire de *Coligny*, amiral de France et chef du parti calviniste, tué à la Saint-Barthélemy (149-1572); *Mme Guyon*, piétiste, née à Montargis en 1618; le juriconsulte *Pothier* (1699-1772); le peintre *Michel Corneille le Vieux* (1603-1661), né à Orléans, élève et gendre de Vouet; le peintre *Giroulet-Tréson*, né à Montargis (1767-1824); *Hile de Miramessail*, garde des sceaux de Louis XVI (1723-1796); le grand orateur *comte de Mirabeau*, né au château de Bignon, en Gâtinais (1749-1791); *Pierre-Louis Manuel* (1751-1793), procureur général de la Commune de Paris, né à Montargis; le *comte de Bizeumont*, créateur du musée d'Orléans (mort en 1837); le capitaine *Leclerc*, héros de Mazagan (février 1810 — 123 Français contre 12 000 Arabes); *Louis Robichon*, officier supérieur, bienfaiteur d'Orléans, sa ville natale (1765-1818); *Louis Feuillet* (1813-1883), né à Boynes; *Antoine Becquerel*, éminent physicien, né à Châtillon-sur-Loing (1788-1878).

Cher.

Superficie : 719 900 hectares (Cadastré), 730 200 (Service géographique de l'armée). Population : 304 800 hab. 1921. Chef-lieu : **Bourges**. Sous-préfectures : **Saint-Amand-Mont-Rond**, **Sancerre**. — 29 cantons; 293 communes; 8^e corps d'armée (Bourges). Ecole d'artillerie et fonderie de canons. Cour d'appel de Bourges. Académie de Paris. Les départements du Cher et de l'Indre forment le diocèse de Bourges (archevêché), survivance de l'ancien Berry.

L'ancien **Berry** ou *Berrî* correspondait à une réalité. De son territoire, on a fait deux parts : l'une pour le département de l'Indre, l'autre pour celui du Cher, et, afin d'arrondir le lot de chacun, des parcelles ont été détachées des pays voisins : Marche, Touraine, Orléanais, Nivernais, Bourbonnais. Mais il n'y a, entre les deux départements de l'Indre et du Cher, qu'une séparation conventionnelle et purement administrative; ce sont les deux morceaux d'un même patrimoine. Le nom commun qui les désignait a survécu à l'effacement de l'ancienne province : l'Indre, en effet, c'est le *Bis-Berry*; le Cher, par son altitude générale un peu supérieure, le *Haut-Berry*. Une même plate-forme calcaire, la *Champagne berrichonne*, compose la masse de leur territoire; elle prolonge sur la rive gauche de la Loire l'auréole jurassique qui, sur la droite du même fleuve, enveloppe d'une assise concentrique le bassin de Paris.

Une poussée *cristalline* des



STATUE DE JEANNE D'ARC,
PAR LA
PRINCESSE MARIE D'ORLÉANS.



CHATEAU DE COMBREUX.

hauteurs de Boussac rattache le terre-plein jurassique du Berry au Massif Central, le Cher à la Creuse. Sur ce dos de terrain en contact immédiat avec les roches du Massif Central, une région particulière marque la transition des hauts plateaux à la plaine. C'est le *Bois Chaud*, sorte de bocage où se mêlent, entre Saint-Amand et Argenton, les grasses varannes et les brandes stériles, les bouquets de bois et les pâtis, les champs entourés de haies vives qui ont tant de charme et d'originalité.

Au déclin de cette terrasse mouvementée, s'étendent : à droite, mais déjà dans la plaine, les grandes forêts plates et souvent marécageuses de Tronçais (Allier), de Meillant, de Maulne et, à gauche, celles de Chœurs et de Châteauroux.

En se vidant à l'ouest, le bassin tertiaire a masqué presque entièrement de ses dépôts la terrasse calcaire qui persiste en profondeur jusqu'au seuil du Poitou et produit, par altération de la surface, les argiles imperméables et les sables bariolés de la *Brenne*, répétition de la Sologne, entre l'Indre et la Creuse. L'Indre et le Cher ont pris chacun leur part de terres infertiles : au premier, la *Brenne*, dont la Claise est le déversoir; au second, la partie de la *Sologne* arrosée par la Saindre naissante.

Ainsi réduite par l'action des dépôts détritiques, la masse calcaire du *Berry* se trouve encore comme fragmentée, à mesure que l'on avance vers le sud, par un semis d'argiles sidérolithiques riches en fer, qui jadis reconstruisaient le pays. Grâce à ces dépôts, aujourd'hui bien entamés, et au limon qui recouvre le calcaire compact d'une pellicule fertile, les terres du *Berry* sont meilleures que celles d'autres

pays de constitution analogue. Moissons et jachères alternent sur les plateaux peu mouvementés de la *Champagne berrichonne*. Plus de la moitié du *Cher* est en terres labourables; toutes les céréales y prospèrent, surtout le froment et l'avoine dont la récolte dépasse les besoins de la consommation. Les jachères, les pâtis et les prés nourrissent 400 000 moutons, dont la laine est universellement estimée. Quant aux dépôts *sidérolithiques* (ferrugineux), bien que de longs siècles les aient exploités, puisque, au dire de César, les ancêtres Bituriges passaient pour très habiles à travailler les métaux et à forger des armes, il en reste assez pour fournir annuellement une valeur de 2 millions en minerai. Autrefois, le fer était partout : on le reconnaît encore de loin à la teinte rouge sang dont il colore les terrains dans lesquels il se trouve. C'est au sud principalement, et dans le bassin de l'Auron, que sont les principales exploitations du fer. Une vingtaine d'usines le travaillaient sur place. Le reste sert d'aliment aux établissements métallurgiques de la Nièvre et de l'Allier.

Abrite du nord et du sud par une région forestière double de pays à circulation difficile, Sologne et Massif Central, enveloppe par la douve incurvée de la

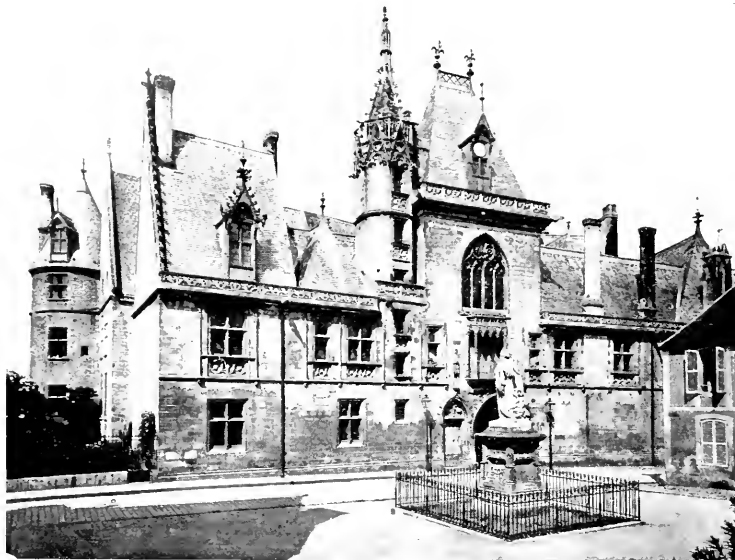
Phot. de M. Rue.

Loire, avec Saumur pour avant-poste, le **Berry** semblait, sur sa terrasse, un vaste camp retranché où la nature tenait en réserve une terre assez fertile pour nourrir indéfiniment ses défenseurs, et, en provisions presque inépuisables, le précieux minéral dont on forge les armes. Aussi les *Bituriges*, habitants de ce vaste domaine, furent-ils un peuple puissant par la richesse et le vaillant guerrier. Peut-être furent-ils précédés d'une autre race : les premiers chefs *bituriges* auraient été contemporains des premiers rois de Rome. On les vit, mêlés aux grandes troupes d'aventures, franchir les Alpes avec Bellovèse, et pousser, par la vallée du Danube, jusqu'en Orient.

Bourges, capitale de la confédération, formait un rocher central, presque inaccessible, derrière un réseau compliqué de bras morts, de ruerages et de voies d'eau, en arrière de la Loire, première ligne de défense. C'était, au dire de César, la plus belle cite des Gaules : ce fut la cause de sa ruine. L'héroïque promoteur de la défense gauloise, *Vercingétorix*, avait résolu d'affaiblir les Romains, pour mieux les vaincre. Contraint de dissimuler ses forces et d'envoyer au loin de forts détachements pour s'approvisionner, l'ennemi devait être battu en détail. Ce qui a vaincu Napoléon pouvait arrêter César.

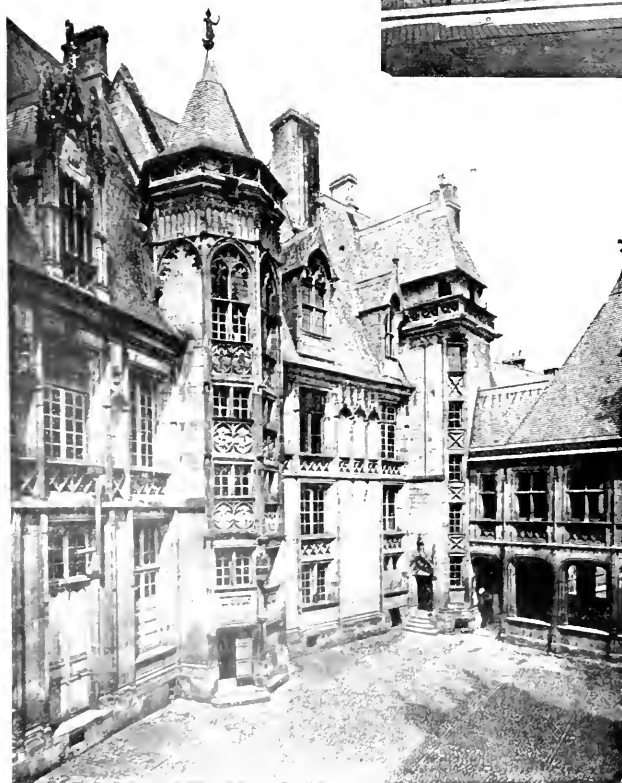
Vingt villes des *Bituriges* flambèrent un jour : les Romains s'avancèrent dans un désert, à la lueur des incendies. Si *Bourges*, trop fière et confiante dans sa force, n'eût supplié qu'on l'épargnât au milieu de la ruine générale, l'invasion s'arrêtait. César parut devant *Bourges*. Pourtant il hésitait : l'isolement de ses troupes et la résolution de la défense lui inspiraient des craintes légitimes : il proposa même de lever le siège. Mais ses soldats n'y voulurent rien entendre : la ville était pleine de provisions ; c'est là qu'il fallait les prendre. Malgré une défense héroïque, *Bourges* fut prise d'assaut.

Le **Berry** fut lié par les Romains à l'Aquitaine. Cette disposition, pour étrange qu'elle paraisse à première vue, se justifie par le fait que l'ensemble du pays biturige s'incline avec ses cours d'eau vers l'ouest. *Bourges* regarde vers Tours et Poitiers plus que vers Clermont. De tout temps, d'ailleurs, le Berry servit de passage entre la Bourgogne et le Poitou, portier de l'Aquitaine. Une voie romaine unit donc *Avericum* (*Bourges*) par *Argentomagus* (*Argenton*) à *Linonum* (*Poitiers*). Les Romains n'aimaient pas les vallées, souvent impraticables ou insalubres : la voie cheminait à mi-côte du Massif, à l'abri des surprises ; un embranchement la reliait, à



CL. ND

BOURGES : PALAIS DE JACQUES CŒUR.



CL. ND

GRAND ESCALIER DU PALAIS DE JACQUES CŒUR.

travers les plateaux de la Marche, à Limoges (*Augustoritum*), pendant que, d'autre part, une route reliait *Bourges* à Autun et par cette ville à *Lyon*, capitale des Gaules.

À la chute de l'Empire, le **Berry** suit les dominations qui s'appesantissent sur l'Aquitaine : Wisigoths, Francs de Clovis, ducs d'Aquitaine, Vaux, Hunald, rois d'Aquitaine avec le fils de Charlemagne. Trois fois, grâce à la faiblesse du pouvoir central et à l'état de division du pays, les *Normands*, remontant la Loire, envahirent et saccagèrent le pays. Le dernier comte de *Bourges* étant mort sans héritier, ses États furent annexés par Raoul à la Couronne ; un vicomte remplaça, dans *Bourges*, le roi de France. Mais, avant de partir pour la première Croisade, ce vassal, en mal d'argent, vendit son fief au roi, et *Bourges* fut définitivement acquis au domaine français.

Bourges vit confirmer par Louis VII ses antiques institutions, et par lui, le pouvoir des archevêques, primats d'Aquitaine, de tradition romaine, se trouva limité. Autour de *Bourges*, les villes libres se multiplièrent.

Survint la malheureuse guerre de *Cent ans*. Le roi Jean le Bon avait, dans son imprévoyance, relâché, sous forme d'appanages en faveur de ses fils, l'ancien morcellement féodal que les premiers Capétiens avaient en tout de peine à faire disparaître : le **Berry** fut donc érigé en duché-pairie ; la division s'ajouta à la défaite. La funeste journée de *Poitiers* (1356) mit le **Berry** à la merci des Anglais. Ils s'y répandirent, sous toutes-foies pensant à emporter *Bourges*. Puis ce furent les tristes journées des Bourguignons et des Armagnacs, la honte de Breteigny, Charles VII, le pauvre roi de *Bourges* ; enfin, la dévotion avec Jeanne d'Arc. C'est à *Bourges* que Charles VII proclama la *Pragmatique sanction*, sorte de concordat ou de compromis entre les deux pouvoirs, civil et religieux.

Au XVI^e siècle, l'Université de *Bourges* accueillait Calvin ; mais la ville fut d'avis différent. *Sancerre*, au contraire, passa aux *Reformés*. Il y eut des pillages d'églises, des tueries ; un siège en règle de *Sancerre*, la petite *Richelle*, dont La Châtre s'empara 1574. *Richelle* porta le dernier coup aux dissidents, fit abattre la grosse tour de *Bourges*, le château de Montbrond, d'autres places ou, après les pirates féodaux,

s'étaient logés ceux de Gonde. Louis XVI, en sa qualité de *duc du Berry*, portait un vif intérêt à cette province : il en confia la répartition des impôts et la direction des travaux publics à l'Assemblée provinciale. Cette réforme, étendue à toute la France, eût peut-être épargné une révolution ; mais il était trop tard. Le terroriste La Planchette tua Bourges sous sa honteuse dictature. Avec le second fils de Charles V, assassiné en 1820, par Louvel, tombe le titre de *duc de Berry*.

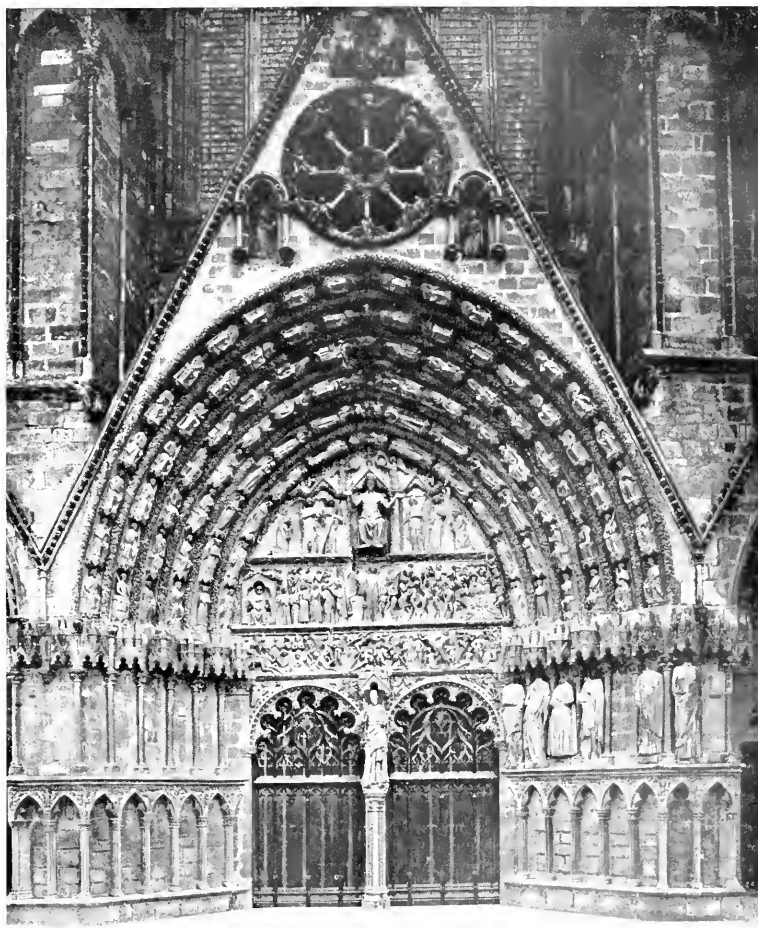
Bourges 45 940 habitants — est l'œuvre des siècles. En suivant les

rues Bourbonnoux et Mirebeau, la rue des Toiles, celle des Arcènes, l'esplanade Marceau, les jardins de l'Archevêché, on retrouverait, sous les constructions qui s'y appuient, les anciens remparts de la ville gallo-romaine. Les voies droites sont rares. *Bourges* n'est point une ville suivant la formule américaine. Mais combien préfèrent, aux longues avenues sans caractère, ces bonnes vieilles rues (quand elles sont droites) qui vont, viennent et retournent avec une si amusante fantaisie. Leur nom même est une évocation du passé : rue de la Frange, des Quatre-Piliers, des Trois-Maillots. Ici l'on flâne sans ennui, d'un carrefour à l'autre. Vous trouverez dans les rues Coursaron, de la Porte-Jaune, Mirebeau, de vieux logis du xv^e et du xvi^e siècle ; rue Paradis, l'ancien *Hôtel de ville* puis Renaissance, belle tour d'escalier et vaste cheminée ; l'église Saint-Bonnet, dans la rue de ce nom (beau retable du xiv^e siècle ; tableaux de Boucher) ; l'hôtel du *Doyenné*, dans la rue du Vieux-Poirier ; l'hôtel de la *Porte-mairie*, rue de la Monnaie ; l'hôtel *Lallemant*, élégante tourelle, jolis médaillons, oratoire ; la siège la *Société des antiquaires du Centre* ; sur l'avenue Sérancourt, une porte romaine débris de l'ancienne église de Saint-Eusèbe dont le curieux tympan offre le bizarre assemblage d'une chasse et de personnages fabuleux mêlés aux signes du zodiaque ; l'hôtel de *Jacques Cœur*, entre la place de ce nom et celle de Berry ; rue des Arcènes, *Hôtel Capis*, devenu le *Musée* ; rue Moyenne, la maison du peintre J. Boucher ; rue des Toiles, la belle maison Renaissance, dite *hôtel Pelroyssat* ; enfin, rue Saint-Sulpice, une broderie de bois sculpté qui s'appelle la *Maison de la reine Blanche*.

Bourges possède deux joyaux capables de satisfaire les plus difficiles : la cathédrale et l'hôtel de Jacques Cœur, spécimens remarquables de l'architecture religieuse au xiii^e siècle et de l'architecture civile, à l'époque de la Renaissance française. Ses admirateurs mettent la *cathédrale Saint-Etienne* au rang de celles d'Amiens, de Chartres et de Reims : la suppression des tribunes au-dessus des nefs collatérales donne à la voûte une envolée superbe ; le ciel de pierre plane si haut, qu'il disparaît. Sous les voûtes, l'espace se creuse, l'horizon s'effile entre les colonnes des doubles bas côtés, sans transept, que prolongent encore des déambulatoires, doubles aussi, et la couronne des chapelles absidiales. Cela paraît immense. La cathédrale n'a réellement que 121 mètres de long, 42 de large et 38 de haut.

Cinq portails d'une richesse inouïe lui font une digne entrée ; celui du milieu représente, au tympan, le *Jugement dernier*, l'aveux par la rudesse toute évangélique de son expression. Saint Etienne, saint Eusèbe, premier apôtre du Berry, la Vierge, saint Guillaume sont figurés aux portails collatéraux. Les deux tours, bâties du xiv^e au xv^e siècle, sont achevées ; leur construction, ainsi que celle de la façade, aurait été entravée par des affaissements de terrain. En effet, le terre-plein qui porte la cathédrale au-dessus de la

ville et des basses prairies, que pénétrèrent les infiltrations de l'Yèvre et de ses nombreux affluents, continue aux anciens fossés ; on a dû bâtir sur des terrains d'apport, étayer le chœur et les chapelles absidiales au-dessus d'une crypte spacieuse dont les piliers de soutènement s'effilent en colonnettes et en pinacles au dehors. Ne quittez pas *Saint-Etienne* sans admirer les portails latéraux du nord et du sud, exquise survivance de l'ancienne cathédrale romane ; surtout les merveilleuses verrières du xiii^e, du xiv^e, du xv^e et du xvi^e siècle,



GRANDE PORTE DE LA CATHÉDRALE DE BOURGES.

CLND

leur brillant coloris fondu par les âges, et le peuple des grandes figures, saints, patriarches, prophètes, qui se détachent dans la pénombre du temple et racontent en leur imposante figuration l'époque du christianisme.

L'hôtel de Jacques Cœur, aujourd'hui Palais de justice, est d'un art moins sévère. Il appartient à cette Renaissance amiable du xv^e siècle dont les architectes et les sculpteurs n'étaient pas encore asservis à la ligne droite et au couvent de l'art antique. L'hôtel de Jacques Cœur fut commencé, en 1443, par l'argenter de Charles VII. Partout sa devise : « A vaillans cœurs rien impossible. » La salle des pas perdus, voûtée en carène, est un symbole ; elle rappelle les expéditions lointaines qui valurent au maître de céans la fortune de *Jouissail*. Jacques Cœur était devenu comme le pourvoyeur d'un



CL. XP

CHATEAU DE BLOIS : ESCALIER DE FRANÇOIS I^{er}

magne, ils remontaient le fleuve, saccageant les rives. Aussi, à la dislocation de l'empire carolingien, la résistance groupant toutes les forces vives, le comté de Blois fut-il des premiers à rompre avec le pouvoir central, pour faire fête, de ses propres moyens, contre les pirates.

Robert le Fort, qui devint le champion de la résistance contre les Normands, aurait été apparenté aux premiers comtes de Blois. L'investiture du duché de France que lui donna Charles le Chauve (861) unit Paris et Orléans, la Seine et la Loire, par la solidarité de la défense commune.

Comme tous les grands fiefs du moyen âge, le comté de Blois eut ses destins particuliers : le Blois, le Vendomois, le pays Chartrain, même la Champagne étendirent son domaine. Le plus fameux des Champenois, comtes de Blois, fut ce *Thibault le Tricheur* dont le surnom dit assez l'humeur bataillonne. Il s'en fallait en effet que le comté de Blois fût un fief de tout repos. Les deux dépressions du Loir et du Cher, ouvertes au nord et au sud, comme une double douve d'approche qu'il fallait défendre, mit souvent aux prises les comtes de Blois avec leurs voisins d'Anjou, maîtres de la Touraine et du Vendomois, depuis que *Geoffroi Martel* en avait reçu l'investiture, dans la première moitié du XI^e siècle. De là ces forteresses massives qui couronnent les sommets et défendent les passages dans l'une et l'autre vallée : *Montriehard* sur le Cher, *Fréteval*, *Vendôme*, *Montoire*, *Laevardin*, dans la région du Loir.

Il y eut un comte de Blois, *Henri-Etienne*, gendre de Guillaume le Conquérant, parmi les principaux chefs de la première Croisade : l'un de ses fils devint même roi d'Angleterre, sous le nom d'*Etienne de Blois* (1135) ; mais ce ne fut là qu'un incident. Lorsque les *Plantagenets*, ducs d'Anjou, coignèrent la couronne d'Angleterre, c'est par la double coulee du Loir et du Cher qu'ils vinrent aux prises avec les rois de France. Philippe Auguste se battit contre eux à *Fréteval* (1194). Pendant la malheureuse guerre de Cent ans, les Anglais furent à Chenouceaux, à Vendôme : l'invasion s'avançant par la double coulee ; mais, comme il arriva aux Normands refoulés par Robert le Fort, les Anglais vinrent se briser sur la Loire, à Orléans, où se concentrèrent leurs efforts.

A la première maison champenoise des comtes de Blois avait succédé celle de *Châtillon* (sur Marne) ; on lui doit la grande salle des Etats du château. *Louis*, frère de Charles VI, l'un des plus malheureux princes de cette période troublée, ayant été investi du duché d'Orléans, acheta le comté de Blois et fit son entrée dans la ville. Voici Blois revenu aux traditions de Robert le Fort, sa fortune liée à celle d'Orléans et par elle à la Couronne. C'est à Blois que *Valentine Visconti*, après l'assassinat de *Louis d'Orléans*, son mari, par Jean sans Peur, duc de Bourgogne, vint pleurer sa grande infortune et l'équille mourut, inconsolable. De Blois, pendant que *Charles*, fils de Louis d'Orléans, pris à la bataille d'Azincourt, était retenu prisonnier en Angleterre, *Jeanne d'Arc* partit pour Orléans, avec l'armée de la délivrance, réunie sous Dunois.

Au retour de sa longue captivité, *Charles d'Orléans* vint résider à Blois, qu'il aimait pour la tranquille beauté de ses paysages. Alors, la peur bannie avec l'Anglais, une détente princière agréable commença de rem-



CL. NO.

CHATEAU DE BLOIS : ENTRÉE ET STATUE DE LOUIS XII.

placer l'ancienne forteresse, accrue de siècle en siècle par les nécessités de la guerre ; l'aile basse du château, qui relie sur la cour intérieure les constructions de Louis XII à la chapelle, est attribuée à *Charles d'Orléans*.

Avec le fils de Charles, Louis II, duc d'Orléans, roi de France sous le nom de Louis XII, Blois devint la capitale du royaume, si la capitale, c'est-à-dire la tête d'un État, se trouve là où réside le commandement. Louis XII, né à Blois, y passa une partie de sa vie. De là sont datés les principaux actes de son règne (1498-1515) : ordonnances pour la réforme de la justice et réduction des Contumes qui lui valurent le nom de « Père du peuple ». Là furent réglées en partie les affaires d'Italie, *Madriavel* qui, trop souvent, inspira la politique tortueuse des princes italiens, fut même reçu à Blois, en 1510. Cependant, le château se transformait. Louis XII éleva sur la place d'armes, autrefois première enceinte fortifiée, cette jolie construction de pierres et de briques losangées, rouges et noires, d'un goût si pur, avec ses fenêtres aux rinceaux pleins de verve, sa frise découpée à jour, ses lucarnes élégantes, masquant la surface du toit, et la statue équestre du roi (remplacée de nos jours par Seurre), dans une niche flamboyante, au-dessus de la porte d'entrée. A l'intérieur, une galerie de piliers ronds et carrés, risées comme une orfèvrerie, donne jour sur les appartements : partent de belles cheminées, des plafonds ornés, les initiales et les emblèmes de Louis XII (le porcepic) et d'Anne de Bretagne (Thermine). Là vint la « Bretagne », comme on disait alors. Une élégante construction octogone, dite *Pavillon de la reine Anne*, élevée en dehors du château, dans les jardins, servait de retraite à la reine ; on y voit un charmant oratoire.

François I^{er}, fils des Valois-Angoulême, résida souvent à Blois, surtout au début de son règne ; il avait épousé *Claude de France*, fille de Louis XII et d'Anne de Bretagne. Pour elle, il fit construire l'aile septen-



CL. NO.

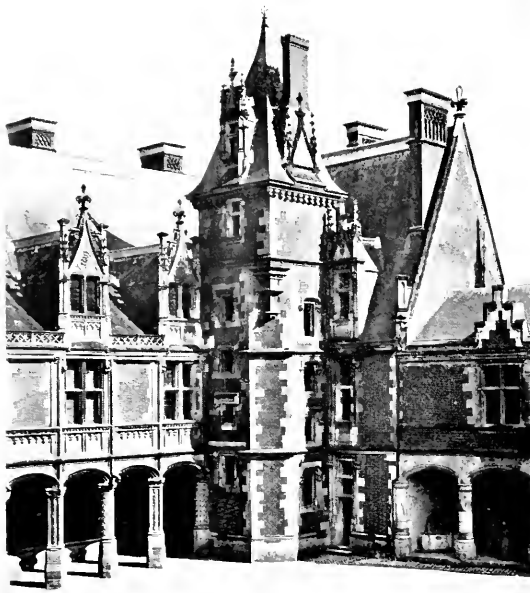
CHATEAU DE BLOIS : GALERIE INTÉRIEURE, DITE « LA PERCHE AUX BRETONS ».

trier de la dentelle, et dont le double ligne de dentelles s'élève au-dessus des cheminées de la place, au-dessus de la tour assignée sous le nom de *la Vierge*.

La Renaissance française ne pas prodigier de dents de dentelle. On aime à se sonder, de part et d'autre, et on en tire de la fort-teresse, la double série des appartements royaux qui composent cette partie du château. Il n'est pas jusqu'à la *voûte du Monton* qui ne fut mise à la mode du jour et enveloppée d'une dentelle de pierre. Le chef-d'œuvre de cet ouvrage est à l'intérieur, où l'on ne sait ce qu'il faut le plus admirer de la frise et des lucarnes du bâtiment principal, ou du célèbre escalier, unique au monde, qui se détache en relief avec sa balustrade montante, sous un feu d'artifice d'arabesques, jusqu'à la couronne terminée de l'édifice. *François I^{er}* recut à Blois Charles Quint, Vers la fin de sa vie, Chambord, Fontainebleau, Villers-Cotterêts eurent ses préférences. Un Italien d'une antique force, sur les confins de la Sologne qui était de son héritage, puisqu'il la recut à la couronne avec Romorantin, *François I^{er}* comptait pleinement réaliser son rêve d'art; Chambord est inachevé.

Les successeurs de *François I^{er}*, sans faire de Blois une résidence ordinaire, n'eurent garde d'oublier les bords de la Loire. *Catherine de Médicis* y venait volontiers; elle donna au château des fêtes splendides.

Les appartements de *Catherine de Médicis* au château de Blois et ceux de *Henri III*, son fils, sont ornés de royale façon, entre autres ce cabinet de la reine, décoré de plus de deux cents panneaux différents, chefs-d'œuvre de l'art le plus délicat. *Henri III*, qui se méchait des Parisiens, recut à Blois les *États généraux*, dans cette grande salle aux arcades gothiques qui datent des *Châtillon* et que *François I^{er}* eut le goût de respecter, entre ses constructions et celles de *Louis XII*. En 1576,



CHATEAU DE BLOIS : GALLERIE LOUIS XII ET CH. D'ORLÉANS.

peu après à janvier 1589, « Elle fut pleurée, dit l'Estoile, de quelques siens domestiques et familiers, un peu du roi son fils, qui en avait encore affaire. Quant à Blois, elle n'eût pas plutôt rendu le dernier soupir qu'on n'en fist plus de compte que d'une chevre morte. » Un évêque en appelle un autre. Bientôt *Henri III* payera de sa vie l'assassinat de *Guise*.

L'ombre de *Guise* hantait le château de Blois; on l'abandonna. Marie de Médicis, mère de *Louis XIII*, y fut exilée 1617 et s'en évada. *Gaston d'Orléans*, frère du roi, méle, comme sa mère, à toutes les intrigues qui troublèrent la minorité et le règne de ce prince, vint à Blois plusieurs fois en disgrâce et finit par s'y confiner. Il voulait, avec *Monsart*, transformer le château; déjà l'œuvre admirable de *François I^{er}* était atteinte; on n'eût pas, heureusement, le temps de l'achever. Cette aile du château, dite de *Gaston*, qui surgit d'un épais massif en surplombant dessus des fosses, ne manque pas de noblesse; mais à ces grandes lignes froides, du plus pur classicisme, il faut en une autre perspective. Le grand escalier intérieur, avec sa coupole, est un chef-d'œuvre de *Monsart*. Outre la tour du Monton, enclavée dans l'aile de *François I^{er}*, il ne reste de l'ancienne forteresse du château de Blois que la *tour de l'air*, voisine de la chapelle, sur une terrasse qui domine le panorama de la Loire, par-dessus les *boches* de Saint-Laumer, aujourd'hui Saint-Nicolas. Après *Gaston*, mort en 1620, le château de Blois eut pour hôte; *Marie Casimire*, veuve du roi de Pologne Jean Sobieski, et mère du roi Stanislas (mort en 1722). On délaissa le château; les Intendants eux-mêmes le dédaignèrent; abandonné à la ruine, il a été, depuis 1871, rendu à la vie par la restauration intelligente de MM. Duban et de La Morandière.

Le passé de Blois revit dans son château, et pendant deux siècles c'est l'histoire même de France. N'est-ce pas en



CHATEAU DE BLOIS : LA GALLIE DES ÉTATS GÉNÉRAUX.

CL. NO.

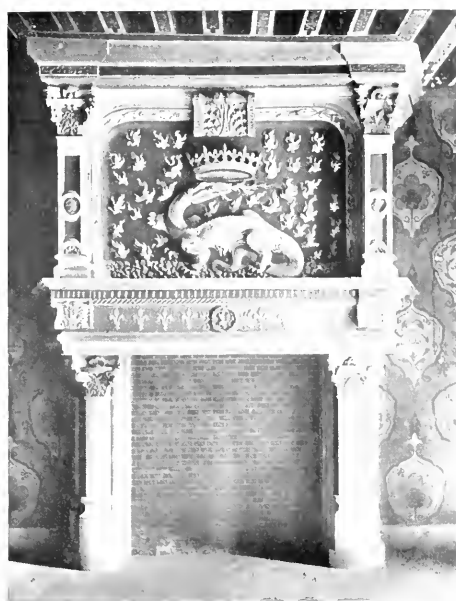
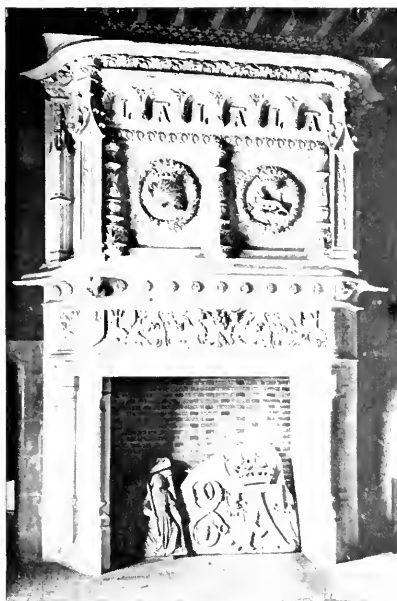
effet de ces bords de la Loire, où la résistance à l'ennemi avait pris corps contre les Normands, avec Robert le Fort, tige des Capétiens, et avec Jeanne d'Arc contre l'Anglais, que surgirent les rejections qui devaient rajeunir la vieille dynastie capétienne : les Valois-Orléans avec Louis XII, né à Blois ; les Valois-Angoulême par François I^{er}, qui apportait Romorantin à la couronne ; les Bourbons par Antoine de Bourbon, père de Henri II, qui réunissait Vendôme, son domaine, au domaine royal. Ainsi prenait vie, dans le rayonnement du Château de Blois, les principaux événements de trois siècles.

C'est à l'évêché pourtant que se réfugièrent, en 1814, après l'abdication de Napoléon I^{er}, Marie-Louise, les rois Jérôme, Louis et Joseph, pour y constituer un conseil de régence, avec le roi de Rome. Les Alliés ne leur en laissèrent pas le temps : de Blois, Marie-Louise et le petit roi de Rome s'acheminèrent vers Orléans, sous la conduite d'une escorte russe. Ou était Jeanne d'Arc, les volontaires de Danais, le triomphe d'Orléans !

En 1870-1871, pendant que les Prussiens entraient pour la seconde fois dans Orléans, Chanzay, ralliant une partie de l'armée de la Loire qui venait d'être rompue, se replia, usant l'ennemi par une résistance imprévue. Dans les premiers jours de décembre, appuyé sur la forêt de Marchenoir, il faisait subir à l'armée allemande des pertes sérieuses aux combats de Josses et de Villorceau. Mais l'ennemi, descendant la Loire, occupa successivement Beaugency, Mer, Blois et menaçait ainsi de tourner la droite française. Alors Chanzay ramena ses lignes en arrière, en pivotant sur sa gauche ; il arrive à Vendôme, à Fretelval, d'où, malgré les succès obtenus en cet engagement, il se replie sur la ligne de la Sarthe ; le désastreux combat du Mans, la capitulation de Paris, les malheurs de l'armée de l'Est amenèrent bientôt la fin de la guerre.

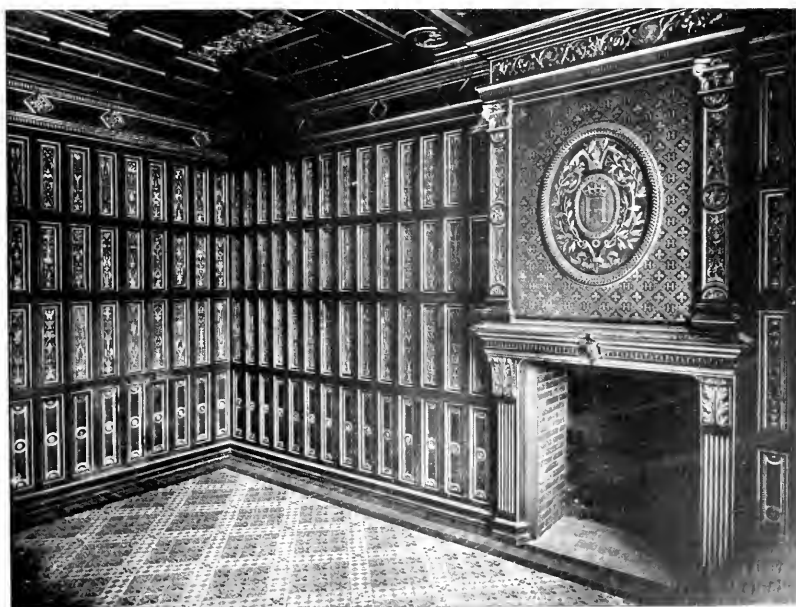
Blois, 23 900 habitants, s'élève en amphithéâtre sur deux promontoires qui terminent le plateau de Beauce au-dessus de la Loire : à l'ouest, le château couronne la hauteur ; à l'est, la cathédrale. Dans la dépression qui les sépare, la rue Denis-Papin accède, par l'escalier monumental que domine la statue de l'illustre inventeur, au Bourg-Neuf, assis sur la route de Vendôme. En bas, le long des quais, gravitent, au pied du château, Bourg-Moyen, avec l'abbatiale bénédictine de Saint-Lamier et le quartier du Four ; sous la cathédrale et les terrasses de l'évêché, le vieux quartier Saint-Jean et le Mail.

Les jardins du château s'étendaient à l'ouest, des deux côtés de l'avenue Victor-Hugo, qui monte aujourd'hui vers la gare ; le joli Pavillon de la reine Anne en faisait partie ; de même, la terrasse de l'Éperon dressée à l'angle de la place Victor-Hugo et des fossés que

CHATEAU DE BLOIS : CHEMINÉES LOUIS XII ET FRANÇOIS I^{er}.

C. N.

commande le palais de Gaston. En face du château, dont elle est séparée par les vertes frondaisons du square, l'église Saint-Vincent fut bâtie par les jésuites, au xvi^e siècle, dans le goût de cette époque. La belle église Saint-Sauveur, dans laquelle Jeanne d'Arc prit sa dernière prière, avant de partir pour Orléans, a complètement disparu, sous la Révolution, de la place élevée qui précédait le château. Au sud, l'abbatiale Saint-Lamier, aujourd'hui Saint-Nicolas,



CHATEAU DE BLOIS : CABINET HENRI III.

C. N.

romane en regard le chœur, le transept et la dernière travée de la nef qui datent de 1136-1186, s'achève dans le style ogival, avec la nef et la trémie (début du xiv^e siècle). Une belle coupole sur croisées d'ogives surmonte le carré du transept; les chapiteaux, le tour du chœur, un bas-relief figurant la vie de sainte Marie Égyptienne, intéresseront les archéologues. Pour le couronnement des deux

rasse de l'évêché (bâti au début du xiv^e siècle sur les plans de Gabriel) étend ses belles avenues de marronniers gigantesques au-dessus de la Loire et des quais ombragés de platanes séculaires. Sur le plateau voisin : le *Palais de justice*, la *Préfecture*, la *Halle au blé* encadrent la place de la République; plus loin, la caserne, le *Haras*, l'un des plus beaux de France. La place de la République

dépasse l'enceinte de l'ancienne ville; des restes de fortifications, la tour de Beauvoir, noyée dans les bâtiments de la prison, l'arrêtaient au seuil même du plateau de Beauce. On verrait encore, à la descente de la rue Saint-Honoré, de belles constructions d'autrefois; l'*Hôtel d'Alluye* (remarquable galerie intérieure, cheminée), construits sous Louis XII pour Florimond Robertet, agent du roi, auquel l'art du xiv^e siècle doit encore l'ancien château de *Bury*; l'hôtel du juriconsulte *Denis Dupont*; la Chancellerie (rue du Lion-Ferré), proche de l'*Hôtel de Guise* (rue Chemanton).

Le magnifique pont en dos d'âne qui traverse la Loire fut construit, de 1717 à 1724, sur les plans de Gabriel, père du célèbre architecte; du point culminant jaillit un élégant obélisque aux armes de France, soutenu, du côté du fleuve, par deux tritons, ouvrage attribué à Nicolas Coustou. L'*Hôtel de ville*, de peu d'apparence, touche le quai, au débord du pont. Sur l'autre rive, le faubourg de

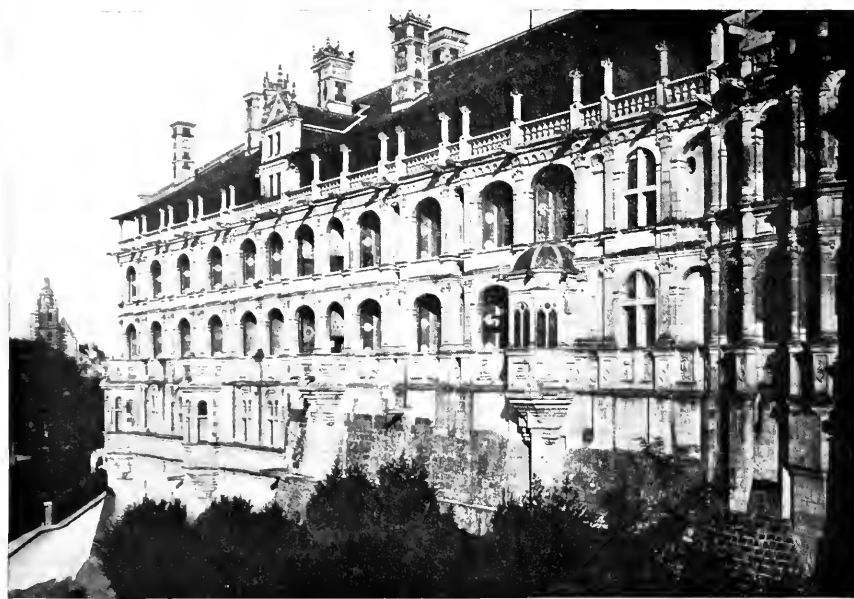


Photo. de M. P. Jousset

CHATEAU DE BLOIS : GALERIES FRANÇOIS I^{er}.

tours occidentales, il est tout à fait moderne; la chapelle de l'axe est du xiv^e siècle. Les vastes et beaux bâtiments de l'ancienne abbaye bénédictine de Saint-Laumer, dont dépendait l'église, servent aujourd'hui d'*Hôpital civil et militaire*. Ceux de l'abbaye augustinienne de *Bourg-Moyen*, presque contigus au bord du fleuve, sont devenus le collège Augustin-Thierry. Dans ce quartier, l'un des plus anciens de Blois, se pressent, autour de la *place Louis XII* et sa jolie fontaine Renaissance en marbre blanc, d'anciennes maisons fort intéressantes; rue *Saint-Lubin*, rue des *Violettes*, où se mêlent les étages en encorbellement, les pignons pointus aux boiseries pittoresques, Rues des Orfèvres, du Vieux-Pont; encore de vieux logis; rue Saint-Martin, le *Petit-Louvre*, bâti par Hurault de Cheverny (galerie voûtée, avec ancien puits, élégante tourrelle); rue des Trois-Chefs, la *Tour d'Argent*, ancien hôtel des monnaies (tour octogonale des xiii^e et xiv^e siècles).

Sur le flanc oriental de la rue Denis-Papin, artère centrale de la ville; l'*Hôtel de Jussault* et le petit desque en retour Saint-Michel; rue du Pont-Charrel, l'*Hôtel des Sordani*, famille italienne; la Calle rue de Médicis avant amenée en France avec elle; cour gracieuse, cheminée, le logis; l'*Hôtel Belot*, rue des Papeaux; rue Pierre-le-Blois, un hôtel du temps de Henri II, avec cette énigmatique devise à main armée d'un pape: *Unus, retrahit astra*; etc. Le rempart de la rampe montante en briques s'élève, au-dessus d'une antique zébrure en moirures, au-dessus des bois noirs par le faubourg.

La place Saint-Louis, près de la cathédrale, jadis église *Saint-Louis*, reconstruite en 1602 par Louis XIV, en 1607; sous le portail et la tour orientale, les colonnes trophées de la Renaissance; l'escalier d'un édifice antérieur, construit par Louis XI, subsistent au soulèvement de la ville. Le Bois-

Vienne, qui longtemps fut une île et conserva jusqu'au xiv^e siècle le privilège de s'administrer lui-même, possède une église, *Saint-Saturnin*, édifice des xv^e et xiv^e siècles, avec une chapelle consacrée à *Notre-Dame des Aides*; en face de *Saint-Saturnin*, l'ancienne cimetière de Vienne est enveloppé de galeries aux piliers ornés dans le goût de la Renaissance. Il faut voir, aux environs de Blois, les satellites de Chambord, demeures princières élevées par les grands seigneurs attachés à la cour; *Cheverny*, *Beauregard*, etc.

Personnages historiques. — Au xiv^e siècle, l'érudit théologien *Pierre de Blois*; *Georges*, cardinal d'Amboise, né à Chamillon (1460-1510); le roi *Louis XII*, né au château de Blois (1462-1515). On croit que *Pierre Trinquenn*, dit *Nepren*, architecte de Chambord, et peut-être de Chenonceaux, était de Blois, bien qu'il ait habité Amboise. Aussi de Blois; le fameux *Triboulet*; *Claude* et *Renée* de France, filles de Louis XII et d'Anne de

Bretagne; *Pierre de Ronsard*, né au manoir de la Poissonnière, en Vendomois (1524-1585); *Philippe Hurault*, comte de *Cheverny*, chancelier de Henri III (1528-1599); *Paul-Philippeaux de Pontchartrain*, né à Blois, d'une illustre famille de magistrats (1569-1621), secrétaire d'Etat de Marie de Médicis; *Jean Berquier* de Blois, médecin erudit; les peintres *Jean* et son fils *Pierre Mosnier*; l'éminent physicien *Denis Papin* (1647-1714), né à Blois, qui, après avoir reconnu la puissance de la vapeur, en tira le premier parti pour donner le mouvement à un bateau, que brisèrent les marins de la Fulda (1707); le comte de *Rochembeau*, né à Vendôme, qui prit une part décisive, avec 6000 hommes de troupes françaises, à la guerre de l'indépendance des États-Unis (1725-1807); condamné à mort sous Robespierre, il fut sauvé par le 9 Thermidor; *Jean-Marie Pardessus*, juriconsulte et historien, né à Blois (1772-1853); *Augustin* (1793-1846) et *Amédée Thierry* (1797-1873), renouveaux de notre histoire par les témoignages contemporains, nés à Blois; le numismate *Louis de La Saussaye*; l'abbé *Louis Bourgeois*, ancien directeur du collège de Pontlevoy, géologue érudit (1819-1878), né en Vendomois.



CLEF DE VOÛTE DE L'ESCALIER FRANÇOIS I^{er}.

l'invasion normande, lui demandèrent l'hospitalité. Ebles fonda pour eux, sur les bords de l'Indre, l'abbaye de Saint-Gildas. Son fils Raoul leur en abandonna le domaine, quitta *Deols* et se bâtit un château fort, *Château-Raoul* ou *Raoulx*, d'où est venu *Châteauroux*. C'étaient de puissants seigneurs que les princes de *Deols*, maîtres du Château Raoul : ils tinrent fête aux premiers rois de France, battaient monnaie, attribut de la souveraineté. Leur héritage passa aux *Chauvigny*. Pour le fief d'Issoudun, vassal des comtes d'Anjou, il vint par eux sous la domination des rois d'Angleterre,



Phot. de M. Boulanger.

ARGENTON-SUR-CREUSE (DÉPARTEMENT DE L'INDRE).

Indre.

Superficie : 679500 hectares. Cadastre : 690500 (Service géographique de l'armée). Population : 260540 hab. (1921). chef-lieu : **Châteauroux**. Sous-préfectures : **Issoudun, Le Blanc, La Châtre**. — 23 cantons ; 247 communes ; 9^e corps d'armée (Tours). Cour d'appel de BOURGES. Académie de POITIERS. L'Indre avec le Cher forment l'archidiocèse de BOURGES.

Le passe de l'Indre, comme son territoire, se lie intimement à celui du Cher : c'est ici le *Bas-Berry*. Plusieurs tribus de la grande nation des *Béloriges* vécurent sur ce coin de terre. Quand vinrent les Romains, ils firent d'*Argenton*, ou plutôt de Saint-Marcel-sur-Creuse, un noeud de routes importantes entre Bourges, Limoges et Poitiers ; on y a retrouvé de nombreux débris : Issoudun, Le Blanc, *Ardenes*, *Chabris-Gièvres* eurent également un rôle à cette époque.

Les Barbares passés, Wisigoths et Francs, Charlemagne mort, le *Bas-Berry* se fragmenta en principautés féodales. Si l'on en juge par les nombreuses ruines de forteresses, que nous a léguées le moyen âge et par les châteaux que la Renaissance construisit à leur place : Valençay, Château-Guillaume, Mazières, Chabonnet, Montgarnaud, le territoire du département de l'Indre fut alors l'un des plus divisés qui fût.

Au-dessus des petites souverainetés, les grands fiefs de *Deols* et d'Issoudun se firent une place à part, *Ebles le Noble*, seigneur de *Deols* et vassal du comte de Bourges, perdit en défendant sa terre contre les Normands. Des moines bretons, fuyant devant

Après les Anglais, les guerres de religion se virent ; le prince de Galles, en 1346, brûla Châteauroux ; les huguenots, en 1567, devasterent l'abbaye de Saint-Gildas. *Châteauroux* fut depuis aux Gonde 1612 : là mourut tristement la veuve du vainqueur de Rocroy.

Châteauroux 26370 habitants, n'est point une ville pour antiquaires. On y trouvera néanmoins, dans la chapelle des Sœurs de l'Espérance, chœur de l'ancienne église Saint-Martin, le tombeau de Clémence de Maille-Brézé, femme du grand Condé ; dans l'ancienne église des Cordeliers, xiv^e siècle, un musée archéologique ; à l'Hôtel de ville, une bibliothèque riche en manuscrits précieux, le plus ancien manuscrit de la *Chanson de Roland*, et en souvenirs historiques : sabre de Napoléon à la journée d'Aboukir, récit de la campagne d'Egypte dicté par lui, sa grande croix de la Légion d'honneur, donnée par le général *Bertrand* à sa ville natale. La même terrasse porte la Préfecture et le *Château-Raoul* archives, dans un joli site sur les bords de l'Indre. Dès le xiv^e siècle, les sires de *Chauvigny*, maîtres de Châteauroux, avaient créé autour de leur résidence un parc dont les beaux ombrages font encore le charme de la ville. L'église Notre-Dame et l'église Saint-André sont deux magnifiques églises, l'une de style roman, l'autre de style ogival ; si elles n'étaient aussi récentes, on les vaudrait davantage.

Châteauroux est plus riche en promenades qu'en monuments : Voltaire, près de l'église Saint-Amand, rapprochement ne manque pas.



Phot. de M. Jovy.

LE CHATEAU RAOUL, A CHATEAURoux.



LA VISION DE SAINT HUBERT; HAUT RELIEF DE LA CHAPELLE DU CHATEAU D'AMBOISE.

CL. ND.

veur : place Gambetta, place La Fayette, place Sainte-Hélène (avec une statue du général Bertrand), avenue de Blois, Jardin public coupé de ruisselets dérivés de l'Indre; une ville moderne ne saurait mieux faire.

Blois, qui fut le berceau de Châteaurenault, s'élève, comme le faubourg Saint-Christophe, sur la rive droite de la rivière. Mais Blois est bien déchu. Sa puissante abbaye, fille de Chinon, lui avait valu le nom de *Bourg-Dieu*. Il n'en subsiste que des débris, au pied de l'une des quatre tours qui accompagnaient le parloir de l'église abbatiale. En 1830, le monument était encore à peu près intact; on le vendit pour être démolí. L'abbaye elle-même avait été supprimée à la requête des Condé, par une bulle pontificale, en 1622. Une très ancienne crypte, peut-être du x^e siècle, renferme, sous le chœur de l'église Saint-Etienne (xv^e siècle), les restes de saint-Ladre, fils de saint Léocade, apôtre du Bas-Berry; le sarcophage est orné de bas-reliefs représentant des scènes de chasse et de repas, d'origine gallo-romaine.

Châteaurenault est fort actif; dès le xviii^e siècle, sa fabrique de draps était célèbre, et c'est elle encore aujourd'hui qui fournit en partie l'étoffe nécessaire à l'équipement des troupes; manufacture de tabliers, de robes de chambre, machines agricoles, ce sont donc les éléments d'une très bruyante industrie.

Personnages historiques.

Le comte de Blois, et en particulier le duc de Blois, ont joué un rôle important dans l'histoire de France. Le duc de Blois, Louis de Bourbon, a été un des plus grands seigneurs de France au xiv^e siècle. Il a été le père de Louis de Bourbon, duc de Bourbon, qui a été le père de Louis de Bourbon, duc de Bourbon. Le duc de Blois a été un des plus grands seigneurs de France au xiv^e siècle. Il a été le père de Louis de Bourbon, duc de Bourbon, qui a été le père de Louis de Bourbon, duc de Bourbon. Le duc de Blois a été un des plus grands seigneurs de France au xiv^e siècle. Il a été le père de Louis de Bourbon, duc de Bourbon, qui a été le père de Louis de Bourbon, duc de Bourbon.



Phot. de M. Renard.

VILLAGE PORTIF, A BLOIS.

Indre-et-Loire.

Superficie : 611 400 hectares (Cadastré, 615 700. Service géographique de l'armée. Population : 327 740 hab. (1921). Chef-lieu : **Tours**. Sous-préfectures : **Loches** et **Chinon**. — 24 cantons; 282 communes; 9^e corps d'armée. Cours d'appel d'Orléans. Académie de Poitiers. Archidiocèse de Tours.

De Blois à Tours, le **Val de Loire**, justement vanté par ceux qui le connaissent, autrement que pour l'avoir entrevu du chemin de fer, étale ses champs plantureux, ses varennes fertiles, ses vergers

aux fruits exquis, ses prairies vertes sous l'éventail mouvant des peupliers qui fuient en contre-bas du fleuve. Rarement l'on compte plus de 3 kilomètres d'une côte à l'autre, et les collines, enguirlandées de vignobles, dépassent à peine de 50 à 60 mètres le fond de la vallée; mais leurs pentes sur beaucoup de points se redressent en falaises, à Amboise, à Rochecorbon, etc., et recèlent dans leurs flancs de pittoresques habitations souterraines qui contrastent avec les riants villages de la plaine. Partout des maisons de campagne, des villas, des chaâteaux détachent leur blanche silhouette en couronnant les promontoires. Le paysage n'est ni imposant, ni terrible, mais il s'en dégage comme une joie de vivre; et la douceur du ciel, la plantureuse beauté de la terre, le charme des souvenirs, la largeur des horizons, en font pour l'habitant humain un pays d'élection.

Mais cette lumineuse contrée n'est pas sans ombre. Des régions moins favorisées l'encaissent, comme pour mieux la faire apprécier. Ce sont, à gauche, entre la Loire et le Cher, mais surtout entre le Cher et l'Indre, les hautes terres de calcaires lacustres et meulrières oligocènes

de la **Champagne**, qui contrastent, par leur pauvreté, avec le mince ruban d'alluvions fertiles que forme la riche **Varenne**, entre le fleuve et le Cher, aux approches de Tours. Même gâline infertile entre l'Indre et la Creuse, avec le **Plateau de Sainte-Maure**, aux terres blanchâtres, semées de *falunnières* marines; contrastes saisissants avec le triangle du **Véron**, admirable terroir formé par le confluent de la Vienne et de la Loire. En haut, les forêts, le sol revêché; dans les vallées, l'alluvion généreuse, et, aux flancs des coteaux, les vignobles, la faloise de craie tuffeau, exploitée en nombreuses carrières souterraines. Au nord de la Loire, entre le fleuve et le Loir, mêmes plateaux de **gâtine**, au sol pauvre, semé de landes, de terrains vagues, d'éclats et de bois mouillés, que traversent quelques sillons fertiles.

Il est probable que, voisins des *Garnules* (pays Chartrain, des *Andegaves Angevins*), des *Pictons* (Poitevins) et des *Bituriges Berrichons*, les *Turons* eurent un poste retranché au bord de la Loire, sur la rive droite, à la place de la commune actuelle de Saint-Symphorien. Au nombre de plusieurs milliers, les *Turons* se jetèrent, avec *Vercingétorix*, dans *Alesia*; la défaite du héros arverne fut la ruine de leur indépendance. Peu à peu l'on abandonna le refuge de la rive droite pour l'établissement romain de la rive gauche, le *Cæsariacum* de l'histoire, qui était dans la plaine.

Au début du *v^e* siècle, comme l'empire croulait sous les coups des *Barbares*, la ville gallo-romaine reprit l'ancien nom de son peuple et depuis s'appela *Tours*, ville des *Turons*. Il ne reste de l'ancienne cité qu'une portion des murs de la citadelle, remplacée au moyen âge par le château comtal, puis royal; aujourd'hui caserne de Gaiße; une tour des remparts touchant à l'archevêché; enfin, derrière la cathédrale, des fragments de quel appareil qui appartiennent à l'ancien amphithéâtre et d'après lesquels, si l'on compte le nombre de places libres que supposent les proportions de l'édifice, la population de Tours aurait pu être de 30 000 à 40 000 âmes, y compris les environs immédiats.

Le *christianisme* aurait été, d'après la tradition, apporté à Tours dès le *iii^e* siècle; suivant d'autres, un peu plus tard. Son premier évêque fut *saint Gaißen*. Pour échapper aux persécutions, il se réfugia dans l'une des grottes de Marmoutier. Après lui, *saint Lidoire* désignait au choix du clergé et du peuple, pour le siège épiscopal, *choix saint Martin*, dont il savait le zèle apostolique.

Ce grand évêque de *Tours*, l'un des plus illustres du monde et de tous les temps, exerça son apostolat, de 375 à 397 ou 400. Près de Poitiers, il fonda le premier monastère des Gaules, puis celui de Marmoutier, en face de *Tours*. Lorsqu'il mourut, à Gaudes, ses reliques furent apportées à *Tours*, hors les murs de la ville gallo-romaine. La haute renommée de sainteté dont il jouissait attira près de son tombeau un grand concours de fidèles. *Saint Brice*, son successeur, lui éleva un modeste oratoire que *Saint Perpet* remplaça par une grande basilique digne de l'hôte illustre qu'elle abritait. Nous ne l'avons plus, car elle périt totalement dans l'incendie allumé par les Normands en 998. Mais *saint Grégoire de Tours*, l'un des prélats les plus vertueux et les plus éblayés de son temps, le père de notre histoire, qui occupa le siège épiscopal de *Tours*, de 573 à 593, a laissé de la basilique une description qui a permis aux erudits d'en reconstituer le plan. Ce serait, d'après eux, le type accompli des grandes églises romanes édifiées cinq ou six siècles plus tard.

Une communauté, devenue au *vii^e* siècle abbaye, puis, au *x^e*, collégiale de chanoines, desservait le sanctuaire. L'affluence des pèlerins fit bientôt du faubourg une véritable ville, la *Martinopole*, qui dépassait, par le mouvement, l'industrie et la richesse, sa voisine gallo-romaine, isolée à l'est, dans ses remparts. La grande mémoire de *saint Martin* fit de *Tours* la métropole religieuse de l'ancienne Lyonnaise III^e; sa juridiction épiscopale s'étendait sur Angers, Nantes, Vannes,



ANCIENNE TOUR CHARLEMAGNE.



CHOEUR DE LA BASILIQUE SAINT-MARTIN.

Phot. de M. Feigné.

Quimper, Saint-Pol-de-Leon, Tréguier, Saint-Brieuc, Saint-Malo, Dol, Rennes, Le Mans, onze diocèses comprenant toute l'Armorique. C'est en vain que *Noméné* voulut allier la Bretagne de l'autorité du siège de *Tours*, par l'extinction éphémère de l'évêché de *Dol* en archevêché.

La priante de *Tours* s'orientait vers l'est. Les *Wisigoths* l'en dévorèrent, en s'imposant à toute la rive gauche de la Loire. Ils étaient alors et bannirent deux évêques. A l'appel des opprimés, *Clovis*, roi des Francs, livra bataille aux *Wisigoths*, tua leur chef à *Vouillé* en 486, et, au retour, vint louer Dieu de sa victoire, au tombeau de saint Martin. C'est ici que la reine *Clotilde*, après le meurtre de ses petits-enfants, fils de *Clodomer*, vint fuir ses jours dans la retraite. Le monastère de Saint-Martin jouissait d'importants privilèges; il ne relevant que de Rome et possédait le *droit d'asile*. Si beaucoup d'innocents durant la vie à cette prérogative, des gredins en profitèrent et la basilique martinienne en pâtit.

Quand les *Arabes*, accourus d'un delà des Pyrénées, eurent dévasté l'Aquitaine et mis à sac Saint-Hilaire de Poitiers, ils coururent vers *Tours*, où le tombeau de saint Martin les attirait. *Charles-Martel* brisa leur fougue dans la fameuse campagne qui, engagée non loin de *Tours*, se termina dans



CHOEUR DE LA NOUVELLE BASILIQUE DE SAINT-MARTIN.

Phot. de M. Feigné.

les plaines du Poitou à Mousais-la-Bataille, 732. Bientôt Charlemagne, seconde par Alcuin, fonda à *Tours* la première école publique de philosophie et de théologie qui ait existé en France; on y cultivait aussi les arts, l'enluminure, en particulier, qui resta longtemps comme un monopole de l'école *Liturgique*. *Tours* est l'une des villes auxquelles l'art français fut le plus tôt venu, par la perfection sans cesse accrue de ses productions, de la période gallo-romaine à la pleine floraison de notre Renaissance.

Les parisiens le savaient : ils vinrent d'investir les *Normands*. Mais, à la première nouvelle de leur approche, en 843, les chanoines emportèrent les glorieuses reliques dont ils avaient la garde, d'abord à Gormery, puis à Lere en Berry, à Chablis en Bourgogne. Les pirates s'acharnèrent contre le sanctuaire et la *Martinopole*, mais ne purent entrer dans la cité de *Tours*, qui se défendit vaillamment du haut de ses remparts. En 993, une demi-siècle plus tard, nouvelle incursion, nouvelle déroute des *Normands*. Cette fois, les chanoines de *Saint-Martin* s'entourèrent de solides murailles et la *Martinopole* s'appela désormais *Châteauneuf*. Il y avait ainsi deux villes côte à côte : tout perit dans la grande conflagration qu'alluma l'invasion normande de 998.

Pour prévenir de tels désastres, il eût fallu un pouvoir central énergique et fort. Mais, depuis Charlemagne, l'anarchie était partout; chacun parlait en maître dans son fief et se défendait comme il pouvait. Si le comté de *Tours* ainsi que celui de Blois relevaient des *duc de France*, héritiers de *Robert le Fort*, premier adversaire des *Normands*, ces princes avaient trop à faire déjà pour défendre la *Seine* et supplier à l'incurie des rois carolingiens. *Eudes*, défenseur de Paris, était proclamé roi par les Parisiens reconnaissants, à la place de Charles le Gros. *Robert*, son frère, l'était à la place de Charles le Simple, que sa faiblesse venait d'humilier devant Rollon, chef des *Normands*. *Hugues le Grand*, fils de Robert, content de régner sans être roi et laissant à *Hugues Capet* le soin de reprendre la couronne au moment favorable, envoya pour le remplacer, à *Tours*, comme vicomte ou lieutenant, un certain *Thibault*, qui avait épousé Richilde, comtesse de Blois et de Chartres, descendante de Robert le Fort. Leur fils fut le fameux

Thibault le Tricheur, tige des puissants comtes de *Tours*, de Blois, de Chartres et de Champagne. On était à la fin du *x^e siècle* : la maison des comtes de *Tours* déclina très vite. A peine délivrés des *Normands* qui, en prenant pied sur le sol, cessaient leurs courses aventureuses, les comtes de *Tours* eurent à se défendre contre leur ambitieux voisin, *Foulques Nerra*, comte d'Anjou, qui les enveloppait de forteresses. *Gouffroi Martel*, héritier de *Foulques* et de ses audacieux projets, mit la main sur la *Touraine* en 1044.

Avec l'Anjou, la *Touraine* passa à la couronne d'Angleterre, en 1158, et le pays de la Loire devient un champ clos pour les rois angevins d'Angleterre et les rois français de race capétienne.

Après mainte échauffourée, mainte confiscation et des traites inutiles, **Philippe Auguste** enlève *Tours* (1203-1205).

Saint Louis vient en cette ville avec sa mère *Blanche de Castille* et signe, quelques années plus tard, un traité avec *Henri III*, roi d'Angleterre, qui confirme le retour de la *Touraine* à la couronne de France (1242).

Mais la querelle entre les deux adversaires n'était qu'apaisée. Bientôt éclate la guerre de Cent ans; aussitôt les Anglais de repaire. *Henri II* d'Angleterre était mort à Châillon; c'est là, en 1129, dans l'une des dernières villes qui lui composaient encore un semblant de royaume, que **Jeanned'Arc** vint trouver Charles VII, put le convaincre de sa mission, et d'un coup sauva la France de l'invasion.



HOTEL DE VILLE DE TOURS.

CL. ND.

Malgré ces perpétuelles alertes, l'Art n'avait pas chomé en *Touraine* depuis la grande devastation normande qui terminait le *x^e siècle*. On dut tout reconstruire de la ville ruinée. Les architectes ne manquaient pas; *Tours* fut école au moyen âge. Un rebâtir plus grande et plus belle la basilique de *Saint-Martin*. Dans l'état où la mirent les derniers travaux, avec ses cinq tours et sa quintuple nef, elle remplissait victorieusement la basilique de *Saint-Perpet*. En 1630, un pont en pierre, de belles proportions, le premier de France, est jeté sur la Loire et subsiste jusqu'au temps de Louis XV. La cathédrale *Saint-Gatien* (*Saint-Maurice* avant le *xv^e siècle*) est relevée à son tour. L'édifice de 1170, greffé sur les ruines de la cathédrale antérieure, subsiste comme noyau des deux tours actuelles, sous un placage des *xv^e* et *xvii^e siècles*. Une reconstruction totale fut

décidée en 1220; elle dura trois siècles. Et comme l'architecture entraîne le développement de tous les autres arts, ce fut partout, en *Touraine*, une merveilleuse activité, sollicitée par les encouragements et les commandes des grands personnages, entre tous, les rois de France.

Louis XI, à cet égard, montra plus de goût qu'on ne le croit généralement. Il résidait à Plessis-les-Tours. C'est à lui qu'était due la grille d'argent massif, ciselée de 1479 à 1523 par l'orfèvre *J. Golland*, pour le tombeau de *Saint Martin*. *Tours* doit beaucoup à ce prince: en 1470, il établit dans cette ville des fabriques d'étoiles de soie (lampas, d'argent et d'or); les privilèges accordés à ces industries d'art leur attirèrent une nombreuse clientèle. *Tours* aurait en, à cette époque, 80 000 habitants; jamais la ville ne fut plus prospère. A la prière des habitants, Louis XI réorganisa leur administration municipale. Souvent il fit appel à *Jehan Fouquet*; par cet illustre précurseur de la peinture française et par *Michel Colomb*, le génial sculpteur, notre Renaissance eut en partie ses origines à *Tours*. A côté des ateliers d'inspiration et de goût purement français, la famille florimène des *Juste* vint s'établir en 1500. Dix ans plus tard, *Bastien François* exécutait, sur les dessins de son oncle, *M. Colomb*, la gracieuse fontaine de *Beauvais*, commandée par le surintendant *Jacques de Beauvais* de *Soullemay*, qui devait périr si misérablement. Enfin, venait le couronnement des tours de la cathédrale *Saint-Gatien*, par les deux frères *Bastien* et *Martin François*. Au fur et à mesure de sa construction, le glorieux édifice s'est enrichi



TOURS.

ARCHÉVÊCHÉ.

CL. ND.

d'étincelantes verrières; de grandes roses s'irradient aux croisillons; la façade flamboyante, un peuple de statues étonnante, la plupart du xv^e siècle et de la meilleure composition. Alors une effroyable tempête fond tout à coup sur la cathédrale. Le 2 avril 1562, le prince de Condé entra dans la ville, avec les troupes mercenaires à la solde de la Réforme. « Les huguenots font main basse sur tous les objets de valeur, fondent les chaises, les statues d'argent ou de bronze, enlèvent les pierres précieuses, jettent au vent la plupart des reliques. Alors tombèrent, en tout ou en majeure partie, les églises Saint-Saturnin et Notre-Dame la Riche, magnifiques spécimens des xiv^e et xv^e siècles; alors la première perdit l'une des œuvres les plus admirées de Michel Colombi, et la seconde les inestimables fresques de Jehan Fouquet; alors furent brisées d'innombrables verrières; alors furent jetées à terre les statues qui peuplaient le splendide frontispice de la cathédrale. »

P. JOUANNE, *Dict. géogr. de la France*.

Enfin, l'alliance conclue entre Henri III de Valois et Henri de Navarre à Plessis-les-Tours, 30 avril 1589, ramena une tranquillité relative. En 1765, un nouveau pont, long de 434 mètres sur 13 arches en anse de panier, remplaça le vénérable pont du x^e siècle, construit par les chanoines de Saint-Martin (1030) et qui subsistait encore.

Capitale de province, *Tours* devint, à la Révolution, chef-lieu de département. Le profit était maigre, car le département d'Indre-et-Loire est loin de comprendre toute l'ancienne Touraine. L'antique et magnifique basilique de

Saint-Martin était debout; on la démolit pour faire passer « une rue ». Il y a des mentalités qui déconcertent. En 1870, une délegation du gouvernement de la Défense nationale vint réclamer à Tours, du 13 septembre au 9 décembre, pour organiser la résistance en province; mais elle dut se réfugier à Bordeaux, devant l'arrivée des Allemands qui bombardèrent la ville, du haut de la Tranchée, le 21 décembre, et l'occupèrent du 10 janvier au 8 mars 1871.

Tours (75 000 habitants) a l'aspect créé par son origine. Il y avait, on l'a vu, deux villes juxtaposées sur la rive gauche de la Loire : à l'est, la cité gallo-romaine; à l'ouest, la ville de Saint-Martin, ancien faubourg, depuis appelé *Châteauneuf*. Chaque groupe s'était entouré de remparts contre les Normands. Mais, l'invasion passée, et les pirates fixés, des maisons se bâtirent hors les murs, comblèrent les intervalles, si bien que, vers 1330, la jonction des deux groupes urbains fut décidée d'un commun accord, et le tout enveloppé d'une même muraille. La magnifique ceinture des boulevards actuels rappelle cette situation : ils ont remplacé les remparts. L'axe séparatif des deux villes est devenu, au temps de Louis XV, la rue Royale,

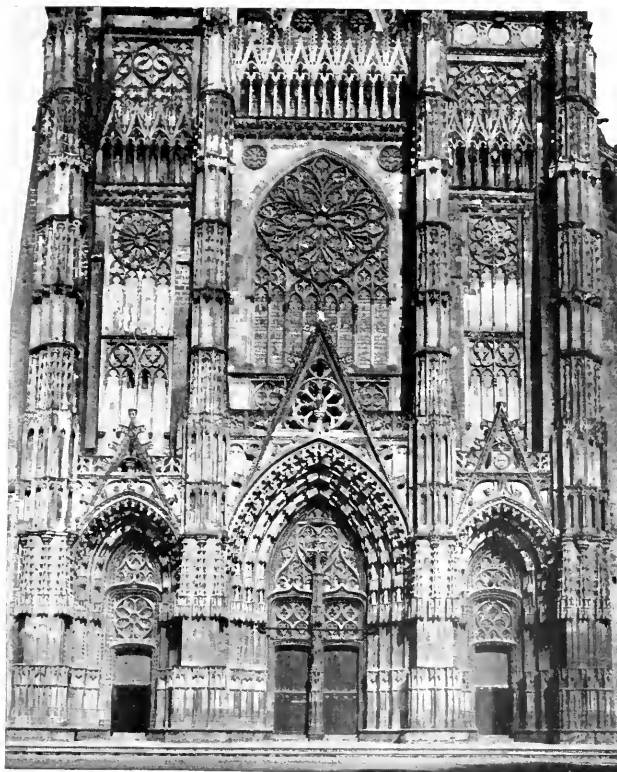


TOURS : L'HOTEL GOPIN.

CL. ND.

restes de Saint-François de Paule, le *Théâtre*, la *Préfecture*, peu éloignée de l'*Hôtel de ville*, sur le boulevard

Henrichou aux somptueux ombrages. Malgré ses dimensions assez restreintes (97 mètres de long sur 22 et 29 de haut), la cathédrale de Tours, par l'harmonie de ses proportions, l'éclat de ses verrières, la magnificence de sa façade, occupe un rang éminent parmi les plus belles productions de l'art français. On y suit par étapes l'œuvre de trois siècles. Le chœur est du xur^e , le transept du xiv^e , la nef du milieu du xiv^e et de la fin du xv^e , enfin le portail est flamboyant, sous une corniche de la Renaissance. Etienne de Mortagne, Jean de Dammartin, Jean Papin, Bastien et Martin François ont travaillé à ce grand œuvre. Aux deux frères, neveux de Colombi, est dû le fameux escalier royal de la tour du nord, chef-d'œuvre d'audace et d'élégance. On projetait le soubassement pour la tour du sud, légèrement plus basse que sa voisine (69 mètres au lieu de 70) : il n'a pas été exécuté. Quant aux statues qui peuplaient la façade, trente-six ont été remplacées, en 1850, par le sculpteur Toussaint, mince consolation d'un irréparable désastre. La plus grande partie des magnifiques verrières est en place. On remarque, dans la cathédrale, le tombeau



Phot. de M. F. Rothier.

FACADE DE LA CATHÉDRALE DE TOURS.

des deux rois Charles VIII et d'Anne de Bretagne, Charles-Roland et Charles de Rohan, en 1495 et 1496; il se trouvait à Saint-Martin, avant la Révolution, et fut exécuté de 1500 à 1506. La cathédrale était flanquée à gauche par les bâtiments du Chapitre; il reste un cloître et surtout un grand escalier de la Renaissance. A droite, l'*Archevêché*, construction du XVIII^e siècle, conserve une chapelle du XIV^e siècle et des voûtes du XIII^e et XIV^e siècles. Un square ombré, aux massifs fleuris que rafraîchit une eau courante, égaye la façade du palais froid.

Saint-Julien, ancienne abbaye du VI^e siècle, dédiée à saint Mau-

de vieux hôtels, de statues, de collections d'art, *Tours* en est heureusement pourvu : hôtel de *Jean Galland*, orfèvre de Louis XI; logis de *Tristan l'Hermite*, son compère, habité mais non bâti par lui; l'hôtel de *Semblançay*; celui de *Gouin*, façade originale de la première Renaissance; *fontaine de Beaurain*, en marbre de Carrare; statues de *Rabelais* et de *Descartes*, sur le terre-plein du grand pont, face à la Loire; statue de *Boltze*, le génial auteur de la *Comédie humaine*. Le Musée municipal possède des tableaux de valeur; celui de la *Société archéologique de Touraine*, des documents inestimables, de tout premier ordre. *Tours* a conservé les traditions de la grande industrie



Photo de M. Peignoz.

TOURS : ANCIEN CLOÎTRE DU CHAPITRE.



Cl. N.D.

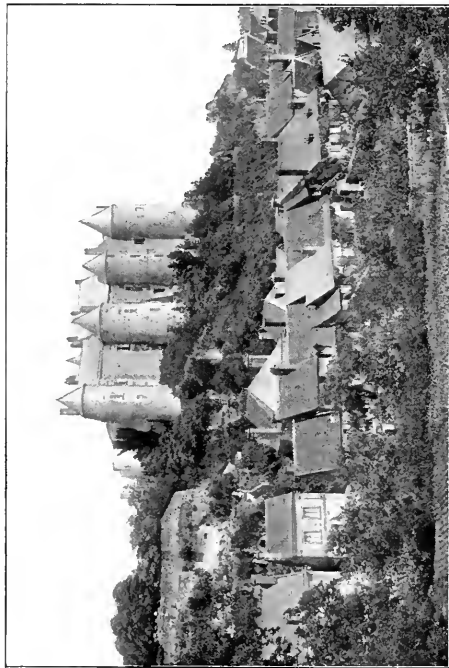
MAISON DE TRISTAN L'HERMITE.

recrut de Grégoire de Tours son nouveau vocable, lorsque le pape-prélat y transporta les reliques du martyr saint Julien de Brionne. L'église, plusieurs fois incendiée ou détruite par les Normands, fut rebâtie cinq fois, la dernière de 1223 à 1239; c'est un remarquable spécimen du style ogival primitif. Le *Théâtre*, trop à l'écart de rue, comme l'hôtel de ville neuf, est une reconstruction de l'édifice bâti de 1863 à 1872 sur les plans de Rohart, et depuis rebâti.

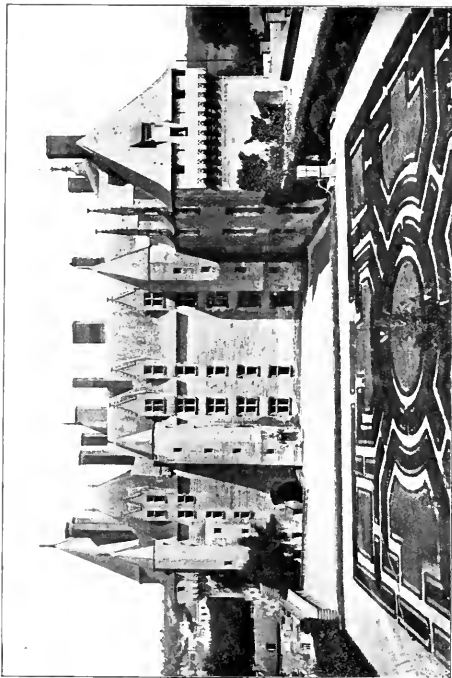
Sur la rue Nationale, l'ancien quartier commercial de la ville, le *Châteauneuf* ne conserve de l'antique basilique *Saint-Martin* que les tours des XII^e et XIII^e siècles, l'une dite « du Trésor », qui surmonte la nef latérale, l'autre qui terminait le croisillon du nord, et s'élève au-dessus du *Châteauneuf*, en souvenir de l'utgarde, l'un des héros de la légende nornique, qui fut enseveli à cette place. L'ne de la *basilique* est un bon travail de la Renaissance, dû à Bouché. Les tours se trouvent dans les bâtiments voisins de l'ancienne abbaye de *Saint-Julien*, les plus beaux du passé de leur ville, ayant l'air d'être sortis de la même basilique. On a dû se contenter de restaurer la tour de l'abbaye, surmontée d'une statue de saint Martin, et de la tour de l'abbaye, conçue dans l'esprit du XIII^e siècle, mais d'un plus vaste édifice, *Notre-Dame de la Renaissance*, qui fut restaurée par l'architecte Guérin avec les restes de l'abbaye de l'abbaye échappés à la dévastation de 1562, mérite le nom de *basilique* par la splendeur de sa décoration et de belles verrières. L'abbaye de *Robert Poussier*, *Saint-Saturnin*, construit par Louis XV, notamment le *Triomphe de la Vierge*, chef-d'œuvre de Michel Le Moine.

des soies, qui lui donna jadis tant d'éclat; ajoutez des fonderies, imprimeries, constructions mécaniques, des jardins exquis, des pépinières célèbres, des fauconneries artistiques.

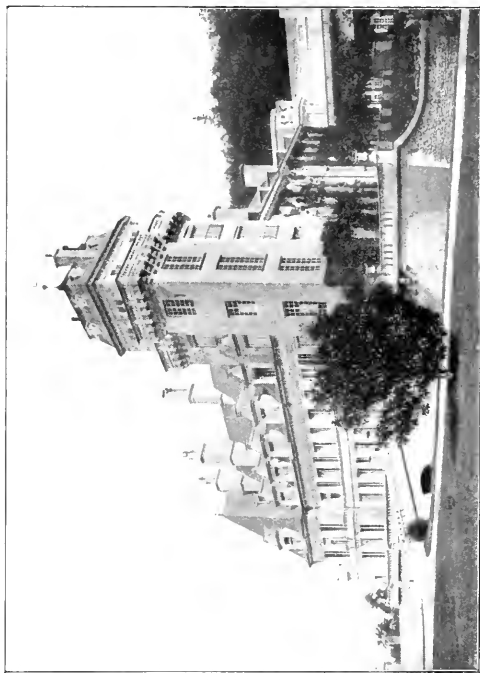
Personnages historiques. — *Simon de Brion*, qui fut le pape Martin IV, au XIII^e siècle; *Jean le Meingre de Boucicaut*, maréchal de France (1366-1421); le peintre *Jehan Fouquet*, né à Tours, précurseur de la Renaissance française (1420-1481); le surintendant des finances *Jacques de Beaurain* de *Seablancay* (1445-1527), victime de la haine de Louise de Savoie, mère de François I^{er}, pendu à Montfaucon; *Guillaume Briçonnet*, cardinal, ministre de Charles VIII (1445-1514); *François Tissard*, d'Amboise, helléniste et hébraïsant, qui imprima, le premier en France, des ouvrages dans ces deux langues; *Charles VIII*, roi de France, né et mort à Amboise (1470-1498). Au XVI^e siècle: *François Rabelais*, né à la Vendrière près de Chinon (1495-1553), moine puis médecin, lettré et savant, à la fois satirique et bouffon jusqu'à la grossièreté; *Christophe Plantin*, imprimeur, né à Saint-Avertin, mort à Anvers (1514-1589); *François Chouet*, un fin crayon de portraitiste, né à Tours (1522-1572); *Robert Poussier* de Tours et son fils *Nicolas*, maîtres de la peinture sur verre. Au XVII^e siècle: le cardinal *Armand du Plessis*, duc de Richelieu, né à Paris, d'une famille originaire du bourg de Richelieu (1585-1642); l'un des plus énergiques ouvriers de l'unité française; *Racine*, le poète des *Bergeries* (1639-1670), élève en Touraine; des savants, des penseurs; *René Descartes*, né à la Haye (1596-1650); le latiniste *R. Rapin* (1621-1687); le peintre graveur *Abraham Bosse* (1602-1676), né à Tours. Au XVIII^e siècle: le poète *Ph. Néricault Destouches* (1680-1755); le maître horloger *Julien Leroy*, de Tours (1656-1759); le général *Ménou*, qui commandait en Egypte après Kléber; le devot chirurgien *Heurteloup*, de Saint-Symphorien (1750-1812); enfin, presque de nos jours: l'illustre *Honoré de Balzac*, de Tours (1799-1850); *Alfred de Vigny*, de Loches (1797-1863); le chirurgien *Felpeau*, le médecin *Trousseau*, le céramiste *Ariseau* (1796-1861).



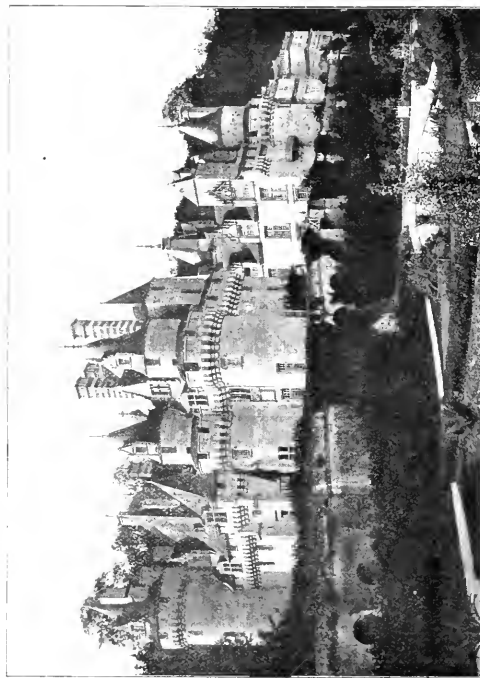
CHATEAU DE LUYNES (RIVE DROITE DE LA LOIRE.)



FAÇADE MERIDIONALE DU CHATEAU DE LANGEAIS



CHATEAU DE VILLANDRY RIVE GAUCHE DU CHER.



CHATEAU D'USSE (VAL DE L'INDRE)

Phot. de M. Poigné.

CHATEAUX DE TOURAINE



Maine-et-Loire.

Superficie : 712 000 hectares (Cadaastre), 728 300. Service géographique de l'armée. Population : 474 780 hab. (1921). Chef-lieu : **Angers**. Sous-préfectures : **Saumur, Baugé, Segré, Cholet**. — 34 cantons, 381 communes : 9^e corps d'armée (Tours). Cour d'appel d'Angers. Académie de Rennes. Diocèse d'Angers¹ (suffragant de Tours).

La peuplade gauloise des *Andes* ou *Autegares*, ancêtres des Angevins, fut soumise par un lieutenant de César, *Crassus*, conquérant du pays d'entre Seine et Loire, en 57 avant J.-C. Mais la soumission des *Andes*, comme celle des *Turons*, leurs voisins, et des Carnutes, n'était qu'apparente. A la première occasion, ils furent en armes : sous la conduite de *Dumnacus*, ils passent la Loire et attaquent les Pictons, fidèles à l'alliance romaine. L'entreprise ayant échoué, les *Andes* durent battre en retraite et repasser la Loire aux Ponts-de-Ge, devant les légions de Caninius et Fabius (52 avant J.-C.). La défaite de Vercingetorix, dernier repart de l'indépendance gauloise, acheva celle des *Andes* et rendit la conquête romaine définitive. *Angers*, cité maîtresse des *Andes*, prit le nom de *Juliomagus* et recut de ses vainqueurs les monuments ordinaires à toute ville gallo-romaine : un théâtre, des thermes, un amphithéâtre dont le nom de la rue des Arènes est une survivance. Un autel romain du ^{III}^e siècle, des tombeaux de même origine se conservent au Musée archéologique de la ville, installés dans la grande salle de l'ancien hôpital Saint-Jean, rive droite de la Maine. Le territoire des *Andes* était rattaché à la Lyonnaise. La chute de l'Empire le livra aux Barbares. Ceux-ci vinrent de l'est avec Childéric I^{er}, qui soumit Angers à la domination franque. Le christianisme, prêché par l'évêque *Defensor*, eut de la peine à s'implanter dans un pays où le druidisme avait de profondes racines ; il y était néanmoins établi au ^{VI}^e siècle, et les colonies monastiques de l'ordre de Saint-Benoît contribuèrent puissamment à sa rapide et définitive expansion.



Après *Clivis*, l'Anjou conquis aux Francs fut incorporé au royaume d'Orléans, puis réuni par Clotaire au reste de la monarchie. L'Anjou, placé aux portes de la Loire, fut l'une des premières victimes des *Normands*. En vain le duc de France, *Robert le Fort*, mena contre eux une vive campagne : il perit au combat de Brissarthe (866), avec les faibles successeurs de Charlemagne, on ne pouvait compter sur le pouvoir central contre l'invasion ; chacun pourvut à sa défense. Alors se constituèrent de toutes parts les souverainetés féodales, par le groupement naturel des populations sous l'égide des châteaux forts et des villes de refuge.

L'Anjou eut ses comtes, d'abord agents du pouvoir central, transformés peu à peu en véritables souverains. Ingelger aurait été ainsi délégué dans l'Anjou par le fils de Robert le Fort, *Eudes*, le libérateur de Paris, vers 890. On cite parmi les premiers comtes angevins, après *Foulques le Roux*, *Geoffroy Grise-Gonelle*, que la légende met aux prises, sous les murs de Paris, avec un géant danois d'une taille et d'une force prodigieuses; enfin *Foulques Nerra*, le grand bâtisseur, et son fils *Geoffroy*. Déjà se révélait l'ambition des comtes angevins : par la Loire ils atteignaient Tours et remontaient le Cher et l'Indre, qu'ils s'assuraient par de puissants donjons (Montrichard, Montbazou, Loches) ; d'autre part, gagnant le Loir, sous-affluent de la Maine, et les hautes terres de Beauce, par Montoire et Vendôme, ils enveloppaient ainsi les comtes de Blois et se préparaient la domination de l'Ouest sur les deux rives de la Loire.

Geoffroy, dit *Plantagenet* (à cause de la branche de genêt dont il ornait sa coiffure), prépara la fortune de sa famille, sinon celle de l'Anjou, par son mariage avec Mathilde, veuve de l'empereur germanique Henri V et fille de Henri I^{er}, roi d'Angleterre ; de cette union naquit le premier roi *Plantagenet*, Henri II.

Les Normands, à peine fixés en terre française, avec leur chef Rollon, par le traité de Saint-Clair-sur-Epte, que leur consentit Charles le Simple (911), n'avaient point perdu pour cela, du jour au lendemain, l'esprit de rapine et d'aventures qui en avait fait jusqu'alors d'intraitables pillards. Comme les fils d'un prêt seigneur du Cotentin, *Tancrède de Hauteville*, venaient de conquérir pour leur compte l'Italie meridionale et la Sicile (1061-1063), le duc de Normandie, *Guillaume*,

dit le *Bâtard*, n'eurent lui aussi de conquêtes, et arguant de sa parenté avec l'empereur d'Angleterre, *Edouard le Confesseur*, qui, après l'avoir désigné pour l'hériter, s'était retranché à son lit de mort, réunit, comme hommes, mit à la voile à Saint-Valéry-sur-Somme et d'un coup, par la victoire d'Hispan, se rendit maître de l'Angleterre, 1066. Par sa mère, fille de Henri I^{er}, successeur de Guillaume le Conquérant, le comte angevin *Henri Plantagenêt*, déjà maître de l'Anjou, se trouvait héritier de la Normandie et de l'Irlande. Vassal du roi de France, il était devenu plus puissant que son suzerain, et cette situation déjà critique s'aggravait encore du fait que Louis VII, roi de France, ayant, malgré les sages avis de Suger, rompu son mariage avec *Éléonore d'Aquitaine*, cette princesse épousa Henri II Plantagenêt, lui apportant en dot presque tout le territoire compris entre la Loire et les Pyrénées : Poitou, Limousin, Saintonge, Angoumois, Périgord, Auvergne, Bordelais. C'était plus que la moitié de la France, tout l'Ouest au pouvoir des Anglais.

Henri II finit plus d'une fois sa cour à Angers, devenue la capitale de

aggravées par le traité de *Brétigny* (1360) ; le relèvement dû à la sagesse de *Charles V* et à la bravoure de *Du Guesclin* ; puis la douloureuse épreuve d'*Édouard* (1345), la guerre civile des *Armagnacs* et des *Bourguignons* et, grâce à la démission du pauvre *Charles VI*, le lamentable traité de *Troies* (1420) qui livrait la France à l'Angleterre avec la complicité d'Isabeau de Bavière ; enfin l'effacement du territoire national par l'érosion de *Jeanne d'Arc*, la réconciliation des partis d'Armagnac et de Bourgogne (traité d'*Arras*, 1435), les victoires des généraux de *Charles VII* : Dunois,



PORTAL DE LA CATHÉDRALE SAINT-MAURICE.

ses États du continent, il aimait la Touraine et mourut à Chinon. Justement effrayés d'un pareil voisinage, les rois de France ne cessèrent de le combattre, et ce fut entre les deux adversaires, et par eux, entre Anglais et Français, un duel continu, que, si l'on excepte l'accalmie éphémère du règne de saint Louis, dura plus de trois siècles. La guerre de Cent ans en fut l'écoulement.

Tout au début du siècle, Philippe le Bel, Louis X le Hutin, Philippe V le Long, Charles IV le Bel, se succédèrent, le fils du comte aprenant à l'art de gouverner. Philippe le Long eut pour petit-fils de saint Louis et cousin du roi, le comte d'Anjou, qui fut appelé pour recueillir la couronne de France, à la condition que son fils, le roi d'Angleterre, Édouard III, petit-fils de Philippe le Bel, épouserait la fille d'Orléans, le fils d'Orléans, le fils de Philippe le Bel, épousant la fille de Louis le Hutin, pour cette raison que, par son mariage, le roi d'Angleterre ne pouvait être une femme, celle-ci n'étant pas la fille de Louis le Hutin, mais la fille de Philippe le Bel et mère d'Édouard III.

Philippe de Valois, comte d'Anjou, fut proclamé roi de France à la mort d'Édouard III, roi d'Angleterre, entre les deux rivaux, la guerre et la déchéance, 1328, celle d'un siècle.

On sait les tristesses et les péloches de cette période : les défaites de *Crécy* 1346, avec Philippe le Valois de *Pré*, 1356, sous Jean le Bon,



C. N. D.

ANGERS. L'HOTEL PINEL.

Xanthrailles, *Richemont*, emule de Du Guesclin. Les défaites de Formigny et de Castillon achevèrent de mettre l'Anglais dehors (1453).

Après cette longue suite d'alertes et de combats, la France, délivrée du canchamar anglais, se retrouvait, depuis quelque vingt ans, regnant en Anjou un prince pacifique, bienfaisant et ami des lettres et des arts, *René I^{er}*, dit « le bon roi René », fils de Louis XI d'Anjou et de Yolande d'Aragon, héritier du duché de Bar et du royaume de Provence. Il commit l'imprudence d'entrer dans la Ligue du Bien public contre Louis XI ; ce prince occupa Angers en 1475 et fut assez habile pour obtenir du roi René un testament en faveur de son neveu Charles du Maine, après lequel l'Anjou ferait définitivement retour à la Couronne. Cette union se réalisa en 1480.

Angers souffrit des discordes religieux du xiv^e siècle, mais c'est en cette ville que le duc de *Mercoeur*, dernier chef de la Ligue, fit sa soumission à Henri IV, 1598 ; la réconciliation se fit au château. En 1620, *Marie de Médicis*, brimée avec son fils Louis XIII, contre la toute-puissance de Richelieu, se réfugiait à Angers ; la querelle finit aux *Ponts-de-Cé* par la défaite des partisans de la reine. Enfin la Fronde amena Louis XIV et *Mazarin* sur la Loire, à Saumur, et le château des Ponts-de-Cé fut encore emporté.

La Révolution fit d'Angers le chef-lieu du département de Maine-et-Loire. Après la prise de Saumur, les Vendéens étant entrés dans Angers, le 25 juin 1793, l'armée républicaine y reparut dans les premiers jours de juillet. Quatre attaques inutiles contraignirent les Vendéens à se retirer et d'horribles massacres ensanglantèrent la ville. En 1814, le général Thielmann, avec 5.000 Russes, occupant la place et lui imposait d'onéreuses contributions.

Tout Angers (86.160 habitants) se pressait autrefois sur la rive gauche de la Maine, aux flancs de la raide colline que couronne la cathédrale *Saint-Maurice*, et qu'appuie à l'est la masse tourlée du *château*. Dix-sept belles tours rondes, faites d'assises schisteuses, entre des cordons de pierres de taille, composent cette importante citadelle. Saint Louis l'avait élevée après la reprise de l'Anjou, pour faire

front contre les rois anglo-normands de race angevine, Henri III la fit démanteler et l'on rasa les tours jusqu'à la courtine, excepté celle du nord, qui portait un moulin à vent. Les événements de cette époque troublée firent surseoir à la destruction. Un pont-levis donne à l'entrée du château un air guerrier de pure apparence; l'intérieur, en effet, sert de dépôt pour l'armée, et hormis une chapelle du *xv^e* siècle et un logis des *xiv^e* et *xv^e* siècles, où serait né, dit-on, le roi René, il



ANGERS : LE LOGES BARRAULT.

n'y a rien à voir. Au dehors, et sur l'angle oriental des fosses du château, la statue du *roi René* (œuvre de David) monte la garde; les personnages qui ont marqué dans l'histoire de l'Anjou lui font cortège : Dunaens, chef des Andes, Robert le Fort, Foulques Nerra, Henri II Plantagenet, Philippe Auguste, Charles d'Anjou; Louis, premier duc angevin; Isabelle de Lorraine et Jeanne de Laval, première et seconde femme du roi René; Marguerite d'Anjou, reine d'Angleterre. La place d'Angers et son château gardaient l'Onest, avec la Maine pour fossé et le faubourg de la rive droite comme bastion d'approche. La ligne des boulevards qui ont remplacé les anciens murs trahit cette destination : elle traverse la Maine sur deux ponts, celui de la *Haute-Cloture* en amont, celui de la *Basse-Cloture* en aval, et enveloppe les hauteurs de la rive gauche dans un vaste quadrilatère presque parfait. Un frêle souvenir s'attache au pont de la Basse-Cloture, immédiatement soudé au boulevard du château : le 16 avril 1830, comme un bataillon du 11^e régiment d'infanterie légère franchissait la rivière, le pont, autrefois suspendu, croula sous l'ébranlement du pas saccadé de la troupe, entraînant dans sa chute deux cent vingt-trois soldats ou officiers, qui périrent.

La cathédrale Saint-Maurice se dresse au bord du plateau de l'ancienne ville; elle fut construite aux *xii^e* et *xiii^e* siècles sur l'emplacement d'une basilique gallo-romaine rebâtie deux fois, au *xii^e* siècle, sous le vocable de Notre-Dame. Ce portail, aux riches voussures peuplées de statuettes encadrant, au tympan, le Christ entouré par les symboles des Évangélistes, offrait avec la nudité des tours qui l'enserment un contraste déconcertant, si des ogives latérales prises dans la maçonnerie ne rappelaient le porche qui, au *xiv^e* siècle, voila ce frontispice aujourd'hui trop dépourvu. Tout l'art de la façade est au-dessus des arcades aveugles du premier

étage, dans cette imposante parade de guerriers, armés de pied en cap, que sculpta Jean Giffard sous le couronnement Renaissance qui lie les deux tours, entre leurs fleches de pierre (complètement rebâties au siècle dernier). La nef unique, dépourvue de bas côtés, rachète cette pauvreté par l'ampleur des voûtes qui lui donnent un aspect grandiose. De magnifiques vitraux de même âge que la nef, quelques-uns remontant au *xii^e* siècle, de belles tapisseries (l'une de 100 mètres de long sur 4^m, 20 de haut, une abside ajoutée au *xiii^e* siècle, deux vastes chapelles ajoutées à la première travée et, près de là, une très belle cuve antique de marbre vert, dite *cuve de Cana*), don du roi René; une belle chaire moderne en bois, ornée de personnages bibliques et allégoriques; une sainte Gécile et un Calvaire sculptés par David; les boiseries du chœur et et jusqu'au hors-d'œuvre du maître-autel que surmonte un balda-



ANGERS : LA MAISON D'ADAM.

quin porté sur six colonnes en marbre rouge, cette fastueuse décoration achevée de donner à Saint-Maurice le grand air d'une cathédrale. Le palais épiscopal soudé au croisillon nord de l'édifice offre, au-dessus de sa galerie romane, une vaste salle synodale du *xii^e* siècle, précieux legs presque intact du temps qui précéda l'ogive.

La *Préfecture*, qui occupe, dans l'angle formé par le boulevard du roi René et celui de Saumur, les bâtiments de l'ancienne abbaye de Saint-Aubin, conserve une magnifique série d'arcades romanes, sous la galerie qui conduisait les religieux à la salle du Chapitre, aujourd'hui dépôt des archives départementales. L'ancienne abbatiale, dont la fondation remontait au roi Childébert, n'a laissé qu'une tour déconstruite, la *tour Saint-Aubin*. Aux mêmes parages appartient la vieille église de *Toussaint*, l'une des plus belles ruines de l'Anjou, bâtie au *xiii^e* siècle et reconstituée fidèlement au *xviii^e*, d'après le plan primitif. La *Bibliothèque*, riche en autographes, et les *Musées* de la ville, comprenant l'œuvre presque complète de David, sont réunis dans le *logis Barrault*, charmante construction de la fin du *xv^e* siècle et des débuts du *xvi^e*, édifiée par Olivier Barrault, trois fois premier échevin d'Angers et ancien trésorier de Brezou. Au groupe de Saint-Aubin correspond, sur l'angle gauche de la cathé-

drale, celui de la place du Balliement. Là sont réunis : l'hôtel Pincé ou hôtel d'Anjou, 1323-1330, œuvre charmante de la Renaissance, malheureusement gâtée par une restauration moderne (collection d'art du comte Turpin de Crissé) ; sur la place, le Théâtre, rebâti après l'incendie de 1865 par l'architecte Magne et richement décoré. La place du Balliement, centre de la ville moderne (hôtel des postes et télégraphes, laisse hors du grand mouvement l'ancien quartier des Halles, l'église Notre-Dame, jadis plus animé. De grandes rues se croisent ici : la rue d'Alsace, par exemple, qui relie la place du Balliement au boulevard de Saumur, promenade favorite des Angevins, où parade la colonnade du grand Cercle.

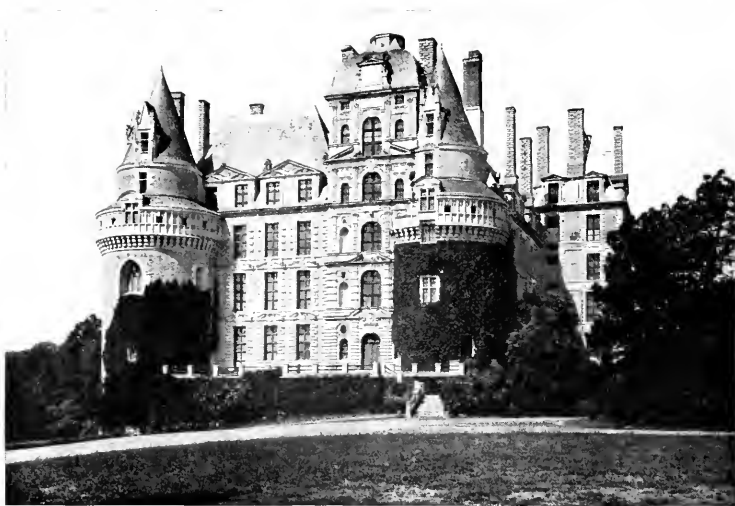
Depuis longtemps est débordée la ligne des boulevards : près de celui du Château, caserne Dupetit-Thouars et église Saint-Laud, reconstruction de 1872, en style roman poitevin ; hors le boulevard du roi René, le quartier de la Gare ; à l'est, sur les flancs du boulevard de Saumur, l'Institut othologique, survivance de la célèbre Université d'Angers, constituée au xiv^e siècle. Dans le quartier neuf de Saint-Joseph, bâti au xix^e siècle dans le style angevin du xiii^e, le Lycée et, dans l'éloignement, le collège Mompignon, petit séminaire, avec un buste du fondateur par bavi d'Angers. Sur la place de Lorraine, contiguë au Mail, la statue en bronze de David d'Angers par Louis Noël ; l'Hôtel de ville, ancien collège d'Anjou, construit par les Pères de l'Oratoire, 1694, et, en face, la belle promenade du Mail, son jardin, ses fontaines, et la grande avenue Jeanne d'Arc, qui le prolonge en folant à l'est les jardins du Palais de Justice, dont la façade commande le Champ-de-Mars. De l'Esplanade, largement ouverte à l'air et au soleil, la place allongée du Pelican conduit au Jardin des Plantes, fraîche retraite arrosée d'eau vive, dans la petite vallée de saint Samson. L'humble église de ce vocable, enguirlandée de glycines et de lierre, dépendait, au xi^e siècle, de l'abbaye voisine, Saint-Serge, dont la triple nef du xiv^e siècle, le chœur Plantagenet, les voûtes élégantes, les sveltes colonnes et les fines moulures sont d'une grâce parfaite. Les bâtiments de l'abbaye benédictine de Saint-Serge, fondée au vi^e siècle, les construits à la fin du xv^e, agrandis au xix^e, furent depuis affectés au grand séminaire.



CL. ND.

ANGERS. ARCADES ROMANES DE LA PRÉFECTURE.

Au sortir de Saint-Serge, le grand dôme de l'Hôpital ou hospice Sainte-Marie s'enlève sur l'horizon de l'autre rive. En bas, non loin du pont de la Haute-Chaine, l'ancien hôpital Saint-Jean, dont la belle salle à trois nefs du xii^e siècle (longueur : 48 mètres ; largeur : 17), sous une voûte portée par quatorze colonnes élégantes, renferme les collections du Musée archéologique (au-dessous, caves ogives taillées en plein schiste ardoisier et formant de vastes magasins éclairés par des fenêtres romanes). Dans les bâtiments de l'ancienne abbaye du Ronceray, École des arts et métiers : la chapelle, ancienne église du Ronceray, bâtie par Foulques Nerra, reconstruite un demi-siècle plus tard et consacrée en 1119, par Calixte II, est reliée à l'église de la Trinité, monument du xii^e siècle (belles portes romanes, curieuse crypte, escalier tournant en bois, tour de la Renaissance). Dans ce quartier, maison de la Voûte, beau spécimen du xv^e siècle (aujourd'hui



CL. ND.

FAÇADE PRINCIPALE DU CHATEAU DE BRISSAC.

École de dessin), l'une des nombreuses maisons anciennes qui donnent tant de charme imprévu aux rues du vieux Angers. La plus curieuse, au voisinage de la cathédrale, est la maison Adam xii^e siècle, plusieurs fois restaurée.

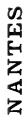
Angers, l'une de nos anciennes métropoles provinciales, a gardé très vif un goût traditionnel pour les lettres et les arts. C'est aussi une ville très active (importantes filatures de laine, de lin, de chanvre, corderies, toiles à voiles, fonderies de cloches, de ponts de fer, câbles métalliques, minoteries, pépinières magnifiques, etc.).

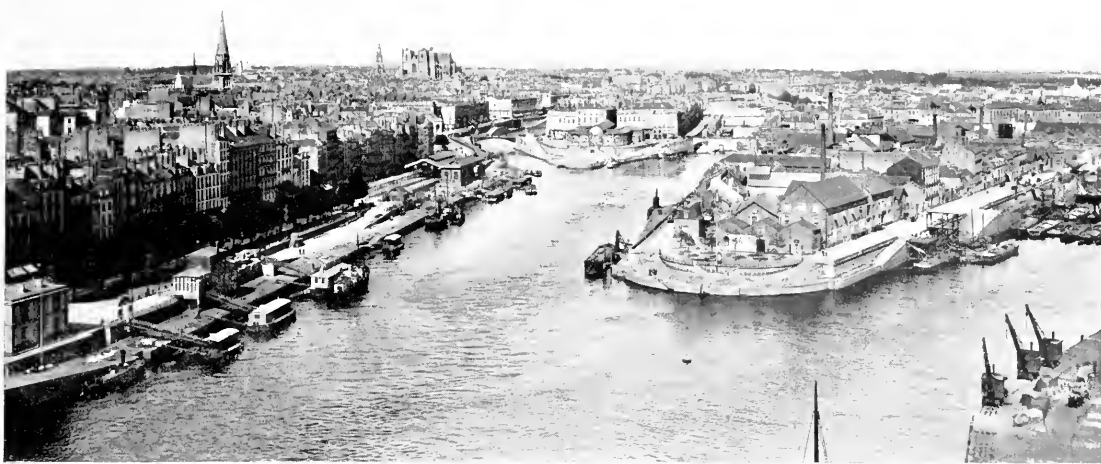
Personnages historiques. — René d'Anjou, dit le bon roi René, né en 1408 au château d'Angers, duc d'Anjou, comte de Provence, roi titulaire de Naples, prince ami des lettres et des arts, mort à Aix en Provence (1480) ; le doux poète Jean de La Fontaine, ne à Lire (1524-1580) ; l'historien juriconsulte Jean Bodin ; le critique érudit et bel esprit Gilles Ménage (1613-1692) ; le voyageur Fr. Bernier (1620-1688, qui devint médecin du Grand Mogol ; l'helléniste Mme Dacier, née à Saumur (1654-1720) ; le chimiste Proust ; Louis Dupetit-Thouars, voyageur naturaliste ; son homonyme, l'amiral Dupetit-Thouars, tué glorieusement à la journée d'Aloukir (1798) ; le maréchal de Castules (1704-1793) ; les chefs vendeurs d'Antichamp, Bonchamp, Bourmont, Cathelineau ; l'illustre sculpteur David d'Angers (1789-1856) ; le chimiste Chevreul (1786-1889) ; l'érudite C.-E. Beulé (1826-1874) ; le peintre J.-E. Lenepveu, né à Angers (1819-1898).



CL. ND.

STATUE DU ROI RENÉ, PAR DAVID D'ANGERS.





NANTES : VUE GÉNÉRALE, PRISE DU PONT TRANSBORDEUR.

Loire-Inférieure.

Superficie : 687 500 hectares. Cadastre, 697 900 (Service géographique de l'armée). Population : 649 720 hab. (1921). Chef-lieu : **Nantes**. Sous-préfectures : **Paimboeuf, Saint-Nazaire, Châteaubriant, Ancenis**. — 46 cantons ; 219 communes ; 11^e corps d'armée (NANTES). Cours d'appel et Académie de RENNES. Écoles de médecine et de pharmacie. Diocèse de NANTES (suffragant de Tours).

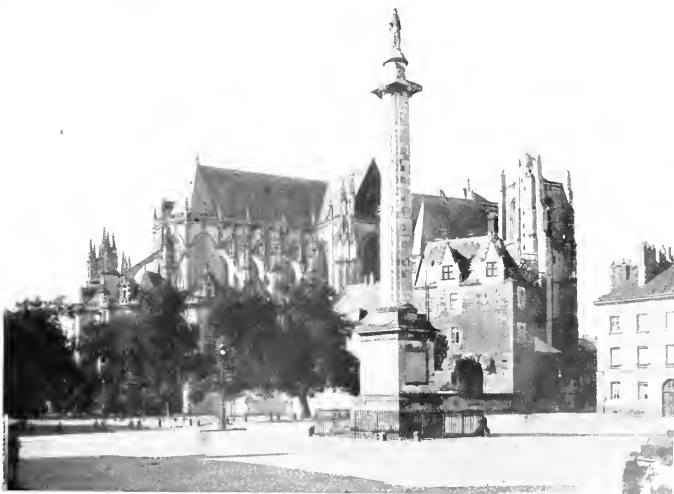
Au carrefour des routes qui par la Loire conduisaient à l'Océan, par l'Érde à l'intérieur de la Bretagne, et par la Sèvre dans le pays des Pictons, Poitevins, la position de *Nantes*, à la fois commerciale et stratégique, fut utilisée de bonne heure par une peuplade apparentée aux *Vénètes armoricains*, les **Nannètes**, dont le nom depuis resta au pays. Leur groupe est signalé par la carte de Peutinger, au bord du grand fleuve : *portus Nannetum*. Il semble bien que le port et l'agglomération villageoise (*vicus*), unis depuis en une même ville, furent d'abord distincts, la population s'étant réfugiée sur les hauteurs pour échapper aux inondations et se défendre des surprises.

Après que César eut vaincu les *Vénètes* et assujéti la Gaule, *Nantes* fut plus que jamais une étape nécessaire, de l'intérieur du pays à l'Océan. Depuis longtemps les navires phéniciens qui allaient chercher l'étain aux îles Cassitérides connaissaient les escales de la Loire maritime, ses mouillages sûrs entre les îles qui parsemaient le delta du fleuve. À défaut du fer et de l'acier alors totalement inconnu, le bronze — et par conséquent l'étain qui le compose avec le cuivre — était un objet de première nécessité ; il s'en faisait, par *Nantes*, un trafic considérable. Autour du Croisic, on exploitait et travaillait le fer, le plomb argentifère (grotte des Korrigans, près de Pouchéau-Poulguen), l'antimoine, même l'étain et l'or à Priac... ; des ateliers, des forges étaient en activité.

Au *iv^e* siècle, *Nantes* avait l'importance d'une cité et elle était fortifiée. Ces fortifications durèrent jusqu'au *xiii^e* siècle. Alors *Pierre de Dreux*, dit *Mauclerc*, les étendit jusqu'à l'Érde, et empiéta même sur la rive droite de la rivière. Depuis, elles enveloppèrent le haut quartier de Saint-Similien jusqu'à la place Virmaire. Le *xviii^e* siècle commença de les démolir. On voit encore, près du chevet de la cathédrale, une vieille porte Saint-Pierre qui date des reconstructions du *xv^e* siècle, superposées à celles du *xiii^e* et aux fondations romaines. *Nantes* eut souvent à se défendre. Après les Romains, *Conan-Mériadec*, chef des Bretons, de légendaire mémoire, s'y serait établi. Déjà le *christianisme*, prêché au *iii^e* siècle par saint Clair dans le pays nantais, avait eu ses martyrs : saint *Donatien* et saint *Rogatien*. Au *vi^e* siècle, saint *Félix*, évêque de *Nantes*, gouverna la

ville pour Clotaire, roi des Francs, qui s'en était emparé ; le canal Saint-Félix, qui sépare la prairie de Mauves de celle de la Madeleine, date de cette époque ; c'est l'évêque qui le fit construire et, durant quinze siècles, il a été le port fluvial de *Nantes*. Aujourd'hui l'activité s'est étendue vers l'ouest, avec les fonds plus accessibles aux navires toujours grandissants. La décadence de l'empire de Charlemagne, comme celle de l'empire romain, ramena dans *Nantes* la domination bretonne avec *Nommoë*, comte ou duc de Bretagne, instituée en 825 par Louis le Débonnaire et qui, sous Charles le Chauve, s'étant déclarée indépendante, prit le titre de roi. Puis ce furent les incursions des *Normands*, *Nantes* brûlée (855), prise et reprise quatre fois en un demi-siècle, enfin sauvée et reléguée par *Alain Barbe-Torte*, qui défit les pirates dans la plaine de Mauves (936).

Après la confiscation de la Bretagne sur Jean sans Terre, *Pierre de Dreux*, investi du duché par Philippe Auguste, fortifia *Nantes*, y vécut et s'y défendit vaillamment contre les Anglais. Jean de Montfort et Charles de Blois se disputèrent la ville ; Montfort même y fut pris. Bientôt *Nantes*, plusieurs fois capitale de Bretagne, était héc au domaine français par le mariage de la duchesse *Anne*, fille du duc François II, avec Charles VIII.



NANTES : LA PLACE LOUIS XVI.

puis Louis XII, roi de France. C'est à Nantes que Henri IV publia l'édit de pacification qui mit fin aux luttes religieuses; à Nantes que fut exécuté Chalus (place du Bouffay) et que vint se dénouer, d'une tragique façon, la conspiration de Cellamare, trahie par la duchesse du Maine au profit et avec la complicité de l'Espagne. Nantes fut durement traitée par la Révolution. L'immense *Carrier* poussa l'infamie jusqu'à écrouler le secrétaire de Robespierre, Julien, qui le dénonça et le fit revivifier par la Convention. Les Vendéens, ayant voulu s'emparer de Nantes, en firent des tonnes par canaux; *Cathelineau* fut tué pendant l'attaque, 29 juin 1793; on montre la maison, place de Viarmes, d'où serait parti le coup de fusil qui le tua. Trois ans plus tard, *Charette* était fusillé dans cette ville, 1796.

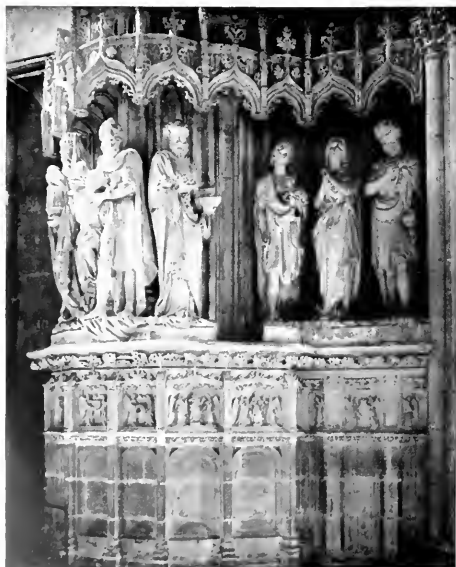
Nantes, 183 700 habitants, présente trois formations distinctes, fondées depuis en une seule cité: dans l'angle qu'il forme au débouché du canal de Brest, l'Erdre dessine avec la Loire et la ligne des cours Saint-Pierre et Saint-André un réduit central où s'abrita la première cité; là se trouvent la place du Bouffay, le Château ducal, la Cathédrale, la Préfecture et l'Hôtel de ville. Autour du Bouffay et de l'église *Sainte-Croix* se rencontrent encore de vieilles demeures, rues des Carmes et du Moulin, places du Change, du Pilori, etc. Du Guesclin habita rue Beau-Soleil; la comtesse de Chateaubriand, Gabrielle d'Estrees, logèrent rue Fénelon; la reine de Navarre, le trésorier du duc François II, rue de Briord. C'était le quartier des beaux hôtels: la Bonvardière, Beedière... L'église *Sainte-Croix*, qui existait au XI^e siècle et fut depuis reconstruite en 1685 et plusieurs fois remaniée, repose sur des fondations d'origine romaine; son clocher est l'ancien beffroi de la ville, jadis au palais du Bouffay; la cloche a été fondue en 1662. Ce fut encore sur des bases romaines que Conan II assit le château du Bouffay, successivement hôtel de ville, palais de justice et prison, démoli en 1848. Il n'en reste qu'une place, mais elle fut sinistre; c'est là que *Carrier* fit dresser la guillotine.

A l'autre pôle des quais, la citadelle du *Château ducal* appuyait l'angle de la défense. La première construction date du XI^e siècle: Guy de Thours (1200), le duc Jean IV (1367) y firent de notables additions. François II en reconstruisit les défenses; Mercœur y ajouta encore, à la fin du XVI^e siècle. De grosses tours et de hautes murailles, des tours à pois en l'air, de la Loire, une porte à poissards donnaient à l'ensemble un caractère de guerre. C'est, en effet, un caractère de guerre, mais fait pour la civilisation et en sensiblement différent de celui, si l'on peut dire, de la cité romaine. Une fois franchi l'étréme, on entre entre les tours qui commencent l'enceinte, le logis ducal se dessine, d'abord comme un donjon féodal: la tour s'élève à suspendu aux fenêtres et aux lucarnes ses débris, ornements; mais la plate-forme, à laquelle on



NANTES : ABSIDE DE SAINT-NICOLAS.

Cl. ND.



Cl. ND.

RÉCONSTRUCTION D'UN PILIER DE LA CATHÉDRALE.

accède par un escalier sans fin, semble faite pour découvrir l'horizon et signaler l'ennemi. Cette arrière-pensée de défense est loin de l'aimable insouciance du château de Blois que la duchesse Anne, auteur du grand logis de Nantes, habita lorsqu'elle devint reine de France. On ne peut assez regretter que la belle ordonnance du palais ducal ait été gâtée par de froides superfétations. Ce que l'explosion d'une poudrière éparigna ne l'a pas été malheureusement par les grandes bâtisses-casernes que l'on a dressées un peu partout à l'appui des grands murs extérieurs. A part un joli pavillon restauré qui fut une salle des gardes, le grand puits couronné d'une armature en fer forgé, quelques belles voûtes en ogive, de vastes cuisines malodorantes et quelques infimes détails, il n'y a rien dans la cour du château qui puisse fixer les souvenirs attachés à ces vieux murs. Presque tous les rois de France y furent vus pourtant, depuis Louis XII, dont le mariage se célébra dans la chapelle ducal; Henri IV y publia l'édit qui devait pacifier les passions religieuses (1598); M^{me} de Sévigné y vint, ainsi que le comte d'Artois, depuis Charles X. D'illustres personnages furent ici prisonniers: le cardinal de Retz,

qui s'échappa en se laissant glisser par une corde du côté de la Loire; le surintendant Fouquet, la duchesse de Berry (1832).

Reconstruite en 1434 par Jean V, duc de Bretagne, la cathédrale Saint-Pierre succédait à un édifice deux fois brûlé par les Normands, et dédié à l'origine par saint Félix (vers 505), qui le bâtit à la place d'un monument gallo-romain. Le chevet et le chœur de la cathédrale étaient incomplets; on les a terminés récemment. Le chœur, livré au culte en 1891, met au front de la vénérable basilique un rayonnement. Dans le transept de gauche se voit le tombeau de *Lamoignon* (1879); dans celui de droite, le monument du duc Jean II et de Marguerite de Foix (1507). La cathédrale mesure 102 mètres de long, 32 de large, 37 mètres sous voûte. La façade, entre deux tours de 63 mètres, est malheureusement fort mutilée.

Une large avenue déroule ses belles allées d'arbres au chevet de la cathédrale: cours *Saint-Pierre* et cours *Saint-André*, soudés à un centre commun, la place Louis XVI. Le premier, nivelé en 1763 et planté en 1810, dresse en face de la Loire les statues d'Arthur III et d'Anne de Bretagne; l'autre (1806) porte, en vue de l'Erdre, *Bertrand Du Guesclin* et *Olivier de Clisson*.

Au flanc de la vieille ville s'étendent, vers l'est, de populeux faubourgs: le magnifique *Musée des Beaux-Arts*, rue du Lycée; renferme, depuis 1900, les collections artistiques de la ville (peinture et sculpture), la *Bibliothèque* de 120 000 volumes, 50 000 manuscrits, 142 incunables,



NANTES : PLACE DE LA DUCHESSE-ANNE.

CLND

et le *Constancier de Bretagne*; plus loin, le *Jardin des plantes*, l'un des plus beaux de France, création première du Dr Ecorchard; enfin, tout à l'extrémité de la ville, la basilique romane de *Saint-Donatien*, nouvellement reconstruite et inaugurée en 1881. Bien que relativement moderne, puisqu'il fut édifié pour la Chambre des comptes, en 1763, par Ceineray, l'hôtel de la *Préfecture* mérite d'être vu; on ne soupçonnerait guère qu'en cet endroit fut le dépotoir général de la ville. Les *Archives départementales* présentent un intérêt documentaire de premier ordre (trésor des chartes des ducs de Bretagne; actes de la Chambre des comptes, etc.). L'*Hôtel de ville*, voisin de l'Erdre, comme la préfecture, mais plus rapproché du centre, est logé dans un bâtiment du XI^e siècle, agrandi et précédé d'un portail où Debay a sculpté la Loire et la Sèvre s'appuyant sur un écusson aux armes de *Nantes*. Une longue et belle rue, celle de *Strasbourg*, traverse tout ce quartier, de l'Erdre à la Loire, parallèlement aux cours *Saint-Pierre* et *Saint-André*.

Il y a beau temps que, trop à l'étroit, la ville pousse de l'autre côté de l'Erdre, sur les coteaux d'en face; c'est le quartier des affaires; la rue *Crébillon* en draine le mouvement vers la place de Bretagne, le nou-

veau *Marché*, la basilique *Saint-Nicolas*, superbe édifice ogival terminé en 1882, et dû à l'architecte Lassus; la *place Royale* et sa fontaine monumentale, inaugurée en 1865.

La *place Graslin* est un centre éminent qui rayonne sur toute la ville moderne; par la rue *Crébillon*, sur la *place Royale*; par le beau passage *Pommaraye*, la rue *Jean-Jacques-Rousseau*, le cours *Cambonne*, vers les quais; par la rue *Voltaire*, vers l'*Ecole du commerce*, le *Muséum d'histoire naturelle* et le *Musée archéologique*; au nord, de l'autre côté de la rue du Calvaire, vers le *Palais de justice* (terminé en 1853), le *théâtre de la Renaissance* (construit en 1867, acquis en 1875, restauré en 1888); la *place Viarmes*, emplacement des anciens fossés qu'entourait le *Bourgneuf* (monument à la mémoire de Charette); enfin, la nouvelle église *Saint-Similien*, inaugurée en 1880. Le *Grand Théâtre* fait le principal ornement de la *place Graslin*; construit en 1787 par Cruey, incendié en 1796, il fut rebâti en 1812 et restauré à plusieurs reprises. Au fronton, huit statues de Muses par Molcheth. En face du théâtre s'ouvre le *cours Cambonne*, entre deux files de maisons monumentales d'un style uniforme et sévère, d'après Cruey. La statue de *Cambonne* par Debay orne le square qui, jusqu'à nos jours, portait son nom. Il a été débaptisé; si le vieux brave pouvait parler! On ne manquera pas de visiter l'original édifice construit par M. Thomas *Dubois*, dans le style du XII^e siècle, et légué par lui à la ville, avec ses propres collections, pour y installer le *Musée archéologique*. Le legs est de 1895. On ne peut rêver plus somptueux abri pour un musée (antiquités gauloises et mérovingiennes, armes, épées de *Cambonne* et du général *Mellinet*, bijoux, orfèvrerie, monnaies et médailles; dans la cour, puits avec armature en fer forgé, musée lapidaire).

Pour une ville comme Nantes, la *Bourse*, nerf des grandes entreprises, est un édifice capital. Elle trône sur le quai (non loin du palais des postes et télégraphes); dix statues allégoriques ornent une façade; sur l'autre, *Jean-Bart*, *Duguay-Trouin*, *Duquesne* et *Cassard*. La fortune de *Nantes* est liée à la mer. Ces hantises mémoires du quai de la *Fosse* rappellent de lointaines expéditions, de fructueuses razzias, le temps où *Nantes* armait pour les Antilles et



LE PUITS DU CHATEAU.



Phot. de M. Charbonnier.

PLACE SAINTE-CROIX.

la mer. Mais s'édifièrent d'immenses fortunes; on trafiquait avec l'Angleterre, l'Allemagne, le Danemark, la Suède, l'Italie, Saint-Domingue, et le Levant. Du haut de l'esplanade Saint-Anne, à laquelle monte un escalier monumental de 122 marches, 1830; mieux encore, de la plate-forme aérienne du nouveau pont, suspendu au-dessus de la Loire, le regard embrasse

constituent le port fluvial. Les atterrissements créés par le fleuve, l'exhaussement des fonds, en même temps que le tonnage croissant des bâtiments ont rejeté la navigation maritime en aval. Mais de grands travaux sont exécutés pour en faciliter l'accès. Nantes s'est renouvelé; c'est un vaste entrepôt agricole, industriel, commercial et maritime; le premier marché de l'Ouest pour les céréales.



CLISSON ET LES BORDS DE LA SÈVRE NANTAISE.

CL. ND.

à l'infini l'hémicycle des quais, le mouvement des navires et le labyrinthe des îles. Si le chemin de fer de Saint-Nazaire n'enfumait les bords du fleuve et ne les encombrait de son assourdissante ferraille, le spectacle serait sans rival.

Entre les confluents opposés de l'Erdre et de la Sèvre, la Loire a construit de sables et de limons des chaussées insulaires qui divisent son cours en plusieurs bras : celui de *Pirmil* à gauche, le bras de la *Madeleine* au centre; à droite, le long des quais de la ville, le canal *Saint-Félix*, que partage en deux l'île *Feydeau*; canal de la *Bourse* et canal de l'*Hôpital*. Entre le bras de la Madeleine et celui de Pirmil, un sillon bouché sépare le terre-plein en plusieurs îles : prairies d'Amont et d'Aval, île Sainte-Anne, îlot central du Bois-Joli, prairie du Belagué, prairie de Biesse et prairie au Duc. La Madeleine et la Gloriette forment une grande île dont Feydeau est l'avant-poste en face de la Bourse. De là partent les ponts; il y en a deux lignes de cinq chacune, un seul pont servant au passage du bras de Pirmil. Toutes les îles sont habitées : la Poissonnerie, le marché de la Petite-Hollande se voient dans l'île Feydeau; le *Grand Hôpital*, l'École de médecine, dans celle de la Madeleine; la gare des chemins de fer de l'Etat, dans la prairie au Duc; l'*Hôtel du Pasteur*, passé le pont de Toussaint. Au delà du pont de Pirmil s'étend le faubourg *Saint-Jacques*, église du xiv^e siècle restaurée en 1850, autres is quai et de Pirmil, on abaisse et on élève les écluses romaines et qui ont fait passer de 1365 débimètres, sur le confluent de la Sèvre et de la Loire.

Les îles nantaises sont parsemées d'établissements divers : tripiers; de petits ateliers, des canots, des gabares, des embarcateurs; de toutes les formes, les canaux qui les séparent. Au-dessus des ponts, le bras de la Madeleine, le canal Saint-Félix, l'Erdre, canalisé

se transforment les matières premières fournies par la Loire inférieure, la Mayenne, le Maine-et-Loire, la Vendée, pays de production et d'élevage; l'industrie des conserves le dispute à celles de l'alimentation. On traite : le riz importé des Indes ou de la Cochinchine, les graines de coton d'Égypte, les coprahs de Singapour, les lins et colzas de l'Inde et du nord de la France, les phosphates de Tunisie et d'Amérique, les pyrites d'Espagne. Métropole régionale et manufacturière, Nantes est aussi un port d'armement et d'exportation : ses chantiers, ses usines métallurgiques et autres sont en pleine activité en tout, jusqu'au Coueron, plus de 350 établissements, avec un personnel ouvrier de 40 000 travailleurs.

Personnages historiques. — Saint Donatien et saint Rogatien, martyrs vers 287; au vi^e siècle, saint Aubin, de Guerande, depuis évêque d'Angers; Olivier de Clisson, comte de France, frère d'armes de Du Guesclin (1336-1407); Anne de Bretagne (1476-1517), mariée (1491) à Charles VIII, roi de France, et, après la mort prématurée de ce prince, à Louis XII (1499) ; sa fille Claude épousa François I^{er}; Alain Bouchart, qui écrivit les *Grandes Chroniques de Bretagne*; le capitaine calviniste La Noue; Bras de Fer; Henri de Rohan, chef du calvinisme dans l'Ouest (1579-1638); le grand marin Jacques Cassard (1672-1749); Charrette de la Contre, ne près d'Ancenis, l'un des meilleurs chefs vendéens (1763-1796);

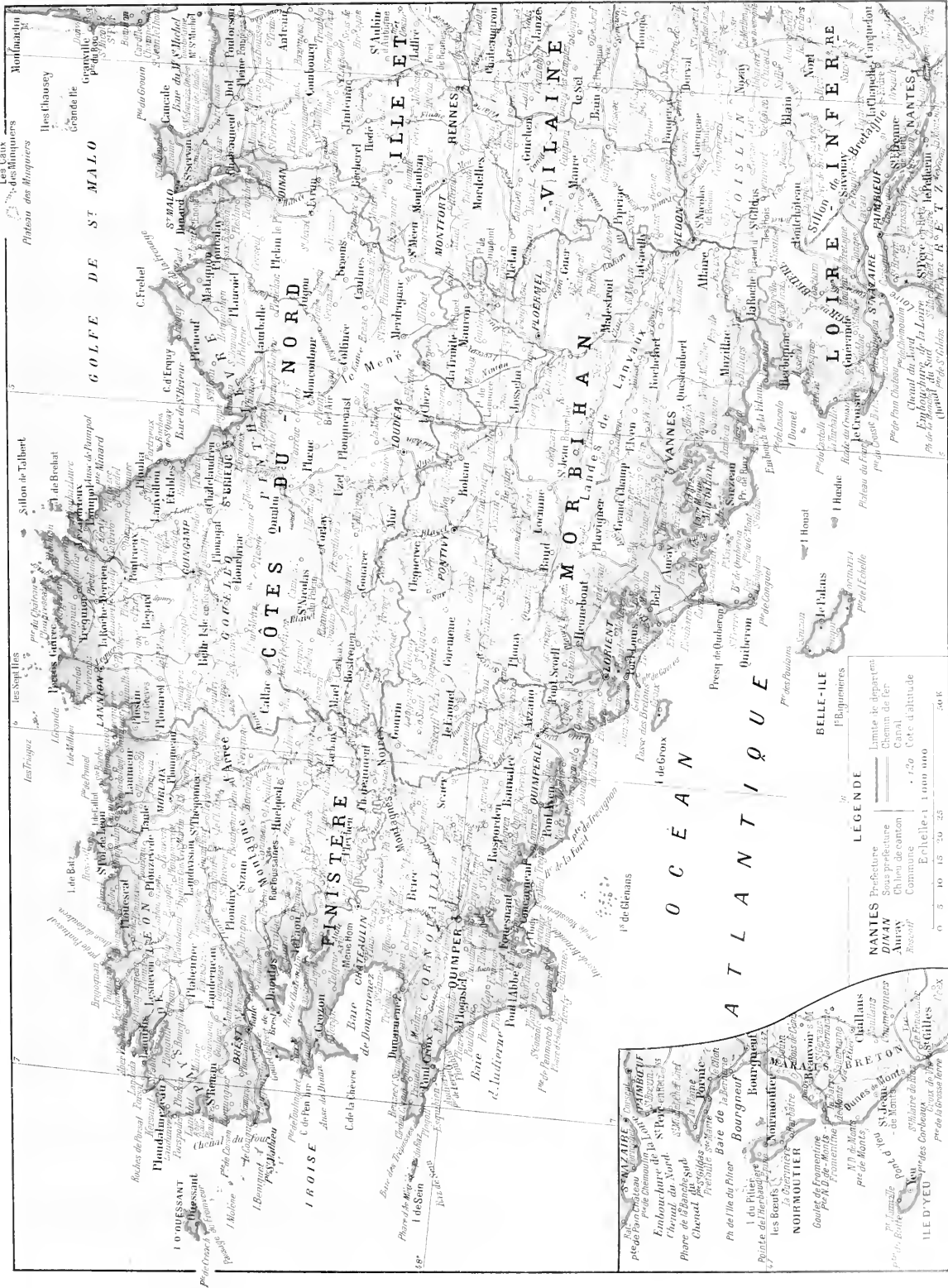
Joseph Fouché, duc d'Otrante, conventionnel, ministre de la police en 1799, sénateur de l'Empire; Filiberte Cambonne (1770-1842), qui commandait à Waterloo une division de la vieille garde; Lannurien (1806-1865), héros de la Moizais et de la bataille d'Isly, catholique convaincu, dont l'épée mise au service du Saint-Siège fut brisée après la journée de Castelfidardo, dans Ancône (1860); le général Mellinet (1798-1891); les peintres Aug. Delany, Jules Dupré, Er. Luminé, El. Delaunay, élève de Flaudrin; les écrivains Charles Monselet (1825-1888), Jules Verne (1828-1905).



UNE MOULLE.

Phot. de M. Gast.

BRETAGNE





Phot. de M. Boulanger.

DESTRUCTION DES RIVAGES : LES ROCHERS DE PLOUMANACH.

MASSIF DE L'OUEST

LE SOL



Phot. de M. Villard.

UN LOUP DE MER BRETON.

C'est vers Confolens que les roches anciennes qui caractérisent le Massif Central disparaissent de la surface, sous un revêtement calcaire. « Là se trouve la limite occidentale de cette grande région. Mais dans la contrée de transition qui lui succède, les roches primitives ne s'enfoncent jamais très profondément dans le sol. Après une éclipse de 70 kilomètres, elles reparaissent pour constituer un nouveau massif primaire, moins étendu que le Massif Central, mais considérable encore et par lequel la France se projette sur l'Océan.

« Le relief devient plus rigide; les roches ont une tonalité plus sombre; les arbres épaississent

leurs rangs, sans pourtant former des forêts; les champs, les prés, les pâtis se morcellent et s'enfoncent sous les haies vives. Ce sont ces derniers traits que le langage populaire a exprimés en donnant le nom de *Bocage* en Normandie, comme dans le Maine et le Poitou, aux parties périphériques du *Massif de l'Ouest*.

« La Bretagne n'en forme qu'une partie, les autres étant le Cotentin, le Bocage normand, une fraction du Maine et de l'Anjou, et cette portion du Poitou qui a pris le nom de Vendée. Même le nom d'Armorique, qui lui est souvent appliqué, serait inexact, car ce vieux mot celtique exprime le contact de la mer; or la contrée est intérieure et rurale, encore plus que maritime. » (Vidal de LA BLACHE.)

Le *Massif de l'Ouest* est constitué par une masse compacte de roches archéennes, entre la pointe de la Hague, extrémité du Cotentin, la pointe Saint-Mathieu et la pointe du Raz, proues de la Bretagne, et le portuis Breton, de l'île de Ré aux Sables-d'Olonne. Du côté de l'est, la terrasse primitive domine le seuil du Poitou, les plaines de l'Anjou, du Maine et de la Normandie; il est facile d'en suivre l'escarpe extérieure à l'affleurement des terrains sédimentaires qui se sont appuyés contre les talus inférieurs, depuis Ménigoutte (est de Parthenay), par Thouars, les Ponts-de-Gé (Angers), Sablé, Fresnay-sur-Sarthe, Alençon, Sées, l'ouest d'Argentan, Villers-Bocage et autour de l'ancien golfe, aujourd'hui dépression de Carentan, jusqu'à la pointe de Barfleur. *Ménigoutte* en Vendée, *Barfleur* en Normandie sont les deux caps extrêmes du Massif, à la base duquel les cours opposés de la Sarthe et de l'Orne creusent un fossé de ronde orienté sur la trouée de la Loire.

Comme le Massif Central, le *Massif de l'Ouest* n'est qu'une péninsule usée par les siècles, mais sa composition moins homogène ne présente de relief que par la différence de dureté des roches qui le composent : schistes cristallins, granites, grès armoricains, schistes injectés de filons granitiques, se présentent en longues traînées dont la tête se dresse et le faisceau se resserre en avançant vers l'ouest, comme pour mieux résister à l'effort de l'Océan.

Le *Massif de l'Ouest* est le bouclier de notre sol : dans la complexité des traits qui tendent son effort, deux bandes solides se détachent en relief : la *montagne d'Arce*, chaîne granitique qui soutient au nord le pays de *Léon*; la *montagne Noire*, traînée de grès compacts qui appuient au sud la péninsule de *Corse*. Au centre, les terrains, étranglés entre ces arcs-boutants rigides, affleurent en longs rubans plus ou moins résistants, dans lesquels se sont creusés : à l'ouest, le *bassin de Châteaulin* qui sillonne l'*Arce*, dans un sol schisteux propice aux herbages; à l'est et par delà le seuil du *plateau de Rohan*, le *bassin de Laval*, très varié et riche en calcaires. A mesure que s'éloigne la menace de l'Océan, le faisceau des plis se desserre et s'épanouit. Ainsi la montagne Noire

s'écarte au sud-ouest par les landes et les vaux, que prolongent, au delà de la Loire, les hauteurs primitives de la *Gâtine normande*; au nord, les monts d'Arrée se poursuivent en fragments haclés et rompus, dont la poussée granitique, d'Avanches à Mortain, est une survivance en pleine Normandie. Au plateau de Léon, qui étaient les monts d'Arrée, se rattache le *Parthénère* par le *Tréporron*, on s'observe les racines du plus ancien appareil éruptif de la France.

Si le *Massif de l'Ouest* eut des volcans, il n'en reste plus que la base élimée. De vraies montagnes? Elles sont arasées. Quant au littoral, la mer par un effort incessant l'a décousu, disloqué, pénétré de toutes parts, isolant les roches dures qu'elle



UN COUP DE MER SUR LES ROCHERS.

CL. ND.



ROCHER DU MONT-SAINT-MICHEL.

CL. ND.

ne pouvait entamer. Telles, ces épaves semées le long des côtes; îles d'Yeu, de Noirmoutier, de Belle-Ile, d'Océ et Houat, Groix, Glénan, l'île de Sein en face du Raz, l'île Molène, Ouessant à l'ouest du cap Saint-Mathieu; dans le nord, l'île d'Uzé, de la poussière insulaire; l'île de Batz, les Îles de la Sept-Iles, les Héaux, l'île Breck, l'île de la Grosse, en face de Saint-Malo, Saint-Martin, l'île de la Jatte, Chausey, les Minquiers, Jersey, Serp, Guernesey, Aurigny.

Le littoral s'en es, le port mouchoir. Au sud, le *de la Basse*, long filon de quartz de 100 kilomètres, le club de Nantes au pays de Guéhenne, comme les îles racines, comme une digue, empêche le flot de l'effacement complet du *Mont-Saint-Michel* en ces temps, favorisé le comblement de la *Goulette Bretonne*. Mais, à la pointe du continent, c'est la Bretagne que battent sans cesse les flots du large, les schistes tendres enfamés ont

livré carrière au flot dans les vastes échancrures de la baie de Douarnenez et de la rade de Brest, tandis que, entre les deux, le quartile résistant de la montagne Noire sert de point d'appui à la presqu'île de Crozon. Là, veille le *Mont-Hau* (330 mètres), monstrueuse vigie de pierre, qui commande ce promontoire et les deux baies qu'il sépare. Le front de résistance a été brisé en deux têtes, celle du *Raz* et celle de *Saint-Mathieu*, et c'est bien au delà de *Sein* et d'*Ouessant*, parmi les écueils et sous l'éclatante crinière des vagues, qu'il convient de rechercher la pointe offensive qui reliait ces deux forts démantelés en un seul bastion d'avant-garde.

Moins formidable dans les manifestations de sa puissance destructive, la Manche n'est pas moins active. Resserrée entre les hautes falaises de la grande et de la petite Bretagne, elle bat celle-ci d'un flot saccadé et de courants très violents. Aussi ne voit-on là que caps déchiquetés, promontoires sapés par la base, criques, anses et baies, enfoncées dans les terres; *Aber-Vaich*, estuaire de *Morbiz*, pointe de *Prinval*, pointe du *Château* et sillon de *Talbert*, anse de *Painpol*, baie de *Saint-Brieuc*, cap d'*Erquy*, cap *Fréhel*, baie de *Saint-Malo* entre le cap *Fréhel* et la pointe du *Gréau*, baie du *Mont-Saint-Michel*, profondément ouverte, à la soudure du Cotentin normand et de la péninsule bretonne.

Pour comprendre ce travail de démolition accompli par la mer, il faut suivre sur une carte bathymétrique la courbe de niveau que marque la plate-forme immergée à 20 mètres de profondeur; ses contours sont ceux de l'ancien rivage; en le restituant par la pensée, l'on verrait les écueils et les îles *Jersey*, *Minquiers*, *Chausey* se souder ensemble, relier la pointe du Cotentin à celle du cap *Fréhel*. Tout l'intervalle, jusqu'au rivage actuel, a été la proie des flots.

LA CÔTE

Si puissante qu'elle soit, par la continuité de l'effort, on ne s'expliquerait guère que la mer eût pu conquérir d'aussi vastes espaces, si un fléchissement du sol ne l'y eût aidée. L'affaissement des rivages bretons est manifeste. A l'époque romaine, le cône granitique qui porte le Mont-Saint-Michel tenait au continent. Une grande forêt s'étendait entre Dol, Granville et Cancale, au travers de la baie; la forêt de *Seisy*; l'ouragan du 9 janvier 1733 fit émerger des sables un grand nombre d'arbres qui s'y trouvaient engagés.

« Les anciens marais du *mont Dol* recélaient des arbres entiers submergés, dont le corps est dur et noir comme l'ébène. Ce fut une véritable forêt ensevelie, lorsque la mer conquit autrefois cette région sur le littoral. On y a trouvé aussi de nombreux débris d'animaux disparus, notamment des ossements d'éléphants, disséminés entre les blocs de granite du bizarre massif



CL. ND.

ROCHER DE LA ÎLE-DE-CHIN.

du *mont Dol*, » (Compte rendu de M. Sirodon, doyen de la Faculté de Rennes, à l'Académie des sciences, 5 août 1878.) La forêt sous-marine faisait encore, il y a un demi-siècle, l'objet d'une exploitation régulière. Il n'est pas douteux qu'une voie romaine ait relié directement Rennes et Valognes, à travers les grèves du Mont-Saint-Michel; une carte de 1780 en donne le tracé.

En creusant les fondations des quais de *Plancoët* Arguenon inférieur, les ouvriers, en 1828, mirent à jour, sous une épaisseur de 4 ou 5 mètres, des arbres, la plupart couchés, d'autres encore debout et rompus à une faible hauteur; c'étaient des coudriers énormes, dont les noisettes se retrouvèrent dans la vase encaissante. Plus loin, on découvrit des chênes. Où la mer bat son plein, entre l'île *Céembre*, *Saint-Malo* et la côte de *Parvinté*, s'étendait une plaine de 3 kilomètres. D'anciennes chartes y mentionnent des prairies, dont elles font état.

À la suite d'une violente tempête, la grève de Saint-Michel, près de *Morlaix*, présentait, à la place d'un sable uni et fin, un terrain noir, labouré de longs sillons où gisaient pêle-mêle des débris végétaux, parmi lesquels des ifs et des chênes ayant conservé leur aspect naturel, des bouleaux enveloppés de leur écorce. Pendant sept lieues, la forêt englobée se prolongeait ainsi le long de la grève. *Journal des Mines*, n° 179, année 1812. Le petit port de *Kerair*, où se réfugia la *Belle-Poule* après son glorieux combat (1775), est entouré d'une immense plage sous le lincoln de laquelle dort une forêt, connue sous le nom de *Forêt-Auroz*; la tradition rapporte que l'engloutissement se produisit en une seule nuit, sous l'avalanche des eaux qui s'engloutirent dans la vallée de Pont-Christ.

Au sud du *Canquet*, le fameux « portus Salicannus » de Ptolémée, devenu le *Port-Lioum*, laissait voir encore au xvi^e siècle les fragments d'une épaisse muraille, romaine sans doute, faite de petits matériaux et de briques noyés dans le ciment; ce fut un quai probablement; la mer a tout emporté. Sur cette *Fin de terre*, comme l'appellent les Bretons, des cénobites bâtinrent, au vi^e siècle, un monastère sous la conduite de saint Tangay; le couvent, devenu abbaye, fut voulu et détruit pendant la Révolution; mais l'église a laissé des ruines enfermées dans l'enceinte du phare qui éclaire ces parages. Aucun belvédère, même celui du *Roz*, trop évocateur de souvenirs funèbres, ne peut rivaliser avec celui-ci; au premier plan, l'île de *Béniguet*, dans sa couronne de récifs et de roches sous-marines, *Quéméné* et ses deux îlots d'émergence, la mortelle chaussée des *Pierres-Noires*, *Molène* et ses maisons blanches, en amphithéâtre autour de la flèche de son église; un peu au delà, les îles *Balanee* et *Bannee*, *Ouessant* et la baie de *Lampaul*. Dans ce vaste champ de débris fécond en naufrages, deux passages, celui



Photo de M. Boulanger.
LES TAS DE POIS, DÉTACHÉS DE LA PRESQU'ÎLE DE GROZON.

du *Four* et celui du *Frouneur*, conduisent les navires à l'entrée de l'*Oise* et de la rade de Brest.

Sous un ciel d'été, quand l'Océan ronronne à peine, c'est une joie de voir glisser, au travers du labyrinthe, les bateaux goémonniers et les barques de pêche inclinées sous la brise. Mais ici, les beaux jours sont rares; la brume s'abat contre toutes prévisions, enveloppant d'innombrables cécités qui sont les têtes émergentes d'un plateau effondré, à 25 kilomètres en mer. Si l'on excepte *Ouessant*, *Molène* et *Béniguet* (qui possède une petite cale), ces îles rocheuses, dénudées et sauvages, ne se peuvent approcher sans risque. Leurs arêtes vives, les barrages surnois qu'elles torment, compliquent à l'infini

les courants, les remous perfides, les tourbillons, les ressants de la vague; le *Four*, *Frouneur*, sont de vrais tourterons marins.

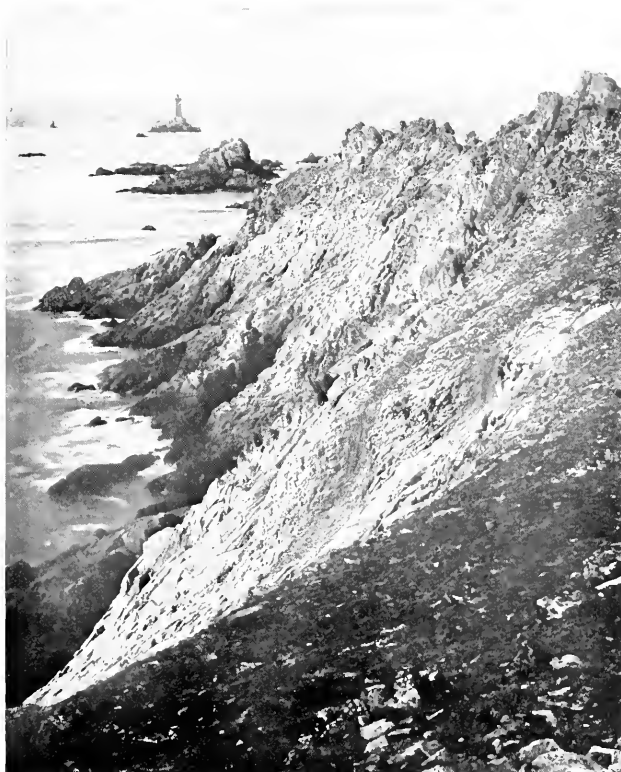
Aussi les gens d'*Ouessant* vivent-ils dans la perpétuelle appréhension de l'Océan. Les Bretons appellent ce rocher « l'île de l'épouvante »; point de femme qui n'ait quelqu'un à pleurer; elles vont vêtues de noir, le travail de la terre est leur lot. Les hommes sont à la mer; ils en vivent, et la plupart en meurent. Bien partagé que *Sein*, son écuole en détresse, l'île d'*Ouessant* s'élève à 20 mètres d'altitude moyenne au-dessus du flot. Elle regarde son ennemi de haut; mais les violentes rafales l'ont presque entièrement dénudée. Point de riche terreau comme à *Molène*; il n'y a d'autres arbustes que ceux des jardins, dans la baie abritée de *Lampaul*. C'est là, de maigres champs de pommes de terre et d'orge, quelques montons dans de vagues pâtures qu'entourent de petits retranchements, pour les défendre ainsi que les bêtes d'être cultués par les ouragans. L'île a 8 kilomètres de long, 3 kilomètres 12 de large, environ 16 de circonférence. Dans une petite baie, *Lampaul* étale sa plage de sable fin; c'est le chef-lieu de l'île. Dix



CL. ND.
ANSE DE MORGAT; PERCÉE DE LA POINTE DE GADOR.

exacte; car les flots de la Manche et de l'Océan, se heurtant dans ce carrefour de roches effondrées, multiplient autour des écueils des courants très complexes et souvent imprévus, qui peuvent atteindre 8 et 10 nœuds à l'heure. L'île n'a pas 800 mètres, dans sa plus grande largeur, et 1800 seulement d'est en ouest. Sur ce plateau de granite dont le niveau moyen ne dépasse guère que de 12,50 celui des hautes mers et que balayent de violentes rafales, aucun arbre, aucun buisson, mais seulement, dans quelque coin, de pauvres épis d'orge. Pas de bétail non plus; on se nourrit de poisson. Pomponius Mela, qui écrivait au I^{er} siècle de notre ère, dit qu'il y avait dans l'île un temple desservi par neuf prêtresses vouées à une virginité perpétuelle. MELA, lib. III, cap. vi, §9. C'étaient sans doute des devineresses analogues aux *gyrtai* des Grecs, aux *Augures* des Romains, aux *Uditi* des Gaulois, et aux *Fáthi* des Irlandais, mais non pas, comme on le dit à tort, des *druidesses*; car les femmes des druides ne furent pas, que l'on sache, associées à leur fonction, qui était principalement celle de l'enseignement. Les raisons alléguées de nos jours pour nier l'existence des vierges de Sein ne paraissent pas décisives. Une chaîne de récifs, dite *Chaussée de Sein*, prolonge l'île sur près de 15 kilomètres; les courants de marée s'y brisent avec violence; on ne compte plus les malheureux qui sont venus se heurter contre ce barrage aux pointes aigües et traîtresses.

Trois écueils principaux : *Armen*, *Madion*, *Schomeur*, montrent leur tête, entre les lames, à l'extrémité de la chaussée de Sein; autour d'eux, le fond de la mer est un vaste cimetière; ces trois brigands furent longtemps les complices des forbans insulaires qui vivaient de naufrages. Un phare maintenant les signale, le phare d'*Armen* (29 mètres de haut; mais il a coûté des efforts inouïs: quatorze ans de travail et près d'un million. C'est en 1867 qu'il fut décidé, bien que l'entreprise parût une chimère. Le mulle ruisselant d'*Armen* (13 mètres sur 7) plonge à chaque lame: « Dès qu'il y avait chance d'accoster, dit l'un des ingénieurs, deux hommes descendaient sur la roche, munis de leur ceinture de sauvetage, se couchaient sur elle, s'y



LA POINTE DU RAZ.

Phot. de M. Boulanger

de la hante lanterne: quelques parties de cartes, une lecture, un travail quelconque trompent encore l'ennui de journées sans fin. Mais ici, dans une claustration absolue, les gardiens peuvent, aux mauvais jours d'hiver, rester isolés pendant des semaines et des mois, sans que le baliseur puisse approcher. Quelle solitude, lorsqu'une brume opaque les enveloppe d'une onate impénétrable que déchirent les funèbres mugissements de la sirène marine! Quand, par une nuit de tempête, perdus dans le noir, le front collé aux vitres de la lanterne qui tremble, les gardiens sentent le phare qui tangu

comme un navire en détresse, sous les vagues immenses qui se replient comme un lin-ciel, tandis que roule le *Dies ire* formidable de la rafale, la surexcitation du danger, le vertige, les éblouissements ont plus d'une fois troublé à tout jamais le cerveau de ces malheureux. Il n'en est point de plus éprouvés que les gardiens des Ileux et de Sein.

Même par temps calme, ces parages sont dangereux; les courants de la Manche et de l'Océan s'y heurtent, forment des tourbillons irrésistibles, et les remous mortels les changent à chaque



LA CÔTE, AU VOISINAGE DE LA POINTE DU RAZ.



CL. ND.

RAVITAILLEMENT DU PHARE D'ARMEN.



Phot. de M. Villard.

FEMME DE L'ÎLE DE SEIN.

rée. Malheur au navire poussé par la houle d'ouest sur cette côte hérissée de pointes mortelles. Canby raconte que, de son temps, vingt-trois navires vinrent s'y perdre en une seule année. Mais pour juger de sa malfaisance, il faut voir le **Raz** par tempête d'équinoxe, quand, sur la profonde clameur de l'Océan déchainé, retentit le tonnerre des vagues monstrueuses qui bondissent à l'assaut du titanesque entassement de rochers : l'écrume qu'elles projettent obscurcit le ciel, court avec les nuages som-

bres au-dessus des champs dévastés; le vent hurle, le sémaphore tremble, les mâts ploient, les cordages mugissent. Aucun oiseau n'ose se risquer dans cette tourmente; la mouette se cache dans les trous des rochers; seuls, quelques goélands, rasant la terre, jettent leur sifflement ironique sur la détresse universelle.

Le silence du **Raz** n'est qu'un amoncellement de délais; déjà la vague l'a emportée à sonber, à se morceler en éclats, comme les coquilles qui l'ont creusée et dont la tête aigüe déchire l'eau verte et profondes. Seul, l'écueil pourtant qu'il paraît, ce « bout du monde » n'est pas si désolé. De hautes plantes marines, des touffes de juncs, quelques touffes dentelées se blottissent dans les interstices des blocs. Au-dessus des algues, les mouettes couvent leurs œufs en des nids inaccessibles. Cormorans et goélands habitent par bandes, les uns à la pointe du **Raz**, les autres sur celle du **Van**, car, vivant de rapines, ils ne sentent point guère.

De la Pointe au sud, celle de *Notre-Dame de Bon Voyage*, les falaises abruptes, étagées de préquiers, n'offrent aucun point d'accès, seulement quelques pas hasardeux dont le trait incertain rive l'indécision à l'écueil. Le **Loch** est un vallon par où la mer pénètre dans les terres et se propose à détacher un jour tout le **Raz** du continent. De là l'on a du surmonter la route du bord; il faudra l'écrêter encore, l'écarter, à travers la tempête, des géomètres arrachés aux pratiques de la mer, les gens s'avançant dans l'eau jusqu'à mi-corps et, à l'aide de crocs en fer, attachant les longs rubans bruns, violets et roses du varech, les étendent sur la rive, puis, après que les bœufs ont fait secher, en la retournant

avec de longues fourches, cette moisson d'un nouveau genre, on l'entasse et on y met le feu; une fumée âcre s'exhale au loin, portée par le vent; les cendres réunies sont destinées aux usines voisines qui en extraient l'iode, le brome, les sels de potasse.

S'ils n'avaient cette manne de la mer et le produit incertain de pêches aventurées, de quoi vivraient les gens du Cap? Car c'est ainsi qu'ils s'appellent, d'Audierne à la Pointe: Goubien, Plogoff, Clédou-Cap-Sizun, Troguet, Lescoff, sont les principaux centres habités de la région. Point de ces pauvres chaumières moussues, mal équilibrées sur de fragiles étais, qui se blottissent dans les vallons bien abrités de l'intérieur. Pour résister à la poussée formidable du vent qui balaye ce plateau sans abri, le granite massif est nécessaire; les toits sont bas. Partout la pierre se montre au milieu

de vastes étendues pelées et dures; elle enlote de pauvres champs où végètent quelques épis de seigle ou des pommes de terre. La rudesse du sol, la traîtrise de la mer ont trempé le caractère de la population. Pirates autrefois, les gens sont restés des marins hardis et téméraires, très durs à la fatigue, sobres, d'un tempérament froid et rassuré. Une farouche nature les a modelés à son image; c'est une race à part; eux-mêmes ne mettent-ils pas une fierté à s'appeler les *gens du Cap*?

Du **Loch** à la pointe de Lervily, qui protège l'entrée de la baie d'Audierne, la côte s'abaisse, découpée d'anses où s'étalent des plages de



CL. ND.

ABRI DE LANGOUSTIERS
À LA POINTE DU RAZ.

sable. Le long de l'immense baie, peu hospitalière, qui s'étend d'Audierne à la pointe de Penmarc'h, les lames brisent avec fracas sur les galets d'une rive déserte et sauvage. *Penmarc'h*, qui rivalisait avec Nantes, il y a quatre siècles, pour l'importance de son commerce et de ses pêcheries, a été ruiné par un raz de marée qui en éloigna la morue et le merlan, mais surtout par l'affaissement du sol et l'invasion de la mer qui a détruit une partie de la ville : les rues pavées qui l'unissaient au port de *Kerity* et en faisaient une seule cité sont devenues des sentiers déserts. Au lieu de hautes falaises, comme à la pointe du Raz, s'étend une plaine basse et vide, semée de quelques hameaux. La pointe elle-même n'est qu'un plateau peu élevé surgissant d'un semis d'écueils que signale au loin le magnifique phare d'*Eckmühl*. Saint-Guénolé est la plage de Penmarc'h. Tout à côté, la mer fait rage contre les roches qui hérissent la côte jusqu'à l'anse de *la Torche*, ruine fameuse détachée de la rive et contre laquelle le flot s'acharne, bélier infatigable dont les coups portent jusqu'à Quimper, comme une détonation d'artillerie. La puissance destructive de la mer est irrésistible.

Pour les îles *Glénans*, la tradition est certaine : une grande voûte et un murse voyaient à 8 mètres de profondeur, 2 kilomètres plus loin que l'île aux Moutons, dans la direction de l'ouest. Il paraît qu'autrefois une procession se rendait du rivage aux Glénans, par une allée bordée d'arbres ; on a retrouvé récemment, sur la côte de *Loctudy*, l'amorce de cette allée, avec des troncs de chênes alignés qu'enveloppaient une ganque de bonne terre végétale, sous la mince couche de sable : 5 mètres d'eau couvrent l'allée sous-marine, et il y a 12 kilomètres au moins du rivage aux îles.

L'affaissement littoral est plus manifeste encore dans le golfe du Morbihan. Une voie romaine allait de Vannes à *Locmariaquer* ou *Locmariaquer* par une ligne que coupe aujourd'hui la marée. Trois rivières : celles d'Auray, de Vannes et de Noyalo, se réunissaient autrefois dans l'estuaire du Morbihan et forment aujourd'hui, par leurs estuaires, trois ramifications du golfe ; celle d'Auray mesure 12 kilomètres. Mais ni César, ni Strabon, ni Ptolémée n'ont parlé d'une mer intérieure en cet endroit. Le golfe du Morbihan, dont les eaux peu profondes couvrent une superficie de 12000 hectares (16 à 18 kilomètres d'enfoncée, 9 à 10 kilomètres de large, n'existait qu'à l'état rudimentaire, sorte de bas-fond émergé dont les eaux trouvaient leur issue par le goulet de Port-Navalo.

On a retrouvé, sous le bourg actuel de *Locmariaquer*, dans les jardins et les champs, parmi les vases, des restes de murailles faites de coquilles et d'assises de briques fortement cimentées, d'origine évidemment romaine ; un pavé même, des fragments de marbre, des chapiteaux, de petites idoles en or ont été amenés par les pêcheurs. D'antiques substructions s'élèvent encore à 120 mètres du littoral actuel, ce qui atteste l'importance de l'ancienne ville. Enfin, une découverte récente du Dr Closmadeuc ne permet plus de douter sur l'af-



CL. XD.

QUIBERON : GROTTE DE PORT-BLANC.



Phot. de M. Robuchon

FLOVAN : RUINES DE LA CHAPELLE DE LANGUIDOU.

faisement général de cette partie de la côte bretonne : un double cromlech occupait la petite île d'*Er-Lanic* ; les menhirs extrêmes sont à plus de 100 mètres de la rive et à 5 ou 6 mètres sous l'eau.

Le *Morbihan* (Petite Mer) pénètre par mille dentelures à l'intérieur des terres. Sa plus grande profondeur est de 15 à 20 mètres, mais rarement ; souvent les fonds ne sont que de 3 et 2 mètres, même 1 mètre, et comme les courants de marée détalent

avec violence à travers l'entrée étroite et le labyrinthe des îles (au moins 200, la navigation devient hasardeuse et compliquée. L'île aux Moines, les îles d'Arz, Taseon, Boud et Bonédic flottent, comme un charbon de Cyclades.

L'île aux Moines (318 hectares), la gracieuse *Lezho*, était, il y a trente ans encore, une île fortifiée. Chaque foyer possédait sa goëlette ou son trois-mâts : c'était un patri-moine, le gagne-pain familial. On se hasardait avec lui en de lointaines expéditions ; avec le retour, c'était la joie, parfois la richesse. Les temps sont bien changés ; depuis que la vapeur a supplanté la voile, les navires ont été vendus ou déblités comme bois de feu.

Si les jeunes gens s'embarquent, toujours audacieux et excellents marins, le foyer ne les revoit guère. C'est tout un passé qui disparaît, comme celui des vieux Celtes dont l'âme respire encore dans l'enceinte de pierres de Kergonan, temoins muets, hégés là depuis des siècles, dans un concubinage sans fin. Quarante ou cinquante îles, plus petites que l'île aux Moines, sont aussi habitées et cultivées ;



Photo de M. Vieux.

SUR LA CÔTE DE PENMARC'H.

les autres nœuds que des écueils, tantôt soudés l'un à l'autre par des lames de rochers enveloppés de goémons, tantôt séparés par des bancs de vases noirâtres, que traversent des trainées calcaires où les algues poussent au courant. Pour l'île de *Garrinus* (île aux Chèvres), un *tabus* l'annonce, comme un cap dressé en face du goulet d'entrée du Morbihan. Sous cet amas gazonné, une étroite galerie de menhirs conduit à la salle souterraine d'un dolmen. Des dessins



PAR TEMPS CALME.

étranges, encore inexplicables, rayent plusieurs blocs des parois. Ce fut là un tombeau, peut-être une vedette de ralliement des *Vénètes*, si tant est qu'ils vivaient dans ces parages, contre Césaire, le fameux combat d'où dépendait pour eux la liberté ou la servitude. Le *Morbihan*, cette « mer morte », pourrait, si on le voulait, se transformer en une puissante source de vie. Ne pourrait-on, du moins, ouvrir un chenal, en tout temps navigable, dans la vasculature de Locmariaquer, et lui rendre sa personnalité d'antiquité?

Le Poulignen, cette salomane seigneuriale, la presqu'île gracieuse de Quiberon au seuil de Plouharnel et défend l'entrée du Morbihan, contre les redoutables bourrasques qui ravagent l'océan. Elle s'étend d'une largeur moyenne de 2 kilomètres, le large n'excède pas 90 mètres à la haute mer, près du fort Penhilyer; son étendue totale n'est de 1 km en hiver, sinistre et calcinée en été, s'allonge par le large d'une de 20 kilomètres, légèrement recourbée vers le sud. Des dunes sous-marines en prolongent la direction, par les groupes insulaires de *Huel* et *Huel*, vers la pointe du Croisic. A l'est de ce croc, une digue défend le puissant brise-lames de *Bel-Is*, un îlot qui, en 1855, dessina au bombardement de la *presqu'île de Rhé*, une brèche à l'ouest, celle de Quiberon; à l'est, l'estuaire d'une petite rivière de la Vilaine.

De l'écure de l'est, l'île de *Quiberon* s'expose à l'ouest à peu près inabordable, exiguë, le petit havre de Portivy, situé sous le canon du fort Penhilyer. Le montonnement des tertres métriques, peu couronné de quelques moulins à vent, n'atteint

guère à plus de 30 mètres d'altitude. Cet abri pourtant suffit à faire de la baie intérieure l'un des mouillages les plus sûrs de la côte: là viennent se réfugier, dans les havres de *Port-Haliguen* et de *Port-d'Orange*, ou le petit port du P6, dans une crique tranquille, les navires chassés par la tempête.

Le littoral voisin de Carnac et de Locmariaquer doit à l'écran protecteur de la presqu'île de Quiberon un climat assez doux; mais la *presqu'île de Rhé* est surtout favorisée. *Narzew* en est la petite capitale; la pointe du Grand-Mont et la pointe Saint-Jacques, ses reliefs avancés; *Port-Narzew* près d'Arzon, le port d'accès, à l'entrée du goulet du Morbihan. Jadis couverts de forêts, les coteaux sont maintenant tapissés de vignes; les champs, enrichis par le varech et le goémon, produisent le meilleur blé de Bretagne, et c'est merveille de voir dans les jardins, et sous le ciel du Nord, le figuier, l'aloès, le camélia, le laurier-rose, le grenadier, enfants du Midi, éclos sur ce coin de terre.

Ce que la mer a gagné d'un côté par l'affaissement du golfe de Morbihan, elle le perd de l'autre. Il y a des traces indéniables d'oscillations dans la presqu'île guérandaise. Non loin du Poulignen et dans les rochers de Penchéteau, se voient des trous perforés par des mollusques marins, à un niveau que n'atteignent plus aujourd'hui les hautes marées. On en conclut au relèvement de cette côte,



Phot. de M. Boulanger.

QUIBERON : PORT-HALIGUEN A MARÉE BASSE.

ce qui favorisa l'ensablement et l'invasion des baies intérieures par les apports de la Vilaine et ceux de la Loire.

« Suivant l'orientation de la côte, les dépôts sont *sableux* ou *vasseux*. Refoulés par les vents d'ouest, les sables se sont accumulés dans la baie tranquille du Poulignen, à l'écart des courants de marée, jusqu'à Pornichet. Très friables et retenus par la côte, ils ont formé des dunes élevées sous lesquelles est enseveli le vieux Escoublac. Si on ne les eût retenues, les dunes couvriraient peut-être à présent le nouveau village d'Escoublac et tous les marais salants au-dessous de Sallé. On a planté, pour les fixer, « l'*Arundo arvensis*, graminée dont les racines forment un réseau très ramifié qui retient la surface arénace. Sur ce mince gazon poussent alors des mousses, des ajoncs, des crucifères et des umbellifères. Quand le vent du large tourbillonne, il n'a plus prise sur les grains de sable: la dune est arrêtée. On peut alors planter des pins maritimes comme ceux qui constituent le bois d'Amour, de Pornichet à la

Baule. Dans certaines dunes (celles de Batz) pousse une plante curieuse, toute méridionale, l'*Ephedra distachia*, qui, l'été, parsème de ses baies rouges les immortelles jaunes et les œillets roses des sables. » (M. CHEVALLIER, *le Pays de Guérande*.)

Les vases se déposent à l'abri de l'action directe de la mer. Alors les particules qu'elles tiennent en suspension, engagées dans les algues marines (les zostères) qui vivent sur des fonds généralement découverts à marée basse, forment peu à peu des îlots consistants, s'agglutinant entre elles, et sur ces bancs naissent des prairies marines de joncs et autres plantes qui recherchent l'eau salée. Peu à peu les anciennes baies se transforment en marécages, puis en terres fermes.

Ainsi, en un temps relativement court, les anciennes îles du Croisic et de Batz se sont unies à Guérande. Un passage, *trajectus* d'après les Romains, aujourd'hui le *Traiet*, les séparait : ce fond est maintenant occupé par des marais salants. Les Romains y exploitaient des salines dont on a retrouvé les traces sous les champs cultivés ; mais elles s'arrêtaient toutes à 150 mètres des cotéaux guérandais, tandis que les étiers actuels s'avancent dans le *Traiet* à plus d'un kilomètre. La mer s'est donc retirée. On reconnaît d'ailleurs, au simple examen des terrains, l'ancien rivage. Des granulites appuient la côte du Croisic, de Batz et de Penchâteau ; elles ont tenu contre les assauts de la haute mer qui les a déchiquées. Parallèlement, une longue trainée de grès ancien à laquelle s'adosse le pays guérandais tend son échine solide entre l'embouchure de la Vilaine et la basse Loire. Entre ces deux jetées résistantes, la soudure est faite par les micaschistes ou roches archéennes de la côte (Pénestin-Piriac, Pornichet-Saint-Nazaire) dont la plate-forme intérieure a été recouverte par des sédiments.

La mer ne perd jamais ses droits. Chassée du littoral nantais, elle a conquis le Morbihan, roulé ses flots sur la ville d'Is et plusieurs autres, submergé des caps, englouti des forêts, isolé le Mont-Saint-Michel sur son rocher. Tous les jours, elle poursuit son œuvre de démolition, ébranle les falaises, tourne les récifs indéterminables et, par l'estuaire élargi des cours d'eau, pénètre jusqu'au cœur de la place, dont elle ne cesse de battre les remparts.



FOUGÈRES : L'ÉGLISE SAINT-SULPICE.

CL. ND

COURS D'EAU

Une immense plate-forme sous-marine que jalonnent extérieurement les roches bouvres et les îles anglo-normandes, Guernesey et Aurigny, relie la Bretagne au Cotentin, la pointe du Château et le cap de la Hague. Déjà, sur des fonds élevés, Jersey marque un premier degré entre le sillon de Talbert et la pointe de Carteret. Enfin, dans le retrait marqué par l'île de Bréhat, les Minquiers, Chaouey, vedettes insulaires jetées sur son front, le *golfe de Saint-Malo* s'étend, de Paimpol à Granville. Le *cap Fréhel* et la *pointe du Grouin* y dessinent trois entailles dans les terres : à droite, la *baie du Mont-Saint-Michel* (de la pointe du Grouin au mont du Roc, au-dessus de Granville) ; au centre, la *baie de Saint-Malo* entre le Grouin et la pointe de Fréhel ; à gauche, la *baie de Saint-Brieuc* du cap Fréhel à la pointe de Minard, ou, un peu plus loin, au sillon de Talbert.

Les deux plateaux qui se détachent en relief sur le fond solide de la péninsule armoricaine envoient, l'un au nord, l'autre au sud, des cours d'eau sinués qui, avant d'atteindre la mer, s'épanouissent en estuaires où remontent les navires. C'est là un caractère commun à toutes les rivières bretonnes. A marée basse, ces estuaires ne sont que des traînées de boue noirâtre ; vienne le flot, le spectacle change, et c'est un plaisir de voir les grandes voiles brunes éployées au-dessus des prairies où



RUINES DU CHÂTEAU DE FOUGÈRES.



DINAN : LA RANCE AVAL DU VIADUC.

CL. ND.

nan, l'Atlantique et la Manche. Dès lors, la *Rance* prêtant son lit au canal, et ayant reçu du Linon toute sa puissance, ouvre sa voie dans un val profond, que surplombent les ruines du vieux château fort de Lehon.

Dinan domine la *Rance* dans un site délicieux : en bas, la rivière sinueuse, son vieux pont gothique, les arcades triomphales d'un viaduc de granite, dont le palier surplombe de 40 mètres le lit de la rivière ; en haut, par-dessus les taillis, les lierres et les fleurettes sauvages qui grimpent aux talus, des murailles abruptes, aux quinze tours que commande l'épaisse masse du château. Dinan est venu jusqu'à nous tel à peu près qu'il fut : ses trois portes de Jerszual, de Saint-Louis, de Saint-Malo, les maisons à piliers de la place des Cordeliers, l'église Saint-Malo, du x^e siècle, celle de Saint-Sauveur, qui conserve dans un cénotaphe le cœur de Du Guesclin, la tour de l'Horloge, sont caractéristiques. Deux fossés profonds séparent le château de la ville : c'est maintenant une prison. La duchesse Anne y habita en 1507 ; le donjon, haut de 35 mètres, a pris son nom. De ce belvédère, le regard découvre tous les environs. Tout est riant à perte de vue ; la tour même du Comestable, engainée de verdure, a perdu son aspect revêché. Une magnifique promenade enroule ses grands ormes au pied des remparts. 10 160 habitants.

De Dinan à Saint-Malo, la *Rance* se promène, comme dans un parc : la descente est charmante. A la rive, les vergers dévalent jusqu'au bord ; des massifs fleuris rougeaient sur les versants, au milieu des pelouses ; les villas se pressent.

Déjà la *Rance* est soumise à la marée. A 1500 mètres de Dinan, son lit s'élargit : l'étroit du *Châtelier* marque la fin de la voie navigable Ille et

Rance et le début de la *Rance maritime*, sorte d'estuaire qui, entre la pointe du Chêne-Vert et Mordrene, laisserait aisément passer les grands fleuves du monde : d'une rive à l'autre, il n'y a jamais moins de 500 mètres et souvent la distance est de 1000, 1500 mètres et même plus. Du haut de son tertre, en sentinelle, Saint-Jouan-des-Guérets ouvre l'horizon de la mer : à l'ouest, *De-nard* et *Saint-Eunogat* dressent l'amphithéâtre de leurs villas au-dessus des plages fauves ; à l'est, où sont des anfractuosités naturelles, les deux villes sœurs de *Saint-Malo* et *Saint-Servan* concentrent toute l'activité maritime ; à gauche enfin, *Saint-Lac-naire* dans un retrait de la côte, à droite *Parame*. Sur ce front animé, l'écluse du *Grand-Bey* porte le tombeau de Chateaubriand, le *Petit-Bey* et le fort *National* étant détachés de part et d'autre en sentinelles ; au loin, les bancs et les récifs, *Harbour*, les *Chemins*, *Cecembre*, sur le fourmillement de la mer.

De la pointe de Dinard à la pointe Béchard, où elle finit, la *Rance* est ouverte à la navigation maritime jusqu'à l'anse de Montmarin, sur un parcours de 6 kilomètres. Les gros bâtiments ne remontent pas plus loin. Ceux de 130 tonnes gagnent l'écluse du Châtelier ; ceux de 70 tonnes accostent à Dinan. Des bancs de sable entravent la navigation. — *Cours de la Rance*, 100 kilomètres ; volume ordinaire, près de 12000 litres en aval du Linon ; crues modérées.

Saint-Malo 1230 habitants. fait songer à Cadix. Ancrées à leur rocher, enlissées d'épaisses murailles, les deux vieilles cités ne tiennent au rivage que par un isthme étroit. Mais il y a en *Saint-Malo* quelque chose de plus trapu, de ramassé, comme pour guetter et saisir une proie, tandis que le reflux laisse à peu près couvert le pied des remparts.



DINAN : PORTE DE SAINT-MALO.

CL. ND.

deux bassins à flot, l'un pour Saint-Servan, l'autre pour sa voisine, se développent autour d'un réservoir intérieur. Un ruisseau marécageux débouchait dans ce fond : il a été enligné, les environs se sont colmatés et, sur le terre-plein ainsi constitué, le boulevard Henri-Martin conduit à grand bruit les chars et les équipages vers la gare. Un pont roulant, tiré par des chaînes que meut une machine à vapeur, unit Saint-Malo à Saint-Servan, le quai de la Bourse (porte de Dinan) au quai opposé, sur le front du port de marée. Le bassin à flot de Saint-Malo a une superficie de 16 à 17 hectares et 2 000 mètres de quais pourvus de rails, de cales et d'engins perfectionnés.

Au trafic commercial s'ajoutent les produits de la pêche locale et lointaine (Terre-Neuve), le dragage des huîtres (Cancale) et les profits très appréciables dus à l'affluence des étrangers qu'attirent de plus en plus l'aspect archaïque de la vieille cité malouine et la beauté de ses environs.

L'Arguenon (la Blanche rivière) naît près de la Rance et du Gouessant; il rallie, à portée du vieux château de Dolo, la Rosette, issue d'un long étang très giboyeux que peuplent, en hiver, la sarcelle, les cygnes, les canards sauvages. A Plancoët, l'Arguenon est navigable, en forte marée; au confluent du Montafiant, c'est un estuaire qui, accru encore du Guébrant, devient un bras de mer et va s'épanouir dans l'anse du Guillo. A droite, Saint-Jacut de la mer, qui le sépare de l'anse de Plouhalay; à gauche, Saint-Cast, marquent les rives de la baie. — Cours, 50 kilomètres, dont 9 navigables; l'entrée de la baie, de plus en plus encombrée, offre 8 mètres de fond à marée haute.

A Saint-Cast, une colonne de granite, haute de 18 mètres, rappelle qu'avec le duc d'Aiguillon et les braves gens de la côte, le févier breton terrassa le léopard britannique, dans la mémorable journée du 11 septembre 1758.

Entre Dinan et Plancoët, la Rance et l'Arguenon, la petite localité de Corsenl est d'antique origine. Plusieurs voies romaines y conduisaient. Dans un vaste périmètre, on a tiré du sol de prodigieuses quantités de briques pour faire le ciment nécessaire à la construction des remparts de Saint-Malo; des restes d'anciennes habitations, des tronçons de colonnes, des fragments de vases rouges de formes élégantes et ornés souvent de dessins en relief; des statuettes même, une figure en bronze d'Harpocrate, une femme assise et un enfant, Isis et Osiris; un buste de Diane, croissant sur la tête; une statuette en albâtre, un anneau d'or enrichi d'un beau lapis finement gravé ont été retrouvés. Les monnaies romaines exhumées ne

se comptent plus : pièces de César, d'Auguste, d'Agrippa, de Néron, de Vespasien, de Titus, des Antonins, jusqu'au temps d'Honorius. Avec elles, des monnaies de Charlemagne et de Charles le Chauve, et même des objets remontant à l'âge celtique, des glaives de bronze et des haches de pierre ou celtie.

Le débouché du Frémur dans la baie de Saint-Malo un estuaire symétrique de celui de la Rance; mais le Frémur n'est qu'un pauvre ruisseau, la baie de la Fresnaye une vaste plage de sable à marée basse.

A l'appui du cap Fréhel, le fort de la Latte à droite, l'îlot qui porte à gauche la chapelle Saint-Michel et le cap d'Erquy, pointent entre la baie de Saint-Malo et celle de Saint-Brieuc. Au fond d'une petite rade qu'enveloppe l'amphithéâtre des hauteurs voisines, le petit port d'Erquy exporte les beaux grès roses des environs et envoie de nombreux marins à Terre-Neuve. Des batteries défendent la position : sur la lande voisine, des restes de fortifications rappelleraient un ancien camp de César. On a trouvé aux environs de nombreuses fondations, les ruines d'un aqueduc, beaucoup de monnaies et une mosaïque assez bien conservée.

Deux cours d'eau principaux, sans parler de la petite rivière d'Ile, débouchent dans la baie de Saint-Brieuc : le Gouessant et le Gomet. Le Gouessant vient du *Méné* (Méné par Lamballe et forme, avant d'atteindre la mer, un étang d'où il se précipite en cascade, par-dessus une digue de 14 à 15 mètres.

Le Gomet vient aussi du *Méné*, près du sent qui envoie vers le sud-est les eaux de l'Oust à la Vilaine. Le Gomet, après avoir alimenté l'étang de Saint-Bihy, passe à Quintin, prend le Pas et le Saint-Germain, dévalés de la forêt de Lorgues, s'enfonce dans un val qui n'est pas sans grandeur et, passant sous le viaduc du chemin de fer de Paris à Brest, qui plane à 59 mètres de haut, arrive au pied de



Photo de M. Robuchon.
SAINT-MALO : LA GRANDE RUE.



DINARD : LA RANCE ET LE BEC DE LA VALLÉE.



Photo de M. Robuchon.
BASSIN A FLOT DE SAINT-SERVAN.

Saint-Brieuc, dont il forme le port en aval, sous le nom de *Légé*. Il y a 2 kilomètres encore jusqu'à la mer, où débouche le Gouet, à la pointe de *Cesson*. Cette pointe termine à l'ouest l'anse d'*Yffiniac* dans la baie de Saint-Brieuc, baie très ouverte, lentement atterrie, qui devrait être dégagée. — *Cours*, 48 kilomètres. Le *Légé* devient navigable sous Saint-Brieuc, finit dans l'anse d'*Ifiniac*, au pied du vieux donjon de *Cesson*. Le *Légé*, port de Saint-Brieuc, exporte des céréales et des farines, importe des bois du Nord et des houilles anglaises. L'un des premiers, il arma pour Terre-Neuve et la pêche à la morue.

Au détour de la pointe du Rosier, qui porte un fort, la grève du Rosier s'allonge jusqu'à l'anse de *Binic*, port profond où finit l'*Ar*, venu de *Plelo*. *Binic*, comme le *Légé* et *Paimpol*, arme pour la pêche de Terre-Neuve et d'Islande.

Paimpol 2 800 habitants est le hennement situé au fond d'une baie demi-circulaire qu'une langue de terre, pointe de *Guillen*, partage en deux bassins : celui du nord, où inutile *Quiniac*, sert de port. On a desséché et transformé en champs cultivés l'ancien marais de *Quiniac*. L'accès du port est sûr, quoiqu'un peu compliqué d'îlots. *Paimpol* exporte ses produits agricoles, importe des houilles et bois du Nord, du vin, du cidre. Sa grande industrie est la pêche à la morue.

Avec la traînée des *roches de Saint-Quay*, tendue en mer sur une longueur de 3 à 6 kilomètres dans la direction de *Binic*, commence la ligne des postes insulaires semés autour du bastion qui s'étend par le sillon de *Talbert*, entre le double estuaire du *Trioux* et de la rivière de *Tréguier*. Dévalé du faite où prend naissance, à l'opposé, le *Blavet*, tributaire de l'Océan, le *Trioux*, échappé à l'*Elan* *Neuf*, qu'il alimente, et grossi du *Pasquon*, plonge dans un profond sillon de roches noires à 1 kilomètre nord-ouest, ruines de l'abbaye de *Goetmalonen*, rallie le déversoir de l'*Elan* de *Quellenc*, puis le *Sallé*, et, obéissant de sa rive droite le bois d'où surgissait la puissante forteresse d'*Avangour*, prend le large dans la riche vallée de *Guingamp*.

Ancienne capitale du duché de *Pentecôte* et du pays de *Goello* (*Gomello*), **Guingamp** fut longtemps disputé entre *Charles de Blois*, dont la femme, héritière de *Beaumont*, prétendait à la couronne ducal de Bretagne, et *Jean de Montfort*, qui finit par l'emporter. La ville est heureusement située ; des fragments de remparts, une partie de l'ancien château *xv* siècle, une fontaine en plâtre repoussé du *xv* siècle, *Notre-Dame de Bon-Secours*, ancienne chapelle de *Penthièvre*, sont des legs du passé. Trois tours surmontent l'intéressante basilique, deux en façade, une sur la croisée *xv* siècle, avec une belle flèche de pierre qui pointe à 60 mètres de haut. Le *Pardon de Guingamp* attire un grand concours de peuple, le premier samedi de juillet. 7 920 habitants.

A peine franchi des contraires de la ville, le *Trioux* pénètre en de nouveaux défilés, recueille le ru de

Saint-Agathon, dérivé des hauteurs qui portent la chapelle du *Fol-gat*, gagne *Pontreux*, où la marée gonfle ses eaux, assez pauvres jusque-là. C'est un fleuve, à la rencontre du *Leff*, son principal affluent. Il passe au pied des ruines du donjon de *Erivandour*, baigne la colline de la *Roche-Jagu*, vieux manoir gothique que hérissent un bataillon de hautes cheminées au-dessus des créneaux à machi-

coulis de la façade. De part et d'autre, les coteaux montent, abrupts, à 40, 60 et même 80 mètres de hauteur. Alors le fleuve s'épanouit, puis rapproche ses rives au pont de *Léardrieux*, sous lequel passent à pleines voiles les navires de 200 tonneaux. Sa profondeur, même à marée basse, peut être de 13 mètres. Jusqu'à la mer, l'estuaire n'a pas moins de 8^m 30 de fond, sur un parcours de 12 kilomètres. — *Cours*, 71 kil. 500. Large de 40 mètres à *Pontreux*, de 100 mètres à *Léardrieux*, de 200 mètres à la rencontre de la mer, le *Trioux* débouche dans un golfe d'îlots, de grèves, d'écueils, dont l'île *Bréhat* commande l'entrée.

Bréhat découpe ses roches de syénites et de porphyres rouges en deux groupes que relie une chaussée praticable aux piétons. L'île possède un bon port de refuge, port de la *Chambre*, des havres sûrs et, pour les navires de guerre, une rade bien abritée. Plusieurs batteries défendent l'accès, d'ailleurs assez dangereux, car, en outre des huit îlots qui l'entourent, les abords sont hérissés de pointes et de pics sous-marins, comme les *Héau*, où viendraient inévitablement se briser les gros bâtiments. Depuis qu'elle frappe, ébranle et aiguise ces rochers, la mer n'a pu tout à fait en venir à bout ; il en est qu'elle soulève, mais ne peut entraîner et laisse retomber lourdement comme un marteau-pilon sur son enclume.

La rivière de *Tréguier* se forme au-dessous de cette ville par la réunion du *Guindy* et du *Jaudy*. Issu de la région forestière du *Coat-an-Hay* et du *Coat-an-Noz* (forêts du Jour et de la Nuit), vers 300 mètres d'altitude, le *Jaudy* creuse de tortueux défilés jusqu'au pied du cône isolé que couronne la chapelle de *Saint-Hervé*, le *Menez-Bré* (302 mètres). Le *Dannant*, qui dévale de ce massif, le *Bréhat*, venu des environs de *Guingamp* ; le *Botzclin*, poussent la rivière tumultueuse en des sinuosités sans nombre sous des talus escarpés d'où surgissaient de vieux châteaux. A *La Roche-Derrien*, le *Jaudy* s'élargit brusquement dans l'embrasure d'un ancien coline. — *Cours*, 44 kilomètres. Sur une colline de la rive, à 1 kilomètre en deçà de *Tréguier*, le manoir de *Kernartun* vit naître saint Yves, patron des avocats et avocat des pauvres gens ; l'ancienne chapelle du manoir est devenue l'église du *Manoir* ; c'est là que se célèbre le pardon de l'un des saints les plus vénérés de Bretagne.

Le *Guindy*, frère du *Jaudy*, né dans la même région du *Menez-Bré*, après avoir laissé sur le plateau qui le domine les belles ruines féodales



CL. NO.
RUINES DU CHATEAU DE TONQUÉDEC, PRÈS LANNION.



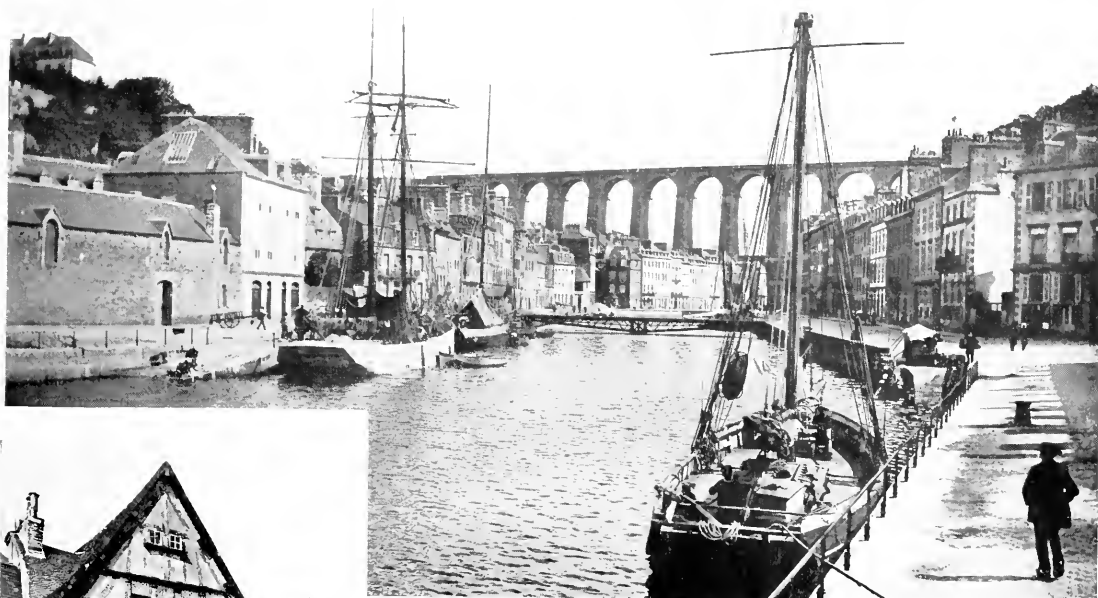
Phot. de M. Boulanger.

TRÉGUIER : TOMBEAU DE SAINT YVES.

de *Tonguëdec*, s'approche du Léguer, fleuve de Lannion, puis s'en écarte et court dans un défilé tortueux, à l'issue duquel il s'épanouit subitement et rencontre le Jand'y.

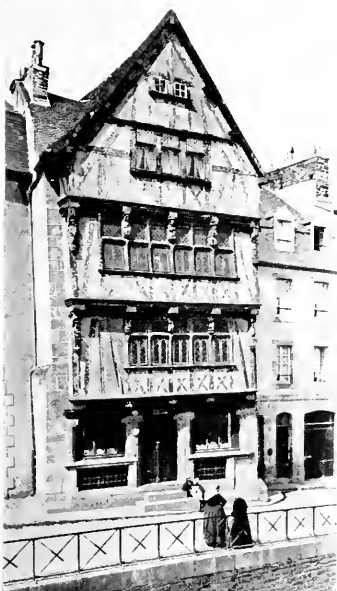
Tréguier a conservé une originale physionomie : sa cathédrale, le plus bel édifice religieux des Côtes-du-Nord, possède un magnifique tombeau de *saint Yves*. La *rivière de Tréguier* fait 9 kilomètres

les *Renauds* et la *Grande-Pierre*, *Saint-Gildas* et *l'île Tomé*, l'île *Renmat* et l'île *Dhu* en arrière des *Sept-Iles* et des *Trégoz*, le chaos de *Ploumanach* et celui de *Trégastel*, *Ville-Grande*, *Vile de Milliau*, ces écueils sans nombre écartés dans les flots sont les débris de la citadelle granitique, dressée contre la Manche, entre la baie de Saint-Brieuc et celle qu'entaillent d'une double échancrure les deux



CL. ND

LE VIADUC DE MORLAIX.



Phot. de M. Boulanger.

MAISON DE LA DUCHESSE ANNE,
A MORLAIX.

pour atteindre la mer, de la Chaussée des *Renauds*, à l'ouest, jusqu'aux *Héaux* de Bréhat, vers l'est : une multitude d'écueils encombrement son embouchure. On appelle *Épées de Tréguier* un plateau de rochers dangereux qui affleure entre la rivière de Pontrieux et les *Héaux*. Des courants de marée hérissent les brisants et traversent les passes d'entrée. Le pays, avant tout agricole, exporte du froment, des farines, des tourteaux de graine de lin et

rivrières de Lannion et de Morlaix.

La côte de **Ploumanach** offre l'un des paysages les plus extraordinaires de la côte bretonne, encore que les récentes villas des « baigneurs » lui aient fait perdre un peu de sa sauvagerie. « Qui n'a pas vu dans leur virginité primitive Ploumanach et La Clarté ne peut se faire une idée de la farouche beauté, du prestigieux et formidable enchantement qui émanent de ce promontoire de la côte bretonne : pas d'arbres ; un sol racle



Phot. de M. Boulanger.

VIEILLES MAISONS DES XIV^e
ET XV^e SIÈCLES, A LANNION.

une grande quantité de pommes de terre ; une vingtaine de bateaux et une centaine d'hommes seulement s'adonnent à l'industrie de la pêche ; quelques goélettes arment chaque année pour la pêche d'Islande. 3040 habitants.

Près de Port-Blanc, issue de Tréguier sur la mer, l'île de **Saint-Gildas** présente de grands blocs de rochers entrecoupés de pins ; une allée d'ormes, des figuiers, des tamaris, quelques pâturages, forment une ceinture verte aux deux chapelles et à la ferme qui se sont établies sur ce refuge.

Bréhat dans l'embrasure du Trieux, les *Héaux* sur la pointe élimée du *Talbert*, l'île d'*Er* au débouché de la rivière de Tréguier,

par les vents du large et où frissonne un maigre tapis de bruyères décolorées ; sur la crête du plateau, cinq ou six chaumes caducs processionnant autour du svelte clocher en granite rose bâti par le seigneur de Barach ; à pied de côte, une vingtaine d'autres chaumes décrépits, rongés de lichens et de vétusté. Et partout, sur les grèves, dans les îles, en plein champ, tombées du ciel comme des aéroolithes ou projetées des profondeurs du sol, des centaines et des milliers de roches de toute forme et de toute dimension, tantôt isolées, tantôt en caravane, tantôt pyramidant à 100 pieds au-dessus du niveau des hautes mers, tantôt ruées les unes sur les autres et balayées par un vent de panique dans les déhiscences du littoral. (Voyez p. 137.



MOULIN ET QUAIS DE ROSCOFF.

CL. ND.

Tel de ces blocs, gigantesque champignon de granite, couvre de son ombre jusqu'à trois acres de terrain. Il en est qu'on dirait taillés par une main de Titan. Quel Michel-Ange du temps des cavernes dégrossit ce dromadaire accroupi? Quel Gellini de l'âge paléolithique cisela cette amphore monstrueuse, dressa sur l'horizon cette cathédrale démesurée? L'esprit se perd en conjectures sur l'origine et le sens de ce mobilier d'Apocalypse. » Ch. LE GOREN.)

Phaenomania signifie, en breton, « la peuplade du moine ». Les Bretons appellent île aux Moines, l'une des sept îles qui, de loin, ne semblent être que cinq. Il faut pénétrer dans le petit archipel pour compter : l'île aux Moines, où l'on aborde à Port-Nevez (Port-Neul, Bona, le Cerf, la Plate, les Costars, Malban et Bouzic à l'écart des autres.

Les trois premières îles dressent leur échine de pierre dans la direction du Cornwall anglais; ce seraient les piliers de l'ancienne jetée

la récolte, *ar-berz*. Tout l'Armor de Pleubian se presse au jour dit vers le Sillon : larges charrettes attelées de solides limoniers, épaisses gabares, chaloupes, esquifs et véhicules de toute forme et de toute grandeur. Songez qu'une bonne charrette pesant 6 000 livres se vend, au vert, de 8 à 12 francs, et jusqu'à 40 francs, lorsque le goémon est sec. Et puis, avec un peu de fumier de ferme, l'engrais maritime donne de beaux champs d'orge, de betteraves, de choux, de pommes de terre que l'on vend en Angleterre jusqu'à 30 francs les 50 kilogrammes. Sans le goémon de rive, le pays de Pleubian ne serait qu'une lande, et l'on n'en voit presque plus. Aussi, quelle poussée de la population riveraine du Talbert, quand arrive le moment de la récolte : hommes, femmes, enfants, vieillards, jusqu'aux invalides, tout est mobilisé pour la circonstance. On accourt des fermes les plus éloignées. Durant la semaine que dure la récolte, l'instituteur peut fermer son école, le recteur dire adieu au catéchisme;

l'ar-berz est une frêve pour tous. Sur la longue jetée du Talbert, de l'autre côté de l'étroite et profonde échancrure du Ster, qui la sépare de la rive, les tas de goémon s'échelonnent comme des taupinières jusqu'à l'horizon; une fourmière l'anime, les uns portant le précieux fucus sur des civières préparées d'avance, d'autres dans l'eau jusqu'à mi-corps, parfois jusqu'aux aisselles, tranchant de leurs faucilles les belles touffes jaunes et rouges des algues marines; tant pis si la bise du nord-ouest leur jette à la face une pluie aigre et glaciale, plaque au corps la varuse de laine transpercée, il faut que le travail s'accomplisse avant le retour du flux, et celui-ci vient rapide, souvent avec une force irrésistible. Les « goémoneurs » peuvent être surpris avec leur récolte, cueillis par la tempête ou bloqués sur quelque épave rocheuse où la mort les guette. Un frémissement des algues annonce l'ennemi; on se hâte. Les charrettes enfaitées démarrent, grincent au claquement des fouets et au carillon des sonnaillies enfilées. Tous les goémoneurs n'ont pas de charrettes : Korbors, Port-la-Chaine, Lannodez ont chargé leurs lourdes ga-



Phot. de M. Boulanger.

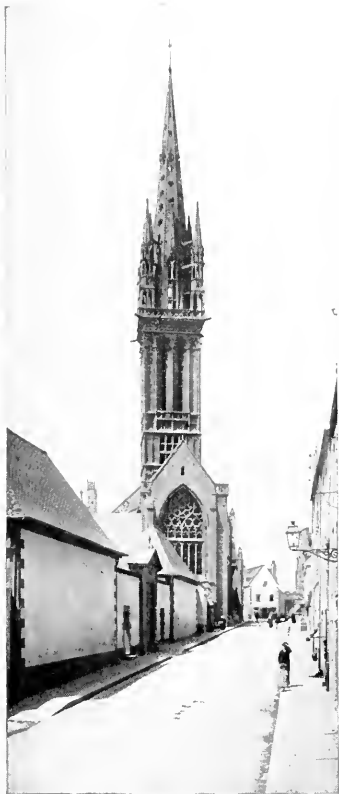
POURCHÈ DE NOTRE-DAME DU TOLEGOET.

granitique qui unissait les rivages des deux Breagnes, avant de s'écrouler dans un cataclysme qui ouvrit carrière aux eaux de la Manche. Il n'y a rien sur ces îles qu'un phare, une ancienne caserne abandonnée, quelques lapins dans les fourrés d'herbes; mais aux failles sinieuses de la côte les marées d'équinoxe poussent une plante précieuse, le *goémon*, ou *goémon blanc*, *bizun*, *brun*, *li-chen*, mousses d'Irlande, chicorée de mer. Au moment venu, toutes les barques et les gabares de la côte bretonne, de Trébeurden à Tréport, transportent des centaines de tonnes et d'enfants à l'île aux Moines, en arroseons général des *parcours*. Chacun s'active sur les grèves, dans le creux des rochers, car le petit végétal pousse et croît, ce n'est pas pour nous le dire à découvrir, et on ne peut l'atteindre que d'une manière à l'autre. La récolte dure, frêle, sèche, puis l'île a trois reprises, et d'une fois le fucus mouillé, passe chez le marchand. Le *goémon* ou *choucroute*, moins coûteux que l'agar de Malaisie et du Japon, sert au lamination du papier, aux impressions sur étoffe; on en fait de la gelée, des confitures... C'est d'hier seulement que le

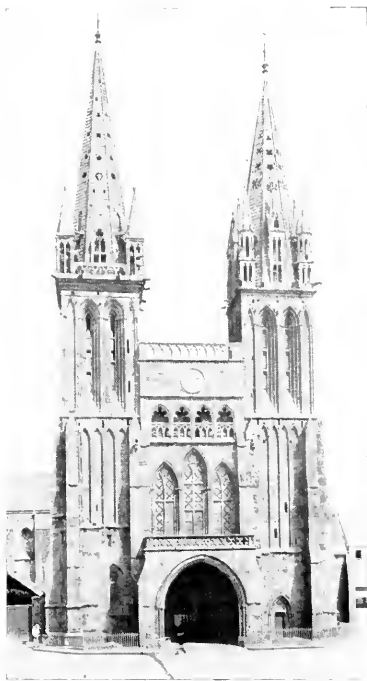
bares et dérapent avec le flux. Le goémon que l'on n'a pu loger voguent en énormes radeaux solidement attachés autour d'une barrière vide pour les maintenir à fleur d'eau ; ces *drames* ont parfois jusqu'à 10 mètres de diamètre ; des percheurs les dirigent, et les règlements exigent que ces masses mobiles, à la merci des écueils, du ressac, des coups de vent, soient convoyées par des chaloupes de sauvetage. Mais telle est l'audace de ces gens que la plupart des *drames* voguent seules, à la merci des éléments. Sur son mobile esquif, qui émerge de quelques centimètres à peine, le *percheur*, arc-bouté sur sa gaffe, le pantalonn retroussé jusqu'aux cuisses, trempé de pluie et d'embar, chante, interpelle

sent ; le petit port de Loquière, conduisent le long de la côte jusqu'à *Saint-Jean-du-Doigt*, dans le gracieux vallon de Traoum-Mériadec ; la fontaine de Saint-Jean-du-Doigt est justement célèbre et son pardon est l'un des plus mouvementés de Bretagne (23 juin).

Deux cours d'eau, le Quéléfent et le Jarlot, forment, par leur réunion, le Dossen ou *rivière de Morlaix* 13 930 habitants. Un gigantesque viaduc, long de 284 mètres, franchit l'écart, à 58 mètres au-dessus des quais, narguant la flèche de Sainte-Madeleine, *xy* siècle. La rivière canalisée passe en tunnel sous l'Hotel de ville et la place Souvestre ; elle est navigable à partir du bassin à flot jusqu'à la mer d'exportation



LE CREIZKER, A SAINT-POL-DE-LÉON.



BASILIQUE DE SAINT-POL-DE-LÉON.

ses voisins, et la nuit venue, à la lueur des torches qui crépitent et s'éparpillent en pluie d'étincelles, la fantastique caravane gagne le port le plus proche où l'attendent les grands feux luisants, les marmites rebondies et l'aliquette d'or dans les brocs. (D'après Le Gorriec.)

de produits agricoles sur plus de 6 kilomètres. De gracieux paysages, de nombreux châteaux égayent ses rives, jusqu'au promontoire de Carantec, qui marque l'entrée de la rivière ; là se dressent, en avant de deux îlots (île Noire et île Louet), la plate-forme et le massif donjon de granit du gardien de Morlaix, le *château du Tauran*. L'estuaire même, coupé par l'île de *Callot*, s'étend vers l'est, sous l'étroit escarpement de *Pruzel*, qui pointe à 48 mètres au-dessus des flots, recif d'avant-garde qu'une douve large et profonde détache déjà du continent ; à l'opposé, le promontoire de Blocon, belvédère de Roscoff.

On sait l'exceptionnel climat que *Roscoff* doit au voisinage du Gulf Stream ; grâce à lui et à l'excellence du terrain, les champs de primeurs s'étendent jusqu'au voisinage de la mer, sur une longueur de plusieurs kilomètres. *Roscoff* possède un figuier fameux. L'État entretient ici un laboratoire de zoologie (3 980 habitants).

Le port est bien abrité ; là débarquèrent : Marie Stuart, lorsqu'elle vint en France pour épouser le dauphin (plus tard François II), puis le prétendant Charles-Edouard, qu'un corsaire de Saint-Malo recueillit après la bataille de Culloden (1746). De son tertre rocheux, la chapelle Sainte-Barbe découvre un large horizon : en face, l'île de *Batz*, aux côtes rasantes, découpées de quelques plages, mais dont le sol avare et la monotonie contrastent avec l'exubérance de



LE CLOCHER DE ROSCOFF.

Le *Léguer* ou le *Guer* naît au pied d'une colline d'où sourd en sens opposé le *Blavel* ; on va, en suivant cette double voie, tracée par la nature, de Lannion à Lorient par le travers de la péninsule. Echappé à l'étreinte de la *Cout-au-Noz* ou forêt de la Nuit, qu'il sépare de la forêt du Jour, *Cout-au-Hay*, par un sillon profond, sauvage et pittoresque, le *Léguer* reçoit le *Gaie* (25 kilomètres), passe près de *Trégnon*, reçoit le ruisseau que lui envoie *Plauaret*, et de plus en plus sombre dans une conée solitaire, baigne, de sa rive gauche, le coteau d'où surgit le château de Kergrist ; de droite, le piédestal abrupt des ruines grandioses de Tonquédec, le « *Pierrefonds* » de la Bretagne. A Lannion, où conflue le Min-Ran, c'est un vrai fleuve, encore que dans un val abrupt et resserré. Déjà, le *Léguer* est capable de porter jusqu'à la mer, qu'il rejoint à 9 kilomètres plus bas, des bateaux allant près de 4 mètres. — Cours, 68 kilomètres. La plage de *Saint-Michel-en-Grève* (sables mêlés de coquillages fertiles), où se donnent chaque année les courses de Lannion ; la chapelle et la croix de Saint-Effian, élevée, suivant la tradition, au point même où l'ermite aborda, mais que la mer recouvre à pré-



LE PONT D'ILORON, A LANDERNEAU.

CL. ND.

Roscoff; à l'ouest, la petite île de *Sack*, couverte de cultures et de pâturages, avec une jolie grève et une petite baie calme que défendent des blocs formidables. La préparation des sardines et des conserves de légumes, la récolte du varech sont l'industrie du pays.

En arrière de Roscoff et à portée de la petite anse de Plougonhau, **Saint-Pol-de-Léon** projette fièrement sur l'étendue de la plaine et de la mer les deux hardis clochers de son antique cathédrale et la flèche ajourée de sa chapelle du *Crecher*. Des vestiges romains ont été retrouvés à Roscoff, une statue en or près du fort déclassé de Blosson, des briques roulées par la mer. Il est probable qu'un poste de surveillance fut établi sur cette côte contre les pirates saxons; une légion romaine séjourna à l'endroit où s'est développé plus tard Saint-Pol-de-Léon; de là le nom de *pagus leponensis*, et *Leonensis*, ou *Léon*, donné à la ville et au pays d'alentour. *Saint Pol*, qui évangélisa ce coin de Bretagne, était un moine celtique que sa grande vertu fit élever à l'épiscopat. Depuis le x^e siècle, les évêques ses successeurs présidèrent au développement de la ville dont ils étaient suzerains et contribuèrent à lui donner ce caractère archaïque qui fait encore son originalité (7 540 habitants).

Aux lueurs combinées de l'Océan et de la Manche, la Bretagne oppose, à l'ouest, un mêle de granite compact, entre le promontoire

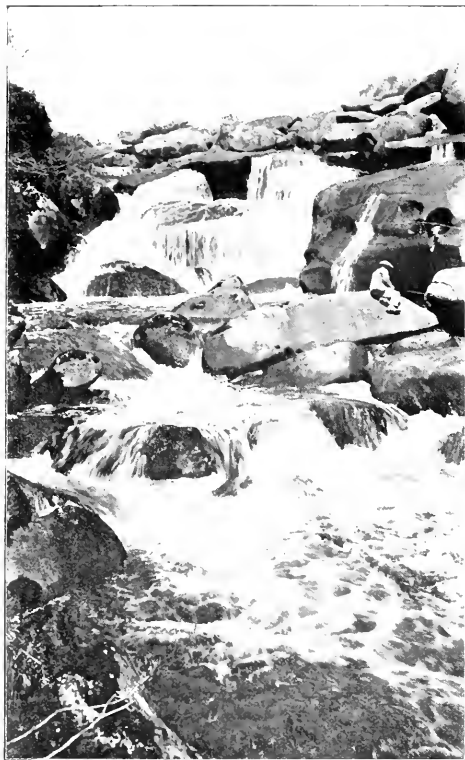
de Roscoff et la pointe Saint-Mathieu. Si la mer, par un de ces prodigieux écoulements qui ont submergé parfois des portions de continent, remontait la vallée de l'Elorn jusqu'au seuil d'où dérive, à l'opposé, la rivière de Morlaix, l'énorme projection littorale se détacherait comme une île, jusqu'au jour où, rongée, déconsuée, disloquée comme le promontoire du Raz, elle sombrerait à son tour. Jusqu'ici elle tient bon; la mer n'a pu la déraciner, mais seulement en ébrécher la pointe ou jeter de *Pontusval*, toute hérissée d'aiguilles et de blocs éroulés; des caps tranchants, des roches arrondies, des criques ombreuses, garnies de sable fin, morcellent cette côte, au milieu de rocs monstrueux que leur poids retient à la rive et d'écueils sombres dont la tête se révèle par un montonnement de la vague ou des remous perfides. Dans ce carrefour de courants et de tempêtes, l'anse de *Goultren*, au débouché d'une petite rivière, la *Flèche*; celles de Brignogan, de Plomécour-Trez, offrent de précieux refuges. Puis ce sont, le long de la côte; l'estuaire de l'*Aber-Vrach*, avec un port en eau profonde et une jolie plage fréquentée; l'*Aber-Bennit*, au débouché d'un creux pittoresque, défendu à l'entrée par des récifs et des îlots; le Guennoc, etc.; dans un encadrement de verdure et de roches qui poussent, comme les rives d'un fjord, à 4 kilomètres, dans les terres, l'*Aber-Ildut*, sa jolie plage, ses granites exploités à Laher ou à l'île Melon. Dans l'arrière-pays: *Saint-Bennit*, vieille petite ville, groupée jadis autour de l'ermitage fondé par ce saint anachorète; *Plomarc'h* et son colossal menhir (12 mètres); Lannilis, Lesneven, *Notre-Dame-du-Fulquet* et son magnifique jubé en granite ajouré, la gloire du Finistère.

Entre la pointe de Garsen et celle de Saint-Mathieu, le **Conquet** ouvre une charmante retraite, non loin de Brest; à l'entrée d'un petit estuaire que défend la presqu'île de Kermorvan, son port est animé par les bateaux pêcheurs de homards et de crevettes roses; une petite plage de sable fin supplée la belle anse des Saldons. Les environs sont charmants et contrastent avec la sévère beauté de la côte au cap Saint-Mathieu.

Dans l'immense échancrure qu'il a pratiquée entre la pointe Saint-Mathieu et celle du Raz, l'Océan, divisé par le môle à trois têtes de la presqu'île de *Crozon*, s'est ouvert une double carrière latérale; la *voie de Brest* et la *baie de Douarnenez*. A la rade de Brest viennent l'*Elorn* et l'*Adur*, rivière de Châteaulin; Ouessant, Molène, la côte de l'Aber vivent surtout de pêche.

L'**Elorn** vient de la région de brandes, de roches sombres, de solitudes marécageuses des montagnes d'Arrie (384 mètres) que draine, d'autre part, la rivière de Morlaix; sur le seuil de séparation, *Saint-Thégonnec* et *Gaimblou* sont fameux par leurs antiques calvaires. Dans un étroit et frais vallon, l'*Elorn* passe à Pont-Christ,



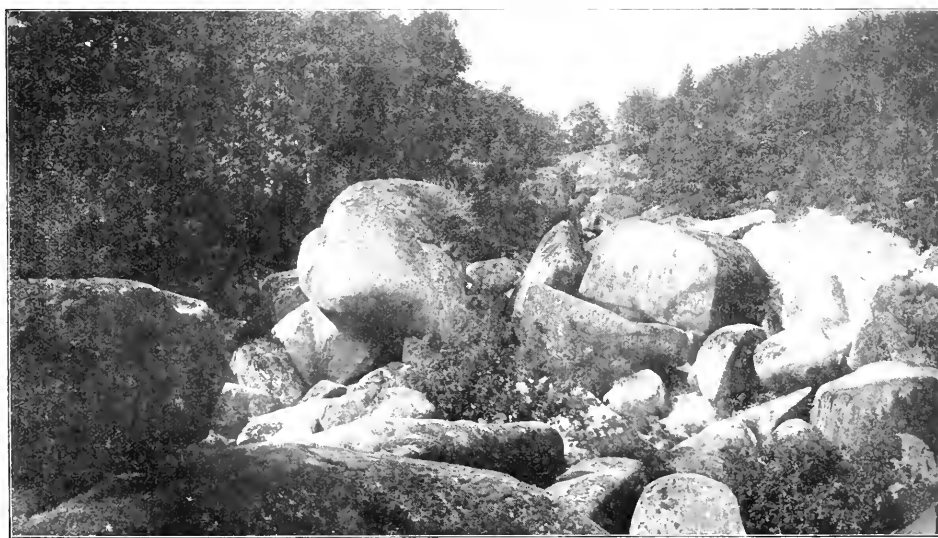


CASCADES DE SAINT-HERBOT



Cl. ND.

CASCADE DE GOUTFRE



Cl. C. B.

HUELGOAT : CHAOS DIT MÉNAGE DE LA VIERGE



CL. 80

LAVOIR A PLOMARQUÉ, PRÈS DE DOUARNENEZ.

au pied des ruines de la Roche-Maurice, l'un des plus vieux châteaux de Bretagne, fondé, dit-on, par le roi Morvan, au temps de Charlemagne, *Landerneau* (terre d'*Elorn*) s'attache à la rive : un pont bordé de maisons, son moulin ogival, des logis du xvi^e et du xvii^e siècle, l'église Saint-Houardon, celle de Saint-Thomas donnent quelque intérêt à la petite cité, assise dans un bassin de gracieuses collines.

Devenu un estuaire accessible aux navires qui calent 3 mètres et même 4, par grande marée, l'*Elorn* frôle de sa rive droite les restes d'une antique forêt où survit dans le souterrain de Joyeuse-Garde le souvenir des héros de la Table Ronde, Merlin, Viviane, Lancelot du Lac, tout un monde de chevaliers, de fées, d'enchantements, dont les promesses épiques charment longtemps l'imagination de nos pères. Après 14 kilomètres d'estuaire, l'*Elorn* débouche en vue de Brest, à la pointe de Sainte-Barbe, et c'est le promontoire qu'il forme avec le cours de la *Penfeld* qui sert d'assise à la ville. La *Penfeld* n'est qu'un long couloir, dont l'issue est occupée par l'arsenal de la marine.

Le promontoire de Landévennec s'avance au confluent de l'Aulne et de la rivière du Faon, l'**Aulne** *Aune, Aoun, Ster-Aoun*, la Profonde Rivière, descend à travers un pays plantureux, d'un seuil élevé (326 mètres) des monts d'Arrée : sa flûte et fertile vallée jette une traînée de vie entre les crêtes sombres et rudes des deux plus hautes jetées montagneuses de la Bretagne. Le *Pont-Pierre* lui arrive, avec l'*Elez*, du pays des grands bois parsemés de blocs extraordinaires qui caractérisent la région d'**Huelgoat**. Issu d'un frais vallon où s'abrite la *chapelle de Saint-Herbot* (pardon le 7 juin), l'*Elez* se précipite à travers un chaos, d'où il s'élève, par une chute de 50 mètres, sous la frémissante ramure des hêtres, des ormes et des chênes.

L'*Hière*, autre affluent de l'Aulne, lui vient de **Carhaix** (3 940 habitants, capitale du comté de Poher. Peu de villes bretonnes eurent une telle importance. Au seuil de communication qui ouvre la route de Nantes à Brest, les Romains avaient fait de Carhaix la tête de leur occupation. C'est l'antique *Vorgannum* : sept voies rayonnaient de là vers les extrémités de la péninsule; colonnes, statues, mosaïques, ruines d'aqueducs, substructions de tout genre, monnaies de types divers : dès qu'on remue le sol, les vestiges surgissent. L'*Hière* arrive, escortée du canal de Nantes à Brest : l'Aulne, accrue du quart par le tribut de cette rivière, prête son lit au canal.

Châteaulin est joliment bâti dans la vallée de l'Aulne, sous les ruines d'un ancien château dont la chapelle est encore debout. Un ermitage de Saint-Ildunet fut

l'origine de la ville : l'église, reconstruite de nos jours dans le style du xiv^e siècle, est consacrée à ce souvenir. Des ardoisières voisines, des ateliers de construction, le va-et-vient des bateaux donnent à Châteaulin plus d'animation qu'on ne croirait pour une petite ville perdue si loin, au bout du continent (4 000 habitants).

Après avoir décrit de longs méandres entre les champs cultivés, les collines couvertes de taillis ou de landes, au-dessus desquelles le *Menez-Hom* (330 mètres) allonge sa croupe arrondie de bête au repos, l'Aulne arrose Port-Lannay et se dégage par un estuaire tortueux qui se confond avec celui de la *ri vi è re du Faon* : *Landévennec*, à gauche, sur son promontoire, *Douglas* à droite, au-dessus des jardins, où mûrissent la fraise et la framboise; partout les criques, les pointes, celle d'Armorique; au loin, l'immense de la rade de Brest. — *Cours*, 150 kilomètres.

Si le barrage du Menez-Hom ne lui faisait obstacle, l'Aulne, suivant sa pente naturelle, irait se jeter dans la baie de **Douarnenez** (2 200 habitants). Ce golfe, plus ouvert que celui de Brest, dessine les trois quarts d'un cercle, sur une profondeur de 21 ki-



Phot. de M. Boulanger.

SIZUN : ÉGLISE, OSSUAIRE ET ARC DE TRIOMPHE.



VUE GÉNÉRALE D'AUDIERNE.



DOUARNENEZ : DÉBARQUEMENT DU THON.

lomètres. Au fond, mais un peu en retrait vers le sud, se creuse le port de *Douarnenez*, derrière l'îlot de *Tristan*, qui lui a donné son nom : Douarnenez, en effet, veut dire terre de l'île, car celle-ci, poste fortifié et même ancien repaire de pirates, tint longtemps le bourg voisin sous sa dépendance. Sans parler de la petite anse de *Tré-boul*, la ville possède deux ports, au bas de pentes rapides : *Rosme-nour*, port de pêche ; *Port-Rhon*, qui est le port marchand. Ce dernier, muni de cales et de quais sur près d'un kilomètre, est d'autant plus animé que la pêche est plus heureuse. Car *Douarnenez* vit de la sardine ; on l'y vend abondamment jusqu'à l'invasion automnale. Rosme-nour abas fouille de barques et de pêcheurs ; six mille marins pour un millier de bateaux de juin en novembre, six mille durant, c'est, dans ce port, et dans les

barques qui y pêchent les conserves, une animation incroyable.

De l'est à l'ouest, est *Audierne*, à l'embouchure du *Gouen* ou *Gouven*, qui se jette dans la mer à l'ouest de Quimper, cette petite rivière de quatre kilomètres de Pont Croix, pendant 3 kilomètres ; à marée haute, elle est large, à marée basse, une coulée boueuse où les pêcheurs, en l'an, attendent le retour du flot qui les doit emporter. Presque Pont Croix fut jadis un port d'hivernage ; les bateaux y mouillaient la rame plus haut qu'aujourd'hui. A la place de mûrs, une rampe de la locomotive court dans les sinuosités de cette rivière, et, à travers les grappes de genêt fleuri, les barques et les chalands de pins maritimes.

La situation d'*Audierne* est défavorable, ses cotéaux, bien exposés, manquent des brises rafraîchissantes. 4 180 habitants, depuis quelques années, ont vu se créer un petit port, que l'on

oubliait, se développe d'une façon remarquable. Sur les quais s'entassent les piles de bois de Norvège, les blocs de glace apportés du Danemark, les ballots de cordages, les tonneaux, les phosphates, le plâtre, la brique, les légumes, surtout les paniers bondés de sardines fraîches. Outre d'importantes fabriques de conserves, Audierne possède des usines où l'on extrait des produits marins : l'iode, le brome, les sels de potasse.

Si l'on excepte l'Elorn, l'Aulne, le Goyen, qui descendent à l'ouest, tous les cours d'eau de Bretagne vont au nord vers la Manche, ou au sud vers l'Océan. A Quimper, l'*Odé*, issu de la montagne Noire, fait petite figure entre les quais étroits qui l'emserrent. On l'emploie à de vulgaires besognes, les blanchisseuses l'assourdissent de leurs battoirs. Mais, aussitôt reçu le *Steer* (20 kilomètres) qui lui arrive à pleins bords, l'*Odé* change d'allure. Il forme un vrai port en pleine ville, le long des allées de *Loann*. Les goélettes arrimées à la rive déchargent leur ballots et leurs caisses en face du Palais de justice ; à travers les vergues et les branches élançées des grands ormes, transparaît, au fond du tableau, la haute mâture de la cathédrale de Quimper.

Dans un large encadrement de cotéaux boisés qu'animent des bosquets fleuris, l'*Odé* se déroule pareil à un fleuve, écarte ses bords, puis, redevenu sinueux et, captant sur la rive quelques ruisselets par des criques pénétrantes, se dégage d'une coulée gracieuse et fraîche pour disparaître en mer, au delà de la belle plage de Benodet (*île de l'Odé*). — Cours, 56 kilomètres.

Dans la même baie débouche la rivière de Pont-Abbé, des îles émergent. *Île Tudy*, qu'une étroite dune de sable rattache maintenant à la rive gauche, conserve la mémoire d'un saint anachorète, et le petit havre qu'elle abrite est surtout fréquenté par des pêcheurs. Sur l'autre rive, *Loctudy* embarque surtout des produits agricoles destinés à l'exportation et spécialement à l'Angleterre. Un chenal qui n'assèche pas à marée basse conduit même les caboteurs jusqu'au quai de Pont-Abbé, débouché de la plantureuse région voisine.

Bénodet au centre, Locudy à l'ouest, Fouesnant et Concarneau à l'est, sur la baie de la Forest, regardent le même horizon. Si près de Penmarc'h et de sa côte désolée, incessamment battue d'une mer sauvage, on n'imaginerait guère une aussi reposante retraite que le fond de la baie de la Forest. Fouesnant s'y dissimule au fond d'une petite anse ombragée. De l'autre côté de la baie, surgit Concarneau sur son îlot, entouré de murailles de granite et de tours massives, contre lesquelles claque le flot de marée, une réduction de Saint-Malo sur l'Océan. Un pont fait communiquer la ville close, par une chaussée, à la ville moderne établie sur la rive de l'anse. Par un large chenal, l'avant-port communique avec l'arrière-port, vaste bassin de 25 hectares que protège l'éperon de la ville close. Là est le mouvement des flottilles qui vont et viennent aux appels des marchands et, après un court repos, reprennent leur vol pour « courre » la sardine. Plus de six cents bateaux de pêche « rallient » le port de Concarneau. Le Muséum de Paris a organisé ici un Aquarium, avec laboratoire de zoologie. 6 170 habitants.

A 2 kilomètres, au milieu d'un beau parc, le château de Kerygall, reconstitution d'un manoir du temps de Louis XII, a été légué par sa propriétaire, la comtesse de Chauveau-Narischkine (1893), au département du Finistère : c'est un charmant but de promenade.

Un plateau sous-marin lie la pointe de Moustierlin, pilastre occidental de la baie de la Forest, aux îles Glénans, neuf îlots sauvages, décousus d'une grande île : quelques familles de pêcheurs y gisent. L'îlot des Pourcraux, celui des Montons jalonnent, dans la direction de la terre, l'ancienne jetée disparue.

L'Aven, cette délicieuse rivierette, chantée par les poètes et aimée des peintres, déroule ses replis dans le mystère d'un vallon retiré, où elle alimente le long étang de Bosparden (1500 mètres). De grands bois où la roche perce et parfois dégringole en grosses pierres moussues s'accrochent aux pentes, ici et là babillent des moulins et s'abritent d'agrestes haumeaux. Le long de la rive un sentier serpente dans l'herbe fraîche; l'eau coule à fleur de pré, si doucement qu'on la dirait immobile; dans son cristal immaculé, comme en un miroir sans fond, plongent la cime pointue des hauts peupliers et la chevelure toulue des aunes. Au détour des premières maisons, qui annoncent Pont-Aven, une rumeur s'élève, grossit, éclate : de rudes

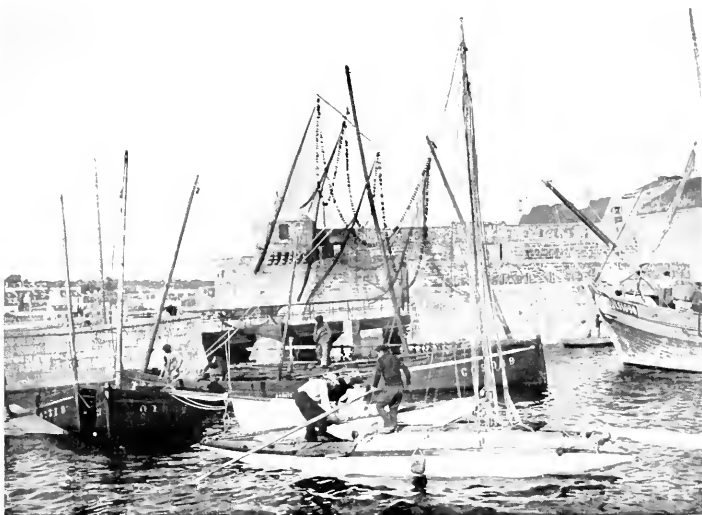
cétacés de granite, échoués en travers du courant, le divisent en filets rapides qui fuient et jettent des éclairs; leur dos poli ruisselle sous la douche, projette le flot en bruyantes cascades, cependant que de rustiques moulins, incrustés à leurs épaules solides, font tourner

leurs vieilles roues verdies par les aues et mêlent leur chanson au bouillonnement des eaux. Des passerelles rustiques croisent le petit labyrinthe, enjambent d'un écueil à l'autre. Pont-Aven échelonne ses maisons aux bords de la tumultueuse petite rivière. Puis l'Aven se repose, reçoit les bateaux de pêche en eau calme et, dans un agréable paysage de collines que parsèment les bois et les rochers, va se fondre en mer par un estuaire de 500 à 600 mètres. — Cours : 36 kilomètres. Bien qu'éloigné de 7 kilomètres à l'intérieur, Pont-Aven a une certaine importance maritime et commerciale.

Dans le gracieux décor de Pont-Aven se célèbre, en août, l'agreste pardou de la Fleur-d'Ajout. Alors les vieux babuts et les armoises embaumées de thym livrent leurs trésors : dehors, les robes de noc, les jupes massives et bombant à la taille, violettes, noires, bleues, orange, brodées de fleurettes de soie, enguirlandées d'or et d'argent au col et aux émanchures; dehors, les coiffes aux ailes papillonnantes sous un transparent rose, vert ou bleu de ciel, les collerettes et les fraises plissées, les « devanriers » de satinette, les châles aux vives couleurs. Les rues, les places ressemblent à un parterre fleuri.

La Laita est formée à Quimperlé par la réunion de l'Isale et de l'Elle, sous un promontoire qui porte l'ancienne ville groupée autour de l'abbaye de Sainte-Croix. Une vieille tour, seul reste des remparts, domine l'Elle; la nouvelle ville, dite Ville-Haut, s'étage sur le coteau d'en face, que domine l'imposant clocher de Saint-Michel. De vieilles maisons, de ruelles escarpées, de coins ombrés sur la rivière, il n'en manque guère à Quimperlé; son frais vallon, les pittoresques paysages qui l'entourent (forêt de Gamoet, le faouet, chapelle Sainte-Barbe) en font une sorte de petite Arcadie bretonne.

De Quimperlé à la mer, la Laita est navigable sur environ 14 kilomètres, mais les bateaux de pêche ne se hasardent pas aussi loin dans l'intérieur; ils s'arrêtent au Pouldu, petit havre à l'embouchure de la rivière. Seuls, de faibles bateaux remontent la Laita et chargent à Quimperlé des produits agricoles.



SARDINIERS ET VILLE CLOSE A CONCARNEAU.

Phot. de M. Boulard.



MARÉE BASSE, A CONCARNEAU.

Phot. de M. Gault.

Sorcières ou l'île aux Fées *Granch*, en breton, veut dire fée. De nombreuses pierres mégalithiques s'y trouvent encore : menhirs de Quelluit, tumulus de Kervédan, dolmen de Locmaria, enceinte ou camp des Romains, etc. Des grottes profondes trouent les falaises; un seul bon port donne accès dans l'île, le port *Tudy*; les autres ne sont que de simples refuges. Il est coquet le port Tudy, « avec ses môles de granite bleu, sa tour du guet blanche à la chaux, ses barques aux formes harmonieuses, peintes de couleurs vives, ainsi que des felouques barbaresques ou des tartanes du Levant. De vieux ormes ébouriffés ombragent la place du bourg; c'est la seule oasis de cette grande terre chaude. Autour, sont les maisons du village, trapues, coossues, avenantes. Des jardins les précèdent où poussent à ciel ouvert des plantes exotiques, des fécoides, des légomias, des figuiers de Barbarie, des laurierstins. Toutes ces demeures blanches, silencieuses, respirent une paix coquette et comme une élégance fleurie ». (LE BRAZ.)

De minces ruelles vont s'étoilant dans toutes les directions; ici la région des cultures dont les femmes prennent soin, tandis que les hommes, tous pêcheurs, se hasardent en de lointaines croisières, à la recherche du thon ou de la sardine; plus loin,

le pâtis communal, où quelque vieux retraité de la mer, humilié de son rôle, tient à la longe une bête qui rumine; enfin le steppe désolé avec ses broussailles d'ajoncs, des touffes de plantes barbelées, des lichens, des saxifrages. Au bout, plus rien, l'immensité de l'Océan qui mugit.

C'est dans le *Coareau* (bas de mer) de *Granch* que se célèbre l'un des derniers pardons maritimes de Bretagne. Quatre paroisses envoient à la procession du Coareau de Groix leurs flottilles paroissiales; debout sur le bateau pilote, un Recteur donne la bénédiction en pleine mer, et de toutes les poitrines des marins le *Te Deum* jaillit et roule sur les flots.

La baie pénétrante d'*Étel*, le fiord du *Canch*, auquel s'attache le petit port de la Trinité-sur-Mer, dragage d'huîtres, encadrent les plateaux surbaissés où se dressent, comme les stèles d'une vaste nécropole, les grands mégalithes et les alignements de *Carnac*, *Plouharnel*, *Erdreven*. A cette côte s'enracine la péninsule de Quiberon. C'est là, dans le pauvre hameau de Sainte-Barbe-en-Plouharnel, que la



Phot. de M. Villard.

LES RAPIDES DE L'AYEN, A PONT-AVEN.



Phot. de M. Villard.

SONNEUR DE BINIOU.

population rurale des environs, refoulée par les troupes de Hoche, vint chercher abri sous la protection de Cadoudal et des émigrés que la flotte anglaise amenait avec Soubrenil. Bientôt Hoche s'empara de Sainte-Barbe et établissait son quartier général au hameau de Lennéiz; on y montre la maison qu'il occupait, et d'où il pouvait voir la colonne désespérée, poussée par ses colonnes mobiles, le fort Penhièvre défendu par d'Illevilly et toute la presqu'île. Le 21 juillet 1793, *Soubrenil*, débarqué trop tard et acculé au rivage, dut, après une lutte héroïque, ordonner aux siens de poser les armes. Beaucoup d'émigrés se percèrent de leurs épées plutôt que de se rendre. Ceux qui le purent gagnèrent les chaloupes de la flotte anglaise; les autres, faits prisonniers, furent dirigés sur Aray le soir même et fusillés peu après.

Le *Loc* debouche dans le golfe du Morbihan. Jusqu'à Auray, c'est un véritable estuaire agrippé par de longs tentacules aux terres environnantes. Les bateaux qui le remontent s'arrêtent au pont de pierre jeté entre la ville et son faubourg de Saint-Goustan, vieux quartier de marins, aux ruelles rapides et pavées à la diable. *Auray*



Phot. de M. Villard.

A PONT-AVEN; GAVOTTE BRETONNE.



Phot. de M. Robuchon.

AURAY : PORT ET FAUBOURG DE SAINT-GOUSTAN.

gruipé sur la rive droite au-dessus de l'escarpement boisé dont le belvédère commande la rivière et la campagne voisine. Une vieille halle qui abrite de ses grosses poutres la légion des marchands de beurre et de volaille, une assez belle église, quelques maisons originales : il n'y a point là matière à longue contemplation. Mais Auray, 6 950 habitants, c'est son pèlerinage de *Sainte-Anne*, sa Chartreuse et le *Champ des martyrs*.

On compte environ 7 kilomètres jusqu'au village de *Sainte-Anne*. La route suit d'abord la vallée du *Loe* et gravit le versant de sa rive gauche, pour atteindre un plateau monotone au-dessus duquel se profile, dans le lointain, le clocher de la basilique. Il est rare que quelque pèlerinage ne s'y rencontre pas, surtout dans la semaine qui suit la Pentecôte et à la fête de *Sainte-Anne*, en fin juillet. De fait, c'est un mouvement incessant durant la belle saison, et les pèlerins se pressent ici, de tous les coins de la Bretagne, comme à un sanctuaire national. Mais l'affluence indiscret des étrangers enlève à ces pieuses manifestations le caractère d'intimité des vieux pardons où les Bretons, entre eux seulement, s'acheminent à la libre et naïve expression de leurs sentiments religieux. La basilique de *Sainte-Anne*, construite de 1866 à 1873, dans le style de la Renaissance, est précédée d'une tour en ruine minuscule et d'une *Salle Saint-Jacques*, dont l'escalier de pierre presqu'arrondi comme un coquillage, au fond d'un escalier, se fonde de beaux ardoises et de pierres de taille, les ardoises et les pierres de taille se fondent en une seule et même pierre.

Le *Loe*, qui s'écoule dans le plus petit ruisseau de la région, cascadelant entre les rochers et les rochers se jette dans la mer. Un moulin, l'un des rares qui restent sur les bords du *Loe*, est sur les petites criques de la rive gauche pour quelques heures de beau lac le grand *Loe*. Dans ce paysage mélancolique, la pelouse solitaire, plantée de

arbres, renferme les ossements des prisonniers de Quiberon fusillés à cette place. On l'appelle le *Champ des martyrs*. Une chapelle expiatoire de style grec, précédée d'un portique, rappelle le lugubre événement : *hic ceciderunt*, c'est ici qu'ils tombèrent. Leurs restes ont été transportés sur la colline prochaine, dans la chapelle sépulcrale accolée au cloître d'une ancienne *Chartreuse*. Dans le mausolée de marbre blanc que ferme une porte de bronze, les ossements sont accumulés pêle-mêle : sur les parois se lisent les noms des 952 victimes. La *Chartreuse*, ou plutôt la collégiale qui la précède, rappelle la bataille livrée en cet endroit contre les troupes de Montfort par le comte de Blois, qui perdit en même temps la vie et la couronne de Bretagne, à laquelle il prétendait au nom de sa femme, Jeanne de Penthièvre (29 septembre 1364).

Dans la petite mer intérieure du *Morbihan*, les marins distinguent trois rivières : celles d'*Auray*, de *Vannes* et de *Noyal*. De petits ruisseaux, unis sous le nom de *Coudat* ou *rivière de Vannes*, forment le port de cette ville, et celui-ci débouche dans l'un des estuaires du vaste golfe où conflue de l'ouest la rivière d'*Auray*. Une passe ouverte entre la presqu'île de Rhin et celle de Locmariaquer fait communiquer le *Morbihan* avec la haute mer. Là, presque en face, les îlots de Houat et de Hoëdic forment un premier barrage derrière lequel se devine au loin l'écueil insulaire de Belle-Ile.

Houat et *Hoëdic* ne sont pas des séjours de rêve. *Houat* (en breton *Honat-Enez*, terre aux canards) présente, sur un front de rochers rébarbatifs, des maisons basses, en moellons de granite, percées de rares ouvertures. Quelques pauvres terrains, les seuls cultivés, s'étendent jusqu'au village groupé autour de sa pauvre église. Vers l'ouest, ce n'est qu'une lande où sont épars de nombreux débris celtiques. Une seule boutique fournit les approvisionnements en épicerie, mercerie, etc. ; une seule cantine donne à boire de l'eau-



Phot. de M. Boulanger.

PENDE DE BIAVEL, FRÈS DE GOAREC.



BELLE-ILE : PORT ET CITADELLE DU PALAIS.

CL. ND.

de-vie, et sert de rendez-vous aux pêcheurs à leurs moments perdus.

Six kilomètres séparent Houat de **Hoëdic**, île aux Canetons (Houadik-Enez). Entre temps surgit *l'île aux Chevaux* ; à défaut de ces quadrupèdes, l'herbe qu'on y recueille appartient aux deux îles voisines, qui viennent la recueillir chacune à son tour. *Hoëdic* est basse, entourée de récifs, mais d'un accès relativement facile ; port principal, le port de la Croix ; en second lieu, celui de la Chèvre. Plus grande et plus peuplée que l'île-sœur, *Hoëdic* est moins bien pourvue ; le sémaphore, le phare, l'habitation du Recteur, crépis à blanc, s'élèvent gaîement au-dessus des maisons du bourg. Mais autour du menhir (4^m, 10), dans l'épaisseur duquel une niche a été pratiquée pour une statuette en porcelaine de la Vierge, ce ne sont, à l'est, au nord-est et au sud, que landes improductives (le *Landier*, fongères et agones dans les parties marécageuses. Au nord-est, la dépression de l'*Argol* finit en plage sablonneuse où viennent se perdre les eaux douces jaillies de la fontaine ouverte sous l'église ; au sud, le *Paluden* s'abaisse vers le *Grand-Etang*, qu'entoure un mur de 2500 mètres

pour en garder le bétail.

Sur la côte se dresse, dans le *Landier*, un moulin banal à qui le vent ne manque pas, mais plutôt le grain à moudre. L'île produit peu en effet et les habitants achètent à Auray, avec le produit de la pêche, le blé et les pommes de terre nécessaires à leur subsistance. La jette du port de la Croix fut construite en trois mois par la population, sous les ordres du curé devenu ingénieur. Une croix de granite la signale.

« *Houat* et *Hoëdic* étaient, jusqu'à ces derniers temps, deux petites républiques ayant confié au Recteur ou curé l'autorité la plus absolue. Celui-ci n'était pas seulement le chef de la paroisse, il était aussi maire, juge de paix, percepteur ; il percevait les droits de douane et d'octroi, tenait la pharmacie. Avec le trésor commun, il faisait des avances aux pêcheurs ; il dirigeait l'endiguement. La charte qui régitait les îles prévoyait par le menu les droits et les devoirs de chacun. Il existe du reste encore une sorte de communauté dans la culture du sol, et l'unité foncière du pays est le sillou, bande de terre de 40 mètres sur 65 centimètres de large. Bien rares sont les propriétés qui ont 10 sillons. Le travail des champs incombe presque entièrement aux femmes. Pendant ce temps, les hommes se livrent à la pêche du homard et de la langouste surtout, que des bateaux du Croisic viennent chercher.

« Un changement récent est venu modifier l'ancien régime, sensiblement le même pour les deux îles. Les pouvoirs du Recteur ont été transférés au maire. Le conseil des douze vieillards qui se réunissait pour délibérer sur les affaires de l'île est devenu le conseil municipal. Pourtant, malgré ces changements, l'influence morale du Recteur est grande encore, et les ordonnances de l'ancienne charte sont bien souvent suivies. » (M. C., dans : *Le Pays de Guenade*, édité par la Société guenadaise.)

Belle-Ile (9.300 habitants) l'habite. L'enceinte muraille de falaises schisteuses, des moulins à vent perchés sur les hauteurs, des maisonsnettes blan-



BASILIQUE DE SAINTE-ANNE D'AURAY.

FRANCE. — I.

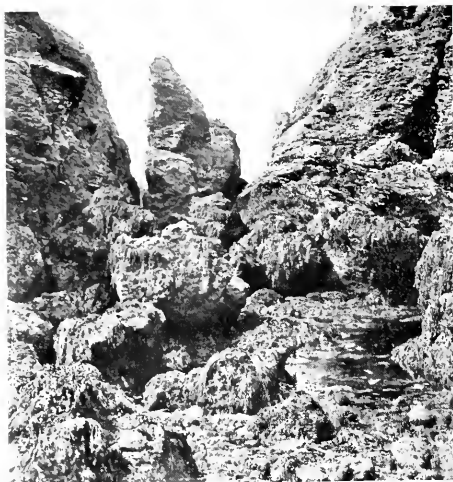


LA FONTAINE DE SAINTE-ANNE.

ches, un bois de pins, les sémaphores, les phares, la citadelle qui masque le port et la ville du Palais, signalent l'approche de Belle-Ile. Deux câbles sous-marins réunissent le Palais à Honat et Hoediec : c'est par là que les grands transatlantiques signalent à Saint-Nazaire leur prochaine arrivée. Belle-Ile mesure 17 à 18 kilomètres de long, 4 à 10 kilomètres de large et environ 8960 hectares de superficie. Le Palais, Port-Philippe, Locmaria et Rangor sont les localités principales. Au travers de plateaux bien cultivés, des vallons ombreux s'insinuent jusqu'au rivage, où ils forment de petits havres abrités, dans les décomures des falaises, grâce à la douceur du climat, le figuier, le grenadier, le myrte, le laurier prospèrent en pleine terre; de bons pâturages y nourrissent d'excellents petits chevaux.

Le vallon du Palais, favorisé entre tous, porte ses arbres jusqu'au-dessus du bassin à flot. Il y a au Palais des installations complètes : outre le bassin à flot, un arrière-bassin, un port d'échouage, des quais d'abord facile, bien qu'insuffisants, pour les 200 pêcheurs qui en usent et les bateaux à vapeur ou autres employés à l'exportation des produits agricoles (froment et de poisson frais homards...). En face du versant qui porte la ville, la citadelle couronne les hauteurs de la rive.

Ce fut le maréchal de Riez qui édifia, en 1572, la citadelle : il tenait l'île de l'abbaye de Sainte-Croix de Quimper, à laquelle un comte de Cornouaille avait fait ce don. Le cardinal de Riez, qui s'y réfugia, et après lui Fouquet, puis Vauban, complétèrent les premières fortifications. Plusieurs fois *Belle-Ile* eut à se défendre contre les Anglais, qui la pillèrent en 1573; les Hollandais de Tromp et de Horn, en 1673; les Anglais encore, en 1761, sous les ordres de l'amiral Keppel et du général Hogdon. Le traité de Paris, qui cédait à l'Angleterre l'Acadie, les éloigna. Le cardinal de Riez ayant vendu l'île au surintendant Fouquet, celui-ci, malgré sa disgrâce, en resta possesseur, et son petit-fils, le maréchal de Belle-Ile, l'échangea contre d'autres terres avec la Couronne. Depuis, *Belle-Ile*, inféodée à la Compagnie des Indes, fit définitivement retour au Domaine, qui en laissa l'usufruit



BELLE-ILE : ROCHERS DE LA POINTE DES POULAINS.

à la province de Bretagne. *Belle-Ile* a été rattachée au département du Morbihan.

La *Pointe des Poulains*, éperon de roches disloquées que la mer isole à marée haute, est le terminus tragique de la *côte Sauvage*. La mer s'y brise avec une violence inouïe : parfois la lame bondit jusqu'à la crête même des falaises et en balaye le rebord à 40 mètres de hauteur. Trop friable pour tenir contre de pareils assauts, la roche gneissique se désagrège, laisse saillir des arêtes plus dures entre les couloirs de pénétration, fiords cavernaux où le flot roule et mugit. Sous les coups de ce bélier infatigable, les parois isolées s'excavent de grottes, bientôt percées à jour (grotte de l'apothécairie) : alors, sur sa base climée, le contrefort tremble, la voûte s'écroule; de tout l'édifice, le seul portant qui reste debout, peu à peu aminci, laminé, réduit en miettes, ne sera bientôt plus qu'un écueil décharné, pour finalement disparaître. Il arrive que les eaux rageuses percent fort



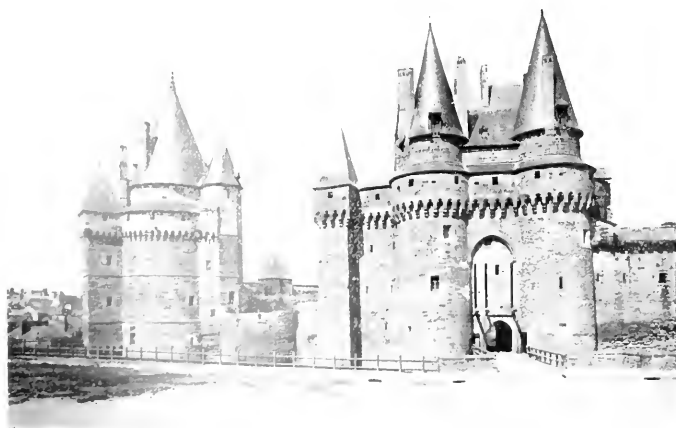
Phot. de M. Pétaljean.

BELLE-ILE : ROCHES PERCÉES DE LA CÔTE SAUVAGE.

loin dans l'épaisseur des falaises, s'élançant en tourbillons dans cette sorte de tunnel, et, déchirant les veines moins résistantes, jaillissent en fusées d'artifice, par d'effrayantes cheminées, sur la table même du plateau. L'un de ces puits, celui de Baguevères, mesure 150 mètres de tour et 30 mètres de fond.

LA VILAINE

Le plus fort des ruisseaux qui forment la *Vilaine* s'élève à 26 kilomètres nord-ouest de Laval, par 133 mètres d'altitude, et semble, tirant vers le nord-est pendant 3 kilomètres, vouloir gagner l'*Erre* qui l'entraînerait à la Mayenne, à la Maine, enfin à la Loire : la rivière se ravise, tourne vers l'ouest comme, à l'autre extrémité de la péninsule, l'*Autne*, qui descend à la rade de Brest. Mais l'épaisse dorsale granitique soulevée entre les bassins des deux cours d'eau, des landes du Méné aux monts d'Arrée, fait dévier au sud la rivière de Rennes et ses principaux affluents. Bientôt elle emplit l'*Étang-Neuf* (long de plus de 1500 mètres), traverse le couloir dit *Étang de Launbaré*, capte de gauche le ruisseau de *Princé* et



Cl. Nd.

CHATEAU DE VITRE. LE CÔTÉ DE LA TOUR SAINT-LAURENT.



VUE GÉNÉRALE DE VITRÉ, PRISE DU VAL.

arrive à Vitré, on elle oppose le charme de sa fraîche vallée au rude aspect féodal de la vieille cité, campée sur un escarpement de schiste au-dessus des prairies. Vitré, 8 150 habitants, a conservé comme Fougères, en partie du moins, le legs des vieux âges, des rues étranges (Baudrainerie, Poterie, Notre-Dame), des maisons à auvents, des galeries couvertes, avec d'obscures boutiques, de vieilles habitations bretonnes aux bois sculptés et ornés de statuettes. Mais il faut, pour découvrir son aspect archaïque, pénétrer dans la ville ou voir de haut la rude silhouette du château, l'inextricable fouillis des toits se détachant au-dessus de la fraîche et reposante vallée où serpente la Vilaine. Le château, bâti au xiv^e et au xv^e siècle, a été restauré : il renferme un musée ; lui-même en est un. Notre-Dame, bel édifice de la Renaissance, porte sur l'un de ses contreforts une délicieuse chaire extérieure. Vu de la gare, Vitré a l'air d'une ville moderne. On y fabrique des toiles, des sayons de peau de chèvre.

La Vilaine de Vitré, branche mère de la rivière, rencontre en aval de Pocé la *Petite Vilaine* ou Vilaine méridionale, formée de deux filets, l'un né à 5 ou 6 kilomètres de Port-Brillet, émissaire de l'étang du *Moulin-Neuf* ; l'autre, le *Latay*, issu du même faite : leurs eaux réunies, accrues encore par le trop-plein de l'étang de *Painbourtau*, frôlent en passant la colline qui porte le château des Rochers, où vécut M^{me} de Sévigné à 5 kilomètres de Vitré, et, après avoir recueilli le ruisseau ou rivière d'*Argentré*, rencontrent la grande Vilaine, après une course totale de 25 kilomètres.

Alors descendent à la Vilaine : la *Calanche*, nourricière de l'étang de *Châtillon-en-Vendelois* ; en aval de Châteaubourg, le *Chevré*, déversoir de deux nappes lacustres : l'étang de Chevré et celui de la Vallée. *Cesson* marque la première section navigable de la rivière : 143 kilomètres de ce point à *Milou*. A 5 kilomètres plus bas, la Vilaine entre dans Rennes, où débouche la coulée de l'*Ille*, qu'emprunte le canal d'*Ille-et-Rance*. Déjà son niveau n'est plus qu'à 25 mètres au-dessus de la mer. Rennes est au centre d'une véritable clairière intérieure dont les schistes décomposés se sont mêlés aux sables coquilliers d'une invasion marine, à l'époque miocène, pour former une nappe limonneuse, aux molles ondulations. La Bretagne devait trouver là un point naturel de concentration et une capitale, entre Nantes, Carhaix et Saint-Malo. Les buttes de grès que signale Saint-Aubin-du-Cormier couvrent au nord-est le bassin de Rennes : des

crêtes boisées coupées de vallons étroits et tortueux y forment une sorte de bocage entre Fougères et Vitré.

Au-dessous de Rennes, la Vilaine franchit jusqu'à Redon des bandes de grès transversales mêlées de schistes plus tendres, où elle se donne carrière dans les intervalles et recueille au passage de nombreux affluents. A gauche : la *Seiche*, émissaire de l'étang de Careraon et du lac à trois têtes de Marcille-Robert (elle passe non loin d'Essé et de la Roche-aux-Fées, l'une des plus belles allées couvertes de Bretagne) ; le

Seignon, où se déverse l'étang de Roches, à la lisière de la forêt de la Guerche ; la *Chère*, venue du sud-est de *Châteaubriant*, dans la Loire-Inférieure, elle rejoint la Vilaine en face de Langon, connu pour ses meuniers de quartz blanc, « les demoiselles de Langon ».

A droite, après l'*Ille*, sillon du canal d'*Ille-et-Rance*, qu'alimente le vaste étang de Boulet et l'*Illet*, ruisseau descendu des collines de Saint-Aubin-du-Cormier ; la *Flume*, qui continue à 4 kilomètres au-dessous de Rennes, en de grasses prairies, non loin du château de la Prévalaye ; le *Meu*, dont le cours, issu des landes du Méné, traverse la forêt de la Haridouais et arrose Montfort ; l'*Oust* ou l'*Oull*, principal tributaire de la Vilaine, émissaire, comme le Meu, du moins par ses tributaires, des hauteurs du Méné. L'*Oust* arrose Rohan, dans un beau site, autrefois l'une des meilleures places du pays, dont le titre fut érigé en duché-pairie pour une illustre famille : *Josselin*, au merveilleux château bâti sur un roc escarpé au-dessus d'une vallée ombreuse, *Josselin* fut capitale du comté de Porhoët. Le sire de Beaumanoir commandait la place pour *Jeanne de Penhoër*, femme de Charles de Blois ; non loin de là, le capitaine anglais Bembro défendait, dans *Ploërmel*, la cause de *Jeanne de Montfort* et de son fils. N'arrivant pas à se surprendre, les deux capitaines se délièrent en combat singulier, et chacun des deux champions amena trente hommes d'armes avec lui. Ce fut le fameux combat des *Trente*. Il se donna le 27 mars 1351, dans un champ situé en face du hameau de la Pyramide, à mi-chemin de Ploërmel à Josselin : une pyramide de granite rappelle cet exploit chevaleresque.

Ploërmel est venu comme Pontivy d'un primitif ermitage dont l'hôte s'appelait *Armel* ; l'église qui lui est consacrée, rebâtie au xiv^e siècle, est gothique par le style, mais sa décoration procède de la Renaissance. Bien que de granite très dur, la façade nord est d'une extrême richesse : à côté d'images pieuses figurent des sujets satiriques ; la



CHAIRE EXTÉRIÈRE DE L'ÉGLISE NOTRE-DAME.

truite qui pousse la cornemuse, etc. Une belle salle gothique où furent tenus plusieurs fois les Etats de Bretagne et un cloître roman se voient au petit seminaire. 5 237 habitants.

Passé Malestroit, l'Oust recueille la Chère et l'Arz qui bordent les hauts taëns de la *lande de Lancaon*, croupe stérile tendue sur l'horizon de Vannes, entre Redon et Hennebont, la Vilaine et le Blavet, sur une longueur de 60 à 65 kilomètres. Rien de plus triste : « le voyageur n'y saurait trouver d'ombre contre le soleil, d'abri contre le vent, de refuge contre la pluie. Les pieds n'y trouvent que des bruyères desséchées, des gazons rabougris; l'oreille n'y entend que les cris plaintifs des vanneaux et les chants stridents des grillons; l'œil ne découvre que des rochers bouleversés, des sommets pelés. » Pol de GORECY.

A côté de ce désert, la Vilaine paraît une fort jolie rivière lorsque, après le confluent de la *Seiche*, elle défile entre des escarpements à la saillie desquels la bouyère attache ses bouquets roses, le genêt ses grappes d'or, au-dessus des faillies et des épaisses futaies qui enlèssent, sur les pentes, de vieux manoirs ou de coquettes villas modernes. C'est le plus beau passage de la Vilaine jusqu'aux environs du Bourg-des-Comptes.

De l'écluse du Haut-Milon à Redon se développe la seconde section navigable de la rivière (37 kilomètres). Issue de nouveaux défilés, la Vilaine, grossie de la Chère, s'étale à pleins bords à travers des prairies basses que le *Don* inonde avec elle, à la saison des pluies, en formant une vaste nappe d'eau de 164 hectares, dite *lac ou mer de Mortin*, où s'ébattent des escadrilles d'oies et de canards sauvages. En été, c'est une mare à moitié desséchée.

Redon ouvre la Vilaine maritime : à droite l'Oust, à gauche l'Isac lui apportent leurs eaux. La Vilaine passe, en aval de la *Roche-Bernard*, sous un très beau pont suspendu, et débouche entre la pointe du Balguen et celle de Penlan, sur une largeur de 2 kilomètres. Les navires calant 2^m,40 remontent l'estuaire jusqu'à Redon; par



Phot. de M. Hamon.

MOULIN DANS LA VALLÉE DU SEMNON.

rade de Brest. Ainsi Rennes, ancienne capitale de la Bretagne unifiée, rayonne comme d'un réduit central sur Nantes, Brest et Saint-Malo.

Dans l'attraction de la Mayenne et déjà presque douve extérieure du massif breton, l'Erdre, issu d'un fait médiocre de 85 mètres, à 3 kil. 500 ouest de la Ponéze, s'attarde presque aussitôt en plaine, nourri de ruisseaux aussi lents que lui : celui du *Louroux-Béonnais*, le *Grand-Gué*, le *Cressel*, le *ruisseau de la Vallée*, autrefois déversoir des deux grands étangs de la *Prorivière* et de la *Palterivière*, aujourd'hui captés pour le canal de Nantes à Brest. L'étang du *Nivernet*, qui aussi descendait à l'Erdre, a été détourné au profit du même canal. A Nort, l'Erdre s'amplifie et s'avance, véritable ri-

vière, dans un val tourbeux, où par deux fois il s'épanouit comme dans un ancien fiord de 22 kilomètres, resserré en son milieu et formant deux grandes nappes lacustres : l'une, le *lac ou plaine de la Poupière* (2 kil. 500 de long, 400 à 800 mètres de large), d'où sort le canal de Nantes à Brest; l'autre, en aval, le *lac ou plaine de Mazevelles* (3 kilomètres de long, 500 à 1200 mètres de large), dont les eaux, en temps de crue, s'étaient sur les prairies mouillées et tremblantes du voisinage (marais de Saint-Mar - marais de la Poupière, jusqu'à former une nappe immense, sorte de petite mer intérieure dont le pourtour peut atteindre 16 kilomètres. Puis l'Erdre, large de 200, 300 et même 500 mètres, aborde Suée, prend le *Cens*, entre à Nantes, dont il anime tout un quartier, et débouche dans la Loire, par 3 mètres d'altitude seulement. — Cours, 95 kilomètres. La rivière est navigable par elle-même durant 22 kilomètres jusqu'à Nort, et pendant 6 kilomètres de ce point à la dérivation du canal de Nantes à Brest.



CL. NO.

LE FORDS DE L'ERDRE.



Photo de M. Petrujan.

VUE GÉNÉRALE DE JOSSELIN.

CLIMAT ET PRODUCTIONS

Morcelée d'étendues improductives, sillonnée de multiples vallons, pénétrée de tous côtés par la mer, la Bretagne offre une grande variété de climats particuliers dans l'unité de son climat général, essentiellement *maritime*. L'altitude qui, en d'autres contrées, superpose les champs de neige aux jardins fertiles, la Sibérie à l'Afrique, n'exerce pas ici une influence essentielle. De montagnes en effet, la Bretagne n'en a guère. C'est surtout la proximité ou l'éloignement de la mer, la nature et la configuration du sol, l'exposition, qui composent à chaque coin de Bretagne son climat et sa vie. Ne voit-on pas, dans la presqu'île de Rhuis, à Daoulas, à Roscoff et sur d'autres rivages favorisés, le grenadier, le figuier, le laurier-rose, le framboisier, se plaire comme sous le ciel de Provence et la vigne en vignoble jusque près de Vannes? Sans doute le *Gulf-Stream*, ce courant d'eau chaude venu de l'équateur, dont les effluves atténuent la crudité de l'air ambiant, comme des tuyaux de vapeur l'atmosphère d'une serre, vaut aux côtes bretonnes un climat plus tiède que ne le vaudrait leur latitude. Ajoutez l'abondance et la douceur des pluies venues de l'ouest, qui s'épanchent régulièrement comme une fine rosée.

Aucun pays n'est mieux arrosé. Accourus de l'Océan, les nuages se heurtent aussitôt aux monts d'Arrée et de Cornouaille, qui reçoivent de 10 à 12 décimètres d'eau. Dans les plaines moins élevées, mais à l'ouest de la ligne Saint-Brieuc-Lorient, la proportion des précipitations est moins forte. 8 à 10 décimètres. L'est du Morbihan, l'Ille-et-Vilaine et la Loire-Inférieure ne reçoivent que 6 à 7 décimètres, réduits à 5 et 6 dans le Maine et l'Anjou. Au contraire, le Bocage poitevin et la Gâtine, plus rapprochés de la mer et aussi plus élevés, reçoivent 7 à 8 décimètres d'eau. Mais, au pôle nord du massif de l'Ouest, il tombe 9 à 10 décimètres à Granville, 10 à 12 sur le pays d'Avranches, 12 à 14 autour de Domfront. Les collines de Basse-Normandie à portée de la mer

provoquent ces précipitations. A la pointe de la péninsule, Brest compte 180 jours de pluie par an, mais la moyenne de l'hiver n'est que de 7,1; celle de l'été 16,8, la moyenne de toute l'année environ 12. Huiles fines, ciel bas, vents persistants, bien rarement de la neige et peu de froid; ce sont les traits ordinaires du *climat breton*. Mais le ciel, quoi qu'on dise, n'est pas toujours gris: la Bretagne a aussi de radieuses journées.

A mesure que s'éloignent l'influence de la mer et l'abri des vallées, le climat devient plus âpre, la terre plus avare. Les croupes de grès stériles et les rudes granites s'allongent en trainées de landes infertiles. Mais entre ces échappées de nature sauvage, sans parler des vallons bien arrosés et des riches bassins d'alluvions, les schistes, décomposés et amendés par le climat et le travail de l'homme, ne refusent pas de produire. Seulement le sol qu'ils forment est in-

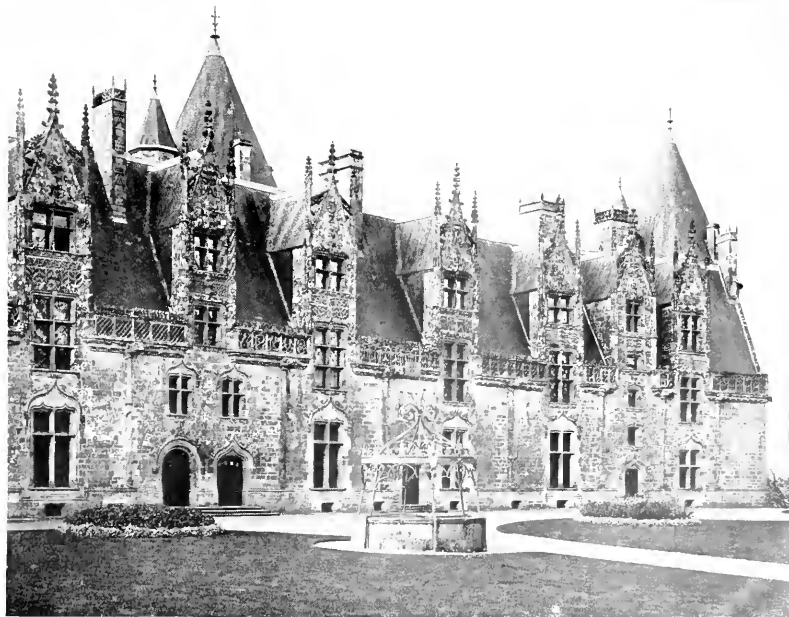


Photo de M. Leclercq.

FAÇADE INTÉRIEURE DU CHÂTEAU DE JOSSELIN.

la rive gauche, poussant devant elle d'autres Gaulois qui, à leur tour traversant le détroit, s'établirent en Grande-Bretagne. Cet événement se passait deux ou trois cents ans avant notre ère. Mais les conquérants gaulois trouvèrent établis dans l'île d'autres Celtes de même race qu'eux, les *Goidéls*, qui, à une époque difficile à préciser, avaient eux-mêmes supplanté une race anonyme dont l'archéologie nous a révélé et prouvé l'existence. Ces peuples primitifs appartenaient à l'âge de la pierre polie ;

leurs armes de pierre et d'os ne purent les défendre contre les *Goidéls*, armes de lances aux pointes de bronze, de poignards et d'épées du même métal. Les *Goidéls* s'imposèrent donc avec leurs institutions et leur langue, qui était un idiome celtique. A leur tour, ils furent subjugués par les *Gaulois*, armés de fer, qui survinrent au III^e ou au IV^e siècle avant Jésus-Christ. Mais, de même que Rome, victorieuse des Grecs, fut pénétrée par leur civilisation, de même les *Gaulois*, conquérants de la Grande-Bretagne, subirent la maîtrise religieuse des vaincus, personnalités par le corps des *Druides*. De là vient qu'au dire de César, il fallut, pour bien connaître les *Druides*, passer le détroit. Les *Druides* en effet sont une institution *goidélique*. Les *Gaulois*, l'ayant trouvée en Grande-Bretagne, l'importèrent sur le continent lorsque, sous la pression de l'invasion scandinave, ils durent émigrer, et le *Druidisme* se répandit ainsi entre la Manche, l'Océan et le Rhin, au delà duquel il ne fut guère connu. Les Grecs paraissent avoir connu les *Druides*, environ deux cents ans avant notre ère ; c'est donc que les marchands phéniciens et marseillais les rencontraient de ce côté-ci du Rhin. On les prit pour des sages ou des maîtres de la sagesse, car ils enseignaient comme Socrate, Platon, Aristote, Pythagore, et leurs doctrines n'avaient point de quoi trop surprendre les disciples des philosophes hellènes.

Le mot « druide », en effet, veut dire, en celtique, « très savant », *drauid*, littéralement « fortement voyant ». A la différence des *Gallatri*, qui restaient attachés séparément à un office personnel, les *Druides* formaient une corporation culturelle enseignante et un corps arbitral ; ce fut ce qui les perdit aux yeux de Rome. D'abord César se servit d'eux ; il vanta le zèle du *Druide Diviciacus*, qui sut lui concilier le concours des *Éduens* ; ce *Druide* vint même à Rome solliciter le Sénat pour ses compatriotes. Cicéron en parla. Mais, lorsque la Gaule fut conquise et qu'Auguste l'eut organisée, Rome prétendit la transformer à son image, afin de mieux la maintenir dans la dépendance ; et, pour atteindre ce but, le *Druidisme* devait disparaître.

D'abord les dieux romains furent associés aux divinités gauloises : Mars, déjà frère du dieu grec *Arès*, le devint du dieu gaulois *Toulatius* ; Minerve, l'*Athéna* des Grecs, déesse protectrice d'Athènes, fit alliance avec la déesse gauloise *Belisama* ; il y eut un dieu des sources, *Apollo-Borao* (Bourbon-l'Archambault), un *Apollo-Belenus*, dieu de la lumière, etc.

L'assimilation parut d'autant plus facile que les différents organes du culte gaulois avaient à Rome leurs équivalents : les *Augures* correspondaient aux *Uats* ou devins celtiques ; les *Gallatri* aux *Flamines* chargés du culte d'un dieu (*flamen dialis*, prêtre de Jupiter ; enfin les *Druides* rappellent à s'y méprendre le collège des *Pontifes*. Comme eux, ils for-

ment une corporation d'État ; si les *Druides* sont arbitres des procès et conservateurs des traditions nationales, les *Pontifes*, eux, inscrivent le texte des lois et sont chargés de leur interprétation. Les *Pontifes* romains écrivent les fastes et les *Annales* de Rome ; les *Druides* enseignent l'histoire et l'astronomie, que les *Pontifes*, d'ailleurs, ne peuvent ignorer, puisqu'ils doivent dresser, chaque année, le calendrier. Il semblait qu'une telle analogie d'institutions culturelles dût être une cause d'entente, non de dissension.

Mais, pour le malheur des *Druides*, ils représentaient l'élément traditionnel du parti vaincu. Dans une grande assemblée qu'ils tenaient chaque année aux environs de Chartres, les *Druides* jugeaient les procès soumis à leur arbitrage par le consentement des parties adverses ; ils fixaient, en cas de meurtre, la *composition*, c'est-à-dire le « prix du sang » que devait payer le meurtrier aux parents de la victime ; faute de quoi, s'il ne pouvait s'échapper, c'était pour lui la peine du talion, c'est-à-dire la mort qu'il fallait subir. Cette juridiction arbitrale des *Druides*, la composition fixée pour le rachat d'un meurtre, enfin les sacrifices humains qui pouvaient suivre, en exécution de la sentence, étaient si manifestement contraires à la loi romaine qu'il fallut les combattre et le *Druidisme* en même temps. Un sénatus-consulte (97 avant J.-C.) n'interdisait-il pas les sacrifices humains ? La loi ne punissait-elle pas le meurtre de la peine de mort ?

L'an 12 avant Jésus-Christ, Drusus convoqua à Lyon, près de l'autel de Rome et d'Auguste, les députés de la Gaule. Cette assemblée solennelle se tint depuis, tous les ans, pour faire échec à la grande assemblée nationale gauloise qui se réunissait, chaque année, aux environs de Chartres. Il semble bien que les *Druides* aient cédé à la pression qui leur



COUR DE FERME BRETONNE.

Phot. de M. Gast.



CALVAIRE ET MENHIR DE BRIGNOGAN.

CL. N. B.

Saint-Jean; les assemblées furent des *pardons*. Où les *Druides* se réunissaient il y a deux mille ans, les Bretons se réunissent encore, près des pierres sacrées, autour des fontaines saintes, dans les bois, les lieux déserts et sauvages. C'est là en effet que les *Druides* tenaient de préférence les grandes assemblées de la nation, là qu'ils se réfugiaient pour fuir la tyrannie romaine, dans les halliers de la forêt de Brocéliande, où ils cachaient leurs écoles. Avec les missionnaires chrétiens, la forêt druidique devient

la forêt chrétienne. Mais l'âme celtique est tenace. L'idée chrétienne dut se mouler aux formes anciennes, et de ce singulier mélange sortit une sorte de religion mixte où le paganisme et l'évangile, les enchanteurs et les ermites, les paladins et les fées, le profane et le sacré se mêlent dans un monde d'idéal et de chimères. De là sont venus les chants bardiques et, plus tard, les chansons de geste, les romans de la Table Ronde, les refrains des troubadours et les lais des trouvères. Une intense poésie se dégage de la terre armoricaine, et la forêt de Brocéliande est le principal théâtre des hauts faits qu'elle raconte. Là s'écroulèrent les chevaliers de la Table Ronde, dont l'ordre fut créé par le roi Arthur, en l'honneur du Saint-Graal. Un barde de sa cour, que l'étendue de son savoir avait fait surnommer l'« enchanteur », Merlin, devint le conseiller d'Arthur. Il y a un extraordinaire mélange de vérité et de fantaisie dans tous les récits dont ils furent les héros. Ces personnages ont existé, Arthur lui-même a résidé aux châteaux de Gaeil, de Kerlud près Lannion, de Joyeuse-Garde près Landerneau. Plusieurs localités portent son nom : « Coat-Arthur » en Finistère, « camp d'Arthur » près d'Huelgoat. Pour Merlin, poète, magicien et prophète, séduit par la beauté de la fée Viviane, fille du seigneur de Comper, qu'il rencontra pour son malheur près de la « moult belle claire fontaine de Baranton », il dort enseroie par celle à laquelle il donna sa science et son cœur, et attend, sous les ombrages des vieux chênes, le jour où il doit ressusciter avec Arthur, pour la gloire de la Bretagne.

La fontaine de Baranton qui vit, depuis Merlin, les chevaliers de la Table Ronde batailler contre le chevalier noir qui en avait la garde, existe encore dans la forêt de Paimpont, au bord de la lande de Lambrun. Des pierres plates tapissent le fond d'un rectangle de 2 mètres de long sur 50 centimètres de large et environ 0,20 de profondeur; les parois, fort dégradées, disparaissent sous un épais manteau de broussailles, de joncs et de roseaux. Les fées de Concoret, Morgane la Magicienne, n'y viennent plus mirer leur gracieux visage dans les eaux « claires comme lin argent ». Mais on y venait encore (1835) en pèlerinage, pour implorer le ciel contre la sécheresse, et cette idée des privilèges attachés à la fontaine de Merlin n'a pu être encore complètement déracinée du cerveau populaire.



Phot. de M. Villard.

FONTAINE DE QUILYENEN.

LES PARDONS

En même temps qu'il transformait l'ancien culte druidique, le Christianisme sanctifiait, en leur donnant un but pieux, ces grandes assemblées où les Celtes avaient coutume de régler leurs affaires et d'affirmer, par quelque sacrifice, leur attachement aux tradi-

tions de la race. Ainsi naquirent les *Pardons*, ces fêtes locales si caractéristiques et parfois si touchantes, où vibre encore l'âme de la Bretagne. Ils se célèbrent, tantôt sous la voûte d'une somptueuse basilique, tantôt au creux de quelque vallon, près d'un modeste sanctuaire, dans le mystère des bois, autour d'une fontaine enguirlandée ou sur l'aire stérile de quelque lande fouettée par les vents du large.

« Une pensée religieuse, d'un caractère profond, préside à ces assemblées. Chacun y apporte un esprit grave, et la plus grande partie de la journée est consacrée à des pratiques de dévotion. Vers le soir seulement, après vepres, les divertissements s'organisent.

Plaisirs agrestes et primitifs : les gars se défilent à la lutte, à la course, sous les yeux des filles sagement assises sur les talus environnants. La danse enfin déroule en cercle ses anneaux, avec un je ne sais quoi de simple et d'harmonieux dans le rythme, qui rappelle son origine sacrée.

« Les *Pardons* sont innombrables. Chaque oratoire champêtre a le sien, et je pourrais citer telle commune qui compte sur son territoire jusqu'à vingt-deux chapelles, minuscules il est vrai, et à demi souterraines, dont le toit est à peine visible au-dessus du sol. Il en est, comme celle de Saint-Gilly en Plouaret, qui disparaissent au milieu des épis, quand les épis sont hauts. Ce ne sont pas les moins fréquentées. Un proverbe breton dit qu'il ne faut pas juger de la puissance du saint par l'ampleur de son église. Beaucoup de sanctuaires tombent en ruine. Le clergé n'a pas toujours pour eux la sollicitude qu'il faudrait, si même il ne tient pas en suspicion la dévotion vaguement orthodoxe et toute pénétrée encore de paganisme dont ils sont l'objet. Mais, n'en restât-il debout qu'un pan de mur envahi par le lierre et les ronces, les gens d'alentour continuent de s'y rendre en procession, le jour de la fête votive. Le *Pardon* survit à la démolition du sanctuaire. » (A. LE BRAZ.)

Tous les *Par-*



Phot. de M. Bédiguer.

ORATOIRE DE PLOUGASNOU.

moins ne sont point le même impie, car il en est de passablement connus, les Dix Bretons aimés, l'empêcher d'un sanctuaire à l'autre et à visiter les tombeaux des sept saints évêques auxquels leurs ancêtres furent redevables de la foi. *Quimper-Corentin, Saint-Pol-de-Leon, Treguier, Saint-Tuzhad, Saint-Breac, Saint-Malo, Dol, Saint-Sauveur, Vannes, Saint-Patern*, voyaient tour à tour les pèlerins : cela s'appelait *faire le tour de Bretagne*, le *Tro-Breiz*, et on le faisait à pied. C'était un pèlerinage national, absolument d'intérêt, car on n'y venait point, comme aux pardons ordinaires, solliciter quelque faveur : à quoi, sans cela, les saints seraient-ils bons ? Les Bretons simplement faisaient visite aux chefs spirituels de leur nationalité. Cette charmante tradition s'est bien affaïdi. Par contre, les *Pardons* sont en faveur autant que jamais.

Dans la multitude on peut distinguer comme les plus importants ceux de *Sainte-Anne-d'Auray*, de *Saint-Yves*, *Saint-Guénolé*, *Saint-Jean-du-Dout, Guingamp, Le Folgoët, La Paroisse, Bannegod, Loc-Broton, La Chapelle-Perros*. Pour les amoureux, car ce peuple, essentiellement naturiste, aime à les associer à son culte, les *Pardons de Carnac, Saint-Cornély, de Saint-Eloi, de Saint-Herri, de Plougastel*, etc.

Sainte-Anne, saint Guénolé, saint Yves sont les grands saints de Bretagne : leurs confrères sont multitude ; on en compterait comme les recils sur la côte ou des étoiles au firmament. Tous ne sont pas également orthodoxes : pour dire le vrai, *saint Yves* est l'un de



CALVAIRE DE PLOUGASTEL-DAOULAS.

CL. ND

sacrés, ils ont conservé de ces divinités rustiques et toujours présentes les fonctions de préservation et de secours immédiat qui en faisaient les génies tutélaires du foyer.

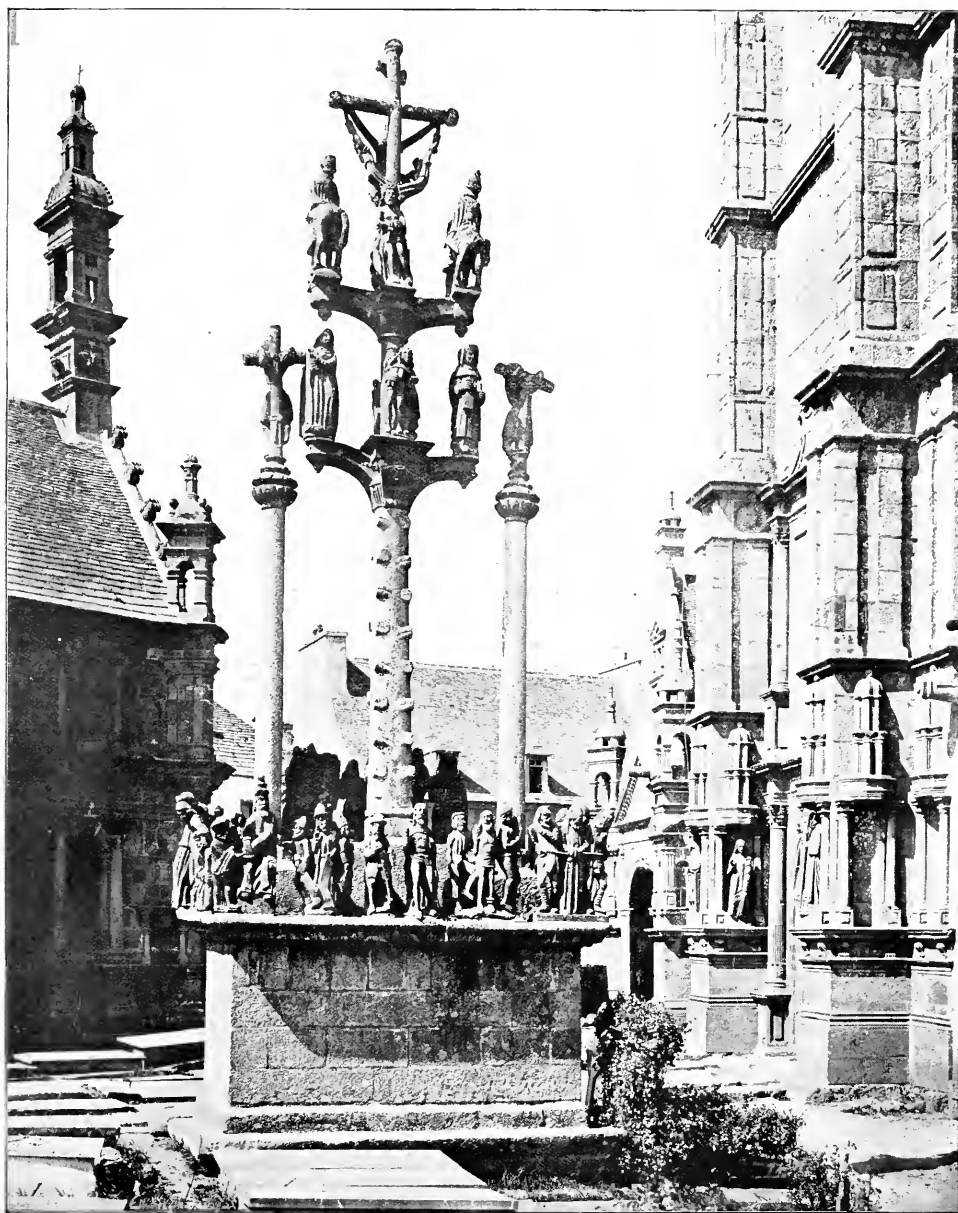
Dien est trop grand et trop loin ; on les charge volontiers de traiter ses affaires auprès de Lui. Tels qu'il les a reçus de la tradition ancestrale, le Breton tient à ses saints ; qui voudrait les lui prendre ou les remplacer par des étrangers serait mal avisé, témoin ce recteur qui, pour avoir voulu soustraire aux hommages de ses paroissiens un saint trop peu orthodoxe, fut conduit ligé à la procession votive qu'il désirait supprimer.

Le *Pardon* est un événement, on s'y prépare longtemps d'avance : souvent un feu de joie l'annonce ; sa vigile est chônée comme celle d'une grande fête. Ce jour-là, les fermiers tiennent table ouverte pour leurs amis et aussi pour les mendiants en Bretagne sont sacrés comme les simples et les malheureux privés de raison. N'est-ce point encore là une fontaine réminiscente de l'Orient ? Le misérable est toujours sûr



LA GROTTÉ D'ARCTUR AUX ENVIRONS DE BUTEGOU.

CL. ND



CALVAIRE DE SAINT-THÉGONNEC

C. C. B.

de trouver un coin de grange pour dormir, un banc pour se reposer sous le manteau du foyer familial. Le *Pardon* est sa fête ; pour lui les crêpes s'entassent sur le dressoir ; il s'assied à la table commune.

Souvent les pèlerins viennent de fort loin. On part la veille, aux étoilées : hommes, femmes, enfants cheminant à la file par les sentes bordées d'aubépines en fleur, ou le long des chemins creux, sous la ramure des vieux chênes, vétérans qui virent passer plus d'une génération. Le silence est de règle. Aussitôt que, dans l'ombre de la nuit, l'église, but du pèlerinage, flamboie de ses verrières multicolores comme une vision du paradis, les voyageurs s'agenouillent : l'un d'eux entonne d'une voix large et profonde un cantique en l'honneur du saint patron qu'ils viennent visiter, puis, le chapelet en main, chacun reprend sa route. En passant dans le cimetière, on donne un souvenir aux âmes des morts, car il n'y a point de fête sans eux. L'on entre : sous les voûtes, éclairées par la flamme tremblotante des cierges, ce ne sont que gens agenouillés, femmes assises, leur enfant doucement endormi sur les bras, elles-mêmes somnolentes et fatiguées ; au pied des murs, dans la pénombre des piliers, des groupes en prière, et partout, sur les lèvres, un murmure d'oraison comme le bourdonnement lointain d'un essaim d'abeilles. Il vient tant de monde à certains Pardons que les auberges et même les maisons de l'endroit ne peuvent suffire aux arrivants. Les granges sont pleines : on se repose sur les places, les promenades publiques.

Aussitôt que, dégagé des vapeurs de l'aube, le soleil rougit l'horizon et fait étinceler en rivières de diamants les mille gouttes de rosée suspendues aux pointes des ajoncs, les cloches s'égrenent dans l'air leurs plus gais carillons. Tout le monde est debout. D'autres pèlerins arrivent des villages à la ronde, les uns à pied, les autres en chars à bancs, et, le long de la route, s'échelonne la gémissante théorie des cloués, loqueteux, culs-de-patto, aveugles et lépreux, béquillards, ataxiques et manchots, véritable purgatoire ambulante qui exhale sa plainte sur un ton de lamentable mélodie et, pour mieux stimuler la charité, fait ostentation de sa misère et en exagère l'horreur. Cependant des foyers improvisés s'allument ; aux piquets liés en faisceaux les chaudrons se suspendent au-dessus d'un âtre primitif ; des cabaretiers d'occasion font sauter les crêpes, rissoler les saucisses ; de tous côtés les groupes se forment et prennent le repas du matin.

Mais l'église est tout près : la messe d'abord, puis les vêpres, enfin la procession prennent la plus grande part du jour. Dans ces grandes manifestations de la piété populaire, la foule est si dense que beaucoup de pèlerins ne pouvant trouver place à l'intérieur doivent suivre les offices, groupés près de la porte, assis ou agenouillés sur les tombes. Aussi, longtemps la coutume a-t-elle prévalu des prêches en plein air. Là, chacun peut entendre, et c'est à cette prédication tout apostolique que servent bien souvent les tables des calvaires.

« Les Calvaires bretons sont célèbres ; les plus fameux se présentent autour de Morlaix. Sans doute l'art de ces monuments est



CL. ND.

LE CALVAIRE DE GUIMILIAU, AVANT SA RESTAURATION.

quelquefois un peu fruste, l'anachronisme n'y fait pas exception, les styles s'y confondent, la pierre n'y a point d'âge. Mais un idéalisme vivace circule dans ces frises barbares, soulève les humbles acteurs de ces grands drames plastiques, assouplit ces pauvres images. L'âme bretonne y palpète et l'on y peut saisir, dans une de ses expressions les plus touchantes, cette même foi qui, chez les naïfs imagiers du moyen âge, suppléait à l'incapacité du ciseau, et tournait leur gaucherie en séduction. (Ch. LE GOFFIC, *L'Âme bretonne*.) Les trois calvaires de Guimiliau, de Ploungastel-Douglas, de Saint-Thégonnec comptent parmi les plus beaux ; ils sont aussi relativement récents. Celui de Guimiliau (1581-1588) forme, avec l'ossuaire, l'arc de triomphe, l'église, un groupement monumental. Pris à part, le calvaire manque de proportion ; sa base est trop large pour l'

« L'édifice, si surmonté, mais la richesse de la décoration fait oublier le poids de l'ensemble; il y a des groupes d'un réalisme saisissant, comme la fuite en Egypte; des scènes émouvantes, telle la fuite de *Catherine* (la perdue, image de la luxure), sous les griffes du diable. En autel ajusté au soulassement permettait de célébrer l'office devant les grandes assemblées populaires; de la plate-forme du *calvaire*, à laquelle on accède par un escalier intérieur, la voix de l'orateur portait au loin sur la houle des têtes. A *Plougastel* 1602-1604, trois croix, au lieu d'une, dominent une figuration compliquée où s'agitent plus de deux cents personnages. N'y cherchez pas la vérité des costumes; des gars bretons sonnent du binion et de la bombarde devant Jésus-Christ entrant à Jérusalem. Mais ces figures sont vivan-



Phot. de M. Boulanger.

ENTRÉE À L'ÉGLISE DE SAINT-JEAN-DU-DOIGT.

tes, on dirait des portraits. Le sculpteur en effet dut copier autour de lui ses personnages dans les foires et les marchés ou peut-être parmi les acteurs populaires qui jouaient, comme de nos jours, à Oberkampf, les mystères de la vie et de la Passion du Christ. Moins réaliste est le calvaire de *Saint-Thégonec* (1610), moins riche aussi que ses deux frères; la base, trop étroite pour les trois croix qui l'écrasent, réduit à ses traits essentiels la figuration du grand drame de la Passion.

Le dernier en date des vrais *calvaires* bretons (celui de Pontchâteau, 1799-1713, mais à part, comme étant un chemin de croix par stations séparées, plutôt qu'un calvaire, le plus parfait par l'harmonie de sa composition est celui de *Plouha*) : il remonte à la première moitié du xvi^e siècle; les acteurs y sont en ponpon, fraises et hennin sur l'épaule de l'écrit II; mais, au lieu de Sécrasse, les personnages sont des paysans, sages et sans encombrement.

Il n'y a pas de croix, parmi les meilleurs et les plus émouvants, ceux de *Plouha*, *Plougonven*, et au rang des plus anciens ceux de *Guillevadec*, *Mez-Abadec*, *Lez-Abadec* et *Kergrist-Moellan*, tous les trois en schiste. Le dernier, ceux de *Ruau*, de *Traouen-Pleuven*, de *Yeu*, sont en schiste, mais moins nobles.

Le Pâques est la fête de *Saint-Jean du Doigt* pour le solstice d'été est proprement la fête de *Saint-Jean*, l'usage du soleil, foyer de la vie universelle, l'apogée de toutes les conceptions et des pratiques auxquelles le Breton est si profondément fidèle, bien qu'il n'en ait plus le sens bonté. C'est pourquoi, tout en conservant des usages séculaires, en a été fait un jour. Ainsi la fête du solstice d'été ou fête du soleil est devenue, le saint-Jean, 24 juin.

« Le lieu plus spécialement réputé pour être le centre et comme le sanctuaire privilégié des antiques cultes solaires, c'est, à la limite du *Tregor*, vers l'ouest, un cap fleuri d'ajoncs qui fait pendant à la pointe de *Prinzel*, et protégé des âpres vents de Manche, la secrète, la ravissante vallée de *Traouen-Mériadek*.

« Une courbe de collines rocheuses terminées en promontoires encerre une vallée profonde délicieusement feuillue. Dans la perspective, la mer apparaît; on la voit en hauteur sur le ciel, dont elle ne se distingue que par un bleu, non pas plus dense, mais plus vibrant. Elle repose entre les deux points extrêmes de *Plougaznou* et de *Guinaëc*, comme entre les bords d'une coupe immense, merveilleusement ouvragée, où courent, ainsi que des incrustations de gemmes, l'améthyste des



Cl. ND.

ÉGLISE DE SAINT-THÉGONEC.

bruyères et l'or des ajoncs. C'est un des attrails de *Traouen-Mériadek*, cette grâce sylvestre unie à la splendeur du décor marin. Mais ce que l'on y goûte davantage encore, surtout au seuil brûlant de l'été, c'est l'abondance et en quelque sorte le foisonnement des eaux vives. On les sent filtrer de toutes parts en gouttes perlantes, en ruissellement délicieux. A chaque pas, quelque source surgit : celle-ci dort immobile, celle-là nourrit une cressonnière touffue, une autre s'épanche dans l'enclos même de l'église, et pour cette raison est toujours l'objet d'une vénération sans égale. On lui a élevé un habitacle digne des mérites qu'on lui prête, et c'est un des spécimens les plus élégants de l'art de la Renaissance en Bretagne. « Le long du chemin, voici les bivoques, les cuisines en plein vent, les baraques foraines où étincellent les verroteries, les boutiques d'objets pieux, et, mêlée à la foule, la colonne glapissante des mendiants et des éclopés.

Tout à coup les cloches s'ébranlent; sur la crête voisine, « une grande bannière écarlate, brodée d'or, s'érige par degrés de derrière la hauteur, puis se détache en plein ciel et s'étend, pareille à la voile d'un vaisseau prestigieux. A sa suite, il en vient une seconde, une troisième, d'autres encore, balayant au rythme de la marche, celles-ci leurs velours violets ou éramoisés, celles-là leur brocart émeraude. Des jeunes filles vêtues de blanc, des *Tégorroises* aux frêles cornettes empesées, d'une finesse et d'une transparence d'élytres, se pressent au pied de chaque hampe, sur les pas du porteur, et tiennent les cordons. En remuement de foule se fait devant l'église. C'est la procession de *Saint-Jean* qui sort à son tour, enseignes déployées. Tout le pays d'entre l'es-

tuaire de Morlaix et la pointe d'Armorique a délégué ses prêtres et ses croix, ses oriflammes les plus éclatantes, ses suisses les plus chamarrés. Et c'est un papillotement indicible, une débauche, une frénésie de couleurs. Oh! quelle est loin la Bretagne éteinte et grise! Ici tout vibre, tout resplendit, tout flamboie.»

Une colline se dresse à l'orient du village. « Trois chemins se

remplacé le bâton de pèlerinage par une tige d'ajonc carbonisée (1).

C'était le plus souvent par mer que les pèlerins du littoral se rendaient au pardon de *Saint-Jean*. Des centaines de bateaux partaient à la voile; à la tête de chaque flottille, une gabarre peinte de neuf, enguirlandée et fleurie, portait à son grand mât la croix paroissiale. Mais plus d'un naufrage attrista ces pompes nautiques; les



CL. ND.

PROCESSION DU PARDON DE SAINT-JEAN.



CL. ND.

PROCESSION DU PARDON DE JUCH (FINISTÈRE).

croisent vers le sommet, dessinant un carrefour, une de ces esplanades triangulaires qui, comme les *trinités* de l'ère païenne, passent en Bretagne pour des lieux sacrés. Les divinités latines et gauloises ont fraternisé sur ces hauteurs. En peu de leur âme y survit. C'est ainsi qu'un *calvaire* planté au centre du carrefour a pour socle des pierres empruntées à l'ancienne route et que des légionnaires ont éparpillées. A côté se dresse la pyramide du *Tintal*, meule énorme, semblable au bûcher de quelque chef homérique, dominant le pays entier. Pour la construire, chaque « fen » de la commune a fourni sa gerbe d'ajonc. Des hommes, toute la journée d'hier, ont empilé, tassé; puis des femmes sont venues y suspendre des rubans de feuillages, papeter des roses et des pavois, donner une grâce riante à sa lourde architecture hérissée. » Un câble unit le bûcher au clocher de l'église. Toutes les processions réunies montent, au son des cloches, sur la colline; par intervalle, des fusillades éclatent. Le cortège a défilé autour du bûcher; les prêtres ont pris place sur les degrés du *calvaire*. Au signal donné par la maîtresse bannière de Saint-Jean, une boîte d'artifice, le dragon comme disent les gens, part du clocher, oscille le long du câble, éclate; d'un essor brusque, la flamme bondit, monte, se propage. Ainsi les Celtes primitifs glorifiaient l'Esprit de lumière et de vie. Enfin, la foule se disperse; chacun emporte un souvenir du Feu: les uns ont fait roussir leur gaule coupée à l'arrivée en terre de Saint-Jean; d'autres, plus adroits, ont

courants de la Manche sont traitres, la côte semée d'écueils. Quelques villages seulement, parmi eux Locquénoël, ont conservé la tradition de ces hasardeux pèlerinages.

On cite encore deux **processions maritimes**: celles de *Plougrescant* et du *Coureur de Groix*. A Plougrescant, tous les bateaux appareillent au chant des cantiques vers l'île de Loaven. Les gens d'Ouessant, les « Iliens » par excellence, ne manquent jamais chaque année de se rendre à Notre-Dame de *Rumengol*. Leurs lourdes gabarres, faites pour lutter contre les flots d'une mer toujours en rumeur et semée de récifs, avancent lentement, presque silencieuses. Les hommes ont de bonnes figures placides et des poings de géants, la figure tannée, les traits labourés par les embruns. Les femmes, grandes pour la plupart, ont quelque chose d'hérétique dans leur sombre costume noir. Pas une qui n'ait à déplorer un père, un mari, un frère; leur vie est un deuil perpétuel.

C'est au pardon de *Rumengol* qu'il faut chercher encore la Bretagne d'autrefois; types et costumes y sont rassemblés dans un raccourci puissant: à côté des Iliens à la figure grave, à la tenue sévère, les hommes de Scer aux vestes tachetées de velours, ceux d'Elliant dans leurs cols raides, un Saint-Sacrement brodé dans le dos; les gens de Léon, à la taille élevée, aventureux et sombres; les Trégorrois, souriant avec une pointe de malice; ceux de Pont-

(1) Au pays des Pardons, par Anatole LE BRAZ.

L'abbé figure au centre d'un collier de femmes, jupon, pantalon évasé sur le bas, veste brodée, aux poignets et aux manches, de longues écharpes; ceux de Cornouailles, à la mode, bien clair festonné; les montagnards d'Arrée, accoutres d'une brune. Les femmes sont nombreuses, beaucoup blâtrées avant l'âge par de rudes travaux et la figure ravagée par les dents incessants, d'autres dévouement fraîches et pures sous les ailes palpitantes de leurs coiffes légères.

Le pardon de Bimenzel est par excellence celui des **chanteurs**. La race n'en est point morte et il y a un public pour les comprendre. Sans doute, ils ne vont pas, comme les anciens chapsodes, à côté des chefs, vêtus d'une chlamyde d'honneur et la robe suspendue à la ceinture. Charles-magne, au dire du moine de saint-Gall, eut un ménestrel breton qui l'accompagnait dans toutes ses expéditions. Il ne faudrait pas d'ailleurs assimiler les chanteurs bretons aux antiques bardes gallois, ni aux ménétrés des Collèges bardiques, nourris par l'Etat, dotés de terres libres et d'un dixième des revenus du clan. Nos *bardes populaires* bretons sont, pour la plupart, d'origine et de fortune modestes, comme ce *Yann-ar-Gwenn*, Favenghe, qui fut d'abord garçon de ferme, et *Yann-ar-Mouss*, dont le père était tisserand et la mère filandière. Celui-ci fut de nos contemporains : il était né à Lézardrieux. Comme ses pareils, il passa sa vie à courir d'un Pardon à l'autre, semant ses chansons à tout vent. On venait lui demander des vers de circonstance ; il en faisait de tendres pour les amoureux, de satiriques contre les avares et les filles coquettes ; surtout il chantait les saints de Bretagne et célébrait les vertus des sources. Voyageant de nuit et de jour, sa pipe aux dents, *Yann-ar-Mouss* concluait au hasard de la route ; il ne manqua jamais le pardon de Bimenzel ; en chantant, il mimait ses vers, trouvait des ac-



Phot. de M. Villard.

VENUE AUX ENCHÈRES DES OFFRANDES
AU PARDON DE SAINTE-MARIE DU MENEZ.

cents passionnés qui firent plus d'une fois tressaillir et pleurer la foule assemblée autour de lui. Jamais la Bretagne ne manqua de poètes : beaucoup de pièces gracieuses et émouvantes, œuvre de simples gens, tailleurs, menuisiers ou tisserands, ont été recueillies ou ramassées par Francis, Guellien, Milin, Luzel, Le Men, La Villemarqué ; mais trop souvent le nom de l'auteur n'a pu parvenir jusqu'à nous. Moins près du peuple, mais animés de son esprit, sont les bardes lettrés comme Brizeux, Berthen, Le Fustec, Pierre Laurent, Herrieu, Le Dorner, Thoiz, Falguerho, Dubourg, Quellien, Charles Gwendou, restaurateurs de la langue et du théâtre bretons, et l'un des derniers venus de cette poétique phalange, non l'un des moindres, Botrel, le barde de Dinan.

Les animaux aussi ont leurs Pardons : associés à la vie et aux labours de la famille, ils ont leur part de ses joies. Et puis, ils constituent le plus clair de la fortune du maître : on ne peut manquer de leur donner des protecteurs attitrés en paradis. Saint Hervé de Gourin, saint Gildas du Port-Blanc sont commis à la garde des bêtes de trait ; mais le grand protecteur des chevaux est saint *Eloi* : ses oratoires sont nombreux et fréquentés. A Saint-Éloi-de-Kerfornn, les fermiers arrivent montés sur leur bête et défilent en cavalcade précédés d'un tambour, d'un binion et du fanion paroissial ; près de la fontaine, chacun met pied à terre, et, après avoir déposé son offrande, puise de l'eau et en froite vigoureusement sa monture.

Les bêtes à cornes ne sont point oubliées : le plus célèbre de leurs saints protecteurs est saint *Cornély*, dont le pardon se célèbre à Carnac, le 13 septembre de chaque année. Les fermiers viennent de plusieurs lieues à la ronde : on part la veille au soir, maîtres, serviteurs et bestiaux assemblés et défilant en liberté. Le lendemain, procession solennelle ; sur la place de



Phot. de H. V.

JEUNE VANNETAISE.



Phot. de M. Gast.

MENDIANTE AU PARDON.



Phot. de M. Gast.

UN VIEUX MENDIANT.



Phot. de M. Villard.

JEUNE FILLE DE BANNALES.

l'église, le recteur bénit en grande pompe le troupeau, composé surtout de vaches, de génisses, de veaux, quelquefois de porcs et de chevaux.

L'un des plus gracieux pardons de bêtes est celui des *oiseaux*, qui se tient à *Plougastel-Daoulas*; dans leurs petites cages rustiques, chardonnerets, rouges-gorges, grives, fauvettes, pinsons et tourterelles s'agitaient à qui mieux mieux et forment autour de l'église un étourdissant concert.

Le pardon de *Saint-Cornély* dure huit jours, celui de *Sainte-Anne-d'Auray* trois mois, pendant lesquels les pèlerins affluent de tous les points de la Bretagne, mais, hélas! aussi les étrangers, avec leur incompréhension absolue des sentiments qui animent

ces manifestations de la vie religieuse et font vibrer l'âme populaire.

Il y a en Bretagne autant de types que de costumes; doit-on voir en eux les spécimens variés d'une même race primitive? Les Celtes autochtones se sont mêlés, sur la terre d'Armorique, aux colons venus de Grande-Bretagne. Peut-être y furent-ils précédés d'immigrants aryens. Les fouilles pratiquées sous les *dolmens* et les *tumuli* de Carnac et de Locmariaquer ont ramené au jour les restes d'une civilisation tout à fait embryonnaire dont les vieux Celtes, pères des Bretons actuels, pourraient n'avoir été que les simples héritiers.

LES MÉGALITHES

Les *mégolithes* *mépas*, grand, et *lithos*, pierre; de Carnac présentent neuf types bien caractérisés. 1 : le *menhir*, en breton : *men*, pierre; *hir*, long, pierre brute isolée ou en groupes; l'*alignement*, suite de menhirs placés sur une ou plusieurs lignes; le *lech*, ou menhir taillé portant généralement des croix gravées sur les faces; le *cromlech*, en breton : *crom*, cercle; *lech*, lieu, groupe de menhirs rangés en cercle ou en carré; le *dolmen*, en breton : *dol*, table; *men*, pierre, en forme d'habitation, composé de plusieurs menhirs supportant une ou plusieurs tables de couverture, ordinairement précédé d'une galerie d'accès; l'*allée couverte*, formée de deux lignes parallèles de menhirs couverts de tables; le *cist-ven* (en breton : *cist*, tombe; *ven*, pierre, sorte de dolmen fermé et de proportions réduites; le *galgal*, butte artificielle faite de petites pierres; le *tumulus*, oblong comme celui de Saint-Michel, ou circulaire comme celui de Kercado, produit d'une accumulation de terre. Tous les dolmens, cist-ven ou allées couvertes de la région de Carnac ont été primitivement recouverts par des *tumuli* ou des galgals. Quant aux menhirs, alignements et cromlechs, ils furent toujours à découvert.



Phot. de M. Villard.

JEUNE FILLE DE SAINT-POLE-DE-LÉON.

1. Voyez : *Monuments mégalithiques de Carnac et de Locmariaquer*, par L. Le Roux, conservateur du musée. Mln, a Carnac.



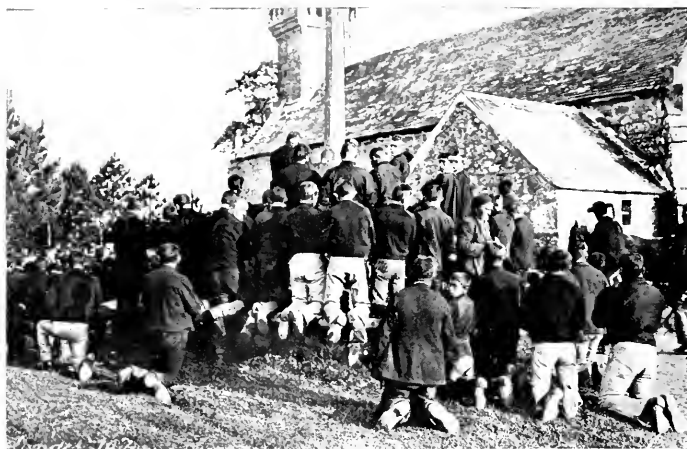
Phot. de M. Villard.

JEUNES FILLES D'HENNEBONT, D'AURAY ET DE L'ILE DE BATZ.

Le plus grand des menhirs, le *Mesoc-Groë* de Lœmariaquet, est malheureusement cassé et couché dans un champ d'herbes : les quatre morceaux restant sur place mesurent 20^m, 40. Quel pilier, lorsqu'il était debout ! Après lui viennent : le menhir du *Mauro*, à Carnac (5^m, 80), celui de *Saint-Cado* (5^m, 40), celui de *Coaguel* (5^m, 20). On compte 2813 menhirs dans les alignements de Carnac, divisés en trois champs : celui de *Mên*, à moins d'un kilomètre du bourg, contenant 1169 pierres debout, sur une longueur de 1167 mètres et une largeur de 100 mètres, en lignes

dirigées vers l'est-nord-est ; le champ de *Kernario*, avec 982 menhirs, sur une longueur de 1120 mètres, une largeur de 101 mètres, en 10 lignes dirigées au nord-est ; le champ de *Kerlescan*, avec 579 menhirs, sur une longueur de 880 mètres, une largeur de 139 mètres, en 13 lignes dirigées à l'est. Des menhirs couchés indiquent que les alignements se prolongeaient autrefois jusqu'à la rivière de Grach. Il reste encore des traces d'autres alignements dans les landes de Kerlann, du Nigol, de Keriaval : ils ont été largement pillés. Ceux de *Kerzhob*, à Erdeven, comptent encore 1129 menhirs en 10 lignes ; ceux de *Sainte-Barbe* en Plouharnel, une cinquantaine de menhirs, presque tous couchés ou engagés dans les sables ; ceux du Moulin, à Saint-Pierre-Quiberon, 24 menhirs en 5 lignes : on en trouverait d'autres encore. Carnac : 3010 habitants.

Les principaux *cromlechs* font partie intégrante des alignements du Ménéer, de Kerlescan, de Sainte-Barbe et de Saint-Pierre-Quiberon. Les recherches de M. Miln, fondateur du musée de Carnac, et de M. Le Rouzic, son zélé disciple, ont découvert peu de chose au pied des menhirs isolés : quelques vases, des débris de charbon, de rares instruments de pierre, des fragments de poterie. Ces men-



LE PARDON DES CHEVAUX, A SAINT-ÉLOI (FINISTÈRE).

CL. ND.

hirs étaient peut-être des indicateurs de tombes, comme ceux qu'on dressait à côté ou sur les *tumuli*. Mais les pierres debout réunies en *cromlechs* n'ont rien donné aux chercheurs, une seule exceptée. « Il est incontestable que les pierres ont joué un grand rôle dans la vie des peuples primitifs. La croix, symbole adopté par les chrétiens, se trouve sur les tombes, dans les lieux mémorables, sur les bords des chemins, surtout dans les carrefours, et partout la croix symbolise le Fils de Dieu. De même le menhir était placé sur les tombes, au bord des chemins,

dans les lieux mémorables, sur les limites de territoires, et partout le menhir symbolisait un Dieu immortel. Le *lech*, qui n'est qu'un menhir dégrossi et destiné à supporter la croix, indique suffisamment la transition entre les deux symboles. » E. Le Rouzic. Tel ne peut être pourtant le caractère des menhirs alignés comme ceux de Carnac. Pourquoi leurs *cromlechs* se trouvent-ils toujours à l'extrémité occidentale des longues files de pierres ? Et pour quelle raison la hauteur de celles-ci diminue-t-elle dans la direction de l'est ? Il semble résulter de cette symétrie et de l'orientation voulue que les Alignements, s'ils furent des monuments funéraires, n'ont pas été construits successivement, mais d'un seul coup. Au jour des solstices ou des équinoxes, le peuple se pressait dans ces voies sacrées dont le *cromlech* terminal formait le sanctuaire. On y apportait de fort loin les restes des chefs riches et puissants : c'était une sorte de Champs-Élysées, l'ossuaire vœné de la nation. Le nom même de Carnac n'est qu'une traduction de cette idée : c'est le charnier, l'ossuaire, le cimetière par excellence. Ici là les innombrables monuments mégalithiques répandus sur toute cette région.

Pour les *dolmens* et les *cists-vau*, il n'y a pas de doute possible :

c'étaient des monuments funéraires, cyclopes autrefois recouvertes par les amas de terre et de pierres des *tumuli*. Après M. Miln, le docteur de Cloanadec, MM. Galles et Leleux, Keller et Le Rouzic, ont exploré les principaux *tumuli*, notamment celui de Saint-Michel, à Carnac. Des ossements humains, des vases rituels ornés de traits symboliques, d'autres paraissant avoir servi à la cuisson, car ils portent des traces de feu, des haches ou *celts* en pierre dure, quelquefois rare, auxquelles les paysans d'aujourd'hui attribuent des vertus particulières, et qu'ils appellent pierres de tonnerre, *men-quern* ; des grains de collier en matière commune ou précieuse, principalement en calais ; des instruments de silex, pointes de flèches, grattoirs, poignards : tels sont les objets retirés des *tumuli* et des *dolmens*. Placés dans la tombe avec les défunts, ils devaient les accompagner et leur servir dans l'autre vie. Ce soin et ce respect pour les morts que l'on retrouve chez tous les peuples anciens prouvent manifestement leur croyance à l'immortalité de l'âme.



Photo M. Vaucl.

Les Étrusques, eux aussi, ces anciens émigrants d'Asie Mineure en Italie; les Hellènes primitifs, eurent leurs *tumuli* dans lesquels on déposait les armes du mort, des vases de toute forme et de toute grandeur, des escarcelles, des armes. La tombe n'est-elle pas une réduction de la demeure du défunt?

Le tumulus de *Mané-Lud*, à Locmariaquer, renfermait des ossements humains incinérés, dans un *cist* central, et, au sommet de plusieurs menhirs, des têtes de cheval. On a retrouvé aussi des ossements de bœuf à côté de restes humains inhumés ou incinérés.

Les *Korrigans* qui passent en tréflant les grands menhirs sous lesquels sont enfouis leurs trésors. Demandez au fermier, dont le toit bas se profile au bout de la grande



Photo de M. de Rouze.

VUE DE CARNAC, PRISE DU TUMULUS DE SAINT-MICHEL.



Photo de M. Villard.

FILEUSE DU GUISCRIFF.

étaient ces monuments funéraires. A travers quelle longue suite de siècles, les pauvres restes qu'ils conservent sont-ils venus jusqu'à nous? Peut-être quelques-uns sont-ils moins anciens qu'on ne le suppose. Des bijoux d'or, des armes de bronze s'y rencontrent parfois et prouvent qu'à l'époque où ils furent construits, l'art de travailler les métaux était connu. On ne s'explique guère autrement les dessins mystérieux gravés au trait sur les parois de chambres funéraires, celle de *Garéanis* par exemple, dans l'une des petites îles du Morbihan. Et l'on conclut que, même après la prédication du christianisme, les Celtes de l'Armor n'abandonnèrent pas tout d'un coup les pratiques du culte dont les *dolmens* et les *menhirs* sont encore l'expression.

Les dolmens sont légion au pays de Carnac; le long des routes, sur la lande, au milieu des champs cultivés, on les rencontre partout: *table des Marchands*, *Mané-Lud*, *Mané-Rhod*, *Mané-Kirioned*, etc. Ces monuments mégalithiques sont en granite du pays et proviennent peut-être des blocs roulés à la surface du sol aux époques diluviennes. Cela n'explique guère comment ils furent taillés et dressés malgré leur masse et souvent roulés de fort loin. La légende a réponse à tout: ce sont, dit-elle, des *Keruz*, sorte de nains très forts, qui firent de ces pierres leurs habitations. Quand vient le soir, vous entendrez respirer, comme un souffle vivant, à travers les allées silencieuses de Carnac, une mélodie très douce plusieurs fois millénaire: ce sont les âmes des morts, les *anaons* qui frémissent, ou bien

allée du Méner, ce qu'il pense de ces géants de pierre, lorsqu'il les traverse gravement, au train de son lourd chariot, comme le fellah mélancolique suit ces avenues triomphales que l'antique Égypte borda de sphinx, de béliers et d'obélisques sans fin, avenues de palais, de temples, d'ou de tombeaux, où de lointains ancêtres passèrent, bien des siècles avant lui?

L'HISTOIRE

Les origines et la vie du peuple breton avant l'arrivée des Romains sont encore pleines d'obscurité. César, tout préoccupé de sa lutte contre les

Vénètes et inquiet du reste de la Gaule, n'a fait qu'effleurer pour ainsi dire le *peys d'Armor*. Des *Celtes* le peuplaient; on les rattachait à la Gaule chevelue. Parmi eux, cinq tribus principales: les *Curiosolites* Côtes-du-Nord, dont la cité maîtresse fut peut-être Gersend; *To namo Moris*, ou subsistent des ruines importantes; les *Osismii* Finistère, dont on croit avoir retrouvé la capitale longtemps confondue avec Carhaix au bourg maritime de Coz-Castel-Ach, près de Plouguerneau; les *Vénètes* Morbihan, capitale Bariorigum, Vannes ou Locmariaquer.



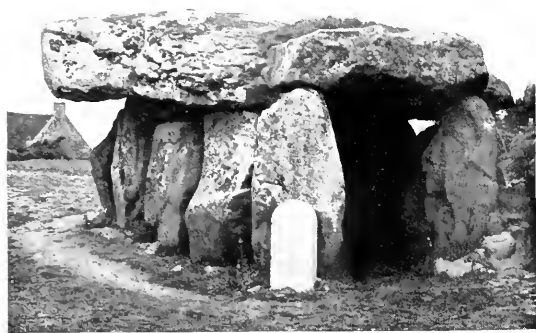
Photo de M. Robinson.

FONTAINE DE SAINT-CORNÉLY, A CARNAC.

(C) Kainak.

les *Rhêmes* (aujourd'hui t-Vilaine), capitale *Condate*, Rennes; les *Nannètes* (Loire-Inférieure), capitale *Vorganium* ou *Condevincum*, Nantes. Les *Vénètes* possédèrent un port, *Corbilon*, qui commandait l'embouchure de la Loire; c'est de toute l'Armorique, le peuple le plus entreprenant et le plus riche, il trafiquait avec l'île de Grande-Bretagne et possédait une flotte dont les bateaux, élevés de bord, manœuvraient à la voile. Aussi la domination romaine qui s'imposait au reste de la Gaule parut-elle aux

Bretons, de Saint-Pol-de-Léon; Idunet, de Châteaulin; Corentin, de Quimper; Gunthiern, de Quimperle, etc. Peu à peu transformée par ces apports successifs, la *Bretagne*, au lieu de former un Etat, se morcelait en petites principautés. Toute l'histoire de *Bretagne* est prise, jusqu'au milieu du *ix^e* siècle, par les querelles des princes entre eux et la lutte contre les rois francs, successeurs de Clovis, Dagobert, puis Charlemagne, qui prétendaient imposer à la Bretagne leur suzeraineté. Enfin, *Noménée*, prince



DOLMEN DE CHUCENO.



CARNAC : DOLMEN DE COUQUER.

Vénètes plus qu'à tout autre peuple insupportable. Déjà Grassus, lieutenant de César, les avait amenés à composition 57 ans avant Jésus-Christ; l'année suivante, ils retinrent en otage les envoyés du proconsul. *César* fit aussitôt construire une flotte, à laquelle durent collaborer les Pictons et les Santons, et vint attaquer les *Vénètes* sur leur propre élément. Mais les Romains, peu habitués aux manœuvres navales, montés sur des navires construits à la hâte et peu faits pour le large, n'osaient se mesurer avec les *Vénètes* en plein Océan. La bataille se donna dans le réseau des îles qui peuplent le golfe du Morbihan ou, suivant d'autres critiques, au milieu des îles de la *Grande-Brière*.

César, profitant d'un temps calme qui faisait tomber les voiles et immobiliser la flotte ennemie, fit approcher ses embarcations; à l'aide de fourches et de faux tranchantes, on amenait les corlages, et les navires s'abordaient; dans ce corps à corps, la discipline et l'expérience des légions l'emportèrent. Les *Vénètes* capturés virent brûler leur flotte, leur Senat mis à mort, tout le peuple réduit en esclavage. Puis la défaite de *Vesicigobod* ayant compléte celle de l'Armorique, le pays fut rattaché à la troisième Lyonnaise; des voies romaines sillonnèrent la Péninsule pour en assurer la conquête. Les Romains, malgré tout, n'eurent pas d'empire sur ce pays. Il demeura invinciblement attaché à ses traditions. Seul le christianisme y put prendre racine; les disciples de saint Martin y apportèrent, de l'est, une forte contribution. C'est pourquoi la Bretagne releva pendant longtemps du siège épiscopal de Tours.

Jusqu'au *vi^e* siècle, la Grande-Bretagne insulaire était exclusivement peuplée de *Celts*; alors l'invasion anglo-saxonne y jeta le trouble. Un grand nombre d'habitants émigrèrent vers les côtes de France, d'Irlande, dans l'île de Man et l'île d'Angleterre; ils furent la fondation de plusieurs royaumes. Les *Celts* restés en Bretagne furent assimilés aux *Anglo-Saxons*. Les *Celts* restés en Bretagne furent assimilés aux *Anglo-Saxons*. Les *Celts* restés en Bretagne furent assimilés aux *Anglo-Saxons*.

Les immigrants qui vinrent avec eux des évêques, des missionnaires, qui cultivèrent et développèrent l'épiscopat, semèrent de la foi chrétienne. Ce sont les saints nationaux : anson, de Dol; Brienne, apôtre de Saint-Brieuc; Pol ou Paul-Aur

breton que Louis le Débonnaire avait choisi pour gouverneur du pays, aussi franc guerrier qu'habile diplomate, se rebella contre les rois francs, battit même Charles le Chauve et le contraignit à reconnaître l'indépendance de la Bretagne (846).

Noménée, proclamé roi, eut deux successeurs qui portèrent ce titre : *Evispoë*, son fils, puis *Salomon*; les autres seront des *ducs*. Mais déjà paraissent les Normands. Charles le Simple, en donnant sa fille en mariage à leur chef, Rollon, lui transmettait les droits très contestés de suzeraineté auxquels prétendaient ses prédécesseurs. 912. Après *Noménée*, qui fonda l'unité bretonne, *Alain Barbe-Torte* en fut le restaurateur. Son père, comte de Porhoët, avait épousé une fille d'*Alain le Grand*; il dut, malgré ses efforts pour arrêter l'invasion normande, chercher un refuge dans les îles anglo-saxonnes, et c'est de là qu'il partit pour aborder en Bretagne et la délivrer, en partie du moins, des Normands qui l'occupaient.

Le **duché de Bretagne** a duré de 938 à 1491; la première maison régnante fut celle de *Hémeu*, avec *Alain Barbe-Torte*; la seconde, celle de *Cornouaille*, avec *Hoël*, en 1066, année de la bataille d'Hastings.

Sans parler du roi de France, que son éloignement rendait moins redoutable, les premiers ducs de Bretagne eurent deux voisins puissants contre lesquels ils durent se défendre : le duc d'Anjou et celui de Normandie. Avec le premier, on se battit; Conan I^{er} contre *Foulques à Coeur-vent*; ou Conan fut tué; *Alain III*, à Lude, où les Angevins battus furent

contraints de rendre ses États au comte du Maine, allié des Bretons. Mais, si la lutte pouvait paraître égale avec les Angevins, elle devenait aventureuse avec les Normands. *Alain Barbe-Torte* eut beau chasser les Normands de Nantes et de Dol, il lui fallut pourtant reconnaître la suzeraineté de leur duc, *Conan I^{er}*, ce comte de Rennes qui, par un double assassinat, se substitua comme duc de Bretagne (388) aux héritiers du premier *Alain* et fut tué à Quimperle, laissa un fils : *Geoffroy*. Celui-ci obtint la main d'*Havoise*, sœur de *Richard de Normandie*, et *Richard* eut *Judith*, sœur de *Geoffroy*; les deux familles duciales se trouveront doublement unies par la parenté et l'intérêt. Aussi, lorsque *Robert le Diable*, duc de Normandie, partit pour la Terre sainte, c'est un duc de Bretagne qu'il confia son fils *Guillaume*, depuis conquérant de l'An-



PLOCHARNEL : MENHRS DU VILUX-MOULIN.



LES GRANDS ALIGNEMENTS DE MÉNEC, A CARNAC.

Phot. de M. Le Rouze.

gleterre. Les Normands n'eurent pas de plus fidèles alliés que les Bretons en cette affaire. Alain Forgent, fils d'Hoel, duc de Bretagne, contribua de sa personne à la victoire d'Hastings, 1066. Pour prix de ce service, *Gaillaume le Conquérant*, devenu roi d'Angleterre, donna l'investiture du comté de Richemont à son allié. Par un juste retour, les Bretons reprenaient pied sur ce territoire, leur ancienne patrie, d'où les Anglo-Saxons avaient expulsé leurs ancêtres.

Il y eut désormais partie liée entre les deux maisons de Bretagne et d'Angleterre. *Alain Fergent* maria son fils avec une princesse anglo-normande, Mathilde, et créa ainsi une prétention éloignée dont les rois anglais sauront tirer parti. Bientôt, aux ducs de Normandie, rois d'Angleterre, se substituèrent ceux d'Anjou. Henri II Plantagenet en était le chef ; de ses trois fils, Richard, *Geoffroy* et Jean, le second fut héritier de Bretagne par sa femme Constance, fille du dernier duc, *Conan le Petit*, mort en 1171.

Avant de partir pour la troisième croisade, *Richard Cœur de Lion* avait désigné, à défaut de son frère *Geoffroy*, mort prématurément, son neveu **Arthur de Bretagne**, comme héritier de tous ses États. Le jeune prince, à la mort de son oncle, devait être roi d'Angleterre ; mais Jean sans Terre, frère cadet de Richard, l'en écartera par un crime. Arthur de Bretagne, saisi par les soldats anglais, fut enfermé à Falaise, puis dans la grosse tour de Rouen. C'est là qu'une nuit, dit-on, Jean sans Terre vint lui-même prendre son neveu dans une barque et le jeta dans la Seine après l'avoir poignardé de sa propre main (1203). Pour ce forfait dont la voix publique l'accusait, Philippe-Auguste, suzerain des ducs de Normandie et d'Anjou, rois d'Angleterre, cita Jean sans Terre à comparaître et à répondre du meurtre d'Arthur de Bretagne ; les États anglais du continent furent confisqués et saisis.

Pour la Bretagne, elle eut à **Guy de Thouars**, qui avait épousé Constance, mère de l'infortuné prince, victime de Jean sans Terre. Son hé-

tière, la princesse *Alia*, apporta le duché de Bretagne à un prince de la maison de France, *Pierre de Dreux*, arrière-petit-fils de Louis le Gros.

Pierre de Dreux, duc de Bretagne (1213), fit hommage pour son duché à Philippe-Auguste ; on le vit à Bouvines avec les seigneurs bretons. Le roi de France n'eut pas de meilleur ami que le duc de Bretagne ; par malheur, le dernier héritier de cette maison, Jean III, mourut sans enfants (1341). Son frère puîné, le comte de Penthièvre, n'avait qu'une fille, Jeanne, mariée à Charles de Blois ; mais le plus jeune des trois frères, Jean de Montfort, vivait encore. Ce fut entre *Jean de Montfort* et *Charles de Blois*, au nom de sa femme, Jeanne de Penthièvre, une compétition à mort pour le duché de Bretagne.

Guerre de Succession. — Les Anglais, heureux de pouvoir reprendre pied sur le continent, se déclarèrent pour Montfort ; le roi de France tint pour Charles de Blois ; la sécurité de ses États exigeant absolument qu'il barrât de ce côté la route à toute invasion. L'un après l'autre, les deux prétendants furent pris. Jean de Montfort, le premier, saisi dans Nantes, fut amené à Paris et enfermé au Louvre. Sa femme, la courageuse *Jeanne de Montfort*, ayant rallié les débris de ses partisans, continua la lutte et défendit héroïquement Hennebont. C'est là que Montfort, après s'être échappé, vint s'enfermer à son tour ; il y mourut (1375), laissant un fils en bas âge, « Jean le Conquérant ». Sa mère, *Jeanne de Montfort*, le présenta aux troupes, qui le proclamèrent *duc de Bretagne*.

Durant Charles de Blois, après avoir pris Rennes, se fit prendre à son tour à La Roche-Berrien ; le veda prisonnier des Anglais, alliés de Montfort. *Jeanne de Penthièvre*, sa femme, poursuivit la guerre contre sa courageuse rivale ; ce fut la guerre des deux *Jeanne*s. Une avec l'Anglais, l'autre avec les soldats du roi de France. Il y eut des épisodes héroïques dans cette longue équipée ; le combat des Trente en est le plus connu. *Charles de Blois* délivré, la lutte reprit avec une nouvelle vigueur. Du



LE « MEN-ER-GROACH », PRÈS DE LOCMARIAQUER (Grand menhir brisé en cinq morceaux).

CLAP.

la conduite de Charette et de Cathelineau (1793). Si Nantes fût tombé au pouvoir des insurgés, c'était la route ouverte aux troupes de l'émigration. On se battit, il y eut de sanglantes rencontres. Machecoul. Mais à cet effort, l'unité manqua. Chargé d'organiser les Chouans, le comte de Puisaye passa en Angleterre pour combiner avec leurs opérations un débarquement d'émigrés sur la côte bretonne; mais la République, pendant ce temps, traitait avec les insurgés, leur promettait la liberté du culte, la dispense du service militaire. C'était la fin de la *Chouannerie* et la défaite certaine des émigrés. Les malheureux vinrent échouer dans la presqu'île de Quiberon, où le général Hoche les écrasa (1795). Il n'y eut de sauvés que ceux qui purent gagner à la nage les vaisseaux anglais; les autres, prisonniers, furent impitoyablement fusillés peu après, au nombre de neuf cent quatre-vingt-sept, dans un champ solitaire voisin d'Auray. Hoche préféra démissionner, plutôt que d'exécuter cet ordre barbare. Quelques bandes de Chouans, pillards plutôt que combattants, parcoururent encore le pays sous Cadoudal, Boishardy et Guillemot, dit « le roi de Bignan ».

Le général brelois d'Aborville, *La Tour d'Auvergne*, de Carhaix, premier grenadier de la République; Moreau, de Rennes, le vainqueur de Hohenlinden; le Malouin Desilles et le général *Lariboisière* ne à Fougères) représentèrent la Bretagne dans les armées de la République et de l'Empire; *Cambroux*, le héros de Waterloo, était Nantais; enfin *Surcouf*, digne héritier de Cartier et de Duguay-Trouin, méritait par ses audacieux exploits contre les Anglais le titre de « roi de la mer » (1773-1827). *Launoric* et le lieutenant *Chippendale*, qui prirent une part si glorieuse à la conquête de l'Algérie, étaient, le premier, Nantais, le second ne près de Brouais. La Bretagne fournit aussi au second Empire l'amiral *Charner*, le général *Mellinet*, l'ingénieur *Dupuy de Lôme* qui construisit le *Napoléon*, premier navire cuirassé. On vit encore les Bretons à Bazailles, capitaine Lambert, des *Dernières Cartouches*, ne à Carhaix, à Châtillon, à Champigny, partout où il y avait des coups à recevoir et de l'honneur à gagner.

LA LANGUE, LA RACE

Si la persistance du langage, cette flamme de l'âme populaire, est un signe indéniable de la vitalité d'une race, la vraie Bretagne n'est point morte; jamais, au contraire, depuis un siècle, elle ne se montra plus vivante. Les chartes, les mystères, les poésies d'autrefois sont remis en honneur: Le Gonidec; La Villemarque, par son *Berzouze*; les folkloristes et les chanteurs; Brizeux, Souvestre, Proux, Henry, Luzel; des savants comme Gaidoz, dans la *Revue Celtique*, d'Arbois de Jubainville, par ses érudites leçons au Collège de France, remettent en honneur tout ce qui touche au passé, à la littérature, aux arts de la Bretagne. Une chaire de celtique a été créée pour Gaidoz à l'École des hautes études; deux autres, pour MM. Loth et Ernault, à Rennes et à Poitiers. Les *Annales de Bretagne* complètent la *Revue Celtique*. Pour mieux agir sur l'opinion par la presse et par les livres, l'*Association Bretonne* crée des chaires de celtique américain dans plusieurs collèges libres, ouvre des concours en langue bretonne dans les écoles primaires, fait composer un manuel de breton-français, publie enfin des journaux

avec des poésies, des articles en langue bretonne. Ajoutez des publications comme l'*Almanach*, fondée à Rennes par Louis Tiercelin; la *Revue de Bretagne*, du docteur marquis de l'Estourbeillon; le *Clocher* et le *Terrain breton*; la représentation de *mystères* au théâtre de Ploujean; les œuvres suscitées par l'*Union régionaliste bretonne*; vous aurez l'idée du chemin parcouru depuis le jour où les Bretons-bretonnants s'assemblaient, nouveaux chevaliers de la Table Ronde, Quellien, Gaidoz, Luzel, d'Arbois de Jubainville, Loth, L. Martin, pour rompre les agapes fraternelles du *Dîner celtique*.

On distingue dans la langue bretonne quatre dialectes: celui de Tréguier, l'attique de la Basse-Bretagne; celui de Léon, le mieux conservé; le dialecte de Cornouaille, le plus étendu de tous; celui de Vannes, dans le Morbihan. La Bretagne bretonnante ne représente qu'une partie de la Bretagne; une ligne très flexible tirée de Plouha, sur la Manche, vers l'embouchure de la Vilaine, marque son domaine à l'ouest; à droite s'étend le pays *gallo*, pays de langage français. M. P. Schiblot, dans une étude très attentive, suit de village en village la frontière des deux langues: il estime à près de 1 200 000 les Bretons bretonnants. Si l'on

ajoute à ce nombre celui des colonies bretonnes détachées aux mines de Trélazé, près d'Angers, au Havre, à Paris et Saint-Denis, le chiffre de 1 330 000 ne doit pas être éloigné de la vérité. La plupart des Bretonnants comprennent le français, l'ayant appris à l'école et à l'armée. Cependant plus de 725 000 s'exprimeraient encore uniquement en breton. Nantes, Vannes, Lorient, Brest sont des villes presque exclusivement acquises au français; mais, pénétrez dans les régions reculées de la Cornouaille, des villages entiers ne vous comprendront pas. En réalité, quoi qu'on ait fait, le français n'a pu éliminer le breton; les frontières des deux langues, peut-être plus incertaines, sont encore à peu près ce qu'elles furent autrefois. La Bretagne n'est qu'un groupe de la grande famille des Celtes.

Autour de l'île de *Mon*, centre du vieux monde celtique, l'*Irlande*, l'*Ecosse*, le *pays de Galles* et jusqu'à l'abrupte *Cornouaille*, perdue à la pointe extrême de l'empire britannique, tout le littoral de la mer intérieure est en mouvement; la langue et la nationalité des vaincus, forcément comprimées par la double invasion des Anglo-Saxons d'abord, puis des Normands, relèvent la tête. Chez nos pratiques voisins, la renaissance des traditions et de la langue celtiques, en suscitant chaque jour d'heureuses initiatives, se traduit dans la vie publique par l'adoption de mesures libératrices qui doivent, peu à peu et sans secousse violente, conduire chacun des groupes intéressés à l'autonomie administrative qu'ils rêvent, sans sortir de l'état commun.

Le plus desherité, le plus injustement oublié de ces Etats d'origine celtique, le *Cornwall*, semblait, depuis la fin du XVIII^e siècle, complètement absorbé par l'élément anglais. La plupart des familles indigènes ont fait place à une *gentry* nouvelle; tous les représentants du pays à la Chambre des Communes et à la Chambre des Lords sont d'un loyalisme parfait. Sous cette apparente assimilation, la race même n'a pas bougé. C'est pourquoi la *Société des Celtes corses*, récemment fondée pour sauver de la destruction les ruines féodales, les anciennes chapelles, les monuments mégalithiques et surtout faire revivre l'ancienne langue, a été immédiatement populaire. On veut rétablir le celtique dans les écoles, renouveler le domaine de Cornouaille, les solennités barbares.



FABRICANT DE JAMIS A BANNALIC.

Phot. de M. Villard.



Le port de M. G. Hamon.

EN MORBIHAN.

A l'opposé du *Cornwall*, où les siècles ont de plus en plus effacé l'image du passé, l'île de *Mann*, grâce à son éloignement, à son peu d'importance et à l'énergique obstination du petit peuple qui l'habite, a conservé, au milieu de l'effacement général, une autonomie presque complète. C'est une évocation d'autrefois, le foyer survivant de l'ancienne famille dispersée. Un Parlement composé d'une Chambre haute et de la Chambre des Clés, *House of Keys*, gouverne l'île; ses décisions, proclamées en vieille langue

en vieille langue du pays sur la colline sacrée de Tynwald, ont force de loi; il suffit de la sanction du gouvernement anglais, et le roi n'a d'autre représentant ici qu'un gouverneur général. La langue populaire est le *manx*, dérivé du celtique irlandais; elle est parlée par 5 000 à 6 000 habitants. Un flot presque ininterrompu d'immigrants anglais, près de 50 000 au siècle dernier, n'a pu submerger l'élément indigène; les journaux publient des articles en *manx*; il y a des offices en cette langue dans les chapelles, des discours en *manx* à la Chambre des Clés. Le celtique demeure malgré tout la langue officielle.

Le rêve du pays de Galles, de l'Ecosse et de l'Irlande est de conquérir l'autonomie que possède l'île de *Mann*. Aucune terre

demeure fidèle à la terre natale et gardent leurs croyances avec leurs usages, 250 000 parlent encore la langue traditionnelle. Sous l'impulsion de la *Société gaélique d'Irlande*, le celtique est entre officiellement à l'école; bientôt il sera obligatoire pour les maîtres. L'Ecosse prend le chemin du pays de Galles.

Quant à la malheureuse Irlande, à laquelle l'Angleterre a tout pris : la terre, la religion, la langue, les droits civils et politiques, ce n'est plus que l'ombre d'elle-même :

elle se redresse pourtant. Songez que l'irlandais a été interdit dans les écoles, que les catholiques ont été déclarés incapables de recevoir ou de transmettre une propriété foncière, incapables d'être électeurs ou éligibles, ni d'entrer dans aucune administration. Leurs évêques furent proscrits sous peine d'être pendus, les prêtres condamnés à un serment contraire à leur foi, sous peine de prison ou de détresse au fer rouge. La dîme prélevée sur les Irlandais va aux ennemis de leur religion, les hauts dignitaires de l'Eglise anglicane, classée de partout, réduite en esclavage sur sa propre terre, on s'écroule que la race n'ait pas totalement disparu. Ses malheurs lui ont suscité des défenseurs indigènes : Parnell, O'Connell, Isaac Butt ont obtenu l'éligibilité des catholiques au Parlement, leur accès aux fonctions civiles et militaires.

Déjà l'Irlande possède, comme le pays de Galles, des Conseils de comté élus; le *gaélique* est entré dans l'examen de fin d'études primaires; des sociétés comme la *Celtic Literary Society*, la *Society for the preservation of the Irish language* et la *Ligue gaélique*; des journaux, des comités de propagande, travaillent à raviver, sur tous les points du territoire, la langue, l'esprit et les traditions nationales. Pres de 800 000 Irlandais parlent encore la langue de leurs ancêtres. Avec les émigrés, elle a traversé l'océan.

La colonie irlandaise des Etats-Unis est une puissance. L'irlandais a force l'entrée de l'école primaire; deux chaires de *gaélique* ont été instituées à l'université de Harvard et à celle de Baltimore; des journaux exclusivement irlandais se publient en Amérique, en Australie, aux Indes.

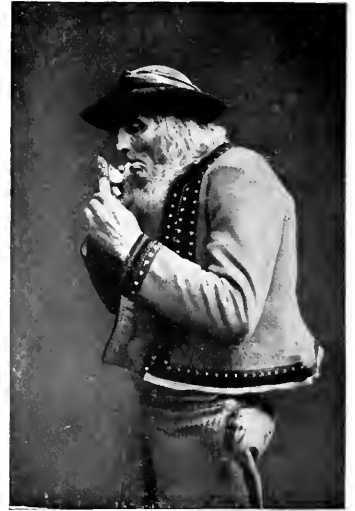
En Australie, dans la Nouvelle-Galles du sud, en Patagonie même, on préche, on écrit et l'on parle le *gaélique*.

Dans un esprit de solidarité et pour coordonner l'effort des divers groupes de la grande famille celtique, les vieux Celtes des îles Britanniques ont convoqué, en 1898, tous leurs frères de race au Congrès général qui s'est tenu à Dublin. Nos Bretons y étaient avec les Irlandais, les Ecosseis, les *Manx* et les Gallois, les délégations des Etats-Unis, du Canada, des Indes, de l'Australie, de la Nouvelle-Zélande. Ce furent, après de longs siècles d'oubli et d'oppression, les premières assemblées solennelles de la nation survivante des Celtes.



Phot. de M. Villard.

VIEUX TAILLEUR DE CORAY.



Phot. de M. Villard.

VIEUX FUMEUR, A PLOMODIERN.

britannique ne fut plus opprimée que le *Pays gallois* par la conquête anglo-écossaise. En vain le dragon rouge de Galles prit place dans les armoiries d'Angleterre; les traditions, les lois, la langue et la religion des Gallois furent préservés.

Mais, à côté de l'Eglise officielle, odieuse à la population, le bas clergé, gallois d'origine, entretint le peuple dans le culte du passé. Les prêtres, faute d'églises, se tenant en plein air, dans les bois, sur les grèves. Si l'Eglise anglicane s'impose encore au pays de Galles, malgré le vote de la Chambre des Communes qui l'y a supprimée en 1894, et grâce à la résistance des Lords intéressés à ses abus, l'immense majorité des Gallois n'en est pas moins demeurée étrangère à l'anglicanisme.

L'une de la résistance à l'oppression des consciences est dans le clergé gallois. C'est à son initiative qu'est due la restauration des antiques solennités bardiques, on revivait, avec les chants nationaux, les anciens *bardes*, réunis dans l'enceinte des pierres sacrées, autour de l'arche, au pied d'un massif de chêne. Les Gallois reprenant peu à peu conscience d'eux-mêmes; près d'un million d'entre eux pouvaient maintenant parler le celtique. Ils ont obtenu l'admission à l'université galloise, des écoles de Galles dans plusieurs collèges, l'école nationale bilingue de l'école de la langue d'Alsace.

En 1898, en 1900, en 1902, les Conseils de comté ont été constitués, les Gallois ont obtenu la reconnaissance de leur langue dans les écoles primaires. En 1903, les Gallois ont obtenu la reconnaissance de leur langue dans les écoles primaires.

En 1904, les Gallois ont obtenu la reconnaissance de leur langue dans les écoles primaires. En 1905, les Gallois ont obtenu la reconnaissance de leur langue dans les écoles primaires.

En 1906, les Gallois ont obtenu la reconnaissance de leur langue dans les écoles primaires. En 1907, les Gallois ont obtenu la reconnaissance de leur langue dans les écoles primaires.



Phot. de M. Villard.

ENFANTS DE PONT-L'ABBÉ.



LE PHARE DU MINOU, A L'ENTRÉE DE LA RADE DE BREST.

CL. ND.

DÉPARTEMENTS DU MASSIF DE L'OUEST

Finistère.

Superficie: 672 160 hectares (Cadastre); 707 000. Service géographique de l'armée). Population: 702 950 hab. (1921). Chef-lieu: **Quimper**. Sous-préfectures: **Brest, Châteaulin, Morlaix, Quimperlé**. — 13 cantons, 298 communes; 11^e corps d'armée (NANTES); 2^e arrondissement maritime (BREST). Académie et Cour d'appel de RENNES. Diocèse de QUIMPER (suffragant de Rennes).

Entre deux jetées de gneiss et de granite: l'une, celle du Raz, que prolonge la chaussée de Sein; l'autre terminée par la pointe Saint-Mathieu et l'archipel d'Ouessant, le golfe d'Iroise, pris comme dans une pince, pénètre à l'intérieur des terres jusqu'au point où l'épieu résistant de la péninsule de Crozon (pointe du Toulinguet) divise son effort et rejette ses eaux d'un côté dans la rade de Brest, de l'autre dans la baie de Douarnenez. Ebranlé, décousu, tréqué par le battement incessant des lames, le trident de Crozon s'enracine à l'épaisseur du Méné-Hom (330 mètres), sans lequel, peut-être déjà séparé de la rive, il eût livré



QUIMPER: LA RUE SAINTE-CATHERINE.

CL. ND.

carrière à l'invasion marine. Pays agricole et maritime à la fois, le *Finistère* offre dans ses vallées, en Cornouaille, en Léon, des sites agrestes et riants qui contrastent avec l'éprouvé des terres voisines et la rudesse de l'Océan homicide qui, étant si près, ne se peut oublier. De lui vient ce fond de mélancolie qui caractérise les populations du littoral, toujours partagées entre la joie des retours et les séparations sans espoir.

Quimper (18 550 habitants) n'est point ce qu'imagine les gens ancrés à des informations surannées; son joli théâtre dressé sur la rive gauche de l'*Odette* ferait envie à plus d'une ville qui se targue de progrès. Bien qu'il manque d'ampleur, l'*Odette* met au cœur de la ville un rayon de fraîcheur; plus d'une maison suspend son balcon à la rive; des jardins, des charmilles fleuries se penchent au-dessus du courant babillard; des passerelles volantes le franchissent de leur léger treillis de fer que barre, sous les festons de clématite ou de vigne vierge, une rustique barrière.

Quimper fut capitale de la Cornouaille, groupement forme dit-on, par des peuplades innombrées de Grande-Bretagne; leur

chefs, rois ou comtes, résidèrent à Quimper. D'après la tradition, l'infortunée *Gratien* y serait venu, lorsqu'un coup de marée eut emporté la ville d'Ile, où il habitait. Mais tout cela est bien confus. La *Comté de l'Est* était Basse-Bretagne. On donnait aussi ce nom à la ville même de Quimper-Corentin et à l'évêché dont celle-ci fut le siège.

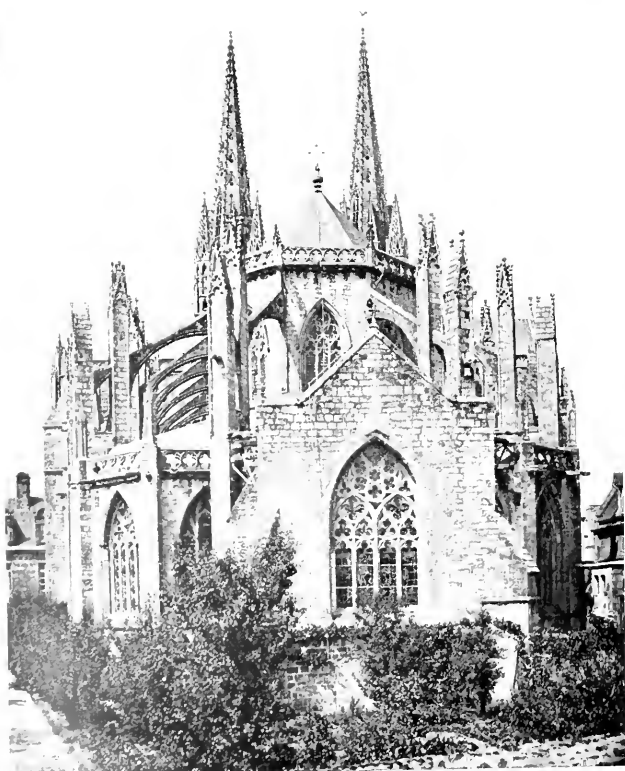
De quelque point qu'on observe Quimper, les hautes flèches de sa *cathédrale* s'élançant dans le ciel au-dessus d'une houle de toits pointus. Ces flèches sont récentes : elles ne datent pas d'un siècle et sont dues à une souscription publique ; leur cime pointe à 73^m,10. Les toits qui les portent sont du *xv^e* siècle. La cathédrale elle-même, commencée en 1234, ne fut terminée qu'en 1515. Comme en beaucoup d'autres édifices religieux, le chœur ne s'allonge pas dans l'axe de la nef ; il s'incline, en souvenir, dit-on, de ce que le Christ pencha sa tête sur la croix, avant de mourir. Mais l'inclinaison du chœur, ordinairement peu sensible, s'accroît dans la basilique de Quimper, au point de donner l'illusion qu'une nef complémentaire est venue plus tard s'adapter à une autre. L'harmonie de l'édifice en souffre, et c'est dommage ; car l'architecture est belle et noble, les ogives légères, les fenêtres délicatement ouvrees, dans les chapelles, nombreux tombeaux d'évêques ; aux clefs de voûte, les écussons d'Anne de Bretagne et des personnages de marque qui contribuèrent par leurs libéralités à la construction et à l'ornement de l'édifice. La statue équestre de Gralon, le lion de Montfort, les vieilles devises chevaleresques sculptées dans le granité de la façade, en font une belle page héraldique.

Autour de la cathédrale flotte un monde de souvenirs. En face, de l'autre côté de la place qu'animent les étalages des marchands d'étoffes et de rustiques poteries, le *Musée* offre une reconstitution des plus riches costumes de Bretagne. Il ne faut pas croire qu'en ces costumes de nos jours on ne peut plus voir des objets de luxe, des perles de festin ; mais, quoique plus simple et plus pratique, le traditionnel costume n'est point mort et ce tant qu'on le croit. Alors, en suivant la rue de la République pittoresque, avec ses maisons à personnages, jusqu'aux Halles où se pressent les gens des environs ; vous y verrez ceux de Pont-l'Abbé, gilets garnis de boutons brillants,



Phot. de M. Villard.

QUIMPER : LES ALLEES DE LOCMARIA.



CH. M.

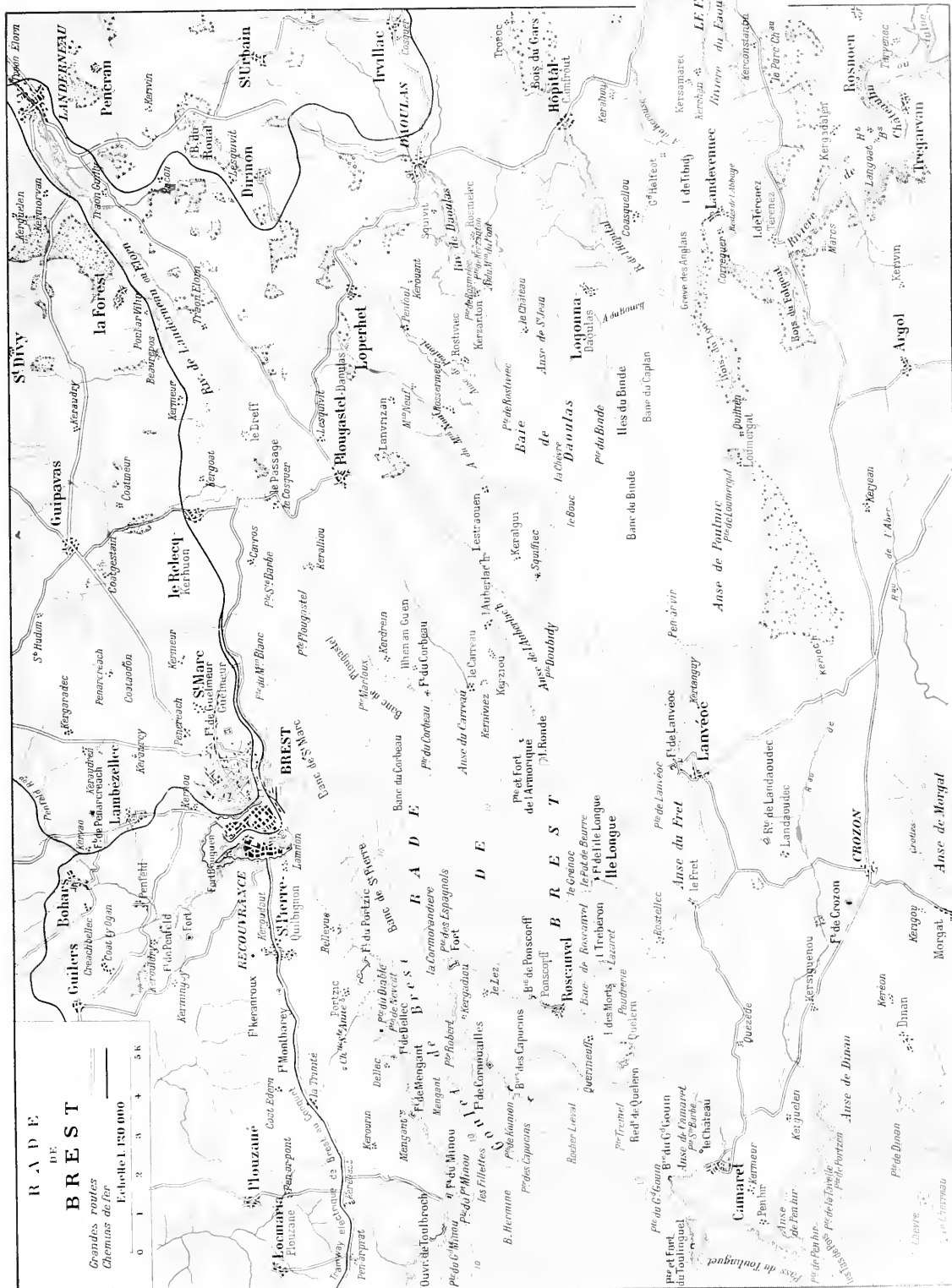
CHATEAU DE LA CATHÉDRALE DE QUIMPER.

les parements brodés, des ailettes et des bandeaux multicolores au front des femmes ; les enfants si drôles avec leurs oreillettes brodées d'argent, d'où émerge un minois bouffonné. La place *Terre-au-Duc* est encore une évocation du vieux temps. Près de là, l'église ogivale de Saint-Mathieu remplace un ancien édifice du *xv^e* siècle. On y arrive par une rue pleine de caractère : dans la pénombre de sa boutique, le vieux tailleur breton brode, ses lunettes sur le nez, la veste rutilante dans laquelle se pavane quelque galant, au Pardon prochain. C'est à Quimper qu'il faut rechercher les faïences originales dont les fabriques de *Locmaria* ont repris heureusement la tradition.

Le cours du *Steir*, en pleine ville de Quimper, est une surprise : l'eau coule à pleins bords sous les jardins des maisons greffées à la rive : ici et là, le cours disparaît sous un pont, sous une rue ; il est seulement dommage qu'il n'ait plus la limpidité du cristal ! L'*Odet* happe le *Steir* au passage, baigne avec lui le quai de l'Hôtel de ville, s'allonge en un petit port sous les pentes abruptes du mont Frugy, que bordent, jusqu'à Locmaria, de magnifiques allées d'ormes. Les vergues se mêlent aux branches des grands arbres et, là-bas, les flèches hardies de la cathédrale s'effilent, comme une puissante mâture, au-dessus des maisons de la ville.

Brest (73.660 habitants), métropole maritime du Finistère, étage ses maisons sur les deux rives de la *Penfeld* ; à gauche, la ville proprement dite ; à droite, le faubourg de Recouvrance. Resserrée dans ses remparts, et largement entamée par l'arsenal, sa raison d'être, la ville déborde sur les plateaux voisins, hors la porte Saint-Louis et celle de Landerneau. La rue de Siam en est l'artère vitale. Dans cette cité tout administrative et de création récente, les monuments sont rares : le Musée, l'église Saint-Louis, riche de marbre et d'or, mais froide et compassée, comme on savait faire les églises au *xv^e* siècle ; la place du Champ-de-Bataille, sur laquelle donne le théâtre ; enfin la magnifique terrasse du cours Bajot, au bout duquel, au lieu d'être l'intérêt. La flotte, l'arsenal, absorbent l'activité urbaine et l'attention. Il faut traverser la *Penfeld* et voir, du haut du pont tournant, l'échafaudage des constructions de la marine, les cuirassés au repos, les ateliers, les formes de ra-

RADE DE BREST





BREST : LE PONT TOURNANT ET LE PORT MILITAIRE.

CL. ND.

doub, l'armurerie, la mâture, les ancres, la voilerie, les forges, les scieries, partout, sur le moindre coin de terre, des provisions de tout genre, charbon, munitions, canons monstrueux et prêts pour l'embarquement; les usines noires qui lument, les marteaux qui frappent, les machines à vapeur qui rouillent, l'air empuanti, voilé de poussière et de charbon : c'est une fourmilière de travail, une Babel du fer et de l'acier.

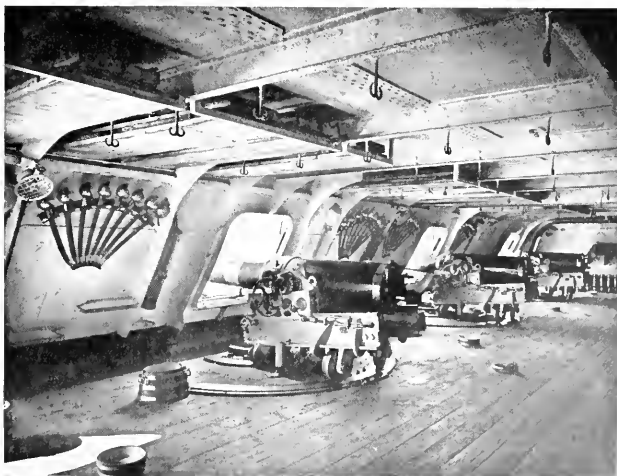
A l'entrée même du port militaire se dresse le château que Froissart tenait pour « le plus fort chastel du monde ». L'une des tours porte le nom de César : il est certain que les Romains eurent là un *castellum* dont on a retrouvé les assises dans les murs inférieurs du château. La *rade de Brest*, cette magnifique nappe d'eau capable de recevoir trois cents vaisseaux de guerre, ne pouvait être abandonnée aux surprises des pirates saxons qui infestaient ces parages. Il y eut donc un poste romain au débouché de la *Penfeld*, dans une position naturellement très forte; mais rien n'autorise à penser qu'une cite l'ait alors entouré. Aucune voie romaine n'aboutit à Brest; on n'a retrouvé aux environs ni fragments, ni substructions, ni vases, ni figurines comme à Corsenil, à Locmariaquer ou à Carhaix. Brest ne se développa que plus tard et c'est Richelieu qui décida d'en faire l'un de nos grands ports de guerre. Colbert et Seignelay, Duquesne et Vauban réalisèrent, depuis, ce grand projet. Par les forts et les batteries qui barrent le goulet et l'accès même de la rade, du haut de toutes les falaises environnantes jusqu'à Ouessant, Brest est, avec Toulon, notre meilleure place maritime.

Du plateau qui domine le faubourg de *Recouvrance*, on découvre l'admirable panorama de la ville et de la rade : à droite, le goulet d'accès; en face, la pointe des Espagnols, la baie de Châteaulin, de l'autre côté de la pointe d'Armorique; à gauche, les falaises de Plougastel; au pied même de l'escarpement, les nouveaux quais pour l'envoi du charbon à bord des vaisseaux de guerre, le sémaphore et le château qui marquent l'entrée du port militaire; dans une épaisse couronne de verdure, l'amphithéâtre de la ville qui surplombe le nouveau port de *Parstrein*. Déjà trop à l'étroit, la marine de guerre imposait aux transactions commerciales des entraves dont on a voulu les libérer. Le *nouveau port*, entièrement conçu sur la rade, comprend quatre bassins entre deux jetées, défendus sur le front méridional par une digue contre laquelle vient se briser le flot de marée. Il ne semble pas malheureusement que le mouvement commercial ait répondu jusqu'ici d'une façon suffisante aux sacrifices consentis pour lui. Tout près sont mouillées les torpilleurs et les petites unités de la marine de guerre, car l'entretien et la transformation incessante de notre ma-

tériel naval exigent l'établissement de nombreux postes secondaires. Aussi les découpages intérieures de la rade : *Landerneau*, sur l'Elorn; *Châteaulin*, sur l'Aulne, peuvent-elles passer pour la banlieue maritime du grand arsenal de la *Penfeld*.

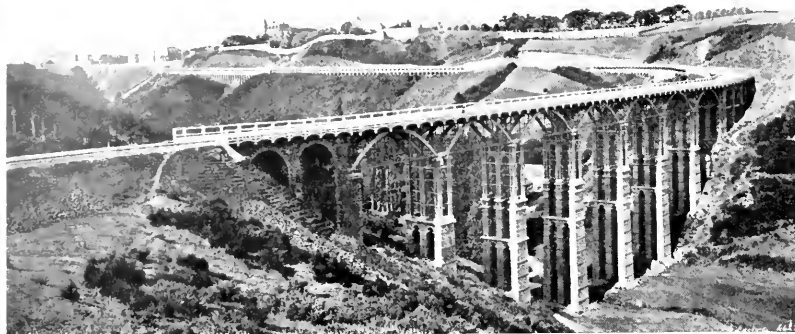
A 1500 mètres sur l'Elorn, le chenal de *Plougastel* offre un excellent mouillage avec des fonds de 12 mètres. Plus haut, les caboteurs accostent à *Landerneau*, petite ville industrielle qui travaille le fer, tisse le lin, construit des navires. La voie romaine de Nantes à Vorganium passait ici, et, durant tout le moyen âge, Landerneau eut des relations commerciales suivies avec Bordeaux et Bayonne.

Personnages historiques. — *Guillaume le Breton*, historien et poète, né vers 1165, m. après 1226, écrivit les *fastes* de Philippe Auguste, dont il fut le conseiller; *Hervé de Portzmoguer* (*Primauguet*); *Michel Colomb*, né à Saint-Pol-de-Léon, vers 1530, mort en 1512, l'honneur de la sculpture française, au xve siècle; *Du Couëdic* (1739-1780); *Kerguelen-Tremarec* (1734-1796), qui découvrit les Terres australes; le comte *Linois* (1761-1818),



BATTERIE A BORD D'UN CUIRASSÉ.

— F. NIO.



SAINT-BRIEUC : LE VIADUC DE TOUPIN.



FONTAINE DE SAINT-BRIEUC.

vainqueur des Anglais au combat naval d'Algeiras; le premier grenadier de France; *La Tour d'Auvergne*, tué à Orléans (1743-1800); le général *Moreau* (1763-1813), vainqueur de Hohenlinden; le général d'*Orville*, qui decida de la victoire de Valmy (1730-1817); dans les lettres et les sciences; *Michel le Nobletz*, apôtre de la Basse-Bretagne, 1577-1657; l'erudit bénédictin *dom Morice*; le critique *Fieco*, né à Quimper; l'ingénieur *Choquet de Lindu*, qui agrandit et améliora le port de Bre-l, sa ville natale (1740-1790); les peintres de marine; *Nicolas* et *Pierre Ozanne*; *Alexis de Bochon*, physicien, astronome qui accompagna Kerguelen aux Terres australes 1741-1817; le médecin *Lacaze* (1781-1826); le philologue *Le Goude* (1838); *Emile Souvestre*, né à Morlaix (1806-1851), qui écrivit *Les Derniers Bretons*.

Côtes-du-Nord.

Superficie : 688600 hectares. Cadastre : 721700. Service géographique de l'armée. Population : 357820 hab. 1921. Chef-lieu : **Saint-Brieuc**. Sous-préfectures : **Dinan, Loudéac, Guingamp, Lannion**. — 48 cantons, 390 communes; 10^e corps d'armée (RENNES). Cour d'appel et Académie de RENNES. Diocèse de SAINT-BRIEUC suffragant de Rennes.

La plus grande altitude du département des *Côtes-du-Nord* ne dépasse pas 340 mètres à la colline de Béclair, dans la lande du Méne. Si ce coin de Bretagne, au relief usé par les âges, ne connaît pas la majesté des hautes cimes ni la splendeur des champs de neige ou la sublime horreur des abîmes glacés, il offre en revanche le

grandiose et émouvant spectacle de l'Océan, une merveilleuse variété de sites dans les vallées tortueuses qui découpent sa dorsale granitique et schisteuse, mais surtout une incomparable succession de caps et de baies, de roches sauvages et de plages gracieuses, de Dinan à Lannion, de la Rance au Légné.

La baie de Saint-Brieuc trouve l'espace entre le cap Fréhel et le Sillon de Talberg. Sur le front granitique opposé aux courants et aux fureurs de la mer, l'épée tranchante du Talberg, Bréhat, les Iléaux, les Sept Iles, les Triagoz, les îlots, les écueils, prolongent ce littoral démantelé. Lorsque tombe la nuit ou la brume, dix phares éclairent ces parages dangereux : Porz-Don près de Paimpol, le Paon au rebord de Bréhat, les Sept Iles, la Croix, les Triagoz mêlent leurs rayons de pourpre, d'or, d'émeraude, à ceux du phare des *Iléaux*, étoile tombée du ciel au milieu de cette couronne étincelante. Le phare des Iléaux se soude à une plate-forme artificielle que portent deux aiguilles de porphyre noir; sa tour, qui monte à 48 mètres, est faite d'assises de granite emboîtées l'une dans l'autre. On dirait un monolithe; dans les grandes tempêtes, il tangue comme un navire, mais que d'égars il a sauvés de l'épée tranchante du Talberg!

Tous les contrastes se heurtent sur cette côte du nord: à côté des titanesques entassements de *Plougastel* et de *Ploumanach*, la nature s'humanise; des tapis de velours vert, des oasis tranquilles s'abritent dans les vallons côtiers. *Lézardrieux* égrène ses petites maisons blanches où s'accrochent la vigne vierge et les seringas; la rose frémère et les capucines, les passeresses, égayent les jardins. *Kérity*, au détour de *Paimpol*, est un rayonnement du Midi sur le Nord: le mûrier, le figuier, le myrte, les fruits les plus variés y mûrissent à l'aise. Rien de plus sauvage que la rive septentrionale de *Bréhat*; les rafales n'y laissent que des pierres déchaînées, des broussailles couleur de rouille tapies désespérément au ras du sol; rien n'égale au contraire la splendeur toute méridionale de la rive opposée « avec ses rochers rouges panachés de pins sylvestres trempant dans une mer dont la baie d'Antilles pourrait jalouser l'indigo ».

Et puis la mer est riche. A défaut des forêts qui verdoient aux flancs des montagnes, elle a ses vergers sous-marins, mille plantes aux formes déliées et du plus délicat coloris. N'a-t-on pas compté plus de 4000 espèces d'algues? En ses pours de colère, la mer entraîne du fond ces précieux végétaux et les offre aux riverains: c'est leur moisson à eux; elle infuse une vie nouvelle à des terres qui, sans cela, resteraient improductives. De ce contraste toujours présent naît le charme de la côte bretonne. Lannion, Tréguier, Lézardrieux, Paimpol, Saint-Brieuc sont des villes de pêche, mais surtout des centres agricoles. Par les estuaires des rivières, la vie de la mer remonte à l'intérieur. La lande elle-même n'est



Photo de M. A. Robin.



Cl. ND.

LA TOUR DE CESSON.



Cl. ND.

VANNES : LES REMPARTS ET LA TOUR DU CONNÉTABLE.

pas sans charme : elle garde les vieux souvenirs, les menhirs (celui de Trégomar a 5^m,20 dont la silhouette raye l'horizon, depuis que s'en est allé sous la hache du bûcheron et la charrue du laboureur l'abri tutélaire des grands bois qui couvraient le pays, l'ancienne *Brocclande* étendait ses épaisses futaies sur une partie du département des Côtes-du-Nord; il en reste des lambeaux importants : forêts de Londréac, de Lorges, de la Hardouinais.

Saint-Brieuc (24530 habitants) n'est pas de ces cités vieillottes dont on a tout dit, en observant qu'elles ont conservé leur aspect du moyen âge. La ville ayant été presque entièrement reconstruite depuis un siècle, il n'y reste pas grand-chose du passé. Encore n'en est-elle pas tout à fait dépourvue. De vieux logis se voient encore, rue Saint-Jacques n°s 4 et 6, le second surtout, au coin de la vieille Allain : sur sa façade fraternisent saint Georges, David et saint Julien. Dans la rue Fardel, une maison très ornée, dite « hôtel des ducs de Bretagne », aurait abrité le roi Jacques II, lorsqu'il préparait sa descente en Irlande (1689). La cathédrale a l'air d'une forteresse plutôt que d'une église. Olivier de Clisson y soutint un siège; plus tard, quand il vint à son tour assiéger Saint-Brieuc, les Briochins se réfugièrent dans leur église, et tinrent quinze jours jusqu'à l'ouverture de la brèche. Commencée par Guillaume Pinchon, évêque de Saint-Brieuc au xiii^e siècle, la cathédrale *Saint-Étienne* fut depuis continuée et réparée plusieurs fois. On remarquera la porte du xiii^e siècle, le chœur et son triforium du xvi^e siècle, une belle rosace du xvi^e au transept sud, le buffet d'orgues de la Renaissance. La *Préfecture* (beau parc), l'*Hôtel de ville* (musée) se groupent autour de la cathédrale.

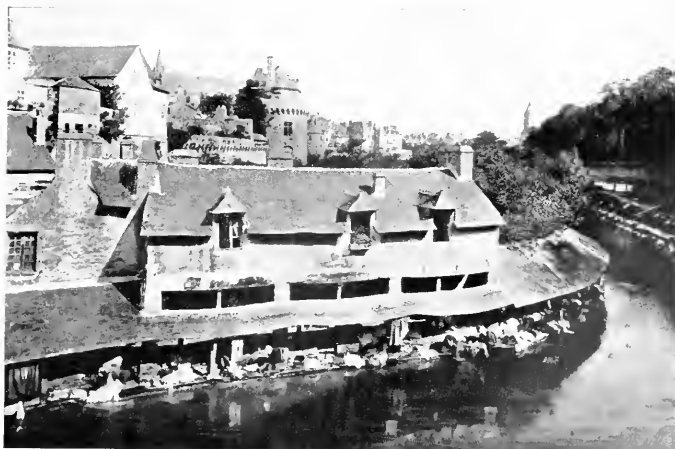
Saint-Brieuc possède encore la fameuse fontaine de Port-Aurèle, au-dessus de laquelle Margot de Clisson, comtesse de Penthhièvre, fit construire un charmant portique de style flamboyant; la fontaine est adossée à la chapelle qui remplace l'ancien oratoire de Briomagoz (ou *Brieuc*, moins breton qui aborda, au vi^e siècle, à l'embouchure du Gouet, chassé de Galles par l'invasion anglo-saxonne. L'église *Saint-Guillaume*, à l'entrée de la ville, est une reconstruction dans le style du xiii^e siècle. Ici commence l'ancienne ville; bien que ses rues aient presque toutes fait toilette neuve, leur irrégularité délasse de la ligne droite. En arrière de Saint-Guillaume s'étend l'esplanade du *Champ-de-Mars*, où vient se nouer la grande ligne des boulevards, autour de la statue de Du Guesclin. Dans le voisinage, la magnifique promenade des Quinconces et de beaux jardins encadrent le *Palais de justice*, imposante construction d'où la vue domine le val encaissé du Gouët. Au loin se devine la fameuse tour de *Cesson*, qui protégeaient des fossés taillés dans le roc vif, puis le développement du *Gouët*; à l'horizon, la pointe d'Erquy et la coquette plage du Val-André. Les chemins de fer départementaux ont créé autour

de *Saint-Brieuc* un réseau de travaux d'art : pont de Toupin, viaduc de Souzin, etc., dont la courbe s'harmonise heureusement avec les riants coteaux qui bordent le cours du Gouët et l'estuaire du Légué.

Personnages historiques. — *Saint Guillaume Pinchon*, évêque de Saint-Brieuc (1181-1231); *saint Yves Hélori*, véritable encyclopédie de toutes les connaissances de son temps, avocat et bienfaiteur des pauvres (1255-1303); *Bertrand Du Guesclin*, né au château de la Motte-Broons, près de Dinan, bras droit de Charles V; il finit, à force de ruse et de courage, par « monter » l'Anglais hors de France; mort au siège de Clébourne-Randon (1380); le maréchal de *Guchénaul*, né en 1602 à Plessis-Budes, près de Saint-Brieuc, tué au siège de Rothweil (1643); *Alain-Emmanuel*, marquis de *Coëtlogon*, vice-amiral et maréchal de France, héros de plusieurs batailles navales (Palermes, Agosta), défenseur de Saint-Malo contre une puissante escadre anglaise (1646-1730); *Louis Robert Hippolyte de Brihan*, comte de *Plelo*, avec 1500 hommes, il tint tête à 40 000 Russes qui assiégeaient Dantzig, où il fut tué (1699-1731); le chirurgien *Jobert*, dit de *Lamballe*; l'amiral *Champer* (1797-1869); le philologue et critique *J.-E. Reunon*, né à Tréguier (1823-1892).

Morbihan.

Superficie : 679800 hectares. Cadastre : 709300. Service géographique de l'armée. Population : 546060 hab. (1921). Chef-lieu : **Vannes**. Sous-préfectures : **Lorient**, **Pontivy**, **Ploërmel**. 37 cantons; 258 communes; 11^e corps d'armée (NANTES). Cour d'appel et Académie de Rennes. Diocèse de Vannes (suffragant de Rennes).



VANNES : VUE PRISE DE LA GARENNE.

Le Morbihan, dit-on à l'empêcher d'être montagneux, de se dégager, d'être ouvert et au sud, vers les monts d'Ardenne, la montagne Noire. L'ensemble du département ne présente qu'un relief assez pauvre, coupé de vallons. Une immense forêt couvrait autrefois ses plateaux, aujourd'hui encore en partie boisés, en partie couverts de landes. De grands espaces ont été conquis à la culture, des marécages asséchés, mais c'est la mer que regarde ce pays, elle qui sollicite son

activité, en pénétrant à l'intérieur par les profondes entailles de la côte; estuaire du *Blavet*, rivière ou lac intérieur d'*Etel*, long fiord de *Cra'h*, de part et d'autre de la péninsule de Quiberon; rivière d'*Auray*, de Vannes et de Noyal, dans le *Morbihan*. Les îles même, dont la traînée s'échelonne entre la pointe de Quiberon et celle du Croisic, *Houat*, *Hoëdic*, *Belle-Ile*, débris de l'ancien littoral effondré sous les flots, achevèrent d'incliner la région vers la côte. Là sont des territoires favorisés, presque de *Rings*, dont les produits agricoles, la pêche, l'industrie des conserves alimentent un important trafic.

Ces parages sont merveilleusement riches en poissons de toute sorte; anchois, turbot, soles, maquereaux, sardines, crevettes; la plupart des homards expédiés à Paris et en Angleterre sont pêchés aux environs de Belle-Ile, Houat, Hoëdic. Ajoutez les parcs à huîtres de Locmariaquer, Auray, Belz, Saint-Armel, Cra'h, la Trinité-sur-Mer, Kercado en Carnac, pointe de Kérouan. Toute une industrie est née de la pêche; ateliers de conserves de sardines, fabrication de boîtes en fer-blanc, entreprises d'expédition...

Vannes (21 600 habitants) est une très ancienne ville. Il y paraît à ses remparts percés de quatre portes et flanqués de neuf tours, parmi lesquelles la porte Saint-Paterne, la tour Trompette et la tour du Connétable avec ses courtines à mâchicoulis. De ce côté, les anciennes douves ont été converties en boulevards; sur le terre-plein d'en face, au promenade de la *Garenne*, furent fusillés, en 1795, MM. de Sombreuil, de Broglie, de la Landelle, d'Hercé, évêque de Dol, que la commission militaire d'Auray avait refusé de condamner et qui furent exécutés révolutionnairement. Cent cinquante de leurs malheureux compagnons d'armes furent

également passés par les armes, sur la rive droite de la baie de Larmor, dite pointe des *Émigrés*.

Outre une partie de ses remparts, Vannes a gardé quelques restes des vieux âges: rue de l'onest, rue des Chanoines, rue Saint-Salomon; le *château Gailhard*, ancienne maison du Parlement (xv^e siècle), dans la rue Noë; rue des Orfèvres, la cellule de *saint Vincent Ferrer*, transformée en chapelle; l'ancien hôtel de ville, place de la Mairie. La place des Lices, celle du



VANNES : HOTEL DE VILLE.

CL. ND.

Poids public; encore de vieilles reminiscences.

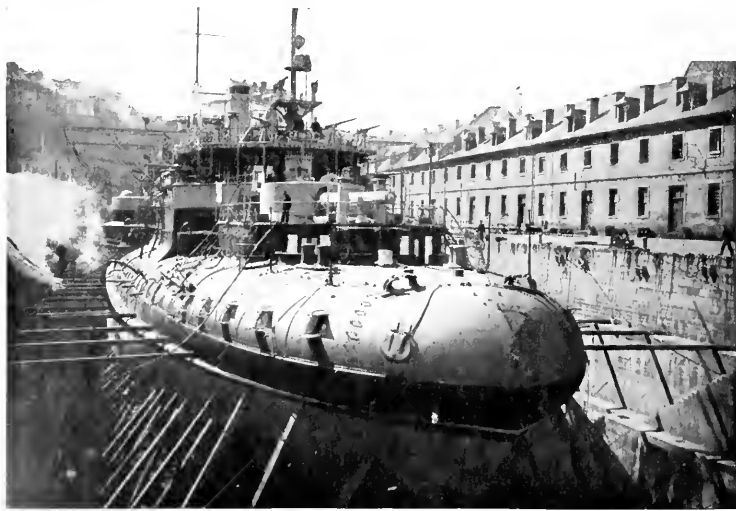
On trouvera au *Musée archéologique*, propriété de la *Société philomatique du Morbihan*, et à l'hôtel musée de *Linar* (géologie, archéologie, ethnographie préhistorique) des objets exhumés aux environs de Vannes, depuis les monnaies celtiques et les bracelets gaulois jusqu'aux armures, seaux, bijoux du moyen âge et de la Renaissance. De nombreuses villas gallo-romaines étaient établies sur le territoire morbihannais; les monuments celtiques ne s'y comptent plus; Locmariaquer, Carnac, les îles du Morbihan, la côte, sont un immense musée archéologique en plein air.

Au centre de la vieille ville s'élève la *cathédrale*, mosaïque de pièces diverses; nef du x^e siècle, tour de gauche du xiv^e, transepts du xiv^e, chœur du xviii^e, murs achevés derrière l'abside, du temps de la Renaissance; portail ouest construit en 1875, dans le style du xiv^e. C'est tout un cours d'histoire inscrit sur ce monument composite. Autour de l'ancienne ville, les monuments de la nouvelle sont dispersés aux quatre coins de l'horizon: à l'ouest, l'*Hôtel de ville moderne*, bel édifice qui précède un perron orné de deux lions; à l'est, la *Préfecture* et son beau parc; au sud-ouest, l'*Erché*; à l'ouest, le *Palais de justice*; au sud, la promenade de la *Rabine*, qui s'allonge sur cette rive.

Vannes fut la cité capitale des *Vénètes*, ces Arvernes de la mer qui osèrent affronter César et sa fortune. Avant qu'un affaissement du sol eût livré à l'intrusion marine les 10 à 12 000 hectares que représente la superficie noyée du Morbihan, l'aspect des environs était



LA TOUR D'ERLON. MORBIHAN.



Phot. de M. Petitjean.

ORIENT : LE CUIRASSÉ « CARNOT » EN CALE SÈCHE.



CHATEAU DE COMBOURG - ILLÉ-ET-VILAINE.

bien différent de celui qui paraît aujourd'hui : les trois rivières d'Auray, de Noyalo, de Vannes serpentaient à travers une plaine basse, marécageuse, mais presque toute émergée. Ces trois cours d'eau se réunissaient, selon toute vraisemblance, non loin de Locmariaquer et pénétraient ensemble dans la mer, entre cette presqu'île et celle de Ruys ; Locmariaquer était le port de Vannes, des champs, des prairies, quelques bas-fonds s'étendaient autour de la capitale des Vénètes ; les îles actuelles de la lagune morbihannaise s'élevaient au-dessus de la plaine, depuis effondrée, Vannes est maintenant un port intérieur, sans grande importance ; son bassin de la Rabine, long cul-de-sac de 800 mètres sur 50 à peine de largeur, ne reçoit que des navires de 100 tonneaux ; encore ceux-ci doivent-ils souvent s'alléger dans le petit bassin qui précède l'île de Goulau, charmante promenade plantée de pins, qu'une chaussée réunit à la route de Vannes. Les courants du Morbihan sont si compliqués et si forts, les fonds si trompeurs, que les gros bateaux n'osent guère s'y risquer et s'arrêtent à l'entrée, soit dans la coulée vaseuse de Locmariaquer, soit plutôt à Port-Naval, rade précieuse, ouverte à la pointe de la presqu'île de Ruys, où se réfugient les bateaux surpris par les coups de mer, à l'entrée du golfe.

Lorient 36315 habitants, bâti sur la rive droite du Scorff, comprend deux ports : l'un militaire, qui s'étend sur la rivière même, annexe de Candan, sur la rive gauche ; l'autre commercial, ouvert dans l'anse de Faouedie, entre la ville et son faubourg.

Lorient ne fut d'abord qu'un complément de Port-Louis, situé plus bas, près de l'embouchure du Blavet. Une Association de marchands bretons qui commerciaient avec l'Inde et Madagascar fit élever sur la rive du Scorff des hangars et des magasins ; la concession qui leur fut faite par le terrain vaseux et de landes à cet endroit. Ses affaires étant prospères, l'Association, devenue Compagnie française des Indes, constituée

sous Louis XIV, organisa des chantiers de construction, bâtit des quais, etc. En 1733, c'était une puissance, et le groupement dû à son activité prit le nom du pays en vue duquel il était fondé : on l'appela l'Orient, depuis Lorient. Cette magnifique création ne survécut pas à la perte de l'Inde, que nous avait conquise l'ancien génie de l'Inde, Colbert s'établit en maître sur les bords du Scorff, y fit construire les vaisseaux dont il avait besoin contre ses rivaux de la mer, les Anglais et les Hollandais, peu à peu élimina la Compagnie des Indes qui, ruinée, finit par céder ses établissements à l'Etat.

Lorient est relié par le cours Chazelles à son faubourg de Kérourech ; c'est une ville de guerre, aux rues monotones, coupées de quelques places ; celle d'Alsace-Lorraine, la plus grande ; la place Saint-Louis, devant l'église de ce nom, 1709 ; la place Bisson, avec un monument commémoratif de l'héroïque enseigne de ce nom 1827 ; sur le cours de la Boye, la statue du compositeur Victor Massé ; enfin la promenade des quais, que borde le bassin d'ilot du port de commerce. La population de l'autre rive se groupe autour de la place de Rohan. Dans ce quartier se trouve le musée Donschits et, sur un petit square, la statue en marbre du poète Bizeux, par Ogé.

Edme de Lorient, c'est l'Arseuil ; la statue de Dupuy de Lôme, auquel nous devons la première frégate cuirassée, commande la place d'Armes. Deux pavillons, construits en 1733 par la Compagnie des Indes, servent, l'un d'habitation au préfet maritime, l'autre aux bureaux de la Majorité, au tribunal maritime, aux archives. Puis ce sont, à l'infini, durant près de 2 kilomètres, sur les rives du Scorff, des parcs d'artillerie, des casernes, en face desquelles trois frégates servent de logement et d'écoles spéciales de canonage et grément ; la corderie, autour d'une vaste cour plantée de chênes et de marronniers, les ateliers de machines et d'armement, la machine à mâter, la charbonnerie, les forges, la tannerie, etc.



CATHÉDRALE DE RENNES.

rie à vapeur, et, sur la rive de Caudan, d'autres chantiers encore, des cales..., couvrant une superficie de 137 000 mètres carrés.

La *rade de Lorient*, estuaire commun du Scorff et du Blavet réunis, à environ 7 kilomètres de la mer, est partagée en deux parties par le rocher granitique du *Saint-Michel*, qui émerge sur une longueur de 500 mètres; au nord, la rade proprement dite de *Lorient*; au sud, celle de *Kersa*. Des pointes découpent l'une et l'autre rive de l'estuaire; à l'est, pointes de *Pennant*, de *Lorniquerie*, de *Kersa*, péninsule de *Port-Louis*, qui projette sa citadelle par la traverse, jusqu'au milieu du passage; enfin pointe de *Gâvres*, sur le flanc méridional de l'anse de Kerbel ou de Lornuad. A l'ouest, l'estuaire pénétrant du *Tres* sépare les pointes de Kéroman et de Kernevel; à l'opposé, mais au sud-ouest de Port-Louis, la projection de *Loqueltas*. La batterie de Saint-Michel défend la double passe de l'estuaire, de chaque côté de cette île; la rade est gardée par le fort du Talud, celui de Loqueltas, la citadelle de Port-Louis et la batterie de Gâvres.

Personnages historiques. — *Arthur de Bretagne*, comte de Richemont, connétable de France, ne à Succinio en 1493; l'auteur du « *Gil Blas* », *Alain-René Le Sage*, né à Sarzeau, 1668-1757; le poète des *Bretons*, *Auguste Brizeux*, né à Lorient, 1806-1858; l'heroïque lieutenant de vaisseau *Henri Bisson*, 1796-1827, qui, dans l'expédition de Grèce, se fit sauter avec son brick enlevé aux Turcs, plutôt que de le rendre à l'ennemi; *Georges Coubou-dol*, ne presq' à Auray en 1771, chef de la chouannerie bretonne; le compositeur *Victor Massé*, 1822-1884; l'ingénieur *Dupuy de Lôme*, 1816-1880; *Jules-François Saisset*, dit *Jules Simon*, 1814-1896, ne à Lorient.

Ille-et-Vilaine.

Superficie : 672 600 hectares. Cadastre, 629 000. Service géographique de l'armée. Population : 538 570 hab. (1921). Chef-lieu : **Rennes**. Sous-préfectures : **Redon, Montfort, Saint-Malo, Fougères, Vitré**. — 43 cantons; 360 communes; 100 corps d'armée, 100 d'appel et Académie de **RENNES**. Archevêché de **RENNES**, métropolitain de **VAUNES**, Quimper et Saint-Brieuc, depuis 1859.

Rennes eut le malheur de brûler en 1722; c'est une ville presque toute reconstruite; on attendait non pas mieux, mais autre chose d'une ancienne capitale de Bretagne. Voyez *Redon*, la ville métropolitaine, mais inutile; quel riche coin de monuments et d'objets d'art! Aussi, bien *Rennes* ne fut elle pas une capitale; dans les siècles d'après, les États de Bretagne y réunirent, les seigneurs y résiderent; les ducs y firent de fréquents séjours, mais, en 1792, la guerre. Le pays breton, les ducs, obéit longtemps à des chefs étrangers; *Nannet*, qui se fit surnommer *Dol*, en 1518, et voulut que cette ville fût une métropole religieuse, ne savait ignorer l'évêché de **Rennes**, fondé au V^e siècle et suffragant de **Tours**, siège épiscopal de toute la



CATHÉDRALE DE DOL.

C. ND.

Bretagne. L'institution de *Dol* en archevêché fut annulée canoniquement en 1199. *Rennes* a hérité de **Tours** sa primauté religieuse. L'arrivée des *Normands* ayant jeté le pays dans la confusion, *Alain Barbe-Torte*, qui les combattit et les chassa, mourut *duc de Bretagne*, à Nantes (950). Ce fut alors, entre les comtes de Nantes et ceux de Rennes, une lutte sans fin, d'où *Conan I^{er}*, comte de Rennes, sortit, à son tour, avec le titre de *duc* (988).

Alors se succédèrent les ducs bretons de race anglaise, avec les *Plantagenets*, rois d'Angleterre (Géoffroy, et son fils Arthur de Bretagne); puis ceux de race française, avec *Pierre de Dreux*, appelé Philippe Auguste fit épouser Alix, l'héritière du duché de Bretagne (1213). Dans la fameuse querelle qui mit aux prises *Jean de Montfort* et *Charles de Blois*, pour l'héritage breton, *Rennes* et *Saint-Malo* tirèrent pour le parti français. L'union de la Bretagne à la France se fit par le mariage d'*Anne de Bretagne* avec le roi de France, *Charles VIII*, 6 décembre 1491, au château de Langeais, en Touraine.

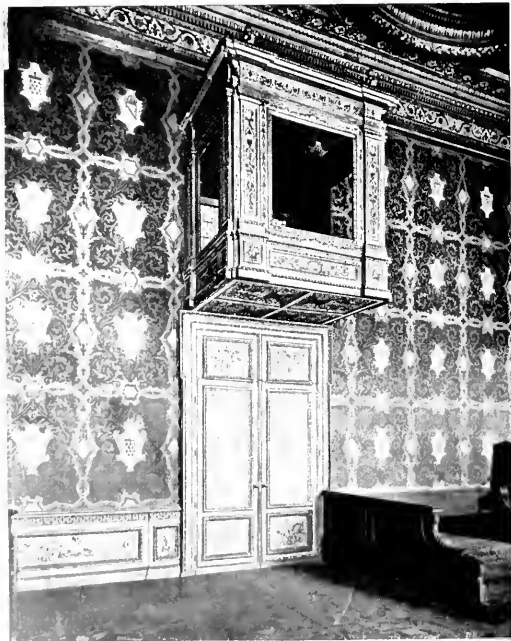
Devenue province française, avec un Parlement siégeant à *Rennes*, en 1560, la *Bretagne* défendit àprement ses immunités. Cette défensive de la magistrature et des États, devenue aiguë sur la fin du règne de Louis XV, hâta le mouvement qui aboutit à la Révolution de 1789.

Rennes (82240 habitants), chef-lieu de département, capitale de province et d'État, doit sa prépondérance historique à l'heureuse situation qui en fait l'intermédiaire entre le continent et la presqu'île armoricaine, la Manche et l'Océan. Par le cours inférieur de la Vilaine et le canal d'Ille-et-Rance, qui en prolonge la direction, *Rennes* tend la main, de Nantes à Saint-Malo. L'immense et quasi impénétrable forêt de *Brocéliande* défendit longtemps ce territoire contre l'invasion bretonne venue de l'ouest;

au contraire, le cours supérieur de son artère vitale, la Vilaine, ouvrait une route aux Francs venus de l'Est. Les Romains firent du pays le nord de leurs communications et rayonnèrent de là vers tous les points de l'Armorique. *Rennes* n'a pas conservé grand-chose de cette époque, hormis une pierre dédicatoire enclavée dans la *porte Mordelaine*. C'est par cette porte que, depuis *Géoffroy I^{er}*, les ducs de Bretagne et les évêques de *Rennes* faisaient leur entrée dans la ville.

La Vilaine partage *Rennes* en deux parties : au sud, la ville basse; au nord, l'ancienne ville ou ville haute. La ville *Basse* est en quelque sorte le quartier des écoles; là s'élève le Lycée, le palais des Facultés avec de riches collections scientifiques et artistiques; le palais du Commerce, qui abrite une école régionale des Beaux-Arts. La rivière baigne le front de ces grands édifices, entre des quais de granité que traversent quatre ponts.

La rue de la *Monnaie*, sous divers noms : rue de Toulouse, rue Nationale, rue Victor-Hugo, traverse la *ville Haute*, d'ouest en est, et concentre le mouvement, avec les rues transversales de l'Horloge, de Bohan, de Bastard-d'Estrées, dirigées perpendiculairement à la rue de la Monnaie.



LOGGIA DANS LA SALLE DE L'ANCIEN PARLEMENT DE BRETAGNE. PALAIS DE JUSTICE DE RENNES.

C. ND.

rement au cours de la Vilaine. L'Hôtel de ville, bâti en 1734 par Gabriel, se dresse tout à fait au cœur de ce quartier, rebâti à neuf, après l'incendie de 1720, d'après un plan uniforme qui n'est pas sans noblesse, mais non plus sans monotonie. Une Bibliothèque, le théâtre, des arcades animées gravitent dans l'aire de l'édifice municipal. La place qui le porte touche de près à celle du Palais de Justice, vaste quadrilatère dessiné, en 1618, par Jacques Delbrosse, pour le Parlement; Jouvenot, Coypel, Erard, Ferdinand travaillèrent à sa décoration. Autour de ces graves monuments sont dispersés les restes de l'ancienne ville: à l'ouest, les vieilles rues au-dessus desquelles surgit la cathédrale Saint-Pierre. La première pierre de ses tours aurait été posée par Anne de Bretagne; il fallut attendre l'année 1700 pour les voir achevées. La cathédrale elle-même, commencée en 1787, ne fut terminée qu'en 1844; on devine, à la date de cette construction, quel est son style. L'intérieur est richement décoré: beau retable.

Au pourtour de la ville, la vénérable place des *Lices*, où se courut jadis plus d'un tournoi; la place *Sainte-Anne*; à l'est enfin, l'église Notre-Dame ou *Saint-Maloine*, abbatale d'un monastère fondé, au XII^e siècle, par l'évêque de ce nom. L'archevêché (Conservatoire et la Préfecture voisinent dans ce quartier extrême à côté des promenades de la Motte (statue de Du Guesclin), du Thabor et du Jardin des Plantes. A l'autre pôle, la promenade du *Mail*, créée en 1675 par le duc de Chaulnes et replantée en 1781, embellit de ses ombrages l'espace insulaire circonscrit par la Vilaine, l'Ille et le canal de la Bance.

Redon 6 650 habitants — est le port de *Rennes*, sur la Vilaine maritime; les navires montent jusque-là, passant à pleines voiles sous le beau pont suspendu de la Roche-Bernard. Quelques comodes seulement rendent le halage nécessaire à la remonte; mais, grâce au jusan, la descente est facile. Au croisement de la Vilaine fluviale et maritime avec le canal de Nantes à Brest, *Redon* prend, de cette situation, un peu de vie. Une quarantaine de navires peuvent accoster aux quais de la Vilaine, dont la profondeur varie de 2^m, 40 à 4 mètres; un bassin à flot fait communiquer la rivière avec le canal de Nantes à Brest, où attendent les bateaux et les chalands. La grande rue de *Redon* a du caractère; son église romane, *Saint-Sauveur*, est surmontée d'un clocher central original et le chœur est flanqué d'une chapelle fortifiée de meurtrières et de mâchicoulis.

Personnages historiques. — *Jacques Cartier*, de Saint-Malo (1494-1534), explorateur du Saint-Laurent; l'heronque *Porcon de La Barbinais*, qui paya de la vie sa fidélité à la parole jurée (1639-1681); l'érudit bénédictin *dom Lobineau* (1666-1727); *Dugray-Trouin* (1673-1736), audacieux marin, l'un des plus illustres fils de Saint-Malo; *Abn Paëce*, son compatriote, marin comme lui (le jésuite *Charles Paëce*, qui, après avoir professé à Rennes, fut, à Paris, le jeune Arout (Voltaire) parmi ses élèves de rhétorique, à Louis-le-Grand, était né près de Caen); le médecin philosophe *Julien Offray de La Mettrie*; le savant *Monsieur de La Bourdonnais* (1699-1753), conquérant de Mahé, l'ennemi de Duplex dans l'Inde française; le comte de *Gaichen*, qui se distingua en Amérique contre l'anglais Rodney; l'illustre marin comte de *La Motte-Picquet* (1720-1791); le général d'artillerie comte de *La Ribaudière* (1759-1812); l'économiste libre-échan-



Phot. de M. Boulanger.

VIEUX PONT ET ANCIEN CHATEAU DE LAVAL.

giste *Vincent de Gourmay* (1712-1759); *La Chalotais* (1701-1781); *Robert Surcouf*, le hardi corsaire (1773-1827); le juriconsulte *Bigot de Peumencen* (1750-1825); le publiciste comte *Lejuinais* (1733-1827); l'illustre auteur du « *Génie du Christianisme* », *Chateaubriand* (1768-1848), né à Saint-Malo, comme *Lamennais* (1782-1853); le médecin *Brousseau* (1772-1838); le peintre historien *Henri Delaborde* (1811-1882); le romancier *Paul Féval* (1817-1887).

Mayenne.

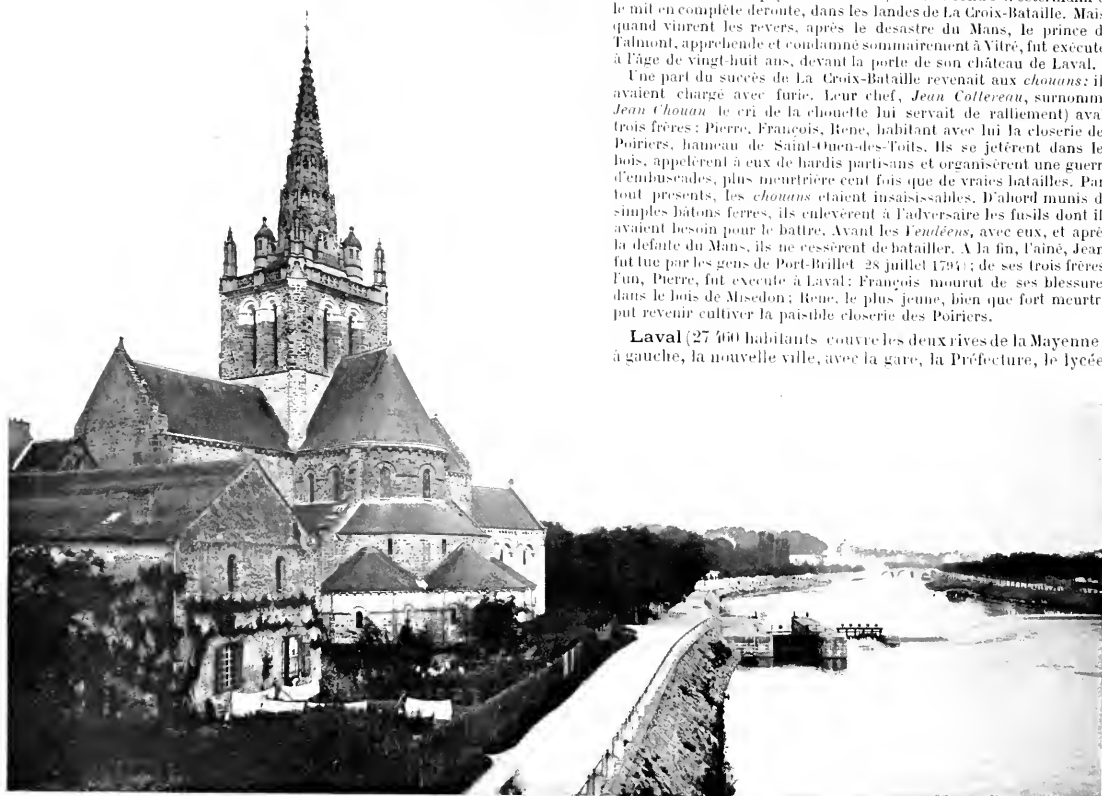
Superficie: 517 100 hectares. Cadastre, 514 600. Service géographique de l'armée. Population: 262 530 hab. (1921). Chef-lieu: **Laval**. Sous-préfectures: **Mayenne** et **Château-Gontier**. -- 27 cantons; 276 communes; 1 corps d'armée (au Mans). Cour d'appel d'Angers. Académie de Rennes. Diocèse de Laval, suffragant de Tours.



Phot. de M. G. Bonin.

RENNES: MAISON DITE DE DU GUESCLIN.

Si le massif Armoricain s'atténueait doucement sous l'arrêlé jurassique qui enveloppe la cuvette parisienne, le département de la Mayenne s'inclinerait avec lui vers l'est; Laval regarderait l'horizon de Paris. Mais l'escarpement du massif, nettement franchi, trahit des dislocations qui ont fait saillir le relief et dégage des groupes où dominent le grès et le granite armoricains généralement boursés: la *Charce* (288 mètres), les *Coerrens* (352 mètres), la forêt de *Paul* (356 mètres), celle de *Mulhonne*, avec le mont des *Archaies* (417 mètres), et la forêt d'*Écoures*. D'autre part, un mouvement orogénique qui paraît assez récent est venu compliquer ce relief, en soulevant, par le travers, les *collines de Normandie* que prolonge le bombement du *Porche*. Cette double action a incliné le département de la Mayenne d'est en ouest et du nord au sud, et ses eaux, entraînées par la pente générale jointe à l'appel déterminé par la coupe de la Loire, ont suivi la même direction: la Mayenne recueille presque toutes.



LAVAL : L'ÉGLISE D'AUSNIÈRES ET LA MAYENNE.

CL. ND.



L'ÉGLISE D'AUSNIÈRES ET LA MAYENNE.

Laval est probablement d'origine féodale. On pense que la population du voisinage, en particulier celle de *Jublain*, fuyant devant les Normands, vint se réfugier à l'abri du retracelement *castrum* Laval, élevé en cet endroit. Les chartes de la fin du x^e siècle nomment un certain Guy ou Guyon maître du retracelement : d'où le nom de *Laval-Guyon* *castrum* *Gaidon*. Il est sûr du moins que les *Ging*, *sires*, puis *comtes de Laval* au xv^e siècle, se transmettent leur fief, le plus considérable du Maine, jusqu'en 1744. Des vassaux aussi puissants que les ducs de Bretagne,

les Normands et l'Anglais, furent seigneurs de Laval en ordre continué. Avec l'Anglais le Maine fut perdu par l'indépendance des Plantagenets, puis d'Angleterre, Laval eut un comte, contre les Anglais, Talbot emporta la place. 1428, meurt d'Anglais, le comte Jean l'Anglais, un précurseur de Jean d'Alençon, chassé de Laval, dont le pays. Puis ce furent les luttes religieuses : en deux ans, Laval changea cinq fois de maître (1561-1572). Quand fut formé ce département, le prince de Talbot, héritier des comtes de Laval, appela les Vendéens à La Rochejaquelein, se mit à

leur tête et, avec les paysans soulevés, marcha contre Westermann et le mit en complète déroute, dans les landes de La Croix-Bataille. Mais, quand vinrent les revers, après le désastre du Mans, le prince de Talbot, appréhende et condamne sommairement à Vitré, fut exécuté, à l'âge de vingt-huit ans, devant la porte de son château de Laval.

Une part du succès de La Croix-Bataille revenait aux *chouans* : ils avaient chargé avec furie. Leur chef, *Jean Colteveau*, surnommé *Jean Chouan* le cri de la chouette lui servait de ralliement) avait trois frères : Pierre, François, René, habitant avec lui la closerie des Poiriers, hameau de Saint-Ouen-des-Toits. Ils se jetèrent dans les bois, appelèrent à eux de hardis partisans et organisèrent une guerre d'embuscades, plus meurtrière cent fois que de vraies batailles. Partout présents, les *chouans* étaient insaisissables. D'abord munis de simples bâtons ferres, ils enlevèrent à l'adversaire les fusils dont ils avaient besoin pour le battre. Avant les *Fendéens*, avec eux, et après la défaite du Mans, ils ne cessèrent de batailler. A la fin, l'aîné, Jean, fut tué par les gens de Port-Brillet (28 juillet 1794) ; de ses trois frères, l'un, Pierre, fut exécuté à Laval ; François mourut de ses blessures dans le bois de Misedon ; René, le plus jeune, bien que fort meurtri, put revenir cultiver la paisible closerie des Poiriers.

Laval (27 600 habitants) couvre les deux rives de la Mayenne : à gauche, la nouvelle ville, avec la gare, la Préfecture, le lycée,

le théâtre, de larges avenues, des rues régulières et animées ; rue de Paris, rue de la Paix ; à droite, la vieille ville, étagée sur une double colline autour de l'Hôtel de ville, du Muséum, de la Cathédrale et des châteaux, dont l'un, de la Renaissance, sert de palais de justice ; l'autre, celui des comtes, est converti en prison. La robuste forteresse repose sur des murs qui ont 5 mètres d'épaisseur ; quelques fenêtres de la Renaissance rompent la sécheresse monotone des grands murs de la cour intérieure. Érigée en *cathédrale* lorsque fut créé l'évêché de Laval, en 1835, l'église de la Trinité date du xii^e siècle, pour la nef et le transept.

Autour de la cathédrale et en arrière du château se groupent les plus anciens quartiers : une porte y donnait accès, la porte *Bechevresse*. On trouverait dans les rues qui dévalent à la Mayenne quelques restes intéressants (maison du Grand Veneur) et, au delà du Pont-Vieux, l'église *Saint-Vincent*, qui possède deux belles verrières du xvi^e siècle. Une remarquable collection d'archéologie préhistorique, provenant des cavernes de *Saulges* et de *Sainte-Suzanne*, et des antiquités gallo-romaines de *Jublain*, ont été réunies, avec la Bibliothèque, au *Muséum*, édifice moderne qui remplace la collégiale de Saint-Tugal. Le musée de peinture est au par de la Pépinière. L'Hôtel de ville, bâti en 1826, à vue sur le Pont-Neuf. Sur le terre-plein s'élève la statue d'*Ambroise Paré*, l'un des créateurs de la chirurgie française, par David d'Angers. De là partent de belles promenades.

La ligne des quais se poursuit en aval, vers *Avesnières* (église du xii^e siècle, dont la flèche 1534) se profile à l'horizon. Laval est une ville lavalloise. L'industrie des tissages y est de tradition.

Personnages historiques. — *Ambroise de Laval*, qui défendit le Maine contre les Anglais ; le chirurgien *Ambroise Paré* (1516-1590) ; *Volney*, voyageur et écrivain (1757-1820) ; le cardinal de *Chevreaux*, qui unit aux vertus aimables de Fénélon la charité de saint Vincent de Paul (1768-1836).

APPROCHES DU MASSIF DE L'OUEST

AU NORD DE LA LOIRE

UNE étroite parenté du sol attache le *Haut-Anjou* et le *Bas-Maine* à la lisière orientale du Massif armoricain, dont la saillie s'accuse, au-dessus de la plaine éolithe encaissante, par une suite de protubérances, telles que : la *Charne*, en partie dévonienne, et la chaîne gréseuse des *Cœrenes*, injectée du beau filon de porphyre de Sillé-le-Guillaume. Ce relief découpe, sur le cours de la Sarthe, des promontoires sauvages dont l'aspect évoque celui des grandes montagnes, et que, pour cette raison, l'usage qualifie d'*Alpes nantaises*. Avec le socle schisteux et gréseux de *Pré-en-Pail*, le massif primaire s'élève jusqu'au mont des *Avalliers*, en forêt de Multonne. De l'autre côté de la source de la Mayenne bombent les grès et schistes armoricains de la forêt d'*Écouves*, peu éloignés de la Sarthe naissante. A l'extérieur du haut relief soulevé en bordure de la masse armoricaine, pointent des îlots primaires injectés de porphyre, comme la protubérance de la forêt de *Persigne*, isolée dans l'aurole jurassique qui enveloppe la vaste conque de la région parisienne.

Ainsi, le *Haut-Anjou*, comme le *Bas-Maine*, forme une région intermédiaire assise au point où les roches anciennes de l'ouest offrent l'appui solide de leurs assises granitiques et schisteuses aux dépôts secondaires et tertiaires dont se compose l'aurole occidentale du Bassin de Paris. La liaison des deux systèmes se manifeste, du nord au sud, suivant la ligne de la Sarthe, jusqu'au-dessus d'Angers; là, elle enveloppe d'une transgression le bassin de Trélazé, gagne la rive gauche de la Loire, où elle poursuit, de Brissac à Bour-la-Fontaine, dans la direction de Thouars et du Thouet, douve extérieure de la Gâtine granitique de Vendée. La Loire, en effet, lorsqu'elle s'ouvre une issue vers l'ouest à travers le seuil de roches archéennes qui lui barraient la route de l'Océan, raya seulement d'un couloir superficiel, sans les rompre, les assises profondes du barrage. Aussi le *Haut-Anjou*, le *Bas-Maine*, la *Bretagne*, au nord du fleuve; au sud, la *Gâtine* et la *Vendée*, fûtes comme elle d'assises primitives, sont-elles des régions sœurs, souvent par l'aspect, toujours par la constitution du sol.

A vrai dire, la *Gâtine*, dont une partie seulement relève de l'Anjou, ne mérite guère son nom, depuis que les progrès de la culture en ont complètement modifié le terroir. De même, le *Bocage vendéen*, qui fait corps avec elle au sud, a bien changé depuis un siècle, encore que les enclos caractéristiques de ses champs n'aient pas disparu. De la Gâtine à la boucle de la Loire, les schistes *cambrésiens* engendrent un pays assez analogue au Bocage, celui des *Monts*, au front duquel apparaît une longue et étroite bande de terrain carbonifère et anthracifère, allongée de la coupe du Layon à Nort sur l'Èvre, au travers du fleuve; c'est le *bassin houiller* de la *Basse-Loire*.

Au nord du fleuve, les schistes reparaissent, très fissiles, à Trélazé, et se prolongent dans la direction du Louroux, pour s'épanouir largement en Bretagne. Les assises siluriennes ou cambriennes du Haut-Anjou produisent, dans la région de Segré et du *Lion-d'Angers* principalement, une région bocagère analogue à celle des pays de même composition, sur la rive gauche de la Loire; cependant le noyer et la vigne n'y sont pas rares, grâce à la douceur du climat.

Par la *Maine*, prolongement de la *Mayenne* et la *Sarthe*, affluent de cette dernière, se creuse la douve extérieure d'investissement du Massif de l'Ouest au nord de la Loire.

BASSIN DE LA MAINE

Angers n'est pas sur la Loire, mais à quelque distance, en retrait, sur la *Maine*, faisceau de rivières foulées ensemble; la *Sarthe* et son affluent le *Loir*, la *Mayenne* et son affluent l'*Oulon*, *Mayenne*, *Sarthe* et *Loir* se valent; seuls pourtant les deux premiers cours d'eau gardent leur nom jusqu'au lit commun de la Maine; le *Loir*, sans que l'on sache pourquoi, n'est qu'un affluent.

Le *Loir*, autrefois, s'épanchait d'un étang, réservoir du plat pays



Phot. de M. J. Robuchon.

CHEMIN BOGAGER D'EXIREUIL (VALLÉE D'AVANÇON).

de bois et de terrains marécageux étendu à la lisière de la Beauce et des collines du Perche. Il n'en vient plus, du moins d'une façon régulière et seulement par une humidité exceptionnelle, soit



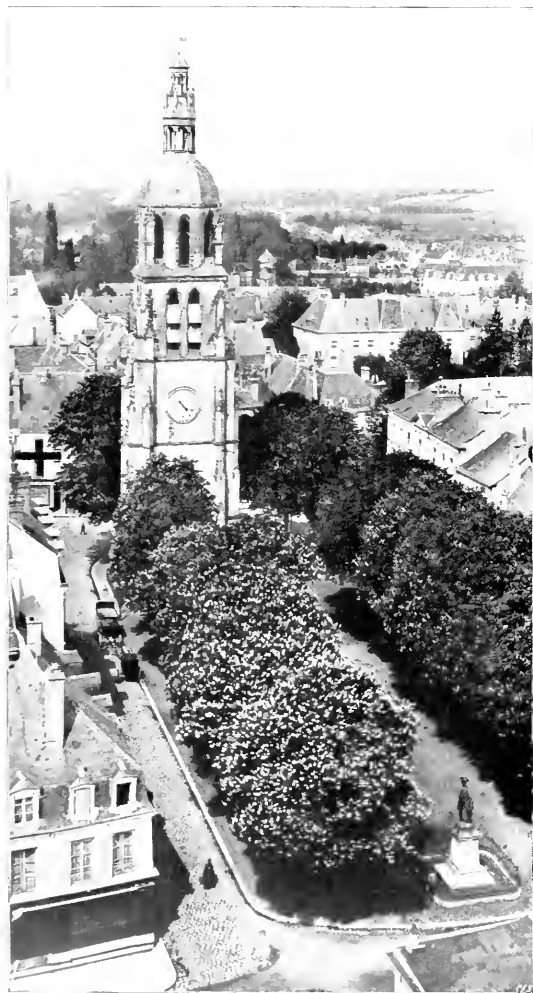
Phot. de M. J. Robuchon.

BOCAGE VENDÉEN : ALLÉE DE FERME A SAINT-GERMAIN-L'AIGILLIER.

que la pauvreté des eaux stagnantes ait laissé rompre le fil de son cours, soit que l'éclat ait trouvé un écoulement par quelque voie souterraine. La vraie source du *Loir* est à 45 kilomètres plus bas.

Maigrement alimenté par d'indigents ruisseaux : la Thironne, le Foussard, Saint-Avit, l'Ozanne, émissaire assoiffé d'un pays très sec, le *Loir* se glisse en plusieurs bras à travers les luxuriantes

quelques centaines de mètres de la rive gauche, autrefois ville close, mairie dans une maison du x^e siècle); *Fréteval* (fragments de remparts, église du x^e siècle, importants établissements métallurgiques); *Perou*, au dévalé du Gratteloup (à 8 kilomètres, château de la Gaudinière); *Meslay* et son magnifique domaine, en amont de la Bouzée, suivent le *Loir* jusqu'à *Vendôme*, métropole de la vallée.



LE TEMPLAIRE, LA TOUR SAINT-MARTIN.

En 1128, un franc abbaye de *Banvill*, se promène en faisant 200 mètres par jour, 74 kilomètres, et atteint *Châteaudun*, sous les cent morts par jour de la vieille forteresse que bâtit Thibaut le Truand. Les deux seigneurs s'entendent, le château, François II d'Orléans-le Jeune, en 1461, le plus tard; le dernier des Luynes lui rendit son ancien caractère. En 1723, la ville, presque entièrement détruite, fut rebâtie sur un plan régulier. Pillé et brûlé, en octobre 1870, par les Allemands, bureau de l'héroïque résistance d'une poignée de soldats contre leurs milliers d'hommes armés, *Châteaudun* se redressa et se rebâtit dans ses armes. Le roi de la Légion d'honneur, sa devise : *« Eclat et victoire »*, « Mort, je renaiss », « Mort, je renaiss ».

Châteaudun, au débouché de la route de *Beauvais*, son clocher du x^e siècle, d'un surplomb au regard, s'élève à droite, le château de *Beauvais* et ses tourelles, à gauche, d'un beau parc; *Morée*, à



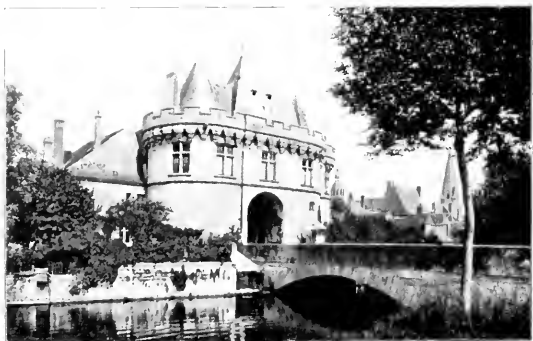
LE LOIR A VENDÔME.

Un oppidum gaulois, un castellum romain, un château féodal occupèrent successivement la haute terrasse qui domine *Vendôme* et le cours sinueux du *Loir* 9000 habitants.

Au x^e siècle, comme il advint ailleurs sur notre territoire, *Vendôme* forma un comté indépendant, érige plus tard en duché-pairie. Les guerres de religion désolèrent la capitale du Vendômois; après les protestants qui la mirent à sac, les ligueurs s'en emparèrent et, finalement, Henri IV emporta la place, fit démanteler le château, pendre le gouverneur, Maille Benchart, dont on montre la maison, place du Marche, César, fils naturel de Henri IV, fut investi du lieff. On lui doit la construction d'un collège d'*Oratoriens* où Mascaron enseigna; c'est maintenant le *Lycee*. La chapelle de l'ancien hôpital Saint-Jacques, qui occupait cet emplacement, est une œuvre délicate du style ogival qui florissait au milieu du x^e siècle (porte sur la rue du Change, vitraux du x^e siècle).

Le christianisme fut prêché dans la vallée, au v^e siècle, par saint *Benoît*. Dès le x^e siècle, la célèbre abbaye de la *Trinité*, qui eut pour maître l'éminent abbé *Geoffroy*, atteignit un haut degré de prospérité. Une caserne a pris pour elle les grands bâtiments monastiques, renouvelés au xv^e siècle. Mais ce grand clocher féodal du x^e siècle, qui pointe à 80 mètres de haut, non loin de l'église abbatiale, a passé au travers des siècles sans trop de dommage; on l'a réparé il n'y a pas longtemps. Pour l'abbatiale de la *Trinité*, qui fut construite du x^e au xv^e siècle, sa façade est un chef-d'œuvre du style ogival fleuri. On remarque à l'intérieur : des fonts baptismaux en marbre blanc, le chœur et ses stalles des x^e et xv^e siècles; dans les chapelles, de beaux fragments d'antiques verrières.

Le *Loir* est le charme de *Vendôme*; on le retrouve partout; il



CL. ND.

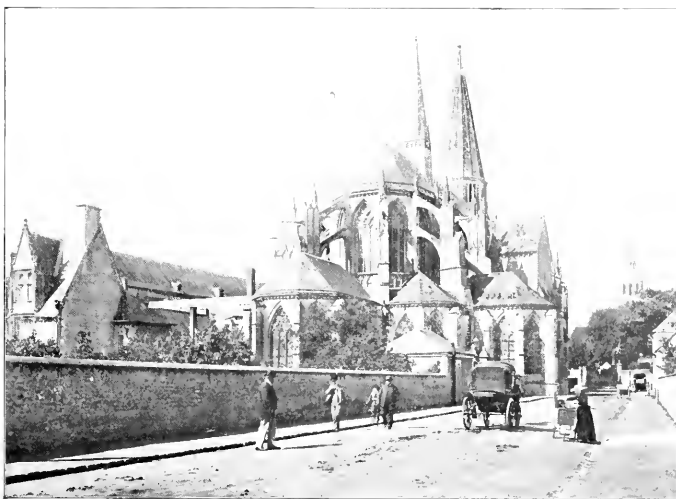
HÔTEL DE VILLE DE VENDÔME.

s'insinue à travers les maisons, frôle l'oasis du jardin du lycée, enroule autour de la ville une ceinture de fraîcheur, des industries nombreuses, tanneries, ganteries, minoteries, lui doivent la vie. A la rive, l'*Hôtel de ville*, depuis la fin du x^e siècle, occupe l'ancienne porte Saint-Georges, ouverte immédiatement sur le pont du *Loir* : des mâchicoulis à la naissance du toit, des créneaux, des écussons lui donnent un beau caractère. Henri IV n'a laissé du *château* que peu de chose debout. La région du *Loir* est extrêmement riche de souvenirs : grâce à la *Société archéologique du Vendômois*, des objets préhistoriques, gaulois, mérovingiens, des seaux, des médailles, et, ce à quoi l'on ne s'attendait guère, une belle collection de faïences de Rouen, à côté d'antiquités égyptiennes et étrusques, forment un musée intéressant et varié.

De *Vendôme à Château-du-Loir*, la vallée est si gracieuse, ses collines ont des reliefs si doux, des accidents de terrain si imprévus, les villages creusés dans la roche ont une telle originalité, les grandes ruines ont un caractère si romantique, que l'on ne voit rien à retoucher à ce paysage. Au flanc des falaises que le *Loir* effleure de ses méandres, les grottes se creusent : celle de *Saint-André*, d'où *Vendôme* a tiré d'excellente pierre à bâtir ; dans la péninsule de Thoré, par delà le château des Rochambeau, celle du *Breuil*, d'où l'on remonte au fil de l'eau jusque vers le *qué du Loir*, au débouché de la jolie coulée du *Boulon*. Là s'élevait, sur l'autre rive, la gaie retraite de la *Bonnaurent*, où Antoine de Bourbon, père de Henri IV, fréquentait volontiers, en joyeuse compagnie, dont fut souvent le poète Ronsard. Chacun y donnait libre cours à sa fantaisie, improvisait de gais refrains, devenus populaires.

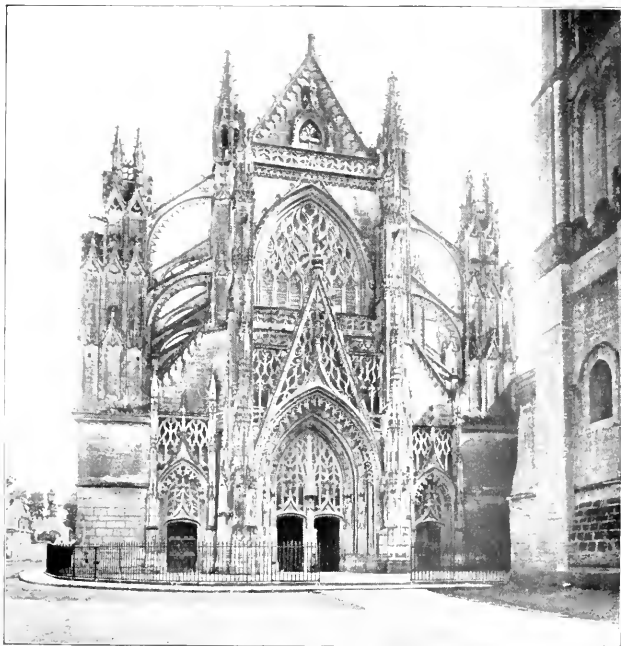
Montoire, assis en partie sur la rive droite de la rivière, dans un parterre de prairies, de jardins et de promenades, eut un château dont le donjon rectangulaire surplombe les ruines de l'église *Saint-Ortrille* ; dans ce quartier, la chapelle *Saint-Gilles* rappelle l'ancien prieuré dont Ronsard fut bénéficiaire. Un chemin pittoresque, entre la rive gauche du *Loir* et des coteaux surélevés, troncs de grottes qui servent de granges et d'habitations, conduit à *Lavardin*, par le travers du vallon des *Reclusages*. Le village de **Lavardin** étage ses maisons dans un pli de l'escarpement que couronne le château, l'une des plus redoutables forteresses qu'édifia la France féodale. Les Mérovingiens avaient planté, sur ce promontoire, une citadelle qui ne fut sans doute pas la première. On la rebâtit plus forte aux x^e et xii^e siècles. Charles VII s'y abrita. Les Ligueurs ayant occupé la place, le prince de Conti s'en empara pour Henri IV et la fit démanteler. L'ensemble des constructions couvrait une superficie de 14 à 5 hectares. Trois enceintes se retrouvent, en trois paliers, parmi les débris. En haut, le donjon surplombe ; des nervures, des lambaux de voûtes effondrées, des cheminées restent accrochés aux murs ; un chemin de ronde à mâchicoulis, bordé de parapets, couronne le tout et porte au loin sur la vallée.

Il semble que le *Loir* moyen, au-dessous de Vendôme, fut une des régions préférées des troglodytes de France et de Navarre, tellement sont nombreuses encore les excavations habitées. Sans parler des grottes de Saint-André, de celles du Breuil, aux environs de Vendôme, voici, dans les parages de Montoire : les *Roches* (à 3 kilomètres), dont les escarpements abritent une partie de la popu-



VENDÔME : ABSIDE DE LA TRINITÉ.

lation, à laquelle ne manque même pas une ancienne chapelle, ouverte en plein rocher et ornée de fresques. En aval, presque vis-à-vis de Montoire, *Tron* appuie et creuse ses habitations au flanc d'une colline qui couronne l'église Saint-Martin, beau spécimen du style angevin de la fin du xii^e siècle : à côté, s'ouvre un puits bavard, d'une profondeur extraordinaire, et s'élève une tombelle, haute de 14 mètres, dont on a fait une promenade. *Sangé*, au pied des coteaux pittoresques du *Loir*, possède une chapelle dans le roc, vouée à saint Amador. Non loin, le *camp de César*, désormais sans intérêt, au confluent de la *Braye*, jolie rivière, qu'anime, dans son cours supérieur, la petite cité industrielle de *Beze*, filatures de coton, foulons, papeteries : aux environs 1500 mètres, le curieux assemblage de tours, de tourelles et de terrasses du château de *Courtauvaux* ; à 12 kilomètres, dans le vallon de l'*Andelle*, tributaire de la *Braye*, la ville de **Saint-Calais**, d'origine gallo-romaine, détruite par les Barbares du iv^e siècle et reconstruite autour de l'abbaye que le moine saint Calais fonda au vi^e siècle. Après les Normands et les Anglais, les Allemands la pillèrent à leur tour, le 5 décembre 1870. On s'y trouve



FAÇADE DE LA TRINITÉ.



SAINT-CENERI-LE-GÉREI, SUR SARTHE

CL. ND.

hêtres résineux ; forêt de *Mulot*, d'où surgit le mont des *Avaloirs*, géant des *Alpes mancelles*. Du haut de ses 417 mètres, le mont des *Avaloirs* domine tous ses voisins : le Souprat (385 mètres), le Signal de Villepail (356 mètres), le mont Rochard (337 mètres), et, dans les bruyères de Har-danges, le mont du Saule (327 mètres). Au nord, son égale, le *Signal d'Écouves*, culmen de la *Suisse normande*, dépasse le pain de sucre de la *Butte Chaumont* (378 mètres), les monts d'*Amain* à l'est, la butte de *Charlevoix* (320 mètres) à l'ouest, non loin de La Ferté-Macé. De l'Ardenne aux premiers contre-forts pyrénéens et du relief Sancerrois, avant-garde du Massif central, aux monts d'Arée, épine dorsale de Bretagne, on ne trouverait pas de belvédères plus élevés que le signal d'Écouves et le mont des Avaloirs.

La forêt de *Pesseigne*, opposée sur la rive gauche de la Sarthe à celle de *Mulot*, sur la rive droite, verse à la Sarthe naissante de nombreux ruisselets, nés sous le couvert humide des grands bois ; entre autres, un diminutif d'elle-même, le *Sarthon*. La forêt d'*Écouves* s'épanche par la *Croix* ou *Rabon*, au-dessous de Bourges-du-Moulin, où conflue la Véronne, et par la *Braute*, qui rejoint la Sarthe dans Alençon.

Un grand bassin de communications faciles, entre Bretagne, Perche et Normandie, a fait la fortune d'*Alençon* : la plaine est vaste, fertile, enveloppée de massifs forestiers qui en protègent les approches, fermée au sud par des défilés qui multiplient sur la Sarthe, artère vitale du pays, les positions défensives. Aussi cette ville fut-elle dès longtemps un objet de convoitises pour ses voisins, Geoffroy Martel, comte d'Anjou, et Guillaume le Bâtard, duc de Normandie. Les comtes de Bellême, qui tenaient presque tout le Perche sous leur domination, prirent, en 1082, le titre de *comtes d'Alençon*, et firent de cette place la capitale de leurs domaines.



LES ALPES MANCELLES : SAINT-LÉONARD-DES-BOIS.

Phot. de M. F. Rubiche.

Le fief d'*Alençon*, érigé en duché, devint, sous les Valois, un apage des fils de France. Il reste, de l'ancien château ducal, deux tours crénelées du XIV^e siècle et une porte fortifiée dont les fossés profonds étaient alimentés par les eaux de la *Braute*. Bien qu'avant tout ville d'affaires, *Alençon* ne laisse pas d'avoir conservé quelques monuments d'un véritable intérêt, par exemple le merveilleux porche à trois pans, découpé comme une dentelle, le portail et les verrières de l'église *Notre-Dame*. Le grand Colbert avait fait d'*Alençon* l'une des capitales de cette délicate industrie, la *dentelle*, que goûta si fort le XVIII^e siècle et à laquelle la Révolution porta un coup fatal. Une école dentellière en a repris la tradition ; mais, par ce temps de contrefaçon en étoffes de luxe à bon marché, le *point d'Alençon* n'a pas retrouvé la faveur qu'il devait à une clientèle de choix, aujourd'hui presque disparue.

Au-dessous d'*Alençon*, la Sarthe entre dans son cours héroïque : elle creuse profondément le massif primaire, dit des *Alpes mancelles*. Cette gorge, profonde de plus de 100 mètres, est vraiment superbe. Quelques sites sont d'une grandeur réelle : ainsi *Saint-Léonard-des-Bois*, bâti contre le rocher, dans un des méandres de



CHATEAU DE LA FLECHE ET LE LOIR.

Cl. C. E.



Phot. de M. Durand.

LE « CHAPELET » DU MOULIN DU VAL.



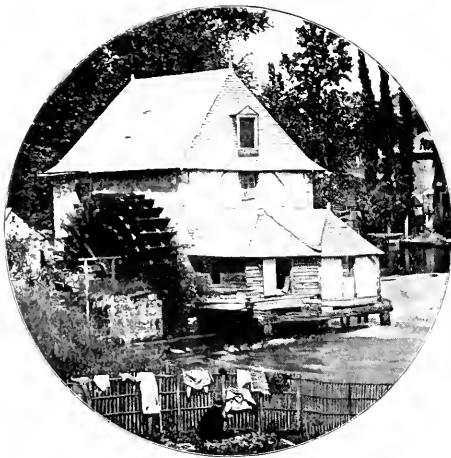
Phot. de M. Garczynski

DANS LES ALPES MANCÉLIES.

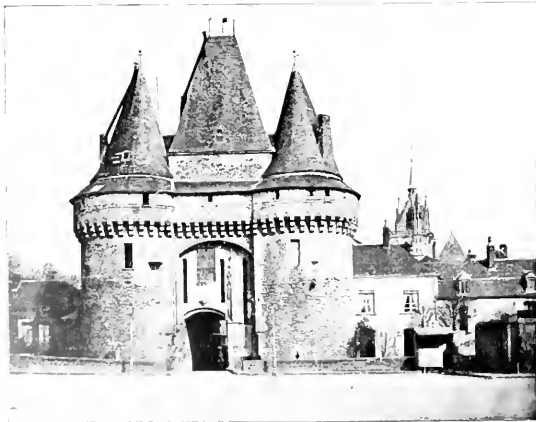
la Sarthe, dominé par l'abrupte falaise, est d'un grand effet décoratif. Moins sévère, mais plus curieux encore, est *Saint-Généri-le-Gèrei*, sur une presqu'île rocheuse. Entre Saint-Léonard et Saint-Généri, ce n'est qu'une faille formidable, semblable aux étroites chutes du Jura, mais d'une beauté plus âpre, grâce à la robustesse de la roche de granite et de grès. » Arduin DEMAZEL.

Les peintres n'ont pas attendu les touristes pour découvrir ce joli coin de pays. Il y a 6 kilomètres au fil de l'eau, de *Saint-Généri* à *Saint-Léonard*, et l'on peut, à la belle saison, descendre, avec la Sarthe, au fond de la gorge : des degrés, faits de grosses pierres dégingolées d'en haut, permettent çà et là de franchir la rivière. Dans une boucle de la Sarthe, *Saint-Léonard* occupe un site épanoui entre de hautes levées : Narbonne, Chomasson, Haut-Fourché... » Si *Haut-Fourché* était sur *Narbonne*, dit le dicton populaire, on verrait Paris et Rome. » En camp retranché couronnait le sommet de Narbonne, au temps de la guerre de Cent ans.

Fresnay, au dévalé de la Sarthe, du haut d'un rocher escarpé, domine la rivière, qui coule claire et profondément encaissée en des basses ombagées et poissonneuses. En aval de *Beaumont* couille l'*Orne*, à *Beaumont*, dont un hâlet couronne, la *Dore*, trône la colline de *Mamers* (250 habitants), s'est de dis corde, au nord, à la *Perche* chertons et Normans, les *Perches* et les *Anglais*, qui se sont ses fortifications : est le *comté* res et les *Lezennes*, qui ont le vent la ruine. Dans un an, le couvent de la *Visitation*, qui borde la place de la *Libé* poud, sont loges la mairie, la bibliothèque publique, la sous-pré-



UN MOULIN SUR LA SARTHE.



Phot. de M. Fleury

LA FERTÉ-BERNARD : PORTE DE VILLE.

fecture, le tribunal de commerce, la gendarmerie, la prison, le collège et une école supérieure.

Entre *Mamers* et *Nogent-le-Rotrou*, l'*Orne* et l'*Huisne* qui couille dans la Sarthe sous le Mans, l'intervalle est animé par *Bellême* au centre, *Mortagne* au nord, *Bonnétable*, en tirant vers le sud. Dans une vaste prairie qu'arrose le *Tripoutin*, le château de *Bonnétable*, bâti et fortifié au déclin du moyen âge (1178) par J. d'Harcourt, dresse la masse imposante de ses constructions, entre de grosses tours crénelées qu'enveloppent les douves larges et profondes. *Bellême* fut le siège d'une seigneurie puissante, qui accapara les alentours, *Mamers* au premier rang.

Mortagne, au sommet et sur la pente d'un coteau au pied duquel jaillit la *Chippe*, tribunaire de l'*Huisne*, commande la haute région du *Perche*, entre cette rivière et les sources de la *Sarthe*. C'était, au x^e siècle, une résidence des comtes de Corbon, devenus comtes du *Perche*. La foire aux chevaux, de race percheronne, qui se tient à *Mortagne*, est parmi les plus importantes de France. Aux environs, dans un coin écarté, la *Trappe* de *Soligny*.

Le Mans, métropole de la Sarthe, couvre les hauteurs qui montent de la rive gauche de cette rivière, débordant sur la droite et gagne, à l'aval, dans la direction de l'*Huisne*. Ce cours d'eau et la *Sarthe* creusent sur le front méridional et le front occidental de la ville un double fossé de circonvallation que franchissent de nombreux ponts, entre autres le pont en X, combinaison originale, sinon esthétique, de deux voies qui se croisent pour le passage du tramway électrique et dont les fermes métalliques reposent sur des piles en ciment armé, ornées de mosaïques polychromes ; le pont Gambetta ancien pont Napoléon, puis pont Royal, dont les travaux d'établissement amenèrent au jour des médailles romaines, des agrafes, des débris d'amphores, de statuettes, de verrières.

L'Huisne, abondante et fraîche rivière, débouche dans la *Sarthe*, à moins d'un kilomètre de la ville proprement dite. Elle dévale des hauteurs du *Perche* par *Nogent-le-Rotrou* et *La Ferté-Bernard* : c'est l'émissaire intérieur du croissant percheron qui se déploie entre la Normandie, la Beauce et la vallée du Loir. La convexité du massif regarde l'est. On y distingue le *Haut-Perche*, avec *Mortagne*, *Nogent-le-Rotrou*, *Bellême* ; le *Petit-Perche*, *Perche-Gouet* ou *Bas-Perche*, avec *Brou*, *Authon*, *Montmirail* : l'est du département de l'*Orne*, l'ouest de l'*Eure-et-Loir*, le nord-est de la *Sarthe* et un peu du *Loir-et-Cher* se partagent ce territoire.

Il semble, au sortir du *Loir*, que la grande aire tournoienne de la *crue tiffou* qui, dans la vallée de cette rivière, abrite de véritables villages dans les creux de ses falaises, doit poursuivre à l'ouest jusqu'à venir se heurter aux massifs primaires du relief

breton. Il n'en est rien : la craie disparaît rapidement au nord-ouest, et de cette assise surgissent et s'élèvent les dépôts principalement sableux du *cénomannien* ou *crétacé* inférieur. Ainsi naissent, entre Sarthe et Loir, deux régions verdoyantes : le *Maine* et le *Perche*, toutes deux bien arrosées, au relief doux et varié, où dominent les bois, les pâturages et les clôtures d'arbres autour des champs. Il s'en faut, du reste, que ces deux pays soient identiques. D'abord, dans le *Maine*, l'altitude générale est moindre. En outre, le *cénomannien* y est presque uniquement arenacé (*sables* et *grès du Maine*), et cela se révèle de suite au grand nombre des bois de pins couronnant les hauteurs, qui, avant ces plantations, étaient désertes et arides. On s'en aperçoit aussi à l'indécision générale de la topographie, l'érosion ayant rarement rencontré des couches solides régulières, capables de diriger son effort. Dans le *Perche*, les assises sableuses sont concentrées surtout dans le haut *sables du Perche*, et leur base est entremêlée de couches crayeuses ou marnenses, reposant sur une glauconie argileuse, ce qui donne un sol sensiblement meilleur. Le relief y est aussi plus prononcé. Sur les hauteurs du vrai *Perche* ou *Grand-Perche*, les conglomérats *facines* à silex ont laissé des traces plus nombreuses et plus cohérentes que dans le Maine. Les plateaux qui forment ces conglomérats ne portent guère que des genêts et des bruyères. Au-dessous, sur les pentes de sables et de marnes du *crétacé*, s'étendaient autrefois de grandes forêts, aujourd'hui en partie défrichées, mais dont on voit encore de beaux restes, notamment à Bellême, autour de Mortagne, etc.

« A la faveur des dislocations, un certain nombre de petits îlots *jurassiques* sont arrivés au jour, perçant la couverture *crétacée*, depuis le Loir jusqu'aux environs de Nogent-le-Rotrou. Le plus remarquable est le *Belinois*, situé au sud du Mans. Mais la transgression *crétacée* n'a pas beaucoup dépassé la vallée de la Sarthe, ou du moins n'a pas laissé de traces plus loin. Aussi, voit-on reparaître, à partir de Sablé et tout autour de la lisière du massif breton, une bande *oolitique*. A cette zone de grands plateaux agricoles appartiennent la *Champagne* ou *Campagne mancelle* de Conlie, le *Saonnais* de Mamers et la *Campagne d'Alençon*, d'où se détache, au nord de l'éperon primaire d'Ecouves, la plaine de plus en plus dilatée de la *campagne de Cœn*. » DE LAFPARENT.

Que l'on monte de l'intérieur, en prenant par la plaine saennaise, ou que l'on quitte à l'est les grandes étendues sèches et nues du pays chartrain, pour gravir la convexité du relief percheron, ce grand cirque de verdure où l'*Huisne* se déroule offre, avec la monotonie des plaines environnantes, un saisissant contraste : chaque pli de terrain, chaque vallon, chaque ruisseau trace un sillon de vie ; les pâturages, les champs que constelle au printemps la neige rose des poiriers et des pommiers en fleur, s'enveloppent de haies vives que l'orme, le houleau, le saule enlacés rendent impénétrables. Dans



LA FERTÉ-BERNARD : ÉGLISE NOTRE-DAME.

CL. C. B.

les grasses prairies, dans les enclos verts, les bœufs, les vaches laitières, les chevaux paissent à l'aise, comme dans un éden fait exprès pour eux. L'élevage est la grande industrie du *Perche* : le relief modéré, le terrain merveilleusement adapté à la production des herbages, un climat humide et modéré, le vent dominant du sud-ouest, l'abondance des eaux, lui sont exceptionnellement favorables.

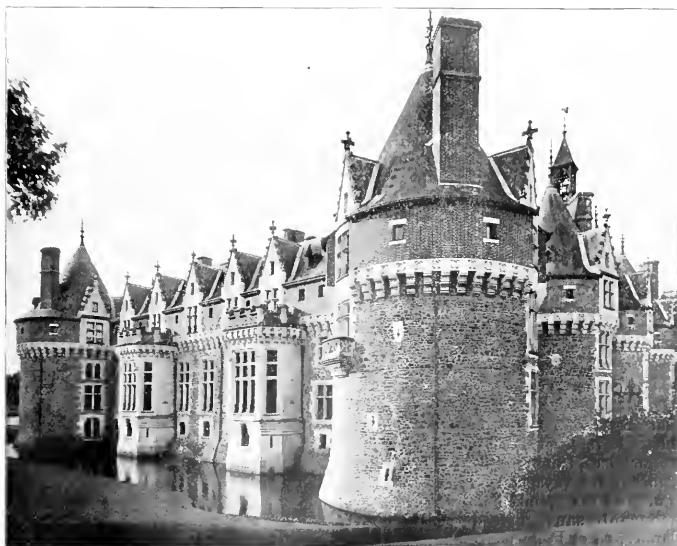
On vient ici, d'Amérique, acheter des étalons dont le prix atteint parfois 8000 francs et, dans certains cas, peut dépasser 20000 francs. Ces bêtes magnifiques ont leur généalogie, dont il est soigneusement tenu compte. On donne le nom de *percherons* à des types assez divers, mais la race pure est représentée surtout par les poulainiers de

Mortagne, Nogent-le-Rotrou, Châteaudun, Saint-Calais, Mondoubleau.

Le *Petit Perche*, pays mixte, de grande culture comme la *Beauce* et divisé en enclos caractéristiques du *Perche*, s'incline vers le *Bunois* de Châteaudun, avec les filets de l'Yères, de l'Ozanne et surtout l'abondante et limpide *Beauce*, affluents du Loir.

Nogent-le-Rotrou, à la rencontre de l'Huisne et de l'Arcisse, dont le cours a été détourné, est la métropole de l'ancien *Perche*.

Un *Rotrou* de Mortagne y prit pied vers le *x^e* siècle, bâtit une forteresse que les Normands jetèrent bas. Geoffroy II, son petit-fils, *comte du Perche*, éleva un nouveau château, à l'abri duquel un groupe se forma. Après de multiples traverses (guerre de Cent ans), le fief, crié en duché



CHATEAU DE BONNETABLE.

CL. C. B.



Cf. N°

BAGNOLES-DE-L'ORNE ET LES BORDS DE LA VIE.

parvité. Là voillent, dans leur robe de pierre, les *Saints* de Solesmes, œuvre magistrale digne des plus beaux âges de la sculpture.

Au-dessous de *Brisarthe* (pont *breux*), sur la *Sarthe*, la rivière s'épanouit à *Morannes*, s'encombre d'îles, dont l'une, celle de Châteauneuf, a 2 kilomètres de long sur 1 kilomètre 1/2 de large, et rencontre le *Loir*, à 1 200 mètres en aval de *Beaulay*. Doublée par cet apport, la *Sarthe* capte, à *Ecoullant*, un bras gauche de la Mayenne, la *Vieille Maine*, et rallie à 4 kilomètres plus loin, à Port-Meslay, la *Jeune Maine*, principal bras de la *Mayenne*, 1 kilomètre 1/2 seulement au-dessus d'Angers. Longue de 285 kilomètres, la *Sarthe* est navigable à partir du Mans, grâce à une vingtaine de barrages écluses.

La Mayenne. — Sur le versant septentrional de la *forêt de Mulinne*, vaste étendue de landes, de chênes et de pinèdes qui domine le faite des *Ardenais* 417 mètres, des suintements forment, à la tête d'un ravin, une flaque marécageuse d'où s'épanche, invisible, une nappe qui, plus bas, surgit en source : c'est la *font du Maine* ou de la *Mayenne*. Née à 250 mètres d'altitude, la coulée prend au nord-ouest, comme si elle cherchait son issue vers Avranches et la baie du Mont-Saint-Michel, capte en passant quelques ruisselets, le *Gué-Charlier*, l'*Aisne*, la *Gourbe*, la *Vée*, pittoresque rivièrette dont le cours sinueux, pratiqué dans une fracture de roches gréseuses, enveloppe de charme et de fraîcheur *Baguolles-les-Bains*. 2 sources froides ferromanganésiennes, une source thermale chlorurée sodique-sulfureuse.

Sept kilomètres de cours ont fait de la *Mayenne* une vraie rivière, quand, au-dessous d'Amblrières, débouche la *Varenne*, venue du val de *Domfront*. Un ermite, *saint Front*, eut l'idée, vers le début du *vi^e* siècle, de bâtir une chapelle sur le banc de rochers à strates obliques qui surplombe la *Varenne*, à plus de 70 mètres de haut. La forêt du *Passais* couvrait cette région. Peu à peu, avec les défrichements commencés par les moines, un village se groupa, celui de *Domfront* ou du seigneur *Front*. 400 habitants. Guillaume de Bellême, seigneur d'Alençon, y bâtit une forteresse ; le village devint ville et capitale du *Passais*. Deux pans de murs du donjon, juchés au-dessus de la rivière, une douzaine de

tours, sur vingt-quatre qui composaient la défense, engagées dans des constructions particulières qui, en les défigurant, les ont ainsi préservées de la ruine définitive : tels sont les restes de l'ancienne ville forte. L'une des tours a reçu un nouveau couronnement.

Sous la poussée de la *Varenne* de *Domfront*, la *Mayenne* tourne franchement au sud et ouvre sa voie dans le rebord primaire du *Massif breton*. A *Beire*, dont le nom rappelle un pont qui, à l'époque gallo-romaine, traversait en cet endroit, la rivière devient navigable et bientôt atteint *Mayenne*. 9 270 habitants, ville industrielle, héritière d'une cité féodale que se disputèrent les comtes du Maine et leurs voisins de Normandie : après Guillaume le Conquérant (1064), les Anglais de Salisbury 1424, les Liguemours et les Huguenots à la fin du *xvi^e* siècle, les Vendéens sous La Rochejaquelein, les Bleus de Bloch et Kellermann. Cinq tours, sur un escarpement rocheux, au-dessus de la *Mayenne*, rappellent ce passé tourmenté. On se promène à présent sur la terrasse du château. L'Hotel de ville, siège de l'ancienne justice seigneuriale, renferme un musée, riche surtout des fragments d'origine romaine, qui proviennent des fouilles



LA VARENNE A DOMFRONT.

de Normandie, et tantôt dans la dépendance des ducs d'Anjou. Rarement le *Maine* s'appartint tout entier. A l'origine pourtant, lorsque le relief armoricain d'une part, la couronne du Perche de l'autre, l'enveloppaient de forêts profondes, plusieurs peuplades gauloises indépendantes occupèrent ce réduit abrité. On cite, parmi les occupants primitifs les *Diablautes*, dont l'habitat fut la cité; les *Cénomans*, au Mans, deux fractions principales de la puissante confédération des *Aulerques*. Une fois en possession du Mans; les *Romains* en firent une place de guerre, pivot de leurs opérations dans l'Ouest, entre les deux mers dont s'enveloppe la péninsule armoricaine. Plusieurs voies romaines se dirigeaient du *Mans* sur Angers et Tours, Vendôme, Chartres, Orléans. Le *Mans* eut un théâtre, des aqueducs, dont on reconnaît les restes, une enceinte fortifiée, qui dut remplacer l'*oppidum* antique des *Cénomans* et suffit à contenir, jusqu'au *xiii^e* siècle, la ville féodale. L'enceinte formait un grand rectangle parallèle au cours de la Sarthe, mais non contigu; des fragments de murs, les racines des tours de défense existent encore en partie et se revelent dans les constructions et les cours; rue de la Tannerie numéros 75 et 87, rue de la Porte-Sainte-Anne (numéros 51 et 63), etc. (1).

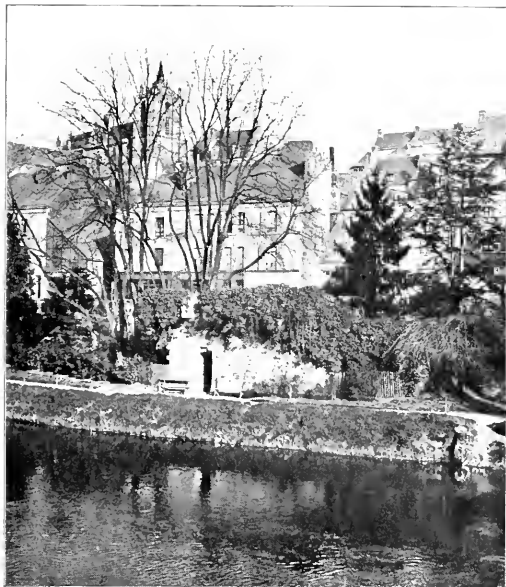
Le premier évêque du Mans fut *saint Julien*; son apostolat remonterait au milieu du *iii^e* siècle. Ses successeurs firent beaucoup pour la ville. Sans parler de *saint Bertrand*, qui fonda le monastère de la *Conture* et l'hôpital de Pontlieue, *saint Aldric* pourvut sa ville épiscopale d'eaux abondantes et pures, creua des fontaines, repara les aqueducs romains, tombés par incurie ou sous les coups des *Barbares*, éleva, pour les infirmes, les hospices des *Ardeuts* et de l'Hôpital. Aussi les évêques du Mans jouissaient-ils d'une autorité devant laquelle le comte, délégué du pouvoir central, dut plus d'une fois s'incliner.

Cloris fit tuer, au Mans, un chef franc de sa parente, *Regnemer*, dont il se méfiait. *Charlemagne* ne fit qu'y passer. Le grand empereur disparu, l'empire se disloqua. D'Angers, les Normands remontaient la Sarthe, pillaient Le Mans, massacraient ses habitants. Il n'y eut, pour les contenir, que les premiers ducs de France de la race de *Robert le Fort*, qui mourut à la peine, à la journée de *Bris-sarthe*. Ce fut l'héritier éloigné de *Robert*, *Hugues Capet*, qui investit le premier comte héréditaire du *Maine*. Mais déjà *Laval*, *Mayeune*, *Nogent-le-Rotrou*, *Beaumont*, *Sillé-le-Guillaume* vivaient en fiefs indépendants. Le comte du *Perche*, avec *Mortagne*, *Beaumont*, *Nogent-le-Rotrou*, devenant une puissance; en 1226, il cessa d'avoir une existence séparée. Entre leurs entrepreneurs voisins de Normandie et d'Anjou, la situation des comtes du *Maine* était des plus précaires. Le duc de Normandie, *Guillaume le Bâtard*, dont aucun scrupule ne retenait l'ambition, s'empara du *Mans* (1067) et bâtit, au nord de l'enceinte gallo-romaine, un château qui devait lui assurer sa conquête. Bientôt il était en Angleterre; les *Manceaux* (1066) en profitèrent pour se soulever. A la fin, soutenus par *Hélie de La Flèche*,

héritier des comtes du *Maine*, ils chassèrent les Normands.

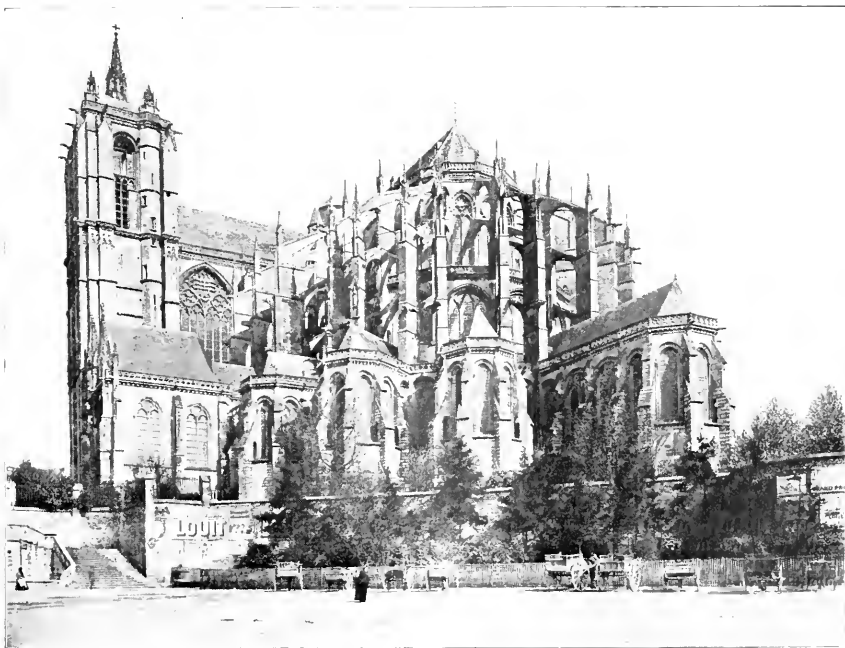
A voir la bizarre découpeure qui, sur le dancier département, a laissé le département de l'Orne camper sur la Sarthe par *Aincourt*, sur l'Ille-et-Vilaine par le *Thiel*, et à deux pas de *Mamers*, il semble que, cet investissement du *Maine* soit un héritage de l'ancienne conquête normande. Pour échapper aux Normands, le *Maine* tomba sous la domination de l'Anjou, par le mariage d'Eremburge, fille de *Hélie de La Flèche*, restaurateur du comte, avec *Foulques d'Anjou*. Et voilà desrechef le *Maine* angevin passé, avec les *Plantagenets*, dans le cercle de l'Angleterre normande. *Henri I^{er}* *Plantagenet*, roi d'Angleterre, duc de Normandie, comte d'Anjou et du *Maine*, tint sa cour au *Mans*. Quand éclata la guerre entre les rois vavaux de France et d'Angleterre, *Le Mans* prit parti pour *Richard Cœur de Lion*, fils de *Henri II*. Alors intervint *Philippe Auguste*; la ville est prise, puis reprise par Jean sans Terre; finalement confiscée avec le *Maine* sur ce prince, assassin de son neveu, *Arthur de Bretagne*. Cependant la ville du *Mans* était laissée à la reine *Bérengère*, veuve de *Richard Cœur de Lion*. A la mort de cette princesse, *Louis IX* donna l'appanage à sa femme, la reine *Marguerite*, puis à son frère *Charles d'Anjou*, comte de Provence et roi de Sicile.

Lorsque finit la race des Capétiens directs, *Philippe de Valois*, fils de *Charles de Valois* et petit-fils de *saint Louis*, comte d'Anjou et du *Maine*, alors appelé la Couronne de France (1328), habitait au *Mans*, avec *Jeanne de Bourgogne*, sa femme, le château du *Gué de Maulny*, résidence comtale voisine de la cathédrale. La guerre de *Cent ans* sevit dans le *Maine*, grâce à *Du Guesclin*, le vainqueur de *Pontvallain* à 30-27 kilomètres sud du Mans, la Sarthe fut bientôt libre. Avec *Charles V*, la France se reprenait. Mais la folie de *Charles VI*, survenue lorsqu'il traversait la forêt du *Mans*, en août 1392,



Phot. de M. F. Robiche.

VESTIGES DE L'ENCEINTE FÉODALE, AU MANS.



LE MANS : ARSIDE DE LA CATHÉDRALE.

(1) Voir : le *Mans illustré*, édit. A. de Saint-Denis.



C. E. R.

LE MANS. MAISON DE LA REINE BÉRENGÈRE.



C. N. D.

ÉGLISE NOTRE-DAME-DE-LA-CROIX.

et au sud-est, sur la hauteur et les versants de la cathédrale et du château. Là s'élevait la résidence des comtes du Maine, où mourut la reine *Bérengrère*, après l'avoir habitée vingt-cinq ans. L'édifice datait de Hugues I^{er}. Une grande et belle salle construite en 1109, pour le mariage de Foulques d'Anjou avec la fille d'Helie de La Flèche, tombait en ruine, lorsque l'*Hôtel de ville* actuel fut bâti à sa place, en 1755. C'est ici en effet que, depuis 1780, époque où Louis XI confirmait aux Manceaux leurs franchises municipales, les échevins de la ville délibéraient, dans l'ancien palais des comtes du Maine. La collégiale voisine, celle de *Saint-Pierre-la-Cour*, érigée vers la fin du x^e siècle, accrue par Guillaume le Conquérant, complètement remaniée au xiv^e, servait alors de chapelle privée aux comtes. Supprimée à la Révolution, l'église abrite maintenant une école municipale professionnelle.

Les vieux logis de ce quartier promettent d'agréables surprises : maison (place Saint-Michel) qu'habita Scarron, le burlesque mari de M^{lle} d'Aubigné, qui devait être le mentor de Louis XIV ; maison dite d'*Adam et Eve*, que la Renaissance fleurit de ses plus délicates compositions ; dans la rue des Chanoines, une maison avec jolie tourelle en encorbellement ; le *Grabitoire*, hôtel du xvi^e siècle, destiné aux chanoines infirmes ; la maison du Pèlerin, celle du Pilier rouge ; mais, sur toutes choses, la *Maison* dite de la *Reine Bérengrère*, le *Château* du Mans, où la *Société archéologique* tient ses assises, dans un cadre de vieux balcons, d'antiques cheminées, de statuettes, de panneaux sculptés, de ferronneries des xv^e et xvi^e siècles.

A la place des tanneries qui encombraient le bord de la Sarthe, au dévalé de la cité, une jolie promenade suit la rivière au pied des anciens remparts. A l'autre

rive s'attache l'antique église du *Pré*, construite en partie au xi^e siècle, sur l'emplacement d'une ancienne chapelle funéraire où auraient été inhumés les premiers évêques du Mans : saint Julien, saint Liboire, etc. Ce fut l'église d'une abbaye de bénédictines. Malgré les restaurations des xvii^e et xix^e siècles, c'est encore un spécimen intéressant de l'architecture romane. La crypte rappelle celle de la Couture ; le triforium du chœur ayant disparu, des fresques dues à un élève de Delacroix, Andrieux, décorent les murs. L'adjonction d'une tour et d'un clocher a modifié l'aspect de la façade, qui était du xii^e siècle.

Le Mans eut toujours une dévotion particulière à sainte *Scholastique* ; ses reliques, apportées du Mont-Cassin, au vii^e siècle, se conservaient à la collégiale de Saint-Pierre-la-Cour, dans une chaise magnétique détruite par la Révolution ; elles reposent à présent dans un reliquaire moderne en bois que garde *Saint-Benoît*, petite église du xvi^e siècle, élevée sur la rive gauche de la Sarthe, à peu de distance de la place oblongue de l'*Eperon*.

La place de la République est le centre de la vie moderne, dans le cadre des grands hôtels, des cafés, des cercles qui alternent avec la Bourse du commerce et le *Palais de justice*, logé dans le bâtiment du convent de la Visitation, dont l'église cruciforme 1730-1737 se voit au débouché de la rue Gambetta. Au centre de la place, le beau groupe de la *Défense*. La dernière armée de la Loire, suprême espoir de ceux qui attendaient le dégagement de Paris et la libération du territoire, battait en retraite d'Orléans sur Vendôme : elle se concentra au Mans, sur la ligne de la Sarthe. L'ennemi n'avait pu l'entamer ; mais, comme il menaçait de l'envelopper, le 11 janvier 1871, Chanzy décida de prévenir ce dessein par un coup décisif. Le soir venu,



Phot. de M. Robuchon.

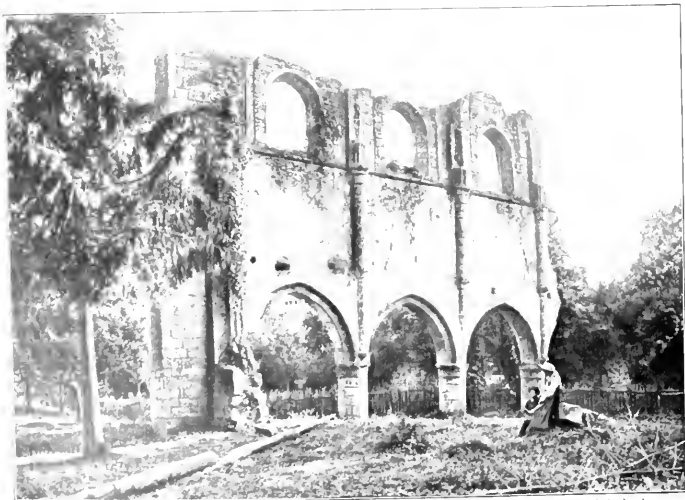
ÉGLISE DE L'ABBAYE DE LIGUGÉ.

est un rude combat, les Allemands avaient pu nous déloger de nos positions, quand, à huit heures, les mobilisés de Bretagne, jeunes soldats, amis de la veille et mal armés, puis tout à coup d'une panique irraisonnée, abandonnèrent le poste qui leur était confié à la Tailleurie. Aussitôt les Prussiens d'accourir : notre centre est coupé, l'existence même de l'armée compromise. Il faut, après une bataille qui pouvait passer pour un succès honorable, battre en retraite et chercher, du côté de Laval, un nouveau point d'appui. C'en était fait de Paris, désormais livré à lui-même. Jamais plus minime incident n'eût des conséquences plus désastreuses. La ville de Mans a voulu perpétuer par un monument durable le souvenir du mâle courage déployé par nos troupes et leur vaillant chef.

[illegible]

L'host de M. Robuchon.

DESIGNANT : LES BORDS DE LA VONNE, AFFLUENT DU CLAIN.



Edm. de M. Robichon.

- DE L'ABBEY DES CHATELLEUX, A MENIGOUTTE.

la façade fut refaite, dans le style du xiii^e siècle, avec deux tours, inachevées encore. La grande porte est remarquablement ornée.

La statue de *Pierre Belon* (square de la Préfecture) rappelle ce savant naturaliste, grand voyageur en son temps (xvi^e siècle), précurseur des Linné, de Cuvier, des Buffon. Ce quartier de la Préfecture, un désert, non des plus séduisants, il n'y a pas de longues années, devient l'un des plus beaux de la ville, avec ses grandes voies modernes : avenue Thiers, rue Victor-Hugo, l'antique ruelle aux Lièvres, rue Chanzy, rue Nationale, prolongée par la route de Pontlicue, jusqu'au delà du cours de l'*Huisme*. C'est, en effet, dans l'angle décrit par cette rivière et la Sarthe que s'étendent les nouveaux quartiers ; mais de ce côté, si peu que l'on s'éloigne de l'artere centrale, la ville n'est pas faite. Important commerce de produits agricoles. Fondries de cloches. Constructions mécaniques, etc.

Personnages historiques. — *Henri II* Plantagenêt, roi d'Angleterre, né au Mans en 1133; *Jean le Bon*, second des Valois, roi de France, né au Mans en 1319; *Jean Terrier*, architecte du clocher Neuf de la cathédrale de Chartres; le naturaliste *Pierre Belon* 1518-1561; *Robert Garnier*, auteur dramatique, né à La Ferté-Bernard 1534-1590; le P. *Mersenne*, savant minime, ami de Descartes 1588-1644; *Urban Grandier*, curé de Saint-Pierre de Loudun, brûlé pour sorcellerie et maléfices, en 1634; l'abbé *Jean Picard*, astronome, né à La Fleche et 1620, remplaça Gassendi au Collège de France; le marquis de *Beugnot*, qui a laissé, en manuscrit, un « Journal de la Cour de Louis XV » 1638-1720; le savant jesuite *Joaquim Bourlet*, né au Mans, vers 1660, l'un des six missionnaires mathématiciens que Louis XIV envoya en Chine, mort à Peking 1732; *Elizabeth Lavergne*, comte de Tressan; l'archevêché d'Harcourt; l'économiste de *Forbonnais* *Claude Chappe*, qui excéla « il n'en vint pas en 1790, un télégraphique; le benedictin du *Prosper Guéranger*, abbé de Solesmes (1806-1875) le compositeur *Léo Delibes* 1836-1891.

AU SUD DE LA LOIRE

SEUIL DU POITOU

A peine rompu par la coulée de la Loire, le Massif de l'Ouest étend, au sud, la vaste plate-forme cristalline qui, de Thouars aux Sables-d'Olonne, soutient le Bocage vendéen avec la Gâtine et projette le promontoire de Ménigoute en face des terrasses limousines, premier talus du Massif Central.

Avant que les dépôts jurassiques n'eussent obstrué l'écart superficiel entre les deux blocs primitifs de l'Ouest et du centre, opposés l'un à l'autre, le *seuil du Poitou* fut un détroit où les mers du bassin de Paris se rencontraient avec celles du bassin d'Aquitaine. Mais l'émergence des sédiments marins, en écartant les eaux, crea entre elles un barrage, que des siècles d'érosion n'ont pu détruire. Le Poitou est resté un seuil, non point un obstacle, mais un gue de transition, route ouverte du nord au sud, de la Loire à la Charente et de la Seine à la Garonne. Dans cette trouée se heurtèrent les Francs de Clovis et les Wisigoths d'Alarie II *Louillif*, les leudes de Charles Martel et les hordes de l'Islam, accourues d'Espagne *Poitiers*; là encore les Anglais du prince Noir, maîtres de la Guyenne, et les chevaliers du roi Jean *(Poitiers-Maupertuis)*. La France du Midi et celle du Nord. De là l'importance des villes qui commandaient ce passage des peuples en marche: Poitiers, Angoulême, Saintes, et, aux deux pôles, Tours et Bordeaux: les routes, les chemins de fer s'y pressent; c'est une des grandes routes de l'histoire.

Mais, sous les couches sédimentaires qui en forment la chaussée visible, la masse cristalline qui relie le Massif breton à celui d'Auvergne n'est qu'imparfaitement voilée: on la suit, aux pointements granitiques qui la révèlent, dans les profondes échancrures des vallées. Aux deux points d'émergence, elle se retrouve, vers Confolens, du côté du Limousin, où elle monte à 225 mètres; vers la Vendée, à 272 mètres, au Trier du Foulloix; les mêmes roches, granites, schistes, affleurent des deux parts. Dans l'intervalle, grâce au fléchissement de la terrasse archéenne, se superposent les marnes bleues du lias supérieur, qui constituent la nappe imperméable d'où jaillissent les sources, filtrées par les couches supérieures de calcaires jurassiques; au-dessus des terrains jurassiques, les terrains crétacés du Châtelleraudais au nord, trait d'union avec la Touraine; au sud, ceux d'Angoulême, transition à la Guyenne; enfin les alluvions anciennes et modernes, au fond des vallées qui strient le plateau. Dans les couches jurassiques se produisent des effondrements, des pertes de rivières, des gouffres naturels où les précipitations atmosphériques disparaissent. A cause de cela, l'eau est rare; les vallons, qui ne peuvent atteindre à la base profonde du lias, restent à sec. Une mince couche de terre rouge, appelée *grôte*, produit de la décomposition des roches, recouvre la surface; mais, dès que s'élève la convexité du plateau, la *grôte* devient plus argileuse et chargée de silex. Entre des

espaces plus ou moins rebelles à la culture, et sur lesquels s'étendent des brandes ou des forêts, le sol, maigre encore, et dur au labour, produit assez pour nourrir une population rurale, intermédiaire entre les habitants des hautes terres granitiques et ceux des plaines d'alluvions.

Une série de *crêtes* orientées dans le même sens que les plissements bretons marque la liaison extérieure entre les deux massifs de l'Ouest et du Centre, par le travers du seuil poitevin. La première et la plus importante, celle de **Montalembert**, mesure 80 kilomé-



GENÇAY, AU CONFLUENT DE LA BELLE ET DE LA CLOÛÈRE, TRIBUTAIRES DU CLAIN.

tres environ; c'est contre elle que la Vienne, venant buter, en aval d'Exidenil, tourne brusquement au nord. Son altitude, en beaucoup de points, dépasse 170 mètres; le chemin de fer de Paris à Bordeaux a dû en tourner l'escarpement. L'importance de ce relief s'accroît par la dépression qui le suit au nord. Lezay, La Motte-Saint-Hilaire, Saint-Maixent. Dans cette région d'affaissement, appelée jadis *la Vaulour*, la Sèvre traverse des prés marécageux; on y découvre des meulrières à fossiles lamellaires, et la dépression

se prolonge jusqu'au petit bassin houiller de Saint-Laurs, Vouvent et Chantonnay, terré dans les schistes du Bocage. Lorsque le chemin de fer de Paris à Niort débouche sur la riche et verdoyante vallée de la Sèvre, les prairies luxuriantes, les cultures et les coteaux boisés font un saisissant contraste avec la pauvreté et la monotonie des plateaux que l'on vient de parcourir.

La seconde crête, celle de **Champagné-Saint-Hilaire**, barre 65 kilomètres, d'Availles-Limousine, sur la Vienne, à Ménigoute (Deux-Sèvres). Elle marque la partie la plus resserrée du détroit poitevin, et son point culminant 194 mètres domine au nord un vaste horizon. Dans la zone déprimée de *Vercors* qui



Phot. de M. Robuchon.

RUINES GALLO-ROMAINES DE SANXAY.

de l'école romane, un ancien bassin lacustre, ou lac de *Fontendle*, appelé le lac Vaucclair de Saint-Maixent.

Une troisième rade saillante, celle de *Ligugé*, traverse le détroit, à 8 kilomètres au sud de Poitiers, sur une longueur de 75 kilomètres, du voisinage de Montmorillon à la Gâtine de Parthenay. Le *Clain* a dû rompre ce barrage de roches dures, entre des falaises à

au-dessus de Civray, du Clain et de ses affluents supérieurs, sont dirigés chacun dans un sillon parallèle.

Entre ces divers cours d'eau n'existe aucun faite de partage commun; seulement, au belvédère de Champagné-Saint-Hilaire, leur divergence s'accuse par le croisement des plis transversaux du détroit avec la cassure longitudinale qui en rompt la continuité. Grâce à cette trouée ouverte jusqu'au travers des couches crétacées du Châtelleraudais, le *Clain* a pu gagner la Vienne, puis la Loire.

Le *Clain*, né à quelques kilomètres de Combeaux, devient une vraie rivière au-dessous de Voullon, par le confluent de la *Dire du sud*; il ouvre alors franchement sa vallée vers le nord. Cette charmante rivière, qui à vol d'oiseau n'aurait guère que 80 kilomètres, en parcourt plus de 120, de la source à son embouchure. Elle arrose le bassin de *Vienne* (motte féodale, sources incrustantes à Jorigny et Cercigny), passe à *Ligugé*, sous les murs de l'antique abbaye fondée, en 360, par saint Martin, détruite par les Sarrasins et les Normands, relevée en 1040, enfin érigée de nouveau en 1864 et privée une dernière fois de ses religieux, au commencement de ce siècle.

La rivière s'enfonce alors dans des défilés pittoresques, gagne *Saint-Benoît* (église du XI^e siècle; rochers et grotte de Passe-Lourdain), s'enroule autour du promontoire de *Poitiers*, sous les murs duquel le *Clain* reçoit la *Boivre*, au pied de hautes falaises surplombantes. Puis il déroule ses cours nonchalamment, à pleins bords, au milieu de grasses prairies; sous les somptueux ombrages qui se mirent de la rive, on le dirait immobile. Il est en effet très profond, de pente à peine sensible; n'étaient les nombreuses retenues d'usines qui l'entravent, on le rendrait facilement navigable. Passé Chassenenil, le *Clain* rencontre la Vienne, à 4 kilomètres au-dessus de Châtellerauld.

Déversoir central des eaux qui dérivent à la fois des deux rebords du détroit, le *Clain* est la vraie rivière poitevine; à gauche, la *Vonne*, sinueuse, lui vient de *Saumur*, ruines romaines mises à jour par le P. de la Croix; et de *Lusignan* (berceau de l'illustre famille qui donna des rois à Chypre et à Jérusalem). Il ne reste rien du château; la dernière tour, dite de *Mélusine* (la mère Lusine, comme on dit là-bas), a été démolie. Au *Clain* vont : la *Boivre*, alimentée par la fontaine de Fleury; l'*Anzaire*, rivière de *Vaulx* (défaite des Wisigoths par Clovis en 507, qui confine au-dessus de Chassenenil; enfin le *Pallu*. Toutes ces rivières descendent des hauteurs de Gâtine. A droite, la *Chouère*, née à quelques kilomètres au sud-ouest d'Availles, baigne Gençay, passe au pied du plateau de Thorus, jadis riche en monuments mégalithiques; le *Misson* baigne Nuaillé (église fortifiée du XII^e siècle, pourvue d'un donjon — ancienne abbaye du VI^e siècle, reconstruite aux XV^e, XVI^e et XVII^e, avec une



Photo de M. Robuchon.

REINES DU CHATEAU DE LA CHAPPELLE-BEUILLON.

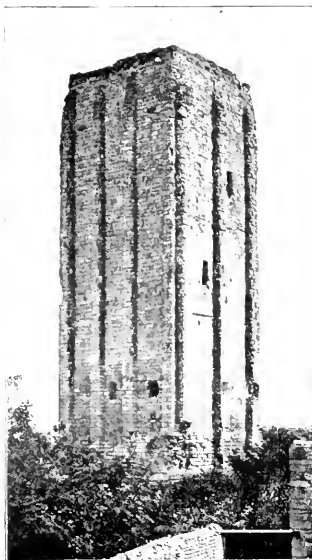


Photo de M. Robuchon.

DONJON DE LOUDUN.

pie, de 25 mètres, au-dessus des eaux moyennes, sur une longueur de 500 à 600 mètres, si un plissement longitudinal dirigé par Montalbert, Champagné, Châtellerauld, n'avait brisé les trois crêtes et ouvert ainsi un passage aux cours d'eau, ceux-ci se trouveraient prisonniers dans les intervalles d'affaissement. Il est d'ailleurs assez remarquable que les cours supérieurs de la Sèvre, de la Charente

cours nonchalamment, à pleins bords, au milieu de grasses prairies; sous les somptueux ombrages qui se mirent de la rive, on le dirait immobile. Il est en effet très profond, de pente à peine sensible; n'étaient les nombreuses retenues d'usines qui l'entravent, on le rendrait facilement navigable. Passé Chassenenil, le *Clain* rencontre la Vienne, à 4 kilomètres au-dessus de Châtellerauld.



Photo de M. Robuchon.

P. HILLES. LES BORDS DU CLAIN, AU FAUBOURG ROCHEREUIL.

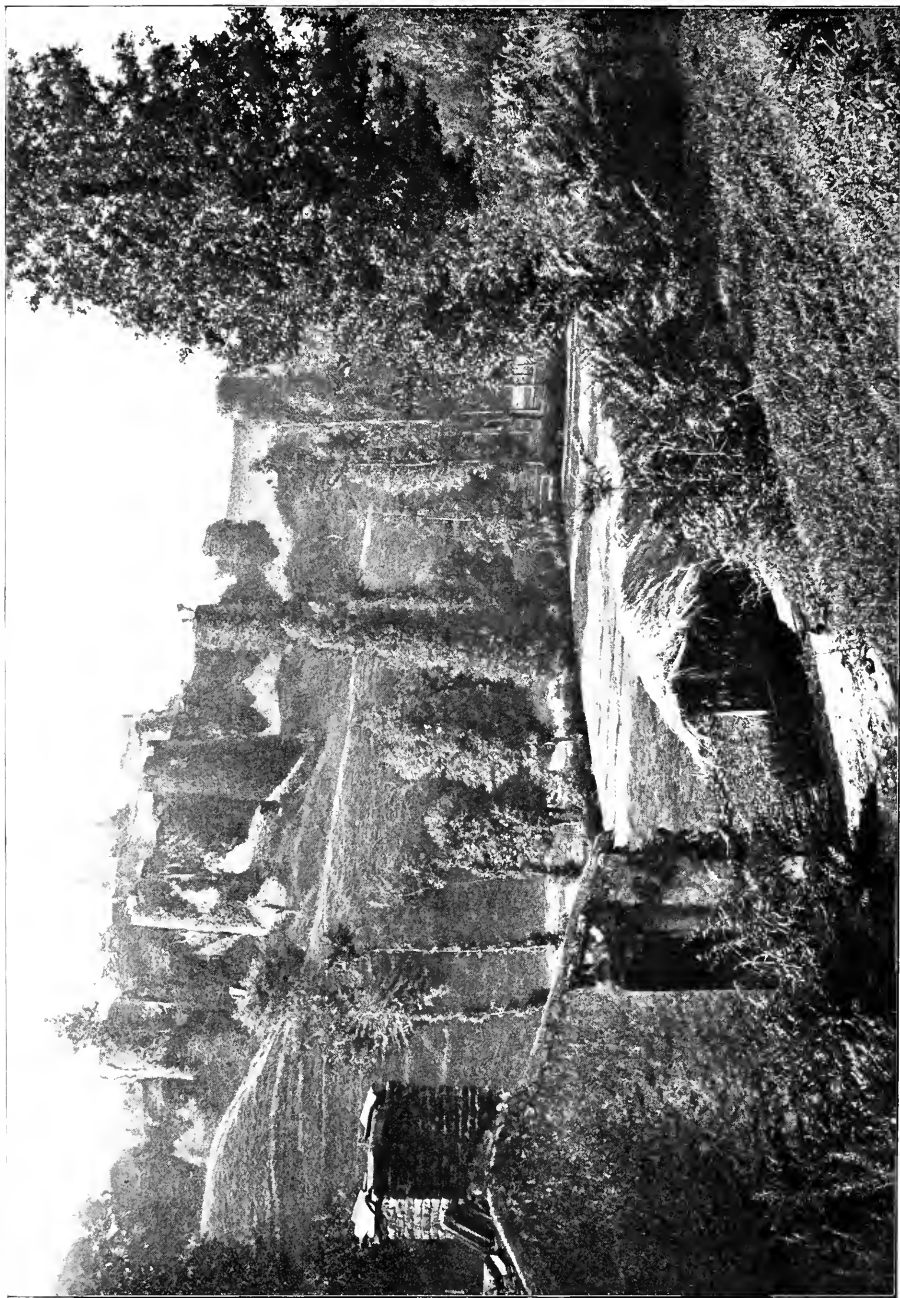


Photo de M. R. Bouché.

BRÉSCUIRE : LE CHÂTEAU ET LA VALLÉE DU DOLO

enceinte, d'épaisses courtines, des tours, des douves profondes).

La *Vienne*, qui recueille le *Clain*, ne tient point, comme lui, au cœur même du Poitou. Issue des hauts plateaux limousins, elle finit en Touraine et snit, à l'est, le détroit poitevin, par Availles-Limou-sine, l'Isle-Jourdain, *Chauvigny*.

Au delà de Châtellerauli, la *Vienne* baigne ingrandes souterrains

cultures, les jachères, les chemins creux se mêlent, dans un laby-rinthe de haies et de taillis. Des Herbiers à Pouzauges, une dorsale montagnaise (Alpes Vendéennes) redresse les points culminants du pays : à 288 mètres, au sud de Pouzauges; 278, au *bois de la Folie*; 285, à *Saint-Michel-du-Mont-Mercure*, seuil de partage des eaux entre la Sèvre Nantaise et le Lay; 231 mètres, au *mont des Abaettes*.



PARTHENAY : VIEILLE ENCEINTE DE LA VILLE. VUE PRISE DU PONT-NEUF.

Phot. de M. Robuchon.

refuges des Bellonières, de la Saulnerie, de Neuville; aqueduc romain, gaine l'île Bouchard, Chinon, enfin la Loire à *Coudes*.

Dans la région des sources du *Veyron*, qui descend à la *Vienne*, **Loudun** commandait le haut pays, entre cette rivière et la vallée du Thouet. Cette ville 4850 habitants n'est plus que l'ombre d'elle-même : elle en avait jusqu'à 20000 habitants. C'était une place de la Réforme. Richelieu ne laissa subsister de son ancien château que le donjon. Les fortifications ont fait place à des boulevards; la vieille porte découronnée du Martray xv^e siècle donne l'idée de ce qu'elles furent. Un riche portail de la Renaissance orne l'église composite de Saint-Pierre, commencée au temps de Philippe Auguste. Théophraste *Renaudot*, l'ancêtre du journalisme français (fondateur de la *Gazette de France* en 1631, était de Loudun.

LE BOCAGE ET LA GATINE

L'ancien Poitou comprenait des pays très divers groupés autour du bombement granito-schisteux de la Gâtine et du Bocage vendéen. De ce château d'eau central et de ses versants descendent : à la Loire, le *Thouet* et la *Sèvre Nantaise*; à l'Océan, le *Lay*, la *Vendée* et l'*Autise* par la *Sèvre Niortaise*.

Comme toutes les régions de roches dures, granites, gneiss, micaschistes, le *Bocage* offre une succession de collines aux formes arrondies que traversent des plateaux monotones. Des sources fraîches et nombreuses s'y insinuent en de jolis vallons, où les prairies, les

De cette hauteur, la vue découvre tout le Bocage, celui de Vendée et celui d'Anjou, la Gâtine et les plateaux jusqu'à l'Océan : sept moulins à vent, par la disposition de leurs ailes, y donnaient aux Vendéens des signaux convenus, sur tous les points de l'horizon. La colline de Saint-Pierre-du-Chemin (239 mètres), au sud de Pouzauges, est encore un belvédère d'où l'on domine le pays. Puis les terrasses s'affaissent, à 75 mètres du côté de La Roche-sur-Yon, 23 mètres vers Fontenay-le-Comte : c'est la Plaine et, plus bas, le Marais et la mer.

La *Gâtine* prolonge le Bocage, par les arrondissements de Bressuire et de Parthenay, dans le département des Deux-Sèvres. C'est la même nature de terrain, le même aspect : collines arrondies, plateaux peu fertiles et vallons encaissés coupés de bois et de champs, clos de haies vives. Vers Melle et Niort, la Plaine s'abaisse sur la Sèvre Niortaise et, par la Boulonne, vers la Charente.

Au nord, le **Thouet** est l'émissaire de la Gâtine bocagère; sa source confine à celle de la Sèvre Nantaise, tributaire, comme lui, de la Loire. Pen de vallées offrent des aspects aussi riants et aussi « imprévus » que la jolie vallée du Thouet. **Parthenay**, la ville la plus pittoresque des Deux-Sèvres, domine la rivière, au confluent du Palais 6580 habitants).

Longtemps au pouvoir des Josselin-Larchevêque, piques de Lusignan, qui furent partisans des Plantagenets d'Anjou, rois d'Angleterre, la vieille cité féodale ne revint qu'assez tard au parti français. Philippe Auguste l'emporta sur Jean sans Terre; saint Louis, à son tour, en chassa les Anglais; enfin Charles V la mit sous bonne garde, en donnant le tref au comte de *Richemont*. Les fortifications de la ville survivent dans la porte



Phot. de M. C. Thiollier.

COIFFURE DE TROIS-MOUTIERS.

Tiffauges, sur son promontoire escarpé, dont les vieilles murailles enguirlandées de lierre évoquent le sombre souvenir de Gilles de Retz, dit *Barbe-Bleue*. On voisinait, de Tiffauges à Clisson : le site créé par la *Sèvre* n'y est pas moins beau. Là conflue la *Moine*, dans un site classiquement beau, sous les murs encore debout d'un château qui fut l'une des plus grandioses créations de la France féodale.

Après l'afflux de la *Boulogne*, qui la rend navigable au moulin de la Rochelle (22 kilomètres de son embouchure), la *Sèvre*, encore accrue de la *Maine*, baigne Vertou et, débouchant sur la plaine de Nantes, coule entre les faubourgs de Pont-Rousseau et de Saint-Jacques, pour se perdre dans le bras méridional de la Loire, un peu en aval du pont de Pirmil.

Cours, 136 kilomètres — largeur à Clisson, 40 mètres — eaux ordinaires, 5 à 8 mètres cubes — crues, 375 mètres cubes. S'il arrive que la Loire, trop gonflée, la refoule en amont, la *Sèvre* enrichit les belles prairies qui bordent son cours inférieur, mais sans engendrer des marais aux émanations délétères. Le barrage de *Verthou* divise la *Sèvre* navigable en deux bassins, le premier avec 2^m,50 de profondeur moyenne ; le second, soumis à l'action de la marée : des chalands, des gabares, de petits vapeurs animent ses eaux.

Dans l'intervalle de la *Sèvre* à l'Océan se déroule la *Boulogne*, nourricière du lac de *Grand-Lieu*, vaste lagune peu profonde qui s'écoule par la rivière *Cheneau*.

LA CÔTE

Il y a une remarquable symétrie entre les côtes qui se développent sur les deux flancs de l'embouchure de la Loire. Si l'on considère au large l'île d'Yeu et Belle-Ile comme les fragments persistants d'un ancien rivage, la ligne en arc de cercle, suspendue par la presqu'île de *Quiberon* et le cap de l'écueil, *Houat*, *Hoëdic*, à la pointe du Croisic, trouverait sa contre-partie dans l'écueil qui porte le phare de la *Banche*, en plein estuaire de la Loire, et le groupe insulaire du *Pleher* et de *Noirmoutier*. En arrière de cette double jetée se sont creusées, par l'effondre-



Photo. de M. Robuchon.

RUINES DU CHATEAU DE TIFFAUGES (DONJON DU XII^e SIÈCLE).



Photo. de M. Robuchon.

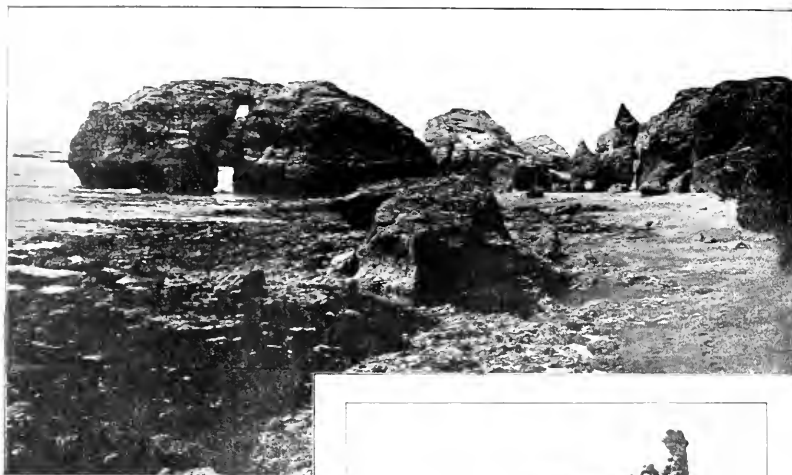
TIFFAUGES : RUINES DE LA CHAPELLE (XI^e SIÈCLE).

ment et l'érosion, d'une part, la baie de *Quiberon*, de l'autre celle de *Bourgneuf*. Deux caps similaires, l'un plus arrondi, l'autre plus aigu : pointe du *Grand Mont* et pointe de *Saint-Gilles*, en représentent les massifs intérieurs, le premier à la tête de la presqu'île de *Ruis*, le second en avant du *pays de Retz*. Au centre, les anciennes îles, maintenant soudées, du *Croisic*, *Batz*, *Guérande*, ont formé un mole résistant, à la racine duquel l'échancrure de la *Vilaine* au nord, celle de la *Loire* au sud, ont frayé passage à ces deux cours d'eau. Mais autrefois, lorsqu'un archipel de granité émergeait sur le front de la Grande-Brière inondée, la *Loire*, s'insinuant à travers les îles, recueillait au passage la *Vilaine*, prolongée sans doute par le cours du *Brivet*, et formait un delta compliqué qui servait la puissance maritime des *Vénètes*. Maîtres de la Loire, ils cinglaient, sur leurs légers navires, de la côte de *Ruis* à celle de *Retz*, de la baie de *Quiberon* à celle de *Bourgneuf*, dans une mer intérieure dont l'île d'Yeu et Belle-

Ile étaient les pylônes d'avant-garde.

A cette ancienne domination, les nous même ont survécu. Au fond de la baie de *Bourgneuf*, l'effacement marécageux de la côte s'appelle encore le *Marais breton*. L'île d'*Her*, Noirmoutier décele, par la racine de son nom, une origine celtique. Dans l'île d'Yeu, *Port-Joinville* est aussi *Port-Breton* ; *Ker-Bouy*, *Ker-Chalon*, cela sonne comme les noms de villages armoricains. De nombreux monuments mégalithiques s'élevaient dans ces îles. Sur la côte opposée, le grand dolmen de *Pierre-Folle* à *Commequiers*, la *Pierre-Lévy* d'*Olonne*, conduisent à la région peu éloignée des *Sables* et de *Talmont*, où les dolmens de *Saint-Vincent-sur-Jard*, le menhir d'*Angles*, ceux de la *Raimière* à *Saint-Hilaire-la-Forêt*, le *Bernard* avec son dolmen de la *Fréchaudière* (9 mètres de long sur 5 de large ; 100 000 kilogrammes), entouré de dix autres dolmens et menhirs, ramènent inévitablement la pensée vers les champs de *Carnac* et de *Plouharnel*.

Le bras de mer qui borde le rivage et donne entrée dans l'anse d'*Aiguillon* s'appelle encore le *perluis Breton*, les finissant la vieille Armorique, avec son sol de gneiss et de granité, éperon occidental de l'Europe sur le Grand Océan.

Phot. de M^{me} Batain.

LA ROCHE-TROUÉE. PRÈS DE SAINT-GILLES-CROIX-DE-VIE.

Après les *Vénètes*, les *Pictons* sont venus sur ces rivages. Mais un long travail de la mer et des cours d'eau côtiers a complètement modifié l'aspect du *Poitou maritime*, entre la baie de Bourgneuf et l'anse d'Aiguillon. Des saillies se sont écroulées; les courants contraires venus de la Loire et de la Garonne ont déposé les sables et les matières lourdes tenues en suspension dans leurs eaux; le flot survenant, de longues dunes s'enroulèrent le long de la côte, formant un rempart à l'abri duquel les rivières, issues des talus du Bocage et de la Gâtine, ont pu à peu superposés les alluvions arrachées à leurs rives. Avant ce travail de comblement, l'anse d'Aiguillon était un golfe aux dentelures pénétrantes; la baie de Bourgneuf, une large baie praticable aux gros navires. Mais aussi l'île de *Re*, celle de *Noirmoutier*, dont l'abri protecteur a permis leur atterrissage tantefois au rivage, comme deux promontoires. L'Océan les a détachés; il faudrait peu de chose pour les rendre à leur rôle d'attache primitif.

Il en va autrement de l'île d'*Yeu*, sentinelle de la côte vendéenne, perdue à 17 kilomètres au large. Une chausse sous marine, sorte de pont submergé, relie l'oued au rivage; mais la mer a pris définitivement possession de l'intervalle; la rupture est complète. Par sa nature cristalline, l'île d'*Yeu* se le vit nuissé de l'ouest. Herissée, comme Belle-Île, de hauts falaises contre lesquelles vient se briser la mer en furie, elle présente, sur la face qui regarde la terre, des formes plus adoucies de petites baies, des plaques de sable, entre des îlots de rochers. C'est là que se trouve le premier port de l'île: *Port-Breton*, à l'ouest. Une crêpe naturelle défend le port au large. L'île mesure 10 kilomètres de long, du nord à l'ouest à l'est-sud-est, et 3 à 4 kilomètres de large. 2 237 hectares. Deux communes se partagent l'île: *Port-Breton* et *Port-Jeanville*, dont les maisons blanches se tiennent sur les pentes d'une falaise que couronnent la citadelle et son bois de pins. La plage de *Ker-Contan*, bel hémicycle de sable fin, les rûcils et les installations de la



Phot. de M. Robuchon.

TOUR DU CHATEAU DE L'ÎLE D'YEU.

Phot. de M^{me} Batain.

FEMME DU MARAIS.

côte sauvage, son vieux château, l'anse des Sauts, la crique de la Meule attirent chaque année à l'île d'*Yeu* de nombreux visiteurs. La pêche (viviers et casiers à homards de la Meule), les confiseries de sardines, l'extraction de la soude de varechs, des plateaux bien cultivés, des jardins où la douceur de la température favorise la culture des figuiers, des hortensias: telles sont les ressources de l'île 3 800 habitants.

Noirmoutier, promontoire du *marais breton* sur la baie de Bourgneuf, n'est distinct du rivage que depuis assez peu de temps. Le petit archipel du Pilier, détaché maintenant, formait sa pointe extrême, l'ensemble constituant un noyau de granite sous un revêtement de grès et de calcaire. Le nom de l'île devrait être *Hermoncier*; les anciens en effet l'appelaient *Her* 6 850 habitants.

Lorsque saint Philibert y fonda un monastère, sous la règle de Saint-Colomban (680), l'île devint *Ner* ou *Noir-Montier*. Elle eut, en 1793, le nom d'*Île-la-Montagne*, ce qui devait être une gageure, car l'île, formée de deux plateaux noués autour d'un isthme central d'affaissement, ne présente qu'un relief dérisoire. Charette s'empara de *Noirmoutier* en 1793; mais, l'année suivante, le général Haxo y enveloppa deux mille Vendéens et fit fusiller d'Elbée mourant, dans un fauteuil.

Noirmoutier mesure 19 kilomètres de long, 2 à 7 de large, moins de 1 kilomètre par le travers de l'isthme de la Guérinière. Superficie totale: 5 678 hectares. Deux ports: l'*Herbaudière*, qui fait face à l'île du Pilier; *Noirmoutier*, du côté de l'intérieur, en permet l'approche. Une longue digue protège le chenal d'arrivée. Le port lui-même n'est que la réunion de trois étiers qui drainent les polders et les marais salants du voisinage. Car, de ce côté, l'île s'est fort accrue aux dépens de la baie de Bourgneuf. Grâce à l'abri qu'elle procure, les dunes roulées de la mer et les débris côtiers se sont accumulés dans l'enfoncement et l'ont peu à peu comblé. On évalue à 2 500 hectares les terres conquises, seulement depuis un siècle. Grâce à l'engrais marin, les cultures potagères (pommes de terre hâtives) et les céréales y viennent à merveille et s'ajoutent aux produits de la pêche, des salines et de l'ostréiculture, pour la prospérité de l'île. Aussi la population est-elle dense, le mouvement du port actif. L'île du Pilier porte un phare; un petit port d'échouage en permet le ravitaillement. Deux fois par jour, *Noirmoutier* paraît soudé à la terre ferme par basse mer; une bonne route empierrée traverse le détroit ou seuil du *Gau*, sur une longueur de 4 kilomètres 1/2. Tantôt à sec et tantôt recouvert par les flots, le passage est coupé de quelques fonds d'où l'eau ne s'éloigne guère; mais toute surprise de la mer a été prévenue par un balisage continu: de solides poteaux munis d'échelons et de petites plates-formes permettaient, à l'occasion, d'attendre du secours. Une diligence fait le service du *Gau*.

Plus bas, le goulet de *Framontine*, qui n'a guère plus d'un kilomètre à mer basse, se traverse en bac. Un bateau de Pornic dessert *Noirmoutier*. De jolies grèves, le bois de la *Chaise* avec ses beaux taillis de chênes verts et de pins, tout proche de la mer; la plage des Dames, le chemin des Chèvres, au long de rochers

pittoresques, l'anse Rouge et la tour Plantier, la charmante plage des Souzeaux, donnent à l'île un vif attrait.

C'est le *Falleron*, émissaire des terrains marécageux conquis sur la mer, à partir de Mâhecoul, qui a le plus contribué, avec les dunes marines, à l'envasement de la baie de Bourgneuf. Celle-ci était autrefois plus ouverte et plus profonde : Mâhecoul, Beauvoir, Chaulais étaient sur le rivage. On dit encore : *Beauvoir-sur-Mer*, *l'île de Bouin*, encore que ces localités soient complètement atterries. De nombreux îlots émergent de l'espace inondé : dans ce dédale, l'eau marine déposait ses débris, en même temps que les ruisseaux ou étiers de la côte, soudait les îlots, en faisait un embryon de sol, d'abord inconsistant, un marécage semé de plantes aquatiques, bientôt une prairie molle, enfin une terre affermie que croissent aujourd'hui dans tous les sens, comme les fils d'une trame compliquée, des canaux où l'on pêche, des roubines, des fosses où l'on recueille les coquillages à côté des champs de légumes et de céréales. D'immenses terrains ont été ainsi conquis, et ce sont d'excellentes terres à blé ; mais, sans les dunes de protection qui le préservent des retours de la mer, l'ancien marais Breton reviendrait vite au marécage.

Entre les deux bras du Falleron : *étier du Sud* à droite, *étier du Douin* à gauche, le noyau calcaire de l'île de *Bouin* s'est étendu peu à peu. C'est maintenant une plaine de 3 000 hectares, exploitée en prairies, cultures et marais salants, que domine un bois enraciné



NOIRMOUTIER : L'ANSE ROUGE ET LA TOUR PLANTIER.

Phot. de M. Robuchon.

au terre-plein primitif. Le *Duin* et *l'etier du Sud*, aujourd'hui prisonniers dans les terres, rappellent l'ancien bras de mer qui séparait l'île de la côte.

En face de l'île d'Yeu, sous la pointe de la Grosse-Terre, l'estuaire de la *Vie*, où coule le *Jaunay*, sépare deux localités : *Saint-Gilles-sur-Vie* et *Croix-de-Vie* ; le port est commun. Deux jetées, des quais accostables et reliés au chemin de fer, ont amélioré ce petit havre très bien placé. Plusieurs centaines de marins s'y livrent

à la pêche de la sardine et de la crevette ; la plage, les bois de pins, en font une villégiature de plus en plus appréciée. **Saint-Gilles** (rive gauche de la *Vie*) est séparé de la mer par la rivière du *Jaunay* et les dunes de la Garrenn ; on s'élève de jolies villas. Le bourg de **Croix-de-Vie** est plus peuplé que le canton d'en face, auquel le relie un pont de fer ; il possède la gare du chemin de fer de l'État, une jolie plage, des falaises, d'agréables promenades.

A mi-chemin, de Saint-Nazaire à Rochefort, et, de la Loire à la Charente, exactement au sommet de l'arc convexe dessiné par la côte vendéenne, entre la pointe de Monts, saillie du marais Breton, et la pointe d'Aiguillon, mureur du marais Poitevin, le port des **Sables-d'Olonne** offre un précieux refuge aux navires. Il s'ouvre à l'entrée d'un estuaire, aujourd'hui en partie comblé, que formaient, derrière un long cordon de dunes, deux ruisseaux : la *Vertonne* et l'*Anzaire*, qui confluent dans le havre de la Garrière. Des plantations de pins, platanes, acacias, ont fixé les dunes mouvantes et l'intérieur s'est transformé par un colmatage continu



NOIRMOUTIER : CÔTE DU BOIS DE LA CHAISE.

Phot. de M. Robuchon.



CL. ND.

LES SABLES-D'OLONNE : PHARE DE LA CHAUME ET LE CHENAL.



CL. ND.

SABLAISES, BATAILANT UN BATEAU.

Le port d'Olonne, autrefois sur la rive, est à présent dans les terres. Le fort des *Sables-d'Olonne* n'est que l'aménagement de l'ancien estacade. Un long chenal de 700 mètres y donne accès, entre deux digues : l'une à l'est, qui protège la plage et le remblai sur lequel se trouve l'église; l'autre à l'ouest, complétée d'un brise-lames qui s'étend jusqu'au phare de Saint-Nicolas, éperon protecteur du village.

Il ne faut pas confondre la ville actuelle des *Sables-d'Olonne* au petit bout de la rive, avec l'ancien Olonne, autrefois de la cité d'Olonne. La *Chaume*, sur la rive opposée, est une île, sans pont, mont chaume, creux sans doute par suite d'un glissement de terrain, autrefois même de l'estuaire; c'est encore le point de débarquement des navires, les maisons basses se cramponnant à la dune. Les caractères ethniques frappants, l'accent, les coutumes, le langage permettent de croire que les pêcheurs d'Olonne, au dix-huitième et au dix-neuvième siècles, des pêcheurs basques et espagnols, débarquaient sur cette côte, en 1517, les Anglais, en 1570, les Français, en 1571, la malheureuse guerre de Cent ans, Richelieu, en 1622, Louis XIV, en 1685, le commandant 1587-1588 : c'est à lui que remonterait l'existence du fort, dont la tour sert de phare, l'entrée du port, la digue, le remblai de Louis XI. Ce prince, étant venu en Poitou, d'Olonne, en 1465, d'une administration paternelle, la sépara d'Olonne, l'allia, fit de l'île un lieu de délices, fit procéder au creusement du port et construisit les édifices. *Ordonnance* du

10 novembre 1572. Les *Mauléon*, les vicomtes de *Thouars*, les *La Trémoille*, les *Montmorency-Luxembourg* en furent maîtres, jusqu'à la Révolution. Trois fois pillé : par La Noue, Bras de Fer en 1570, Montgomerie en 1577, Rohan-Soubise en 1622, Richelieu songea à faire des *Sables* un port militaire. Ce fut l'époque de sa grande prospérité : la ville avait 15 000 habitants, armait plus de vaisseaux que Nantes et La Rochelle; de hardis corsaires en partaient contre l'Anglais (J. David, Nau). En juillet 1696, une flotte anglaise de 30 voiles et 500 bouches à feu ne put vaincre sa résistance. Mais vinrent les ouragans, plus terribles que la guerre. Louis XV fit édifier un mur de protection pour sauver la dune contre l'invasion du flot 1756; ce barrage transformé est devenu le *Remblai*, front de la ville actuelle. Les premiers travaux modernes du port datent de 1847 et se sont terminés en 1857, par le prolongement du Remblai et la construction du phare des *Barges*.

La ville des *Sables* 13 300 habitants s'allonge au bord d'une magnifique plage. Les monuments y sont rares : *Notre-Dame-de-Bon-Port*, église paroissiale depuis que Richelieu détacha les *Sables* de la cure d'Olonne, possède un somptueux ciborium et de beaux vitraux. Les pêcheurs se rendent à une petite chapelle gothique moderne : *Notre-Dame-de-Bonne-Espérance*. Mais c'est au port qu'il faut les voir, à la Poissonnerie, où, chaque matin, se pressent, autour des étalages, les arcobates Sablaises à l'œil vil sous le papillon de dentelles délicatement gaufrées, taille cambrée, robe courte sur des bas soigneusement tirés, que chaussent de mignons sabots, aux talons tapageurs. La vie des *Sables* se concentre sur le Remblai.

C'est plaisir de voir, à la tombée du jour, sa légère flottille de pêche cingler au large, comme un vol de mouettes, en attendant la remonte du flot, et filer sous la brise dans le chenal. Par temps calme, le bateau glisse à la remorque d'un long



Phot. de M. Amaud.

UNE SABLAISE.

câble que tirent une file de Sablais. Parfois l'on chante pour se donner du cœur, et quand la nuit est venue, sous le scintillement des étoiles et des feux miroitants du phare d'Arundel, ce spectacle ne manque pas de caractère.

Le *Perray*, au sud des Sables-d'Olonne, fut, avant de récents atterrissements, un estuaire pénétrant assez decoupé. *Talmont*, dont le ruisseau a le plus contribué au comblement, fut un port, au moyen âge; Henri IV y envoyait de l'artillerie par eau.

Deux ruisseaux, dont l'un, le *Troussepoil* canalisé, perdu dans les fonds de la Tranche, enveloppent la dune côtière que termine la pointe du Grouin du Cou, à environ 10 kilomètres de l'île de Ré. C'est ici le pertuis Breton, entrée de l'ancien golfe de l'Aiguillon, qui a été en partie atterri par le *Marais poitevin*.

Le *Lay*, qui débouche à 3 kilomètres environ du bourg d'Aiguillon, est la plus longue rivière de Vendée;

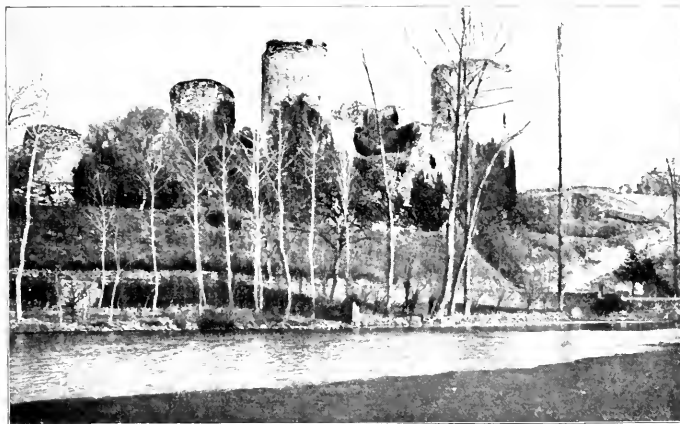


Photo de M. Robinchon.

EXOUDUN : SOURCE DE LA SÈVRE NIORTAISE.

LA SÈVRE NIORTAISE

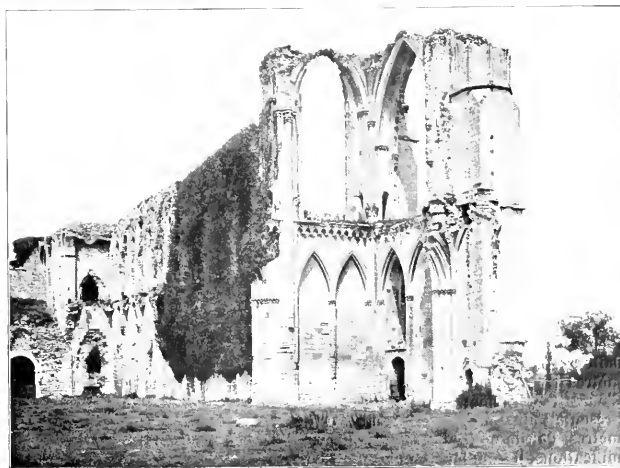
Émissaire d'un haut plateau dont les eaux s'épanchent, au nord-est vers la Loire par le Clain, au sud vers la Charente par la Boutonne, la *Sèvre Niortaise* naît, avec la *font Bédore*, au versant d'un mamelon qui monte à 171 mètres d'altitude, dans le long barrage de 80 kilomètres que forme la crête de Montalembert. A Chey, la dépression humide de Lezay, qui devrait la conduire au Clain, presque sans obstacle, reçoit la rivière. Accrue de la *font Blanche*, la *Sèvre* plonge, à Bueil, dans de petits entonnoirs, d'où elle s'écoule presque aussitôt pour recueillir, au passage d'Exoudun, la *font* de ce nom qui gaillet de son lit même, à gros bouillons. A La Mothe-Saint-Heraye, conflue le *Pouré*, ruisseau de l'agreste vallon de Chambrille. Puis une rivière sour, aussi pure et aussi abondante qu'elle, mais de cours plus réduit, le *Painproux*.



LEHIRE : CHATEAU DU COUDRAY-SABAROT.

il mesure environ 123 kilomètres. Par ses deux bras : le *petit Lay* et le *grand Lay*, il entraîne vers l'est les eaux du Bocage. A droite lui vient l'*Yon*, rivière de la Roche. Il devient navigable à la Claise et offre, en aval du *Port-de-Morcy*, une coulée accessible aux bateaux. En vue de l'Océan, il s'épanouit, forme le port d'Aiguillon-sur-Mer et, 3 kilomètres plus loin, disparaît dans le pertuis Breton.

Le canal de Luçon et la *Sèvre Niortaise*, grossie de l'*Autise* et de la *Vendée*, viennent se perdre dans ce qui reste de l'ancien golfe, aujourd'hui anse vaseuse de l'Aiguillon. Rivière si l'on veut, le canal de Luçon est un cours d'eau bien modeste pour une ville qui fut la métropole religieuse de la Vendée. Richelieu était évêque de Luçon : le palais épiscopal et le cloître, la *cathédrale* (croisillon du xii^e siècle, nef du xiii^e au xv^e siècle, chœur du xiv^e et façade gréco-romaine), intéresseront les archéologues. Luçon est un centre agricole très important, et son canal, bien qu'ayant à peine 14 kilomètres de long et 2^m,30 de tirant d'eau, rend d'énormes services à la région productive qu'il traverse. Un long déversoir transversal, dit *Ceinture des Hollandais*, l'alimente, en hiver, d'une partie des eaux de la *Vendée* : c'est l'une des artères de dessèchement du Marais poitevin.



RUINES DE L'ABBAYE DE MAILLEZAIS.



Phot. de M. Robinson.

VOUEMENT ET SA FORÊT : LE PONT DES Outils, à MERVENT.

rejoind la *Sèvre* dans les prairies de Ville-Bien, dépression qui, avec celle de La Mothe-Saint-Héraye en amont, celle de Saint-Maxent à l'aval, formait un grand bassin lacustre. Arrêtée par un barrage de roches aux environs de cette ville, la rivière s'épanouissait en un lac, le *Vauclair*, dont les eaux remontaient le Pamproux et refluaient d'autre part jusqu'à Exoudun. *Vauclair* fut le premier nom de Saint-Maxent : 3 650 habitants.

La *Sèvre Nantaise* baigne cette ville. Son église, l'une des plus belles du Poitou, fut commencée au x^e siècle, remaniée au xiv^e et ruinée par les huguenots en 1562 et 1568; les bénédictins la restaurèrent, au xv^e siècle, dans le style gothique; ils montrèrent, ce faisant, un goût assez rare pour leur temps.

Alors conflue le *ru du Puits d'Enfer*. L'hermétique, le Lignaire, le Bagnier près de Saint-Gedais, rallient la *Sèvre*, qui baigne *Eclaire* et compose avec les vieilles tours et les épaïs remparts du *Coudray-Salbart* un site romantique; elle va, vient, se perd en de longs méandres, enfin atteint *Niort*, après avoir capté, en vue d'un charmant jardin public, le *Lançon*, dont les eaux, filtrées par le sol, reparaissent en partie avec l'abondante et fraîche source du *Vicier*.

La *Sèvre*, autrefois, finissait sous *Niort*, à 60 kilomètres de son embouchure actuelle. Tout le Marais était un golfe. Les cartes du xiv^e siècle représentent *Lagon* au bord de la mer, de même que *Marais*, aujourd'hui à 11 kilomètres dans les terres. Une charte de 1216 cite *Maillezeux* parmi les ports du Poitou. *Saint-Michel-en-l'Îleau*, port assez fréquenté au xv^e siècle, est maintenant au milieu des prairies; les trois îlots qui y subsistent sont composés d'argiles et de caillages amassés, formant un cône qui a 700 mètres de long, 200 de large et 10 à 12 mètres de haut, et qui a servi de pont aux navires apportés par les vœux.

Entre eux le *Puits d'Enfer*, tout l'anse de l'*Aiguillon* n'est qu'un amas de rochers, dont, des parages de l'*Îleau*, à 15 kilomètres des sables, on a pu extraire, sous Clément, 10 kilomètres de *l'Îleau*, et présentait ainsi une longueur de 40 à 50 mètres. Par de multiples sections et ramifications, il s'étendait de tous côtés dans les terres. Un archipel d'îlots encastrés et

des assises calcaires édifiées par les débris marins. Peu à peu, les intervalles se comblèrent; la terre gagna sur la mer. Ce littoral, en effet, ne finit point brusquement, mais se fond d'une manière insensible avec la mer; d'abord plaine verdoyante sillonnée de canaux d'assèchement, prairie marécageuse, étangs presque à sec, étangs mouillés, marais salants, marais gâts pour l'élevage des huîtres, enfin l'eau vive. Dès aujourd'hui l'on peut prévoir que le colmatage aura bientôt transformé l'ancien golfe du Poitou en une plaine unie, sans relief, mais d'une grande fertilité.

L'exploitation des *moules* est devenue, pour ce singulier pays, un élément de véritable richesse : c'est dans les parages d'*Esnandes* et de *Charron* que cette industrie s'est particulièrement développée. Mais dans ce labyrinthe de pieux et de fascines qui composent les *bouchots*, comment se mouvoir sur une vase sans consistance et une eau sans profondeur? On imagina de glisser, à la surface des eaux, sur un frêle support, l'*facon*, simple pièce de bois longue de 2 mètres ou 2 m. 50, large de 1 m. 50 à 6 m. 60, légèrement recourbée à chaque extrémité et garantie, sur le flanc, par un minuscule bordage. Azénoillée d'une jambe sur ce radou original, le « bouchoteur » tend l'autre jambe, fourrée d'une botte imperméable, la plonge et s'en sert comme d'un moteur, à la fois rame et gouvernail. L'esquif, à cause de cela, s'appelle un « pousse-pied ». Quoi qu'il arrive, si le fond manque, le bouchoteur se maintient au-dessus de l'eau, à l'abri de l'enlèvement et du naufrage.

A travers la plaine marécageuse, coupée de digues et sillonnée de canaux, la *Sèvre*, profonde et sinueuse, chemine avec lenteur. En aval de *Niort*, elle se dédouble autour de l'*île de Magné*, jadis écueil marin, môle d'approche au fond de l'estuaire poitevin. Des deux bras de la rivière, l'un, celui du sud, ou bras du *Serveau*, depuis longtemps abandonné, a servi au dessèchement des bas fonds voisins; l'autre, approfondi, est le lit même du cours d'eau. L'île est vaste, sensiblement élevée; de grandes fermes l'animent, et la vue, de là, porte sur la vaste étendue plate du Marais. *Sèvre* et *Serveau*, grossi de la *Girarde*, se donnent la main à *Coulon*. Le fleuve, déroulant ses eaux, que l'on dirait immobiles, encerclé des îles basses souvent noyées, recueille l'*Antise* en deux bras : le second à *Maillé*, puis la *Vouée*, forme le port de *Marais* et se perd, un peu plus loin, dans l'anse de l'*Aiguillon*.

Cours total : 150 kilomètres; — de *Niort* à la mer, 75 kilomètres. Si la *Sèvre* n'était aussi tortueuse, elle ne franchirait guère plus de 70 kilomètres. De *Marans* au *Brant*, par un canal, et de ce point à l'*Océan*, par le fleuve, on compte 17 kilomètres. Un barrage mobile sépare, à *Marais*, les eaux douces des eaux salées. La marée remonte jusqu'au confluent de la *Vouée*. Un grand canal recueille le trop-plein des eaux entre *Maillezeux* et *Brant* : l'*Antise* et la *Vouée* le franchissent sur deux ponts-aqueducs.

L'*Antise*, affluent de la *Sèvre*, passe à *Niort*, où elle se perd dans une série de petits gouffres marécageux jusqu'au point où, 3 ou 4 kilomètres plus bas, le ruisseau de *Saint-Quentin* la ramène à la vie. Entre deux branches de l'*Antise*, émerge l'île calcaire de *Maillezeux*, dont la population se groupa autour d'une ancienne abbaye fondée, à la fin du x^e siècle, par Guillaume Fier à Bras, duc d'Aquitaine. La *Vieille-Antise* canalisée prend le nom de canal de *Gondault*; la *Jeune-Antise* passe à la *Porte de l'Île*, sous *Maillezeux*; toutes les deux vont à la *Sèvre*. Cours, 60 kilomètres. — La *Vendée* vient de la Gâtine, traverse, par de pittoresques méandres, la forêt de *Vou-*



Phot. de M. C. Thodier.

FEMMES DE LA MOTHE-SAINT-HÉRAYE.

vent, où elle reçoit, sous le rocher de Mervent, la *Mère*, puis baigne Fontenay-le-Comte et entre dans le *Marais*, où elle rejoint la Sèvre. Cours, 70 kilomètres.

Le *Marais*, *poitevin* au sud, *breton* au nord, comprend les parties affaissées de la région de Bourgneuf et de celle d'Aiguillon, sur les deux flancs de la Vendée. Comme toujours, l'homme s'est adapté à la terre, et bien que faite d'éléments complexes, dus aux immigrations basques, hollandaises, normandes, cette population, surtout dans le *Marais poitevin*, le plus considérable, a pris un caractère, des traits, une manière d'être qui la distinguent, sans la séparer pourtant, des populations voisines. Le « *Maraischin* », vivifié par l'air salin, fortifié par un labeur incessant de défense et de conquête, à la vigueur, la



Phot. de M. Robuchon.

HABITATIONS DES MARAIS DE LA SÈVRE NIORTAISE.

Le « *Bocage* » habite surtout l'est de la Vendée, le nord et le centre des Deux-Sèvres, jusqu'aux confins de la Vienne. C'est la contre-partie du *Maraischin* : il rappelle le Breton de l'intérieur, auquel, comme à lui, le sol impose des cultures intermittentes et variées, en de multiples enclos. Il est particulièrement dans ses idées, comme dans la terre qu'il cultive, d'une pénétration difficile, avec le sentiment très vif de son indépendance personnelle, qui fait du fermier, sinon l'égal, du moins le familier d'un maître. Entre propriétaires et colons, les rapports ne sont point ceux de patrons à salariés. Ces relations sociales, toutes de cordialité, ne

seront bientôt plus qu'un souvenir, surtout à l'approche des villes. L'homme de la *Plaine* doit à une vie facile et à des relations de



Phot. de M. Robuchon.

LE CLAYONNAGE DES BOUCHOTS.



Phot. de M. Robuchon.

LE RETOUR DES « BOUCHOLEURS ».

fierté et la réserve calculée de certains peuples du Nord. On vit, dans le *Marais*, comme en Hollande, la barque amarrée au terre-plein des habitations. Aussi les digues sont-elles soigneusement entretenues, des arbres plantés pour retenir les terres faciles à la dérive. Il n'est pas jusqu'au costume qui ne différencie le *Maraischin* de son voisin : vêtu d'une veste courte et légèrement ouverte, d'un pantalon moulé, pour ne point entraver l'effort, la tête coiffée d'un chapeau à larges bords, il rappelle plutôt le Basque ou le Breton que les gens de terre ferme.

Il y a trois pays étagés, du littoral au relief le plus élevé du Poitou : le *Marais*, la *Plaine*, le *Bocage*. Le *Bocage* occupe les deux tiers du territoire. « Son aspect justifie l'idée que ce mot exprime en tout pays. Le paysage boisé qui, malgré la distance entre les arbres, donne, de loin, l'illusion d'une forêt, est l'indice d'une situation économique : il atteste la grande division du sol. Ces arbres marquent des limites ; ils sont comme des remparts derrière lesquels s'alibit la moyenne et la petite propriété. » (H. BAUDILLART.)



MISE EN MARCHÉ D'UN « ACON ».

voisinage plus fréquentes un caractère moins tranché : les foires de Niort, de Saint-Maixent, de La Mothe-Saint-Héray sont, grâce à lui, pleines d'entrain. Chaque fête de famille, baptême, mariage est, pour les gens, l'occasion de repas plantureux : on chante, et les chansons poitevines ne sont dépourvues ni de sol, ni de malice. La *Plaine*, « en juillet, c'est la Beauce, avec l'océan des blés qui ondulent ; en septembre, une Arabie Pétrée où l'on n'aperçoit qu'une immense étendue de *groie*, terrains livides parsemés de calcaire blanchâtre ».

Le Poitou et la Vendée, pays éminemment agricoles, s'adonnent à l'élevage. En Vendée et dans la partie bocagère du Poitou, les bœufs servent au labourage et au transport. Le cheval du Poitou, dit de race *mulassière*, donne, avec le *haudel* poitevin, ce quadrupède hirsute, aux poils très longs, tombant parfois jusqu'à terre, le *maulet* de haute taille, qui rend de si notables services à l'agriculture et à l'armée. Aussi le *haudel* poitevin est-il un animal de prix. *Moulins* est la capitale du pays mulassier.



FERME VENDÉENNE, PRÈS DE LA ROCHE-SUR-YON.

Vendée.

Superficie : 697 100 hectares. Service géographique de l'armée), 670 300 Cadastre). Population : 397 290 hab. 1921. Chef-lieu : **La Roche-sur-Yon**. Sous-préfectures : **Fontenay-le-Comte**, **Les Sables-d'Olonne**. — 30 cantons; 306 communes; 11^e corps d'armée. NANTES, Cour d'appel et Académie de Poitiers. Diocèse de Luçon (suffragant de Bordeaux).

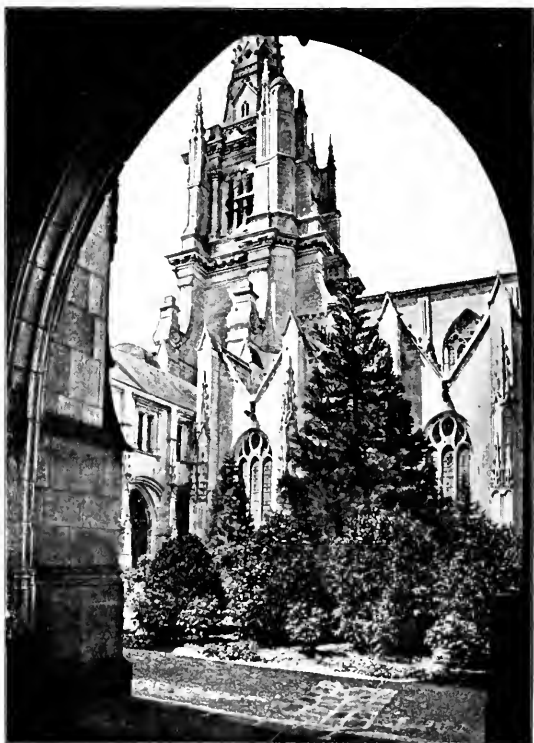
Entre le Marais breton et le Marais poitevin, la Vendée s'appuie à la dorsale granito-schisteuse du *Bocage*, où culminent la colline de Ponzauges (288 mètres), Saint-Michel-Mont-Mercure (285 mètres) et le mont des Alouettes (231 mètres). De ces hauteurs descendent : vers la Loire, la *Sèvre Nantaise* (25 kilomètres dans le département) et la *Boulogne*, dans le lac de *Grandlieu*, dont l'émissaire est la rivière *Chenou*; vers l'océan, les ruisseaux qui servent au drainage des bas-fonds, en retour des dunes côtières : le *Fallouin*, dont les deux bras, Étier du Sud et Étier du Dain, enveloppent l'ancienne île de *Bonin*; sur le détroit de Fromantaine, entre la Barre de Monts et l'île de Noirmoutier, le chenal de la *Calouette*, où confluent le grand Étier et le canal du Perrier; la *Vie*, formant estuaire entre Saint-Gilles et Croix-de-Vie, où conflue, en aval, le *Juany*; à l'entrée du Marais poitevin, le *Lay*, la plus grande rivière de Vendée qui, après avoir reçu l'Yon, vient mourir dans l'anse de l'Arguillon. Là aussi se perd la *Sèvre Nantaise*, grossie de l'*Antse*, rivière de Maillezaïs et de la *Vendée*, qui baigne Fontenay-le-Comte, en aval de la forêt de Vouvent.

Le sol de la Vendée offre de grands contrastes. Sans posséder d'épaisses forêts, le *Bocage* est couvert de bois, en taillis, haies vives

de troncs d'arbres ébranchés, à l'abri desquels se dissimulent les champs, les prairies, répartis en nombreuses *métairies* et *borderies*. Grâce aux engrais, la culture s'est notablement améliorée : le froment a presque entièrement remplacé le seigle et l'avoine; la lande disparaît. Au-dessous du Bocage, la *Plaine*, toute en céréales et en prairies artificielles. Enfin, sur la région côtière, le *Marais*, qui vit à la fois de la terre et de la mer : il y a même des vignes sur les dunes voisines de Saint-Gilles, Croix-de-Vie, à *Sérigny*, Mareuil, Talmont, etc. Tout à fait à l'est, le bassin *houiller* de Vouvent-et-Chantonay se partage entre les départements des Deux-Sèvres et de la Vendée.

La Roche-sur-Yon (13 630 habitants). Si la rue droite est une beauté, *La Roche-sur-Yon* peut prétendre aux premiers rangs parmi les villes de France. Rien n'y est laissé à l'imprévu : c'est un damier, presque un carré en bataille. Au centre de la place d'Armes, la statue de Napoléon 1^{er}, qui créa la ville tout d'une pièce en 1805. Sous sa main, comme pour une parade, se dressent les têtes de lignes : Hôtel de ville et Musée, Tribunal et Prison, Lycée, Église que précède un péristyle ionique entre deux petites tours carrées. Sur le flanc gauche, un pen à l'écart, la Préfecture et son beau parc, prolongé par un dépôt d'étalons, jusque près du cours de l'Yon. Au bord de cette rivière et sur l'emplacement occupé par une caserne, s'élevait l'ancien château de La Roche, qui eut quelque importance. Cette position commandait le pays entre le Bocage et la mer. C'est la raison sans doute qui en fit le chef-lieu administratif du département. Appelée *Napoléon-Vendée* sous les deux Empires, *Bourbon-Vendée* sous la Restauration, *La Roche* a repris son ancien nom.

Fontenay-le-Comte (8 900 habitants), que l'on voulait faire oublier, par la création de La Roche, fut, au moyen âge, la cité



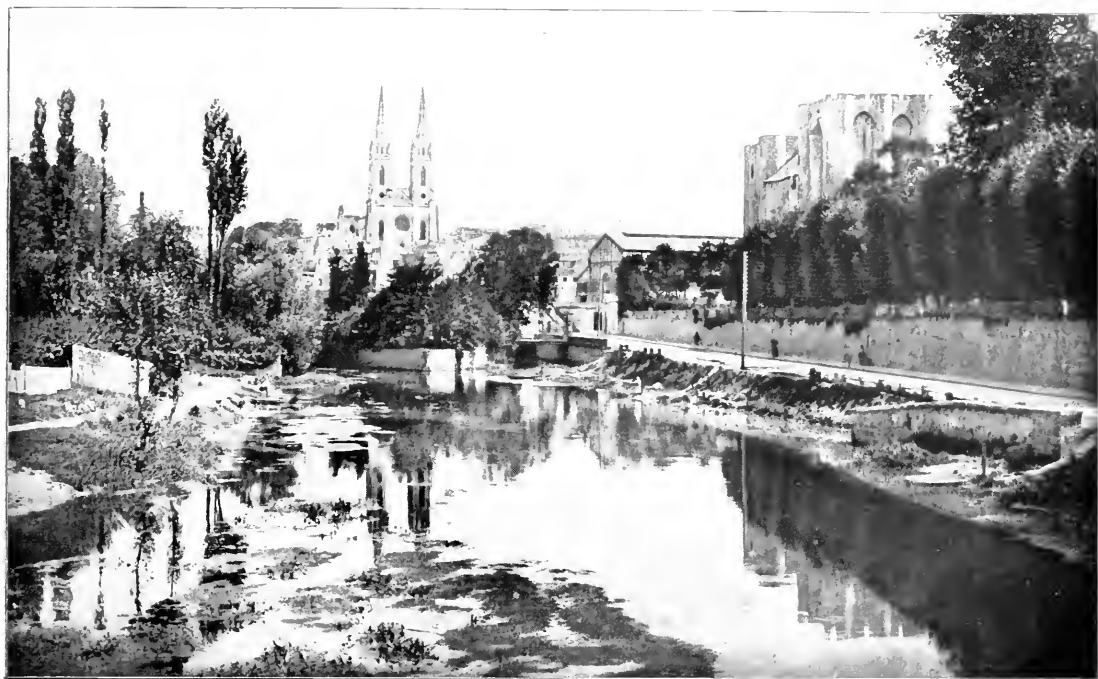
Phot. de M. Robuchon.

LUÇON : LA CATHÉDRALE VUE DE L'ÉVÊCHÉ.



CL. NO.

LA ROCHE-SUR-YON. PLACE D'ARMES.



Phot. de M. Robuchon.

NIORT : L'ÉGLISE SAINT-ANDRÉ, LE DONJON ET LE COURS DE LA SÈVRE.

maîtresse de la Vendée. Le cardinal de Bourbon, proclamé roi par la Ligue, y mourut en 1590. La Révolution fit de Fontenay un chef-lieu de département (1790), titre qui lui fut enlevé en 1806. Si Poitiers demeura toujours la capitale administrative et religieuse de la région poitevine, Fontenay-le-Comte en était, au XVI^e siècle, le véritable centre artistique et littéraire. Cette ville a produit des hommes remarquables en tous les genres.

Une longue rue droite traverse tout Fontenay, de la gare à la place Viète. Il lui reste de son passé, outre la fontaine des *Quatre-Tias*, éditée en 1512, l'église Notre-Dame, de style ogival, sur une crypte romane ; son magnifique clocher à jour (79 mètres) est le plus haut du Poitou, après celui de Saint-Savin. De vieilles maisons, il n'en manque guère : celle de Robert Thibauden, avec puits de la Renaissance ; la maison Rousse, style Louis XII ; sur la place Belliard, cinq maisons à porche, du temps de Henri III et de Henri IV ; rue des Loges, maison Millepertuis, à façade vermillonnée ; plus loin, l'église Saint-Jean, du XVI^e siècle.

Personnages historiques. — *Éléonore de Guyenne*, fille du dernier duc d'Aquitaine, Guillaume, reine de France, divorcée de Louis VII, puis reine anglaise par son mariage avec Henri Plantagenet, comte d'Anjou, devenu roi d'Angleterre sous le nom de Henri II, serait née à Nieul-sur-Aulise, d'après quelques auteurs ; le juriconsulte *René Garnier*, né à Luçon ; *Bernabé Brisson*, de Fontenay-le-Comte, avocat général au Parle-

ment de Paris (1541-1591) ; le géomètre *François Viète* (1540-1603), né à Fontenay, ainsi que *Nicolas Rapin*, avocat au Parlement de Paris, l'un des principaux auteurs de la *Satire Ménippée* (1570-1605) ; le juriconsulte *Lucien Colardeau*, aussi de Fontenay ; le chanoine archéologue *Jean Bonnin* ; le conventionnel *Lurcelleiers-Lépeaux* ; le général comte *Belliard* 1769-1832 ; le peintre *Paul Bowley*, né à La Roche 1826-1886.

Deux-Sèvres.

Superficie : 605500 hectares (Service géographique de l'armée, 600000 (Cadastré). Population : 310060 hab. 1921. Chef-lieu : **Niort**. Sous-préfetures : **Bressuire, Parthenay, Melle**. — 31 cantons ; 357 communes ; 9^e corps d'armée. Trib. 1^{er} Cour d'appel et Académie de Poitiers. Le département des Deux-Sèvres forme, avec la Vienne, un seul diocèse, celui de Poitiers (suffragant de Bordeaux).

À la pointe de Menigoute réapparaît la terrasse cristalline qui plonge, du Massif central vers le massif de l'Ouest, sous le seuil du Poitou. C'est la *Gâtine*, dont les croupes atteignent la plus haute altitude dans le département des Deux-Sèvres : 272 mètres au Tertre de Saint-Martin-du-Fouilloux. La *Gâtine* prolonge le *Bocou* : même sol granitique et schisteux, même aspect, et aussi même transformation : la lande recule, le bocou se multiplie.

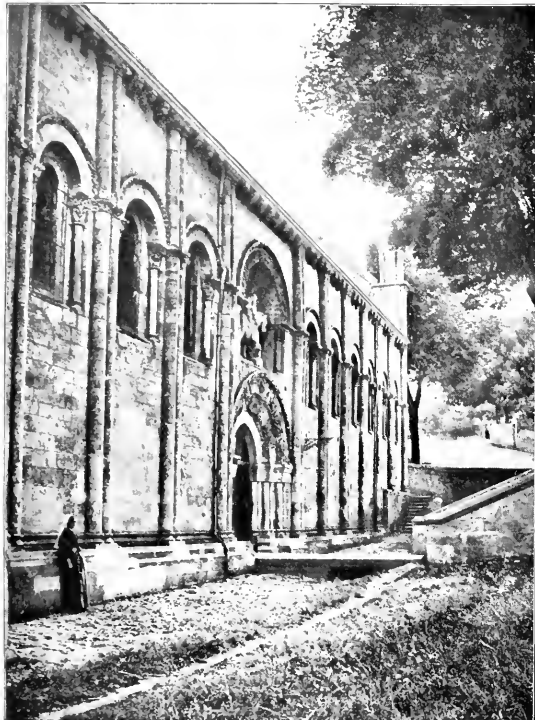
Parthenay, Bressuire, une partie du



Phot. de M. Robuchon.

ANCIEN HÔTEL DE VILLE DE NIORT.

territoire de Niort sont à la *Gâtine*. Les Deux-Sèvres, comme la Vendée, s'abaissent vers la mer par degrés ; la *Plaine* d'abord, légèrement ondulée, coupée de fissures, les unes sèches, les autres abondamment arrosées par les eaux qui sourdent au pied des talus jurassiques. Autant la *Gâtine* et le Bocage sont riches en arbres, autant la *Plaine* l'est peu : vers le sud-ouest, cette monotonie s'atténue de coteaux chargés de vignes et de quelques futaines. Le *Marais* des Deux-Sèvres ne prend qu'une petite partie du Marais portevin et saintongeais.



ÉGLISE SAINT-HILAIRE, A MELLE.

Faye-l'Abbesse, verreries, monnaies et armes gauloises trouvées dans la *Sèvre*, collection unique des pièces frappées dans les ateliers de Melle). A *Echiré*, ruines du château du Coudray-Salbart, l'une des plus rudes forteresses féodales du Poitou. *Mauzé* a vu naître le grand voyageur René Caillé, qui, le premier des Européens, pénétra dans Tombouctou. *Saint-Maixent* possède une magnifique église dont la crypte renferme les sarcophages de saint Maixent et de saint Léger. — Ecole d'infanterie dans les bâ-



Phot. de M. Robuchon.

ÉGLISE DE GERMOND.

Mais déjà le mariage y a fait place à de nombreux ilots de terre végétale. Ceux qui présentent assez de consistance pour que des peupliers, des saules, des frênes, des aunes puissent y prendre racine, sont des *terres* ; les autres, des *molles*. Les gens vivent là sur leurs talus, chacun avec son bateau, comme le Hollandais au milieu de ses polders, le Vénitien dans le dédale de ses canaux. Le soulèvement oblique de la *Gâtine* distribue les eaux en deux versants : à la Loire la *Sèvre Nantaise*, dont la source avoisine celle du *Thouet*, qui descend vers Saumur. La *Sèvre Nantaise* longe le rebord de la *Gâtine* au contact de la *Plaine*, atteint Niort, et se traîne à travers le *Marais* jusqu'à l'anse de l'Aiguillon, où elle disparaît.

Niort, 23.500 habitants. Ici, ensemble la *Gâtine*, la *Plaine* et le *Marais* ; de là son importance. Ce fut aussi la raison d'être de *Fontenay-le-Comte*, une même histoire, massifs, entre les roches cristallines de l'intercalage et les argiles de la côte. Un château fort des comtes de Poitiers se dressait sur les bords de la *Sèvre* ; la ville se groupa d'abord sous ses murs. Dans ce quartier se trouvent encore les organes neufs, les usines à l'axe vertical ; la Préfecture, l'Hôtel de ville, le Palais de justice, le Tribunal de commerce, le Musée départemental. Commencé au début du xix^e siècle, la cathédrale Notre-Dame fut achevée au début du xx^e siècle. Elle est, dans son ensemble, le style gothique du xiv^e siècle. Le clocher de pierre la surmonte. On trouve sur et des bas-reliefs, des plaques et des dessins au Musée départemental, les collections de la ville, les plus ayant été réunies dans l'élégant pavillon de la rue de la République, au xvi^e siècle, à la place de l'ancien hôtel de la maison de Berry, collection lapidaire, armes et objets divers, au xvi^e siècle, provenant de

timents de l'ancienne abbaye ; école de dressage dans l'ancien château.

Bressuire (5.170 habitants), centre d'élevage et ville industrielle, conserve, pour la gloire, l'immense ruine de son vieux château, sur un promontoire au-dessus de la vallée du Dolé. Deux enceintes, précédées d'une barbacane, échelonnent quarante-huit tours crénelées, dont plusieurs ne sont plus que des squelettes, sur un pourtour de 700 mètres. Un pont de pierre, jeté sur le fossé, donne accès dans la vieille forteresse des Beaumont. Sur sa colline, l'église Notre-Dame (nef unique du xii^e siècle, chœur à collatéraux, remanié au xvi^e ; porte à voussures) dresse fièrement un beau clocher du xvi^e siècle couronné en compole. *Bressuire*, l'une des villes maîtresses de la *Gâtine*, regarde, avec *Thouars*, l'horizon de la Loire. *Oron*, célèbre par ses fauconneries du xvi^e siècle, possède un château dont l'aile dite de François I^{er} est une merveille de la Renaissance ; une église de 1518 renferme les beaux tombeaux des Goullier.

Melle est la capitale du *pays nantais* ; de là viennent les beaux et fringants animaux que l'on recherche en Espagne pour les riches équipages ; de là, les mulets dits d'Auvergne ou de Provence, bêtes infatigables. Au débouché du Poitou, sur la déclivité charentaise, *Melle* est, au moyen âge, une importance dont témoignent ses monuments, peu en rapport avec la population actuelle : église Saint-Hilaire (du xii^e siècle) ; Saint-Savinien, qui sert de prison, dominé par un clocher du xii^e siècle. Dans les galeries souterraines creusées sur la droite de la Beronne, des ateliers monétaires, installés depuis les Romains, fonctionnèrent à *Melle*, jusqu'au xii^e siècle. 2.430 habitants.

Personnages historiques. — *Françoise d'Anbigné* 1633-1719, petite-fille de Théodore Agrippa d'Aubigné, de bonne heure orpheline, veuve en 1660 du poète Scarron, gouvernante des enfants de M^{re} de Montespan, marquise de Maintenon et, après la mort de la reine (1683), épouse marginale de Louis XIV; *M^{re} de Caylus* (1672-1729), qui a laissé d'intéressants mémoires; *Henri du Verger de La Rochejaquelein* 1772-1794, chef vendéen, ami de l'entrepreneur *Louis-Marie de Lescure* 1796-1799, qu'il remplaça comme général en chef; *Louis de Fontanes* 1757-1821, poète et homme d'Etat;

Poitiers était la tête de l'un des plus vastes diocèses des Gaules : après *saint Martial*, qui jeta les fondements de la foi dans le pays, *saint Martin*, évêque de Tours, et *saint Hilaire* en furent les apôtres.

Quand tomba l'empire romain sous la poussée des Barbares, les Wisigoths, maîtres de l'Aquitaine, le furent aussi de Poitiers; leurs rois, Euric, Alarie II, résidèrent en cette ville. C'est de Poitiers qu'Alarie II partit pour aller se faire battre et tuer à *Gonille* par son rival Clovis, roi des Francs 497. La civilisation mérovingienne, si l'on peut qualifier ainsi un état aussi



Phot. de M. Bouché.

VUE GÉNÉRALE DE POITIERS, SUR LE CLAIN.

René Cuillé 1799-1838; le colonel *Beaufort-Rochereau*, né à Saint-Maixent, qui s'illustra par l'héroïque défense de Belfort 1823-1878; l'archéologue *Léon Palustre*.

Vienne.

Superficie : 697 300 hectares. Population : 306 250 hab. (1921). Chef-lieu : **Poitiers**. Sous-préfectures : **Loudun, Châtellerault, Montmorillon, Civray**. — 31 cantons, 300 communes; 9^e corps d'armée (TOURS). Cour d'appel et Académie de POITIERS. Diocèse de POITIERS (suffragant de Bordeaux).

Le territoire des *Pictons* Poitevins s'étendait, jusqu'à l'embouchure de la Loire, avec une double capitale : *Limonium* Poitiers, centre politique, sur le passage de la Loire à la Garonne; *Ratiatle* ou *Ratiatum*, entrepôt commercial sur la rive gauche du grand fleuve, presque en face de Nantes.

Le nom de *Ratiatle* a survécu dans celui de *Reiz*, comme *Herbadilla* dans celui d'Herbauges.

Deux peuples voisins des Pictons sur la Loire : les *Vénètes* armoricains, maîtres du delta fluvial; les *Audégarques*, *Andes* ou *Angerins*, sur la rive droite, les troublèrent par de fréquentes incursions. Contre les Vénètes, les *Pictons* se firent les alliés de César. Les Andes, un jour, passant la Loire, s'avancèrent jusqu'à Limonium (Poitiers); mais la résistance des assiégés donna aux Romains le temps d'accourir et de refouler les assaillants jusque dans la vallée de la Loire, où ils furent complètement défaits.

Le *Poitou* fut attaché à la province d'Aquitaine II. Peu de pays furent aussi constants dans l'alliance romaine. Aussi *Poitiers* fut-il doté de beaux monuments. L'amphithéâtre, dont il subsiste à peine quelques pans de murs, est l'un des plus grands qui aient été mesurés dans l'ancienne Gaule (156 mètres de long sur 139^m,50).

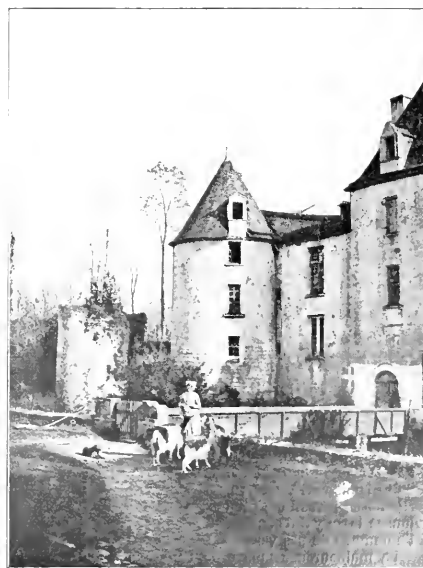
rudimentaire, jeta dans *Poitiers* un certain éclat. *Raulegaulde*, épouse de Clotaire I^{er}, s'y étant réfugiée pour se consacrer à Dieu, prit le voile au monastère de Sainte-Croix, qu'elle fonda. Cette princesse était très cultivée pour son temps; grâce à son zèle et à celui de *Fortunat*, clerc italien dont le caractère et le mérite firent un évêque de Poitiers, le culte des lettres latines s'éveilla en plein monde barbare et demeura florissant parmi les religieuses mêmes du monastère de Sainte-Croix.

Le retour du *Poitou* à l'Aquitaine se fit au temps de *Dagobert*, quand ce prince, devenu seul maître des États francs, érigea l'Aquitaine en duché, pour son frère *Caribert*. Ce fut ranimer l'ancien esprit particulariste du Midi. Une nouvelle invasion en ajourna l'explosion. Maîtres de l'Espagne, les *Arabes* avaient franchi les Pyrénées, envahirent la Septimanie, saccagèrent Carcassonne, Nîmes, Toulouse et Bordeaux; bientôt ils étaient à *Poitiers*, qu'ils mirent à feu et à sang. La résistance vint du Nord et la rencontre d'Abd-er-Rahmân et de Charles Martel, duc d'Austrasie, se fit à *Moussais-la-Bataille* (732). L'invasion fut rejetée, du coup, au delà des Pyrénées.

Pépin le Bref fit une guerre acharnée aux *ducs d'Aquitaine*, chefs de



ANCIENNES MURAILLES DE POITIERS.



CHATEAU DE MURSAY, A ECHILLAT.



CL. C. B.

POITIERS : NOTRE-DAME-LA-GRANDE.

l'Etat créé dans le sud par Dagobert. Un instant supprimé, l'Etat d'Aquitaine fut rebâti par Charlemagne, avec le titre de royaume, pour son fils Louis le Pieux. *Poitiers* en était la chef. Du démembrement de l'empire de Charlemagne sortirent de puissants Etats féodaux. Fief du roi de France, l'*Aquitaine* reconnaissait les comtes de *Poitiers* pour chefs immédiats. Ceux-ci ajoutèrent à leur titre celui de ducs d'*Aquitaine*; ils résidaient à Bordeaux ou à *Poitiers*. Pendant plus de deux siècles, ils furent maîtres du pays entre la Loire et les Pyrénées (932-1157), mais leur suzeraineté, sur plus d'un point, ne fut guère effective. Les Mauleon, sires de Chauvigny, les Archevêques de Parthenay, les sires de Thouars, de Tiffauges, de Talmont, les La Tremouille, les Lusignan, qui furent rois de Chypre et de Jérusalem, appuyés sur leurs bonnes forteresses, agissaient en souverains.

Le dernier des Guillaume, comtes de Poitou, ducs d'Aquitaine, maria sa fille unique *Elisabette* au prince royal, fils de Louis VI le Gros, qui fut depuis roi de France sous le nom de Louis VII; ainsi se trouva réglée la grande pensée de 822, qui soulait la réunion du Midi à l'Etat de France. Tout que vint ce sage ministre, Louis VII ne sa faire montre du ressentiment que lui inspiraient les caractères d'Elisabette de la reine, à la mort de Sauger (1122), d'ailleurs, la duchesse d'Aquitaine, repudiée, épousa *Henri Plantagenêt*, d'Anjou, devenu roi d'Angleterre et, par le mariage de la Normandie. Avec l'Aquitaine, d'*Henri Ier*, l'Angleterre possédait la moitié occidentale de la France. Philippe Auguste, en conquérant sans cesse, reprit les possessions anglaises et, sous son règne, l'archevêque de Poitiers, le comte de Saint-Louis vendit le Poitou à l'Angleterre. *Aphonse*, investi du comté de Poitou, le comte de la Marche, le roi d'Angleterre, par le mariage de ses vassaux.

La malheureuse guerre de Cent ans ramena les Anglais en Poitou, le prince Noir, gouverneur de Guyenne, pour son père Edouard III, s'avancait vers la Loire.

Jean le Bon parvint à le tourner, lui coupant la route de Bordeaux; il suffisait, pour vaincre, de rejoindre l'ennemi aux abois. Le prince Noir, laissant venir, s'établit non loin de Poitiers, à la ferme de *Mompertuis*, sur une colline dont les pentes, coupées de vignes, permettaient à ses archers de frapper à couvert. Ce fut un désastre pour les nôtres (bataille de Poitiers, en 1356); le roi Jean fut pris.

Rendu à la liberté, Jean II investit son fils, *Jean de Berry*, du comté de Poitiers, mais ce n'était qu'un titre. Il fallut Charles V et Du Guesclin, la mort du général anglais Chandos à Lussac-les-Châteaux (1369) pour ramener les Français à Poitiers (1372). *Jean de Berry* se rendit dans cette ville, y ramena la prospérité et le goût des arts. Après lui, le Poitou, apaisé du dauphin Charles, fut définitivement réuni à la couronne. Charles VII transféra dans Poitiers le Parlement devant lequel comparut Jeanne d'Arc; la Pucelle logeait à l'hôtel de la Rose, sur l'emplacement qu'occupe le numéro 53 de la rue de la Cathédrale. La création de l'Université de Poitiers remonte à 1433; ce fut un foyer de labeur, emule de Fontenay-le-Comte.

Le Poitou eut fort à souffrir des guerres de Religion. D'irréparables violences attristèrent ces temps troubles; nombre d'églises, parmi celles qui échappèrent à la ruine totale, portent encore les cicatrices de leurs blessures. En 1569, Cognac, à la tête des huguenots, assiégea Poitiers, défendu par Guise, Mayenne et le comte de Lude. Sept semaines de bombardement et d'assauts ne purent vaincre la résistance des assiégés; Cognac se retira et fut battu, peu après, à *Moncontour*, par le duc d'Anjou (1569). Cependant Henri III accordait aux protestants par l'édit de Poitiers (1576) la liberté du culte, à certaines conditions déterminées. La paix ne vint qu'avec Henri IV.

Niort et Saint-Maixent furent accordées aux protestants comme villes de sûreté. Depuis le XVI^e siècle, le Poitou avait perdu son unité religieuse par la création des évêchés de Maillezais et de Luçon (1317); celui de Maillezais fut transféré depuis à La Rochelle, par Richelieu.

Poitiers (37.000 habitants). On aura de la peine à faire de Poitiers une ville moderne, dans la complète acception du mot. D'abord, ce n'est pas dans l'air. Poitiers, l'une des plus anciennes cités de la Gaule, a des traditions; ville de magistrature et d'études, ses traditions, ses idées ne vont guère au train de l'activité fiévreuse qui emporte la plupart des grandes agglomérations contemporaines. On y demeure plus qu'on n'y loge en passant. Autrefois métropole d'un grand Etat, c'est aujourd'hui le simple chef-lieu d'un pays essentiellement agricole. Poitiers d'ailleurs est trop à l'étroit sur son plateau pour livrer au labeur industriel les larges espaces et les terrains commodes dont celui-ci a besoin pour se mouvoir et réussir.

Deux rivières, la *Boire* et le *Clain*, enveloppent la ville d'une circonvallation presque continue, la première tendue comme la corde d'un arc, l'autre développée en croissant. Leurs eaux se réunissent au nord-ouest, ne laissant entre elles, à l'opposé, qu'un isthme de rattachement,



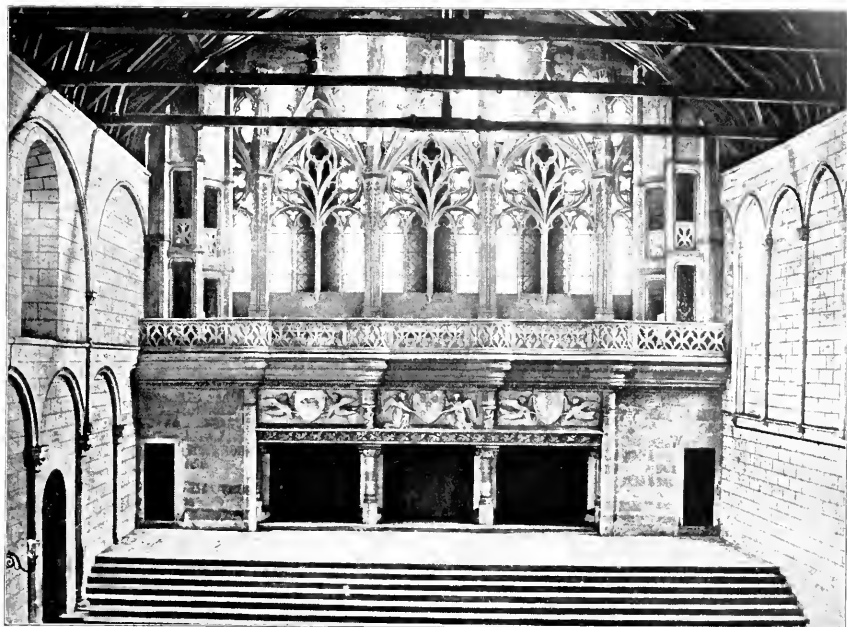
Phot. de M. Robichon

POITIERS. INTERIEUR DU TEMPLE SAINT-JEAN.

la Tranchée, dont le passage était barré par les anciens remparts (maintenant terrasse du jardin de Blossac). Dans l'épanouissement des deux rivières, le plateau s'étale en spatule, dont le faite et les versants portent les maisons de la ville. Cette situation, très forte au temps où les armes de jet n'étaient pas inventées, perdit de son importance avec la mise en ligne de l'artillerie. Du haut des falaises qui se dressent à 70 mètres environ sur la rive droite du Clain, Rochereuil, Montbernage, le panorama de Poitiers est fort beau; mais cette circonvallation commande la place. Aussi, la vieille cité des Pictons, malgré quelques sombres murailles et son vieux château dressé au confluent même de la Boivre et du Clain, a-t-elle cessé depuis longtemps d'être redoutable. Tout cela n'est plus qu'un décor.

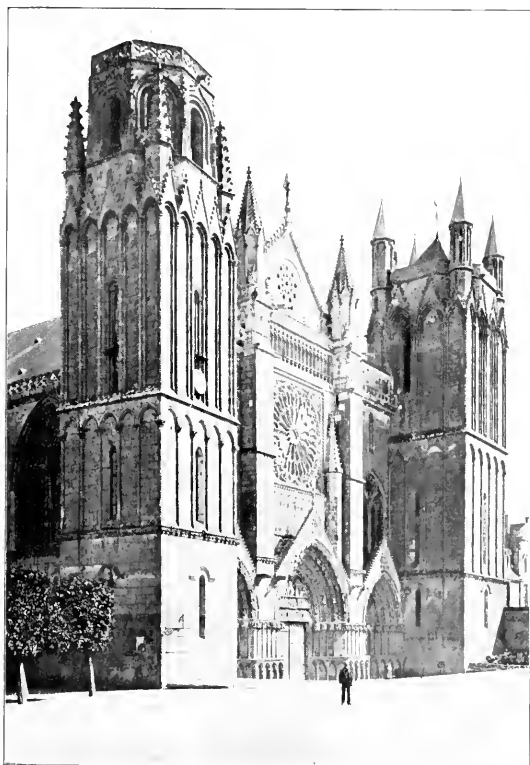
L'ancien palais des comtes de Poitiers, ducs d'Aquitaine, se dresse au faite de rayonnement du plateau, par-dessus les maisons qui dégringolent en tous sens, comme le symbole d'une maîtrise perdue. C'est maintenant le *Palais de justice*, siège de la cour d'appel. Sa tour *Montbernage* signalait au loin le siège de la juridiction seigneuriale. De belles statues qui ornaient les quatre tourelles d'angle ont été décapitées, comme tant d'autres, par d'obscurs inconnus. On a réparé la tour. Dans l'enclos qui la touche, le P. de la Croix a mis au jour des constructions très anciennes: n'y eut-il point là un *castellum* romain? La grande salle du palais, l'une des plus belles qu'ait produites l'architecture civile des x^{e} et xv^{e} siècles, se rapporte dans l'ensemble au temps d'Éléonore: elle mesure 49 mètres sur 17. Jean de Berry, prince ami des arts, pour donner plus de solennité aux réunions qui s'y tenaient, disposa, au fond de la salle, une plate-forme dont le mur terminal, orné de trois immenses cheminées, s'illumine de magnifiques verrières.

Les monuments abondent dans Poitiers: aucune ville de France n'est aussi riche en spécimens de l'époque romane. *Notre-Dame-la-Grande*, qui touche presque le palais ducal, en est le type achevé. On admire surtout la façade (17^m.63 de haut sur 15^m.40 de large) pour la richesse et l'harmonie solide, un peu lourde peut-être, de sa disposition. L'art en est fruste, mais, entre ses deux clochetons coiffés d'un cône à écailles, le médaillon d'ou se



POITIERS : CHEMINÉE DU PALAIS DE JUSTICE.

Phot. de M. Rofin-Loulou

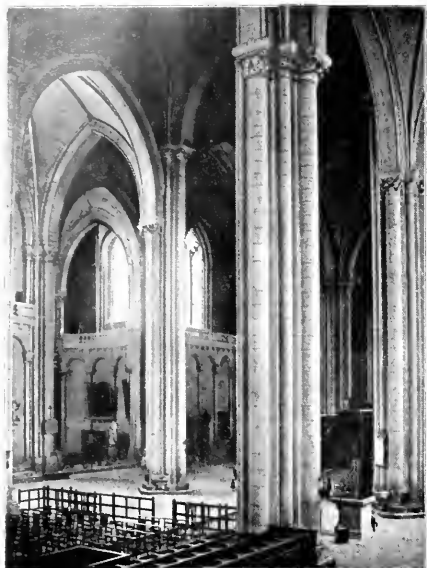


Phot. de M. Fromet.

POITIERS : CATHÉDRALE SAINT-PIERRE.

détache, au centre, la figure du Christ termine, heureusement, sous le pignon aigu, cette intéressante page décorative. La nef, un peu antérieure à la façade, remonte à la fin du x^{e} siècle: il ne semble pas que le bariolage de couleurs vives dont on a revêtu les murs ajoute beaucoup à son mérite. Une impression de fermeté et de simple grandeur se dégage de ces arcades élançées que couronne le chœur, en colonnes serrées, sur le transparent du déambulatoire. Plusieurs chapelles sont des additions des xv^{e} et xvi^{e} siècles. Dans le mur du bas côté septentrional sont enclavées des parties plus anciennes, en petit appareil, restes probables d'un édifice romain.

La plus intéressante construction de l'époque gallo-romaine à Poitiers, peut-être le plus ancien monument chrétien de la France entière, est le *Baptistère*, autrefois appelé *temple Saint-Jean*. Le P. de la Croix, qui l'a étudié de près et en fit longtemps le quartier général de ses recherches archéologiques, le définit: « Baptistère chrétien par immersion, construit à cet usage, de 320 à 330, surhaussé et transformé en église paroissiale et en baptistère par infusion, à la fin du v^{e} siècle, incendié en 863 par les Normands (deuxième invasion), modifié dans la partie ouest de la nef contiguë au nord-est, x^{e} siècle, décoré intérieurement de peintures à fresques et



INTÉRIEUR DE LA CATHÉDRALE SAINT-PIERRE.



Phot. de M. Robichon.

ÉGLISE SAINT-HILAIRE-LE-GRAND.

xiii^e siècle; désaffecté en mai 1794, resta propriété non utilisée de la ville; ne fut pas pillé en 1793 et ne trouva pas d'acquéreur; devint alors propriété de l'Etat, qui en donna la jouissance aux hospices afin d'en tirer quelque revenu, au moyen de locations qui furent consenties par des marchands de bois, des entrepreneurs, des fondateurs de cloches; devint propriété du Chapitre de la cathédrale en 1821; destiné à être détruit par la municipalité, fut acquis à nouveau, en 1834, par l'Etat, qui consacra à sa conservation, depuis cette époque jusqu'à nos jours, des sommes relativement considérables. Le baptistère Saint-Jean sert de musée; des tombes mérovingiennes découvertes dans la région y sont déposées. La cathédrale Saint-Pierre et l'église Sainte-Radegonde sont du voisinage.

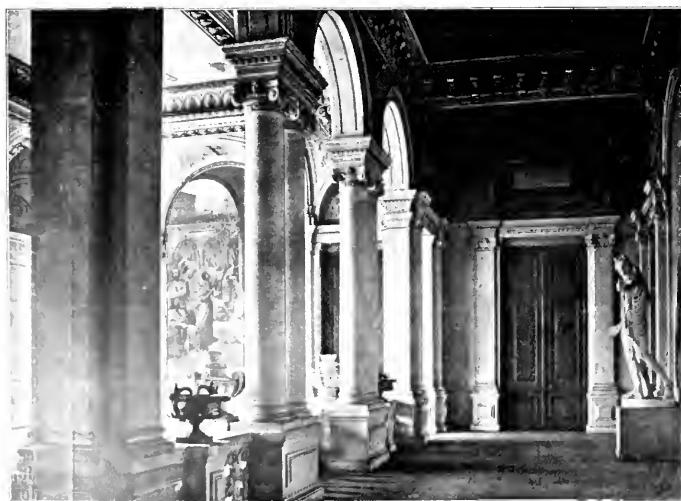
L'abside de *Sainte-Radegonde* donne sur la rive gauche du Clain; cette partie de l'édifice, c'est-à-dire le chœur avec son d'ambulatorium, ses trois chapelles rayonnantes, ainsi que le porche avec sa tour, sont contemporains de la consécration solennelle qui se fit en 1099. Pour la nef, de pur style angevin, c'est une reconstruction de la fin du xiii^e siècle; mais, vers 1272, on ajouta plusieurs des

autres pour recevoir les reliques des saints. L'édifice est donc un mélange de styles. On ne peut se faire une idée exacte de son aspect extérieur sans aller à Poitiers. On ne peut se faire une idée exacte de son aspect intérieur sans aller à Poitiers. On ne peut se faire une idée exacte de son aspect intérieur sans aller à Poitiers.

témérité, les constructeurs de Chartres, d'Amiens, de Beauvais. Mais l'effet produit, tout en largeur, au lieu d'effiler les lignes, donne aux trois nefs une ampleur inattendue (longueur: 90 mètres). Chaque travée des bas côtés est éclairée par des fenêtres accolées, en plein cintre; quelques-unes furent converties au xiii^e siècle en vastes fenêtres à meneaux, pour servir de cadre à de splendides verrières. De l'immense mur droit qui forme le chevet se détache un magnifique vitrail, la « Crucifixion ».

Autour de Notre-Dame-la-Grande, qui domine le plateau, les édifices de *Poitiers* rayonnent en étoile: ici le groupe de la cathédrale, Sainte-Radegonde, baptistère Saint-Jean à l'est; presque au confluent du Clain et de la Boivre, Montmermeil; à l'ouest, sur l'isthme triangulaire qui donne entrée dans la ville, *Saint-Hilaire*, ancienne collégiale des x^e et xi^e siècles, *Saint-Hilaire-le-Grand* est la première des églises poitevinnes, par l'intérêt d'art qu'elle présente. Cette nef

sévère, qui se soulève par une suite de coupes, au-dessus de triples collatéraux, jusqu'au chœur dressé bien haut sur la crypte où repose le tombeau de saint Hilaire, ouvre d'innombrables perspectives, à travers les fûts multipliés de ses galeries juxtaposées. Cela rappelle Saint-Michel d'Hildesheim. L'effet du chœur surélevé est grandiose. Avant la fin du x^e siècle, l'église était couverte en bois; on fit la voûte en pierre, par crainte des incendies et aussi pour la beauté de l'édifice. Le clocher, qui fait l'angle du croisillon nord, enclavé dans les constructions des x^e et xi^e siècles, était autrefois isolé; ce n'est plus qu'un tronçon; mais il



Phot. de M. Robichon.

INTÉRIEUR DE POITIERS: VUE DE LA SALLE DES FÊTES.

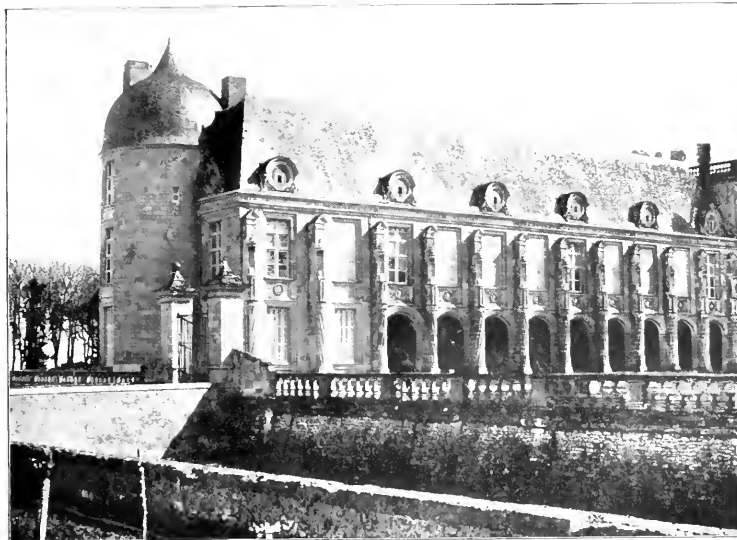


Photo de M. Roberthon

CHATEAU D'ORION;

AILE DITE DE FRANÇOIS 1^{er} (ANCIEN POITOU).

remonterait au temps de Charlemagne. À la suite du siège de 1569, la façade de l'église et une partie de la nef s'étaient écroulées. On a refait la nef, avec une travée en moins, et la façade sans ornements.

Il y a beau temps que *Montierneuf*, monastère neuf, n'est plus qu'une nouveauté très relative. Guillaume VI, duc d'Aquitaine, comte de Poitiers, en posa la première pierre en 1077; le pape Grégoire II consacra l'église en 1096. À la place des trois premières travées de la nef, ruinées par les guerres religieuses du xiv^e siècle, et depuis abattues, on édifia une vilaine façade; le caractère roman du chœur a été encore altéré et le clocher (du x^e siècle) abandonné à la ruine.

En sort pareil attendait la tour de *Saint-Porchaire*, quand la Société des Antiquaires de l'Ouest s'avisa de la sauver. Si l'église est une mauvaise bâtisse du xvi^e siècle mise à la place d'un ancien édifice roman, la tour demeure pour les archéologues le type bien caractérisé des clochers du xi^e siècle. Aucune flèche ne la termine; sa carrure est puissante. La cloche de Saint-Porchaire donnait le signal des exercices à l'Université voisine, située rue des Grandes-Écoles. L'une des salles universitaires est maintenant occupée par les collections de la *Société des Antiquaires de l'Ouest*. Ces collections occupent trois locaux: celui de la rue des *Grandes-Écoles* et la chapelle attenante: débris lapidaires, médailles, objets antiques; le *Baptistère Saint-Jean*, sarcophages, inscriptions des premiers siècles chrétiens; le *musée des Augustins*, dans l'hôtel, des xv^e et xvi^e siècles, légué par M. de Chivvres à la Société (objets d'art). En quatrième année, à l'hôtel de ville, ruferme des fragments provenant des fouilles de Sanxay, des émaux byzantins, des statues, tableaux, etc.

La place d'Armes, la Préfecture et l'hôtel de ville sont le centre de la ville moderne. L'hôtel de ville, bâti de 1869 à 1876, présente sur sa façade les médaillons des principales célébrités poitevines; ce bel édifice commande la place d'Armes. Au coin de la place, le *Théâtre*; à l'autre bout, la *Préfecture*, construite de 1865 à 1870, en style Louis XIII, par l'architecte Guérineau, dans une magnifique

situation, au-dessus de la vallée de la Boivre.

Si *Poitiers* est riche en antiquités et pourvu de très beaux monuments, les maisons particulières dignes d'intérêt sont rares: l'hôtel *Fumée*, belle façade du xvi^e siècle; la *Préfecture* (en face); l'hôtel d'*Aquitaine*, l'hôtel d'*Elbène*, désigné à tort sous le nom de *Maison de Poitiers* grande cheminée de la Renaissance; les bâtiments des *Augustins*, etc. La promenade de *Blossac*, les *Dunes* découvrent de magnifiques horizons.

Personnages historiques. — *Saint Hilare*, docteur de l'Eglise, évêque de Poitiers, sa ville natale, au début du iv^e siècle; le cardinal de *La Balue*, ministre d'Etat, mis dans une cage de fer par Louis XI qui l'y aurait tenu enfermé pendant onze ans; rendu à la liberté, il se retira à Rome, où on le recut avec honneur (1421-1490); les poètes *P. Blanchet*, *Jean Bouchet*, nés à Poitiers; *Socrate de Sainte-Marthe*, poète, né à Loudun (1536-1623); *Socrate* et *Louis de Sainte-Marthe*, petits-fils du précédent, historographes de la *Gallia christiana*; le médecin *Theophraste Renaudot*, fondateur, en 1631, de la *Gazette de France* (1586-1653); *Creuzé-Latouche*; il fut de la Conspiration, de la Convention, des Anciens et des Cinq-Cents; l'historien *Anbure Thibaudeau* (1765-1854); les physiiciens *Jacques Baburet* et *Daguin*; le pédagogue *Logseau de Grandmaison*; le philosophe *Carn*.



GALERIE DU CHATEAU DE LA ROCHEFOUCAULD (CHAUVIN)

RÉGION CHARENTAISE

La Région charentaise prolonge le seuil du Poitou : d'une part, les roches cristallines du Confolentais l'attachent au Massif central ; de l'autre, une auréole jurassique l'adosse à la Gâtine de l'ouest. Au sud, des enclaves tertiaires annoncent le grand bassin de la Ga-



SAINTES : CATHÉDRALE SAINT-PIERRE.

Cl. Nd.

ronne. C'est d'abord essentiellement un pays de transition, l'épave du socle du Poitou sur la plaine girondine. Par le travers du passage, comme un mur, s'avance le défilé d'une zone protectrice, la plus récente des choses terrestres s'étend en décharge sur le front de la région orientale. La *Charente* a du franchir cet épais rideau de 100 kilomètres ; d'une part, le dos du pays forestier ne constitue une ligne de partage des eaux ; la rivière s'y promène, les eaux de plaine s'y écoulent, il n'y a pas de gouffres naturels et, par des pentes souterraines, s'écoulent en sens inverse de la plaque extérieure, repartissent en sources en fontaines abondantes et pures. De la Vienne et de l'Angoumois, l'impalpable de la Charente et la douce poésie de ses rives. Mais ce n'est pas la voir en aval de Saintes, encore moins à partir du seuil de la Boutonne ; chaque jour luttées par le flot, des vagues se succèdent à la surface et transforment la gentille rivière en tourbillon de boue limpide.

La *Charente* descend les vagues et s'égare des terrasses limon-



Cl. R.

ARC DE GERMANICUS, A SAINTES.

sines. Son humble source vient d'un pré de *Chéronne*, qu'abrite un rideau de châtaigniers. Si la Vienne, détournée par une ride cristalline, ne s'engageait par un coude brusque vers le nord, la *Charente* irait à elle ; à Laplaud, 300 mètres à peine séparent les deux rivières. La faille d'effondrement, creusée entre les deux rides de Montalembert et de Champagne-Saint-Hilaire, sollicite alors la *Charente* : elle s'y engage comme le Clain, qu'elle devait suivre ; mais un empatement sédimentaire l'écarte encore une fois du nord. Elle se replie alors sur elle-même, baigne *Chorroux*, les roches de *Chaffaud*, et atteint *Civray* (magnifique façade de Saint-Nicolas, x^e siècle).

Passé *Ruffec* 3 230 habitants, la *Charente*, dans une vallée de plus en plus élargie, reçoit la *Bonneure* et la *Tourne*, très abondante et limpide rivière, la Vancluse de l'Angoumois. Trois sources alimentent la *Touvre* : l'une, le *Dormant*, aux eaux profondes et glacées qu'assombrit un demi-cercle de collines abruptes et la haute ramure des grands arbres penchés sur ses bords ; l'autre, le *Boulbaut*, dont les eaux, soulevées au-dessus d'un gouffre, roulent en tumulte vers une troisième conlée, la *Loche*, issue d'un bassin marécageux. Ces trois prises d'eau ne sont que les émissaires d'un grand lac souterrain où se perdent les eaux de la Bellone, des ruisseaux de Marillac, d'Ivrac, surtout la *Tardoire* et le *Bandiat*.

La *Tardoire* naît en Haute-Vienne, non loin de Chalus ; laborieuse rivière, elle descend par Montbron, *La Rochefoucauld*, dans des gorges étroites, parfois très profondes, qui, bientôt élargies, se trouvent de failles et de cassures où la rivière laisse une partie d'elle-même : à *La Rochefoucauld*, elle est diminuée de moitié ; au pont d'Agris, elle disparaît, ou à peu près : c'est seulement par les grandes crues qu'elle peut attendre la *Bonneure*, son déversoir naturel vers la *Charente*. Le *Bandiat*, moins abondant que la *Tardoire*, dont il est tribu-



Phot. de M. Robuchon.

GALERIE DU CHÂTEAU DE DAMPIÈRE-SUR-BOUTONNE.

taire, finit plus mal qu'elle encore. A peine ses gorges supérieures sont-elles transformées en vallées, que déjà s'ouvrent, sous ses pas, des entonnoirs perfides; *Pransac* est en face d'un enfoncement. Plus loin, le gouffre de *Chaz Roby* absorberait le *Baudiat* tout entier, si la digue d'un moulin ne le sauvait d'une chute irrémédiable.

Réservoir commun de toutes ces eaux, la *Touvre* surprend par la soudaineté de son apparition, sa clarté, la douceur de ses rives. C'est aussi une laborieuse; elle donne la vie aux fonderies de *Ruelle*, anime des moulins, des papeteries, et se jette dans la *Charente*, à 2 kilomètres au-dessus d'Angoulême. Nourrie d'abondantes réserves souterraines, que n'allectent point les ardeurs du soleil, la *Touvre*, par la constance de son débit, compense heureusement la pauvreté de la *Charente*, au cours de l'été. Ses crues atteignent à peine 45 mètres, tandis que sa rivale, emportée à la saison des pluies par les eaux qui dégringolent des terrasses limousines, monte sept fois plus haut et, après des crues excessives, ne verse que 10 mètres cubes, en eaux moyennes, et seulement 900 litres, à l'étiage.

Doublée par la *Touvre*, la *Charente* baigne le pied de l'escarpement où trône *Angoulême*. De longs replis la portent d'est en ouest, puis au nord-ouest, avec l'*Anguinne*, les *Eaux-Claires*, la *Nonière*, recueillies sur sa route, vers Sireuil, Châteauneuf, Triac, où fut livrée, dans les prairies de la rivière, la fameuse bataille de *Jarzac*. D'autres sources affluent: la *font de Gensac*, en aval de Cognac; l'*Audouze*; le *Né*, dans les prés de Mœpiss.

Cognac (48880 habitants), possède une belle église romane, *Saint-Léger*, dont la façade a été mutilée; sur la place François I^{er} s'élève une statue équestre de ce prince. Ce qui reste de l'ancien château des comtes d'Angoulême, commence au xv^e siècle, abrite un entrepôt d'eaux-de-vie. Presque toutes les maisons du quai servent au même usage. Le faubourg Saint-Jacques est le centre de la production et de l'exportation des eaux-de-vie de *Cognac*, car le vin des Charentes vaut surtout par le spiritueux délicat qu'on en tire. **Barbezieux**, à 102 mètres au-dessus du *Trèfle* et du *Candéar*, touche au paradis de la Champagne, dont *Cognac* est la capitale. 4312 habitants.

La carrière continentale de la *Charente* finit en aval de Cognac. Par grande marée, en effet, le flot arrive jusqu'à Port-du-Lis, qui est seulement à 6 mètres d'altitude. Mais il faut, pour cela, trois conditions favorables: la marée d'équinoxe, un vent violent d'ouest et l'étiage qui n'arrête pas le flot. A *Saintes*, vieille capitale des *Santons*, la *Charente* n'est même plus à 3 mètres d'altitude aussi la marée y monte-t-elle régulièrement.

Saintes (19150 habitants), avant Rochefort, commanda l'estuaire maritime de la *Charente* et celui de la *Seudre*. Son port (le *portus Santonum*, port des *Santons*) s'ouvrait au bord même de la mer, à 50 kilomètres de la ville. Ce fut un havre très fréquenté,



SAINTES : RUINES DES ARÈNES ROMAINES ET CLOCHER DE SAINT-EUTROPE.

Quand les Romains s'implantèrent à *Saintes*, cette ville était déjà une cité nolaire; ils en firent l'une des plus remarquables des Gaules. Son amphithéâtre pouvait contenir de 20 000 à 25 000 spectateurs; il l'emportait sur ceux de Bordeaux et de Nîmes, et ne le cédait guère qu'au seul Colisée de Rome, pour la superficie de l'arène. Il appuyait ses gradins aux versants de deux collines opposées: le grand axe de son ellipse mesure, à l'extérieur, 127 mètres; à l'intérieur, 80 mètres; le petit axe à 56 mètres. L'amphithéâtre de *Saintes* paraît remonter à la fin du 1^{er} siècle ou au début du 2^e. Un arc de triomphe s'élevait au milieu du pont de la *Charente*, entre la cité gallo-romaine et l'un des faubourgs. On l'a transporté sur la rive droite, en 1813, quand fut démolie l'ancien pont. Beaucoup de matériaux neufs ont gâté son aspect archaïque; l'inscription est assez maltraitée.

La cité gallo-romaine et la première ville gauloise occupaient les hauteurs: des voies romaines y conduisaient des divers points de l'horizon; un aqueduc, dont les restes se voient entre Vénérand et Fontenvert, y amenait les eaux de la source du Ror et du Douliet. Avec le christianisme, le centre urbain se déplaça: il descendit des coteaux dans la vallée, ou

furent fondées les églises de Saint-Pierre et Saint-Michel, et vers les faubourgs, autour de *Saint-Eutrope*. Au seuil du Midi, dans un pays fertile, ayant vue à la fois sur la mer et l'embouchure de la Gironde, *Saintes* dut à cette situation sa grande fortune, mais aussi les épreuves sans nombre qui, avec les *Sarrasins*, les Normands, les Anglais, les calvinistes, ruinèrent ses monuments et la réduisirent elle-même à l'abandon.



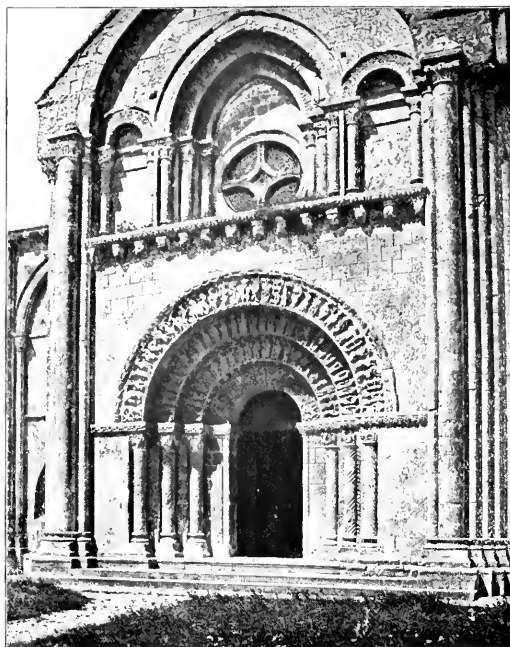
TOUR DU CHATEAU DE TAILLEBOURG.

L'église *Saint-Eutrope* s'élève probablement à l'endroit même où l'apôtre de la Saintonge subit son supplice et fut inhumé, dans un faubourg habité par de pauvres gens. Son sarcophage repose dans la crypte. L'église haute fut reconstruite, après le passage des Normands, par les religieux de Cluny et consacrée par l'évêque d'Orléans, le 7 avril 1096. C'est l'édifice actuel, mais très mutilé. Il s'étendait sur la place où l'on voit encore des colonnes engagées; nous n'avons plus que le clocher. Le clocher est dû à Louis XI: la façade date de 1831. La basilique actuelle de *Saint-Pierre* offre un

portant merveilleusement fouillé; mais la décoration intérieure a été gâtée. Même sort et pire attendait l'abbaye des Dunes, construite, aux ^{xii^e} et ^{xiii^e} siècles, sur les ruines d'un antique monastère fondé, en 576, par saint Palais, évêque de Saintes. L'admirable façade, dont on a pris un moulage pour le musée du Trocadéro, appartient à un remaniement du ^{xiii^e} siècle.

Deux rivières viennent encore grossir le cours de la Charente: la *Seugne* à gauche, au-dessus de Saintes; la *Boutonne* à droite, en aval de Taillebourg (victoire de saint Louis sur les Anglais, en 1242). La *Seugne* (80 kilomètres) vient du sud, à travers des prairies basses, où elle se divise en plusieurs bras, d'allure paludéenne. *Jonzac*, près du seuil de séparation des eaux entre Charente et Gironde, *Pons* animent ses rives. Au-dessous de Colombiers, elle se dédouble: une dérivation gagne la Charente à Port-Chauveau; le reste atteint le fleuve plus bas, en plusieurs filets. Bien que les joncs, les roseaux et les herbes encombrant son cours, la *Seugne* doit une grande limpidité aux sources riveraines et aux jaillissements de fond qui, sans cesse, la renouvellent et la clarifient. La *Boutonne* (94 kilomètres) est, après la Touvre, le plus important affluent de la Charente; elle sort d'une fontaine à *Chât-Boutonne* (Deux-Sèvres), passe claire et fraîche entre des plateaux infertiles et brûlés, baigne *Saint-Jean-d'Angély*, qui relie la Charente à la plaine poitevine de Melle et de Niort. Puis la *Boutonne* s'étale en de plates prairies où la marée, heureusement, remonte son cours et contribue à l'assainissement du pays par ce nettoyage journalier.

C'est à *Tonnay-Charente*, sous un pont suspendu à 22 mètres au-dessus des basses eaux, que la Charente devient vraiment maritime. On la dit navigable, officiellement, de Moulignac à la mer, 191 kilomètres; en réalité, depuis Saint-Cybard, au-dessous d'Angoulême (soit 164 kilomètres pour la navigation fluviale et 27 pour la maritime, à partir de Tonnay-Charente). Les navires en allant 3 mètres peuvent remonter avec la marée jusqu'à Taillebourg, ceux de 2^m30 jusqu'à Saintes. Les remorqueurs à vapeur, pour la traction, circulent jusqu'à Cognac. A Tonnay-



Phot. de M. Robuchon.

PORTAIL SUD DE L'ÉGLISE D'AULNAY.

Charente accostent des navires de 800 tonnes, avec la marée qui monte à 5^m30. Enfin, la Charente atteint Rochefort, l'un de nos cinq grands ports militaires. En certains jours, la barre du fleuve n'est recouverte que d'une mince couche liquide (0^m50; mais ce seuil, formé de fanges mobiles, se laisse facilement pénétrer; les navires y enfoncent de 0^m75 sans arrêt, de sorte que le fond est en réalité de 1^m33, au-dessus duquel le flot ajoute environ 6 mètres à 6^m70. On a dérasé quelques seuils, de façon à obtenir un chenal libre sur 40 mètres de large et 8 mètres, au moins, de profondeur, de l'arsenal d'Orléans. Alors le fleuve n'est plus qu'une boue liquide, que le flot entraîne, au milieu de terres basses et paludéennes. Entre le fort de la Pointe et le port des Barques, c'est un large estuaire. Cours de la Charente: 361 kilomètres.

CÔTES ET ILES

Le golfe de la Charente, aujourd'hui si réduit, pénétrait autrefois bien plus avant dans les terres, peut-être jusqu'à Saint-Agnant, à 10 kilomètres de la côte. L'île *Madame* à gauche, le port d'Enette et l'île d'Air à droite, en étaient les musoirs d'approche. Par un double travail, la mer, en abattant les saillies, les a refoulées en miettes dans les anfractuosités du rivage. Mais, si la Charente s'envase, l'île d'Air, l'écueil d'Enette, l'île *Madame*, l'écueil *Bayard* et, sur le front même de la Rochelle et de Rochefort, comme deux grands brise-lames, l'île de *Bé* et l'île d'Oléron sont les épaues d'anciens promontoires brisés, des terres continentales devenues insulaires.

L'île *Madame*, qui mesure à peine 1 kilomètre de long sur 500 mètres de large, n'est séparée de la terre que par un platin, racine d'ancienne falaise écorchée, qui découvre à marée basse. En réalité, cette île est liée à l'orifice même de la Charente, que marque le petit port des Barques. De même pour le fort d'Enette: il tient à la pointe de Fouras par une chaussée où l'on peut s'en gager à pied sec, par basse mer. Un détroit sépare le fort d'Enette de l'île d'Air, mais il est, en partie, sans profondeur.

Dix fois supérieure à l'île *Madame*, l'île



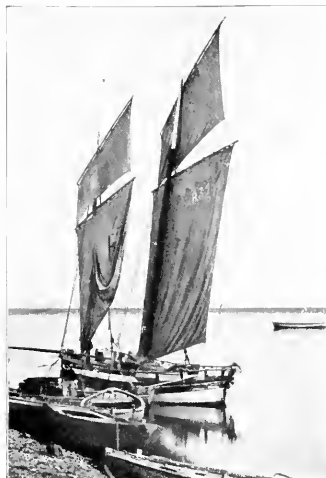
C. C. B.

FONTAINE A SAINT-JEAN-D'ANGÉLY.

d'Aix offre un mouillage très sûr, dans ses deux magnifiques rades, aux vaisseaux de guerre. Récemment, le génie a installé dans les nouveaux forts une puissante artillerie, pour couvrir l'arsenal de Rochefort. Il est vraisemblable que l'île d'Aix fut unie, d'autre part, aux falaises de Chatellaillon, dont la pointe s'avance au nord-est. Le seuil rocheux voisin serait une pile de l'ancienne chaussée dont l'effondrement aurait entraîné la ruine de deux viles très connues : l'une, *Montneillan*, dont parle un procès-verbal authentique de 1530; l'autre, *Chatellaillon*, que Charlemagne fortifia, excellente place dont il restait encore, en 1660, sept tours, devenues la proie des flots.

Le nouveau *Chatellaillon* de la côte est devenu station balnéaire; *Fouras*, de son côté, pauvre havre de pêche et de pilotage, avec le décor de son vieux donjon, les découpures de ses falaises, la magnifique forêt de chênes qui l'enveloppe, la vue admirable de la baie et des îles, est de plus en plus recherché. A *Fouras*, Napoléon 1^{er}, monté sur une chaloupe anglaise, dit adieu à la terre de France qu'il ne devait plus revoir (8 juillet 1815).

Île de Ré, séparée du littoral vendéen par le *pertuis Breton*, et de l'île d'Oleron par le *pertuis d'Antioche*, fut une saillie péninsulaire de la côte; sa disjonction ne doit pas être très lointaine, puisque les premiers actes historiques qui la mentionnent datent seulement du vi^e siècle. L'île, toute en longueur (25 kilomètres), s'incline d'est en ouest, d'une façon tout à fait symétrique à la côte vendéenne, qu'elle regarde. Deux groupes la composent, soudés par un isthme étroit et bas. La langue de terre du *Martroy* n'a que 60 mètres de large au minimum. Si l'on ne défendait ce mince « lido » par des digues de renfort soigneusement entretenues, depuis longtemps la mer eût fait irruption par là, dans le petit golfe du *Fier d'Arç*. Sous le choc des vagues, la fragile soudure frémit et l'on sent très bien qu'en un jour de colère, l'Océan pourrait tout enlever, couper l'île en deux tronçons, comme jadis il la détacha du rivage. Des roches sous-marines prolongent l'île de Ré fort loin, au delà du phare des *Baleines*, jusqu'à 9 kilomètres en mer. Le phare se dresse à 50 mètres au-dessus des plus hautes marées. Au large, sur les récifs qui



Phot. de M. Baillot d'Estivau.
UN BATEAU DE TOURNAI.

pointent à 2780 mètres plus loin, un phare d'avant-garde éclaire 15 milles à la ronde. On se hisse dans la tour par une échelle et cent deux marches : deux vigies montent la une garde isolée, au-dessus des vagues toujours mugissantes.

La largeur moyenne de l'île de Ré varie de 5 à 7 kilomètres, mais les assauts incessants de la mer l'ont déjà fort diminuée; les décombres de ses falaises penchent les côtes de l'ouest et du sud. Dans ces parages peut-être, près des dangereux platins de Chanchardon, une ville qui, d'après la tradition, se nomma Antioche en souvenir des croisades, se serait écroulée dans les flots. La côte du nord a peu souffert de l'érosion marine; elle s'incline en pente douce du côté de la terre. Là sont les champs, morcelés à l'infini, que féconde une culture intensive: céréales (orge), légumes, asperges y viennent à profusion. Le *Rétais* insulaire est encore plus cultivateur et vigneron que marin. Il arme peu pour la grande pêche; celle des côtes, la culture des huîtres (sur le *Fier d'Arç*), les marais salants absorbent, avec le soin des champs, toute son activité. Bien qu'un peu réduite, l'importance de la production du sel est encore considérable. Les fruits



Phot. de M. Braun.
PORT DE LA TREMBLADE.



Phot. de M. Lottin.
LE PONT DU DIABLE, PRÈS DE ROYAN.

de l'île sont aussi excellents, les figues en particulier. Pour une superficie de 85 kilomètres carrés, l'île de Ré compte une population assez dense de 15000 habitants. Aussi la terre y est-elle hors de prix, à cause de sa rareté et du profit qu'on en tire. Quatre ports en vivent : La Flotte, Saint-Martin, Loix et Ars, échelonnées en face du continent. *Saint-Martin*, chef-lieu de canton, et *La Flotte* sont les principales localités de l'île.

Oleron, prolongement naturel de la Saintonge, fut détaché par un coup de mer assez récent. C'était une île déjà, au temps des Romains; Sidoine-Apollinaire la qualifie ainsi. Mais le fossé de séparation qui la distinguait du continent fut longtemps assez étroit. Il s'est élargi, mais il n'a encore que 500 mètres à marée basse, dans sa partie la plus étroite; 2 à 3 kilomètres, par le plein. On compte 4 kilomètres du Château d'Oleron à la pointe du Chapus, avec le flot; il faut 20 minutes pour traverser; un incessant va-et-vient rattache cette partie de l'île au continent. Mais, par la faille de rupture, les flots, poussés de deux côtés à la fois, ont creusé comme un canal sous-marin dans lequel, en 1810, les vaisseaux de ligne pouvaient s'engager. Cette passe, le *pertuis de Mauvissou*, est par-

tièrement redoutée des marins, car les torrents d'eau qui s'y précipitent en sens contraire se heurtent avec fureur quand la mer est houleuse et creusent des entonnoirs où tourbillonnent des remous dangereux. Aussi, pour mince qu'il soit, le pertuis de *Mauvissou* constitue-t-il une séparation véritable.

L'île a 72 kilomètres de tour, une trentaine de long et 4 à 11 de large. Sans avoir l'originalité de l'île de Ré, l'île d'Oléron n'est pourtant pas sans attrait. Elle le doit aux rochers de sa côte sauvage,



ÎLE DE RÉ : PHARE DES BALEINES.

Trojan, dans le voisinage d'une forêt de pins; aux jardins qui fleurissent les plus humbles maisons; à la variété des cultures: champs de blé, carrés de vignes, de betteraves, de luzerne, vaste dunaire de coque d'au-dessus duquel, sur les dunes ou le moindre tertre, bruisent les grandes ailes des moulins à vent. Le point culminant de l'intérieur ne dépasse guère 12 mètres, mais l'assise est solide; des rochers plats et des bancs accompagnent la côte en bordure, du côté du nord et de l'ouest; ils fournissent l'engrais marin qui accroît et vivifie le sol, sans cela peu prodigue. Comme à Ré, la terre est très morcelée, l'activité très grande. Avec une citadelle à la Vauban, un avant-port, un port d'échouage, un bassin à flot, deux bassins de retenue, *Port-Château* ne manque pas de caractère. L'importance militaire d'Oléron fut grande au moyen âge. Elle honore d'Aquitaine signa ici les fameux *Ribes d'Oléron*, qui longtemps servirent de code aux marins de l'Occident.

La côte. — On allait autrefois « en Marennes » et « en Arvert » comme on passe maintenant « en Oléron ». Ces localités, aujourd'hui fermées, furent des îles. Les matériaux de démolition d'Oléron et de la côte ont servi au comblement de l'estuaire de la Seudre, qui débouche en cet endroit, d'une vaste lagune que rompent en tous sens des canaux navigables, un archipel émergeant, pourri d'écotes où pouvaient accoster les navires. Les tribulations que s'y firent le commerce du blé, de l'huile, du vin. L'ancien débouché de la Seudre n'est plus qu'un estuaire, encore navigable sur 20 kilomètres de long, jusqu'à *Saujan*, mais au prix de mille traverses. Deux bassins de retenue, échues de chasse, dragées incessantes, ont à peine défendu le chenal principal contre la frange de l'océan sur les deux rives, la plaine marécageuse s'étendant à l'intérieur, plate, monotone, sous un ciel trop souvent gris et pluvieux. Au nord de la Seudre, des terrassements ou « lavandours » ont creusé, à l'ouest, de 0,80 à 1 mètre, qui défont en une nuit le travail de l'assise humaine de la terre unilatéralement. Les canaux, les écluses, des écluses précieuses, filatures en pente, en creux, et les tubes rouges, les petites halles sont de belles œuvres de l'homme. La Seudre, en aval de Saujan; *La Tremblade*, près de Marennes 3 000 habitants, rive droite, magnifique île de l'océan, au XVI^e siècle. Des grains et du sel, le bois et les produits du puits, le vin sont, après les huîtres, le principal produit de l'île. C'est des huîtres sur-

tout qu'il s'agit. Ces mollusques se plaisent sur les fonds tranquilles d'argile grasse et noire, mais dans l'eau vivifiée par la mer; ils y trouvent une algue microscopique dont ils sont très friands et qui leur donne cette couleur verte si recherchée des gourmets. A Marennes même, il n'y a pas d'huîtres; mais les petits compartiments, ou *chaires*, aménagés pour l'engraissement des mollusques, s'étendent sur les deux rives de la Seudre jusqu'à *La Tremblade*. Tous les terrains ne sont pas également favorables à l'industrie ostréicole; il y a des « crus » pour les huîtres, comme pour les vins.

A mi-chemin de la Seudre à la Charente, **Brouage** (probablement l'ancien port des Sautons) a subi le sort des localités voisines. Ce fut, au temps des Romains, un port sur l'Océan. Plus près de nous, et pendant les guerres de Religion, le *Brouage* était encore accessible aux gros navires du temps. Condé, pour en ruiner l'import-



CÔTE DE ROCHFORD : ÎLES DE RÉ ET D'OLÉRON.

tance, fit couler, à l'entrée de son havre, des bateaux chargés de pierres dont on n'a pu le dégager complètement. Cet ancien port, maintenant à 3 kilomètres de la mer, n'est plus qu'une grande lagune au milieu de marais salants, de prairies mouillées, de réservoirs à poissons. Richelieu en avait fait la base de ses armements contre La Rochelle, d'Argencourt, précurseur de Vauban, déploya toute sa science d'ingénieur pour rendre la place invulnérable; le grandeur même de l'ouvrage, encore presque intact, rend plus pénitente la tristesse de son abandon. Bien qu'assez précaire, la salubrité du pays est en progrès; un tapis herbacé commence à fixer les boues inconsistantes des marais gâtés et, ci et là, des bœufs et des chevaux éparpillés donnent un peu de vie à cette étendue.

La péninsule d'Arvert s'étale, au revers de la Seudre, jusqu'à l'embouchure de la Gironde. Le « fjord » de la Seudre y pénètre par de multiples tentacules, jusqu'aux bas-fonds, aujourd'hui émergés,

de Saint-Georges, Saint-Augustin, les Mathes, Mornac, etc. Des ancres et des débris de navires ont été retrouvés un peu de tous côtés, et, partout, des alluvions marines et des coquillages prouvent clairement l'ancienne possession de la mer, il n'y a pas si longtemps que l'on déterrait la quille d'un navire de 50 tonneaux au pied de la tour de Broue, maintenant enclavée à 12 kilomètres dans les

Charente.

Superficie : 597 200 hectares (Service géographique de l'armée, 594 200 Cadastre). Population : 376 280 habitants (1921). Chef-lieu : **Angoulême**. Sous-préfectures : **Ruffec, Confolens, Co-**



ANGOULÊME : VUE SUR SAINT-CYBARD.

Cl. C. B.

terres. Peu à peu l'intérieur s'est rempli, tandis que, d'autre part, l'Océan ne cesse de battre la côte et de la réduire en miettes.

La pointe de la *Coubre*, qui formait encore un éperon avancé, voilà un siècle, s'est abîmée dans les flots, ne laissant, à la place de l'ancienne falaise, qu'un dangereux plat. Le rivage recule sous les assauts furieux des vagues ; en trente ans à peu près, de 1835 à 1863, près de 600 mètres ont été perdus. Par surcroît, les décombres brisés, émiettés par l'Océan, reviennent à la côte, s'entassent en dunes mobiles dont les volutes, soulevés au grand souffle du large, tourbillonnent et s'abattent, telle une pluie de cendres volcaniques, sur les terres du voisinage. Plus d'une localité fut ainsi ensevelie. Aujourd'hui, la dune est fixée par la magnifique forêt domaniale de la *Coubre*, qui étend son manteau protecteur sur 3 986 hectares, de La Tremblade à Royan.

Royan est l'autre pôle vivant de la péninsule d'Arvert, sur l'estuaire de la Gironde (10249 habitants). Une admirable ceinture forestière encadre à son tour les conques sablonneuses qui découpent son rivage : la Grande-Conche, Fouillon, Pigeonnier, Pontallac. Toutes les plages de *Royan*, depuis la Grande Côte jusqu'à Saint-Georges-de-Didonne, ne forment qu'un ensemble balnéaire uni par le tramway, qui court, le long de la côte, au delà de la Coubre et de la pointe des Espagnols, jusqu'au Galon d'Or, situé en face d'Oleron.

Des hauteurs du Chay, à l'ouest de Royan, se découvre la *pointe de Grace*, musoir occidental de la Gironde : au loin, la *Tour de Cordouan* plane dans un majestueux isolement sur son piédestal d'écueils, au-dessus de l'Océan.

gnac, Barbezieux. — 29 cantons ; 526 communes ; 12^e corps d'armée (LIMOGES). Cour d'appel de BORDEAUX. Académie de POITIERS. Diocèse d'ANGOULÊME (suffragant de Bordeaux).

Dans l'attraction du Poitou et du Limousin, l'*Angoumois* ne prit qu'assez tard une individualité dont les origines ne se dégagent pas très nettement. Les archéologues citent de nombreux monuments de l'*Époque celtique* dans ce pays. L'occupation *romaine* y a laissé des traces assez marquées. Ainsi, dans le rayonnement de Confolens : *Benevol, Brigueil, Chassenon*, ancienne ville gallo-romaine de *Cassanomagus* (restes d'un palais, d'un temple octogone, d'une citerne, d'un amphithéâtre en partie taillé dans le roc, vestiges d'aqueduc, sépultures ; thermes et restes d'amphithéâtre, à *Saint-Cybard-le-Vieux*). La foi chrétienne fut prêchée, suivant la tradition, dans l'Angoumois, par un disciple de saint Martial de Limoges, saint Ozonne ou *Ausone*, qu'il ne faut pas confondre avec le poète Ausone, de Bordeaux.

Angoulême fut une importante cité de la région des *Santon*. Sur la trouée ouverte par le seuil du Poitou entre le Nord et le Midi, elle ne pouvait échapper aux Barbares : aussi fut-elle prise et pillée maintes fois. *Pépin le Bref* y passa, lors de son expédition contre les ducs aquitains. Puis vinrent les *Normands* : au lieu de fuir, le comte *Turpin*, fort de la position de sa ville, leur tint tête. On raconte des choses extraordinaires de ses successeurs : entre autres, du fameux *Guillaume Taillefer*, qui d'un coup de hache fendait, dit-on, un Normand et sa cotte de mailles, de la tête aux pieds ! L'Angoumois étant passé, par *Eleonore d'Aquitaine*, au pouvoir du roi d'Angleterre, *Athémar* d'Angoulême n'y voulut rien entendre : il fallut à *Richard Cœur de Lion*, un siège des plus durs, pour emporter la place. *Henri I^{er}*, frère de *Richard*, *Jean sans Terre*, enleva la fille du comte vaincu, *Isabelle*, et la fit reine ; mais celle-ci, après la mort du meurtrier d'Arthur de Bre-

tagne, le pays de son pays et après Hugues de Lusignan, comte de la Marche, l'empereur prit la parole du dernier des Lusignan. 1368, fit passer l'Angoumois à Philippe le Bel, qui l'annexa au domaine.

Tout à tour perdu et repris, pendant la guerre de Cent ans (1369-1372), Angoulême devint l'appanage d'un prince royal, Jean, fils de Charles VI, que la sagesse de son administration fit surnommer Jean le Bon. Après lui, son fils Charles, comte d'Angoulême, épousa Louise de Savoie, mère de François I^{er}. Devenu roi de France (1515), le comte d'Angoulême érigea son fief en duché-pairie et le laissa sous le gouvernement de sa mère. L'Angoumois fut très éprouvé par les guerres de religion. Jarnac, Montcontour : la Ligue avait dans le pays, malgré les troupes réformées qui le parcouraient, de nombreux partisans. De l'Angoumois vint Polivert de Miré qui assassina le duc François de Guise, sous les murs d'Orléans (1563) ; de l'Angoumois aussi, Ravalliac, l'assassin de Henri IV (1610).

Angoulême 33 900 habitants surgit d'un promontoire étroit, au-dessus du confluent de la Charente et de l'Anguinienne. On dirait, de la plaine, une acropole antique. Depuis qu'elle a cessé d'être belliqueuse, la ville, trop à l'étroit sur cette hauteur, devale le long des versants. En bas, les gares du chemin de fer d'Orléans et de l'Etat qui se regardent ; en haut, la ville administrative, la Préfecture, l'Hôtel de ville, et, tout à l'autre bout, la vieille cité autour de la place du Marier, avec le Palais de justice, l'église Saint-André et les débris de ce qui fut longtemps la résidence des comtes d'Angoulême. Construite à la fin du XI^e siècle, mutilée en 1569, restaurée dans la première moitié



Phot. de M. Berthe.

ANGOULÊME : CATHÉDRALE SAINT-PIERRE.

du XVI^e siècle, enfin mise au point, de nos jours, par Paul Abadie, la cathédrale *Saint-Pierre* tient à la fois de l'école d'architecture poitevine et de celle du Périgord. Sa façade est une admirable page iconographique qui rappelle, en de plus vastes proportions, celle de Notre-Dame-la-Grande, à Poitiers. Deux clochetons latéraux en pierres imbriquées achèvent la ressemblance. L'intérieur procède de Saint-Front, de Périgueux : nef unique, voûtée à trois coupes, mais d'une magnifique ampleur. L'édifice figure une croix latine, par l'addition au transept de deux bras latéraux voûtés en berceau. Trois absides le terminent. L'effacement des dômes sous un comble banal, à deux rampants, distingue la cathédrale *Saint-Pierre* de la grande basilique de Périgueux qui profile ses coupes byzantines au-dessus de la nef. Par contre, les architectes ont allégé les masses intérieures par une répartition mieux entendue de la poussée des voûtes.

Au restaurateur de la cathédrale, Paul Abadie, est dû également le

magnifique *Hôtel de ville*, construit de 1858 à 1866, à la place du château comtal. On eut l'esprit de ménager deux belles tours anciennes : celle du Polygone (XII^e siècle) et celle de Valois (fin du XV^e siècle). Vous imaginerez difficilement un édifice civil où les reminiscences gothiques et l'art si délicat de la Renaissance aient été associées d'aussi ingénieusement. Les habitants d'Angoulême ne se plaindront pas : beaucoup de cités envieraient leur Hôtel de ville, leur Cathédrale, et aussi cette promenade merveilleuse d'où la vue se repose sur les plantureuses campagnes de la Charente.

On travaille ferme sur les bords de la gentille rivière : les *papeteries* ne se



TOILAIRE GALLO-ROMAIN, DÉBRI DE CYRARDIAUX.



CL. N. D. DOLMEN DE SAINT-GERMAIN.



Phot. de M. G. G. G.

PORT DE LA ROCHELLE, A MARÉE BASSE

comptent plus : Saint-Cybard, Basseau ; plus loin, Maumont et Veuze, sur la Touvre, etc. A visiter la fonderie de canons de *Ruelle*, créée en 1750. Un officier supérieur de l'artillerie de marine dirige l'établissement ; on y coule la fonte, les pièces en acier, dernier modèle et du plus gros calibre. La *Tourne*, infatigable pourvoyeuse de mouvement, donne la vie aux tours, aux outils de forage, aux machines compliquées qui finissent les pièces et préparent leur ajustement.



Photo de M. Bertier.

ANGOULÊME : ÉGLISE SAINT-AUSONE.

sans importance, la ville ouvrit ses portes à Louis VIII, roi de France (1228). La malheureuse guerre de Cent ans ramena l'Anglais dans La Rochelle. Du Guesclin la reprit avec le concours de la population et du maire, *Jean Chaudrier*, qui mit la main sur le château de Vauclair, maître de la ville.

La *Rochelle*, malgré les contretemps de la guerre, n'avait cessé de se développer : la mer était son domaine ; elle sut le mettre en valeur. Une tradition veut que des Rochelais, avec les Basques leurs émules, poursuivirent dans l'ouest, jusqu'en vue de Terre-Neuve, en chassant la baleine



Photo de M. Colomb.

ENTRÉE DU PORT DE LA ROCHELLE.

Les buts de promenade rayonnent en tous sens : sources de la Touvre, château de La Rochefoucauld, grottes de Rancogne, Pranzac, ruines romantiques de l'ancienne abbaye de la Couronne...

Personnages historiques. — Les troubadours *Richard de Barbezieux* et *Raymond Jordan* ; le poète évêque Octavien de *Saint-Gelais*, né à Cognac (1566-1592 ; *Marguerite de Valois* (1592-1593), sœur de François I^{er}, mariée en secondes nocces à Henri d'Albret, roi de Navarre, grand-père de Henri IV ; *François I^{er}* (1494-1547), fils de Charles d'Orléans comte d'Angoulême et de Louise de Savoie ; il épousa Claude de France, fille de Louis XII, auquel il succéda comme roi de France (1545) ; le sculpteur *Maître Jacques d'Angoulême* ; le poète *Mellin de Saint-Gelais* ; l'historien *Fr. de Cordier* ; le polémiste jésuite *P. Garasse* ; l'illustre auteur des « *Maximes* », *François duc de La Rochefoucauld* (1613-1680) ; l'agronome *La Quintinie* ; J.-B. Vivien de *Châteaubrun*, écrivain dramatique (1686-1775) ; le physicien de *Combouze* ; le général *Dupont* ; le Dr *Bouilland* ; *Albéric Second*, écrivain, né à Angoulême (1817-1887).

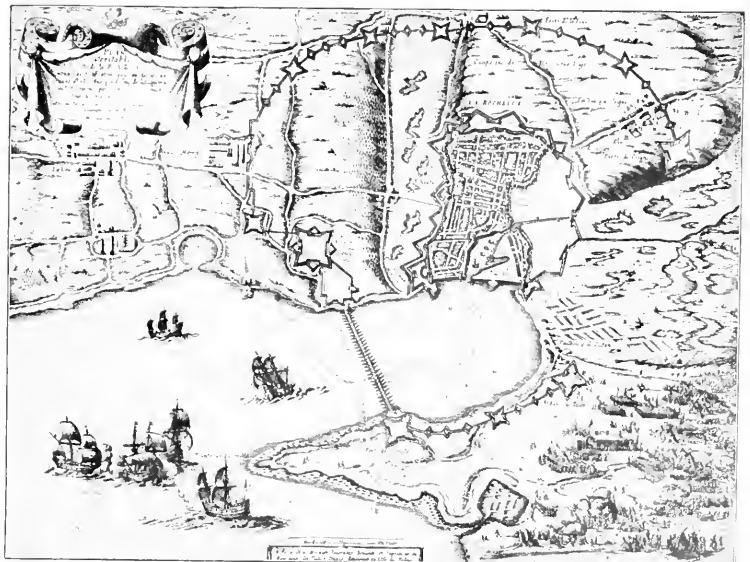
Charente-Inférieure.

Superficie : 723 000 hectares (Service géographique de l'armée), 682 600 (Cadastral). Population : 518 310 hab. (1921). Chef-lieu : **La Rochelle**. Sous-préfectures : **Rochefort**, **Saintes**, **Marennes**, **Saint-Jean-d'Angély**, **Jonzac**. — 40 cantons ; 482 communes ; 18^e corps d'armée. **Bordeaux**. Cour d'appel et Académie de **Poitiers**. Diocèse de **La Rochelle** (suffragant de **Bordeaux**).

La Rochelle (39 770 habitants) eut des débuts modestes, encore que peu éloignés de nous. Bourgade de pêcheurs et de marins, elle s'adossait au penchant d'une colline tournée vers la mer ; dans ce pays de terres basses et presque toujours inondées, la moindre taupinière peut passer pour montagne : l'écueil peu élevé qui servit d'appui à La Rochelle lui donna son nom, « *rupella*, petite roche ».

Passée par *Aléonor* (ou *Éléonore*) d'Acquitaine aux mains de Henri II Plantagenet, roi d'Angleterre, *La Rochelle* fut anglaise. Mais Philippe Auguste, par la confiscation des fiefs anglais du continent, prépara son retour : après un siège

dont ils faisaient grand trafic : ils auraient ainsi devancé Christophe Colomb sur le chemin de l'Amérique. *Jean de Béthencourt* partit de La Rochelle, en 1402, pour la conquête des Canaries ; les expéditions de Cartier, de Roberval, d'Alphonse de Saintonge vers le Canada et Terre-Neuve n'eurent pas de plus chauds partisans que les Rochelais ; ils furent les premiers d'ailleurs à largement profiter de la découverte du Nouveau Monde. A ces campagnes lointaines ils joignaient le trafic des vins de France avec les Flandres, l'Angleterre, l'Irlande, l'Espagne, et rapportaient en échange les produits de ces divers pays. L'esprit de lutte et d'entreprise avant développé chez les Rochelais, en même temps que d'appréciables richesses, une personnalité très acérée, qui faisait de leur ville une sorte de république marchande et guerrière, rattachée par un lien théorique à la couronne de France, *La Rochelle* s'administrait elle-même par un corps élu de vingt-quatre ecclésiastiques et de soixante-seize pairs à vie : les ecclésiastiques sortant de charge étaient, de droit, gentilshommes.



SIÈGE DE LA ROCHELLE ET DIGUE DE RICHELIEU (D'après un plan de la Bibliothèque nationale)

Le calvinisme fit de nombreux prosélytes parmi les Rochelais : l'ancien esprit particulariste y trouvait un aliment. Bientôt la ville fut un des boulevards de la Réforme. Après la Saint-Barthélemy, les huguenots en grand nombre demandèrent asile aux Rochelais. Leur ville était riche et puissante, fortifiée et bien pourvue, avec la mer pour se ravitailler en hommes et en vivres. Après six mois d'inutiles efforts et des pertes importantes, le duc d'Anjou qui assiégeait *La Rochelle* dut se retirer. La paix se fit pourtant (traité de Montpellier). Deux ans après, l'Anglais vint

commerciales avec l'Espagne, l'Angleterre, la Hollande et les villes hanséatiques du Nord, l'Amérique et surtout le Canada et Saint-Domingue. Le Canada, cette France d'outre-mer, était acquis à notre trafic : la funeste guerre de Sept ans qui nous le fit perdre (traité de Paris), puis la perte de Saint-Domingue, firent plus pour la décadence commerciale de *La Rochelle* que la digne et l'envasement qui, même sans elle, se serait fatalement produit. Maîtres du Ca-



LA ROCHELLE.

CL. C. B.



TOUR DE L'HORLOGE.

CL. C. B.

à la rescousse, sa main n'avait que trop paru dans ces tristes démêlés qui, sans cesse renouvelés, troublaient le pays. L'Angleterre évidemment regrettait la Guyenne et les riches provinces du Sud qu'elle avait possédées. C'est alors que Richelieu résolut d'en finir et d'écarter pour toujours de la terre française l'ennemi qui la guettait, dans l'espoir d'y reprendre pied, grâce à des complètes soigneusement entretenues.

Le siège de *La Rochelle* ne fut point une commune aventure de guerre. Richelieu se méfiait des belles passes d'armes : pour venir à bout de l'adversaire, il l'enferma, du côté de la terre, un large fossé, profond de 10 pieds et large de 12, enveloppant la place; en arrière, treize forts et des redoutes munies d'artillerie appuyaient un solide barrage. Mais, par mer, les Anglais pouvaient venir. Sur des gabares, chargées de pierres, conées par le travers du chenal, on bâtit une digue formidable, si forte que les flots n'ont pu, en deux siècles et demi, la détruire. De la pointe de Conterelles, à l'Oratoire, sa crête dépassant de 60 pieds le niveau des hautes mers et le parapet sur la ville une rangée de canons. Au centre s'ouvrait un goulet, entre deux maisons fortifiées, que barrait en arrière une véritable palissade de trébuchets et de navires montés et reliés par des chaînes, la promenade d'une conduite arrivait. Une flotte de guerre, pourvue de grosse artillerie, bloquait les approches. Isolés du monde, les Rochelais ne pouvaient que succomber et les Anglais n'osèrent même pas approcher. Richelieu attendit que le fort s'était rendu de lui-même, et elle tomba en effet, le 10 octobre 1628. Ce fut un triomphe, et le sort des armes avait épargné et épargne encore à la ville. L'horloge même qui avait été l'un des points de résistance, ne se souleva de ses vainqueurs; le culte protestant fut maintenu, mais le culte catholique fut rétabli pour le culte catholique la liberté d'un coup, sans aucune autre condition.

La digue de *La Rochelle* n'est plus, elle-même disparue; ses fondations couvrent encore à marée basse, le long de cette retenue, les vases s'amoncellent, encombrant, en le retirant peu à peu, le chenal du port. Cette destruction, qui a été, ne s'est point produite tout d'un coup. La paix venue, *La Rochelle* reprit d'actives relations

nada, les Anglais en ont détourné le trafic au détriment de leurs anciens amis, et c'est de cela surtout que les Rochelais ont eu le plus à souffrir.

La prospérité et la vie même de *La Rochelle* tiennent trop à celles de son labeur maritime pour qu'elle n'ait pas essayé de s'adapter aux nécessités présentes. Le mouvement est au sud, dans l'ancien port d'*Albiou*. Un avant-port le précède; de là une passe, ouverte entre la tour Saint-Nicolas et la tour de la Chaine, conduit au port d'échouage qui complètent deux bassins à flot. Le premier bassin à flot, intérieur, commencé en 1780, fut terminé et inauguré en 1808, la Révolution en ayant arrêté les travaux; il a 433 mètres de long et 101 mètres de large. Le bassin extérieur, ou nouveau bassin, date de 1862; une écluse le fait communiquer avec le canal de Marans à *La Rochelle*, inauguré en 1883. Dimensions : 386 mètres de long, 78 mètres de large; quais accostables : 917 mètres. Les quais, dont le développement total dépasse 2000 mètres, sont reliés directement par des rails à la gare toute proche du chemin de fer de l'Etat. Le havre d'échouage, où se réfugient les bateaux de pêche et d'où partent les bateaux pour l'île de Ré et celle d'Oléron, s'ouvre entre la passe d'accès et la dérivation du canal de Marans, dont on se sert pour provoquer les chasses nécessaires au balayage du chenal. On compte 2500 mètres à parcourir, entre le port et la rade extérieure; une coupure de 120 mètres, ouverte dans la digue de Richelieu, livre passage aux navires. A l'abri des îles de Ré et d'Oléron, la rade, dans laquelle l'on pénètre par le pertuis Breton ou le pertuis d'Antioche, offre un mouillage excellent, par 9 mètres, en basses mers, sur fonds de vase de bonne tenue.

Le port de *La Rochelle* est inaccessible aux gros mastodontes de la mer. On a construit, pour les recevoir, à 5 kilomètres de la ville, un troisième bassin à flot ouvert sur l'Océan, celui de *La Pallice*.

Il a été inauguré en 1890 : les ingénieurs ont taillé en plein drap et même préparé la voie à des agrandissements futurs. L'accès du port est protégé par deux jetées, formant un *avant-port* dont l'entrée mesure 90 mètres de large, avec 5 mètres de fond au-dessous du niveau des plus basses mers, ce qui donne, au flux, 9^m.50 de mouillage en mortes eaux, 11 mètres en vives eaux. Le bassin présente une superficie de 11 hectares, creusés à 4 mètres au-dessous des plus basses mers ; d'ouest en est, il mesure 700 mètres ; la ligne des quais utilisables est de 1600 mètres environ. Il n'est pas de port mieux outillé, de la Loire à la Gironde. Sur une zone en bordure, de 200 mètres de large, sont établis les voies ferrées, les dépôts, les hangars, l'entrepôt des douanes, les établissements de la Chambre de commerce de La Rochelle, autorisée à établir et administrer l'outillage public du port. Deux formes de radoub s'ouvrent dans un angle du grand bassin. Les rails vont, du flanc même des navires, à la porte des établissements industriels. L'ensemble se relie au réseau du chemin de fer de l'État, La Pallice-La Rochelle ; une route et un tramway complètent les moyens de communication. En avant du port, la *rade* de La Pallice, d'excellente tenue, offre un mouillage de 10 ou 20 mètres, accessible par le pertuis Breton ou celui d'Antioche. Le port de *La Pallice* n'a pas réalisé jusqu'ici les grandes espérances qu'il avait fait naître.

Il semble que **La Rochelle**, qui fut, durant plusieurs siècles, l'un des grands entrepôts du commerce de l'Ouest, devrait avoir conservé, de cet état prospère, les grands monuments qui sont le signe ordinaire de la richesse. La Réforme a simplifié la visite des monuments religieux. Quelques journées ont vu détruire ces magnifiques églises dont les contemporains disaient que c'étaient autant de cathédrales. Deux clochers furent conservés pour la défense : ceux de Saint-Jean et de Saint-Sauveur. A Saint-Sauveur, le portail fut détruit en 1574 ; dans cette église, le Saint-Sépulchre, œuvre de l'illustre Michel Colomb, ne fut même pas respecté par les iconoclastes. La *cathédrale*, édifice récent, a été construite sur un côté de la place d'Armes, d'après les plans de Gabriel (18 juin 1742-18 novembre 1762) : elle reste inachevée ; deux tours, projetées aux angles, n'ont pas été construites. L'intérieur est lumineux, riche plutôt que beau. Sur la place d'Armes s'élevait le château *Vauclair*, que les premiers Rochelais démolièrent, après en avoir expulsé les Anglais (1372). Dans ces parages, rue Gargouilleau, la *Bibliothèque* (33 000 volumes, 900 manuscrits), les *Musées* de peinture, d'archéologie (faïences rochelaises) et d'art, sont logés dans un bel hôtel construit par M^{re} de Crussol d'Ézès, évêque de La Rochelle, à la fin du xiii^e siècle. Un peu plus au nord, le *Jardin des Plantes* réunit un musée d'histoire naturelle, un musée paléontologique et un jardin botanique.



Phot. de M. Colomb.

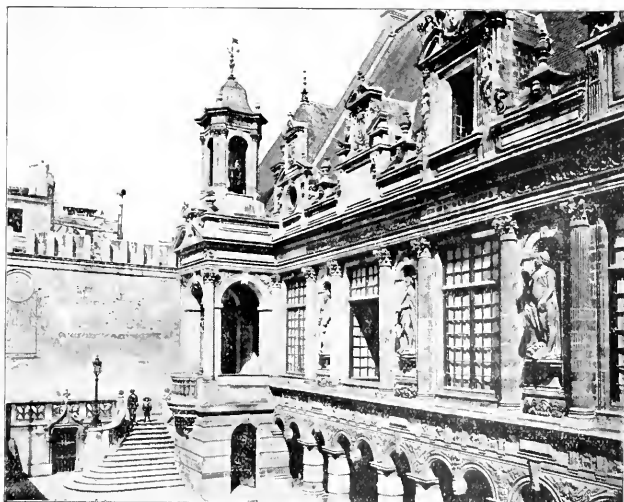
LA MAISON HENRI II.

au règne de ce prince et fut peut-être construit par Liénart ou Léonard de la Réau, pour Hugues Pontard, seigneur de Champdeniers, procureur du roi et échevin. La rue des Merciers aligne plusieurs maisons des xvi^e et xvii^e siècles ; au numéro 3, celle du maire Guillon. C'est, avec la rue Chauldrier, qui lui est parallèle, le centre du mouvement et des affaires. Dans le prolongement de la rue Chauldrier, rue du Palais, s'élève le *Palais de justice* (1604), la *Bourse* (1785), Chambre et Tribunal de commerce ; enfin, donnant passage sur les quais, la *Porte de la grosse Horloge*, autrefois ouverte dans le mur de ville par deux portes, transformées en une seule arcade (1672) que couronne, depuis 1746, un bizarre campanile.

Ici se développent : le quai *Duperré*, avec la statue de l'amiral né à La Rochelle en 1775, le cours des Dames, et, à côté de la Poissonnerie, ce coin si pittoresque de la grosse tour de la Chaîne, quand, au matin, les barques de pêche s'amarrent à la rive et débarquent leur frétilante cargaison. La *tour de la Chaîne* et la *tour Saint-Nicolas*,

qui se dresse en face, commandaient l'entrée du port : une grosse chaîne de fer, dont la dernière se conserve au Musée de la ville, rue Gargouilleau, barrait le passage. La tour Saint-Nicolas, achevée en 1384, mérite qu'on la visite : salles voûtées, chemin de ronde à pleins murs, escaliers doubles ; tout y était soigneusement prévu pour la défense. Une tour d'avant-garde, dite *tour de la Lanterne*, faisant une sorte de phare primitif, de sa calotte pointue, décapée à jour, qui laissait percer la lumière clignotante d'un gros cierge.

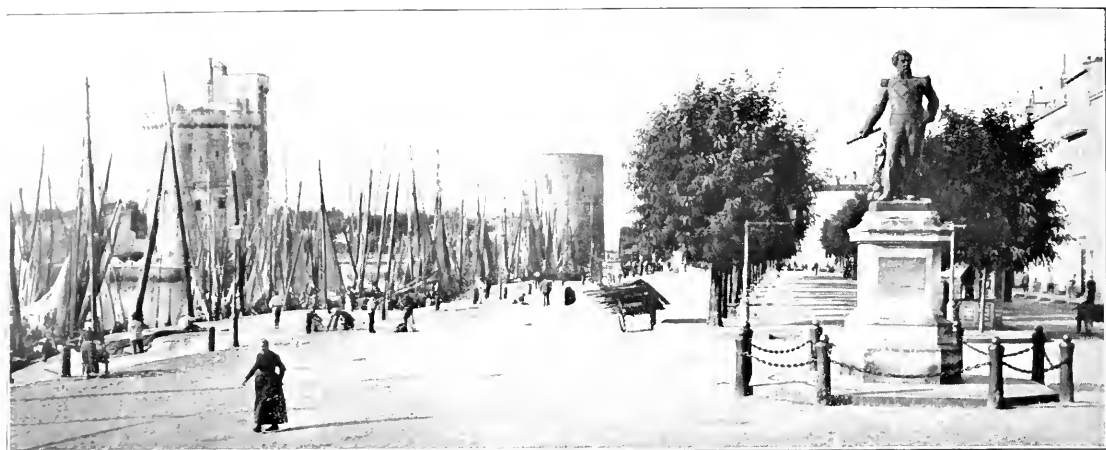
La Rochelle possède, hors les murs, de magnifiques promenades : parc Charruyer, avenue du Mail, belle promenade de



Phot. de M. Colomb.

HOTEL DE VILLE : FAÇADE INTÉRIEURE.

(V. Guide de l'étranger, à La Rochelle, par G. MESSIER, 1911, Foucher.)



Phot. de M. Colomb.

LA ROCHELLE : QUAIS DU PORT ET STATUE DE L'AMIRAL DUPERRÉ.

600 mètres qui conduit, entre des rangées de grands ormes, aux bains, anciennement bains Marie-Thérèse; au Casino, dont les terrasses ombragées de pins s'allongent au-dessus du flot. Des villas se bâtissent aux environs et l'on prévoit, de ce côté, la formation d'un nouveau quartier entre la vieille ville de La Rochelle et le nouveau groupement industriel et maritime que l'on a voulu créer à La Pallice.

À 8 kilomètres au sud de La Rochelle, *Angoulême* offre à la curiosité des touristes les rochers du Clé et leurs fragments d'oolithe, tronqués comme des ruches d'abeilles. La villégiature à la mode des Rochelais est, à 12 kilomètres de leur ville, *Chatellaudon* : plage, casino, pêche, pares aux huîtres, bouchots à moules; les *Rochefortais* ont jeté leur dévolu sur *Fouras*.

Rochefort 29 470 habitants se résume dans son arsenal, créé par Colbert en 1665. Trois fois sauté, des Hollandais d'abord, des Anglais ensuite, *Rochefort* subit le contre-coup de l'émancipement de la flotte française dans la rade de l'île d'Aix, en 1809; on le négligea d'abord pour Brest et Toulon, puis la France lui revint avec une nouvelle activité. D'illustres marins : *La Galissonnière*, *Latouche-Tréville*, *Régault de Genouilly* sont nés en cette ville. L'arsenal et ses dépendances occupent un front très étendu, sur la rive droite de la *Charente*. En arrière, la ville grouse, dans une ceinture de remparts, le dôme de ses rues droites, autour d'une place centrale, la place Colbert, à portée de laquelle s'élèvent l'église Saint-Louis et l'hôtel de ville, le lycée, le Musée-bibliothèque. *Rochefort* est surtout une ville administrative; les casernes n'y manquent pas, à l'est, à l'ouest, sur les flancs. Près de la Préfecture maritime, un beau jardin public et un jardin botanique; au nord, mais hors des murs, le cours d'Abbas, devant le grand hôpital de la marine, offrent leurs ombrages aux promeneurs. La rue la plus animée de *Rochefort*, celle de l'Arsenal, débouche

par la porte du Soleil sur l'esplanade des quais. Le port de *Commerce* a dû prendre ce que la marine de guerre lui laissait; malgré certaines entraves et la sujétion du passage dans les eaux de l'arsenal, ses deux bassins étant devenus insuffisants, on les a complétés par un troisième bassin à flot, dit la Cabane-Carrée, relié au fleuve par une écluse de 100 mètres de long, 18 de large. *Tonnay-Charente* est, à 6 kilomètres en amont, comme la banlieue commerciale de *Rochefort*; bien que la profondeur du fleuve diminue à la remonte, elle suffit toutefois pour porter à quai des navires allant 6 mètres à 6^m.50.

Personnages historiques. — *Alexandre Aufrédi* ou *Aufredi*, armateur de La Rochelle au XVI^e siècle; le satirique *Théodore Agrippa d'Aubigné* (1554-1630), calviniste zélé, l'un de ceux qui contribuèrent le plus au succès de Henri IV; *Jean Guillon* (1585-1654), qui dirigea la défense de La Rochelle contre Richelieu; le capitaine calviniste *Benjamin de Soubise*; l'annaliste *Tallemant des Réaux* (1619-1692); *Samuel Chomplain*, né au Brionage 1567 ou 1570-1635), explorateur du Saint-Laurent, fondateur de Québec en 1608, premier organisateur du Canada français; le savant physicien *Ferchault de Réaumur* (1683-1757), inventeur, en 1731, du thermomètre qui porte son nom; l'amiral *La Galissonnière* (1693-1756), qui battit complètement l'amiral anglais Byng devant Minorque; l'amiral Louis le Vassor, comte de *Latouche-Tréville*, né à Rochefort (1745-1804); en-



Phot. de M. L.

NOUVEAU PHARE DE LA PALMYRE.



Phot. de M. Baillif d'Estevaux.

ANCIEN PHARE DE LA PALMYRE.

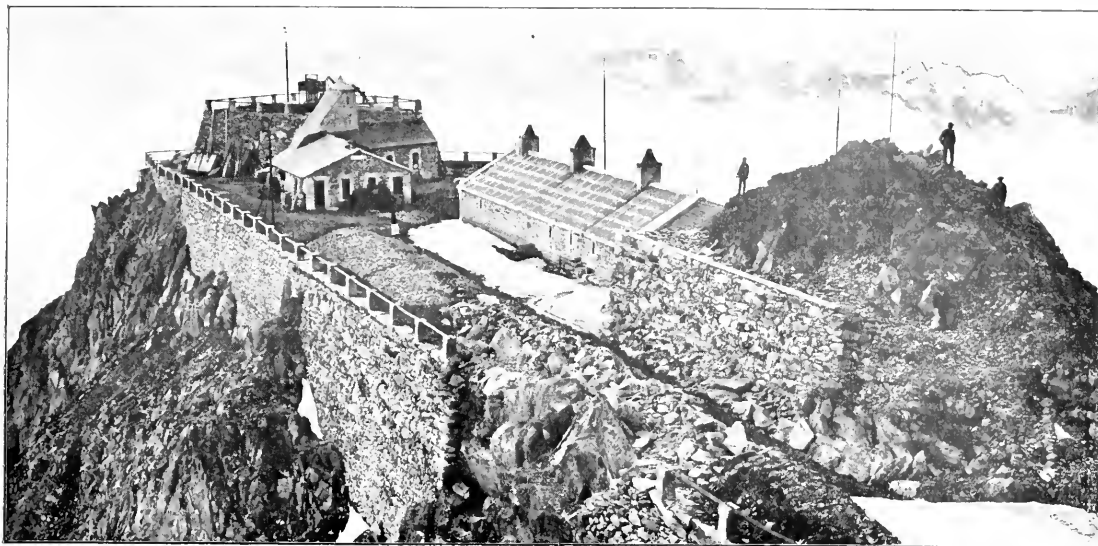
gagé dans la marine à treize ans, député aux États généraux, il commanda en 1759 la flottille de Boulogne, qu'attaqua en vain Nelson, en 1801; *Billand-Forennex*, membre du comité de Salut public, l'un des organisateurs de la Terreur, l'ingénieur général, comte de *Chassebourg-Laubat*; l'heroïque *Jean-François Renaudin*, commandant du « Vengeur » 1750-1809, *Etienne Lucas*, l'un des héros de Trafalgar; l'amiral baron *Guy-Victor Duperé* 1775-1846, né à La Rochelle, qui conduisit, en 1830, la flotte d'outrage arboré de l'armée d'Afrique; l'amiral *Régault de Genouilly* 1807-1873; les peintres *E. Fromentin*, *W. Bouguereau* (1825-1905).





Légende
 ○ PAU Pyrénées
 ○ NAX Stas Pyrénées
 ○ Tixé Chir Pyrénées
 ○ Hérès Conç Pyrénées
 ○ Perpignan

 Echelle 1:100,000



Phot. de M. Viron.

OBSERVATOIRE DU PIC DU MIDI DE BIGORRE, AVANT-POSTE DES PYRÉNÉES FRANÇAISES.

LES PYRÉNÉES

GÉNÉRALITÉS

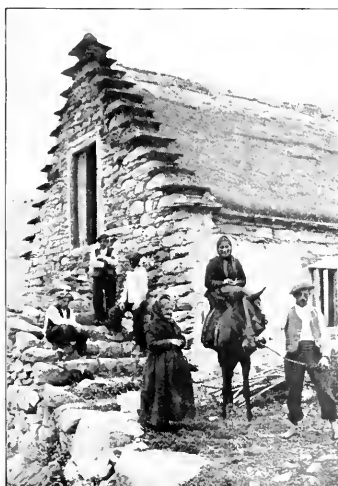
LES Pyrénées proprement dites séparent la France de l'Espagne, entre la Méditerranée et l'Océan. D'un côté, le cap de Creus, qui est espagnol, mais se lie étroitement au cap Cerbère, vigie de la frontière française au nord de Port-Bout; de l'autre, l'estuaire de la Bidassoa, qui débouche à Fontarabie, marquent l'arrêt des monts au-dessus du flot. Entre ces deux points extrêmes, la digue pyrénéenne mesure environ 430 kilomètres en ligne droite, mais elle serait d'un tiers plus longue si l'on devait tenir compte des inflexions de la dorsale directrice.

En latitude, la masse pyrénéenne règne : à l'ouest, de 42°30' à 43°20'; à l'est, de 41°20' à 43°. Elle présente donc une sensible inclinaison du nord-ouest au sud-est et s'élargit de l'Océan à la Méditerranée. Tandis que, sur le méridien de Barcelone à Carcassonne, elle atteint 150 kilomètres d'épaisseur moyenne, elle se réduit à 90 kilomètres entre Pampeune et Saint-Jean-de-Luz. Les Pyrénées espagnoles sont beaucoup plus étendues qu'on ne le supposait. Sur une superficie de 35 380 kilomètres carrés attribués par MM. Schrader et de Margerie au soulèvement total pyrénéen, 38 565 kilomètres carrés appartiendraient au versant espagnol et 16 815 kilomètres carrés seulement au versant français. « Ainsi, par le travers de Lourdes, la crête n'est éloignée que de 35 kilomètres environ des plaines françaises, tandis que le soulèvement se prolonge de 70 kilomètres en Espagne. Si l'on compte parmi les montagnes pyrénéennes tous les faibles mamelonnements qui surgissent sur la rive gauche de l'Èbre, c'est à peu près au triple de la surface du versant français qu'il faudrait évaluer celle du versant espagnol. » (F. SCHRADER.)

Au sud surgissent la plupart des grands sommets. Ici, la montagne a mieux conservé qu'au nord ses formes primitives, des croupes larges, des contours rudimentaires, grâce au climat plus sec, à l'atmosphère moins brumeuse, au soleil presque continu, sous les chauds rayons duquel l'eau s'évapore avec rapidité. En France, au contraire, l'humidité de l'atmosphère a tout pénétré, tout démolit, tout use : les montagnes se sont effondrées, émiettées dans la plaine ; leurs débris encombrant le pied du rempart pyrénéen, au rebord duquel ils ont formé de vastes deltas d'alluvions,

comme celui de Lannemezan. Ce travail de démolition s'accroît à mesure que l'on approche de l'Océan : l'humidité atmosphérique plus grande a multiplié la force destructive des cours d'eau. Si, à l'est, les *petites Pyrénées* et les *Corbières*, contreforts de la grande chaîne, s'élèvent encore au-dessus de la plaine tertiaire d'Aquitaine, les reliefs occidentaux ravis, vers Pau et Orthez, au niveau des terres enveloppantes, ne se revêtent plus que par des affleurements qui permettent d'en ressaisir la trace. C'est pourquoi les Pyrénées françaises, privées en partie de leurs états naturels, affectent en bien des points cet aspect de muraille que l'on attribuait par erreur à toute la chaîne. Creusées de plus en plus par les eaux dévalées de la crête, les dépressions transversales ont fait saillir les arêtes séparatives et relégué au second plan les chaînons d'appui qui s'accrotaient primitivement à la dorsale du centre.

Sur l'horizon du sud s'allongent des ondulations, sorte de vagues desséchées, dans une direction généralement oblique à celle du soulèvement principal. On dirait des plissements de l'écorce terrestre érigés par l'effort de pressions latérales. Des fractures transversales, creusées par les torrents, se sont produites dans ces bourrelets ; ils se



Phot. de M. Mey.

MONTAGNARDS
DE LA VALLÉE DU BASTAN.

fragile, n'est qu'un socle étiré parallèlement. C'est la plaine de l'Èbre aux grands sommets. Cependant, les plus montagneux, dirigés d'abord de l'ouest-nord-ouest dans la partie occidentale de la chaîne, se redressent vers l'est-nord-est, dans la partie orientale et semblent ainsi envelopper, comme dans un alvéole, le noyau central des Pyrénées.

D'autres reliefs, moins accentués croisent ces alignements, et c'est en zigzaguant entre leurs mailles que la ligne de crête semble avoir pris sa direction moyenne, par une série irrégulière de déviations symétriques. Au fond, cette ligne de faite n'a qu'une importance secondaire, puisqu'elle a été déterminée après coup, dans l'enchevêtrement des blocs primitifs, par le travail de l'atmosphère, là où elle avait le plus de chance de saillir, c'est-à-dire aux principaux croisements du relief primitif. Ce n'est qu'un surcroissement produit par l'érosion des masses encaissantes; aussi cette crête prétendue n'a-t-elle point la régularité qu'on vou-



Photo de M. Lormey

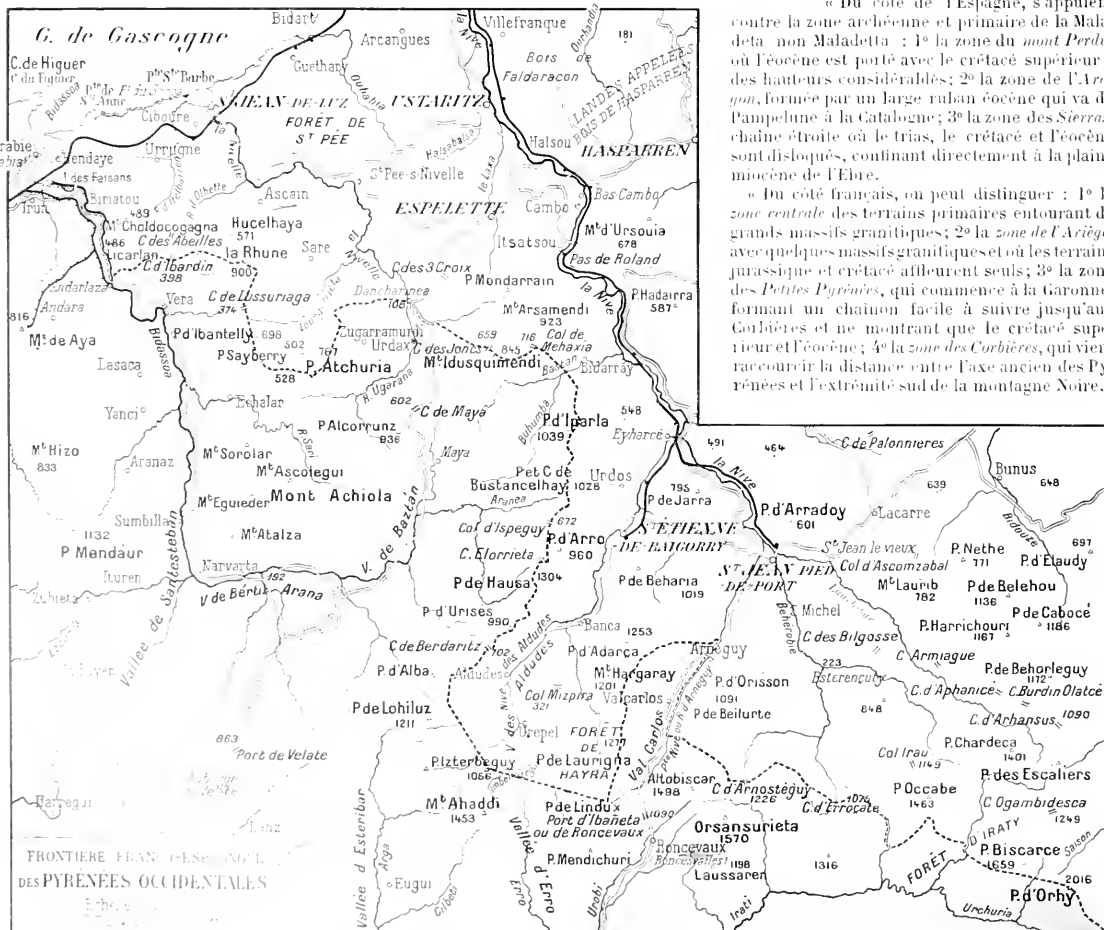
LA NIVE AU PAS DE ROLAND.

draient imaginer, celle d'un toit rigide, par exemple. Au contraire, elle recoupe les traits primitifs du relief, tantôt sur un versant et tantôt sur l'autre. Aux deux extrémités de la masse centrale, les alignements extérieurs se rallient, comme les murailles d'une enceinte fortifiée autour du donjon commun, réduit de la défense. A l'ouest, le ralliement se fait vers le pic du Midi d'Ossau; à l'est, entre la Cerdagne espagnole et les monts ariégeois, vers le pic de Carlitte. Mais dans les remparts de la forteresse pyrénéenne, que de brèches ouvertes et de bastions écroulés, surtout du côté français!

Constitution de la masse pyrénéenne. — Un grand hourrelet de terrains anciens contre lequel s'appuient, des deux côtés, des assises secondaires redressées et disloquées; voilà les Pyrénées. Des roches anciennes, massifs granitiques et schistes cristallins, forment le noyau solide du grand soulèvement central. Sur bien des points, l'érosion a mis à nu ce noyau résistant et balayé les sédiments extérieurs.

« Du côté de l'Espagne, s'appuient contre la zone archéenne et primaire de la Maladeta, non Maladeta : 1° la zone du *mont Perdu*, où l'éocène est porté vers le crétacé supérieur à des hauteurs considérables; 2° la zone de l'*Aragón*, formée par un large ruban éocène qui va de Pamplune à la Catalogne; 3° la zone des *Sierras*, chaîne étroite où le trias, le crétacé et l'éocène sont disloqués, continuant directement à la plaine miocène de l'Èbre.

« Du côté français, on peut distinguer : 1° la zone centrale des terrains primaires entourant de grands massifs granitiques; 2° la zone de l'*Ariège*, avec quelques massifs granitiques et où les terrains jurassique et crétacé affleurent seuls; 3° la zone des *Petites Pyrénées*, qui commence à la Garonne, formant un chaînon facile à suivre jusqu'aux Corbières et ne montrant que le crétacé supérieur et l'éocène; 4° la zone des *Corbières*, qui vient raccourcir la distance entre l'axe ancien des Pyrénées et l'extrémité sud de la montagne Noire. »





Phot. de M. Lormey.

L'UNE DES PLUS ANCIENNES ROUTES DU MONDE : VALLÉE DE LA NIVE, VERS LE PAS DE ROLAND.

« Le Roussillon représente un ancien golfe de la mer pliocène, aujourd'hui transformé en une plaine fertile, véritable *huerta*. Le massif archéen et primaire du *Canigou* s'avance comme un coin, au nord-est, formant un anticlinal qui longe deux plis parallèles : celui de la Têt au nord, celui du Tech au sud, tous deux envahis autrefois par la mer tertiaire. Le dernier pli est dominé par un autre anticlinal de même direction, le chaînon des *Albères*. Ainsi s'introduit tout d'un coup, dans les Pyrénées, une direction est-nord-est qui, à travers le golfe du Lion, va rejoindre les anciens plis du massif des Maures, en Provence. (DE LAPFARENT, *Leçons de géographie physique*, p. 462.)

Sommets. — Les Pyrénées s'élèvent avec une parfaite régularité, depuis la *Rhône* (900 mètres, en vue de l'Océan, jusqu'au pic d'*Aneto* [Nethou] (3 404 mètres, point culminant des monts Maudits et de toute la chaîne. Dans l'intervalle montent à l'envi l'un de l'autre, et comme par échelons, les pics d'*Ochy*, d'*Aine* (2 504 mètres), d'*Ossau* (2 885 mètres), le *Balaïtous* (3 146 mètres), le *Vignemale* (3 298 mètres), le *mont Perdu* (3 352 mètres), le *Posets* (3 367 mètres).

A l'est des *monts Maudits* et du pic d'*Aneto*, les altitudes fléchissent autour du mont de *Piedrafit* (2 758 mètres), qui domine, au-dessus du val d'*Aran*, le dédoublement de la chaîne. Pourtant la *Pique d'Estats* dépasse encore 3 000 mètres et, jusqu'au *Puigmal*, les cimes dominantes se tiennent bien au-dessus de 2 000 mètres. Tout près de la Méditerranée, le *Canigou* atteint 2 785 mètres, puis la chaîne s'abaisse et descend avec les *Albères*, dont la pointe sombre brusquement dans la mer.

Du côté français, des crêtes de renfort se projettent au nord de l'arête centrale, avec le pic du *Moli d'Ossau* (2 885 mètres) et le pic de *Ger* (2 612 mètres), qui portent, jusqu'au voisinage de la plaine, l'altitude de la grande chaîne; au nord du *Vignemale*, le *Mouné de*

Canterets (2 724 mètres) et le pic d'*Ardiden* (2 988 mètres); de l'autre côté du gave de Gavarnie, le pic *Long* (3 194 mètres), le *Xenoveille* (3 092 mètres), le pic d'*Arbizon* (2 831 mètres) et le pic du *Moli de Boparre* (2 877 mètres), avant-garde des *Pyrénées françaises*, que sa fière allure au-dessus de la vallée de Campan fit prendre longtemps pour le plus haut sommet des *Pyrénées*. Sentinelles détachées sur le front de la grande armée des hautes cimes, ces puissants massifs, tout en raideur, à l'opposé de leurs frères espagnols, ne sont que des promontoires, dégagés par l'érosion de l'empâtement primitif.

LIGNE FRONTIÈRE

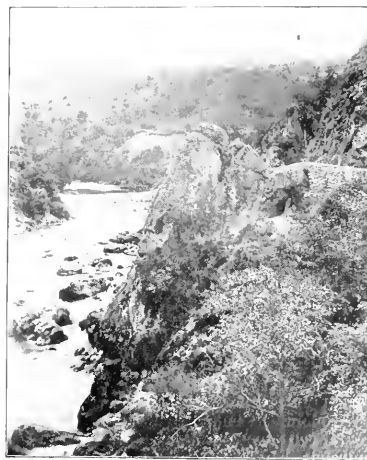
L'Espagne et la France se sont partagée de la façon la plus bizarre l'immense domaine pyrénéen. Si l'Espagne en possède la meilleure part avec les sommets culminants : l'*Aneto*, le *mont Perdu*, la France conserve encore quelques beaux sommets, le *Vignemale*, par exemple, dont les glaciers sont rivaux de ceux de l'*Aneto*. Mais la *ligne frontière* coupe au hasard, à travers monts. Qui donc, parmi les graves diplomates qui en décidèrent, fût allé vérifier sur place les dires, contradictoires et souvent intéressés, sur lesquels ils fondaient leurs décisions ? De là ce péle-mêle d'attributions déraisonnables qui donnent à la France les sources de rivières parfaitement espagnoles, et à l'Espagne celles de rivières parfaitement françaises. Ainsi pour la *Bidasoa*, la *Xivelle*, la *Nive*. Trois petits ruisselets de ce nom constituent la Nive, et tous les trois sont espagnols, par leur source : au centre, la Nive d'*Aragnéguay* descend du col de *Bouvier* par le val Carlos, avec une rive française, l'autre espagnole. Le gave d'*Aspe*, sur la vallée duquel ouvre la route du Sempert, arrive d'Espagne, contre toutes les indications de la nature.

Une meilleure distribution a présidé au partage des grandes Pyrénées. La crête-frontière se trouve à cheval sur l'axe géologique de la chaîne, et c'est précisément au point le



Phot. de M. Meyss.

LA BRÈCHE DE ROLAND, VUE DES SARRADETS.



LA NIVE AU PAS DE ROLAND.

à me creuser, sur le sommet, une espèce de tombeau où, à 8 heures, je m'enterrais sous les cailloux, dans mon grand sac en peaux d'agneau. Trois « bonsoir » solennels retentirent dans l'espace, et puis je restai seul avec les sensations d'un naufrage sur le pôle nord.

Il n'y avait cependant rien à craindre. Mon seul ennemi, c'était le froid. De temps en temps, un coup de vent violent balayait subitement les cailloux en les faisant siffler assez lugubrement; mais il passait comme un boulet, puis tout rentrait dans le silence le plus extraordinaire. Chose étonnante! bien que le ciel fût absolument noir, la nuit était plus transparente que dans la plaine. J'y voyais assez clair, même avant le lever de la lune qui ne parut que vers 10 heures. En sondant du regard les profondeurs qui m'entouraient, j'y distinguais nettement une mer illimitée de nuages qui, au niveau de près de 3 000 mètres, couvrait partout le monde dont elle me séparait. A sa surface surmoulaient tristement, comme les débris sinistres d'un continent noyé, tous les sommets des Pyrénées dépassant cette hauteur, et j'en reconnaissais beaucoup à leur silhouette. Ils ressemblaient à des collines d'argent, et leur pâleur était cadavérique. Je croyais voir un univers surnaturel où j'étais seul, sur les ruines de la nature.

Malheureusement le froid devint intolérable. Malgré le sac, je frissonnais, j'avais des spasmes comme au contact d'une batterie électrique. A 2 heures du matin, mon thermomètre marquait 39 centigrades au-dessous de zéro, et j'entendais grelotter et bousser mes deux hommes qui ne fermèrent pas l'œil non plus.

Je me levai cinq ou six fois pour me promener ou plutôt pour courir, sur les 20 mètres carrés que forme la cime du grand *Vignemale*; la lune la couvrait d'or et d'une lumière mystique. Enfin le jour, qui ne manque parole à personne, vint à notre délivrance. A 4 h. 30, une bande dorée, qui montait à vue d'œil, illumina l'orient. C'était l'aurore qui s'avancant triomphalement. A 5 heures, je reus un rayon de soleil. Quelle joie! Ce fut une des plus grandes joissances physiques que j'aie jamais éprouvées de ma vie, car sur les plaines de Sibérie, dont le souvenir me revint un moment, le soleil avait beau se lever, il ne me consolait jamais de rien; il y faisait encore près de 400 de froid. Ici, malgré les neiges et les glaciers qui m'entouraient, quelle différence! Comme j'eus chaud tout de suite, bien que le thermomètre, à l'ombre, marquait encore zéro! Puis la vue seule de la lumière aurait suffi pour rallumer un peu de mon sang, par le bonheur qu'elle me donnait, tant elle était ardente et pure; tout ce qu'elle éclairait semblait brûler. Bientôt le grand glacier d'Ossoue, après avoir pris feu aussi, s'empourpa tout à coup sur une longueur de plusieurs kilomètres; il avait l'air d'un fleuve de sang, couvert de vagues énormes et rouges, et ses crevasses, qui sont tout aussi grandes que celles des Alpes, ressemblaient à des gueules écarlates.

Alors, dans ce réveil universel de la nature, les nuages qui me cachaient la terre depuis la veille commencèrent à tremuir et à fondre. Je vis, au nord,



Phot. de M. Meyss.

LE VIGNEMALE : GLACIER D'OSSOUE ET PIQUÉ-LONGUE.

à plus de 1 500 mètres de profondeur, un coin du lac de *Gantbe*, et j'entendis monter autour de moi le bruit de mille cascades, pendant que mes regards se promenaient à l'horizon, sur des magnificences à perte de vue.

Quelle poésie! Et, quand on l'a une fois goûtée, comment jamais dire adieu aux montagnes? Dans tous ces bruits confus je croyais reconnaître (tant je l'aime) la voix inconsolable du torrent de Splumouse, qui remplit d'une harmonie tantôt sauvage, tantôt morlute, l'abîme neigeux qui tombe au nord du grand *Vignemale*.

Mais bientôt le soleil m'accabla et triompha même de mon enthousiasme. Mes guides, pâles et défaits, monterent me dire bonjour; nous fumes bottiller une bouteille de hordeneux; le soleil fit le reste, et nous nous endormîmes jusqu'à 10 heures, restant jusqu'à midi sur le sommet, où j'avais séjourné 17 heures.

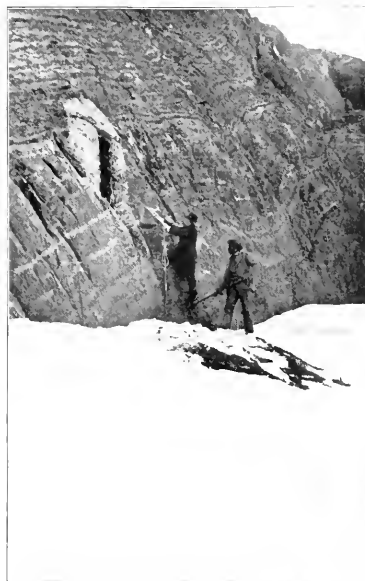
Avant la nuit, nous rentrâmes à Gavarnie, pleins de saute, mais par un temps très orageux. Des nuages exaspérés, plus grands que le Chimborazo, prenaient des formes effrayantes et bizarres, et s'envolaient comme s'ils ne pesaient rien. Je me rappelai alors les brouillards sombres dont l'horizon était chargé la veille, au coucher du soleil, et je bénis le ciel de m'avoir fait descendre à temps du grand *Vignemale*, que le tonnerre et la tempête faisaient maintenant mugir comme un volcan des Andes, et trembler sur ses bases.

Comte H. Russell, *Annuaire du Club alpin Français*, 1880, p. 224.)



Phot. de M. Meyss.

LE COMTE H. RUSSELL, DANS SON SAC EN PEaux DE MOUTON.



Phot. de M. Meyss.

GROTTE H. RUSSELL, AU GLACIER D'OSSOUE.

Une route carrossable s'élève, de Canteterets dans la direction du *Vignemale*, jusqu'au pont d'Espagne, audacieusement jeté sur le gouffre où s'effondrent les eaux tumultueuses des gaves de Gaube et de Marcadieu. Par la colée du gave de *Gèdre*, on gravit de raides talus forestiers, labourés par les avalanches, et c'est du lac, à 1743 mètres d'altitude, que commence l'ascension par le glacier d'Ossoue. Refuge du Club alpin à la Bourquette d'Ossoue, grottes du comte Russell, palier du Gerbillonas, halte du Paradis, à moins de 20 mètres au-dessous du point culminant de la montagne.

GLACIERS PYRÉNÉENS

Les glaciers d'aujourd'hui ne sont que les restes bien amoindris des vastes champs de glace qui, à l'époque quaternaire, s'épanchaient des Alpes jusqu'à Lyon, et, des sommets pyrénéens, au sein même de la plaine d'Aquitaine où des débris morainiques attestent leur présence. En ce temps-là, le mammoth et le renne habitaient les régions méridionales de notre pays ; on a voulu conclure de ce fait que le climat, doux et tempéré maintenant, devait rappeler alors celui des régions polaires, dont les hautes montagnes évoquaient l'aspect. Cette conclusion ne s'impose pas sans réserve, si l'on fait attention qu'à côté du mammoth et du renne, vivaient, à la même époque et dans la même région, des animaux et des plantes auxquels des conditions climatiques assez élementaires furent nécessaires pour subsister. L'étude des végétaux fossiles, si heureusement développée par les travaux de M. de Saporta (*Le Monde des plantes avant l'apparition de l'homme*), démontre que plus on s'enfonce dans le passé de notre globe, plus l'atmosphère paraît avoir été saturée d'humidité. Sous un soleil très chaud, les vapeurs en excès alimentaient d'abondantes précipitations et donnaient à la plaine un climat plus fondu et généralement bien pourvu de chaleur, pendant que l'hiver sibérien déchainait ses rigueurs sur les grandes cimes



Phot. de M. Meyss.

AU DÉVALÉ DU VIGNEMALE : LE LAC DE GAUBE.

voisines. Un épais manteau de frimas enveloppait les *Pyrénées*.

Il n'est pas, en effet, d'un bout de la chaîne à l'autre, une seule vallée où il ne soit possible de retrouver des traces glaciaires. Dans le voisinage du *Cautiguay*, le cours du *Tech* conduit à un escarpement de 30 mètres, uniquement composé de matériaux de transport. Du *Carlette* se détachait un grand glacier, par la vallée de la *Têt* ; il a montonné et poli le plateau de Montlouis et poussé ses moraines jusqu'à Prades, où il donnait la main aux épanchements du *Canguy*. Un énorme fleuve de glace ralliait, dans la conque de l'*Ariège*, les coulées latérales d'*Aston* et de *Viedessos*, en semant ses blocs erratiques à travers la grotte de *Lombrives* (en face d'*Ussat*) ; la masse glaciaire dépassait *Foix* et éparpillait ses dépôts dans la plaine, où on les retrouve, jusqu'aux environs de *Pamiers*. Ce fleuve solide mesurait plus de 70 kilomètres.

Telle fut aussi à peu près la longueur du grand glacier de la *Garonne*. Issu du vaste cirque du val d'*Aran*, alimenté par les grands réservoirs neigeux dont les restes s'épanchent aujourd'hui par les torrents nourriciers de notre grand fleuve du Midi, son ancêtre glaciaire débordait les montagnes, ralliait, à *Saint-Béat*, les glaces d'*Ou* et du *Lys*, dévalées par la vallée de *Luchon* et, après avoir recueilli, à *Saint-Bertrand*, le petit affluent de la *Barousse*, gagnait le glacier de la vallée d'*Ure* et développait au-dessus de la plaine un front de 50 kilomètres. A son origine même, une coulée latérale, facile à reconnaître, aux blocs de granite essaimés sur sa route, le reliait, par le pont de la *Picade*, au fantastique amas glaciaire de la *Maladeta*. Les débris entraînés par ce puissant fleuve de glace ont édifié sur la rive gauche de la *Garonne*, à partir de *Saint-Gaudens*, trois gradins de plateaux composés de graviers, de cailloux ronds, quartzites de couleur brune ou noirâtre, grès rouges, granite en décomposition. Ces trois terrasses riveraines, allongées avec le fleuve, sont très marquées en pays toulousain.



Phot. de M. Meyss.

GORGES DU TECH, AU LONG DU VIGNEMALE.

Au lieu de s'incurver comme le glacier de la Garonne, celui de la *vallée d'Aure* allait droit au nord, et, bien que long à peine de 40 kilomètres, accumulait sur son front une immense quantité de matériaux dont sont faits en partie les hauts plateaux du Lannemezan.

L'une des plus puissantes masses glaciaires des Pyrénées prenait jour par la dépression d'Argelès; sa longueur, d'après Martins et Collomb, avait été de 53 kilomètres, et l'on a cru reconnaître ses dépôts jusque dans la plaine de Tarbes. Enfin, la vallée des *Enfer-Chaules* Arudy, celles d'Aspe, d'Iratos à Oloron, de Mauléon, de la Nive moraine à Cambo, révèlent par des traces certaines, lors de transport, usure des roches, lessivage de débris, l'ancienne occupation glaciaire.

Nous n'avons plus que les lambeaux du magnifique manteau de glace qui drapait nos *Pyrénées*: la fureur des ouragans en a brisé les attaches, rompu et déchiqueté la trame, en les exposant sans défense aux épuisants rayons du soleil, par l'écrasement des crêtes qui leur servaient d'abri. Dans toute la chaîne, il n'y a plus que deux *massifs glaciaires* importants: l'un au sud de la vallée d'Argelès, l'autre au sud de celle de Luchon; l'intervalle ne se glace qu'au point où les montagnes de renfort se joignent à l'épaisseur des crêtes centrales.

A l'est, du côté de la Méditerranée, l'on ne rencontre plus de vrais glaciers, parce que le climat, plus sec et plus chaud, raréfie les précipitations neigeuses, en élevant le point de fusion et de recongélation à une trop grande hauteur; vers l'ouest, à mesure que l'on approche de l'Océan, c'est l'altitude qui manque avec l'affaissement de la chaîne. Ainsi, de la région d'Argelès à celle de Luchon, les réservoirs glaciaires des *Pyrénées* s'échelonnent sur une longueur de 100 kilomètres environ, tandis qu'en largeur, cette zone se limiterait à 8 ou 10 kilomètres, si les massifs soulevés entre le gave de Pau et celui de la Neste d'Aure ne portaient le front glacé des *Pyrénées* jusqu'à 16 ou 18 kilomètres de la chaîne centrale. Les monts Mauléon à l'est, le mont Perdu à l'ouest, servent de ralliement aux masses de glace les plus considérables des *Pyrénées*; mais chacun de ces grands réservoirs comprend plusieurs groupes distincts:

Le **Massif occidental**. Ces écharpes neigeuses que l'hiver étale au-dessus du lac d'Artonste ou suspend aux flancs des pics d'Arriel et de Palas, dans le département des Basses-Pyrénées, ne peuvent



Photo de M. Leconte.

LE GRAND VIGNEMALE VU DES QUITTES D'OSSOU.

passer pour de vrais glaciers; la canicule a bientôt fait d'éparpiller, de découffrir et de briser les nappes peu résistantes des *névés*. Les glaciers véritables ne se montrent qu'à l'entrée du département des Hautes-Pyrénées, sur l'horizon du gave de Pau et de ses premiers affluents. Là se dresse le *Babubous* (3146 mètres), entre ses deux contreforts de France et d'Espagne, le pic de Cristal et la Frondella; de Tarbes ou du fond de la vallée d'Argelès, on aperçoit le plus important des trois glaciers attachés à ses flancs, celui de *las Néous* les neiges; l'ensemble des trois nappes glacées peut être évalué à 44 hectares. On y rattache le groupe des *monts d'Enfer* ou de *Pandillos*, qui s'élèvent en Espagne et portent également trois glaciers importants.

Au nord-est, après une courte interruption des champs neigeux, l'un des plus beaux massifs glacés des *Pyrénées* s'attache aux flancs du **Vignemale** (3298 mètres). On y distingue deux glaciers principaux: l'un, le *glacier septentrional*, qui dévale sur une pente escarpée jusqu'au fond des *Oulettes de Gaube*, à l'altitude, ex-



Photo de M. Méjès.

PONT À L'ENTRÉE DU CIRQUE DE GAVARNIE.



Photo de M. Méjès.

SUR LE PREMIER GRADIN DE LA GAUBE.

ceptionnellement basse pour les Pyrénées, de 2 100 mètres. L'extraordinaire entassement de cette masse, dont aucune aspérité ne peut refléter l'incalculable poussée, provoquée, à l'intérieur du glacier, des dislocations formidables et fait surgir de ses entrailles des aiguilles, des prismes, des blocs de toutes formes et de nuances variées, depuis le vert le plus tendre jusqu'au bleu foncé. À travers les créneaux de la *Pique-Louque* du Vignemale, dont la haute silhouette domine ce titanique chaos, l'on voit briller, sur le ciel, des fragments du *glacier oriental* ou d'*Ossoue* qui ondule sur le dos même du massif, pendant près d'un demi-kilomètre. Bien que de dimensions relativement restreintes, le *glacier oriental* du Vignemale n'a pas son pareil dans toute la chaîne, pour la largeur des crevasses, la beauté sublime des constructions glaciaires dont la transparence étincelle de mille feux au brasier du soleil.

Le massif glaciaire de *Gavarnie* et du *mont Perdu* succède à celui du *Vignemale*; nulle part, même sur les monts Maudits, comme on le croyait à tort, les *Pyrénées* ne présentent un aussi puissant amas de neiges et glaces. Mais, excepté du haut du *Marboré* ou des murailles d'*Astazon*, la vue ne commande pas à la fois les étendues glaciaires groupées en cet endroit. L'une d'entre elles coule ses eaux de fusion par *Gavaraine*, dans le gave de Pau; l'autre se déverse principalement en Espagne par le rio Ginea, fossé commun de tous les torrents : Ata, Jalle, Velos, etc., qui sillonnent le revers du *mont Perdu*.

Les glaciers de *Gavarnie*, si l'on néglige les petits névés accrochés aux flancs du cirque ou des cimes voisines, sont au nombre de neuf. D'abord, en allant de l'ouest à l'est, le glacier du *Gabiétou*. C'est lui qui présentait les magnifiques aiguilles de glace décrites, par Fr. Schrader, dans l'*Annuaire du Club alpin* de 1875.

« Le glacier nous apparaît débordant d'un ravin tout proche et comme prêt à se précipiter sur nous. Sa nappe de glace, pressée entre le *Tadlou* et le *Gabiétou*, se gonflait pour franchir l'étroit passage; puis, trouvant des pentes plus vives, se fondait en larges tranches lumineuses, en crevasses d'un bleu sévère, qui, graduelle-



Phot. de M. L. Briet.

AU SOMMET DU PIC-LOUQUE (MASSIF DU NÉOUVIELLE).

ment, se déchiraient de plus en plus; véritable Babel de tours, de gouffres, d'obélisques penchés, entr'ouverts, pleins d'ombres bleues ou vertes, de cascades, de neiges durcies, et tout cela grondant, hurlant, s'écroutant par deux fois à notre gauche, avec des craquements sauvages, puis, tout à coup, sans cause apparente, se remplissant de murmures énormes, de tonnerres lointains et profonds, qui semblaient provenir du fond même de la montagne. Ces aiguilles glacées s'élèvent jusqu'à 50, peut-être 60 mètres, et ne sont pas inférieures, à coup sûr, aux plus belles vagues de glace des *Bossons* ou du *Grindenwald*. »

Le glacier du *Tadlou*, qui fait suite à celui du *Gabiétou*, descend par gradins, comme pour tendre la main à ceux du *mont*

Perdu. A peine séparé de lui par la rupture de la *Fausse Brèche*, le glacier de la *Brèche* s'épanche sur le vallon des *Sarradets*. Puis ce sont, autour du gouffre de *Gavaraine*, le long glacier de la *Cascade*, les nappes de glaces étagées sur les gradins du *Cirque*, les névés qui coulent le *Casque*; enfin les trois glaciers agrippés aux cimes d'*Astazon*. L'ensemble des nappes glacées, que groupe *Gavarnie*, atteindrait une superficie de 338 hectares.

À lui seul, le grand glacier du *mont Perdu*, qui s'étend à l'est du col d'*Astazon*, surpasse déjà ce chiffre, de 50 hectares au moins. C'est, sans contredit, la plus belle masse de glace de toutes les *Pyrénées*, et de beaucoup la plus pittoresque. Quelques glaciers plus modestes entourent les monts dont elle revêt le versant nord : le glacier de *Ramond*, que nous avons ainsi nommé en mémoire du grand explorateur des *Pyrénées*; les glaciers *Sud* du *mont Perdu*, celui qui remplit la dépression interne du *Cylindre*, ceux qui reposent sur les flancs monotones du *Marboré* ou, plus au nord, dans les murailles d'*Estantubé*. L'étendue de ces glaciers peut se chiffrer ainsi : Grand glacier du *mont Perdu*, 388 hectares; glacier de *Ramond*, 68 hectares; glaciers *Sud*, 60 hectares; glacier du *Cylindre*, 25 hectares; cime du *Marboré*, 16 hectares; couloir de *Taquerony*, 8 hectares; murailles d'*Estantubé*, 25 hectares; divers glaciers voisins, 8 hectares. Total : 596 hectares. Le massif du *mont Perdu* compterait donc 596 hectares de glaciers. (D'après F. SCHRADER.)

À l'est des derniers contreforts du *mont Perdu*, les murailles du cirque de *Troumouse*, les cimes du *Pic-Long* et de *Néouvielle* séparent le domaine du gave de Pau de celui de la *Garonne*. *Troumouse* porte deux glaciers sur les flancs de son pont culminant, le *Pic de la Mauia*, et plusieurs autres à l'extérieur de son cercle de murailles, ou sur les gradins du cirque de *Barrusa* qui en forme le revers. Pour le *Pic-Long* et le *Néouvielle*, dont on a dû reprendre l'étude sur bien des points, leurs champs de glace atteindraient l'étendue approximative de 240 hectares.

Dans son ensemble, la région glaciaire occidentale des *Pyrénées* devrait être évaluée à plus de 1 500 hectares.

2° **Massif glaciaire oriental des Pyrénées.** Passé les hautes vallées d'*Aure*, le glacier reparaît avec les monts de *Charabide* et ceux des *Gourgs Blancs*, accompagnés de plusieurs nappes épaisses. Une belle couronne de glaces, en rangée presque continue, charge les crêtes d'*Os* et du *Lys*; mais, sur la foi de voyageurs enthousiastes ou trop peu documentés, l'on a beaucoup



Phot. de M. Mey.

AIGUILLES OU SERACS DU GABIÉTOU.



Phot. de M. Meyg.

ENSEMBLE DU CIRQUE DE GAVARNIE.

exagéré l'importance des amas glacés qui faisaient de cette région, surtout dans les années de neiges abondantes, comme une saisissante évocation des grandes solitudes polaires. Les premiers qui virent cette longue savane immaculée ne pouvaient assez dire leur admiration : à les entendre, ses glaciers présentaient un front ininterrompu de 12 kilomètres. Ces descriptions ont plus de mérite littéraire que de rigueur scientifique. En réalité, nombreux sont et ont toujours été les intervalles de minces névés qui relient les glaciers entre eux. Lorsque tous les reliefs ont revêtu leur manteau de neige, il en résulte une impression générale de blancheur. Mais, viennent les chauds effluves de juillet et d'août : ces nappes uniformes, que l'on croyait solides, se fragmentent ; en huit jours de soleil, les îlots les plus faibles auront disparu. Ce que l'on prenait pour des glaciers n'était qu'une éphémère pellicule de névés. Mais où finit le névé, ou commence le glacier ?

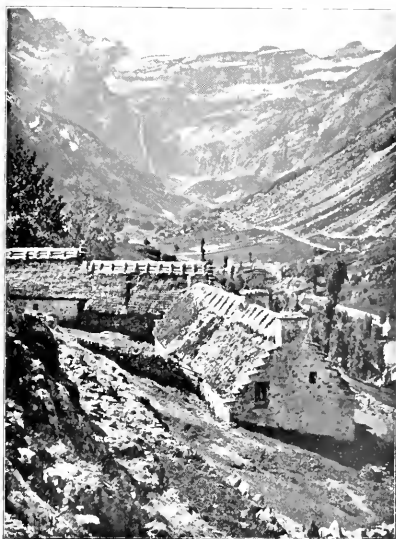
Les amas glacés d'*Oa* et du *Lys*, reposant sur des roches de formation granitique ou sur des schistes paléozoïques, ne présentent pas les formes variées et les magnifiques écoulements des glaciers qui se moulent à la région calcaire du Vignemale et du mont Perdu : leur beauté est d'un autre ordre, soit qu'ils affluent, comme celui du *Portillon*, à

des lacs chargés d'icebergs, se mêlent à des colonnes de rocs cyclopeens, ou semblent plongés jusqu'à la gueule dans des cratères effondrés, comme au flanc des *Poets*. Toutes les eaux de cette région descendent par le torrent de la Pique à la Garonne.

Les *monts Mandels* portent sur leur croupe allongée une suite presque ininterrompue de glaciers : une crête les divise en deux masses, celle de la *Mababa* et celle de l'*Ando*. Plus âpre, plus humide aussi que les titanesques entassements des Alpes, cet immense châteaude de glace n'en a pas l'éclatement, ni même l'admirable variété de formes et de couleurs des Pyrénées occidentales.

Tandis que les *Alpes*, très découpées, présentent un grand nombre de crêtes culminantes et projettent en tous sens leur traînées cristallines, les *Pyrénées*, moins hautes et d'architecture plus ramassée, ne possèdent qu'un nombre comparativement restreint de massifs à glaciers. Ajoutez que le glacier *alpin*, entraîné par son propre poids qui multiplie la raideur des pentes, déborde des hautes cimes et prolonge ses remous solides au milieu des bois et des pâturages, presque à portée de la main.

Le glacier *pyrénéen* est d'humeur plus farouche ; il ne se laisse pas facilement approcher. Si les grands fleuves glacés de Foherland, du Valais, des Grisons, abaissent leur front à 100 mètres



Phot. de M. Meyg.

LE CIRQUE, VU DES PLATEAUX.



CLSD.

FOND DE GLACES DE LA VALLÉE DU LANS.

dessous de 1 200 mètres, les glaciers des Pyrénées ne descendent guère au-dessous de la limite des neiges perpétuelles ; environ 2 700 mètres. C'est là, dans les âpres solitudes des hauteurs où ils sont blottis, qu'il faut les atteindre ou plutôt les surprendre, car le temps laissé par les rafales et les rigueurs de l'hiver aux observations est de trop courte durée. Enfermé dans un espace plus développé en largeur qu'en longueur et comme replié sur lui-même, le glacier pyrénéen est généralement dépourvu de cette longue terminale qui révèle, d'une façon claire et précise, l'allongement ou le retrait de son écoule des Alpes. Il arrive, dans les Pyrénées, qu'un glacier se raccourcit d'un côté, tandis que, de l'autre, il s'allonge. Comment tirer de là des conclusions certaines ? Car, si le glacier paraît immuable dans son cadre de rocs, saura-t-on calculer l'épaisseur que lui enlèvent, l'été venu, les ardeurs du soleil méridional ? Le glacier pyrénéen se résorbe, pour ainsi dire, sur place ; il s'affaisse plus qu'il ne glisse ; un jour vient, le voilà disparu, sans que l'on ait pu suivre le travail mystérieux qui le mine.

L'instabilité, en effet, est la caractéristique des manifestations glaciaires ; dans le glacier, le changement est la règle. Si nos yeux ne le perçoivent pas toujours distinctement, il en exerce pas moins son action d'une façon persistante et profonde. Les minutieuses ob-

servations, faites par le comte Russell à la source du glacier oriental du Vignemale, pendant plusieurs années, il résulte qu'en été, la plaine de neige qui sert de réservoir à ce glacier s'abaisse d'au moins 2 mètres par mois ; ce qui fait qu'en quatre mois, durée moyenne de la fusion, le niveau du glacier doit descendre de 9 mètres environ. C'est pourquoi les grottes que le comte Russell a fait creuser sous le sommet de la montagne, à une altitude de 3 200 mètres, ont dû être pourvues de barres de fer scellées dans le roc, pour que ce refuge devint accessible à la fin de l'été. Avant la canicule, c'est le contraire qui se produit : la grotte inférieure est alors masquée par le glacier surélevé qui la domine, comme ces cavernes de la côte qui disparaissent au pied des falaises, sous les hautes marées de l'Océan.

Mais, si le glacier se gonfle sous l'appui subit ou constant des abais de neige, il perd, en général, bien plus

qu'il ne reçoit. Tous les glaciers des Pyrénées sont en voie de retrait ou de fusion. Ceci, d'ailleurs, ne leur est point particulier. Bien que mieux défendus par leurs masses profondes et alimentés par des chutes abondantes, les glaciers des Alpes eux-mêmes n'échappent pas à cette loi générale de destruction. Depuis l'époque quaternaire, leur retrait, malgré bien des retours, ne s'est pas démenti. On a pu le mesurer avec assez d'exactitude, au moins d'une façon approximative, pour prévoir la disparition probable de certains d'entre eux. Dans les Pyrénées, les preuves d'amoindrissement glaciaire surabondent. M. Trutat, de Toulouse, a pérennément démontré, à l'aide de points de repère fixés sur le glacier de la Maladeta, le retrait de cette masse glaciaire : en deux ans, 1873-1875, elle reculait de 30 mètres.

Les moraines de granite, latérales ou frontales, qui encaissent de tous côtés les glaces de la Maladeta, disent assez clairement que, bien longtemps avant le siècle de Charpentier, le glacier occupait de vastes espaces aujourd'hui découverts. Il ne s'est réduit, par la fusion, à cette pellicule légère du névé qui n'est plus que l'ombre de lui-même, il semble que le glacier va disparaître tout à coup. M. Degrange-Touzin, *Annuaire du Club alpin français*, en cite des traits significatifs.

Une arête rocheuse, soulevée à la dorsale maîtresse du groupe des monts Mandits, sépare le glacier de la Maladeta proprement dite de celui d'Aneto. Pour grimper au point culminant de la chaîne, en partant de la Rencluse, on s'élève jadis par le flanc occidental de l'arête soli le qui sépare les deux glaciers voisins, jusqu'à une brèche dite le *Portillon d'en bas*, ouverte à 60 mètres en contrebas du glacier d'Aneto. C'est maintenant par le *Portillon d'en haut*, seconde brèche, plus élevée de 200 mètres, que l'on atteint la limite inférieure du même glacier ; la différence d'altitude mesure exactement la réduction de la masse glaciaire.

Dans la région d'Oa, la fusion a fait également son œuvre ; des cols neigeux ont été dépourvus des neiges, les rades. La vallée de *Rinnouque*, par laquelle on accède au *Perdighero*, sommet culminant de la région, ne présente plus, à la place des neiges et des glaces signalées autrefois, que des amas chaotiques de gros blocs, dispersés comme un troupeau de bêtes monstrueuses. La haute région de *Lilayrolles* a perdu, elle aussi, en partie du moins, son étincelant manteau.

De l'autre côté du col, le lac du *Portillon d'en haut* n'a pas échappé à semblable disgrâce : « Un énorme glacier, dit le comte Russell *Grandes Ascensions*, dressé au midi, sur les eaux mêmes du lac, sa paroi verticale, haute d'au moins 30 mètres, stratifiée comme des couches géologiques, et, dans les grandes chaleurs d'août, il s'en dégage des bérzges qui, tombant foudroyamment sur l'eau, s'y précipitent comme dans les mers polaires. C'est ici le palais de l'hiver. » C'est le plus beau désert de ce genre que j'aie rencontré, » avait



CLSD.

FOND DE GLACES DE LA VALLÉE DU LANS.

Port de Pinède
de Pinède

Som de Ramond

Mont Perdu

Cylindre

Marboré



Photo de M. Meyer

PYRÉNÉES CAI

Lac d'Aumar

Lac d'Aubert



Épau-
le du Marboré.

Tour
du Marboré.

Casque.

Brèche
de Roland.

Fausse
Brèche

Taillon.

Gabietou.

Port
de Gavarnie.



PIRÉNÉES DE GAVARNIE

Le
Neouvieuille.



Phot. de M. Meyz.

PYRÉNÉES GRANITQUES DU NÉOUVIEILLE



Phot. de M. Meyss.

LAC GLACÉ DU MONT PERDU.

dit Ramond; et Schrader vante, à son tour, l'admirable lac du Portillon, « entouré de glaciers épais et crevassés qui descendent jusque dans ses eaux noires, chargées d'une lourde boue qui se dépose ». Tout cela est d'hier et semble déjà bien loin. Le lac du Portillon est à peu près libre; en été, il n'y a plus de glacier sur ses bords; des lambeaux blancs marbrent les parois du cirque, à côté de moraines mouvantes et boueuses.

Les glaciers groupés à l'ouest, autour du mont Perdu, de Garavane, du Vignemale, bien que d'abondantes précipitations aient compensé, pour un temps, l'usure de leurs masses, se défendent mal contre la fureur des éléments conjurés contre eux. Si le mont Perdu, le Cylandre, le Marboré ont mieux résisté que d'autres à la déperdition générale, par l'épaisseur même de leur masse et sa plus grande altitude, l'échelle de glace de Tignes, au fond du cirque d'Estaubé, s'est effaissée; le glacier de la Brèche de Roland, bien que peu entamé en superficie, n'a pas perdu moins d'une dizaine de mètres d'épaisseur. Enfin les neiges du cirque de Garavane se sont fragmentées; le glacier de la Casse, celui d'Astazon sont en voie de résorption.

Aux flancs du Vignemale, le glacier d'O sona a reculé de 100 mètres, laissant sur son front une large moraine, autrefois recouverte, non seulement de neige, mais de glace solide. Quant à son épaisseur, la fusion lui a enlevé 10 mètres au moins, et cette action dissolvante a été si intense que des crevasses, jadis inconnues, ont rompu la masse compacte du haut glacier. Bien que mieux abrité du soleil, le glacier septentrional s'est amoindri également. Il plongeait tout d'une pièce jusqu'au plateau des Oulettes, dans la vallée de Gaube; le voilà remoulté de 120 mètres au moins; déjà des récifs rocheux pointent à travers son épais manteau blanc, autrefois sans tache.

La fluctuation est la loi des glaciers; c'est l'évidence même. Tantôt ils se gonflent et tantôt ils s'affaissent, suivant l'abondance ou la rarefaction des neiges qui leur servent d'aliment. D'une façon générale, ils perdent plus qu'ils ne gagnent; mais aussi, quand on les croyait perdus, ils revivent, et ce renouvellement perpétuel des formes, loin d'être, pour nos montagnes, une tare de décadence, constitue un de leurs plus efficaces éléments de beauté. C'est par le mouvement qu'elles nous intéressent toujours.

LES LACS

Les Pyrénées renferment beaucoup plus de lacs qu'on ne le croit généralement. M. E. Belloc, qui s'est fait une spécialité de cette étude, en compte, dans la chaîne entière, plus de huit cents dont il peut fournir la position géographique. Les plus beaux, en même temps que les plus étendus et les plus pittoresques étant situés à de grandes hauteurs, dans des régions sauvages et inhospitalières, sont peu visités, c'est entre 1800 et 2650 mètres d'altitude que se trouve la véritable zone lacustre des Pyrénées. Il y a peu de lacs entre 1200 et 1800 mètres; ces nappes éparées donnent la



PH. E. BELLOC.

LAC GLACÉ DU PORTILLON.

main aux abîmes réservoirs, plus rapprochés de la plaine, dont la plupart sont déjà disparus ou en train de disparaître.

Les lacs s'alignent aux glaciers dont ils recueillent les eaux de fonte. Aussi les trouve-t-on groupés dans le voisinage des hauts sommets. Dans le *massif occidental*, ils rayonnent autour du pic d'Ossau, aux flancs du *Balaitous* et du grand pic de la *Fache*, tournés vers le sud. Le lac de *Gande*, qui reçoit les eaux glaciales du *Vignemale* et celui du *mont Perdu*, sont très pair; ils planent comme les rimas maîtresses, enveloppées de perpétuels frimas, dont ils sont les déversoirs.

Avec les massifs glaciaires des *Pyrénées occidentales*, les réservoirs lacustres se multiplient; ceux de la région des *Gourgs Bleues* et d'*Ou*, dans les hautes vallées de la Neste de Lomou, de la Neste d'*Ou* et du Lys, qui descend, avec la Pique, à Luchon. Les grands massifs espagnols des *Posets*, des *monts Mañildis*, et cette longue chevauchée de géants glacés qui enveloppent, au sud, le val d'Aran, sont couronnées de lacs, tantôt biffés au pied même des glaciers, comme pour la Maladeta et l'Anceto, tantôt semés à profusion parmi les innombrables plaques de névés qui scintillent au loin, sous le ciel d'Espagne. On ne s'attend pas à les voir tous figurer dans cette étude. Qu'il suffise de citer, parmi les plus accessibles; à l'ouest, ceux d'*Ossau-Balaitous*; à l'est, les lacs de la région d'*Ou*; enfin, sur le front de la chaîne centrale, entre les deux fossés de drainage de l'Adour et du gave de Pau, les lacs accrochés à l'éperon du *Néouvieille*.

le sourire; quelques-uns sont de vraies miniatures. *Plà Segoné* a 50 mètres de circonférence; le plus grand lac des Basses-Pyrénées, *Arloste*, n'a que 55 hectares de superficie. Presque toujours immobiles, quelquefois ridés par la brise, il y a cependant des jours où ils perdent la tête.

En Bolivie, les grandes forêts montent à 2830 mètres, les taillis



Phot. de M. Meyss.

RIVIERES DU CIRQUE DE TROUMOUSE ET LACS DE LA GELA.



Phot. de M. Meyss.

LACS DU MASSIF OCCIDENTAL, AU FRONT DU NÉOUVIEILLE.

LACS DU MASSIF OCCIDENTAL

Sur les 2 000 lacs que les Pyrénées étalent leur gloire au soleil, les lacs du massif occidental, si modestes, ne le cèdent qu'à ceux du massif oriental, dans les replis des arêtes montagneuses. C'est à l'ouest, dans les recoins secrets des gorges supérieures, qu'il faut aller les chercher, et non dans les vallées profondes. Aux Alpes, encore dans tout le lit de la vallée, on trouve l'immensité des champs de glace et la sauvage grandeur des glaciers; comme des mers intérieures, entre des pics rigides. Les lacs *pyrénéens* sont d'une beauté plus discrète; à défaut de la grandeur, ils ont la grâce et

à 3600 mètres; les terres sont labourées à 4000 mètres. Dans nos latitudes, les grands arbres ne croissent guère au-dessus de 2000 mètres. C'est pourquoi nous ne voyons pas de forêts autour des lacs d'Ossau. *Arrenoulit* est à 2232 mètres. Si le premier des lacs d'*Ayous* est à 1812 mètres, le dernier est à 2081 mètres. Enfin, *Arloste* est à plus de 1960 mètres, et le lac glacé *Bat-Lachouse*, à 2600 mètres. *Sugen*, dans le val d'Aran, regarde les sapins de la Ribette descendre sur sa rive, avec l'écume de la cascade qui alimente les lacs de Bateraïre (2177 mètres); mais *Sugen* n'est qu'à 1539 mètres d'altitude. Les rochers qui l'entourent, à l'est, sont couverts de lichens jaunes qui enlèvent le saphir de ses ondes dans leur monture d'or. Pour arriver à son déversoir, on traverse des taillis de rhododendrons de 1^m,50 à 2 mètres. A certains moments, les eaux de *Sugen* sont presque blanches, tant elles contiennent de poussière de feldspath; pendant les grandes pluies, elles charrient cette couleur jusqu'à Argeles.

« Les lacs sont comme les individus; ils ont chacun leur caractère particulier; ils sont sympathiques, indifférents ou odieux. Aucune région des Pyrénées n'en contient autant que le quartier d'*Ayous*. Sans compter *Lake* et *Aule*, qui sont voisins, vous pouvez en voir huit dans la même journée: *Romassot*, le lac du Milieu, Genton, Barsaon, Gasteraon, le lac d'Astn, Peyreget et Pombié. » (Comte de BOURMÉ.)

On monte aux lacs d'*Ayous* par le val du gave d'Ossau et de Gabas, en suivant le torrent de Bious, jusqu'aux Calongues, où flemit à profusion le lys des Pyrénées. Le *Romassot* (1812 mètres), premier des lacs d'*Ayous*, est si calme, si limpide, qu'on ne l'aperçoit pas immédiatement; au nord, le pic d'*Ayous* (2312 mètres) plonge ses tours et leurs créneaux de briques rouges sous le cristal des



Phot. de M. L. Bric.

LE LAC BADET ET LE NÉOUEVILLE.

eaux; à l'ouest, *Lorry* (2241 mètres) déploie son éventail de grès roses, satinés de jade; des blocs tressent autour du lac un collier de pierres vertes et rouges. C'est un délicieux coin de paysage. Le lac est peuplé de truites; à la rive sud-est, sur laquelle il vient mourir, s'attachent en grand nombre les têtards et les sangues. Un torrent en cascades, qui bouillonne sur des schistes noirs, conduit au lac du **Milieu**, nappe tranquille et couverte de roseaux vers le sud, qui abrite une infinité de petits animaux filiformes, très allongés, connus sous le nom de *dragonneaux*; ce sont, au dire des bergers, peu compliqués dans leurs explications, « des crins de cheval en train de se changer en serpents ». Le lac a environ 500 mètres de tour; les grands ducs viennent pêcher sur ses bords.

Gentaou communique avec le lac du Milieu; sur un fond de sable ardent, le pic du Midi, éloigné pourtant de 4 kilomètres à vol d'oiseau, s'y reflète tout entier. **Barsaou**, de forme tourmentée, n'a qu'une couche liquide peu profonde; il gèle en hiver et se comble par les avalanches. Mais le fond de grès rouge, encadré d'arène de même couleur, avec des grains verts et bleus, lui donne des reflets magiques, et les roches de feu, qui dressent la tête hors de ses ondes, en multiplient la transparence, dans un cadre de sommets lointains, glacés de violet. La frontière d'Espagne est proche, au col des *Moures* (2245 mètres), d'où s'élève, par le col du Sompott, la route de Canfranc. Tout bien, emmaillotté dans les

neiges, paraît le petit lac enlaid dans les bras de marbre gris du pic **Castéraou**; aucun site n'est plus coquettement pyrénéen. Le plus grand des lacs de **Peyreget** n'a que 200 mètres de tour; le porphyre au nord, des schistes amoncelés au sud, lui forment un rebord. Son voisin, plus petit (35 mètres de circonférence), dort comme une grenouillère au milieu de gazons langois; la troisième conque de cette constellation lacustre est d'une telle transparence, que l'on peut, en l'approchant, mettre les pieds dans l'eau sans s'en apercevoir.

Le plus grand lac des Basses-Pyrénées, et l'un des plus importants de la chaîne, le lac d'**Artouste**, étend à plus de 1960 mètres d'altitude ses 30 ou 35 hectares. Tandis qu'au sud il vient mourir à la rive, le nord se herisse, et l'on voit, du haut des rochers de Mondels, la base sanglante du Palas et le Lurien, fauve et noir, descendre magnifiquement dans les eaux cuivrées. Les truites d'Artouste sont peu estimées. Au contraire, celles du petit lac de l'**Ours** (1606 mètres)

sont réputées pour leur délicatesse. L'émissaire d'Artouste et de l'Ours traverse la prairie de *Soussoutou*, ancien fond lacustre dont le barrage, rompu entre deux roches, laisse filtrer l'eau en cascades sous un pont de sapin. Obstruez l'issue, les prairies, où paissent tranquillement de nombreux troupeaux, redeviendront un lac allongé. Partout, une prairie, nivelée au pied d'un cirque, révèle l'emplacement d'un ancien lac, vidé par la rapidité du barrage de retenue.



Phot. de M. Meyss.

REFUGE DE LUQUEROUE.



Phot. de M. Meyss.

DIVERSOIR DU LAC DE G. LEE.



LA MONTAGNE D'ESTARAGEL ET LE LAC D'ORDON.

LACS DE LA RÉGION DU NÉOUVILLE

Le pic des *Quatre-Terms* noue ses vives arêtes de renfort au flanc oriental de la longue jetée qui s'enracine à la chaîne centrale des Pyrénées par le pic de Troumouse, monte et s'enfile avec l'échine du *Pic-Long* et le massif de *Néouville*, en projetant vers le nord, de l'autre côté du col de Tourmalet, le belvédère du *pic du Midi*, au-dessus du pays de Bigorre. Des crêtes étoilées autour du pic des *Quatre-Terms* : l'une, dirigée vers le nord-est avec les pics de *Pène Noire*, de *Pène Blanche*, de *Bernassé*, s'arrête brusquement au plateau des *Arbiques*, d'où sourdent les trois sources de l'Adour ; une seconde arête se dirige vers le nord-ouest, à la rencontre des terrassements du pic du *Midi*, de l'autre côté du col de Tourmalet ; la troisième, celle d'*Aggus-Chuses*, tend la main, par le col d'*Aubert*, à la base puissante du *Néouville* ; enfin, une quatrième et dernière ramification, la crête de *Port-Bieil*, se lie à l'imposant massif d'*Aulizon*, au-dessus de la Neste d'*Aure*. Dans les intervalles des quatre crêtes divergentes, s'ouvrent quatre vallées, parmi lesquelles celles

d'*Aggus-Chuses*, de *Port-Bieil* et de *Cadelrolles* forment autant de bassins lacustres, tout à fait à l'origine de leurs plissements. *Aggus-Chuses* se distingue par une aridité désespérante ; l'herbe, rare et jaunâtre, s'harmonise avec la teinte grise ambiante. Ses lacs eux-mêmes (ils sont trois, un grand et deux petits) paraissent sans vie ; ils n'ont pas d'écoulement visible, tellement leurs eaux s'écrasent sous les amoncellements de pierres, pour échapper à leur triste prison. Le nom d'*Aggus-Chuses* (*agua clausa*, eau fermée) exprime cette particularité.

LACS DU NÉOUVILLE

Si la région des *Quatre-Terms* est d'une déconcertante et magnifique sauvagerie, celle du *Néouville* réunit à souhait les aspects variés de la grande montagne. Digne souverain d'un tel royaume, le *Néouville* étale, à plusieurs centaines de mètres au-dessus des contreforts qui l'enchaînent, un front abrupt, serti de neiges étincelantes. Trois pointements surgissent de la crête allongée ; parmi eux, le *pic d'Aubert* culmine à 3092 mètres.

L'ascension en est pénible, périlleuse même à l'approche du sommet ; mais, du haut de ce belvédère, plus rapproché de la chaîne centrale que le pic du *Midi*, quelle féerie sous le regard !

De puissants contreforts, noués à la clef de voûte centrale du *Néouville*, creusent ses flancs de replis profonds où s'agrèment des chapelets lacustres. Il y a bien vingt-cinq lacs, ainsi disséminés, en quatre groupes distincts : dans la vallée d'*Escoubous*, la gorge de *Chaplan*, le val de *Barroba*, enfin les creux du *Béou* et de la *Glaire*.

Escoubous est aux portes de *Barèges* ; on s'y rend à pied ou à dos de mulet. En escarpement de 300 mètres, d'où jaillit en cascades écumeuses l'eau des lacs supérieurs, annonce l'entrée de la vallée d'*Escoubous*. Le lac est au bout du torrent qui le vide, à la base du pic de l'*Hourtet* : 500 mètres de long, 300 de large, 24 de profondeur, telles sont ses caractéristiques. Sa nappe tranquille nourrit d'excellentes truites, dont la pêche est devenue pour les *Barègeois* une fructueuse industrie. De la rive d'*Escoubous*, le sentier s'élève au lac *Blanc*, d'allure plus modeste, mais d'un grand charme ; au lac de *Tracens*, blotti à la base du pic de *Madamette* ; plus haut encore, le lac *Nègre* et, non loin du col d'*Aubert* ou des *Pêcheurs*, 2500 mètres, perdu dans les éboulis, le petit lac *Espagnol*, aux bords duquel les bergers aragonais menaient jadis paître leurs troupeaux.

Les belles forêts sauvages qui couvrent ses versants, sous la couronne des neiges, font de la gorge de *Chaplan* l'une des plus intéressantes de la région du *Néouville* : elle plonge, en effet, à la base même du géant, dont les murailles verticales la dominent de plus de 1000 mètres. Une crête transversale la divise en deux bassins secondaires au fond desquels dorment cinq lacs à l'est *Aumar*, *Tracens* et les trois *Laguettes*, deux à l'ouest lac du *Cap-de-Long* et lac d'*Ordon*. Le réservoir de *Tracens* se déverse dans celui d'*Aumar* 2213 mètres, long couloir liquide, étranglé en son milieu par un promontoire et dont les eaux vont au lac d'*Aubert*, qui lui est parallèle, à 50 mètres plus bas. Les glaciers du *Néouville* oriental alimentent ces réservoirs, ainsi que les *Laguettes*, gracieuses compos, autrefois réunies, puis échelonnées sur les pentes : les pelouses, qui étendent leur vert tapis jusqu'au bord de l'eau tranquille, donnent aux lacs de cette vallée un charme imprévu.

Le lac du *Cap-de-Long*, d'aspect plus austère, arrondit son croissant (près de



Photo de M. J. Bell.

2 kilomètres) au pied de parois vertigineuses, encombré, sur ses rives, d'éboulis et de gros quartiers de roc, amassés sur la droite en un véritable chaos. *Loustallat*, frère du Cap-de-Long, est une merveille de la nature, mais une merveille qu'il faut découvrir, en grimpaçant parmi les rochers et les rhododendrons.

Toutes les eaux de la dépression de *Complan* dérivent au grand lac d'**Orédon**, situé au point de convergence des deux régions lacustres. Cette grande coupe majestueuse de 40 hectares, étalée à 1870 mètres d'altitude, est la perle des lacs du Néouvielle. Un puissant barrage, à élevé son niveau de 25 mètres et augmenté sa capacité de plusieurs millions de mètres cubes. Le lac d'*Orédon* a la forme générale d'un quadrilatère; une prairie ombragée affleure à sa rive orientale; des pins robustes escaladent en groupes serrés les versants abrupts du nord et du sud.

La vallée de *Barrada* débouche à Pragnères, dans la coulée de Gédre; celle du *Bélon* débouche à Belponey; celle de la *Glaire* à Barèges. La vallée de la *Glaire* descend des parages du Néouvielle par gradins; ses parties supérieures sont constellées de cuvettes lacustres, les unes minuscules, d'autres assez vastes et pouvant mesurer plusieurs hectares de superficie. La plus importante de toutes, le beau lac de la *Glaire* (2185 mètres d'altitude), long de 900 mètres et fort étroit, est le point de mire des touristes de Barèges. On y accède par un sentier qui monte sous le couvert des bois, glisse à travers les pâturages, serpente, en lacets rapides, au milieu des éboulis et conduit, par le torrent, jusqu'au bord du lac.

LACS DE LA RÉGION D'OÖ

Dans un amphithéâtre de châteaux de glace qui l'investissent au sud. Batchimala, Gours, Blanes, Perdighero, et découpent sur son front un éblouissant diadème, la *région d'Oö* est admirable. Quand l'hiver étend partout sa draperie virginale, les reliefs disparaissent et ne trahissent leur présence que par les remous de l'immensité blanche; tout se fait: le silence n'est troublé que par la chanson monotone des cascades assoupies ou le bruit sourd que font les icebergs se heurtant dans quelque lac éloigné, gros diamants dans des coupes de saphir. Viennent l'été; c'en est fait du prestigieux décor, la montagne reparait avec ses difformités, ses gros blocs effondrés, ses plaies béantes, marques certaines de sa dérépitude. Mais aussi les eaux accourent de tous les sommets, les torrents bouillonnent, se précipitent en cascades; tout renait à la vie; les lacs s'animent, les cascades chantent et grondent; sur les plans herbeux se pressent les *maugades* de montons transhumants.

Le lac d'Oö est sans rival. Imaginez à 1500 mètres d'altitude (1966,60), entre des parois gigantesques, une vasque profonde de 67 mètres, large de 620, longue de 912, dans sa plus grande étendue. A première vue, le lac ne paraît pas de telles dimensions; il est comme ramassé sous le regard, par le redressement subtil des hauteurs. Dans le fond, vers le sud, une falaise verticale, dressée à plus de 300 mètres, barre toute issue; par une échancrure de la paroi rocheuse, creusée à 273 mètres environ, s'échappe d'un bond l'une des plus belles cascades du monde. Celle du *Staubach* Suisse, dont on a voulu faire une merveille sans égale, tombe seulement de 365 mètres, 32 mètres plus haut que la cascade d'Oö, mais 117 mètres plus bas que celle de Gavarnie, qui en mesure 422. Brisée par une traverse de rocs, à peu près vers le milieu de sa course, la grande cascade d'Oö jaillit en fusées d'arifice, puis, resserrée entre deux promontoires, elle s'étend en zèbre diamantée sous le voile d'une lueur transparente. Du pied de la cascade au bord du lac, la distance dépasse 355 mètres; là s'est formé un delta de débris entraînés par les eaux, et dans ce terre-



Phot. de M. Mey.

PLAGE DU VILLAGE D'OÖ.

plein ont pris racine des arbres de haute futaie, que l'on prendrait pour des jonets d'enfants. Ramond ne les vit pas quand, ébloui par la splendeur de la cascade, et comme hypnotisé, il lui sembla voir la gerbe éblouissante s'effondrer directement dans le lac.

Les matériaux un peu volumineux, entraînés par l'eau torrentielle, ne peuvent franchir le remblai du delta et atteindre la nappe liquide; seules, les parties sableuses et les alluvions d'entraînement facile arrivent au lac et se déposent au fond. Ainsi envahi, le lac se comble peu à peu; mais, l'apport de la cascade étant à peu près nul, c'est par les couloirs d'avalanches ouverts au-dessus de la rive droite et de la rive gauche que dégringolent les principaux matériaux de comblement, arrachés à la montagne en démolition. Depuis qu'une déforestation sans scrupule et des passages précipités l'ont privée du manteau végétal qui la défendait, la montagne s'émiette, roule avec les avalanches, éditée, au fond des lacs, des talus d'abord immergés, qui peu à peu montent, pointent hors de l'eau, comme des îlots que separent encore des entonnoirs, bientôt obstrués à leur tour.

C'est le malheur de presque tous les lacs pyrénéens: *Cadlaugues*, voisin d'Oö, *Estom* et *Gaube*, se comblent. L'admirable limpidité d'*Estom* met sous les yeux, au jour le jour pour ainsi dire, le progrès croissant des talus sous-lacustres appelés à l'absorber. Même progrès aux lacs d'*Estibaudes*, entre *Estom* et *Gaube*. Entre tous, le lac de *Gaube* (*Gaube* est le plus menacé; les pentes qui dominent sa rive gauche apparaissent striées par les couloirs d'ava-



Phot. de M. Mey.

ENTONNOIR DU VILLAGE D'OÖ.

Les arbres, aussi, dignes sous-lapins, se perdant dans les sinuosités de la rive, en laissant dans l'obscurité une sorte de chemin, comme celle aujourd'hui, sur quelques points, le rivage lui-même. Le lac perd en étendue et en profondeur à la fois, pour 20 hectares de superficie, la sonde a relevé des fonds de 41 mètres au maximum. Et, comme si les talus immergés ne devaient pas suffire au comblement, des arbres tout entiers ont glissé sous les eaux ; leurs branches s'enchevêtraient en replis inextricables, les uns couchés sur le flanc, les autres à demi renversés ou dressant verticalement leurs tiges. Ces arbres sans vie qui, au lieu de remonter à la surface, demeurent enchevêtrés sur le fond, produisent un singulier effet. C'est la forêt ensevelie qui dort, entraînée des montagnes prochaines.

« Au *lac d'Ou*, les troncs d'arbres aussi se revelent sous les eaux, mais en moins grand nombre. Cela suffit toutefois pour fournir un cadre et un point d'appui aux matériaux de comblement. Le lac perd de lui-même, à n'en pas douter, son niveau s'élevait autrefois plus haut, comme en témoignent les *oules* en quantités de vagues creusées au-dessus de la rive droite par le courant torrentiel de l'emissaire. On voudrait, comme au lac d'Orédon, rendre au *lac d'Ou* sa capacité peulne, par l'obstruction du seul qui ne suffit pas à le retenir, et capter ses eaux par le déversoir d'un canal souterrain, percé en contre-bas. Le niveau s'élèverait de 7 mètres et porterait la capacité du lac à 14 millions de mètres cubes. Ce serait une petite mer intérieure, comme l'exprime si justement le nom que lui donnent les gens de l'Arbonst : « *El Boum d'el Séculéjé* », c'est-à-dire grand amas d'eau en lac du « cul-de-sac ».

Le lac de **Caillaouas** rivalise avec celui d'Oo, par l'importance du moins. Il recueille les eaux glaciaires des *Gourgs Blancs*, les porte, par son émissaire, à la rencontre du torrent d'*Aguies-Torès* se confond avec lui dans le sillon de la *Per*, qui, en amont d'Arreau, change son nom de Neste de la *Per* en celui de *Neste de Loureux*, et, finalement, se perd dans la *Neste d'Aure*, un des principaux affluents supérieurs de la Garonne. Le *Caillaouas* se comble adivement : l'épaisseur de sa tranche liquide, longueur, 800 mètres; largeur, 700 mètres, atteint pourtant encore près de 100 mètres, et son plan est à 2 163 mètres d'altitude. Mais, comme il est emprisonné de tous côtés par de colossales murailles de granite, les ouragans déchaînés par les courbes de séparation soulèvent sa nappe lacustre, la jettent entre les es apenents, et les lames, roulant sur elles-mêmes, lui donnent une agitation

Les que l'absence qui
peut présenter pour la na-
ture l'un de ses deux dan-
gers, les deux ou les pen-
chées, nourrissement
des tentes sans
sécurité, que l'on dit d'un

11 - Cours Blancs

En fait, les courbes de la figure 1 sont des courbes de la forme $y = a + b \exp(-cx)$ où a , b et c sont des constantes. On a pu constater que l'ordonnée à l'origine a est de l'ordre de 100, b est de l'ordre de 1000 et c est de l'ordre de 10000. Dans ces paramètres, les courbes



L'hôtel de M. E. Belloc.

LAC DE CALLEAPLAS.

glacé d'Oro, parfois encore pris au mois d'août, s'étend, à 2 700 mètres d'altitude, en contre-bas du port d'Oro 3 002 mètres, non loin du grand cirque d'effondrement de *Eira-Coana l'ra Abeca*, la Goutte de l'Evêque. L'un ancien lac, aux trois quarts comblé, achève de se transformer en marécage, sous les écusils et la végétation qui l'envahissent. A quelques pas de là, M. E. Belloc découvrit un petit lac intra-glaciaire, aujourd'hui évanoui.

« Que l'on se figure un grand champ de névés, rongés par places insipidi par la roche nue, au milieu duquel s'était formé un lac dont les eaux, paraissant bien céleste, miroitaient au soleil. Sa forme nettement elliptique et l'état avancé de fusion du parement de la paroi septentrionale annonçaient que ce curieux petit bassin intra-glaciaire était près d'atteindre la dernière période de son existence. A le voir ainsi isolé au milieu de la *Comau*, on aurait dit une énorme piscine destinée aux ablutions des temps fabuleux. Trois ans plus tard, lorsque je remontai à la *Comau*, tout avait disparu, »

Dans le petit cirque de la *Comue d'Évère* ruissellent les eaux d'Es-Picholés, du port d'Oo et du Portillon. A 2650 mètres d'altitude, le lac glacé du **Portillon**, comme ses voisins du port d'Oo et de Lütéroles, ne dégele guère : les icebergs qui s'entre-choquent dans l'espace laissent libre au milieu des glaçons, le vent qui mugit, les roches qui craquent, tremblent seuls cette solitude. Le lac du *Portillon* rappelle alors le lac alpestre de *Marjelen*, creusé au pied de l'Eggenhorn et du glacier d'Altsch.

Le point culminant de la longue crête du *Perdiguera* (3220 mètres) domine, de part et d'autre de la frontière franco-espagnole, ici le lac du Portillon, chez nos voisins celui de *Litardes*. Ce lac est à 220 mètres au-dessous du col (3020 mètres), qui ouvre passage entre les deux pays : c'est l'un des plus élevés des Pyrénées ; sa superficie peut être évaluée à 10 ou 12 hectares.

Le lac de Çabuntzan, à 1 960 mètres, peu éloigné de la Couma, sera bientôt



L'huil. de M. E. Bellon

comblé par les avalanches d'*Es Picholès*, *Spjjeolès*.

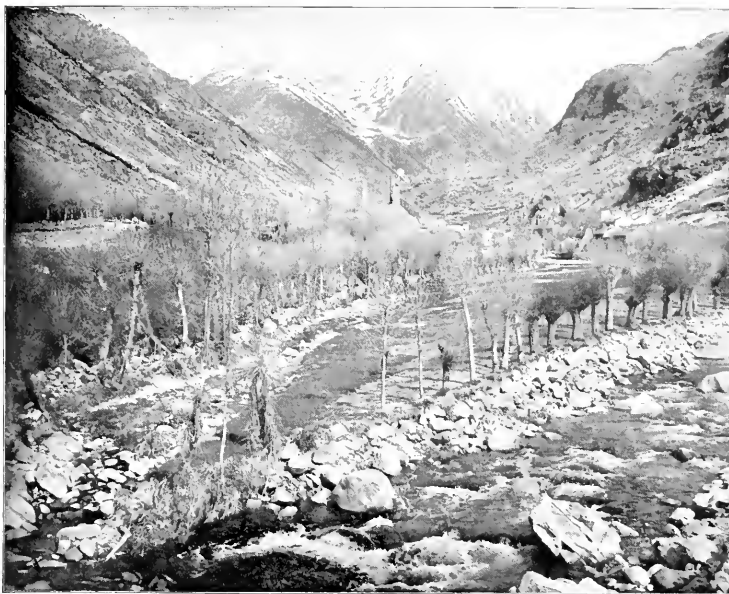
Le lac d'*Es Pingos* ramène au grand lac d'Oo, son voisin. C'est le lac des *Pins*, ainsi appelé des nombreux pins à crochets qui couvrent sa rive septentrionale. Les fragments de roches, tombées d'*Es Picholès*, l'encombrent; déjà sa rive méridionale, autrefois marécageuse, s'est transformée en prairie: l'été venu, de nombreux troupeaux viennent, de leur dent avide, y saccager l'herbe fraîche.

Les lacs, parure et joie de la montagne, sont aussi des organes nécessaires à sa vie. Ces réservoirs, échelonnés sur leur route, brisent la fougue des torrents, épurent les eaux et constituent, en été, une réserve précieuse pour les champs altérés de la plaine. Si les torrents ne rencontraient ces barrages de retenue aux divers paliers de leur course vagabonde, qui pourrait sauver de leurs déprédations la montagne déjà trop mutilée?

LACS DE LA RÉGION DU CARLITTE

A l'avant-garde de la chaîne pyrénéenne, sur l'horizon de la Méditerranée, le **Carlitte**, ou *Carlut* élève son front chauve (2921 mètres) au-dessus d'une région désolée que constellent de nombreuses nappes lacustres. Nulle part la montagne n'a subi de plus cruelles atteintes; à la place des anciennes forêts s'étendent des plateaux arides, à peine fentrés d'un maigre gazon. Le désert est plus développé dans les *Pyrénées* qu'on ne le croit. En Suisse, où les glaciers s'abaissent jusqu'au

seuil de la plaine, où pins et mélèzes escadent les versants les plus abrupts, jusqu'au voisinage des neiges, il n'y a pour ainsi dire pas de zone intermédiaire entre la région forestière et la solitude des glaciers. Il n'en est pas ainsi dans les *Pyrénées*. Entre les rhododendrons, les genévriers qui n'atteignent guère à l'altitude de 2000 mètres, et les champs de glace qui ne descendent pas au-dessous, des steppes s'étendent, et, quand les pentes sont douces comme autour du *Carlitte*, ces Mongolies en miniature paraissent infinies. Il n'y a plus d'arbres, mais ce n'est pas encore la neige. La majesté des steppes immenses et lumi-



LE SÈGRE, DÉVERSOIR MÉRIDIONAL DU CARLITTE, A PORTÉ.

les touristes, à qui l'on a fait croire jusqu'ici que les *Pyrénées* n'existaient que du côté de l'Océan. » (P. VIDAL.)

Le grand plateau lacustre du *Carlitte* s'étend à l'opposé du *Lanos*: deux vallées y montent, celle du torrent d'*Angoustrine* et celle de la *Têt* de Perpignan; là-haut toutes les eaux se confondent en un chapelet d'étendues marécageuses. Deux torrents forment la rivière d'*Angoustrine*, affluent du Sègre franco-espagnol: le *Bech del Bach Arissal* et le *Mesclan d'Agnyas*; à leur confluent pointe l'énorme piton granitique du *Cap del Home*. Passé le *Bech del Bach Arissal* au pont des *Empedrats*, la savane commence: des gentianes, des acônites, des genévriers, quelques juncs, un maigre gazon, quelques troncs fantômes, voilà le pauvre reste de la forêt disparue. Là et là, des vaches, des juments qui broutent l'herbe rare, des bergers surpris qui regardent, ou se reposent dans des cabanes de pierres sèches.

L'**Estany llat** (étang large) étale sa nappe liquide à 2150 mètres d'altitude; il a 1 kilomètre de tour. D'énormes blocs, ronds ou plats du Tossal Gouloumè, le dominent au nord et d'étriquent presque à fleur d'eau; des acônites montrent leurs fleurs blanches ou jaunes à travers les pierrailles. Une baraque, refuge moins rudimentaire que celle du *Lanos*, a été reconstruite en 1883, au nord-est du déversoir de l'étang. Le Conseil général des Pyrénées-Orientales, auquel est dû ce refuge, étant devenu acquéreur de toute la région lacustre qui appartenait à plusieurs communes de la Cerdagne française, a loué le



Phot. de M. L. Maurice.

ROUTE D'ESPAGNE, ENTRE AX-LES-THERMES ET L'HOSPITALÉT.



L'ILE DES FAISANS SUR LA BIDASSOA.

C.L.C. B.

droit de pêche des étangs a trois ou quatre fermiers qui passent dans ce désert la plus grande partie de l'année. L'hiver est rude : on tend les filets, même à travers les masses neigeuses qui flottent sur le lac. Au-dessus de l'eau profonde et glacée, les pêcheurs s'aventurent à l'aide de radeaux primitifs faits de quelques pièces de bois assemblées par des cordes ; un coup de vent, une lame, et le fragile esquif peut sombrer. Heureusement que les truites du *Carlitte*, surtout la truite saumonée, sont belles et savoureuses à souhait : l'étang de *Pondelle* en nourrit d'une grosseur extraordinaire.

À côté des pêcheurs qui explorent sans cesse les étangs, les bergers d'Ir viennent, en été, paître leurs troupeaux de vaches, de juments et de brebis sur les plateaux du *Carlitte* ; leur cabane est peu éloignée de la baraque-refuge ; tout près, la *jasse* où s'abritent les bêtes. Quand tombe le soir, des milliers de clochettes égrenent leurs notes joyeuses dans l'air limpide ; un bruit confus s'élève de tous les points de l'horizon ; les brebis arrivent en tumultueuses randoes, serrées de près par des chiens hirsutes qui vont et viennent affairés. Bêtes et gens s'assemblent ; chacun se reconnaît. Au pâturage, les troupeaux se sont mêlés sans se confondre ; d'instinct ils se séparent. Quand le bétail est parqué sur la *proa*, les bergers, guêtres de laine et chaussés de gros sabots, rentrent dans leur cabane, déposent le lait dans des seaux et, après avoir lavé leur visage, se couchent. Les chiens se couchent aussi, mais ils ne dorment pas ; ils se tiennent debout, les oreilles dressées, à surveiller le troupeau. Les rochers, les buissons, les arbres, les champs, les vallées, les montagnes, tout compose le paysage du matin. Parfois, un vent du nord, chef des vents, souffle avec force, et on sent que quelques gouttes d'huile d'olive, et d'un coup, on mange avec appétit ; une patte de lait vient bien de dessaler.

L'étang de *Saban*, auquel les rhododendrons tressent une ceinture de corail, se creuse immédiatement au-dessous du pic de *Carlitte*. Tous les étangs de cette région communiquent entre eux ; leurs eaux vont, par l'étang *Llot*, à l'Angoustrine et, par la grande vasque de la *Boullouse*, à la *Têt*.

La *Boullouse* est un vaste marécage envahi par les plantes aquatiques ; la *Têt* en sort, et l'on voit clairement le sillon blanc qu'elle déroule à travers les eaux boueuses et jaunâtres.

COURS D'EAU PYRÉNÉENS

DE L'OcéAN AU PIC DU MIDI DE BIGORRE

Les torrents sont la joie des *Pyrénées* ; ils courent en chantant sur leur lit de cailloux roulés, pareils à du cristal liquide, légèrement teinté d'émeraude ou de saphir, quelquefois seulement assourdis par des parois sourcilieuses, à l'étréinte desquelles ils échappent en bonds prodigieux. Même ceux qui puisent aux

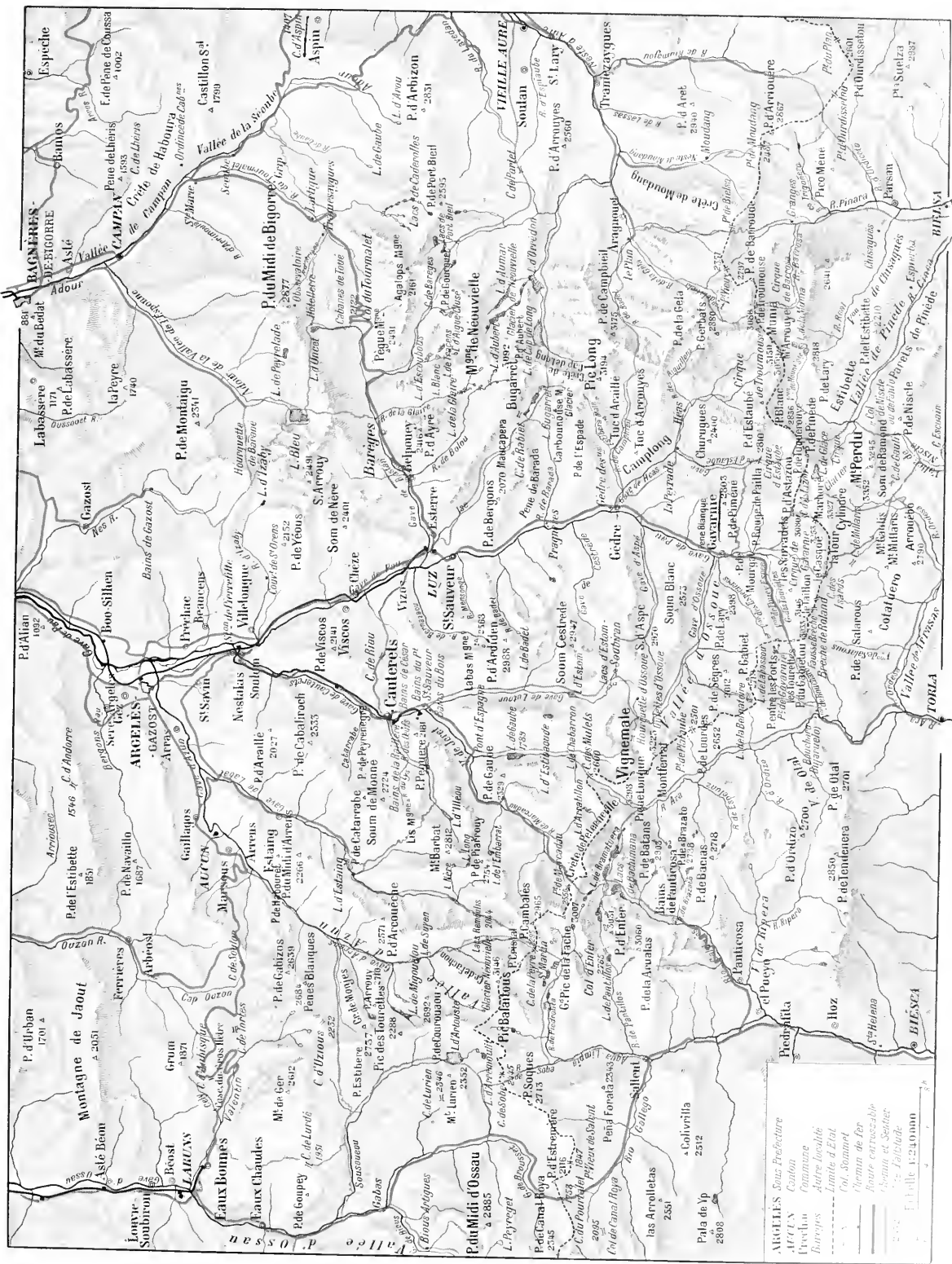
grands sommets ne tardent pas à déposer dans le filtre des lacs supérieurs les particules glaciaires en suspension dans leurs eaux, et, avec elles, cette couleur laiteuse qui les faisait ressembler à leurs frères des Alpes. Les *Pyrénées* occidentales sont particulièrement bien arrosées, car les images, poussées de l'Océan par les vents d'ouest, se déchargent, au contact des premiers reliefs, en pluies abondantes et douces. Au centre, les châteaux de neige et de glace du Vignemale, du mont Perdu, des monts Maudits forment une réserve presque inépuisable. Mais, à mesure que l'on approche



Photo M. Picard.

SAINT-JEAN-DE-LIZ : LE FORT SOULA.

PYRÉNÉES — GAVARNIE



de la Méditerranée, le régime africain du climat et des cours d'eau s'accuse par la brusquerie des précipitations et l'abondance des particules terreuses qui font perdre aux eaux déchainées leur belle transparence.

Versant de l'Océan. — La **Bidassoa**, les Espagnols disent *el Bidasoa*, humble rivière si peu sûre d'elle-même qu'elle a peine d'abord à trouver sa voie, au sud par le val de Baztan, puis à l'ouest vers Irun, Fontarabie, Hendaye, a joué dans l'histoire et la politique un rôle plus important que maint grand fleuve. D'espagnole qu'elle est dans son cours supérieur, la *Bidassoa* devient ligne frontière au-dessous du pont d'Enderlaza; alors la rive droite est française. L'*île des Enfans* qu'elle enveloppe demeure territoire neutre. Son insignifiance étonne, après tout le bruit fait autour de ce maigre terroir : Louis XI y conféra, en 1469, avec le roi de Castille; là aussi vinrent, en 1615, les ambassadeurs de France et d'Espagne, pour l'échange des princesses fiancées à leurs souverains respectifs : Isabelle, fille de Henri IV roi de France, à Philippe IV roi d'Espagne; la sœur de ce dernier, Anne d'Autriche, à Louis XIII. Là enfin, Mazarin se rencontrait, en 1659, avec don Luis de Haro pour traiter la *paix des Pyrénées* et cimenter l'union de la France et de l'Espagne réconciliées, par le mariage de l'infante Marie-Thérèse avec Louis XIV. Les arts et la poésie du grand siècle ont célébré à l'envi cet événement. De tant de grandes choses, la pauvre île n'en peut mais. Elle a vu des spectacles moins glorieux : l'échange dans une barque, au milieu du fleuve, de François I^{er}, le vaincu de Pavie, prisonnier de Charles-Quint, contre ses deux fils, qu'il livrait en otage.

La paisible *Bidassoa* retentit souvent des tumultes de guerre. **Fontarabie**, juché sur son piton rocheux, dans une enveloppe de vieux murs, que domine la tour massive d'un ancien donjon, semble veiller encore jalousement sur la frontière dont cette place fut la sentinelle avancée. Plus d'une fois la ville fut assiégée, rarement prise. François I^{er} l'emporta pourtant, en 1521, le maréchal de Berwick en 1719. Mais toutes les forces de Condé et de Saint-Simon vinrent échouer sous ses murs, en 1638. Vingt assauts en deux mois ne purent vaincre son obstination héroïque. L'alcade maître, don Diego Butron, était l'âme de la défense. A son exemple, tous les habitants sacrifièrent ce qu'ils avaient de précieux : à défaut de plomb, l'on fondit des balles en argent. L'amiral Calvera et le viceroi de Navarre, survenant à l'improviste, dégoûtèrent enfin cette



Phot. de M. Pacaud.

LE ROCHER DE LA VIERGE ET LE PORT-VILUX, A BIARRITZ.

poignée de héros, en rejetant les troupes françaises sur la rive droite de la *Bidassoa*.

C'est une fête pour les yeux de franchir en barque le large estuaire qui sépare *Hendaye*, sur la rive française, de *Fontarabie*, sur la rive espagnole. Au-dessus du flot qui vient mourir à ses pieds, la vieille cité guerrière se détache dans le ciel pur, sur le remous des montagnes prochaines.

La **Nivelle** naît, on ne sait pourquoi, en Espagne : la frontière coupe son cours au-dessous d'*Urdax*. Avec le cours supérieur de la *Bidassoa*, elle enveloppe comme d'un chemin de ronde la *Blaue* 300 mètres, haut belvédère dressé au-dessus de la frontière, en vue de l'Océan. Pour un cours d'environ 35 kilomètres, la *Nivelle* est navigable sur 7 kilomètres. Elle mêle ses eaux à celles de l'Océan dans la baie ouverte de *Saint-Jean-de-Luz*, après s'être reposée dans le bassin qui sert de port à cette ville; tandis que le flux la refoule jusque-là, elle s'échappe à marée basse en flot torrentiel. Entre la *Nivelle* qui la baigne et l'Océan qui l'assiège, *Saint-Jean-de-Luz* couronne une belle plage sablonneuse et sûre; c'est un séjour d'hiver très apprécié. Débouché maritime du *Labourd* basque, *Saint-Jean-de-Luz* eut autrefois une grande activité. Mais, si près de l'Espagne, il lui fallut plus d'une fois en décade avec ses voisins : ses marins furent à Irun, à Fontarabie; mais, à leur tour, les Espagnols sur-



Phot. de M. Pacaud.

COUP DE MER SUR LE ROCHER DE LA VIERGE.



Phot. de M. Pacaud.

BIARRITZ : LA ROCHE PERCÉE.



CL. ND.
JONCTION DE LA NIVE ET DE L'ADOUR, A BAYONNE.

loin des misères et du tourment des villes. La *Nive* badille et baigne, en courant, de délicieuses retraites. Au delà du rocher tamenx où s'agrippait un sentier muletier, le *pas de Roland*, aujourd'hui bien défiguré par les travaux de terrassement de la route, voici *Cambo le Haut*, sur sa colline, perche à 62 mètres au-dessus du courant : en bas, le *Cambo thermal* ; car, entre l'air pur et la nature reposante, on trouve à *Cambo* trois sources, l'une sulfureuse, l'autre ferrugineuse ; une troisième, celle de la Tuile, récemment découverte, *Cambo* est moins une ville qu'un parc naturel débordant de sève, un jardin ombré et parfumé, séjour d'élection pour les rêveurs et les artistes. Malgré l'affluence des étrangers, *Cambo*, la perle de la *Nive*, ne laisse pas de garder son caractère de petite cité basque ; son jeu de *pelote* attire les meilleurs champions du voisinage ; même on se vante ici de posséder les premiers joueurs du monde entier, car les *Basques* émigrants ont transporté avec eux et mis à la mode, non seulement à Paris, mais au delà de l'Océan, leur jeu national.

Ceux auxquels la fortune sourit ne peuvent échapper à l'attraction de leur pays d'origine. Ils reviennent fiers du succès ; leurs blanches villas s'alignent le long de la *Nive*, dans les parages d'*Ustaritz*. Une ancienne capitale, ce coquet chef-lieu de canton, mais une capitale agreste : vous y cherchiez en vain les monuments ou les ruines témoigns d'une grandeur passée. L'aspect des petites villes et des villages du pays basque causerait une décep-

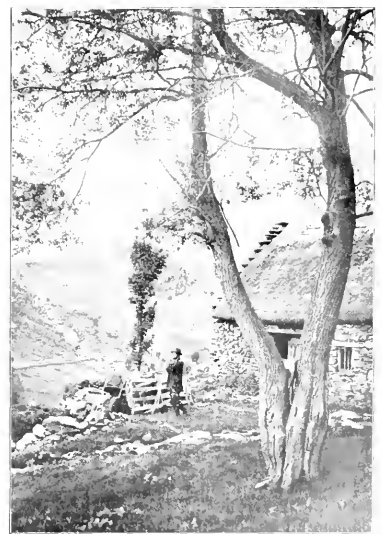
tion, si l'on oubliait que le sol s'est modelé, pour ainsi dire, à l'empreinte de la race. Pas de féodalité chez les *Basques* ; partant, peu ou point de forteresses ; des champs de maïs et des prairies, des coulées onduleuses, des chemins encadrés de verdure, des vallons frais, des eaux murmurantes et, piquées çà et là au flanc des collines ou blotties dans les creux, tellement elles paraissent jalouses de leur indépendance, de petites maisons blanches qui dérobent aux yeux des passants le foyer familial. C'est toute la poésie de la terre et du labeur des champs qui s'exhale à perte de vue, de la plaine, des vallées et des collines moutonnantes, sur la magnifique toile de fond des Pyrénées. Tout le *pays basque* est là, dans son originale et puissante vitalité ; n'en attendez pas autre chose.

Il y eut, de ce côté des Pyrénées, trois centres d'attraction de la nation basque : *Ustaritz*, pour le pays de *Labourd*, au voisinage de la mer ; dans la haute vallée de la *Nive*, *Saint-Jean-Pied-de-Port*, capitale de la *Basse-Navarre* ; la Haute-Navarre demeurant à l'Espagne, de l'autre côté des monts ; enfin, voisinant avec le Béarn, *Moulleu*, chef-lieu de la *Soule*, dans la vallée du *Saron*, affluent du gave d'Oloron. À dire vrai, la *Soule* n'est qu'une traînée de population dans le domaine restreint de sa rivière, le *Labaud* ne renferme que des collines moyennes ; la *Basse-Navarre* mitoyenne renuit les aspects des deux régions.

La *Nive* finit dans l'Adour, à Bayonne, après un cours d'environ 78 kilomètres ; elle est navigable, officiellement, de



Plot. de M. Pécoud
SAINT-JEAN-PIED-DE-PORT.



Plot. de M. Pécoud
SUR LES PLATEAUX DU PÉNINSULE.



Phot. de M. Virou.

CIRQUE DE GAVARNIE : LA GRANDE CASCADE

Sur le front du Som de Ramond, la dépression d'Estdubé conduit, par l'échelle de *Touquerrouge*, à l'escalade de la crête. A gauche se profile le pic d'Estdubé (2810 mètres) et, au loin, le pic de *Troumouse* (3080 mètres), dont le grand cirque, rival de celui de Gavarnie, se creuse au flanc septentrional de la *Munia* 3150 mètres. Le cirque de *Troumouse* n'égale pas en hauteur celui de Gavarnie, mais le mur neigeux qui l'enveloppe atteint près de 12 kilomètres. Plusieurs millions d'hommes pourraient tenir à l'aise dans cette vaste enceinte. « Deux chaînes s'écartent tout à coup et décrivent une courbe immense qui forme environ les quatre cinquièmes d'une circonférence complète. L'une des branches du croissant se termine du

côté du spectateur par deux énormes rochers projetés en avant comme deux bastions, à la base du mont *Ferrand*; l'autre branche est formée par la longue montagne d'*Aquila*, tout unie, sans anfractuosités, dont le sommet en plate-forme est surmonté d'un rocher tronqué. Le pic de *Troumouse* réunit les deux branches du croissant; rien ne voile ses brillants glaciers, ses noires saillies, ses deux obélisques d'égale hauteur, qu'on appelle les *ours* de *Troumouse*. » (RAMOND.)

Quelques brèches ouvertes dans l'épaisseur des monts conduisent, du versant de *Troumouse* et de Gavarnie, sur le revers de la *Munia* et du mont *Perdu* : ports de *Pinède* et d'*Aspazou* 2970 mètres, qui débouchent dans la haute vallée du rio *Cineu*; ports de la *Cascade* (2938 mètres) et de la *Brèche de Roland*, orientés vers l'effondrement gigantesque du *Colatuérro*, aux assises couleur de flamme.

Gavarnie n'est qu'une localité sans importance; le cirque est sa plus claire richesse. Le *Gave* en arrive à travers les éboulis et les prairies. Aussitôt il reçoit, dans une gorge profonde, le torrent d'*Ossoue*, que lui envoie le glacier oriental du Vignemale. Sous cet afflux, le *Gave* écume et s'élance, ouvre sa route à grand effort, çà et là disparaît sous les gros blocs déçous, bondit en soubresauts furieux. Les cascades grondent, leur clameur monte comme le fracas d'une bataille et la poudre humide des eaux repaillit jusqu'aux herbes folles qui se penchent au-dessus du torrent. Alors paraît l'extraordinaire **Chaos de Coumélle** : « L'aspect de la vallée devient formidable. Des troupeaux de mamouths et de mastodontes de pierre gisent accroupis sur le versant des montagnes. Ils semblent chauffer au soleil leur peau bronzée, et dormir, renversés, étalés sur le flanc, couchés dans toutes les attitudes, tous gigantesques et effrayants. Lorsqu'on entre dans cette prodigieuse bande, l'horizon disparaît, les blocs montent à cinquante pieds en l'air; le chemin tourne péniblement entre les masses qui surplombent; les hommes et les chevaux paraissent des nains et la noire armée suspendue semble prête à fondre sur les insectes humains qui viennent troubler son sommeil.



Photo de M. Meyer.

AUX BORDS DU GAVE.

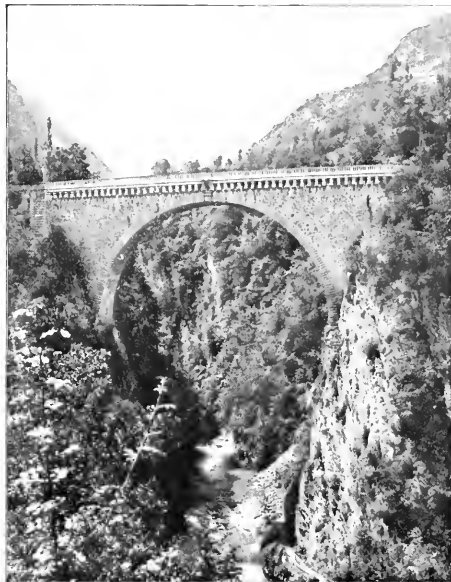


Photo de M. Meyer.

LE PONT NAPOLEON, A SAINT-SAUVEUR.

La montagne, antebais, dans un accès de fièvre, a secoué ses sommets, comme une cathédrale qui s'effondre. Quelques points ont résisté et des clochetons crénelés s'alignent sur la crête; mais leurs assises sont disjointes, leurs flancs crevassés, leurs aiguilles déhiquetées. Toute la cime fracassée chancelle. Au-dessous, la roche manque tout d'un coup par une plaie vive qui saigne encore. Les débris sont plus bas, sur le versant encombré. Les rochers écroulés se sont soulevés les uns les autres, et l'homme aujourd'hui passe en sûreté à travers le désastre. Mais quel jour que celui de la ruine! » TAINE.

A Gèdre, le *Gave de Gavarnie* reçoit celui de *Heus* qui puise au cœur du cirque de *Troumouse*, rallie en passant celui d'Estdubé, et, frayant son passage à travers une cohue d'épaves, m'instruit de-



Photo de M. Meyer.

VILLAGE DE GAVARNIE.

On excursionne aux lacs d'Estom, au pont d'Espagne, au lac de Gaube; on pêche la truite dans les torrents et l'on va même jusqu'à Gavarnie, à moins de grimper au Vignemale. Les *eaux thermales* de Cauterets sont souveraines pour les affections de la gorge et des voies respiratoires. Leur vertu fut appréciée aux premiers temps de notre histoire, s'il est vrai que Raymond I^{er}, comte de Bigorre, en relevant de ses ruines l'abbaye de *Saint-Savin*, dévastée par les Normands 945, fit don à l'abbaye de la vallée de *Cauterets*, à la condition d'y bâtir une église et d'entretenir les logements utiles à l'usage des bains. Au xvi^e siècle, *Cauterets* eut grande renommée : la reine *Marquise de Navarre*, sœur de François I^{er}, y vint avec sa cour, ses poètes, ses savants, ses musiciens, et c'est là qu'elle composa en grande partie son *Heptaméron*.

Dans la plaine où coule le gave de Cauterets, la vieille abbaye de *Saint-Savin* s'élève sur la gauche et à mi-route, entre Pierrefitte et Argelès. Le fils d'un comte de Barcelonne, *saint Savin*, y aurait vécu solitaire, parmi des ruines antiques sur lesquelles Charlemagne éleva un monastère. Roland y serait venu : où n'est-il pas allé? et, pour payer l'hospitalité que lui donnèrent les religieux, aurait pourfendu deux géants célèbres par leur impiété. La vallée de *Saint-Savin*, sous la maîtrise de l'abbaye, formait une sorte de république où les chefs de maison, femmes ou hommes, avaient voix au Conseil. Sous l'afflux du torrent de Cauterets, le grand *Gave de Pau-Gavarnie* étale ses eaux bruyantes sur un lit de cailloux roulés, à travers la plaine d'Argezès. A la fois station thérapeutique et thermale, *Argelès* est encore un excellent intermédiaire entre les hautes régions balnéaires, déjà froides à l'approche de l'hiver, et la plaine encore moite des tiédeurs de l'été.

Au-dessous d'Argelès coule le gave d'*Azun*, doublé de celui de *Labat de Buz*, l'un qui s'alimente aux glaces du Balaitous, le Cervin français; l'autre issu du lac d'*Estom*, le plus bas des Pyrénées (1264 mètres), le seul qui, à cette altitude, n'ait pas encore été comblé par les alluvions et les éboulis. Tous ces gaves réunis font du *Gave de Pau* une pétulante rivière dont le flot s'échappe des montagnes dans la plaine de *Lourdes* et frôle en passant la fameuse *grotte de Massabielle*, où une humble bergère, Bernadette Soubirou, vit plusieurs fois, en 1858, la Vierge lui apparaître. Six à sept cent mille pèlerins viennent chaque année, de tous les points du monde, s'agenouiller devant la grotte.

Lourdes 8740 habitants n'était qu'une petite cité féodale, groupée autour du rocher qui porte son vieux château. Ce fut, du iv^e au xvi^e siècle, la place principale du Bigorre. Trait d'union entre les pays de montagne et ceux de la



VALLÉE DE LUZ ARROSÉE PAR LE GAVE DE GAVARNIE.

C. L. R.

plaine, *Lourdes* fut toujours un centre de transactions importantes, mais les pèlerinages et l'afflux d'étrangers qui en est la conséquence ont largement développé la vie économique et les ressources de la petite cité. Un funiculaire escalade le pic du *Grand-Gier*, d'où la vue plane sur la chaîne des *Pyrénées*. Bientôt un train électrique ira de Lourdes à Bagnères-de-Bigorre et de cette ville à Gripp, d'où un autre funiculaire grimpera au *pic du Midi*.

Le *Gave*, en aval de Lourdes, passe sous le vieux pont de *Béthourm*, à la longue chevelure de lierre (grottes fameuses, pèlerinage), enfin se déroule dans la plaine de *Pau*, entre des rangées de peupliers dont la mince silhouette profile au loin sa course. Au delà d'*Orthez* 3850 habitants jadis capitale du Béarn, dont le vieux pont gothique et la tour de Moncade, seul reste du château construit par Gaston Phébus, évoquent d'étonnants souvenirs, le gave d'*Ossau* coule dans le Gave de Pau.

Deux vallées béarnaises apportent leur tribut au gave d'*Ossau* : celle d'*Aspe* et celle d'*Ossau*. Il est probable que le gave d'*Ossau* gagnait autrefois directement le Gave de Pau, car le *Nèze* prolonge son cours directement au nord, et l'abondance de cette petite rivière ne s'explique guère que par des infiltrations souterraines provenant du gave d'*Ossau* détourné de son cours naturel.

Deux torrents, le gave de *Blons* et celui du *Brousset*, se déroulent aux flancs du pic du *Midi d'Ossau* 2885 mètres; ils se réunissent au petit hameau de *Galas*, rendez-vous des chasseurs d'aigres et d'isards. A Galas, le gave d'*Ossau* c'est là qu'il prend ce nom : c'est le gave de *Soussouou*, devale



C. L. R.

SAINT-SAUVEUR.



VUE GÉNÉRALE DE LOURDES.

Phot. de M. Vio.

et sut les défendre. En 1812, toute la population de *Lescun*, pauvre hameau d'à peine un millier d'habitants, prit les armes pour arrêter les partis espagnols qui harcelaient l'arrière-garde de l'armée française en retraite. Par la vallée d'Aspe avaient passé les Romains : ils traversaient la crête au Somport. *Sannius puerus*. Une route carrossable y conduit aujourd'hui, d'Oloron à Jaca, par la double voie naturelle des torrents opposés : gave d'Aspe et Aragon. La *vallée d'Aspe* comprend deux parties : la première largement ouverte entre Oloron et la Pène d'Escot, la seconde resserrée par les montagnes, à l'exception du petit bassin compris entre Bedous et Arceus.

Le *gave d'Aspe* arrive d'Espagne, ce qui ne s'explique guère, sur le versant français, passe le Somport (1640 mètres) et atteint, par une suite de petits bassins entremêlés de gorges, le groupe d'*Urdos*, dernier village de France, dans une petite plaine qui communique par trois cols élevés, Bious, les Moines, Aas-de-Bielle avec le val de Bious et Gabas, d'où dérive le gave d'Ossau. En fort garde le passage d'*Urdos*, au-dessus d'un étroit défilé, il faut grimper 506 marches pour atteindre la pointe d'où il se dresse à pic, à 150 mètres au-dessus du gave, la profonde tranchée du Mérisson le sépare du nord.

A *Lescun*, conflue le torrent du pic d'*Anie*, montagne sacrée des pays basques ; les eaux ferrugineuses de *Labezan* dépendent de Lescun. Le gave d'Aspe plonge alors dans des gorges sauvages, atteint *Arceus*, autrefois capitale du pays d'Aspe, patrie du poète montagnard *Cyprien Desportus*, puis de plaine en ravin gagne *Sarrazac* et débouche en plaine, au milieu du gracieux paysage de *Saint-Christin*. Enfin il rallie le gave d'Ossau dans *Oloron* 8980 habitants, au pied du vieux quartier de Sainte-Croix. Les deux gaves unis forment celui d'*Oloron* qui se grossit encore du *Vert*, torrent de la vallée de Barétous, et du *Saison*, qui domine, dans une verdoyante vallée, le vieux château de Mauléon.

Le *Saison*, rivière basque de la Soule, est formé de l'*Uchaiten* de Sainte-Engrace et des eaux de *Holaurte* qui roulent au fond d'étroites fissures, à 150 et 200 mètres de profondeur, enfin de l'*Alphouren*, né dans les monts voisins d'Irati. Tous ces gaves, unis au *Gave de Pau*, rencontrent enfin l'indigent *Adour* et en font une belle rivière. — *Cours du Gave de Pau* : 180 kilomètres ; les 9 derniers kilomètres sont navigables. Entre Saison et Nive, un seul affluent vient à l'Adour, la gracieuse *Babouze*, rivière de Saint-Palais.

L'ADOUR

L'*Adour* recueille les eaux du pic du *Midi de Bagnère*, hardi promontoire dressé entre les deux sillons de la Neste d'Aure et du Gave de Pau, sur le front de la longue jetée montagnaise qui s'enracine au pied de la Muna et se prolonge au nord par l'échine du Pic-Long et de la montagne du Neuvaille 3092 mètres. L'*Adour* n'est donc pas un émissaire direct de la grande chaîne, bien que le pic du *Midi de Bagnère*, par la surélévation subite de ses remparts de rochers, ne le cède guère aux plus fiers sommets des Pyrénées, *Trois Adours*, car ce mot a un sens générique, comme ceux de Gave, de Neste, de Doire et de Noguera, *Trois Adours* : ceux de *Lescun*, du *Tourmalet* et d'*Arlempus* forment la rivière. Le *torrent de Lescun* entraîne les eaux du *lac Bleu*, jolie nappe azurée de 59 hectares, étalée dans un cirque de pâturages pierreux, jadis couverts de bois. En tunnel,



Phot. de M. Vio.

LE PONT DE BITHARRAM.

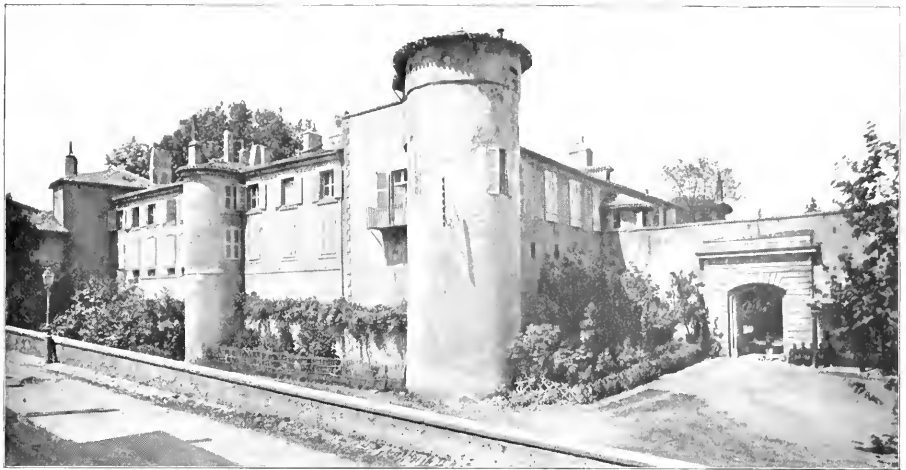
les terres voisines, dont, plus d'une fois, il faillit engloutir les villages. La tempête passée, on lui refaisait tant bien que mal un chenal à travers les sables, mais les communications de Bayonne avec la mer par l'Adour étaient devenues bien précaires.

Le roi de France intervint et chargea Louis de Foix d'ouvrir à l'Adour une route nouvelle. L'illustre ingénieur-architecte barra le fleuve à 4 kilomètres de la ville, pour lui fermer la route du nord, et commença d'ouvrir la dune littorale de retenue. Au lieu de 30 kilomètres qu'il fallait descendre par

l'Adour, de Bayonne à la mer, la distance allait se trouver réduite à 6 ou 7 kilomètres. Tout à coup, le 28 octobre 1579, une crue subite du fleuve submergea le pays; sous la poussée des eaux déchaînées, la dune littorale à peine entamée se rompit; en quelques jours un passage naturel fut ouvert. C'est l'embouchure actuelle.

Une fois encore, il est vrai, l'Adour s'égarait au sud, ouvrit une issue un peu au-dessus du cap Saint-Martin; mais, presque toujours encoffrée et, par surcroît, d'accès dangereux, cette passe a été définitivement abandonnée. L'Adour, canalisé par une ligne de quais, sert de port à Bayonne; de part et d'autre les navires accostent à l'une ou l'autre rive, devant les docks et les entrepôts. Le port se prolonge durant 1600 mètres, sur une largeur de 150 à 350 mètres, jusqu'au bout des Allées marines. Alors le fleuve, légèrement infléchi vers le nord, forme une sorte de rade intérieure, large de 350 à 800 mètres et longue de 2300 mètres environ, jusqu'au banc sablonneux des *Cuspiets* que signalent les balises. Là s'étend l'*avant-port*, de plus en plus resserré à mesure que l'on approche de l'Océan, de façon que les eaux fluviales arrivent sur la barre d'entrée avec une force suffisante pour balayer les obstacles et maintenir la route libre. A moins de tempête exceptionnellement grave et de bouleversements accidentels, les navires cabant de 5 mètres à 5^m,50 peuvent franchir la barre et monter jusqu'à Bayonne.

Deux points barrent l'Adour et la Nive à leur confluent; en amont, deux *arrivées-ports* reçoivent les bateaux, les chalandes, les radeaux de la navigation fluviale. Le trafic maritime du port de Bayonne a pris un vif essor; il importe des minerais espagnols pour les forges du Boncau-Neuf, des charbons anglais, des bois de Norvège, des blés américains



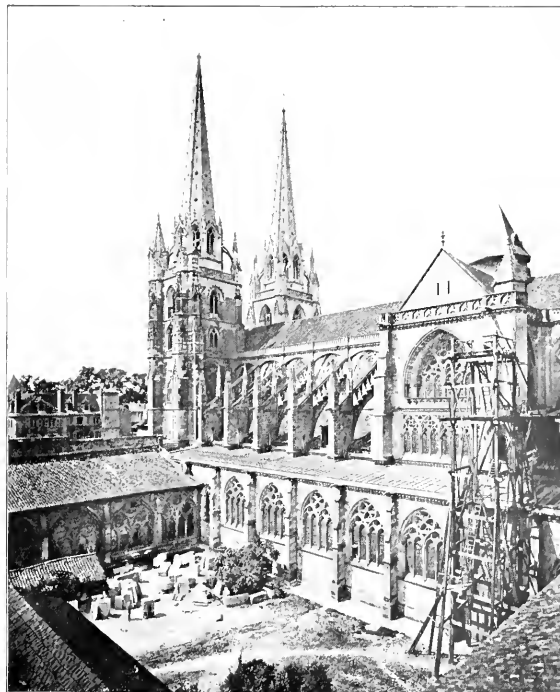
BAYONNE : LE VIEUX CHÂTEAU.

et russes; il exporte les produits résineux des Landes, du bois, des marbres, des objets manufacturés.

Bayonne, l'ancien *Lapurdum* (d'où est devenu le *Labourd*, gardait, au seuil des Pyrénées, la grande voie romaine de Bordeaux en Espagne; une cohorte y résidait. Son rôle stratégique et maritime, car c'était la porte du pays sur la mer, en fit de bonne heure une importante cité. Devenue anglaise avec le duché d'Aquitaine dont elle faisait partie, elle ne fut définitivement rattachée à la France que sous Charles VII, quand Dunois l'emporta (1451); son nom de *Lapurdum* avait fait place à celui de *Bayona*, depuis deux siècles à

peine. La place fut renouvelée par François I^{er}, et c'est là que le vaincu de Pavie, prisonnier de Charles-Quint, s'arrêta au retour de Madrid. Bayonne a vu des entrevues fameuses, entre autres celle qui réunit au château de *Marrac* (2 kilomètres de la ville) : Napoléon I^{er}, Charles IV roi d'Espagne et son fils Ferdinand VII, qui lui abandonnèrent, contraints, leur couronne au profit de son frère Joseph.

Bayonne couvre les deux rives de l'Adour et de la Nive. A droite du fleuve, le quartier neuf dit faubourg du Saint-Esprit, avec la gare du Midi, le *Musée* (collection Bonnat), la citadelle; à gauche, la vieille cité enveloppée de bastions et de remparts dont une partie repose sur des fondements antiques. Dans le voisinage de la cathédrale, magnifique édifice ogival des XIV^e et XV^e siècles, la rue pittoresque du Pont-Neuf allonge vers la rive du fleuve ses massives arcades, à l'abri desquelles s'alignent de beaux magasins; la *place d'Armes*, au bord de l'Adour, est le rendez-vous du Bayonnais élégant; de là les magnifiques allées de Paulmy développent autour de la ville une couronne de plantureuse frondaisons. 28 224 habitants.



LA CATHÉDRALE ET LE CLOÛTRE.

DOMAINE DE LA GARONNE SUPÉRIEURE

Le fleuve. — Contre toutes les indications de la nature, la *Garonne*, fleuve pyrénéen par excellence, naît en Espagne, sur le versant français des montagnes. Un magnifique amphithéâtre de grands sommets, presque tous approchant de 3000 mètres, enveloppe le *val d'Arros*, des monts Mandits au pic de Crabère, qui voit l'entrée de la *Garonne* en territoire français : pic *Fourcade* 2882 mètres, pic de *Matabat* 2827 mètres, pic de *Colmès* 2930 mètres, *S'aurcha* 2804 mètres, pic de la *Banquette* 2764 mètres, *Rosa Blanca* 2758 mètres, *Peyra Blanca* et les pics *Parrons*, dans les parages du pic de *los Arripas* 2531 mètres, et du *Mauhermè* 2881 mètres. Ce cône gigantesque constelle de lacs innombrables dont les eaux s'écoulent par les premiers filets nourriciers de la *Garonne*, voilà, ce semble, entre le grand fleuve et ses voisins espagnols des *Apaches*, un sent de séparation assez marqué. Ceux qui traînent la frontière entre la France et l'Espagne l'ignoraient, sans doute, comme on l'ignorait encore il y a cinquante ans. De là cette chose étrange : un fleuve qualifié espagnol qui tourne le dos à l'Espagne et regarde tout *estor* vers la France.

Un éventail de torrents contribuent à former la **Garonne aranaise** : le *rio Mala*, dont le flot tumultueux, émissaire du lac de Bacie, coule en grondant sous les arachures disjointes d'une ancienne grotte effondrée ; son portique gît en débris accumulés sur les eaux ; le *rio Ruda*, qui boudit sous l'irrésistible poussée d'une douzaine de lacs enclâssés dans le granite des monts de Salbouredo ; l'*Agnanouch* indompté, déversoir de l'están *Majot* et de ses satellites endormis dans un cirque de neiges et de frimas, au pied du grand pic de Colomes 2930 mètres. A côté de ces foudroyants émissaires des grands monts qui enveloppent la conque aranaise, l'humble source ruiselante au sent du plateau de Bérêt devrait compter à peine. Avec les rios *Mala*, *Ruda*, *Agnanouch*, elle passe à *Trichas* : eaux sulfureuses froides, recueillie à droite le *rio*



CL. NÉ.

BAYONNE : BASQUES REVENANT DU MARCHÉ.

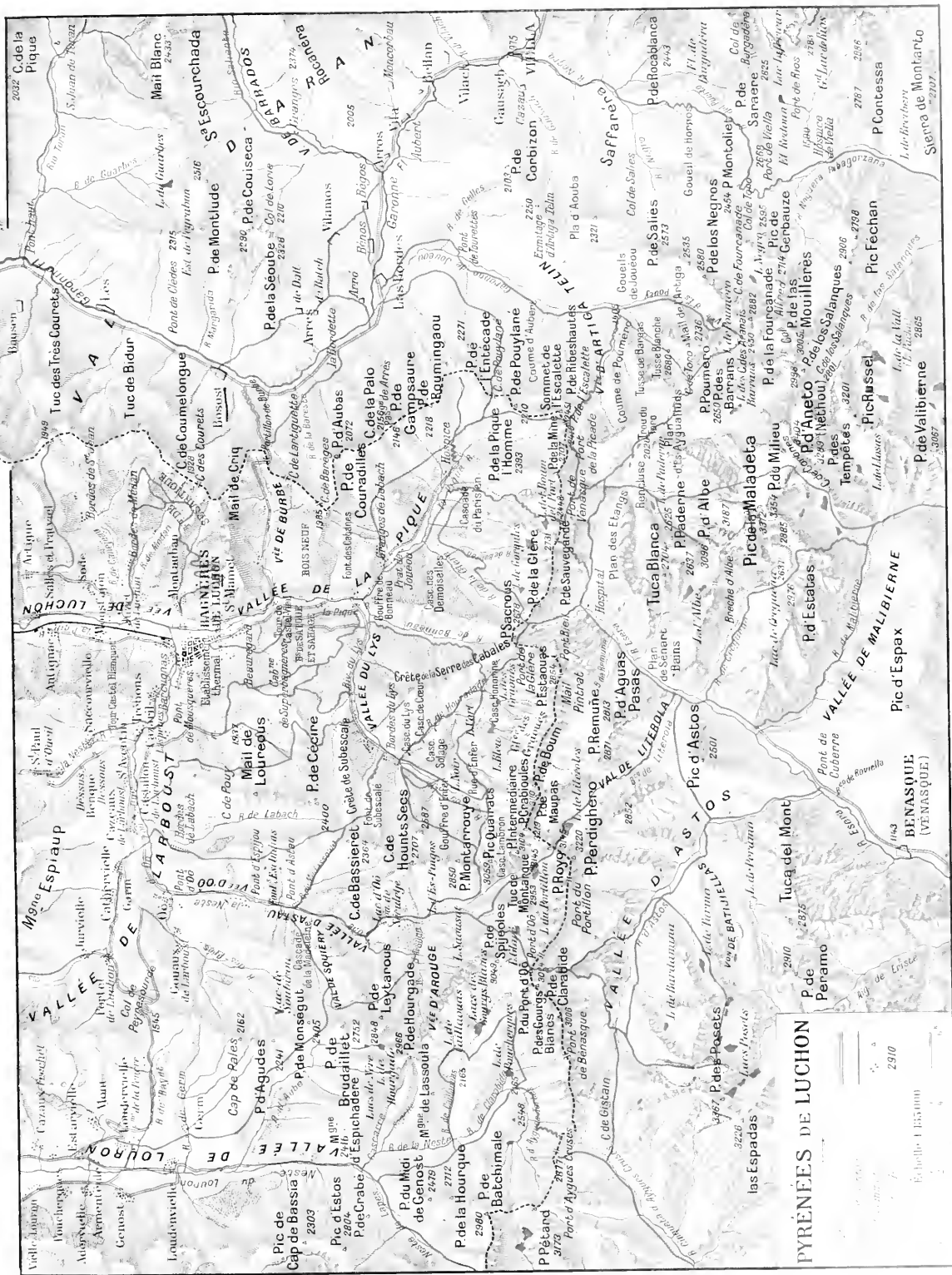
Juda ou *Juela*, déversoir du Mauhermè et du lac de Montoliou, sous les escarpements rougeâtres de la Pique de *Salardu* ; de gauche lui vient le *rio du val d'Artias* (ou d'Artiès) qu'alimentent deux véritables mers intérieures, l'están *del Mar* (70 hectares) et la nappe immense du *Rieus*, tendue sous l'éperon du Bécibéri qui dépasse 3000 mètres d'altitude. Puis ce sont, sous les *miradores* de *Vieilla*, capitale de l'Aran, le confluent du *rio Negro*, dont la coupée s'ajuste, au travers des monts (hospice de *Vieilla*), à la vallée du *rio Noguera Ribagorzana* ; au-dessous d'Arros, le *rio de Vallach*, venu de droite avec le *rio Saliente*, et, en aval des Bordes, la *Garonne de Janou*, dite *Garonne occidentale*, émissaire du groupe de l'Aureto. Dans ce rayonnement des eaux aranaïses, accourues de tous les points de l'horizon, où est au juste la *Garonne*?



Phot. de M. Trachouk.

LE VAL D'ARAN : LOSOS ET LA GARONNE.

PYRÉNÉES — LUCHON



Sources de la Garonne. — Si l'importance d'un cours d'eau se mesurait exclusivement au nombre de kilomètres qu'il parcourt, le *rio Malo* devrait être considéré comme la source la plus lointaine de la *Garonne*, car, de tous les torrents visibles qui contribuent à former le grand fleuve, c'est le plus éloigné de l'embouchure et, par conséquent, celui qui puise le plus



CASCADE DU TROU DE TORO.

avant au cœur des monts. Mais la constance d'une source, son abondance, la limpidité de ses eaux, en la rendant bienfaisante, l'humanisent pour ainsi dire et contribuent plus que tout le reste à lui donner le premier rang. C'est pourquoi les *Aranais* se sont toujours refusés à voir la source de leur fleuve ailleurs que dans les deux petites fontaines qui sourdent au sein du *Plà de Beret*.

« Ceux qui ont choisi le mince filet des *gouëils de Bérêt* 1872 mètres) pour en faire la source du grand fleuve n'étaient pas des géographes. Ils savaient très bien que la grande eau ne venait pas de là. Les forts courants qui l'apportaient de la haute montagne s'appelaient *Malò*, le *maieu*; *Ruda*, la *rude*; *Aiguamoch*, le *beaucoup d'eau*... Et d'où venaient-ils ce méchant, cette rude? Des montagnes glaces et sauvages où la neige reste toujours, où l'on ne passe qu'à grand pêne, à grand péril, et au milieu de l'été seulement. En haut de leur bassin, rien que glace et rochers. Pas d'herbe, rien d'amical ou d'utile pour les pauvres hommes.

« Au contraire, vers le *Plà de Bérêt*, partout l'herbe grasse et les montagnes unies; un grand chemin de pelouses entre des rochers largement écartés à droite et à gauche. Et puis, tout au sommet, jaillissant de l'herbe, ne gelant jamais, ne débordant et ne tarissant pas, la bonne petite source, comme des troupeaux, aimée des bergers. Le voyageur s'y arrêtait au passage, s'y rafraichissait, y reprenait des forces, la remerciait d'instinct et lui demeurait reconnaissant. Qu'importent maintenant les grands torrents qui groudent là-bas et roulent leur écume sur les granites? C'est toi, petite source, qui es la *Garonne*, la seule *vraie Garonne* des montagnards! » F. SCHRAEDER, *Autour des sources de la Garonne*, « Annuaire du Club alpin français », 1880, p. 244.

Le mot « *Garonne* », ainsi que l'observe M. Emile Belloc, « n'est pas un nom propre » : *about*, *gare*, *reste*, *garumar*, *rio*, *noguera*, autant de noms génériques pour désigner un cours d'eau, des deux côtés des Pyrénées. Rien que dans le val d'Aran, en dehors de la *Garonne* proprement dite, il y a le (non la) *garoni* de Ruda, le *garina*



Photo de M. Meyss.

SOURCE DE LA GARONNE AU PLÀ DE BÉRÉT.

d'Aiguamoch, le *garina* d'Artias, le *garona* de Jonçon. Sur le versant espagnol, les *Nogueras* se multiplient : *noguera* Pallaresa, *noguera* Ribagorçana, *noguera* de Ter. Remarque, en passant, que tous les noms de rivières sont masculins en espagnol, et que *Noguera* est précisément l'anagramme de *Garonne*, *Garonna*, comme disent encore les Aranais. Pour un grand fleuve comme la *Garonne*, il a paru aux géographes presque inconvenant de lui donner une source aussi ridiculement modeste que celle du *Plà de Beret*. Il fallait trouver ailleurs. La source étant espagnole par principe, on chercha de l'autre côté de la crête frontière.

Aux flancs du pic d'*Aneto* bondit un torrent alimenté par le ruissellement des glaciers : il disparaît au *Plan des Agnallads*, dans un gouffre, le *Trau du Toro*, puis, s'infléchissant à rebours, dans les cavités mystérieuses de la montagne, il réapparaît un jour (on le prétend du moins) après 4 kilomètres de course souterraine et jaillit à 600 mètres plus bas, sous les hauteurs du Pomméro, aux fameux *gouëils de Jouéou*. Alors le fleuve, dévalant par la vallée de l'*Artega-Telou*, happe au passage la *Garonne* de Viella, résumé de tous les torrents aranais, et gagne droit au nord le *pont du Roi*, où il entre en France. Quelle admirable trouvaille! Le plus grand fleuve du Midi alimenté par le plus grand château d'eau glacière de toute la chaîne pyrénéenne! Par malheur, cette belle invention ne repose sur aucune raison sérieuse.

« Situés à 1415 mètres d'altitude, les *gouëils de Jouéou* se dissimulent au milieu d'un amoncellement indescriptible d'énormes



Photo de M. Meyss.

LA GARONNE AU PONT DU ROI.

blois de calcaire jaunâtre, de granite et de schistes, d'arbres géants fondroyés, arrachés à leur support naturel et pourrissant sur place. Profitant des espaces libres, le liquide, conduit par des milliers de canaux invisibles, vient sourdre, limpide ou blanc d'écume, par quatre orifices principaux, à travers ces amas de pierres brisées. »

« Le **Trou du Toro**, dit M. Emile Belloc, est entièrement creusé dans un calcaire vacuolaire très fissuré, altitude 2020 mètres, au seuil de la cascade. Cette vaste excavation est fermée de tous côtés, excepté au sud-est. C'est par là que les eaux de fusion se précipitent des glaciers voisins. Une immense muraille calcaire, une crevasse, diagonale de tous côtés et vigoureux, rouge à la base, s'étage en encoûlements successifs et surplombe la rive gauche jusqu'à une assez grande hauteur. Moins élevée que celle-ci, la falaise septentrionale dresse sa paroi verticale à une douzaine de mètres au-dessus du fond du bassin. A quelque distance en aval de la cascade, l'eau forme une nappe tranquille, sorte de petit lac limpide et peu profond, pénétrant sous la paroi rocheuse par des orifices à peine visibles, et disparaît dans des abîmes souterrains, que nul être humain n'a jamais explorés. » Quelle que soit l'abondance des eaux, le gouffre les absorbe. Mais où vont-elles? M. E. Belloc, pour s'en rendre compte, colora vigoureusement, d'un seul coup, la masse liquide avec une solution de fuchsine ammoniacale très fortement concentrée. Rien ne parut aux *goulets de Joutin*. D'où l'on conclut « que la masse liquide qui disparaît sous la montagne, au *Trou du Toro*, n'a rien de commun avec celle qui s'échappe des *goulets de Joutin*. L'assimilation n'est qu'une pure hypothèse. »

Ensemble, la **Garonne de Biret**, la vraie, et celle de *Joutin*, plus courte, mais presque aussi abondante que sa rivale, reçoivent la *Morgallou*, torrent à double issue dont l'une, s'insinuant sous la montagne par la faille profonde du flouat, revient au jour dans le val de Barrados, pour rejoindre le rio *Salente*. Les sources sulfureuses, le débouché du rio de *Tocata* conduisent la *Garonne au pont du Roi*, s'étroite issue ouverte à 580 mètres d'altitude, en vue du pic de *Bucanier* 2178 mètres, sentinelle dressée entre la vallée de la Garonne et celle de la Pique, son premier grand affluent de gauche. Au pont du Roi, la *Garonne* devient *Charente*, ce qu'elle est de naissance. A sa rive, **Saint-Béat**, dans un vallon resserré, fut l'une des clefs de la France au regard de l'Espagne; on avait pour le passage d'un château à double enceinte, à ce donjon, fièrement planté sur un roc isolé. Il n'en reste que des ruines sur le rochant du *Cap del Monte*. Les XIV^e et XV^e siècles, les ruines de *Saint-Béat*, le plus bel ornement des parades de la rive, ces nombreux monuments y présentaient, de nos jours, et, grâce à un mélange peu perfectionné, l'industrie du marbre, cessé d'être prospère. Au delà de *Saint-Béat*, la Pique est en vue; sous le comble de *Barbazan*, eaux sulfureuses et riches ferrugineuses, voici, sur son dernier

rocher, la cathédrale de **Saint-Bertrand-de-Comminges**. En bas, dans l'attraction du fleuve, le faubourg du Plan, animé et peuplé; au-dessus, l'escalade et déserte qu'une ceinture de remparts étroitement, sous l'égide de l'église-forteresse. Un oppidum gaulois occupait cette cime, lorsque les montagnards d'au delà des monts, partisans de Sertorius, repoussés après la défaite de

leur chef par les soldats de Pompée, vinrent chercher un refuge dans la haute vallée de la *Garonne* et s'établirent en cet endroit. La cité qu'ils fondèrent prit le nom des *arrivants* ou *Convènes* (*convenientes*); par suite, le pays fut celui des *Convènes*, *Commines*, d'où est venu *Comminges*. Un temple, quelques remparts de défense occupaient la hauteur; à la fin du IV^e siècle, une enceinte complète l'enveloppait. Quand survinrent les Barbares, tous les habitants de la plaine s'y réfugièrent. Les Vandales passèrent en trombe, bientôt les Wisigoths vinrent à leur tour. Capitale d'un peuple, la cité des *Convènes* eut, de ce chef, lors de sa conversion au christianisme, un évêque; l'un d'eux et de nombreux fidèles furent, au témoignage de Sidoine Apollinaire, martyrisés

par Euric (466). A la fin du VI^e siècle (586 ou 587), le prétendant Gondowald, proclamé roi d'Aquitaine à Brive, vint abriter dans la forteresse du *Comminges* sa fortune et sa vie; Gontran, l'un des fils de Clotaire, l'y assiégea; bientôt, grâce à la trahison qui précipita le malheureux prince du haut du rocher, la place était livrée au pillage. Tout fut détruit de fond en comble.

Cinq siècles après ce désastre, un pieux évêque, *Bertrand*, originaire de l'île-Jourdain, jeta au sommet de la colline dépeuplée les fondements d'une cathédrale romane dont l'édifice actuel a conservé une travée avec bas-côtés et la façade que couronne une tour carrée, vrai donjon avec ses hords, hissé sur une coupole portée par de gros piliers. L'œuvre de *saint Bertrand de Comminges* prit un demi-siècle (1075-1123); une nouvelle ville se groupait à l'abri de la cathédrale. L'un de ses plus illustres successeurs sur le siège de *Comminges*, *Bertrand de Got*, depuis sous le nom de *Clément V*, combla de faveurs sa ville épiscopale et institua un pardon ou jubilé qui se célèbre encore. L'évêque suzerain de *Comminges* gouvernait son lieu; mais les prélats commendataires qui en furent investis par la suite cessèrent peu à peu d'y résider.

Au XVI^e siècle, les huguenots exercèrent dans *Comminges* de grands ravages. La cathédrale nous reste, malgré ce qu'elle dut souffrir. A l'église de *Saint-Bertrand* s'est greffée une basilique gothique (1304) dont la nef élancée embrasse toute la largeur de l'édifice primitif. *Hugues de Châtillon* en fit la dédicace au milieu du XI^e siècle. *Jean de Mauléon*, prélat aussi bienveillant qu'éclairé, tressa autour du chœur de la basilique la dentelle de ses merveilleuses boiseries qui comptent parmi les œuvres les plus précieuses de la Renaissance. Le mausolée de *saint Bertrand* s'élève derrière le retable du maître-autel.



Tombeau de Hugues de Châtillon, à Saint-Bertrand-de-Comminges.



Chœur de Saint-Bertrand.

L'évêché de *Comminges* a été supprimé par la Révolution. Quant au groupement de *Saint-Bertrand*, il ne garda que le titre de canton; encore l'a-t-il perdu au profit de Barbazan, d'accès plus commode, sur la grande ligne de Toulouse à Bagnères-de-Luchon.

En vue de **Montréjeau** 2 500 habitants, sous la poussée de la *Neste*, seconde branche mère de la *Garonne*, le fleuve s'incline, contourne Lannemezan. Ce grand détour retenait jadis la *Garonne* dans un de ses lacs, depuis comaté, où elle épurait ses eaux et modérait sa course. Maintenant, elle chemine en plaine par *Saint-Mary*, *Bons-en*, non loin de l'embouchure du *Salat*; par *Martres*, *Cazères*, *Carbonne* où vient l'*Arize*, *Muret*, *Portet* où se montre l'*Arèze*. Enfin la *Garonne* atteint **Toulouse**, où se nouent le canal du Languedoc, œuvre admirable de Riquet, et le canal latéral au fleuve. Par là Toulouse rayonne de l'Océan à la Méditerranée, sur deux horizons, deux mondes.

AFFLUENTS DE LA GARONNE SUPÉRIEURE

A gauche. — Le pont du Roi franchi, la *Garonne* reçoit, en aval de *Saint-Bertrand*, la **Pique**, rivière de Luchon, qui lui apporte les eaux de fusion des neiges de la vallée du Lys avec celles des lacs de la région d'Oo. Béné la *Garonne* porte des embarcations à *Montréjeau*, où elle rallie la **Neste**, gonflée de toutes les grandes, moyennes et petites *Nestes* accourues de la vallée d'Aure; *Neste* de *Couplan*, émissaire oriental du Néouvielle par les lacs d'Aubert, d'Aumar, d'Orédon qui les réunit tous; *Neste* de *Moudouy* et torrent du Bioumajou, opposés à l'éventail espagnol de Bielsa; *Neste* de *Lombron*, déversoir commun de plusieurs torrents; *Neste* de la *Pez*, ruisseau d'*Aggues Tortes* qui rallie au passage les dérivations des Gorges Blanches et du lac de *Cailhouas*. Toutes les *Nestes* réunies traversent *Arreau*, centre de la vallée, où débouche, par le col d'*Aspin*, la grande route thémale de Bagnères-de-Bigorre à Luchon. Si le delta de débris qui compose le plateau de Lannemezan n'inclinait son cours à l'est, la *Neste* d'*Aure* poursuivrait directement au nord, vers la *Garonne*; du moins fournit-elle au canal de Sarrancolin les eaux d'alimentation nécessaires aux indigentes rivières du plateau. *Montréjeau* domine, en aval, le confluent de la *Neste* et de la *Garonne*; les promenades qui se déroulent au rebord de sa colline étendent la vue sur un admirable panorama des Pyrénées.

Affluents de droite. — Ce déploiement d'épais massifs qui s'enchaînent entre la conque aranaise et le pylône lointain du *Carlitte* n'a pu garder sous le ciel méditerranéen l'éclatant manteau de frimas dont se drapait avec tant de magnificence les géants de la chaîne centrale; Aneto, mont Perdu, Vignemale. Mais les grands sommets des Pyrénées orientales; *Montcarné*, *Montcaltier*, qui montent à 2 880 et à 2 870 mètres, le *Montcarné* et la *Pique* d'*Estats*, qui dépassent

3 000 mètres, sont encore d'assez haute stature pour constituer de puissants condensateurs de nuages. Par eux, les vallées ouvertes au flanc des grandes montagnes du côté du nord conservent une fraîcheur et une grâce rustiques d'autant plus chères aux amants de la vraie nature que la colue des touristes ne les a pas encore altérées.

Une belle symétrie se révèle dans la disposition des vallées et des montagnes du pays ariégeois. Par une sorte de remous du sol, un double bourrelet de renfort s'allonge parallèlement à la chaîne principale, avec une faible inclinaison du sud-est au nord-ouest : ces sont les monts



Phot. de M. Trantoul.
PORTE DE L'ÉGLISE
DE VALCABRÈRE.



SAINT-BERTRAND-DE-COMMINGS.

CL. NOL.

de *Tabe* et l'avant chaîne calcaire des *Petites Pyrénées*, deux lignes d'approche de la grande forteresse pyrénéenne. Les monts de **Tabe**, qui s'enracinent par la crête de *Pailhères* aux soulèvements du *Carlitte*, culminent au pic de *Saint-Barthélémy* 2 349 mètres, enjambent l'*Ariège* au nord de Tarascon pour se fondre, avec le val du *Salat*, dans la région si pittoresque du *Cousérans*. Cette première ligne se profile à 25 kilomètres environ de la chaîne principale. La seconde se développe à 15 kilomètres plus au nord avec le *Plantaurel* ou **Petites Pyrénées**; son altitude varie de 500 à 1 000 mètres, et c'est déjà le rebord de

la plaine. Pour y atteindre, les rivières ariégeoises doivent rompre successivement les deux dignes montagnes jetées en travers de leur route; elles y creusent des brèches pittoresques : à *Lardant*, le *Touyre*, sous-affluent de l'*Ariège*; à *Usat-Tarascon*, l'*Ariège*; au *Mas d'Azil*, l'*Arize*, tributaire direct de la *Garonne*. Par là se sont multipliés les sites intéressants et aussi les moyens de défense, témoin ces vieux dougous accrochés à toutes les pointes ou dans les embrasures de roches au-dessus des défilés; châteaux de *Montségur*, de *Roquefranc*, de *Lardat*, pour ne parler que de ceux de l'*Ariège* et des environs.

À l'est, l'*Ariège* grossi de l'*Aston*, du *Vicdessos*, de l'*Agout*, de l'*Orriège*



Photo de M. J. J. J.

VALLÉE D'ORRI : L'ORRIET.

et l'Arri, à l'ouest, le Salat, que renforce le Lez; au centre, l'Arri et l'Arri; ces sont les principaux émissaires des Pyrénées ariégeoises.

Un éventail de ruisseaux tumultueux nourrit le Lez, rivière du Castillonnais qui sort de l'étang d'Albe (2212 mètres, au pied de la pyramide de Seix (2713 mètres), et court par bonds à travers la célèbre vallée de Bous; torrent de la Bouquane, ruissellements de Belmou, de pols laes, des cascades et des cascades, de pittoresques villages donnent à cette région un charme imprévu. Seule, au-devant de deux torrents, conserve une enceinte de murs avec une porte fortifiée. On trouverait dans les vallons escarpés, celui de Belmou, par exemple, la surprise des anciens costumes du pays.

Cours du Lez: 37 kilomètres 785 mètres.

En arrière du lac du M. de Bordes, 1900 à 2000 mètres, le M. de Bordes surit en falaises abruptes entre l'éventail du Lez et celui du Salat. Une embrasure de la crete, ouverte à 2052 mètres d'altitude, livre passage, de la vallée du Salat dans celle du Noguera Pallaresa. Du côté de la France, la route s'arrête à flanc de montagne et se poursuit par un chemin muletier; peut-être la verrons-nous un jour remplacée par une voie ferrée pour traverser la falaise épaisse de la chaîne en cet endroit.



Photo de M. Transtoul.

LA FONTAINE DE FONTES-ORRI.

De cette région descend le Salat. Il naît de neuf sources, appelées les Neuf-Fontaines, à 6 kilomètres au-dessus du hameau de Salan, au pied du port de ce nom. Chemin faisant, il rallie au flanc des montagnes les eaux torrentielles; l'Arri, dans le vallon d'Uston, adonné jadis à l'élevage des ours; le torrent d'Estours; celui des Bins ou d'Esbaud, qui débouche à Seix; le clair Garbet, d'Aulus et d'Ere; l'Arac, dont les grottes à Massat ont livré de précieux restes pour la préhistoire. Passé la longue, étroite et sinieuse gorge de Ribaut, les monts s'écarteront et livrent carrière au Salat dans l'ample et verdoyant bassin de Saint-Giron.

Dans la confluence du Garbet, au milieu d'un agréable pays, Aulus n'est qu'un village, le remplacement de l'ancien Aulus dont les Romains utilisèrent les eaux, mais auquel des mines argentifères assez productives avaient fait donner le nom de Castel-Minier. Ce groupe ancien fut détruit, les

eaux d'Aulus presque oubliées; on y revient depuis un siècle. Sur la route d'Aulus à Saint-Giron, la curieuse source de Neuf-Font ne serait qu'une dérivation souterraine du lac de Uers, voisin du pic des Trois-Seigneurs, gardien de ces parages. Le village d'Ere, que des rivalités traditionnelles mirent souvent aux prises avec les gens d'Aulus, essime ses maisons dans un bassin semé de blocs erratiques déposés par les courants glaciaires dont le Garbet n'est que le très modeste héritier. Ore est l'ancienne Augusta, de lointaine origine, au débouché de la vallée.

Saint-Giron (3 750 habitants), centre de ralliement des eaux du Couserans, ne fut jadis qu'une dépendance de Saint-Lizier. Métropole du pays, aujourd'hui bien déchue, Saint-Lizier s'élève en amphithéâtre sur un promontoire rocheux de la rive droite du Salat, au-dessus d'un étroit défilé. Son évêque défendit la place contre les Wisigoths d'Espagne, et elle prit son nom. Un vieux pont du XII^e siècle, avec son moulin fortifié; l'église faite de matériaux romains et dominée au centre par un clocher de briques octogonales, viai donjon qui termine une plate-forme crénelée; un cloître roman aux chapiteaux



CL. NO

PARAGES DE LUCHON : VALLÉE DE LABROUST.

remarquables; l'ancien palais épiscopal, flanqué de trois tours à base gallo-romaine; une enceinte romaine de remparts que défendaient des tours carrées et semi-circulaires, et dont l'une sert de base à un donjon du x^e siècle; des ruelles escarpées, de vieilles maisons hantées par les siècles : *Saint-Lézer* offre aux curieux un véritable musée du souvenir.

Dans la plaine où le Salat rejoint la Garonne, *Salles* repose sur une puissante couche de silex qui aurait plus de 120 mètres d'épaisseur; les comtes de Comminges y eurent un atelier monétaire. Le Salat rencontre la Garonne à 4 kilomètres au-dessous de Saint-Martory. Pour 73 kilomètres de cours, 18 seulement sont navigables, mais la fonte des neiges imprime parfois au torrent une poussée irrésistible qui cause de grands ravages.

L'*Arize* (86 kilomètres) franchit au *Mas d'Azil* l'extrême promontoire du Plantaurel; avant qu'elle ne l'ait percé, la rivière contournaît le rocher en décrivant un long méandre. Une immense baie s'ouvre dans la falaise; par là pénètrent les eaux, tandis qu'à côté la route s'insinue par un trou de souris percé pour elle. Le flot roule sous terre, dans un lit de 30 mètres, encombré de rochers, dont l'un, s'élevant jusqu'à la voûte, appuie au centre la caverne comme le pilier trappé d'une crypte sauvage. La route suit, laissant à droite des profondeurs noires pleines de mystère, enfin débouche avec le torrent, après un parcours souterrain de 110 mètres, sous une falaise à pic de 110 mètres d'épaisseur. L'*Arize* n'est ni flottable, ni navigable.

L'*Ariège* prend naissance au nord du pic de La Font-Nègre (2832 mètres), sur la frontière des Pyrénées orientales et de l'Andorre, dont le territoire accompagne d'abord la rive gauche supérieure. L'*Ariège* baigne l'*Hospitalet*, où le rejoint par bords le Siscac, court par des gorges schisteuses, puis calcaires, jusqu'à *Mérens*, enfin débouche dans le bassin d'*Ax-les-Thermes*, étrange petite cité qui semble reposer sur une nappe d'eau brûlante, tellement les sources jaillissent abondantes, une soixantaine, et propres aux usages domestiques aussi bien qu'à la thérapeutique médicale. Les menèges viennent aux fontaines comme les malades et emplissent leurs seaux pour cuire les aliments et faire le pain, l'ébullition débarrassant les eaux de leur saveur sulfureuse. *Ax* voit chaque année dix mille baigneurs; on y venait déjà au moyen âge, et saint Louis y avait fondé un hôpital pour ceux de ses soldats qui avaient contracté la lèpre en Orient. *Ax* rayonne sur de pittoresques environs, par les

sillons des torrents : l'*Oriège* ou Orlu, qui s'orle de l'étang *Fauzy*, peu éloigné du pic de ce nom (2700 mètres) et bondit en cascades, jusqu'aux forges d'*Orlu*, par les gorges de la Fran et le cours de l'*Illers*, vers Belestas par le col de Pradel, sur la buirable coulée du *Rebenty*, affluent de l'*Aude*.

Or, les Cabannes, Tarascon, *Fourré* réunissent, par étiages, les filets nourriciers de l'*Ariège*. A Cabannes conflue l'*Aston*, des vallées de l'étang de *Fontarpe*, à 2146 mètres d'altitude; à Tarascon, le *Vicdessos*, déversoir de l'étang de Medacourbe (2192 mètres) et chemin du port de Bouet, ouvert sur l'Andorre, grossi du torrent de *Lortigue*, dérivé du Montcalm, le cours d'eau baigne Anzat, *Vadessos*, village de mineurs, mines de Rancé, que dominent les ruines du château de Montréal, et rallie enfin le *Saguer*.

Des Cabannes au bassin de Tarascon, l'*Ariège* roule au pied d'une falaise de roches presque ininterrompue. De magnifiques escarpements dominent *Ussat-les-Bains*, coquette station d'un réseau éparpillé sur les deux rives de la rivière.

Tarascon, petite ville active, forges, hauts fourneaux, s'élève dans une situation pittoresque : un pont l'unit aux rochers de



Phot. de M. Mey.

PORTAL DE L'ÉGLISE DU SAINT-AVENTIN.

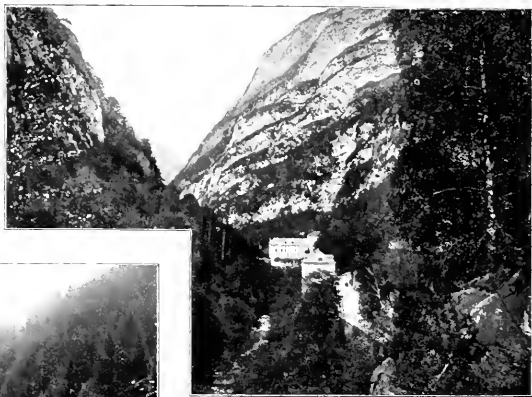
Miselle. La vallée du *Saint*, qui débouche un peu en aval, contourne la roche seigneuriale de Bédilhac.

Deux vallées et trois triangles, **Foix** dresse, au confluent de l'Ariège et de l'Arre, les trois tours de son vieux château : l'une, basse et carrée, du XII^e siècle; la seconde, plus haute, crénelée, du XIII^e; la troisième en encorbellement; enfin la troisième, robuste et carrée, qui pèse de 12 mètres, attribuée à Gaston Phébus (1380-1406). Aux environs, grotte de l'Hermin.

De Foix à Saint-Jean-de-Verges, l'*Ariège* se développe dans une vallée assez étroite que compriment les falaises du Plantaurel. A Varilhès, la rivière débouche dans une plaine fertile, aux cotés de vignes cultivées, semées de nombreux villages tout enfilonnés par les forêts. *Pinet*, *Saverdun* marquent ses derniers pas jusqu'au sud de la plaine. A Saverdun, l'*Ariège* roulerait des paillettes d'or. Après avoir reçu, à droite, l'*Elle*, à gauche la *Liz*, l'*Ariège* gagne la Garonne en face de Portet, après 157 kilomètres de cours.

1. **Hers**, *Grand Hers* ou *Hers Vif*, vient des environs d'Ax-les-Thermes; il pénètre dans le profond défilé de la *Fraie*, gagne *Bélesta*, dans un joli bassin de hauteurs boisées, où il capte, au pied d'un grand escarpement, les eaux intermittentes de la célèbre fontaine de *Fantestache*. L'Hers passe à *Mirapour*, jolie bastide encadrée de boulevards; ancien évêché, se promène sur la limite des deux départements de l'Aude et de l'Ariège, va de l'un à l'autre, pour finir, à 3 kilomètres en amont de Cintegabelle, après un cours de 133 kilomètres.

Son principal affluent, le *Touze* ou *Toutre*, ouvre, à travers l'une des rides du Plantaurel, le défilé de *Lardinet* que commandait un château fort du front de son rocher.



ÉTABLISSEMENT DES EAUX-CHAUDS.



Photo de M. Boussenz.

CASCADE DE LUTOIR.

PRODUITS DU SOUS-SOL PYRÉNÉEN

MINÉRAUX

Eaux minérales. Marbres

Minéraux. — Les Pyrénées sont assez pauvres en minéraux. Si l'on voulait recueillir les paillettes d'or que roulent, dit-on, certains cours d'eau comme l'Ariège, entre Varilhès et Pamiers; le Salat, grossi du Nert, au-dessous de Saint-Grens, l'exploitation ne donnerait que d'assez maigres résultats. Aussi l'industrie primitive des anciens orpailleurs est-elle bien tombée. L'argent est moins rare que l'or dans les Pyrénées; du moins il le fut. On signale, le long de la chaîne, de nombreux mais peu importants filons de *galène*, zinc ou plomb argentifère à l'état de sulfure; dans les montagnes de Garéna (vallée de Carol), dans les Gorbères de l'Aude, à *Seintou*, dans l'Ariège (mine de Bentaillon, exploitée avec succès, au val d'Aran; Liat, dans la haute vallée d'Ossau (concessions de *Bortéque*, près de Laruns, d'*Anglus* et d'*Arre* au vallon de Soussouéou).

L'exploitation du fer des Pyrénées remonte à la plus haute antiquité, principalement dans la région de l'Ariège et les Pyrénées-Orientales, où le minéral porte avec lui le fondant nécessaire et produit, par simple mélange de charbon de bois, un fer métallique de première qualité. Ce traitement rudimentaire du minéral, dit traitement à la catalane, après avoir dépouillé la montagne de ses forêts, a dû éteindre ses feux, faute d'aliment, et disparaître devant les hauts fourneaux pourvus de houille. Dans la région du *Canigou*, les gisements de *Padès* (concession de Fillos) et de *Batère* produisent d'excellents aciers par suite de leur richesse en manganèse. Plus importantes encore sont les mines de fer de l'Ariège, la montagne de *Rancé*, près Andessous, renferme plusieurs couches fertiles de minéral presque pur, alternant avec des assises calcaires. Exploitées depuis la plus haute antiquité, les mines de *Rancé* sont la propriété commune des habitants de la vallée de Vièdesse; eux seuls ont le droit d'en pro-



Photo de M. Alé.

LA VALLEE DU SAINT-AMANT DE CATHARETS.

fitier, d'extraire le minerai et de le vendre. L'Administration n'intervient que pour assurer l'ordre et la sécurité de la mine. Très rare dans les Pyrénées centrales, le fer reparait à l'autre extrémité de la chaîne : mine de *Baharet*, dans la vallée d'Asson ; gîtes de *Larrau*, de la rive gauche de la Nive à *Baigorri* ; concession d'*Ambos*, sur la Nivelle ; gisements des environs de la *Rhune*. Mais toutes ces réserves sont à peu près inexploitées, depuis que la grande industrie et la facilité des transports ont donné le coup de grâce aux forges à la catalane et aux établissements métallurgiques dont l'intérêt était surtout régional.

Le *manganèse*, si nécessaire à la production de l'acier, existe en abondance dans les mines de fer du *Cunigot* et de *Raurie*. On l'exploite dans les mines de Montels (Ariège) ; il abonde dans les vallées d'*Aure* et de *Louron* (Portet de Larboust), dans le val de Pombie, au flanc oriental du pic du Midi d'Ossan.

On rencontre le *cuivre* un peu partout ; mais seuls les gîtes des Pyrénées-Orientales ont permis une exploitation qui compte. *Sarède*, au pied des *Altières*, posséderait du cuivre natif ; au sud de Baigorri (Basses-Pyrénées), les mines de *Banca* étaient déjà utilisées par les Romains. — Exploitation de *gypse* à Tarascon d'Ariège.

Eaux minérales. — Aucune région de la France n'est plus riche en eaux minérales que celle des Pyrénées. Elles jaillissent d'un bout à l'autre de la chaîne et leur composition est variée ; mais le groupe des **eaux sulfurées** l'emporte sur tous les autres. La *Presle*, *Andrieu-les-Bains*, le *Vernet*, *Molig*, *Canaveilles*, *Thuez*, *Escaldas*, dans les Pyrénées-Orientales ; *Ussau*, *Carcanières*, *Az*, dans l'Ariège ; *Escoubère*, dans l'Aude ; *Luchon*, dans la Haute-Garonne ; *Tramèzaygues*, *Cabac*, *Labassère*, la *Garet*, *Barèges*, *Saint-Sauveur*, *Cauterets*, dans les Hautes-Pyrénées ; *Eaux-Bonnes* et *Eaux-Chaudes*, *Cambu*, *Saint-Bois*, dans les Basses-Pyrénées ; *Gannade* et *Tercis*, dans les Landes, sont les principaux points d'émergence.

Les bains de *Tercis*, non loin de Bax, alimentés par la source chlorurée, sodique, sulfureuse de la *Bagnère*, rappellent l'riage.

Cambu, dans la jolie vallée de la Nive, possède trois sources : l'une thermique, sulfureuse ; l'autre ferrugineuse ; la troisième, celle de la *Taile*, récemment découverte.

Saint-Bois, entre Salies et Orthez, n'est qu'une simple source d'eaux sulfurées, goudronneuses, les moins altérables en ce genre.

Les *Eaux-Chaudes* (sept sources thermales ou froides, sulfurées, sodiques) émergent dans une gorge étroite et sauvage de la conlée d'Ossan, sous le couvert de grands bois de hêtres et de sapins que hérissent des pointes de granité.

L'efficacité des *Eaux-Bonnes* pour le traitement des blessures leur valut de bonne heure le nom d'*eaux d'arquebuses* ; on les emploie aujourd'hui surtout pour les maladies de poitrine ; elles sont sulfurées, riches en chlorure de soude et faiblement alcalines.

Aucune station thermique du monde n'est aussi riche en sources que **Cauterets** : elles jaillissent



CAUTERETS ET LE MONT PÉGUÈRE (2187 mètres).

malheureusement à une certaine distance les unes des autres et ont exigé pour leur emploi la création de plusieurs établissements : thermes de César, des Espagnols, des Oëufs, du Pré, du Bois, du Petit-Saint-Sauveur, de Mahourat, les Néothermes, la Baillière, célèbre pour le traitement des voies respiratoires. Les eaux de *Cauterets*, sulfurées sodiques, à odeur légèrement sulfureuse et saveur hépatique, sont dans leur ensemble moins chaudes et plus alcalines que celles de Luchon, partant plus douces et plus sédatives.

Argelès-Gazost est une délicieuse station de repos entre la haute montagne et la plaine ; ses eaux, sulfureuses, froides, iodo-bromurées et chlorurées sodiques, émises du schiste ardoisier dans le vallon supérieur du Nez et amenées à l'établissement de Gazost par une conduite de 17 kilomètres, sont éminemment détensives.

Saint-Sauveur, dont la longue rue se profile à flanc de rocher sur la rive du gave de Gavarnie, possède deux sources chaudes dont les eaux sulfurées sodiques, limpides et onctueuses, sont utilisées pour le traitement des névroses et des affections de l'utérus. *Barèges*, au versant du massif de Néouvielle, sur la route de Luz à Bagnères-de-Bigorre, par le Tourmalet, est célèbre depuis que, sous Louis XIV, M^{re} de Maintenon y conduisit le jeune duc du Maine. Ses treize sources thermales sulfurées sodiques ont une efficacité merveilleuse pour le traitement des vieilles blessures, des ulcères variqueux, des plaies fistuleuses et l'élimination des esquilles et autres corps étrangers. *Labassère* offre ses eaux sulfureuses aux affections des voies respiratoires.

Luchon est la reine des stations thermales pyrénéennes. Les



CASCADE DU COUCU, PRÈS DE LUCHON.

Romains y fréquentaient, comme l'attestent les nombreux autels votifs retrouvés aux environs et dus à la reconnaissance des malades implorant les divinités bienfaisantes des sources ou les remerciant de leur guérison. Strabon appelle cette station *Thermae Onagae praesentis*. On a retrouvé les restes des thermes élevés par Septime Sévère, près desquels s'élevait un temple consacré au dieu *Luxon*; de là le nom de *Luchon*, l'invasion des Barbares, après le pillage des thermes, fit de Luchon un marécage. Dans la seconde moitié du



BELLE DU PRÉ, A LUCHON.

xviii^e siècle, après un oubli bien des fois séculaire, l'intendant de la province, M. d'Eloqui, voulut faire revivre l'ancien établissement romain; on fraya des routes d'accès, des allées furent plantées; mais les thermes projetés ne s'élevèrent qu'après la tourmente révolutionnaire, en 1818. Ils ont été renouvelés depuis. Les sources de *Luchon* sont les plus sulfureuses de toute la chaîne; leur minéralisation variable en facilite l'adaptation à des traitements divers. Le soufre qui, devenu libre par décomposition, flotte pour ainsi dire dans l'eau minérale à l'état d'émulsion, lui donne une apparence laiteuse; les bains d'eau blanche sont fort appréciés des malades. Une série de trente-huit sources fort abondantes produit en vingt-quatre heures un débit qui dépasse 400 000 litres et peut atteindre plus de 470 000, aux époques de grandes émissions.

A l'attrait de ses eaux, *Luchon* ajoute la séduction de ses beaux ombrages, un air tonique et pur, des eaux claires qui accourent en babillant de tous les points de l'horizon et, sur toutes choses, le magnifique amphithéâtre des grandes montagnes qui déploient, dans une gloire de nuages, l'éclatante écharpe de leurs glaciers sur l'azur profond du ciel d'Espagne. Tout est luit de promenade aux alentours; la vallée du *Lys*, la région d'*Os*, ses lacs, ses cascades, la vallée de la *Pique*, le port de *Vénisque*, d'un surgit aux regards le gigantesque château de glace des monts Maudits. Ceux qu'échangent les hasards et la beauté souveraine des hauts sommets vertent du haut de l'*Ancle* la randonnée gigantesque des monts pyrénéens se déroulent à l'infini d'une mer à l'autre et peu à peu s'estompent et se fondent dans l'or embrasé du soleil couchant. Autour de la *Gironne* naissante, le Bécier, le Montarlot, le grand pic de 3 400 m., le Soudrou, géants de 2 000 à 3 000 mètres, tressent une frange continue constellée de lacs; Viella, le pla de Beret, les grottes de Luchon offrent les tourteries moins aventureux; Bostol, le val d'Arros, la portée de la main. Plus loin, c'est le pont du Roi, l'unique porte d'entrée de la Garonne en territoire français; Saint-Baud et ses montagnes, ombrées du Paros; Saint-Bertrand-de-Comminges, son évêché cathédrale, ses souvenirs. C'est, autour de *Luchon*, une région de sources, universelles et des choses pour en rendre l'usage à 600 malades.

Alors, *Thermae Onagae praesentis*, le mot, le nom, d'une antique occupation romaine, se reflète sur le lac de Luchon. Saint-Louis y fonda l'hôtel de la ville, en 1274. Une soixantaine de sources thermales sulfureuses, chaudes et froides, sont, près de l'Arriège, sont employées pour le traitement des maladies; d'autres, coulant sur la voie publique, servent, sans aucunement pour les usages thérapeutiques, à l'usage des baigneurs. L'eau d'Os, la source d'eau blanche de Luchon, ne dégèlent et ne se troublent que par les contoux, les rhumatismes, les scrofules.

A l'extrême-orient de la chaîne pyrénéenne; *Ver et les Bains*,

station thermale et climatérique, dans un site très abrité auquel le calme de l'atmosphère, la douceur de la température, le sol très perméable et le voisinage de forêts de pins donnent une grande efficacité sédative (douze sources sulfureuses sodiques, connues depuis le x^e siècle et parfaitement utilisées; *Amélie-les-Bains*, où les anciens venaient chercher ce qu'on y trouve encore aujourd'hui; beau pays, ciel limpide, hiver sans frimas, tout ce qu'il faut pour faire d'une ville d'eaux une station d'été et d'hiver



PARC ET CASINO DE LUCHON.

idéale. Les eaux thermales sulfureuses sodiques jaillissent si abondantes qu'en certain point de la ville on les voit conler à jet continu et présenter ce singulier spectacle, une fontaine d'eau fraîche à côté d'une source à 60°; l'hôpital militaire, les thermes Pujade, les Thermes romains en utilisent la meilleure part. *Molhly-les-Bains* étage ses maisons, à 7 kilomètres de Prades, au flanc de la gorge où bouillonne la Castellane (douze sources d'eaux thermales sulfureuses sodiques). Enfin, plus haut que Prats de Mollo, vrai bout du monde dans un site agreste, l'établissement thermal de la *Presle* utilise des eaux chaudes alcalines, sulfureuses sodiques et silicatées.

Au régime des **eaux chlorurées** (toutes froides) appartiennent; *Salies-de-Béarn*, dont les eaux naturelles, mêlées aux eaux mères provenant de la fabrication du sel, servent au traitement du lymphatisme, de l'anémie, des névroses, de la scrofule; *Salies-du-Salat*, près du cours d'eau de ce nom; *Dax*, pour les eaux mères de sa saline; *Beaulieu-les-Bains*, avec son ruissseau d'eau salée, la Salz, issue du banc de sel gemme de Saugrainne; enfin *Beaucous* près d'Argelès.

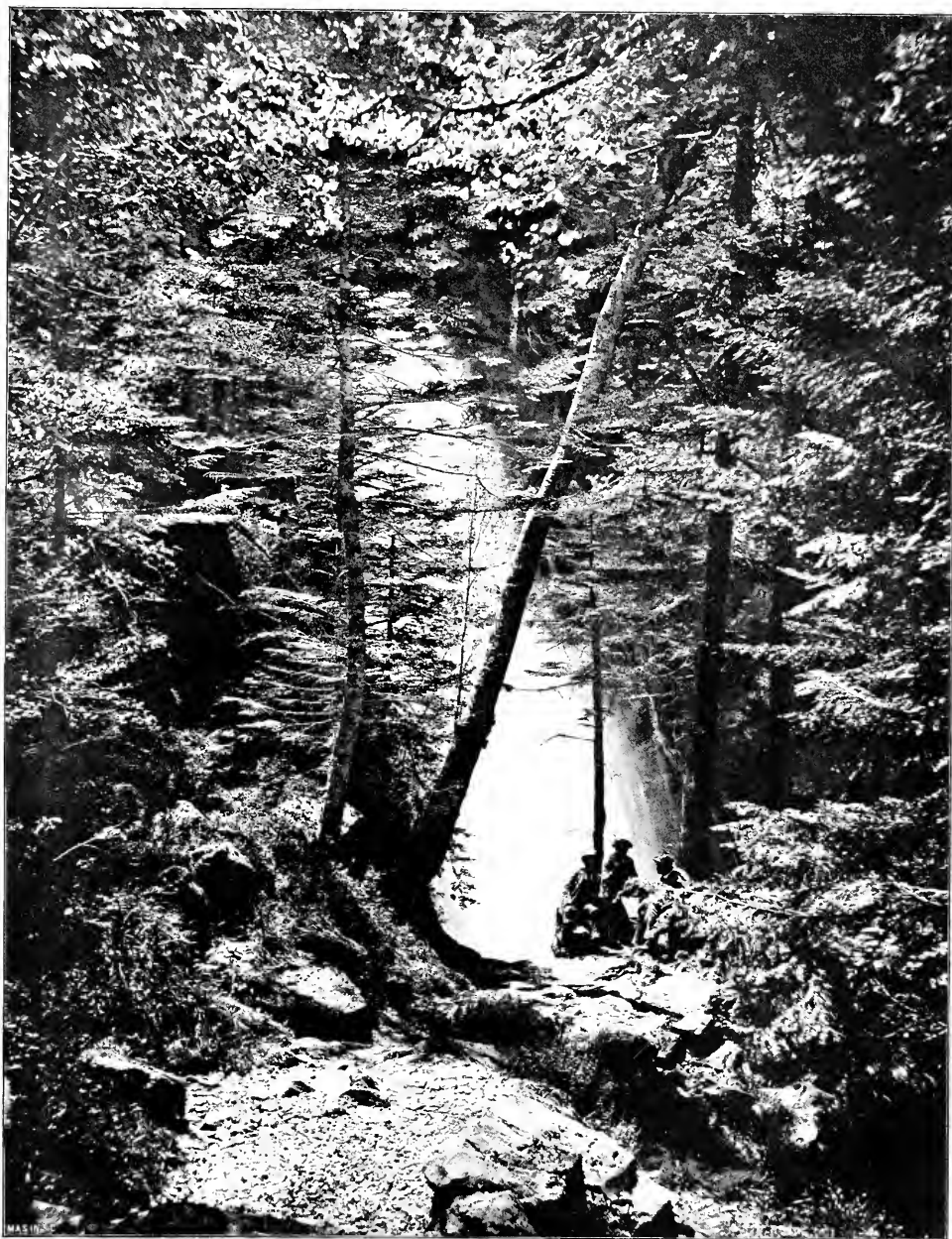
Des **eaux bicarbonatées** fortes sourdent au *Boulou*, le Vichy du Sud, sur la rive gauche du Tech; à *Montesquieu*, également dans les Pyrénées orientales, source connue des hommes de la « pierre polie ». *Alet* (Aude) a des eaux légèrement carbonatées et phosphatées que l'on emploie avec succès dans les affections intestinales; de même *Campagne* (Aude), *Fonrègue* (Ariège).

Des **eaux sulfatées chaudes** émergent à *Dax* avec une abondance incroyable; les Thermes salins y associent les eaux mères des salines de Saint-Pandolou; grands Thermes, établissement des Baignols, étiages naturelles, grand parc d'où jaillissent deux geysers à 60°; bains de boue pour le traitement de certains rhumatismes, comme à Préchacq (Landes) et à Barbotan (Gers).

Bagnères-de-Bigorre; eaux alimentées par une cinquantaine de sources, les eaux sulfatées calciques à minéralisation assez forte, d'autres ferrugineuses froides, une sulfureuse sodique; aux *Thermes du Salat*, traitement du rhumatisme simple et goutteux; l'eau de *Labaissière* descend à Bagnères-de-Bigorre, *Capvern* améliore les affections vésiculaires, le diabète, la gravelle, l'*Ussat* (Ariège) possède des eaux onctueuses chargées de matières organiques qui les rendent spéciales aux affections des pommuns.

A *Capvern* encore (source du Bourride), **eaux sulfatées tièdes ou froides**; de même à *Saint-Christin* (Basses-Pyrénées), pour les dermatoses et les affections de la muqueuse nasale; à *Siradan* (Hautes-Pyrénées), contre les fièvres intermittentes; à *Sainte-Marie* (Hautes-Pyrénées), *Encusse* et *Barbazan* (Haute-Garonne); à *Aulus*, sur le Garbet (Ariège), eaux dépuratives propres aux affections goutteuses, à la gravelle.

Les **eaux ferrugineuses** de *Sentein* sur le Lot, de *Moudang*



Phot. de M. Trantoul.

ENVIRONS DE LUCHON : CASCADE DU GOUFFRE D'ENFER



Pl. C. — M. M.

AUTOUR DE LUCHON : LA MALADETA ; VUE PRISE DU PORT DE VENASQUE.

Hautes-Pyrénées, de la *Grotte du Chat*, près Luchon, source abondante et inexploitée comme celle de Moudang ; la source du massif de *Pagnanens* (Ariège), d'autres encore en très grand nombre, permanentes ou temporaires, complètent l'inventaire des eaux minérales pyrénéennes.

Les **marbres** sont légion dans les Pyrénées, comme les sources minérales ; *marbre statuaire* à **Saint-Béat** (Haute-Garonne), que la pureté de sa chair égale à l'antique Paros ; Pradier, Carpeaux, Carrier-Bellouse, Chapu, en ont fait jaillir la vie. François I^{er} l'employait pour l'ornement de Rambouillet ; Henri II à Saint-Germain ; Saint-Bertrand de Comminges, Saint-Sernin de Toulouse le mirent à contribution ; les Romains en ont tiré d'innombrables ex-voto, des bas-reliefs et des statues. Les carrières de *Lourie* et de *Gère* (inexploitées et d'accès difficile) recèdent des marbres analogues au carrare ; celles de *Gerdé* et de *Gabos* rivaliseraient avec le Pentélique. A citer encore, comme marbres statuaire : le bleu fleuri de Lourie et le gris de Saint-Béat. Les *marbres compacts* d'Aulert (Ariège), noir veiné blanc, ornent le portail de Saint-Marc à Venise, le Louvre

et le dôme des Invalides ; le noir de *Cers-de-Rivière*, et d'*Hichettes* (Haute-Garonne), figure au palais de Versailles et à la Madeleine de Paris. La brèche noire d'*Aubi*, la brèche dorée d'*Agos* (Hautes-Pyrénées) ; les brèches composées de *Penne-Saint-Martin* (Saint-Béat), d'où les *marmorarii* gallo-romains ont extrait 6 000 mètres cubes de marbre ; le jaune de *Baudouin* ; les *marbres anggdalos*, *campen* rouge amandes brun rouge, aril violet, veines blanches) dont on a fait d'admirables colonnes pour Versailles et l'Opéra ; les *marbres cogulthers* ; le rosé vit, le nankin ; le **sarrancolin** (Hautes-Pyrénées), avec ses tons violet clair, sur un fond jaune rosé, aux parties bréchiformes plombées de pourpre, de brun, de rouge sang, de jaune verdâtre, rappelant l'agate et l'onix ; que de merveilles recèle le sol de nos Pyrénées !

Il y a comme un musée des marbres à *Bagnères-de-Bigorre* ; au-dessus des filets torrentiels qui courent en murmurant leur chanson monotone, la main polie, le ciseau sculpte les blocs informes d'où sortent des coupes délicates, des cheminées engainées de pampres, des colonnes, des chapiteaux et des statues,



VALLÉE DE LUCHON ; VUE PRISE DE LA CHAUMIÈRE.



CH. C. B.

COLLIURE, A L'EXTRÉMITÉ ORIENTALE DES PYRÉNÉES.



Photoglob.

PIC DU MIDI ET VALLÉE DE TRAMEZAYGUES.

sur le rivage; Tarbes et Pau, dans la plaine subpyrénéenne; Argelès, déjà au pied des montagnes, jouissent d'un heureux climat qui attire en grand nombre les hivernants et les malades, à la recherche d'un air tonique et pur. Sur les hauteurs, le régime de l'hiver est bien différent; le froid sévit, mais aussi le soleil brille dans un ciel éclatant. *Janvier*, sur les hautes montagnes, est presque toujours aussi calme qu'en Sibérie. On peut alors oser sans crainte les plus difficiles escalades sur les glaciers; les crevasses ont disparu sous un épais revêtement de neige durcie, épaisse de plusieurs mètres et résistante comme le granite. Il arrive même sur les cimes on la constate pour le Vignemale) que le thermomètre révèle une température plus élevée que dans les gorges inférieures, même en plein été, quand le rayonnement est intense. L'air de la plaine, chaud ou tiède, et par cela même plus léger, s'élève le long des pentes; il fait moins froid sur un sommet aigu et pyramidal que sur une montagne traquée et massive dont tous les reliefs, en épaisseur, interceptent les émissions du plat pays. On dit aussi que le granite s'échauffe plus vite et se refroidit plus lentement que le calcaire. Le voisinage des glaces et des neiges entassées n'est pourtant pas pour échauffer beaucoup l'atmosphère des hauts sommets.

Le **printemps**, avril surtout, où les neiges atteignent leur plus grande épaisseur, est par excellence la saison des tempêtes et des avalanches. Le vent souffle parfois avec une rage inexprimable; alors le Vignemale, le mont Perdu, l'Aneto sont intolérables; tout tremble. Il se déchaine de telles rafales qu'à moins d'être cramponné sous quelque abri de roche, ou de se blottir dans quelque trou, l'on risque de se faire enlever comme un fétu et précipiter dans les abîmes. Amollie déjà et pénétrée par les premiers effluves d'avril

et de mai, la neige s'éparpille en tourbillons furieux comme le sable au desert; la grêle, les cailloux criblent l'air; on risque d'être gelé ou mitraillé sur place. Les éléments déchaînés sur les hautes montagnes, dans les Alpes surtout où le froid mord âprement, ont fait plus de victimes que les crevasses ou les faux pas. Même en *juin*, les avalanches dégringolent encore, avec le tonnerre d'une canonnade lointaine, sur les gradins du cirque de Gavarnie.

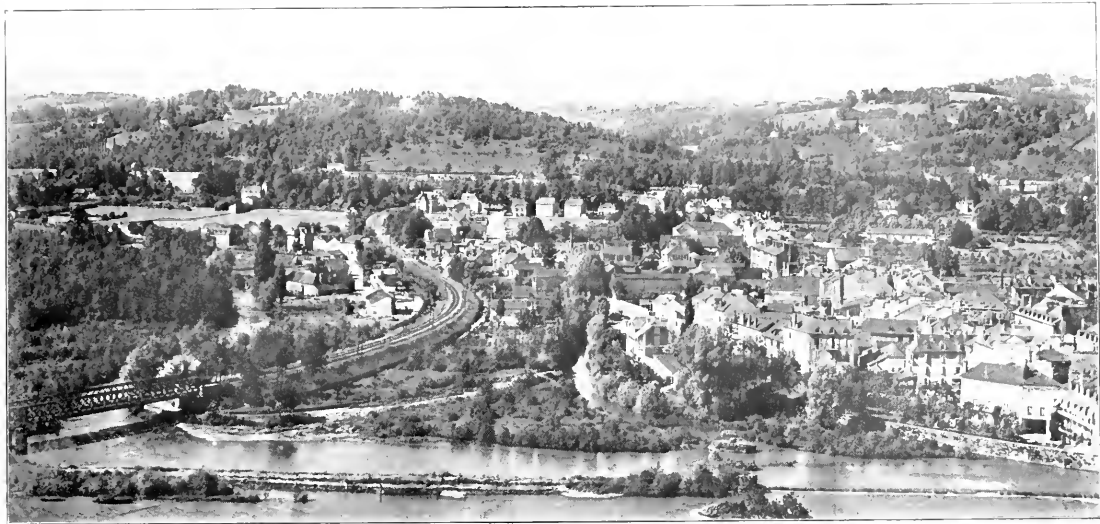
L'été est la saison idéale; les bourrasques deviennent rares, le ciel est plus bleu que dans la plaine, et les nuits, rayonnantes du reflet des amas glaciers, ont l'éclat et la splendeur des nuits du Nord, sans être exposées à leur froid terrible. Il gèle à peine au mois d'août et, presque toujours, le thermomètre marque de 3 à 5 degrés, le matin. Au-dessous de 2600 mètres, la gelée est alors presque inconnue. La pluie est rare aussi; mais le soleil brulant du sirocco d'Espagne soulève de terribles orages. L'horizon s'obscurcit et les crêtes flamboyent de feux incendiaires ou se chargent de nuages violacés, messagers trop certains de la foudre et de la grêle. La tempête n'est que l'exception; pourtant, il est vrai que parfois elle se multiplie.

Même en été, le climat des hautes cimes ne ressemble à rien; c'est l'hiver et l'été à la fois; en peu de temps l'on passe d'une saison à l'autre, ou mieux, ce sont toutes les saisons réunies. Les écarts de température sont incroyables, du soleil à l'ombre et du jour à la nuit; on roit ou l'on gèle, souvent les deux à la fois. Ces soubresauts de température exigent qu'on se défende. Mais, à l'état normal, dans cette atmosphère si pure et si reconfortante, de quelle santé l'on jouit! La raréfaction de l'air sur les hautes cimes provoque un peu d'essoufflement, sans grand malaise. Elle se manifeste encore par la faiblesse de la lumière artificielle et l'abaissement du point d'ébullition de l'eau, qui se trouve ramené à 88° 8' au sommet du Vignemale, à 84° au sommet du mont Blanc, d'après M. Vallot. L'air sec et raréfié s'électrise aussi plus facilement; la foudre est le grand danger des hautes cimes.

Rien n'égale la splendeur des crépuscules d'**automne** sur les grandes Pyrénées; d'un bout à l'autre les pics et les glaciers flamboient dans l'azur, pendant que la plaine, assombrie déjà, s'enfonce sous une onte de brouillards. Décembre ramène les bourrasques, la neige, l'hiver et ses nuits incomparables.

Quelques stations caractéristiques méritent d'être remarquées.

À l'extrémité du soulèvement pyrénéen, **Banyuls**, blotti entre les



CL. NO.

VALLÉE DU GAVE ET CHAÎNE DES PYRÉNÉES VUS DE PAU.

d'une mer à l'autre; car le regard porte, dans les claires journées d'automne, du Carlit, dans les Pyrénées orientales, à la ligne bleue de l'Océan, sur l'horizon de Bay. A cette hauteur, la température oscille, selon M. Trutat, de -45° à plus de 50° , soit un écart de 100° à peu près. La Garonne, l'Adour, le gave de Pau rayonnent aux pieds du Pic. Mais cette cime altière, lissée audacieusement dans la région des orages, est souvent frappée de la foudre; sa roche en est toute mutilée. Aussi a-t-on dû, pour le sauver des ouragans, sceller en creux le robuste bâtiment qui abrite les instruments de l'Observatoire et ceux qui en ont charge. De nombreux paratonnerres captent le fluide électrique et l'évacuent par un câble métallique en contact avec le fond du lac d'Oncet. Le télégraphe et le téléphone relient l'Observatoire à la station de Bagneres.

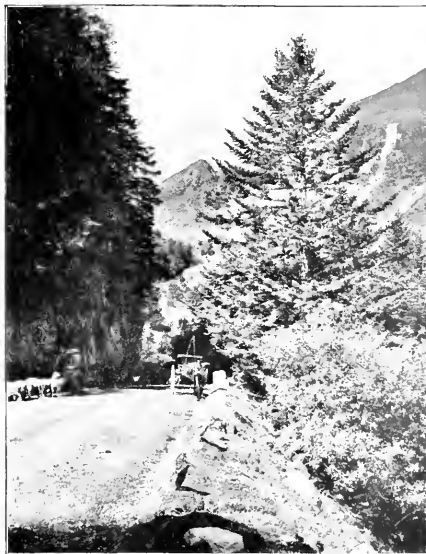
De la terrasse de Pau, le géant de nos Pyrénées centrales profile sa tête argentée sur le ciel bleu. Si peu éloigné des grands réservoirs de glace, on comprendrait à peine que Pau jouisse d'un climat universellement réputé pour son aménité et sa bien-faisance. C'est que, tapie au rebord ensoleillé de son gave qui la défend du nord, l'oasis béarnaise ne reçoit du sud que les souffles épars des lointaines tempêtes qui se déchainent et se brisent sur l'épaisse barrière des Pyrénées. Encore ces souffles affaiblis, déviés de leur route, ne l'effleurent-ils guère; ils passent très haut, sans troubler le calme de son atmosphère. Absence de vent, douceur et régularité du climat: 6° à 9° 10 en hiver, 14° à 18° 10 au printemps, 22° à 25° 10 en été, 13° à 19° 10 à l'automne; pas de variations brusques, thermomètre d'une belle tenue; pluies adoucissantes une centaine de jours, neige abondante sur les montagnes, mais dont la plaine ne souffre que par exception; gelées blanches et rosées rafraichissantes, orages presque nuls en hiver; on ne pourrait souhaiter plus douce retraite auprès et en face d'une région plus tourmentée.

Bayonne, porte de l'Adour sur l'Océan, reçoit de l'ouest les brises fraîches et humides qui tempèrent ses hivers, mais aussi les bourrasques du large. De novembre à février, c'est l'hi-

ver, ordinairement sans glace, avec des bouffées de chaleur apportées par le vent du sud, précurseur des printemps précoces. En été, jamais de chaleurs extrêmes, entre la brise de mer et celle de la montagne, un été qui se confond souvent avec l'automne où mûrit encore le maïs. Les pluies sont fréquentes à Bayonne avec les vents d'ouest et de nord-ouest, surtout aux périodes d'équinoxes et aux changements de saison; mais le soleil ne perd jamais longtemps ses droits.

LA FLORE

Flore des sommets. — Des fleurs, dans les Pyrénées, il s'en rencontre partout, même au-dessus des glaciers, sur le sommet du Vignemale; mais leurs épithètes: *arctics, glaciales, groenlandica*, font gémir. Les plantes identiques à celles du Spitzberg, que l'on trouve au pic du Midi de Bigorre, représentent plus de 10 pour 100 du chiffre total. Le Groenland, la Laponie, la Sibérie, l'Himalaya, la Sierra Nevada, au-dessus de 3000 mètres, produisent le *Vaccinium uliginosum*, dont la baie offre une ressource aux excursionnistes surpris entre le pont d'Espagne et le lac de Gaube. La Laponie encore et le Spitzberg nous disputent l'*Empetrum nigrum*, plante arctique qui fait le tour du pôle par la Sibérie et l'Amérique septentrionale, grimpe au Caucase et habite le pic du Midi d'Ossan. Le *Parnassia palustris*, si commun aux Eaux-Bonnes et dans toute la chaîne, monte en Europe à 2500 mètres et atteint cette altitude dans le Caucase et l'Himalaya. Le *Saxifraga oppositifolia* serait l'un de toutes nos plantes pyrénéennes; son origine est antérieure, dit-on, au soulèvement de la chaîne. Ges *saxifragas* sont à l'avant-garde du monde végétal du côté du pôle; ils couvrent aujourd'hui toutes les Pyrénées. La première plante qui fleurisse à la fonte des neiges, au col d'Isège 2000 mètres, c'est l'*Erythronium dens-canis*. Cette charmante lilacée fait aussi l'ornement du parc de Pau, ainsi que l'*Aconitum napellus*, blanche ou bleue en Béarn.



Photoglob.

PIC DU MIDI, VU DE LA ROUTE DU TOURNALET.



VALLEI FERRILL : LE GAVE DE PAU DANS LE BASSIN DE LUZ.

Dans les prairies fleurit toute l'année, au soleil, l'*Erodium cicutaria*, en terrain léger, surtout s'il y a plus de pierres que de terre. Affaire de race : les plantes de montagne veulent la terre de bruyère, tourbeuse suivant les espèces, mais toujours des pierres pour s'abriter ou appuyer leurs racines. Le *Lilium Martagon* chemine sous terre, autant qu'il peut, pour se défendre des fourrages et du froid. Ce serait une erreur de croire que les plantes des hauts sommets ont à subir des températures extrêmes. Si l'on passe là-haut rapidement, de 30 degrés de chaleur à 5 degrés au-dessous de zéro, les plantes, abritées dans les replis de terrain et les cassures de roches ou détrempées par la neige, n'ont jamais trop à souffrir. Chez certaines espèces, la circulation de la sève n'est pas entravée par la neige : ainsi la tête d'un *Rhododendron* épanouit l'incarnat de ses fleurs sur un tapis immaculé, pendant que ses racines dorment comme engourdies sous l'épais manteau qui les protège. Le *Rhododendron* est le joyau des Pyrénées : le comte de Bonille dit en avoir rencontré, près du lac de Suyen, des pieds qui avaient 2 mètres de haut ; mais, d'ordinaire, ils n'atteignent guère que 40 à 50 centimètres. Parmi les plus audacieuses des plantes pyrénéennes, le

Ranunculus glacialis vient à profusion au-dessus de 2 000 mètres, sur le flanc nord du pic d'Ossau. Mieux encore, le *Saxifraga hibernica* s'accroche, la cocarde rose sur l'oreille, aux escarpements les plus inaccessibles, où les isards même ne peuvent atteindre : il fixe effrontément le soleil, ce qui ne l'empêche pas de supporter vaillamment des bises glacées de 15 à 20 degrés de froid.

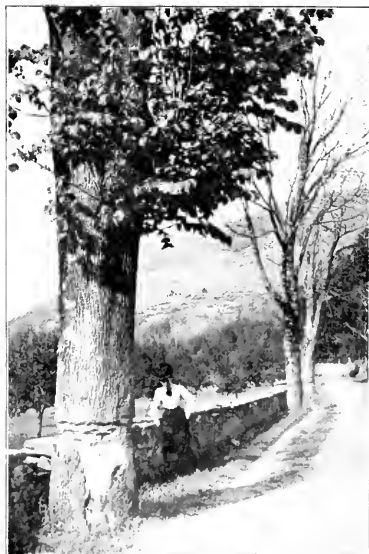
Les plantes des montagnes sont d'une fraîcheur de teint, d'une vivacité de coloris, mais aussi d'une délicatesse sans pareille : elles ne souffrent pas qu'on les touche ; aussitôt leur beauté se flétrit. Le *Daphne Mezereum* fleurit même avant d'avoir des feuilles : il embaume l'atmosphère. Le *Daphne chorizan* et l'*Oxanoda corymbosa*, la plus merveilleuse de nos fougères, font l'ornement et les délices des environs de Barritz. Les plantes de montagne ont généralement peu d'odeur ; il en existe même qui en sont dépourvues : la violette, par exemple. La *Primula farinosa*, dont la fleur est si petite qu'un papillon aurait peine à s'y poser, répand un parfum original, puissant de loin, insaisissable de près. Au contraire, le *Lilium Pyrenaicum* s'enveloppe d'un âcre parfum, comme la *lavande*, tandis que les *narcisses*, les *hyacinthes* perdent sur les hauteurs ces délicieuses senteurs qu'elles dégagent en plaine.

Plantes utiles. — Parmi les plantes spéciales aux Pyrénées, quelques-unes valent qu'on les remarque : ainsi le *Lithospermum affretum*, qui se vend au marché de Pau, et dont les Béarnais se servent comme de thé. Ce n'est pas la seule plante utile des Pyrénées. Plusieurs espèces habitent aussi la plaine, comme l'*Artemisia montana*, si recherché des bestiaux dans la montagne et commun entre les latitudes de 500 à 1 000 mètres. L'*Artemisia* descend jusque dans les jardins, où on le cultive comme plante d'ornement, bien que cela ne soit pas sans risques. L'*Artemisia Napellus* figure parmi les poisons violents que la thérapeutique appelle à son aide ; il rend de grands services, bien qu'un indigénisme d'acoutume suffise pour expédier un homme dans l'autre monde. Le *Thalictrum flavum*, spécial aux Pyrénées, abonde entre les Eaux-Bonnes et le pic de Ger : les propriétés paralytiques de cette renouclacée sur le centre du système



Phot. de M. L. Briet.

VALLEI ALPHE : LA VALLEI DE RIAS.



Phot. de M. E. Belloir.

PÉRIODE DE LA FORÊT.

nerveux sont telles qu'une injection intra-veineuse de 1 ou 2 grammes tue un chien en cinq minutes. Encore un poison, le *Ranunculus Thora*. Les anciens Germains trempaient la pointe de leurs flèches dans l'extrait de ses racines; il a pour contrepoison l'aconit jaune ou *Aconitum anthora*. Ajoutez à cette famille violente le *Veratrum album*, dont la poudre sternutatoire s'emploie contre la gale. A côté du mal, le remède : contre la vipère rouge ou grise qui pullule en certains cantons des Pyrénées, jusqu'à 2 400 mètres, on emploie la bardane, ou *Lappa minor*, abondante dans la chaîne centrale, comme en Vendée. Si l'on n'a pas de bardane sous la main, la succion immédiate d'une morsure de vipère (à la condition de n'avoir pas d'érosion dans la bouche, et une goutte d'acide phénique pour cautériser la plaie, tel est encore l'antidote le plus sûr. Ce qui est un poison pour les uns ne l'est pas pour les autres. Quand elles ont mangé le *Meconopsis cambrica*, les vaches et les brebis sont comme alcoolisées et peuvent en mourir. Les escargots font leur régal de ce qui nous tue. Avec le printemps, les voilà en campagne, devant jusqu'à l'ivresse les jeunes pousses d'aconit et de *thalictrum*, ces poisons terribles pour l'homme, sans qu'ils en soient incommodés. Ne les mangez pas alors, sans les avoir au préalable fait jeûner pendant quinze jours au moins.

Certaines plantes sont carnivores : ainsi les *Pinguicula*, dont les feuilles retiennent l'insecte comme l'abeille à la glu; bientôt il ne reste plus de lui qu'une enveloppe vide.

La flore pyrénéenne a souvent été comparée avec celle des Alpes : elles sont sœurs en effet, mais avec des différences assez marquées. D'abord il convient de mettre à part, comme exceptionnelle, la région méditerranéenne, qui se révèle, pour les Alpes, par le pin maritime, le pin d'Alep, la culture de l'olivier; pour les Pyrénées orientales, par les mêmes oliviers et le chêne-liège, que remplace, à l'autre extrémité du massif, le chêne Tauzin. L'analogie des deux flores alpine et pyrénéenne se manifeste à mesure que l'on s'élève de la plaine aux sommets. Au premier degré, zone inférieure de la montagne, règne de part et d'autre le *Quercus robur* (chêne rouvre, au milieu d'un peuple d'arbres divers, saules, peupliers noirs, noisetiers qui ne s'élèvent jamais jusqu'aux forêts de pins. Alors paraît la zone subalpine, caractérisée par le sapin blanc ou *Abies pectinata*, qu'accompagnent le hêtre, le bouleau, le pin sylvestre, le sorbier, des oiseaux, l'orme montagnard. La zone alpine inférieure est celle des pâturages, domaine du rhododendron, du genévrier, des arbustes rabougris, aplatis sur le sol pour mieux se défendre des hoi-



Phot. de M. Meyers

FORET DANS LA VALLÉE DU BASTAN.

rasques qui balayent les hauteurs. Enfin la zone alpine supérieure est celle de la neige et du roc stérile; plus d'arbres ni d'arbustes, mais de petites plantes courageuses qui, comme le *Ranunculus glacialis*, résistent bravement aux froids du pôle.

Tout cela vit dans les deux chaînes. Mais que de variétés dans la distribution des êtres! Ainsi le pin d'Alep, qui caractérise les Alpes maritimes, fait complètement défaut dans les Pyrénées. Par contre,

le chêne Tauzin des Pyrénées occidentales manque totalement dans les Alpes. Celles-ci possèdent le charme en abondance; il ne s'en trouve que par exception dans la région pyrénéenne. Du haut, les Pyrénées en possèdent de véritables forêts; vous en trouverez peu dans les Alpes, excepté au nord de Voreppe. Même pour la région caractéristique des conifères, les espèces diffèrent dans les deux massifs. Dans les Alpes, l'épicéa, le mélèze vivent en forêt; il n'y en a guère ou point dans les Pyrénées. Ici le pin sylvestre *Pinus uncinata* est rare, excepté à l'est et dans les vallées d'Arreau et de Luchon, tandis que le Dauphiné produit spontanément cet arbre. Ici, isolé dans les Alpes, se groupe en taillis, entre Gavarnie et Ponticosa, et dans la forêt d'Irati. Que de différences encore dans la répartition des espèces herbacées! Ici le rhododendron monte bien haut; souvent ses aigrettes de corail égayent les sous-bois de sapins dans les Pyrénées. Sur les hautes cimes, même diversité dans les manifestations de la vie. Certaines espèces de saxifrages, inconnues dans les Alpes, abondent dans les Pyrénées, et la réciproque est vraie. Pour tout dire, les conditions climatiques offertes à la vie végétale, à dix degrés, dans les deux massifs, pro-



G. C. E.

VALLÉE PYRÉNÉENNE :
ROUTE DE PIERREFITTE A CAUTERETS.



Phot. de M. Ziegler.

DANS LES PYRÉNÉES : LA BENTIE DU TROUPEAU.

disent dans la flore d'inévitables analogies que corrigent à l'infini les différences du sol, du climat, de l'exposition.

La Forêt. — C'est une question douloureusement actuelle que celle des *forêts* en montagne : leur dévastation a causé bien des ruines. Ce n'est, le long des *Pyrénées*, qu'une longue lamentation. Jamais les inondations ne furent aussi fréquentes, ni plus désastreuses dans le bassin de la Garonne. En un siècle et demi, le fleuve a débordé vingt-cinq fois, et chacune de ses inondations a coûté des millions, sans compter les vies humaines. La seule crue de 1875 a causé 100 millions de dommages à la région de Toulouse, balayé les maisons par centaines, fait plus de 1500 victimes. La plaine accuse la montagne de ses maheurs : n'est-ce pas en effet la destruction des retenues forestières qui a donné libre carrière à tous les éléments de destruction ?

Les *Pyrénées*, il n'y a pas longtemps encore, étaient défendues d'un bout à l'autre et sur les deux versants, espagnol et français, par un ample manteau forestier. De belles futaies tapissent encore les versants de certaines vallées aragonaises et catalanes : valls d'Arras, de Bielsa, etc. ; la France n'a plus que des lambeaux de forêts : celles de *Vulcarlos*, d'*Irati*, de *Gubas*, de *Boréons*, de *Mont-louis*, etc. On évalue ce domaine à environ 24 pour 100 de la superficie montagneuse. Le reste va en pâturages, savanes et rochers stériles.

Rôle de la forêt. — Par la multitude des pointes qu'elle oppose aux agents atmosphériques, la forêt divise leur effort, atténue et filtre les eaux de pluie. C'est encore la forêt qui entrave la marche des avalanches, elle qui ralentit la fonte des neiges, retarde les crues

en régularisant l'écoulement des eaux. Cependant il ne faut rien exagérer. Le mal n'est pas maldé ; mais la forêt toute seule pourrait-elle assez le prévenir ? A entendre les forestiers, c'est le remède universel. Tel n'est pas l'avis des hydrauliciens. Ils distinguent un double rôle de la forêt : action géologique de soutènement des terres et action hydrologique modératrice des eaux. Celle-ci serait presque nulle. Entièrement saturée par les premières averses, la forêt devient impuissante contre le déluge qui fond ensuite sur elle. Le rôle défensif de la forêt dans les grandes inondations a été fort amplifié, mais on s'accorde à reconnaître qu'elle exerce, en temps normal, une heureuse influence sur les écoulements superficiels.

La forêt vaut surtout par l'humus qui s'amasse sous les arbres : feuilles accumulées, bois mort, débris organiques de fougères, mousses, lichens, plantes herbacées composent un tissu spongieux qui fentre le sol. Vienne à disparaître le couvert protecteur du bois, l'humus et les agglomérats, saturés d'eau, glissent, se détachent des pentes

incapables de les retenir. De là ces immenses deltas de débris accumulés au pied des montagnes ; ainsi s'explique le déchaînement des torrents saturés de boue, la mitraille des gros blocs projetés des hauteurs sur les vallées, dans une atmosphère tranquille. *Batages* est régulièrement victime de ces dévastations. Non loin de là, *Saint-Sauveur*, dans la vallée du gave de Pau, fut bombardé, en 1892, par des pans de rocher. En moins de vingt-trois ans, dans le seul arrondissement d'Arzacq, on n'a pas compté moins de huit éboulements, glissements de terrain, laves torrentielles, et l'on ne parle ici que des phénomènes ayant causé mort d'homme.

Avec le déboisement, la couverture préservatrice du sol s'en va. Dans les *Pyrénées*, plus anciennes que les Alpes, l'érosion ayant fait disparaître les formes heurtées de la montagne par la mise à jour du noyau résistant des roches primitives, les torrents de la chaîne, établis en partie sur le roc solide, ont des lits assez stables et un travail de transport assez restreint. Mais, ce ne sont plus les torrents qui creusent et entraînent les éléments affouillables, c'est le sol lui-même qui cède, l'épiderme qui disparaît, laissant l'ossature de la montagne sans défense contre la gelée, les pluies diluviennes, les ouragans qui l'ébranlent, la dissolvent, et encombrant nos fleuves de ses débris. C'est la montagne elle-même qui croule sur les ruines de la forêt. Les pires ennemis de la Loire et de la Garonne navigables sont les destructeurs de la forêt en montagne.

Pâturages. — Après la dévastation de la forêt et le glissement de l'humus forestier, il ne reste au sol montagneux que la défense des pâturages. On a détruit la forêt par avidité d'abord, à cause du profit immédiat qu'elle procure et, aussi, pour faire du pâturage. Mais, à son tour, le pâturage dépérit, se morcelle, peu à peu s'en va comme l'humus des forêts qu'il devait remplacer. La décadence *pastorale* suit la décadence *forestière*, et pour les mêmes raisons : l'imprévoyance et l'inculture. Bêtes et gens s'en vont à leur tour, ne trouvant plus de quoi subsister dans la montagne qu'ils n'ont pas su ou voulu conserver.

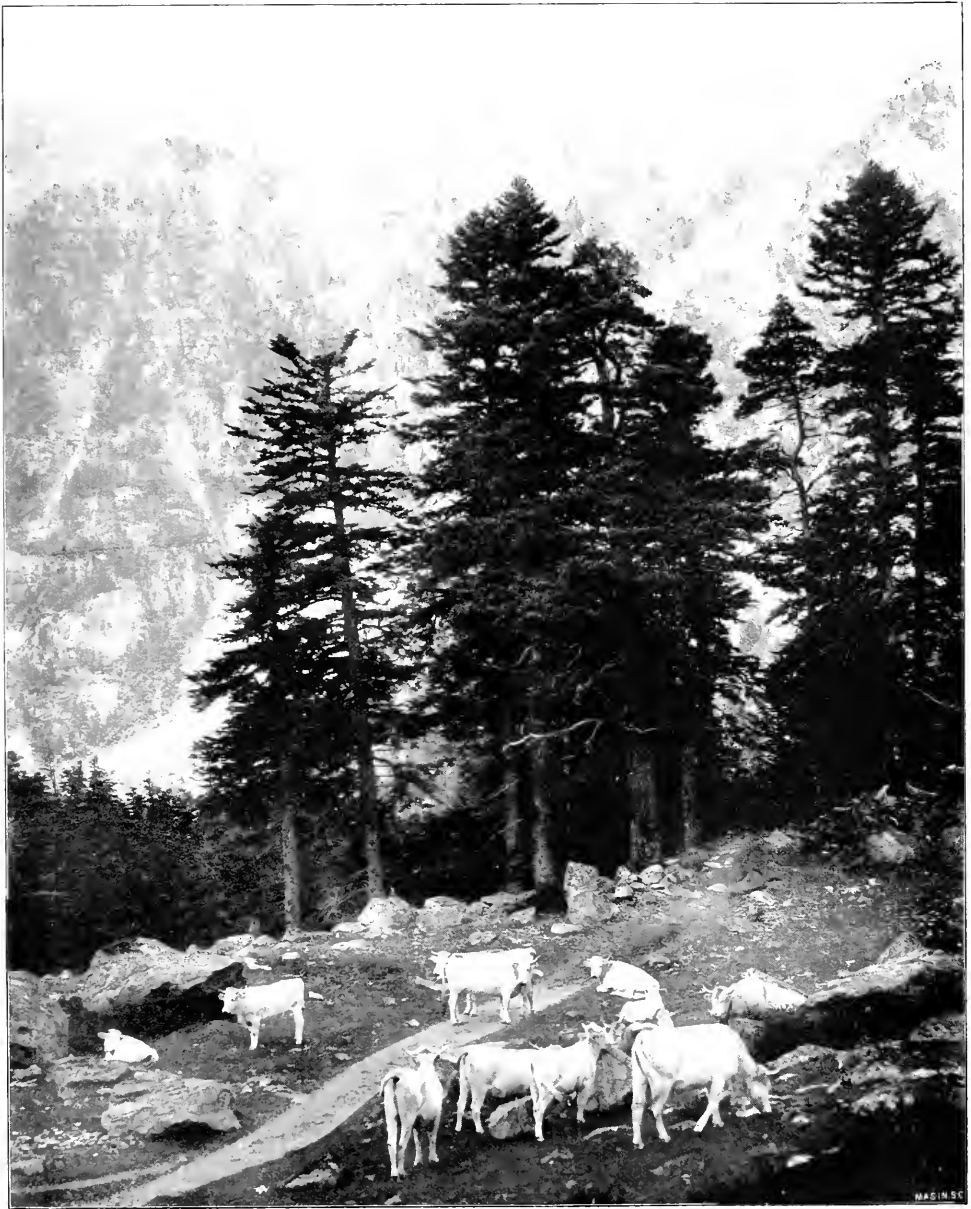
Il faut chercher les causes de la décadence pastorale dans le régime de la propriété en haute montagne et dans la surcharge du pâturage.

En Asie centrale, c'est le clan qui possède les parages ; de même, dans les *Pyrénées*. La seule différence, c'est qu'ici le clan est représenté par un organisme légal, administratif, la *commune* ou une association de communes dite « *syndicat des vallées* ». Ces syndicats ne sont autre chose que des tribus et leur reconnaissance légale aboutit à maintenir en France un régime de propriété collective semblable à celui qu'ont conservé les pasteurs du Turkestan,



M. Ziegler.

UNE FERME DANS LES PYRÉNÉES.



MASINSC
Cl. C. E.

SUR LE SENTIER DU LAC DE GAUBE



UN COIN DE LA VALLÉE DU GAVE DE PAU

de la Mongolie ou des hauts plateaux algériens. Dans la haute vallée du gave de Pau existent deux de ces associations. C'est d'abord le *syndicat dit de Barèges*, constitué par seize communes comptant 3322 habitants, il possède 33611 hectares, soit les deux tiers du territoire des seize communes. C'est ensuite le fameux *syndicat de Saint-Savin*, propriétaire des eaux de Cambo, formé par sept communes et 3834 habitants, lequel possède 13350 hectares, sur 17770 qui constituent la superficie des sept communes.

« Quels résultats déplorables entraîne un tel régime de la propriété, il est facile de le comprendre. L'intérêt personnel et direct n'entrant pas en jeu, aucun usager ne travaille à l'amélioration des pâturages communs, et tous, riches et pauvres, sont d'accord pour envoyer sur la montagne autant de bétail qu'ils le peuvent. Voit-on des alpages troués et pelés, on apprend que ce sont des communaux ; discerne-t-on une tache fraîche et verdoyante, on peut être assuré que c'est une propriété privée. » (G. RAYOT, *Bulletin de la Société de géographie*, septembre 1907.)

Le *pâturage* communal est donc *surchargé* plus que tout autre et jusqu'à extinction. Là où un troupeau de mille bêtes peut vivre sans dommage pour le pré, si l'on en met le double, il faut bien que l'herbage en pâtisse. De lui-même, le mouton est parfaitement inoffensif ; bien que paresseux, il ne s'acharne pas, comme on dit, aux herbes qu'il broute jusqu'à la racine ; pourvu qu'il trouve des tiges et des feuilles assez pour se nourrir, il n'arrache rien. Mais si le champ d'où il doit tirer sa subsistance n'y peut suffire, l'herbe est tondue sans pitié : l'arrachage suit, des vides se forment, et ces taches, successivement agrandies par le dépeçage continu et l'action des eaux, peu à peu les brèches se rejoignent, la lèpre s'étend, le pâturage n'est bientôt plus qu'une lande pelée, sans retenue d'aucune sorte sur les pentes : ce sera la proie des premières pluies torrentielles. Ajoutez que chaque berger, pour livrer à ses moutons les pâturages les moins entamés, attend à peine que la neige fondue laisse paraître l'herbe encore tendre ; sous la dent des bêtes, elle se déracine dans un sol mou et bientôt réduit en bouillie par le piétinement du bétail. Surchargé des champs, pacage prématuré, absence totale de soins : la dégradation des pâturages et, par suite, la décadence pastorale de nos montagnes n'a pas d'autre raison.

Mais, aux dégâts causés par le mouton

indigène mal conduit, il faut ajouter ceux que causent les *transhumants*. C'est la plaine des Pyrénées, d'immenses troupeaux ou *ramades*, comptant jusqu'à plusieurs milliers de têtes, viennent de la plaine pour hiverner dans le haut pays. Les plus nombreux viennent d'Espagne, et ce ne sont pas les moins avides. En été, le versant espagnol, brûlé d'un soleil implacable, a bientôt fait de perdre l'humidité nécessaire aux pâturages dont vivent les troupeaux, unique ressource du pays. Au contraire, les ruissellements du nord, issus de neiges plus abondantes, entretiennent dans nos vallées une herbe plus fournie, que dessèchent moins les ardeurs de l'été. Les gens de *Béda* (vallée du rio Ara, n'ayant plus, au cœur de l'été, que de maigres gazon, recherchent pour leurs moutons l'herbe savoureuse du versant français. Ainsi, peu à peu, l'usage de passer librement d'un côté à l'autre s'est établi comme un droit auquel personne, chez nous, ne fut d'abord en mesure de s'opposer. *Garrigue*, en effet, n'était



E. Ziegler.

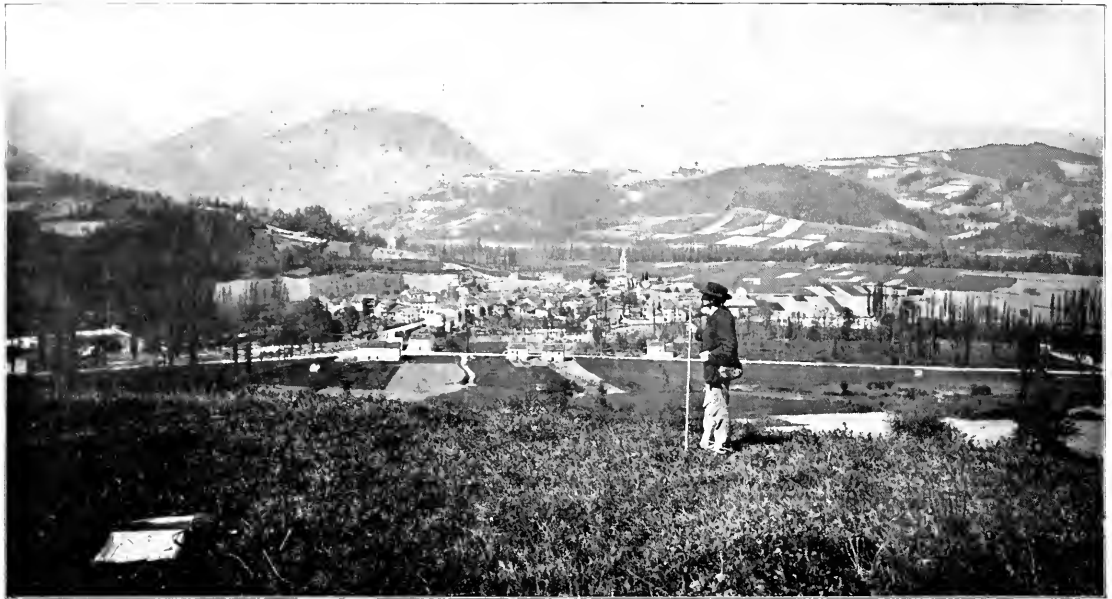
DANS LES PYRÉNÉES : MOUTONS AU PÂTURAGE.

jadis qu'un pauvre asile avec un hôpital construit par les religieux hospitaliers de Saint-Jean. Nos pâturages furent bientôt envahis. Enfin l'on protesta : la limite des deux pays n'était-elle pas marquée par la crête d'où les eaux s'écoulent, d'un côté vers la Méditerranée par l'Ara, tributaire du Cinca et de l'Ebre ; de l'autre, vers l'Océan



Photo de M. Vincent.

AU PAYS BASQUE : MOUTONS S'ABRITANT DE LA PLUIE.



Phot. de M. Trantoul.

LE VILLAGE D'OUST ET LE MONTVALLIER.

par le Gave et l'Adour? Il y eut des contestations : on se battit ; la paix survint par intervalles. Enfin, par traité signé à Bayonne, le 14 avril 1862, entre Napoléon III et la reine Isabelle, la vallée française de *Barèges* et celle de *Breda* gardent l'usage commun du haut pays situé entre le Vignemale et la brèche de Roland. L'ère des difficultés n'est pas close ; ce qui n'empêche pas les gens de Torla de fraterniser avec ceux de Gavarnie, en s'invitant mutuellement à leurs fêtes : c'est la montagne qui paye.

FAUNE PYRÉNÉENNE

La faune **lacustre** des Pyrénées comprend deux espèces de mammifères : le *desman* et la *loutre vulgaire* ; trois espèces de batraciens : la *truite commune* ; quatre espèces de mollusques, enfin une grande variété d'êtres microscopiques : protozoaires, rotifères, etc., dont les poissons en général, et la truite en particulier, sont friands. La *truite* est la reine des lacs pyrénéens ; on la rencontre jusqu'à une altitude voisine de 2 400 mètres ; elle se développe admirablement et atteint parfois une grosseur extraordinaire ; on en a pris dans les lacs du Garlitz, étang de Pradelles, qui pesaient jusqu'à 6 livres. La chair de la truite est délicate, parfois d'une teinte rosée qui s'accroît à la cuisson : c'est la truite saumonée, regal des gourmets. La pire ennemie de la truite n'est pas la loutre qui la guette ; c'est elle-même, car les truites se mangent entre elles. Il n'y a pas de poisson plus vorace et il porte la livrée des grands destructeurs ; sa peau est brune. On peche la truite dans les lacs, on en suit les torrents, à la ligne volante.

Les oiseaux. — Dans les forêts chantent et sifflent les *chats-huans*, les *acrobates*, les *marques-épaves*, les *coqs de bruyère*, le *marquis huppé*, les *picons*, etc. Mais ces petites espèces ne se font point guère sentir les habitants, à ce sont des oiseaux de proie au large, ceux qui chassent. Ceux qui lèvent le plus haut les ailes, c'est le *grand aigle*, et le *grand aigle*, qui se tient au-dessus de 3 000 mètres. La *perdre grise*, le *coq de bruyère*, le *gaspard* ou *poule d'aveugle* des montagnes, les

cond jamais au-dessous de 2 000 mètres. La *perdre grise* n'émigre pas ; elle habite les savanes qui s'étendent entre les forêts et les neiges perpétuelles, dans les buissons de junciers, de rhododendrons, d'éricas. Au contraire, le *coq de bruyère* (*Tetrao urogallus*) vit dans les forêts de sapins et se hasarde même au-dessus de 1 000 mètres. Un cri plaintif et répété, alternant avec une vibration d'anche de clarinette : c'est le *pic noir* (*Picus martius*), *longue couronné* des Béarnais. « Avec sa calotte rouge, son habit noir et ses yeux blancs qui ressemblent à des lunettes, il a l'air d'un notaire cherchant une minute dans son casier. » (DE BOUILLÉ.) Des colonies d'*hirondelles* (*Hirundo rupestris*) construisent leurs nids entre les plaques schisteuses des grands rochers perpendiculaires. Parmi les hôtes ailés des Pyrénées, le grand *corbeau noir* (*Corvus corax*) et le *hibou grand due* (*Strix bubo*) mesurent jusqu'à 70 centimètres d'envergure. Des sommets aux abîmes écoute le cri du *pyrrhuloxia*, semblable au claquement du fond des guides ou à un déchirement de mitrailleuse. Aucun oiseau des Pyrénées n'est plus rapide que le *martinet* (*Cypselus alpinus*). Il file comme l'éclair, se précipite de 500 à 800 mètres de haut pour remonter aussi vite.

Le plus commun des oiseaux de proie est le *chautour griffon* (*Aquila fulvus*). Cet oiseau, blanc avec le bout des ailes noir, qui se berce voluptueusement dans l'air, on l'appelle *Marie blanche* (*Neophron perneperus*), joli nom pour un vorace qui se nourrit exclusivement de charognes et en dégage le parfum. Aucun oiseau des Pyrénées ne se peut comparer au *gypaète* (*Gypaetus barbatus*) pour l'ampleur de l'envergure. Le *jean le blanc*, ou *Falco brachydactylus*, qui tourne souvent au-dessus de la Concre des Eaux-Chaudes, guette les vipères qui fourmillent en cet endroit et dont il fait de succulents repas. L'*aigle royal* (*Falco fulvus*) et l'*aigle impérial* ont un grand air de ressemblance ; bruns tous les deux et de taille à peu près égale ; l'un à 1 m. 15, ils sont doués d'une force terrible ; leur coup de pied est redoutable, les serres sont tranchantes comme le fer de l'acier. Le bec, très fort également, ne leur sert qu'à déchirer une proie ; il se recouvre avec la vieilliesse.

Les mammifères. — Dans les grottes du Mas d'Azil, de Lherm, de Bédellac, vivent par



OURS DES PYRÉNÉES.

régions les rhinolophes, les oreillards, les serpentiils, la musaraigne, le desman, la taupe, le campagnol montagnard, le rat noir, le rat d'Alexandrie. Roussillon sont les hôtes de la plaine, de la campagne pyrénéenne.

Les forêts des Pyrénées, du moins le peu qui reste, seraient encore assez giboyeuses : outre les perdreaux et les cailles, le lièvre, le lapin, l'écureuil rouge et noir, le hérisson, le blaireau, la belette, le chevreuil, le furet, le lynx (presque disparu), le loup même et le sanglier s'y rencontrent; mais le loup et le sanglier deviennent rares.

Parmi les espèces à fourrure : l'ours, qui a totalement disparu de certaines régions; la moutre, assez rare et très recherchée; la fouine, assez commune; la bousie, plutôt dans la plaine; le putois et le renard rouge de France et d'Espagne, le renard chabrier. De Russie et des Etats-Unis, une grande quantité de fourrures sont expédiées à la tannerie d'Arles, célèbre par la qualité de ses eaux et la perfection du travail qui s'y fait.

Si l'ours devient de plus en plus rare comme animal à fourrure, il en reste encore assez pour donner de vives émotions aux amateurs de chasse et d'aventures. Dès que les premières plantes montrent leurs tiges au-dessus de la neige dans les vallons abrités, l'ours, après le long jeûne forcé de l'hiver, recherche avidement les feuilles rafraîchissantes du *Sorbus reuteri*, bouleverse le sol pour en tirer la bulbe du *Banana bulbocastaneum*; certains plans, après son passage, ont l'air d'avoir été labourés. L'ours mange volontiers, outre de jeunes pousses, le gland, les faines, le maïs, le froment, les truits et, à l'occasion « quelque diable aussi le poussant », des montons, des vaches, même des chevaux. Quand, par nécessité, ou sous l'empire de quelque excitation, l'ours a savouré un festin de chair fraîche, il retombe facilement dans son péché mignon. Il est certain d'ailleurs, qu'à moins d'avoir été blessé, l'ours n'attaque pas l'homme, mais une fois aux prises avec le chasseur, il faut que l'un tue l'autre. Le danger de ces rencontres est que les péripéties de la lutte se déroulent sur un sol accidenté, où un faux pas peut être aussi mortel que l'étreinte de la bête. Il y a des chasseurs indisciplinés; l'un d'eux s'est rendu fameux en Béarn; à soixante-quatre ans, il avait tué dix-huit ours, non sans quelque dommage pour sa peau. On pratiquait dans le val d'Estou (Ariège) l'élevage des ours; pris jeunes dans les montagnes voisines, ils étaient soumis à un régime exclusivement végétal, puis muselés et promenés dans les stations thermales; l'hiver venu, ils rentraient à l'étable, les petits avec les chiens de la maison. Aujourd'hui cette industrie doit s'approvisionner aux ménageries de Hambourg.

Il n'y a presque plus de bouquetins dans les Pyrénées, que sur les flancs déserts de la Maladeta et du mont Perdut; mais l'isard est beaucoup plus commun qu'on ne l'imagine; c'est qu'il ne se laisse guère approcher. L'isard des Pyrénées (Antilope rupicapra) et le chamois des Alpes sont de même famille et



Photo de M. Mey

HAUTS PÂTURAGES DE GAVARNIE.

peuvent être considérés comme le même animal. Les montagnards des Pyrénées françaises et espagnoles l'appellent, dans leur patois, *cabres* ou *crabes chèvres*; il est généralement répandu dans toute la chaîne, mais de moins en moins, à mesure que l'on se rapproche des deux mers. Cependant, il s'en trouve dans le massif du Canigou.

La force et l'agilité de ces pelles bêtes sont merveilleuses. Leurs cornes, implantées presque perpendiculairement au frontal, et en avant des oreilles, sont fortes chez le mâle, à la base, et s'écartent beaucoup à la partie supérieure qui est recour-



Photo de M. Mey

GROUPE D'ISARDS SUR LE GLACIER.

bée en crochets. En naissant, les isards sont revêtus d'un pelage tout laineux; il fait insensiblement place à une fourrure soyeuse et fine, très épaisse. Ce poil d'été sera lui-même remplacé pour la saison froide par une autre toison plus longue, très fournie et plus lustrée. La poitrine même, les jambes deviennent complètement noires et brillantes. Les petits naissent dès la fin d'avril ou le commencement de mai; deux ou trois jours après leur naissance, ils sont en état de



ATTelage basque aux environs de Biarritz.

« L'animal peut vivre une vingtaine d'années. Contrairement à ce qu'on croirait assez répandue, les *isards* boivent étonnamment peu. Environ une fois par jour, il leur faut de l'eau fraîche. La neige adhère à leur langue. Mais, il faut le dire, la neige est si douce et ils s'y roulent avec délices. »

Leur agilité et leur rapidité sont extrêmes. On les voit franchir

un talus des crevasses

de 2 à 3 ou des précipices, et disparaître au travers des moraines et des rochers, avec la rapidité de la flèche. Le dessous du sabot est élastique comme du caoutchouc, ce qui leur permet de se tenir facilement sur les pointes des rochers les plus aigus. Les *isards* vivent habituellement en hordes de 8, 10, 20 individus et même plus. Pendant l'hiver, ils descendent fort bas et viennent parfois paître jusqu'à l'entrée des villages. Durant l'été, on les poursuit activement : leur chair est au moins aussi délicate que celle du chevreuil, surtout si l'on a affaire à une jeune bête. Comme le lièvre, l'*isard* affectionne certains passages. On en profite pour le chasser en battue. On l'attrape aussi à l'affût, en se postant dans les en-

droits où il vient habituellement paître, ou bien on l'attrape à portée de fusil avec du sel, dont il est très friand. Il faut toujours chasser l'*isard* à bon vent : sans cela on court risque de ne rien faire ; car chaque horde a une ou plusieurs sentinelles dont il ne faut pas éveiller la défiance. Ces animaux, en effet, ont l'ouïe très développée. Au moindre bruit insolite, la sentinelle pousse une espèce de sifflement aigu et prolongé ; tout le troupeau s'empresse de le rejoindre. La vue est pour l'*isard* l'organe suprême de conservation : tandis que les chevreuils se cachent au fond des bois, leurs frères de la montagne s'élancent sur les pics et cherchent leur salut dans la lumière. M. GOURBOUX, *Bulletin d'histoire naturelle de Toulouse*.

POPULATION

Dans les vallées inférieures des *Pyrénées* que n'avaient pas envahies les glaces quaternaires ont été relevées les traces de peuplades primitives. Aux bords de l'Arriège, à l'*Infornet*, le Dr Noulet a

retrouvé, mêlés dans un lit de sable et de cailloux, des ossements de rhinocéros, d'*éléphas primigenius*, de *felis spelæa* et des quartzites taillés de main d'homme. Ces débris dormaient sous une couche de loess épaisse de 6 mètres qui, en assurant leur conservation, leur donnait un évident caractère d'authenticité. Ces animaux d'un âge disparu, ces instruments grossiers devaient être contemporains. Bientôt l'homme, qui vécut avec les grandes espèces quaternaires, perfectionna ses moyens de défense : il s'attaqua surtout au renne et habitait des cavernes. Au caillou de l'Infornet, le silex a substitué des lames tranchantes, des pointes aigües ; l'homme, devenu chasseur, en fait des piques de flèches et des harpons pour

mieux atteindre sa proie. Le voilà passé de la défensive à l'offensive : il se fait un ornement des dépouilles de ses victimes, sculpte l'ivoire du mammoth, le bois du renne. Les cavernes sont loin d'avoir livré tous leurs secrets. Celles du Périgord : *Cos-Magnan*, la *Madelaine*, *Font-de-Gaume*, ont été fécondes en découvertes.

Encore qu'assez pauvres en comparaison, les grottes de la chaîne pyrénéenne n'ont pas laissé de causer quelque surprise : les pauvres gens qui s'y réfugiaient, à l'aurore des temps, pour échapper à la dent des bêtes féroces et aux éléments destructeurs, ont comme gravé au trait leur signature sur les parois de leurs refuges souterrains, en de vagues représentations d'animaux familiers. Cette

figuration, au pointillé ou au trait, ombrée de rouge, se retrouve des monts Cantabres au Massif Central et des grottes d'*Altamira*, *Covadanas*, *Hornos de la Peña*, dans la province de Santander, à celles du Périgord, en passant par les cavernes préhistoriques de la Gironde, des Hautes et Basses-Pyrénées, de la Haute-Garonne. Dans la grotte de **Marsoulas**, ouverte au flanc des petites Pyrénées, sur les pentes d'un affluent du Salat, MM. E. Cartailhac et l'abbé H. Breuil ont relevé trois couches picturales distinctes : « des figures animales noires, des figures animales polychromes, avec tectiformes et mâles, des figures éumématiques rouges, croix et bandes rameneuses. » Le bison, le bouquetin, le cheval paraissent assez mêlés dans ces *graffiti*. La figuration humaine y prend des formes tout à fait enfantines et ces étranges visages rappellent plutôt les masques des sauvages. La technique des fresques polychromes de *Marsoulas* est intermédiaire entre celles des cavernes cantabres et celles des grottes périgordines. On y a remarqué l'absence de tout vestige néolithique, sans doute parce que



Phot. de M. E. Bellef.

DÉBRIS MORAINIQUES : CAILLON DES POURRIS.



Phot. de M. E. Bellef.

la partie antérieure du sous-terrain, s'étant écroulée pendant ou après l'âge du renne, cette intéressante collection de *primatifs* se trouva mise à l'abri de l'air et des intempéries qui, partout ailleurs, ont compromis ou ruiné ces précieux documents.

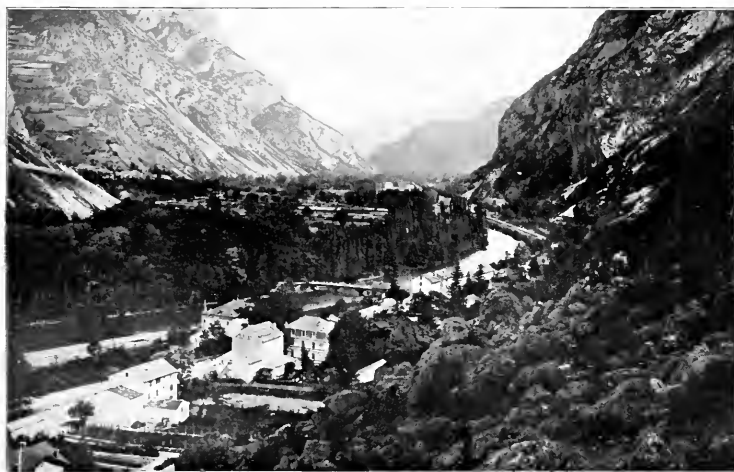
Les grottes de l'*âge du renne*, dans les Pyrénées, sont en assez grand nombre : *Masset*, le *Mas d'Azil*, dans l'Ariège; *Aurignac*, *Gourdan*, près Montrejean, en Haute-Garonne; *Lourdes* (Hautes-Pyrénées); *Sardes* (Basses-Pyrénées). M. Lartet en a été l'un des premiers explorateurs.

L'*âge du renne* étant accompli, la pierre polie fait son



Phot. de M. Trantoud.

VILLAGE DE MONTSÉGUR.



Phot. de M. Trantoud.

USSAT-LES-BAINS (ARIÈGE).

apparition : à l'ancienne race, dite *paléolithique*, se substitue une race nouvelle moins grossière, la *méolithique*. De chasseurs qu'ils étaient, les hommes ayant gagné quelque sécurité sont devenus pasteurs; ils se servent de poteries; les ornements dont ils se parent sont moins rudimentaires. Les grottes d'*Ussat* et de *Bédeilhac* se rapportent à cette période. Quelques monuments *mégolithiques*, rares dans les Pyrénées (dolmen du Mas d'Azil, s'y rattachent également, ainsi que les *encelades de pierre* de la région de Luchon. Plus récents sont les *banals* du nord de Pau et des environs de Tarbes : on y a trouvé des poteries ornées mêlées à des objets de bronze et de fer. Nous voici au seuil de la période historique.

L'arrivée du *bronze* dans notre pays, car ce fut une importation, peut-être phénicienne, mais certainement orientale, serait moins ancienne que la fondation de Rome (753 av. J.-C.). Cependant, d'après M. Bertrand, le *bronze* aurait fait son apparition au *x^e* siècle avant notre ère; le *fer* deux siècles plus tard, selon M. Mortillet. Lorsque les Romains pénétrèrent en Gaule, ils y trouvèrent deux races bien distinctes : l'une blonde (Gaulois ou Celtes immigrants), l'autre brune, celle des Ligures, Ibères d'Espagne, Silures de Bretagne, qui occupaient le bassin de la Garonne, les versants pyrénéens et la côte. Strabon distingue nettement les Aquitains des Celtes; mais lorsque Annibal franchit les Pyrénées, toutes les populations du Midi, assujetties par l'élément envahisseur, étaient plus ou moins celtisées.

Celtes et Aquitains reçurent de la conquête romaine une empreinte durable, sans cesser pourtant d'être eux-mêmes. Les dieux latins furent associés aux génies protecteurs des vaincus : le dieu de la guerre *Leherren* devint *Mars-Leherren*. Il y a, au musée

de Toulouse, vingt et un autels, dont treize provenant d'une seule commune, tous dédiés par des particuliers à *Mars-Leherren*.

Survinrent les **Barbares**. Des bandes sauvages franchissent les Pyrénées : *Alains*, *Suèves* et *Vandales* ravagent la péninsule ibérique, les uns au nord, les autres au sud. Pour affranchir l'Italie de l'oppression des *Goths*, compagnons d'*Haric*, Constance, ministre d'Honorius, s'avise de leur offrir tout le territoire de l'Aquitaine, s'ils veulent chasser d'Espagne les Barbares, en train de la piller. Voilà donc les **Wisigoths** dans le bassin de la Garonne, puis en Narbonnaise. Ils tournent les Pyrénées orientales, pénètrent en Catalogne, font de *Barcelone* leur capitale, subjuguent les *Alains*, et, après avoir rejeté les *Vandales* en Afrique, établissent à *Tolède* le siège de la monarchie wisigothique.

En 710-711 surgissent les **Arabes**, à la tête des Berbères d'Afrique. Après avoir vaincu le dernier roi goth, *Roderic*, dans la plaine qu'arrose le *Barbate*, ils tournent l'éperon de la péninsule, remontent le Guadalquivir, emportent Séville, Cordoue, et font de cette ville la capitale du pays conquis. De là leurs cavaliers poussent dans toutes les directions les derniers défenseurs de la liberté ibérique : au nord, jusque dans les montagnes des Asturies; dans l'est, au fond des sierras aragonaises. Emportés par l'élan de la conquête, ils franchissent les Pyrénées, trois fois par les passages des Albères, en évitant la grande chaîne; enfin, avec *Abd-er-Rahmân* (Abderrame), à travers les vallées de la Navarre et du pays basque. Leurs bandes inondent l'Aquitaine. Sous la conduite de leur duc *Eudes*, les Aquitains, réunis aux Gallo-Romains et aux Francs de *Charles-Marte*, brisent l'invasion musulmane à la journée de *Poitiers*, 732, entre cette ville et Tours.

Préoccupé de rendre aux peuples du Midi l'autonomie qui leur était chère, et pour laquelle ils avaient versé leur sang, *Charles-magne* créa le **royaume d'Aquitaine** pour son fils *Louis*. Les *Basques* ou *Vascons*, dans leurs montagnes, demeurèrent libres de toute sujétion, moyennant un tribut qu'ils ne payèrent jamais.



GROTTE DU MAS D'AZIL.

M. Campbell a justifié récemment cette opinion. Les affinités du basque avec le grec primitif, celui des Dorien, héritiers des vieux *Pélasges*, ont à peine besoin de se démontrer.

Ainsi la *langue basque* trahit des rapports ethniques entre les peuplades qui colonisèrent la Grèce, l'Italie et l'Espagne péninsulaires. D'autre part, elle se rencontre avec le langage des Finnois-Ouraliens, frères des Coptes et des Fellahs d'Égypte. Enfin, ces idiomes se lient à ceux des Aztèques, des Incas et des peuplades indiennes d'outre-mer. Les *Ibères*, ancêtres des *Basques*, auraient-ils été apparentés à ces peuples, et tous ensemble ne seraient-ils que les rameaux dispersés d'une même antique famille?

Les **croyances** traditionnelles des *Basques-Euskariens* offrent des rencontres plus suggestives encore. La langue est le véhicule des traditions et, en premier lieu, des traditions religieuses. Celles des *Basques*, pour déformées qu'elles soient par une longue suite de siècles et d'événements, se trahissent principalement dans leurs *usages funéraires*.

« Autrefois, le cimetière s'élevait toujours sur une hauteur, image de la montagne sacrée de l'Eden, plus tard celle du Calvaire, colline sainte de l'expiation. » La tombe était inaliénable et ne se pouvait séparer du foyer. C'était l'habitation des ancêtres. On ne concevait point la mort comme un anéantissement de l'être; c'était simplement le seuil d'une vie nouvelle pour laquelle le mort devait être pourvu de tous les objets nécessaires à son existence; ses armes, son cheval, des provisions, l'accompagnaient au tombeau. Rappelez-vous les tombes étrusques, égyptiennes, péruviennes.

La *sièle* est le bouclier du mort; elle rappelle le tronc de l'arbre sacré, symbole de sacrifice et de rédemption, et les *disques* qu'elle porte gravés dans la pierre évoquent le soleil toujours renaissant, dont le cercle, sans commencement ni fin, est l'emblème de l'éternité.

« Jusqu'à la fin du *xviii* siècle il a été d'usage dans le pays basque de porter du pain et de la cire près de la tombe. Longtemps aussi, les *repas funéraires*, dont l'usage persiste chez les *Basques* d'aujourd'hui, se firent probablement après du tombeau. »

La *Tombe basque*, par O'SHEA. Le christianisme, dont les dogmes s'adaptaient si merveilleusement aux traditions *euskariennes*, n'eut pas de peine à s'acclimater chez les *Basques*. Ceux-ci se montrèrent et se montrent encore inébranlablement fidèles au Dieu des chrétiens; mais les symboles des antiques croyances, en persistant dans les manifestations de leur culte et principalement dans les usages funéraires, sont parmi nous les précieux témoins de cette vieille race ibérique dont les *Basques* se disent orgueilleusement les héritiers.

La danse fut un rite en l'honneur des dieux et des héros dont l'esprit bon ou mauvais échappait à la destruction matérielle des choses. Chez les Hébreux, David dansa devant l'arche; c'était une forme du culte. Les *Ibères* eurent aussi leurs danses cultuelles, comme les anciens Grecs et les Égyptiens. Grâce aux *Basques*, elles ne sont point mortes.

Il n'y a point de danse sans **musique**. Très simple chez les anciens, elle traduisait naïvement leurs pensées et leurs sentiments. L'*Espata-Danza* s'accompagne d'une mélodie monotone et mélancolique. Les chansons et les cantiques des *Basques* (réunis par le poète contemporain Elissaburu) célèbrent les vertus familiales, l'amour du pays natal, la vie au grand air. Les *Basques* ont aussi une chanson satirique, pleine de gaieté franche et de verve mordante, qu'accompagnent des airs vifs et moqueurs. L'art lyrique recruta parmi les *Basques* d'excellents chanteurs. Chez les anciens, la musique était aussi l'accompagnement obligé de la **poésie**. Le drame antique n'est en effet chez les Grecs qu'une chanson rythmée pour le chœur; la mesure du vers marque la cadence des pas soigneusement réglés. Les *Basques* ont conservé la poésie du drame primitif dans son émouvante simplicité. Leur *pastorale* rappelle tout à fait le drame antique et le Mystère du moyen âge. Tout cela est évidemment d'un art rudimentaire, mais d'une sincérité touchante de sentiment et d'une délicieuse saveur archaïque.

Les **jeux**. — La vigueur, l'agilité, la souplesse qu'ils déploient dans leurs évolutions, les *Basques* les doivent aux exercices physiques. C'est une passion nationale. La *pelota* ou *palota* exige essentiellement un *fronton*, mur de 8 à 10 mètres de haut, contre lequel une balle en cuir ou en caoutchouc est vigoureusement lancée par



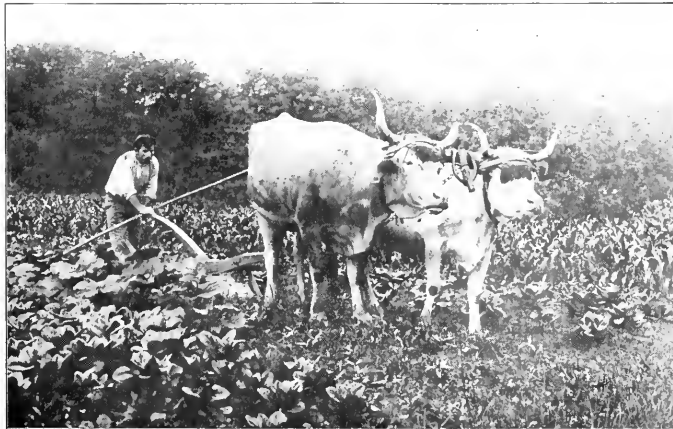
MAISON BASQUE.

Phot. de M. Ouvrard



UNE BASQUAISE.

CLND.



LE LABOURAGE, EN PAYS BASQUE.

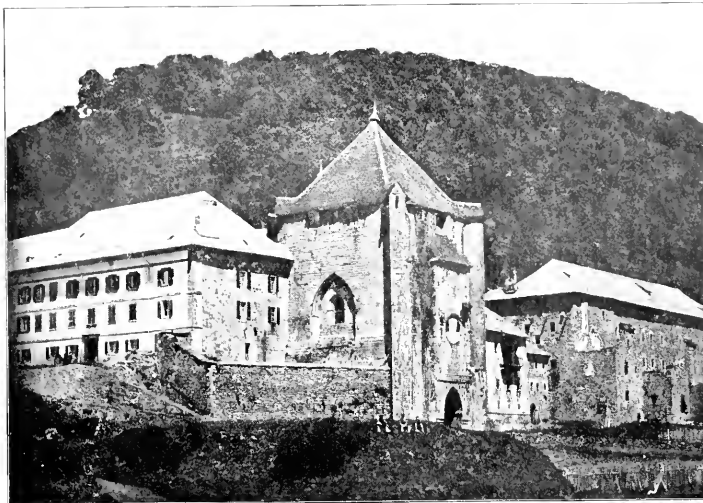
Phot. de M. Ouvrard.

Du Pourtalet à Payserda, sur une longueur de 200 kilomètres environ, l'on ne passe plus qu'à pied ou à dos de mulet; encore n'est-ce pas toujours sans risques. Entre le Souport et le val d'Aran, aucun passage ne s'abaisse au-dessous de 2 000 mètres. Il se décline sur ces hauteurs de terribles ouragans: la route de la Perche est balisée comme un bras de mer.

Avec le *Balaitous* (3 146 mètres), les *Pyrénées* prennent décidément le caractère alpestre et se couvrent de neiges persistantes. Le col de la *Peyre-Saint-Martin* ouvre, à 2 295 mètres, un sentier de piétons entre le val d'Azun et Sallent; le *port du Marcadau*, le grand marché, conduit de Canterets aux bords de l'Adour, dans le creux du rio Caldorès. Toutes les brèches de cette crête frontière entre le Souport, ouvert sur l'Aragon, et le col des *Maleys*, enroulé aux flancs du Vignemale, sont dans la dépendance du Gallego, issue commune des sentiers qui, par le gîte d'Ossau et celui d'Azun, montent de France à l'escalade du grand triangle de rochers au sommet duquel trône le Balaitous.

L'accès des hautes régions centrales, chargées de neiges et de glaces jusqu'au cœur de l'été, n'est plus possible que par le sillon des torrents. Du *Vignemale*, où pointe le plus haut sommet des Pyrénées internationales, au pic d'*Aneto*, cime culminante des Pyrénées espagnoles, se développent, du côté de la France, l'éventail des *gaves* nourriciers du gîte de Pau et les multiples filets des *Nestes*, les premiers orientés au nord-ouest, vers l'Adour, les seconds au nord-est, vers la Garonne. Dans l'écartement de leurs vallées divergentes, le massif de la *Muneta* surgit, à 3 150 mètres, comme un centre de dispersion sur la crête principale, entre le Vignemale et l'*Aneto*. Là montent les sentiers et les pistes qui traversent d'un versant sur l'autre. Mais, au lieu d'être divergentes comme sur le versant français, les coulées espagnoles s'embranchent, au dévalé des Pyrénées centrales, sur la vallée du rio *Cinca* et de ses affluents: le rio *Ara* val-lée de Froto, le rio *Vellos* val de Nisèle; à l'est, le rio *Cinqueto*, entre les massifs de Suelza et du pic de Posets, le rio *Esera*, émissaire de la région d'Oo par le val d'Astos et déversoir du massif glacière de la Maladeta.

Argelès est au point de convergence des trois prises d'eau principales



Phot. de M. Erguy.

COUVENI-HOSPICE DE RONCEVAUX (ROUTE DU VAL CARLOS).

qui constituent le gîte de Pau; gîte d'Arrens val d'Azun; gîte de Canterets grossi du rio de Marcadau; gîte de Gavarnie, qui descend du cirque de ce nom.

Gavarnie est un centre de rayonnement remarquable: le port de Gavarnie ou de Bouchard, 2 282 mètres, conduit par le flanc des Tourrettes et du Gabétou dans la vallée du rio Ara.

Par la brèche de Roland, taillée à l'emporte-pièce au-dessus de l'admirable cirque de Gavarnie, l'horizon lumineux des montagnes aragonaises se découvre au regard. Ce n'est point un passage facile à tout venant que la Brèche. On y accède de Gavarnie par les

Sarradets ou le glacier du Taillon. Les passionnés de la montagne préfèrent ce dernier chemin: il est plus neigeux, moins monotone. On admire en passant de belles crevasses, mais il faut se garder du glacier du Taillon, car il en jaillit des pluies de projectiles, souvent même de gros rochers: c'est, au mois de mai, la région classique des avalanches. Il fait souvent froid à la Brèche de Roland (2 804 mètres), et quand le vent souffle en tempête, aucun abri ne saurait y tenir sous la rafale; mais par les beaux jours d'août, sous le soleil d'Espagne, quel merveilleux spectacle!

Au revers des monts qui épaulent les gradins de Gavarnie: Gabétou, Taillon, Cylindre, Marboré, mont Perdu, les sommets s'abaissent vers les profondes dépressions du val d'Arrens, rio Odesa, affluent de l'Ara, de Nisèle, rio Vellos, affluent du Cinca. Le haut Cinca débouche au revers sur les multiples sillons des



Phot. de M. Jugaud.

PARTIE DE CARTES ENTRE BASQUES.



Phot. de M. Jugaud.

DEUX BASQUAISES.



Phot. de M. Meyr.

LA VALLÉE DU MARCABOU AU-DESSUS DE CATIERETS.

Nestes françaises, par les entalles ou ports de *Puñde*, 2 431 mètres, vers le val d'Estantuô; par *Toutmouré* sur le val français de Héas, vers Gèdre et Luz-Saint-Sauveur; le *Port-Vieux* sur la Gelat; le *port de Baka*, 2 465 mètres, de la haute Puçara, tributaire le plus élevé du Cinca, sur la Neste d'Aure, vers Arreaut; enfin, vers la même issue, le *port de Moudang*, 2 487 mètres, et celui d'*Ouidissetou*, au-dessus sur deux rios supérieurs du Cinca. *Arreca* est un carrefour d'importantes communications, à cheval sur la grande route de Luchon à Bagnères-de-Bigorre, par la vallée de Campan.

Le *rio d'Astos*, affluent de l'Esera, pénètre directement par le *port de Ou*, 3 092 mètres, dans la zone glaciaire que drainent les torrents nourriciers du *luc Gloré*, d'*Es-Puups* et de *Séculéti*. La Pique et le

Lys, deversours de la haute chaîne, confluent au-dessus de Luchon. C'est par la Pique et ses premiers sillons que l'on atteint, de Luchon, le port de la *Gloré* et celui de *Vénasque*, tous les deux ouverts sur le haut Esera.

Aucune colée des Pyrénées centrales n'est plus célèbre que la **brèche de Venasque**, 2 548 mètres. Des milliers de touristes, de marchands et de contrebandiers y passent chaque année. C'est plaisir, en été, de voir Sèchelonnei, en file indienne, les longues caravanes qui zigzaguent comme une trainée de fourmis sur les âpres rochers de la montagne. Sans grand risque, on se donne l'illusion et la fierte d'une ascension. Il s'en faut pourtant que la route soit l'émule des allées d'Etigny, gloire de Luchon.

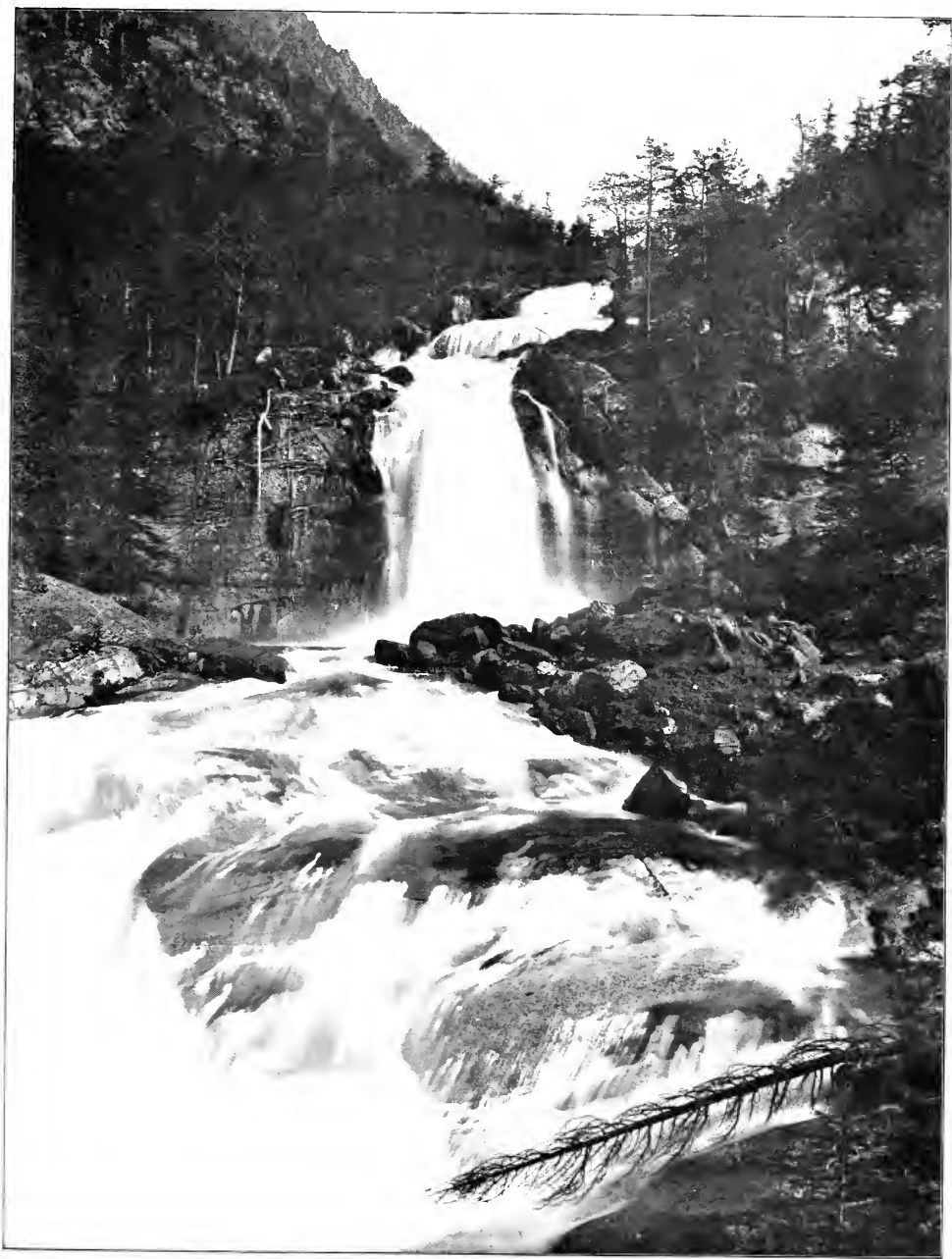
A l'Hospice de France commence la véritable montée; comme tous ceux que la charité chrétienne avait semés sur les passages dangereux des Pyrénées, cet Hospice offrait un refuge aux voyageurs égarés ou surpris par le mauvais temps; les frères de Saint-Jean de Jérusalem, les chevaliers de Rhodes, puis ceux de Malte, en eurent la garde et l'administration. Ce n'est plus qu'une halte de repos.

Passé la cascade de Compiègne, les lacets du chemin se déroulent, monotones et fatigants. Dans un vallon solitaire, semé de pierres détachées de la montagne, voici les *Chandières* « *Caudetés*, » excavations remplies d'eau et de neige jusqu'au moment des fortes chaleurs ». Enfin le sentier atteint, entre de hautes parois redressées, quatre petits lacs d'une limpidité merveilleuse. « On les croyait remplis de saphir liquide, tant leurs eaux paraissent bleues. La plus grande et la plus élevée de ces cuvettes lacustres, qui se déversent l'une dans l'autre, est connue sous le nom de *Bonai del Cap del Port*, » Superficie: environ 12 hectares; profondeur: 57 mètres, d'après les observations de M. Beller en 1894. Ce lac, au dire des montagnards, n'a pas de fond. « Il renferme des richesses incalculables, car jadis il ne se passait pas de semaine qu'il n'y tombât quelque mulet chargé d'or. » Il serait hanté par



Phot. de M. Meyr.

AU PORT DE LA GORRE, LES COTTIERS ESPAGNOLS.



Phot. de M. Aron.

CHUTE DU PONT D'ESPAGNE, AUX ENVIRONS DE CAUTERETS



LES GORGES DE GAVARNIE.

Phot. de M. Meyss.

des fées. Il semble, arrivé là, que le sentier n'ait pas d'issue : la muraille schisteuse du *Sauvage* 2731 mètres se dresse comme une sorte de « bout du monde ». Une issue bientôt se révèle à gauche, couloir tranché à vif dans la crête qui relie le pic de Sauvage à celui de la Mine et par lequel un vent glacial s'engouffre, comme pour défendre les approches de la crête frontière. Tout à coup, comme une éclatante vision de fée au sortir d'un sombre tunnel, les monts *Maudits* projettent sur l'azur profond la prodigieuse toile de fond de leurs neiges et de leurs glaciers. L'explosion soudaine, l'ampleur et la magnificence du spectacle en font l'un des plus beaux du monde.

Autour du môle colossal des monts *Maudits* s'enroulent les coulées supérieures de l'aragonais *Esca* et des *Nogers* de Catalogne. Ces voies naturelles conduisent, de la plaine, vers les sentiers de faite ouverts sur la haute Garonne. Le faisceau rayonnant des torrents qui forment la haute Garonne, notre grand fleuve du Midi, draine la vaste dépression ouverte par le dédoublement de la crête maîtresse entre l'Ancet et le Maubermé, et, par là, multiplie les voies de pénétration sur notre territoire. Le rio *Noptera Pel-larsa* puise à peu de distance de la source où s'abreuve la Garonne. C'est un vrai chemin de ronde ramifié à la fois sur la Garonne à l'ouest, le Salat et le bassin de l'Ariège, au nord, par le *port de Salau*, chemin direct de Saint-Gérons à Lérida.

De grands escarpements enveloppent le val d'Andorre. Entre les pics s'insinuent les ports de *Bout* 2450 mètres,

et de *Rat* 2601 mètres. Trois passages rompent au nord les crêtes du grand cirque andorran : le *port de Segner* 2594 mètres, du côté de Viadossos, passage inabordable pendant sept à huit mois de l'année; le *port de Fontfréquent*, peu fréquenté, malgré son beau lac peuplé d'excellentes truites; enfin le *port de Saldu*, grande voie de communication de l'Andorre avec la France par l'Hospitalet : c'est le chemin le plus long, le plus fatigant, le plus aride, mais le seul praticable aux bipèdes peu solides et à leur monture. Dès ici, le chemin devient un sentier de chèvres qui tantôt monte et tantôt descend, au-dessus du torrent de la Valira.

Au pied du *Carlitte*, château d'eau commun où s'alimentent l'Ariège, par ses premiers affluents : l'Aude vers le nord, la Têt à l'est, au sud le rio de Carol, affluent du Segre, le col ou passage de *Puymorens*, *Puymont*, *Puy mouret*, l'on ou par des *Mores* ouvre les communications entre la Gerdagne et le pays de Foix. C'est une selle presque plane et gazonnée que jonchent des blocs de débris et que dominent, au nord-est et au sud-ouest, des montagnes assez hautes : ce passage battu des vents est à l'altitude maximum de 1931 mètres. Le comier n'y passe quelquefois, en hiver, qu'avec de grandes difficultés. Aussi une hôtellerie construite sur le revers aragois de la crête offrait-elle un refuge aux voyageurs en peril : de là le nom de *l'Hospitalet*.

Entre les deux combes que des pics du Segre et la Têt dans leur cours supérieur, de Saillagouse sur l'Est et de Montlouis sur la Têt, s'étend une ramasse



Phot. de M. Meyss.

SENTIER DU PORT DE BOUCHARO.



Phot. de M. E. Belloc.

GORGE DE CLARARIDE.

nappe assez unie mais partout gazonnée, vraie savane à l'aspect nu et désolé où les populations voisines envoient pacager leurs troupeaux. C'est le prétendu **col de la Perche**. Le hameau du même nom compte de six à sept bâtiments appartenant à quatre propriétaires, dont deux sont aubergistes. Là se reposent les rouliers et les piétons. Quand sévit l'hiver et que la neige couvre de son tapis uniforme tous les alentours, c'est une joie, au bout de la longue file de poteaux noirs plantés le long de la route invisible, de voir poindre les toits d'ardoise de la *Perche*. Dès la plus haute antiquité, la *Cerdagne*, le *Conflent* et le *Capcir* communiquaient par le port de la *Perche* : deux voies romaines le traversaient, et ce lieu si fréquenté est à 1400 mètres d'altitude. Aussi une station de secours fut-elle éditée au passage de la *Perche*, comme pour celui de Puymorens. L'établissement de la *Perche* comprenait une maison de refuge, un hôpital, et une église desservie par des religieux : il n'en reste rien.

Par le col de **las Tosas**, entre le Puig Mal et le Puig d'Alp, le col de *Naria* et le col de *Prégon*, le haut pays cédait débouché sur l'Espagne. Ces trois cols se réunissent à Rippoll sur le *Ter*, centre d'expansion vers Barcelone. Enfin, à travers la crête terminale des *Albères*, le **col du Perthus** ouvre le val du *Tech* sur la plaine d'*Amorcan* que sillonne le *Ter*. C'est la route directe de Céret-Perpignan à Figuières-Gerone.

À 14 kilomètres est de Céret, les défilés de *L'Elcluse*, gardés par le **fort de Bellegarde**, commandent ce passage. Après les Romains, Au-

nibal, les Wisigoths, les Sarrasins, les Espagnols, les Français ont défilé par là. **L'Elcluse** constitue un étranglement de la passe; le nom le dit : *las Clusars*, les *Cluses* (*Clausuras*-Clôtures), sont proprement un barrage, une fermeture. On y distingue : la *clusa d'Avall*, la *clusa del Mity* et la *clusa d'Amont*. Trois châteaux très reconnaissables barraient la *clusa d'Amont* : l'un, d'origine romaine, sur la rive droite du torrent; l'autre, au sud, de construction féodale et sur la même rive; enfin, un prétendu château des *Maures*, attaché à la rive gauche. C'est cet ensemble fortifié qui fut désigné sous le nom de *Clôtures* ou *Cluses*. A mesure que l'on remonte le torrent, la gorge s'étrangle, dominée par des chênes-lièges aux branches tourmentées. Enfin, sur un piton de roche paraît le **fort de Bellegarde**, entre deux passages ouverts à ses pieds : l'un, le col de *Perthus* proprement dit, que suit la route nationale; l'autre, le col de *Panissars* ou *del Priorat*, praticable aux piétons. C'est là le port ou passage élevé, du latin *portus*, le **Perthus** ou *Pourthors*, comme parlent encore les gens du pays. Il n'y avait ici, au moyen âge, qu'une grosse tour ayant des murs de 1^m50 d'épaisseur, 20 mètres de haut, 35 mètres de côté, enfermant à l'intérieur une autre tour qui servait de donjon. Louis XIV, devenu maître du Roussillon, en fit aussitôt défendre la porte (1677). Vauban corrigea les travaux exécutés d'après les plans de l'ingénieur Saint-Hilaire, fit ajouter à l'enceinte un fortin casematé relie au fort et dont la tête touche la frontière : deux redoutes carrées à mâchicoulis battent les fonds à l'est et à l'ouest; une troisième, l'entrée même en territoire français *Pyrénées-Orientales*, par P. VIDAL.

Au pied du fort de Bellegarde qui en défend le passage, l'une des deux issues, le col de *Panissars* ou *del Priorat*, fut de tout temps suivie par les piétons; mais, pour des raisons stratégiques, le génie militaire l'a rendue presque impraticable. Ici peut-être, ou du moins à peu de distance, s'élevaient les *Tuglères de Pompée*, sur la voie romaine qui traversait la crête pyrénéenne. En 1793, le fort de Bellegarde, commandé par *Dubois-Blanc* et une poignée de héros, dut capituler après une admirable défense. Les Espagnols y entrèrent. Mais, l'année suivante, *Dagobertier* les en faisait sortir. Ce brave général fut inhumé, peu après, dans l'angle saillant de la forteresse qui regarde l'Espagne.

Le village du *Perthus* n'a guère plus de 500 habitants, occupés à fabriquer des bouchons de liège et des manches de fouet en microcrotier, dits *perpignans*. Rien de plus pacifique à côté de la forteresse de Bellegarde. Rien que d'apparence encore assez rébarbative, celle-ci a perdu de son importance. A 3000 mètres du côté de l'ouest, le col du *Portell* ouvrirait à l'ennemi la vallée de *Maurellas* et le dispenserait ainsi de passer sous les feux de *Bellegarde*, pour pénétrer en territoire français. Il est vrai, cette route est surveillée.

Si les *Albères* ne pouvaient passer pour un sérieux barrage, la position serait doublement tournée par la grande voie de pénétration du *Ségre* à l'ouest et, à l'est, par la route côtière qui s'enroule aux assises du cap *Cerbère*. Cette route côtière, aujourd'hui doublée d'un chemin de fer : *Barcelone-Port-Bon-Perpignan*, et, à l'autre extrémité des *Pyrénées*, la route et la ligne ferrée *Bendaye-lun-Saint-Sébastien* sont les deux seules grandes voies rapides ouvertes entre la France et l'Espagne. Voy., pour les *Transpyrénéens* : *L'Espagne et le Portugal illustrés*, p. 287.)



Phot. de M. E. Belloc.

TYPE ARAGONAIS.



Phot. de M. Triantouk.

LE VAL D'ALP (ARLÈGE).



LA GARONNE, A TOULOUSE.

CL. ND

Le beau faisceau de nos routes d'accès pyrénéennes est relié par une série de routes, parallèles à la chaîne elle-même. On passe ainsi d'une vallée dans l'autre par les cols ouverts entre les chaînons de renfort : du val d'Ossan, par Eaux-Bonnes, à celui d'Argelès, par le col d'Aubisque; d'Argelès, Luz, gage de Pau, à Bagnères-de-Bigorre; d'Adour, par le col de Tourmalet; de Bagnères-de-Bigorre à Bagnères-de-Luchon, par les cols d'Ayous et de Peyresourde. On passe de Luchon au val d'Aran par le portillon de Barbet; de Luchon à Saint-Girons, par la *Balldonga*; de Saint-Girons à Tarascon, par le col de Port; de Tarascon-Ax (vallée de l'Ariège) à Puyecerd (vallée du Sègre, par le col de *Pagnourens*). Entre Eaux-Bonnes et Luchon, cette belle voie transversale prend le nom de route thermale et réunit en effet les principales stations de bains des Pyrénées.

LA GARONNE

DE TOULOUSE A LA MER

Nourrie des eaux pyrénéennes que lui apportent l'Ariège et le Salat, les torrents de la *compe aranaise*, la *Peque* et les *Nestes* qui puisent aux sommets chargés de frimas, la Garonne, au-dessous de Toulouse, ne reçoit plus de la grande chaîne aucun tributaire important. Que sont en effet ces pauvres cours d'eau qui ribotent en éventail les cailloux roulés et les argiles glaciaires du Lannemezan? Encore le fleuve ne reçoit-il qu'une partie de ces indigentes rivières : le Touch et, en aval de la bastide de Grenade, la Save, qui vient de Lombez et de l'Isle-Jourdain; la Gèrme; l'Arrats et l'insignifiante Aurouze; le Gers, coulé d'Auch et de Lectoure; la Baïse, de Mirande, de Condom et de Nérac, où survit le souvenir du « meunier de Barbaste », comme s'appelait lui-même Henri IV.

Ajoutez que le faible apport de ces longs et assoiffés tributaires leur vient, du moins pour une partie d'entre eux, des Nestes surabondantes accourues des flancs de Néouvielle ou des réservoirs glacés d'Oo. Les Pyrénées d'aujourd'hui n'envoient plus rien à la Garonne : c'est le Massif central qui l'alimente par le Tarn, le Lot et la Dordogne, importantes rivières presque rivales du fleuve lui-même.

Echappée dès longtemps à l'étreinte des montagnes, la Garonne s'avance désormais majestueuse et libre, à travers la plaine aux lointains horizons qu'elle fertilise de ses limons ou ravage de ses

débordements; le Canal de navigation la suit à distance variable. C'est aux rives de cette coulée artificielle qu's'attachent, sur quelque croupe de terrain, les bourgades importantes et les villes qui fuient les menaces du fleuve. Une île longue de 2 kilomètres séparant la Garonne en deux bras, dont l'un, celui de droite, atterri, avoisina jadis la ville de Castelsarrasin, bâtie entre le fleuve et le canal.

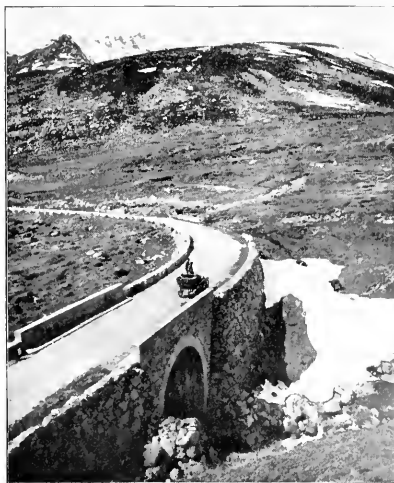
Non loin de là débouche le Tarn, dont le cours tourmenté dévale, par Florac, Millan, Andillac, Albi, Gaillac, Rabastens, ralliant les eaux de la Jonte et de la Dourbie, de l'Agout et de l'Vegreon, émissaires méridionaux du Massif central.

A 3 kilomètres de l'embouchure du Tarn, Moissac groupe ses maisons au pied de l'antique abbaye de Saint-Pierre, dont l'origine remonte peut-être à la conversion des Francs. Ce fut une puissance; les rois et les empereurs, Dagobert et Louis le Débonnaire étendirent le champ de son action civilisatrice au milieu d'un monde à peine dégagé des étreintes de la barbarie. Ses moines lettrés et bâtisseurs passèrent les monts, préférèrent leur concours à l'expulsion des Maures et au relèvement de l'Espagne chrétienne.

Moissac possède deux merveilles : le portail du porche de son église Saint-Pierre et le cloître de l'ancienne abbaye. L'église Saint-Pierre, à une seule nef, remplace depuis le *xv^e* siècle une basilique romane dont la consécration se fit, en 1062, au milieu d'un grand

concours d'évêques et de fidèles. A l'édifice du *x^e* siècle furent ajoutés depuis (1115-1123) le porche et le portail. Les robustes ogives du porche et les dispositions de la grande salle qu'il supporte révèlent une intention défensive. Le *xiv^e* siècle ne nous a pas laissé de page iconographique plus remarquable que celle du grand portail. On ne sait s'il faut admirer davantage la finesse de certains morceaux décoratifs, comparés, par Viollet-le-Duc, aux plus belles œuvres de la sculpture grecque, ou plutôt la grandeur et le développement harmonique de la composition. Sous une large voûte en berceau, un linteau fait de lions superposés trahit l'inspiration byzantine; des rosaces admirablement traitées servent de base au tympan. Là, autour de la grande figure du Christ béniissant, qu'accompagnent les symboles des quatre évangélistes, deux anges, de proportions colossales, se tiennent au milieu des vingt-quatre vieillards de l'Apocalypse.

Peut-être, à l'exception du cloître d'Arles, n'avons-nous rien de comparable au cloître de Moissac : à part les arcades refaites en briques au *xv^e* siècle, ce délicieux réduit nous est parvenu tel



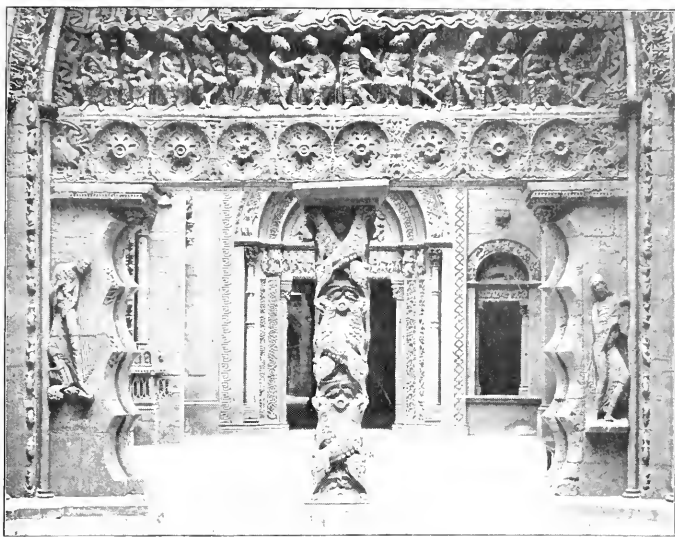
CL. C. E.

ROUTE DU COL DE PYMORRENS.

la *Garonne* prend du large, atteint 1000 mètres au niveau des basses terres du Palus, qu'elle couvrait naguère de marécages insalubres. Quand paraît la *Dordogne*, au détour du promontoire d'Ambez, le fleuve mesure 2000 mètres de large. La *Garonne* l'emporte de moitié sur sa rivale, tant par l'ampleur de sa nappe liquide que par son débit : avec un bassin de 3718120 hectares contre 2387020 pour la *Dordogne* (plus du double), elle reçoit des neiges pyrénéennes le tribut d'impétueux torrents et, du Massif Central, le Tarn et le Lot, qui en apportent les deux tiers des ruissellements.

La *Gironde*, née du concours de la *Garonne* et de la *Dordogne*, est moins un fleuve qu'un estuaire, véritable bras de mer long de 72 à 74 kilomètres et d'une ampleur sans cesse grandissante : 3 kilomètres devant *Blaye*, 5 devant *Paulliac*, le double, et peut-être un peu plus, à la hauteur de *Mortagne*. Sous la projection de la pointe de *Grave*, l'estuaire se contracte en un lit de 4 kilomètres 1, 2, de façon que le courant, plus resserré et, par là, plus rapide, forme une chasse puissante qui balaye les limons et les sables et maintient à 20 mètres la profondeur du détroit de communication avec l'Océan.

L'estuaire de la *Gironde* se dédoublait autrefois et enveloppait une île triangulaire que les cartes et portulans des *xv^e* et *xvi^e* siècles désignent sous le nom de **Médoc**, c'est-à-dire au « milieu de l'eau » (*in medio aqua*). Il est très vraisemblable que l'un des bras du fleuve, ainsi divisé pour atteindre la mer, passait non loin de *Lesparre* et, poursuivant à l'ouest, débouchait dans le voisinage du *Vieux-Soulac* qui fut, jusqu'au moyen âge, l'avant-port de Bordeaux sur l'Océan. Mais peu à peu le chenal de *Soulac* s'étant obstrué par l'afflux des alluvions fluviales et l'envasissement des sables du large, l'île de *Médoc* se trouva soudée au continent. Cette soudure d'ailleurs s'est faite dans un temps assez rapproché de nous pour que les bas-fonds qui en fournirent les éléments soient à peine colmatés : marais de Hollande et de Saint-Vivien, salants de Talais et de Soulac. Ce qu'il perdait du côté de la terre, l'Océan le reprenait d'autre part. Entre l'ancienne île de *Médoc* et les rochers de *Cordouan*, qui en

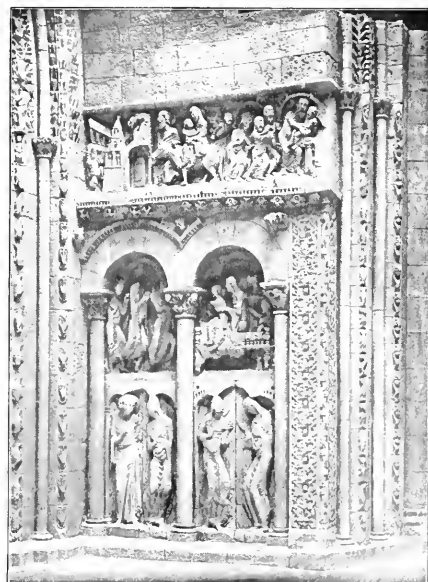
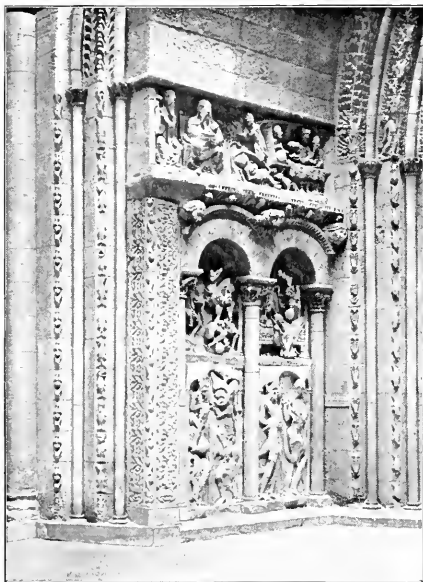


GRAND PORTAIL DE L'ABBATIALE SAINT-PIERRE, A MOISSAC.

formaient le mûrier avancé du côté du large et sur lesquels se groupait un véritable village, la liaison se brisa : un chenal de séparation, sans cesse élargi par le flot, devint un véritable bras de mer, large de 7 kilomètres à peine, au *xvii^e* siècle, aujourd'hui dépassant 8 kilomètres. Ainsi se trouva constituée l'embouchure de la *Gironde* en un seul estuaire tel que nous le voyons aujourd'hui avec l'éclat de *Cordouan* comme éperon d'avant-garde.

Peut-être cette disposition changerait-elle encore sous les coups répétés de la mer si l'on n'avait pourvu à la défense de la **pointe de Grave**, promontoire du *Médoc*. Rien de plus instable, en effet, que cette côte mal assise sur un plateau crayeux, qui

rait prolonger la côte opposée de *Saintonge*, sous l'estuaire du fleuve. On a couronné la pointe d'une armature de gros blocs, d'épis, de digues pour la défendre et lui assurer, si possible, la stabilité. Mais l'esthme qui, en arrière, lie la *pointe de Grave* au continent, présente si peu de cohésion que le flot l'entame, mord plus avant sous l'impulsion irrésistible des grandes marées, et l'on a pu craindre que, par la rupture de cette faible barrière, ne fût rebâti l'ancien chenal de séparation dont *Soulac* marquait l'entrée. Le **vieux Soulac** n'est plus : c'était, il y a sept cents ans, une station florissante et c'est là que les rois d'Angleterre prenaient la mer. Tout est enseveli à présent sous les sables ; seule tient encore, au milieu des dunes, la tour de *Notre-Dame-de-Fin-des-Terres*, qui



PIEDS-DROITS DU PORTAIL DE SAINT-PIERRE DE MOISSAC.

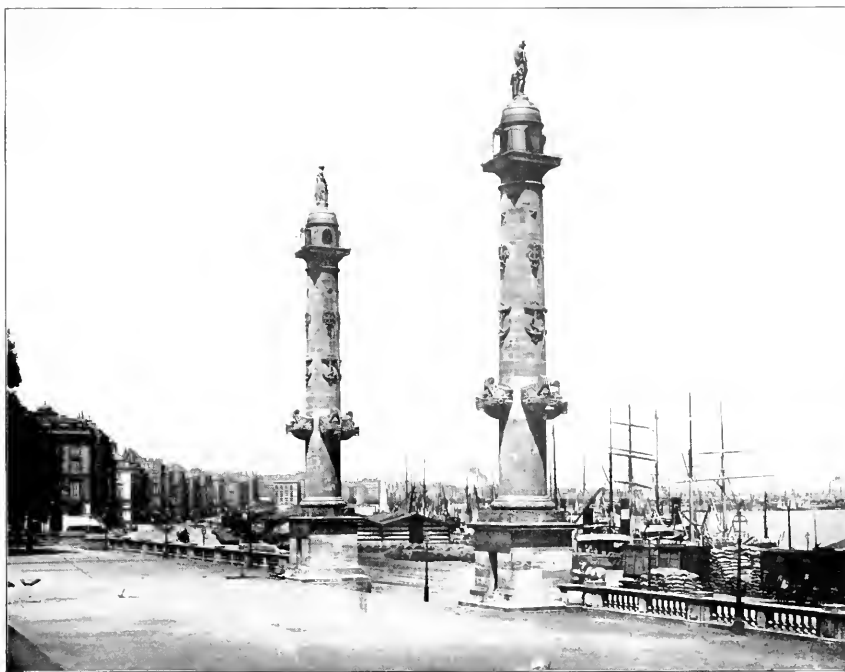
CL. ON.

pour signaler l'écueil aux navigateurs. En 1584, Louis de Foix, l'architecte de l'Escurial, construisit la tour de *Cordouan*, dans le style large et fastueux que comportait un édifice royal. Vers 1788, le phare de *Cordouan* fut exhausé de 20 mètres par l'érection d'une sorte d'obélisque percé de fenêtres, à la place de l'ancienne tour décorative qui surmontait le premier étage. Le phare gagna en utilité ce qu'il perdait en noblesse. Il dresse maintenant sa lanterne à 70 mètres au-dessus du rocher de base et rayonne sur 30 kilomètres d'horizon. C'est l'art de la *Gironde*, au milieu des embruns et de la nuit. Des phares complémentaires, des feux flottants gravitent aux alentours et complètent son action défensive. Si l'on ajoute les bouées lumineuses, les amers, les signaux à cloche ou à sifflet, cela porte à plus de cent cinquante les repères qui éclairent la navigation à l'embouchure de la *Gironde*. Aucun autre estuaire en France, ni même en Europe, n'est mieux pourvu de celui-ci.

Débit de la Garonne. — La dénudation des montagnes où elle puise, Pyrénées et Massif central, donne à la *Garonne* et à ses principaux affluents un régime fort inégal. C'est en août et septembre que le débit est le plus pauvre, tandis que les crues se produisent généralement de décembre à juin. Les crues surviennent parfois avec une rapidité prodigieuse, sous la poussée de pluies torrentielles ou de neiges fondues presque subitement. Les crues de juin 1856 et de juin 1875 ont laissé de terribles souvenirs à *Toulouse* : ce fut un désastre.

Navigabilité. — La *Garonne* est déclarée flottable depuis le pont du Roi jusqu'au confluent de Salat, environ 86 kilomètres et navigable de là jusqu'à la mer, sur 461 kilomètres. En réalité, rien ne flotte plus, ou du moins peu de chose, jusqu'à *Toulouse*.

De cette ville à la rencontre du Tarn, la navigation du fleuve est presque nulle : les bateaux suivent le *Canal latéral*. De même, entre le Tarn et Agen, excepté lorsque la hauteur des eaux permet à la batellerie de quitter le Canal à Moissac et de passer à la dérive du fleuve. La quatrième étape 106 kilomètres offre 50 centimètres à 1 mètre d'étiage entre Agen et Castets : alors le fleuve s'anime. Enfin, de *Castets* à *Bordeaux* (34 kilomètres), le plan d'eau se trouvant élevé, par la marée, de 0^m,75 à plus de 2 mètres, les bateaux de trans-



BORDEAUX : COLONNES ROSTRÉES DES QUINCONCES.

CL. N. D.

port, les remorqueurs, les voiliers, les gabares se multiplient. Au-dessous de *Bordeaux*, la navigation devient presque exclusi-

vement maritime ; mais, on l'a vu, les cordons insulaires, les bas-fonds incertains, les vases molles opposent à la grande navigation, malgré des dragages énergiques, des obstacles d'autant plus difficiles à vaincre qu'ils sont plus instables. On a proposé, pour y remédier, l'ouverture d'un **Canal maritime** ayant une profondeur assurée de 9 mètres et une largeur de 27, en dehors de la darse. L'écluse, ouverte à 4 kilomètres en aval, conduirait au seuil même de *Bordeaux*. Le récent bassin à flot qui vient d'être creusé ne saurait suffire. On voudrait mieux : dégager le fleuve et ses approches par des dragages intenses, enrayés puis affaiblir l'envahissement des vases par le reboisement des montagnes nourricières du fleuve, œuvre de longue haleine s'il en fut ; mais surtout réaliser enfin le canal des *Deux-Mers*, dont Colbert et Biquet eurent la géniale intuition et, par là, ouvrir à la navigation bordelaise le double horizon de la Méditerranée et de l'Atlantique, lier le trafic de l'Amérique à celui d'extrême Orient. *Bordeaux*, nœud du mouvement, sur la ligne de communication des deux mondes, reverdit les temps glorieux où il tenait la tête de nos grands ports de commerce.



Phot. de M. Braun.

PHARE DE CORDOUAN.



CL. ND.

LE CHATEAU ET LE GAVE DE PAU.

dues d'Aquitaine et les *Moncade* catalans, les comtes de *Foix*, les d'*Albret*, enfin les *Bourbons*.

Gaston IV, de sang mérovingien, fut l'un des paladins de son temps : il était à la prise de Nice et à celle de Jérusalem, où il dirigeait les machines de guerre. De retour en *Béarn*, après avoir réglé les affaires de son petit Etat, en publiant le *For de Morlaix*, il passa les Pyrénées pour combattre les Maures d'Espagne et fut tué dans une embuscade. Le *For de Morlaix* n'est qu'une mise au point plus explicite de l'ancien *For de Béarn*, analogue aux *fueros* d'Aragon, code politique et judiciaire à la fois qui limitait les pouvoirs du souverain et mettait l'administration de la justice à l'abri de l'arbitraire. Tout le monde en *Béarn*, « noble ou autre », payait la taille. Il n'y a pas d'exemple, à cette époque, d'une constitution, car c'en était une, plus réellement démocratique.

L'arrière-petite-fille de Gaston IV, la vicomtesse Marie, étant demeurée orpheline, eut la faiblesse de se laisser persuader par son tuteur, roi d'Aragon, de lui prêter hommage pour sa terre de *Béarn* (1171). Mais les Béarnais n'entendaient pas que l'on disposât d'eux sans leur assentiment : ils se choisirent un autre seigneur : *Thibaut*. Puis on revint aux fils de la

vicomtesse Marie. Celle-ci avait épousé un baron catalan : *Guillaume de Moncade*. Le premier de ses enfants, *Gaston le Bon*, dont la mémoire devint populaire en *Béarn*, vit son règne troublé par la querelle des Albigeois. Comme son frère, *Guillaume-Raymond*, inspirait aux « prou-hommes » de la terre béarnaise quelque méfiance, on lui imposa l'institution de la *Cour Mayour*, garantie nouvelle qui s'ajoutait aux *Fors*, contre l'arbitraire. Jusque-là, en effet, le vicomte choisissant à son gré les délégués de la noblesse qui siégeaient à côté de ceux de l'Eglise et des *Communs*, dans l'*Assemblée des Etats*, c'était un privilège : il disparaît. Douze jurats, choisis parmi les barons de *Béarn*, formeront une cour d'appel

judiciaire et un corps privilégié dans les Etats : l'hérédité de leur titre les rendit indépendants du pouvoir et conféra à leurs conseils une autorité particulière.

Guillaume-Raymond semble avoir justifié par ses emportements vis-à-vis de l'archevêque de Tarragone, son oncle, qu'il tua de sa propre main, les précautions prises contre lui. Son fils et son petit-fils se firent aimer des Béarnais, le dernier surtout, *Gaston VII*, qui régna soixante ans (1230-1291), laissant la réputation d'un « moult vaillant homme », terrible aux Anglais, maîtres de la Guyenne, et bon à ses sujets.

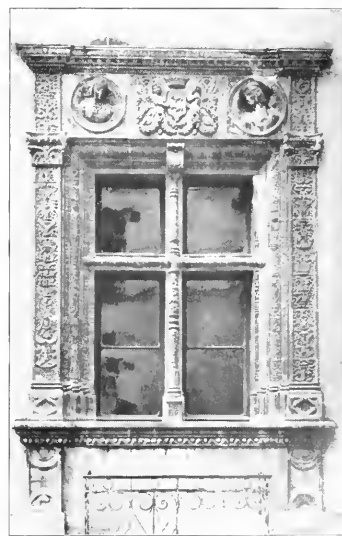
A Gaston VII succéda, de l'avis des Etats, son gendre *Roger-Bernard III*, comte de *Foix*, qui avait épousé sa fille Marguerite. Gaston *Phébus* dixième du nom et Gaston XI furent les deux princes les plus remarquables de cette maison. A quinze ans, *Gaston Phébus* gagnait contre les Maures ses éperons de chevalier; trois ans plus tard il épousait Agnès, sœur de Charles le Mauvais, roi de Navarre. Bientôt l'esprit d'aventures le poussait jusqu'en Prusse, pour combattre les païens sous la bannière de l'ordre Teutonique.

Chevalier sans peur, « maître au grand art de vesnerie », *Gaston Phébus* était aussi un administrateur habile. C'est *Froissart* qui le dit, et il ajoute que le prince se piquait de poésie. Dans la haute salle de son château d'Orthez, il tenait table ouverte et recevait volontiers les menestrels, qu'il comblait de présents. Pour subvenir aux frais de cette large et fastueuse hospitalité, *Gaston Phébus* battait monnaie sur le dos de ses voisins, le sire d'Armagnac entre autres, aussi batailleur que lui, qui dut lui payer de fortes rancuns. Souverain d'un petit Etat, l'comte de *Foix-Béarn* eut l'habileté de le faire valoir; entre les Anglais de Guyenne et le roi de France qui le sollicitaient, il combattit l'Anglais, et comme on le sommait de rendre hommage au roi de France pour la vicomté de



CL. ND.

LA COUR D'HONNEUR.



CL. ND.

FENÊTRE DE LA COUR D'HONNEUR.

Beau, d'ailleurs, plus fier, seul il devait l'hommage de sa terre, et à nul autre, pas même au comte ou roi.

Mais, au regard, et à la fierté s'alliant en Gaston Phébus la violence d'un tournoi, ce qui ne savait pas fléchir, Meurtrier de son frère naturel, le roi de Béarn, on l'encense encore d'avoir fait ou laissé mourir son père. Aussi, quand Gaston Phébus mourut, les États réclamèrent-ils le rétablissement du respect des *Fors*, « comme cela se pratiquait avant monsieur Gaston, que Dieu absolve ». L'héritage de Béarn passait à Mathieu de Foix, vicomte de Castelbon, en Catalogne, et par lui, 1498, à sa sœur Isabelle, qui avait épousé Archambault de Grailly, capital de Buch.

Gaston VI revint aux antiques Fors et coutumes du pays et ne cessa de combattre les Anglais, auxquels il prit Saint-Sever, Montéon, Bayonne et Bordeaux. Une ombre plane sur sa mémoire : il tenait de sa femme, Eleonore d'Aragon, des droits sur la couronne de Navarre. Pour s'en assurer l'héritage, il convint avec le roi de France, Louis XI, de se faire livrer sa belle-sœur, Blanche, épouse répudiée du roi de Castille, dont les droits, primant les siens, la reine Blanche fut enfermée dans la tour de Moncade, à Orthez, et Louis XI, qui venait de marier sa sœur Madeleine à l'héritier de Gaston, put espérer pour sa fille la double couronne de Béarn et de Navarre. La prisonnière d'Orthez finit d'une façon mystérieuse ; est-ce la raison qui poussa Gaston VI à changer de résidence pour venir se fixer à Pau ? Il y passa le reste de sa vie, son fils et son petit-fils étant morts prématurément, sa petite-fille Catherine resta l'unique héritière de Béarn, de Navarre et de Foix ; aussi s'en main fut-elle recherchée par d'illustres prétendants. Les États, toujours maîtres d'accepter ou non le prince appelé à les gouverner, choisirent Jean d'Albret comme époux de l'héritière de Béarn. (1513.)

Jean d'Albret, prince sans volonté, ne sut pas défendre la Navarre : Ah ! si Jeanne eût Jean et vous Catherine, lui disant sa femme, la Navarre ne serait pas perdue ! » Le Béarn en retint pourtant les pays situés de ce côté des Pyrénées, c'est-à-dire la Basse-Navarre, et les vicomtes conservèrent le titre de roi. 1513. Henri II, l'un des meilleurs princes du Béarn, fut mêlé à tous les grands événements de son temps. Il suivit François I^{er} en Italie ; fut prisonnier comme lui à la bataille de Pavie, et enfermé au château de cette ville, il s'en évada et s'employa activement à la délivrance de l'illustre captif de Madrid, son allié et son ami. Aussi François I^{er}, rentré à Paris, s'empressa-t-il de donner la main de sa sœur Mar-

guerite d'Angoulême, « la Marguerite des Marguerites », au vicomte de Béarn. Henri II ne quitta plus ses domaines ; on fit venir d'Italie des artistes pour embellir le château de Pau ; les poètes et les savants formaient autour de Marguerite une cour brillante de fêtes splendides attirant sur la petite capitale du Béarn les regards de l'Europe. Epouse de nouveautés et de contrastes, Marguerite passait des pages légères de l'*Hépléméron* à la lecture de la Bible, et des divertissements les plus frivoles à la prédication du calviniste Rons-

set, qu'elle allait entendre dans les souterrains du château. Henri II, cependant, esprit plus pondéré, s'appliquait à réaliser des réformes utiles dans l'administration de ses États, instituant le *Conseil souverain du Béarn* à la place de la *Cour Majour*, un peu vieillie, promulguant un *Fors* mieux adapté aux nécessités présentes. Sur l'avis des États, il maria sa fille Jeanne à Antoine de Bourbon, duc de Vendôme, et eut la joie avant de mourir de voir naître son petit-fils, qui fut Henri III. Le prince vint au monde sans crier ni pleurer : « son grand-père frota ses petites lèvres d'une gousse d'ail », « ce blériac de Gascogne », et, prenant sa coupe d'or, il lui présenta du vin, à l'odeur duquel l'enfant ayant levé la tète, il lui en mist une goutte dans la bouche, qu'il avala fort bien. Dont ce bon roy, estant rempli d'allegresse, se mist à dire devant les gentilshommes et dames qui estoient à la chambre : « Tu seras un « vray Bearnois. » (Recit de FAYN.)

Sept ans après la mort de son père Henri II (1555), Jeanne d'Albret perdit son mari. 1562, le duc de Bourbon, au siège de Rouen. Aussitôt, maîtresse du pouvoir, elle en use avec ce zèle emporté qui fera d'elle le plus rude champion de la Réforme genevoise ; catholique, elle abjure, interdit la fête-Dieu sur ses domaines, malgré les protestations des États, au nom de la liberté de conscience. Après quelques attermoissements, la reine proscribit l'exercice de la religion catholique ; on saisit les biens d'église ; un grand trouble se fait dans les esprits, l'on en vient aux mains. Enfin, après d'irréconciliables malheurs, l'on s'aperçoit de part et d'autre que la tolérance mutuelle était peut-être le parti le plus sage et le plus habile, le plus français à coup sûr, puisqu'il prêtait le moins à l'immixtion étrangère. A quoi bon tant de sang versé et de ruines irréparables ?

L'initiative emportée de la reine de Navarre, blâmée par les États de Béarn, fut encore condamnée par le Saint-Siège ; Jeanne fut excommuniée, ce qui en soi ne lui importait guère. Mais le roi de France Charles IX et sa mère Catherine de Médicis, ayant soumis le cas aux Parlements de

Bordeaux et de Toulouse, un arrêt des deux cours souveraines déclara confisqués les États de Béarn et de Navarre.

Obbligée de s'éloigner, Jeanne se réfugia à La Rochelle ; le Béarn devient un champ clos où il se commet des horreurs. Survient Montgommery, lieutenant de la reine de Navarre ; il emporte Orthez, saisit dix des principaux Béarnais catholiques parmi les combattants, les traîne prisonniers au château de Pau et, à la fin d'un festin où il annonce leur délivrance, les fait égorger 25 août 1569. Trois ans après, presque jour pour jour, la Saint-Barthélemy faisant une sanglante hécatombe de calvinistes. On se massacrât au nom du ciel ou, plutôt, la religion n'étant qu'un prétexte.

Quand, par Montgommery, son autorité fut rétablie en Béarn, Jeanne ne sut pas triompher avec modération ; elle renvoya les États, comme mauvais serviteurs, pour avoir accepté l'autorité du roi de France et donna libre cours à de nouvelles proscriptions. On sait comment, conduite à Paris par le mariage de son fils, Henri de Navarre,



BAS-RELIEF DU MONUMENT DU GÉNÉRAL BOSQUET.



CHAMBRE DE LA REINE JEANNE D'ALBRET, SON BUREAU.

avec *Marguerite de Valois*, sœur de Charles IX, *Jeanne* mourut.

Henri de Béarn, échappé à la Saint-Barthélemy, se jeta dans les hasards d'une guerre qui devait le ramener à Paris comme roi de France (1594), sous le nom de *Henri IV*. Il appartient désormais à l'histoire de France plus qu'à celle du Béarn. Pendant qu'il guerroyait, *Catherine de Bourbon*, sa sœur, avait administré le pays à la satisfaction de tous; mais la fierté qu'éprouvèrent les *Béarnais* en voyant leur *Henri* « nous-le-Henri » ceindre la couronne de France fut gâchée par l'appréhension, justifiée plus tard, de voir sombrer par l'annexion leurs antiques libertés. Les *Béarnais* leur avait dit, d'un air plein de bonhomie, qu'il « donnait la France au Béarn et non le Béarn à la France »; mais ce n'était qu'un mot. *Louis XIII* incorpora le Béarn et la Navarre au domaine français et ordonna que les Cours souveraines du pays fussent unies en un *Parlement* qui siégerait à Pau (1620). Les *Intendants* (1631) achevèrent l'œuvre de centralisation du Parlement.

La ville de Pau (35 670 habitants) ne fut d'abord qu'un épanouissement du château, rendez-vous de chasse des premiers vicomtes de Béarn. La construction, entourée d'une palissade, fut le *castel dou paï*, ou château du pieu; le nom passa plus tard à la ville. Au xiv^e siècle, Gaston Phébus éleva sur le plateau l'épais donjon de briques qui se dresse encore à l'entrée du château; il l'habitait lors de ses déplacements; et l'on sait que la chasse fut le plaisir favori de ce prince infatigable. Lorsqu'il quitta la résidence vicomtale d'Orthez pour habiter le château de Pau, Gaston XI fit bâtir l'aile du nord en même temps que l'on plantait la forêt du Parc.

Le château compte actuellement, en dehors du donjon de Gaston Phébus, cinq tours dont les intervalles sont réunis par des bâtiments qui ont remplacé les courtines. La tour de l'est (*tour Noire*) a été entièrement construite par Napoléon III, en même temps que l'on édifiait, à la place d'édifices bâties, le portique qui ouvre si heureusement l'entrée de la cour intérieure. À droite s'élève la tour *Moutouzel*, tour mystérieuse d'une trentaine de mètres dans laquelle n'existait qu'une ouverture à plus de 12 mètres du sol. Comme, à l'intérieur, les escaliers pouvaient être remplacés par des échelles mobiles que l'on tirait à soi en cas de siège, elle semblait inaccessible et, pour cette raison, on l'appelait *Monte-Aïzet*, monte-oiseau. La tour de *Billère* lui fait suite au nord, puis la tour *Louis-Philippe*, bâtie par ce prince pour faire pendant à la tour de *Marcières*, que Jeanne d'Albret habitait pendant son séjour au château. La grande aile du midi fut construite par son père, *Henri II*. La porte ouverte dans cette partie du château, du côté de l'Esplanade, en fut le seul accès pendant longtemps; on n'y arrivait que par un passage étroit, coupé de plusieurs postes bien défendus. Du haut de l'Esplanade, le regard tombe sur une vieille tour ruinée, la tour de la *Monnaie*, qui défendait un ancien pont dont les culées se voient encore au milieu du Gave. Le camp *Bataillé*, où se livraient les combats judiciaires au moyen âge, est au pied de cette tour. Tout le nord du château, en



C. ND.

PAU : STATUE DE HENRI IV.

dehors de l'enceinte, était en bois et jardins. Le *grand Parc*, planté de hêtres et de chênes magnifiques, dont un certain nombre datent de sa création au xv^e siècle, fut mis en adjudication en 1796 : les Béarnais le rachetèrent et en firent hommage à Louis XVIII, qui en céda l'usage aux habitants de Pau. C'est une promenade aux somptueux ombrages, dont l'allée inférieure est, en été, d'une délicieuse fraîcheur.

L'intérieur du château a subi tant de retouches, dont quelques-unes furent loin d'être heureuses, on l'a tellement dénué de ses objets précieux que *Henri IV* lui-même en fit transporter la plupart des meubles à Nérac, puis à Paris, qu'il faut un vif effort d'imagination pour reconstituer la vie des vicomtes du Béarn en cette somptueuse demeure. Il n'en reste que le cadre : la cour intérieure, œuvre de la plus délicate Renaissance; la grande salle où se réunissaient les États de Béarn (la Révolution en fit une écurie), celle où naquit *Henri IV* (décembre 1553), le berceau de ce prince; pour déconner qu'il soit l'ameublement ajouté depuis (bahut de Louis XII, lit provenant du château de Richelieu), les merveilleuses tapisseries qui racontent la vie de saint Jean, avec des personnages en costume Louis XII et François I^{er}, rendues au château de Pau par le garde-meuble de Paris, tout, jusqu'à la chambre qu'habitait *Abd-el-Kader* captif, évoque un monde de souvenirs.

Un quartier de la ville de Pau occupe aujourd'hui les terrains jadis plantés par *Henri II* de Béarn. Autour de la place Gramont (où était l'Orangerie) : le *Palais*

de Justice, construction massive et sévère; l'église *Saint-Jacques*, au portail monumental qu'encadrent deux fleches de 50 mètres; derrière le Palais de Justice, la statue en bronze du général *Bourbaki*. *Henri de Béarn*, *Gaston*, *Bernadotte* sont des enfants de Pau; le premier, souverain sans royaume, devint roi de France; les deux autres, simples soldats, furent, l'un maréchal de France, l'autre roi de Suède. La



C. ND.

JURANÇON ET LA VALLÉE DU GAVE, VUS DU BOULEVARD DES PYRÉNÉES.

on cite en 820 un *comte de Bigorre*. Au ^x^e siècle, Raymond I^{er} fortifiait Tarbes. Des cette époque, les *Foix de Bigorre*, analogues aux *fueros* d'Aragon, étaient une garantie prise contre l'arbitraire du pouvoir; l'une après l'autre, Tarbes, Lourdes, Moullebourguet recevaient des *chartes d'affranchissement*.

La querelle des *Abbayes* troubla profondément le pays; après la défaite de *Muret*, Gaston de Moncade, vicomte du Béarn et comte de Bigorre, abandonna le parti du comte de Toulouse. 1212. Enfin, la querelle entre *Moullefort* et *Saint-Gilles* se termina au profit du roi de France, et le traité de *Corbeil* 1258 réglait les droits suzerains des deux couronnes de France et d'Aragon sur les fiefs des Pyrénées; tout le nord des montagnes, à l'exception de la Gerdagne et du Roussillon, échappait aux Aragonais; on leur laissa le *ral d'Aréan* comme ne faisant pas partie de l'Etat de Bigorre, et il fut oublié au traité des Pyrénées 1659.

La guerre de Cent ans mit les Anglais en *Bigorre*, et le pays en fut. Mais *Jean de Foix*, vicomte de Béarn, les mena si rudement que, pour récompenser ses services, le roi de France le reconnut (1425) souverain légitime du *Bigorre*. Alors survint la *Réforme*. *Jeanne d'Albret*, reine de Navarre, souveraine de Béarn et de Bigorre, voulut l'imposer; le pays se souleva. Ce furent alors des exactions sans fin. *Montgomery* prend *Tarbes* 1569, brûle ses églises et ses convents, chasse les habitants. Montluc et les catholiques exaspérés rendent coup pour coup. La paix ne revient qu'avec l'abjuration de Henri IV. En passant à la couronne, le *Bigorre* conserva ses États et privilèges jusqu'en 1790.

Tarbes 26540 habitants. n'a d'autres monuments que ceux qui lui ont été laissés par les Anglais et les religionnaires, c'est-à-dire peu de chose; la ville est d'hier pour ainsi dire, puisqu'elle dut se repeupler à l'avènement de Henri IV. On imagine ce que peut être la Cathédrale, la *Sède*; en Espagne, la *See*; les ^{xiii}^e, ^{xiv}^e et ^{xv}^e siècles y ont laissé leur empreinte; une coupole couronne le transept, et la nef unique se termine par trois absides inégales. La Préfecture a pris la place de l'Évêché, près de la cathédrale. Une fontaine monumentale, œuvre de trois sculpteurs bigourdans : Bosca, Escoula, Mathet, orne la place Marcadieu. Sur la même place, l'église *Sainte-Thérèse*, de style roman. Les collections archéologiques, les tableaux, les statues sont réunis au *Musée*, dans le superbe parc donné à la ville par M. *Massey*, ancien directeur d'agriculture et maître jardinier de Versailles. Bustes de Massey et de Théophile Gautier, né à Tarbes. De la tour mauresque qui surmonte l'édifice, la vue s'étend sur l'admirable développement des Pyrénées. *Tarbes* apparaît étalée de jardins, d'allées ombreuses; cours de *Roffre* (buste du général de Roffre, créateur de l'arsenal; allées *Carnot*, dans le voisinage du *Hortus*, magnifique établissement enveloppé de pelouses et de massifs; c'est le dépôt d'étalons le plus important du Midi. Le *hortus* et l'*Arsenal* font les deux poles de la ville.

Aux jours de foire et de marché, *Tarbes* s'anime; car c'est une ville d'affaires, une métropole agricole qui s'embellit. A la porte des Pyrénées et non loin de l'Océan, l'air

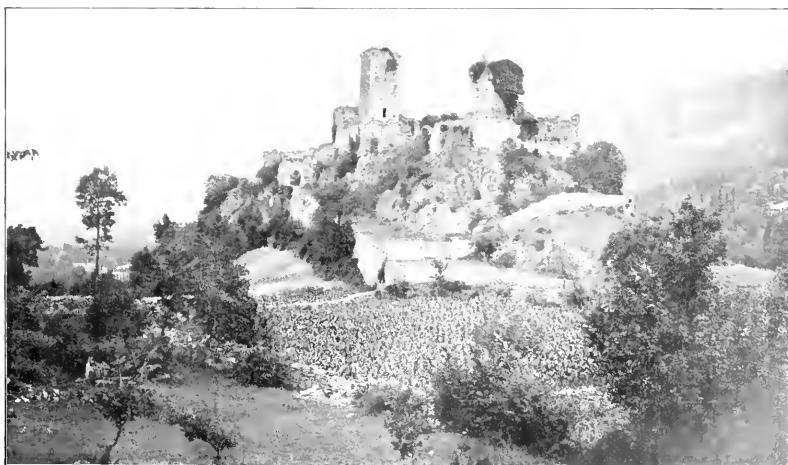


SAINT-SAUVEUR, SUR LA RIVE GAUCHE DU GAVE DE PAU.

C. C. B.

pur des montagnes prochaines et les grands souffles du large lui créent une vivifiante atmosphère. Sa fortune, c'est son terroir, et *Tarbes* sait admirablement le mettre en valeur.

Personnages historiques. — L'évêque de Toulouse, *saint Euphrase*, ^{iv}^e siècle; *saint Lizier*, évêque du Couserans ^{xv}^e siècle; *Anger Cuffilé* qui, avec l'aide du comte de Clermont, chassa les Anglais de la vallée de Bages; *Arnaut Guilhem de Barbazan*, « le chevalier sans reproche », qui battit les Anglais et les Bourguignons réunis, en 1439; l'annaliste *Michel de Castelnau* 1520-1592; le cardinal d'Ossat 1537-1604, fils de forgeron, l'un des meilleurs diplomates de son temps; le maréchal marquis de *Castelnau*, qui commandait l'aile droite française à la bataille des Dunes; *Barce de Feuzac* 1753-1841, qui présida la Convention, lors du procès de Louis XVI; l'illustre chirurgien baron *Lourey* 1766-1842; le général baron *Murustin*, « le brave des braves », né à Lourdes 1769-1828; *Théophile Gautier*, chef fameux de l'école romantique (1811-1872); l'historien géographe d'*Aréas-Macaya* (1799-1875), qui a écrit l'histoire du *Bigorre*.



CHATEAU DE BEAUCENS (VALLÉE DE LAVEDAN).

FR. 1875-1876.

Ariège.

Superficie : 48940 hectares. Cadastre, 490300. d'après le Dépôt des cartes de la guerre. Population : 172850 hab. (1921). Chef-lieu : Foix. 8 sous-préfectures : Pamiers, Saint-Girons. — 20 cantons, 338 communes; 17^e corps d'armée. Toulouse. Cour d'appel et A. de 1^{re} instance de Toulouse. Diocèse de Pamiers suffragant de Toulouse.

Sans être de taille à se mesurer avec les géants de la chaîne centrale, les grands sommets des *Pyrénées ariégeoises* ne sont pas pour cela de méprisale stature : le *Montané* s'élève à 2880 mètres, le *Montcalier* à 2839 mètres, le *Montdu* à 3080 mètres, la *Pique d'Estas* à 3140 mètres. Sous un ciel plus chaud, ces montagnes perdent avec leur manteau de neiges et de glaciers cette grandeur farouche qui fait la gloire de l'Aneto et du mont Perdu, du Vignemale, du Balaitous. Les *Pyrénées ariégeoises* sont plus près de nous, plus abordables et plus trapues; ce qu'elles perdent en altitude, elles le gagnent en ampleur. Nulle part la chaîne n'est plus épaisse : elle se répète en deux boursoûlures : la jetée transversale de *Tale* et le bourrelet calcaire du *Planaurel*, comme deux vagues de soulèvement immobilisées parallèlement à la masse principale, pour la mieux contre-buter et en soutenir le poids au-dessus de la plaine. Les cours d'eau de l'Ariège ont dû, pour gagner le large, entailler cette double digue soulevée en travers de leur cours.

Foix ne prit d'importance qu'assez tard. C'est vers l'est que fut orientée de bonne heure la vallée de l'Ariège, tandis que celle du Salat, qui drainait avec elle les eaux et les forces vives du versant oriental des Pyrénées, regardait toujours vers la Garonne, son débouché naturel. Ici se trouvait établie une peuplade aquitaine, parlant un dialecte gascon, dont le groupement forma la cite et, plus tard, le diocèse et le comte du *Couserans*. Au contraire, le comte de Foix, le *Douc-*

zan et le pays voisin parlaient un dialecte languedocien. Peut-être se rattachaient-ils par la race aux anciennes populations ibériques refoulées par l'invasion romaine, de la vallée de l'Èbre dans les défilés des montagnes où l'on pouvait mieux se défendre. A cette extrémité orientale des Pyrénées, les *Ariégeois* seraient frères des *Basques* occidentaux, héritiers eux-mêmes des indestructibles *Bères*.

Le christianisme fut prêché dans le *Couserans* à la fin du III^e siècle; saint Valère (ou *Vallier*) groupa au siècle suivant tout le pays autour de la cite épiscopale dont saint *Lizier* fut le comte-évêque, du temps d'Alaric, roi des Wisigoths, et de Clovis, roi des Francs. Après les Wisigoths, les Sarrasins passèrent les monts : tout fut saccagé. Avec l'aide de Charles Martel, on pluta de Charlemagne, les évêques du *Couserans* relevèrent leur cite sous le nom de *Saint-Lizier* et en demeurèrent jusqu'au XIII^e siècle les souverains. Charlemagne avait fait de Toulouse la capitale d'un royaume d'Aquitaine chargé de défendre la *marche* d'Espagne; mais ses héritiers, trop faibles, laissèrent l'empire se disloquer au gré de toutes les ambitions : c'est alors que se forma le comte de Foix.

Il y avait au confluent de l'Arget et de l'Ariège un oratoire. Mais ce promontoire soulevé entre deux cours d'eau présentait une assiette défensive trop forte pour qu'en ces temps troubles la pensée ne vint pas d'y construire une citadelle. De tous côtés, le pays se hérissait : Miglos, Lordat, Montségur, Mirapoix, couronnaient les crêtes comme des nids d'aigles inaccessibles. Un cadet des comtes de Carcassonne ayant reçu en héritage une partie du *Couserans* et le pays de Foix, son fils Bernard en prit le titre (1036).

Lorsque la guerre des *Albigéois* troubla le Midi, le comte de Foix partagea les revers et les rebours de fortune du comte de Toulouse. La cause de son allié étant perdue, il dut composer à son tour pour garder ses États. Pris entre la France et l'Aragon, *Raymond-Roger*, dit le Batailleur, aïné de se menager un appui en Catalogne, avait marié son fils, en 1202, à la fille d'Arnaud, vicomte de Castelbon, qui lui ceda ses droits sur les *vallées d'Andorre*. Ce fut la cause de demeures sans cesse renaissantes entre les évêques suzerains, comtes d'Urgel, et les comtes de Foix : le 8 septembre 1278, *Roger-Bernard*, petit-fils du Batailleur, y mit fin par le fameux acte de partage qui regit encore aujourd'hui les *Vallées neutres d'Andorre*. En 1290, il hérita du chef de Marguerite de Moncade, sa femme, de la vicomte de *Bearn*. Desormais, les comtes de Foix et de *Bearn* résident surtout à Orthez et à Pau. L'héritage de *Foix-Bearn* étant passé dans la



CHATEAU DE FOIX.



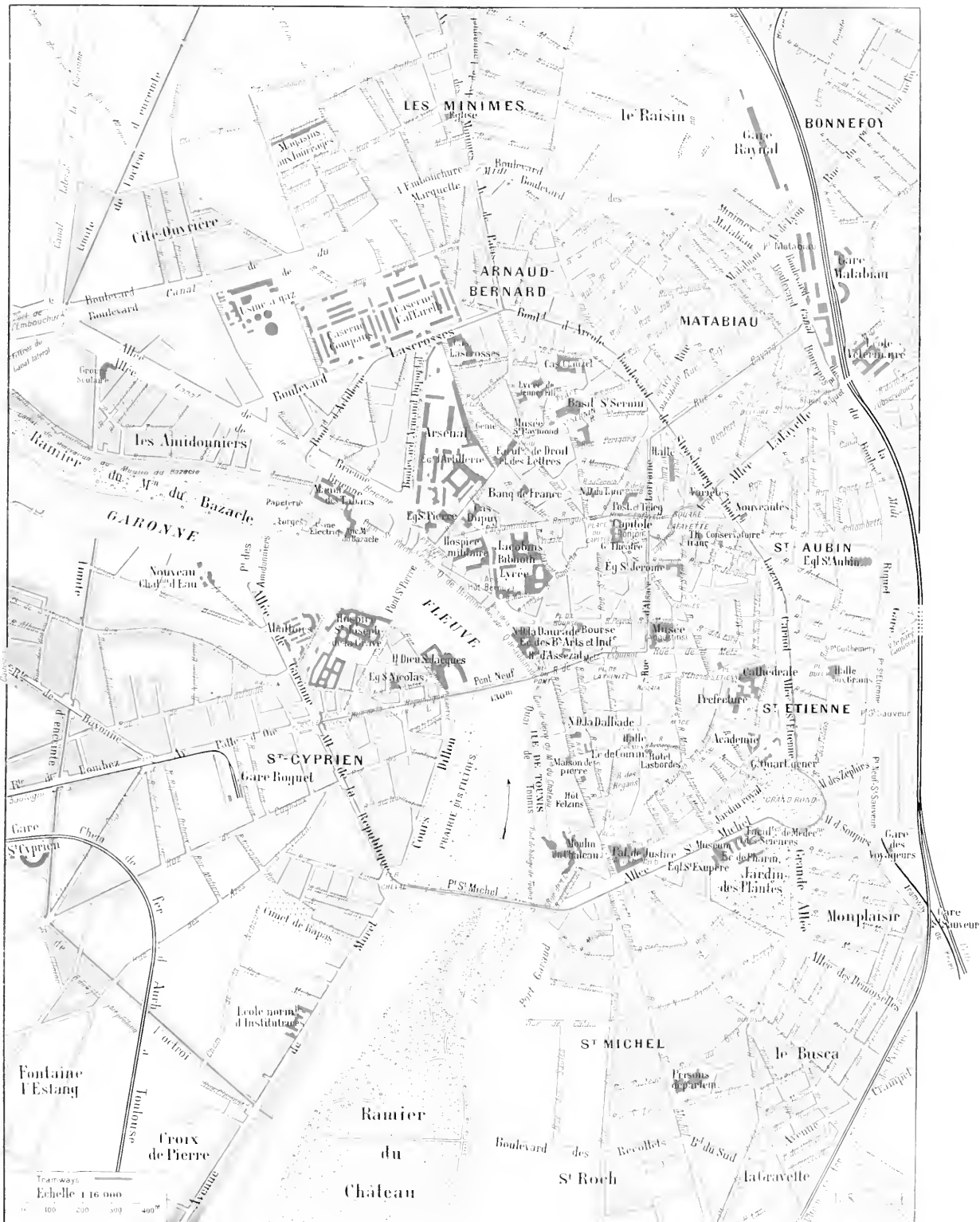
CATHÉDRALE DE PAMIERS.



VALLÉE DE M. TRADOU.

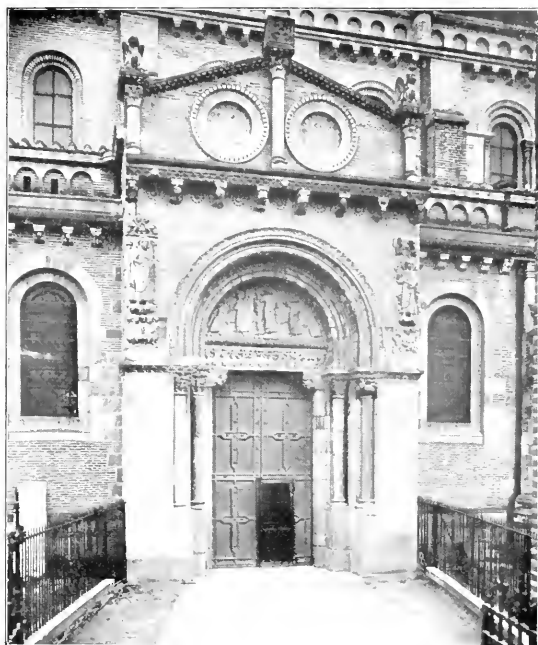
VALLÉE DE VADESSON ET LE MONICAËM.

TOULOUSE





Museo. —
TOULOUSE : PORTE RENAISSANCE, A SAINT-SERNIN.



Phot. de M. Jeanne. —
TOULOUSE : PORTE MIÉGEVILLAT, A SAINT-SERNIN.

complicité dans ce meurtre, le pape Innocent III tint Raymond pour responsable, delia ses sujets du serment de fidélité et fit appel aux barons du Nord pour le rétablissement de la foi dans le Midi. Une croisade fut prêchée, l'armée des croisés, avec *Simon de Montfort*, descendit la vallée du Rhône, mit à sac *Béziers* et pilla *Carcassonne*.

D'autre part, Comminges, Foix, Bearn, tout le baronnage des Pyrénées se groupait avec *Raymond de Toulouse* sous la bannière du roi d'*Aragon*. Entre les adversaires, la bataille se donna près de *Muret*, 12 septembre 1212 : la féodalité du Midi, solidaire de l'Espagne, fut brisée.

Les vaincus s'en remirent à la décision de l'Eglise pour régler leur sort. Alors le pape convoqua le concile oecuménique de *Letran* : soixante et onze métropolitains, quatre cent douze évêques, les ambassadeurs de tous les princes chrétiens, sans compter plus de deux mille assistants venus de tous pays, faisaient de cette assemblée une sorte de congrès de l'univers catholique. Il fut décidé que le comte de Toulouse, Narbonne, Carcassonne et Béziers resteraient à *Simon de Montfort*; les comtes de Comminges et de Foix, ainsi que le vicomte de Bearn, recouvrèrent leurs Etats, sous condition de l'hommage au nouveau souverain de Toulouse, Bientôt *Raymond VI*, réfugié en Angleterre, abdiquait en faveur de son fils. Alors tout changea.

Raymond VII n'avait pas contre lui les compromissions tant reprochées à son père, ni son caractère indecis. Il protesta qu'on ne pouvait le dépouiller pour des fautes qu'il n'avait pas commises, en appela du concile au pape, mieux informé, et défendit Toulouse contre *Simon de Montfort*, qui fut tué sous ses murs. Alors *Amoury*, fils de *Simon*, n'osant poursuivre, fit appel au roi de France, *Philippe Auguste*, qui avait reçu du vainqueur de *Muret* l'hommage pour ses conquêtes. La querelle religieuse n'était plus qu'une querelle politique.

Le prince mourut depuis Louis VIII parut aux bords de la Garonne 1219, sans rien faire de décisif. Roi de France par la mort de *Philippe Auguste*, il revint encore dans le Midi, mais ce fut pour y mourir. *Saint Louis* lui succéda, sous la régence de *Blanche de Castille*.

La situation paraissait sans issue, lorsque *Thibaut*, comte de *Champagne*, offrit sa médiation aux deux partis. Un concile, réuni à *Meaux*, sur ses terres 1229, décida que *Raymond VII*, pour sanction des arrêts déjà pris, céderait à l'Eglise le marquisat de *Provence* et le *Comtat*

Venissin. Des Etats de Toulouse on fit deux parts : l'une, du Rhône à Narbonne, aussitôt remise à la couronne; l'autre, comprenant l'Albigeois et Castres, Toulouse, l'Agénois, le Rouergue et une partie du Quercy, fut laissée à *Raymond VII*, mais pour la vie seulement et à la condition que ces fiefs reviendraient comme dot à sa fille *Jeanne*, qui fut fiancée au frère du roi, *Alphonse de Poitiers*. Ainsi se trouvait réglée la question du Nord et du Midi, par la défaite de la féodalité au profit de la monarchie française et de l'unité. *Muret* achevait l'œuvre de *Bourges*. Toulouse garda ses *Capituls* et vit continuer ses antiques privilèges : son Parlement 1302 n'avait d'égal que celui de Paris. La ville eut encore à souffrir des guerres de religion : avec les ligueurs se ravivèrent les haines albigeoises, *Saint Bertrand-Comminges* y perdit ses richesses et une partie de sa population.

En 1790, le département de la *Haute-Garonne* fut créé dans une province du *Languedoc*, il était alors plus important qu'aujourd'hui : l'arrondissement de *Castelsarrasin* en fut distrait pour former le *Tarn-et-Garonne* 1808. *Toulouse* assista au dernier épisode de la terrible guerre d'Espagne : l'armée de *Wellington*, forte de 60 000 hommes, heurta dans son voisinage le maréchal *Soult*, qui n'avait que 30 000 combattants, harassés par la marche et des combats incessants : 8 000 Anglais restèrent sur le terrain (10 avril 1814), mais, trop faible pour tenir, *Soult* dut se retirer. *Napoléon* abdiquait quelques jours après.

Toulouse 175 430 habitants, se développe en trois demi-cercles concentriques dessinés par la Garonne, les grands boulevards intérieurs, le canal du Midi. Dans le

comté de la Garonne, sur la rive gauche du fleuve, s'épanouit le faubourg de *Saint-Caprais*, relié par le pont *Saint-Pierre*, le pont *Saint-Neuf*, le pont *Saint-Michel* à la rive opposée. Entre le fleuve et le demi-cercle des boulevards intérieurs : allées *Saint-Michel* et *Saint-Etienne*, que noue le grand Rond, boulevard *Carnot*, boulevards de *Strasbourg* et d'*Arcole*, boulevard *Lascrosses*, s'étend la ville proprement dite. Sur le pourtour des boulevards, les deux ailes de la rue *Lafayette* s'allongent les quartiers mornes qui débordent au-delà du canal



Le musée. —
CHAPITEAU PROVENANT DE SAINT-SERNIN.

et de la *galerie*. Matabau par des tambours en bordure.

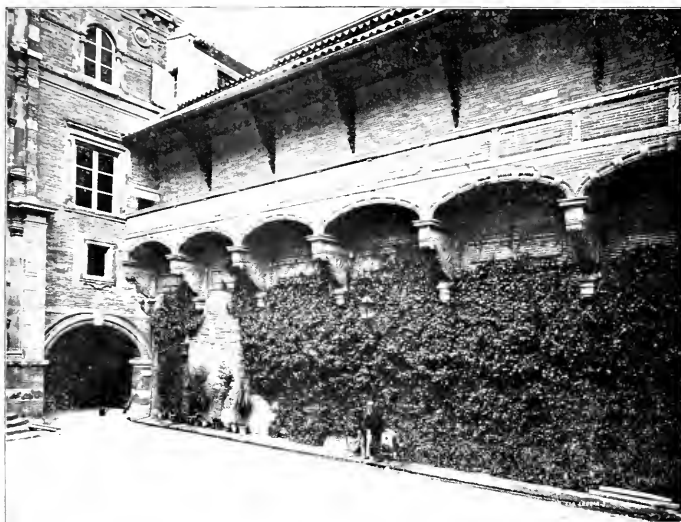
Toulouse se révèle par ses œuvres. De l'époque gallo-romaine nous n'avons que des débris : restes de remparts en petit appareil au square du Capitole, amorce d'arcades, une pile de pont, enfin des statues, des bijoux, des monnaies, réunis pour la plupart au musée lapidaire des Augustins. Les plus beaux objets proviennent des fouilles exécutées à Martres-Tolosanes en 1826. Dans la campagne toulousaine, on a relevé l'emplacement de nombreuses villas, dont l'une rappelle la maison de Diomède à Pompéi. On admirait à Toulouse des temples consacrés à *Pallas*, à *Apollon*, etc. Ausone et

Marial ont chanté dans leurs vers ces magnificences disparues.

Après les invasions barbares, celles des Wisigoths et celles des Francs, Toulouse se ressaisit : une magnifique floraison d'édifices signale le retour aux traditions de l'art romain. Le moyen âge commence et produit *Saint-Sernin*, les *Jacobins*, les *Augustins*, la *Daourade*, les *Carmes*, les *Capucins*, etc. Dans ces églises et les cloîtres, qui

sont leur complément naturel, se forment plusieurs générations d'artistes : l'art, en effet, n'avait pas alors d'autre refuge. Depuis la destruction de Saint-Pierre de Cluny, *Saint-Saturnin* ou, pour parler le langage traditionnel, *Saint-Sernin* est l'édifice roman le plus complet qui nous reste du XI^e siècle. Commencé vers 1080 par un moine de l'abbaye voisine, *saint Raymond Garret*, achevé en 1096, l'édifice fut consacré par Etienne II, après qu'il eut, à Clermont, prêché la première croisade. D'après Viollet-le-Duc, qui a restauré *Saint-Sernin* en 1833, l'église actuelle, complétée à diverses époques, ne serait que du XI^e siècle. La nef, dont la largeur est restée inachevée, fut refaite au XV^e siècle, sur les deux nefs primitives. Bien qu'un peu massive, elle reçoit, des trois nefs portées sur les collatéraux, une lumière qui met en valeur les chapiteaux, les arcs et surtout

la sauterie la plus harmonieuse des lignes d'architecture, par mailleur, les superbes pilastres sur les piliers sous la tour du transept, appuyés sous le poids de cette pyramide de pierre, gardent la beauté de la perspective intérieure. L'église a cinq nefs, 415 mètres de long, 64 mè-



Phot. de M. Trantoul.

GALERIE INTÉRIEURE DE L'HOTEL D'ASSÉZAT.

le Cluny de Toulouse. Dans une rue voisine, *Notre-Dame-du-Taur*, avec ses grands murs de brique et son clocher-donjon, à l'air d'une forteresse, l'édifice date du XI^e siècle ; sa nef unique, sans bas côtés, est d'une belle hardiesse. L'église des *Jacobins*, bien qu'ayant lamentablement souffert du vandalisme qui en fit une écurie couverte de chambrées, offre l'admirable perspective de deux nefs soulévées

sur sept piliers élancés, dont les ogives jaillissent en fusée à 30 mètres de haut, comme des branches de palmier. L'édifice est de 1230 ; sa tour de 44 mètres (1301-1304) reçut la grande cloche de l'université. Le réfectoire, le cloître mutilé aux fines colonnettes de marbre, la chapelle Saint-Antoine, anciennes fresques, la salle capitulaire (aujourd'hui classe de dessin) méritent qu'on les voie.

Notre-Dame-du-Taur, Saint-Sernin, les Jacobins sont dans le rayonnement du Capitole. *Notre-Dame-la-Daurade*, au bord de la Garonne, remplace, depuis 1773-1790, un ancien édifice gallo-romain décoré de colonnes et de mosaïques à fond d'or. De la rive gauche, il semble que le clocher de la *Daurade* surplombe le fleuve, tellement sa fine silhouette s'élève victorieusement au-dessus des maisons qui le séparent de la rive : sa couleur chaude prend, suivant l'heure du jour ou la saison, des reflets qui l'enveloppent de rose. Décapité par la Révolution, qui lui enleva sa flèche, on la lui a rendue en 1882. Le portail est une belle œuvre de la Renaissance ; on l'a orné, en 1873, d'un couronnement de la Vierge, en terre cuite.

Saint-Étienne, la vieille cathédrale de Toulouse, offre



(L. C. B.)

PORTAIL DE LA DAURADE.

d'amalgame disparate d'une nef unique ajustée, dans un axe différent, à un chœur gothique du xiii^e siècle : les chapelles rayonnantes sont éclairées de magnifiques verrières du xvi^e siècle ; autour du chœur, de belles grilles, forgées par Orthet en 1771. De l'archevêché l'on a fait une préfecture.

Rien n'égale, à *Toulouse*, pour la délicatesse et l'harmonie, le cloître de l'ancien convent des *Augustins* (1341), dont on a fait l'écrin d'un *Musée* : l'art et la nature y composent une délicieuse retraite. Les galeries, les salles, le jardin enclos sont peuplés de chefs-d'œuvre. La partie moderne du *Musée* a été construite d'après les plans de Viollet-le-Duc, modifiés par M. Darcy.

Entre les œuvres originales écloses dans *Toulouse* au souffle de la Renaissance, on ne peut que citer : avant tout, *l'Hôtel d'Assézat*, bâti par le maçon Gastagné, sur les plans de Bachelier (1533), pour le capitoul d'Assézat (les Sociétés savantes occupent aujourd'hui ce somptueux logis) ; *l'Hôtel Dassier* (splendide rampe d'escalier par Bose, 1780) ; *l'Hôtel du Tournier* (belle cheminée de 1535) ; *l'Hôtel de Felzins* (curieuses fenêtres dans la seconde cour ; cheminée célèbre représentant l'Hercule gaulois) ; *l'Hôtel de pierre*, à la décoration extérieure un peu lourde (1612, mais dont la cour, due à Bachelier, présente une belle ordonnance) ; *l'Hôtel des Chevaliers de Malte*, touchant à la balade ; *l'Hôtel de Loubens* (bel escalier de pierre du x^e siècle) ; *l'Hôtel Lasbordes* (1573, dont la tournelle, les cariatides, l'escalier, forment un ensemble gracieux) ; *l'Hôtel Bernuy*, aujourd'hui le lycée, construit par le capitoul de ce nom (1534, d'origine espagnole, auquel sa grande fortune, acquise dans le commerce du pastel, permit d'être garant, pour François I^{er}, de la rançon que celui-ci devait payer à Charles-Quint.

A l'intérieur même du *Capitole*, de délicates fenêtres Renaissance, portant les blasons des anciennes familles toulousaines, accompagnant la porte, que surmonte une statue de Henri IV ; dans cette cour fut exécuté le maréchal de Montmorency. Un épais donjon carré (de 1525, muni de quatre échanguettes en encorbellement, restauré par Viollet-le-Duc, commandé de ce côté l'entrée du *Capitole* ; la vraie façade, longue de 120 mètres, s'étend à l'opposé, *Cannons* en fut l'architecte, en 1733.

Le *Capitole* est du temps où l'administration réparatrice de Henri IV, Sully, Colbert, suscitait en Languedoc une vie nouvelle ; des quais s'élevaient à Toulouse contre les emportements de la Garonne ; le canal du *Midi* était creusé par un Méridional de génie, Riquet ; et comme l'art est un rayonnement de la prospérité publique, celui-ci florissait. Une *Académie des Beaux-Arts* se fonda pour encourager les peintres ; elle complétait l'*Académie des Jeux floraux*, purement littéraire. De nos jours encore, *Toulouse* est une pépinière de maîtres artisans : les plus connus ont illustré de peintures murales la grande galerie, dite *Salle des Illustres*, au *Capitole*.

Sociétés savantes et artistiques. — L'*École des Beaux-Arts et sciences industrielles* de Toulouse remonte au xvi^e siècle. Dupuy-Dugrès, un amateur distingué, en fut le fondateur (1680). Ses cours de peinture, sculpture, architecture, gravure, arts industriels, physique, chimie, esthétique, etc., sont suivis par de nombreux élèves. Des maîtres : Falguière, J.-P. Laurens, Mercier, Benjamin Constant, Esquié, Idراع, Marqueste, Pech, d'Espouy, etc., s'y sont formés.

Le *Conservatoire* de Toulouse n'a pas été moins fécond que son *École des Beaux-Arts* ; il a produit une brillante phalange d'artistes : la Société des concerts du *Conservatoire de Toulouse* rivalise avec celle du *Conservatoire* de Paris.

Les *Sociétés savantes* ont élu domicile dans l'hôtel d'Assézat : *Académie des Sciences*, *Académie de Législation*, *Sociétés de Médecine*, d'Ar-



COUR INTÉRIEURE DU MUSÉE DE TOULOUSE.

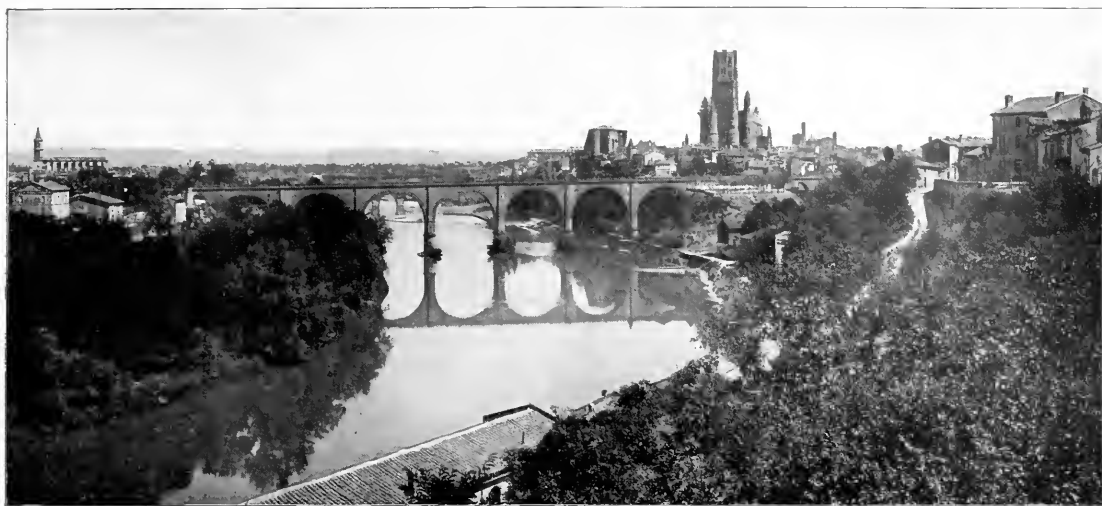
CL. SP.

chéologie, de *Géographie*, et, la plus vénérable de toutes, l'*Académie des Jeux floraux* (1523). Ancien *Collège du gât savoir*, qui précède de plusieurs siècles l'*Académie française*, elle se compose aussi de quarante membres, et chaque année, le 3 mai, décerne aux lauréats du concours littéraire fondé par elle une églantine d'or ou un lis d'argent, suivant le mérite de l'ouvrage couronné. L'*Académie des Sciences, inscriptions et belles-lettres*, composée également de quarante membres, et fondée en 1640, décerne encore des récompenses. L'*Ancienne Université* de Toulouse fut fondée, en 1229, par saint Louis.



CLOÎTRE DU MUSÉE DES AUGUSTINS.

CL. SP.



ALBI ET LE COURS DU TARN.

C. NO.

A ce type de ville appartienent encore, en Guyenne, en Gascogne et en Languedoc, au moins deux cents groupes de population, dont plusieurs, n'ayant pas prospéré, sont restés de simples villages. On en compte une vingtaine à peu près sur le territoire du département du Tarn : *Lisle, Bonneville, Cordes, Villefranche*, etc. Les noms donnés aux bastides comme *Montréal, Bédérille*, rappellent une origine royale; d'autres, à cause de leurs privilèges, se nomment *Villefranche, La Saurat, Sauveville*, etc.; d'autres encore ont pris le nom de villes françaises ou même étrangères : *Cordes* pour Cordoue, *Fleurance* Florence, *Milhan* (Milan), *Pampelonne* (Pampelune), *Beauvais*, *Barcelonne*, etc. L'ère des bastides, ouverte par la fondation de Cordes en 1222, fut close en 1341, par une protestation des Capitouls de Toulouse, à la suite de laquelle une ordonnance royale défendit toute création nouvelle.

Les communes du Midi conservèrent leurs franchises jusqu'au XVI^e siècle, époque néfaste des guerres de religion. Jamais les populations méridionales n'avaient accepté l'annexion, conséquence de la défaite albigeoise; une étincelle devait suffire à ranimer les passions mal éteintes. Quand leur fut prêchée la doctrine de Calvin, protestataire elle aussi contre la doctrine et l'autorité de l'Eglise catholique, de nombreux adeptes s'y rallièrent aussitôt. Bien que la ville d'Albi se tint à l'écart du mouvement, *Castres* s'y jeta sans compter et devint la citadelle protestante de la région : églises sacrées, autels brûlés, religieux bannis ou tués, massacres de part et d'autre, l'un pour venger l'autre; ce furent les mêmes excès que trois siècles auparavant. Lorsque *Henri de Navarre*, héritier présomptif de la couronne, tenait sa cour à Nérac 1572, son lieutenant, dans l'Albigeois, le vicomte de Turvigne, occupait *Castres*. Bienlùt Henri fut roi : *Castres* et le Midi applaudirent, bien que de nombreuses et importantes cités, comme *Albi, Lavaur*, etc., dévouées à la Ligue, n'eurent reconnu le nouveau roi de France qu'en 1595. L'édit de Nantes apporta l'apaisement. Mais les troubles reprirent à la mort de Louis XIII. Sous le duc de Rohan, la guerre s'organisa. Alors les troupes royales, commandées par le maréchal de Thémisey, entrèrent dans l'Albigeois, mirent le siège devant *Castres*. L'emportèrent malgré la résistance de la duchesse de Rohan qui, malade, s'était fait porter en chaise à la tête des combattants (1625). Deux ans plus tard, le prince de Condé prenait une revanche par la prise de Realmonet et le massacre d'une partie des habitants. Enfin, la chute de La Rochelle et la paix d'Alais firent tomber les armes. La révocation de l'édit de Nantes souleva depuis les

Cevennes, avec Jean Cavalier, mais l'*Albigeois* n'en souffrit pas. La Révolution fit de *Castres* d'abord le chef-lieu du département du Tarn; mais cette prescience ne dura guère. *Albi* a repris son ancien rôle.

Albi 26630 habitants, vante avec raison sa cathédrale, *Sainte-Cécile*, en effet, compte parmi les plus originales et, à coup sûr, parmi les plus belles cathédrales de France. Sa beauté vient du contraste entre la délicatesse et l'abondance de l'ornementation intérieure avec la robustesse guerrière des formes extérieures. Ces murs de briques épais, qui montent d'un jet à 40 mètres de haut; les fenêtres, longues et étroites comme des meurtrières; sur un glacis de rempart, les contreforts cylindriques qui pointent au fronton de l'édifice par des clochetons semés de distance en distance comme des tourelles de guet; la galerie du couronnement, trouée de mâchicoulis; tout cela est d'une citadelle, que complète encore le clocher 78 mètres, vrai donjon à plusieurs étages défensifs qui se reliait aux ouvrages de l'évêché et aux remparts, sur les escarpements du Tarn.

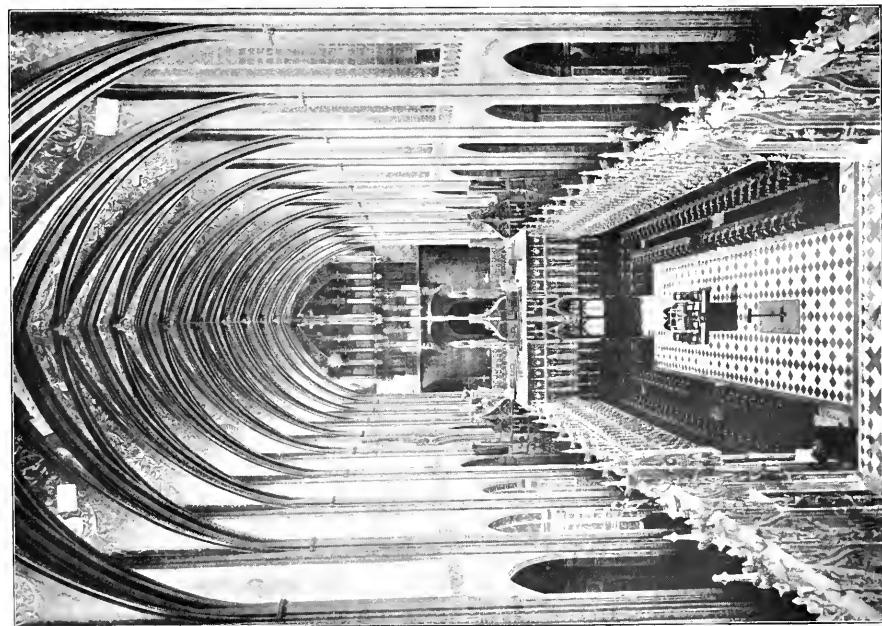
Commencée en des temps fort troublés 1282, cinquante ans à peine après les dernières convulsions de la guerre albigeoise, à une époque où il fallait tout craindre des routiers, des pasteurs, des grandes compagnies, trainards des armées régulières, la cathédrale devait pouvoir se défendre et servir au besoin de refuge à la population environnante. La porte de Dominique de Florence, qui conduit au parvis de l'entrée principale tournée vers le sud, suspend sa flamboyante ogive de pierre entre l'épaisse muraille de la nef et une grosse tour crénelée : c'est la porte d'une citadelle.

Mais pénétrez dans l'intérieur : ce baldaquin, merveilleusement ciselé, qui projette ses prismes et ses pyramides presque à la hauteur des murs, rappelle les ébousins de marbre ou de bronze doré, sur colonnes de porphyre, dont sont couronnés les autels des grandes basiliques italiennes. La tradition romane est ici évidente. L'intérieur de la



Phot. de M. Aillaud.

ALBI : CARREFOUR DU CASTELVIEL.



Cl. ND.

INTÉRIEUR DE LA CATHÉDRALE D'ALBI



Phot. de M. Amaud.

STALLES DU CHOEUR

Hollande; le général d'*Hautepoul*, tué à Eylau 1807; le maréchal *Soult*, duc de *Balmat*, enrole à seize ans, général à trente ans, glorieux combattant d'Iena et d'Eylau, adversaire irréductible de Wellington (1769-1852; le comte de *Las Cases* (1766-1842, qui suivit Napoléon dans sa captivité et écrivit le « *Memorial de Saint-Hélène* ».

Tarn-et-Garonne.

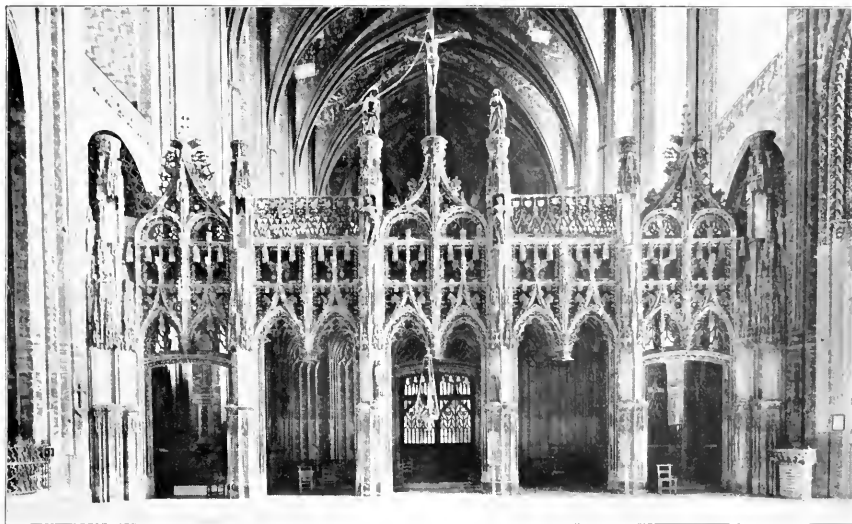
Superficie: 372000 hectares. Population: 159500 hab. (1921). Chef-lieu: **Montauban**. Sous-préfectures: **Castelsarrasin**, **Moissac**. — 2 cantons; 195 communes; 17^e corps d'armée.

Toulouse. Cour d'appel et Académie de Toulouse. Diocèse de MONTAUBAN suffragant de Toulouse.

Montauban, héritier de l'antique *Cos*, est d'origine relativement peu éloignée au^e siècle: le département de *Tarn-et-Garonne*, encore mieux, date de 1808; la Révolution, en rattachant ce territoire comme chef-lieu d'arrondissement au département du Lot, renouvait une tradition fort lointaine. Les *Tuscons*, en effet, qui eurent *Cos* pour capitale, vécurent dans la dépendance de leurs voisins: *Catharques* de Cahors, *Ruthènes* de Rodez, *Tectosages* de Toulouse, *Nitiobriges* d'Agén. Avec eux, ils combattirent toutes les dominations. La guerre de Cent ans conduisit les Anglais à *Montauban* (traite de Breigny), la défaite de Talbot à Castillon 1433 les en chassa.

Montauban s'était groupé autour de l'abbaye de Saint-Theodard. Son suzerain, le comte de Toulouse, lui accorda en 1117 une charte communale; en 1317, le pape Jean XXII, enfant du Querrey, lui donna le rang de ville épiscopale. Quand, après l'expédition des Anglais et la fin de la guerre de Cent ans, survinrent dans le Midi les fourriers de la Réforme calviniste, la défection de l'évêque de *Montauban* causa de nombreuses défaillances et entraîna bien des excès (1566). La basilique de Saint-Theodard fut incendiée, mise à terre. Ainsi se propagea la traînée brûlante qui, par la Lozère, l'Hérault, le Gard, l'Ardeche, en suivant les Gervennes et la vallée du Rhône, trouvait son foyer d'attache à Genève. Pendant plus d'un demi-siècle, *Montauban* forma une sorte de république politico-religieuse et fut dans le Midi la citadelle de la Réforme, comme La Rochelle l'était dans l'Ouest. Après une tentative infructueuse de Louis XIII pour réduire la ville (1621), *Richelieu*, entre dans La Rochelle, entra aussi dans *Montauban* (1629). Les catholiques purent revenir: on remit les choses au point ou une tolérance mutuelle les eût hissées en évitant bien des malheurs. L'évêque de *Montauban* fut rétabli; la ville devint le siège d'une généralité. La Révolution supprima la personnalité religieuse et politique de *Montauban*: ce fut une annexe du Lot. *Napoléon I^{er}* en a fait un chef-lieu de département: le Pape un évêché, en 1822, et son premier évêque, après ce renouveau, fut M^{gr} de *Cheverus*, le Fenelon de son temps par la bienfaisance et la vertu.

On se doute que la cathédrale de **Montauban** (26000 habitants), rétablie au xv^e siècle, reflète le goût froid et compassé de cette époque, mais après tant d'avatars, c'est encore une surprise de la trouver là. Vous y verrez un admirable tableau d'Ingres: le *Vrai de Louis XIII*. Ingres est la gloire de Montauban: son monument le représente au premier plan d'un hémicycle où se déroule

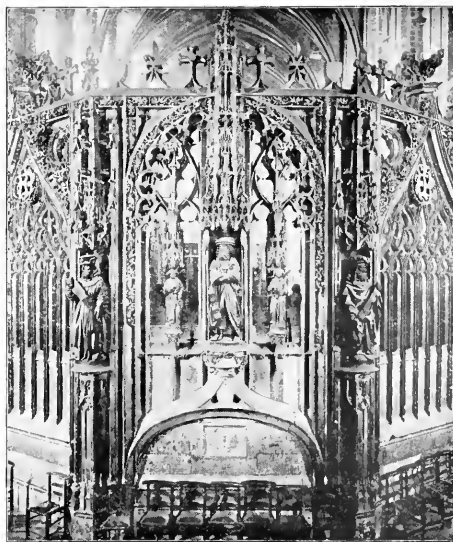


JUBÉ DE LA CATHÉDRALE D'ALBI.

CL. NG.

en bronze son grand tableau de l'*Apothéose d'Homère*. La promenade des *Carnes* et les *Alcées* de *Mortara* forment un écin verdoyant à la cathédrale et à la Préfecture, voisine. Le vieux pont du *Tarn* 1303 à 1316, tout en briques, comprend essentiellement sept grandes arches en tiers-point entre lesquelles, au-dessus des piles, des baies ogivales secondaires ouvrent un passage aux eaux de crue. Entre des berges assez hautes, le pont, long de 205 mètres, paraît un peu massif; des tours le défendaient, à la place desquelles le xv^e siècle érigea des portes triomphales qui, elles aussi, ont mordu la poussière. Près de la rive, en vue du pont, l'*Hôtel de ville*, résidence tour à tour des comtes de Toulouse et des évêques de Montauban, conserve encore les voûtes construites dans sa partie inférieure par Jean Chandos pour le prince Noir; un *Musée lapidaire*, riche de chapiteaux romains, qui proviennent des grandes abbayes ruinées, Saint-Theodard, Grand-selve, etc.; un *Musée de peinture*, dont les tableaux d'Ingres et plus de 5000 dessins du maître font la richesse; enfin une *Collection archéologique* d'objets gallo-romains et autres trouvés surtout à *Cos*, sont les hôtes de la Municipalité. Tout près: la *Maison du sénéchal*, la plus ancienne de Montauban (elle remonte au xiv^e siècle), un autre musée à côté du grand voûtes à nervures, gargouilles, escalier à vis; la tour de *Lanté* ou grande Horloge, voisine du Palais de justice; l'église *Saint-Jacques* (xiv^e et xv^e siècles) avec sa tour en briques octogonale et sa façade fortifiée.

A la suite d'un incendie, la *place Nationale* fut rebâtie 1613-1619 avec un double rang de portiques voûtés en arc et une porte à chacun des quatre angles. Tout le *Montauban* d'autrefois se groupe dans l'attrance du vieux pont et de la place Nationale; mais la ville depuis longtemps a débordé son enceinte trop étroite; elle s'étend sur la rive gauche du Tarn, par le faubourg industriel de *Villebarbun*, où se trouve la gare des chemins de fer du Midi; dans l'angle du Tarn et du Tescou, le faubourg de *Sapier*; enfin *Villemaurelle*, au nord-est, avec une seconde gare à la Compagnie d'Orléans.



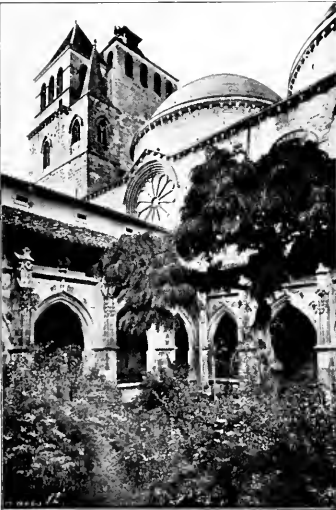
Phot. de M. Aillaud.

CHEVET DE LA CLOITURE DU CHOEUR.



CL. ND.

CAHORS :
LA BARRICADE ET LA TOUR DES PENDUS.



CL. ND.

CLOÏTRE
DE LA CATHÉDRALE DE CAHORS.

l'ancien *Quercy* fut ainsi rattaché à la couronne et attaché au gouvernement de Guyenne et Gascogne.

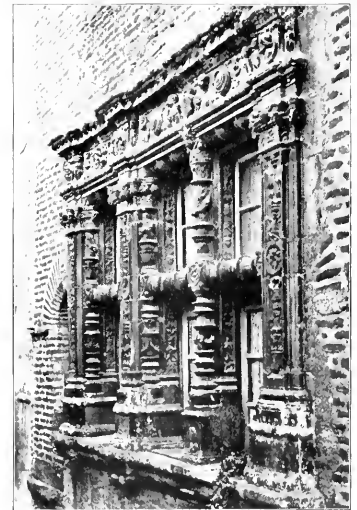
Le pape Jean XXII, un enfant de *Cahors*, avait, au *xiv^e* siècle, détaché *Montauban* pour en faire un diocèse à part. Le département du *Lot*, formé en 1790, engloba d'abord cette ville; mais, en 1808, on revint, par la force des choses, à l'organisation de Jean XXII, et le *Lot* eut une partie de l'ancien territoire du *Quercy* au *Tarn-et-Garonne*.

Si l'on arrive à *Cahors* 11850 habitants par la ligne de Capdenac, le spectacle est vraiment beau; derrière la boucle du *Lot*, toute la ville

caractère. Les Romains avaient construit un pont sur le *Lot* pour la voie de *Toulouse* à *Duranc*; le moyen âge y ajouta une tour de défense; réparé plusieurs fois, ce pont a été remplacé par le pont *Louis-Philippe*, et les piles qui subsistaient ont été démolies en 1868, pour dégager le lit de la rivière. A l'autre extrémité des remparts, sur une esplanade qui domine toute la boucle du *Lot* et fut depuis enclavée dans la propriété des religieuses de *Sainte-Claire*, se voit encore debout le portail des anciens *Thermes* pour

lesquels les Romains avaient capté le cours du *Vers*; l'aqueduc construit à cet effet subsiste en partie près de *Laroque-des-Aves*.

Mais ces grands édifices, les *Thermes*, l'amphithéâtre se trouvaient en dehors de la ville. Celle-ci, en effet, s'était réfugiée sur le haut bourrelet de roches qui bordent, à l'orient de l'isthme, la coulée du *Lot*. Le boulevard *Gambetta* suit exactement les anciens remparts, du pont *Louis-Philippe* à la place *Thiers*. A gauche du boulevard *Gambetta* se développent les nouveaux quartiers : place de la République, avec la statue de *Gambetta* par *Falguière*; allées *Fénelon*, avec kiosque à musique, statues du maréchal *Bessières* et de *Joachim Murat*. Contre les *Allées* s'adosse le lycée *Gambetta*, non loin de la maison où naquit le tribun. Le nouveau lycée a remplacé l'ancien collège du *Quercy*. Sur le boulevard *Gambetta*, l'hôtel de ville et son musée, enrichi par la Société des études du *Lot*; à gauche en montant, le Palais de justice, de part et d'autre d'une double rangée de platanes sous le couvert desquels les cigales bavardes doucement, l'été venu, des concerts assourdissants.



CL. ND.

FENÊTRE RENAISSANCE
DANS LA RUE DES BOULEVARDS.

surgit avec les dômes de sa cathédrale, ses vieilles tours, le pont *Valentré*. Imaginez ce pont archaïque avec ses arches gothiques, ses piles crénelées, ses trois tours coiffées en pointe sur un collier de machicoulis, ajusté à une forteresse comme la vieille cité de *Carcassonne*, quelle évocation du passé! L'on voudrait entrer à *Cahors* par le pont *Valentré* : il a 183 mètres de long; ses tours pointent à 40 mètres au-dessus de l'étiage. Commencé en 1308, il n'était pas encore terminé soixante-dix ans après. Il paraît qu'alors le diable s'en mêla : une pierre d'angle à la tour du milieu consacra cette tradition. Peu s'en fallut, il n'y a pas longtemps de cela, que le pont *Valentré*, ce joyau archéologique, ne disparût. Des maîtres, ignorant sa valeur, eussent volontiers supprimé cette « vieilleries » qui n'a pas sa pareille au monde. M. Gout a fort heureusement réparé le pont *Valentré* (1880), d'après les données de *Violet-le-Duc*.

D'autres legs du passé ont totalement disparu : tels ces restes du théâtre romain, qu'on appelait les *Cadourques*, à la place desquels s'élève maintenant, en face de la gare, une grande maison sans



CL. ND.

CAHORS : ENTRÉE DU PONT VALENTRÉ.

Toulouse, puis engagé dans la garde constitutionnelle de Louis XVI; il lia sa fortune à celle de Bonaparte et, après de brillantes parties, devint roi de Naples, fusillé le 13 octobre 1814, en Calabre; Antoine, baron *Dubois*, chirurgien de Napoléon I^{er}; *Champollion le Jeune*, ne à Figeac, qui pénétra le secret des hiéroglyphes égyptiens; 1790-1832; l'avaient *Emile Dujour*; l'abbé *Paranelle*, passe maître dans l'art de découvrir les sources (1790-1874); *Léon Gambetta*, ne à Cahors; 1838-1882; d'une famille de commerçants d'origine genoise; le maréchal *Cannobert*, ne à Saint Gers, qui prit une part glorieuse aux campagnes d'Algérie et de Grèce; 1809-1891.

Lot-et-Garonne.

Superficie : 535 400 hectares. Cadastre, 538 400 d'après le Service géographique de l'armée. Population : 239 970 hab. (1921). Chef-lieu : **Agen**. Sous-préfectures : **Marmande, Villeneuve, Nérac**. — 33 cantons, 326 communes; 17^e corps d'armée. TOULOUSE. Cour d'appel d'AGEN. Académie de BORDEAUX. Diocèse d'AGEN : suffragant de Bordeaux.

Ce département, qu'arrosent le Lot et la Garonne, offre des aspects naturels très différents. Au centre, la *Garonne* en est l'artère vitale. C'est du haut du belvédère naturel formé près d'Agen par la côte de l'Ermitage, 160 mètres que la beauté plantureuse et la joie épanouie du val de la Garonne se découvrent pleinement au regard.

Agen mêle à de lointaines traditions une histoire assez

complexe : dans une plaine ouverte, à la merci de toutes les invasions, et d'abord de ses voisins, cette ville ne pouvait prétendre à un rôle prépondérant. César et Plin^e appellent *Asturabriges* ses anciens habitants : ils étaient de race celtique. *Agen* fut incorporée à l'*Aquitaine* romaine. Avec le V^e siècle, les Barbares y débordèrent.

Du sud les *Vascons*, d'origine ibérique, débordent les Pyrénées, sous la poussée des Maures envahisseurs de la Péninsule. Aux *Vascons* succèdent les *Sarrasins* : l'And, duc d'Aquitaine, et Charles Martel les écrasent à la journée de Poitiers, 732. Avec Charlemagne, et son fils Louis le Débonnaire, nommé *roi d'Aquitaine*, le Midi se ressaisit. Après avoir été ruiné par les Normands (840), *Agen* recut autour de son évêque, dans la dépendance de ses voisins de l'ouest ou de l'est, de Bordeaux ou de Toulouse. Le divorce d'*Eleanor d'Aquitaine* et son mariage avec Henri II Plantagenet d'Anjou, roi d'Angleterre, unit l'*Agenais* sous la domination anglaise. Mais Richard Cœur de Lion, fils de Henri II, ayant marié sa sœur à Raymond VI, comte de Toulouse, l'*Agenais* lui fut donné pour dot : voyez *Agen* attachée à la fortune du pays toulousain. On sait comment la malheureuse guerre des *Albiges* fit passer le domaine des comtes de Toulouse, par la fille de Raymond VII, au pouvoir de son mari, *Alphonse, comte de Poitiers*, frère de saint Louis. *Agen* fit ainsi retour à la couronne de France. La guerre de Cent ans devait rendre la ville aux Anglais, avec Edouard III, puis aux Français, avec Du Guesclin, qui la



CL. ND.

CAHORS : PORTE DE DIANE.



CL. ND.

HABITATION DE HENRI IV, A NÉRAC.



Phot. de M. Meyss.

LA VALLÉE DE COUPLAN DONT LES EAUX ALIMENTENT LE PLATEAU DE L'ANNEZEZAN.

reprit, 1379 ; enfin la victoire de Jeanne d'Arc et la défaite de l'occupation anglaise rattachent pour toujours l'*Agénais* à la France, 1399.

La Réforme ayant ranimé le feu mal éteint des rancunes albigeoises, *Nérac*, dans l'*Agénais*, prit une part très active à la propagation des nouvelles doctrines. Cette petite ville appartenait aux princes de Béarn. *Marguerite de Valois*, sœur de François I^{er} ; sa fille *Jeanne d'Albret*, mariée au duc de Vendôme, Antoine de Bourbon ; *Henri de Navarre*, depuis Henri IV, roi de France, habitèrent le château de *Nérac*. Là se tenait une petite cour. Quand le roi de France Charles IX donna sa sœur Marguerite en mariage à Henri de Navarre, il lui céda l'*Agénais* pour dot. *Nérac* devint le quartier général de *Henri de Navarre*, quand la guerre fut définitivement allumée entre lui et Henri III. Aussi cette ville est-elle pleine du souvenir du Béarnais ; on y voit l'aile du château qu'il habitait, gracieuse galerie d'arcades, style Renaissance. Le vieux pont gothique de la Baise et, au bord de la petite rivière, en face des anciens jardins royaux, la promenade ombragée de *la garonne*, plantée d'arbres sculptés, fontaine du Dauphin ombragée de deux ormes, l'un planté par Henri IV, l'autre par Marguerite de Valois.

La cathédrale d'*Agen*, 23.390 habitants, n'existe plus ; c'eût été miracle qu'elle échappât à la tourmente des guerres de religion ; à sa place s'élève un marché couvert et, des débris, l'on a construit un théâtre d'assez pauvre figure. D'importantes restaurations ont sauvé

les autres édifices religieux : église des *Jacobins*, du xiii^e siècle (Notre-Dame d'*Agen*) ; *Saint-Hilaire*, ancienne église des Cordeliers, du xve siècle ; à droite de sa façade moderne, pyramide une belle flèche ajourée. Une ancienne collégiale du xi^e siècle est devenue la cathédrale *Saint-Caprais* ; l'un après l'autre, les siècles s'y révèlent : le xii^e au transept, le xiv^e à la nef, terminée au xvi^e. Avant saint Martial, saint Firmin et saint Vincent, venus pour compléter l'œuvre de son apostolat, *saint Caprais* fut l'un des premiers qui prêchèrent le christianisme dans l'*Agénais* ; il paya son zèle de la vie (fin du iii^e siècle). Presque en même temps, *sainte Foy*, devenue patronne d'*Agen*, subissait le martyre d'être brûlée vive (persécution de Dioclétien) ; une chapelle lui est consacrée.

L'*Hôtel de ville*, dans un ancien hôtel du Présidial, avec la Bibliothèque, le *Musée*,

dans l'hôtel d'Estrades, où naquit le maréchal, sont groupés non loin du théâtre. Outre des objets relatifs aux âges préhistoriques, trouvés dans le haut *Agénais*, où les grottes sont nombreuses, le *Musée* renferme d'intéressants monuments archéologiques gallo-romains : belle statue antique du Mass d'*Agénais* ; la villa de Bapteste, exhumée dans la commune de Lasserre, évoque l'habitation d'un riche patricien au temps de la conquête romaine.

À la place de l'évêque, le préfet loge dans son palais, bel édifice de la fin du xvi^e siècle ; à côté, s'élève le Palais de justice. Tout à fait au sud, l'*Hospice Saint-Jacques*, fondé en 1683, conserve les restes de Mascaron, l'éloquent évêque d'*Agen*. Pour éprouvée qu'elle ait été, la ville d'*Agen* réserve aux amateurs de vieux logis quelques surprises : une élégante galerie d'arcades rue du Puits-du-Saumon, de vieilles maisons ou *curies*, l'ancien hôtel de *Montur*, intéressant à l'intérieur, la chapelle des Pénitents-Blancs, savoureusement archaïque. *Agen* d'ailleurs est de son temps ; les promenades abondent. Sans parler de la *Plateforme*, monument des enfants de Lot-et-Garonne, au voisinage de la Préfecture, de grandes avenues circonscrivent la ville dans le triangle que forment la Garonne et le canal latéral ; le long du fleuve, magnifique promenade du *Gravier*, qui relie les cours Gambetta et Voltaire. Trois ponts traversent la Garonne : le premier, en amont, de onze arches en pierre ; au centre, une légère passerelle qui enjambe le fleuve ; le pont-aqueduc, sur lequel le canal latéral passe d'un bord à l'autre vingt-trois arches en pierre dont sept sur le fleuve.

Personnages historiques. — *Polon de Sainttaillies*, l'un des plus vaillants compagnons de Jeanne d'Arc ; *Bernard de Polisy*, ceramiste emailleur de génie, ne vers 1510 à La Capelle-Biron ; le poète satirique *Théophile de Viau*, 1590-1626 ; le maréchal d'Estrades, né à Agen (1607-1686) ; *Ferrivain Pierre Payanet*, né à Villeneuve-sur-Lot, et l'archéologue naturaliste *Bomban de Saint-Agnès*, le naturaliste comte de *Lacépède* (1756-1825) ; *Becque de Lacausade*, héros défenseur de Valenciennes en 1793 ; *Bory de Saint-Vincent*, 1780-1856, voyageur, naturaliste ; le poète languedocien *Jacques Boé*, dit *Jasmin*, d'*Agen* (1798-1867) ; l'anatomiste *Etienne Serres*.

Gers.

Superficie : 628.000 hectares. Cadastre : 629.000 (d'après le Service géographique de l'armée). Population : 195.110 hab. (1921). Chef-lieu : **Auch**. Sous-préfectures : **Condom**, **Lectoure**, **Mirande**, **Lombez**. — 29 cantons ; 466 communes ; 17^e corps d'armée (Toulouse). Cour d'appel d'Auch. Académie de Toulouse. Archevêché d'Auch.

Le département du *Gers* s'incline avec le plateau de Lannemezan. En se retirant, les glaciers pyrénéens, qui s'avancèrent jusqu'à la plaine aux temps géologiques, laissèrent à sec le delta de débris



BARRABIS. — GERS. — MONT-IV.



Photo de M. Bousquet.

AUCH : L'ESCALIER MONUMENTAL ET LA TOUR DE PÉNITENCE.

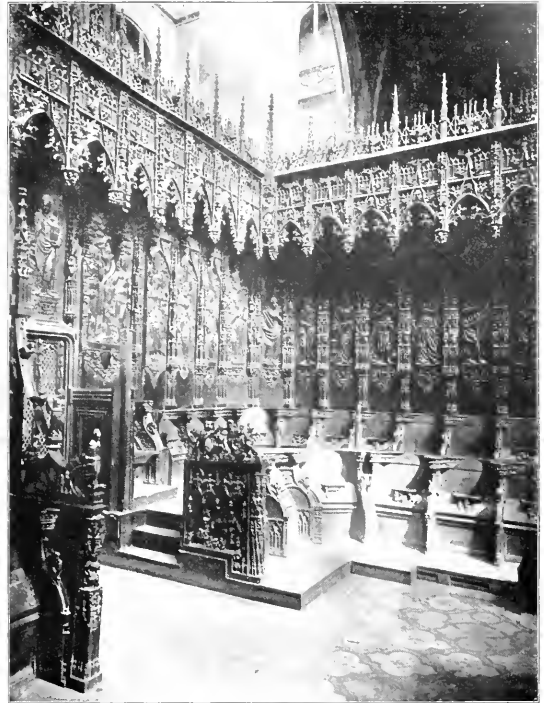


Photo de M. Bousquet.

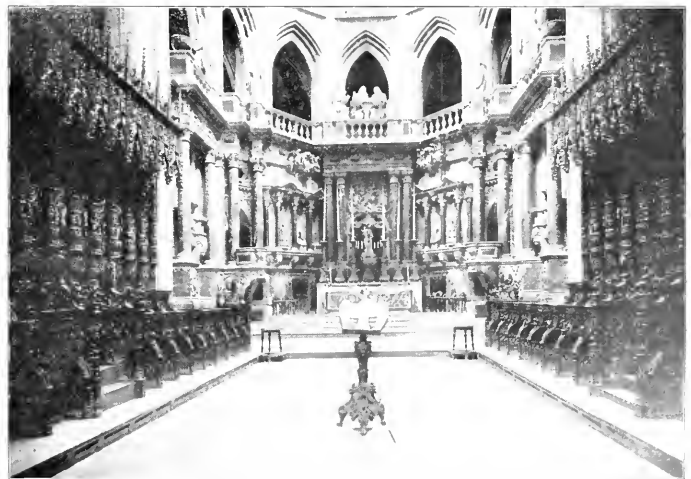
AUCH : LES STATUES DE LA CATHÉDRALE.

accumulés sur leur front, comme une grève que rayent encore quelques filets liquides, après le retrait du flot, *Lannemezan* n'est qu'à 638 mètres d'altitude. Comment, à défaut des réservoirs de neige et de glace, où puisent les torrents, ce plateau peu élevé pourrait-il alimenter par des condensations suffisantes les sources nécessaires à la formation de cours d'eau réguliers ? Les images sont trop haut et les grands sommets trop loin. Aussi les filets qui puisent à ce maigre réservoir ont-ils bientôt fait de l'assécher. Par surcroît, au lieu de s'entraider et de compenser ainsi par l'union de quelques-uns leur insuffisance individuelle, chacun d'eux se dérobe, en éventail, vers tous les points de l'horizon. Et, comme le sol de débris mal associés sur lequel ils se traînent absorbe une partie du liquide qu'ils débâtent, les plus faibles s'écarteraient en route, si le canal de *Nar-caudou* ne leur distribuait, à la ronde, les eaux abondantes et fraîches de la Neste. Tous les cours d'eau du *Gers* ont un caractère commun : entre les rides rayonnantes des collines qui les séparent, leurs vallons paraissent trop larges pour le peu qu'ils contiennent, si l'on ne réfléchissant qu'ils ont tracé leur route au temps où les aliments des glaciers en fusion, grâce au peu d'élévation du relief, l'horizon partout se dégage; on joint mieux du soleil; il dispense plus également sa chaleur aux champs de céréales, aux prairies dans les vallées et, sur les pentes, aux vignobles dont les grappes distillent la défensive eau de vie d'Armagnac.

Auch, l'antique *Ulberr* ou *Elimberri*, est saur par la race de *Ulberr* rousillonaise. *Elne* et probablement de *Ulberr* qui fut en Espagne l'ancêtre de *Granada*. Ainsi s'affirme, par les mots incrustés pour ainsi dire dans le sol, l'ancienne occupation du peuple ibérique. Il y a une parenté de race indéniable entre les habitants des hautes vallées pyrénéennes et des terres-pied d'avant-garde, entre la Méditerranée et l'Océan. A mesure que l'on s'avance vers l'ouest, la

nation se fait plus compacte; elle se révèle par le langage, les traditions, les usages et la physiologie; l'Aragon, la Navarre, la Biscaye en Espagne, et chez nous les pays basques, Labourd, Basse-Navarre, Soule, sont de même souche ethnique. Mieux groupés qu'ailleurs et moins exposés aux surprises, ils ont longtemps résisté à l'emprise extérieure, mais, chez leurs congénères dispersés dans les plus et sur les contreforts de la chaîne, persistent cet esprit d'indépendance, cet amour du sol natal et du foyer qui decident la race et, comme un ferment préservateur, l'ont sauvée de l'absorption.

Sous la domination romaine, le territoire du *Gers* fut compris dans la province d'*Aquitaine*, avec *Eauze* (Elusa) pour métropole politique et



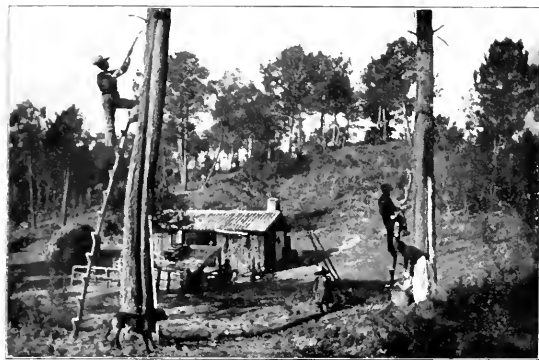
AUCH : LE MAÎTRE-AUTEL DE LA CATHÉDRALE.

religieuse. L'introduction du christianisme dans la région remonte aux premiers temps de l'Eglise ; dès le ^{vi} siècle, *Eauze* eut un siège épiscopal fondé par saint Paternus. A l'arrivée des Barbares, saint *Taurin*, évêque d'*Eauze*, se réfugia sur les bords du Gers, à *Auch*, où il fonda une humble basilique ; de là vient la primauté de cette église.

Les *Wes'ts* — *ths*, les *Franks* passèrent plus qu'ils ne s'établirent dans le pays. Cependant les *Lascos*, de race ibérique, débordaient des Pyrénées sur l'*Aquitaine*. Cinquante ans de lutte purent à peine les réduire ; il fallut, par surcroît, leur accorder un duc pour les gouverner en 602. Les *Lascos* vécurent ainsi sous les ducs d'*Aquitaine* de race mérovingienne, 630, et après l'grande invasion des *Sarrasins* qui ruina *Eauze* et fond en comble, sous les *païs d'Aquitaine* de la famille de Charlemagne, Louis le Bonnaire, 780. L'avènement de Louis le Bègue les rattacha à la France du Nord, 877. Mais ce lien de vassalité ne leur pesait guère ; ils venaient d'ailleurs de se donner un duc héréditaire de *Gascogne* (872), *Sanche-Mairen*. La dislocation de l'empire carolingien rendait aux nationalités qui

en eut fort à souffrir ; pendant que *Montgomery*, chef des calvinistes à la solde du Béarn, faisait flamber les églises et mettait les villes au pillage, *Montluc*, un enfant du pays, chef des catholiques, tirait de ces excès de terribles vengeances. La paix vint avec *Henri IV*, qui réunit la Gascogne à la couronne de France. La *Gascogne* formait, en 1706, une Intendance ou Généralité. Son bon génie lui envoya M. d'Etigny pour prendre en main ses intérêts.

Auch (11830 habitants) groupe ses monuments sur la hauteur qui domine la rive gauche du Gers, dans l'attraction du cours d'Etigny : là s'élèvent le *Palais de justice*, l'*Hôtel de ville* et le *Musée* de peinture ; dans l'ancienne résidence des Intendants, la *Préfecture* toute proche (rue Gambetta) et, à côté d'elle, l'ancien couvent des Cordeliers, où une manutention voisine avec les *Archives départementales* : salle capitulaire ogivale, galerie du cloître. La *Bibliothèque*



Phot. de M. Renaudot.

RÉCOLTE DE LA RÉSINE DANS LES LANDES.



Phot. de M. E. Belloc.

LAG DE HOUTRIN.

le composaient leur vie particulière. On se battit contre les *Normands* ; le duc *Guillaume-Sanche* se distingua par sa bravoure. En 1036, la lignée des ducs de Gascogne s'éteint faute d'héritiers, leurs Etats passèrent aux comtes de Poitiers et, avec eux-ci, à l'*Aquitaine*. Éléonore, par son mariage avec *Henri Plantagenet*, depuis roi d'Angleterre, en devait faire un fief anglais.

Ces changements, tout de surface, n'affectaient pas la vie du peuple ; le seigneur était loin ; ce que l'on redoutait, c'était le maître toujours armé et toujours présent. En effet, la multiplicité des vallées rayonnant sur la dérivée du Lannemezan favorisait outre mesure le morcellement du pouvoir, les principales seigneuries avaient comme surgi du sol. Sous l'*duc de Gascogne* évoluaient les comtes de *Fézensac* et d'*Armagnac*, les sires de *Persicart*, de *Fézensaguet*, de *Gaure*, de *Lomagne*, ceux d'*Albret* dont relevait le *Comminges*. Presque tous eurent une capitale au petit pied : *Auch* pour l'*Armagnac*, *Marciac* pour l'*Astarac*, *Lectoure* pour la *Lomagne*, *Fleurance* pour le pays de *Gaure*, *Vie-Fézensac* pour le comte de ce nom, *Mazeyrie* pour le *Fézensaguet*.

Cette féodalité turbulente, engagée avec les comtes de Toulouse dans la querelle des *Albigens*, y perdit le meilleur de ses forces. Aussi la réunion des Etats de Toulouse à la couronne de France, par le mariage d'Alphonse de Poitiers avec l'héritière de Raymond VII, fut-elle le signal d'un affranchissement général pour les populations méridionales. De toutes parts les anciennes cités se reconstituaient ; on en bâtit de nouvelles, pourvues de l'un ou l'autre des *franchises communales*.

Mais la guerre de Cent ans, en ramenant le désordre et l'arbitraire, eut, à son tour, pour effet cette expansion des libertés municipales. De la faiblesse des autres, les comtes d'*Armagnac* se firent une véritable souveraineté. Cette *Gascogne* féodale relevait de leur pouvoir ou de leur suzeraineté. En 1382, *Raymond VII*, s'alliait même à la famille royale par le mariage de sa fille avec Charles d'Orléans. *Armagnac* vint à Paris, perdit en 1406 l'indépendance qu'il avait à venger la mort de son père, Louis, assassiné par le duc de Bourgogne. La guerre civile éclata ; les *Armagnacs* se disputèrent la France ; la défaite de *Bardouillet*, 1418, les livraient aux Anglais. Enfin, avec Jeanne d'Arc, 1429, les *Armagnacs* disparurent.

Mais les *Armagnacs* n'avaient l'ambition d'avoir survécu à tant de malheurs, ne pensant qu'à se débarrasser de leur enclassement ; après maints démêlés avec *Henri IV*, le roi de France, Louis, vicomte de Béarn, ils osèrent disputer le Comminges au roi. En 1562, le Dauphin, depuis *Louis XI*, asségera Jean IV d'*Armagnac*, le fils d'*Elie* Jourdain et le prit. Son fils Jean V, deux fois surpris dans le Comminges par le roi, fut tué. Le *Comminges*, d'abord comte, fut, par son fils, le fils du dernier comte qui mourut sans enfants, revint à Marguerite de Valois, 1567, et par elle, à la maison de Béarn. Jeanne d'Albret, s'avançant de Béarn, s'étant jetée à corps perdu dans la querelle religieuse soulevée par la *Réforme*, le Gers

et un petit musée archéologique sont logés dans une ancienne chapelle des Carmélites, non loin de la cathédrale.

Si l'archevêque d'*Auch*, *Henri de Lamothie-Bondancourt*, ne l'avait alourdi d'un porche et de massives tours carrées au goût de son temps, la cathédrale, harmonieusement terminée d'après la conception de ses fondateurs, serait un monument complet, d'une grande valeur architecturale. C'est du moins la quatrième église construite en cet endroit ; les autres eurent à souffrir des Goths, des Sarrasins, des Normands, de *Bernard IV* d'*Armagnac*. Commencée dans la seconde moitié du *xiv*^e siècle par *Arnaud d'Albert*, neveu du pape Innocent IV, puis rebâtie presque entièrement à la suite de l'incendie de 1583, la cathédrale *Sainte-Marie* fut consacrée en 1548, terminée en 1662. L'intérieur à trois nefs est d'une belle ampleur ; il mesure 135 mètres de long, 26^m.74 sous clef de voûte ; le corps des murs est en grès ; la voûte, de pierre calcaire plus blanche et moins lourde. Le chœur est admirable ; les *stalles* (113), sculptées en plein chêne, ont reçu du temps une patine qui en adoucit les contours. Chaque dossier porte en demi-relief une figure de l'Ancien et du Nouveau Testament, ou même quelque personnage allégorique ; entre les stalles, des pilastres sont chargés de statuette qui couronnent les dais en ogives, hérissés de clochetons et enguirlandés de feuillage et de fleurs. Ce chef-d'œuvre date de la première moitié du *xiv*^e siècle. Les verrières de la cathédrale n'ont de rivaux que celles de la *Sainte-Chapelle* de *Champigny* (Indre-et-Loire) ; on peut les comparer à celles de *Saint-Denis*, qui datent de la même époque. Les vitraux d'*Auch* sont l'œuvre d'*Arnaud de Moles* ; les *Prophètes*, les *Sibylles* vénérées au moyen âge, y sont représentées en dimensions plus grandes que nature, dans une gloire de rubis, de topazes, de saphirs, d'améthystes, qui flamboient comme de purs joyaux, à la fin d'une chaude journée d'été, dans le brisier du soleil couchant.

Auch se groupait autrefois dans la vallée. Lorsqu'il fallut se défendre contre les invasions sans cesse renaissantes, la cité escalada les pentes et la cathédrale avec elle ; des remparts la défendirent ; un donjon du *xiv*^e siècle subsiste encore dans l'enceinte de l'archevêché. De la place *Salinis*, terre-plein de la cathédrale, le regard descend avec l'*escalier monumental* (232 marches) jusqu'au Gers dont le cours se profile au delà du pont de la Treille, en longeant les vieux bâtiments de l'abbaye de *Saint-Orens*. Dans l'ascension universelle, l'abbaye demeura près de la rive ; quelques épaves en ont été recueillies et confiées à la chapelle actuelle de *Saint-Orens*.



BERGERS LANDAIS SUR LEURS ÉCHASSES TRADITIONNELLES.

Landes.

L'abbaye remontait à l'époque mérovingienne. En ces temps reculés et demi-barbares, les monastères étaient des oasis jouissant du droit d'asile, où l'on pouvait s'initier à toutes les formes du labeur humain ; peu à peu s'adoucissait la rudesse des mœurs, une cité se formait et l'abbé devenait, par une transition naturelle, l'évêque-suzerain du groupement formé autour de son abbaye. Beaucoup de villes en Armagnac n'ont pas d'autre origine ; ainsi s'expliquent les évêchés de Condom, Lectoure, Lombez, supprimés en 1790. *Condom*, sur la Baise, eut Bossuet pour évêque.

Personnages historiques. — *Rufin*, ministre de Théodose I^{er} puis d'Arcadius, ne vers 350 à Elusa. *Eauze* : *saint Bertrand*, de la maison seigneuriale de Isle-Jourdain, qui releva Comminges de ses ruines 1100, et en fut évêque ; *Bernard VII*, comte d'Armagnac, chef du parti d'Orléans contre celui de Bourgogne, allié des Anglais ; *Blaise de Montluc* (1501-1577), homme de guerre et cervain, l'un des vainqueurs de Grisolles (1547), infatigable adversaire de Montgomery ; *Pey de Garros*, poète gascon, ne à Lectoure 1590-1580 ; le cardinal *Georges d'Armagnac*, archevêque de Toulouse ; le poète *Salluste du Bartas* 1534-1590 ; le maréchal *Charles de Gontaut*, duc de *Biron*, d'abord serviteur dévoué de Henri IV, puis traître à son pays et exécuté pour ce crime 1562-1602 ; J.-B. Gaston, marquis prit part à la conquête de la Franche-Comté, de la Hollande, et demeura célèbre par les saillies que l'on attribuait à son caractère enjoué ; le duc d'*Epernon*, *Jean Nogaret de La Fayette*, favori de Henri III (1534-1642) ; *Pierre de Montesquiou d'Artaud*, maréchal de France (1645-1725) ; le maréchal *Louvois*, duc de Montbello, héros de Marston, d'Arcole, de Marengo, blessé mortellement à Essling, ne à Lectoure 1769-1809 ; le général *Des-solles*, ne à Auch 1767-1828 ; l'anglais *Villaret de Joyeuse*, qui engagea contre les Anglais, devant Brest, une bataille incertaine où s'immortalisèrent les marins du « Vengeur » 1794 ; l'abbé de *Montesquiou-Fézensac*, ministre de la Restauration ; le comte de *Sabaudy*, ne à Condom (1795-1836) ; l'éminent abbé *Montezu*, auteur estimé d'une Histoire de la Gascogne ; *Ad. Guinier de Cassagne* (1808-1889) ; le jurisconsulte *Balthé* 1828-1887.

Superficie : 932 100 hectares (Cadastré, 936 300. Service géographique de l'armée). Population : 263 950 hab. (1921). Chef-lieu : **Mont-de-Marsan**. Sous-préfectures : **Dax**, **Saint-Sever**. — 28 cantons ; 334 communes ; 18^e corps d'armée. BORDEAUX, Cour d'appel de PAU. Académie de BORDEAUX. Diocèse d'AIRE suflragant d'Auch.

Presque à fleur d'Océan et, de la Gironde à l'Adour, se développe un vaste plateau triangulaire dont le domaine est limité à l'est par le cours du *Ciron*, affluent de la Garonne, et celui de la *Malouze*, tributaire de l'Adour. C'est une région parfaitement distincte et homogène. Aussi l'action disloque en deux parts, l'une pour le département de la *Gironde*, l'autre pour celui des *Landes*. Si l'on va de Bordeaux à Bayonne, par le chemin de fer du Midi, à mesure que finent les champs et les villages, les vignes deviennent plus rares, quelques pins se montrent, puis s'assemblent, forment des bouquets verts, de petits bois ; enfin c'est la forêt, monotone alignement de fûts immobiles et sombres, toujours les mêmes à perte de vue, à l'ouest de laquelle ondulent les **vraies Landes**, les landes inconnues, avec leurs falaises magnifiques ou le chêne, l'ormeau,

le chêne vert se mêlent aux pins résineux. Au printemps, les sous-bois se peuplent de fongères gentiles, de bruyères roses, de gentils cloîtres d'or. Il neige des flocons parfumés, sous les grandes aubépines épanouies à l'entour des villages ; au milieu des prairies, des champs de maïs, des jardins maraichers, se groupent des maisons propres ; et c'est là, dans les clairières du bois, des bouchonneries, des fabriques de produits résineux, partout la vie, même au bord des lacs endormis. Là, des fourrés impenetrables abritent un monde arboré : houx et renards, lièvres et lapins, herons, herasses et canards, hotes des billis marécageux ; oiseaux aquatiques et marins, végétaux ou sédentaires ; des rannets et des tourterelles ; l'ortie et le coquelicot, le goéland, car l'océan est proche. A l'abri des pins, les dunes littorales, où l'entend-on les vagues, c'est plutôt la vague qui se sent



Photo M. Grand.

DANS LES LANDES : MULES À L'ABREUVOIR.



ARCACHON : ROISEMENT DES DUNES.

CL. B.

enfin, par le canal de Sainte-Eulalie, charmant cours d'eau de 10 kilomètres, au grand réservoir du lac d'**Aureilhan** qui communique avec la mer par le courant de **Mimizan**, rivière rapide de 20 mètres de large. L'étang de **Soustons** (739 hectares), grossi par le **Hardy**, déversoir de plusieurs nappes lacustres, se décharge par le courant du Vieux-Boucau.

Les Bascois se sont epris de **Cap-Breton** : sa plage est de plus en plus fréquentée durant l'été; les Bordelais vont à **Mimizan**, **Soustons**, avec ses magnifiques allées de platanes et son étang, offre aussi un ravissant séjour. La pêche dans les étangs, la chasse en forêt, en taillis, donnent un vif attrait à toute cette région côtière. Il y a des pêcheurs à **Cap-Breton**, car aucune mer n'est plus poissonneuse que le golfe de Gascogne.

L'avenir des Landes est à l'intérieur; le pin, qui a sauvé le sol des eaux, fait aussi sa richesse, outre le bois de construction qu'il fournit, on en tire le goudron, le charbon, l'acide pyroligneux, surtout la résine qui fait vivre une industrie très active.

Bassin d'Arcachon. — De tous les golfes qui échancraient autrefois le littoral des Landes, seul le bassin d'Arcachon (donné au département de la Gironde) est demeuré à l'état de lagune vive où la mer pénètre et d'où elle sort librement. L'entrée du bassin, protégée du large par la longue péninsule du cap Ferret, mesure environ 3 kilomètres entre ce cap et le banc de **Mahor**, aujourd'hui sondé à la rive continentale. Mais il s'en faut que toute cette largeur soit utilisable pour la navigation. Le banc de **Toulignac** la divise en deux passes. Celle du nord, que menace de plus en plus le cap Ferret, s'élevait bien plus haut que le chenal actuel. Il n'y a plus, en réalité, qu'une entrée maritime dans le bassin d'Arcachon : on tourne les bancs échelonnés d'Arguin et de Bernet, pour mouiller dans la rade d'**Eurce** ou celle de **Moulleau**, toutes les deux avec des fonds qui n'ont pas moins de 8 mètres par basses mers.

Le bassin d'Arcachon dessine un triangle presque équilatéral dont les côtés mesurent ensemble environ 84 kilomètres. Le flot, en se retirant, fait saillir l'île aux

Oisoux; celle-ci ne se convie que rarement; mais on l'a vue, par tempêtes de vent d'ouest coïncidant avec de fortes marées d'équinoxe, submergée avec ses cabanes de pêcheurs et ses colonies de lapins qui furent noyées. Quatre fois chaque jour, le flux et le jusant, par leur courant alternatif, font du chenal un grand fleuve rapide qui maintient les communications du bassin avec la mer. Il est toutefois si peu profond, surtout aux époques de fortes marées, qu'en eaux basses, les neuf dixièmes de sa surface paraissent encombrés de limons grisâtres et sans consistance que recouvre une mousse verdâtre, sorte de prairie marine dont les canards sauvages font leurs délices. Les parties détrempées prennent le nom de *crassats*.

Avec le flux tout s'anime; au-dessus des vases submergées courent

les légères *pinasses*, semblables à des pirogues, les bateaux de pêche, les canots à voile, les yachts, les embarcations automobiles, les bateaux à vapeur affrétés par la Société des pêcheries pour la grande pêche au chalut et le transport du poisson, non seulement à l'intérieur du bassin, mais dans les grandes villes de la côte, à Bordeaux (pour le « royan », à Marennes pour les huîtres. La sardine donne aussi de fructueuses récoltes. On pêche encore, pour la plus grande joie des amateurs, à la seine ou aux flambeaux, par les belles nuits d'été; le poisson, attiré par le fanal du bateau, se harponne à l'aide d'une sorte de trident. Des viviers disposés le long du bord permettent d'y introduire, au moyen de vanes, le flétin qui remonte avec le courant de marée.

Aux produits de la pêche, qui constitue une importante industrie, s'ajoutent ceux de l'**ostréiculture**. Ce vaste bassin fermé, d'un des temples, couvert d'une faible quantité d'eau renouvelée quatre fois par jour et légèrement alcalisée par les apports des ruisseaux, présente des conditions exceptionnelles et les favorables à la culture de *l'huître*. Les huîtres naturelles qu'on y trouvait jadis paraissent ne devoir jamais s'épuiser; il a fallu pourtant substituer au gaspillage un élevage ration-



CL. B.

DÉPART POUR LE PARC AUX HUÎTRES.

ferme. L'ozone, produit de l'oxydation des matières résineuses, donne à l'atmosphère d'Arcachon une pureté merveilleuse : on y respire à la fois l'haléine de la mer et celle de la forêt. C'est le climat reposant par excellence. Arcachon ne connaît ni les brouillards humides de l'automne, ni les brumes glacées de l'hiver; la chaleur y est tempérée par la brise marine.

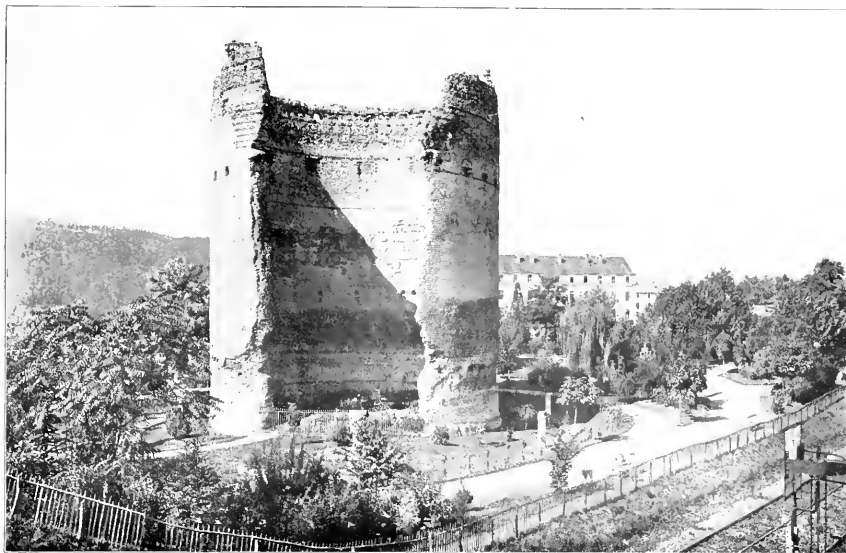
Ici, l'on pratique tous les sports : la voile, la rame, le yachting; on y trouve un hippodrome, un fronton de pelote basque... Une *station biologique*, due à l'initiative privée, réunit, comme *Annuaire libre de l'Université de Bordeaux*, des collections précieuses pour l'archéologie, la sylviculture, la navigation, l'ostréiculture, la botanique, la pisciculture. Dix laboratoires sont mis à la disposition des chercheurs; un aquarium de vingt-quatre bacs et cinq grands bassins est peuplé d'espèces pélagiques recueillies par la Société des pêcheurs de l'Océan. La Société possède une annexe d'études à Guethary (Basses-Pyrénées).

Mont-de Marsan, modeste capitale des Landes (10 840 habitants), n'a rien qui retienne le touriste ou l'archéologue, hormis le vieux donjon de *Mont-le-Bas*, autrefois bâti par Gaston Phébus pour s'assurer de la place. A l'embouchure de deux cours d'eau, le Midou et la Douze, ce poste devait être important. C'est un charme, en tout cas, que ces deux jolies rivières, dont l'une, la Douze, s'enroule au front de la promenade de la Pépinière, qu'elle rafraîchit de son onde.

Chef-lieu assez excentrique du département des Landes, **Mont-de-Marsan** n'en centralise pas l'activité. C'est une dispersion de la vie entre l'Océan et l'Adour. Sur ce dernier fleuve, **Dax** (11 030 habitants), élève ses Thermes, son hôtel de ville, son palais de justice, la belle église Saint-Vincent-de-Saintes, même une cathédrale, Sainte-Marie, complètement restaurée, au milieu d'avenues et de belles promenades aux arbres magnifiques.

Le siège épiscopal des Landes est titulaire à la fois de Dax et d'**Aire** (3 720 habitants) que sa cathédrale (XII^e siècle) et l'église du *Mus-d'Aire*, fondée sur le tombeau de sainte Quillerie, martyre du VI^e siècle, riche portail du XII^e siècle, signalent comme ancienne métropole religieuse de l'Adour. Ce fut l'antique *Athura*, ou *Vicus Julia* des Romains. Aire est la porte de sortie du département des Landes; entre cette petite ville et Dax, **Saint-Sever** (3 970 habitants) jette sur un promontoire de la plaine de l'Adour à celle du tabas, possède l'édifice religieux le plus intéressant des Landes.

Personnages historiques. — *saint Philibert*, d'Aire, moine de Saint-Benoît, fondateur des abbayes de Jumièges et de Noirmoutier (XII^e siècle); le cardinal Pierre-Yves de *Forquy*, abbé de Saint-Sever, au XIV^e siècle; *La Hire*, l'un des Vignoles (1390-1443), le fidèle compagnon de Jeanne d'Arc, à Orléans, Jargeau, Patay; *Claude de Mesmes*, comte d'Artois, l'un des plénipotentiaires des traités de Westphalie (1648); *saint Vincent de Paul* (1576-1660), né d'une pauvre famille des environs de Dax, l'un des grands bienfaiteurs de l'humanité par ses œuvres charitables, fondateur de la Congrégation des *Prêtres de la Mis-*



PÉRIGUEUX : TOUR ET JARDINS DE VÉSONE.

CL. NO.

sion, Lazaristes, de celle des *Filles de la Charité*, créateur d'un asile pour les *Enfants trouvés*; on le surnomma l'*Intendant de la Providence*; l'abbé *Bernard Desbrie*, qui, avant Bremonet, publia un *Mémoire* sur la fixation des dunes; le chimiste *Jean Barcet*; le général *François Lannusse*, tué en Égypte; le comte *Roger Ducos*, conventionnel, membre du Directoire, et consul avec Bonaparte et Stuyves, après le 18 Brumaire (1796-1816); le général *Maximilien Lannusse* (1770-1832); le maréchal *Louis*, de Mont-de-Marsan (1810-1861), qui servit en Afrique avec éclat; l'économiste *Frédéric Bastiat* (1801-1850), protagoniste du libre-échange.

Dordogne.

Superficie : 918 200 hectares. Cadastre, 922 300. Service géographique de l'armée. Population : 396 740 hab. (1921). Chef-lieu :



PÉRIGUEUX : MAISON DES CONSULS.

CL. NO.

Périgueux. Sous-préfectures : Nontron, Ribérac, Sarlat, Bergerac. — 47 cantons, 587 communes ; 12^e corps d'armée (1^{er} légion). Cour d'appel et Académie de Bordeaux. Diocèse de Périgueux. Suffragant de Bordeaux.

La *Doube* comprend la majeure partie de l'ancien *Périgord* avec des parcelles de l'Agenais, du Limousin et de l'Angoumois. Son territoire se rattache par le granitique *Nontronnais* aux plateaux limousins et au Massif Central.

L'*enclêpe jurassique*, immédiatement contiguë aux roches primitives du Limousin, ne présente plus qu'une surface réduite entre la Corrèze et l'Isle; elle s'annule encore jusqu'à disparaître presque sur le sillon de la Dronne.

Au contraire, le terrain *crétacé* forme le fond du Périgord et, spécialement, du *Sarlatais* ou *Périgord noir*; mais la nature souvent sablonneuse du sol y favorise, par flots, le développement des bois de pins; tandis qu'en s'élevant vers la bordure jurassique du nord-ouest, l'horizon se découvre; c'est le *Périgord blanc*. Seulement l'argile à silex et les dépôts sablonneux, entraînés par le voisinage du Massif, y ont engendré, de l'Isle à la Dronne, une terre pauvre, à marges cultives, des cotéaux stériles et des fonds malsains. C'est la *Doube*, *Sologne périgourdine*, que les travaux de dessèchement inaugurés par les Trappistes ont déjà rendue bien meilleure. Mais la *Doube* n'est qu'une tache dans le *Périgord*, un contraste avec les nantes vides aux grasses alluvions qui le découpent en multiples sillons.



CLOITRE DE CADOUIN.

Phot. de M. Dorsenne.

Il y eut sans doute, en des temps très loignes, un premier établissement humain sur la rive gauche de l'Isle (coteau d'Ecorebourn), puis un oppidum gaulois sur le plateau voisin. Les *Petrocorii*, habitants de ce pays, étaient connus des Romains bien avant l'arrivée de César, et les Phéniciens de Marseille, venus de la Méditerranée par la Garonne, commençaient avec eux. C'est peut-être aussi par cette voie que vint *saint Front*, l'un des disciples du Christ, pour évangéliser la contrée, dès le premier siècle de notre ère. Mais ces traditions un peu confuses se perdent dans le lointain des âges. Nous avons, de la cité, fondée ou agrandie par les Romains sur la rive droite de l'Isle, des témoignages plus sûrs : des pans de murs, une tour de défense, des arènes, la cella du temple dédié à *Vesna*, déesse de la cité des *Petrocorii*, tout cela sans doute très inutile, car

on utilisa les matériaux des monuments antiques, pour édifier des constructions nouvelles. N'est-ce pas ainsi qu'à Rome, le Forum, durant des siècles, fut une carrière de pierres ouverte à tout venant?

A la chute de l'empire romain, le pays des *Petrocorii*, le *Périgord*, connut tous les maîtres de l'Aquitaine à laquelle il était rattaché : les Barbares d'abord, *Wisigoths* et *Franques* de Clovis, *ducs d'Aquitaine* de race mérovingienne, *Charlemaigne* et les *rois d'Aquitaine* de sa famille. A l'exemple des autres comtes investis du pouvoir sur les différents points de l'immense empire carolingien, ceux du *Périgord* mirent à profit l'impuissance du pouvoir central pour se rendre indépendants ; de fonctionnaires qu'ils étaient ils se firent souverains, chacun dans le fief qu'il gouvernait. Le premier des comtes héréditaires du *Périgord* fut *Walgrim*, qui se bravo-rait surnommer *Taillefer* : il défendit vigoureusement sa terre contre les *Normands*. Ses successeurs, nichés dans les arènes romaines dont ils avaient fait une forteresse, y résidèrent, du moins par intervalles, jusqu'à la fin du xiv^e siècle. Mais la lignée directe des premiers comtes s'étant éteinte, leur héritage passa par mariage aux comtes de *La Marche*, maîtres ainsi du double versant, nord et sud, des monts du Limousin.

Cependant, autour du tombeau de *saint Front*, une cité s'était formée, rivale et bientôt égale de l'antique *Vesna* romaine; le bourg de *Saint-Front* s'entoura de murailles pour échapper aux prétentions du comte de Périgord. Il y eut bataille. A la fin, les deux villes sœurs s'entendirent et scellèrent leur alliance par un traité solennel (1250); depuis,

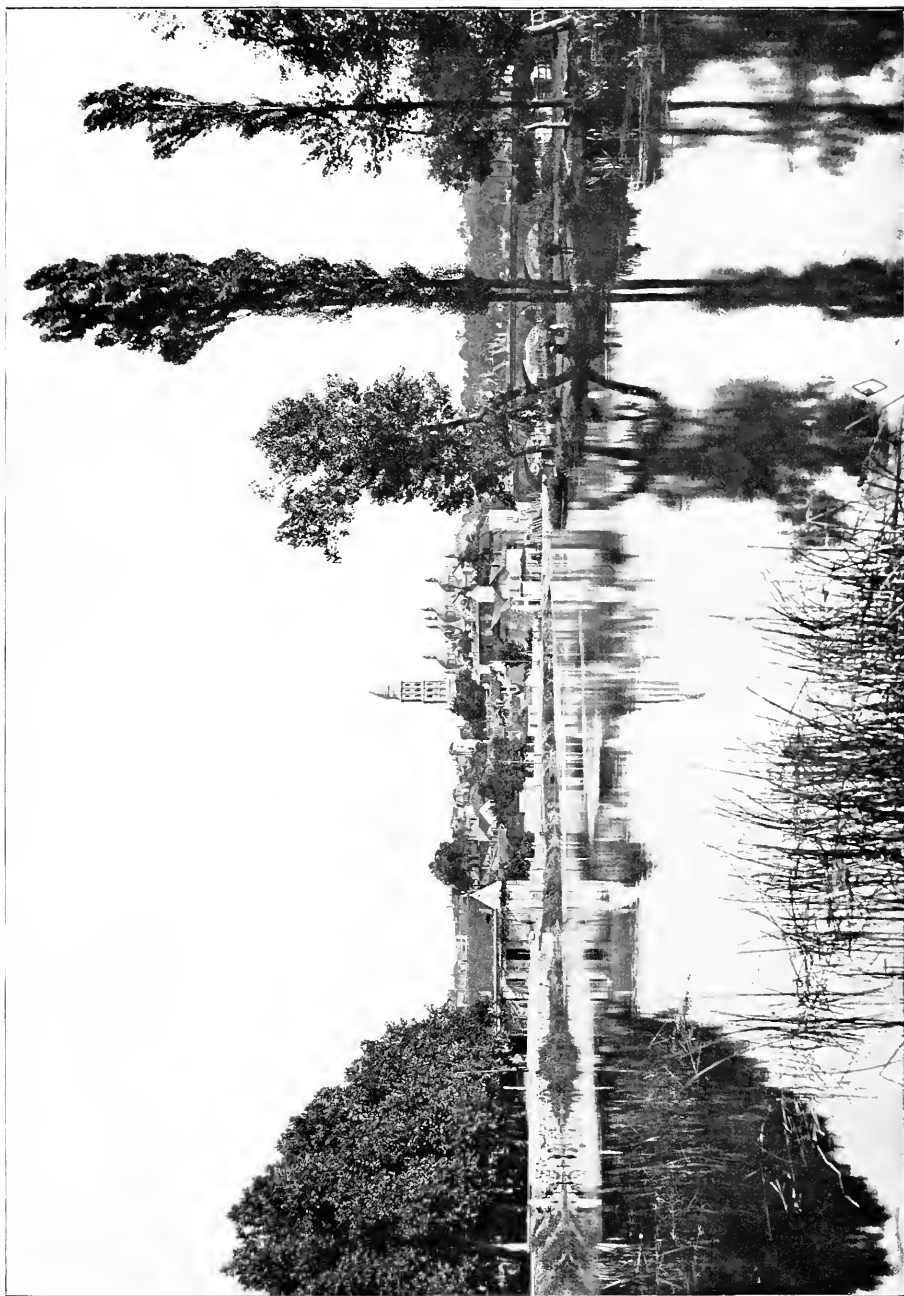


MAISON DE LA BOTILLE, A SARLAT.



Phot. de M. Dorsenne.

HOTEL DE MALLEVALLE, A SARLAT.



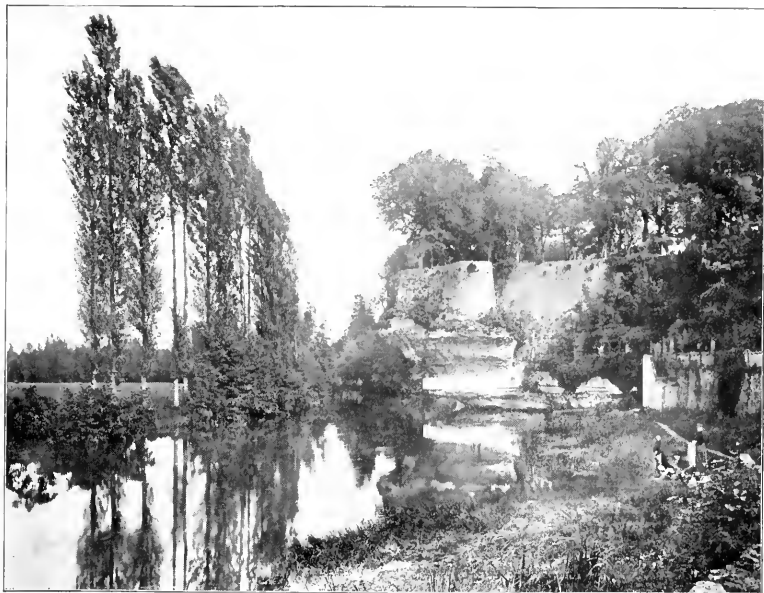
LES BORDS DE L'ISLE A PÉRIGUEUX

elles ne formèrent plus qu'une même cité. Cependant le Périgord devenait, avec l'Aquitaine, un sujet de litige entre les rois anglais et le roi de France. On en sait la cause. *Eléonore d'Aquitaine*, épouse divorcée de Louis VII, avait porté ses États en dot à Henri Plantagenet d'Anjou, devenu roi d'Angleterre. La querelle ne s'éteignit qu'avec la terribile guerre de Cent ans. Plusieurs fois, depuis le début jusqu'en 1454, le Périgord changea de maître : Périgueux se défendit bravement contre les Anglais; Sarlat même ne fut jamais pris par eux. Le Périgord fut encore éprouvé par les guerres de religion. Périgueux, Bergerac devinrent des places de sûreté pour les huguenots; Nantou, qui avait plusieurs fois repoussé les Anglais, fut enlevé par Coligny et mis à sac. Enfin Henri IV parut pacifier toutes choses. La Fronde, ce renouveau d'une discorde mal éteinte, se vit également en Périgord. Mais Sarlat mit à la porte le prince de Gondé, et son lieutenant Chanost, qui opprimait le pays, fut tué par un groupe de citoyens conjurés pour s'en débarrasser. 1633.

Périgueux (33 140 habitants). Il y a trois villes dans Périgueux : la ville romaine, qui a l'air d'un faubourg; la ville du moyen âge, groupée autour de Saint-Front, près de l'Isle; la ville moderne, qui réunit les deux autres. Remarquez l'analogie de ces trois groupements réunis, avec ceux qui ont formé Limoges. Les arènes romaines ont été dégagées; c'est maintenant un square. On retrouverait, mêlés aux assises des constructions voisines, ou noyés dans les murs comme ceux des remparts, des fragments de colonnes, des débris de marbre, d'inscriptions et de sculptures arrachés aux monuments antiques. Les religieux de la *Visitation* (convent de Sainte-Marthe, auxquelles la ville céda les arènes au xv^e siècle, en firent une carrière. C'était la règle : ainsi avaient fait les comtes de Périgord pour leur résidence. Des maisons fortes s'élevaient établies de même à proximité du rempart gallo-romain : *Peyroune* ou Périgueux, château municipal; la *Tour*, château de l'évêque (rebourg d'une chapelle Renaissance, enclavée dans le convent de Sainte-Marthe); le palais fortifié de *Bourdelle* (aujourd'hui manutention militaire); le château *Barrière* ou des *Barrières*, construction féodale, appuyée sur une base, et deux tours de l'enceinte romaine. Dans ses murs entrent des inscriptions antiques; le corps de place est du x^e siècle, la chapelle et sa crypte sont romanes; les autres parties de l'édifice datent des xiv^e, xv^e et xvi^e siècles. La *porte Normande*, dont l'arc s'étaye de débris en grand appareil, est encore un beau reste de l'enceinte gallo-romaine. La haute tour de *Vésone* (27 mètres), ouverte de haut en bas, rappelle la *cella* du temple consacré à *Vesuna*, déesse tutélaire des *Petrocorii*. Au cœur de l'ancienne cité, *Saint-Étienne*, autrefois cathédrale, n'a gardé qu'une seule de ses trois coupes primitives, à laquelle on ajouta au xv^e siècle une coupole plus grande, qui sert aujourd'hui de chœur à l'édifice. Depuis la dévastation qui en fut faite par les huguenots, son titre est passé à *Saint-Front*.

La ville du moyen âge était ceinte de remparts sondés à la tour Malaguerre; ils ont fait place à des squares et à des avenues bien plantées; cours *Fénelon*, place *Bugeaud*, avec la statue du maréchal; cours et place *Michel-de-Montaigne*, avec sa statue; place *Tourmy*, magnifique esplanade qui s'étend de l'Isle à la statue de Fénelon. Au coin de l'esplanade, belle Préfecture, bâtie par le second Empire, en terrasse au-dessus de la rivière. Entre la ville gallo-romaine et celle du moyen âge, la place *Francherille* et, plus bas, en se rapprochant des quais, un beau jardin public, du lycée à l'avenue Lakaul. Une ceinture verdoyante enveloppe ainsi l'agglomération servie de l'ancien bourg que domine Saint-Front. L'on s'attardera volontiers aux vieux logis, par l'enchevêtrement des rues qui conduisent à la place Daumesnil et à la cathédrale (place de la Mairie, rue des Farges, rue Saint-Hoch, place de Colère); mais Saint-Front domine tout l'Isle et ses trois ponts (pont de Barris, pont de la Cité, pont Neuf), les quais et les boulevards.

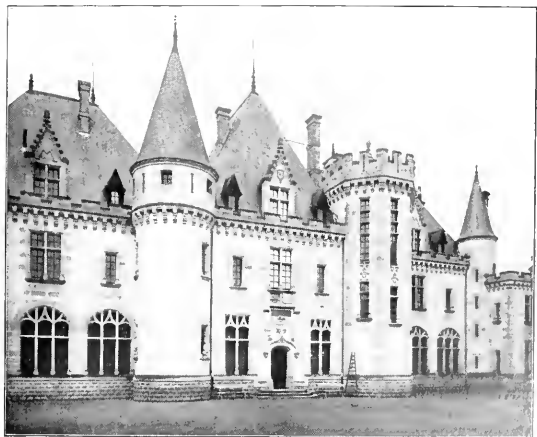
Saint-Front de Périgueux et *Saint-Marc* de Venise trahissent la même origine : l'église des Saints-Apôtres, à Constantinople, fut leur commun modèle. Il y a une étroite parenté entre les deux édifices,



SOUS LES TERRASSES DE BOURDEILLES : LA DRONNEL.

mais c'est trop présumer que de rapporter Saint-Front à Saint-Marc, comme une copie à son original. L'église des Saints-Apôtres, bâtie au temps de Justinien, figurait essentiellement une croix grecque de deux bras égaux, coupés à angle droit et couronnés chacun d'une coupole hémisphérique sur pendentifs rachetant le carré des piles. Tel est le plan de Saint-Marc; sa filiation orientale n'est pas douteuse et s'explique par les relations fréquentes de Venise avec Constantinople. Tel est aussi le plan de *Saint-Front* : sa réalisation coïnciderait avec le retour d'un voyage en Terre sainte que fit l'évêque de Périgueux, et l'édifice aurait été consacré en 1047.

« Mais, tandis qu'à Saint-Marc la structure est toute romaine, c'est-à-dire faite d'éléments grossiers noyés dans le ciment pour former un bloc et revêtus ensuite d'une somptueuse décoration de marbre et de lumineuses mosaïques à fond d'or, *Saint-Front*, construit d'après les principes de l'architecture syrienne, présente des arcs, des pendentifs, des coupes, admirablement appareillés et laissant partout la pierre apparente dans sa mâle simplicité. Ce n'est

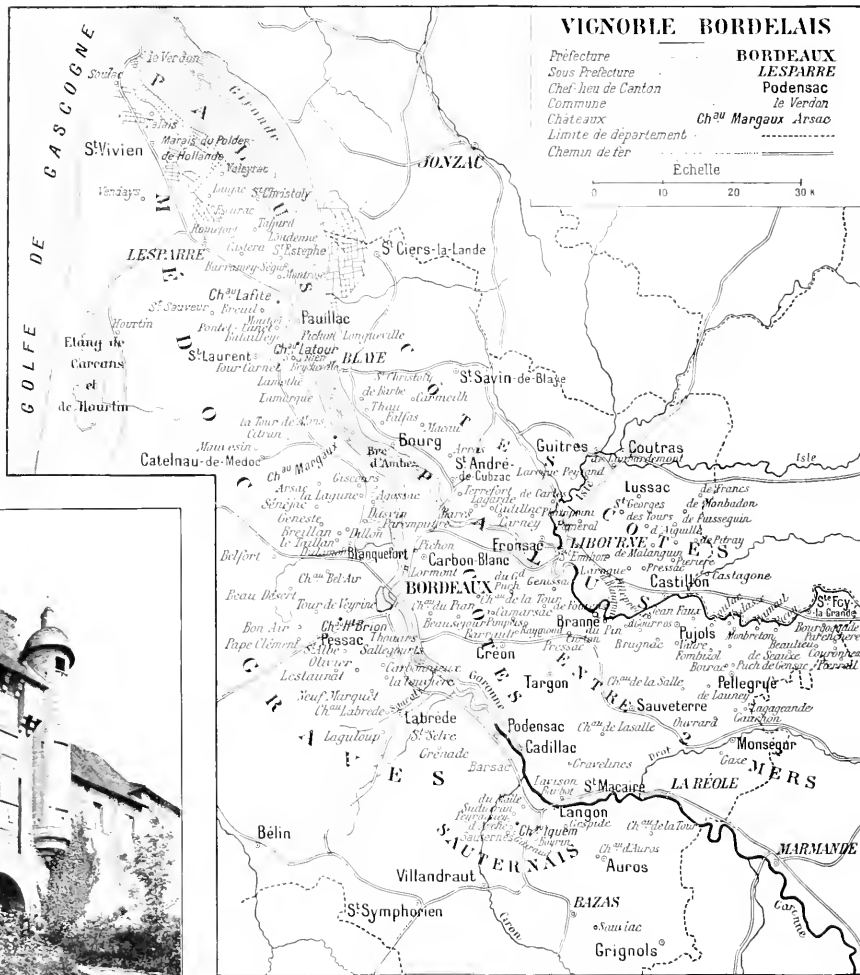


CHATEAU DE MONTAIGNE, A LA MOTHE-MONTAIGNE.

plus une agglomération de matériaux très habilement disposés, mais formant une suite de concrétion moulée sur des cintres, puis décorée après coup comme l'église véronnaise. L'église périgourdine est, au contraire, une savante composition dont chaque partie a sa place marquée d'avance et dans laquelle les arcs, conservant leur force élastique, forment, par leur jonction combinée sur des points déterminés, un ensemble d'une solidité et d'une stabilité parfaites. *Saint-Front* est le berceau de l'architecture nationale. Ses pendentifs, appareillés normalement à la courbe, en passant du plan carré de la naissance des arcs au plan circulaire couronnant leurs clefs, sont les embryons de l'arc ogival ou croisé d'ogives. » E. CORROYER, *Architecture romane*. Les coupoles sont faites d'assises successives formant des cercles concentriques de plus en plus réduits. Il fallait, pour supporter un poids aussi lourd, des piliers énormes dont on allégea la masse par des arcades étroites et des fenêtres en plein cintre. Ce mode de construction nécessitant des supports très puissants, encombrants

chaque travée en berceau, perpendiculaire à la nef. Sur deux travées de l'église latine, dont les piliers furent renforcés à cet effet, l'évêque Frotaire aurait élevé, à la fin du x^e siècle, le clocher, haut de 60 mètres, que couronne un dôme oblong, au-dessus d'une colonnade circulaire.

Les anciens bâtiments de l'abbaye de *Saint-Front* enveloppent un



CLC B

CHATEAU D'EXCIDÉUIL.

amplitude, les romans s'en firent alors à modifier les voûtes et, en répartissant les piliers, en en élevant plus nombreux, à donner plus d'ampleur et de hauteur à l'édifice.

En bas du pignon de *Saint-Front* est accolée à une ancienne église latine qui remonte à l'époque romaine. On a retrouvé la façade de l'église latine décorée d'un appareil très riche, les restes du porche antérieur avec des fragments de décoration primitive qui attestent une origine romaine, deux cryptes ou exedraes : la grande nef était couverte d'une charpente lambrissée, les bas côtés voûtés,

et cou-

teux, les

cloîtres des xi^e et xii^e siècles dont les galeries abritent des fragments d'architecture et de sculpture mis hors d'usage par les restaurateurs de la grande basilique, MM. Paul Abadie, Bruguère, P. Boeswillwald. En monumental *Musée* (place Tonny) renferme en outre les collections lapidaires et préhistoriques du Périgord. Préfecture, Palais de justice, théâtre, lycée sont essaimés le long des avenues. Derrière de-là : Sainte-Ercole ou église du Sacré-Cœur, en style du xii^e siècle; Saint-Martin, de style byzantin; Saint-Georges, rive gauche, dans le faubourg de ce nom.

On ferait un volume des beautés monumentales et pittoresques qui se rencontrent à chaque pas dans le *Surladais*, sur la *Dronne* si connue et dans la pittoresque région de la *Dordogne*.

Personnages historiques. — L'historien ecclésiastique *Sulpice-Sévère*, mort au début du v^e siècle; les troubadours *Bertrand de Born* (Montfort), *Gionnet de Bornet*, *Expérand*, *Daniel Arnaud* (Ribérac), *Aimeric* de Sarlat; le maréchal *Armand de Gontaut*, baron de *Biron* (1524-1592);

VIGNOBLE BORDELAIS.

le duc de *Caumont Laforce* 1559-1652 ; le philosophe moraliste *Michel Eyquem de Montaigne* 1533-1592, conseiller au Parlement de Bordeaux et ami de *La Boétie*, dont les *Essais* ont révélé, en même temps qu'un erudit amateur des anciens, un fin observateur de son temps ; *Etienne de La Boétie* 1530-1563, philosophe et moraliste ; *Pierre de Bourdeilles*, seigneur de *Brantôme* 1540-1614, dont les *Mémoires*, écrits d'un style facile et pittoresque, offrent un malin tableau de son siècle ; le poète romancier *La*

de 80 kilomètres environ et une largeur moyenne de 10 kilomètres (1). Cette série de croupes silico-graveleuses, parfois calcaires, se distingue, pour l'usage du commerce, en *Haut et Bas Médoc*, suivant que le terroir est situé en amont ou en aval, d'après le cours de la Garonne-Gironde. On trouve dans le *Bas Médoc* des croupes plus élevées que dans le *Haut Médoc*, et, à côté des *palus*



PANORAMA DE BORDEAUX.

CL. B.

Calprenède; François de *Saluyne* de La Mothe-Fénelon 1651-1713, pieux et charitable archevêque de Cambrai, qui écrivit pour le duc de Bourgogne, son élève, le *Télémaque*, ou sont enseignés sous une ingénieuse fiction les devoirs d'un roi ; *Mir de Belzunce*, évêque de Marseille 1670-1753 ; le poète dramatique *Leoprange-Chancel* ; l'archevêque de Paris *Christophe de Beaumont* 1703-1781 ; l'archevêque d'Arles, *Dubau*, massacré aux Carmes en 1792 ; le métaphysicien *Meine de Biran* 1766-1824 ; le général *Danessnil* 1776-1832, qui en 1814 défendit vaillamment le château de Vincennes contre les alliés ; l'économiste *Léonce de Lavergne* ; *Maugué*, ministre des finances ; *Mouquet-Sully*, né à Bergerac.

Gironde.

Superficie : 974 000 hectares. Cadastre : 1 077 600. Service géographique de l'armée. Population : 819 400 hab. 1921. Chef-lieu : **Bordeaux**. Sous-préfectures : **Blaye, Lesparre, Libourne, La Réole, Bazas**. — 50 cantons, 554 communes ; 18^e corps d'armée. Cour d'appel et Académie de **Bordeaux**. Archevêché de **Bordeaux**, ayant pour suffragants : Agen, Périgueux, Poitiers, Angoulême, La Rochelle, Luçon, Fort-de-France, Basse-Terre et Saint-Denis.

A défaut de montagnes, le pays girondin possède un magnifique réseau fluvial. On appelle *Entre-Deux-Mers* le vaste triangle d'alluvions bordé de part et d'autre par la Garonne et la Dordogne, avant qu'elles ne se réunissent. C'est, au demeurant, une vaste et luxuriante presqu'île. Rien de plus attrayant que ce pays avec ses vignobles, ses vergers d'où surgissent à l'envi châteaux et villages. Déjà les deux fleuves qui dessèment et fécondent ce riche domaine sont de véritables estuaires. Mais, autant la vie est exultante dans la coulée de la *Dordogne* et de ses tributaires, autant la région située au sud de la *Garonne*, à l'exception de quelques oasis, paraît dépourvue ; là s'étendent à perte de vue les terres sablonneuses et la forêt des *Landes* ; mais là aussi s'allonge, en bordure du fleuve, la terre d'or des *Sauternes* et du *Médoc*.

LE MÉDOC. — LES VINS

Le *Médoc* proprement dit est un pays de croupes médiocres, entrecoupées de pauvres ruisseaux, où la terre vaut de l'or parce qu'elle fut, de temps immémorial, le paradis de la vigne. Les *vignobles* du *Médoc* s'étendent de Blanquefort à Soulac, sur une longueur

ou prairies qui bordent le fleuve, des versants bien exposés dont les vins rivalisent avec les plus réputés. Au dire des Bordelais et de bien d'autres, il n'y a que d'excellents vins en *Médoc*. Cependant le goût et la tradition établissent entre eux une gradation. Ils se distinguent en *crus paysans*, *crus artisans*, *crus bourgeois ordinaires*, *bons bourgeois*, *bourgeois supérieurs* et *grands crus*, formant six catégories dites des *crus classés*. En fête, brillent les seigneurs de cet illustre arçopage : *Château-Lafite* Pailhac, *Château-Margaux*, *Château-Lafite* Pailhac, *Château-Haut-Brion* Pessac, un intrus de marque venu de la région des Graves, au sud-ouest de Bordeaux. Sur la valeur des *crus rouges du Médoc* tout le monde est d'accord ; une belle couleur de rubis, une finesse, un moelleux, de l'arôme, un bouquet exquis, de l'alcool et du tannin

en proportion convenable qui permettent au vin de vieillir sans perdre sa belle teinte, un élément ferrugineux qui provient du sulfate de fer en dépôt dans le sous-sol ; telles sont les caractéristiques du « premier des vins du monde ». Le *Médoc* d'ailleurs la vigne blanche ; on y revient ; les vins blancs de *Blanquefort*, *Lisrac*, *Saint-Laurent*, *Soulac*, sont délicats, secs, parfumés. Quelques crus ont été champagneisés avec succès.



CL. C. B.

SARIAT : CHAPELLE SÉPULCRALE.

1. Voir le *Journal* et les *Annales* de la Gironde et du Médoc.

Vins des Graves. — On donne ce nom aux vins rouges récoltés dans les vignobles au sol graveleux qui s'étendent au sud-ouest de Bordeaux, jusqu'à environ 20 kilomètres : le sous-sol, très varié souvent sur un petit espace, se compose d'un conglomérat de sable durci, l'argile, auquel un élément ferrugineux donne sa couleur foncée; ailleurs ce sont des cailloux coagulés en arène. Ces terrains,

et pittoresque de *Lussac* et de *Castillon* est tout enveloppé de vignobles dont les produits se rapprochent du Saint-Émilion, sans égaler toutefois cette belle couleur pourprée, cette sève généreuse qui le mettent au premier rang. Le terrain de la région est argilo-calcaire mêlé de quelques éléments ferrugineux, le sous-sol partout de roche ou de moellon. Au bas des coteaux se trouvent des sols



Phot. de M. Sereni.

LE GRAND THÉÂTRE DE BORDEAUX.



Cl. C. B.

VIGNOBLE BORDELAIS : CHATEAU-MARGAUX.

impropres par eux-mêmes à toute autre culture, sont merveilleux pour la vigne. Les vins rouges des Graves rivalisent avec ceux du Médoc pour la finesse, la couleur et la sève; l'un d'eux même, le *Château-Haut-Brion*, obtient une prime sur les prix accordés aux trois grands crus souverains du Médoc. Les vins blancs des Graves, autrefois très en faveur, tendent à reprendre, par les soins apportés au renouvellement des cépages, le terrain que leur avaient fait perdre les maladies parasitaires. Les meilleurs producteurs de graves sont *Pessac* (Haut-Brion), *Talence*, *Mérignac*, *Léognan*, *Martillac*.

Les produits récoltés dans la région qui s'étend à l'est jusqu'à Bazas, sur la rive gauche de la Garonne, sont qualifiés *secondes Graves*; ce sont les avant-coureurs des Sauternes. On les distingue en vins de graves ou vins de *palus*, ces derniers produits par les terrains alluvionnaires du fleuve. *Labrière*, *Cudugue*, *Portets*, *Puenteuse* offrent des crus variés.

Les coteaux de **Sauternes** s'étalent au bon soleil, sur la rive droite du *Ciron*, modeste cours d'eau des Landes. Le vignoble de Sauternes s'étend, en dehors de cette localité, sur les communes de *Bonnes*, *Fargues*, *Barsac* et *Préignac*. L'n sol argilo-silico-calcaire, avec un peu plus d'argile sur les hauteurs, le choix méticuleux des cépages, des soins multipliés, non seulement pour la culture du cep, mais pour la récolte du raisin et la vinification; de la vient, avec sa belle couleur d'or, le moelleux, le parfum, la sève spéciale qui font du vin de Sauternes un vrai nectar, le régal des yeux, de l'odorat et du goût les plus délicats. On vendange, en Sauternes, de la fin de septembre aux premiers jours de novembre; il faut que le raisin atteigne l'extrême limite de la maturité. Mais la cueillette se fait par fractions, quelquefois grain à grain pour le même raisin. Tout est sacrifié à la qualité; on conçoit la dépense. Il est vrai que les premiers crus peuvent se vendre de 800 à quelques milliers de francs le tonneau. Le *Château-Yquem*, pour sa qualité rare, obtient un quart ou un tiers en sus des autres crus.

Les vignobles de la Dordogne rivalisent avec ceux de la Garonne et de la Gironde: *Pauillac* rappelle le Médoc; le vin blanc de Sainte-Foy est un petit vin de Sauternes; pour le Saint-Émilion, c'est le bourgeois de la Gironde.

Il y a cinq communes, cinq seules dont celle de Saint-Émilion est l'aînée; elles sont assises sur une première ligne de coteaux, à 3 ou 4 kilomètres desquels la Dordogne coule dans la plaine. Cette ligne de hauteurs mesure près de 8 kilomètres sur une largeur moyenne de 3 kilomètres. Mais, au nord et à l'est, le pays accidenté

silico-graveleux et silico-calcaires, sur une plate-forme qui rappelle l'*Alais* du Médoc.

Le Saint-Émilion, vin chaud, capiteux et fin, gagne en vieillissant; il atteint sa perfection entre dix et vingt ans. Principaux crus: *Château-Ausone* du nom de la villa que possédait ici le poète, *Château-Bel-Air*. Les vins de *Pomerol*, bien colorés mais moins capiteux que ceux de Saint-Émilion, plus moelleux, plus coulants, tiennent le milieu entre ce produit et les troisième ou deuxième crus classés du Médoc.

Saint-Émilion et Pomerol gravitent autour de *Libourne*. Il faudrait citer encore, après les vins blancs de *Sainte-Foy-la-Grande* (belle couleur jaune pâle, douceur, finesse, bouquet agréable), les crus de *Pajols*, sur la rive gauche de la Dordogne, et, en descendant la vallée, ceux du *Fronsac* (Canon-Fronsac), de *Guîtres* et de *Coultras*; ceux du *Cubzac*, du *Bourgeois* (se rapprochent du Saint-Émilion, avec plus de légèreté), du *Blayais*, presque tous replantés en américain greffé de cépages français. Il n'est pas jusqu'au territoire d'*Entre-Deux-Mers* (entre Dordogne et Garonne) qui ne produise aussi une grande variété de vins, surtout blancs, mais chargés d'alcool et servant aux coupages.

Bordeaux s'attache à la courbe harmonieuse du croissant que décrit la Garonne, au moment de former un esbair. Cette rive est une création du fleuve: les gros blocs arrachés aux Pyrénées édifièrent en s'effaçant la plate-forme alluvionnaire où prit pied

la première cite. Parmi les ruisselleurs émissaires des marécages riverains de la Garonne, la *Dérive* et la *Peugne* dessinaient entre elles une sorte de terrassement peu élevé, favorable à un établissement humain. Des travaux exécutés pour la rectification des égouts de Bordeaux ont ramené au jour les débris laissés par une peuplade venue ou ne sait d'où, mais qui semble avoir été plus ancienne que les populations lacustres de la Suisse; elle vivait ici de pêche et de chasse, à l'abri de toute surprise, derrière ses marécages.

Au IV^e ou au V^e siècle avant notre ère, une tribu gauloise, les *Bituriges Vivisques*, frères de ceux de *Bourges*, chassés du Nord ou ne sait par qui, vint s'établir sur le territoire de la *Dérive*, et peut-être en chasser les premiers occupants ou se mêler à eux. Une fontaine jaillissait du sol; on honora en elle un génie bienfaisant; elle fut divinisée; ce fut la *Pégone*. Elle alimentait le ruissseau de la *Dérive*. Plus tard les Romains élevèrent au-dessus de la fontaine une coupole en marbre de Paros; c'est Ausone, un fils de Bordeaux, qui en témoigne. Il ne subsiste rien de cet édifice. Quant à la fontaine, resorbée peut-être en infiltrations souterraines, elle a disparu dans le réseau des égouts. L'esprit industrieux des *Bituriges* dut améliorer les conditions de la vie sur les rives peu à peu colonisées de la Garonne. Déjà Strabon qualifiait d'*emporium*, c'est-à-dire entrepôt, la cite naissante.



Phot. de M. Sereni.

COIFFURE BORDELAISE.

BORDEAUX



Bordeaux, *Burdigala*, fut annexée comme le reste du Midi par les Romains, mais avec des privilèges particuliers; on traita la cité en ville libre, c'est-à-dire qu'elle fut exempte d'impôts, *immunis*, et capable de se gouverner avec un collège de magistrats élus. Dans le partage de la Gaule en trois grandes provinces, *Belgique*, *Celtique* et *Aquitaine*, Bordeaux fut la capitale de cette dernière province. Elle eut, comme toute ville romaine, un réseau de routes rayonnantes vers l'Espagne, Toulouse, Lyon, Poitiers; des arcs de triomphe, des colonnes, des monuments, des temples, ou le croit du moins, des thermes, un amphithéâtre. Tout a péri ou à peu près. La tradition rapporte que l'empereur *Julien*, dans une visite qu'il fit en Gaule, vers 253, passa par Bordeaux et ordonna de construire les magnifiques arènes dont il nous reste une porte et les arcades dites du *palais Gallien*: 15000 ou 20000 spectateurs pouvaient tenir dans cette enceinte; on y donnait des combats d'animaux et de gladiateurs; les Barbares en firent une ruine. Bordeaux avait une divinité tutélaire: on lui érigea un temple qui regardait le cours du fleuve. Il en restait quelques piliers en 1677, les *Piliers de Tutelle*: ils furent rasés. La prospérité de Bordeaux, ville romaine, semble avoir atteint son apogée au III^e siècle; plus de trois cent cinquante inscriptions, étudiées par M. Julian, révèlent que de nombreux étrangers: gaulois, espagnols, orientaux, habitaient la ville et qu'ils y ont été inhumés, puis-que nous avons leurs épitaphes.

Le christianisme, prêché aux Bordelais par *saint Martial*, *saint Martin*, *saint Front*, fit rapidement de nombreux prosélytes: la vénérable église *Saint-Seurin*, la cathédrale *Saint-Jude*, dans ses premières substructions, rappellent ce temps.

Vers 276, sous le règne de Probus, les Barbares, débordant les frontières de l'empire, firent une première irruption sur la Garonne. Tout à la joie de vivre, Bordeaux ne se gardait pas: la frontière était loin, et la paix romaine régnait sur le monde: aucune grande ville n'était fortifiée, on comptait sur les légions. Toute la Gaule fut mise au pillage, Bordeaux comme le reste: temples, théâtres, monuments encore dans la fleur de leur jeunesse, les tombeaux même, tout fut mutilé, anéanti. La horde partie, les Bordelais s'entourèrent aussitôt d'une enceinte défensive; mais la cité, attachée au terre-plein de son berceau, ne s'aventurait pas encore au bord du fleuve.

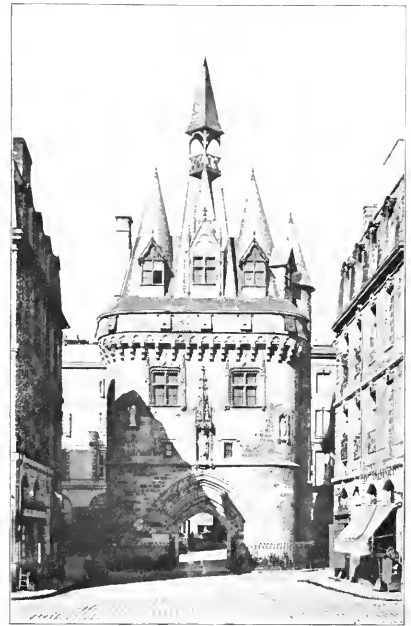
Les premiers Barbares n'étaient qu'une avant-garde.

Avec le V^e siècle, la grande invasion se déchaîne: les *Alains*, *Saxons*, *Franks*, *Hérules*, toutes ces bandes accourent de l'horizon, comme les lames du large, un flot poussant l'autre. D'Italie, les *Wisigoths* passent en Aquitaine: leur chef *Euric* fait de Bordeaux sa résidence ordinaire. Puis ce sont d'autres maîtres: *Chloris* après *Alaric II*, *debut à Vouille*; après les *Wisigoths*, les *Franks*, les ducs d'Aquitaine, de la famille de *Caribert*. Nouvelle invasion encore, mais du sud cette fois: les *Sarrasins* d'Espagne fondent sur Bordeaux, mais *Charles Martel* les arrête à *Poitiers* 732. *Charlemagne* donne à Bordeaux les bienfaits de la paix. Mais à peine le grand empereur disparu, voici les *Normands*: durant un siècle, ce sont des incursions et des pillages sans fin. Les pirates remontent la Garonne sur



Phot. de M. Serrou.

LA GROSSE CLOCHE.



CL. ND.

LA PORTE DU PALAIS.

leurs légers esquifs; Bordeaux se garde. Un jour pourtant, ils y pénétrèrent par surprise; ce fut un désastre après tant d'autres. Avec le X^e siècle enfin, Bordeaux se rétablit.

Les Croisades étaient proches. A l'appel d'Urbain II, l'Aquitaine se leva, une partie sous *Raimond de Toulouse*, l'autre sous *Guillaume IX*, duc d'Aquitaine. A son retour, le duc passe les Pyrénées pour combattre les Maures. Son fils et héritier, *Guillaume X*, avait une fille unique, *Aliénor* (Eléonore), qu'il donna au roi de France *Louis VII*, dit le Jeune. Cette union, dont la portée politique était incalculable, puisqu'elle ralliait à la France du Nord la plus grande partie du Midi, des Pyrénées à la Loire, ne fut pas de longue durée: le mariage, célébré le 8 août 1137 dans l'église *Saint-André de Bordeaux*, fut rompu et le divorce proclamé, sur l'instance du roi de France, par le concile de Beaugency (1152). *Eléonore* donna sa main et les Etats qui constituaient sa dot à *Henri Plantagenet*, comte d'Anjou, bientôt roi d'Angleterre (1155).

Voilà les Anglois dans Bordeaux, par la duchesse d'Aquitaine: il faudra trois siècles pour les en déloger. D'abord *Philippe Auguste*, *Louis VIII*, *saint Louis*, par la politique et par les armes, ressaisissent une partie du patrimoine perdu. *Saint Louis* défait à *Toulouse* 1212 les Anglais et *Hugues de la Marche*. La guerre de Cent ans remet tout en question. Non content de la Guyenne, l'Anglais veut le royaume tout entier (1328). L'épreuve fut terrible. Enfin la victoire de *Joanne d'Arc*, la défaite et la mort de *Talbot à Castillon* (1453) marquent la fin de la domination anglaise sur le continent: ils n'ont plus que *Calais*, Bordeaux reste français, après avoir vécu durant trois siècles dans la dépendance de l'Ouest anglais; ses maîtres avaient eu l'habileté de lui concéder de larges franchises, en montrant au réel souci de ses intérêts.

Charles VII s'assura de Bordeaux par la construction des *forts Trophée* au bord du fleuve, et du *Fort du Hâ* à l'ouest de la ville. *Louis XI* y institua un Parlement 1462 et confirma les



CL. ND.

MONUMENT DES GIRONDINS.

privileges de l'Université bordelaise. La plupart des rois de France furent les hôtes de *Bordeaux* : Charles VIII, François 1^{er} à son retour de Madrid, et Charles-Quint lui-même; Louis XIII, à l'occasion de son mariage avec l'infante d'Espagne; Louis XIV, au retour de l'île des Faisans, où avait été signé le *Traté des Pyrénées*, à la grande satisfaction des Bordelais. La Réforme et la Fronde susciterent dans la ville de sanglantes émeutes. Sous Henri IV, les *jurats* firent venir des Flamands pour dessécher les marais voisins. Le passage de Louis XIV fut signalé par la construction d'un quai devant le château « Trompette ». Dejà *Bordeaux* se lance dans les

reliques de *saint Fort*. La sacristie est du xv^e siècle; la première partie de la nef, du xiv^e; mais la voûte est du xiii^e siècle, et une partie, qui sombra, fut relevée en 1700. Vers la fin du xii^e siècle, on ajouta deux travées du chœur et un chevet plat, en même temps que deux collatéraux, et, du côté sud, un beffroi à côté du porche Renaissance. Dans le chœur : un siège épiscopal du xv^e siècle, vanté par Viollet-le-Duc, un autel où sont incrustés de précieux bas-reliefs du xv^e siècle; derrière l'autel, trente-deux stalles fort intéressantes par



CL. ND.

CATHÉDRALE ET TOUR PEY-BERLAND.



CL. ND.

LA TOUR SAINT-MICHEL, A BORDEAUX.

expéditions transatlantiques, commerce avec le Canada, la Guadeloupe, la Martinique, les Grandes Indes : en 1700, la ville élit ses premiers magistrats de Commerce. Le xviii^e siècle vit *Bordeaux* se transformer : à M. de Tourny, intendant de Guyenne, revient l'honneur de ce grand œuvre. Au bord de La Garonne, la ligne des quais développe sa courbe harmonieuse, d'après le plan de Gabriel, avec la place de la Bourse et les trois pavillons qui la decorent. Mais l'œuvre gigantesque entreprise par M. de Tourny effraye les *jurats* : c'est presque malgré eux que l'architecte Louis Le Corbusier imagine le théâtre, depuis orgueil des Bordelais.

La Révolution survit dans *Bordeaux* avec violence : elle devora les meilleurs de ses enfants : Vergniaud, Guadet, Grangeneuve, Ducos, Foulcrand. Gaston de Saint-Paul, évêque de la ville, fut le dernier à s'enfuir. Le séminaire fut transformé en hôpital, le couvent de la Visitation en école de filles, le couvent de la Trinité en école de filles. Le séminaire de la Trinité fut transformé en école de filles. Le séminaire de la Trinité fut transformé en école de filles.

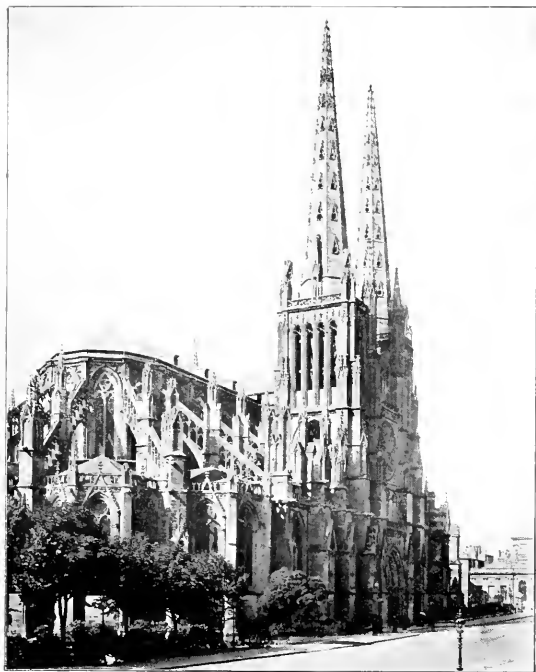
Napoléon, après le retour de *Bordeaux* à son retour d'Espagne, prescrivit l'exécution de la tour Saint-Michel. La tour Saint-Michel, achevée seulement en 1828, est une œuvre de la Restauration. L'extension des moyens de communication par le chemin de fer, la navigation fluviale, le commerce maritime favorisèrent *Bordeaux*, sous le second Empire. L'empereur Napoléon III, qui en février 1871 l'Assemblée nationale siégea dans l'ancien palais de la ville, jusqu'à la conclusion de la paix.

Bordeaux 271 000 habitants est une ville d'aspect moderne; les quais et les avenues, les ponts, les églises, les monuments, les physionomie d'antiquité. Ses églises du xvi^e siècle ont un grand intérêt.

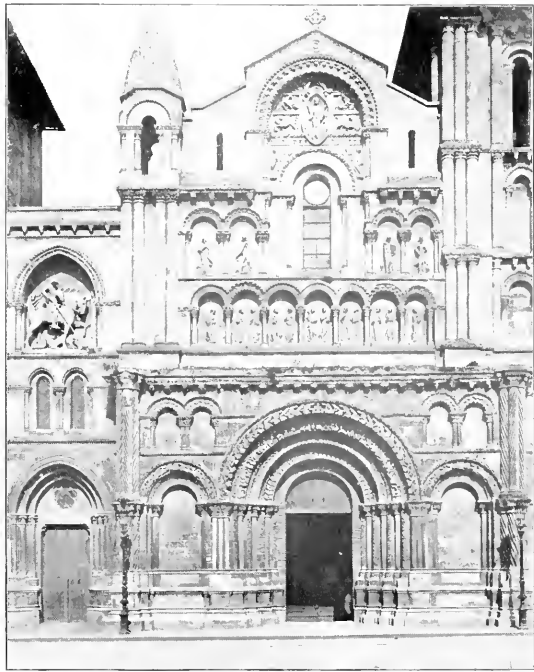
On trouve au sud de la ville, sur une colline, les restes d'un hémicycle romain, les colonnes de marbre durent appartenir à un édifice antique. Dans le cimetière se conservent des sarcophages des iv^e et v^e siècles, entre autres celui qui contient les

leurs sculptures satiriques. Du dehors, *Saint-Seurin* est plus extraordinaire encore : à l'ouest s'élève un beau clocher roman du xii^e siècle et une façade de l'ouest, reconstituée en 1828; au sud, une tour carrée du xiii^e siècle, jadis fortifiée, avec un magnifique portail à trois arcades ogivales, richement ouvrées; au-dessus du portail, un porche Renaissance. Au nord, les cloîtres n'ont laissé que des traces. Les ducs d'Aquitaine recevaient l'investiture dans cette église; les papes Urbain II (1096) et Clément V (1306) l'honorèrent de leur présence.

Sans être aussi disparate que *Saint-Seurin*, la *cathédrale Saint-André* ne laisse pas de déconcerter d'abord. Il y a là comme deux édifices juxtaposés, l'un plus ancien, la nef sans bas côtés; l'autre, le chœur et le transept ajoutés au xiv^e siècle. Un grand mur sert de façade; il attend que se réalise le portail rêvé pour lui. Ce grand vaisseau sans annexe, avec ses murs largement ajourés de fenêtres disparates, étonne plus qu'il ne plaît. Le mur du jubé, joli placage Renaissance qui brisait la perspective, a été relégué en arrière sous la tribune de l'orgue; pour comble d'infortune, on l'a badigeonné. La construction du chœur, au début du xiv^e siècle, est due à l'initiative de l'archevêque *Bertrand de Got*; l'envoie de cette nef à doubles bas côtés et chapelles rayonnantes est superbe, digne des plus belles cathédrales du Nord. Chaque extrémité du transept s'ouvre par deux portails, l'un au sud, plus sobre de décoration, l'autre au nord, tout resplendissant de la magnifique statuaire qui anime les voussures et le tympan; c'est la porte Royale. Deux tours la surmontent, couronnées par deux fleches, tandis que les tours de la façade méridionale attendent encore leur couronnement. L'abside offre un beau spécimen de l'architecture ogivale, à la fin du xiii^e et au xiv^e siècle. Elle est dominée par la tour *Pey-Berland*, détachée en avant-garde, à la manière des campaniles italiens. Cette tour fut commencée en 1340 par l'archevêque dont elle porte



BORDEAUX : CATHÉDRALE SAINT-ANDRÉ.



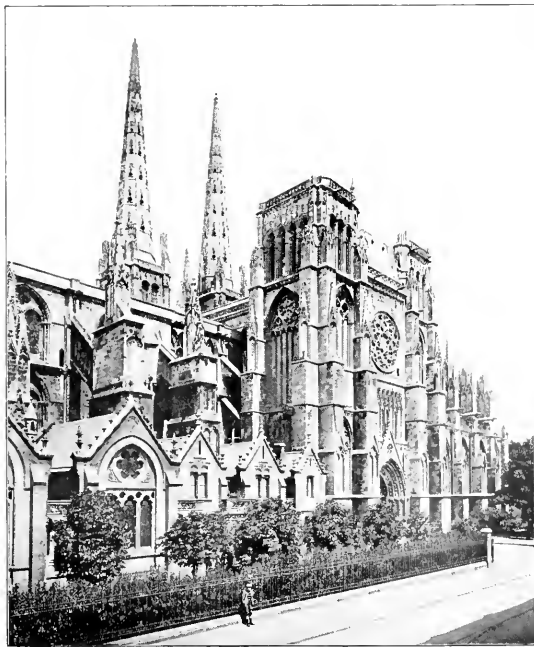
PORTAIL DE L'ÉGLISE SAINT-CROIX.

le nom, sur la chapelle antérieure du cimetière Saint-André; sa flèche s'élevait à 80 mètres de haut. Un ouragan de 1617 l'ayant décapitée, 1793 l'acheva. La flèche rasée, on vendit la tour pour 5050 francs à un industriel qui installa dans l'intérieur une fabrique de plomb. M^{re} Donnet, en 1834, la rendit à sa destination primitive et, sur la flèche tronquée, fit ériger une statue colossale de la Vierge. On imagine ce que serait la cathédrale si elle était complète.

La vie de Bordeaux gravite dans l'attraction de son fleuve; les monuments ont fait comme elle : **Saint-Michel** avoisine le quai de la Grave. Il y eut une chapelle romane sous l'abside et, sous l'église, un cimetière, au ^x^e siècle. La chapelle, reconstruite en 1149, fut remaniée successivement, du chevet à la façade, en style ogival flamboyant (fin ^{xiv}^e et ^{xv}^e siècles). C'est l'un des édifices les plus complets de la région : on admire avec raison sa façade. L'intérieur, bien qu'un peu froid, ouvre une belle perspective entre ses trois nefs, de largeur presque égale, éclairées de nombreuses verrières. La merveille de *Saint-Michel*, c'est sa tour, détachée, comme celle de la cathédrale, en vedette; elle s'élève sur un ancien charnier dont le sol eut la propriété de parcheminer les corps, en les

sauvant de la destruction : quelques-uns sont déposés dans une chapelle souterraine. La tour *Saint-Michel* fut bâtie de 1472 à 1492; avec la flèche et la croix, elle mesurait 300 pieds. Par insouciance ou manque de ressources, le monument se dégrada : l'ouragan de 1768 mit à bas 72 pieds de la flèche et précipita les cloches au pied de la tour. Ce n'était plus qu'une ruine en 1822; on rasa la flèche, et la tour servit de poste télégraphique. En 1864, tout est relevé par M. Abadie, et la tour, sur ses six contreforts dégagés, s'élève à 109 mètres en l'air, avec une incroyable légèreté.

Saint-Croix est l'œuvre d'une très-ancienne construction que l'on voudrait faire remonter au ^v^e siècle : dévastée par les Sarrasins (729), rétablie par Charlemagne (778), ruinée par les Normands (848), relevée par le duc d'Aquitaine Guillaume le Bon (1037), reconstruite enfin, du moins en partie, à la fin du ^{xiii}^e siècle et depuis remaniée, la vénérable église a repris son air d'autrefois, depuis la restauration faite en 1863 par M. Abadie. Ce beau spécimen de l'époque romane prend rang à côté de Notre-Dame-la-Grande de Poitiers : la tour du nord est d'addition récente. *Saint-Eutrope* appartient encore à la lignée des plus vieux monuments bordelais.



BORDEAUX : LA CATHÉDRALE SAINT-ANDRÉ.

L'ancien *Hôtel de Ville* de Bordeaux survit dans la porte Saint-Eloi ou de la **Grosse Cloche**. Cette porte, d'un beau caractère, ouvre son ogive un peu lourde entre deux tours, formant corps de logis, qui se reliaient aux premières fortifications de la ville; la construction remonte au milieu du xiii^e siècle. Montmorency fit décorer les tours au xiv^e siècle, à la suite des troubles de la Gabelle; on les restaura vers 1557. La grosse cloche est de 1775. *Bordeaux* possède encore un beau reste du xiv^e siècle, la **porte du Palais**, appelée aussi porte Royale, porte Caillou (hôtel voisin appartenant à la famille de ce nom); pour le peuple, *porte du Caillou*. Cette porte s'ouvrait devant le palais de l'*Oubrière*, où résidèrent les ducs d'Aquitaine et, après eux, les rois d'Angleterre.

L'**Hôtel de ville** est l'ancien palais archéiscopal, construit en 1770-1781 par M^{re} de Rohan-Guéméné; siège du tribunal criminel en 1791, préfecture en 1802, palais impérial en 1808, château royal en 1815, c'est enfin la Mairie, depuis 1825. Deux ailes bâties dans le jardin renferment le *Musée de peinture et de sculpture*. Dans la rue d'Albret, 3 000 objets, groupés avec goût, forment le *Musée Boit*.

Le **Palais de justice** remplace, depuis 1839-1846, l'ancien fort du *Hol*, dont il reste deux vieilles tours, enclavées dans les bâtiments de la prison départementale; quatre statues colossales, Montesquieu, Malesherbes, d'Aguesseau, l'hôpital surmontent l'édifice. Face au palais, l'hôpital *Saint-André*, fondé en 1390 par le vénérable Vital Carles, chanoine de la cathédrale, date, dans son état actuel, de 1829.

Les *Facultés* sont dans le voisinage: celle de *Droit*, au Blanc de la cathédrale; les facultés des *Lettres et Sciences*, dont la vaste salle des Pas-Perdus renferme le cénotaphe de *Montaigne*. La faculté de *Médecine* et de *Pharmacie* loge place d'Aquitaine. A citer encore: l'*École supérieure du Commerce* et de l'*Industrie*, rue Saint-Sernin; l'*École de Médecine navale*, l'Université des *Sciences exactes*.

Le **Grand Théâtre**, dû à l'architecte Louis 1777-1780, mesure 88 mètres de long sur 47 de large et présente en façade douze colonnes d'ordre corinthien qui supportent une balustrade ornée de douze statues colossales représentant les Muses; le vestibule avec seize colonnes ioniques, un vaste escalier éclairé par la coupole, complètent heureusement cet extérieur grandiose. Sous l'impulsion de M. de Terny, l'architecte Gabriel dressa les plans de l'hôtel de

la *Bourse* et de la *Douane* qui dominent les quais de leur noble, mais froide ordonnance. Depuis la démolition du château *Trompette*, construit par Louis XIV (1600-1676), en remplacement du fort *Trompette* de Charles VII (1553), la magnifique *Esplanade des Quinconces* dresse au grand soleil, sur le fleuve, ses colonnes rostrales 1828, les deux statues de *Montaigne* et de *Montesquieu*, et le superbe monument élevé aux *Girondins*, en 1895.

Sur l'ampleur, la beauté des promenades de *Bordeaux*, tout le monde est d'accord; aucune ne vaut celle du quai pour l'animation et la variété du spectacle.

La *Garonne* est traversée par un double pont: la cage en treillis pour voie ferrée, qui est un trait d'audace, et le **Grand Pont**, construit en pierre, de 1808 à 1821; il a dix-sept arches et mesure 427 mètres entre les culées de soutènement; la largeur est de 14^m,85 d'un parapet à l'autre; une galerie intérieure file au-dessus des voûtes.

Personnages historiques. —

Le poète *Iusone* (309-391), né à Bordeaux, précepteur de l'empereur Gratien; *saint Paulin* (353-431), poète chrétien, Bordelais également; *saint Prosper* d'Aquitaine, qui fut ami de saint Augustin; *Bertrand de Got*, archevêque de Bordeaux en 1309, élu pape à Péronne en 1305, sous le nom de Clément V, mort en 1314 à Avignon, où il avait fixé provisoirement le siège apostolique; *Jean de Grailly*, capitaine de Buch, adversaire de Du Guesclin, mort à Paris, prisonnier (1377); *Richard II* d'Angleterre, fils du prince Noir, né à Bordeaux; *Henri d'Escoubleau de Sourdis*, archevêque de Bordeaux, qui eut l'indulgence de l'artillerie au siège de La Rochelle en 1628 et reprit les îles Sainte-Marguerite aux Espagnols (1594-1645); *Charles de*

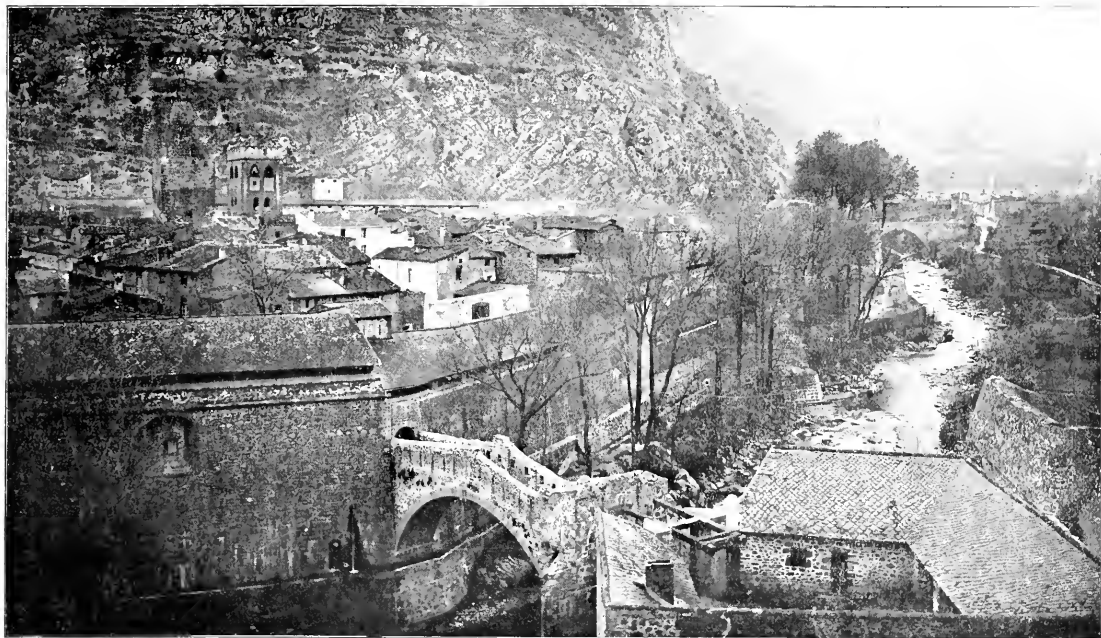
Secundat de Montesquieu, né au château de la Brède (1689-1755), l'un des bons penseurs de son temps; *J. Berquin* (1747-1791), l'« ami des enfants », qui écrivit pour eux; les girondins *Grangeneuve*, *Gensonné*, *Imcox*, *Bayer-Fonfrède*, nés à Bordeaux, exécutés le 31 octobre 1793, et *Guadet*, de Saint-Émilion, qui, repris après son évasion, fut à son tour mis à mort à Bordeaux, le 17 juillet 1794; *Romain de Séze*, avocat au parlement de Bordeaux, qui eut le courage de défendre Louis XVI devant la Convention; *César* et *Constantin Faucher*, « les Jumeaux de La Reole » (1759-1815), fusillés à Bordeaux, au début de la Restauration; le duc *Décazes* (1780-1860), ministre de Louis XVIII; de *Martignac* et de *Peponnet*, ministres de Charles X; *Carle Fernet* (1758-1835), peintre de batailles; Marie-Rosalie, dite *Rosa Bocheur* (1822-1899), qui acquit une grande réputation comme peintre d'animaux; le chirurgien physiologue *Broux*, né à Sainte-Foy la Grande 1824-1880; le géographe *Elisée Reclus*, né à Sainte-Foy.



PORTAIL DE L'ÉGLISE DE SAINT-ÉMILION.



Phot. de M. Tesson.



VILLEFRANCHE (PYRÉNÉES ORIENTALES) : ANCIENNES FORTIFICATIONS.

LITTORAL DE LA MÉDITERRANÉE

I. — Des Pyrénées au Rhône.

CÔTE PYRÉNÉENNE

COURS D'EAU CÔTIERS

Tous les cours d'eau pyrénéens, à l'est de l'Ariège, descendent à la Méditerranée. Les plus importants d'entre eux prennent naissance dans la haute région du Carlitte : au sud, le torrent de *Carol*, qui va grossir le *Sègre* espagnol, affluent de l'Ebre ; au sud-est, la *Tet*, qui dévie au sein de la *Perche*, vers le nord-est, entre le môle du *Canigou*, projeté par la grande chaîne pyrénéenne sur la plaine roussillonnaise, et les masses calcaires du contrefort septentrional des *Corbières*. Le versant du Canigou, qui regarde au sud, est drainé par le *Tech*, sur le front des *Albères*, promontoire terminal des Pyrénées. Au nord, la masse calcaire des *Corbières* est profondément entaillée par l'*Aglé*. Ni cette rivière ni le *Tech* ne prennent jour au flanc du Carlitte, mais dans des massifs secondaires, tandis que l'*Aude* y puise au voisinage même de la *Tet* et, après avoir accompagné son cours supérieur, tourne brusquement au nord, enveloppant d'un vaste chemin de ronde tout le massif d'avant-garde des *Corbières*. L'*Aude* recueille en même temps les eaux de la *montagne Notre*, proue des *Cévennes* et du Massif Central. Par sa vallée inférieure, le *canal du Muli*, apesté à la Garonne, ouvre, entre l'Océan et la Méditerranée, une ligne d'eau ininterrompue, longue douve d'écoulement de la ligne pyrénéenne et du Massif Central.

Le *Sègre* (Sicoris-Sigoris, flumen Segor, flumen Segure, Segor et Sègre à la fin du xii^e siècle) prend jour dans la haute vallée de Llo, à la *freda y regalada font de Segre*, au pied du pic de Sègre (2795 mètres). Le torrent creuse sa route dans une étroite gorge, traverse *Salltagosa*, l'enclave de *Llívia*, rejoint la *Ribur* ou *Regar* au détour de Bourg-Madame et entre presque immédiatement en Espagne, à la hauteur de Puyceda. Grand collecteur de la Cerdagne, il reçoit les

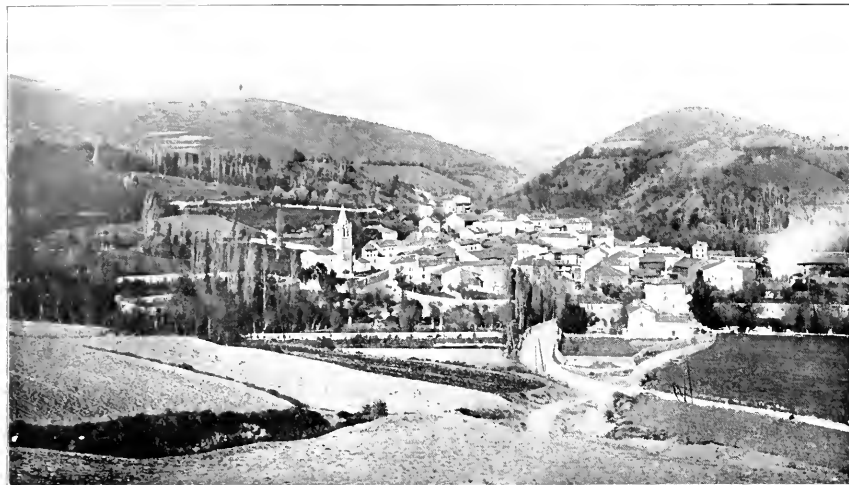
eaux du Carlitte et du Puig Mal ; sur sa gauche, la rivière d'*Err*, toujours impétueuse, qui conflue sous les murs de *Llívia* ; le torrent

de *Nahaja*, près de Bourg-Madame ; le *Varenn*, en Espagne, près du village d'Aja ; sur la rive droite, la rivière d'*Egna*, qui rallie le *Sègre* sous le nom d'*Angoust* ; au-dessous d'Estavar, la rivière d'*Egat*, celle d'*Angoustrène*, qui, accrue du ruisseau des *Escaldes*, prend à partir d'Ir le nom de *Ribur* ou *Régar* ; enfin l'*Arba*, rivière de la vallée de *Carol*, qui ouvre les communications de la Cerdagne avec le pays d'*Urgel*. La *Cardener* des



Phot. de M. Janson

MONT-LOUIS : PORTE DE LA CITADELLE.



VUE GÉNÉRALE D'UR, EN CERDAGNE FRANÇAISE.

Phot. de M. Janson

eaux du col de *Ponant* Pyrnorens et, par le ruisseau de Fontvive, sert d'écoulement à l'étang de *Lous*, le plus considérable des Pyrénées, à 2 154 mètres d'altitude. L'*Arabic* atteint le Sègre en aval de Puycerdà, métropole de la Cerdagne espagnole.

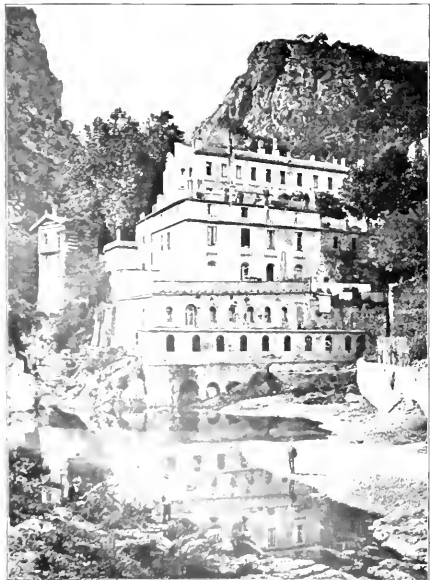
À 1 200 mètres d'altitude moyenne, la **Cerdagne** forme, dans le haut bassin du Sègre, un petit monde à part : on y distingue deux régions, l'une montueuse au nord, sur la rive droite de la Tet; l'autre, ancien lac vide par le Sègre, bassin riche en troupeaux et en prairies, dans un cercle de hautes montagnes. Sous un manteau d'argile ont été retrouvés des feuillages fossiles et, dans les mines de lignite, des débris d'animaux, vestiges d'un monde disparu.

Avant la conquête romaine, un peuple d'origine ibérique, les *Cerretani*, occupait ce plateau. *Ceré* ou *Cerre*, en basque euskarien, serait l'équivalent de « montagne » : l'espagnol en a tiré *serra*, le catalan *serre*. Les *Cerretani* étaient donc des peuples de la montagne et *Ceré*

Bidassoa, le *traité des Pyrénées* qui mettait fin à la longue animosité des deux pays et rectifiait leurs frontières. Le Roussillon, le Vallespir, le Capcir, le Conflent et une partie de la Cerdagne revenaient à la France; mais l'article 52 du traité brouilla les pléni-potentiaires chargés de faire le départ du comté de *Cerdagne*. On se réunit à Llívia, le 12 novembre 1660, et une explication du fameux article fut enfin rédigée : la vallée de *Cerd* restait à la France avec une portion de la Cerdagne, comprenant en tout trente-trois villages. Or *Llívia* ayant qualité de cité et même de capitale, depuis un temps immémorial, ne pouvait être traitée comme un simple village : le commissaire espagnol obtint de la conserver. Ainsi s'explique cette enclave de 12 kilomètres carrés qui reste à l'Espagne, en plein territoire devenu français. La route qui unit Llívia et Puycerdà est neutre; elle coupe la route française de Bourg-Madame à Ur et passe, sur un pont de pierre, la rivière de la *Ralua* qui fait

limite, de ce côté, entre la France et l'Espagne.

L'enclave espagnole de **Llívia** comprend, avec la bourgade de ce nom, deux hameaux, l'un au nord, *Sarrija*, l'autre au sud, *Gorguja*. L'ensemble a la forme d'un croissant que traverse le Sègre. *Llívia* n'a que 1 200 habitants : la grande rue, la *Mercadul*, ne rappelle guère celle d'une ancienne capitale; mais il faut voir l'église, dont le principal retable plie sous le faix des colonnes torsées, des statues, des grappes de raisin, des oiseaux et des roses d'or; tout cela d'un luxe immémorial, tout à fait à l'espagnole. L'ancien *château* de *Llívia* s'élevait, au temps des Romains, sur le monticule que forme l'extrémité méridionale d'un chaînon descendu du Carlit; ce fut, au moyen âge, la principale forteresse de



G. VIG



Phot. de M. Janson



PANORAMA DE AURNET-LES-BAINS.

CL. ND.

la Cerdagne, Louis XI la fit démanteler. Le peu qui reste permet d'en reconstituer l'ensemble : donjon rectangulaire d'une grande épaisseur, lié, par des courtines d'environ 30 mètres de long, à quatre tours d'angle de 6 mètres de diamètre. *Llivia* est au pied du château : la ville fait partie du district de Puycerdà, province de Gérone.

Les grasses prairies de l'enclos nourrissent un bétail recherché. L'été venu, des troupeaux de boeufs, de chevaux, de moutons gravissent les pentes du Carlit, car, de temps immémorial, les gens de *Llivia* jouissent du droit de pacage indivis, avec plusieurs communes françaises, sur les hauts pâturages : de là sont nés bien des conflits. Il se fait aussi, dans la ville, grâce à l'immunité douanière qui favorise ces pratiques, un commerce assez fructueux d'articles prohibés : poudre, allumettes, cartes à jouer, tabac, alcool, malgré la surveillance des douaniers français, impuissants contre une contrebande aussi facile, puisque aucun obstacle ne sépare l'enclos du territoire voisin.

Au centre même du rayonnement des eaux sur le bassin du Sègre et comme un belvédère hissé sur le rebord de la plaine cerdane, au dos de la *Tet*, l'édifice de **Font-Romeu** s'abrite dans le retrait d'une mystérieuse forêt. Les pins sont hauts, droits et lisses comme des mâts de navire ; ils se pressent, les jeunes en vigoureuses poussées, les vieux avec des barbes de lièbre grisâtres, incrustées à leurs troncs qui s'écaillent. Sous le couvert, des mousses spongieuses, où germent au frais les semences des plantes, forment un tapis vert sombre piqué des plumets blancs de l'acout.

Font-Romeu est le « Delphe » de la Cerdagne et du Capcir, comme *Naria* est celui de la Catalogne. Il y vient jusqu'à trois mille personnes, le 8 septembre ; alors ce lieu si calme, si austère, s'anime, la forêt se peuple : un flot continu de gens monte et descend. Aux foulards, aux fichus jaunes ou bleus des Cerdanes et des Capciraises se mêlent la rouge *barretina*, les foulards de corde des Catalans, presque tous de la Cerdagne espagnole. A *Font-Romeu*, Espagnols et Français se sentent chez eux ; ce sanctuaire appartient à tous, et la Vierge, qui ne distingue pas les nationalités, est bonne pour tous indistinctement. (P. VIDAL, *Pyrénées orientales*.)

La *Tet* entraîne la majeure partie des eaux du Carlit lacustre. (Voir : *région lacustre du Carlit*, p. 233.) Née d'une petite fontaine qui sourd de la roche granitique au pied du *Puy Périe*, elle happe au passage plusieurs petits étangs, réservoirs des neiges suspendues aux flancs des montagnes voisines, se faufile au milieu des rochers en bords tapageurs, glisse à travers les gras pâturages du *vall Maran*, où les troupeaux du Capcir et de la Cerdagne s'éparpillent, en été, sur les pelouses et les buttes saillantes ; parfois les isards se mêlent aux brebis, aux vaches et aux juments et tendent avec elles tranquillement le gazon.

Cependant le torrent de la *Grave*, issu d'un étang de la *Pica Roja*, rallie la *Tet* : leurs eaux réunies traçant un sillon d'argent à travers la nappe verdâtre des *Bouillouses*. Enfin la *Tet*, au débouché de l'étang de *Pradelles*, prend

joyeusement sa course dans une large crevasse, sous les pins et les noisetiers sauvages : c'est le *Mol Pex*. L'inclinaison à peine visible du seuil de la Perche fait dévier la *Tet* en aval de Montlouis ; elle tourne franchement au nord-est, jusqu'à la Méditerranée.

Quand le traité des Pyrénées nous eut donné la Cerdagne, Vauban édifia la forteresse de **Montlouis**, au débouché de la Perche, sur le confluent et le Roussillon. C'est la place la plus élevée de France. Elle s'accroche à une croupe raboteuse au-dessus de la *Tet* ; une citadelle, de grosses murailles grises qui paraissent inhabitées, des casernes rigides autour d'une grande place vide ; cela n'est pas pour donner à la ville une grande séduction, en hiver surtout, quand les neiges bas l'isolent de la campagne voisine et se fondent en pluie froide et continue. Avec l'été, tout s'anime aux alentours ; aux berges de la rivière bruissent les trembles, les frênes, les peupliers noirs ; le soubier des oiseaux égaye de ses bouquets de corail la sombre armature des murailles de granite. Monument au général Dagobert : bataille de la Perche, 28 août 1793.

A **Thuès-les-Bains**, la *Tet*, en quittant son frais bassin de prairies, s'enfonçait dans une chute étroite ; ici, une muraille abrupte ; en face, une combe verdoyante, suspendue jusqu'aux maisons de Canavieilles. *Thuès* est sœur de Boreges, de Canterets, de Bagères. Il y a 2 kilomètres, de Thuès-les-Bains au village de *Thouès*. Un sentier taillé dans le roc, au-dessus des eaux grondantes, conduit par d'interminables lacets, puis à travers une forêt de hêtres, de bouleaux et de noisetiers, à un plan incliné de pâturages, avenue sans ombre du grand *étang de Carera* : 2 266 mètres d'altitude. Les



SAINT-MARTIN-DU-CANIGOU.

P. L. M. J. 1905

Gros-de-Cat, qui se perd plus dans le fond d'une entaille creusée par la Tet, ne présente rien de tel qu'une bande lumineuse découpée sur les murailles d'un canyon. Les eaux sulfureuses alcalines. **Olette** suspend ses maisons au-dessus de la Tet; une rue étroite et raide, pavée de cailloux pointus, compose la vieille ville; par là descendait l'escalier de l'erdagne, sur la rive gauche de la rivière de *Cabrils*.

la région déserte, autrefois couverte de forêts, où le *Cadi* précipite ses eaux écumeuses au fond d'une gorge sauvage, l'abbaye de *Saint-Martin-du-Canigou* n'est plus qu'un amas de ruines dans un site d'une mélancolique beauté.

Prades 3860 habitants est une agréable petite ville, dont le terroir, bien arrosé par des canaux dérivés de la Tet, se transforme

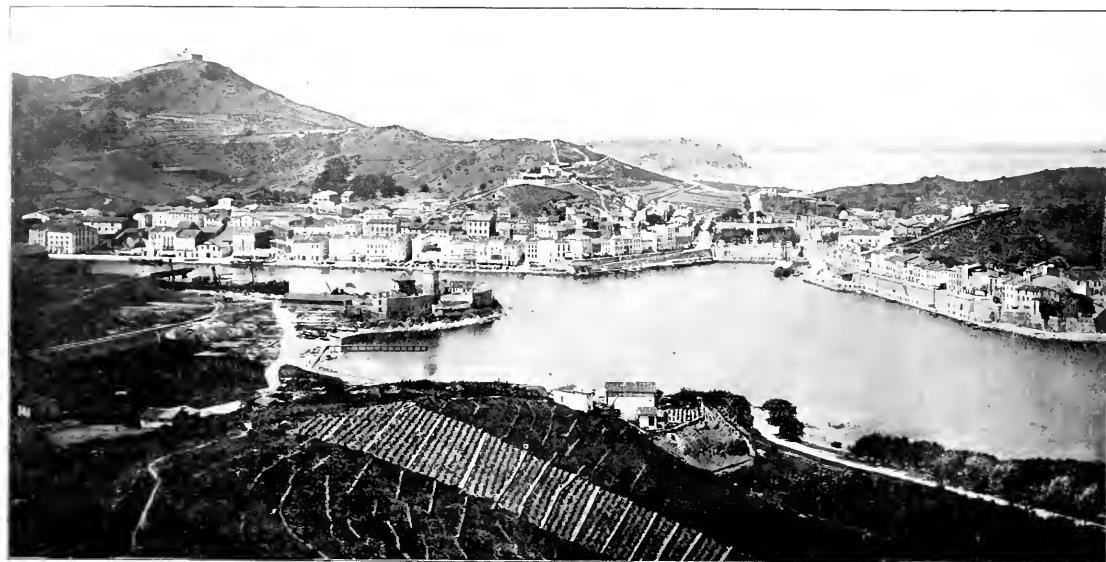


Photo de M. Jansou.

VUE GÉNÉRALE DE PORT-VENPRES.



Photo de M. Jansou.

LE VIEUX PONT DE GERLI.

qui n'est plus qu'un vieux pont aujourd'hui en lambeaux, domine par sa masse imposante la rive et le delta.

Villefranche, au cœur du *Compté*, n'est qu'un étroit défilé entre la Tet et le *Savoy*. Le *Beduay* ou de *Saint-Jacques*, sur l'une des issues de la Tet, est le point de départ. Pour cette raison, *Villefranche* fut fortifié par Louis XI en 1485, et les souverains français, en 1605, y firent élever ses défenses. Vanlem fut le *Cadi* qui y fut placé. A 180 mètres au-dessus de la Tet, le *Cadi* est un rocher calcaire d'un, par un escalier souterrain, on arrive au vieux pont de *Saint-Pierre* qui se lie à la rive opposée.

Vernet-les-Bains est une ville de paysan. Un pêle-mêle de toits gris et rouges, de maisons de la zone et du vieux château, un défilé de maisons, de maisons, de balcons balancés, tel est le vieux Vernet. Le *Cadi* est un rocher calcaire d'un, par un escalier souterrain, on arrive au vieux pont de *Saint-Pierre* qui se lie à la rive opposée. Les hôtels, les magasins, les maisons banales du *Cadi* du *Cadi*, Vernet tenait ses franchises de l'abbaye de *Saint-Martin-du-Canigou*. Dans

un vrai jardin d'abondance. Cette douce et riante nature contraste avec le délaissement et la solitude du délicieux vallon où s'élevait, au IX^e siècle, la fameuse abbaye de *Saint-Michel-de-Cura*. On reconnaît à peine l'admirable construction romane. La dévastation n'en a laissé subsister que la porte de la maison abbatiale et ses sculptures en marbre blanc, doré par les siècles. De Prades, par le vallon d'un affluent de la Tet, on mène de *Villefranche*, on accède au triste plateau où reposent les étangs dits **Gorchs** *gouffres* de *Nohèdes*: l'étang bleu, tout petit; l'étang étoilé, son voisin; l'étang noir, qu'assombrissent de vieux pins aux membres décharnés, décapités par les orages.

La vallée de la *Castellane*, ouverte sur la plaine de Prades, remonte en vne du petit plateau verdoyant de **Molitg-les-Bains** (sources thermales à 2 kilomètres plus bas, au fond d'un vallon), jusqu'à *Moset*; région de parages et de forêts, lambeaux épars de la sylvie antique qui couvrait les pentes jusqu'au col de *Jau*, seuil de partage des eaux de la Tet et de la *Boulzane*, affluent de l'*Agli*. Dans ces parages, l'ancienne abbaye cistercienne de *Sainte-Marie-de-Jau* ou de *Clarina* fut le domaine de la langue catalane. Au col de *Jau* s'arrête le domaine de la langue catalane.

Vinça, sur la Tet, fut la porte du *Compté* sur le Roussillon, comme, dans le bassin supérieur, Montlouis ouvrait la *Cerdagne*. *Ille*, cité industrielle, dont les vieux remparts survivent en quelques pans noirs, gardait la rive droite de la Tet. Le torrent du *Boulzane*, qui coule ici dans la Tet, descend des sommets de *Batère* par une pauvre vallée, où s'élevaient les restes de l'ancien prieuré de *Serrabona*, monument de la belle époque romane, le plus curieux du pays, après le cloître d'*Elne*; colonnes, chapiteaux historiés, arcatures, tout est de marbre blanc, et les colonnes qui ouvrent la nef du midi, au-dessus d'un précipice, ont pris, sous l'ardeur du soleil, une admirable teinte jaune orange semée de paillettes d'or.

Au delà de *Milès*, où elle se grossit de la Basse, la Tet longe à gauche la plaine de la *Sabagne*, passe près de *Canet*, et atteint la mer par une large embouchure obstruée, durant l'été, de sables et de cailloux. Appauvrie par les nombreuses saignées qui détournent une partie de ses eaux dans les canaux d'irrigation, la Tet n'est ni navigable ni flottable, dans aucune partie de son cours 120 kilomètres.

L'espace compris entre la Tet et le Tech appartient au **Canigou**, dominateur du Roussillon. Il n'est pas de montagne française mieux mise en valeur : on la prit jadis pour la plus haute des Pyrénées, alors qu'elle monte seulement à 2 783 mètres, tandis que le *Paly Mol* atteint 2 909 mètres et le pic de *Cirellet* 2 921 mètres. Mais ces grands massifs, à peine dégagés des masses encaissantes, paraissent en effet moins hauts qu'ils ne le sont en réalité. Le **Canigou**, au contraire, détaché en sentinelle sur le front des Pyrénées, au-dessus de la plaine basse du littoral, s'élève d'une pièce, sans rien perdre de sa magnifique stature ; on dirait qu'il surgit de la mer. Le regard l'embrasse d'un trait, de la base au sommet, et de tous les points de l'horizon : le matin, radieux sous l'azur du ciel ; le soir, pétri de mauve et de bleu pâle, quand il se découpe à l'emporte-pièce sur le brasier du soleil couchant. Le **Canigou** se détache des Pyrénées, non pas au pic de *Castellana* 2 461 mètres, mais au *Roc Caballou* 2 300 mètres, d'où l'énorme éperon de la Serra, dite *Las Esquerdas de Roja*, s'épanouit pour former le **Canigou**, qui culmine à 2 783 mètres.

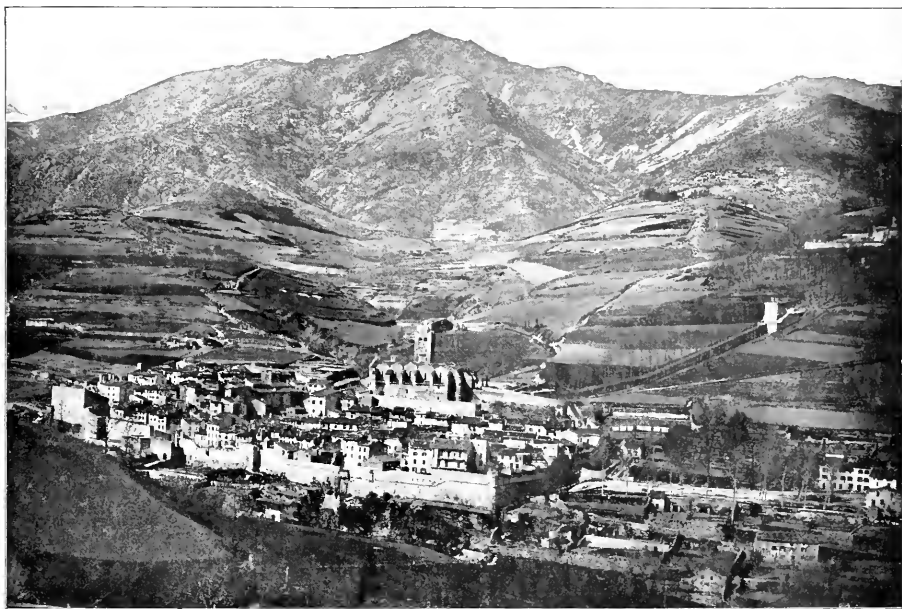
Le sommet du **Canigou** n'a guère que 8 mètres de long sur 3 de large ; il est formé par la rencontre de deux arêtes, l'une s'abaissant vers le nord-est, pic *Barbet*, l'autre se dirigeant vers le nord, en se maintenant d'abord à la même hauteur, pour plonger ensuite tout à coup dans la plaine. L'arête orientale donne au **Canigou**, vu de la plaine, l'apparence d'une montagne à double tête. Les deux arêtes sont formées de couches de micacistes redressées verticalement et coupées sous tous les angles imaginables par des filons de quartz d'une éclatante blancheur. Cette roche se désagrège sous l'influence des agents atmosphériques ; le **Canigou** diminue de hauteur. Mais le sommet surplombe des escarpements verticaux qui plourent dans un gouffre où la neige persiste tout l'été. La masse du **Canigou** repose sur un immense gisement de minerai de fer. — P. VIAL.

Cette fière montagne a les pieds en Algérie, la tête en Sibérie ; toutes les zones de végétation s'échelonnent de sa base au sommet. En bas : l'oranger, l'agave, le grenadier, le laurier-rose, puis l'olivier jusqu'à 400 mètres, la vigne jusqu'à 550. A 800 mètres s'arrête le châtaignier ; les rhododendrons se montrent de 1 320 à 2 450 mètres ; la pomme de terre va jusqu'à 1 650 ; le sapin monte à 1 950 mètres, le hêtre à 50 mètres plus haut ; enfin le genévrier, rabougré et rampant, atteint presque le sommet.

Le **Tech**, à peine né de trois minces filets d'eau issus de trois petites fontaines, plonge presque aussitôt sous terre pour reparaître 20 mètres plus bas. C'est un fantasque ; il s'engouffre, au delà des pâturages, dans une forêt de hêtres, où on l'entend mugir sur les blocs de granite ; à la *Cagnola*, il fait un bond prodigieux. Cette partie de la haute vallée du **Tech** est « un des pays les plus affreusement pittoresques de nos Pyrénées ». Si vous ne croyez pas aux bergers de Virgile jouant du chalumeau ou de la flûte à l'ombre d'un hêtre, remontez les pâturages de l'ollat et du *coll Prégou*, vous trouverez mieux encore.

Prats-de-Mollo Prats, voisin de *Mollo*, village situé de l'autre côté de la montagne commande l'entrée du *Vallespir*, par la haute vallée du *Tech*. Ce poste valait qu'on le fortifiât. Deux fois ses remparts furent renversés, en 1529 par un tremblement de terre, en 1670

par les *Anglets* ; on les releva et ils existent encore. Mais leur utilité est fort problématique. En souterrain voûté les unit au fort La Garde. Dans cette région élevée du *Vallespir*, la terre est peu prodigue : des châtaigniers partout, mais pas de vignes ni d'oliviers. Il n'y a plus de grandes forêts aux environs ; les habitants, au xv^e siècle, obtinrent le droit de les abattre, dans le circuit d'un kilomètre, pour éloigner



CL. C.

PRATS-DE-MOLLO.



Phot. de M. Janson.

GALLERIE DU CLOÏTRE D'ENLÉ.

les loups et les ours qui pullulaient ; les scieries et les forges ont dévoré le reste. Des torrents tumultueux sillonnent les pentes. Le petit hameau de *La Prede* attire quelques baigneurs en été, en carême. Entre *Prats-de-Mollo* et *Arles-sur-Tech*, un vallon monte à *Costouges*, pauvre pays stérile et désolé, mais riche en gisements fossiles et métallifères et remarquable par sa flore originale. L'église, consacrée en 1132, est un spécimen très remarquable d'architecture romane.

Amélie-les-Bains est un délicieux séjour ; on l'appelait jadis *Bains d'Arles* ou *Bains-sur-Tech* ; en 1840, la petite cité prit le nom de la reine Amélie. Des médailles impériales en grand nombre, des monnaies à grain, des poteries romaines, un four à brique, prouvent que les anciens y fréquentaient. Les thermes romains y ont été établis et complétés. Une douce nature ajoute à l'attrait d'Amélie-les-Bains.

Ceret 447 mètres s'apergoivent des Pyrénées, montagne qui, à cet endroit, dépasse de 1.000 mètres, une montagne de 1.200 mètres, une montagne de 1.300 mètres. Le ceret, qui fait l'orgueil de la ville, est une seule arche de 43 mètres d'ouverture, engainée hautement la rivière; elle fut construite en 1324. Au-dessous de Ceret, le *Tech* s'infiltre entre des prairies et des champs cultivés qu'il ravage parfois, laisse à gauche le *Bouba* et débouche en plaine, pour attendre la mer, après 82 kilomètres de cours, ou il n'est nulle part navigable.

LE LITTORAL

Au cap de Creus, la longue digue pyrénéenne s'effondre brusquement dans les flots de la Méditerranée. De ce belvédère admirable la vue plane sans obstacle sur l'immensité bleue. Voir *L'Espagne et le Portugal illustrés*, p. 293. Le cap de Creus est espagnol; la France finit au cap *Cerbère*. Au fond des petites baies ouvertes dans les escarpements de la côte, les torrents des *Alpères* ont ourlé de jolies plages, pour de gracieuses petites cités: *Banyuls*, à l'embouchure de la *Vallauria*; *Port-Vendres*, au débouché de la *Porte*; *Collioure*, sur le *Dou* ou *Deda* qui baigne les pieds de son vieux château. Si, d'aventure, une pluie d'orage, au printemps, ne les rendant à la vie, les pauvres cours d'eau de cette côte ne seraient qu'une trainée de cailloux.

La baie de *Banyuls* est ouverte à l'est, mais le cap *Bea* ou *Biar* la défend du nord, et la pointe de l'*Alcille* se dresse contre les houles du sud. C'est une compe marine, d'une étendue de 400 à 500 mètres, et d'une profondeur de 200 mètres. C'est la plage la plus agréable de la côte, et ce n'est pas *Banyuls*, et ce n'est pas *Collioure*, ni les autres cités de la côte, qui ont un relief si agréable, émergeant de 100 à 200 mètres au-dessus des eaux. *Banyuls* est un charmant séjour d'été, et des baigneurs y sont organisés entre la Vallauria et le laboratoire *Arques*. C'est aussi une cité d'avant: des vins délicieux, une huile ex-



DANS LA FORÊT DES FANGES.

Cl. C. B.

cellent, un miel parfumé, la pêche surtout lui assurent un fructueux trafic. 3.216 habit. .

De Banyuls à Port-Vendres, la côte offre des aspects infiniment variés: les haubiers-roses, les oliviers, l'aloès aux raquettes effilées d'où s'élançait une longue tige fleurie, cela fait penser à l'Afrique, non pas à la terre de brasse dévorée par un soleil implacable, mais aux jardins embaumés où, sous l'action de l'eau rafraîchissante et de la chaleur qui féconde, la vie jaillit avec une incomparable vigueur.

Au détour du cap *Bea*, extrême saillie des Alpères, la baie de *Port-Vendres* ouvre l'un des abris les plus sûrs de la Méditerranée contre les tempêtes qui balayent le fond du golfe du Lion. Là, tour *Madobach* et la tour de *Mossanne*, postes de vigie construits par les Maures, et le fort Saint-Elme, signalent l'entrée du port. Les anciens avaient consacré là un temple à *Vénus*.

Port-Vendres - *Portus Veneris* fut un abri, non une cité, car il se trouvait à l'écart du grand mouvement qui passait de Gaule en Espagne par la voie du Perthus. Ses excellentes conditions nautiques donnèrent à Vauban l'idée d'en faire un port militaire, à portée de l'Espagne et de l'Afrique: les travaux furent commencés. Quand nous primes pied en Algérie, *Port-Vendres*, plus rapproché que Marseille et Toulon, parut tout désigné pour en devenir le port d'attache: un nouveau bassin, des quais, un brise-lames, des magasins furent construits. Mais cet excellent port de refuge n'a pas d'arrière-pensées dont l'activité agricole, industrielle ou commerciale puisse alimenter un trafic important. Le bassin rectangulaire, large de 300 mètres et dépassant 1 kilomètre de long, présente des fonds de 13 mètres et de 19 dans le chenal maritime. 3.100 habitants.

Collioure est séparée de Port-Vendres par le cap *Gros*. 3.20 habitants. Des monnaies découvertes sur son territoire attestent une haute antiquité. C'est l'antique *Konk-Me-Berri* *Cavalodiers*, *Collioure*, d'origine



Cl. C. B.

ibérique, porte de sortie de la plaine de Perpignan sur la Méditerranée : il y avait ici, au ^{xv}^e siècle, des consuls de Gênes, de Venise, de Florence. Le port est formé de deux anses ouvertes entre deux promontoires enveloppants : l'une étalée au nord, le long d'une plage formée par le *Douy* (Doui ou Dohi) qui longe les murs du pittoresque château des Templiers (aujourd'hui quartier militaire) ; l'autre au sud, mieux abritée, dite le *port d'Arall*. On n'imaginerait guère plus séduisant aspect que celui de la petite cite maritime, assise au bord d'une nappe tranquille où cinglent, les ailes ouvertes à la brise, les balancelles et les barques qui reviennent du large, où elles vont pêcher le thon, l'anchois et la sardine.

Ici tombe le relief de la côte : elle s'allonge désormais à perte de vue jusqu'au promontoire de Lencate, en traînées sablonneuses dont la plate uniformité offre à peine deux ou trois points de repère avec les mureils du Tech, de la Tet et de l'Agli.

Argelès-sur-Mer 2850 habitants, est loin du rivage ; elle y touchait autrefois. La petite rivière de la *Massanne*, descendue des Albères, l'a enveloppée de ses alluvions, l'a prise en prisonnière et, déviant au sud, a séparé de la mer, par un bouclet de débris de formation récente, une plaine marécageuse qui bientôt deviendra champ ou prairie.

Ainsi a fait le *Tech* pour la ville d'**Elne**, l'antique *Illebris*, héritière d'une première colonie phénicienne, peut-être aussi l'une de ces cités lacustres élevées sur pilotis par les peuplades primitives, à l'embouchure des fleuves ou sur les rives marécageuses, à l'abri d'un coup de main. Le *Tech* qui baignait autrefois cette ville en est maintenant à plus d'un kilomètre : il se jeta dans l'étang de *Saint-Cyprien*, peut-être une lagune vive, aujourd'hui bas-fond en train de disparaître. Les historiens romains vantent la splendeur de la cité d'*Elne* : à 3 kilomètres plus loin, vers le rivage, *Tour-lous-Elne* en était un faubourg. *Elne* a vu passer Annibal ; les Volkes-Tectosages en étaient maîtres. A l'époque de Constantin, *Illebris* déjà menaçait ruine ; ce



Phot. de M. Joubert

SAINT-ANTOINE-DE-GALAMUS : SENTIER DE L'HERMITAGE.

prince la releva, la défendit, lui donna le nom de sa mère, *Hélène* d'où *Elne*. Depuis le ^{vi}^e siècle, la ville possédait un siège épiscopal transféré à Perpignan, en 1602. Le *château* de la cathédrale occupe l'ancienne acropole ; c'est l'un des plus beaux ouvrages romains du Midi ; des retouches et une reconstruction partielle au ^{xiv}^e siècle l'ont modifié, sans trop en altérer la beauté. C'est un véritable musée d'épigraphie. La cathédrale offre aussi un grand intérêt, malgré bien des remaniements. Il ne reste rien des constructions romaines, mais les remparts du moyen âge, éventrés en vingt endroits, les vieilles portes massives, celle de Balaguer

avec son ogive en marbre blanc, attestent qu'*Elne* n'est pas de commune origine. Une plage lagunaire, semée de flaques d'eau, triste et monotone, emplit l'intervalle du Tech à la Tet. Le Tech a presque comblé l'étang de *Saint-Cyprien* ; celui de *Saint-Nazaire* a vu vraisemblablement le même sort : un petit cours d'eau, le *Riert*, y travaille. L'étang communique avec la mer par un grand de sortie ouvert dans le *lido* qui l'en sépare. *Saint-Nazaire* et *Saint-Cyprien* ne formaient sans doute qu'une seule nappe d'eau, sorte de port intérieur.

Canet, le Trouville de Perpignan, confine à l'embouchure de la *Tet* ; la plage est à 2 kilomètres du village. Cette côte, ordinairement



ENTRÉE DU DÉFIÉ DE PIERRE-LIS (VALLEE DE L'AUDE).



Pont de M. Jordy.

Aude. HAUTE VALLÉE DE L'AUDE.

déserte. L'hiver surtout, n'offre aucun intérêt : les barques passent au loin de ses parages inhospitaliers. A mi-chemin de Perpignan au Canet, **Castell-Rossello**, village sans importance, fut le *Ruscino* des Sarrasins. Ruscino, Rossilho, d'où Castel-Roussillon ; la lagune vive venait jusque-là, et la *Tet* coulait sous les murs de la ville. Les Phéniciens y firent escale ; il y eut là sans doute une colonie ibérienne comme à *Hiberry*. Elle ; les Romains l'érigèrent en colonie ; Annibal y fut reçu. Plus tard, les Sarrasins, au *x^e* siècle les Normands saccagèrent *Ruscino* ; elle ne s'est plus relevée. Il n'en reste qu'une tour, la Tour de Castell-Rossello, tour du *Château-Roussillon*, donjon peut-être d'un ancien château féodal. On a retrouvé aux environs de nombreuses médailles ibériennes, grecques, carthaginoises, romaines, arabes. Les alluvions de la *Tet* ont enveloppé et terré tout cela sous les prairies et les vignes.

Une plage basse, parsemée de quelque végétation rabougrie et salée, conduit, par le littoral, de la *Tet* à l'*Agly* : c'est une terre en formation. Mais à l'intérieur, la plaine grasse d'alluvions, bien irriguée, chauffée comme une serre sous l'ardent soleil, s'est transformée par le labeur de l'homme en un véritable jardin : c'est la *Salanque*. Les

céréales y ont partout cédé le pas à la vigne. Avant l'invasion du phylloxéra, l'or coulait comme le vin dans le canton de Rivesaltes.

Barcarès, petit port de Saint-Laurent de la Salanque, emarquait autrefois la plus grande partie des vins de la région côtière et de la vallée de l'*Agly* ; ce trafic est bien tombé, mais la plage, animée par les bateaux de pêche, est encore, l'été, très fréquentée pour ses bains.

Salses doit son nom à deux sources salines qui jaillissent au pied des Corbières : l'une, la *Font Dana* ; l'autre, plus éloignée, la *Font Estremer* (extrema : un canal porte leurs eaux à l'étang de Leucate. Là s'attache à la rive le vieux château de *Salses*, que Charles-Quint fit construire pour l'opposer à celui de Leucate ; c'était la sentinelle avancée du Roussillon espagnol. Encore que mutilé et plusieurs fois condamné à disparaître, il tient ferme et ne manque pas d'allure. La défense de la frontière espagnole se complétait par plusieurs châteaux forts dressés sur les ressants des Corbières : celui d'*Ognal*, dont les ruines se détachent, avec une majesté sauvage, d'un bloc calcaire, aux parois franchées à vil ; le *Castell-Vall*, squelette d'une citadelle flanquée d'une tour à chacun de ses angles. Salses, depuis un siècle, s'est beaucoup assaini.

L'étang de **Salses** et de **Leucate** était un golfe où la vague venait mourir au pied même des Corbières. Dans l'intervalle culminé qui sépare aujourd'hui le flot de la montagne, glisse la voie ferrée de Narbonne à Perpignan-Barcelone. Rien de plus aride que cette traînée plate, grillée par le soleil, entre des roches pelées et les eaux verdâtres du lac de Leucate ; au loin, la nappe de la Méditerranée miroite en reflets évanescentes.

La lagune de **Leucate** est séparée de la mer par un bourrelet de sable. « Dans sa plus grande dimension du nord au sud, elle n'a pas moins de 15 kilomètres ; sa largeur moyenne est de 6 à 7 kilomètres. C'est, on le voit, une sorte de petite mer, qui a été navigable autrefois et ne l'est plus aujourd'hui, par l'exhaussement très sensible du fond. Ses eaux sont un peu plus salées que celles de la mer ; cet excès de salure ne tient pas seulement à l'active évaporation qui se produit sous cette latitude, mais il est dû en grande partie aux apports des deux sources sursaturées de sel qui surgissent au milieu des rochers formant le soubassement du bourg et du fort de Salses. » (Ch. LEXMARE.)

Il ne faut pas être grand clerc pour deviner que la blanche falaise de **Leucate** (*leucos*, blanc, presque entièrement circonvenue par la mer et le double étang de Salses-Lapalme, à pic sur le large, et escarpée d'étages assez raides en vue de la terre, fut une île, soudée au continent par des apports tout à fait récents. Cette plate-forme à peu près circulaire, nue, aride, balayée par des vents terribles, mesure environ 9 kilomètres carrés de superficie, à l'altitude de 50 ou 60 mètres au-dessus du niveau de la mer. C'était une forteresse naturelle, opposée au fort de Salses, sur la frontière franco-espagnole ; elle commande la route de Narbonne en Espagne, entre le Rhône et l'Èbre, au débouché de l'Aude et du chemin ouvert par la Garonne, de la Méditerranée à l'Océan. Son importance a été beaucoup amoindrie par l'éloignement de notre frontière au sud. L'ancien fort qui défendait **Leucate** est ruiné, mais on a construit sur les escarpements du plateau plusieurs redoutes ; il y a deux batteries aux grand et petit Cap, une vigie et le petit fort de Mattes sur le promontoire qui regarde la mer.

L'**Agly** (non *Agly*) est l'égoûtoir des Corbières, qu'il ravine profondément. Né au *Pech de Bugarrach* (1231 mètres), dans le département de l'Aude, il entre dans celui des Pyrénées-Orientales par une gigantesque porte de rochers, la gorge de *Saint-Aubert-de-Galanus*. Un ermite de ce nom vivait là-haut : un filet d'eau fraîche perlant en gouttes limpides, un pauvre gîte de troglodyte, une chapelle ou mieux une caverne dans la roche vive : voilà l'ermitage. On y accède par une route qui traverse



Phot. de M. Jordy.

DÉFILÉ DE PIERRES-ES-LE-TROU DU CÈRE.



Phot. de M. Boussenc

DÉFILÉ D'ABLE (GORGES DU RÉBENTY).



Phot. de M. Boussenc

ERMITAGE DE SAINT-ANTOINE-DE-GALAMUS.

d'abord un terrain plat et noir, pénètre dans la gorge d'un vilain torrent, se tord et monte, desséchée, triste, monotone, sans un arbre, sans un ombrage. Seuls les touristes mélancoliques suivent cette route moderne; les autres vont par l'antique chemin, celui que de rudes anachorètes avaient jadis tracé de leurs pieds nus et saignants, chemin historique où passèrent nos pères et leurs ancêtres.

« Là-haut le sentier rejoint la nouvelle route qui se développe en corniche sur le flanc de la montagne. A l'entrée de la « petite Thébaine », la forêt s'ouvre fraîche et silencieuse; les fleurs abondent; sous les feux du soleil levant, elles ouvrent leurs corolles humides de rosée. Voici l'oratoire de « Priez sans cesse », au-dessus d'un abîme. En bas le gouffre s'enfoncé jusqu'à des profondeurs que l'œil ne peut mesurer; de tous les côtés la montagne s'élève droite et haute; à gauche elle est creusée de ravines où croissent des genévriers qui tombent de vétusté. C'est là que l'aigle fait son nid, loin de la main de l'homme qui ne saurait l'atteindre. Ces hautes cimes sont bien à lui et l'homme lui en a reconnu la possession en appelant le torrent *flumen aquile*, fleuve de l'Aigle, *Agli*. Enfin paraît l'ermitage, au dévalé d'un sentier ombreux; chênes, hêtres, de chèvre-feuilles odoriférants, houx épineux, frênes, érables, buis et genévriers croissent selon leur caprice, vigoureux et sains, entourés de violettes parfumées, de narcisses, de jonquilles jaunes et d'iris bleus. » (P. VIDAL.)

Saint-Paul-de-Fenouillèdes est bâti sur la rive gauche de l'*Agli*, au versant de deux collines. Son territoire, intermédiaire entre la mon-

tagne et la plaine, produit des céréales, la vigne aussi et l'olivier sur les coteaux ensoleillés. La ville, située au confluent de la *Boulzane* et de l'*Agli*, eut à soutenir plus d'un siège. Ancienne abbaye.

Au-dessous de Saint-Paul-de-Fenouillèdes, l'*Agli* pénètre dans un nouveau défilé; la gorge de la *Fa* ou de la **Fou**, brèche ouverte par le torrent dans l'épaisseur du chaînon de Lesquerde. Des falaises dont les bords s'écarteront de 50 mètres à peine au-dessus du précipice s'élèvent à 160 mètres vers le ciel; leurs assises se superposent avec la régularité d'un édifice construit par des géants; dans les interstices, des arboisiers, des genêts, des genévriers cramponnés, dont les tiges s'usent au perpétuel va-et-vient du vent qui mugit dans cet étroit couloir. On ne saurait trouver nature plus grandiose et plus impressionnante.

Ansignan et son pont voûté qui rappelle celui de Lucerne, *Caraman* sur un mamelon rocheux, la *Tour-de-France* et son donjon féodal, en amphithéâtre sur la rivière; *Estagel*, où vint se fixer Pierre Arago, originaire de Tautavel, conduisent l'*Agli* sous *Bercesalles*, dans la plaine. La *Tour-de-France* marque un élargissement central de la vallée. Avant la cession du Roussillon par le traité des Pyrénées, *Estagel* était la dernière ville de Catalogne, et la *Tour-de-France* la première du Languedoc français. L'*Agli* atteint la mer un peu au-dessous et à l'est de Saint-Paul-de-Fenouillèdes, 80 kilomètres; il est flottable à partir du confluent de la *Boulzane*, mais le flottage est désuète et l'*Agli* n'est plus qu'une coulée utile à l'irrigation.



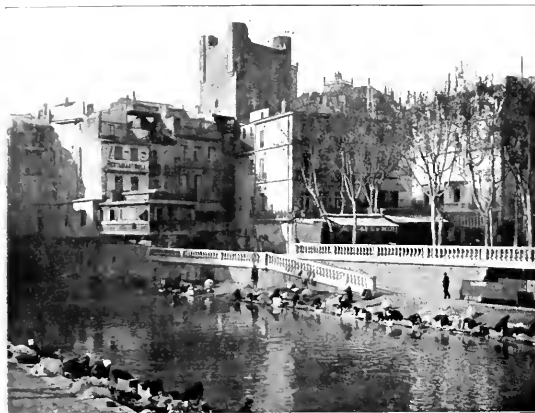
Phot. de M. Jorjy

GORGES DE SAINT-GEORGES (VALLÉE DE L'AUGLI).

BASSIN DE L'AUDE

L'Aude vient de la région où la Tet prend sa source. Aux flancs d'un plateau escarpé, *Lo Llobet*, deux ruisselets, devalés du *Pic d'Aude* (2328 mètres) et du *Roc d'Aude* (2377 mètres), s'unissent

reste du monde. Aussi, durant la saison froide, les pauvres gens émigrent-ils dans la plaine, descendant à Perpignan, où ils gagnent leur pain comme portefaix, commissionnaires ou domestiques. Le *Capenois* est déléuré, méliant, âpre au gain, sans être pour cela méchant; son langage le rapproche du Languedorien plus que du Ca-



CL. C. B.

LE CANAL, A NARBONNE.



CL. C. B.

RUINES DE LA CATHÉDRALE D'ALET.

pour former un lac modeste, l'*Etang d'Aude*, et c'est de là que le ruisseau s'épanche, d'abord vers l'est, comme s'il voulait suivre la Tet, puis, brusquement conté vers le nord, par un bourrelet de terrain qui lui barre la route, l'Aude se promène indécis, s'attarde dans la coupe du *Capcir*, descend les pâturages des Angles et, franchissant le ressaut du haut bassin qui le retenait, bondit dans un couloir qu'il tranche à travers l'épaisseur calcaire des Corbières.

Adossé au plateau de Cerdagne, le *Capcir* est, comme son voisin, un ancien lac vidé peu à peu. De hautes crêtes boisées l'enveloppent; au nord-ouest, le *Puy Pére* 2800 mètres; au nord, le seuil du *col des Ares* et la sombre forêt du *Carcanet* bornent son horizon. L'ancienne envette lacustre mesure, d'est en ouest, 16 à 18 kilomètres,

et 14 kilomètres dans l'autre sens, avec une étendue plate de 3 à 5 kilomètres. C'est une coupe allongée, à 1600 mètres d'altitude moyenne. Une des contrées habitées les plus froides qui soient en France. Quelquefois, à la fin de septembre, les seigles, quand il en vient, sont encore verts; la chaleur et la lumière manquent à la terre, car, hormis pendant les mois de juin, juillet, août, l'atmosphère est ordinairement brumeuse et le soleil voilé. Avec un pareil climat, les champs sont rares et cèdent la place aux pâturages, campagne pauvre et monotone, dont la molle lie se reflète sur la physiologie des habitants. Même en été, on ne compte guère les gros habits de nuit; et l'épaisseur du fond contre les attentions du soir, sont de misérables, car, dans les gorges sauvages de l'Aude, on ne peut s'arrêter en le comparant. Il y a bon, dans les mas chers, pour le coup du bon, de la montagne, et les soirées sont tristes. En septembre, d'arriver que les fleurs de ne 2, interrompent les choses les 8. Les Michel, au village des Angles. On imagine la rigueur des hivers intermédiaires. Avant la construction de la route de Montous, les six villages du *Capcir* étaient souvent isolés du

talan, car l'inclinaison de son plateau le portait, par l'Aude, vers Alet, dont la juridiction épiscopale s'étendait jusqu'à lui.

Formigères, sur les deux rives de la *Lladure*, affluent de l'Aude, possède peut-être la plus ancienne église du pays; il est probable du moins que l'abside, en partie, remonte au IX^e siècle. Le travail du bois et de la laine y fait vivre plusieurs scieries et une filature. Une immense forêt couvrait la contrée; ce qui en reste, la forêt de *la Matte*, est admirable. Le capitale du *Capcir*, siège de la sous-viguerie, fut, à partir du XII^e siècle, *Paig-Valador*, village situé à 1468 mètres d'altitude, sur la rive gauche de l'Aude, à l'endroit précis où cette rivière, quittant son allure paisible, s'élance avec la vigueur d'un torrent; un château fortifié défendait cette porte du *Capcir*.

Alors l'Aude, rompant l'étrave qui l'étreint par le pic de Carcanet et le roc du Peyrou, se déchaîne, fouille la roche, va et vient par de nombreux lacets sous la route en corniche qui pénètre par la déchirure de sa vallée; le torrent baigne en courant les bords d'*Escoubert* (Aude) et de *Carcanières* (Ariège), suspendus au rocher. Au fond de la gorge, les bords d'*Usson*, et, sur un piton rocheux, au confluent de la Sonne, les ruines évocatrices du château d'*Usson* (ou du *Son*, autrefois gardien du passage).

L'Aude s'encaisse de plus en plus. Au débouché du sillon de l'*Atquette* s'ouvre l'admirable défilé de *Saint-Georges*; pendant 900 mètres la route s'insinue dans un étroit et sombre couloir où l'Aude bouillonne et gronde entre de gigantesques parois. Une puissante usine hydro-électrique, tapie dans l'enfoncement de la rive, recueille par un canal souterrain les eaux enmagasinées au barrage de *Gosse*; leur force est de 6000 chevaux pour une chute de 103 mètres. Alors s'écroulent les énormes pinces de la montagne.

Axat paraît dans un épanouissement; ses maisons sont échelonnées sur une butte qui domine les ruines d'un vieux château. C'est là seulement un carrefour; bientôt les



Photo de M. Joly.

ALET : UNE VIEILLE RUE.



Cl. C. B.

GORGES DU REBENTY



Phot. de M. Jordy.

LA CIL DE CARCASSONNE, VUE DES BORDS DE LAUDE.

rochers se rapprochent et s'allongent, entr'ouverts par une fissure sauvage, le **défilé de Pierre-Lis**, où le chemin s'enfourme avec le torrent, ici accroché à des récifs pointus, plus loin glissant dans l'ombre de trois tunnels, dont l'un, appelé le *Trou du Curé*, fut ouvert, au prix d'incroyables efforts, par l'abbé Félix Armand, curé de *Saint-Martin-des-Troisac* 1742.

L'*Aude*, sortie de sa prison, arrive à **Quillan**, vile animée, bâtie sur sa rive gauche, dans un riant bassin de verdure ; un ancien château ruiné domine la rive droite au-dessus d'un vieux pont 2830 habitants.

Le **Rébenty** 35 kilomètres, comme l'*Aude*, qu'il rejoint à gauche, au-dessous d'Axat, est un travailleur infatigable ; il passe d'un bassin à l'autre par une succession de défilés : ceux des *Adourès*, d'*Able*, de *Jaunon*, le plus digne d'admiration. Par la vallée du *Sals*, qui coule dans l'*Aude* à *Coniza*, en aval de Quillan, l'on monte à *Rennes-les-Bains*, charmante station en enfilade le long du torrent. *Coniza* possède un vieux pont et un château du *xv*^e siècle, flanqué de tours.

Alet Electa, fréquenté par les Romains, eut, au temps de Charlemagne, une abbaye bénédictine et devint le siège d'un évêché supprimé par la Révolution (1318-1790 ; l'ancienne cathédrale *Saint-Pierre*, détruite en 1577 par les Huguenots, n'est plus qu'une ruine désolée ; quelques restes de remparts et plusieurs maisons du *xiii*^e ou *xiv*^e siècle subsistent encore. Les eaux minérales d'*Alet* sont fort appréciées, ses fruits savoureux, ses vignobles productifs.

Au-dessous d'*Alet*, l'*Aude* baigne **Limoux** 6650 habitants, avec une place centrale entourée d'arcades sur trois côtés, piliers des *xv*^e et *xvi*^e siècles et une église dont la belle flèche, du *xv*^e siècle, jaillit d'une base romane du *ix*^e.

La *blanquette de Limoux*, vin mousseux dont le raisin mûrit sur les coteaux environnants ; le *naupet*, dit *taupon de Limoux*, sont connus des gourmets.

L'*Aude*, au confluent du *Lauquet* (rive droite, a perdu sa longueur. La rivière s'élargit, babille sur un lit de cailloux roulés, gagne par de multiples détours la plaine de *Carot-saum*, où elle passe entre la vieille Cité et la ville nouvelle ; enfin, prenant vers l'est, elle s'avance de concert avec le canal du Midi.

De gauche lui vient le *Fresquel*, dont l'émersion est voisine du sent de Naurouse. La montagne Noire envoie à l'*Aude* : l'*Oubel*, rivière de Lastours, où jaillit dans son lit même la fontaine du *Prestel*, l'*Argentbaule* et l'*Oupon*, la *Cesse*, au confluent de laquelle une partie de ses eaux alimente le canal de dérivation, dit *Rhône de Narbonne*.

A partir de Salles, près le confluent de la Cesse, l'*Aude* poursuit vers l'est, passe à Goursan et prend la mer au delà du relief isolé de la *Chape*, par deux embouchures, dont l'une est le *grau de Vendres* ; l'autre, à 1200 mètres sud-ouest, est un bras presque mort. *Cours de l'Aude* : 223 kilomètres. Sa rapidité en temps de crue, sa pauvreté ordinaire rendent la rivière inutilisable pour la navigation ; elle est si seulement flottable en aval de Quillan.



Phot. de M. Boussenc.

ABBAYE DE FONTFROID, PRÈS NARBONNE.

un théâtre analogue à ceux d'Arles et d'Orange, et dont il reste quelques arcades voûtées dans les caves de plusieurs maisons aux environs de la cathédrale; hors de la ville, un amphithéâtre qui, à en juger par les fragments de son mur d'enceinte, devait égaler ceux d'Arles et de Nîmes. Narbonne avait peut-être alors de 60 000 à 70 000 habitants.

La décadence vint avant celle du monde romain : un grand incendie (435) détruisit une partie de ses monuments. Les barbares, Vandales, Wisigoths,

L'étang de **Gruissan** se divise en deux nappes d'eau : le grau du *Graze* et celui de *Faïelle-Nouvelle*, fort ensablés, leur ouvrent le chemin de la mer, de part et d'autre du relief qui, comme plus haut le massif insulaire de la Clape, défendait du large le golfe narbonnais. Une langue de terre edifiée par les alluvions de l'Aude, et sur laquelle filent côte à côte la Robine de Narbonne et le chemin de fer de Perpignan, le sépare de Sigeau; si on le desséchait, 2 500 hectares seraient gagnés à la culture.



CL. C. B.

BASSIN DE L'AMPA.



Phot. de M. Rousselle

CLOÏTRE DE SAINT-PAPOL.

Sarrasins, firent le reste; ils n'ont presque rien laissé. On retrouverait dans la mosquée de Cordoue des colonnes enlevées à Narbonne par les conquérants de l'Espagne. Alors le canal cessant d'être entretenu, la vase monta. *Sidoine* vante le climat très sain de Narbonne, quand le flux avait les eaux de sa lagune; peu à peu les effluves salins firent place aux exhalaisons malsaines; le golfe, transformé en lac par l'obstruction des passes de communication, devint un marécage, laboratoire de pestilence. L'Aude, ne trouvant plus sa route au travers des atterrissements sans cesse accumulés, rompit au nord la digue de Salles qui détournait ses eaux et reprit l'ancien chemin de la mer par Coursan et l'étang de Vendres. La lagune narbonnaise devint un cloaque; c'est du moins ainsi que la traitent les géographes du XVI^e siècle; à la fin du XVII^e siècle, Chapelle et Bachaumont appellent Narbonne une « ville de fange ».

Quand l'illustre Riquet réalisa son grand projet du canal des Deux Mers, la pensée lui vint de le diriger sur Narbonne par l'ancien bras de l'Aude et de l'amorcer en mer par le grau de la Nouvelle. Mais l'Aude lui parut trop torrentiel et d'un tirant ordinaire trop faible pour qu'il pût le canaliser. Les États du Languedoc reprirent plus tard ce projet : un canal de jonction, dit canal de la Robine, permit à la batellerie de passer du canal du Midi, par Narbonne, dans la Méditerranée.

La Nouvelle est le port de Narbonne; c'est par là que débouchait le canal maritime des Romains. On y importe les oranges des Baléares; le voisinage des marais salants et d'étangs poissonneux y a développé l'industrie du sel et de la pêche. Mais il est douteux que ce petit port puisse être jamais le point d'attache d'un commerce important. Au sommet du grand arc qui forme le fond du golfe du Lion, les coups de mer sont terribles, les approches fertiles en naufrages, l'abri insuffisant.

Combien plus favorable serait le grau de la **Franqui**, par où l'étang de *Lupatou* prend jour sur la mer. Vauban le fit sonder; on n'y a jamais constaté d'ensablements appréciables. Il est en effet hors du champ de la Robine; l'écran de la montagne de Lencate l'abrite des bourrasques du sud-est et en éloigne le courant littoral venu du sud.

Les deux cuvettes stagnantes de **Gruissan** et de **Sigeau** sont les restes attardés de l'ancien golfe de Narbonne. Pour **Sigeau**, les salines qu'il possède fournissent 2 500 000 kilogrammes de sel par an; de petits villages s'échelonnent dans les mares nombreuses decouvertes sur sa rive occidentale par les extrêmes remous des Corbières. La rive orientale est plate, à l'exception du dos insulaire de Sainte-Lucie. D'une rive à l'autre en largeur, l'étang mesure 1 200 à 5 500 mètres; en longueur, de 15 à 18 kilomètres; superficie totale : 4 350 hectares environ.

Le bas-fond de **Capestang**, au-dessus du bras septentrional de l'Aude, était la tête de la *lagune narbonnaise (caput stagni)*; tête de l'étendue stagnante. Les atterrissements de l'Aude eurent l'autel fait de l'isolier, du jour où la rivière reprit sa route artificiellement interrompue par le barrage romain. La grande voie Domitienne traversant ce lac; des fragments en sont reconnaissables. L'étang de *Capestang* a 7 kilomètres de long, 1 à 3 kilomètres de large et une superficie voisine de 1 893 hectares, dont 1 226 seulement toujours couverts d'eau; quelques filets de communication le rattachent à l'Aude; il reçoit un ruisseau, la *Vézouze*.

L'étang de **Vendres**, ancien estuaire de la branche septentrionale de l'Aude, était autrefois beaucoup plus étendu et en communication avec la mer. Un temple de Venus avait été bâti sur sa rive; de là le nom de l'estuaire et, depuis, de la nappe d'eau qui le remplace. L'étang de *Vendres* n'est plus qu'un bas-fond mouillé.

Le canal du Midi, creusé entre la montagne Noire, éperon terminal du Massif Central, et les Corbières, contreforts des Pyrénées, sort



Phot. de M. Rousselle

CASTELNAUDARY ET LE GRAND BASSIN.

de douve d'écoulement aux deux grands systèmes montagneux. C'est du nord surtout que lui vient l'aliment. Il mesure 241 664 mètres de long, 52 291 pour le versant de l'Océan, 5 190 pour le bief de Narrouze, 18 418 sur le versant de la Méditerranée. Vingt-six écluses d'un côté, soixante-trois de l'autre, le conduisent de Toulouse à l'étang de Thau; l'illustre *Riquet* en fut le maître ouvrier 1666-1680. Du bassin de l'Emblouchure, où il prend son origine, le canal du Midi contourne Toulouse, gagne, par la vallée du Lhers et d'un affluent, le seuil de Narrouze (190 mètres d'altitude), ample percée que domine l'obélisque élevé en l'honneur de Riquet. Comme le canal côtoie l'Aude et le chemin de fer, en prenant par la traverse les torrents dévalés de la montagne Noire, de nombreux ouvrages d'art le portent, du bassin de Castelnaudary à celui de Carcassonne, relié au canal depuis sa construction, et, plus loin, jusqu'à Béziers. C'est comme une sorte de chassé-croisé entre l'Aude, le canal et le chemin de fer; partout des ponts à double emploi.

Passé la Cesse, le canal alimente la *Robine de Narbonne*; il dévie au nord, puis à l'est, en laissant Arzeliers sur sa gauche, longe l'étang de Capstan et débouche, du souterrain de *Malpas* par le gigantesque escalier hydraulique de Béziers, dans l'*Océ*, qui coule à 25 mètres au-dessous de lui. Le canal finit dans l'étang de Thau.

Il est alimenté par la *Rigole de Narrouze*, 30 kilomètres, biseau d'une double dérivation : *Rigole de la Plaine* (12 kilomètres, venue du Sor); *Rigole de la Montagne* (38 kilomètres, émissaire du bassin de *Saint-Ferréol*, où confluent le trop-plein du *Lampy* et la prise d'eau de l'*Alzon*).

Le réservoir du *Lampy-Neuf* retient 1 673 000 mètres cubes d'eau par une digue haute de 16^m.20 dans un bassin long de 773 mètres, large de 584 et profond de 16; le site est ombragé et charmant. Pour le réservoir de *Saint-Ferréol*, le plus grand de tous, il mesure 1 558 mètres de long, 800 de large à la digue de retenue, 32^m.14 au plus creux. Pour le former, on a barré la vallée du *Laudot*, et le barrage, fait de trois murs espacés, a près de 800 mètres de long; le grand mur mesure 32^m.50 de haut, 6 mètres d'épaisseur. A 32^m.35, le trop-plein du lac artificiel se décharge en cascade dans la vallée du *Laudot*. Des vannes, puis des robinets, permettent d'abaisser successivement le niveau de la masse liquide. En huit jours, le réservoir se vide; il faut soixante jours pour le remplir (637 400 mètres



CL. ND.

PERPIGNAN : LA LOGE.

cubes). Une magnifique futaie enveloppe le bassin de *Saint-Ferréol*; la vue que l'on découvre, par temps clair, sur les Pyrénées ajoute à l'enchantement du site.

Pyrénées-Orientales.

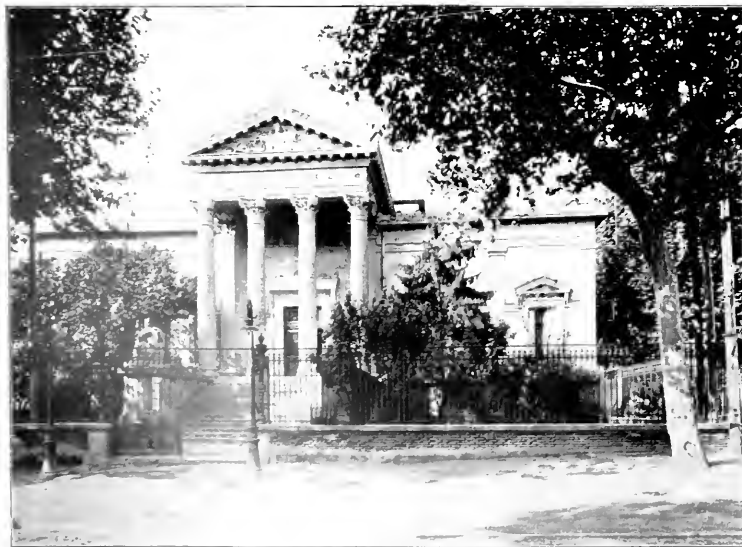
Superficie : 414 000 hectares. Population : 217 500 hab. 1921. Chef-lieu : **Perpignan**. Sous-préfectures : **Céret** et **Prades**. — 17 cantons, 232 communes; 16^e corps d'armée. MONTPELLIER. Cour d'appel et Académie de MONTPELLIER. Diocèse de PERPIGNAN (suffragant d'Albi).

Le territoire des Pyrénées-Orientales se noue au massif du *Carlite* 2 921 mètres; de là se prolonge au sud-est le remous de la grande chaîne avec le *Puig Mal* 2 909 mètres, le pic de *Sègre* 2 795 mètres, le pic d'*Eigne*, qui commande le col de *Nuria*; la *Roque Carlobon*, d'où se détache en avant le bastion du *Canigou* 2 785 mètres; enfin, après l'affaissement du col du *Perthus* 290 mètres, sous le fort de Bellegarde, le chaînon des *Albères* qui, du pic de *Noulos* 1 257 mètres, s'abaisse par une suite de degrés jusqu'au cap *Cerbère* et s'effondre dans les flots de la Méditerranée.

Par la *Tet* s'écoulent la plupart des réservoirs lacustres du *Carlite*. Le *Tech*, dont le cours est sensiblement parallèle à celui de la *Tet*, puise à l'angle d'attache de la jetée du *Canigou* avec la chaîne des Pyrénées; l'apreté de sa vallée lui fit donner le nom de *Vallespir* *vallis aspera*, vallée rude¹.

L'*Aude*, sourd de la *Tet*, née comme elle au revers du *Carlite*, traverse la haute cuvette du *Caper*, dont elle a drainé les eaux, plonge par des défilés pittoresques et, prenant à l'est, au delà de Carcassonne, dessine sur le front des Corbières un vaste chemin de ronde. L'*Aude* finit en mariage, comme l'*Albi*, la *Tet*, le *Tech*. Un chapelet d'étangs s'échelonne le long de cette côte.

Perpignan 53 740 habitants. Bien que d'origine relativement peu éloignée, puis-que les premiers documents écrits qui en parlent ne datent que du x^e siècle, *Perpignan*, cité maîtresse du Roussillon et ancienne capitale du royaume de Majorque, se raconte par ses monuments.



CL. ND.

PERPIGNAN : LE PALAIS DE JUSTICE.



CL. ND.

PERPIGNAN : PORTES DE L'HOTEL DE VILLE.

Une *villa Perpiniaci*, c'est-à-dire un grand domaine où se trouvaient groupés autour du maître un certain nombre de clients, laboureurs et artisans, existait ici. Ce groupe, s'étant accru, forma une paroisse dont l'église, vouée à *saint Jean Baptiste*, fut consacrée en 1023. Il ne reste de l'antique édifice, berceau de *Perpignan*, qu'une porte de grès rouge.

La *cathédrale Saint-Jean*, qui remplace aujourd'hui l'ancienne, fut bâtie seulement en 1324 et terminée au début du *xv^e* siècle. Sa nef unique est d'une belle envolée : la chapelle de la Conception, par son retable finement ouvré, trahit le voisinage de l'Espagne.

C'est qu'en effet l'Espagne fut ici maîtresse, de 1172 à 1659, plus de cinq cents ans. Le comte héréditaire de Roussillon, *Guerard*, étant mort sans enfants, laissa son domaine au roi d'Aragon, Alphonse II (1172). *Perpignan*, devenue vedette avancée des États aragonais, de ce côté des Pyrénées, recut de ses nouveaux maîtres des privilèges particuliers : on améliora les terres basses et marécageuses qui l'entouraient, la ville s'agrandit, l'on pourvut à sa défense, et le roi Pierre II, confirmant les *Usages et coutumes* de la communauté perpignanaise, déjà ratifiés par ses prédécesseurs, lui reconnut le droit d'élire cinq *consuls* ou magistrats chargés de l'administrer et de faire la police : les libertés communales de *Perpignan* furent toujours respectées par ses souverains.

La ville s'étant fort agrandie, à partir de 1300, il fallut englober ses faubourgs dans une nouvelle enceinte (1270-1320) dont quelques restes subsistent. Alors fut édifiée le palais des rois de Majorque, enveloppé depuis d'une citadelle. « Quand fut crée le royaume de Majorque (1276, *Perpignan* devint sa capitale effective : les rois résidèrent au château et y entretenirent une cour brillante. C'est la belle époque de l'histoire de *Perpignan*. La ville alors prit une physionomie qu'elle gardera plusieurs siècles. Elle est alors pleine de vie : le marché établi aux environs de l'Hotel de ville, que l'on vient de bâtir, est actif et bruyant. Les étrangers affluent : les beaux-arts et les lettres sont cultivés ; il y a des écoles privées ; une Université est créée en 1359, puis un *Consulat de mer*

la Loge, en 1387). Le commerce et l'industrie prospèrent. Les copistes, les relieurs, les libraires, les orfèvres, les sculpteurs, les peintres, les architectes multiplient leurs œuvres à côté des tisserands, des teinturiers, des fabricants de drap. » P. VIDAL.

Cette prospérité dura deux siècles environ. La longue place de la *Loge* était alors le *forum* de la cité : c'est encore le centre de la vie publique : là se groupèrent, avec la *Loge*, l'Hotel de ville et le Palais de justice.

La *Loge*, où siégeait, au premier étage, le *Tribunal de mer*, et dont le rez-de-chaussée servait de Bourse, fut construite à la fin du *xiv^e* siècle et complétée au milieu du *xv^e* : on l'a restaurée en 1843. Pourquoi faut-il qu'un café dépare ce charmant édifice ?

L'ancien *Hotel de ville* sert de péristyle à la mairie actuelle : un beau plafond à caissons orne la « Salle consulaire ». Aux murs du vieux *Palais de justice*, devenu, avant l'annexion de 1659, palais de la Députation locale, s'ouvrent trois belles fenêtres à meneaux dont les arcs reposent sur de sveltes colonnettes qui font penser aux gracieux appareils *ajourés* de l'Hotel de ville de Barcelone. Avant que ne fût ouverte au centre de la ville la grande place de la République, c'est sur la grande place allongée de la *Gallinaria* (maintenant la *Barre*), voisine et parallèle de la *Loge*, que se tenait le marché : ses boutiques sous auvents appuyés de colonnes, aussi bizarres que variées, invitaient à la flânerie. Toutefois, les belles maisons anciennes sont rares à *Perpignan* : dans la

rue *Main-de-Fer* il s'en trouve une remarquable.

Tandis que la vie populaire évoluait de la *Loge* à la Cathédrale, le quartier des études se groupait autour de la colline ou Puig-Saint-Jacques : là se trouvait l'Université. Celle-ci fut supprimée en 1794 : dans ses bâtiments logent le *Musée* de peinture et de sculpture ainsi que la *Bibliothèque* publique, fondée en 1759 (25 000 volumes) : un *Muséum d'histoire naturelle* et un *Musée archéologique* régional complètent les collections scientifiques de la ville.

Des couvents qui s'élevaient au voisinage de l'Université, celui de la Victoire abrite la Manutention, celui de Saint-Dominique les bureaux du génie et, dans son église monumentale du *xv^e* siècle (le cloître est détruit), on entasse des fourrages. L'*Arsenal* lui-même est



CL. ND.

PERPIGNAN : L'ÉGLISE SAINT-JACQUES.



CITÉ DE CARCASSONNE : PORTE NARBONNAISE.

Phot. de M. Jordy.

loge dans un couvent des Grands-Carmes (fondé au ^{xiii}^e siècle dont l'église conserve un portail très orné, le cloître du ^{xiv}^e siècle).

Une grande place, l'*Espplanade*, sépare l'arsenal de la citadelle, lourd massif de constructions étoilées autour de l'ancien château des rois de Majorque. Par un pont jeté sur le fossé, l'on accède, au sortir d'un passage voûté, dans la cour intérieure de la place : là une galerie étage, ses belles arcades ogivales ; c'était l'ancien palais. Sous la nef gothique de la chapelle on a installé une salle d'armes, mais la porte, bien conservée, passe avec raison pour l'une des plus belles œuvres d'art du Roussillon. Après les rois de Majorque, Louis XI, Charles-Quint, Philippe II d'Espagne et Vauban multiplièrent les travaux autour de la citadelle, élargit le réduit défensif de la ville, fortifiée elle-même, et dont les remparts viennent se joindre au front du Castillet, premier obstacle de l'assaillant, et de la citadelle, à l'entrée de la *Basse*.

Le *Castillet*, fait en briques et enduit sous une croûte de maçonnerie très épaisse, est de belle apparence et fut complété, en 1368, par le roi de France, Louis XI. Le roi de France, Louis XI, le repara et le revêtit d'une construction nouvelle, la *porte Notre-Dame* ; le bastion qui surmonte l'ouvrage au nord fut l'œuvre de Charles-Quint ; un pont de guerre complétait cet appui défensif. L'existence du *Castillet* est fort compromise : ce n'est

s'entassent les fourrages, à côté des bestiaux ; les *hortas* (jardins) des environs y expédient les légumes et les fruits par milliers, ceux du moins que n'enlève pas l'exportation. Peu de villes en France peuvent rivaliser avec *Perpignan* pour les somptueux ombrages de sa magnifique *Avenue des Platanes*.

Le *Cerban* est laborieux, à peu ou gain, mais passionné pour la musique, le jeu et la danse.

Personnages historiques. —

Au ^{xiii}^e siècle, *Gui de Terraut*, général des Grands-Carmes en 1318, évêque d'Elne, patriarche de Jérusalem ; au ^{xiv}^e siècle, *André Bosch*, jurisconsulte et historien ; *Thomas Carrière* 1713-1761, qui le premier fit connaître les eaux minérales du Roussillon ; son fils, *Joseph Carrière* 1750-1802, médecin distingué ; il donna une description du Roussillon dans le *Logage pittoresque de la France*, qui parut à Paris en 1787 ; l'osca 1713-1789, jurisconsulte et érudition ; *dom Briat* 1713-1828, de l'ordre des bénédictins de Saint-Maur ; l'un des plus savants de son temps, il contribua au *Recueil des historiens des Gaules* ; *Hyacinthe Rigault* 1659-1713, le fameux portraitiste de Louis XIV, Bossuet, Mignard, etc. ; au ^{xix}^e siècle, *Albert Saisset* (1812-1891) ; il publia des poésies catalanes sous le pseudonyme de *Dan Tal*. Au ^{xix}^e siècle, *Eliezer Arago* (1802-1892), ne à Perpignan, libérateur et homme politique, frère de l'illustre astronome *François Arago* (1786-1853) et de *Jacques Arago*, né au village d'Estagel, dans les Gorbieres ; *Louis Campagna* (1780-1871), naturaliste, créateur du Muséum de Perpignan ; le sculpteur *Alexandre Oliva* (1823-1890), né à Saillagouse.



Phot. de M. Jansou.

LE CASTILLET, A PERPIGNAN.

Aude.

Superficie: 631 300 hectares (Cadastré), 634 100 (Service géographique de l'armée). Population : 287 050 hab. (1921). Chef-lieu : **Carcassonne**. Sous-préfectures : **Narbonne**, **Castelnaudary**, **Limoux**. — 31 cantons, 440 communes; 16^e corps d'armée (MONTPELLIER), Court d'appel et Académie de MONTPELLIER. Diocèse de CARCASSONNE (suffragant de Toulouse).

Le Massif Central par les gradins de la *montagne Noire*, les Pyrénées par le contre-



Phot. de M. Jordy.

DÉFENSES DU CHATEAU : L'ÉCHAQUETTE.

de *Bugarach* (1 231 mètres), en sorte que les deux sommets, dominateurs de la plaine où s'affaïssent leurs collines de soutènement, sont d'altitude à peu près égale.

C'est au *pic de Madres* (2 471 mètres) que la jetée calcaire des *Corbières* se dégage de l'épaisseur du *Carlitte*. Ses derniers montonnements viennent mourir à l'est, sur l'étang de *Sigean*, autrefois partie intégrante du golfe de Narbonne qui défendaient du large les archipels rocheux de la montagne de la Clape (20 kilomètres de long, y compris l'île Saint-Martin, sur 11 dans sa plus grande largeur). Sous les altèrissements de l'Aude, l'ancien golfe marin s'est transformé.

Entre les deux grands soulèvements du Massif Central et des Pyrénées, la rupture est complète à l'est; à l'ouest, au contraire, la liaison se découvre par les contreforts du *Carlitte*, soulevés entre le bassin de l'Ariège et celui de l'Aude; ils se prolongent par la crête des *Pailhères*, dont l'altitude est voisine de 2 000 mètres.

L'Aude puise aux plateaux lacustres du *Carlitte*, traverse la cuvette du *Caper*, et plonge dans les défilés sauvages des *Corbières*, d'où elle s'échappe par la plaine de Carcassonne et tourne à l'est, de concert avec le canal du Midi, trait d'union de l'Océan à la Méditerranée, qu'alimente le réservoir de *Saint-Ferréol*.

Carcassonne et **Narbonne**, la nouvelle et l'ancienne métropole de l'Aude, ont éprouvé, si près l'une de l'autre et dans le même bassin, de semblables vicissitudes.

Après les Volkes Tectosages, ses premiers maîtres, les Phéniciens et les Grecs qui ne firent qu'aborder, les Romains qui la portèrent au plus haut point de prospérité, *Narbonne* vit arriver les hordes barbares; Alains,



Phot. de M. Jordy.

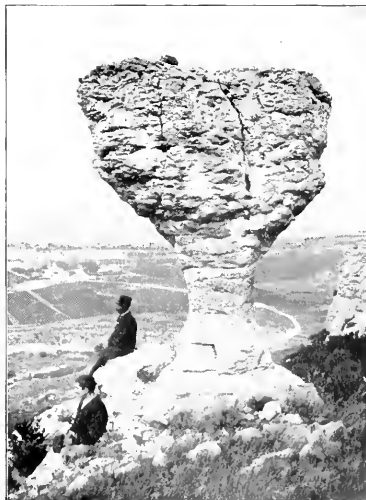
CITÉ DE CARCASSONNE : LE CHATEAU LOMIAL.

fort calcaire des *Corbières* se donnent la main dans la dépression de l'Aude. La montagne Noire culmine au *pic de Nore* (1 210 mètres), croupe de pâturages qui domine un plateau en partie boisé; les *Corbières* culminent au *pic*

Suèves, Vandales de la grande invasion qui franchit le Rhin en 406. Puis ce furent les *Wisigoths*, maîtres du Midi, que la victoire de Clovis à Vouille refoula dans la Narbonnaise et à Barcelone. Peu après s'être emparés de l'Espagne, les *Maures*, débordant les Pyrénées, prennent *Narbonne* et la mettent à sac. Charles-Marie arrive cette nouvelle invasion (732), mais ne peut expulser les Sarrasins de Narbonne; ce fut l'œuvre de Pepin le Bref: il s'établit en maître dans la Narbonnaise et débâta le pays jusqu'aux Pyrénées. Arrivent les *Normands*; Narbonne est prise et pillée par eux. L'orage passe, mais l'Empire carolingien disloque au profit des barons féodaux, les comtes de Narbonne, de Carcassonne et de Béziers doivent accepter la suzeraineté des comtes de Toulouse, ducs de *Septimanie*: Carcassonne, Narbonne, Elne, Maguelonne, Lodeve, Agde, Béziers.

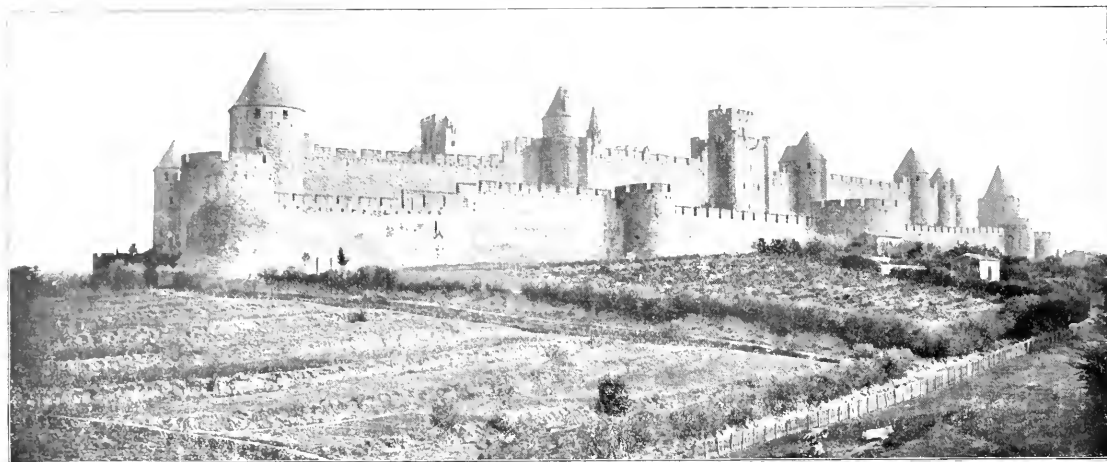
Entre les souverains de Toulouse et ceux de Barcelone et d'Aragon, qui

clendaient leur domination sur la Cerdagne, le Roussillon et une partie de la Provence, les pays intermédiaires de l'Aude eurent souvent à souffrir. La guerre des *Albigens* les éprouva cruellement. Le comte de Toulouse s'était fait le champion de l'hérésie albigeoise, peut-être plus par esprit d'indépendance que par conviction. Simon de Montfort enleva Béziers (1209), qui fut horriblement saccagée; la cite de Carcassonne, ou *Roqueland*, comte de Béziers, s'était réfugié, fut prise, et le comte, trois ans plus tard, après avoir infligé à Raymond VI, comte



Phot. de M. Jordy.

CORBIÈRES : LE BÉNÉDICTIN D'ALABRE.



Phot. de M. Jorès

LA CITÉ DE CARCASSONNE, VUE GÉNÉRALE, PRISE DU SUD.

de Toulouse, une défaite décisive, Simon de Montfort s'aventura vers Toulouse; la défaite, à Muret (1213), de Raymond VI, de Pierre II d'Aragon et de la féodalité du Midi, groupée autour d'eux, devait, croyait-on, mettre fin à la guerre.

Raymond VII, fils et héritier de Raymond VI, incapable de résister seul au roi de France, dut abandonner une partie de ses États : *Narbonne*, le *Rosaz*, *Carcassonne* furent remis à la Couronne. Une dernière tentative du vicomte de Trancavel, fils et héritier de Raymond Roger, vicomte de Beziers, échoua devant Carcassonne. Saint Louis résolut d'en faire une place de guerre, tête de la France, contre l'Espagne aragonaise; pour cette raison, les faubourgs furent rasés et une nouvelle ville fut fondée dans la plaine, de l'autre côté de l'Aude (1247). C'est le chef-lieu actuel du département. Les Anglais du prince Noir incendièrent Carcassonne en partie (1355). Un levain fermentait contre la domination du Nord; la révolte du maréchal de Montmorency, battu près du Fresquel, non loin de Castelnaudary, et décapité à Toulouse; la conspiration de Camp-Mars et de Thon, à Narbonne, contre Richelieu furent les manifestations de rancunes mal éteintes.

La cité de Carcassonne était le boulevard de l'Aude, au coude que forme cette rivière lorsqu'elle s'échappe à l'étroite des hautes murailles qu'enserment son cours supérieur, elle prend le large dans la plaine.

Aussitôt passé le vieux pont de l'Aude, habillarde et rageuse, un formidable hérissément de tours et de remparts crénelés se déploie sous le regard, au sommet de la colline prochaine. Depuis les vieux *Celles*, qui s'étaient fortifiés sur cette crête, tous les conquérants ont travaillé à la défendre : les *Romains*, reconnaissables à leur petit appareil de blocage, d'apparence indestructible; les *Visigoths*, dont les chaînages de briques relient les assises des murs; après eux, les Sarrasins d'Espagne, Pépin le Bref, la féodalité.

Place de guerre sans rivale, la *Cité* vécut dans le fier isolement de ses remparts; mais son rôle prit fin du jour où, par le traité des Pyrénées (1659), la frontière de l'Espagne fut reculée au delà du Roussillon. Sur les hautes terres de la Cerdagne, une autre forteresse, *Montlouis*, prit la garde à sa place, et la *Cité* n'étant plus qu'un décor, on cessa de l'entretenir. Atteinte peu à peu dans ses œuvres vives, l'intangibles forteresse devint une carrière de pierres; de hideuses masures s'accrochèrent aux remparts ou s'insinuèrent dans les brèches avec les herbes parasites. La pauvre *Cité* ne fut bientôt plus qu'un champ de débris, dans une enceinte vermoulue, condamnée à périr.

Mérimée, qui la vit (1835), en eut pitié, jeta un cri d'alarme sur

l'effondrement de cette chose unique et admirable. L'archéologue Cros-Mayreville fit de la restauration de la *Cité* l'œuvre de sa vie, et, le mouvement romantique aidant, les pouvoirs publics finirent par s'y intéresser. *Viollet-le-Duc*, le maître artisan et, après lui, P. Beswillwald ont remis sous nos yeux la fantastique vision de la *Cité*, dans sa couronne de remparts et de tours.

L'enceinte extérieure, plus massive, mais moins haute que l'enceinte intérieure, fait 1500 mètres de tour. Entre les deux, une grande voie, ouverte à la circulation de la défense, prend le nom de *lées*. On entre par la barbacane avancée de la *porte Narbonnaise*, où grimace toujours la figure énigmatique de Dame *Carac*, l'impression d'un autre âge est subite, au pied des deux grosses tours saillantes en arcène dont les meurtrières battent les détours de l'entrée. On croirait voir dans

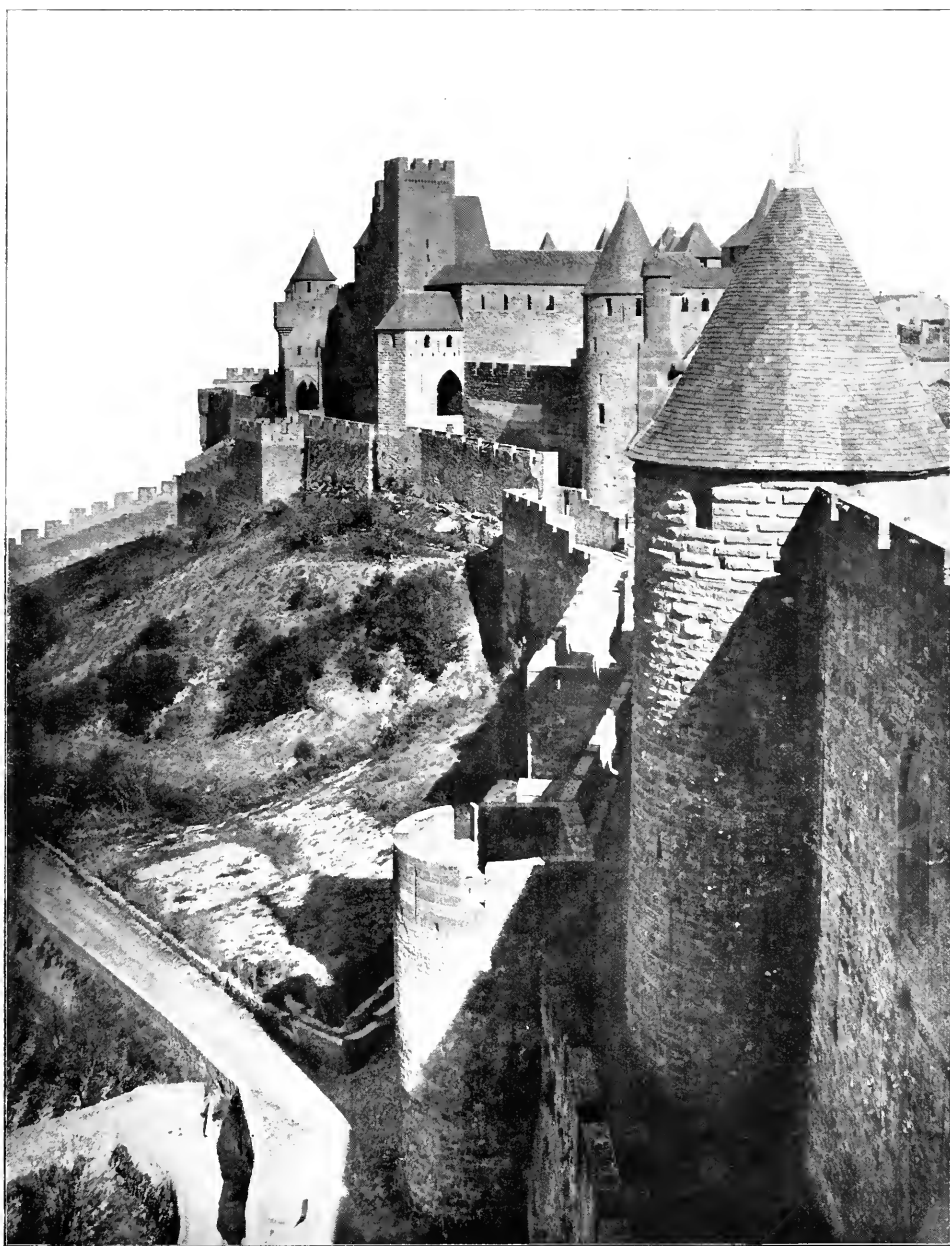


CITÉ : TOUR DES VALLÉES



Phot. de M. Jorès

CARCASSONNE : BOULEVARD DE LA PRÉFECTURE.



Phot. de M. Jordy.

CITÉ DE CARCASSONNE: PERSPECTIVE DU CHATEAU



CITÉ DE CARCASSONNE : PORTE DE L'AUDE.

Phot. de M. Jordy.

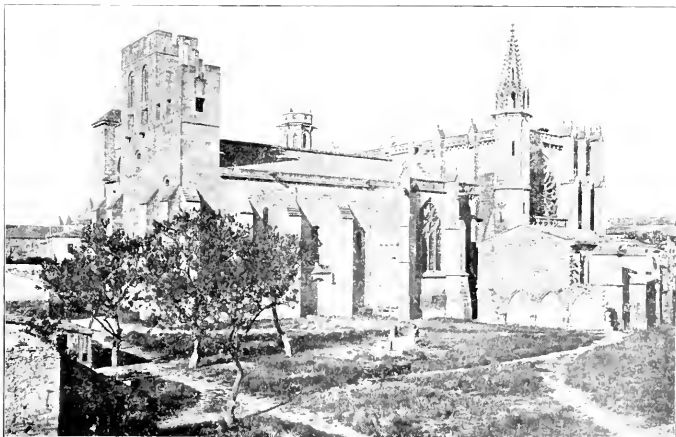
l'ombre les hommes de garde bardés de fer, prêts à relever le pont-levis, à faire tomber la herse et pousser la porte aux lourds vantaux chargés de gros clous. Dans la rue montante, sous l'oppression des tours géantes et des épaisses murailles, l'illusion du passé s'accroît, obsédante : les maisons se tassent ou elles peuvent, comme des casemates dans un fort. A droite surgit le *château*. C'était, dans une place de guerre, le réduit suprême ; aussi en avait-on soigneusement hérissé les approches : un large fossé tenait à l'écart l'enceinte quadrangulaire flanquée de tours qui fut la résidence des Trancavel. Dans la haute tour sarrazine, dont la puissante silhouette se détache du côté de l'Aude, Adélaïde, femme de Raymond-Roger Trancavel, conviait les troubadours. Dans la mystérieuse retraite de la tour Pinto, son mari serait mort empoisonné. Il plane sur cette sombre demeure, ses souterrains, ses prisons, d'atristants souvenirs.

Le *château* formait une troisième forteresse enclavée dans les deux autres : des échafauds de bois enveloppaient le couronnement de plusieurs tours ; de là-haut, les hommes d'armes faisaient pleuvoir sur l'assaillant toutes sortes de projectiles meurtriers, des pierres, des pontres, de l'huile enflammée, des flèches barbelées. Ces échafauds s'appelaient des *hourds* ; on les remplaça depuis par des ouvrages en pierre, ou *molucouds*, soudés à la muraille, au dessous des créneaux qui s'échelonnaient le long de la courtine : intervalle des tours, boucliers toujours prêts pour les défenseurs de la place.

Un étroit chemin de ronde, coupé d'escaliers et de portes d'accès, court à l'intérieur des murs, tout autour de l'enceinte. Les tours elles-mêmes pouvaient se défendre, ou du moins certaines d'entre elles, indépendamment de tout le reste : un four pour cuire le pain et les aliments, un puits creusé au centre, témoignent ici et là d'une minutieuse prévoyance. L'on ne peut voir sans émotion, à travers les voûtes trouées, les escaliers tournants et rompus par intervalles, les menottes, largement évasées à l'intérieur, dirigées à chaque étage contre tous les points de l'horizon, les échaugettes, les tours de guet, les dalles épaisses en guise de toit qui pouvaient braver l'incendie,

la foudre et les coups les plus formidables. La *porte d'Aude* n'était qu'une poterne, puisque les piétons seuls peuvent s'insinuer dans ses détours. Ce fut la contre-partie de la *porte Narbonnaise*, sur le front opposé de la place ; elle défendait l'entrée du côté de la rivière ; aussi l'avait-on cuirassée comme à plaisir d'une armature compliquée où, par une série de tangentes, de tourments et de replis, un étroit passage monte en zigzags sous la menace embusquée de tous côtés.

Dans l'angle sud de la *Cité*, sur un parvis désert et mélancolique où des ruines affleurent sous l'herbe et que circonvoient l'étreinte des remparts, l'ancienne cathédrale *Saint-Nazaire* surgit, bijou digne de l'écrin unique en il est sorti. Derrière une façade toute guerrière qui fit jadis corps avec l'enceinte, une triple nef romane arrondit sa voûte en berceau brisé, sur d'épais arcs-doubleaux, sur des piliers à la puissante carène, couronnés d'étranges chapiteaux : certains d'entre eux avec leurs lotus d'Orient et leurs sphinx d'Egypte disent



CITÉ DE CARCASSONNE : ÉGLISE SAINT-NAZAIRE.

E. N.



C. L. R.

MINERVE ET LE COURS SOUTERRAIN DU BRIAN, SOUS-ALFÉINE DE L'AUDE.

l'antiquité du temple primitif d'où ils proviennent. « Et cette nef aux lignes solides et austères est comme le vestibule sombre d'un lumineux palais, comme une caverne ouvrant sur une forêt enchantée. Quand de là on débouche dans le merveilleux chœur gothique, c'est la sensation du plein air que l'on éprouve soudain, tant la voûte s'envole, aérienne, sur les mille ramifications des colonnettes, tant la lumière, entre à flots dans cette immense maison de verre ; la légèreté en est si surprenante, la pierre s'y réduit à des linéaments si légers que ce sont les vitraux, semble-t-il, qui soutiennent l'édifice. Selon les heures du jour et la marche des nuages, tous les jeux de lumière s'invalent à travers les milliers de gemmes de ces initiales verrières du XIII^e et du XIV^e siècle. » (MORAND.) »

La Cité n'est plus qu'un village niché dans une étroite place de guerre. Carcassonne 29 310 habitants, la vraie ville, celle qui s'éleva sur la rive gauche de l'Aude, quand le roi de France fut maître de la cité d'en haut 1217, groupe le dancier de ses rues monotones autour d'une place centrale ombragée d'arbres magnifiques, à l'ombre desquels s'épanche une belle fontaine de marbre blanc. La ville fut bâtie tout d'une pièce et d'après un plan d'une régularité géométrique comme les bastides du Midi ou les villes américaines

d'aujourd'hui. Deux de ses églises offrent un vif intérêt : *Saint-Vincent*, dont la voûte gothique est d'un élan superbe (XIV^e siècle) ; *Saint-Michel* cathédrale depuis 1803, à nef unique, qui fut bâtie à la fin du XII^e siècle et restaurée par Viollet-le-Duc en 1849. L'élanement des voûtes et des chapelles latérales donne à la nef une grandeur imprévue.

Carcassonne possède un Musée intéressant. Mais rien ne vaut la splendeur de ses promenades : les immenses plateaux du boulevard de la Préfecture rappellent ceux de Perpignan. Même exubérance au square Gambetta et sur la promenade du jardin des Plantes. Si le boulevard de la Préfecture atteignait au nord le canal du Midi, ce serait, entre le bassin animé par les bateaux et la gare bruyante qui s'élève à côté, une voûte ininterrompue de verdure jusqu'au seuil du Pont-Vieux jeté sur l'Aude, que domine, du haut de son piédestal, la vieille Cité couronnée de tours.

Personnages historiques.

— *Pulchus Trecentus Varro*, poète latin, né près de Limoux (82 av. Jésus-Christ) ; *M. Cornelius Fronto*, rheteur et orateur originaire de cette même ville (II^e siècle), précepteur de Marc-Aurèle ; *saint Schastice*, né à Narbonne vers 200, d'abord officier de la maison de Diocétien, percé de fleches comme chrétien, puis assommé dans le cirque (288) ; au XII^e siècle, les troubadours *Riquart de Miravalles*, *Arnaut de Carcassès*, *Bérenger de Puivert* ; *Pierre de Castelnaud*, ne à Castelnaudary, religieux de Cîteaux, archidiacre de Magonne, légat du pape Innocent III, dont le meurtre (1208) détermina la croisade contre les Albigeois ; *saint Pierre Nolascus*, ne près de Saint-Papoul (1180-1236), fondateur de la *Merci* pour le rachat des captifs ; le chansonnier-poète *Girard Rigquier*, de Narbonne ; *Arnaut Vidal*, premier lauréat des Jeux floraux, ne à Castelnaudary ; l'Historien dominicain *Pierre Benoist* ; le savant bénédictin *D. Bernard de Montfaucon*, ne près de Limoux (1655-1741) ; après avoir servi avec distinction sous Turenne, il entra dans la congrégation de Saint-Maur, et laissa des ouvrages d'une erudition abondante et solide ; *François Andréossi*, l'un des maîtres ouvriers du canal des Deux-Mers (1633-1688), et son petit-fils *Ant.-Fr. Andréossi*, général d'artillerie et écrivain (1761-1828), nes à Castelnaudary ; le comique *Reuys*, ne à Narbonne (1640-1724) ; *Fabre d'Églantine* (1735-1794) ; *Alex. Soumès* de Castelnaudary, 1788-1845 ; *Alex. baron de Couraud*, ne à Limoux (1788-1847), qui écrivit de touchantes éloges, « le Petit Savoyard » ; le paléographe *Louis de Metz-Latrive* (1815-1897).

CÔTE CÉVENOLE

COURS D'EAU CÔTIERS

Avant qu'elles n'eussent été dépouillées en partie de leurs sédiments et déchirées par les eaux, les *Cévennes* faisaient rivage au-dessus de la Méditerranée et du fjord rhodanien. Peu à peu les débris de la montagne déchiquetée par les eaux torrentielles se sont étendus au pied de ses talus, formant de vastes plages devant lesquelles le flot recule encore tous les jours. Là et là, parmi les étendues sablonneuses, des filets d'eau cherchent leur voie, au milieu des sables et des cailloux rous ; ce sont les torrents, prisonniers de leurs propres alluvions, qui tout à l'heure dégringolaient en linéaires du sommet des monts. Leur calme en plaine n'est qu'apparent. Que des images, enlevées par une ardente évaporation à la surface de la Méditerranée ou venus de l'Océan, se heurtent au front de l'Avignol, du Meze ou du Plat ; un déluge se précipite, l'eau s'abat et roule en avalanches par les défilés, mordant la roche, la culbutant en gigantesques projectiles. Ce régime instable et violent est commun à tous les cours d'eau issus de la crête des *Cévennes meridionales*.

L'Orb puisant le rebord du Larzac ordilithique, à une douzaine de kilomètres nord-nord-ouest de Lodève, laissant à gauche Romiguères, il entre dans une série de ravins sans grand caractère ; mais d'Arène à Cazalène, par des failles ouvertes au vit de la roche granitique, la rivière s'est frayé des défilés étroits et sinueux d'une sauvage grandeur ; elle plonge de 12 mètres à la cascade de *Canelhon*, au milieu d'un



C. L. R.

SAINT PONS — R. DE L'AUDE.



OLARGIES SUR LA RIVE DROITE DU JAUR.

étrange chaos, glisse devant les bords d'Arène, s'enroule et file dans une sorte de canal entre des parois de 25 à 30 mètres, s'épanouit enfin dans le petit bassin verdoyant de *Cazilhac*, dernière étape de la région montagnarde. Une étroite cluse engage l'Orb dans le petit causse de *Bédarieux*, ville jadis importante, bâtie à 250 mètres d'altitude, au confluent de la rivière et du torrent de *Véran*. Des tanneries, des manufactures importantes de drap de troupe, des gâteaux réputés (bisectins) composent l'industrie de Bédarieux; la digue élevée en 1797, sur l'ordre des États du Languedoc, contre les inondations de la rivière, lui forme une belle promenade, ombragée de platanes, la *Perspective*.

Alors la vallée de l'Orb se développe large et riante entre des montagnes boisées; elle rencontre à droite la *Mare*, émissaire du bassin houiller de *Grassano*; le *Bitoulet*, ruisseau de *Lamalon-le-Bas*; la *Mouille*, issue des escarpements grandioses du *Carour*. La vallée de *Lamalon*, perpendiculaire aux monts de l'Espinouse, s'ouvre dans un cadre de pentes douces et fertiles que couronnent de beaux bois de châtaigniers; longue environ de 4 kilomètres, d'une largeur moyenne de 600 mètres, son horizon s'épanouit sur le débouché de l'Orb. Le sol est riche en sources minérales: thermes, hôtels, magasins, cafés, bazars s'allongent en une longue rue de 2 kilomètres sans interruption, sous divers noms: *Lamalon-le-Bas*, *Lamalon-le-Centre*, *Lamalon-le-Haut*. Chaque section possède des sources et un établissement de bains. A *Lamalon-le-Bas*, la *Staline*, l'*Usdale* (carbonatée sodique et calcique hypothermale, avec un parc de 15 hectares, aux allées bordées de lauriers-roses. A *Lamalon-le-Centre*, établissement reconstitué en 1892: source *Capus* (très ferrugineuse), dans un coin délicieux; *lucette de Bourges* (intermittente, gazeuse, très alcaline); source *Nouvelle*, très gazeuse lithinée; source *Marie*, purgative et diurétique. A *Lamalon-le-Haut*, dans un site calme et reposant, source et parc du *Petit-Vichy* (gazeuse, alcaline, contre la goutte et la gravelle); la *Mine* (très ferrugineuse, contre l'anémie), encaissée entre deux murailles arides couronnées de verdure. Il faut mettre à part la source de la *Vernière*, au centre d'un beau parc, sur l'autre rive de l'Orb.

Le *Carour* fait saillie de 800 mètres au-dessus de l'Orb; la hardiesse de ces grandes murailles, le contraste de leur sauvagerie avec le riant tapis de prairies semées d'arbres, tendu à leurs pieds, donnent au paysage de *Colombières* un caractère comparé à certains sites réputés des Alpes, bien que les cascades y soient un peu maigres. Fuite de l'aliment des neiges permanentes. Deux torrents viennent à l'Orb: l'*Héric*, jailli au travers des rocs éboulés d'un vertigineux couloir, fendu entre des murailles nues de 300 mètres; dans ces abîmes noirs, quelques bassins étroits, où s'endort un instant l'eau de cristal, reflètent un ruban de ciel bleu. Après l'*Héric*, le *Jaur*, qui débouche à la Trivale ou carrefour des Trois-Vallées:

il puise au nord de Saint-Pons; mais dans la ville même, une nappe abondante, véritable source nourricière du *Jaur*, lui verse plus de 1000 litres par seconde, au seuil d'une caverne ouverte dans le roc vif.

L'Orb, toujours sinueux, enveloppe le promontoire de *Vieussan*, échappe enfin aux étranglements montagneux sous des talus où se chauffent la vigne, le figuier, l'olivier, recueille en passant la terrible *Vernazobres*, pour atteindre enfin la base de la haute terrasse où s'érige *Beziers*. La *Vernazobres*, issue de la caverne de *Caudaro*, prête d'abord ses eaux, par des rigoles de raptage, à des jardins et des prairies qu'elle féconde; elle resterait anhydre, si la fontaine de *Poussaron*, née de la même roche calcaire que celle de *Caudaro*, ne lui fournissait un nouvel aliment: dans un val élargi, elle traverse la ville de *Saint-Clément*, au climat d'une exceptionnelle douceur, enfin va se perdre dans l'Orb, sur un vaste champ de grèves. Cette rivière, qui n'a pas 20 kilomètres, est sujette à des emportements terribles. En septembre 1875, soulevée par une trombe, elle monta

de 8 mètres en un quart d'heure; c'était la nuit; Saint-Clément fut en partie noyé ou écrasé sous les maisons effondrées.

Beziers dresse au-dessus de l'Orb l'imposante façade fortifiée de son antique cathédrale *Saint-Nazaire*. La magnifique avenue *Paul-Riquet* conduit à un jardin esplanade, d'où la vue tombe sur le canal du Midi. Par le magnifique escalier d'eau de *Fousserrans*, les eaux



GORGES D'HÉRIC.

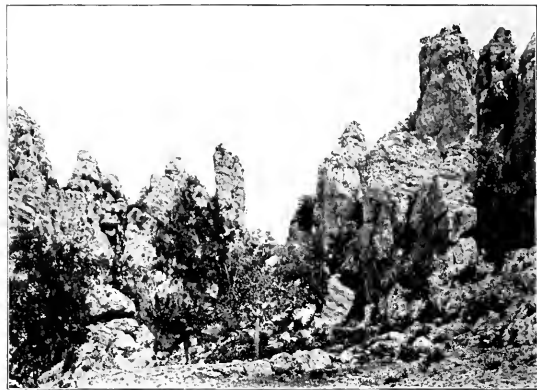
du canal de Riquet descendent de 25 mètres, au moyen de huit écluses, dans le lit de l'*Ouh* qui lui prête un instant son cours jusqu'au Pont-Rouge. Pour la rivière, elle gagne, par le double grau de *Sérignan*, dont l'un est presque obstrué, une mer sans profondeur. Son cours, de 145 kilomètres, inutile à la navigation, sauf sur

vol d'oiseau, le torrent s'est écroulé de plus de 1000 mètres; aussi le sentier, taillé dans l'escarpement schisteux qui descend de l'Observatoire au hameau de Malet, sur la route de Valleraugue, s'appelle-t-il l'escalier des *Quatre-Mille marches*; on juge par là de la chute du sentier et du torrent. Et comme l'*Aigoual* est l'un des



CL. C. B.

GORGES DE L'HÉRAULT.



CL. C. B.

CIRQUE DE MOURÈZE.

3 kilomètres 12 pour batelets, de Sérignan à la mer, alimente de nombreuses voies d'irrigation le long de la vallée.

L'Hérault — Au flanc de l'*Aigoual* naît l'*Hérault*, d'une modeste fontaine, sous une motte de gazon, dans un repli de terrain boisé. Pour un torrent aussi désordonné, on ne soupçonnerait guère un début si tranquille. Son eau filtre à 1413 mètres d'altitude. Mais plus haut qu'elle à 1500 mètres, le *Valat de Mazue*, issu des vastes hêtraies de la Dauphine, plonge d'un bond de 50 mètres dans un couloir inaccessible de roches démantelées : des ruisselets inconnus et innomés multiplient son élan; bien que venu de plus haut, ce torrent, sauvage et rageur, qui se défend de l'homme, ne peut être qu'un étranger. Tel n'est point l'*Hérault*, aimé du Languedocien : bergers, chasseurs, touristes s'approchent sans crainte de la bonne petite source. Mais presque aussitôt le ruisseau change d'allure, attiré par le vide : à peine formé, il ne court plus, il bondit. *Valleraugue*, où il tombe, n'est plus qu'à 364 mètres d'altitude, au lieu que l'*Aigoual* culmine à 1567 mètres. En 10 kilomètres à peine à

sommets les mûeux arrosés de France (*aqualis*, aqueux), il arrive qu'une pluie d'orage précipite l'*Hérault* devant Valleraugue avec la violence d'un fleuve déchaîné.

Mais déjà la pente s'adoucit, l'*Hérault* se déroule tantôt dans des chutes étroites, impropres à l'habitat humain, tantôt dans un val élargi semé de cultures et de belles châtaigneraies. A Pont-d'Hérault, il reçoit l'*Arre*, venue du Vigan, émissaire d'un bassin plus vaste, mais non plus abondant que le sien. Plus bas conflue la *Vis*, aux eaux claires et abondantes, l'une des plus glorieuses fontaines de France : aux 35 kilomètres parcourus par l'*Hérault*, elle en oppose 65, en comptant sa course à l'origine de la Virenque; un bassin de 40 000 hectares contre 27 000; un débit en belles eaux de 5 000 litres contre 1 200 seulement à son partenaire.

Dès lors l'*Hérault* est formé : à 1200 mètres du confluent de la *Vis*, il s'épand dans la coupe de *Ganges*, où meurt le lit de grèves du Rientort. Alors recommencent dans la roche oolithique les beaux défilés d'amont aux parois dorées par le soleil et mouchetées de buissons verts. Le torrent frôle de sa rive gauche l'escarpement de la montagne de *Thaurac* (450 à 200 mètres) percée de cavernes, parmi lesquelles la célèbre grotte des *Fées* ou *Bains-des-Demoiselles*, merveille sans égale, avant que ne fussent explorées les prodigieuses galeries souterraines de Padirac et de Bardigan.

En aval de *Saint-Bauzille-le-Palais*, et par delà l'épamoussissement causé par la rencontre de l'*Azon*, les défilés reprennent. C'est extrêmement beau, très simple, très sévère et adorablement éclairé. Si des remous, des rapides nombreux ne créaient de multiples entraves à la navigation, l'on aimerait à parcourir et admirer d'en bas ces sites presque diques du Tarn : crête du sommet *Bandran* 257 mètres, moulin des *Fumères* et sa vieille tour, muraille de *Puéchalon*, longue de 3 kilomètres pour un âpic de 400 mètres. Dans ce parcours, la *Bages*, issue d'une source jaillissante de la *Serrane*, et le *Lunabou* quand il coule, par la gorge des *Ares*, se joignent à l'*Hérault*.

Dans un cirque de grandes roches, tout hérissé d'aiguilles, étrange et sauvage, où débouche l'escalier de pierre par où dégringole parfois le *Vergus*, l'*Hérault* baigne *Saint-Guilhem-le-Désert*. Guillaume d'Aquitaine (Guilhem, petit-fils de Charles-



CL. C. B.

LE VIGAN — LEUX PONT SUR L'ARRE.



GORGES DE L'HÉRAULT, A SAINT-GUILHEM-LE-DÉSERT.

C.C.B.

Martel ne pouvait souhaiter plus sauvage retraite. « Comment a-t-on pu bâtir, en 802, dans ce coin reculé, la charmante église d'une abbaye? Comment a-t-on pu y attirer d'autres hommes que des stylites? C'est à ne pas comprendre; et moins encore que le géant Gelboro, un chef sarrasin, ait perché son château près de la pointe d'une des aiguilles, à 273 mètres de haut. Il fallait être un saint ou un bandit pour vivre en pareil lieu. » (A. LECŒUR).

Saint-Guilhem est bâti en contre-bas de grands escarpements dolomitiques : aussitôt les gorges reparaissent, se développent en aval jusqu'à la Clamouse. Moins belles toutefois, moins lumineuses que celles de Saint-Bazile-le-Puits, ces fissures n'en sont pas moins justement célèbres : « la pierre, l'eau vive, le soleil sont tout, l'homme n'est rien ou peu de chose. De rapide en rapide, le courant dévale très pur entre des parois hautes, parfois surplombantes et si resserrées au-dessus de certains gouffres qu'un vigoureux sauteur tenterait de franchir l'abîme. » Pourtant cette gorge, toute en profondeur, entre des escarpements qui n'ont rien d'excessif, est loin de répondre à ce que l'on pourrait attendre.

Au *Pont-du-Double*, l'Hérault entre en plaine, passe à gauche d'*Auzan*, d'où vient la *Corbière*, rallie la *Lergue*, rivière de Lodève, et la *Dourbie* (ne pas confondre avec l'affluent du Tarn, émissaire du cirque de *Monrejeu*, amphithéâtre de 6 à 7 kilomètres sur 1 à 3 de large, dont les rochers montent brusquement au centre en pyramides, colonnades, obélisques, Cazolus, au confluent de la *Boagne*; Montagne, *Pézensac*, le jardin de la région et l'embouchure de la *Peigne*; Saint-Thibéry et la *Touque* arches du pont romain de Cessero, Florensac, *Bessan*, où commence la navigation fluviale (6500 mètres; *Agde*, où commence la navigation maritime 4920 mètres, conduisent l'Hérault jusqu'à son embouchure, sur une plage sablonneuse, où il se traitait autrefois pour gagner la mer, avant que des digues ne lui eussent assuré une issue régulière.

Le cours de l'Hérault est d'environ 160 kilomètres, son étiage de 6 mètres cubes au minimum, ses crues de 4000. Dans les défilés ouverts en aval de Saint-Guilhem, on l'a vu monter de 20 mètres. C'est que les affluents supérieurs du petit fleuve, soulevés par les avalanches d'eau en même temps que lui, superposent en un clin d'œil leurs crues à la sienne. Si l'on restituait aux montagnes leur manteau forestier, les eaux sauvages, contraintes par ces retenues naturelles, n'auraient pas causé, en 1890, pour près de 3 millions de dommages dans le haut bassin de l'Hérault et à peu près 15 millions dans la plaine, à la veille même de la récolte annuelle.

La boue du *Vidourle* est, à certains jours, formidable : c'est le type des torrents cévenols. Mince filet perdu dans les sables au temps sec, il débite alors une dizaine de litres à peine. « Lors de ses furies sondaines, ou *vidourbales*, c'est un fleuve débordé roulant trente fois plus d'eau que la Seine à Paris pendant l'étiage. » E. REICHS. Et son cours ne dépasse pas 85 kilomètres!

Par les deux maîtresses branches qui le composent, *Gardon d'Anduze*, *Gardon d'Alais*, et les multiples torrents qui les alimentent, le *Gard* draine les vraies Cévennes, entre l'*Aigoual* et le *Lozère*. Dans la roche friable et déchirée, les Gardons de *Férel* et de *Dèze* rallient celui d'*Alais*; les Gardons de *Saint-Jean*, de *Sainte-Croix* et *Madet* vont grossir le *Gardon d'Anduze*; par les grandes pluies d'orage, c'est un déluge universel.

Le *Gardon de Saint-Jean* naît à 1000 mètres environ, au pied de la *can de l'Hospitalet*, lambeau calcaire agrippé de bizarre façon au socle archéen des Cévennes. Il se précipite en un défilé sauvage, court par *Peyrolles*, *Saint-Jean-du-Gard*, dans une cluse pittoresque ouverte à travers les schistes micacés; enfin il joint son pater-



LUNEL : PONT ROMAIN SUR LE VIDOURLE.

C.C.B.



BAGNOIS : LE SAUTADET, CHUTES DE LA GUZE.

C. C. B.

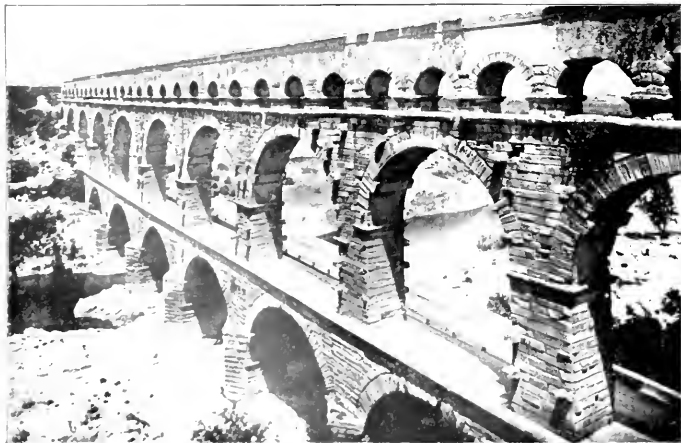
name, le Gardon de Mialet, à 2 kilomètres 1/2 au-dessus d'Anduze. Son cours n'atteint pas 50 kilomètres. Il y a peu de temps encore les orpailleurs de Peyrolles gagnaient 2 à 3 francs par jour à explorer ses sables qui roulaient des paillettes d'or.

Le *Gardon de Mialet*, voisin par sa source du Gardon de Saint-Jean, s'appelle d'abord le *Gardon de Sainte-Croix* et ruisselle, à plus de 850 mètres, des hauteurs de l'Hospitalet; il plonge, rapide, prend au passage la *Derrière*, passe à *Sainte-Croix-de-Vallee* franchit ou de *Val ranceque* (qui lui donne son nom) et bientôt rallie le Gardon de *Saint-Etienne*, ou Gardon de Calberte, formé lui-même de deux torrentielles : Gardon de *Saint-Martin* et Gardon de *Saint-Germain*. Doublié ou peu s'en faut par le Gardon de Saint-Etienne, celui de *Sainte-Croix*, devenu *Gardon de Mialet*, arrose Mialet et

rencontre, en amont d'Anduze, le *Gardon de Saint-Jean*, après une course de 45 kilomètres. Tandis que le *Gardon de Saint-Jean* creuse sa route à travers des schistes solides et roule, en temps de crue, des eaux presque claires, celui de *Mialet* entraîne des masses considérables de terre et de cailloux roulés, arrachés aux schistes profondément altérés de ses rives.

À l'issue des escarpements de Peyremale et de Saint-Julien, le **Gardon d'Anduze**, enfin formé, frôle les murs de cette ville, passe à 2 kilomètres en aval, sous les ruines du château de Tornac, enfin débouche hors des Gervennes dans la plaine de la *Gardounaque*; bientôt sur un lit de graviers largement étalés, il rejoint, entre de riantes collines, le *Gardon d'Alais*, après un cours de 68 kilomètres. Malgré une infime largeur de 20 mètres, ses emportements subits ou « gardonnades » ont causé d'incalculables dommages.

Le **Gardon d'Alais**, frère de celui d'Anduze, vient du col de *Jaleste* (entre Alais et Florac), ouvert au sentil du *Bouge* (1424 mètres) qui lui envoie son premier affluent, le *Gardon de Saint-Fézal*. À *Collet-de-Dèze*, la vallée du Gardon d'Alais prend un coloris admirable; ses rochers sont de schiste, ses saules vertes. Le bourg est dans une situation charmante, sur un roc, que la rivière, étalée sur une large grève de cailloux, entoure de trois côtés. « De là jusqu'à Saint-Gervais d'Anduze, le large lit du Gardon fut, jusqu'à ces dernières années, l'unique voie charretière; ses galets servaient de macadam. » (E. MARC.) Accru du *Gardon de Dèze*, il entre dans la région de la houille et des mines, baigne *Alais* et rencontre le *Gardon d'Anduze*, après 56 kilomètres de cours, dont le débit varie entre 150 et 3500 litres. Gardon d'Alais et Gardon d'Anduze réunis forment le **Gard**; celui-ci s'étale, divague d'une rive à l'autre pour la moindre crue, longe ses berges, tantôt gronde dans un collier sauvage troué de cavernes, tantôt file insaisissable ou s'arrête, sans une goutte pour mouiller ses cailloux, sous le pont élevé de Saint-Nicolas-de-Campagnac. C'est qu'à partir de Moissac, le *Gard* a perdu



E. MARC (1904).

C. C. B. (1904).



LE PONT DU GARD.

ROCHER BASALTIQUE DU FROMAGE,
A ANFRAIGUES-SUR-VOLANE.

par les fissures du sol une partie de ses eaux. Mais bientôt elles reparaissent en sources, comme celles des Fréguères, en fontaines jaillissantes au milieu des cailloux de son lit ou en ruissellements riverains, comme ceux des environs de *Collas*. Là survient l'*Alzon*, abondante petite rivière qui nourrit la *fontaine d'Eure*, sous les grands rochers de la ville d'*Uzès*.

crues sont subites et terribles, non pour les gorges arides du cours supérieur, mais en aval de Campagnac, dans les plaines d'*Alais*, d'*Anduze* et de *Dions*. Des syndicats de défense ont entrepris la lutte contre le *Gard* en protégeant ses rives par des clayonnages et des fascines. Ce n'est là qu'un palliatif : la cause du mal est plus haut, dans la dénudation des montagnes, leur déclivité rapide et parfois leur subit effondrement, et il ne paraît pas qu'on puisse jamais remédier sérieusement à de tels inconvénients.

La *Cèze* draine l'intervalle du *Gard* à l'*Ardèche*. Sa haute vallée, très sinueuse, est semée d'usines (hauts fourneaux, fonderies, verreries, qu'alimente le bassin houiller de *Bessèges*, aux extraordinaires végétations fossiles. En aval de *Rivières* où débouche l'*Auzon*, de *Rochebide* où tombe la *Cloyse*, la rivière pénètre dans des défilés tortueux et souvent boisés, par où s'est vidé un ancien lac. Le massif crayeux du *Bouquet* (631 mètres) distille pour elle les eaux de ses lagunes qui jaillissent en fontaines sur sa rive : sources de *Beaumetz*, de *Méjanmes*, d'*Essel*, de *Gondarques*, de la *Bastide*. Toutes ces eaux, grossies encore par l'afflux de l'*Agoulhon*, s'engagent avec la *Cèze*, dans la gorge de *Saint-Sauveur*, et, au-dessous du confluent de la *Valbonne*, se brisent en cascades qui jaillissent dans les profonds couloirs, les cirques, les tourbillons de la *Cascade du Santulet*,

A peine né, l'*Alzon* reçoit le tribut des fontaines d'*Aram* et se triple par le surcroît de la *fontaine d'Eure*. C'est pour amener à Nîmes les belles eaux de cette source que les Romains construisirent le superbe aqueduc improprement appelé **pont du Gard**, long de 269 mètres, haut de 48 à 49 mètres. L'aqueduc avait un développement de 41 kilomètres; on croit qu'il fut bâti par Agrippa, gendre d'Auguste. Trois étages superposés enjambent la vallée du *Gard* : le premier, haut de 20 mètres au moins, compte six arches dont la plus grande, celle qui livre passage au torrent, mesure 21^m,50 d'ouverture; un second étage, aussi haut que le premier, lui superpose onze arcades en retrait; le troisième étage enfin, qui s'élève à plus de 8^m,50, comprend trente-cinq petits arcs qui supportent les dalles de la rigole d'écoulement. De grosses pierres posées sans ciment, pour les deux premiers étages, donnent à la construction cet air de force et de grandeur qui est comme la marque distinctive de tous les monuments romains en ce genre. L'n pont moderne, accolé à l'aqueduc romain, gâte assez pitoyablement, d'un côté, cette simple et magnifique ordonnance.

Après avoir fourni 2500 litres à la prise d'eau du canal d'irrigation de *Beaucaire*, le *Gard*, enrichi des belles sources de *Saint-Bonnet* et de la rivière d'*Orgues*, atteint la rive droite du Rhône près de *Comps*, à 5 ou 6 kilomètres au-dessus de *Beaucaire-Tarascon*, 20 kilomètres en aval d'*Avignon*. Cours : 113 kilomètres jusqu'à l'origine du *Gardon* de *Saint-Jean*. De 3 et même 2 mètres cubes par seconde au-dessous du confluent de l'*Alzon*, le débit du *Gard* peut monter à 7000 mètres cubes. Ses

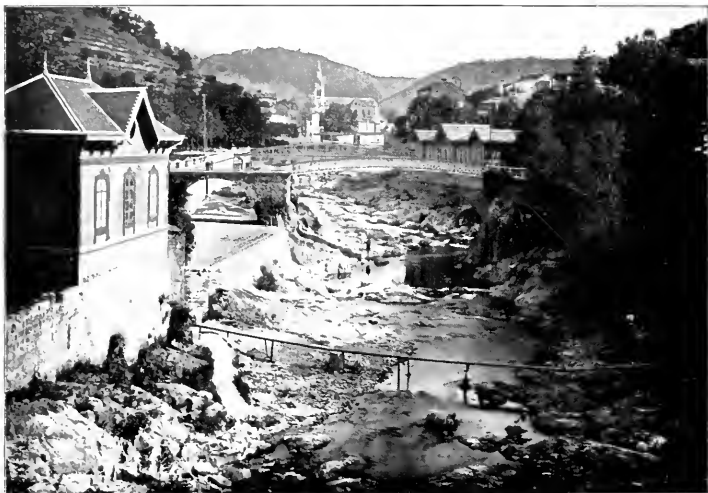


CRAUSNEL BASALTIQUE AUX ENVIRONS DE BURET.

l'une des plus curieuses de France, non par l'ampleur de sa chute, mais par la multiplicité des filets rapides qui mêlent leurs fusées tourbillonnantes sur une longueur de plusieurs centaines de mètres.

Bientôt la *Cèze* s'étend dans une large vallée, passe sous la colline de *Sérénac*, sous le vieux pont élargi de *Bagnols*, enfin va se perdre dans le Rhône, rive droite, après un cours de 115 kilomètres.

L'Ardèche. — A peu de distance de la Loire naissante, l'*Ardèche* file d'un cours rapide par Mayres (350 mètres), sur un lit de granite et de gneiss, et rencontre à *Thueys* les épaisses couches éruptives émises par d'anciens volcans dont les cratères se reposent aujourd'hui; gravennes de *Montpezat* et de *Soulhiol*, coupe de Jaurac, calme et solitaire, qu'ombrage une belle châtaigneraie, l'*Ardèche* et ses premiers affluents, à droite l'*Alignon*, à gauche la *Fontaulière* et le ruisseau de *Burzet*, son tributaire,



C. C. R.

VALS-LES-BAINS ET LA VOLANE.



C. C. R.

LE CHASSEZAC, SAUTIQUE, PRIS DE BURZET.

Les chiens ne peuvent résister plus de quelques minutes. A Vals, le creux même ici la fameuse grotte du Chien, des sources de *Ponzolet* et de *Naples*; l'acide carbonique, gaz bouill, qui tombe à l'air et une épaisseur de 1 m. 25 au-dessus du sol; toute la terre s'écroule, il ne serait pas difficile d'en mourir. Noyra (soudée), un 1/2 litre des eaux minérales, les unes ferrugineuses bicarbonatées, les autres ferrugineuses; les autres *tides* ou presque froides, bicarbonatées, siphonnées ou claires.

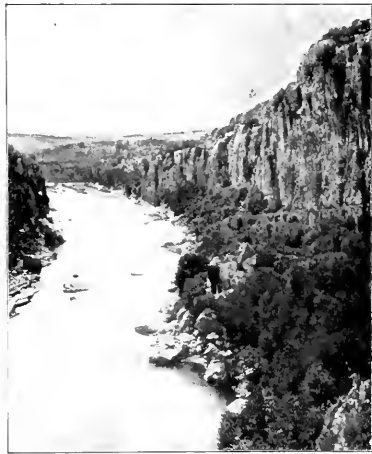
L'*Ardèche* esquivant les éruptions sous l'entablement volcanique du haut duquel *Thueys* domine sa vallée; cette chaussee basaltique est le plus beau *Pont de la Grotte* du Vivarais; les fûts prismatiques se dressent en rangs réguliers comme des remparts bastionnés, à 65 mètres environ sur l'arc, 20 m. de la rivière. En sentier, une échelle plutôt, du *Beauvais*, 10 m. 2 m. à la paroi d'une ancienne cheminée de feu, à plus de 80 m. de hauteur. Toute cette nature frémit encore des convulsions qu'a eut bouleversées, et que l'on dirait d'hier. Sous un pont à double rang d'arcades superposées,

le pont du Diable, le torrent *Médéric* saute par belles eaux en deux bords de plus de 100 mètres. On gravit, à travers des débris pulvérisés de laves rouges et noires, le cône de la *gravene de Montpezat*, d'où s'épancheraient sur les environs ces immenses torrents de lave qui, éditant au sud la plate-forme de *Thueys*, épaissent au nord, dans la vallée où court la *Fontaulière*, une longue coulée

de 800 mètres; dans l'armature détritico, le torrent a découpé des remparts de 50 à 100 mètres de haut et aiguise un promontoire croulant, sous les ruines du vieux château de *Pourqueyrolles* où tombe en cascades la *Pourseille*, dans un cirque revêtu de colonnades basaltiques. Étranges sites, extraordinaire pays! Par la vallée du *Burzet* l'on gagnerait la cascade du *Roy-Pic* qui se précipite en deux chutes, l'une trois fois brisée sur le rempart bréché des basaltiques, l'autre qui jaillit d'un seul bond de 30 m.

tres. Entre *Burzet* et *Thueys*, *Montpezat* conserve les restes d'une ancienne voie romaine, dite *chemin de César*. Serait-ce la route suivie par le proconsul pour gagner l'intérieur du Massif Central, lorsqu'il vint assiéger *Gergovie*? Au pont de la *Beauve* se rallient toutes les eaux tributaires de l'Ardèche supérieure. En aval conflue la *Volane*, rivière d'Antraigues, et de Vals; Antraigues,

au point de concentration de deux torrents: la *Rise*, le *Mas*; **Vals**, encaissé entre des monts volcaniques au flanc desquels s'échelonnent, sur des terrasses ensolées, le mûrier, la vigne, le châtaignier. Il suffit de sonder le sol à une trentaine de mètres pour amener au jour l'eau minérale, tellement le sol en est imprégné. Les sources dont l'exportation est autorisée dépassent la centaine: c'est à l'exportation que *Vals* doit principalement sa réputation et sa fortune, car la clientèle des baigneurs qui fréquentent cette station est surtout régionale. Il y a des sources froides bicarbonatées sodiques, les unes ferrugineuses, les autres sans fer, et de plusieurs variétés. Certaines d'entre elles rappellent les sources non ferrugineuses de *Archy*. La source de la *Madeleine* est la plus riche en carbonate de soude que l'on connaisse. Les sources *Saint-Louis* et *Dominique* offrent de précieuses ressources à la thérapeutique; l'eau de *Saint-Jean* fait une excellente eau de table. Dans le parc de l'établissement thermal, une source intermittente jaillit, toutes les 2 heures 1/2, d'un lit de rocaillies, à 7 ou 8 mètres de haut. Par là se dégage l'activité



C. C. R.

LE CHASSEZAC, AU BOIS DE PAÏOLIVE.



Cl. C. B.

DÉFILÉS DE L'ARDECHE, A RUOMS

du sous-sol. Entre Vals (1114 habitants) et Antraigues, et sur la dépression du *Bezorgne*, tributaire de la Volane, le cratère d'un ancien volcan, la *Campé d'Agzac*, se creuse en une sorte d'entonnoir de 200 mètres de profondeur sur 280 à 300 mètres de diamètre; au fond prospère une belle futaie de châtaigniers; par une brèche ouverte à l'ouest, une ancienne coulée de lave s'est ouvert un débouché naturel.

Aubenas (668 habitants) s'élève sur la rive droite de l'*Ar-dèche*, non loin du confluent de la Volane. C'est une ville de lointaine origine, et longtemps elle vécut sous des seigneurs à peu près indépendants; les Montlaur; l'une des premières déclarée pour la Réforme, elle fut prise et reprise par les Liguéurs et les Huguenots, qui en restèrent maîtres: une violente sédition lui fit perdre tous ses privilèges en 1670. *Aubenas*, ville active, industrielle, peu éloignée de *Prades*, au centre du bassin de Labégude (bains résineux), est encore l'une des métropoles de la soie dans le Midi. Son château, forteresse massive des Montlaur, des Ornano, des Vogué (pron. Vogüe), abrite aujourd'hui la municipalité, le tribunal de commerce, la justice de paix, la gendarmerie.

L'*Ar-dèche*, en face d'Aubenas, n'est plus qu'à 200 mètres d'altitude; elle serpente à travers des prairies et des champs complantés de mûriers, frôle de sa rive gauche de beaux escarpements, baigne *Vogué*, s'engage entre de hautes parois de strates liasiques semblables à des blocs gigantesques posés de main d'homme: c'est le *canyon de Rioms*, où conflue la Ligne, ruisseau de *Luzen-tière*, pittoresquement situé en amphithéâtre au versant d'une gorge (ancienne mine d'argent). En aval de Rioms, la *Bonne*, rivière de Joyeuse (ville antique qui serait héritière d'un château fort construit par Charlemagne et de Valgorge, adossé au Tanargue).

Le **Chassezac**, rival de l'*Ar-dèche*, lui vient, à moins de 3 kilomètres en ligne droite des sources de l'Allier, des hauts pâturages que domine le *Maure de la Gardille* (1501 mètres). Après avoir contourné la montagne du *Goutet*, il serpente dans des gorges tortueuses, s'enfonce en de sauvages défilés creusés dans le grès et le granite, happe au passage l'*Altier* et, dans une cluse très profonde, la *Borne* venue du Tanargue. Il passe à 1 kilomètre de la ville des *Vans*, roule dans un large lit entre

des collines où il recueille la *Salendre*, s'engage dans un lumineux défilé entre les falaises d'Endieu et le promontoire qui porte la chapelle de Saint-Eugène, tourne Casteljan et creuse la douve du superbe chaos calcaire de 1500 hectares appelé *Bois de Paolive*.

« Figurez-vous une immense table de calcaire à grain très fin, qui, soulevée par de gigantesques pressions latérales, se serait étoilée en retombant sur place, et dans les fissures de laquelle se serait développée une magnifique végétation. Entre des roches grises aux strates régulières, modelées par le gel et par les eaux, des rues conduisent à des cirques aux gradins en retrait, à des théâtres antiques, aux ruines de temples hindous, kmers ou javanais. Ici ce sont de larges boulevards à la chaussée parfaitement nivelée, bordés de frênes, de chênes, de tilleuls et traversant des cités en ruine; plus loin, c'est la *Rotonde*, grande salle de forme ovale;

au fond, entre deux monolithes, s'élève une estrade ombragée de grands arbres, assez rapprochés pour donner de l'ombre, assez espacés pour ne pas gêner le regard. C'est là sans doute que les fées décrivent leurs rondes lorsque la lune est dans son plein.

Quelques ruines informes, confondues avec le rocher, composent le château des *Trois-Seigneurs*. Ça et là de petites plantations de mûriers, au gai feuillage, entourées ici d'un cercle de rochers, là d'une futaie de chênes, animent cette solitude.

« Mais voici le *bois de Gaupiet*, immense labyrinthe enfoui sous une végétation merveilleuse. D'étroites rues montent et descendent tour à tour dans un demi-jour tamisé par la frondaison des grands arbres. Tantôt la roche s'élève en falaises et tantôt elle forme des ponts, des arceaux, des tunnels. Souvent les strates dures seules ont résisté aux agents atmosphériques: sur un étroit piédestal s'élève un chapiteau; ici la roche forme un abri; là se montre un tout petit bout du monde. Parfois, en approchant du *Chassezac*, on trouve sur le bord de l'abrupte falaise, haute de 80 mètres, des blocs de grès jaunâtre semblables à ceux du lit de la rivière et égarés là, on ne sait comment.

« Plus loin, il semble qu'il y ait eu effondrement; le dedale se change en chaos; on se trouve au bord de gigantesques fissures au fond desquelles sont des obélisques.



JAUJAC, SUR L'ALIGNON.

C.L.C.B.



BOIS DE PAOLIVE.

C.L.C.B.



LE PONT D'ARC, SUR L'ARDECHE (CÔTÉ AMONT).

des tables, tout cela en albâtre et rempli de ronces, de plantes et d'arbustes. Il faut éviter avec soin les fentes, sonder le terrain, puis, franchissant une roche en pontail, longer une anfrue, traverser des ruines, pour arriver au *Sablon*, réduit de verdure où des roches se dressent éparées au milieu de pelouses garnies de grands arbres. Puis ce sont des monolithes : la *Beliquaise*, la *Femme de Loth*, des aiguilles avec leurs aigrettes d'arbustes. Au sortir de l'Écluse, voici de grands rochers nus. Peu à peu les roches deviennent moins hautes, les arbres chétifs et plus clairsemés ; de maigres taillis, des brousses leur succèdent, et l'on voit, sortant du *bos de Pénitence*, ou entre dans un désert de pierres blanches, peuplé de dolmens, qui descend vers Berrès. — A l'Écluse même.

En prenant le bois de Pénitence, le *Cercle* remonte l'Ardeche. Presque tout le long, on est dans le *Barrois*. Ici, les rochers sont plus nombreux, plus hautes, plus denses, plus drues, c'est le *Barrois* qui est le *Barrois*, c'est le *Barrois* qui est le *Barrois*, non les rochers de la *Beliquaise*. Au point où le *Cercle* est le plus étroit, il ne mesure que 2 mètres cubes à l'Écluse, ou 3 mètres cubes en eau ordinaire ; il peut couler des centaines et des milliers de mètres cubes, par seconde, à la suite d'un violent orage. La Seine elle-même ne

rivaliserait pas avec ce torrent tumultueux perdu dans les montagnes.

Presque doublée par le tribut de la Baume et du Chassezac, l'Ardeche alors entre dans le bassin de *Val-lon*, franchit le pont suspendu de Salavas et pénètre dans de très beaux défilés qui la conduisent jusqu'à l'horizon du Rhône.

Gorges de l'Ardèche.

— Du goulet que domine Vieux-Vallon, les barques descendent l'Ardeche au fil de l'eau, « avec la majestueuse lenteur d'une belle nappe dont la transparence et la limpidité rappellent, non les teintes vigoureuses de l'émeraude, mais bien plutôt les nuances pâles et douces de l'aigue-marine ». Passé la *grotte de la Chaire*, que suivent un gué et un rapide, « les rochers de gauche affectent les formes élégantes et sveltes d'une colonnade ; çà et là ils sont percés à jour ou troués de grottes profondes que le lierre, la vigne sauvage, les figuiers, les térébinthes tapissent d'une verdure aux tons variés ». Voici la *grotte du Temple*, aux vastes proportions, qui servit, dit-on, aux assemblées religieuses des Camisards. Puis la *grotte aux Ours* : « Dans cette caverne ont été trouvés des objets de bronze, mêlés aux vestiges de l'habitat humain, à des débris d'animaux que les fouilles de l'archéologue ont mis à jour dans un grand nombre de ces réduits profonds qui se superposent à des hauteurs variant de 20 à 60 mètres au moins au-dessus du niveau de la rivière. » Ces cavernes, celle dite « aux Ours » principalement, sont hantées par des loutres que le chasseur vient épier lorsqu'elles descendent au bord de l'eau. Sur ce point, la végétation arborescente est assez abondante : le micocoulier, le figuier, le térébinthe s'y mêlent aux lianes vigoureuses dont le lécis inextricable envahit les troncs nerveux.

De gros blocs de calcaire blanc, aux tons variés, gisent dans le lit de l'Ardeche, où ils semblent pousser. C'est le *Cercle*, un archipel de rochers, écueil dangereux lorsque les eaux sont plus élevées et que le péril est plus caché. Sur les terrasses en pente qui s'élèvent de la rive vers la *Edaise*, des troupeaux de moutons, munis de clochettes, paissent dans la brousse et donnent quelque animation à cette thébaïde, dont la sereine tranquillité



GORGES DE L'ARDECHE.



LE PONT D'ARC, SUR L'ARDÈCHE CÔTÉ AVAL.

C. L. B.

n'est que rarement troublée. Ces troupeaux sont rassemblés, à nuit close, dans des bergeries naturelles, formées par les nombreuses grottes qui s'ouvrent dans les parois des deux rives. Ici émerge, par une embouchure mystérieuse, la *goule de Foussoubie*, rivière à demi souterraine. Alors l'Ardèche décrit un coude très brusque dans la direction de l'est à l'est, jusqu'au *pont d'Arc*, pour redescendre ensuite non moins brusquement du nord au sud. Bientôt pointe l'aiguille ou *Roche du Moine*, sentinelle pétrifiée qui, de loin, indique le point précis où s'élève le *pont d'Arc*.

Suivant les hypothèses les plus vraisemblables, le *pont d'Arc* est le squelette d'une de ces cavernes gigantesques formées dans le calcaire néocomien de l'étage supérieur, après l'abandon de nos contrées par la mer tertiaire et par l'érosion puissante des eaux fluviales et torrentielles, à une époque fort reculée. Cette caverne, dont le fond a été également corrodé et ouvert par l'action des eaux qui la battaient avec une force irrésistible, est devenue une arche, évasée sur son pourtour par les mêmes agents physiques qui la décapaient à jour.

Le *pont d'Arc* n'est pas complètement dénudé. Dans les innombrables fissures de sa roche peu compacte, des arbustes rabougrés et toute une végétation de la flore méridionale se sont développés. Le chêne yeuse, le chêne vert, le huius, y tiennent une large place; le thym, le serpolet, la lavande, la sarriette, forment le fond de la végétation non arbutive, mais si odorante, qui donne au gibier de la région un fumet pénétrant et caractéristique.

L'arche du pont mesure 58^m,90 d'ouverture; sa hauteur totale au-dessus du niveau moyen de la rivière est de 64 mètres à un peu plus de 66 mètres. Une petite forteresse qui s'élevait sur le faite fut vivement disputée, au temps des guerres de religion, entre catholiques et huguenots; Louis XIII la fit démolir et rompre en même

temps l'étroite corniche qui servait de passage à l'endroit le plus dangereux. Un sentier monte de la terrasse escarpée de la rive droite à cette brèche sur laquelle les pères jettent des troncs de genévriers qui servent de passerelle au-dessus de l'abîme.

Au delà du *pont d'Arc*, le paysage prend un caractère solennel, imposant. La gorge s'évase à gauche et s'étend en forme de cirque au pied des rochers de l'Estré et du pas de la Cadenne. C'est une solitude délicieuse, dont l'aspect évoque invinciblement le souvenir des scènes bibliques, et c'est à peine si le silence est troublé par le clapotement de l'eau sous la rame du batelier ou par le tintement de clochettes lointaines. L'hirondelle des rochers, qui abonde en ce point, s'y démeine dans l'air avec une fiévreuse agilité, en jetant ses petits cris aigus si doux à l'oreille, alors que toute manifestation de la vie semble éteinte et que le sentiment d'un isolement profond vous frappe et vous émeut.

On jette encore un regard sur la superbe voûte du *pont d'Arc* dont l'œil a peine à se détacher. Les barques glissent sur une surface unie et calme; et des bois de chênes verts s'étendent à droite. Voici la grotte et les ruines de ce qu'on est convenu d'appeler le *château d'Ebbou* (Ebbou) : sous une haute falaise s'ouvre une caverne très vaste, à quelque 15 ou 20 mètres au-dessus du niveau de la rivière, et, dans cette cavité que l'on dirait creusée de main d'homme et comme blanchie à la chaux, une construction carrée et propre est comme blottie. Le château, ou plutôt la pêcherie, appartenait à la seigneurie de Salavas et servait de poste de surveillance pour l'exploitation des eaux si poissonneuses de l'Ardèche.

A peu de distance d'Ebbou, la rivière décrit une boucle fort développée autour d'un promontoire aigu et allongé, le *pas du Moine*. Ici s'ouvre la vallée du *Tinard*, dont le petit cours d'eau prend sa source aux abords de Saint-Remèze; elle est sauvage et riante à



SUR LA ROUTE DU PONT D'ARC.

C. C. B.

à la fois : tout y est fraîcheur et confusion, comme dans un de ces vallons de l'Attique ou de la Thessalie où les lauriers-roses, les figuiers, les



P. de M. de

LA CATHÉDRALE OU ROCHER DES TROIS-AIGUILLES.

oliviers enchevêtrèrent leurs rameaux et marièrent leurs verdure disparates sous des flots de lumière.

« Vers le flanc droit de la vallée du Tiorré, la masse rocheuse se relève, et c'est dans ce massif qu'est découpée à pic, jusqu'à une hauteur de 200 à 250 mètres au moins, l'imposante falaise contre laquelle les eaux de l'Ardèche viennent opérer leur brusque conversion, en détachant ces curieux édifices qu'on appelle le *Rocher des Cinq-Fenêtres* et le *Rocher des Trois-Aiguilles*. Le premier est une haute muraille taillée d'aplomb et dans laquelle s'ouvrent, en forme de fenêtres ou d'embrasures de fortifications, cinq grottes principales qui, de loin, donnent à cette falaise l'aspect d'une fortification cyclopéennienne en ruine. Ces grottes-fenêtres, placées à une hauteur de 60 ou 80 mètres, ne peuvent être que l'asile des colombes ou des oiseaux de proie. Sous le *Rocher des Trois-Aiguilles*, colossal obélisque détaché de la falaise sur la rive gauche, s'ouvre un cirque merveilleux, où le *genévrier-sabine* revêt les formes les plus char-

mantes et se mêle aux saules de cette fraîche oasis. La falaise de droite surplombe l'Ardèche. Puis, c'est le rapide de la *Deut-Neyre* : des aiglons et des gypaètes Jean-le-Blanc dérivent dans l'air leurs vastes spirales, avec la majestueuse lenteur qui convient aux souverains de l'air. Sur une terrasse de la rive gauche, une maisonnette flanquée de deux tourelles hexagonales, et n'ayant que trois fenêtres de façade : c'est le *Castel de Gaud*, petit pavillon moderne de pêche et de chasse, dont les murs blancs contrastent avec la couleur jaune des roches et le vert un peu sombre des taillis de chênes. En ce coin retiré du monde, tout est solitude et silence, paix et oubli comme dans un profond désert.

« Entre le rapide de *Tempesta* et celui de *Figuaras*, les falaises sont superbes, l'eau est d'un vert admirable : la rivière, encaissée, s'engage dans un étroit et curieux couloir, glisse au pied de la *grotte du Piponnier*, grande paroi criblée de trous innombrables, franchit le *quai de Gintard*, formé par les atterrissements d'un ruisseau de droite, file dans un goulet, entre deux bancs de rochers tellement rapprochés qu'ils ne laissent entre eux que le passage d'une barque de pêcheur, incline tantôt à droite, tantôt à gauche. Enfin, après une succession de rapides étroits, l'Ardèche vient se heurter à une grande muraille qui semble fermer la vallée et sur laquelle se découpent en gris foncé, comme un décor de féerie, le promontoire et les ruines de la *Madeleine*.

« Le tableau que forme en cet endroit la gorge de l'Ardèche, ses rives escarpées, ses eaux calmes et claires, les verdure intenses ou tendres qui chamarrèrent les pentes, les rochers gris clair du promontoire de la *Madeleine*, avec lesquels se confondent presque les pans de murs de l'antique maladrerie, tout cela est d'un charme indescriptible. Le soleil, ce grand magicien, pète à profusion sur ce paysage idéal ses paillettes d'or qui s'accrochent à toutes les feuilles, à tous les cailloux, aux moudres rides de l'eau, et les font étinceler et vibrer, tandis que, baignées par des flots de lumière, les grandes roches jaunes ou grises s'illuminent et s'enlèvent avec plus de vigueur, par leurs crêtes ou par leurs ombres, sur ce ciel d'une pureté et d'une transparence qui font rêver de l'Orient. » P.-J. d'ARNOY.

On a fort exagéré l'importance des ruines de la Madeleine, l'aire du *Castel-Vieil*, les *grottes de Saint-Marcel* terminent le défilé de l'Ardèche. La longue et magnifique galerie de Saint-Marcel, large partout de 5 mètres au moins, de 20 mètres au plus, fut peut-être le

lit, aujourd'hui abandonné, d'une rivière qui drainait les infiltrations du causse voisin et s'écoulait, par les couloirs mystérieux du sous-sol, jusqu'à l'Ardèche. La grotte s'ouvre à environ 40 mètres au-dessus du niveau moyen de la rivière et se prolonge par quatre paliers en retrait formant une dénivellation de 75 mètres, pour un développement de plusieurs kilomètres. Des concrétions calcaires se montrent dans la troisième partie du souterrain, mais surtout dans la dernière galerie, où stalactites et stalagmites offrent le plus étonnant spectacle. Un vandalisme stupide a mutilé un trop grand nombre des chefs-d'œuvre distillés goutte à goutte par la nature dans les mystérieuses profondeurs de cette grotte : on a dû défendre le peu qui reste.

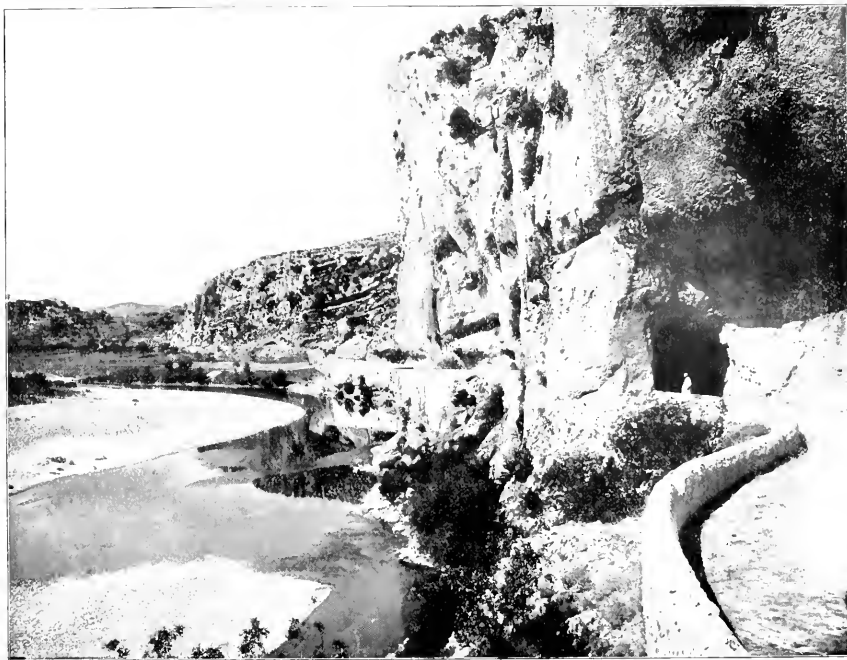
Saint-Martin marque le débouché de l'Ardèche dans la plaine : de là elle gagne le Rhône en amont de Pont-Saint-Espirit. — Cours : 112 kilomètres. Les crues de l'Ardèche sont terribles comme celles du Gard : ne la vit-on pas un jour se gonfler en trombe à 21 mètres au-dessus de son niveau ordinaire ! Il faut en chercher la cause dans la déclivité rapide des montagnes déboisées, dans l'imperméabilité du sol, la soudaineté et la puissance des orages. Le cours torrentiel de la rivière pourrait être ancré à Thueys, en amont de Ruoms et au-dessus du pont d'Arc, par de puissants barrages qui calmeraient la fougue des eaux et constitueraient, à la saison sèche, des réserves précieuses pour l'irrigation des campagnes riveraines.

L'Erieux, le Donz, la Cance achèvent, sur la douve commune du Rhône, le drainage des Cévennes orientales. Ces trois cours d'eau salimentent au massif des Boutières, prolongement des hautes régions que dominent le Mézenc et le Gerbier de Jonc. Très sinueux comme tous les torrents de montagnes primitives, l'Erieux, à peine formé, à 4 ou 5 kilomètres de sa source, frôle la base d'un haut promontoire, le mont *Chénier* (1 120 mètres), dont le sommet porte le château de Glavière et le versant meridional de la ville de Saint-Agrève, belvédère jeté sur le chaos découpé par les profondes fissures du torrent. L'air pur et vif des hauteurs, tout embaumé de senteurs résineuses, fait de Saint-Agrève une agréable retraite pendant les grandes chaleurs de l'été.

L'Erieux presque aussitôt reçoit l'Aigues-Negre, dont la coupe ouvre carrière au chemin de fer de la Voulte-sur-Rhône à la Voulte-sur-Loire, dans l'escalade des Cévennes. Acru de la *Bionande*, puis de l'Eysse qui lui viennent de la région phonolithique de Mézenc et du Gerbier de Jonc, l'Erieux prend figure de véritable rivière à partir de Saint-Martin-de-Valamas. Au voisinage, se hérissent, au-dessus de la rive gauche, les rochers, les tours et les remparts décharnés que couronne la ruine romantique du vieux château de *Rochebonne* : près de Saint-Martin, les sources ferrugineuses bien-bonates de *Bois-Lantal*.

Cependant le torrent précipite sa course, creuse ses replis, laisse à droite, à 1 kilomètre sur la *Dorne* limpide, la petite ville du *Cheylard*, puis au delà du petit bassin de *Pailhès*, où la vigne et le mûrier prennent la place des châtaigniers, c'est le désert d'une gorge aux parois abruptes où bondissent en cascades la *Glueyre*, l'*Anzeune* dont la faille est si profondément encaissée que le soleil y pénètre à peine. Avec Ollières, la gorge s'épanouit pour se contracter encore au défilé de *Pontpierre* (non *Pontpyre*), où persistent les vestiges, bien amoindris, d'un pont romain. Dans cette passe, l'Erieux monta de 17 à 18 mètres, en septembre 1837.

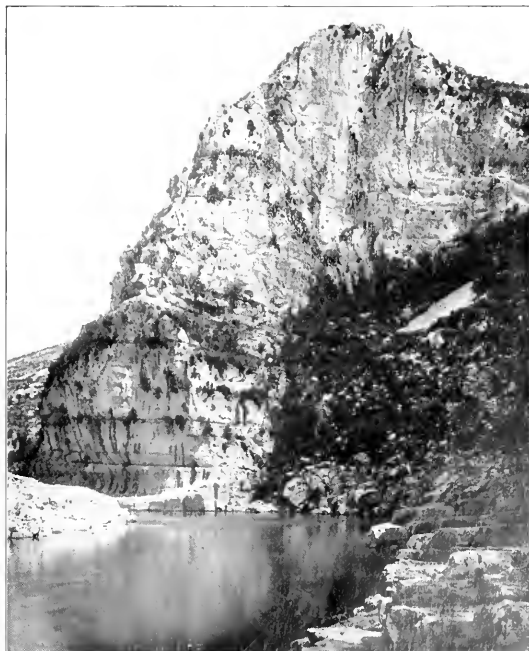
Enfin la vallée s'ouvre : au châtaignier succèdent les arbres



SUR LA ROUTE DU PONT D'ARC.

C. C. R.

fruitiers ; grâce aux travaux d'irrigation et au soleil du Midi, la basse vallée devient un véritable verger. L'Erieux finit dans le Rhône, à

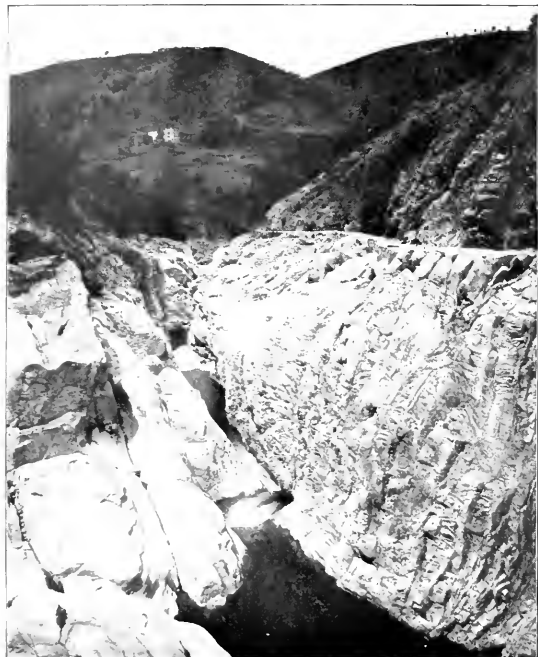


DESCENTE DE L'ARDECHE.

C. C. R.

1 kilomètre, en amont de la Voulte, après un cours de 85 kilomètres. Entre les plaines ardentes du Rhône et les froides régions des hautes crêtes cévennes, condensatrices de nuages, l'*Erieux* est sujet à des crues terribles : il a roulé jusqu'à huit fois l'étiage du Rhône.

Le *Doux*, rivière de Tournon; la *Cance*, rivière d'Annonay, s'alimentent à la même région de Saint-Bonnet-le-Froid, pour des-



LES CUVES DU DUZON.



LA ROCHE PÉRÉANDRE, SUR LA CANCE.

cedre en formant les deux côtés d'un triangle, sur la base commune du Rhône. Très pur, très clair, peu abondant à l'ordinaire, excessif en crues, 1 430 mètres cubes en 1837, le *Doux* fait 66 kilomètres pour franchir l'espace de 30 kilomètres qui sépare sa source de son embouchure. Accru de torrents en éventail dont l'un dérive des hauteurs de Lalouvesc, pèlerinage, le *Doux* roule au fond d'un vaste cirque boisé, ouvert sur la Bâtie-d'Andaure et *Désauges*, sources minérales connues des anciens, soulèvements d'un temple antique, porte moyennégoise du Bourg-d'Homme, pays de chasse et de pêche. Derivants sous-bois conduisent la route et le torrent jusqu'à *Lamastre*.

Alors le *Doux* s'encaisse dans une étroite vallée que suit en tournoyant d'une rive à l'autre, par de hardis viaducs accrochés à toutes les saillies, appuyés sur des arcs ou des murs de soutènement, la voie ferrée de Lamastre à Tournon, l'une des plus pittoresques qui se puissent voir. Dans le détour où il reçoit la *Baronne*, le *Doux* encroûte une haute colline dont il a rompu l'isthme de communication avec la rive. Son dernier affluent, le *Duzon*, précède de peu la suite. Le *Duzon*, au *Grand-Pont*, dont l'arc de 50 mètres, bâti sur les falaises d'un pont romain, ouvre comme un arc de triomphe sur le roess 200 mètres. A Droye, point de départ pour la visite des *cuves du Duzon*. Le *Doux* se perd dans le Rhône, à 300 mètres en amont de Tournon. Le *Doux* : 66 kilomètres; largeur moyenne, 30 mètres; débit, 600 mètres.

La *Cance*, née à Saint-Bonnet-le-Froid, 1 160 mètres, 600 mètres, 200 mètres, 600 mètres, le grand monodithe de la *Rocaille*, 50 mètres, 50 mètres, 50 mètres, de concert avec la *Déme*, se perd dans le Rhône, qui se perd dans le Rhône, à 300 mètres en amont de Tournon. Le *Cance* : 66 kilomètres; largeur moyenne, 30 mètres; débit, 600 mètres.

A mesure que la crête des *Cévennes* s'amincit, les deux grands fleuves voisins, Rhône et Loire, la pénètrent davantage et se tendent la main par leurs affluents ajustés bout à bout. A la base du *Pilat*, borne-frontière des *Cévennes* méridionales, le *Furens* vers la Loire, le *Gier* vers le Rhône, ouvrent la trouée de Saint-Etienne à Lyon. L'érosion a poussé assez loin dans cette dépression pour que la

houille affleure : d'interminables usines hérissent de leurs cheminées les bords du *Furens*, car les eaux du torrent, contenues par le puissant barrage du *Gout d'Enfer*, donnent à toutes la force motrice et alimentent en même temps la ville de Saint-Etienne.

Par un singulier concours, l'éperon terminal de gneiss et de granite que projette le *Pilat* au-dessus du Rhône a pour parallèle, de l'autre côté du fleuve et sur la même ligne d'horizon, l'extrême talus du *Bugey*, qui abaisse les *crêtes* du Jura dans un triangle de l'Isère : on dirait deux systèmes ajustés à l'encointre l'un de l'autre, sur les deux flancs de la vallée du Rhône. Mais déjà les *Cévennes*, à l'approche de Lyon, n'ont plus figure de grandes montagnes; les sommets deviennent rares et sont d'un tiers moins élevés que le *Pilat* : ainsi la masse porphyrique du *Tarare* dépasse à peine 1 000 mètres.

Entre les fragments sondés des montagnes : *Lyonnais*, *Beaujolais*, *Charolais*, *Mâconnais*, les torrents partout s'insinuent, comme des couloirs de communication d'un fleuve à l'autre : par la vallée du *Rhône*, affluent de la Loire, et celle de l'*Azerques*, affluent du Rhône, passe la route de Roanne à Lyon, autrefois courue de Paris en Provence et de Provence en Italie.

Dans les *Cévennes septentrionales*, presque tous les cours d'eau dérivent du *Saint-Riquard* (1 012 mètres) : le *Rhône*, le *Sornin*, l'*Arceuse*, vers la Loire; l'*Azerques*, rivière de Beaujeu, l'*Ardière* vers le Rhône. Aux seuils des vallées correspondantes finissent les groupes montagneux : celui du *Lyonnais*, sur le bassin commun à la *Bresse* et à l'*Azerques*; le *Beaujolais*, sur le *Sornin* et la *Grosne*, dans un horizon de bois et de prairies où la fameuse abbaye de *Cluny* élève ses blanches tours. Entre le *Charolais* et le *Morvan*, la *Dheune* et la *Bourbienne* mis par le canal du Centre, de Digoin-sur-Loire à Chalon-sur-Saône; sur les pentes, *Mougeon-les-Mines* et le *Crenol*, la houille aux extrémités des *Cévennes* du nord.

Enfin, dernier rayonnement du *Massif* et du *Morvan*, l'*Yonne* réunit la Loire à la Seine par le canal du Nivernais; l'*Armançon*, affluent de l'*Yonne*, unit la Seine à la Saône par le canal de Bour-



BÉZIERS : L'ORB ET LA CATHÉDRALE.

C. ND.

gogne et l'Ouche, rivière de Dijon. Ainsi, autour du cap avancé qui termine le *Massif Central* vers le nord, trois grands fleuves de France : la *Loire*, la *Seine* et, par la Saône, le *Rhône* se donnent la main.

LITTORAL CÉVENOL

De l'embouchure de l'Aude à celle de l'Orb et de l'Hérault, la *côte* est un désert sans abri contre les ardeurs d'un ciel brûlant et les ouragans qui tournoient avec une force irrésistible au fond du golfe du Lion; les deltas de débris que charrient les torrents cévenols se sont soudés en formant une immense plaine ridée de petites dunes sablonneuses roulées par le flot. Il n'en fut pas toujours ainsi. Lorsque **Béziers**, la *Beterris* ibérique, sœur par la race d'Illyberis (Elne) et de Ruscinon, florissait, vers le *x^e* siècle avant notre ère, *Scriganon* servait d'escale aux bateaux qui, remontant le cours de l'Orb, venaient se ranger, à 8 ou 10 kilomètres de la mer, sous la colline rocheuse qui porte la ville. C'était là, sur le littoral tendu entre l'Italie et l'Espagne, une étape importante et un poste occupé dès l'origine par les *Illyres*. Après eux, les *Volkes Tectosages*, puis les Romains s'y établirent. **Béziers** dominait le cours inférieur de l'Orb, comme Narbonne celui de l'Aude : elle eut son port en rivière, des remparts de gros blocs pour la défendre, des monuments, des temples; mais sa prospérité, entretenue par les ressources variées d'un territoire fertile, a survécu à l'atterrissement de ses approches et à son isolement de la mer. Les Grecs,

en abordant ce rivage, y auraient importé l'olivier et la vigne qui couvrent les coteaux voisins.

La cathédrale de **Béziers** surplombe la coulée pittoresque de l'Orb et de son vieux pont (xiii^e siècle); elle était fortifiée contre les surprises des pirates; il reste deux tours crénelées sur sa façade. L'édifice actuel est du *xiv^e* siècle, le chœur et le transept sont du *xii^e* (beaux vitraux du *xiv^e* et cloître gothique servant de musée lapidaire...). Le clocher monte comme le donjon d'une citadelle à 46 mètres au-dessus de l'esplanade qui le porte. La gloire de **Béziers**, ce sont les allées Paul-Biquet, aux somptueux ombrages (statue de Biquet par David d'Angers; de là le regard se repose sur un beau jardin, appelé le Plateau des poètes; plus bas, sur le cours de l'Orb; le Port-Neuf et le pont-aqueduc du canal du Midi, 56 010 habit.).

L'*Hérault* atteignait la mer autrefois par deux bras dont l'un s'est colmaté et l'autre subsiste, grâce à d'incessants dragages. Dans le delta du fleuve, l'île volcanique d'Agde émergeait, protégeant un golfe intérieur aux eaux tranquilles. Ce fut, comme l'éveil de la claque à l'embouchure de l'Aude, le point d'attache des sédiments transportés par l'Hérault, et peu à peu l'île, circonvenue, se trouva reliée au continent. Agde est aujourd'hui à 1 kilomètre de la mer.

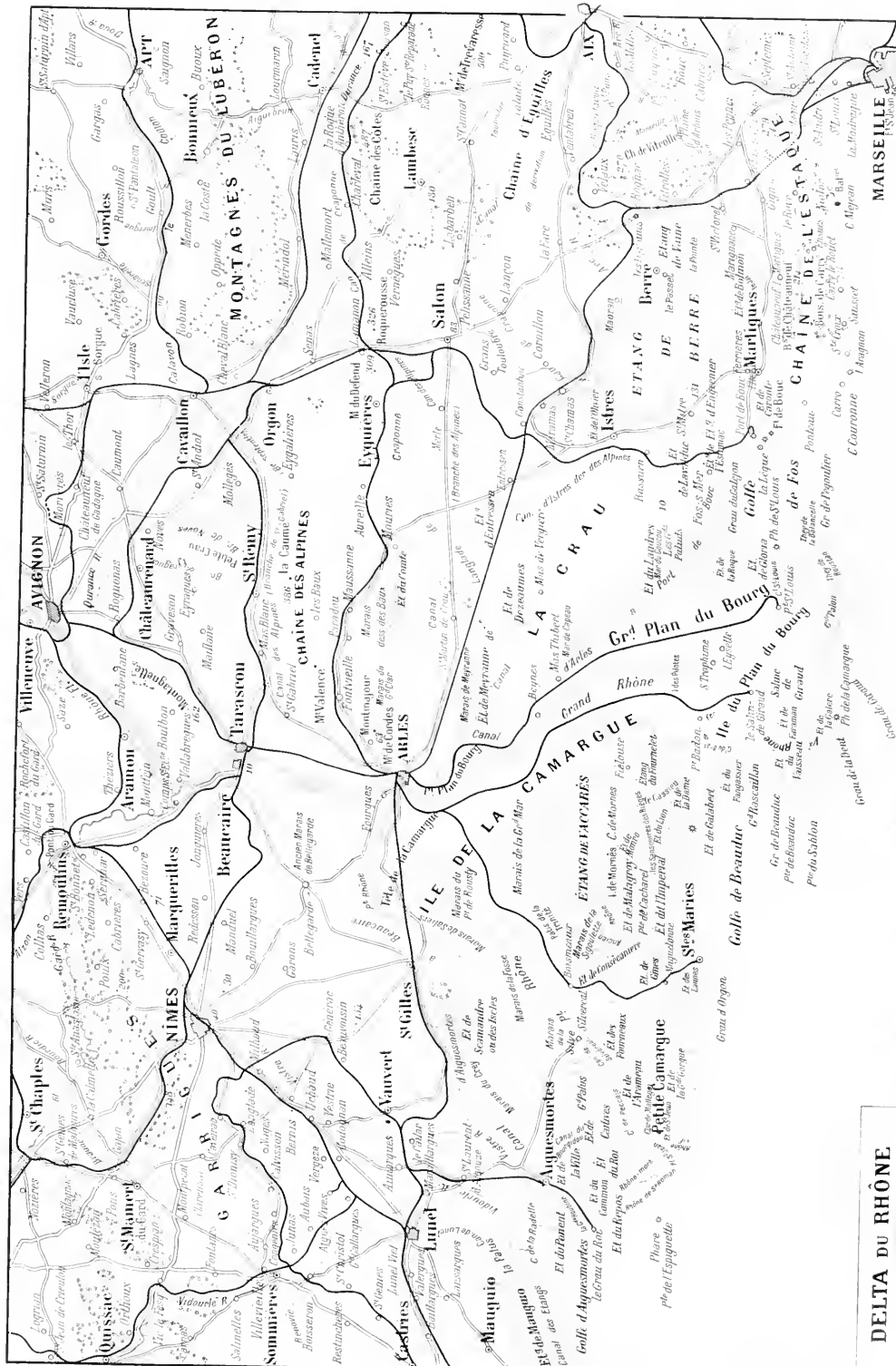
Le volcan d'Agde se couronne à une série de soulèvements éruptifs Saint-Thibéry, etc., dans la dépendance du Mézenc, géant des Cévennes volcaniques; il trouve d'autre part sa répercussion dans les groupes de même origine qui flanquent les rivages d'Espagne; groupe d'Olid-Castell; d'Alit, au revers des Albères; au chipel des Columbrètes, en face de Valence; promontoires de Palos



UNE RUE D'ANNONAY.

C. ND.

DELTA DU RHONE



DELTA DU RHÔNE

Chemin de fer
Route
Canal

Echelle 1 : 430 000



M E R M E D I T E R R A N E E

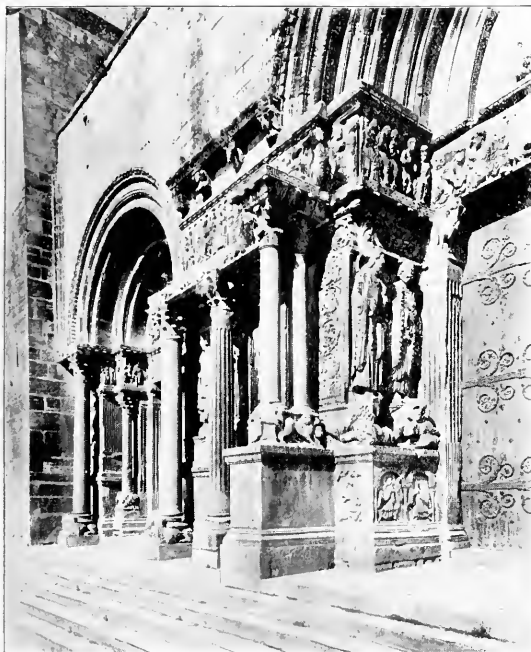
MARSEILLE
1 Ratonneau
1 Pomègues
1 Ch. d'Alf

1 Thodion
1 Mare
1 Jarois
1 Calabragne
1 Riou

puis une autre (Frontignan), une troisième (en 1701), un brise-lames (1821-1833) flanqué d'un double mole. Et pour maintenir des fonds de 5 mètres au moins, la drague dut extraire annuellement 100 000 mètres cubes de sable. Par gros temps, la passe d'entrée de l'ouest est difficilement praticable. Malgré des conditions nautiques assez peu favorables, le port de Cette, création tout artificielle, n'a cessé de se développer. La Vénise du Languedoc, qui ne comptait pas dix maisons il y a deux siècles et demi, veut aujourd'hui rivaliser avec les plus vieilles cités maritimes : elle a près de 37 000 habitants. Les vins, les céréales, les huiles, le bois, le charbon, le minerai, les produits manufacturés composent le fret de ses navires : 33 050 habitants.

Sur son îlot soulevé au bourrelet sablonneux du littoral, Maguelone n'est plus qu'une épave. À côté de cette ville, qui fut, pendant quinze siècles, l'un des grands entrepôts maritimes du golfe du Lion, Montpellier semble d'hier.

Après avoir brisé l'élan de l'invasion arabe dans les plaines de Poitiers, Charles Martel donna la chasse aux fuyards, balaya le littoral du Languedoc, enleva Beziers, Agde, d'où les pirates tenaient le pays sous la terreur.



CL. ND.

GRAND PORTAIL DE SAINT-GILLES DU GARD.

Ces places furent demantelées ; *Maguelone*, un véritable repaire, centre de ravitaillement et point d'atterrissage commode pour les Barbaresques, ruiné de fond en comble (737). Ce qui restait, campé sur un petit massif insulaire de tuf volcanique, garda le nom de Port-Sarrasin. Un îlot sablonneux s'étant formé du côté du large, l'îlot se trouva bientôt emprisonné dans la lagune. Cependant, l'évêque de Maguelone s'était réfugié sur l'autre rive de l'étang, à Villeneuve, et le siège épiscopal fut transféré à *Serxantia* Castelnaud, près de Montpellier, sur la voie domitienne. Trois siècles durant, *Maguelone* resta déserte. L'un de ses évêques, *Arnaud*, résolu, au x^e siècle, de la relever de ses ruines : une ville neuve s'éleva, entourée de remparts, flanquée de tours, et reliée au rivage par une digue coupée de ponts de bois faciles à détruire en cas d'alarme. Comme les pirates africains pouvaient repartir à l'improviste, l'ancien *grand* de l'étang sur la mer fut obstrué, un autre passage ouvert plus près de l'île et de défense plus facile. La ville épiscopale vécut cinq siècles d'une étonnante fortune. Sur cette côte dépourvue de refuges contre la tempête et les écumeurs de mer, *Maguelone* s'ouvrit aux naufrages, aux proscrits, à toutes les misères, dans un pays trop souvent ensanglanté par les meurtres et dépeuplé par les pillages. La cathédrale, réduite de la défense, était enveloppée d'un mur d'enceinte confiant et l'on y accédait par un pont-levis comme dans une véritable place forte ; la toiture dallée pouvait résister à tous les engins de guerre ; son périmètre, entièrement creusé, se sondait à un donjon du haut duquel une garde de jour et de nuit surveillait l'horizon. Après les guerres de religion qui désolèrent le Midi, Louis XIII fit abattre les fortifications de *Maguelone* : le peu qui restait devint plus tard une carrière de pierre d'où les constructeurs du canal du Midi tirèrent les blocs tout taillés.

DELTA DU RHÔNE

Du Vidourle à l'Ardèche, le *Rhône* creuse une douve de 150 kilomètres. Au-dessus d'Arles se produit la ramification du fleuve : à l'est coule le *grand Rhône* ; à l'ouest, le *petit Rhône* et le *Rhône mort* se traînent jusqu'à la mer. Entre ceux-ci et l'étang de Mauguio



CL. ND.

PORTAIL DE SAINT-GILLES DU GARD.

se développe le littoral du Gard : c'est une création du fleuve. Au début de notre ère géologique, la mer déferlait jusqu'aux derniers terrassements des Cevennes ; Mèze, Pérols, Mauguio, peut-être *Saint-Gilles*, marquent l'ancien rivage, du temps où les alluvions, charriées par le courant marin d'est en ouest, n'avaient pas encore barré les golfes, isolé des étangs et colmaté peu à peu les intervalles. Ce travail combiné des eaux torrentielles et de la mer continue sous nos yeux. Si, du haut de la tour de Constance, belvédère d'Aigues-mortes, on observe l'immense étendue plate de ce littoral, quatre cordons de dunes se détachent en relief : ils marquent par étapes le recul de la mer, comme ces petits bourrelets de sable que laisse la vague sur la plage, à mesure qu'elle se retire. Peu à peu, les bourrelets, sondés entre eux, se sont englués dans une gaine de transport, mais on les reconnaît sans peine, le premier surtout, à la végétation de pins d'Alep, de peupliers blancs et de pins parasols qui en dessinent le trait, de la plage de Mauguio à la montagne de Fos.

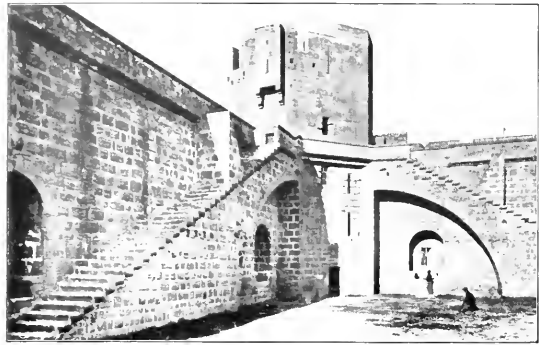
En 1830, le *Rhône*, ayant rompu ses digues, refusa par-dessus les courbes sinuées des anciens bourrelets littoraux et reprit d'un coup possession de son ancien domaine ; bloqués derrière leurs épaisses murailles, les habitants d'*Aigues-mortes* virent de gros bateaux accoster à leurs portes pour les ravitailler. Enfin, le *Rhône* se retira, non sans laisser entre les dunes un nouvel aliment aux flaques stagnantes, et une nouvelle couche d'alluvions aux terres voisines. On juge par là du travail accompli par le fleuve durant une longue suite de siècles. Les grandes crues sont devenues plus rares depuis que le *Rhône* est contenu par de puissantes digues ; mais le travail de comblement de son delta ne laisse pas de se poursuivre par les traînées des bras morts.

Deux golfes : ceux d'*Aigues-mortes* et des *Saintes-Maries*, ou de *Beauduc*, et la plage de *Faranan* fragrant la côte entre les trois saillies de l'*Espagnette*, de *Beauduc* et du promontoire détritique projeté sur le front du *grand Rhône*. Le fleuve gagne sur la mer et un

nance d'invaser le golfe de Fos. Par contre, la plage de *Faraman* recule : le phare qui l'éclaire, construit, en 1836, à 200 mètres du rivage, n'en est plus qu'à une cinquantaine de mètres, et l'ancienne pointe de Faraman, qui émergeait voilà un siècle et demi, dort maintenant à 25 mètres de profondeur.

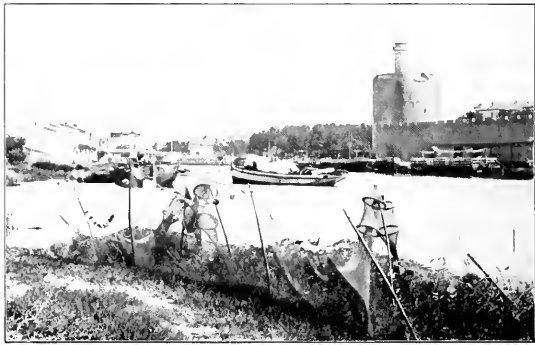
Même travail, mais inverse, pour la pointe de *Beauduc* et le golfe des *Saintes-Maries* : la pointe avance, le golfe se creuse. Là se trou-

voient, bravant la fièvre des marais et la menace des incursions barbaresques, avaient édifié un abri et un sanctuaire d'où le chant des psalmodes sacrés montait comme un appel dans le désert : c'était le « *Saint-Bernard* » des marais. Saint Louis acheta de l'abbé de *Psalmodi* le territoire d'Aiguemortes : la vieille tour *Malafère*, qui servait d'avant-poste et de signal, fut réparée et appelée tour de *Constance* (du nom de la princesse de Toulouse promise à son frère). On approfondit les éangs de Marcell et de la Ville, le *Canal Vieil* fut creusé. Philippe le Hardi construisit la



CL. ND.

AIGUESMORTES : TOUR DES BOURGUIGNONS.



CL. ND.

LA TOUR DE CONSTANCE ET LE CANAL.

vait une île à l'embouchure du petit Rhône, l'île d'*Oregon* : les coups de mer l'ont complètement balayée. La pointe de l'*Espiguette* avance de 10 mètres à peu près par an ; mais le golfe d'*Aiguemortes* recule comme celui des *Saintes-Maries*, et l'on peut prévoir l'époque, encore éloignée, où, certainement, des cordons sablonneux, enroulés d'une pointe à l'autre par le courant littoral, transformeront les golfes d'aujourd'hui en lagunes vives avec des *grais* de sortie, puis en lagunes mortes par l'obstruction des passages, enfin en éangs marécageux et en terres cultivées. Mais il faudra des siècles pour l'accomplissement de ce travail.

Il est admis, et les recueils les plus récents le répètent, contre l'évidence même, qu'*Aiguemortes*, au temps de saint Louis, se trouvait au bord de la mer : les anneaux d'amarrage scellés dans la muraille, de part et d'autre de la porte Marine, ne s'expliqueraient pas autrement. D'abord *Aiguemortes* n'a pas été construit par saint Louis. Il suffit, il d'ailleurs que l'étang de la *Ville* et celui de la *Marcelle* fussent plus profonds à cette époque (et ils l'étaient en effet, praticables par conséquent aux navires, et cela explique les anneaux, mais ne prouve pas que la mer était là. Si d'ailleurs les navires accostaient sous les murs de la ville, pourquoi saint Louis eût-il fait creuser le chenal d'accès au *Canal Vieil*, que des débris de pilots et des enrochements conduisent, à travers l'étang du *Bepusset*, jusqu'au *gran Louis*, ouvert sur la mer ? La se sont embarqués les croisés : le gran depuis s'est obstrué ; il est désert, et le fond des éangs, considérablement exhaussé, est encombré de mares, de joncs et de broussailles, coupés de petites dunes sablonneuses. V. Ch. LAMARCA : *Villes antiques du golfe de Lapon*.

Quand Charles-Quint vint à *Aiguemortes*, pour y rencontrer François I^{er} (1538), ses gabeliers y pénétrèrent, non par le chenal des *Groses*, alors obstrué, mais par un nouveau canal placé entre le *gran Louis* et la *Gravelle*, la lisière du *gran Louis*, et s'attardèrent. Pour déboucher, il fallait creuser une voie nouvelle, creusée en 1542, par un ligne direct, de la ville à la mer, c'est le *canal à trait* ; il mesure 100 mètres, et a une largeur croissante de 6 mètres à son entrée, jusqu'au *gran du Roi*. Les étangues espagnoles y apportent les oranges des *Bleaux* ; le aussi s'est groupée une petite halle de pêcheurs, l'oulang maritime d'*Aiguemortes*.

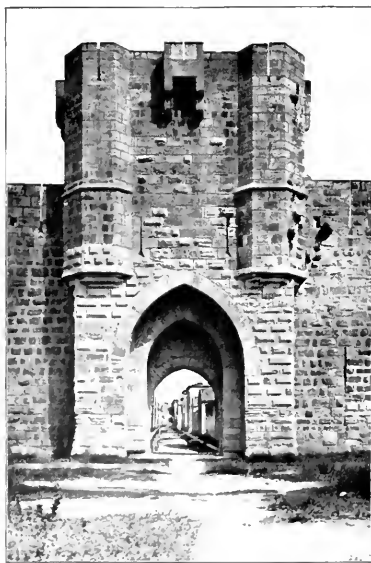
Saint Louis, en 1244, avait fait y ériger un port d'embarquement sur le littoral de la Méditerranée. Or, au milieu des bords et des marécages de la région d'*Aiguemortes*, quelques

ville elle-même, l'entourant d'épaisses courtines en bossages, flanquées de quinze tours rondes ; pas de mâchicoulis, mais des créneaux, des meurtrières et des tours carrées permettant d'y ajuster ces *hourds* de bois d'où les assiégés empêchaient de saper les murs et d'y appliquer des échelles, en jetant sur les assiégeants des nuées de projectiles.

La place d'*Aiguemortes* forme un parallélogramme de 346 mètres sur 332, avec 11 mètres de haut pour la courtine. On escomptait un peuplement qui ne s'est pas produit, car un tiers environ de l'espace enfermé par les remparts n'est pas habité. *Aiguemortes* rappelle les villes fortifiées d'Orient, au xiii^e siècle : *Danielle*, *Saint-Jean-d'Vere*, surtout *Antioche* ; sa beauté robuste s'harmonie admirablement avec les grandes lignes simples et la mélancolie pénétrante des campagnes voisines.

La diramation du Rhône en deux bras principaux, *grand Rhône* et *petit Rhône*, se produit dans le voisinage d'Arles, en amont de *Fourques* (fourche). Le *grand Rhône* entraînant 86 pour 100 des eaux fluviales, 14 pour 100 seulement restent au *petit Rhône*. C'est dire sa pauvreté et sa lenteur : il s'en va, large de 150 à 300 mètres en moyenne, à travers une plaine nue, presque déserte, engluée dans des terres molles, piquées çà et là de fermes (*mas*) de plus en plus nombreuses, qui s'entourent peu à peu de cultures. Au mas de *Sylvéréal* (la sylve godesque), se détache le canal de *Peeccais*, trait d'union des Rhône morts et du *Bourgidou* qui débouche sur le canal d'*Aiguemortes* à *Beaucaire*. La traînée du *Peeccais* glisse, par un Rhône mort et le bras de *Saint-Roman*, dans l'étang du *Bepus*, vers le gran du *Bui* et, par le *Rhône Vieil*, aussi paresseux que les autres, à la rive plate de la Méditerranée. Quant au *petit Rhône* proprement dit, il descend, par de multiples détours, de la fourche de *Sylvéréal* au gran d'*Oregon*, dans le voisinage de l'étang des *Launes* et à portée de la plage des *Saintes-Maries*. Sa longueur totale est d'environ 58 kilomètres.

Ce fut autrefois le Rhône principal ; ses dépôts ont créé le vaste territoire alluvionnaire qui s'étend jusqu'au lac de Mauguio. On remontait le fleuve jusqu'à *Beaucaire* par *Saint-Gilles*, autrefois sur les bords du Rhône, maintenant à près de 2 kilomètres dans les terres ; les navires de Gènes, de Pise, d'Alexandrie, mouillaient sous ses murs, dans la rade sûre que formait la lagune vive des éangs du *Seamundre* et de l'*Hermitane*. *Saint-Gilles* vit de



CL. ND.

PORTE DE L'ARSENAL.

souvenirs : sa célèbre abbaye a été détruite, et ce ne sont ni le canal de Beaucaire, ni le chemin de fer qui lui rendront la vie, éloignée qu'elle est de la mer par les atterrissements du Rhône.

A 3 kilomètres vers l'est de l'embouchure du petit Rhône, les **Saintes-Maries-de-la-Mer** furent, au ^{xv}e siècle, une station prospère : le roi René et les rois de France lui accordèrent de nombreux privilèges. Sur cette plate-forme non encore atterrée, les Romains

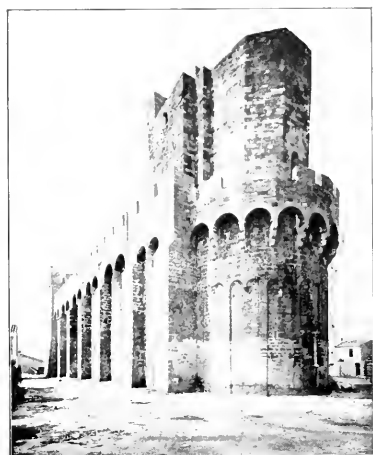
Lido, parce que les gros navires de Trieste viennent à travers la lagune jeter l'ancre devant les quais de Saint-Marc, à Venise. Un flot d'ailleurs suffisait pour aborder, et son existence est plus que vraisemblable, puisque les Romains s'en seraient servis.

Il est certain qu'au début de notre ère les atterrissements du Rhône entraient la marche des navires par le lit du fleuve; sans cela, Marcus n'eût pas fait creuser par ses soldats un canal latéral qui permit de ravitailler avec certitude son armée campée sur le plateau des



CABANE DE GARDIENS, EN CAMARGUE.

Phot. de M. Tourlet.



CL. NO.

ÉGLISE DES SAINTES-MARIES-DE-LA-MER.

campèrent; ils y auraient même, du temps d'Auguste, construit un temple, à la place qu'occupe aujourd'hui l'église. L'assiette du village est peu élevée, et la mer s'étale tout près, sur une longue plage de sable fin qui borde un retroussis de petites dunes piquées de tamaris et de salicornes. Rien de mélancolique comme cette rive silencieuse et presque déserte. Sous la menace perpétuelle des pirates, on l'avait fortifiée; les remparts ne sont plus, mais l'église-citadelle profile encore sur l'horizon de la mer et des marécages ses épaisses murailles crénelées qu'enveloppent un chemin de ronde et de larges machicoulis. Il y a trois édifices dans ce temple : une crypte, une nef unique de sept travées en berceau brisé, enfin, au-dessus du chemin de ronde et hors d'atteinte, la chapelle qui renferme les reliques des *saintes Maries*.

Une tradition ininterrompue de vingt siècles veut que les membres principaux de cette famille de Béthanie, qui eurent trois ans le Christ pour hôte et pour ami, poussés par la persécution de l'an 40, se soient réfugiés à la mer et aient pris terre sur cette plage déserte : la pieuse caravane comptait *Marie Jacobé*, mère de saint Jacques le Mineur; *Marie Salomé*, mère des apôtres Jacques et Jean, et leur servante noire, *Sarah*, l'Égyptienne, ainsi que les disciples *Marin*, *Lazare*, *Marthe* et *Marie-Madeleine*. Celle-ci se serait retirée dans la retraite de la *Sainte-Bonne*; sa sœur, à Tarascon; Lazare aurait gagné Marseille; *Marin*, vix; les deux autres *Maries* auraient vécu et seraient mortes en cet endroit. Ce sont leurs reliques que contiennent les grandes chaises de la chapelle; la crypte conserve celles de *Sarah*. Le puits qui s'ouvre dans la nef aurait servi, soit à l'approvisionnement d'eau pour l'administration du baptême, soit aux défenseurs de l'édifice, dans lequel se réfugiait la population en cas d'alerte. L'église des *Saintes-Maries* n'est pas la seule qui possède un puits intérieur. Cela se voit à Ratisbonne.

Ceux qu'insurge le seul fait d'une tradition, fût-elle aussi raisonnable qu'universelle, nient que les contemporains du Christ aient pu aborder sur cette plage, puisque, disent-ils, elle n'existait pas : les navires ne mouillaient-ils pas sous les murs d'Avignon et de Saint-Gilles? Autant nier le

Alpes, dans l'attente des barbares Ambro-Tentons.

On sait, d'autre part, que les apports du Rhône étaient poussés principalement vers l'ouest (des cailloux, roches des Alpes, ont été retrouvés au delà de Cette; cette partie du delta fut la première colmatée; l'ancienne nappe marine circonvenne par les sables, décomposée en vastes lacs intérieurs, les uns communiquant avec la mer, les autres totalement isolés, ouvrait, par la *lagune vive*, une voie libre vers les ports de l'intérieur, avec des profondeurs suffisantes pour les navires peu exigeants de l'antiquité. La tradition provençale du débarquement des saintes femmes à l'embouchure du petit Rhône n'est donc en contradiction ni avec les données de l'histoire, ni avec celles de la science géographique.

Chaque année, les 24 et 25 mai, l'église solitaire des *Saintes-Maries* s'empit de mouvement et de bruit; les pèlerins affluent, et, parmi eux, les plus étranges et les plus inattendus; des trizanes, ces errants de toutes les routes du monde, vieillards à barbe hirsute,

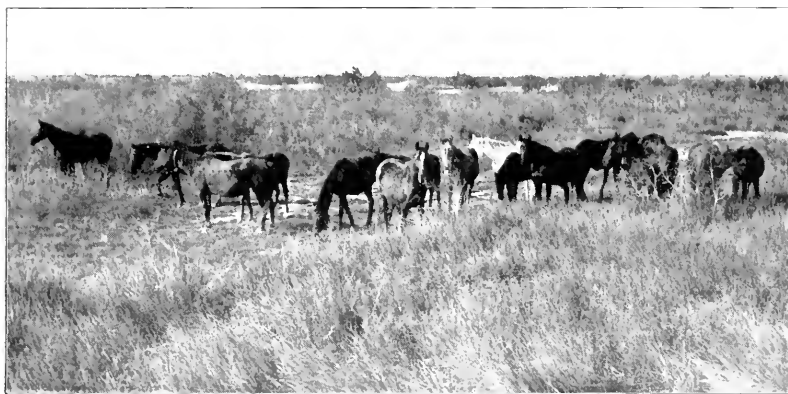
femmes au regard profond traversé d'éclairs, enfants presque nus, affaiblis de haillons sordides, hommes vigoureux au teint cuivré, portant beau, fiers de leur indépendance, véritable tribu nomade, campée autour de véhicules de toutes formes et de toutes couleurs. Cette bohème bariolée, à l'œil flamboyant, la main preste, démonstrative et bavarde, vient honorer *Sarah*, patronne de la race; il faut voir, dans la crypte, devant les reliques exposées, l'exubérant témoignage de leur piété non désintéressée. La fête religieuse dure un jour plein; descente des chaises saintes, chemin de la croix à minuit dans la petite église, trop petite pour contenir la foule des pèlerins, procession sur la plage au grand soleil miroitant de la mer et des lacs; on trouverait peu de spectacles d'une aussi pittoresque originalité.

Des réjouissances profanes accompagnent la fête religieuse. On revient aux *Saintes-Maries* le dimanche qui suit le 22 août.



Phot. de M. Tourlet.

FEMMES DE GARDIENS.



Phot. de M. L. ou L.

CHEVAUX DE CAMARGUE.

avance ses berges vers la mer, la pente s'adoucit, la vitesse du courant diminue, les matières tenues en suspension dans les eaux se déposent sur place; et il se forme ainsi des *îlots éphémères*, qu'une cause futile en apparence développe rapidement, qu'une autre fait disparaître plus rapidement encore. Un navire naufragé, une épave, un simple piquet, peuvent donner naissance à un de ces îlots. C'est ainsi que se sont formés successivement les *thiès* d'Engène, de Saint-Antoine, de Roustan, d'Annibal, qui portent le nom de bateaux échoués aux embouchures. Le moindre obstacle sert ainsi de noyau aux atterrissements du Rhône. Une perche plantée récemment dans la passe de Roustan fut, quelques mois après, reliée à la terre par une mince flèche de sable qui est devenue bientôt une presqu'île. C'est, en petit, le même phénomène qui a soulé au continent les rochers isolés de Gibraltar, de Saint-Malo, le rocher de la presqu'île de Giens, près d'Illiers, et le cap de Cète, au sud de l'étang de Thau.

Ces *thiès*, entre lesquels s'écoulent les eaux du fleuve, sont des îles plates et marécageuses, couvertes çà et là d'une assez pauvre végétation de plantes salines à l'aspect triste, au feuillage terne, aux fleurs indécises et incolores. Ils émergent à peine de quelques centimètres au-dessus des basses eaux et sont souvent submergés, soit par le Rhône, soit par les coups de mer. Ces invasions successives, leur isolement, leur instabilité, la salure extrême du sol, empêchent toute culture durable. Ce n'est ni la mer ni le fleuve, et ce n'est pas encore la terre. Seuls les taureaux noirs et les chevaux blancs à demi sauvages de la Camargue viennent en toute liberté brouter de temps en temps sur ces îlots provisoires un maigre pâturage imprégné de sel; ils y vivent en maîtres, deviennent instinctivement l'approche des crues et des tempêtes, traversent alors à la nage et en longues files

les bras gonflés du Rhône et se réfugient, pendant l'inondation, dans les steppes de La Camargue et du Plan-du-Bourg. Le niveau des *thiès* se relève sur les bords et s'abaisse au centre. Du côté de la mer, l'îlot est fermé par une digue naturelle que les vagues consolident sans cesse en retroussant les sables, et ce bourrelet atteint quelquefois la hauteur de un mètre. Dès que le dépôt commence à se former, il ne tarde pas à grandir; l'atterrissement s'élève bientôt jusqu'à la surface du fleuve; les plantes marines s'y fixent et le consolident, et les crues du Rhône le couvrent de nouvelles couches de limon. Le *thiès* est alors constitué. Le delta de Camargue s'est formé par la liaison des *thiès*.

De la vient l'insécurité des embouchures du Rhône. Les Marseillais en assurèrent l'entrée par des



Phot. de M. L. ou L.

MOUTONS AU PÂTURAGE.

lanaux. La tour *Saint-Louis* est la dernière de ces tours-sémaphores: jadis au bord de la mer, plus de 7 kilomètres l'en séparent aujourd'hui, tellement le Rhône a progressé sur le flot. Par les tours de vigie que le fleuve a successivement emprisonnées, on pourrait



Phot. de M. L. ou L.

TAUREAUX POUSSÉS VERS LEUR MANADL.



GARDIENS TOMBANT UN TAUREAU.

calculer la vitesse de sa marche en avant. Il y avait encore quatre ou cinq tours sur chaque rive, au milieu du XVIII^e siècle. Celle de *Saint-Louis* étant, en 1737, sur le rivage même dont la séparent aujourd'hui plus de 7 000 mètres, les atterrissements du *Rhône* se sont donc avancés d'au moins 40 mètres par an. Si l'on retient d'ailleurs qu'un puits artésien, creusé à plus de 100 mètres de profondeur, près d'Aiguesmortes, n'a traversé que des terrains d'apport, sans atteindre le roc qui leur sert de base, on comprendra la puissance de comblement du *Rhône*.

Toutefois ce progrès est inégal. Non seulement le fleuve obstrue ou déplace ses *graus* de sortie, comme il est arrivé à celui de Pégonlier, qui a été reporté à 3 kilomètres vers l'est, en trentecinq ans; mais, ici, le littoral s'avance avec les apports fluviaux; là, au contraire, la mer démontée par les vents du sud-est fait reculer le rivage. Ainsi le golfe d'Aiguesmortes et celui de Beaucaire tendent à se creuser, la plage des Saintes-Maries à reculer au lieu d'avancer, comme on l'a vu fausement. De même, le phare de *Faraman*, édifié en 1836 à 700 mètres du bord, n'en était plus qu'à 50 mètres quarante ans après.

Pour échapper à tant d'incertitudes et tourner l'obstacle des embouchures

— *Rhône* —, un canal de communication de 1000 mètres relie le lit du fleuve à l'anse du Repos, dans le golfe de Fos. *Canalet*, accessible aux marées, n'aurait que 6 mètres, aboutit à la mer, par une défilée creusée à 100 mètres de l'est, et se lie sur la rive au canal de Fos par une dérivation de 1000 mètres, à l'abri de laquelle se trouvent les *graus* du *Rhône*. Le canal de Fos, long de 1700 mètres, se jette au sud à 2000 mètres de l'anse du Repos. Le canal de *Saint-Louis*, long de 1000 mètres, se jette au sud à 2000 mètres de l'anse du Repos. Le canal de *Saint-Louis*, long de 1000 mètres, se jette au sud à 2000 mètres de l'anse du Repos.

Le terrain s'élève, sur cet espace, de 10 à 20 mètres. Mais, si l'on se dirige vers le sud, on trouve, à 1000 mètres, un terrain plat, où l'on peut cultiver le blé.

Le terrain s'élève, sur cet espace, de 10 à 20 mètres. Mais, si l'on se dirige vers le sud, on trouve, à 1000 mètres, un terrain plat, où l'on peut cultiver le blé.

rive et le canal d'Arles à Port-de-Bour, débouché de Martignes et de l'étang de Berre, s'appelle le *Plan du Bour*.

La Crau. — La débâcle diluvienne qui suivit les dernières convulsions géologiques de notre sol précipita, par les couloirs de la Durance et du Rhône, des avalanches d'eau, de terres et de rochers dans l'ancien golfe marin qui pénétrait jusqu'à leur issue des montagnes. Mais la rapidité du cataclysme ne laissa pas aux torrents démontés le temps nécessaire pour fragmenter les quartiers solides, les rouler, les réduire en sable fin et en limon. Ce fut, dans le golfe, un entassement de blocs à peine dégrossis, de cailloux et de pierres dont l'épaisseur était considérable. Cette immense nappe s'étendit à travers le delta du fleuve, en aval de Beaucaire, et du golfe de Fos à Cette, en longeant les Cevennes; elle forme le fond, ou, comme l'on dit, le *débarail* de la Camargue et de la Crau. La *Crau* visible d'aujourd'hui; celle qui s'étend à l'est du grand Rhône et la Crau de Saint-Remy ou *petite Crau*, de proportions plus modestes, formée par la Durance, au nord de la chaîne des Alpes, ne représente qu'un diminutif de la *grande Crau* primitive. Sur cette couche solide, les inondations périodiques du Rhône, dans la *Camargue*, ont étalé lentement le manteau limoneux qui forme son épiderme cultivable.

La *Crau* cependant demeurait stérile, hors du fleuve et de la



GARDIENS ET AMATEURS PARIANT POUR LA FERRADE.

Durance dont les eaux troubles s'en allaient à la dérive vers l'ouest. Un gentilhomme provençal, *Adam de Craponne*, né à Salon au début du XVI^e siècle, dévoua sa fortune et sa vie au creusement d'un canal qui devait faire dévier les eaux fertilisantes de la *Durance* sur le stérile désert de la *Crau*. D'autres canaux, ceux des Alpes, d'Istres, de Langlade, ont élargi de proche en proche le manteau des alluvions fluviales; partout où va l'eau s'épanouissent les prés, les champs, les céréales.

« Le climat de la *Crau* est extrême; l'été y est aussi rude qu'en Afrique et la température de l'hiver se maintient très souvent au-dessous de zéro, pendant plusieurs nuits consécutives. Pendant l'été, le phénomène du mirage est à peu près continu. La couche d'air en contact avec les cailloux polis et brûlants de la surface s'échauffe et se dilate, et l'horizon est frangé de tous côtés de nappes d'eau fictives qui charment les yeux, mais trompent souvent le voyageur le mieux averti. Comme le Sahara, la *Crau* a aussi ses oasis ombragées, non par des palmiers, mais par des peupliers séculaires, des mûriers, des figuiers, de magnifiques rideaux de cyprès, et rafraîchies par des sources assez abondantes. » (L'EXTRÉME.)



LE PHARE DE FARAMAN.

DÉPARTEMENTS CÉVENOLS DE LA CÔTE ET DU RHÔNE

Hérault.

Superficie : 621 000 hectares (Cadastral), 622 300 (Service géographique de l'armée). Population : 488 220 hab. (1921). Chef-lieu : Montpellier. Sous-préfectures : Lodève, Saint-Pons, Béziers. — 36 cantons, 341 communes; 16^e corps d'armée (MONTPELLIER). Cour d'appel et Académie de MONTPELLIER. Diocèse de MONTPELLIER suffragant d'Avignon.

Le département de l'Hérault s'adosse au versant méridional des Cévennes. Dans l'intervalle des roches granitiques et schisteuses qui constituent la masse principale de ces montagnes, entre le pylône de l'*Aigoual* et les crêtes de l'*Espinouse*, le haut plateau de **Larzac** introduit un fragment de dépôt calcaire, enclavé par les mers jurassiques dans un golfe de terres primitives, et depuis découpé par l'érosion ou le tassement en compartiments distincts : causse de *Sauveterre*, causse *Méjan*, causse *Noir* et causse du *Larzac*. Sur le front de cette table de pierre de 65 900 hectares, tendue à 750 ou 800 mètres d'altitude, les *Garrigues* échelonnent au sud leurs crêtes décharnées.

A l'ouest s'arc-boutent en contrefort le bombement de l'*Escandorgue*, le mont de *Marcou*, *Graisessac*, l'échine ravivée de l'*Espinouse*, et, sur le Jaur, dont le fossé s'ajuste à celui de l'*Orb*, le soulèvement du *Sommail* (Sommail). A l'est du Larzac surgissent, entre les profondes entailles de la *Vis* et de l'*Hérault*, les beaux escarpements de la *Serrane*; plus loin, le pic de *Saint-Loup* (633 m.).

Le *Larzac* est aussi triste, aussi dénudé que les causses du *Gévaudan*, du *Bonergue* et du *Quercy*. Le sol, criblé de fissures et, dès lors, incapable de retenir les eaux nécessaires à la végétation, les absorbe aussitôt : elles s'éloignent par des couloirs mystérieux en multiples filets, forment des nappes souterraines, rejaillissent au jour en fontaines admirablement pures, à la base même ou sur les flancs des remparts calcaires. A ce grand filtre-réservoir du Larzac puisent la *Dourbie*, affluent du *Tarn*; l'*Orb*, la *Vis*, affluent ou plutôt source de l'Hérault.

Mais au-dessus du Larzac, et sur la rive même du golfe jurassique, moulé à ses flancs, l'*Aigoual* (1567 mètres), à la limite des départements de la Lozère et du Gard, est le vrai nœud hydrographique de la région, le château d'eau d'où rayonnent, vers le *Tarn*, le *Tarnon* et la *Jonte*; au sud, l'*Hérault*.

Ce magnifique belvédère plane sur l'horizon de la Méditerranée, dont la nappe miroitante sous le ciel azuré déroule au regard le gracieux hémicycle du golfe de *Lyon* (ou du *Lion*), entre le *Canigou*, avant-coureur des Pyrénées, et le *Ventoux*, phare des Alpes sur le delta du Rhône.

Dans le relief tourmenté qui forme la dorsale du département de l'Hérault, les eaux torrentielles ont découpé à l'infini, creusé de mille fa-

çons la roche friable : cirques et défilés, grottes et cascades se présentent à chaque pas. La région moyenne déployée au pied des monts offre avec eux un vivant contraste; elle se voit bien, du haut du plateau dénudé du *Caroux* : de fraîches vallées, d'exubérantes clairières ouvertes au grand soleil, se déroulent entre les collines



LE PONT DE CASTELNAUD, PRÈS DE MONTPELLIER.

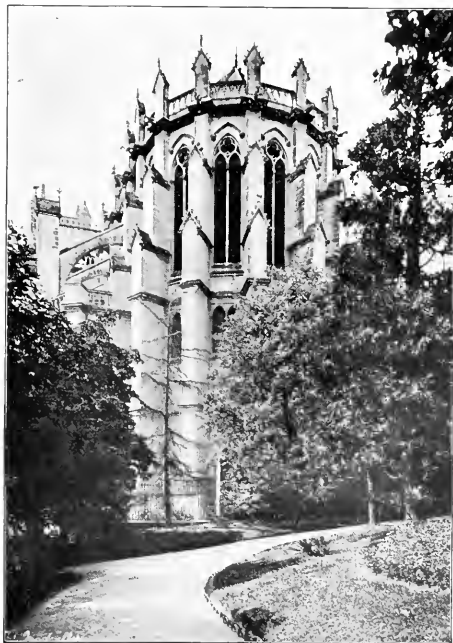
ondoyantes chargées de cultures. Avec de l'eau, ce sol fait merveille, la sève est généreuse : c'est le Midi, presque l'Afrique. Mais aussi

les rivières sont d'un débit trop incertain et sujettes à des emportements terribles. Ce sont elles qui, en déchiétant la montagne, l'ont émietée, traînée en galets dans la plaine, étalée en plages sablonneuses et stériles; elles qui ont étiré contre la mer de longs bourrelets, emprisonné des golfes, mis à sec des ports jadis florissants.

Montpellier, au ^xe siècle, n'était qu'un pauvre village à un kilomètre de *Serhanio*, siège de l'évêché de Maguelone, après la première destruction de la place par Charles Martel. L'évêque suzerain ceda le village, en *fief* à la famille des *Guilhem* ou *Guillaume*, dont l'ultime héritière porta cette seigneurie en dot à *Pierre d'Aragon* (1205) : ce fut la mère de Jacques I^{er}.

Philippe de Valois racheta ses droits au roi de Majorque (1349), issu d'une branche cadette d'Aragon, qui possédait en même temps *Montpellier*, *Perpignan* et les îles *Balears*. Comme l'évêque avait, d'autre part, cédé les siens à Philippe le Bel (1292) sur le village annexe de *Montpellier*, tout *Montpellier*, en qui survivait jusqu'à ce jour l'attrait de l'Espagne comme au temps des Ibères, des Wisigoths, des Sarrasins, fut acquis définitivement à la couronne de France.

Montpellier, au ^{xv}e siècle, était déjà un centre d'études prospères. En 1292, le pape Nicolas IV érigea ses Ecoles en Université. Grâce aux immunités que Louis VIII et saint Louis avaient conférées à son commerce, la ville grandit rapidement et devint la métropole du Languedoc par l'intelligence et la richesse.



MONTPELLIER : ABSIDE DE LA CATHÉDRALE.

Montpellier, d'ailleurs, bien que dans la mouvance des comtes de Toulouse, avait traversé sans trop de dommages la nefaste guerre des *Albigéois*; mais les troubles religieux qui bouleversèrent le Languedoc au *xiv^e* siècle la mirent à rude épreuve. En 1361, Beziers, puis Montpellier, Agde, Lodève, Saint-Pons, sont enlevés par les troupes calvinistes et misés au pillage; les abbayes de Saint-Clément et d'Aniane sont détruites, les religieux massacrés. La vengeance des catholiques fut terrible. La *paix de Nérac*, qui accordait à Montpellier le droit de s'administrer comme une vraie république, ne fut qu'une trêve; trop d'ambitions songeaient à profiter du trouble. En 1613, nouveau soulèvement: « les prêtres sont jetés dans les fers, les couvents forcés, les moines exposés aux outrages de la soldatesque, les églises changées en curies, les vases sacrés



MONTPELLIER: LE CHATEAU D'EAU.

CL. C. R.



CL. N. D.

LE THÉÂTRE.

profanes et fondus... BAUER, *Histoire du département de l'Hérault*). Louis XIII assiégea et prit Montpellier en 1622: la liberté religieuse accordée par l'édit de Nantes aux protestants fut confirmée, mais on abolit la république. Cinq ans après, l'ambition due de Rohan provoqua de nouveaux troubles: il fut battu sous les murs de Montpellier, la ville demandée. En 1709, les Anglais, sous prétexte de tendre la main aux Camisards, s'emparèrent d'Agde et de Cette. Les troupes de Raville, du duc de Noailles, de Roque-laure les rejetèrent à la mer. Malgré cette agression de surface que les infirmités eussent voulu plus profonde, le Languedoc prospéra, le canal du Midi relia l'Océan à la Méditerranée, la Garonne et le Rhône. Les grands travaux qui firent de Montpellier la cité maîtresse du Languedoc datent de ce temps, Saint-Pons, Lodève, Agde et Beziers ont perdu leur caractère de Royauté au

Tout Montpellier (1330) habite tantôt gravité de la promenade de l'Esplanade à la place du Peyron. Entre la citadelle construite par

Louis XIII et le musée Fabre, l'un des plus riches de province, l'Esplanade se noue à la place mouvementée de la Comédie, sur laquelle se dresse le théâtre, émile de ceux de Bordeaux et de Marseille (rebâti de 1885 à 1888). A l'extrémité de la rue Nationale, qui conduit de l'Esplanade au Peyron, le Palais de justice, autrefois siège des États du Languedoc (*xv^e* siècle), remplace l'ancien château seigneurial qui, de cette hauteur, commandait la double vallée du Lez et du Merdanson, au confluent desquels la ville est assise. Là s'ouvre la magnifique place ou promenade du Peyron, vaste rectangle de 175 mètres sur 125, qui la belle ordonnance est due aux architectes d'Aviler, Girard et Donnat. Des avenues plantées la

complètent, au nord et au sud, dans un cadre de constructions régulières: au centre, la statue de Louis XIV par Debay; çà et là, des groupes, des statues. L'arc de triomphe, qui ouvre l'avenue du côté de l'est, est orné de bas-reliefs par Bertrand. A l'ouest, un pont-aqueduc, jeté par l'ingénieur Pitot, à l'imitation du pont du Gard, au-dessus d'une dépression de 22 mètres, capte les eaux du Lez et de la fontaine Saint-Clément, qu'il apporte, sur la longue théorie de ses doubles arcades superposées (183 petites et 53 grandes), jusqu'au château d'eau du Peyron. De cette terrasse, la vue s'étend par-dessus la campagne jusqu'à la Méditerranée, qui scintille au soleil.

Montpellier possède encore de vieux quartiers, des maisons du *xv^e* siècle, du *xiv^e*, voire du *xv^e*; quelques fontaines originales (celle des Licornes, place de la Canourgue, devant l'Hôtel de ville). Mais, d'édifices religieux comparables à nos grandes cathédrales, il n'en faut pas espérer, après les terribles déprédations des guerres de religion. Toutefois la cathédrale *Saint-Pierre*, ancienne église d'une abbaye bénédictine fondée par Urbain V au *xiv^e* siècle, offre l'assemblage intéressant d'une nef de cette époque flanquée de quatre tours en carré, ajustée à un chœur magnifique, mais récent, bâti par l'architecte Révoil dans le style des églises gothiques du Nord. On retrouve dans Montpellier la physionomie d'une ancienne capitale de province qui fut surtout par destination une ville de loisir et d'études.

Son École de médecine, établie dans les bâtiments de l'ancienne abbaye dont la cathédrale fut une dépendance, comptait dès le *xv^e* siècle parmi les écoles de Paris et de Salerne. « La médecine s'enseignait à Montpellier dès 1137, et Guilhem VIII, par sa déclaration de 1181, consacrait le libre exercice de cet enseignement. Mais, s'il y avait déjà des leçons de médecine, il n'y avait point une École. A la fin du *xii^e* siècle et au commencement du *xiii^e*, les médecins juifs espagnols, persécutés par la dynastie fanatique des *Almohades*, émigrèrent en nombre vers le



CL. N. D.

L'ARC DE TRIOMPHE.

Languedoc et la Provence, où les attiraient les synagogues alors célèbres de Lunel, Béziers, Narbonne. Ils se fixèrent de préférence à Montpellier, en raison de la rapide organisation commerciale de cette ville. Le foyer scientifique déjà existant s'enrichit de leur expérience. »

Mais il ne faut pas exagérer cette influence. « Cordoue, au ^x^e siècle,

l'École de Montpellier son acte de réception, qu'il signa. La salle des Actes, celle du Conseil, le grand amphithéâtre, le musée anatomique de l'École, sa bibliothèque (très riche : 500.000 volumes, 600 manuscrits) offrent encore un vif intérêt. Les anciens bâtiments conventuels où elle logeait ont été remaniés, mais il en subsiste quelques salles voûtées et le couronnement à mâchicoulis. La tour des Pins



Phot. de M. Gellata.

LES ARÈNES DE NÎMES.

était bien plus près de Bagdad que de Burgos, et les vrais comparatifs des médecins de l'Andalousie sémitique sont les médecins perses Rhazès, Avicenne, Messué. La culture arabe, malgré son prestige, n'était guère originale : elle procédait essentiellement des Grecs, d'Hippocrate et surtout d'Aristote et de Galien. Nulle découverte anatomique, aucun progrès en physiologie ; quelques observations neuves sur le pouls, les fièvres éruptives, les affections chroniques de la peau, les paralysies partielles, l'emploi d'une pharmacopée nouvelle et surtout chimique : tel est à peu près le bilan médical de la science arabe. »

Arnaud de Villeneuve (né à Cervera, en Catalogne, 1240 fut un des premiers récents de l'École de médecine de Montpellier, et c'est en grande partie grâce à son intervention que le pape Clément V dicta sa bulle de protection du 8 septembre 1309, à laquelle nous devons le plus ancien programme d'études médicales qui nous soit parvenu. » (M. DESOLIER.)

A l'exemple d'Arnaud de Villeneuve, qui laissa de nombreux écrits sur la médecine et la botanique, Raymond Lulle, né à Palma en 1233, dont le savoir fut prodigieux, eut le mérite d'appliquer l'un des premiers la chimie à la médecine. Raymond de Sébaste, bien connu des lecteurs de Montaigne, encore un Espagnol qui enseigna la médecine dans le Midi, où il mourut en 1342. Les Arabes, en effet, connaissaient très mal la structure du corps humain, partant la fonction des organes, le Coran leur interdisant l'ouverture des cadavres, tandis que dans le même temps les rois catholiques autorisaient la dissection, par décret de 1488. Au ^{xv}^e siècle, *Rebelaïs* substitua l'observation directe à l'arabisme empirique. On conserve dans les archives de

voisine, ^{xii}^e et ^{xv}^e siècles) rappelle les anciennes fortifications. L'École de médecine groupe toute une cité du travail : École forestière, Institut botanique, avec pépinières ; Jardin des plantes, créé par Henri IV en 1593, avec des arbres rares et magnifiques. A l'enseignement scientifique se rattache la collection lapidaire de l'Université, le Musée archéologique (objets de l'époque romaine, de Murviel, de Balaruc, etc.).

Personnages historiques. — *Saint Maixent d'Agde* (v^e siècle) ; *saint Benoît d'Aniane* (viii^e siècle) ; *Jacques ou Jayme I^{er}*, roi d'Aragon, conquérant de Valence et des Baléares sur les Maures, né à Montpellier, m. en 1276 ; *Jacques I^{er}*, roi de Majorque, fils puîné de Jayme I^{er}, né à Montpellier, 1248-1311, ainsi que *saint Roch* (fin du ^{xiii}^e siècle) ; le médecin naturaliste *G. Roulelet* (1507-1566) ; *Pierre-Paul Riquet*, baron de Bonrepos, créateur du canal du Midi, né à Béziers (1604-1680) ; *l'écivain P. Pelisson ou Pelisson-Fontaine* (1624-1693) ; le cardinal *André-Hercule de Fleury*, précepteur, puis ministre d'État de Louis XV, né à Lodève (1653-1743) ; en obtenant au traité de Vienne (1738), pour Stanislas Leszczyński, les duchés de Lorraine et de Bar, il préparait l'acquisition de ces deux pays à notre profit ; *Doctous de Malraun* (1678-1771), physicien et littérateur ; le maréchal de *Castries* (1727-1801), qui se distingua durant la guerre de Sept ans ; *J. Cambon* (1754-1839), qui présida la Convention, créa le Grand-Livre de la Dette publique (25 août 1793) et fut l'un des promoteurs du 9-Thermidor ; *Jean-Jacques Régis de Cambacérès*, duc de Parme (1753-1824), archevêque de l'empire ; *Pierre-Ant. Bruno*, comte Daru (1767-1829), poète, historien, homme d'État ; le géologue *Marcel de Serres* (1780-1862) ; le physiologiste *Flourens* (1794-1867) ; le créateur du positivisme, *Auguste Comte* (1798-1857), né à Montpellier ; le pharmacien-chimiste *Antoine-J. Balard* (1802-1876), qui le premier isola le brome et sut extraire de l'eau de mer le sulfate de soude ; les peintres *Glaise* et *Alex. Cabanel* (1823-1889), nés à Montpellier ; le vulgarisateur *Louis Figuier* (1819-1894).



CL. ND.

CATHÉDRALE DE MONTPELLIER.

lique, qui s'étaient imposés aux Ligures : autour de la cite de *Nemausus* (Nîmes), se groupaient vingt-quatre *oppida*. Nîmes fut incorporée, avec tout le littoral du Rhône aux Pyrénées, à la *Province romaine* : aucune conquête ne marqua cette ville d'une aussi forte empreinte. Après les Romains, les *Wisigoths*, les *Sarrazins*, les *Franco de Charles-Martel*, commandèrent en Caribonnais, devenue la Septimanie, Charlemaigne à peine disparu, les *Normands*, remontant le Rhône, mettaient Nîmes au pillage. L'émiettement de l'empire carolingien déclina une véritable anarchie. A peine si un comte réuni à Saint-Gilles réussit à imposer la *seigneurie de Dieu* aux plus turbulents 1062. Un maître leur vint avec les *comtes de Toulouse*, dont la suzeraineté s'étendit bientôt jusqu'au Rhône ; le prestige religieux de la grande abbaye de Saint-Gilles dont ils se recommandaient servit leur pouvoir. *Raymond IV de Saint-Gilles* recut à Nîmes le pape Urbain II 1096, avant de partir pour la première croisade.

Jaloux de fortifier les approches de leurs Etats par le Rhône, les *comtes de Toulouse* bâtirent sur une croupe élevée de la rive du fleuve une citadelle rectangulaire, le *Beau-Carré*, *Beaucaire* : une ville se groupa, fut munie de remparts ; pour la récompenser de sa fidélité dans la querelle des Albigeois, *Raymond VII* lui accorda le privilège d'une foire qui devint l'une des plus célèbres de l'Europe (1217).

Nîmes et Beaucaire passèrent, par l'héritière de Raymond, au frère de saint Louis, *Ayphonse de Poitiers*, et, par lui, à la couronne de France. La funeste guerre de Cent ans y anéantit les Anglais. François I^{er} passa par Nîmes lorsqu'il alla recevoir Charles-Quint à Aiguesmortes (1538) : l'industrie de la soie dans le pays doit à ce prince de sérieux encouragements.

Nîmes fut, avec Montpellier et Montauban, l'une des capitales calvinistes du Midi : aucune région ne fut plus éprouvée par les dissensions religieuses. *L'Edit de Nantes* (1598) ramena la paix : on le croyait du moins, lorsque l'ambition du duc de Rohan provoqua un nouveau soulèvement ; dans son zèle, la petite ville d'Uzès abattit sa propre cathédrale (1624).

Par la *paix d'Alais* 1629, tout retourna dans l'ordre : les protestants conservaient la liberté du culte, mais leur organisation politique, qui faisait échec au pouvoir, fut abolie. En 1683, révocation de *L'Edit de Nantes*, nouvelle insurrection. Il fallut, pour réduire les *Camisards*, l'habile ténacité de Villars. Enfin le vieux levain de discorde civile qui avait causé tant de malheurs inaugura la Révolution par un massacre des catholiques (1793) ; mais, à son tour, la Restauration se montra impitoyable (1815). Bientôt, l'intervention du duc d'Angoulême ramena la paix dans le pays.

Le sol du département du Gard est particulièrement riche en minéraux : houille à Bessèges et à la Grand'-Combe, riches mines de fer dans la région

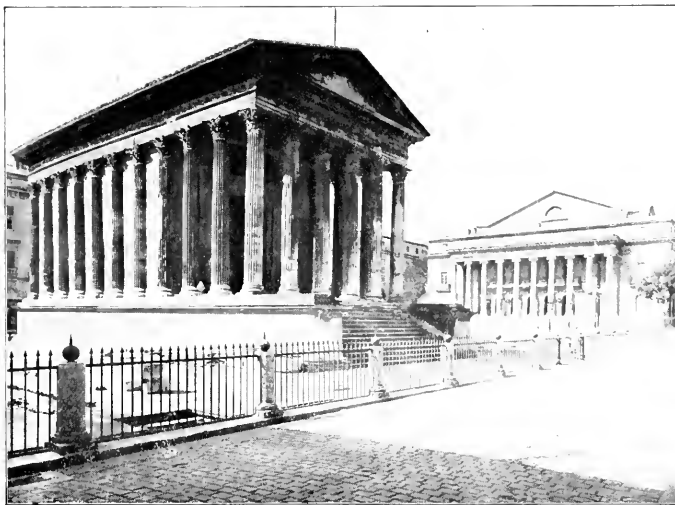


NÎMES : LE JARDIN DE LA FONTAINE.

d'Alais. Les *marais salants* du littoral couvrent près de 12 000 hectares. Alais et Aubenas sont les principaux marchés de l'industrie serici-cole française. Nombreuses filatures et manufactures à Nîmes, Uzès, au Vigan, papeteries à Anduze...

Aucune ville de France n'est aussi riche que Nîmes (82 770 habitants) en monuments romains. Un rempart l'enveloppait, flanqué d'une soixantaine de tours : la *Tour-Magne* se dresse encore sur le mont Cavalier. Ses trois étages, superposés en retrait l'un de l'autre, commandant à 28 mètres de hauteur, un bel horizon ; cette tour eut autrefois 35 mètres : elle est décapitée. Deux portes ouvraient l'enceinte pour le tracé de la voie Domitienne : l'une, la *porte d'Auguste*, élève ses deux grandes arcades entre deux autres plus petites ;

de larges dalles gardent encore l'insure des rones qui depuis longtemps ont cessé de faire retentir ces voûtes ; l'autre porte, celle de *France*, n'a qu'une arcade en plein cintre, surmontée d'un attique. Nîmes eut son Forum, ses temples et ses thermes. Du Forum il ne reste que les substructions ; par un bonheur exceptionnel, le temple dédié aux Princes de la Jeunesse, Gaius et Lucius César, fils adoptifs de l'empereur Auguste, n'a pas trop souffert de la malice des hommes ; ce chef-d'œuvre de proportion et de grâce hellénique, la *Maison Carrée*, a survécu à toutes les révolutions. C'est un temple rectangulaire, orné de vingt colonnes



Phot. de M. Giletta.

LA MAISON CARRÉE.

en 1218, sous les murailles, dix sur le forum, l'intérieur, converti, de ces antiques, renferme des bustes, des fresques, des statues, des mosaïques.

Aux A. V. le grand romain se révèle par la robustesse et les proportions grandioses de sa construction : c'est une ellipse de 131 mètres sur grand axe, 100 mètres sur l'autre ; les blocs tiennent par leur poids, sans ciment, ni mortier, ni attache d'aucune sorte : 22 000 spectateurs, assis sur les trente-cinq gradins, assistaient aux combats d'animaux et de gladiateurs. Il s'y donne aujourd'hui de grandes représentations fantomatiques. Quatre portes ouvrent l'enceinte aux points cardinaux : cent vingt arcades en plein cintre se superposent jusqu'à 21-30 de hauteur.

Des *Théâtres*, qu'alimentait la fontaine sacrée de *Nemusus*, le xviii^e siècle a tiré les matériaux de la belle promenade de la *Fountain* ; il nous reste les *ruines* de la source, reconstituées comme les anciens, qui dataient de 25 ans avant Jésus-Christ. Sous le travestissement dont il est affublé, le *Nemusus* se reconnaît à peine ; mais le prétendu *Temple de Diane*, une ancienne salle de bains, est fort remarquablement une ruine authentique.

Les eaux conduites à Nîmes par l'aqueduc-pont du Gard aboutissent au *Castellum divisorium*, dont le bassin se voit encore rue de la Lampette. *Nîmes*, trésor d'art antique, possède un *Musée des antiquités* et un *Musée d'histoire naturelle*, avec une galerie de moulages et de curieuses réductions en liège des monuments romains par Aug. Pelet. Depuis plus de dix-huit siècles, les fondements de la Bastille de Pléine servent de soulalement à l'actuel *Palais de jus-*



CHATEAU DE L'ARGENTIERE (ARDECHE).



RUINES DU TEMPLE DE DIANE.

tice, vingt fois rebâti sur place. N'étaient quelques églises modernes : *Saint-Paul*, édifice romano-byzantin (fresques d'Hippolyte Flandrin), *Saint-Baudille* style ogival, avec deux hautes flèches ; *Nîmes* serait assez pauvre en monuments religieux, car la cathédrale *Saint-Casimir* est un mélange assez confus de tous les styles : le roman, le byzantin, le gothique s'y conduisent ; la moitié inférieure de la tour et les deux tiers de la façade sont du x^e siècle. De belles promenades animées de groupes et de statues : sur l'Esplanade, *Fontaine de Poudrier* Nîmes dominant le Rhône, le Gardon, la source d'Eure et la Fontaine ; *Alphonse Daudet*, par Falguère, au square de la Couronne ; le monument des *Enfants du Gard*, place d'Assas, bronze par Mercier ; au square *Antonin*, la statue de cet empereur, enfant de Nîmes, par son grand-père ; enfin des squares verdoyants, des boulevards, de l'air, de la lumière, font de *Nîmes* une ville moderne, crûment méridionale, écrivain vivant de précieux restes qui évoquent un monde disparu.

Personnages historiques.

— *Domitius Afer* (mort en 59 avant J.-C., orateur, maître de Quintilien) ; saint *Casimir*, né à Nîmes, ix^e siècle ; au xiii^e siècle, *Raimond VII* de Toulouse, ne à Beaucastel, 1197-1251 ; Gui Foulques, ne à Saint-Gilles, pape sous le nom de *Clement IV* ; *Jean Acut*, seigneur de Villeneuve, ne à Nîmes, qui introduisit le tabac en France (1429-1464) ; le fameux capitaine *Merle*, chef calviniste, que ses excès rendirent tristement célèbre (1548-1590) ; *Charles*, marquis d'Albret, duc de *Lapins*, comte de France (1478-1621) ; le maréchal de *Tolpau*, héros de la défense de Casal (1483-1636) ; le prédicateur albigé *Cassagne* (1636-1679) ; le prédicateur protestant *Jacques Saurin*, de Nîmes (1677-1730) ; les chefs canaards *Robinet* et *Jean Cardier*, le plus habile et le plus brave (1689-1730) ; le chevalier d'Assas, ne au Vigan, capitaine au régiment d'Anvergne, qui se fit tuer, pour sauver l'armée française, à Klosterkamp (1738-1760) ; *Jacques Beldaine*, fameux prédicateur (1704-1767) ; le peintre *Ch. Natoire* (1700-1777) ; *Louis-Joseph de Montcalm*, marquis de *Saint-Véran*, qui, avec une petite troupe, défendit glorieusement *Québec* contre 80 000 Anglais (1712-1759) ; le charmant conteur *Jean-Pierre Chris de Florian* (1753-1793) ; l'amiral *Bugey*, tué à la journée d'Aboukir (1753-1798) ; *André comte de Rivarol* (1753-1801) ; *Pelet*, dit de la Louère, qui fut successivement de la Convention, du Conseil des Cinq-Cents, préfet et conseiller d'Etat, enfin pair de France (1759-1812) ; *J. G. Guizot*, historien et homme d'Etat (1787-1871) ; le poète boulangier *Jean Reboul* (1796-1864) ; le chimiste *J.-B. Dumas* ; le naturaliste *Louis de Quatrefages* ; *Alphonse Daudet*, ne à Nîmes (1840-1899).

Ardèche.

Superficie : 552 700 hectares. Cadastre, 331 800. Service géographique de l'armée. Population : 294 340 hab. 1921. Chef-lieu : *Privas*. Sous-préfectures : *Largentière* et *Tournon*. — 31 cantons, 337 communes ; 1^{er} corps d'armée. MANSILLI. — Cour d'appel de Nîmes. Académie de GRENOBLE. Diocèse de VIVIER. Sulfre d'Avignon.

Le *Mézenc*, géant à double tête, se dresse à 1 754 mètres d'altitude entre les hauts plateaux du Massif Central où se déroule la Loire, le sillon abrupt au fond duquel coule le Rhône et les ver-



RUINES DU CHÂTEAU DE BOULOGNE, PRÈS PRIVAS.

C. C. B.

sants bouleversés qu'entaille l'Ardèche. C'est un belvédère incomparable par le rapprochement et la diversité des horizons qu'il découvre à la vue : les Alpes neigeuses à l'est ; au nord et au nord-ouest, la sombre chevauchée des monts du Forez ; au delà du Meygal et bien loin détachant leurs massives silhouettes, les volcans éteints de l'Auvergne. Au sud, le regard tombe du Gerlier de Jone

1554 mètres) au Sue de Banzon et au Tanargue, dans l'intervalle desquels se ment, autour de l'Ardèche et de ses premiers affluents, une ronde de feu d'anciens cratères assombris : coupe d'Ayzac, Ray-Pic, Gravenne de Montpezat, coupe de Janjac, émissaires adventifs de la fournaise intérieure qui grondait sous les flammes étalés du Mézenc. Vers l'est, la longue échine du *Coron*, soulevée aux flammes du Mézenc, par le nœud de Mézilhaac, sépare deux domaines hydrographiques : d'un côté, l'Ardèche et le Chassezac, son principal affluent ; au nord, l'Erieux, le Doux, la Gance.

La Loire appartient par sa source au département de l'Ardèche ; elle sourd au pied du *Gerlier de Jone*, pauvre ruisseau qui semble vouloir descendre au sud, mais, devant l'obstacle du Sue de Banzon, rebrousse vers le nord et quitte le département au-dessous du lac d'Issarlès, vaste coupe d'eaux bleues et profondes 90 hectares 38 ares, sans issue apparente, la plus élevée de France 997 mètres d'altitude.

Le département de l'Ardèche, ancien *Vivarois*, doit à la variété de son relief, à ses volcans, aux coulées de laves et aux dépôts basaltiques sculptés par ses eaux torrentielles les sites les plus inattendus : pavés de géants, orgues basaltiques, remous de laves, cascades échevelées, roches calcinées par le feu, abîmes creusés dans des murailles de gneiss ou

de granite, chaos de ruines ouvertes au milieu des roches calcaires, et, pour cadre à cette nature bouleversée, les cultures qui grimpent avec les châtaigniers, jusqu'à la gueule des volcans éteints ; dans la plaine, les abricotiers, les cerisiers, les pêcheurs, les amandiers et l'olivier, le Midi et son éclatante lumière.

Privas, au confluent de l'Onèze et de deux ruisseaux, a recueilli la prunelle de l'antique cité d'*Ips*, capitale des Helviens, dont Viviers était la porte de sortie sur le Rhône, à l'embouchure de l'Escontay. Par là s'est inclinée, de l'autre côté de la chaîne du *Coron*, le centre de gravité du pays.

Les *Helviens* commandaient la route de la plaine du Rhône vers le haut pays de la Loire ; aussi étaient-ils chers des Arvernes et, quand se prononça l'attaque des Romains, purent-ils rang parmi les défenseurs de la Gaule. La défaite qu'ils subirent, avec *Rebuit*, non loin du Rhône 121 av. J.-C., les contraignit à se soumettre ; ils furent compris dans la *Province romaine*, et c'est par le chemin qui monte du Rhône à travers la région volcanique, soulevée autour de Mezene que les Romains firent passer les légions pour déboucher dans le bassin du Puy et, de là, au cœur de l'Arvernie. De nombreuses médailles exhumées, des pierres milliaires, des autels votifs retrouvent jalonnant l'ancienne voie romaine, depuis le chemin du Roi, entre *Alba Helviorum* (Ips), ou, de Viviers au Puy, par Aubenas, Montpezat.

Le christianisme fut prêché aux Helviens par un disciple de saint Polycarpe, *Andéol*, martyr au III^e siècle sur le territoire voisin de Viviers qui a gardé son nom, *Bourg-Saint-Andéol*.

À la portée des *Burgondes*, descendus par la vallée du Rhône, et des *Wisigoths*, venus par la Garonne, le pays des Helviens eut fort à souffrir des invasions ; sa capitale ruinée de fond en comble, les habitants se réfugièrent dans *Vivarium* (Viviers), menés à l'abri des coups de force. Survinrent les *Sarrasins*, pourchassant devant eux, le long de la Méditerranée, les *Wisigoths* d'Es-



UZÈS : CHÂTEAU DUCAL.

C. C. B.

TABLE DES MATIÈRES

FORMATION DU SOL

	Page		Page
Formation du sol français.	1	Le Relief, les Eaux.	2

MASSIF CENTRAL

STRUCTURE GÉNÉRALE

Le mont <i>Lozère</i> , noëud du Massif Central, Le <i>Gévaudan</i> , L' <i>Aubrac</i> : troupeaux et buirons; la bourree, La <i>Margeride</i> et le <i>Cézallier</i> ; le <i>Velay</i> ; le <i>Forez</i> ; Pierre-sur-Haute et Bois-Noirs.	3
<i>Causses</i> en général: <i>Montagne-Noire</i> ; moults de <i>Lucanac</i> ; <i>Silobac</i> ; <i>Aigoual</i> ; l'Observatoire.	5
Les vraies <i>Cévennes</i> : le <i>Mézenc</i> ; le Gerbier de <i>Jonc</i> , <i>Cévennes volcaniques</i> ; Ray-Pic; <i>Jaujac</i> ; <i>Ayzac</i> ; le <i>Coron</i> ; le <i>Chenavert</i> ; l'Ardeche supérieure et ses premiers affluents, <i>Thueys</i> , le <i>Buzet</i> et la <i>Volane</i> ; le <i>Pilat</i> . Fin des <i>Cévennes</i> : monts du <i>Lyonnais</i> , du <i>Beaujolais</i> , du <i>Charolais</i> et du <i>Morvan</i>	7

VOLCANS D'Auvergne

<i>Puy de Griou</i> et <i>Plomb du Cantal</i> : les pâturages, les fermes, le fromage, Le <i>Lioran</i> ; plateau de la <i>Planèze</i> ; le <i>Mont-Dore</i> ; le <i>Sancy</i> . Station du <i>MONT-DORE</i> : historique, les sources, la cure, La <i>Bourboule</i> . Les environs : ravin d'Enfer; cascade du <i>Serpent</i> ; grande Cascade de <i>Sanadoire</i> , <i>Saint-Nectaire</i> ; grottes de <i>Jonas</i> ; roches <i>Tuilère</i> et <i>Sanadoire</i> ; Notre-Dame d'Orival. Cascades de la <i>Vernière</i> , du <i>Plat-à-Barle</i>	11
CHAÎNE DES PUYs : <i>Puy de Dôme</i> , <i>Puy de Pariou</i>	15
LACS VOLCANIQUES ET GLACIÈRES D'Auvergne : le lac Chambron et le château de <i>Murols</i> ; lac d' <i>Aydat</i> ; le <i>Parin</i> ; le lac <i>Chauvet</i> ; le gouf de <i>Tazenat</i>	16

Eaux Souterraines

Circulation intérieure du sol volcanique; <i>thermaliité</i> et <i>minéralisation</i> des eaux; double faille d'émission.	18
---	----

CLIMAT GÉNÉRAL

Pluies et neiges : température au <i>Puy de Dôme</i> ; à <i>Aurillac</i> ; la neige, <i>Mandailles</i> , Climat des <i>Causses</i>	20
La flore : régions sylvatiques inférieure, moyenne, supérieure; espèces alpines. La faune.	21
Population primitive : l'homme préhistorique; <i>brachycephales</i> et <i>dolicocephales</i>	22

LES EAUX SUPERFICIELLES

COURS D'EAU TRIBUTAIRES DE LA GARONNE : les Grands <i>Causses</i> ; la pierre, les stochs, les brebis, <i>Causse Méjean</i> ; <i>causse de Sauveterre</i>	24
Le <i>TARN</i> , émissaire de la région des <i>Causses</i> ; <i>Florac</i> ; les gorges du <i>Tarn</i> ; cours de la rivière.	25
Affluents du <i>Tarn</i> : la <i>Jonte</i> , <i>Meyruis</i> ; grotte de <i>Dargilan</i> , le <i>Brannabiau</i> , La <i>Dourbie</i> , la <i>Roque Sainte-Marguerite</i> ; <i>Montpellier</i> le <i>Vieux</i> ; <i>Millan</i> , L' <i>Aveyron</i> ; <i>Villefranche</i> du <i>Rouergue</i> ; <i>Najac</i> ; La <i>Guepie</i> , <i>Bruniel</i> , rochers d' <i>Anglas</i> , <i>Negrepelisse</i> , Le <i>Viaur</i> <i>viaduc</i> ; le <i>Céron</i> , <i>Saint-Affrique</i> ; <i>Corbès</i> ; l' <i>Agout</i> , <i>Castels</i> , <i>Mazamet</i> , La <i>Montagne Noire</i> ; <i>Malamort</i> , <i>Sorzeze</i> , le <i>Lampy</i> neuf, bassin de <i>Saint-Ferret</i>	31

Le <i>LOT</i> à <i>Mende</i> : <i>Entraygues</i> , <i>Capdenac</i> , <i>Estaing</i> , <i>Toirac</i> , <i>Cajarc</i> , <i>Saint-Girg-Lapopie</i> , <i>Cahors</i> (pont <i>Valentré</i>), <i>Mercurès</i> , <i>Luzernac</i> , <i>Puy-l'Evêque</i> ; la <i>Truyère</i> , <i>viaduc de Garabit</i> , <i>Chaudes-aigues</i> ; le <i>Carladès</i>	35
La <i>DORDOGNE</i> ; cascade de la <i>Dore</i> ; réunion de la <i>Dore</i> et de la <i>Dogne</i> ; la <i>Blue</i> , <i>Saut de la Saule</i> , <i>orgues de Bort</i> ; <i>Ussel</i> - <i>Ventadour</i> , <i>Fils d'eau cantaliens</i> ; la <i>Mars</i> , <i>Mauriac</i> ; la <i>Cère</i> et le <i>Lioran</i> , pas de <i>Compaing</i> , pas de la <i>Cère</i> , <i>Vie-sur-Cère</i> ; la <i>Jordanne</i> de <i>Mandailles</i> ; <i>Lacquehoue</i> , <i>Laval de Cère</i> , <i>Beaulieu</i> , <i>Puybrun</i> , <i>Granat</i>	38
Causse de <i>Padirac</i> ; grotte de <i>Presque</i> , crique d' <i>Autoire</i> , <i>Rocamadour</i> ; l' <i>Ouyssé</i> ; <i>Saint-Céré</i> ; l' <i>Alzou</i> ; <i>Castelnau</i> ; puy d' <i>Issoudun</i> ; château de <i>Saligna-Fendou</i> , <i>Beynac</i> , <i>saut de la Gratiuse</i> , <i>Bergerac</i> , <i>Castillon</i> , <i>Libourne</i>	41
La <i>Vézère</i> ; <i>Trignac</i> , <i>saut de la Virole</i> , <i>Pzerche</i> , <i>saut du Saillant</i> ; les <i>Eyzies</i> ; grotte de <i>Cro-Magnon</i> ; la <i>Corrèze</i> ; <i>Gimel</i> ; <i>Isle</i> ; gouf de <i>Saint-Vincent</i> , <i>Périgueux</i> ; la <i>Dronne</i> ; <i>Brantôme</i> ; la <i>Dordogne maritime</i> ; <i>Cubzac</i> (<i>viaduc</i>); <i>Rec d'Ambet</i>	44
COURS D'EAU TRIBUTAIRES DE LA LOIRE. La <i>VIENNE</i> : mont <i>Odouze</i> , <i>Saint-Leonard</i> ; la <i>Maule</i> au gouf des <i>Jarreaux</i> ; le <i>Taurion</i> ; <i>Bounganeuf</i> . La <i>Vienné</i> à <i>Limoges</i> ; la <i>Briance</i> ; <i>Saint-Junien</i> ; la <i>Glane</i> ; <i>Rochechouart</i> , <i>Confolens</i> , <i>Availles-Limousine</i> , <i>Isle-Jourdain</i> , <i>Lussac-les-Châteaux</i> , <i>Chauvigny</i> ; le <i>Clain</i> à <i>Poitiers</i> ; <i>Châtelleraud</i> ; <i>Chinon</i> ; le château, <i>église Saint-Etienne</i> ; <i>Jeanne d'Arc</i> . Environs : château de <i>Montsoreau</i> ; <i>Sainte-Catherine-de-Fierbois</i>	45
La <i>Creuse</i> à <i>Fresselines</i> , <i>Crozant</i> , <i>Châteaubrun</i> , <i>Gargilesse</i> , <i>Argenton</i> , Le <i>Blanc</i> , <i>Fontgombault</i> , la <i>Roche-Possy</i> , la <i>Haye-Descartes</i> , <i>Port-de-Piles</i> ; la <i>Gartempe</i> ; <i>Montmorillon</i> ; l' <i>Anglin</i> ; <i>Château-Guillaume</i> , <i>Angles-sur-l'Anglin</i> , la <i>Trémouille</i> , <i>Saint-Benoît-du-Saut</i>	48
L' <i>INDRE</i> : La <i>Châtre</i> , <i>Châteauroux</i> , <i>Déols</i> , <i>Loches</i> , <i>Beaulieu</i> , <i>Cormery</i> , <i>Montbazou</i> , <i>Montresor</i> , <i>Azy-le-Rideau</i> , <i>Ussé</i> , <i>Port-Boulet</i>	51
Le <i>CHER</i> : <i>Montluçon</i> , <i>Tronçais</i> , <i>Derrentum</i> , <i>Saint-Amand-Montrond</i> , <i>Meillaut</i> , <i>Mehun-sur-Yèvre</i> , <i>Issoudun</i> , <i>Fierzon</i> ; la <i>Sauldre</i> ; <i>Selles</i> ; <i>Valençay</i> . Le <i>cher</i> à <i>Saint-Aignan</i> , <i>Théze</i> , <i>Boivre</i> , <i>Montrichard</i> , <i>Chissay</i> , <i>Chenonceaux</i> , <i>Blere</i> , <i>Savonnieres</i> , <i>Villandry</i> , <i>Ginq-Mars-la-Pile</i> ; la <i>Brenne</i> ; la <i>Sologne</i>	52
L' <i>ALLIER</i> : Le <i>Chapenoueix</i> ; <i>Monistrol</i> , <i>Langeac</i> , <i>Lavoite-Gillhaie</i> ; <i>Brioude</i> , <i>Issoire</i> , La <i>Limagne</i> ; <i>Vichy</i> , ses eaux; <i>Cusset</i> , <i>Vesse</i> , <i>Larbaud</i> , <i>Bourbon-Bussel</i> , <i>Aubert</i> ; <i>Thiers</i> , la <i>Dardelle</i> ; l' <i>El-lapion</i> , la plaine de <i>Murat</i> et ses prismes <i>basaltiques</i> ; les <i>Couzes</i> de <i>Compaing</i> , de <i>Besse</i> , de <i>Champagny</i> ; <i>Gergovie</i> ; l' <i>Amène</i> (boul du monde d' <i>Enval</i>); <i>Gannat</i> ; la <i>Sioule</i> , <i>Pontgibaud</i> ; le <i>Siondet</i> ; la <i>Chaise-Dieu</i>	53

La Loire.

Le <i>Gerbier de Jonc</i> : <i>Suc de Bazouin</i> ; lac d' <i>Issarlès</i> ; château de <i>Bouzols</i> , bassin du <i>Chambon</i> , <i>Arlenpdes</i> , cascade de la <i>Bonne</i> , <i>Solignac</i> ; la <i>Borne</i> , la <i>Roche-Lambert</i> , <i>Saint-Paulien</i> ; <i>Polignac</i> ; gorge des <i>Estreys</i> , <i>orgues d'Espaly</i> , grotte de <i>Geyssac</i> ; confluent de la <i>Senne</i> ; <i>Lavoite</i> , <i>Vorey</i> , <i>Chamallières</i> ; le <i>Lignon</i> , <i>clayes</i> <i>Yssingeaux</i> , pont de la <i>Sainte</i> ; <i>Rochebaron</i> , <i>Aure</i> , <i>Saint-Paul-en-Cornillon</i> , gorges de <i>Saint-Victor</i> , <i>Plaine du Forez</i> ; gouf d' <i>Enfer</i> (val du <i>Furens</i>); <i>Saint-Galmier</i> ; <i>Montbrison</i> ; <i>Feurs</i> ; <i>Saint-</i>
--

	Pages
Yves; les <i>Héaux</i> ; les Epées de Tréguier; Saint-Gildas; rochers de Pionmanach ; île aux Moines. Reculte du goémon ; le <i>Léguer</i> ; château de Kergrist; <i>Lannion</i> ; Saint-Jean-du-Doigt; <i>Mortier</i> ; château du Treureau, Primerel ; Roscoff ; Saint-Pol-de-Léon, jetée de Pontusval; l' <i>Aberech</i> ; l' <i>Abere-Idut</i> ; <i>Notre-Dame-de-Fol-got</i> ; le <i>Conquet</i> ; l' Elorn ; Saint-Thegonnez; Guimiliau; <i>Landerneau</i>	150
La Penfeld ; l' Aulne , <i>Huelgoat</i> ; Carhaix; <i>Châteaulin</i> ; le Ménez-Hom; rivière du Faou, Landevennec; Douarenez , île-Tristan l'asardine; <i>Audierne</i> , l' Odét à Quimper, confluent du <i>Steir</i> ; Benodet; île Tudy; Pont-l'Abbé; Fouesnant, Concarneau , château de Kergorlay; îles Glenans; l' Aven , Pont-Aven; la <i>Loiba</i> , Quimperle; l' Ellé de Faouet; le Scorif , Pont-Louis, Locmalo; le Blavet , Toul-goulic, perte du Blavet; Pontivy, <i>Heunelant</i>	153
Île de <i>Grais</i> ; baie d' Etel ; fjord de <i>Grac'h</i> ; alignements de Carnac , d' <i>Erdreux</i> , Le Loc , Auray, Sainte-Anne; marais de Kerso; champ des Martyrs et chapelle séculière, <i>houat</i> et <i>Hodé</i> , Belle-Ile ; le Palais, Sanzon, pointe des Poulains, grotte de l'Apothicaire, La Vilaine ; Vitré, château des Rochers, bassin de Rennes; la Seiche (Roche aux Fées); la Lée de Châteaulin; canal d'Ile-et-Vilaine, l' Oust ; Rohan, Josselin (les Trente), <i>Phormel</i> ; bande de Lanvaux; confluent de la Seiche; Redon , l' Erdre ; lac de la Poupinrière; l'Erdre à Nantes.	158

CLIMAT ET PRODUCTIONS

Le Gulf-Stream; l'engrais marin; pâturages et clôseries; fermes, foires et marchés, l'antique forêt de <i>Boocellande</i> et les bords de Paimpont; le Porhoët.	165
---	-----

ETHNOGRAPHIE DU PEUPLE BRETON

Les Druides ; les bardes, les druides d'Irlande, Le christianisme substitue sa doctrine au <i>druidisme</i> ; la croix plantée sur les menhirs; réunion des Bretons près des fontaines sacrées; les bruides réfugiés dans la forêt de Paimpont; enchanteurs et ermites; paladins et chevaliers de la Table-Ronde; le roi <i>Arthur</i> ; le <i>Saint-Gréal</i> ; grotte de Joyeuse Garde près Landerneau; la fée <i>Yviane</i> , <i>Merlin</i> , fontaine de <i>Barenton</i> , la fée Morgane.	166
Les Pardons ; ceux des vieux Bretons; les plus populaires; le pardon est un événement; les pèlerins, les eclopes, l'église, prône en plein air, les groupes.	169
Les Calvaires ; <i>Guimiliau</i> , <i>Plongastel</i> , <i>Saint-Thegonnez</i> , <i>Phyben</i> , <i>Plougouven</i> . Le pardon de <i>Saint-Jean-du-Doigt</i> ; vallée de Traou-Merideck, cuisines en plein vent, campements, forains, boutiques; l'église, la procession; processions maritimes.	

<i>Rumengol</i> ; les types bretons, chanteurs populaires, Pardons d'animaux; <i>Saint-Cornély</i> ; pardon des oiseaux à <i>Plongastel-Douglas</i> ; pardon de <i>Sainte-Anne</i>	171
Les mégalthes ; menhir, alignement, cromlech, allée couverte, galgal, tumulus, menhir de Locmariaquer. Alignements de Carnac , d' <i>Erdreux</i> , <i>Tanual</i> ; le Mane-Lud, le tumulus de <i>Saint-Michel</i> , <i>Gac'ennis</i> , Dolmens de Mane-Rutnal, Kérionel, table des Marchands, les Korrigans.	173
I. Histoire ; les Celtés ; Cesar; les Vénètes ; les immigrants de Grande-Bretagne; royaumes de Leon, Cornouailles, Poher, <i>Nonnoque</i> ; Alain Barbe-Torte, Le <i>Duché de Bretagne</i> ; Arthur de Bretagne; <i>Pierre de Dreux</i> ; Montfort et Blois, les Deux-Jeanne, <i>Combat des Trente</i> , Charles de Blois à <i>Luray</i> , Le duc François I ^{er} ; <i>Anne de Bretagne</i> épouse Charles VIII, puis Louis XII et Blois; perche aux Bretons; leur fille Claude épouse François I ^{er} , Bretons illustres ; Guichard, Ploë, la Barbinas, Duguay-Trouin, la Bourdonnais, Guichen, La Motte-Picquet, Carter, <i>Parlement breton</i> ; les Chouans ; Jean Goffereau, Cadoudal; La Tour-d'Auvergne, Caudouan, Moreau, Lamoriecière, le général Lambert, les « <i>Derniers Cartouches</i> », Bazailles.	177
La langue , la race ; dialectes de Tréguier, Leon, Cornouailles; Bretons bretonnants , Poëtes; le Goudec, la Villemarqué, Brizeux, Souvestre, d'Arbois de Jubainville, Le Braz, etc. <i>Île de Man</i> ; le pays de <i>Gallès</i> , les Gallois, Sociétés celtiques.	181

Départements du massif de l'Ouest.

FINISTÈRE ; précis administratif. Vue d'ensemble, Quimper , ancienne capitale de la Cornouaille; l' Odét , la Cathédrale, le musée, les rues, le <i>Steir</i> ; fabriques de Locmaria, Brest ; la Penfeld, l'arsenal; nouveau port; vue générale. Personnages historiques.	183
COTES DU NORD ; précis administratif. Pays de contrastes, Saint-Brieuc ; vieux logis, Cathédrale, Préfecture, Hôtel de ville, Champ-de-Mars, Palais de Justice; tour de Gesson. Personnages historiques.	186
MORBIHAN ; précis administratif. Vue d'ensemble, Vannes ; La Garennec; château Gaillard, Cathédrale, Hôtel de ville, Préfecture; la Robine, Lorient ; la ville, l'arsenal, la rade de Kerso. Personnages historiques.	187
ILLE ET VILAINE ; précis administratif. Un mot du passé, Rennes ; porte Mordelaise, Hôtel de ville, Palais de Justice, ville Basse et ville Haute, les Liacs, le Mail, Redon . Personnages historiques.	189
MAYENNE ; précis administratif. Vue d'ensemble, Laval ; ses origines, porte Beucheresse, Cathédrale, Hôtel de ville, Avenières; <i>Jubains</i> . Personnages historiques.	191

APPROCHES DU MASSIF DE L'OUEST

Au nord de la Loire.

Haut-Anjou et Bas-Maine; leur parenté; la Gâtine et le Bocage vendéen transformés. Segre; la <i>Mane</i> , douve extérieure du Massif.	193
--	-----

BASSIN DE LA MAINE

Le LOIR ; Châteaulin, Clèves, Morée, Vendôme ; la Trinité, l'Hôtel de ville, les bords du Loir, le château; val du <i>Loir</i> ; grottes du Breuil, la Bonnaventure, <i>Montoire</i> , Lavardin , les Roches, Tréou, Braye, <i>Saint-Calais</i> , la Possomière, Château-du-Loir; le Lude, <i>La Fleche</i>	193
La SARTHE ; forêts de Persaigne et d'Ecouves, les Avalours; les Alpes Mancelles , Fresnay, <i>Maners</i> , Bonnetable, Bellême, <i>Mortagne</i> , trappe de Soligny, <i>Le Mans</i> ; l' <i>Huisne</i> (ponts), le Percbe ; pâturages, enclos, élevage; les percherons, <i>Ngent-le-Ratrou</i> , <i>La Ferté-Bernard</i> ; les <i>Cucurons</i> , Sille-le-Guillaume, Evron; Sablé; <i>Sosmes</i> , La Mayenne ; Bagnols-les-Bains, <i>Douffront</i> , <i>Mayenne</i> ; <i>Laval</i> , Château-Gonthier, Segre (l'Ondou), Pourance; île Saint-Aulain; la Maine ; la Baumette.	196

DÉPARTEMENT DE LA SARTHE ; précis administratif. Le passé, Brissartie, Hefie de La Fleche, la reine <i>Bérengrée</i> , Chanzy, Le Mans ; <i>Cathédrale</i> , place des Jacobins, Jardin botanique; vieux logis, maison d'Adam et d'Ève, le Giratoire, maison de la reine <i>Bérengrée</i> ; place de la République, groupe de la Défense, Palais de Justice, Bourse et chambre de Commerce, Notre-Dame-de-la-Conture, la Préfecture. Personnages historiques.	202
---	-----

Au sud de la Loire.

SEUIL DU POITOU

Passage du nord au sud. Crête transversale de Montalembert , la Motte-Saint-Heraye, Saint-Maixent, Lezay; crête de Champagné-Saint-Hilaire , Vouvan, Vivonne; rive de Ligugé ; le Chain à Lagaze, Saint-Benoît, Lusignan, <i>Souray</i> ; la <i>Boivre</i> ; l'Auzanne; <i>Vauille</i> , Chassenault, Nouaille, Auvailles-Limousine, Chauvigny; le <i>Néyron</i> à Loudun.	207
---	-----

LE BOCAGE ET LA GATINE

Mont des <i>Alouettes</i> ; Pouzauges, Le Thouet , Parthenay, Thomars, Airvaux, Montreuil-Bellay; le <i>Lagon</i> , Cholet; la Sèvre Nantaise , Mortagne, Tiffauges, Clisson (lac de Granlieu); la côte; ensemble.	209
---	-----

LA CÔTE

<i>Arguillon</i> ; Bourgneuf; île d' Yeu , Port-Breton; Noirmoutier , l'Île d'Oudier, le Pilier; passage du <i>Gau</i> , bois de La Chaise; goulet de <i>l'Anoulaine</i> ; baie de <i>Bourgneuf</i> , <i>Beauvoir</i> , <i>Boutin</i> ; marais desséchés, moutins à vent; <i>Saint-Gilles</i> , <i>Croix-de-Vie</i> ; les Sables d' Olonne , le <i>Luy</i> , canal de <i>Lacou</i> , <i>Lacau</i> ; la Sèvre Niortaise , Exoudun, la Molle-Saint-Heraye, lac Vauchir, <i>Saint-Maixent</i> , l'Éclair, le Goudray-Sallier; l' <i>Antise</i> , Mailleçais; l' <i>Ecluse</i> et forêt de Vouvan; le Marais , <i>Saint-Michel</i> en l'Ille; les moulins, Marais; le <i>Maraischin</i> , le <i>Bocagien</i> , l'Homme de la <i>Plaine</i> et l'élevage.	211
---	-----

Départements.

VENDÉE : précis administratif. Vue d'ensemble. La Roche-sur-Yon , Fontenay-le-Comte. Personnages historiques.	218
DEUX-SÈVRES : précis administratif. Aperçu général. Niort , Bressuire, Thouars, Melle. Personnages historiques.	219
VIENNE : précis administratif. Le passé : Vouille, Sainte-Radegonde, Saint-Hilaire; Mous-sus-la-Bataille. Comtes de Poitiers, ducs d'Aquitaine. Eleonore; Jean le Bon. Bataille de Poitiers. <i>Ville de Poitiers</i> ; Boivree et Clain; panoramas de Rochefort, Montbernage, Blossac; Palais de Justice, Notre-Dame-la-Grande, Temple Saint-Jean, Sainte-Radegonde, Cathédrale <i>Saint-Pierre</i> , Saint-Hilaire, Montbernage, Saint-Porchaire. <i>Société des Antiquaires de l'Ouest</i> ; Hôtel de Ville, Théâtre et Préfecture. Personnages historiques.	221

Région charentaise.

La Charente : à Charronay, <i>Ciray</i> , <i>Ruffec</i> ; la Touvre ; la <i>Vardeice</i> ; Chalus, La Rochefoucault; le <i>Baudat</i> , entonniers de France; <i>La Charente</i> à Angoulême; <i>Cognac</i> ; Barbezieux; Saintes : amphithéâtre, arc de triomphe, Saint-Eutrope, abbaye des Dames, la <i>Bouloune</i> à Saint-Jean-d'Angély; la <i>Ségne</i> , Jonzac, pont de Tonmay-Charente, Taillebourg; <i>Rochefort</i>	226
---	-----

CÔTES ET ILES

Île Madame; île d' <i>Île</i> ; Châtelailillon; île de Ré, le Martray, les champs, Saint-Martin. Oleron ; pertuis de Maumusson, Saint-Trojan, Port-Château, La Côte; la Seudre , Sanjon, <i>Mureennes</i> ; les îllets, <i>Brouage</i> , La Tremblade; péninsule d' Arvert ; pointe de la Goulbre; <i>Rogan</i>	228
--	-----

Départements.

CHARENTE : précis administratif. L'Angoumois, François Ier, Marguerite de Valois. Angoulême ; <i>Cathédrale</i> , <i>Hôtel de Ville</i> ; les promenades; papeteries de Saint-Cybard; <i>Ruelle</i> ; la <i>Tourre</i> . Personnages historiques.	231
CHARENTE-INFÉRIEURE : précis administratif. <i>Les Rochelais</i> ; Jean Chaudrier, siège de La Rochelle, le maire Guillon. La Rochelle : tours Saint-Nicolas et de la Chaîne, le port; la <i>Pallice</i> . Cathédrale de La Rochelle, jardin des plantes, rue Chaudrier, Hôtel de Ville, porte de la Grosse-Horloge; quai Duperré; poissonnerie, la Lanterne; parc Charruy; Châtelailillon. Rochefort : l'arsenal, le port. Personnages historiques.	233

LES PYRÉNÉES

GÉNÉRALITÉS

Étendue d'une mer à l'autre, en longitude et latitude. Épaisseur du soulèvement : Pyrénées espagnoles et Pyrénées françaises; celles-ci privées de leurs états, celles-là plus massives. Ligne de faite et points de croisement, plissements. <i>Constitution de la masse pyrénéenne</i> ; roches du <i>mont Perdu</i> . Zone de l'Aragon et des Sierras. Eperon du <i>Cautiguay</i> ; les <i>Albères</i> ; zone des <i>petites Pyrénées</i> , des <i>Corbières</i> . Surrection régulière, de l'Océan à l'Aneto, par le Balaitous, le <i>Vignemale</i> , le <i>mont Perdu</i> , les monts Maudits, Cirque du Val d' <i>Iraon</i> . Grands sommets greffés sur la chaîne centrale; en Espagne et du côté français : pic du Midi d'Ossau, <i>Vignemale</i> ; Monne de <i>Cauterets</i> ; Neuvicille; pic du Midi de Bigorre.	247
Ligne frontière vers la <i>Bidassoua</i> , la <i>Nive</i> (Roncevaux), Le <i>Ségre</i> de Carol. Monts Maudits : principaux sommets; escalade de l' <i>Aneto</i> . Le <i>mont Perdu</i> , rival de l' <i>Aneto</i> . Le <i>Vignemale</i> , crête du <i>mont Perdu</i> ; la <i>Pique-Longue</i> , glacier d'Ossone, ascension par le comte Russell, route de <i>Cauterets</i> au <i>Vignemale</i> , refuge de la Hourquette d'Ossone.	239

GLACIERS PYRÉNÉENS

Ancien climat; anciens glaciers. <i>Pyrénées</i> d'architecture massive comparées aux <i>Alpes</i> plus découpées. Le glacier pyrénéen est éloigné, dépourvu de langue terminale, caractéristique de celui des <i>Alpes</i>	242
Deux <i>massifs glaciaires</i> : massif occidental : nevès, le Balaitous, glacier septentrional du <i>Vignemale</i> , fond des <i>Oulettes</i> de Gambe, <i>Pique-Longue</i> ; glaciers de <i>Gavarnie</i> : le <i>Gabiou</i> , le <i>Tailhan</i> , la <i>Beeche</i> ; glacier du <i>mont Perdu</i> , le <i>Som de Ramond</i> ; murailles du <i>cirque de Troumouse</i> , de <i>Barrosa</i> , Cime du <i>Pic-Long</i> et du <i>Néouvielle</i> ; pic de la <i>Montagne</i>	243
Massif glaciaire oriental : <i>Glaciers bleus</i> , amas glaces d' <i>Oo</i> et du <i>Lac</i> , le <i>Portillon</i> , instabilité des nappes glaciaires; grottes du comte Russel; au <i>Vignemale</i> , <i>Moraines</i> de grante à la <i>Maladeta</i> ; dans la région d' <i>Oo</i> , le <i>Lac de la Pique</i> , le <i>Lac du Portillon d'Oo</i> , le <i>Pied-d'âne</i> , peres glacières, au cours de la Breche de <i>Roland</i> , de <i>Gavarnie</i> , de <i>Tignes</i> , au pied d'absorption.	244

LACS PYRÉNÉENS

Nombré, altitude; lacs de <i>l'Aneto</i> , du <i>mont Perdu</i> , Lacs du Massif occidental : lacs <i>Saint-Amand</i> , <i>Barrosa</i> , <i>Gentbon</i> , <i>Barson</i> , <i>Artouste</i> (troues), <i>Saint-Amand</i> , Lacs de la région du <i>Néouvielle</i> : crête des <i>Quatre Lacs</i> ; pic d' <i>Aubert</i> , <i>Escoubas</i> , <i>Aumar</i> , <i>Oredon</i> ; la <i>Glacière</i> , Lacs de la région d' <i>Oo</i> : Lac d'Oo ; cimetière au des lacs; <i>lacs de la Breche</i> , <i>Caillaouas</i> ; lacs des <i>Gour-de-Bains</i> ; lacs indragués; le <i>Lac d'Es-Pançois</i> ; Lacs de la région du <i>Carlette</i> ; lacs <i>Lanos</i> (lacs), <i>Halt</i> ; bergères et troupeaux du <i>Carlette</i> ; étang <i>Laure</i> ; la <i>Reche</i>	247
---	-----

COURS D'EAU PYRÉNÉENS

Versant de l'Océan; la <i>Bidassoua</i> , île des <i>Faisans</i> , <i>Fontarabie</i> , La <i>Nivelle</i> , <i>Saint-Jean-de-Luz</i> ; Biarritz ; rocher de la <i>Vierge</i> , cote des <i>Basques</i> , <i>Thermes salins</i>	254
Domaine de l' ADOUR : la <i>Nive</i> , <i>Saint-Jean-Pied-de-Port</i> ; Roncevaux , les <i>Albules</i> , <i>Pas de Roland</i> , <i>Cambo</i> , <i>Ustaritz</i> ; le <i>Labourd</i> , Pays basque , <i>Mamleou</i> ; la <i>Nive</i> à <i>Bayonne</i>	256
Les GAVES . <i>Gave de Pau</i> ; description du <i>cirque de Gavarnie</i> , les <i>avalanches</i> , ponts de neige; <i>cirque de Troumouse</i> ; <i>Gavarnie</i> (village), <i>Chaos</i> de <i>Commelie</i> ; <i>tedre</i> , <i>Pont Napoléon</i> , <i>Saint-Sauveur</i> , <i>Luz</i> ; le <i>Baslan</i> ; <i>gare de Cauterets</i> ; de <i>Marcondan</i> ; de <i>Lalou</i> ; lacs d' <i>Estom</i> ; les <i>eaux thermales</i> de <i>Cauterets</i> , cascade de <i>Corseix</i> ; le <i>Péguère</i> , <i>Saint-Savin</i> , plaine d' <i>Aegles</i> ; <i>gare d'Azun</i> ; <i>Lourdes</i> ; <i>Orthèze</i> ; <i>gare d'Ossau</i> ; <i>Laruns</i> , <i>Eaux-Chaudes</i> , <i>Eaux-Bonnes</i> , <i>Gave d'Aspe</i> , <i>Urdos</i> , <i>Lescun</i> , <i>Oleron</i> ; le <i>Saison</i> , torrent d' <i>Holcarie</i>	258
L'Adour : pic du <i>Midi</i> ; <i>Observatoire</i> ; lacs <i>Bleu</i> , <i>Bagnères</i> , <i>Tarbes</i> ; la <i>Molouze</i> ; <i>Bayonne</i> , au confluent de la <i>Nive</i> ; gouff de <i>Cap Breton</i> ; <i>Vieux-Boucan</i> . Embouchure de l' <i>Adour</i> ; port et ville de <i>Bayonne</i>	263

Domaine de la Garonne supérieure.

La Garonne aranaise : sources, <i>plé de Bèrel</i> , <i>gouffs de Loudou</i> , <i>Iraon du Toco</i> , <i>port du Roi</i> , <i>Saint-Beat</i> , Comminges , <i>Montrejean</i> , <i>Toulouse</i>	266
AFFLUENTS DE LA GARONNE SUPÉRIEURE . De gauche : la <i>Pique</i> ; vallée du <i>Lys</i> et région d' <i>Oo</i> ; la <i>Neste</i> de <i>Caplan</i> , de <i>Loucou</i> , d' <i>Ure</i>	269
De droite (Petites Pyrénées) : le Lez ; torrent de <i>Bethmale</i> ; le <i>Salat</i> , <i>Saint-Girons</i> , <i>Aulus</i> ; <i>Oust</i> , <i>Saint-Lizier</i> ; l' <i>Arize</i> , le <i>Mas d'Azil</i> ; l' <i>Ariège</i> , <i>Ax-les-Thermes</i> ; l' <i>Orriège</i> , <i>Vieillesse</i> , <i>Ussat-les-Bains</i> ; <i>Tarascou</i> , <i>Foix</i> , le <i>grau d'Her</i> , <i>Lavelanet</i> , <i>Montségur</i>	269

PRODUITS DU SOUS-SOL

Minéraux : fer, mines de <i>Rancé</i> . Eaux minérales : <i>Cambo</i> , <i>Eaux-Bonnes</i> , <i>Cauterets</i> , <i>Argelès</i> , <i>Luchon</i> , <i>Ax-les-Thermes</i> , <i>Vernet</i> , <i>Amélie-les-Bains</i> , <i>Mollet</i> , <i>Solles-de-Bearn</i> et du <i>Salat</i> ; <i>Rennes-les-Bains</i> , le <i>Bondu</i> ; <i>Oax</i> ; <i>Bagnères-de-Bigorre</i> , <i>Capvern</i> . Marbres : <i>Saint-Beat</i> , <i>Saracodine</i>	272
---	-----

CLIMATS

D'ouest en est; pluies, neiges, De la plaine au sommet : l' <i>hiver</i> , le <i>printemps</i> , l' <i>été</i> ; sur les hautes cimes, toutes les saisons à la fois. Climats de <i>Barbaque</i> , de la plaine du <i>Ransillon</i> , de l' <i>Arize</i> , de <i>Luchon</i> , <i>Bagnères</i> et le <i>pic du Midi</i> . Climats de <i>Pau</i> , de <i>Bayonne</i>	276
---	-----

FLORE ET FAUNE PYRÉNÉENNES

Flore des sommets; plantes utiles; fiores <i>alpines</i> et <i>pyrénéennes</i> . Forêts : destruction de la forêt. Pâturages : montons transhumants; <i>Gavarnie</i> et gers de <i>Brot</i> ; vallée du <i>rio Ara</i> . Faune : la <i>truite</i> ; les <i>oiseaux</i> ; <i>mamifères</i> , lours, l' <i>isard</i>	279
---	-----

POPULATION PRIMITIVE

Grottes de *Marsoulas*, d'*Ussat*, du *Mus-d'Azil*; enceintes de pierres. Celtes et Aquitains; les Barbares, Wisigoths, Francs, Arabes. Royaume d'*Aquitaine*. Dislocation de l'empire de Charlemagne; Roussillon et Catalogne, Béarn et Navarre; les *pueros iberos* et *Basques*; la *langue basque*; les *croquignols*; la danse, la musique, les jeux, la pelote. 286

VOIES DE COMMUNICATION

Routes d'accès, ports et passages: Saint-Jean-Pied-de-Port; Roncevaux; route du *Somport*; port de Marcadan vers *Panticosa*; le rio Ara, vallée de Broto, val de Niscle. *Brèche de Roland*; val d'*Irrasus*; *Troumouse*, Bearn, Gèdre, *Bielso*. 290

Port d'*Oo*; brèche de *Vénasque*, pic de Sauvagarde, le sentier, les lacs de *Vénasque*, les *monts Mandil*; Noguera Pallaresa; Val d'Andorre; port de *Saldou*; *Païmouéux*, l'Hospitalet; la *Perche*; col de Tossus; le *Perthas*, l'Écluse, fort de Bellegarde. 292

La Garonne.

DE TOULOUSE A LA MER

Canal latéral à la Garonne; *Moissac*, Saint-Jacques, *pelerinages*; Toncains, La Reole, Castels, Bazas; château de Labrede; *Bordeaux*, quais de la Garonne. 295

La *Gironde*: le *Medoc*, *Pauillac*, pointe de *Grave*, Soulac, alluvions entraînées, *Iles*; Castels, le Vert; Blaye; falaises, Royan; phare de *Cordouan*. 297

Débit de la Garonne; déforestation; *crues*, *navigabilité*, Bassin à flot, Canal des *Deux-Mers*. 299

Départements de la région de la Garonne.

BASSES-PYRÉNÉES: précis administratif. Le *Béarn*, vicomtes béarnais, Morlaas, « les fors », Guillaume de Moncade, *Gaston Phébus*, son château d'*Orthez*; Foix et Béarn; Béarn et Navarre. *Henri d'Albret*, roi de Navarre, vicomte de Béarn, épouse Marguerite de Valois; sa résidence au *château de Pau*, Jeanne d'Albret, sa fille, épouse *Antoine de Bourbon*; la *Réforme*, Montcomery, *Henri de Béarn*. *Pau*: le château, église Saint-Jacques; boulevard des Pyrénées; la vue; Palais d'hiver et Palmarium; les sports. Personnages historiques. 300

HAUTES-PYRÉNÉES: précis administratif. Cortège de hautes cimes; Gavès et Nestes, l'Adour. *Tarbes*, maîtresse du *Bigorre*; la ville; fontaine monumentale; *musée* (tour mauresque); haras, arsenal; le terroir. Personnages historiques. 304

ARIÈGE: précis administratif. Foix et Val d'Andorre; *Gaston de Foix*, la ville de Foix. Personnages historiques. 306

HAUTE GARONNE: précis administratif. Toulouse, « la Romane »; la *Curie*, les *capituls*; les *Tectosages*, *Christianisme*; *Wisigoths*; *Gondowald*; *Caribert*, roi de Toulouse. Royaume d'*Aquitaine*. *Comté de Toulouse*: les *Albiges*, P. de Castelnaud, Simon de Montfort, Muret, concile de Latran; *Raymond VII* et *Anaury de Montfort*; Soult et Wellington (1815). *Toulouse*: la ville, les ponts, époque gallo-romaine, *Saint-Sernin*, la *Daurade*, la *Dalbade*, *Saint-Étienne*, le *Musée*. Vieux hôtels: *Assézat*, hôtel de *Pierre*; hôtel *Bernuy*, *Donjon* et *Capitole*. Sociétés savantes et artistiques. Le grand Rond, jardin des Plantes, statues. Personnages historiques. 307

TARN: précis administratif. Vicomtes d'*Albi*, *Raymond Trencavel*. Guerre albigeoise; bastides ou villes neuves; *Villefranche*; Sauve-

terre, Cordes, Castres. *Albi* (la ville): *Cathédrale Sainte-Cécile*; *Saint-Salvi*; vieilles rues; promenade des *Livres*; ponts du Tarn; *Saint-Juery*. Castres. Personnages historiques. 312

TARN-ET-GARONNE: précis administratif. *Montauban* héritier de *Cos*; abbaye de *Saint-Theodard*, la *Réforme*. *Montauban*: vieux pont du Tarn; Hôtel de ville, maison du *Sénéchal*, tour du *Lautier*, *Saint-Jacques*, place Nationale. Personnages historiques. 315

LOT: précis administratif. Causes de *Martel*, de *Gramat*. Les *Cahurques*; les *Romains*; *Francs* de *Theodebert*; *Jean Chandos* et les *Anglais* à *Cahors*; guerres de religion, *Henri de Navarre* enlève le *Pont-Neuf*; collège *Bellegry*; avènement de *Henri IV*; le pape *Jean XXII*. Arrivée à *Cahors* la ville; pont *Valentré*, théâtre romain, thermes, amphithéâtre; la *Béona*; boulevard *Gambetta*, Collège du *Quercy*; Hôtel de ville, *Cathédrale Saint-Étienne*; maison de *Henri IV*, *Université*, vieux quartiers, *Saint-Barthelemy*; tour des *Pendus*. *Figeac*: *Champollion*. Personnages historiques. 316

LOT-ET-GARONNE: précis administratif. *Belvédère* de l'*Ermitage*. Les *Nitiobroges*, les *Vascons*; *Eleonore d'Aquitaine*; *Raymond VII*, le comte de *Poitiers*; la *Réforme*; *Jean d'Albret*. *Pelote* cour de *Nérac*. *Cathédrale d'Agen*, les *Jacobins*, *Saint-Caprais*, *Sainte-Foy*, Hôtel de ville, musée, vieux logis, promenade du *Gravier*; la *Plate-Forme*; cote de l'*Ermitage*. Personnages historiques. 319

GERS: précis administratif. Vue d'ensemble; l'éventail du *Lamnezan*, cours d'eau du Gers. *Auch*, l'*Illiberri* des *Iberes*; les *Romains*, *Eauze*; les *Barbares*, *saint Taurin* à *Auch*, *Wisigoths*, *Francs*; les *Lascons* de race *ibérique*; ducs et rois d'*Aquitaine*, ducs de *Gascogne*; principales féodales: *Armagnac*, *Fézensac*, *Albret*, *Comtes d'Armagnac* et *Charles d'Orléans*, *Bourguignons* et *Armagnacs*, *Jeanne d'Albret*. *Auch*: *Cathédrale*, *clurur*, *stalles*, *verrières*; escalier monumental; abbaye de *Saint-Orens*, *Lombes*, *Comond*, *Lecloure*. Personnages historiques. 320

LANDES: précis administratif. Étude générale du sol: le littoral, sables, golfes et étangs *Hourtin*; les *dunes*; le *gourbet*; drainages; les *écluzes*; *Cazaux*; *Aureilhan*; *cap Breton*; le pin et la résine. *Bassin d'Arcachon*: le cap *Ferret*, ile aux *Oiseaux*, les *crassats*, les *pinasses*, *Ostréiculture*; les *claires*; transports à *Marennes* et à la *Tremblade*. *Arcachon* (la ville); chalets et villas. *Mont-de-Marsan*: *Dax*; *Aire*; *Saint-Séver*. Personnages historiques. 323

DORDOGNE: précis administratif. *Périgord blanc* et *noir*; la *Double*; le *Nontronnais*. Les *Petrocorii*, la *deesse Vesuna*, forum. Ducs et rois d'*Aquitaine*; comtes de *Périgord*. *Périgueux* (la ville); *arcènes romaines*, *château Barrière*, porte *Normande*, tour de *Tésone*, *Saint-Étienne*, cours *Fénelon*, place *Bugeaud*, Préfecture. *Saint-Front*, basilique ajustée à une ancienne église *latine*. Bâtimens de l'abbaye de *Saint-Front*; musée. Le *Sarladais* et la *Brenne*. Personnages historiques. 327

GIROUDE: précis administratif. Entre-Deux-Mers. Le *Medoc*: ses vins; *Graves*, *Sauternes*; vignobles de *Dordogne*; *Saint-Eulion*; *Pomerol*; *Sainte-Foy*. *Bordeaux*: les *Biturges*; origine et développement de la ville; la *Deesse*. *Bordeaux*, capitale de l'*Aquitaine*; les *Romains*; palais *Gallicien*, *piéris* de *Tutelle*; le *Christianisme*; les *barbares Wisigoths*, *Eurie* à *Bordeaux*; *Sarrasins*; *Normands*; *Croisades*; les *Anglais* avec *Eleonore d'Aquitaine*, *défaite* de *Talbot* à *Castillon*; *Charles VII*; le fort *Trapeze*; fort du *Hâ*; *Université*; *Louis XIV*; M. de *Touray* (les quais). La *Révolution*; les *Girondins*; *Napoléon*. *Bordeaux* ville; *Saint-Seurin*; *Cathédrale Saint-André*, tour *Pey-Berland*; *Saint-Michel*, *Sainte-Croix*; la *Grosse Cloche*, porte du Palais; Hôtel de ville, Palais de Justice, les *Facultés*; le *Grand Théâtre*; la Bourse; la *Douane*; les *Quinconces*; monument des *Girondins*; le *Grand Pont*. Personnages historiques. 331

LITTORAL DE LA MÉDITERRANÉE

1° Des Pyrénées au Rhône.

CÔTE PYRÉNÉENNE

COURS D'EAU COTIERS. Le *Sègre*; *Livria*, col de *Pagnorens* et rivière de *Carol*; la *Cerdagne*; traité des *Pyrénées*, la *Rahur*, frontière; *Livria*, enclave espagnole; la *Têt*, *emutage* de *Font-Romeu*, *Mont-Louis*. Thèmes-Bains, église de *L'Arcau*, *Villefranche* de *Conflent*; *Vernet-les-Bains*; *Saint-Martin* du *Canigou*. *Prades*; abbaye de *Saint-Michel* de *Cuxa*; étangs de *Nohodes*; *Moligut*-les-Bains; le *Canigou* (montagne). Le *Tech*: *Prats-de-Mollo*, *Amélie-les-Bains*, *Cérêt*. 337

LE LITTORAL

Banyuls, *Port-Vendres*, *Collioure*, *Argelès-sur-Mer*, *Elne*, le *Canet*; *Castell-Rosello*; la *Salanque*; *Salces*; lagune de *Leucate*. L'*Agly*; *Saint-Antoine* de *Gabarnus*, *Saint-Paul*-de-Fenouillet, la *Fou*, *Estagel*. 342

BASSIN DE L'AUDE: le *Capéir*, *Formigères*, *bains de Carcassières*; *Escouloubre*, *château d'Usson*; *défilé* de *Saint-Georges*, *Ussat*, *défilé* de *Pierre-Lys*, *Quillan*; le *Rebenty*; *Rennes-les-Bains*; *Alet*, *Limoux*, *plaine* de *Carcassonne*. Le *Fresquel*, *emissaire* de la *montagne Noire*. 343

DELTA DE L'AUDE : massif de la *Clappe*; **Narbonne** : autrefois, aujourd'hui; canal de la *Robine*; grau de la *Franqui*, la *Nouvelle*, port de Narbonne; étangs de Gruissan, de Vendres. **Canal du Midi** : bassin de Castelnau-d'Aud. Bassin du *Lampy-Neuf*, de *Saint-Ferréol*; les grandes eaux. 348

Départements.

PYRÉNÉES ORIENTALES : précis administratif. Le *Carlitte*; la Têt, le Tech, l'Aude. **Perpignan**, capitale du royaume de *Majorque*; la Loge; fenêtres du Palais de justice; quelques maisons anciennes, l'Université, Saint-Jacques, la citadelle; rives de la Basse; le *Castillet*; place Arago; les gitanos du faubourg Notre-Dame; le *Cerdan*. Personnages historiques. 350

AUDE : précis administratif. Vue d'ensemble; Corbières, Puch de Bugnach; l'Aude historique; Cité de *Carcassonne*; la ville moderne. Personnages historiques. 353

CÔTE CÉVENOLE

COURS D'EAU COTIERS : l'Orb; Lodève, Bédarieux; *Lamalou*; l'*Hérault*, la *Vernazobre*; *Beziers*; escalier d'eau de Fousserannes, l'*Hérault*, sous l'Aigonal; *Valteranques*; l'*Arce* du Vigan; le *Ricaut*; Saint-Bauzile-le-Palois; le *Buège*; *Saint-Guilhem-le-Désert*; la *Lergue*, rivière de Lodève, émissaire du cirque de *Moureu*, cours de l'*Hérault*; défilés; crues formidables. Le *Vidourle*. Les *Gardons* de *Saint-Jean*, de *Mialet*, d'*Anduze*, d'*Alais*. Le *Gard*; l'*Uzou*; fontaine d'Eure, sous Uzès; *Pont du Gard*. La *Cèze*, Bessèges, cascade du *Sautadet*. 356

Ardèche : Thueys, la Fontaulière; l'*Ilignon*, gravenne de Souliol, Neyrac-les-Bains, Pave des Géants; le *Modéris*; gravenne de Montpezat; le *Buzet*; pont de la Baume; *Vals*; la *Bézorgues*; coupe d'*Ayze*; Aubenas, Vogue; *Défilé de Ruoms*. Le *Chassezac*; bois de *Pauline*; bassin du Vallon. 362

Gorges de l'Ardèche : grotte de la Chaire; grotte aux Ours; Grotte de Fonsoubie; le *pont d'Arc*, le pas du Mousse; vallon de Tioure;

rocher des Cinq-Fenêtres, rocher de l'Aiguille, rapides, grotte du Pigeonnier, promontoire et ruines de la Madeleine, grottes de *Saint-Marcel*; débouche de l'*Ardèche* dans le Rhône. 364

L'Erieux : Saint-Agrève, Saint-Martin-de-Valamas, Rochebonne, Le Cheylard. Le *Doux*; Lamastre; la *Cance*, la *Roche-Pérandre*; *Annunty*. Extrémité des Cévennes; le Pilat; *Gier* et *Eurens*; Tarare; le Beaujolais, le Charolais, le Mâconnais, le Morvan. 367

LE LITTORAL

Béziers : Agde et son volcan; le passé d'Agde. *Cette* et *Maguelone*. 369

DELTA DU RHONE : l'ancien rivage, Manguio, *Saint-Gilles*; progrès du fleuve sur la mer; phare de *Furman*, pointe de *Beauduc*. *Aiguesmortes* au temps de saint Louis; grau du Roi, tour de Constance, la place d'*Aiguesmortes*. Dérivation du *Grand Rhône* et du *Petit Rhône*, au voisinage d'Arles. Les *Saintes Maries de la Mer*, fête des *Saintes-Maries*. La *Camargue* : taureaux et chevaux sauvages, oiseaux, blumants roses, le lac de *l'Accaré*. Le *Grand Rhône* : alluvions, *Iheys*. Taureaux noirs et chevaux blancs; tour de Saint-Louis; la *Crau*. 371

Départements.

HÉRAULT : précis administratif. Vue d'ensemble; le Larzac; l'*Hérault*. **Montpellier** : son histoire; l'Esplanade du *Peyrou*; Palais de Justice, Théâtre, Cathédrale; *École de médecine*. Personnages historiques. 377

GARD : précis administratif. Le Lozère, le Liron, la Garrigue, le Gard et les Gardons, fontaine de Nîmes. **Nîmes**; le passe; Tour Magne, porte d'Auguste, Maison-Carrée, les *Arènes*, les Thermes, promenade de La Fontaine, Palais de Justice, fontaine de *Pradier*. Personnages historiques. 380

ARDÈCHE : précis administratif. Le Mézenc, la Loire, le Gerbier-de-Jonc, Volcans et laves. **Privas**; le passé; *Aubenas*, Viviers, Roche-maure, Tournon. Personnages historiques. 382



CARTES ET PLANS

CARTES EN COULEURS

	Après la page
Massif central hypsométrique	2
Voies navigables et canaux	36
De la Garonne à la Loire, carte double	80
La Bretagne	136
Rade de Brest	184
Pyrénées-Garonne (carte double)	236
Pyrénées-Gavarnie	254
Pyrénées-Luchon	266
Delta du Rhône	374

PLANS EN NOIR

	Pages
Siège d'Orléans	412
Siège de La Rochelle et digue de Riche- lieu	233

PLANS EN COULEURS

	Après la page
Port de Saint-Nazaire et Loire maritime	76
Nantes	132
Toulouse	308
Bordeaux	332

CARTES EN NOIR

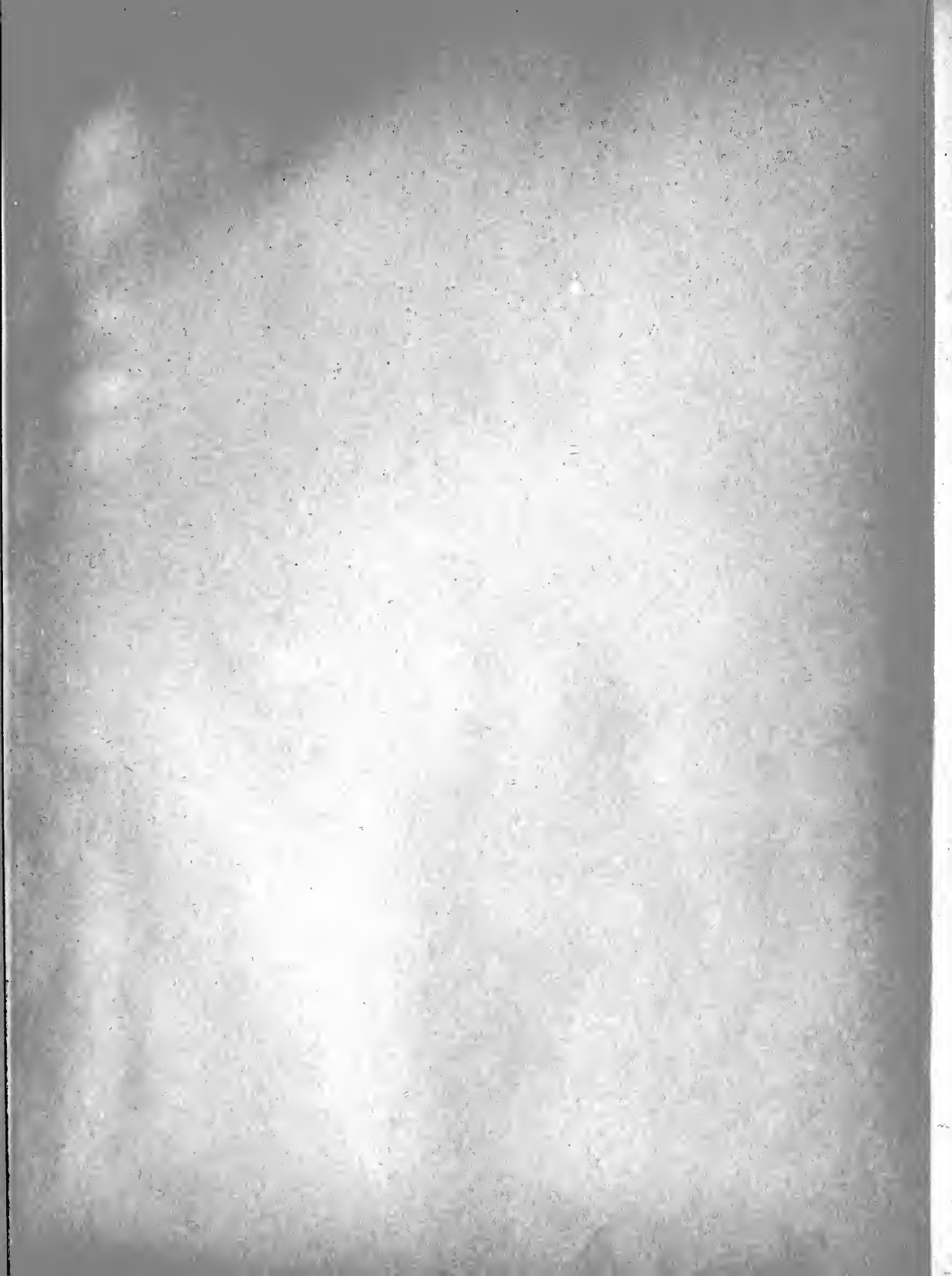
	Pages
Formation du sol français	2
Massif du Cantal	12
Gorges du Tarn	22
Esquisse du bassin de la Maine	196
Côte de Rochefort : îles de Ré et d'Oleron	230
Frontière franco-espagnole de la Nive et de la Bidassoa	238
Vignoble bordelais	330

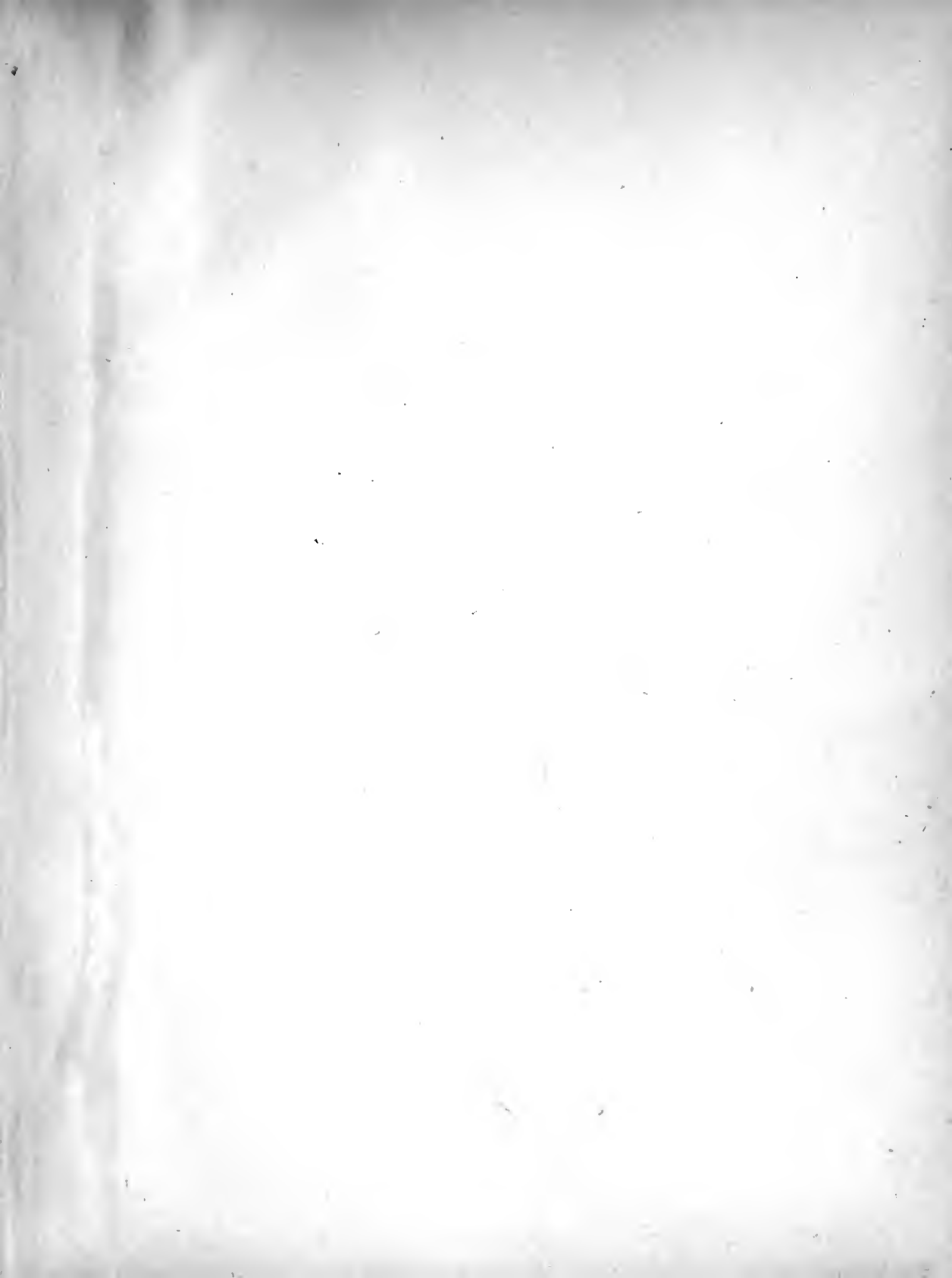
HORS-TEXTE

	Après la page
Gorges de la Cère	10
Chaîne des Puys (planche double)	16
Descente du Tarn ; embarquement à La Caze	26
Rocamadour	32
Cascade de Gimel	44
Angles-sur-l'Anglin	50
Château de Chenonceaux (facade orientale sur le Cher)	52
Barrage de Rochetaillée	62
Château de Chambord ; les combles	68
Uzerche (Corrèze)	92
Entrée de Jeanne d'Arc à Orléans	112
Château de Blois ; escalier François 1 ^{er}	118
Châteaux de Touraine	128
Huelgoat	154

	Après la page
Calvaire de Saint-Thégonnec	170
Saint-Généri-le-Géréi, sur la Sarthe	196
Bressuire : le château et la vallée du Dolo	208
Port de La Rochelle	232
Double panorama : Pyrénées de Gavarnie et de Néouvielle	246
Cirque de Gavarnie	258
Luchon ; cascade du Gouffre d'Enfer	274
En montant au lac de Gaube	282
Pont d'Espagne	292
Cathédrale d'Albi	314
Bords de l'Isle à Périgueux	328
Défilés du Rebenty	346
Cité de Carcassonne (détail)	354
Défilé de Ruoms	362









17
J67
t.1

Jousset, Paul
La France

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

